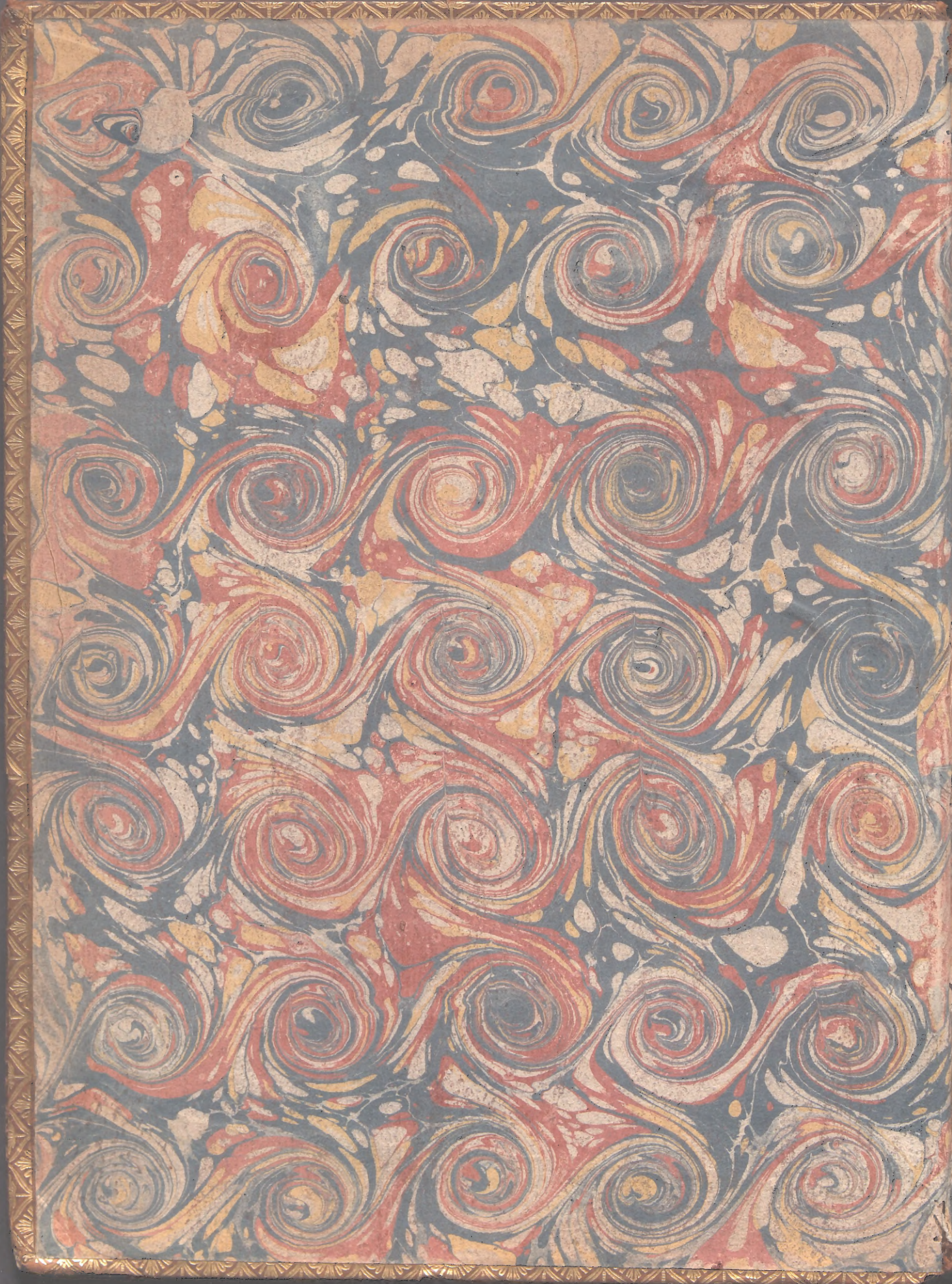








~~8-3.5A=A~~

Int 210
m 20

Hecho Índice de Monografías.

HISTOIRE
DE L'ACADEMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS
ET BELLES LETTRES,
A V E C

*Les Mémoires de Littérature tirez des Registres de cette Académie,
depuis l'année M. DCCXI. jusques & compris
l'année M. DCCXVII.*

TOME TROISIEME.



A P A R I S,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE

M. DCCXLVI:



W. H. L. & Co.
ESTABLISHED 1850
LONDON



T A B L E P O U R L' H I S T O I R E.

H I S T O I R E

Des Ouvrages de l'Académie depuis 1711.
jusqu'en 1717.



R EMARQUES sur l'origine des Dieux,	Page 1
De l'Enfer poétique.	5
Du culte de Jupiter Tonnant.	9
De la religion des Voyageurs.	13
Origine de la fable des Centaures, avec un abrégé de leur his- toire.	18
Sur la royauté des Israélites en Egypte.	21
Des Asyles.	35
De l'Hospitalité.	41
Distinction de deux Minos.	45
Des plaisirs de la table chez les Grecs.	50
De l'origine des Saturnales.	52
Des cérémonies observées par les Romains à la fondation des villes.	56
Des privilèges de la main droite.	63
Des Baisemains.	69
Des richesses du temple de Delphes & des différens pillages qui en ont été faits.	73
De l'usage de la prière pour les Morts parmi les Payens.	79
Hist. Tome III.	* ij

T A B L E.

<i>De l'usage des harangues dans les Historiens Grecs & Latins.</i>	83
<i>Eclaircissement sur le Ver sacrum ou Printems sacré des Anciens.</i>	86
<i>De la liberté qu'avoient les soldats Romains, de railler & de dire des vers satyriques contre ceux qui triomphoient.</i>	89
<i>Du Camp d'Annibal sur les bords du Rhône.</i>	93
<i>Sur un passage du premier Livre des Rois.</i>	95
<i>Des Juifs Hellénistes.</i>	99
<i>Si dans l'Œdipe de Sophocle le chœur est la troupe des Sacrificateurs, ou si c'est le peuple même représenté par les principaux Citoyens.</i>	101
<i>Examen d'un passage de Platon sur la Musique.</i>	111
<i>Corrections sur quelques endroits d'Hésiode & d'Anacréon.</i>	122
<i>Conjectures sur d'autres Auteurs.</i>	125
<i>Examen d'un passage d'Horace.</i>	131
<i>Si le tableau attribué à Cébès est véritablement de cet Auteur.</i>	137
<i>Examen de la restitution d'un passage de Pline, proposée par quelques Sçavans.</i>	143
<i>Examen d'un passage du traité de l'Elocution, attribué à Démétrius Phaléréus.</i>	151
<i>Réflexions critiques sur le chapitre V. du livre VII. de Valère-Maxime.</i>	153
<i>Examen de ce qu'il y a de plus probable sur la taille des Géants.</i>	157
<i>Consultation au sujet des Gnomons & Obélisques astronomiques des Anciens, avec la réponse de l'Académie.</i>	162
<i>De l'habillement des Héros & de quelques Divinités Egyptiennes.</i>	167
<i>Examen des divers Monumens sur lesquels il y a des plantes que les Antiquaires confondent presque toujours avec le Lotus d'Egypte.</i>	169
<i>Du Dieu Irminsul adoré chez les anciens Saxons.</i>	175
<i>Recherches sur le Dieu Endovellicus & sur quelques autres antiquités Ibériques.</i>	178

T A B L E.

<i>Sur les Médailles Samaritaines qui portent le nom de SIMON.</i>	184
<i>Explication d'une Médaille d'or de la famille CORNUFICIA, du Cabinet de S. A. R. MADAME.</i>	187
<i>Explication d'une Médaille Grecque de Marc-Antoine & d'Octavie.</i>	193
<i>Explication d'une Médaille Grecque de Néron, frappée à Nicée dans la Bithynie.</i>	197
<i>Observations sur l'usage de quelques moules antiques de monnoies Romaines, découverts à Lyon.</i>	200
<i>Conjectures sur l'usage d'un Instrument antique d'airain trouvé près de Langres.</i>	206
<i>De la Bulle que les enfans Romains portoient au col.</i>	211
<i>Sur deux Inscriptions antiques trouvées dans la forêt de Bélesme.</i>	213
<i>Réflexions sur un monument antique élevé sur le pont de la Charente, à l'entrée de la ville de Saintes.</i>	216
<i>Remarques sur quelques monumens antiques trouvés dans les murs de l'Eglise cathédrale de Paris, avec quelques réflexions sur le Fondateur de cette église.</i>	223
<i>Explication d'un monument antique découvert à Lyon.</i>	227
<i>Explication d'une colonne milliaire trouvée près de Soissons.</i>	230
<i>Sur une colonne milliaire trouvée à Vic-sur-Aisne dans le Soissonnois.</i>	333
<i>Remarques sur une Inscription de Tétricus le fils.</i>	235
<i>Sur une Inscription trouvée à Bordeaux.</i>	240
<i>Sur une Prime d'Emeraude antique du Cabinet de S. A. R. MADAME.</i>	244
<i>Réflexions sur le prétendu SOLON dont on trouve le nom sur quelques pierres gravées antiques.</i>	248
<i>Conjectures sur un grand nombre de tombeaux qui se trouvent dans un lieu particulier de l'Auxois en Bourgogne.</i>	253
<i>Sur un monument trouvé dans l'Abbaye de Fescamp.</i>	256
<i>Recherches sur la situation de Trevidon & Præstianum, maisons de campagne de Ferréol Préfet du Prétoire des Gaules.</i>	259
<i>De l'origine des Feux de joie.</i>	263

T A B L E.

<i>De la Poësie des Chinois.</i>	268
<i>De la différence des Cuirasses & des Cottes d'armes.</i>	271
<i>Remarques sur quelques singularités de la ville de Paris.</i>	275
<i>Lettre du Cardinal Bessarion sur la querelle des Philosophes du quinzièmeme siècle.</i>	281
<i>Devises, Inscriptions & Médailles faites par l'Académie.</i>	288

E L O G E S

Des Académiciens morts depuis l'année M. DCCX.
jusqu'en M. DCCXVII.

<i>Eloge de M. Despréaux.</i>	Page 293
<i>Eloge de M. Oudinet.</i>	302
<i>Eloge de M. l'Abbé Tallemant.</i>	307
<i>Eloge de M. de Turreil.</i>	315
<i>Eloge de M. l'Evêque de Soissons.</i>	321
<i>Eloge de M. Galland.</i>	325
<i>Eloge de M. l'Abbé de Tilladet.</i>	331
<i>Eloge de M. Kuster.</i>	334
<i>Eloge de M. Cuper.</i>	343
<i>Eloge de M. Bourdelin.</i>	347
<i>Eloge de M. Pinart.</i>	352





T A B L E

P O U R

L E S M E M O I R E S.

TOME TROISIÈME.

R ÉFLEXIONS sur les Dieux d'Homère. Par M. l'Abbé FRAGUIER.	Page 1
— Dissertation sur les Graces. Par M. l'Abbé MASSIEU.	8
— Dissertation sur les Hespérides. Par M. l'Abbé MASSIEU.	28
— Dissertation sur les Gorgones. Par M. l'Abbé MASSIEU.	51
— Dissertation sur l'origine du culte que les Egyptiens rendoient aux animaux. Par M. l'Abbé BANIER.	84
— Histoire du culte d'Adonis. Par M. l'Abbé BANIER.	98
— Dissertation sur Typhon. Par M. l'Abbé BANIER.	116
— Première Dissertation sur l'Oracle de Delphes. Par M. HARDION.	137
— Seconde Dissertation sur l'Oracle de Delphes. Par M. HARDION.	151
— Troisième Dissertation sur l'Oracle de Delphes. Par M. HARDION.	170
— Dissertation sur les Amphictyons. Par M. DE VALOIS.	191
— Mémoire pour servir à l'histoire de la Lutte des Anciens. Par M. BURETTE.	228
— Mémoire pour servir à l'histoire du Pugilat des Anciens. Par M. BURETTE.	255
— Mémoire pour servir à l'histoire de la Course des Anciens. Par M. BURETTE.	280
— Dissertation sur ce qu'on nommoit PENTATHLE dans l'ancienne Gymnastique. Par M. BURETTE.	318

T A B L E.

— <i>Dissertation sur l'exercice du Disque ou Palet.</i> Par M. BURETTE.	330
— <i>Recherches sur l'histoire d'Assyrie. Première Partie.</i> Par M. l'Abbé SEVIN.	343
— <i>Recherches sur l'histoire d'Assyrie. Seconde Partie.</i> Par M. l'Abbé SEVIN.	364
— <i>Histoire de l'Isle de Délos.</i> Par M. l'Abbé SALLIER.	376
— <i>Histoire de la ville de Cyrène.</i> Par M. HARDION.	391



HISTOIRE



HISTOIRE
 DES OUVRAGES
DE L'ACADEMIE ROYALE
 DES INSCRIPTIONS
 ET BELLES-LETTRES,
 DEPUIS L'ANNE'E M. DCC. XI.
 JUSQUES ET COMPRIS L'ANNÉE M. DCC. XVII.



R E M A R Q U E S
S U R L' O R I G I N E D E S D I E U X.



N résumant ce que M. Boivin l'ainé a dit en différentes fois à l'Académie sur l'origine des Dieux, il paroît que les anciens Grecs ne connoissoient qu'un Dieu seul qui fût éternel ; que tous les autres estoient venus de lui, & qu'il n'estoit pas permis de nommer ce Dieu de l'éternité. Platon

(En 1711, 8:
 1712.

Hist. Tome III,

A

assûre qu'on ne sçauroit dire ce qu'il est, & Anaxagore croit l'avoir bien défini, en disant qu'il est l'entendement, *Noos*; en un mot, c'est le Dieu inconnu, le Dieu ineffable, le Dieu de la théologie mystérieuse la plus cachée & la plus auguste. Les devins ou les faux prophètes des Grecs, abusant de cette théologie qu'ils ne pénétoient pas, ont donné ce nom mystérieux aux superstitions de la magie. Stace dit positivement qu'on ne peut connoître le Dieu souverain du ciel, de la terre & des enfers.

*Theb. lib. 7.
vers. 316.*

*Et triplicis mundi summum quem scire nefastum est,
Illum sed taceo.*

Lactance, scoliasse de Stace, dit que ce Dieu s'appelle *Daimogorgon*, & c'est en effet le nom que lui donnoit Pronapides précepteur d'Homère, comme on peut le voir dans un fragment de Théodontius, que Bocace nous a conservé dans sa généalogie des Dieux.

Lib. 1. c. 3.

Les Poètes, qui ont esté les premiers théologiens de la Grece, ont, pour ainsi dire, personnifié leurs idées, & ont fait chacun, à leur mode, des généalogies des Dieux. Mais tous supposent un Être véritablement indépendant, & né avant les hommes; ils conviennent la plupart d'une éternité, d'une *Oniogenie* ou création du monde. Ils reconnoissent à la vérité, en suivant le caprice de leur imagination, une *Théogonie*, ou génération des Dieux, dont les uns sont célestes, les autres terrestres, ou infernaux: mais *Daimogorgon* & *Achtys* sont avant le monde, avant le chaos. Leur *Acmon*, leur *Hypsistos* existent avant le ciel, que les Latins appelloient *Cœlus*, & les Grecs *Ouranos*. Selon eux, la Terre, le Tartare & l'Amour avoient précédé le ciel; puisque, suivant Hésiode, il est lui-même le fils de la Terre. Phornutus, Hésychius, & Simmias de Rhodes son scholiasse, regardent *Acmon* comme le pere de *Cœlus*, & ce même *Acmon* est fils de *Manès*, selon Polyhistor dans Stephanus. Sanchoniathon, dont le témoignage est rapporté par Eusébe, regardoit *Hypsistos* ou *Elioun*, comme celui qui avoit engendré ce même *Cœlus*; & selon Boèce, dans l'ouvrage qu'il a composé sur Porphyre,

*Prap. Evang.
lib. 1. cap. 10.*

Lib. 3.

c'est *Ophion* qui est le premier principe. *Ouran* a esté premièrement pere des *Hécatonchires*, ensuite des Cyclopes, puis des Titans & de Saturne, qui a produit à son tour les nouveaux Dieux. Il y a eu des Géants enfans de la Terre seule, & Typhon est le dernier de tous. Après les dieux & les géants, sont venus les demi-dieux, qui sont nez ou du commerce des dieux avec des mortelles, ou de celuy des déesses avec les hommes.

L'âge héroïque, selon Hésiode, n'est venu qu'après les âges d'or, d'argent & d'airain, mais il a précédé l'âge de fer, après lequel, selon le même Poëte, il y aura un siècle encore plus dur & plus dépravé. Les hommes du siècle d'or, dit-il encore, sont devenus *Démons*, ou bons génies; ils sont les gardiens des hommes, & ils habitent la terre. Les hommes de l'âge d'argent ont esté changez en *Manes*, ou génies souterrains bienheureux, mais mortels, comme s'il pouvoit y avoir de vray bonheur sans l'immortalité. Les hommes du siècle d'airain sont descendus aux enfers, & morts sans ressource. Enfin ceux de l'âge héroïque sont allez habiter les isles fortunées aux extrémités du monde, ou les champs Elysées.

Les Grecs regardoient comme des dieux, tous ceux qui avoient vécu depuis le commencement du monde jusqu'au partage qu'ils font faire de l'univers entre Jupiter, Neptune & Pluton, c'est-à-dire, si on veut concilier les fables avec l'histoire, jusqu'au temps de Phaleg & de Nembrod. Ils confondent tous ces premiers temps, & cela leur est commun avec la plupart des peuples, comme les Egyptiens, les Chinois, & tous ceux qui ont voulu conserver des annales des siècles les plus reculez. On voit bien qu'ils n'ont fait qu'altérer l'ancienne tradition, & qu'une connoissance confuse des vérités qui sont dans la sainte Ecriture, les a jettez dans les erreurs les plus monstrueuses. On voit, par exemple, dans le texte des Septante, que les Géants sont fils des anges & des filles des hommes. Cette opinion même a esté suivie par les anciens interprètes, tels que sont Philon, Joséphe, St. Justin, St. Athénagore, Tertullien, St. Clément d'Alexandrie, St. Cyprien, Lactance, Eusébe, St. Ambroise, &c. Et c'est sans doute sur ce fondement que

4 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

les poètes Grecs ont fait leurs dieux amoureux des femmes. Les anges sont appelez fils de Dieu, c'est-à-dire, Dieux, comme on dit, par exemple, fils des Grecs, les Grecs, & comme l'Ecriture Sainte nomme enfans des hommes, les hommes eux-mêmes. Ce sont des expressions figurées, qui marquent avec une nouvelle force la chose qu'on veut exprimer.

L'opinion la plus commune aujourd'huy, est que les anges n'ont jamais aimé les femmes. St. Epiphane, St. Chrysostome, St. Jérôme, St. Cyrille & plusieurs autres, entendent par ces anges amoureux les enfans de Seth, qui épousèrent les filles de Cain. Philastrius place au nombre des hérésies l'opinion contraire; elle est à la vérité dans les fragments du livre d'Enoch; mais ce livre est apocryphe.

Dans son liv.
des Géants.

Il est donc très-vraysemblable que les dieux des Grecs ont esté forgez sur l'idée des anges bons & mauvais; & de-là sont venus aussi les *Égregores* des Hébreux, les *Annedots* des Chaldéens, les *GINNES*, les *Génies*, les *Eons*, les *Archontes*, les *Titans*, les *Géants*, en un mot les dieux & les demi-dieux du paganisme. Le témoignage de Philon est formel sur cet article. » Moyse, dit cet auteur, a coûtume d'appeller *Anges*, ceux que » les autres Philosophes nomment *Démons*. Ce sont des ames » qui volent dans l'air, & personne, ajoute-t-il, ne doit croire que ce soit une fable; l'air est plein d'animaux, mais ils » nous sont invisibles, puisque l'air même n'est pas visible. «



DE L'ENFER POÉTIQUE.

SI l'on regarde la description de l'Enfer & des champs Elysées, que les Poètes nous ont laissée dans leurs ouvrages, du côté des fables qui l'accompagnent, c'est un mélange monstrueux de fictions ridicules, que les enfants mêmes croyoient à peine :

Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.

Juven. sat.
6.

L'assemblage des différentes fables qui composent le système poétique sur ce sujet, ne paroît pas avoir esté fait, ni en même temps, ni par les mêmes auteurs.

M. Fourmont, dans une Dissertation communiquée à l'Académie en 1714. s'est uniquement attaché à découvrir l'origine des fables que les Poètes ont débitées sur ce sujet.

La première notion de l'Enfer & des champs Elysées venoit d'Egypte, au rapport de Diodore de Sicile, & elle avoit pour fondement l'opinion de l'immortalité de l'ame, que les prêtres Egyptiens enseignoient dès les temps les plus reculez. De l'Egypte, ce système fut porté dans la Grece avec les colonies qui y passèrent, & de-là dans l'Italie, où l'on adjoûta encore de nouvelles fables aux anciennes.

Virgile a ramassé dans le sixième livre de son *Énéide*, toutes ces fictions avec un art merveilleux, & ce morceau est sans doute bien plus achevé que celui d'Homère qui luy a servi de modèle. C'est sur le poète Latin qu'on peut former une carte topographique de l'empire de Pluton.

Odysf. lib.
11.

Il y a, selon les Poètes, différentes entrées qui conduisent aux Enfers; Calypso dit à Ulysse dans Homère, que la porte de ce lieu est aux extrémités de l'Océan; Virgile en place l'entrée près du lac Averné, d'autres disent qu'elle étoit au promontoire de Ténare dans la Laconie, quelques-uns dans les antres de la Cilicie.

Quoy qu'il en soit, ils conviennent tous que dès qu'on est

descendu sur les rivages des morts, on est obligé de passer les fleuves infernaux dans la barque de Caron. Virgile fait de ce batelier un portrait inimitable. Un air mal-propre, une barbe longue & négligée, un habit crasseux, la parole rude, des yeux étincelants ; tout cela joint aux traits d'une vieilleffe robuste & vigoureuse, forme le caractère de Caron :

*Portitor has horrendus aquas, & flumina servat,
Horribili squallore Caron, &c.*

Cette idée de Caron tire son origine d'une ancienne tradition d'Egypte. On ne passoit point dans sa barque fatale sans donner une obole, & c'est pour cela qu'on avoit grand soin de mettre cette petite pièce de monnoye sous la langue de ceux qui venoient d'expirer, comme on l'apprend d'Aristophane. Personne n'estoit exempt de payer ce tribut, si ce n'est les habitans d'Hermione dans le pays d'Argos, parce qu'ils estoient si près de l'Enfer, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût nécessaire de rien payer pour le passage. Les grands & les généraux d'armées, surtout parmi les Athéniens, s'imaginoient que pour mieux faire leur cour à Caron, il falloit luy porter trois pièces d'argent.

Les fleuves d'Enfer estoient le Cocyte, le Phlégéton ou Pyriphlégéthon, & le Styx. Les premiers avoient esté inventez par les Poètes, sur les étymologies de leurs noms, qui signifient *les pleurs & le feu*. A l'égard du Styx, Hérodote dit qu'il y avoit en Arcadie, près de la ville de Nonacris, une fontaine de ce nom, dont l'eau, selon Strabon, estoit abominable, & selon Pline, un poison très-subtil. C'estoit près de ce lieu qu'on s'assembloit pour faire les serments les plus authentiques ; & comme les hommes attribuent ordinairement aux Dieux les mêmes passions dont ils sont possédez, on feignit qu'ils juroient aussi par les mêmes eaux, & que c'estoit leur serment le plus inviolable.

Après avoir passé les fleuves d'Enfer, on trouvoit le Cerbère, qui en gardoit l'entrée. Son nom, selon Servius, vient de *κρωβόρος*, celui qui dévore la chair. L'origine de cette fable vient de ce qu'il y avoit autrefois dans l'ancre de Ténare, un

serpent ou une espèce de dragon , qui y caufoit beaucoup de ravages; & cette caverne estant regardée comme une des portes d'Enfer , on prit de-là occasion de dire qu'elle estoit gardée par un affreux dragon : car Homère est le premier qui ait regardé Cerbère comme un chien , fondé sur l'ancien usage de faire garder les portes par des chiens.

Après avoir passé par ce second vestibule , on rencontroit , avant que d'arriver au Tartare , différentes demeures qu'on trouve très-bien distinguées dans Virgile. D'abord se présentoient les enfans :

Æneïd. lib.
6.

Infantumque animæ flentes in limine primo.

Ceux qui avoient esté injustement condamnez à perdre la vie , occupoient la seconde demeure :

Hos juxta falso damnati crimine mortis.

Dans la troisième estoient ceux qui s'estoient eux-mêmes donné la mort. Les amants malheureux estoient dans la quatrième. La cinquième estoit destinée pour les Héros. La sixième estoit la prison du Tartare. La dernière enfin , le séjour des bienheureux , ou les champs Elysées.

On ne rapportera point tout ce que Vossius , Marsham , Bochart & quelques autres ont dit sur l'Enfer & sur les champs Elysées , il suffit de ramener ici les choses à leur origine ; & en recherchant celle de cette fable , on trouve qu'elle vient d'Egypte , & on juge assez que la plupart des circonstances dont on l'a embellie dans la suite , sont le fruit de l'imagination des poètes Grecs.

De l'aveu des Grecs mêmes , les Egyptiens sont les premiers peuples qui ont enseigné le culte des Dieux , c'est ce qu'Hérodote nous apprend dans le second livre de son Histoire , où il dit que presque tous les noms des Dieux sont venus d'Egypte dans la Grece ; & ce qui décide la question dont il s'agit , c'est que Bacchus & Cérès auteurs du sentiment de la Métempsychose , sont aussi , suivant les mêmes Egyptiens , les Dieux qui regnent sur les Enfers. Diodore de Sicile pense là-dessus comme

Hérodote, il explique même, par le secours de quelques traditions Egyptiennes, la plupart des fables qu'on a débitées sur ce sujet. Il y a, dit cet auteur, un lac en Egypte, au-delà duquel on enterroit anciennement les morts. Après les avoir embaumés, on les portoit sur le bord de ce lac. Les juges préposés pour examiner la conduite & les mœurs de ceux qu'on devoit faire passer de l'autre côté, y venoient au nombre de quarante; & après une longue délibération, s'ils jugeoient celui dont on venoit de faire l'information, digne de la sépulture, on mettoit son cadavre dans une barque dont le batelier se nommoit Caron. Cet auteur adjoint que cette coutume estoit pratiquée à l'égard même des rois, & que le jugement qu'on portoit contre eux estoit quelquefois si sévère, qu'il y en eut quelques-uns qui furent jugés indignes de la sépulture. Ce fut le poète Orphée, suivant le même auteur, qui pendant son voyage d'Egypte, y puisa toutes ces idées, qui passèrent ensuite dans la Grece. La tradition de l'histoire de Caron est encore reçue dans toute cette partie de l'Egypte; c'estoit, disent les Egyptiens, un petit tyran fermier des Pharaons, qui établit au sujet du passage de ce lac, un tribut qui lui fit amasser en peu de temps de grandes richesses.

On voit du premier coup d'œil l'origine de la plupart des fables Grecques au sujet des Enfers. Le Caron des Grecs est toujours sur un lac; celui des Egyptiens avoit établi sa demeure sur les bords du lac Querron: celui des poètes Grecs exigeoit impitoyablement son droit; celui des Egyptiens ne voulut pas même faire grace sur cet article au fils du roy, ce qui auroit causé sa perte, s'il n'eût pas fait connoître au prince qu'il n'amassoit tant de richesses que pour son service. Le lac des Enfers estoit formé d'un fleuve; celui du Querron estoit formé des eaux du Nil. Le premier faisoit neuf fois le tour des Enfers, *novies Styx interfusa*; jamais pays n'a esté plus arrosé que l'Egypte; jamais fleuve n'a eu plus de canaux que le Nil. M. Fourmont trouve, dans l'usage des Langues Orientales, plusieurs autres rapports entre ce fleuve & ceux que les Grecs avoient placés dans les Enfers; mais ce qu'il adjoint du labyrinthe qui se voit
encore

encore en partie près du lac Moëris, est plus singulier. Ce palais, suivant tous les anciens qui en ont parlé, sur-tout selon Hérodote qui l'avoit vû, estoit composé de deux parties, dont l'une estoit sous terre. C'est de là que Virgile a pris l'idée de la prison du Tartare, dont une partie estoit aussi avant dans la terre, que le ciel en est éloigné. Les crocodiles sacrez que les Egyptiens nourrissoient dans ces chambres souterraines, désignent ces monstres affreux qu'on met dans le royaume de Pluton.

Æneïd. lib.

6.

Enfin, on peut dire, qu'à quelques circonstances près, que les poëtes Grecs & Latins ont inventées, c'est en Egypte qu'on trouve toutes les parties qui composent l'enfer des payens. Homère dit que l'entrée des Enfers estoit sur le bord de l'Océan, le Nil est appelé par ce même Poëte *Ὠκεανός*. C'est en Egypte qu'on voit les portes du Soleil, elles ne font autre chose que la ville d'Héliopolis. La demeure des morts est marquée par ce grand nombre de pyramides & de tombeaux où les momies se sont conservées pendant un si grand nombre de siècles: Caron, sa barque, l'obole qu'on donnoit pour le passage, tout cela est pris de l'Histoire d'Egypte. Il est même très-probable que le nom de l'Achéron vient de l'Hébreu, ou de l'Egyptien *Achoucherron*, qui signifie les lieux marécageux de Caron; que le Cerbere a pris son nom de quelqu'un des Rois d'Egypte appelé *Chebres* ou *Kebron*; qu'enfin, le nom du Tartare vient de *Dordorot*, ou en dialecte Egyptien *Dardarot*, qui signifie HABITATION ÉTERNELLE, nom que les Egyptiens donnoient par excellence à leurs tombeaux.

Odyss. lib.

II.

DU CULTE DE JUPITER TONANT.

DE toutes les épithètes que la religion payenne avoit données à Jupiter, aucune ne l'a rendu plus respectable aux hommes, que le terrible surnom de TONANT, *Tonans*, *Fulgurator*, *Fulgerator*, *νεραυδς*, *νεραυός*, *καταλάτης*, &c. M. l'Abbé de Tilladet qui avoit rassemblé dans une Dissertation particulière ce que différents auteurs nous ont laissé sur le

En 1711.

Hist. Tome III.

B

culte de ce dieu, dit que les Aruspices qui composoient le quatrième college des Pontifes, estoient chargez du détail de ce culte ; puisque leurs fonctions, au rapport de Cicéron, comprennoient les entrailles des animaux, la foudre & le tonnerre ; & les autres présages, *Extā, omina, & fulgura*. Le même Cicéron parle ailleurs des livres nommez *Fulgurales, Fulminales*, livres qui renfermoient les divers points de doctrine concernant les éclairs & la foudre, comme on peut le voir dans les fragments qui nous en restent.

Lib. 2. de
Divinat.

Lib. 1.

Plin. lib.
2. cap. 42.

C'estoit d'abord à Jupiter seul qu'appartenoit le droit de lancer la foudre, & son aigle en estoit le dépositaire ; mais dans la suite ce droit passa à plusieurs autres divinitez, comme à Pallas & à Vulcain, à Mars & à Saturne.

La division la plus ordinaire des tonnerres estoit en ceux du jour & ceux de la nuit. *παρανοβόλος ἡμερινός & παρανοβόλος νυκτερινός*. Les premiers venoient de Jupiter ou des divinitez qu'on lui avoit associées dans cet employ : c'estoit Pluton qui lançoit les autres.

Lorsque le tonnerre commençoit à se faire entendre, l'Aruspice regardoit le ciel & observoit avec soin de quel côté venoit le bruit : si c'estoit de sa gauche, qui estoit regardée comme la droite des dieux, *intonuit lævum*, le présage estoit de bon augure ; s'il tonnoit à sa droite, c'estoit un signe de malheur. Le présage estoit encore plus sinistre, lorsqu'il tonnoit pendant un temps serein.

Horat. lib.
1. Od. 34.

Namque Diespiter

Plerumque per purum tonantes

Egit equos.

Et suivant cette opinion, parmi les présages de la mort de Tite, Suétone n'en rapporte point de plus fort que celui du tonnerre, qui fut entendu dans un temps clair & serein : *quod tempestate serenâ tonuerat*. Mais plus ce présage estoit mauvais, plus il servoit à ramener au culte des dieux les libertins & les Epicuriens, comme Horace semble dire qu'il luy estoit arrivé à luy-même.

On regardoit aussi de quel côté tournoit le bruit du tonnerre. Si étant parti du septentrion, il alloit au couchant, c'étoit un signe de très-mauvais augure, comme le dit Lucain :

*Fulmen, & Aëtois rapiens de partibus ignem
Percussit Latiale caput.*

Pharf. lib. 1.

Que si au contraire étant parti de l'orient, & n'ayant fait qu'effleurer quelqu'un, il se tournoit du même côté, c'étoit la marque d'un bonheur parfait, *summæ felicitatis præsagium*, comme Pline le remarque à l'occasion de Sylla : car s'il y avoit des tonnerres qui ne partageoient rien & qu'on appelloit pour cela *bruta*, il y en avoit un plus grand nombre qui estoient toujours la marque de la colere des dieux, & qu'on nommoit *fatidica*. Telle fut la foudre qui tomba dans le camp de Crassus. Elle fut regardée comme un présage de sa défaite, & telle fut celle qui précéda la mort de Valentinien. De ces tonnerres de mauvais augure, il y en avoit dont on ne pouvoit éviter le présage par aucune expiation : *fulmen inexpiabile* ; il y en avoit d'autres dont le malheur pouvoit estre détourné : *piabile fulmen*, & la Religion Romaine fournissoit les cérémonies nécessaires pour cela. Lib. 20. c. 53.

Am. Marcel.

Ovid. Fast.
lib. 1.

Généralement parlant, tout ce qui estoit touché de la foudre portoit une espèce de réprobation. L'habit ne pouvoit plus estre porté, & le lieu où elle estoit tombée devoit estre fermé de murailles. Les Augures avoient grand soin d'enterrer tout ce qui en avoit esté frappé, comme Lucain le remarque :

*Aruns dispersi fulminis ignes
Colligit, & terræ mæsto cum murmure condit.*

Pharf. lib. 1.

Ils y élevoient ensuite un autel à l'honneur du Dieu qui l'avoit lancée. DEO FULGURATORI ARAM ET LOCUM HUNC RELIGIOSUM EX ARUSPICUM SENTENTIA QUINT. PUB. FRONT. POSUIT. dit une ancienne inscription. Enfin ceux qui en avoient esté frappez se regardoient comme l'objet de la haine des dieux, à l'exemple d'Anchise : *jampridem invisus Divis*. Æneid. 2.

Comme c'étoit Jupiter qui estoit le principal auteur de la foudre, c'étoit à lui que s'adrescoient les honneurs & le culte

que la crainte des carreaux célestes avoit fait établir; & Numa doit estre regardé comme le principal instituteur de ces cérémonies. Ce prince effrayé d'un coup de tonnerre chercha à en détourner le présage :

Ovid. Fast. Quoquomodo possit fulmen , monstrate piari

dit-il à Picus & à Faune qui luy apprirent des vers propres à évoquer Jupiter , *quæ Jovem elicerent* : l'effet de ces vers estoit d'attirer d'autres tonnerres en interprétation de celui qui l'avoit épouventé. Ce remède luy ayant réussi , il fit eriger sur le mont Aventin un autel à Jupiter *Elicius*. Tullus Hostilius ayant voulu l'imiter , fut assez malheureux pour oublier quelque circonstance essentielle à l'évocation , & il fut frappé de la foudre qu'il avoit voulu attirer. Depuis ce prince jusqu'à Auguste , on ne donna point d'autre nom à Jupiter par rapport à la foudre , que celui d'*Elicius*. Cet empereur ayant eu un de ses gens tué d'un coup de tonnerre près de sa litière dans son expédition des Cantabres , ne manqua pas , dès qu'il fut de retour à Rome , d'élever un temple à l'honneur de Jupiter Tonant; il fit frapper des médailles où ce Temple se trouve avec l'inscription de JOVI TONANTI. Il en fit aussi construire un à l'honneur d'Apollon , dans une partie de son palais qui avoit esté frappée de la foudre.

Depuis Auguste nous ne voyons reparoître Jupiter Tonant sur les médailles , que sous Hadrien , & nous ne pouvons pas deviner à quelle occasion il fit frapper celle qui porte ce type. Nous avons aussi des médailles de Dioclétien sur lesquelles on voit un Jupiter prêt à lancer la foudre , avec ce mot JOVI FULGERATORI & FULGURATORI.

Cette superstition fut difficile à proscrire sous les premiers empereurs chrestiens , & nous voyons que Constantin , n'osant encore l'abolir entierement , fut obligé de faire une loy qui portoit , que si son palais ou quelqu'autre maison estoit frappée de la foudre , on la purifieroit selon l'ancienne coutume , par le moyen des Aruspices.



DE LA RELIGION DES VOYAGEURS.

C'EST un proverbe assez généralement reçu, que pour voyager beaucoup, on n'en devient pas pour l'ordinaire plus homme de bien. Erasme, qui ne négligeoit guères les occasions de traiter les matières capables d'exercer son humeur satirique, a fait sur ce sujet un dialogue, dans lequel il développe les abus de certains pèlerinages, où la dévotion qui leur servoit de prétexte, n'avoit pas toujours la meilleure part. M. Blanchard sans avoir dessein de critiquer le dialogue d'Erasme, prétend au contraire, dans une Dissertation qu'il lut à l'Académie en 1714. que dans tous les temps les voyageurs ont donné des marques publiques de leur piété & de leur religion.

Il remarque d'abord qu'il y avoit parmi les payens une Déesse qui juge, & une qui préserve dans les chemins; & c'est à ces deux divinités, qui ne sont autres que l'intelligence & la prudence, qu'il veut qu'un voyageur adresse ses vœux. Le besoin qu'il en peut avoir, est connu de tout le monde.

Les généraux d'armées n'entreprenoient aucune guerre, qu'ils n'eussent auparavant consulté les dieux, pour sçavoir quelle estoit leur volonté; & ils la lisoient cette volonté, ou dans la conformation des entrailles des victimes, ou dans la manière dont le feu agissoit sur les parties qu'ils estoient obligés de brûler. Xénophon le rapporte de Cyrus; & dans un autre de ses Traitez, il explique les motifs de cette pratique religieuse. Dans son *Œconomique*, Socrate dit à Chrestobule, qu'il voit bien que les sacrifices qui se font au commencement d'une guerre, ou lorsque l'on est prêt à donner une bataille, ne sont faits que pour sçavoir des dieux, ce qu'il faut, ou ce qu'il ne faut pas faire. Alexandre prêt à partir pour la guerre contre les Perses, élève douze autels aux Dieux, pour y faire ses offrandes.

Les Romains n'avoient pas une exactitude moins scrupuleuse dans l'observation de cet acte de religion. Tite-Live remarque, que Publius Licinius grand Pontife arrêta Q. Fabius Pictor, qui estoit prêt à partir pour la Sardaigne, comme

Lucius Metellus avoit auparavant retenu Posthumius Albinus; ou parce que les cérémonies de religion avoient esté observées avec quelque négligence, ou parce que ceux qui avoient charge de rendre compte de la disposition des dieux, n'avoient pas trouvé que leur volonté se déclarât pour l'intention de celui qui faisoit le sacrifice.

Les mythologues & les historiens ont observé que ceux qui entreprennent des voyages, adressent des prières aux dieux tutélaires du lieu d'où ils partent. Ils en avoient d'autres pour les dieux, sous la protection desquels estoient les lieux par où ils passent; d'autres enfin pour les divinités du lieu où se terminoit leur voyage. La formule de ces prières nous a esté conservée dans les inscriptions, PRO SALUTE, ITU, ET REDITU.

Ils invoquoient encore en particulier la divinité sous la protection de laquelle pouvoit estre le principal objet de leur voyage: & comme s'ils avoient reconnu par le succès de leur dessein, que la divinité qu'ils avoient tâché de se rendre favorable, avoit eu la bonté de les accompagner; à leur retour, ils immortalisoient leur reconnoissance par des monuments dont il nous reste un assez grand nombre: JOVI REDUCI, NEPTUNO REDUCI, FORTUNÆ REDUCI, & mille autres. Le départ des empereurs, leur arrivée dans les différentes provinces de l'Empire, & leur retour à Rome, estoient marquez sur la monnoye courante

Hygin rapporte que les Rhodiens, avant que de mettre leurs flottes en mer, sacrifioient toujours à l'heureuse arrivée de Phorbas leur fondateur.

Les Grecs choisissent entre les dieux ceux dont ils attendent quelques secours dans leurs voyages, sur-tout Mercure, qui est appelé dans les inscriptions VIACUS & TRIVIUS, & la déesse Hécate. Ces deux divinités estoient appelées *Διοὶ ἐνὸςδροι* ou *ἐνὸςδροι*. Pour les voyages sur mer, ils avoient Neptune, à qui ils immoloient une génisse, Thétis à qui ils immoloient un bœuf, & Glaucus, à qui on sacrifioit un taureau. Ils avoient encore une grande vénération pour Castor & Pollux, à cause que leurs constellations estoient d'un grand secours aux pilotes dans les gros temps, & dans les incertitudes où la tem-

peste pouvoit les avoir jettez sur la connoissance de leur route.

Les Romains adoroient les mêmes divinitez sous le nom générique de *Lares Viales*, comme il paroît par les anciennes inscriptions : ils adressoient encore les vœux préliminaires de leurs voyages à la déesse Rome, *Romæ æternæ*, &c. à Hercule surnommé *ἄλεξιππος*; & ils regardoient ce dernier comme un dieu capable de les défendre dans les dangers qu'ils pouvoient courir à la rencontre des brigands, dont il avoit purgé la terre. Ils travailloient encore à se concilier la faveur du dieu Sylvanus, comme pour le prier de ne point donner de retraite aux voleurs, qui abusent du secret & de l'ombre des forests pour détrousser les passants.

Ceux qui alloient à la pêche des thons, faisoient des sacrifices à Neptune nommé *τροπαῖος* & *ἄλεξιμανος*, pour le prier de détourner de leurs filets le poisson *ξιφίας*, qui les déchiroit, ou pour prévenir le secours que les naturalistes prétendoient que les dauphins rendent aux thons. Elien & Athénée nous apprennent qu'ils immoloient à Neptune le premier thon qui estoit pris.

Les marchands, qui estoient plus spécialement sous la protection de Mercure, ne manquoient jamais de faire à ce dieu des sacrifices capables de le déterminer à leur procurer du profit dans leur commerce. Selon Arnobe, Mercure estoit un des dieux qui présidoient aux chemins, & ces dieux estoient appelez *Semitaes*. Suétone dit dans la vie d'Auguste, que ce prince fixa les sacrifices qui leur estoient adressez en public, à deux jours de l'année. Les effigies des dieux qui présidoient aux chemins, estoient élevées dans les carrefours, & c'estoit-là qu'on leur rendoit ses hommages. Saint Augustin & Martianus Capella font mention, pour les voyageurs, d'une Junon *Iterduca*, & pour les nouvelles mariées, d'une Junon *Domiduca*. Les mêmes dieux ont encore esté appelez *Tutelini* & *Tutanei*. C'est d'eux que Virgile parle dans le VII.^e Livre de l'Enéide.

Frondenti tempora ramo

*Implicat & geniumque loci, primamque Deorum
Tellurem, Nymphas, & adhuc ignota precatur
Numina.*

Festus remarque qu'il y avoit *Auspicia proptervia, quæ se prop-
ter viam ostentabant* : & il adjoute, que les voyageurs Ro-
mains s'adrescoient encore à Janus pour obtenir un voyage
heureux. Voilà à peu près tout ce que la piété exigeoit des
voyageurs avant leur départ. On observe aussi que dans le ix.
canon du concile de Barcelonne, il est fait mention de la bé-
nédiction que l'on donnoit aux voyageurs : pieuse pratique qui
s'est conservée dans tous les ordres religieux. On voit encore
dans les Lettres des Papes qui sont inférées dans le corps du
droit canonique, qu'il est expressément parlé des présents que
l'on faisoit aux voyageurs, *Viaticum, munus viaticum*. Ce qui
se pratiquoit aussi chez les anciens, comme on peut le voir
dans une Lettre que Pline le jeune écrit à Cornelius Priscus,
dans laquelle après avoir fait l'éloge de Martial, qui venoit de
mourir, il dit en propres termes, en parlant de ce Poète : *Pro-
secutus eram viatico secedentem*.

Les pratiques qui s'observoient dans le temps que duroit
le voyage, ne marquoient pas moins de piété que celles qui
avoient précédé le départ. On ne manquoit pas de s'arrêter
dans les lieux qui estoient célèbres par le culte de quelque di-
vinité, on luy demandoit la permission de passer outre, on luy
offroit des présents, on luy adressoit ses prières ; & pour laisser
un monument de leur piété, les voyageurs avant que de partir
frottoient avec de la cire les genoux de leurs statues, *genua
Deorum incerabant*. M. Blanchard fait voir ensuite de quelle ma-
nière estoient reçus les voyageurs dans les pays où ils arrivoient.

Athénée observe que les Crétois dans leurs repas publics a-
voient une table particulière, pour y recevoir ceux qui se trou-
voient parmi eux à titre de voyageurs. Plutarque dans ses Apo-
phthegmes, prétend que chez les Perses, qui voyageoient si
peu eux mêmes, il y avoit un Officier du Palais, qui n'avoit
d'autre fonction que celle de recevoir les hôtes. Ce n'estoit pas
l'usage de s'informer d'abord du nom de ceux qui arrivoient en
pays étranger. Bellérophon fut régalé pendant neuf jours avant
qu'on luy demandât le sien. Athénée parlant de cet usage, dit
que le vin est quelque chose qui lie l'amitié, qui réchauffe l'ame
& qui

& qui la développe ; que c'est pour cela qu'on ne commence pas l'entrevue par demander le nom de ceux que l'on reçoit , & qu'on employe ce premier temps à marquer son respect aux dieux hospitaliers.

Les Stoïciens croyoient que Dieu luy-même nous inspiroit le sentiment que nous avons de faire du bien aux étrangers qui viennent parmi nous. Nous leur devons de la tendresse , disoient-ils , tant à cause qu'ils sont sous la protection de Dieu , que pour perfectionner en nous les sentimens de l'humanité ; qui ne doivent point estre réduits aux liaisons du sang ou de l'amitié , mais qui doivent s'étendre sur tous les hommes en général.

M. Blanchard ne perd point de vûe les voyageurs anciens , il les accompagne jusqu'à leur retour dans leur pays ; & il découvre tous les actes de religion qu'ils y pratiquoient pour marquer aux Dieux leur reconnoissance de la protection qu'ils leur avoient accordée , en les délivrant des dangers auxquels ils avoient esté exposez.

Le premier soin des voyageurs , dès qu'ils étoient de retour en leur pays , estoit de s'acquitter envers les dieux , soit qu'ils se fussent engagez par quelque vœu à leur départ , ou dans quelque danger sur la route , soit que l'usage fût d'en user ainsi. *Philocomasium* renferme , dans l'ordre qu'elle donne à une servante , une partie des cérémonies qui se pratiquoient au retour des voyages , comme on peut le voir dans la Comédie de Plaute , qui *Act. 2. sc. 5.* a pour titre *Miles Gloriosus* , & dans une des Epitres d'Ovide où Cydippe parle ainsi ,

*Protinus egressæ superis , quibus insula sacra est ,
Flava salutatis , ihura merumque damus.*

Ces sacrifices que faisoient les voyageurs à leur retour , s'appelloient *ἐνθαρήεια* , du même nom que les sacrifices que faisoient ceux qui estoient échappez de quelque grand danger. Ils avoient coutume enfin de consacrer à quelque divinité , les habits qu'ils avoient portez pendant leur voyage , & cette offrande n'est autre chose que les *Votæ vestes* , dont Horace & Virgile font

Hist. Tome III.

C

18 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
 mention. En voilà assez pour faire voir que les anciens voya-
 geurs & les pèlerins n'estoient pas tous si libertins que ceux qui
 ont fait le sujet de la censure d'Erasme.

O R I G I N E
 DE LA FABLE DES CENTAURES;
 Avec un abrégé de leur Histoire.

En 1713. **D**ANS une Dissertation que M. l'Abbé Banier lut à l'Aca-
 démie sur Ixion, on trouve un abrégé assez exact de l'Hi-
 stoire des Centaures, depuis leur origine jusqu'au temps où ils
 furent chassés de la Grece, & en voici la substance.

*Palephate,
Tzetzes.* L'Auteur, après avoir réfuté ce que les Mythologues anciens
 & modernes ont dit au sujet des Centaures, vient à son senti-
 ment particulier; il explique trois circonstances principales de
 cette fable. La première, ce que c'estoit que les Centaures, &
 d'où leur estoit venu ce nom; la seconde, pourquoy on les a re-
 gardé comme des monstres composez de deux natures; la troi-
 sième enfin, pourquoy on les a fait passer pour être les fils d'Ixion
 roy de Thessalie.

Il est constant d'abord, dit-il, par le témoignage de Diodore
 de Sicile, de Virgile, de Pline, de Servius & de plusieurs au-
 tres auteurs, que les Thessaliens voisins du fleuve Penée, furent
 les premiers des Grecs qui s'appliquèrent à dompter des che-
 vaux pour s'en servir, au lieu des chariots dont Erichonius
 avoit introduit l'usage dans la Grece :

*Virg. Georg.
l. 5. V. Ser-
vium.*

*Frena Pelethronii Lapithæ, gyrosque dedere
 Impositi dorso, atque equitem docuere sub armis
 Insultare solo, & gressus glomerare superbos.*

Il y a donc beaucoup d'apparence qu'on donna à chacun de ces
 Thessaliens le surnom d'ἵππευς Cavalier, comme on l'avoit
 donné à Neptune pour avoir fait sortir de terre le premier che-
 val d'un coup de trident, à Bellérophon qu'on nomma ἵππωνος

*Virg. loc.
cit.*

pour s'estre servi du cheval Pégase, & à Persée, dont le nom vient de *Paras*, qui dans la langue Hébraïque veut dire un Cavalier.

Ces Cavaliers Theffaliens, pour devenir plus forts & plus adroits, s'adonnoient à une espèce d'exercice, où ils se battoient contre des taureaux qu'ils perçoient de leurs javelots, ou qu'ils renversoient en les prenant par les cornes. Pline & Suétone nous apprennent non seulement cette circonstance, mais ils assûrent même que les Empereurs Claude & Néron, à l'exemple de Jules César, introduisirent en Italie l'usage de cette espèce de combat dans les spectacles qu'ils donnèrent au peuple. *Theffalorum gentis inventum equo juxta quadrupedante, cornu intorta cervice, tauros necare : primus id spectaculum dedit Romæ Cæsar dictator.*

Plin.

Ainsi on adjoûtoit sans doute en parlant de ces Cavaliers, que c'estoit des *Perce-taureaux*, & de ces trois mots *ἵππος*, *κέντρον*, *ταῦρος*, on en composa le nom d'Hippocentaure; & comme ils se rendirent redoutables dans la suite par leurs brigandages, ils furent regardez comme des monstres, & on les nomma des Hippocentaures, ou des Centaures. On n'a nulle peine à concevoir comment les poëtes, qui faisoient passer les oranges pour des pommes d'or, les bergeres pour des Nymphes; & les vaisseaux à voile pour des dragons volants, ont fait passer dans la suite des Cavaliers pour des monstres moitié chevaux, moitié hommes.

Que si on cherche maintenant la raison pourquoy on a dit qu'ils estoient fils d'une nuée, on peut sans avoir recours à Paléphate, qui prétend que cette circonstance de la fable venoit de ce que les Theffaliens estoient la plupart d'un village nommé *Nephelê*, dont le nom veut dire une nuée, on peut, dis-je, croire avec plus de vraysemblance, que les desordres où ils tombèrent les firent nommer dans l'ancienne langue des descendants de Cadmus, des *Nephilins*, des géants ou plustost des gens tombez dans des desordres affreux; & ces deux significations qui conviennent au mot Hébreu, conviennent aussi parfaitement au caractère des Centaures, qui commirent de grands ravages dans la Theffalie, & qu'on regardoit comme des géants.

Cij



*Apollodore,
Strabon,
Diodore,
Ovide, &c.*

Les Grecs, qui trouvèrent cette expression dans les anciens mémoires, voyant qu'elle approchoit du mot *Nepheïé*, qui dans leur langue veut dire une nuée, inventèrent la fable du commerce d'Ixion, fondez sur ce que c'estoit sous le regne de ce prince, & par ses ordres, que les Thessaliens avoient commencé à dompter des chevaux; ce qui les fit passer pour ses enfants, dans le même sens que les Orages, selon Pindare, sont les enfants des Nuées, νεφέων παῖδες.

Lib. 4.

*Hésiode,
Ovide,*

*Homere,
Strabon,
Diodore, &c.*

Apollodore,

Comme la plupart de ces cavaliers, si nous en croyons Diodore, estoient parents du roy de Thessalie, ils voulurent avoir part à sa succession; & Pirithoüs ayant refusé d'entrer en partage avec eux, ils luy déclarèrent la guerre. Après quelques hostilités de part & d'autre, le jeune prince entra en traité avec eux, & fit une paix qui ne dura pas long-temps. Les ayant priez à son mariage, ils résolurent d'enlever Hippodamie son épouse, & les autres dames qui assistoient à cette feste. Hercule, Thésée & les autres Lapithes vengèrent l'honneur de Pirithoüs, & firent un grand carnage des Centaures; & après les avoir entièrement chassés de la Thessalie, ils les obligèrent à aller se cacher dans les montagnes d'Arcadie: mais leur caractère fier & insolent ne leur ayant pas permis d'y demeurer en repos, ils firent plusieurs courses aux environs du mont Pholoé. Hercule allant à la chasse du sanglier d'Erymanthe, logea en passant chez le Centaure Pholus, où il fut fort bien reçu; mais les autres Centaures luy ayant fait quelqu'insulte, ce Héros en tua plusieurs à coups de flèches, & les autres prirent la fuite. Hercule, qui résolut alors de détruire entièrement cette nation, se mit à les poursuivre; & quoyqu'ils fussent montez sur de bons chevaux, il ne laissa pas de les mener battant dans un pays coupé de bois & de montagnes jusqu'à Malée, où ils crurent trouver une retraite assurée auprès de Chiron, le plus sage des Centaures, & qui avoit esté le gouverneur d'Hercule; mais tout fut inutile: il les attaqua de nouveau, sans dessein toutefois d'envelopper Chiron dans leur perte; cependant il fut blessé au genou d'un coup de flèche, & quoyqu'il fût excellent médecin, il ne put jamais guérir d'une blessure que le poison des flèches d'Hercule

rendoit mortelle. Ce héros, affligé de la mort de ce sage gouverneur, fit main basse sur le reste des Centaures, & n'épargna aucun de ceux qui tombèrent entre ses mains. Ceux qui purent échapper au carnage, allèrent se cacher dans les cavernes du promontoire de Malée, où Neptune, selon Apollodore, les sauva; c'est-à-dire qu'ils s'embarquèrent pour aller chercher retraite ailleurs. Il y en eut quelques-uns, si nous en croyons Antimachus, ancien auteur cité par Noël le Comte, qui se retirèrent dans l'isle des Sirenes, c'est-à-dire, dans cette partie de l'Italie où regnoient ces petites reines, & ils y périrent dans les charmes de la volupté. Hercule repassant par l'Arcadie, vit expirer le Centaure Pholus, & il l'enterra dans la montagne qui fut depuis ce temps-là nommée *Pholoë*: épitaphe plus durable, si nous en croyons Diodore, que celles qu'on grave sur le marbre ou sur l'airain. Le fameux Centaure Nessus, qui s'étoit retiré aux environs du fleuve Evène, fut aussi tué dans la fuite, en voulant enlever Déjanire.

Liv. 2.

Servius.

Ainsi périrent par les exploits d'Hercule, de Thésée, de Pirithoüs & des autres Lapithes, ces premiers cavaliers de Thessalie, nation fière & brutale, comme les appelle Strabon, que leur orgueil & quelques heureux succès avoient rendu si insolents.

Liv. 9.

SUR LA ROYAUTE' DES ISRAELITES EN EGYPT E.

M BOIVIN l'aîné, auteur d'une Dissertation sous le titre de ROIS PASTEURS, convient que la prétention que les Israélites ont regné 259 ans & 10 mois en Egypte avant que d'y être captifs, paroîtra d'abord un paradoxe; il soutient cependant que c'est une histoire véritable, tout-à-fait conforme à la Bible, & que les fragments qui nous restent des livres sacrez des Egyptiens, ne permettent pas d'en douter.

En 1714.

Manéthon, le plus grand ennemi des Juifs, atteste luy-même que la chose est certaine; & cette vérité est confirmée par

Liv. 2. de l'Es
Egypt. ant.

par Joséphe
liv. I. contre
Apion.

Joséphe, dans son premier livre contre Apion ; il n'est donc plus question que de sçavoir si cette conquête de l'Egypte par les Hébreux se peut concilier avec la Bible, & c'est ce qu'examine M. Boivin.

Le séjour des Hébreux en Egypte, dit-il, a duré 430. ans. Il s'en est passé 71. pacifiquement sous *Jacob & Joseph*, simples Pasteurs du temps des bons Pharaons: tout le monde en convient.

Deux cens cinquante-neuf ans & dix mois de regne s'écoulèrent ensuite sous *Ephraïm, Beria, Rapha, Saraph, Thalé & Thaan*, qui sont nommez dans le premier livre des Paralipomènes, chap. 7. & qu'on appelle en langue Egyptienne, *Salathis, Beon, Apachnas, Apophis, Janias & Assis*; c'est ce qui fait la difficulté.

Enfin, l'on compte 99. ans & deux mois de servitude sous les mauvais Pharaons, du temps des Ephraïmites, *Laadan, Amiud & Elisama*, qui sortit d'Egypte accompagné de *Nun* son fils, & de *Josué* son petit-fils, déjà pour lors âgé de 43. ans. Ces 99. ans & deux mois sont à peu-près démontrez par la Bible, qui dit que Moyse estoit âgé de 80. ans, & Aaron de 83. à la sortie d'Egypte. D'où il s'ensuit qu'il y aura eu 16 ans & deux mois de surplus pour remonter jusqu'au commencement de la servitude: ce détail sert à justifier le total des 430. ans marquez en gros par Moyse.

Les Israélites ont donc changé trois fois d'estat en Egypte: ils y ont esté successivement Pasteurs, Rois, Captifs. Or voilà treize Patriarches de pere en fils, qui ont vécu en Egypte. On compte ordinairement trois générations pour 100. ans en chronologie, ainsi treize générations font 430. ans.

La vie pastorale & la captivité des Israélites en Egypte, ne sont point douteuses. Il ne reste qu'à démontrer qu'ils y ont esté Rois; la Bible ne le dit point formellement, mais elle fait voir qu'ils y ont agi en Rois: ainsi c'est à peu-près la même chose.

Il paroît une interruption dans l'Ecriture depuis la mort de Joseph, par où finit la Genèse, jusqu'à la nativité de Moyse, par

où commence l'Exode. C'est justement, selon M. Boivin, l'histoire des six rois Ephraïmites qui nous manque.

Il s'est perdu plusieurs livres de la sainte Ecriture, dont l'histoire regardoit ces temps-là ; le livre DES GUERRES Nomb. c. 21. DU SEIGNEUR, cité par Moïse, est de ce nombre. Le titre de *Guerres du Seigneur*, fait voir qu'il s'y agissoit de guerres entre les Israélites & les autres habitans d'Egypte, pour la religion. Le même Moïse rapporte dans les Nombres plusieurs versets d'un livre de *Cantiques Proverbiaux*, qui traitoit des mêmes matières que celui des guerres du Seigneur.

Le livre des *Justes*, c'est-à-dire, du Peuple de Dieu, est encore du nombre des livres qui ont esté perdus. Ce livre parloit aussi de miracles & de guerres qui s'estoient faites en Egypte ; & il est cité non seulement par Josué, mais encore dans le second Chap. 10. livre des Rois. Moïse n'a pas jugé à propos de donner des Ch. I. v. 18. extraits de ces livres, parce qu'ils estoient alors entre les mains de tout le monde.

La multiplication des Israélites en Egypte se trouva prodigieuse du vivant de Jacob même ; mais ce n'est point une chose surprenante, puisqu'outre la production naturelle, ils avoient l'usage de faire des Prosélytes.

On suppose ensuite que Jacob étant mort, Joseph déjà fort âgé, se retira de la Cour, & alla mourir dans sa famille en son gouvernement de Gessen ; qu'il y eut un changement de dynastie en Egypte à la mort de Joseph, & que les bons Pharaons furent supplantés & détruits par celui qui est appelé *Vaheb* en Hébreu & *Timaüs* en langue Egyptienne. Ce nouveau Pharaon, qui n'avoit point connu Joseph, devint jaloux de la puissance des Israélites, & voulut rétablir à Gessen l'ancien polythéisme des Egyptiens. Gessen est dans l'Arabie, comme le dit la Bible Grecque, & c'est ce qui est appelé l'Arabie Egyptienne dans Strabon & dans Ptolémée.

Ephraïm avoit succédé à toutes les prérogatives de Joseph, il avoit esté préféré à Manassès son aîné, & il tenoit la place de Ruben aîné de tous les Israélites. *Ephraïm est mon aîné*, dit Dieu, dans Jérémie. Jacob avoit prédit en mourant que le Jerem. 31. vers. 9.

Gen. 49. 24. *Pasteur* estoit né de Joseph, & c'est le *Pasteur* par excellence, la pierre d'*Israël*. Cela vouloit donc dire qu'Ephraïm, qui estoit déjà né, seroit le premier roy pasteur & la pierre fondamentale de l'Empire des *Israélites* en Egypte.

Ephraïm eut ordre de venger le vray Dieu des faux Dieux d'Egypte, & la mort des bons Pharaons ses rois légitimes, anciens protecteurs de sa famille & de sa religion, des Prêtres idolâtres, des Mages & des faux Prophètes des Egyptiens.

Ps. 24. Le Pseaume 104. dit positivement que Dieu affermit son peuple en Egypte au-dessus de ses ennemis. Ce qui marque d'une manière assez claire que les *Israélites* ont esté rois d'Egypte, & que leur regne y a esté stable pendant un temps.

Ch. 7. v. 20. 21. Les Livres sacrez des Egyptiens ne dissimulent pas que Dieu estoit en colere contre Timatis, & contre l'Egypte; cependant la maison d'Ephraïm ne fut pas heureuse dans la première expédition, qui fut contre la ville de Geth, qui peut avoir donné le nom au Gethsen ou Gessen, & que l'on croit estre Abarin, ou la ville de Typhon des Egyptiens. Les Ephraïmites voulurent s'emparer des terres qui estoient aux environs de cette ville, & il y eut neuf des fils d'Ephraïm tuez, qui sont nommez dans le premier Livre des Paralipomènes. *Sothalath premier, Barad, Thaath premier, Elada, Saath, Zabad, Sothele, Azer, Elead.*

1. Paralip. ch. 7. 22. Ephraïm les pleura pendant plusieurs jours. Ses freres, c'est-à-dire, tous ses confreres, apparemment de religion, vinrent pour le consoler & pour le venger. Tous les *Israélites*, tant naturels que prosélytes, que les Hébreux comprennent sous le nom de *Justes*, & les Egyptiens sous celui de *Pasteurs*, firent une irruption dans l'Egypte proprement dite, qui se trouva dépourvüe de troupes. Dieu fit des miracles en faveur des Ephraïmites dans la plaine de Tanis, comme le pseaume 77. le dit en termes exprès. *Vaheb* fut dévoré dans un tourbillon de feu, dit le livre des guerres du Seigneur, suivant l'hébreu: le Soleil & la Lune s'arrêtèrent, tandis que la nation des *Justes* se vengeoit de ses ennemis, dit le livre des *Justes* dans Josué.

Nomb. 21. 14.

Ch. 10. v. 13.

Il ne faut pas, ajoute M. Boivin, confondre cette entrée des pasteurs

pasteurs en Egypte sous Ephraïm, avec l'entrée qui s'estoit faite soixante onze ans auparavant sous Jacob : l'une & l'autre se fit par le même endroit, & l'une & l'autre fut de pasteurs, mais elles n'ont eu que cela de commun. L'entrée sous Jacob Israël fut pacifique & précaire pour une famille seule, qui ne fit que passer dans l'Egypte pour y saluer le roy, & qui s'en retourna aussi tôt à Gessen d'où elle venoit; mais l'entrée sous Salathis Ephraïm se fit par force avec une armée innombrable de pasteurs, qui venoit pour déthroner le nouveau roy, & pour détruire jusqu'à la racine le culte Egyptien, afin de faire regner le vray Dieu. C'est un pere irrité qui venge la mort de ses neuf fils, le déthronement de ses rois légitimes, & la vraye religion attaquée par un idolâtre. Toutes les cruautéz estoient faites en cette occasion, & faites par l'ordre exprès de Dieu, qui les autorisoit par des miracles.

Le nom d'Egypte est tout-à-fait équivoque, tantost il se prend pour l'Egypte proprement dite, tantost pour l'Arabie Egyptienne, & pour toutes les conquestes des anciens rois d'Egypte suivant les différens temps; tantost pour la religion des Egyptiens, ce qu'on pouvoit appeller l'*Egyptianisme*, & qui est nommé la *racine d'Egypte* dans l'histoire sacrée d'Egypte. Enfin les Juifs d'Egypte sont quelquefois appelez Egyptiens, tout cela par anticipation, & d'une manière fort estrangere; car le nom d'Egypte est Grec, & n'a esté inventé que par le roy Sethosis frere de Danaüs, qui vivoit 904. ans après Salathis, s'il en faut croire Manéthon.

Ephraïm, après la mort de ses neuf fils, en eut encore un autre qui fut nommé *Beria*, c'est-à-dire *en deuil*; parce qu'il estoit né pendant le deuil pour la mort de ses freres. Sara fille d'Ephraïm qui luy restoit de ce carnage, dit la Bible Grecque, fit bâtir trois villes, qui sont Béthoron la basse, Béthoron la haute & Ozenfara.

Le pseume 77. nous apprend que les Ephraïmites s'acquirent une grande réputation à tirer de l'arc, c'est-à-dire à faire la guerre. Les descendans de Juda se signalèrent aussi par les armes entre tous les Israelites d'Egypte. Ils avoient reçu un ordre

Hist. Tome III.

D

1. Paralip.
7. vers. 23.

Ibid. v. 24.
Vers. 9.

particulier de s'y exercer, & c'étoient eux qui fournissoient les grands Capitaines & les Généraux : mais pourtant toujours dans la dépendance & sous les auspices des Ephraïmites. Le livre des

1. 18.

Ch. 5. v. 2.

1. Paralip.
ch. 4. vers.
18.

Vers. 9. 10.

11. 12. 42.

43.

24. 14.

Justes cité dans le deuxième livre des Rois, & le premier des Paralipomènes, nous l'apprennent. Mered, l'un des princes de la maison de Juda, épousa Betthia fille de Pharaon. C'est peut-être une des captives, que les pasteurs avoient accoutumé de réserver avec les enfants, pour faire des prosélytes, comme disent les fragments des livres sacrez des Egyptiens. Enfin les rois Ephraïmites d'Egypte dégénérent. Ils oublièrent les prodiges & les miracles que Dieu avoit faits en Egypte dans la plaine de Tanis pour leurs peres : ils offensèrent Dieu, qui s'en vengea, & ils perdirent la fameuse bataille où leur empire fut éteint. C'est le sens manifeste du pseaume 77. les Israélites avoient avec le temps abandonné le vray Dieu pour adorer les Dieux d'Egypte, comme dit Josué; voilà ce qui fut la cause de leur ruine, & de la longue servitude de 99. ans & deux mois.

En 1715.

Tel est le plan de la Dissertation de M. Boivin l'aîné sur les Rois Pasteurs; & comme la question est également curieuse & importante, on ne fera pas fâché de voir les objections que ce système a souffert, sur-tout de la part de M. l'Abbé Banier, qui y oppose d'abord que Joséphe n'a jamais cru de bonne foy que ses ancestres eussent regné en Egypte; que quand il seroit vray que dans les livres contre Apion, où il cherchoit à profiter de tout ce qui paroïssoit favorable à sa nation, il semble adopter Manéthon au sujet des Rois Pasteurs, il est sûr que s'il avoit cru ce sentiment véritable, il en auroit parlé dans ses antiquitez Judaïques, où cependant il n'en fait nulle mention : au contraire, il détruit absolument cette idée par la suite des Généalogies, & il ne laisse d'autre ressource à M. Boivin que celle de l'ignorance de cet historien, sur un fait qui n'est nullement de nature à être oublié par un homme aussi instruit que l'estoit Joséphe, des antiquitez de sa nation. D'ailleurs, quand il a appris des faits si favorables à sa patrie dans les livres de Manéthon, pourquoy ne les a-t-il pas insérez dans son histoire? Après tout, Joséphe paroît fort incertain sur le parti qu'il doit

prendre au sujet du récit de Manéthon, il voudroit bien se prévaloir de l'idée que donne cet auteur de la royauté des Israélites, mais parce qu'il ne la trouve pas conforme à l'Ecriture Sainte, il donne une double explication au mot *Hycfos* employé par Manéthon, en disant qu'il signifie aussi-bien des pasteurs captifs, que des rois pasteurs.

L'autorité de Manéthon, dit M. l'Abbé Banier, n'est pas plus favorable à M. Boivin que celle de Joséphe. Manéthon ne renferme pas dans les six rois, dont il nous apprend les noms, toute la dynastie des pasteurs : il adjoute qu'il y en eut plusieurs autres qui leur succédèrent, qu'ils estoient venus de l'Orient, qu'ils avoient fait une irruption dans l'Egypte avec une armée de 240000. hommes, & qu'après avoir établi le siège de leur monarchie à Memphis, ils y regnèrent 511. ans. Ce récit, & ce qui suit dans le fragment de Manéthon, ne peut convenir en aucune manière aux Hébreux, qui n'entrèrent en Egypte qu'au nombre de 72. personnes, qui y furent long-temps captifs, & qui, quelque système de chronologie qu'on embrasse, n'y demeurèrent au plus que 430. ans. Il ne sert de rien de supposer que les Hébreux entrèrent une seconde fois dans l'Egypte du temps d'Ephraïm : peut-on dire qu'on entre dans un pays dans lequel on est établi depuis long-temps, & diroit-on qu'une irruption des peuples qui habitent, par exemple, le Languedoc ou la Gascogne, & qui viendroient assiéger Paris, seroit une entrée dans le royaume de France ? D'ailleurs, pourquoy partager le fragment de Manéthon, pour n'en prendre que ce qui regarde les six rois que nomme cet auteur, & en rejeter le reste comme fabuleux ; puisqu'outre que tout ce qu'il raconte dans cet endroit, doit estre de la même autorité, il est sûr que son récit n'a aucun rapport avec ce que l'Ecriture Sainte dit du séjour des Hébreux en Egypte. Là ce sont de pauvres pasteurs qui vont se livrer à la clémence d'un prince qui les reçoit en faveur de son ministre ; dans Manéthon c'est une armée ennemie qui vient envahir ses estats. D'un côté les Juifs sortent d'Egypte au nombre de 600. mille hommes par un miracle éclatant ; dans l'historien Egyptien, ils ne sont que 240. mille

*Manéthon
dans Joséphe,
liv. 1. contre
Apion.*

qui se retirent dans Abarin, d'où ils sortent par capitulation. *V. le liv. 1. contre Apion.* Les livres Saints ne parlent point du retour des Israélites en Egypte, Manéthon y fait revenir les pasteurs.

Quand même les Juifs auroient demeuré 430. ans en Egypte, comme le prétend M. Boivin, le fragment de Manéthon ne sçauroit favoriser son opinion. Que deviendra-t-elle donc s'ils n'y ont séjourné que 215. ans? C'est pourtant l'opinion, non seulement la plus généralement suivie par les sçavants, mais aussi la plus conforme à l'Ecriture Sainte & à Joséphe. Les textes y sont formels, & si les historiens sacrez parlent quelquefois de 430. ans, il est évident qu'ils enferment dans cet espace, le temps qui s'est écoulé depuis les promesses faites à Abraham jusqu'à l'établissement des Juifs dans la Palestine. *Galat. ch. 3. 17.* *Abrahæ dictæ sunt promissiones & semini ejus . . . hoc autem dico testamentum confirmatum à Deo, quæ post quadringentos & triginta annos facta est Lex, non irritum facit, ad evacuandam promissionem.* Et quand les Septante mettent le même terme de 430. ans, ils l'entendent aussi du séjour que firent les Juifs tant dans la Palestine que dans l'Egypte. *Ant. liv. 2.* Joséphe est du même sentiment, puisqu'il dit positivement que les Hébreux sortirent d'Egypte 430. ans depuis l'entrée d'Abraham dans la Palestine; & si l'on trouve dans un endroit de son histoire ces paroles, *400. ans se passèrent ainsi*, il faut qu'il y ait faute: ce passage ayant pû facilement estre corrompu, au lieu que les autres renferment une suite de généalogies, qui ne laissent aucun lieu de douter de son opinion. Cet historien même réfutant Cheremon, qui avoit avancé que Moyse & Joseph avoient esté chassés d'Egypte en même temps, dit qu'il y avoit entre ces deux grands hommes quatre générations, ce qui ne peut faire que 100. ou 150. ans. *Liv. 1. contre Apion.*

Il est aisé, selon M. l'Abbé Banier, de tirer de-là deux conséquences contre M. Boivin; l'une que le partage qu'il fait des trois estats des Juifs en Egypte, ne sçauroit subsister, puisqu'il n'est fondé que sur le séjour de 430. ans, absolument détruit par l'Ecriture Sainte & par Joséphe. L'autre qu'il ne paroît pas y avoir de vuide entre la Genèse & l'Exode, puisque le 46.^e

chapitre de la Genèse ayant fait mention de Lévi fils de Jacob, de Gerson, de Caath & de Mérari; & l'exode parlant au premier chapitre d'Amram fils de Caath, & pere de Moyse, toutes ces générations y paroissent suivies. Que si dans ce livre l'auteur passe d'abord à Moyse, quoyqu'il n'ait vécu que longtemps après Joseph, par la mort duquel finit la Genèse, c'est que ce grand homme n'ayant rien à raconter de fort important jusqu'à la délivrance du peuple de Dieu, il se contente de dire en peu de mots, comment la jalouse politique du nouveau Pharaon réduisit les Israélites en servitude après la mort de Joseph, pour venir ensuite au détail des miracles que Dieu fit pour les en délivrer: & cet usage est assez uniforme dans tous livres de l'Ecriture Sainte.

M. l'Abbé Banier adjointe que quand il y auroit quelque lacune entre la Genèse & l'Exode, le livre des guerres du Seigneur seroit peu propre à la remplir. Car pour quelle raison doit-on placer en cet endroit un livre dont nous ne sçavons autre chose, sinon qu'il contenoit l'histoire des guerres du Seigneur, sans en marquer ni le temps ni le lieu? & si M. Boivin prétend qu'il y estoit parlé des guerres des Ephraïmites pour la conquête de l'Egypte, plustost que des merveilles que Dieu opéra dans la Palestine, ou à la sortie de la captivité d'Egypte, comme le prétendent tous les interprètes, comment le prouvera-t-il, puisqu'il ne nous reste de ce livre que le seul verset cité par Moyse? *Scriptum est enim in libro BELLORUM DOMINI, sicut fecit in mari rubro, sic faciet in torrentibus Arnon*, dont le sens naturel est que Dieu avoit dessein de faire près du torrent d'Arnon dans le pays des Amorrhéens & des Moabites, les mêmes prodiges qu'il avoit opérés au passage de la mer rouge, & qu'il confondroit le roy des Amorrhéens, comme il avoit confondu celui d'Egypte. Mais, sans entrer plus avant dans la discussion de ce passage, qui dans l'Hébreu n'a pas un sens complet, il suffit de faire voir l'impossibilité de la conquête de l'Egypte par les Israélites, qui estoient en trop petit nombre peu d'années après la mort de Joseph, & 71. ans seulement après leur entrée dans ce royaume, pour oser entreprendre de

Nomb. 21.

V. Fer-
rius, Vata-
ble, Merce-
rus, &c.

Exod. chap.
1. vers. 8.

s'en rendre maîtres ; & il est inutile de mettre dans leur armée les prosélytes qu'ils avoient faits. Des étrangers releguez dans une petite province ne forment pas une armée de 240. mille hommes en peu de temps , sans argent ni ressource , sans que les gouverneurs en soient avertis , & sans que le roy en ait connoissance. Ceux qui ont embrassé une religion , n'en prennent pas pour cela le parti contre le prince légitime , contre leurs parents & leurs enfants : d'ailleurs, l'Ecriture nous apprend que dès que les Juifs commencèrent à se multiplier , Pharaon en fut allarmé , & résolut de les opprimer. Les voilà donc en servitude dès qu'ils commencent à se faire craindre par leur nombre , & ils y demeurent jusqu'à ce que Moyse les en délivre : où est donc le temps de leur royauté ? où placer un regne de deux cens cinquante-neuf ans & dix mois ?

On ne cherche pas ici quel estoit ce nouveau Pharaon qui ne connoissoit pas Joseph , c'est-à-dire , qui n'avoit nul égard aux services que ce grand homme avoit rendus sous le regne précédent ; il suffit de sçavoir qu'il réduisit les Israélites dans une dure servitude , *Opprimamus sapienter*. Que l'on consulte & la Bible & Joséphe , on ne trouvera que des esclaves dans le temps qu'on croit que les Israélites estoient maîtres de la plus grande partie de l'Egypte.

Tout s'oppose donc à la royauté des Ephraïmites , sur-tout l'Ecriture Sainte , qui garde un profond silence sur ce sujet , ainsi que les Prophètes , d'ailleurs si attentifs à reprocher aux Hébreux leur ingratitude. On sçait qu'ils leur rappellent à tous moments les bienfaits qu'ils avoient reçus de Dieu , les miracles qu'il avoit faits en leur faveur , particulièrement en Egypte : mais tout porte sur leur délivrance , sur le passage miraculeux de la mer rouge , & il n'est fait nulle mention de ce prétendu regne. Les miracles que M. Boivin dit que Dieu avoit faits pour les rendre maîtres de l'Egypte , parmi lesquels il prétend que le Soleil fut arrêté dans sa course , que *Vaheb* ou *Typhon* fut englouti dans un tourbillon de feu , tous ces miracles si éclatants sont oubliez , il faut les aller chercher dans un livre perdu , pendant que les autres se trouvent presque à toutes les pages des livres saints.

N'est-il pas naturel de croire que quand l'Ecriture Sainte dit que Dieu opéra des merveilles en Egypte, *fecit mirabilia in terra Ægypti in campo Taneos* ; on doit l'entendre des miracles que Dieu fit pour procurer la délivrance de son peuple, qui sortit de ce royaume d'une manière si éclatante, comme l'ont entendu les Prophètes qui y font si souvent allusion.

Enfin, conclut M. l'Abbé Banier, quand l'Ecriture nomme dans le premier livre des Paralipomènes les enfants d'Ephraïm, ou elle parle d'un autre Ephraïm qui n'estoit pas fils de Joseph, ou on doit l'entendre de ses descendants, ce qui est assez ordinaire dans les livres saints. Il est évident qu'il est fait mention dans ce chapitre, des guerres faites dans la terre de Chanaan, & que les habitants de Geth qui tuèrent les enfants d'Ephraïm, venoient de Geth dans la Palestine, & non pas de Gessen dans l'Egypte ; c'est de ce même Geth dont il est parlé dans le premier chapitre du second livre des Rois, *Nolite annunciare in Geth, neque annuncietis in compitis Ascalonis, ne forte latentur filia Philistiim*, &c. que ce fut dans la Judée que Sara bâtit les villes de Bethoron la haute, de Bethoron la basse, & Ozensara ; puisque, selon tous les Géographes, c'est-là qu'on doit les placer, & non pas en Egypte où elles ne furent jamais ; que quand Dieu dit dans le Pseaume 104. qu'il affermit son peuple en Egypte au-dessus de ses ennemis, & *auxit populum suum vehementer, & firmavit eum super inimicos suos* : il parle de la multiplication prodigieuse des Hébreux, qui donna tant de jalousie aux Pharaons, & de leur délivrance par Moïse ; & il ne fait pas en cet endroit la moindre allusion à leur royauté. Enfin, que quand Josué dit qu'il estoit écrit dans le livre des Justes, que le Soleil & la Lune s'estoient arrêtez, il parle du miracle même qui se fit ce jour-là en sa faveur, & qui avoit apparemment esté prédit dans le livre qu'il cite, voici le passage : *Steteruntque sol & luna, donec ulcisceretur se gens de inimicis suis : nonne scriptum est hoc in libro Justorum ? Stetit itaque sol in medio cæli, & non festinavit occumbere spatio unius diei*. Le verset suivant prouve évidemment que le même miracle n'estoit jamais arrivé, *non fuit antea nec postea tam longa dies*. Et quand Isaïe & l'auteur de

Ch. 10. v.

13.

Vers. 14.

Ch. 28. v.

21.

Ch. 46. v. 5.

l'Ecclesiastique font mention de ce prodige, ils ne font aucune allusion à une pareille merveille arrivée en Egypte.

M. Boivin ne s'estant pas rendu aux objections de M. l'Abbé Banier, il luy repliqua, premièrement, qu'il y a eu une dynastie de Pasteurs d'Egypte, & que ces Pasteurs estoient les ancêtres des Juifs, comme les originaux sacrez des Egyptiens rapportez par Manéthon, le disent en termes formels: de sorte qu'il n'est plus question que de trouver dans la Bible qui estoient ces Rois Israélites d'Egypte. Il s'est perdu des livres de la Bible; mais il doit y rester des vestiges d'une histoire si considérable, comme on le verra dans la suite. D'ailleurs, Saint Théophile d'Antioche, Saint Jérôme, & tous les premiers Chrestiens, ont esté persuadez aussi-bien que Joséphe, que ces Rois Pasteurs estoient des descendants du Patriarche Joseph, qui a esté si puissant en Egypte.

Paralip. lib.

7. v. 20. &

segg.

Psal. 77.

v. 9. 10. 11.

12. 42. 43.

Ec.

Psal. 104.

vers. 24.

M. Boivin a trouvé dans l'Ecriture, qu'Ephraïm fils de Joseph a fait des guerres en Egypte, qu'il y a perdu neuf de ses fils dans des batailles, qu'une de ses filles y a bâti trois villes, que Dieu y a fait des prodiges & des miracles pour les Ephraïmites dans la plaine de Tanis, que leurs descendants y ont dégénéré, qu'ils y ont esté vaincus en un jour de bataille, & qu'ils y sont devenus captifs. C'est la Bible qui dit tout cela positivement. Ce sont donc les Ephraïmites qui sont les Rois Pasteurs d'Egypte.

Après ces préliminaires, M. Boivin descend aux principales objections de M. l'Abbé Banier; la première est qu'il ne reçoit Manéthon qu'à demi, & qu'il n'est pas permis de prendre d'un auteur ce que l'on juge à propos, & d'en rejeter le reste.

Il répond en niant que l'on soit obligé de croire les auteurs en tout ce qu'ils disent: on les croit en ce qu'ils disent de vray, on les réfute en ce qu'ils disent de faux. Il y a des regles sur cela. Manéthon dit vray quand il s'accorde avec la Bible, mais il faut luy nier toutes les circonstances qui ne peuvent convenir avec l'Ecriture sainte: il convient sur le fait principal, cela suffit. Les meilleurs historiens sont sujets à se tromper dans quelques circonstances. La chronologie même de la Bible semble varier souvent.

La secon

La seconde objection de M. l'Abbé Banier est que Joséphe n'a fait aucune mention des Rois Pasteurs dans ses antiquitez, mais seulement dans ses livres de dispute contre Apion : il ne croyoit donc pas sérieusement que les Rois Pasteurs fussent Hébreux, & il ne le disoit que pour embarrasser ses adversaires.

On replique à cette difficulté, qu'un argument négatif ne peut en détruire un positif; le silence ne prouvant rien, & un auteur n'étant pas obligé de rapporter plusieurs fois la même chose.

Mais, dit-on, comment se peut-il faire que Joséphe eût oublié dans ses antiquitez de parler d'une chose si honorable à sa nation? M. Boivin répond comme auparavant, que Joséphe en avoit parlé dans ses livres contre Apion, & qu'ainsi il s'en estoit fait honneur; & s'il est permis de hasarder une conjecture, il présume que la raison du silence de Joséphe sur cet article, vient de ce que les rois pasteurs sont de l'histoire d'Egypte, & non de l'Hébraïque. Il est pourtant vrai que les rois Ephraïmites sont aussi en un sens de l'histoire des Hébreux: mais y auroit-il un grand inconvénient de dire que Joséphe ne connoissoit peut-être point les rois Ephraïmites d'Egypte, & qu'il ne sçavoit pas que *Salathis* est *Ephraïm*? Or cela présupposé, il n'a pû faire mention d'eux dans ses antiquitez Judaïques. Au reste, M. Boivin ne se rend point garant de cette conjecture, mais en attendant une meilleure, celle-ci luy paroît suffisante pour rendre excusable le silence de Joséphe.

La troisième objection de M. l'Abbé Banier, est que dans le premier livre contre Apion, Joséphe paroît incertain sur la royauté des Hébreux dont parle Manéthon. M. Boivin, pour y répondre, ne fait que produire le texte de cet historien, qui dit en termes formels, que les Egyptiens sont jaloux de ce que les Hébreux ont regné en Egypte, ὅτι κατὰ τὴν χάριν αὐτῶν ἐδυνάστευσαν ἡμῶς οἱ θεόγονοι : ce qui est la même chose, que s'il disoit que les rois pasteurs d'Egypte sont les Hébreux.

Enfin, M. l'Abbé Banier objecte à M. Boivin, que Joséphe loue les livres sacrez des Egyptiens, & Manéthon de donner le nom de *captifs* à la nation des *Hycos*, terme qui signifie,

selon Joséphe, aussi bien des pasteurs captifs que des rois pasteurs ; d'où il conclut que cet historien n'a donc point cru qu'ils ayent esté rois. On répond à cela que Joséphe luy-même fournit la solution de cette objection, puisqu'il nous apprend au même endroit, qu'on les nommoit captifs à cause du Patriarche Joséphe, l'illustre captif qui les avoit fait venir. Qu'on les appella donc de son nom les *Pasteurs captifs*, titre d'honneur qui les distinguoit des autres pasteurs que l'on méprisoit en Egypte, ce qui n'empêche point qu'ils n'y ayent esté rois.

M. l'Abbé Banier, dans une autre assemblée, avoit opposé au sentiment de M. Boivin, l'autorité du Chevalier Marsham, qui se trouve contraire au système dont il s'agit ici. M. Boivin convient que le Chevalier Marsham a traité la question plus sçavamment qu'aucun autre critique, mais malheureusement il est moderne, & par conséquent il n'a point d'autorité sur des faits anciens. Il a ignoré qu'Ephraïm estoit *Salathis*. Il a cru que le séjour en Egypte n'avoit esté que de 215. ans, au lieu de 430. Ainsi, il s'est mis luy-même dans l'impossibilité de faire cette découverte. Il est impossible que 259. ans & dix mois de regne fassent partie de 215. ans de séjour : voilà l'écueil de ce sçavant homme, dont les objections se réduisent à quatre.

Les Israélites font entrez en Egypte au nombre de 71. ou 72. personnes, les rois pasteurs y font entrez à la tête de 240. mille hommes. Les Israélites demeuroient à Gessen, les pasteurs à Memphis. Ceux-là n'ont séjourné en Egypte que 215. ans. Enfin les Hébreux estoient sujets des Pharaons, les pasteurs estoient souverains.

Il y a eu, dit M. Boivin en répondant à ces objections, deux entrées des Israélites en Egypte ; la première, pacifique & précaire, n'estoit composée que de 71. ou 72. personnes, c'est-à-dire, de la famille du Patriarche Jacob. La seconde, long-temps après sous les mauvais Pharaons, se fit à main armée, lorsqu'Ephraïm, nommé par les Egyptiens *Salathis*, à la tête de 240. mille hommes, s'empara du throne de l'Egypte.

On convient que les Israélites demeuroient à Gessen, tant

qu'ils ne furent que simples pasteurs, c'est-à-dire, sous le regne des bons Pharaons, mais ils s'établirent à Memphis, dès qu'ils eurent conquis le royaume d'Egypte. Le séjour des Israélites en Egypte, n'est ni de 215. ans, ni de 511. mais bien de 430. ans, selon Moïse qu'il faut suivre. Enfin, il faut distinguer les trois états des Hébreux en Egypte; ils y ont été successivement Pasteurs, Rois & Captifs. Or il est constant que pendant tout le temps qu'ils ont été ou Pasteurs ou Captifs, ils étoient sujets des Pharaons, mais on ne peut disconvenir qu'ils n'aient été souverains tant qu'ils ont été rois d'Egypte par droit de conquête.

DES ASYLES.

DES que les hommes ont commencé à invoquer l'auteur de la nature, qu'ils luy ont élevé des autels & offert des sacrifices, pour le reconnoître comme l'arbitre souverain de leur sort & implorer son assistance, ils l'ont regardé comme présent d'une manière particulière dans des lieux où l'on célébroit ses mystères, & ont appréhendé d'y paroître inflexibles pour les autres, lorsqu'ils tâchoient de le fléchir pour eux mêmes. Cette crainte respectueuse les disposa à traiter favorablement ceux qui venoient s'y réfugier, & à empêcher qu'on ne leur fit violence: c'est en quoy consiste proprement le droit d'asyle, qui fut en 1711. le sujet d'une des lectures Académiques de M. Simon.

Il y a apparence que les autels, érigés par les anciens Patriarches, jouissoient de ce privilege, dont Moïse exclut les assassins *Exod. 21.* qui auroient recours à ceux qu'il avoit élevés. Le tabernacle & les deux temples de Jérusalem ont aussi été des asyles inviolables, qui ont été conservés par divers princes maîtres de *10. Machab.* la Judée, soit par esprit de religion, soit par politique. Les villes de refuge désignées par Moïse & établies par Josué, étoient des places de sûreté pour ceux qui avoient eu le malheur de commettre quelque homicide involontaire. Ces chefs des *Num. 35. 11. Deuter. 4. 41. 19. 2. 7. Josue 20.*

Hébreux n'avoient eu d'autre vûe dans cet établissement, que d'empêcher l'effusion du sang innocent, & de donner un frein à la haine implacable de cette nation vindicative.

Deuteron. 19.

*Fulgentius.
Toftatus.*

Les asyles du paganisme sont fondés sur le même principe. La fable est l'ombre de la vérité, mais l'origine n'en est pas si ancienne ni si sûre. Ceux qu'on fait remonter jusqu'à la naissance des Dieux, dépendent de l'époque de ces divinitez, qui n'est pas bien déterminée. L'histoire d'un prétendu Assyrophenes roy d'Egypte, cité par quelques auteurs modernes comme le premier fondateur des asyles, aussi bien que l'idolatrie, n'a pas plus de certitude & paroît forgée sur un passage du livre de la Sagesse, qui n'explique point précisément le fait.

Paus. in Lacon.

Le siècle des Héros, qui succéda à celui des Dieux de la fable, fournit des exemples plus assurés de divers établissements d'asyles, mais ils sont tous postérieurs à ceux des Israélites. Un des plus anciens est celui que Cadmus ouvrit à Thèbes en Béotie. Ce Prince né dans la Phénicie voisine de la Palestine, voyant l'aggrandissement des villes de refuge par l'affluence des fugitifs, se servit apparemment de ce moyen pour peupler sa nouvelle ville, en y donnant retraite à tous ceux qui viendroient s'y réfugier, sans trop s'embarasser ni de leur condition ni du sujet de leur fuite. Thésée & Romulus ont suivi la même politique.

Plut. in Theseo, & Romulo.

Les asyles, faisant partie du droit public, ne pouvoient estre établis que par une puissance souveraine. Il n'appartient qu'à ceux qui sont les maîtres des loix, d'accorder des privilèges qui en dispensent. Dieu en ordonnant des peines très sévères contre les meurtriers, en excepta les homicides involontaires, à qui il donna même des places de sûreté. Sa présence redoutable, qui se manifestoit d'une manière si sensible dans son temple, estoit la sauvegarde visible des innocents persécutés, qui cherchoient leur salut au pied de ses autels. Les payens rapportoient aussi l'établissement des asyles de leurs temples célèbres, à la bonté de leurs dieux, ou à l'humanité de leurs héros.

Diod. Sic. l.

Tacit. 3. ann.

On croyoit que Cybèle avoit fondé l'asyle de Samothrace. La naissance d'Apollon & de Diane avoit consacré celui

d'Ephèse, à ce que prétendoient les Ephésiens, contre l'opinion vulgaire, qui portoit qu'ils estoient nez dans l'isle de Délos. Hercule l'Egyptien passoit pour l'auteur de l'asyle de Canope. Quelques autres, comme celui de Diane Stratonicide à Smyrne, & celui de Neptune Ténien, devoient leur institution à la réponse des oracles. Faute de preuve positive, la possession, immémoriale tenoit lieu de titre, ou on avoit recours à la concession des princes & des républiques. C'est aussi sur quoy insistèrent principalement les villes de la Grece & de l'Asie, dans la recherche qui fut faite par ordre de Tibère, du droit d'asyle dont plusieurs d'entr'elles jouissoient. Cet empereur, en faisant examiner tous ces titres, & ne confirmant que ceux qui parurent bien fondez, fit assez connoître que l'établissement des asyles estoit un appanage de la souveraineté. Cette confirmation attestée par Tacite, & justifiée par plusieurs médailles de Tibère & de ses successeurs, dans lesquelles la plupart de ces villes prennent le titre de villes sacrées & d'asyles, détruit le passage de Suétone, qui assure qu'ils furent tous abolis.

*Herod. lib.**Tacit. anna.**Tacit. annal.**Suet. in Tib.*

Ce privilège, accordé aux lieux saints, n'estoit dans son origine que pour les malheureux, & non pour les criminels; on les en arrachoit de force pour les conduire au supplice. Il falloit que ceux qui s'estoient retirez dans les villes de refuge, fissent preuve de leur innocence devant les juges, pour y demeurer en sûreté, & pouvoir estre rétablis dans leur patrie. Salomon fit tuer dans le sanctuaire même Joab, coupable de plusieurs crimes. Les Athéniens dans Thucydide, disent pour leur justification contre les reproches des Béotiens, que les autels des dieux ne sont des asyles que pour les délits involontaires; & l'on voit dans Tite-Live le meurtrier du roy Eumènes obligé d'abandonner l'asyle du temple de Samothrace, comme indigne d'en jouir. Tacite fait dire à un sénateur en présence de Tibère, qu'on ne se refugioit point dans le capitolé ni dans les autres temples, pour abuser de ces asyles, & se procurer l'impunité de ses crimes.

*Josue 20. 1.**3. Reg. 2.**Thucyd. hist. lib. 4.**Livius Decad. 5. lib. 9. Tacit. lib. 3. annal.*

Il est vray que les fautes, qu'on croyoit commises par une fatale nécessité, sembloient pardonnables. Ainsi les Furies, qui poursuivoient par-tout Oreste, n'entrèrent point dans le temple

Virg. *Æ-*
neid. lib. 4.

Euripid. in
Phœnic.

Plut. in Ro-
mul.

Diod. Sic.
liv. 12 & 21.

d'Apollon ou il s'estoit refugié, *Ultricesque sedent in limine dire.* Aussi fut-il enfin absous par la sentence des dieux. La cause de ceux qui estoient opprimez par une puissance injuste, comme des esclaves outragez par des maîtres cruels, des débiteurs traitez indignement par leurs créanciers, des citoyens persécutez par des magistrats violents ou des tyrans odieux, estoit plus favorable encore. Ce n'est que sur ce pied-là que Plutarque semble approuver l'asyle de Romulus, & qu'estoit fondé celuy des dieux Paliques en Sicile. C'est dans cet esprit d'humanité que les Crotoniates, à la persuasion de Pythagore, accorderent leur protection aux Sybarites, qui s'estoient refugiez au pied de leurs autels.

Polyb. l. 4.

Paus. Corint.

Cic. *att.* 6.
in *Verrem.*

Les asyles auroient esté bien plus respectables, s'ils avoient toujours esté renfermez dans de si justes bornes; mais l'abus s'y est souvent glissé. Les criminels même condamnés à mort estoient en sûreté dans le temple de Pallas à Lacédémone. Les banqueroutiers frauduleux trouvoient la remise de leurs dettes, & l'impunité de leur mauvaise foy, dans celuy de Calydon en Etolie; les esclaves fugitifs recouvroient leur liberté dans le temple de la déesse Hebé à Phlius, & dans celuy de Diane à Ephèse.

Tacit. l. 3.
annal.

Auguste & Tibère eurent bien de la peine à corriger cette licence, à cause de la prévention des peuples, qui par un faux zèle protégeoient les crimes les plus énormes avec la même ardeur, dit Tacite, que s'ils eussent défendu les cérémonies des dieux, *flagitia hominum, ut cæremonias Deûm protegentes.*

Virgil. l. 1.
Æneid.

En ne faisant attention qu'au respect que la religion inspire, tous les lieux consacrez à son culte devoient estre autant d'asyles. Aussi avons-nous remarqué que le tabernacle & les autels où la majesté de Dieu paroissoit toujours présente & redoutable aux yeux de ses vrais adorateurs, ont joui de tout temps de cette prérogative; mais les payens n'ayant pas la même idée de leurs dieux, dont la nature estoit trop limitée pour s'étendre en même temps à tous les lieux où il plaisoit aux hommes de les invoquer, ils s'imaginoient qu'ils venoient plus volontiers dans ceux où ils avoient pris naissance, où ils avoient esté élevez,

& où ils avoient fait un plus long séjour ; qu'ils se plaisoient à y assister aux festes qu'on célébroit en leur honneur , & à établir leur résidence ordinaire dans ces édifices superbes que la superstition des peuples , ou la vanité des princes leur avoit élevez. C'est pourquoy chaque divinité avoit ses temples favoris , dont elle ne dédaignoit point de porter le nom. C'estoit aussi dans ces lieux célèbres où leur culte estoit le plus florissant , qu'ils avoient ordinairement des asyles. Les villes qui leur estoient dévouées , & qui se donnoient le titre ambitieux de villes saintes ou sacrées , tirant avantage du grand concours de peuple qui venoit de toutes parts à leurs solemnitez , prenoient sous leur protection ceux que la religion , la curiosité ou le libertinage y attiroient ; les défendoient comme des personnes inviolables , & combattoient pour l'immunité de leurs temples avec autant de zèle que pour le salut de la patrie. Pour en augmenter la vénération , ils n'épargnoient ni la somptuosité des bâtimens , ni la magnificence des décorations , ni la pompe des cérémonies. Les miracles & les prodiges excitant encore davantage le respect & la dévotion populaire , il n'y avoit guères d'asyle renommé dont on ne publiât des choses surprenantes. Dans les uns , les vents ne troubloient jamais les cendres de l'autel, dans les autres, *Livius, Dec.*
3. lib. 4. il ne pleuvoit jamais , quoyqu'ils fussent découverts. La simplicité superstitieuse des peuples recevoit aveuglément ces prétendues merveilles , & le zèle intéressé des ministres de la religion les soutenoient avec chaleur.

Les plus anciens asyles furent établis dans les bois sacrez, qui ont esté les premiers temples. La situation de ces lieux fortifiez par la nature assûroit la retraite des fugitifs. Lorsqu'on eut construit des édifices pour la commodité & la pompe des cérémonies , on laissa subsister ces bocages , & même on en planta autour des nouveaux temples, soit comme un ornement agréable & utile, soit comme de pieux monuments de l'antiquité, auxquels on conserva l'ancienne franchise ; ainsi les asyles eurent plus d'étendue. Elle augmenta dans la suite , par la construction de divers bâtimens , tant pour la demeure des ministres des autels, que pour la décoration des temples , qui jouirent du même

Livius, Dec. 4. lib. 5. privilège. Les villes qui se formèrent aux environs, étant toutes dévouées au service des divinités qu'on y adoroit, se l'attribuèrent aussi ; souvent même elles poussèrent leurs prétentions jusqu'aux bornes de leurs territoires.

Diod. Sicul. lib. 11. Les statues des dieux étant la partie la plus sainte des temples, les suppliants alloient les embrasser, & s'afféioient même sur les autels, afin qu'on fit plus de scrupule de les en arracher. Mais comme ils ne pouvoient pas demeurer long-temps en cette situation, on leur permettoit de rester dans le temple, ou de faire dresser des tentes dans les places qui en dépendoient. Ils s'y faisoient apporter de quoy subsister, jusqu'à ce qu'ils trouvassent le moyen d'accommoder leur affaire, ou de se sauver : mais il arrivoit quelquefois que leurs ennemis estoient assez puissants pour leur couper les vivres, soit en faisant murer l'entrée du lieu où ils s'estoient retirez, ainsi que les Ephores le pratiquèrent à l'égard de Pausanias ; soit en mettant des gardes à toutes les avenues.

Stattius l. 2. Il y avoit des autels sans temples, qui estoient des asyles fameux, comme celui de la Clémence à Athènes, celui de Jupiter Conservateur à Ithaque, & plusieurs autres, à Crotone, à Messène, & dans le pays des Moleffes.

Plut. in Theseo. Tacit. l. 1. Corn. Nepos, in Themist. Les tombeaux des héros & les statues des empereurs estoient aussi des espèces d'asyles, ainsi que les aigles Romaines & les autres drapeaux des légions, & le foyer sacré des princes ; c'est-à-dire, le lieu destiné au culte de leurs dieux domestiques.

Herodot. l. 4. Hérodote parle de certains peuples de Scythie nommez Argippéens, dont tout le pays estoit un asyle. Leur figure n'avoit rien que de desagréable ; mais la réputation qu'ils avoient d'aimer parfaitement la justice, les faisoit regarder comme des hommes sacrez. Personne ne songeoit à leur faire injure ; leur vertu leur servoit de sauvegarde, & à ceux qui se retiroient auprès d'eux.

Les asyles auroient couru risque de n'estre guères inviolables, sans les peines décernées par les dieux, & imposées par les hommes, contre ceux qui ne faisoient point de scrupule d'en violer la sainteté. L'opinion commune estoit que toutes les calamitez

calamitez qui suivoient cette profanation , estoient l'effet de la vengeance divine. C'est le jugement que l'on fit de tous les maux qui désolèrent l'Epire après le meurtre de Laodamie fille d'Olympias , tuée dans le temple de Diane. La fin tragique du Censeur Fulvius Flaccus , & la maladie honteuse qui termina la vie de l'heureux Sylla , furent attribuées à de semblables sacrilèges. Il y avoit des temples dont les asyles estoient plus respectables que les autres , par le prompt châtimement de leurs profanateurs. Tel estoit celui des dieux Paliques , qui avoient la réputation de rendre aveugles , ou de punir sur le champ d'une autre manière , ceux qui se parjuroient devant leurs autels , en ne tenant point la parole qu'ils avoient donnée aux malheureux qui s'y estoient retirez.

*Justin. l. 28.
Livius, Dec.
5. lib. 29.
Paus. in Attic.*

*Diod. Sicul.
lib. 14.*

Mais comme le supplice ne suivoit pas de si près par-tout ailleurs le crime commis , & que tous les dieux ne passoient pas pour implacables ; lorsque des malheurs extraordinaires faisoient ressouvenir d'appaiser leur colère , on avoit recours aux oracles , qui ne manquoient pas d'ordonner des expiations solennelles , auxquelles ils ne soumettoient pas seulement les coupables , mais les villes & les peuples entiers , qui avoient eu la moindre part à la faute ; ainsi la mort de Pausanias fut expiée par deux statues d'airain , que les Lacédémoniens eurent ordre de faire élever en son honneur , au lieu même d'où l'on avoit tiré son corps mourant ; & le meurtre des Ilotes refugiez dans le temple de Ténare , fut regardé comme la cause du grand tremblement de terre dont la ville de Sparte fut ébranlée quelque temps après.

Thucyd. l. 1.

DE L'HOSPITALITÉ.

L'HOSPITALITÉ , fondée sur les liaisons que la nature a formées entre les hommes , doit estre presque aussi ancienne que le monde. Aussi M. Simon , dans un Mémoire lû à l'Académie sur ce sujet , croit qu'elle a esté en usage dès les temps les plus reculez. Comme la terre estoit alors peu habitée , ceux qui cherchoient de nouveaux établissemens , ou qui s'égaroient

En 1712.

dans leurs voyages , auroient esté souvent exposez à estre dévorés par les bestes féroces , s'ils n'avoient trouvé des hommes sociables qui les recevoient, & qui leur indiquoient les lieux où ils vouloient s'établir.

Si l'on ne peut rien dire que par conjecture de ces premiers siècles qui suivirent le déluge , du moins est-il sûr par l'Ecriture Sainte , que l'hospitalité estoit la vertu favorite des premiers Patriarches : ce qu'on lit dans la Genèse d'Abraham & de Lot ,
Cap. 19. v.
 29. en est une preuve sans réplique. Il est vray que l'exercice de cette vertu se trouva resserré dans des bornes plus étroites, lorsque les Israélites reçurent ordre de Dieu de rompre tout commerce avec les peuples voisins, pour éviter la contagion de leurs vices; mais sans parler ici des Iduméens & des Egyptiens, qui n'estoient pas compris dans cette loy, & qui estoient toujours reçus avec charité par les Hébreux, cette vertu trouvoit assez d'exercice parmi leurs freres, sur-tout pendant les tristes temps des captivitez, où nous voyons que Tobie en estoit uniquement occupé.

Les Egyptiens, qui avoient sans doute appris des Hébreux, que Dieu avoit quelquefois envoyé sur la terre des anges sous une figure humaine, crurent dans la suite que les dieux mêmes prenoient souvent la forme de voyageurs, pour venir corriger l'injustice des hommes & réprimer leur violence. C'est apparemment cette opinion qui rendit en Egypte les droits de l'hospitalité si sacrez & si respectables : l'accueil favorable fait à Ménélas & à Hélène du temps de la guerre de Troye, & les voyages fréquents des Sages de la Grece en Egypte, sont de sûrs témoignages de l'hospitalité des Egyptiens.

Homère ayant établi l'excellence de l'hospitalité sur l'opinion de ces prétendus voyages des dieux, qu'il avoit apprise des Egyptiens; & les autres poëtes de la Grece ayant publié que Jupiter estoit souvent venu avec les autres dieux sur la terre, ou pour réparer les défordres qu'avoit causez le déluge, ou pour punir Lycaon qui égorgeoit ses hostes, ou pour d'autres sujets; il n'est pas étonnant que les anciens Grecs ayent regardé l'hospitalité comme la vertu la plus agréable aux dieux; aussi cette vertu estoit universellement pratiquée dans la Grece. Comme

les exemples en sont trop connus pour les rapporter ici, on se contentera de dire qu'il y avoit dans quelques endroits, sur-tout dans l'isle de Crète, des édifices publics, où tous les étrangers estoient reçus. En un mot, rien n'estoit plus inviolable que les droits de l'hospitalité, & Jupiter luy-même qui en estoit le vengeur, portoit pour cela le nom d'hospitalier.

Les rois de Perse, malgré cette fierté qui leur faisoit mépriser toutes les autres nations, n'ignoroient pas cette vertu; & nous sçavons par l'Histoire, de quelle manière ils ont reçu les étrangers, sur-tout les Grecs, qui cherchoient dans leur empire une retraite contre la persécution de leurs citoyens.

*Herodot.
Corn. Nepos,
&c.*

Malgré la férocité des anciens peuples de l'Italie, l'hospitalité y estoit connue dans les premiers temps. L'asyle donné à Saturne par Janus, & à Enée par Latinus, en sont des preuves suffisantes. Elien même rapporte qu'il y avoit une loy parmi les Lucaniens, qui condamnoit à l'amende ceux qui auroient refusé de loger les étrangers qui arrivoient dans leurs villes après le soleil couché. Les Romains dans la suite surpassèrent les autres peuples dans la pratique de cette vertu, & si nous en croyons Cicéron, les maisons les plus illustres de Rome tiroient leur principale gloire de ce qu'elles estoient toujours ouvertes aux étrangers. La famille des Marciens estoit unie par le droit d'hospitalité avec Persée roy de Macédoine, & Jules César, sans parler des autres, estoit uni par les mêmes liens avec Nicomède roy de Bithynie.

Varia histor.

*De Officiis 2.
n. 64.*

Les anciens Germains, les Gaulois, les Celtibériens, les peuples Atlantiques, & presque toutes les autres nations du monde, observoient aussi avec une religieuse régularité les droits de l'hospitalité; & les Indiens mêmes avoient un Magistrat établi pour fournir aux voyageurs les choses nécessaires à la vie, & avoir soin de leurs funérailles, s'ils mouroient dans le pays. Quand Homère dit que les Ethiopiens recevoient les dieux, & les régaloient pendant plusieurs jours avec magnificence, il fait sans doute allusion à la coutume qu'ils avoient de bien traiter les étrangers; aussi Héliodore les loue en particulier de ce qu'ils exerçoient l'hospitalité.

*Cic. pro De-
jotaro.*

*Athen. lib. 1.
Hom. Odyss.*

Difons maintenant quelque chose des pratiques de l'hospitalité. Lorsqu'on estoit averti que quelqu'étranger arrivoit, celui qui devoit le recevoir alloit au devant de luy, & après l'avoir salué, & lui avoir donné le nom de pere, de frere ou d'ami, plustost selon son âge que par rapport à sa qualité, il luy tendoit la main, le conduisoit dans la maison, le faisoit asseoir, & luy présentoit du pain, du vin & du sel. Cette cérémonie estoit une espèce de sacrifice que l'on offroit à Jupiter Hospitalier. Les Orientaux avant le festin, lavoient les pieds à leurs hostes, cette pratique estoit sur-tout en usage parmi les Juifs, & Nostre-Seigneur reproche au Pharisien qui le recevoit à sa detable, l'avoir négligée. Les dames même de la premiere qualité, parmi les anciens, prenoient ce soin à l'égard de leurs hostes. Les filles de Cocalus roy de Sicile, conduisirent Minos dans le bain, au rapport d'Athénée. Et Homère en fournit plusieurs autres exemples, en parlant de Nausicaa, de Polycaste & d'Hélène. Le bain estoit suivi du festin, où l'on n'épargnoit rien pour divertir les hostes : les Perses même pouffoient au-delà de la bienséance les égards qu'ils leur devoient, en introduisant leurs femmes & leurs filles dans la sale du festin.

La feste, qui avoit commencé par des libations, finissoit de même, en invoquant les dieux protecteurs de l'hospitalité, & ce n'estoit ordinairement qu'après le repas qu'on s'informoit du nom de ses hostes, & du sujet de leur voyage; ensuite on les conduisoit dans l'appartement qu'on leur avoit préparé.

Il estoit de l'usage & de la bienséance de ne point laisser partir ses hostes sans leur faire des présents qu'on appelloit *Xenia*, & que ceux qui les recevoient gardoient soigneusement, comme des gages d'une alliance consacrée par la religion.

Les Dieux protecteurs de l'hospitalité estoient Jupiter surnommé *Ξένιος*, Vénus, Minerve, Hercule, Castor & Pollux; il y avoit aussi dans la ville de Pellene un Apollon *Δεοξένιος*; mais on reconnoissoit particulièrement les dieux domestiques & les Fénates, comme les défenseurs de l'hospitalité.

Pour laisser à la postérité une marque de l'hospitalité qu'on avoit contractée avec quelqu'un, on rompoit une pièce de

monnoye, ou l'on scioit en deux un morceau de bois ou d'ivoire, dont chacun gardoit la moitié; c'est ce qui est appellé par les anciens *Tessera Hospitalitatis*. On en voit encore dans les cabinets des curieux, où les noms des deux amis sont écrits; & lorsque les villes accordoient l'hospitalité à quelqu'un, elles en faisoient expédier un décret en forme, dont on luy délivroit copie.

Les droits de l'hospitalité estoient si sacrez, qu'on regardoit le meurtre d'un hôte comme le crime le plus irrémissible, & quoyqu'il fût quelquefois involontaire, on croyoit qu'il attiroit la vengeance de tous les dieux. Le droit de la guerre même, ne détruisoit point celuy de l'hospitalité, & il estoit éternel, à moins qu'on n'y renonçât d'une manière solennelle. Une des cérémonies qui se pratiquoient en cette rencontre, estoit de briser la marque d'hospitalité, & de dénoncer à un ami infidèle qu'on avoit rompu pour jamais avec luy.

DISTINCTION DE DEUX MINOS.

LES auteurs qui ont parlé de Minos sont presque tous tombez dans la même erreur, en ne reconnoissant qu'un prince de ce nom : tels sont entr'autres, Apollodore, Strabon & Plutarque. Ceux mêmes qui ont distingué les deux rois de Crète qui ont porté le nom de Minos, en ont confondu l'histoire, en parlant du même roy, tantost comme d'un sage législateur, & souvent comme d'un tyran cruel & barbare. M. l'Abbé Banier s'est particulièrement attaché à faire connoître ces deux princes par des caractères si différents, qu'il ne fût pas possible de s'y méprendre.

*Bib. lib. 3.
Lib. 10.
In Theseo.*

En 1713.

MINOS PREMIER.

L'histoire des grands hommes qui ont vécu dans les temps qu'on appelle fabuleux, se trouve toujours mêlée avec les fictions des poètes : voici de quelle manière Ovide & Hygin content l'histoire de la naissance de Minos. Jupiter changé en taureau

enleva Europe fille d'Agénor roy de Phénicie, & l'ayant conduite dans l'isle de Crète où il regnoit, il en eut trois enfants, Minos, Eaque & Rhadamanthe. Il est inutile de rapporter ici ce que Paléphate & les autres mythologues ont imaginé de plus vraysemblable pour rapprocher de l'histoire ce qu'il y a de fabuleux dans le récit des poètes; il paroît assez que cet événement doit estre mis sur le compte du général du roy de Crète, qui enleva cette princesse sur un vaisseau qui avoit sur sa proue la figure d'un taureau, & qui, suivant l'usage de ce temps-là, portoit le nom de cet animal:

Ovid. in Ep.

Paridis.

Chan. lib. 2.

cap. 3.

Navis & à picta casside nomen habet.

Ou bien, si on veut s'en rapporter à Bochart, la double signification du mot Phénicien, *Alpha* ou *Ilpha*, qui veut dire un vaisseau ou un taureau, donna lieu au merveilleux qui se trouve mêlé dans cette histoire. C'est toujours un fait constant dans l'antiquité, qu'Europe passa en Crète où elle devint mere de Minos premier du nom. Après la mort de Jupiter Astérius, ses trois enfants se disputèrent la couronne, & Minos l'emporta par le secours de Neptune, selon Apollodore, c'est-à-dire, au rabais du merveilleux que cet auteur mêle dans cette aventure, que ce prince défit sur mer la flotte de Sarpédon & de Rhadamanthe.

Lib. 3.

Lib. 4.

Lib. 10.

Possesseur paisible du royaume de Crète, Minos épousa Ithoné fille de Lixius, dont il eut deux enfants, Lycaste qui luy succéda, & Acacallide, qui, selon Diodore, fut mariée à Apollon, c'est-à-dire, à un de ses prêtres. Ce prince, adjoint le même auteur, gouverna son royaume avec beaucoup d'équité & de douceur; il fit bâtir la ville d'Apollonie, que Cydon son petit-fils embellit dans la suite, & luy fit porter le nom de *Cydonia*, comme le dit Strabon; il fit aussi construire la ville de *Minoa Lixia*, qui fut ainsi appelée de son nom, & de celui de son beau-pere, ce qui est autorisé par l'époque onzième des marbres de Paros.

Mais rien ne distingua tant ce prince, que les loix qu'il donna aux Crétois, & qui l'ont fait regarder comme un des plus sages

législateurs de l'antiquité. Pour donner plus de crédit à ces loix, Minos se retiroit dans un antre de l'isle de Crète, où il feignoit que Jupiter les luy dictoit. Quelques auteurs prétendent qu'il demeura neuf ans enfermé dans cet antre; d'autres qu'il y alloit seulement de neuf ans en neuf ans. Mais ils conviennent tous que ce prince passa pour estre le disciple de Jupiter, & *Jovis arcanis Minos admissus*, éloge, qui, selon Platon, est le plus grand qu'on puisse donner à un roy. Les Loix de ce grand homme servirent dans la suite de modèle à Lycurgue & à quelques autres législateurs, & on pourroit fort bien penser qu'il fut luy-même l'imitateur de Moïse. Sa mere estoit Phénicienne; Marnas son secrétaire, & Atymnius son oncle maternel estoient venus du même pays, & il y a apparence qu'ils s'entretenirent souvent des loix que Moïse avoit depuis peu établies dans la Palestine. Minos, après avoir gouverné son peuple avec beaucoup de modération, mourut dans l'isle de Crète, & y fut enterré: on mit sur son tombeau cette épitaphe,

Hom. Strab.

Plato, in
Minoë.

Hooat.

ΜΙΝΟΣ ΤΟΥ ΔΙΟΣ ΤΑΦΟΣ.

Le nom de Minos ayant esté effacé dans la suite, les Crétois publièrent que c'estoit le tombeau de Jupiter; imposture qui leur fut reprochée par les poëtes, & par l'apostre saint Paul. Un prince si équitable fut digne d'estre mis parmi les juges d'Enfer, par le suffrage de tous les poëtes. Si l'on s'en rapporte à l'époque xi.^e des marbres déjà citez, Minos vivoit du temps de Pandion premier roy d'Athènes, c'est-à-dire, selon Selden & Lydiat, l'an 1462. avant Jesus-Christ, 548. ans avant Iphitus: mais il y a apparence que ces sçavants commentateurs se sont trompez, & qu'il faut rapprocher d'environ cent ans le regne de ce prince, puisqu'on ne trouve entre Minos & Idomenée, qui assista au siège de Troye, que trois générations, Lycaste son fils, Minos II. son petit-fils, Deucalion & Idomenée; & si l'on donne 35. ans à chaque génération, il n'y aura que 105. ans depuis le regne de Minos jusqu'à la guerre de Troye: cette ville ayant esté prise environ 1200. ans avant l'ère chrestienne, le regne de Minos tombe vers l'an 1320. avant Jesus-Christ.

MINOS II.

Lycaſte ſuccéda à Minos premier, ſon regne fut court, & il ne ſ'y trouve rien de conſidérable. Son fils Minos II. eſtant monté ſur le throne, ſe rendit redoutable à ſes voiſins, ſur-tout par le nombre de ſes vaiſſeaux. Diodore de Sicile, Apollodore, Thucydide & pluſieurs autres auteurs, parlent ſouvent des conquêtes que faiſoit ſa flotte, la plus formidable qui eût eſté vûe avant ſon regne. Il auroit paſſé pour un des plus grands princes de ſon temps, ſans la malheureuſe aventure qui troubla la paix de ſes Eſtats, & ternit ſa réputation. L'envie qu'il eut de venger la mort de ſon fils Androgée, tué dans l'Attique par la faction des Pallantides, luy fit déclarer la guerre aux Athéniens, dont il ravagea tout le pays; le tribut qu'il leur impoſa attira Thésée dans l'île de Crète, où après la déſaite du Minotaure, il enleva la belle Ariadne; & les déſordres de ſa femme Paſiphaé, favorifés par l'induftrie de Dédale, ayant éclaté, les Athéniens ſe firent un plaifir de les rendre publics ſur leurs théâtres, pour rendre odieux un prince qui les avoit maltraitez. Haï & perſécuté de tout le monde, troublé par ſes malheurs domeſtiques, Minos voulut faire tomber ſa vengeance ſur le perfide Dédale, à qui il avoit donné une retraite favorable: cet habile ouvrier échappé de priſon, ſe retira en Sicile, où Cocalus le reçut. Les voiles qu'il avoit attachées à ſon vaiſſeau le mirent à couvert des pourſuites de Minos, dont les galères n'alloient qu'à force de rames. L'infortuné Minos ayant abordé ſur les côtes de Sicile, & ayant demandé ſon ennemi à Cocalus, ce prince n'oſant violer les droits de l'hofpitalité, invita Minos à venir à Camique, pour terminer à l'amiable une affaire qui luy tenoit ſi fort au cœur. Minos fut d'abord reçu dans la capitale avec toutes fortes de bons traitemens; mais Cocalus l'ayant prié d'entrer dans le bain, on le mit dans une étuve où la chaleur l'étouffa, comme le dit Hygin, ou ſi nous en croyons Conon cité par Photius, Pausanias & quelques autres, les filles de Cocalus elles-mêmes, charmées des petits automates que Dédale leur avoit donnez, firent mourir ce roy de Crète. Ainſi périt dans

dans une terre étrangère, Minos II. qui auroit tenu une place honorable dans l'Histoire, sans la haine que les Grecs avoient conçue contre luy : tant il est dangereux, comme le remarque Plutarque, d'offenser une ville sçavante, & qui aime à se venger. *In Theseo.*

Telle est l'histoire de ces deux princes, que le parallèle suivant achevera de distinguer & de faire connoître.

Minos premier estoit fils de Jupiter Astérius & d'Europe, suivant tous les anciens auteurs ; Minos II. estoit fils de Lycaste & d'Ida fille de Corybante, comme on l'apprend de Diodore de Sicile. L'un avoit deux freres, Rhadamanthe & Sarpédon ; qui allèrent s'établir dans la Lycie & dans les isles de l'Archipel ; l'autre estoit fils unique. Le premier n'eut, selon Diodore, que deux enfants, Lycaste & Acacallide ; le second, selon Plutarque, en eut un plus grand nombre, Deucalion, Androgée, Glaucus, Molus, Phédre & Ariadne. La femme du premier Minos s'appelloit Ithone, celle du second, Pasiphaé. L'un fut un prince pacifique, aimant la justice, uniquement attaché à policer son peuple, & à luy laisser des loix salutaires ; l'autre aima la guerre, fit plusieurs conquêtes, & se rendit redoutable sur mer ; ses malheurs ou son ambition troublèrent toujours le repos de sa vie. Le premier demouroit à Gnoſſus, selon Homère, le second à Gortyne, comme l'insinue Virgile. Minos premier, selon l'époque xi.^e des marbres de Paros, vivoit du temps de Pandion premier ; Minos II. suivant l'époque xx. du temps d'Egée ; peu d'années avant la guerre de Troye. Enfin, l'un mourut & fut enterré dans l'isle de Crète ; l'autre termina ses jours dans la Sicile. Avec des caractères de distinction si marquez, comment a-t-on pû confondre ces deux princes ? *Iliad. lib. 13. Eclog. 6.*



DES PLAISIRS DE LA TABLE CHEZ LES GRECS.

LES écrits des anciens considérez par rapport aux mœurs, ne méritent pas moins l'attention du Public & de l'Académie, que les mêmes ouvrages regardez du côté de l'esprit & du sçavoir. M. l'Abbé Gédoyne, dans un Discours lu en 1715. propose pour modèle des plaisirs innocents de la table, les deux fameux Banquets, l'un tiré de Platon, l'autre de Xénophon; & il a traduit une partie du dialogue du premier de ces deux philosophes, pour faire voir quels estoient les entretiens que les anciens sçavoient mêler dans leurs festins. C'estoit, dit-il, par le secours de ces conversations également sçavantes & morales, que les Grecs rendoient utiles les plaisirs de la table, & corrigeoient ce que la licence & la trop grande liberté n'amènent que trop souvent dans les longs repas.

La chose luy a paru d'autant plus nécessaire, qu'on ne voit presque plus aujourd'huy de conversations parmi nous; que le vin pris souvent immodérément à table, & le jeu, lorsqu'on en est sorti, tiennent lieu de ces aimables entretiens qui charment les honnêtes gens. Mad.^{lle} de Scudery, si elle vivoit encore, feroit bien plus étonnée que M. l'Abbé Gédoyne, de voir que loin d'entendre dans les compagnies du beau monde, ces conversations qu'elle aimoit tant, on ne lit pas même les excellents modèles qu'elle en a laissez.

Quoy qu'il en soit, il est constant que les plaisirs de la table; souvent grossiers parmi nous, estoient & plus purs & plus honnêtes chez les Grecs, par le secours de la conversation qui en estoit l'ame. On voyoit souvent huit ou dix des plus honnêtes gens d'Athènes se rassembler chez un ami commun, passer plusieurs heures à table, & non à boire, mais à s'entretenir; & quels estoient leurs entretiens? les plus libres, les plus familiers, les plus enjouez, les plus polis, les plus doctes & les plus solides. S'il arrivoit que quelqu'un abusant de la liberté de la table, dit



quelque chose de licencieux, on ne manquoit pas de relever ce qui estoit échappé contre les bonnes mœurs, & de faire tourner la conversation sur quelque point de morale qu'on tâchoit d'approfondir.

Socrate voyant ses amis en train de boire dans le Banquet de Xénophon, leur fait un beau discours pour prouver avec quelle modération on doit boire. Il leur dit « que cette liqueur fait sur nous le même effet que la pluie produit sur les plantes. » Car les plantes, quand Dieu les abreuve d'une pluie excessive, ne peuvent plus se soutenir, ni estre agitées par le zéphyre, « au lieu que quand elles ne sont abreuvées que modérément, « vous les voyez droites sur leurs tiges; eiles croissent, elles portent des fleurs, qui bientôt se changent en fruits. Ainsi nous, « si nous bevons avec excès, nous sentirons aussi-tôt notre « corps chanceler; loin de pouvoir proférer une parole, à peine « pourrons-nous respirer: mais si nous prenons le vin comme « une rosée, pour me servir de l'expression de Gorgias, si l'on a « soin de nous en verser souvent, mais à petits coups; au lieu de « nous terrasser par sa violence, il aura pour nous le charme d'une « douce persuasion, & nous portera insensiblement à tenir des « propos agréables & utiles. »

C'est en ce sens-là qu'Horace dit que Caton animoit quelquefois sa vertu par une pointe de vin :

Narratur & prisca Catonis

Sæpe mero claruisse virtus.

Car. lib. 3.

Od. 21.

Ceux qui ont lu le Banquet de Platon, diront sans doute que la conversation que les convives y tiennent, est fort licencieuse; qu'on y débite sur l'amour qui en fait le sujet, des maximes peu convenables à la gravité des philosophes qui se trouvent à ce célèbre repas: mais on leur répond que Socrate, comme le plus sage de la compagnie, saisit à son tour la conversation, pour rectifier ce que les autres avoient dit de trop libre, & pour ramener insensiblement les convives de l'amour des créatures, à l'amour du souverain Estre. Ces convives, après avoir esté long-temps à table, se trouvoient en se quittant non

seulement plus amis qu'auparavant , mais plus honnêtes gens & plus vertueux.

On pourroit objecter que les deux banquets dont on vient de parler , ne sont que le fruit de l'imagination de Xénophon & de Platon ; mais M. l'Abbé Gédoyne répond que ces deux philosophes nous les donnent comme des choses arrivées de leur temps , dont plusieurs avoient esté témoins , & où ils se sont sur-tout attachez à représenter les mœurs de leur siècle.

DE L'ORIGINE DES SATURNALES.

SATURNE en l'honneur de qui cette feste estoit célébrée , passoit pour le plus ancien des Dieux ; on le disoit fils du Ciel & de la Terre. Cependant on lui reprochoit des choses assez incompatibles avec la divinité , comme d'avoir maltraité son pere & dévoré ses enfants , & d'avoir à son tour esté chassé de son empire , & enchaîné par son fils. Mais ces fables ne passoient parmi les philosophes que pour l'emblème du Temps , dont on luy attribuoit les symboles , & dont il portoit le nom. D'autres ont cru que la vérité de l'histoire a esté cachée sous ces fictions , & que Saturne estoit un roy qui avoit sous sa puissance la plus grande partie de l'Asie , & l'Europe toute entière. Il estoit fils d'Uranus & de Titée , qui ont donné leur nom au ciel & à la terre ; la violence qu'il a faite à son pere , est de luy avoir enlevé ses maîtresses , par le conseil de sa mere qui ne pouvoit souffrir de rivales. Comme il estoit adonné à la magie , ainsi que son pere l'avoit esté à l'astronomie , il immoloit ses enfants dans des sacrifices nocturnes. Rhée sa femme & sa sœur sauva Jupiter , & le fit élever secrettement dans l'isle de Crète , lequel estant parvenu à l'âge d'homme , délivra son pere qui avoit esté arrêté prisonnier par les Titans fils de Titée , & s'empara de ses estats. Saturne s'estant racommodé avec les Titans pour remonter sur le throne , fut vaincu avec eux par Jupiter , & obligé de se tenir long-temps caché. On le crut mort , & suivant le langage des poëtes , on dit qu'il avoit esté précipité aux enfers. Cette

guerre a esté célébrée sous le nom de la guerre des Dieux & des Géants. Saturne s'estant retiré auprès de Janus roy des Aborigènes en Italie, en fut bien reçu; il gouverna avec luy ces peuples qui estoient presque sauvages, régla leurs mœurs, leur donna des loix, leur apprit à cultiver la terre, inventa la faucille à moissonner, qui luy resta pour symbole. La paix & l'abondance dont ils jouirent pendant son regne, fit donner à cet heureux temps le nom de siècle d'or; & ce fut pour en retracer la mémoire, qu'on institua la feste des Saturnales, sur laquelle M. Simon a lu une Dissertation à l'Académie au commencement de l'année 1712.

On s'attacha particulièrement à représenter dans cette feste l'égalité qui regnoit du temps de Saturne parmi les hommes, vivants sous les loix de la nature sans diversité de conditions; la servitude ne s'estant introduite dans le monde que par la violence & la tyrannie. Voilà le fondement d'une des principales solemnitez qui s'observoit pendant les Saturnales. La puissance des maîtres sur leurs esclaves estoit suspendue, ils mangeoient ensemble, les esclaves avoient la liberté de dire & de faire tout ce qu'il leur plaisoit, leurs maîtres se faisoient un divertissement de changer d'état, & d'habit avec eux.

On prétend que cette feste commença dès le temps de Janus qui survêcut à Saturne, & le mit au nombre des dieux. Il y en avoit une semblable à Athènes, appelée *Κεῖνια*, & une à Babylone, appelée *Sacées*.

On célébroit en Thessalie une feste fort ancienne, qui avoit beaucoup de rapport avec les Saturnales, dont elle est peut-estre l'origine. Les Pélasges, nouveaux habitants de l'Hémonie, faisant un sacrifice solennel à Jupiter, un étranger nommé Pélorus, vint leur annoncer, qu'un tremblement de terre venoit de faire entr'ouvrir les montagnes voisines, que les eaux d'un grand marais nommé Tempé, s'estoient écoulées dans le fleuve Pénée, & avoient découvert une grande & belle pleine; au récit d'une si agréable nouvelle, ils invitent l'étranger à manger avec eux, prennent plaisir à le servir, & permettent à leurs esclaves de prendre part à la réjouissance. Cette plaine, dont ils se mirent

aussi tost en possession , estant devenue la délicieuse vallée de Tempé, ils continuèrent tous les ans le même sacrifice à Jupiter furnommé *Pelorien* , en renouvelant la cérémonie de donner à manger à des étrangers & à leurs esclaves, ausquels ils accordoient toute sorte de liberté. Dans la suite les Pélasges ayant esté chassés de l'Hémonie, vinrent s'établir en Italie par ordre de l'oracle de Dodone , qui leur commanda de faire des sacrifices à Saturne & à Pluton. Les termes ambigus de l'oracle les engagèrent à immoler des victimes humaines à ces deux sombres divinitez , les ayant interprétez suivant l'usage reçu parmi plusieurs autres nations, sçavoir les Carthaginois, les Tyriens, & même les Juifs , qui tenoient ces cruels sacrifices des Ammonites , dont le Dieu appelé Moloch , c'est-à-dire Roy, estoit le même que Saturne. On dit qu'Hercule abolit cette coûtume barbare qui se pratiquoit dans les Saturnales. Passant par l'Italie à son retour d'Espagne , il fut choqué de ces sacrifices d'hommes vivants, il en voulut sçavoir la raison , on luy cita l'oracle de Dodone , il expliqua le mot de κεφαλάς , & dit qu'il signifioit des têtes en figures, & celuy de φῶτα , qu'ils avoient pris pour des hommes, des lumières ; ainsi il prétendit qu'il falloit offrir à Pluton des représentations d'hommes , & des cierges à Saturne. Voilà l'origine qu'on apporte de la coûtume qui s'observoit pendant les Saturnales , d'allumer des cierges & d'en faire des présents.

*Dionys. Hal.
lib. 1. c. 17.*

Ce qu'il y avoit encore de singulier dans les sacrifices de Saturne, c'est qu'ils se faisoient la tête découverte. Plutarque en donne pour raison, que le culte qu'on rendoit à ce dieu, estoit plus ancien par la coûtume de se couvrir la tête en sacrifiant , qu'il attribue à Enée. Mais ce qui paroît plus vraisemblable , c'est qu'on ne se couvroit la tête que pour les dieux célestes, & que Saturne estoit mis au nombre des dieux infernaux.

La statue de Saturne , qui estoit liée de bandelettes de laine pendant toute l'année, apparemment en mémoire de la captivité où il avoit esté réduit par les Titans & par Jupiter, en estoit dégagée pendant sa feste ; soit pour marquer sa délivrance, soit

pour représenter la liberté qui regnoit pendant le siècle d'or, & celle dont on jouissoit pendant les Saturnales.

C'estoit des jours de réjouissance, qui se passaient en festins. Les Romains quittoient la toge & paroissent en public en habit de table. Ils s'envoyent des présents comme aux étrennes. Les jeux de hazard, défendus en un autre temps, estoient alors permis; le Sénat vaquoit, les affaires du Barreau cessoient, les Ecoles estoient fermées. Il paroissoit de mauvais augure de commencer la guerre, & de punir les criminels pendant un temps consacré aux plaisirs.

Les enfants annonçoient la feste en courant dans les rues dès la veille, & criant, *Io Saturnalia*. On voit encore des médailles sur lesquelles ces mots sont gravez. C'est le fondement de la raillerie piquante que le fameux Narcisse affranchi de Claude effuya, lorsque cet empereur l'envoya dans les Gaules pour appaiser une sédition qui s'estoit élevée parmi les troupes; estant monté sur le tribunal pour haranguer l'armée, à la place du général, les soldats se mirent à crier, *Io Saturnalia*, voulant dire que c'estoit la feste des Saturnales, où les esclaves faisoient les Maîtres.

Cette feste n'estoit originairement qu'une solemnité populaire, elle devint une feste légitime lorsqu'elle eut esté instituée par Tullus Hostilius, du moins en fit-il le vœu, qui ne fut accompli que sous le consulat de Sempronius Atratinus & de Minutius, suivant Tite-Live, d'autres auteurs en attribuent l'entreprise à Tarquin le superbe, & l'exécution à T. Largius.

La célébration en fut discontinuée dans la suite, & rétablie par autorité publique pendant la seconde guerre Punique.

Les Saturnales commencèrent d'abord le 17. Decembre suivant l'année de Numa, & ne duroient alors qu'un jour. Jules César en réformant le Calendrier, adjôta deux jours à ce mois, qui furent insérez avant les Saturnales, & attribuez à cette feste. Auguste approuva cette augmentation par un edit, & y adjôta ensuite un quatrième jour. Caligula y fit l'addition d'un cinquième, appelé *Juvenalia*.

Dans ces cinq jours estoit compris celui qui estoit particulièrement destiné au culte de Rhéa, appelé *Opalia*. On

56 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
célébroit ensuite pendant deux jours en l'honneur de Pluton la
feste appelée *Sigillaria*, à cause des petites figures, dont nous
avons parlé, qu'on luy offroit. C'estoit une des dépendances
des Saturnales; de manière qu'elles s'étendoient jusqu'à sept
jours, suivant Martial :

Epig. lib. 14.

Saturni septem venerat ante dies.

DES CEREMONIES OBSERVEES PAR LES ROMAINS A LA FONDATION DES VILLES.

SI les Poëtes s'estoient contentez de nous apprendre le nom
des grands hommes qui ont fondé les premières villes du
monde, & les cérémonies religieuses qui s'observoient dans ces
occasions, on auroit souvent appris des traits d'histoire que les
annales des peuples n'ont pas toujours conservez; & on préfère-
roit de simples vérités au merveilleux qu'ils ont souvent répandu
sur ce sujet. Les prodiges, les oracles & le secours visible des
dieux, accompagnent toujours dans leurs récits ces sortes d'en-
treprises; ce ne sont point de simples ouvriers qui bâtissent la
citadelle de Corinthe, elle est, selon eux, l'ouvrage des Cyclo-
pes; & la lyre d'Amphion met seule les pierres en mouvement,
pour s'arranger d'elles-mêmes autour de la ville de Thèbes.
Laissons ce merveilleux qui caractérise la poésie, & cherchons
bonnement dans les historiens, quelles estoient les cérémonies
que la religion & la politique avoient introduites chez les
Romains, lorsqu'ils jettoient les fondements de leurs villes. La
religion avoit pour objet d'entretenir l'union entre les nouveaux
citoyens, par l'uniformité dans le culte des dieux, & la politique
travailloit à les mettre en sûreté contre la jalousie des peuples
voisins, à qui les nouveaux établissemens donnent toujours de
l'ombrage. C'est en suivant cette idée, que M. Blanchard a fait
la Dissertation dont nous allons donner l'extrait.

En 1713.

Denys

Denys d'Halicarnasse observe que les anciens avoient plus d'attention à choisir des situations avantageuses que de grands terrains , pour fonder leurs villes. Elles ne furent même pas d'abord entourées de murailles. Ils élevoient des tours à une distance réglée ; les intervalles qui se trouvoient de l'une à l'autre tour , estoient appelez *μεσοπόριον* ou *μεταπόριον* ; & cet intervalle estoit retranché & défendu par des charriots , par des troncs d'arbres , & par de petites loges , pour établir les corps de gardes. Festus remarque que les Etruriens avoient des livres qui contenoient les cérémonies que l'on pratiquoit à la fondation des villes , des autels , des temples , des murailles & des portes ; & Plutarque dit que Romulus , voulant jetter les fondemens de la ville de Rome , fit venir de l'Etrurie des hommes qui luy enseignèrent de point en point toutes les cérémonies qu'il devoit observer , selon les formulaires qu'ils gardoient pour cela , aussi religieusement que ceux qu'ils avoient pour les mystères & pour les sacrifices. Denys d'Halicarnasse rapporte encore qu'au temps de Romulus , avant que de rien commencer qui eût rapport à la fondation d'une ville , on faisoit un sacrifice , après lequel on allumoit des feux au devant des tentes ; & que pour se purifier , les hommes qui devoient remplir quelque fonction dans la cérémonie , fautoient par-dessus ces feux ; ne croyant pas que s'il leur restoit quelque souillure , ils pussent estre employez à une opération à laquelle on devoit apporter des sentiments si respectueux. Après ce sacrifice , on creusoit une fosse ronde , dans laquelle on jettoit d'abord les prémices de toutes les choses dont les hommes mangent légitimement : on y jettoit ensuite quelques poignées de la terre du pays d'où estoit venu chacun de ceux qui assistoient à la cérémonie , à dessein de s'établir dans la nouvelle ville , & on mêloit le tout ensemble.

La fosse qui se faisoit du côté de la campagne , à l'endroit même où l'on commençoit à tracer l'enceinte , s'appelloit chez les Grecs *ὄλυμπος* , à cause de sa figure ronde , & chez les Latins *mundus* , pour la même raison. Les prémices & les différentes espèces de terre que l'on jettoit dans cette fosse , apprenoient quel estoit le devoir de ceux qui devoient avoir le commandement

dans la ville. Ils estoient engagez à donner toute leur attention à procurer aux citoyens les secours de la vie, & les maintenir en paix avec toutes les nations dont on avoit rassemblé la terre dans cette fosse, ou à n'en faire qu'un seul peuple.

On consultoit en même temps les dieux, pour sçavoir si l'entreprise leur seroit agréable, & s'ils approuveroient le jour que l'on choissoit pour la mettre en exécution. Après toutes ces précautions, on traçoit l'enceinte de la nouvelle ville, par une traînée de terre blanche qu'ils honoroient du nom de *Terre pure*. Et nous lisons dans Strabon, qu'au défaut de cette espèce de terre, Alexandre le Grand traça avec de la farine l'enceinte de la ville de son nom qu'il fit bâtir en Egypte. Cette première opération achevée, les Erruriens faisoient ouvrir un sillon aussi profond qu'il étoit possible, avec un charrou dont le soc étoit d'airain. On atteloit à cette charrou un taureau blanc & une génisse de même poil. La génisse étoit sous la main du laboureur, qui étoit luy-même du côté de la ville, & le taureau étoit du côté de la campagne. Ceux qui suivoient la charrou dans les bords de l'enceinte qu'elle ouvroit, avoient soin de renverser du côté de la ville, les mottes de terre que le soc de la charrou avoit tournées du côté de la campagne. Tout l'espace que la charrou avoit ouvert étoit inviolable, *sanctum*. On élevoit de terre la charrou, aux endroits qui étoient destinez à mettre les portes de la ville, pour n'en point ouvrir le terrain.

Voici ce que ces cérémonies avoient de mystérieux. La profondeur du sillon marquoit avec quelle solidité on devoit travailler à la fondation des murs, pour en assurer la stabilité & la durée. Le soc de la charrou étoit d'airain, pour indiquer l'abondance & la fertilité que l'on désiroit procurer à la nouvelle habitation. Ceux qui sont initiés aux mystères de la cabale, sçavent à quel titre les descendants des frères de la Roze-Croix ont consacré l'airain à la déesse Vénus. On atteloit à la charrou une génisse & un taureau; la génisse étoit du côté de la ville, pour signifier que les soins du ménage étoient sur le compte des femmes, dont la fécondité contribue à l'aggrandissement de la république; & le taureau, symbole du travail & de l'abondance,

qui estoit tourné du côté de la campagne, apprenoit aux hommes que c'estoit à eux de cultiver les terres, & de procurer la sûreté publique par leur application à ce qui pouvoit se passer au dehors. L'un & l'autre de ces animaux devoit estre blanc, pour engager les citoyens à vivre dans l'innocence, & dans la simplicité des mœurs, dont cette couleur a toujours esté le symbole. Tout le terrain où le sillon estoit creusé, passoit pour estre inviolable, & les citoyens estoient dans l'obligation de combattre jusqu'à la mort, pour défendre ce que nous appellons *Muraille*: il n'estoit permis à personne de se faire un passage par cet endroit-là. Le prétendre, c'estoit un acte d'hostilité; & ce fut peut-estre sous le spécieux prétexte de cette profanation, que Romulus se défit de son frere, qu'il ne croyoit pas homme à luy passer la ruse dont il s'estoit servi lorsqu'ils consultèrent les dieux l'un & l'autre, pour sçavoir sous les auspices duquel des deux la ville seroit fondée. Les sacrifices se renouvelloient encore en différents endroits, & l'on marquoit les lieux où ils s'estoient faits, par des pierres que l'on y élevoit, *Cippi*; & il y a apparence que c'estoit à ces endroits-là même que l'on bâtissoit ensuite les tours. On y invoquoit les dieux sous la protection desquels on mettoit la nouvelle ville, & les dieux du pays, *Patrii*, *indigetes*, connus chez les grecs sous le nom de *χθόνιοι*, *δαίμονιοι*, *ἐγχώριοι*, *πατέρες*, &c. Et le nom particulier de ces dieux tutélaires devoit estre inconnu au vulgaire.

Ovide nous a conservé la formule de la prière que Romulus adressa aux dieux qu'il vouloit intéresser dans son entreprise :

Vox fuit hæc Regis : condenti , Jupiter , urbem ,

Et genitor Mavors , Vestaque mater ades.

Quosque pium est adhibere deos , advertite cuncti :

Auspicious vobis hoc mihi surgat opus.

Longa sit huic ætas , Dominæque potentia terræ :

Sique sub hac oriens occiduusque dies.

Lorsque la charrue estoit arrivée au terrain qui estoit marqué pour les portes, on élevoit le soc, comme s'il y eût eu quelque

chose de mystérieux & de sacré dans l'ouverture du sillon, qui eût pû estre profané. Ainsi, les portes n'estoient point regardées comme *saintes*, parce qu'elles estoient destinées au passage des choses nécessaires à la vie, & au transport même de ce qui ne devoit pas rester dans la ville.

Les loix ne permettoient pas que les morts fussent enterrez dans l'enceinte des villes. Sulpicius écrit à Cicéron, qu'il n'a pû obtenir des Athéniens que Marcellus fût inhumé dans leur ville. Et cette seule considération suffisoit alors pour faire regarder les portes comme funestes. Cet usage ayant changé, les portes de villes dans la suite furent regardées comme *saintes*, même dans les temps que l'on enterroit encore les morts hors des villes.

On a déjà observé que l'on avoit soin de renverser du côté de la ville, les mottes que le suc de la charrue pouvoit avoir tournées du côté de la campagne. Ce qui se pratiquoit pour apprendre aux nouveaux citoyens, qu'ils devoient s'appliquer à faire entrer dans leur ville tout ce qu'ils trouveroient au dehors qui pourroit contribuer à les rendre heureux, & à les faire respecter des peuples voisins; sans rien communiquer aux étrangers de ces choses, dont la privation pourroit apporter quelque dommage à leur patrie.

Pour en venir à ce terrain qui se trouvoit au pied des murs de la ville, & que les Latins appelloient *Postmuri* & *Pomœrium*, les critiques sont fort partagez sur sa situation. Les uns prétendent qu'il ne s'étendoit point à la partie voisine des murailles, qui estoit du côté de la campagne, & le réduisent à cet espace qui estoit laissé entre la muraille & les bâtimens intérieurs de la ville. Les autres au contraire le réduisent au terrain qui estoit au pied du mur du côté de la campagne, où il n'estoit point permis de bâtir, ni de labourer, de peur d'ébranler les fondations de la muraille. Une troisième opinion a situé le *Pomœrium*, tant au dedans qu'au dehors des murs.

Le premier sentiment qui réduit le *Pomœrium* à l'espace qui estoit au dedans de la ville derrière les murs, & qui les separoit des maisons, est fondé sur l'autorité de Varron, de Plutarque & de Julius Pollux. Ceux qui le suivent ne donnent au *Pomœrium*

d'autre étendue qu'au dedans des murailles, dans l'intervalle qu'il se trouve entre les maisons & les murs de la ville.

Les deux autres sentimens sont appuyez sur les deux passages suivans. Le premier, tiré de Tite-Live, est à peu-près conçu en ces termes: « *Pomærium*, à ne regarder que la force du mot, « est pour *Postmærium*. C'est un espace de terrain que les Etru- « riens consacroient avec cérémonie aux environs du lieu où ils « avoient dessein d'élever la muraille, afin que les maisons qui se « bâtissoient au dedans de la ville, ne fussent pas continuées jus- « qu'au mur, comme on le pratique à présent, & afin qu'il y eût « au dehors de la ville quelque terrain qui ne fût pas cultivé. Les « Romains donnèrent le nom de *Pomærium* à cet espace qu'il n'e- « stoit pas permis d'habiter ni de labourer, non pas plustost parce « qu'il estoit en-deçà du mur, que parce que le mur estoit en-delà. »

Ce passage paroît bien précis. Voici l'autre, qui est d'*Aggenus Urbicus*, ancien commentateur du traité de Frontin, de *Qualitate agrorum*. « Le *Pomærium* est un espace d'une certaine éten- « due au devant des murs. Dans quelques villes, il y avoit aussi « une certaine étendue au dedans, sur laquelle il n'estoit pas per- « mis aux particuliers d'élever des bâtimens, de peur qu'ils ne « portassent dommage aux fondations de murs. »

Tacite semble insinuer que le terrain jusqu'où s'étendoit le *Pomærium* de Rome, estoit marqué par des espèces de bornes qui avoient esté posées au pied du mont Palatin par l'ordre de Romulus. Et c'estoit près de ces bornes qu'estoient posez les autels sur lesquels on faisoit les sacrifices dont on a parlé; il n'estoit permis à aucun particulier de faire entrer sa charrue dans l'enceinte comprise sous le nom de *Pomærium*. Personne au reste ne pouvoit transplanter ces bornes, dans la vue d'aggrandir la ville, s'il n'avoit étendu celles de l'Empire par ses conquêtes. Il avoit alors la liberté de le faire, sous le prétexte de contribuer au bonheur & à l'ornement de la ville, en y recevant de nouveaux citoyens qui y apportoitent leurs talents, & qui pouvoient y perfectionner les arts & les sciences. Tacite & Aulugelle ont marqué les temps dans lesquels on a étendu l'enceinte de la ville de Rome, & par conséquent reculé le *Pomærium*.

Après avoir examiné ce qui regarde les murailles des villes & les cérémonies de leur fondation, M. Blanchard parle de ce qui se pratiquoit dans l'intérieur même de la ville, où l'on tiroit toutes les rues au cordeau, ce que les Latins appelloient *degrumare vias*. Le milieu du terrain renfermé dans l'enceinte de la ville, estoit destiné pour la place publique, & toutes les rues y aboutissoient. On marquoit les emplacements pour les édifices publics, comme les temples, les portiques, le palais, &c.

Il faut observer encore que les Romains célébroient tous les ans la feste de la fondation de leur ville, le xi. des calendes de May, qui est le temps auquel on célébroit la feste de *Pales*. C'est sous l'empereur Hadrien que nous trouvons la première médaille qui soit datée depuis la fondation de Rome; cette médaille précieuse fut frappée, comme la légende le prouve, l'an 874. de la fondation de Rome, c'est-à-dire, la 121^e. année de l'ère chrestienne, & sert d'époque aux jeux Plébéïens du Cirque, instituez en cette même année-là par ce prince. On ne peut mieux terminer cet extrait que par les vers d'Ovide, qui décrivent une partie de la cérémonie qui a fourni à M. Blanchard le sujet de cette dissertation:

Faustor. IV.

Apta dies legitur, quâ mœnia signet aratro.

Sacra Palis suberant: inde movetur opus.

Fossa fit ad solidum, fruges jaciuntur in ima,

Et de vicino terra petita sola.

Fossa repletur humo, plenaque imponitur aræ,

Et novus accenso funditur igne focus.

Inde premens stivam designat mœnia sulco:

Alba jugum niveo cum bove vacca tulit.



DES PRIVILEGES DE LA MAIN DROITE.

L'AMOUR de la justice a tant de pouvoir sur l'esprit de M. Morin, qu'il a peine à souffrir l'inégalité que la coutume, l'éducation & les préjugés ont mise entre la main droite & la main gauche. Qu'on parcoure, dit-il dans un de ses discours Académiques, toutes les annales, qu'on fouille dans toutes les archives, on aura de la peine à trouver des titres qui accordent à la main droite aucun privilège sur la main gauche. La main droite, à la vérité, est en possession, on le suppose; cette raison ne suffit pas pour des gens de Lettres. Dans leurs tribunaux, ce droit apparent n'a pas plus de force sans titre, que celui de la servitude dans ceux des Jurisconsultes: point de prescription en fait de critique. Cette patronne titulaire du genre humain, l'est rarement de la vérité, souvent de l'erreur & des usurpations illégitimes. Des exemples, il y en a mille dans la Physique, dans la Littérature, & peut-être encore ailleurs. Il pourroit bien être que cette même coutume ne seroit pas mieux fondée dans ses décisions en faveur de la main droite, comme on va le voir par des preuves tirées du droit naturel, du droit civil & du droit canonique.

En. 1713.

C'est un fait bien établi, que la nature comme une sage mère, dispense ordinairement ses grâces avec une proportion exacte à toutes les parties gemelles des corps régulièrement organisez. L'oreille droite n'entend pas plus clair que la gauche. L'œil gauche partage également les rayons visuels avec son frere; & si le pied droit s'arrogé quelquefois le pas sur le pied gauche, il y a des occasions importantes, où il le lui cède sans aucune contestation. Le premier peut, à la vérité, se vanter d'avoir une bonne partie de l'infanterie pour lui, mais le second a sans contredit toute la cavalerie. Dans les anatomies des enfants bien conformiez, les artistes ne remarquent aucune différence sensible entre les nerfs, les muscles, les vaisseaux des parties

doubles ; & si cette observation n'a plus lieu dans les corps plus avancez en âge , c'est une suite nécessaire de l'usage abusif , qui nous assujettit à tout faire de la main droite , & à laisser la gauche dans une inaction presque continuelle ; d'où s'ensuit un écoulement beaucoup plus considérable des sucs nourriciers dans celle qui est toujours en action , que dans celle qui se repose. Encore, malgré toutes ces précautions , il se trouve souvent des mains gauches peu dociles , qui usent de leurs droits , & qui se révoltent contre cette tyrannie de l'éducation & de la coutume.

Suet. in Tib.

Telle estoit celle de l'empereur Tibère , à qui les historiens attribuent *majorém sinistræ agilitatem* , & celles d'une infinité de gauchers de tous les états & de tous les temps. Aussi les plus fameux anatomistes soutiennent que naturellement tous les hommes sont disposez à se servir également des deux mains , & que s'ils font plus d'usage de l'une que de l'autre , c'est un pur effet de l'éducation. Ils ajoutent même qu'il feroit à souhaiter qu'au lieu de corriger les enfants qui usent indifféremment de l'une & de l'autre , on les accoutumât de bonne heure à se servir de leur *ambi-dextérité* naturelle , dont ils tireroient de grands avantages dans l'usage de la vie. On peut s'en rapporter à ces Messieurs qui en parlent comme sçavants , & fondez sur leur propre expérience ; puisque dans les règles de leur profession , ils doivent sçavoir faire des deux mains les opérations les plus délicates. Platon , dans son temps , pensoit & parloit comme eux , il désapprouvoit hautement la préférence dont on honoroit déjà la droite , au préjudice de la gauche , soutenant qu'en cela les hommes n'entendoient pas bien leurs intérêts , & que sous le mauvais prétexte du bon air & de la bonne grace , ils se privoient eux-mêmes de l'utilité qu'ils pouvoient retirer en milles rencontres de l'usage des deux mains.

De Leg. l. 3.

Mais , si les anciens Grecs se négligeoient là-dessus , il y a lieu de juger que les autres nations sçavoient mieux ménager leurs avantages. En effet dans leurs armées , il paroît que leurs soldats distinguez , leurs piquiers , leurs halebardiers , ceux qui formoient la première ligne de leurs bataillons , devoient sçavoir s'escrimer également des deux mains.

Il est remarqué dans le second livre des Juges que dans une occasion importante, la seule Tribu de Benjamin fournit sept cents braves soldats, qui combattoient de la main droite & de la main gauche; & dans l'histoire Romaine il est fait mention de gladiateurs qui estoient dressez au même manége. Il est donc très-étonnant que dans ces derniers siècles, où l'on a tant raffiné sur l'art militaire, on ne se soit point avisé de renouveler cet exercice *Ambi-dextre*, qui doit donner une grande supériorité à ceux qui sçavent en bien user. Tant s'en faut, la prévention habituelle l'a emporté d'une si grande force, qu'il est remarqué dans la vie de Henry IV. que ce grand prince fit sortir de ses Gendarmes cinq bons sujets, par la seule raison qu'ils estoient *gauchers*: mais ce n'est pas la première fois que les préjugés de la mode & de la coutume ont pris le dessus au préjudice de la nature & de la droite raison.

*Essais de
Montaigne.*

A tous ces faits, on peut adjoûter les exemples des nations nouvellement découvertes, & dans un besoin, celui de ces animaux qui ont l'honneur de nous ressembler si parfaitement en laid: on sçait que les uns & les autres tirent les mêmes secours de ces deux organes, sans aucun scrupule & sans aucune distinction. Après cela, combien de sujets voyons-nous tous les jours qui ont eu le malheur de perdre la main droite, & dont la gauche remplit parfaitement toutes les fonctions les plus expressément réservées à la droite, sans en excepter même celles de l'écriture & de la peinture: d'où il est aisé d'inférer qu'indépendamment des autoritez & des préjugés, & à ne consulter que la nature, la main gauche n'est inférieure en rien à la droite.

Dans le droit civil, la chose paroît un peu plus embarrassante. On ne sçauroit nier qu'une coutume presque générale ne soit favorable à la main droite. Dans notre langue & dans celle de toutes les nations, tout ce qui est gauche sonne mal; au lieu que la dextérité renferme toutes les graces de l'esprit & du corps. Tous les droits honorifiques paroissent attachez de tout temps incommutablement à la main droite, non seulement dans ce monde, mais aussi dans l'autre; puisqu'il est de foy que ce sera le côté des élus, & la gauche celui des réprouvez. Cependant,

cette main infortunée n'a pas laissé de trouver ses partisans. Xénophon nous apprend que le grand Cyrus plaçoit à sa gauche les personnes qu'il honoroit de ses bonnes grâces, & cela parce que ce côté est plus exposé que l'autre aux attentats : & c'est encore aujourd'hui la place des favoris & des gens de distinction chez les Turcs, chez les Persans, & chez tous les Orientaux. Quelques sçavants modernes ont même osé soutenir que chez les anciens Grecs & Romains, la main-gauche estoit la place d'honneur, & ils ont rapporté un grand nombre d'autoritez qui semblent décider en leur faveur. Il est vray que Juste-Lipse les a réfutées avec une grande hauteur, & par des autoritez contraires qui paroissent évidentes & précises : cependant le fameux Pere Sirmond, excellent critique, après avoir examiné cette contestation en juge désintéressé, n'a point trouvé d'autre dénouement pour concilier leurs preuves réciproques, qu'en supposant que dans l'usage du monde d'alors, comme dans celui-ci, en fait de marche ou de promenade, & quelquefois même de séance, ce n'estoit ni la droite ni la gauche qui régloient la place d'honneur, mais ce que nous appellons aujourd'hui le haut du pavé, le haut bout, qui varioit suivant la disposition des lieux ; de manière que selon luy, le *Comes interior* estoit toujours celui qui marchoit du côté du mur, ou qui occupoit la place avantageuse : décision qui paroît assez juridique, & qui laisse les deux mains dans leur équilibre naturel. Quoy qu'il en soit, il est toujours constant que le côté gauche, du temps de Salomon, estoit celui de la gloire, & qui plus est, des richesses, *In sinistra ejus gloria & divitiæ* ; & que chez les Romains, selon Macrobe, il estoit destiné particulièrement à la Justice, *Sinistra manus æquitati aprior quam dextera*. C'estoit, sans doute, dans la même vûe qu'ils donnoient dans leurs Tribunaux la droite aux accusateurs, dont la fonction a toujours esté regardée comme odieuse, & la gauche aux accusez, dont la cause est en soy plus favorable & plus digne de compassion.

Enfin, continue M. Morin, le Droit canonique s'est déclaré dans tous les temps en faveur de la main gauche, sans en excepter même le temps de l'ancienne Loy. C'est une vérité prouvée

par une des extases de Zacharie, où ce Prophete rapporte qu'il vit le souverain Pontife d'alors, qui se nommoit *Jesus*, debout devant un ange, & que satan estoit à sa droite. C'est une vision; pourra-t-on dire; d'accord, mais c'est une vision prophétique; & dans celle-ci tout doit se trouver dans les régles. Or, si la droite eût esté la place d'honneur, par quel endroit l'auroit-on donnée au malin esprit? Le souverain Pontife au-dessous du démon, auroit esté un dérangement énorme, scandaleux; & même blasphématoire, s'il est question là du Messie, comme le prétendent la plupart des commentateurs, qui soutiennent que ce sacrificateur en estoit le type & la figure.

On peut adjoûter aussi que chez les anciens Grecs & Romains, les augures favorables venoient du côté gauche; & il paroît que c'estoit aussi la place d'honneur dans les assemblées les plus augustes, comme on peut en juger par la description qu'Hérodien nous a laissée de la consécration des empereurs. Après avoir dit qu'on représentoit la figure du prince en cire sur un catafalque, il adjoûte que le sénat, qui devoit occuper les premières places, comme dépositaires de la puissance & de la majesté de l'Empire dans l'interregne, estoit assis à la gauche avec tous les grands officiers de la république, & que les dames estoient à la droite.

Les premiers chrestiens en usoient de même dans leurs églises; où les deux sexes estant séparés par des balustrades, les femmes occupoient toujours le côté droit, & les hommes le gauche. *Baron. anal. tom. 3. pag. 293.* Le même ordre s'observoit dans les conciles, puisque dans celui de Nicée, assemblé par le grand Constantin, les légats du Pape estoient assis à la gauche de cet Empereur & à sa droite les patriarches d'Antioche & de Jérusalem, qui n'ont jamais contesté l'autorité du saint Siége. Enfin, dans toutes nos églises, le côté gauche est celui de l'Evangile, qui est infiniment plus respectable que l'Epître; & dans une des plus importantes provinces de cet Etat, dont les coutumes sont qualifiées de sages par excellence, les honneurs de l'église sont encore attachés au côté gauche, au côté de l'Evangile. Si les autres églises en usent différemment, c'est qu'elles se sont conformées à la mode &

aux maximes du siècle , au préjudice de la vénérable antiquité.

Que conclurre de tous ces faits ? Que la main gauche doit l'emporter sur la droite , ou du moins aller de pair avec elle ? Non , ce n'est point dans cette vûe que M. Morin a entrepris cet ouvrage ; il respecte trop le sens commun & le genre humain, pour aller de droit fil contre ses usages & ses maximes. Il consent volontiers que les deux mains demeurent en leur place & dans leurs droits respectifs , il n'y change rien ; il permet seulement à la main gauche de tâcher , par une émulation utile , d'attraper , si elle peut , l'agilité , la force & l'industrie de la droite , & c'est à quoi il l'exhorte même instamment. Eh ! pourquoy ne feroit-elle pas d'elle-même , & de bonne grace , ce qu'elle fait bien dans de certains cas , & par la force de la nécessité ? Ne voit-on pas tous les jours qu'elle aide la main droite à faire mécaniquement un équilibre qui garantit toute la machine ; & certainement elle s'acquitte de ce devoir commun avec autant d'habileté que sa sœur.



DES BAISEMANS.

LES matières que choisit M. Morin pour remplir ses devoirs Académiques, ont toujours quelque chose qui pique la curiosité. Dans la dissertation qu'il a lue au sujet des Baisemains, il établit que cet usage est non seulement très-ancien, & presque universellement répandu par toute la terre; il montre encore qu'il a esté également partagé entre la religion & la société.

En 1715.

Pour commencer par la religion, il fait voir d'abord que dès les temps les plus reculez, on saluoit le Soleil, la Lune & les Etoiles en baisant la main. Job assure qu'il n'a jamais donné dans cette superstition: *Si vidi Solem*, dit-il, *cùm fulgeret*, aut *Lunam incedentem clarè*, & *osculatus sum manum meam ore meo*. Il paroît par un autre endroit de l'Ecriture, qu'on rendoit le même honneur à Bel ou Baal: *Je me suis réservé*, dit le Seigneur, *sept mille hommes qui n'ont point fléchi les genoux devant Baal*, & *qui ne l'ont point adoré en baisant la main*.

Job. 31. vers. 26.

1. Reg. 19. vers. 18.

Les commentateurs de l'Ecriture disent qu'on pratiquoit la même cérémonie à l'égard de Moloch, sur-tout dans le sacrifice des enfans qu'on offroit à cette idole.

Des nations voisines de la Judée où ce culte estoit établi, c'est-à-dire, chez les Chaldéens & les Phéniciens, M. Morin passe dans la Grece, où presque toutes les superstitions étrangères estoient reçues. En effet, Lucien, après avoir parlé des différentes sortes de sacrifices que les personnes riches offroient aux dieux, adjoûte que les pauvres les adoroient par de simples *baisemains*. Le même auteur rapporte que Demosthène se voyant entre les mains des soldats d'Antipater, & leur ayant demandé la permission d'entrer dans un temple près duquel ils passaient, porta, en y entrant, sa main à la bouche, ce que ses gardes prirent d'abord pour un acte de religion; mais la foiblesse où il tomba quelques moments après, & la déposition de la servante de cet orateur, leur apprirent que c'estoit l'effet du poison qu'il venoit de prendre. Enfin, dans le traité de la Danse, il

De Sacrif.

In Elog. Demosthen.

observe que les Indiens adoroient le Soleil en se prosternant devant luy, & en portant leurs mains à la bouche, en quoy ils différoient des Grecs, qui n'honoroient ce dieu que par de simples *baïsemains*.

Cette même coûtume passa des Grecs chez les Romains. *Lib. 28. c. 2.* Pline la-mettoit de son temps au nombre de ces usages anciens, dont on ignoroit & l'origine & la raison : *In adorando*, dit-il, *dexteram ad osculum referimus*. Apulée traite d'athée un certain *In Apolog.* Æmilianus, parce que toutes les fois qu'il passoit devant quelque temple, il se dispensoit, par principe d'incrédulité, de baiser les mains pour adorer les dieux. Et en parlant de Psyché, il dit *Met. lib. 4. cap. 32.* qu'elle estoit si belle, qu'on l'adoroit comme Vénus, en baisant la main droite, l'index appuyé sur le pouce élevé. Minucius *In Octavio.* Félix rapporte que Cécilianus ayant apperçu une idole de Sérapis, porta aussi-tôt la main à la bouche & la baïsa ; & si nous en croyons le P. Besson Jésuite, on voyoit de son temps dans l'église de Notre-Dame de Cahors, un bas-relief très-ancien, où estoit représentée une femme qui baïse sa main en présence d'une idole.

On peut adjoûter que ces formules de religion ayant enfin changé d'usage, servirent dès les premiers temps du Christianisme, à rendre respectables les cérémonies les plus augustes de nos mystères, les évêques & les autres officiants ayant accoutumé de donner leur main à baiser aux ministres qui les servoient à l'autel. Tarasius patriarche de Constantinople, en parle comme d'une pratique fort ancienne, dans son Epître synodale adressée aux empereurs qui avoient convoqué le second concile de Nicée.

L'usage des Baïsemains, par rapport à la religion, estant tombé avec le paganisme, il ne reste plus qu'à voir de quelle manière il s'est conservé dans la société. M. Morin regarde la coûtume de baiser les mains comme un devoir presque continuel dans tous les Estats, comme un formulaire muet établi pour assurer les réconciliations, pour demander des grâces, & pour remercier de celles qu'on a reçues ; c'est un signal de la nature, qui se fait entendre par toute la terre sans interprète, & qui a précédé sans doute celui de l'écriture, & peut-estre celui de la

parole. Salomon dit d's suppliants & des flatteurs de son temps, *Ecclesiast.* qu'ils ne cessoi nt point de baïser les mains de leurs patrons, jusqu'à ce qu'ils en eussent obtenu les faveurs qu'ils désiroient.

Si nous parcourons maintenant les autres Nations, nous trouverons d'abord dans Homère, que Priam baïsoit les mains & embrassoit les genoux d'Achille, en le conjurant de luy rendre le corps de son fils Hector. Cette politesse estoit aussi en usage à Rome & dans l'Italie, mais on y observe différentes variations ; dans les premiers temps de la république, il paroît qu'elle n'estoit pratiquée que par les subalternes à l'égard de leurs supérieurs ; les personnes libres se donnoient les mains & s'embrassoient. L'amour de la liberté alla même si loin dans la suite, que les soldats mêmes ne rendoient pas volontiers ce devoir à leurs généraux ; & on regarda comme quelque chose de fort extraordinaire l'action des soldats qui composoient l'armée de Caton, qui allèrent tous luy baïser la main, lorsqu'il fut obligé de quitter le commandement. Dans la suite, les Romains devinrent moins délicats : la grande considération que s'attirèrent les tribuns, les consuls & les dictateurs obligea les particuliers à vivre avec eux d'une manière plus respectueuse ; ainsi, au lieu de les embrasser, comme ils faisoient auparavant, ils estoient trop heureux de leur baïser la main, & c'est ce qu'ils appelloient *accedere ad manum*. Sous les empereurs, cette conduite devint un devoir essentiel, même pour les grands ; car les courtisans d'un rang inférieur estoient obligez de se contenter d'adorer la pourpre, ce qu'ils faisoient en se mettant à genoux pour toucher la robe des empereurs avec la main droite, qu'ils portoient ensuite à leur bouche. Dans la suite même cet honneur ne fut accordé qu'aux consuls & aux premiers officiers de l'estat ; il n'estoit permis à tous les autres de saluer les empereurs que de loin, en portant la main à la bouche, de la même manière qu'on le faisoit en adorant les dieux. *Plut. in Cat.*

Il seroit inutile après cela de suivre cette coûtume dans tous les autres pays où elle a esté en usage : on sçait qu'elle se pratique encore aujourd'huy dans presque tous les pays connus, à l'égard

*Voy. Dap-
per, dans
son Afrig.*

72 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

des princes & des supérieurs, même parmi les Nègres & les habitants du nouveau monde. Fernand Cortez la trouva établie au Mexique où plus de mille seigneurs vinrent le saluer, en touchant la terre avec leurs mains, qu'ils portoient ensuite à leur bouche.

Ainsi les baisemains, soit qu'ils se pratiquent en baisant la main des autres par respect, ou en portant la sienne à la bouche pour saluer, sont de tous les usages celui qui est le plus universel dans le monde : cependant M. Morin assure que cette pratique a beaucoup perdu de ses droits, qu'on regarde aujourd'hui comme une trop grande familiarité, ou comme une trop grande bassesse, de baiser la main de ceux avec qui on est en société ; & il appréhenderoit que cet usage ne se perdît entièrement, si les amants ne prenoient soin de le conserver.



DES

DES RICHESSES DU TEMPLE DE DELPHES,

Et des différents pillages qui en ont esté faits.

LES richesses du temple d'Apollon à Delphes ont passé pour estre si considérables dès les temps les plus reculez, que M. de Valois a cru qu'il ne seroit pas hors de propos d'examiner en quoy elles consistoient, & de marquer dans un détail historique les princes ou les capitaines, dont elles ont successivement esté la proye. Mais, pour rendre ce détail plus sensible, il falloit d'abord exposer l'état du bâtiment du temple où ces mêmes richesses estoient renfermées. Il commence donc par observer, que depuis qu'Apollon eut pris possession de l'Oracle de Delphes, ce temple fameux fut sujet à de grandes révolutions, qu'il fut détruit & rebâti jusqu'à six fois.

En 1715.

*Voyez les
trois Dissertations de
M. Hardion
sur l'Oracle
de Delphes,
dans ce volume,
aux Mémoires de
Litter.*

Le premier temple, si l'on en croit les anciens, fut construit de branches de laurier entrelacées, & il avoit précisément la forme d'une cabane rustique.

Le second n'estoit guères plus magnifique : selon la tradition commune des habitants de Delphes, les Abeilles en furent les architectes, & elles le composèrent de leur cire & des plumes de différents oiseaux. Suivant quelques auteurs, ce second temple avoit esté construit, non de cire & de plumes d'oiseaux, mais bien d'une plante appelée *πλέος*, espèce de fougere qui croît sur les montagnes. Enfin, d'autres auteurs ont écrit, qu'il avoit esté bâti par un habitant de Delphes, nommé *Ptéras*, qui avoit donné son nom à son ouvrage; ce qui avoit fait naître cette double équivoque.

Le troisième temple se ressent bien encore du récit fabuleux. Il estoit, dit-on, l'ouvrage de Vulcain, qui, pour le rendre plus durable, l'avoit fait d'airain, & avoit placé sur son frontispice un groupe de figures d'or, représentant de jeunes filles, qui formoient entr'elles d'agréables concerts. Quelques-uns prétendent

Hist. Tome III.

K

que ce troisième temple fut abysmé par un tremblement de terre ; & d'autres , qu'il fut consumé dans un incendie qui arriva à Delphes.

Le quatrième fut bâti tout de pierres par Trophonius & Agamédes , fils d'Ergine roy d'Orchomène , excellents architectes , qui s'estoient acquis une grande réputation , non seulement à ériger des temples superbes aux dieux , mais même à bâtir de beaux palais pour plusieurs princes de leur temps. Ce quatrième temple fut brûlé par accident la première année de la LVIII.^e olympiade , ou même un an plustost , selon Eusébe , c'est-à-dire , la 4.^e année de la LVII.^e olympiade.

Le cinquième temple fut commencé vers la 4.^e année de la LXVI.^e olympiade , environ 513. ans avant J. C. Hérodote nous apprend , que les Alcmeonides , qui avoient esté exilés de leur pays par Pisistrate , & qui se trouvèrent pour lors à Delphes , furent ceux qui , moyennant la somme de trois cens talents , se chargèrent du soin de rebâtir pour la cinquième fois le temple de Delphes , tel qu'il se voyoit du temps de ce célèbre historien. Mais comme les Alcmeonides estoient aussi généreux que riches & puissants , ils firent à leurs dépens toute la façade du temple , de marbre de Paros , bien qu'elle ne dût estre que de pierres , suivant le marché qu'ils avoient fait avec les Amphictyons. Ce cinquième temple fut pillé & brûlé par les Thraces en la CLXXIV. Olympiade.

Enfin le temple de Delphes fut rebâti pour la sixième fois par les soins des Amphictyons. C'est ce que nous lisons dans Pausanias , qui nous apprend de plus , que l'entrepreneur fut un architecte Corinthien nommé Spinthare.

Après ce détail , M. de Valois recherche en quoy consistoient ces trésors si vantez du temple de Delphes , que les Grecs désignoient dès les premiers temps par le seul mot de *παλαιοπλυστον*.

Toute la richesse du temple de Delphes ne consistoit néanmoins dans les commencements , qu'en un grand nombre de vases & de trépieds d'airain , si l'on en croit Théopompe , qui nous assure qu'il n'y avoit alors aucunes statues , pas même de bronze. Mais cette simplicité ne dura guères , les métaux les

plus précieux y prirent bientôt la place de l'airain. Gygès roy de Lydie fut le premier qui fit à ce temple des offrandes d'une très-grande quantité de vases d'or & d'argent. En quoy ce prince fut imité par Croesus l'un de ses successeurs, par plusieurs autres rois & princes, par plusieurs villes, & même par plusieurs riches particuliers, qui tous, comme à l'envi les uns des autres, y accumulèrent par monceaux trépieds, vases, boucliers, couronnes & statues d'or & d'argent de toutes grandeurs.

Le premier qui porta ses mains sacrilèges sur les trésors du temple de Delphes, fut un fils de Crius roy des Eubéens. Les auteurs ne nous instruisent point du nom de ce prince sacrilège; mais comme Hésiode & Apollodore remarquent que Crius eut d'Eurybée fille de Pontus, trois fils, sçavoir, Astræus, Pallas & Persès, il faut nécessairement que cela tombe sur l'un de ces trois Titanides. Cet événement est si ancien, qu'il n'est pas possible d'en fixer l'époque.

Saint Augustin rapporte dans le XVIII.^e livre de la Cité de Dieu, que Danaüs roy d'Argos étant entré à main armée dans la Grece, pillà & brûla le temple de Delphes. Ce second pillage par Danaüs est de l'an 1509. ou 1508. avant N. S.

Après Danaüs, les Dryopes s'emparèrent aussi des richesses du temple de Delphes; & non contents d'avoir commis ce sacrilège, ils s'érigèrent encore en voleurs de grands chemins, tenant la campagne, dépouillant les voyageurs, & tous ceux qui alloient consulter l'oracle. Apollodore raconte qu'Hercule défit ces brigands, & tua de sa main Laogoras leur roy, & ses fils. Diodore de Sicile donne un autre nom à ce roy des Dryopes; il l'appelle Phylas, & il dit qu'en punition du sacrilège qu'il avoit commis à Delphes, il fut tué par Hercule, qui en même temps chassa la nation entière des Dryopes de leur pays. Cette expédition d'Hercule est de l'an 1295. avant N. S.

Phlégyas frere d'Ixion, & roy des Phlégyens, fut le quatrième qui pillà le temple de Delphes, environ 1285. ans avant Notre-Seigneur.

Pyrrius fils d'Achille entreprit aussi de dépouiller le même temple, environ 1207. ans avant N. S. Ce fut apparemment

pour réparation de ce crime, que Pyrrhus se crut obligé de quitter les champs Elysées, pour aller au secours des Delphiens, lorsque Brennus vint à Delphes pour piller le temple. En effet, Pausanias raconte que l'ombre de ce prince parut dans la mêlée avec trois ombres de héros, & qu'elles firent ensemble de beaux faits d'armes contre les Gaulois, qui, bien que fort braves, n'avoient pas cependant une valeur à l'épreuve de celle de pareils combattants.

Les Crisséens, voisins de Delphes, ayant, contre la défense expresse des Amphictyons, pris goût à exiger des droits excessifs de tous ceux qui alloient à Delphes, poussèrent même l'avarice & la mauvaise foy jusqu'à exercer des brigandages contre leurs voisins. Et comme un crime en attire presque toujours un autre, ils ne se firent pas le moindre scrupule de porter leurs mains sacrilèges sur les richesses du temple de Delphes, & quelquefois même de tuer ceux qui vacquoient aux exercices de leur religion dans les bois sacrez d'Apollon. Ce fut la 4.^e année de la XLIV.^e olympiade, c'est-à-dire, 605. ans avant N. S.

L'année première de la LXXV.^e olympiade, 480. ans avant N. S. le fameux Xerxès roy de Perse, étant entré dans la Grece à la tête de plus d'un million d'hommes, & n'ayant pas intention de traiter Apollon plus favorablement que les autres dieux, dont il avoit saccagé les temples, fit un détachement de cette formidable armée, qu'il envoya à Delphes, avec ordre d'y piller le temple d'Apollon, & de le brûler ensuite. Mais, si l'on doit adjoûter foy à Diodore de Sicile, à peine ce détachement s'estoit-il avancé jusqu'au temple de Minerve, surnommée la *Prévoyante*, que l'air s'obscurcit tout à coup, & qu'il s'éleva une furieuse tempête accompagnée de vents impétueux, de tonnerres, d'éclairs, de foudres, & d'une pluie terrible de grandes & grosses pierres, dont la plupart de ces Perses furent écrasés.

Les Phocéens, proches voisins de Delphes, pillèrent aussi le temple d'Apollon, & à trois différentes reprises. Leur premier pillage arriva sous Philomèle leur chef, 355. ans avant N. S. la 4.^e année de la CV.^e olympiade. Les deux derniers se firent immédiatement après sous Onomarchus & sous Phayllus, qui

avoient succédé à Philoméle, dans le commandement des trou-
pes.

Les Gaulois, qui n'avoient pas moins d'avidité que les Phocéens, ne voulurent pas estre des derniers à profiter des dépouilles du temple de Delphes. Ce fut l'unique sujet de la troisième irruption qu'ils firent en Grece au nombre de cent cinquante-deux mille hommes de pied, & de plus de vingt mille chevaux, commandez par Brennus & par Acichorius. Le premier, avec soixante-cinq mille hommes d'élite, prit le chemin de Delphes; & pour exciter davantage ses gens à faire leur devoir, il leur montra de loin le grand butin dont ils alloient estre les maîtres, en les assurant que ce nombre prodigieux de statues & de *Quadriges* d'or qui ornoient la grande place & les avenues du temple, estoient d'un poids beaucoup plus considérable encore qu'ils ne le paroissoient. Les Gaulois animez par le discours de Brennus, courent tête baissée contre les Delphiens. Ceux-ci, quoyqu'en petit nombre, leur résistent courageusement, & du haut du Parnasse où ils estoient, ils accablent d'une grêle de traits & de pierres, les Gaulois qui s'efforçoient d'y monter. Il est vray que la supercherie des prêtres Delphiens ne servit pas peu à ranimer le courage des combattants : ces prêtres accoururent vers les Delphiens & leurs alliez, en les assurant qu'ils venoient d'appercevoir Apollon & Minerve armez de toutes pièces, & sortant de leurs temples; puis ils les conjurèrent de marcher promptement sur les pas des dieux qui voloient à leur secours. Les Grecs encouragez fondirent brusquement sur l'ennemi, & ils crurent bientôt s'appercevoir eux-mêmes qu'Apollon & Minerve estoient présents. Tout l'espace de terre que couvroit l'armée Gauloise fut, dit-on, plusieurs heures de suite agité de violentes secousses. Ce tremblement fut accompagné d'éclairs & de tonnerres épouvantables, & les foudres qui voloient de toutes parts sur les Gaulois, tuoient non seulement ceux sur lesquels ils tomboient, mais brûloient encore tout ce qui se trouvoit aux environs, hommes & armes. Une portion du mont Parnasse s'estant aussi détachée d'elle-même, fondit par quartiers sur les Gaulois; & ces quartiers estoient si gros & si

grands, qu'ils écrasoient jusqu'à trente & quarante soldats à la fois. Pour surcroît de maux, ils eurent encore à essuyer des pluies continuelles suivies d'un froid excessif, qui couvrit toute la campagne de glace & de monceaux de neiges. Enfin Brennus luy-même y mourut de ses blessures, désespéré d'avoir entrepris une expédition dont les suites avoient esté si funestes. Pausanias fixe l'époque de cette grande défaite des Gaulois à Delphes, à la seconde année de la cxxv.^e olympiade, qui est la 279.^e avant Notre-Seigneur.

Les Gaulois résolus de se venger, à quelque prix que ce fût, du mauvais tour qu'Apollon leur avoit joué, attendirent inutilement une occasion plus favorable; mais les Gaulois Scordisques, les Médiens & les Dardaniens leurs descendants, qui avoient hérité de la haine de leurs peres contre Apollon, se liguerent ensemble, 164. ans après la défaite de Brennus, & 114. ans avant N. S. & entrèrent encore à main armée dans la Macédoine & dans la Grece, où ayant, chemin faisant, pillé plusieurs temples, ils vinrent à celui de Delphes, qu'ils ne traitèrent pas mieux; mais ils perdirent aussi beaucoup de monde.

Trente ans après le pillage des Gaulois Scordisques, les Thraces à leur tour pillèrent le temple de Delphes, & le brûlèrent, la première année de la clxxi.^e olympiade, la 670.^e de la fondation de Rome, 48. ans avant N. S.

Dans le voyage que Néron fit en Grece, la 13.^e année de son regne, l'an de Rome 819. & le 66.^e de N. S. il alla visiter le fameux temple d'Apollon à Delphes; & y ayant trouvé à son gré cinq cens belles statues de bronze, tant d'hommes illustres que de dieux, qui avoient esté consacrées à Apollon, il les enleva, & les ayant fait charger sur ses vaisseaux, il les emporta avec luy à Rome.

Ce sont-là les principaux pillages qu'essuya le temple de Delphes en différentes occasions, & dont M. de Valois donne une histoire suivie.



D E L' U S A G E
DE LA PRIERE POUR LES MORTS
PARMI LES PAYENS.

LORSQU'ON est persuadé que l'ame survit à la destruction du corps, quelque opinion qu'on ait sur l'état où elle se trouve après la mort, il est si naturel de faire des vœux, des souhaits & des prières, pour tâcher de procurer quelque félicité aux ames de nos parents & de nos amis, qu'on ne doit pas s'étonner que cette pratique se trouve répandue sur toute la terre. M. Morin, qui a examiné cette matière dans une dissertation expresse, n'a pas dessein de mettre la main à l'encensoir, ni de traiter ce sujet par rapport à la théologie. Il se contente de prouver dans son écrit, que les payens eux-mêmes prioient pour les morts, que c'étoit un dogme de leur religion, & que les philosophes & les poètes estoient en cela d'accord avec le peuple.

1711.

Quoique les Philosophes, dit-il, ayent embrassé différents systemes sur la nature de l'ame, & que quelques-uns d'entr'eux ayent cru qu'elle périssoit avec le corps, la plus saine partie a constamment enseigné qu'elle estoit immortelle. On n'a pas dessein de rassembler ici tout ce qu'ils ont débité sur l'état où elle se trouve après la mort; disons seulement que le sentiment le plus suivi supposoit une autre vie.

Le systeme dominant, & le plus universellement reçu estoit qu'il y avoit plusieurs demeures où les ames estoient conduites par Mercure, après que la mort les avoit séparées de leurs corps. Là, on établissoit des Juges, des récompenses & des peines. Les récompenses estoient éternelles, les peines ne l'estoient pas toujours: si Virgile dit de Thésée:

*... Sedet, æternumque sedebit
Infelix Theseus.*

*Æneïd. lib.
6.*

Si les autres poètes assùrent la même chose d'Ixion, de Tantale,

80 HISTOIRE DEL'ACADEMIE ROYALE
de Sisyphé & de quantité d'illustres scélérats ; le même Virgile
fait entendre qu'après que les ames ont esté purgées par les
peines de l'enfer , elles sont reçues dans le Ciel.

Æneïd. lib.
6.

*Quisque suos patimur manes , exinde per amplum
Mittimur Elysiū.*

Il est donc évident que ceux qui estoient dans cette opinion
prioient pour les morts , & qu'ils estoient persuadez que leurs
sacrifices , les liqueurs dont ils arrosoient leurs cendres , les aro-
mates qu'ils y mêloient , & plusieurs autres pratiques religieuses
adoucissoient leurs peines , & en abrégéioient la durée. Il paroît
même que les arbitres de la religion avoient pris soin de con-
server cette créance , par l'établissement des cérémonies funé-
bres. Tout y estoit sombre & ténébreux ; les victimes s'égor-
geoient , le sang estoit répandu dans des fosses , & il n'y estoit
fait mention que des divinitez infernales , qui seules avoient
quelque empire sur les morts.

Plotinus.

Les Philosophes , sur-tout les disciples de Pythagore , de
Socrate & de Platon , sembloient tenir un langage un peu
différent de celui des Poètes & du peuple , mais qui au fond
revenoit à peu près à la même chose dans la pratique ; ils parta-
geoient les morts en trois classes , les saints , les imparfaits , les
impies ; ils les logeoient , suivant le sentiment commun , dans
trois endroits différens ; & sur ce principe , ils disoient que les
ames qui avoient conservé ou rétabli leur innocence , s'envo-
loient dans le Ciel. Celles-là , à la vérité , n'avoient pas besoin
de prières ; mais comme il n'estoit pas toujours aisé de les distin-
guer des autres , il arrivoit rarement qu'on se dispensât des de-
voirs ordinaires , à moins que les dieux n'eussent donné des preu-
ves de la félicité dont elles jouissoient. Ainsi , Romulus , reçu
après la mort parmi les dieux , eut des vœux , & non des prières.
*Deum Deo natum Regem , parentemque urbis , salvere universi Ro-
mulum jubent :* ainsi les empereurs après leur apo théose estoient
regardez comme des dieux , *certis omnibus* , dit Capitolin de
Marc-Aurele , *quod à Diis commodatus ad deos rediisset.*

Par une raison contraire , ces mêmes philosophes en seignoient
que

que les ames des scélérats, estoient à la sortie de leur corps, environnées d'épaisses ténébres, qui les empêchant de s'élever au Ciel, les tenoient toujours errantes autour de leurs tombeaux : c'est ce qu'on appelloit *Lamias*, *Larvas*, *Lemures*. Bien loin de prier pour ces ames, on les combloit de malédictions. De-là, certaines formules qu'on mettoit sur les tombeaux, pour empêcher qu'on ne fit des imprécations contre les manes de ceux qui y estoient enterrez : *quisquis es parce manibus, & maledicere noli*. De-là encore ces éloges qu'on inféroit dans les billets qu'on envoyoit pour avertir de la mort de quelqu'un, afin que ceux qui recevoient ces billets, voyant qu'il avoit vécu en honnête homme, fissent des prières pour luy.

Enfin, les ames de la troisième classe, suivant les mêmes Philosophes, estoient celles de la plus grande partie des hommes, qui à la pratique de leurs devoirs, avoient mêlé ces foiblesses que l'on n'éprouve que trop souvent. Ces ames, moins légères que celles des parfaits, ne pouvant pas s'élever tout d'un coup jusqu'au ciel, estoient reçues dans le globe de la lune, & là obligées d'habiter dans les vallées d'Hécate, jusqu'à ce que purifiées & dégagées de cette vapeur qui les avoit empêché d'arriver au séjour céleste, elles y parvinssent enfin. Ce qui a fait dire à Virgile :

*Donec longa dies perfecto temporis orbe
Concretam exemit labem, purumque reliquit
Æthereum sensum, atque aurai simplicis ignem.*

Æneid. lib.

6.

C'est de ces mêmes ames que Plutarque dit que celles qui sortoient de leur corps avec de légères imperfections, commençoient par devenir saintes, ensuite demi-dieux, & enfin de véritables dieux.

Généralement parlant, on prioit presque pour toutes les ames des morts, de peur de se tromper dans le jugement qu'on en auroit pû porter ; mais c'estoit particulièrement pour celles de cette troisième classe que les prières, les offrandes & les sacrifices estoient réservés. De-là ces fréquentes exhortations qu'on faisoit, d'apaiser les manes, *placare manes* ; peut-estre même

Hist. Tome III.

L

82 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
que la crainte des maux qu'on croyoit qu'elles pouvoient faire
aux vivants, y avoit quelque part:

Neu tibi neglecti mittant mala somnia manes.

Quoy qu'il en soit, le sacrifice nommé par les Grecs τελευτή, & par les Romains *justa*, estoit très-propre, suivant l'opinion même de Platon, à purifier les ames, & à les rétablir dans leur première innocence.

Qu'on ne dise pas que les philosophes ne débitoient ces dogmes que pour s'accommoder aux idées du peuple; ce n'est point ici ce qu'on veut examiner; il suffit que le peuple & les philosophes estoient dans des sentiments qui autorisoient l'usage de la prière pour les morts; car c'est tout ce que M. Morin veut prouver.

Pag. 209.

De Anima.

Parmi les cérémonies usitées pour appaiser les manes, & pour les purifier, il y avoit une formule de prières, par lesquelles on tâchoit d'engager les ames des bienheureux à les éclairer; telle estoit la formule d'une inscription qu'on voit sur un tombeau gravé dans le premier tome des Mémoires de l'Académie, ADESTE SUPERI, & une autre toute semblable, rapportée par divers auteurs: ITA PETO VOS MANES SANCTISSIMOS, COMMENDATUM HABEATIS MEUM CONJUGEM, ET VELITIS ILLI INDULGENTISSIMI ESSE. Cette pratique estoit fondée sur un dogme reçu dans le paganisme, que les ames les plus pures s'intéressoient à celles qui avoient contracté quelque souillure. Tertullien assure que c'estoit le sentiment de la plupart des philosophes: *Imprudentes animas*, dit-il, *circa terram prosternunt*, & *illas à sapientibus licet multò superioribus erudiri affirmant*.

De Absin.

M. Morin, après avoir prouvé par un morceau de la Liturgie des Egyptiens que nous a conservé Porphyre, que ces peuples prioient aussi pour leurs morts, finit par une réflexion qui luy a paru nécessaire. Comme on peut remarquer, dit-il, plusieurs rapports entre les sentiments des sages payens & la créance de l'Eglise, les hétérodoxes en ont voulu tirer des conséquences odieuses, comme si la pratique des chrétiens à l'égard des morts

estoit une suite du paganisme. Mais il est aisé de faire voir l'injustice de cette imputation, & de prouver que ce pieux usage nous vient d'une source plus pure, c'est-à-dire, de l'ancienne Eglise des Juifs, du peuple de Dieu, qui prie encore aujourd'hui, qui prioit du temps des apôtres, & qui a toujours prié pour les morts. Bien loin donc que les chrétiens aient emprunté cette pratique des payens, il y a beaucoup plus d'apparence que les payens eux-mêmes l'avoient prise des Egyptiens, & ceux-ci des Juifs qui avoient habité parmi eux, & qu'elle s'estoit ensuite répandue dans toutes les nations de la terre, jusqu'aux Chinois & aux Indiens, & même aux Américains: universalité qui ne sçauroit venir que d'une tradition très-ancienne, ou plustost d'une notion imprimée par le doigt de Dieu dans le cœur de tous les hommes, & à laquelle on peut appliquer ce mot de Tertullien: *Testimonium animæ naturaliter christianæ*. Ce qu'il y a de certain, ajoute M. Morin, c'est que ceux qui par leurs principes paroissent le plus prévenus contre cet usage, conviennent souvent de bonne foy, que dans des occasions intéressantes, ils ne peuvent s'empêcher de former des vœux secrets, que la nature leur arrache, pour leurs parents & pour leurs amis; tant il est vray que la prière pour les morts est une pratique aussi pieuse que salutaire: *Sancta & salubris est cogitatio pro defunctis exorare*.

Mach. lib.
11. cap. 12.
v. 46.

DE L'USAGE DES HARANGUES

dans les Historiens Grecs & Latins.

C'EST n'est pas d'aujourd'hui que l'usage des harangues dans les Historiens, a trouvé des partisans & des censeurs. Sénèque le pere dit que de son temps on ne souffroit les longues harangues de Salluste, qu'à cause de l'agrément de sa narration. Trogue Pompée avoit blâmé celles de Tite-Live, & Jules César semble ne s'en estre abstenu que par ces considérations. En effet, la vérité qui doit estre le fondement de l'histoire, n'est-elle point

altérée dans ces harangues, où les historiens paroissent rapporter les propres paroles de ceux qui les ont prononcées; mais en avoit-on toujours des copies fidèles? La plupart des monuments de l'ancienne histoire Romaine n'avoient-ils pas esté consumez dans l'incendie de Rome, comme Tite-Live l'avoue luy-même? D'ailleurs, d'où vient que Tite-Live, Denys d'Halicarnasse & Plutarque rapportent d'une manière si différente la harangue de Véturie mere de Coriolan? Les harangues semblent interrompre le fil naturel de l'histoire, & on ne doit les y regarder que comme de simples ornements : avec quelle vraisemblance peut-on faire parler Romulus aussi poliment que Scipion? Et ne voit-on pas que c'est l'historien luy-même qui prête ses propres paroles au héros dont il veut rapporter le discours! Tels sont à peu-près les reproches qu'on a faits à ceux qui ont trop souvent employé les harangues directes, & qui semblent en cela avoir trop imité Homère; comme si l'épopée & l'histoire n'avoient pas des regles toutes différentes.

1713.

M. l'Abbé de Vertot, qui a lû sur ce sujet une dissertation à l'Académie, prétend que l'usage des harangues, même de celles qui sont directes, ne doit pas estre toujours condamné, sur-tout si elles ne sont point trop fréquentes. Il les trouve propres à jetter une agréable variété dans l'histoire, où rien ne feroit si ennuyeux qu'une narration toujours montée sur le même ton. Lorsque le fait est raconté fidèlement, dit-il, la vérité est toujours entière, soit que l'historien la rapporte luy-même, ou qu'il fasse parler l'acteur dont il s'agit.

Qu'on sçache, par exemple, que Germanicus estant au lit de la mort, disoit à ses amis que quand bien même il mourroit d'une mort naturelle, il auroit encore lieu de se plaindre des dieux; n'est-ce pas la même chose que ce que luy fait dire Tacite d'une manière directe? *Si je mourrois d'une mort naturelle, j'aurois raison de me plaindre des dieux.* La harangue de Véturie roule toujours sur le même sujet; & quelque différence qui se trouve dans les trois historiens qui l'ont rapportée, on voit que son unique but estoit de porter Coriolan à s'éloigner de Rome. Si César n'a pas fait le même usage des harangues directes que

Thucydide, Tite-Live & Salluste, c'est que de simples commentaires n'ont pas besoin de tant de vivacité ni de tant d'ornemens qu'un corps d'histoire. M. l'Abbé de Vertot ne sçait même si on peut s'éloigner de cet usage, sans dérober à l'histoire une partie considérable des faits, sur-tout dans un estat républicain. Car il faut qu'un historien remonte, autant qu'il se peut, jusqu'aux causes les plus cachées des événements, qu'il découvre les desseins des ennemis, qu'il rapporte les délibérations, & qu'il fasse voir dans les différentes actions des hommes, leurs vûes les plus secretes & leurs intérêts les plus cachez. On sçait que dans la république Romaine sur-tout, les résolutions publiques dépendoient de la pluralité des voix, & qu'elles estoient communément précédées des discours de ceux qui avoient droit de suffrage, & que ceux-ci apportoit presque toujours dans les assemblées des harangues préparées, pour soutenir leur sentiment par l'autorité des loix.

C'est dans ces sortes de discours que nous apprenons la constitution de cette république, & que nous voyons quelles estoient les vûes & la pénétration des magistrats. Qui nous apprendra mieux le détail d'une bataille, que le discours d'un dictateur ou d'un consul, qui, le lendemain de son triomphe, estoit obligé d'en rendre compte dans l'assemblée du peuple? N'est-ce pas dans les discours séditieux des tribuns qu'on découvre l'origine de cette magistrature, les différentes époques de leur autorité, & l'établissement de tant de nouvelles loix, dont la liberté du peuple estoit toujours le prétexte, & l'ambition des tribuns le véritable motif.

Malgré toutes ces raisons, M. l'Abbé de Vertot ne prétend pas excuser entièrement les historiens, qui semblent avoir cherché l'occasion de faire briller leur esprit & leur éloquence dans le continuel & fatigant usage qu'ils ont fait des harangues directes.



ÉCLAIRCISSEMENT
SUR LE VER SACRUM,
ou Printemps sacré des Anciens.

1712.

FEU M. LEIBNITZ, dans une réponse à la dissertation imprimée de M. Baudelot, sur les Monuments déterrez dans l'Eglise de Paris, ayant donné le nom de *Ver sacrum* aux colonies de Gaulois que Ségovése & Bellovése conduisirent autrefois dans la Germanie & dans l'Italie; cette expression donna lieu à une dispute Académique, dans laquelle M. l'Abbé Couture & M. Boivin l'aîné furent les principaux acteurs. Les dissertations ne se firent point attendre, & on eut bientôt rassemblé tout ce que l'antiquité peut fournir de lumières sur ce sujet. Ne doit-on entendre par l'expression qu'on vient de rapporter, que le vœu qu'on faisoit dans les grandes calamitez, d'immoler aux dieux tous les animaux nez dans un printemps? Ne peut-on pas appliquer la même expression à des colonies qui, sous la protection des dieux, sortent de leur pays pour aller s'établir dans un autre? C'est ce qui fait précisément l'estat de la question. M. l'Abbé Couture est du premier avis; M. Boivin soutient le second. L'autorité de Tite-Live semble d'abord devoir décider la question. Cet historien, aussi instruit de la force & de la vraie signification des mots latins, que de l'histoire même des Romains, s'explique ainsi au sujet de la consternation où la perte de la bataille, & la mort du consul C. Flaminius avoient jetté la république Romaine. On consulta, dit-il, les livres des Sibylles, & en conséquence on promit de grands jeux à Jupiter; deux temples, l'un à Vénus Erycine, & l'autre au bon esprit, *Menti*; outre cela, un printemps sacré, *Ver sacrum*. Pour rendre la chose plus authentique, on proposa une loy au peuple, à peu-près en ces termes. « Ordonnez, M.^{rs} s'il vous plaît, qu'en cas que la république puisse, comme nous le souhaitons, se maintenir pendant cinq ans dans les guerres qu'elle

a à soutenir contre les Carthaginois & les Gaulois qui habitent « deçà les Alpes, chaque citoyen consacre à Jupiter tout ce qui « luy naîtra de cochons, d'agneaux, de chèvres & d'autres ani- « maux à son usage, pendant un printemps. »

L'accomplissement du vœu fut différé jusqu'au consulat de M. Porcius Caton & de L. Valérius, l'an de Rome 558. Et la république se trouvant alors un peu rétablie de l'épuisement où l'avoit réduite la seconde guerre Punique; le souverain pontife ayant remontré qu'on avoit manqué à quelque chose dans l'exécution du vœu, le sénat fut d'avis qu'il falloit recommencer; il fit un decret qui contenoit ce qui devoit estre compris dans l'obligation qu'on avoit contractée, & détermina par-là ce qu'il falloit entendre par *Ver sacrum* : ce fut tout le bétail qui seroit né depuis le premier jour de Mars jusqu'au dernier jour d'Avril inclusivement.

Telle est, selon M. l'Abbé Couture, l'idée qu'on doit avoir du printemps sacré, puisqu'elle se trouve fondée sur un arrest du sénat, & que toute l'histoire Romaine n'en fournit point d'autre exemple. L'autorité de Denys d'Halicarnasse ne prouve rien contre ce sentiment. Cet auteur, après avoir raconté comment les Aborigènes s'estoient établis dans cette partie de l'Italie qui contient le Latium, dit que lorsqu'on voyoit autrefois que le peuple se multiplioit tellement dans une ville, que les vivres commençoient à y manquer, on retranchoit de cette multitude tous les enfants qui naissoient pendant le cours d'une année, on les consacroit aux dieux; & lorsqu'ils estoient en âge d'aller chercher fortune ailleurs, on les envoyoit bien armez s'établir dans quelqu'autre contrée. Peut-on conclurre de-là que ces sortes de colonies pouvoient estre appellées un *Ver sacrum*, un printemps sacré? il s'agit dans ce sçavant auteur, d'une jeunesse sacrée, & de la production d'une année entière; mais il n'est pas plus fait mention du printemps que des autres saisons : & dire avec un de nos premiers compilateurs, que c'est une espèce de printemps sacré, *εἰδὲς τι ἔαρὸς ἱεροῦ*, c'est vouloir employer gratuitement une métaphore à laquelle l'auteur original n'a point pensé.

Refin.

Le témoignage de Strabon n'est pas plus favorable aux partisans du sentiment opposé, que celui de Denys d'Halicarnasse. Cet auteur parle d'un vœu que firent les Samnites, d'immoler aux dieux tout ce qui naîtroit dans leur pays pendant une année; & comme les enfants estoient compris dans la promesse, ils les envoyèrent sous la protection de Mars dans les pays des Opiques, où ils s'établirent. Rien de plus conforme à cet événement, que ce que nous avons rapporté après Tite-Live; & Strabon avoit là une belle occasion de donner au vœu des Samnites le nom de *Printemps sacré*; cependant il ne l'a pas fait: il est donc évident que la notion que l'on a donnée du *Ver sacrum*, estoit la seule qu'avoient les Romains de cette espèce de vœu, dont le nom même estoit apparemment dans les livres des Sibylles; car on ne prétend point ici que les Romains soient les inventeurs de cette sorte de sacrifices; on a voulu seulement déterminer l'idée qu'ils en avoient.

M. Boivin l'aîné ne s'est pas rendu à ces témoignages; il a lu trois dissertations, pour prouver que les colonies dont on a parlé estoient aussi nommées des *Printemps sacrez*, du moins dans un sens figuré; & que si les Grecs leur ont donné le nom de *ἔτος ἱερόν*, un *an sacré*, les Latins leur ont donné celui de *Ver sacrum*; quoique ce mot, dans sa signification naturelle, ne signifie que le bétail né pendant le printemps d'une année vouée à quelque dieu dans une calamité publique. Pour établir ce sentiment, il rapporte un grand nombre de témoignages d'auteurs anciens, à commencer par Sextius, qui écrivoit vers l'an 200. avant J. C. & il finit par Paul Diacre d'Aquilée, qui vivoit vers l'an 800. de la même ére. Choisissons dans cette longue liste, ceux dont les passages semblent les plus positifs. Lib. 3. Pline parlant des Picentins, dit qu'ils descendoient des Sabins, qui avoient voué un printemps sacré: *Picentini orti sunt à Sabinis, voto vere sacro*. Voilà le *printemps sacré* pris dans le sens de colonie, bien nettement exprimé par un auteur aussi instruit des usages anciens, que de la force des mots latins. S. Jérôme, sur l'an 1596. de son Eusèbe, dit que ce sont les Lacédémoniens qui bâtirent la ville d'Héraclée près d'Eubée, en y envoyant un *Ver*

un *Ver sacrum* : *Lacedæmonii Ver sacrum Heracliam destinantes urbem condunt*. Ce qu'Eusebe a nommé simplement une colonie, St. Jérôme l'appelle un *Ver sacrum* ; d'où il résulte que ce mot dans la langue latine, est synonyme avec celui de colonie.

La seconde dissertation de M. Boivin contient aussi un ample recueil de textes latins, qui prouvent la même chose ; mais comme ce sont des auteurs modernes, & que l'Académie ne défère à leurs sentiments, qu'autant qu'ils sont appuyez de l'autorité des anciens, nous ne les rapporterons point ici : ce qui résulte de cette seconde pièce, c'est qu'on voit d'un seul coup d'œil, par la comparaison des anciens & des modernes, que ceux-ci ont souvent entendu l'expression qui fait le sujet de cette dispute, dans le sens favorable à M. Boivin.

Dans une troisième dissertation, il rapporte le témoignage des auteurs Grecs qui ont fait mention des printemps sacrez. Myrsilus, Denys d'Halicarnasse, Strabon, Plutarque, Eusebe & Syncelle ; & parmi leurs commentateurs & les critiques qui ont fait ou des notes ou des réflexions sur ces auteurs, Casaubon, Saumaïse, Sylburge, Scaliger & quelques autres, sont ceux que cite l'auteur, qui convient qu'à la vérité les Grecs n'ont point parlé du printemps sacré à la manière des anciens Latins & des Sabins, mais qui soutient qu'ils ont dit quelque chose d'équivalent, lorsqu'ils ont parlé d'un *an sacré*, d'une *jeunesse sacrée*, &c. Voilà les principales pièces du procès, sur lesquelles le public fera en estat de juger de la vraie signification d'un mot qui a donné lieu à une dispute qui paroît bien éclaircie.

*De la liberté qu'avoient les Soldats Romains, de railler
& de dire des vers satiriques contre ceux
qui triomphoient.*

LORSQU'IL s'agit de trouver l'origine de la liberté des Soldats dans les triomphes, au lieu de fouiller dans les annales, on a plustost fait de la chercher dans le fonds de la malignité du cœur humain, toujours envieux, & dès-là porté

à censurer tout ce qui place un mortel au-dessus des autres. M. l'Abbé Nadal avoue luy-même, dans une dissertation qu'il communiqua à l'Académie en 1712. que quoyqu'il soit certain par le témoignage des historiens, que dans les triomphes les soldats Romains avoient la liberté de chanter contre leurs généraux des chansons satiriques, on a de la peine à découvrir quelque autre source d'une coutume si bizarre.

Il est vray que si Bacchus a esté, selon Pline, l'inventeur des triomphes, c'est-là qu'il faut rapporter l'origine de cette pratique, puisqu'on trouve dans les anciennes Bacchanales quelque trace de cette liberté qui permettoit de tout dire. Si nous en croyons même quelques autres, Alexandre le grand ayant imité le triomphe de Bacchus, il n'y eut rien alors qui ne fût permis à la licence du soldat.

Denys d'Halicarnasse, qui a recherché l'origine de cette coutume, dit qu'elle ne vient ni des Ombriens, ni des Lucaniens, ni des autres anciens peuples d'Italie, mais que c'est une pure invention des Grecs, qu'il compare à l'ancienne Comédie d'Athènes.

Mais ne seroit-ce pas remonter à une origine plus sûre, si l'on disoit que cet usage estoit anciennement établi dans toutes les festes & dans tous les jeux? On sçait qu'il regnoit sur-tout dans les Saturnales, où la joye & la licence se trouvoient autorisées par les ordonnances de la religion, & qu'en ces occasions les valets n'épargnoient point leurs maîtres, non plus que les servantes leurs maîtresses, dans les festes appelées *Matronalia*.

Cette liberté estoit encore plus permise dans les festins des noces; ce fut-là que vinrent se refugier ces sales équivoques, & tous ces traits licencieux que la comédie, plus sage & plus modérée, avoit bannis du théâtre.

Ant. lib. 7.

Les jeux du Cirque, si nous en croyons Denys d'Halicarnasse, avoient de même leurs bouffons & leurs plaisants dans la marche solennelle de ces jeux, qui se faisoit depuis le Capitole jusqu'au Cirque. On voyoit des gens déguisez en Silènes & en Satyres, qui contrefaisoient ce qu'il y avoit de plus grave, & tournoient quelquefois en ridicule jusqu'aux cérémonies

religieuses. Enfin, on voit des vestiges de cette même licence jusques dans les pompes funébres, où l'on introduisoit des bouffons, qui portant un masque ressemblant au défunt, l'imitoient dans ce qu'il avoit eu de plus marqué dans sa marche, dans ses manières & dans ses mœurs.

Après avoir ainsi cherché l'origine d'une coûtume si singulière, M. l'Abbé Nadal rapporte ce que les historiens nous ont laissé sur ce sujet. Tite-Live parlant du triomphe de Cn. Manlius Volso, qui avoit dompté les Gaulois d'Asie, dit que les soldats firent comprendre par leurs chansons, que ce général n'en estoit point aimé. Pline observe aussi que quelques soldats reprochèrent à Jules César son avarice, pendant la pompe d'un de ses triomphes, disant hautement qu'il ne les avoit nourris que de légumes sauvages; & lorsque ce même dictateur eut réduit les Gaules, parmi toutes les chansons qui se dirent contre luy pendant la marche du triomphe, il n'y en eut point de plus piquante que celle où on luy reprochoit son commerce avec Nicomède roy de Bithynie : *Gallias Cæsar subegit, Nicomedes Cæsarem. Ecce Cæsar nunc triumphat, qui subegit Gallias. Nicomedes non triumphat, qui subegit Cæsarem.* On ne l'épargna pas non plus sur toutes ses autres galanteries, & c'estoit tout dire que de crier devant luy, *Urbani servate uxores, mæchum calvum adducimus.*

Lib. 39.

Lib. 19. c. 8.

Sueton.
Dio Cassius,
lib. 43.

Lorsqu'il n'y avoit point de prise du côté de l'honneur, on se rabattoit ou sur la naissance, ou sur quelque autre défaut. Nous en avons un exemple remarquable dans le triomphe de Ventidius Bassus, homme de basse extraction, mais que César avoit élevé à la dignité de pontife & de consul. Ce général triomphant des Parthes, on chanta pendant la marche cette chanson : *Concurrite omnes Agures, Aruspices. Portentum inusitatum conflatum est recens : nam mulos qui fricabat, Consul factus est.*

Aulus Gell.
lib. 1. cap. 4.

Velléius paterculus raconte de même que Lépide ayant pros crit son frere Paulus, comme Plancus avoit pros crit Plotius Plancus aussi son frere, ceux qui suivoient le char de triomphe mêlèrent parmi leurs autres satires ce mot, dont la raillerie dépend d'une équivoque de la langue latine : *De Germanis, non*

Lib. 1. ep. 4.

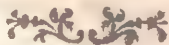
de *Gallis triumphant duo Consules*. Enfin Martial, sans parler des autres poètes, après avoir prié Domitien de se dépouiller, pour lire ses ouvrages, de cette gravité qui seioit si bien à un empereur, adjoûte que les triomphes mêmes souffrent les jeux, & que le vainqueur ne rougit pas de servir de matière aux railleries :

*Consuevere jocos vestri quoque ferre triumphî,
Materiam dictis nec pudet esse duçem.*

Dion. Halic.
lib. 7.

Il est vray, adjoûte-t-on, que pour réprimer cette licence, on défendoit les railleries préméditées : la loy des XII. Tables y estoit formelle. Il est pourtant bien difficile de s'imaginer que la plupart des satires dont on vient de parler fussent des *impromptu*. Le soldat pouvoit quelquefois fournir des faillies heureuses ; mais d'aller saisir le mauvais côté d'un conquérant, l'envelopper sous des allusions fines & délicates, opposer à la gloire du triomphe, ce qui pouvoit la diminuer dans l'esprit des sages, & trouver une compensation odieuse entre les vices & les vertus, il semble qu'il y avoit tout lieu de soupçonner un peu de préparation ; & les auteurs de ces Vaudevilles ne devoient pas toujours se chercher parmi des personnes viles pour la plupart, & sans éducation.

Après avoir découvert la source de la liberté des soldats dans les triomphes, & avoir rapporté les exemples que l'histoire en fournit, M. l'Abbé Nadal pense qu'il y a tout lieu de croire que les vers qui furent chantez dans les premiers triomphes, n'estoient que des hymnes à l'honneur des dieux, mêlez de louanges pour les chefs ; mais que l'abus qui a accoutumé de se glisser dans les cérémonies les plus respectables, tourna ces actions de grâces & ces marques de vénération, en des chansons satiriques.



DU CAMP D'ANNIBAL

SUR LES BORDS DU RHÔNE.

UN passage de Polybe copié par Tite-Live, sur la marche d'Annibal, a donné lieu à quelques réflexions que M. de Mandajors a communiquées à l'Académie. L'historien Grec dit que ce général ayant passé le Rhône, remonta pendant quatre jours le long de ce fleuve, & qu'il campa dans un endroit où est le confluent d'une rivière, nommée dans cet auteur *Σόρος*, & par Tite-Live *Arar*. On ne connoît point celle dont parle Polybe, & Casaubon croit qu'il faut lire *A'ερος*; mais cette correction ne fait que porter dans l'historien Grec, la faute qui est dans l'historien Latin, puisque ce n'est point près du lieu où la Saône se jette dans le Rhône que campa le général Carthaginois.

Philippe Cluvier a fort bien rectifié cet auteur, en disant qu'il falloit lire dans l'un & dans l'autre *Ifara*, l'Isère, & cette correction a été suivie par la plupart des sçavants : mais comme le but que se propose l'Académie, est ou de découvrir la vérité, ou de prêter des preuves à ceux qui l'ont déjà découverte, M. de Mandajors suit exactement le cours du Rhône depuis Lyon jusqu'à la mer, fait connoître les peuples qui habitoient sur ses bords; & suivant Annibal dans tous ses camps, il prouve que c'est dans l'endroit où l'Isère se jette dans le Rhône, que s'arrêta ce général, après les quatre jours de marche dont parlent Polybe & Tite-Live. Il suppose d'abord qu'il passa le Rhône entre Orange & Avignon. Il étoit là à quatre journées de la mer & de l'armée de Scipion, à une journée du pont Saint-Esprit, où Hannon avoit dû passer ce fleuve pour aller attaquer les Barbares; & n'étant alors qu'à dix-huit lieues de l'Isère, il put aisément y arriver en quatre jours, au lieu qu'il étoit à trente-cinq ou quarante lieues de la Saône, où il ne pouvoit conduire que par des marches forcées une armée déjà fatiguée.

Tite-Live s'explique ainsi sur cette marche: *quartis castris*

M iij

Lib. 3.

Lib. 1.

En 1714.

ad insulam pervenit, ibi Arar Rhodanusque amnes diversi ex Alpibus decurrentes, agri aliquantum amplexi confluunt in unum. Ces mots, *ex Alpibus decurrentes*, ne semblent pas convenir à la Saône, qui vient du mont de Vauge, & c'est cette raison qui a obligé Cluvier à rectifier ce passage; mais cette preuve ne suffit pas, puisque Strabon & Ptolémée ont dit aussi que la Saône vient des Alpes; il falloit faire plus d'attention qu'on n'en a fait jusqu'ici, sur les mots *agri aliquantum amplexi*, c'est de-là que M. de Mandajors tire la nécessité de la correction. Ces mots supposent une peninsule formée par deux rivières, qui coulant d'abord assez près l'une de l'autre, s'éloignent ensuite, & viennent se rejoindre; c'est ce que la Saône ne fait point à l'égard du Rhône, dont elle ne s'approche que pour mêler ses eaux avec les siennes; au lieu que l'Isère s'approche du Rhône vers Montmelian, & s'écartant ensuite vers le midi, elle vient enfin se jeter dans ce fleuve, après avoir formé une peninsule d'une partie du Dauphiné. Tite-Live, en parlant du camp où estoit Annibal, dit, *incolunt prope Allobroges*. Ces peuples, en effet, occupoient le bord du Rhône depuis l'Isère jusqu'à Genève; & ceux qui soutiennent que ce camp estoit près de Lyon, ne font pas attention qu'il y auroit eu déjà long-temps qu'Annibal auroit esté au milieu de ces peuples, lorsque l'historien dit qu'il ne faisoit qu'en approcher.

Ces preuves détruisent en même temps l'opinion de M. Doujat, qui met dans Polybe & dans Tite-Live, la Durance au lieu de l'Isère, & celle du P. Menestrier, qui dans son introduction à la lecture de l'histoire, soutient l'ancienne opinion, & marque près de Lyon le camp dont il est ici question. Mais comme quelques auteurs appuyent encore ce sentiment sur un passage tiré de la vie d'Annibal, M. de Mandajors prouve ensuite que cette vie n'est point de Plutarque, & qu'elle n'a esté écrite que plus de douze cens ans après cet historien. La chose n'est plus à présent problématique, on sçait que Donat Acciaïoli est l'auteur de cette vie, ainsi que de celle de Scipion. Pour en estre convaincu, il n'y a qu'à lire l'Epître que cet écrivain adresse à Pierre de Médicis. « Je me suis proposé, dit-il, de «

rédiger dans ce volume, les vies de deux capitaines célèbres, « Scipion & Annibal, que j'avois recueillies de divers auteurs « Grecs & Latins. » François Amyot dit en parlant de ces deux vies, dans son second avis aux lecteurs: *Celles de Scipion & d'Annibal traduites par Charles de Lescluse, ne se trouvent en Grec, ni ne sentent pas aussi l'esprit de Plutarque, ains ont esté écrites en Latin par Donatus Acciaiolus, comme les doctes de nostre temps l'estiment.*

Si Symphorien Champier, dans son traité intitulé, *de Origine civitatis Lugdunensis*, imprimé à Lyon en 1508. avoit lû cette Epître & cette remarque d'Amyot, il n'auroit pas avancé sur la foy de Plutarque, que l'isle où campa Annibal estoit dans le lieu où est aujourd'huy la ville de Lyon. Cet auteur & plusieurs autres ont esté trompez, en ne lisant la vie d'Annibal que dans le recueil de Campanus, composé en 1470. parce que le collecteur n'y a pas distingué les véritables vies de Plutarque de celles d'Acciaoli; ou dans la traduction Italienne de Battista Alessandro Jacobello, qui a supprimé l'Epître d'Acciaoli.

M. de Mandajors blâme ensuite quelques critiques, qui sans avoir fait la moindre attention à cette Epître qui décide la question, ont traité Acciaoli d'imposteur, & l'ont accusé d'avoir voulu confondre ses ouvrages particuliers avec ceux de Plutarque.

SUR UN PASSAGE

DU PREMIER LIVRE DES ROIS.

UN Chanoine, homme de Lettres, ayant consulté M. Pinart sur le véritable sens de ce passage du premier livre des Rois, où, selon la Vulgate, David dit au grand Prestre Abiathar, *Applica ad me Ephod, & applicuit Davidi Ephod:* & luy ayant demandé en conséquence, si David s'estoit revêtu de l'Ephod du souverain Pontife, & s'il avoit consulté par luy-même l'oracle *Urim & Thummim*; M. Pinart à son tour proposa la question à l'Académie, & fit ensuite à son Chanoine la réponse dont voici la substance.

Ch. 30. v. 7.

En 1714

Il y avoit différentes sortes d'Ephod chez les Hébreux, l'un qui n'estoit que de lin, tel que celui dont estoit revêtu David. 1. Reg. c. 6. Cet Ephod estoit tout simple, sans pectoral, sans humeraux, vers. 41. sans inscription du nom des douze Tribus, & par conséquent sans *Urim & Thummim*; c'estoit une tunique faite à peu-près comme le rochet des chanoines, sans manches, fendue par les côtes jusqu'au bas, & sur laquelle on mettoit une ceinture.

Cet Ephod estoit à l'usage des Prestres, des Lévites, des Prophetes, & même des personnes de distinction, dans les cérémonies publiques. Le prophete Samuël portoit un Ephod de pur lin, & les quatrevingt-cinq Prestres que Doëg fit égorger en avoient un semblable. 1. Reg. c. 22.

L'autre sorte d'Ephod, & qui ne pouvoit estre porté que par le grand Prestre, estoit de toute autre matière, *ex hyacintho, purpura, coccino, auro & bysso retortâ*, avec tous les ornements dont l'Ecriture fait mention.

Il n'estoit pas permis à David, tout roy & prophete qu'il estoit, ni à tout autre qu'au souverain Pontife, de se revêtir de cet Ephod; & il n'est pas dit non plus dans cet endroit du premier livre des Rois, que David se soit donné la liberté de prendre cet habit pontifical. On lit dans le texte Hébreu, *לִי אֶת הָאֶפֹּד* *Haggischah na li et haephod*, qui mot à mot ne signifie autre chose, sinon *appropinquare fac quæso ad me Ephod*, ou, selon d'autres, *mei causa, propter me*; de sorte que ce qui résulte de ces paroles, est que, ou David demanda au grand prestre Abiathar son Ephod de lin, afin d'estre en habit plus décent à la consultation de l'oracle, ou que s'il en estoit déjà revêtu, il pria ce Pontife de s'approcher, de se mettre tout auprès de luy, revêtu de son Ephod pontifical, afin qu'il pût entendre, ou distinguer plus aisément la réponse de l'oracle.

Un grand nombre d'interprètes, Cunæus même, & des Rabbins très-habiles, ont cru que David avoit exercé en cette occasion les fonctions du sacerdoce; & c'est l'explication que la plupart des commentateurs ont donnée à ces mots de l'Ecriture, *Regale Sacerdotium*. Ils se font imaginer que la royauté estoit attachée au sacerdoce, & que l'un estoit inséparable de l'autre;

l'autre ; que David estoit prestre & roy tout ensemble ; qu'Aaron & les souverains Pontifes ses successeurs estoient aussi revêtus de l'autorité royale.

Il est vray que le grand Pontife avoit une autorité souveraine dans ce qui concernoit le service divin, le culte, les cérémonies, & sur tout ce qui estoit de discipline ecclésiastique ; mais il n'en exerçoit aucune dans les affaires temporelles. Qu'on parcoure l'histoire de ces souverains Pontifes depuis Aaron jusqu'au temps des Machabées, on n'en trouvera aucun qui se soit attribué la connoissance des matières civiles, ni qui ait prétendu commander les armées, même dans les guerres entreprises par l'ordre de Dieu, & qu'on peut appeller les guerres du Seigneur.

Du temps de la république, les Hébreux avoient des juges pour le gouvernement de l'estat, & les rois succédèrent à ces juges. On ne voit pas non plus, depuis l'établissement de la république des Hébreux jusqu'au temps des Machabées, que les juges, ni les rois leurs successeurs, se soient attribué l'autorité pontificale. Jonathas & Simon furent les premiers qui unirent en leurs personnes la puissance séculière avec la juridiction ecclésiastique ; & depuis, Aristobule grand Prestre, fils de Jean Hyrcan, & petit-fils de Simon de la famille des Asmonéens, se mit la couronne sur la tête, & fut le premier chez les Juifs qui ait esté Roy & souverain Pontife tout ensemble.

Machab. 1.

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des rois parmi les Hébreux, qui ont entrepris sur les droits du souverain Pontife, mais ils n'en ont jamais esté en possession. Le roy Saül fut sévèrement réprimandé par le prophete Samuël, pour s'estre avisé de faire les fonctions du sacerdoce dans un sacrifice qu'il offrit au Seigneur. Cette entreprise luy attira la malédiction de Dieu ; & le roy Ozias fut non seulement très-vertement repris par les Prestres, pour s'estre donné la liberté de brûler & d'offrir de l'encens sur l'autel des parfums, & de faire un holocauste, ce qui estoit une des fonctions du grand Prestre ; mais Dieu le frappa encore de la lèpre, pour s'estre attribué un droit qui n'appartenoit à aucune puissance séculière.

1. Reg. cap. 13. vers. 9.

2. Paral. c. 26.

Ces termes de l'Ecriture, *Regale Sacerdotium*, ne donnoient donc aux rois aucun droit sur la juridiction & le ministère des Prestres, non plus qu'aux Pontifes aucune autorité sur tout ce qui concernoit le gouvernement de l'estat. Jesus-Christ luy-même, qui estoit le grand Prestre & le souverain des Pontifes, ne s'est point mêlé, en cette qualité, des affaires civiles & temporelles.

David estoit trop instruit de la loy, & trop soumis à ce qu'elle ordonnoit, pour croire qu'il ait rien entrepris qui y fût contraire. Pensons que ce roy, qui estoit selon le cœur de Dieu, respecta toujours les droits du sacerdoce; & que voulant consulter l'oracle sur une affaire qui estoit de la dernière importance, puisqu'elle regardoit le salut de son estat, il pria seulement le grand Prestre de s'approcher de luy, afin qu'il pût estre plustost informé de la réponse du Dieu vivant.

Enfin, sans vouloir rapporter ici ce que les Rabbins & les commentateurs disent sur le passage qui a donné lieu à cette discussion, il semble qu'il y a dans l'Ecriture un endroit qui peut confirmer le sentiment de M. Pinart, & qu'il est assez étonnant qu'on n'ait pas appliqué à la question dont il s'agit. *Reg. 3. c. 2.* Salomon, après la mort de David, relégua le grand Prestre Abiathar à sa maison de campagne, en luy disant que quoyqu'il fût digne de mort, il luy pardonnoit, en considération de ce qu'il avoit porté l'Ephod devant son pere.



DES JUIFS HELLENISTES.

QUOYQUE de sçavants critiques du dernier siècle ayent cherché avec soin qui estoient les Hellénistes dont il est fait mention dans les chapitres 6. 9. & 11. des Actes des Apôtres, M. Fourmont n'a pas laissé de proposer encore sur ce sujet de nouvelles conjectures : il commence d'abord par exposer le sentiment de ceux qui ont déjà traité cette matière. Scaliger, dit-il, a cru que les Hellénistes n'estoient autre chose que les Juifs d'Alexandrie. Heinsius donne ce nom à tous ceux qui parloient la langue ou le dialecte Hellénistique, c'est-à-dire, celui des 70. qui ont traduit la Bible. Selon Saumaïse, les Hellénistes estoient des prosélytes Grecs; & selon M. Simon, il y avoit deux sortes de Juifs, les Hébreux, c'est-à-dire, les Chaldéens, & les habitants de la Palestine; & les Hellénistes, c'est-à-dire, tous ceux qui parloient Grec. Enfin, Vossius soutient que la nation Juive, s'estant partagée en deux factions, avoit donné par-là occasion aux deux noms de Juifs & d'Hellénistes : le Juif estoit celui qui souffroit avec peine la domination étrangère, & ce sont les zélés dont parle Joséphe; l'Helléniste, au contraire, s'estant soumis à l'empire des Grecs, s'accommodoit des mœurs & des coutumes de ces peuples; tels sont ceux dont parlent les livres des Machabées. M. Fourmont examine les raisons dont tous ces sçavants se sont servis pour appuyer leur sentiment; & après les avoir réfutées, il propose deux solutions sur cette difficulté.

Ce qui a trompé, dit-il, les plus habiles critiques, c'est qu'ils ont supposé que les Hellénistes du chapitre 6. & du chapitre 9. des Actes, estoient les mêmes que ceux dont il est parlé dans le chapitre 11. mais il est évident que les premiers sont des Chrétiens prosélytes, & les autres des Gentils : il faut donc trouver des personnes à qui le nom d'Helléniste convienne dans ces deux estats, ce qu'aucun de ces critiques ne s'est avisé de chercher. Ainsi, dit M. Fourmont, les premiers Hellénistes

En 1716.

Act. 6, v. 1.

font les Syriens, qui ayant esté soumis par les Grecs, s'accommodèrent bientoſt & de leurs mœurs & de leurs coùtumes. Il y avoit dans cette nation beaucoup de Juifs ; & voilà les Hellénistes des chap. 6. & 9. qui furent piquez, dit le texte ſacré ; contre les Hébreux, c'eſt-à-dire, contre les Juifs de la Paleſtine : « En ce temps-là, le nombre des diſciples ſe multipliant, il s'éleva un murmure des *Juifs* Grecs contre les *Juifs* Hébreux, de ce que leurs veuves eſtoient mépriſées dans la diſpenſation de ce qui ſe donnoit chaque jour. » *Factum eſt murmur Græcorum adverſus Hebræos, eo quod deſpicerentur in miniſterio quotidiano viduæ eorum.* Les Hellénistes du chapitre 11. doivent eſtre ces Gentils auxquels la viſion de Saint Pierre permettoit de prêcher l'Evangile.

M. Fourmont appuye ſon opinion par quelques paſſages de Joſéphe, & par le Talmud, dans lequel les noms de Syrien & de Payen, de Syrien & d'Helléniste, ſont des mots ſynonymes ; & ſi, ajoute-t-il, les Actes des Apôtres ont eſté écrits d'abord en langue Syrienne, comme il le croit, la choſe ne ſouffre plus de difficulté, puisq'ue l'Ecriture ſe ſera ſervie du mot *Arami*, par où elle a toûjours entendu les Syriens : les premiers, par conſéquent, ſeront ceux de ce peuple qui avoient embrasſé le Judaïsme ; & les autres, ceux qui eſtoient encore dans les ténèbres de l'idolatrie.

Ant. lib. 20.
cap. 2.

Si l'on n'eſt pas content de cette ſolution, M. Fourmont en propoſe une ſeconde, & il ſoupçonne qu'au lieu de Ελληνιστῶν, les premiers exemplaires portoient Ε'λαινιστῶν avec une ſeule λ. En ce cas-là, les *Helénistes* doivent eſtre les Adiabéniens de la ſuite d'Hélène reine d'Adiabéne, qui, ſelon Joſéphe, embrasſa le Judaïsme, vint demeurer à Jérusalem, & y amena pluſieurs de ſes ſujets, qui ſ'eſtant auſſi convertis, furent nommez *Helénistes*, comme les officiers d'Hérode ſont appelez dans l'Evangile les Hérodiens. Cela ſuppoſé tout eſt facile à expliquer dans les deux premiers endroits des Actes dont on a parlé ; les Helénistes ſont les Juifs Adiabéniens, & ceux du chap. 11. ſont les mêmes peuples encore attachez à l'idolatrie, & à qui les Apôtres ont permiſſion d'annoncer l'Evangile.

SI DANS L'ŒDIPE DE SOPHOCLE,

le Chœur est la troupe des Sacrificateurs, ou si c'est le Peuple même, représenté par les principaux Citoyens?

LA question dont il s'agit ici est très-importante, & mérite d'être approfondie, puisque c'est de là que dépend la connoissance de toute la disposition des pièces dramatiques des Grecs.

M. Dacier expliquant dans ses commentaires sur l'Art Poétique d'Aristote, la nature de l'action du Poème dramatique, fait voir que ces actions ne peuvent être que de deux sortes; car, ou elles commencent avant que le peuple qui y doit avoir quelque part soit assemblé, ou c'est l'assemblée du peuple qui commence l'action. Il y a des exemples de ces deux sortes d'actions, continue cet auteur, & l'Œdipe de Sophocle est de l'espèce de celles où le chœur est le premier sur le théâtre. Le grand prestre de Jupiter, accompagné de beaucoup d'autres prestres, & de l'élite de la jeunesse, va se prosterner devant l'autel qu'on avoit élevé à ce dieu près du palais d'Œdipe; c'est le lieu de la scène: les cris & les gémissements obligent le prince de sortir pour en sçavoir le sujet, & c'est ce qui fait l'ouverture de la pièce. Œdipe ordonne au prestre de Jupiter & aux enfans de se lever, & d'aller assembler le peuple, & les autres prestres qui restent avec quelques vieillards, composent le chœur de cette Tragédie.

M. Boivin le cadet, au contraire, pense que ce prestre estoit seul avec les enfans, & qu'étant sorti par l'ordre du prince, il ne reste personne sur le théâtre pour former le chœur, jusqu'à l'arrivée du peuple, qu'il suppose avoir esté assemblé aux environs.

On va exposer le plus brièvement qu'il sera possible, les raisons qu'apportent ces deux Académiciens, dont la dispute a esté accompagnée de toute la politesse qui convient à de véritables sçavants.

M. Boivin pense que la décision de ce point de critique , dépend de l'explication de cet endroit de la premiere scène de l'Œdipe de Sophocle :

οἱ ᾗ σὺν γήρα βαρεῖς
 ἱερεῖς. ἐγὼ μὲν Ζεῦός.

Œdipe sort de son palais , & voit une troupe d'enfants couronnez de rameaux , à la manière des supplians ; il leur adresse d'abord la parole , ensuite il ordonne au grand prestre de Jupiter , qui leur sert comme d'introducteur , de répondre pour eux. » Le » grand prestre commence ainsi son discours. « Maître absolu de » ma patrie , puissant Œdipe , vous nous voyez ici près de vos » autels , & vous voyez quels sont nos âges ; de tendres enfans » qui ne peuvent pas encore étendre bien loin leurs foibles aîles , » & des prestres accablez du poids de la vieillesse. Moy , Prestre » de Jupiter , & ces enfans , l'élite & la fleur de la jeunesse » Thébaine. »

Il s'agit de sçavoir si le pluriel οἱ ᾗ σὺν γήρα βαρεῖς ἱερεῖς , & des prestres accablez du poids de la vieillesse , doit se prendre à la lettre , ou s'il est ici pour le singulier ; s'il signifie plusieurs prestres , ou s'il n'en signifie qu'un. L'ancien Scholiaste est pour ce dernier sentiment ; il décide que ce pluriel , & des prestres accablez du poids de la vieillesse , ne marque pas plusieurs prestres , mais un seul ; que le grand prestre de Jupiter se sert ici du pluriel , en parlant de luy-même & de luy seul , puisque quelques lignes plus bas , il ajoute expressément qu'il n'y avoit qu'un seul prestre avec la troupe des enfans.

M. Boivin observe qu'il est assez ordinaire à Sophocle d'employer ainsi des pluriels pour des singuliers. La seule tragédie d'Œdipe en fournit plusieurs exemples. En voici un , tiré du dernier acte. Jocaste en pleurs déteste la couche où il luy est né un mari de son mari même , & où elle a eu des enfans de son propre fils. Le texte porte qu'elle déplore cette triste couche , où elle a eu des époux de son propre époux , & des enfans de ses enfans mêmes. Or Jocaste n'a pas eu de son premier époux plusieurs autres époux ; elle n'a eu de Laïus qu'Œdipe ; διπλοῦς ἀνδρας est donc ici pour ἓνα ἀνδρα , ou pour ἄλλον ἀνδρα. Les

enfants que la même Jocaste dit avoir eus de ses enfants , elle ne les a pas eus de plusieurs , mais d'un seul , qui est Œdipe ; ἐκ τέκνων est donc ici pour ἐκ τέκνου. Il seroit trop long de rapporter les autres exemples de pluriels employez pour des singuliers dans la seule tragédie d'Œdipe. On objectera peut-être que dans tous ces endroits-là , les pluriels sont des figures , mais ne sera-t-il pas permis de dire aussi que dans l'endroit en question , le pluriel οἱ ἃ συνὲ γήρα βαρεῖς ἱερεῖς est une figure ? « Vous voyez ici , dit le grand prestre , deux âges bien diffé- « rents. Vous voyez de tendres enfants & de vieux Sacrificateurs. » M. Boivin sent dans ce pluriel une expression figurée & emphatique , qui dit quelque chose de plus que s'il s'estoit contenté de dire tout simplement , & un vieux Sacrificateur. C'est comme s'il disoit , vous voyez dans ces enfants la jeunesse la plus tendre , & dans ma personne la vieillesse la plus vénérable ; il exagère son âge , & se multiplie en quelque façon , pour augmenter le respect & la compassion dûs à la vieillesse , aussi bien qu'à son caractère.

Œdipe ne dit pas un seul mot dans les deux scènes dont ce premier acte est composé , qui s'adresse à d'autres prestres qu'à celui de Jupiter. Les prestres des autres dieux seroient-ils donc si méprisables , qu'ils ne méritassent pas d'être apostrophés une seule fois , & ne paroîtroient-ils sur la scène que pour s'y montrer , & pour y faire une si mauvaise figure ? Enfin , s'il y avoit d'autres prestres que celui de Jupiter , conviendrait-il à celui-ci , après avoir dit , Moy , prestre de Jupiter , de ne pas adjoûter , & ceux-ci , prestres des autres dieux ? La construction même paroît bizarre , car l'ordre naturel ne seroit pas de dire , moy , prestre de Jupiter , & ceux-ci , l'élite de la jeunesse Thébaine , mais de dire , moy , prestre de Jupiter , & ceux-ci des autres dieux. Aussi s'est-il trouvé des interprètes qui , pour sauver la construction , ont entendu par οἱ δὲ τ' ἡϊθέων λεκτοί , & ont prétendu que le mot ἡϊθέων estoit ici pour Διοσκουέων. M. Boivin aimeroit beaucoup mieux corriger avec M. Fourmont , & lire , οἱ δὲ ἄλλοι θεῶν λεκτοί , ce qui feroit un très-bon sens dans une construction exacte. Mais comme on n'a pas besoin ici d'une

troupe de prestres, il n'est pas nécessaire d'en introduire, par une correction qui n'est appuyée de l'autorité d'aucun manuscrit.

On peut opposer au scholiaste Grec, & à toutes les raisons qu'on vient d'alléguer, l'autorité de M. Dacier ; mais c'étoit à luy-même que M. Boivin appelloit de sa décision, comme à un juge aussi équitable qu'éclairé. « Je me suis déclaré, dit M. Dacier, contre la remarque du scholiaste Grec, qui prétend que le grand prestre de Jupiter est seul ici avec cette troupe d'enfants. Ce sentiment est démenti par la suite, car à la fin de l'acte, après que les enfants s'en sont allez pour faire assembler le peuple, les vieillards restent, & composent le chœur. »

La raison qui a déterminé M. Dacier à s'écarter de l'interprétation de l'ancien scholiaste, est décisive, si ce qu'il suppose est véritablement tel qu'il le suppose ; mais M. Boivin ne voit rien qui prouve ce que M. Dacier avance, qu'à la fin de l'acte, les enfants s'en vont pour faire assembler le peuple, & que les vieillards restent, & composent le chœur. Au contraire, il prétend que la commission d'assembler le peuple est donnée, non point aux enfants, mais à un personnage muet, qui n'est point nommé. « Enfants, dit Œdipe, levez-vous, & emportez ces rameaux convenables à des suppliants, & que cependant quelqu'autre assemble ici le peuple de Cadmus. » A l'égard des vieux sacrificateurs, qui, selon M. Dacier, doivent rester pour composer le chœur, il ne paroît pas qu'il en soit fait aucune mention dans aucun autre endroit de la pièce. A la fin du premier acte, le grand prestre ordonne aux enfants de se retirer : « Enfants, dit-il, levons-nous, nous ne sommes venus ici que pour entendre ce que le prince nous annonce. » En s'exprimant de la sorte, il est visible qu'il se retire avec les enfants ; & s'il y avoit avec luy une troupe de sacrificateurs qui dût rester pour former le chœur, il faudroit qu'il restât avec cette troupe, ou bien qu'il dît quelque chose pour s'excuser de ne pas demeurer avec eux ; car il n'y auroit rien de plus mauvais sens, qu'ayant à former un chœur composé de vieux sacrificateurs, le seul prestre de Jupiter se retirât, luy qui devoit estre le premier, & comme le chef de toute la troupe.

La question,

La question , selon M. Dacier , est de sçavoir qui sont ceux qui composent le chœur de cette pièce. Le scholiaste Grec prétend que dans le moment que le grand prestre s'en va avec cette troupe d'enfants , il arrive un certain nombre d'habitants de Thèbes , qui font le chœur.

M. Boivin répond à cela , que le chœur qui arrive , soit qu'il soit composé d'un certain nombre de Thébains , ou de tout le peuple , comme le scholiaste semble l'insinuer , ne fait point voir qu'il sçache l'oracle que Créon vient de rapporter. Il sçait bien qu'il est venu un oracle , mais il ne sçait pas ce que dit cet oracle. Le bruit se répand dans Thèbes , qu'il y a un oracle. Le chœur paroît aussi-tôt , & demande quel est cet oracle , dont on ne luy a encore rapporté ni les termes ni la substance. Une preuve même que le chœur ne peut pas estre cette troupe de sacrificateurs supposée par M. Dacier , c'est que le chœur , dans le premier intermède , ignore absolument ce qui est ordonné par l'oracle , & ne dit pas un seul mot de l'unique moyen de faire finir la peste , qui est de punir le meurtrier de Laius ; ce qui seroit fort étrange , si ce même chœur estoit composé d'une troupe de prestres qui eussent esté présents , comme le grand prestre de Jupiter & la troupe des enfants , à l'arrivée de Créon & à son entretien avec Œdipe , puisqu'ils auroient entendu de la bouche même de Créon les propres termes de l'oracle.

Voici , au reste , ce que pense M. Boivin de la constitution du chœur dont il s'agit ici. Ce chœur , selon luy , n'est point une troupe de vieux sacrificateurs , mais tout le peuple représenté par une troupe d'honorables citoyens , qui ont part au gouvernement , & qui sont comme le conseil du prince ; ils sont appellez *ἀνδρες* , c'est-à-dire , *Seigneurs* , par Jocaste même qui est leur reine. Et au commencement du dernier acte , on les apostrophe ainsi : *O vous qui de tout temps jouissez ici des premiers honneurs !* Dans toute la pièce on ne trouve pas un seul endroit bien lû & bien expliqué , où ils soient nommez *vieillards*. On peut néanmoins supposer vraisemblablement , avec un des scholiastes , que ce sont des vieillards , ou du moins des personnes

d'un âge mûr. Après tout, il n'y a rien de plus naturel que la manière avec laquelle Sophocle introduit le chœur sur la scène. Œdipe, à la fin du premier acte, congédie les enfants & le vieux sacrificateur qui les a amenez; ensuite s'adressant à un de ses officiers, il luy ordonne d'assembler le peuple dans le lieu même où est la scène, c'est-à-dire, aux portes du palais. Le sacrificateur se retire, emmène les enfants, & au même instant le chœur entre. Il est visible que le chœur ne peut estre autre chose que le peuple, qui, dans l'impatience où il estoit de sçavoir la réponse de l'oracle, estoit accouru des places voisines, & auquel il n'a fallu qu'un instant pour s'avancer. Le lieu destiné à recevoir le chœur, ne peut pas contenir une si nombreuse multitude. Les plus vénérables & les plus qualifiez prennent place sur le théâtre, & c'est proprement ce qui fait le chœur; les autres se répandent aux environs, & occupent les différentes avenues du palais d'Œdipe. Le chœur entre en chantant, ou plustost en continuant de chanter, car dès auparavant on chantoit des hymnes par toute la ville.

Mais, poursuit M. Boivin, ce qui paroît prouver invinciblement que dans cette tragédie le chœur est tout le peuple, c'est que dans la scène qui suit immédiatement le premier intermède, Œdipe parlant au chœur, adresse la parole à tout le peuple. « Citoyens de Cadmus, dit-il, voici ce que je vous déclare à tous » publiquement : quiconque de vous a connoissance du meurtre » de Laius fils de Labdacus, je luy ordonne de me révéler ce » qu'il en sçait. » Le reste de la scène suppose nécessairement la présence de tout le peuple. Aussi le chœur, ou plustost le chef de la troupe, répond au nom de tous les Thébains : « Je ne » suis ni le meurtrier ni le complice du meurtre de Laius. » Comment après cela peut-on soutenir que le chœur de cette tragédie soit cette troupe de sacrificateurs, qu'on a cru appercevoir dans le commencement du premier acte? Il n'y a pas même d'autre moyen de concilier les contradictions apparentes qui se rencontrent en différents endroits de la pièce, où le discours s'adresse au chœur, tantost comme à une seule personne, tantost comme à une troupe d'honorables citoyens, & tantost comme

à tout le peuple, qu'en reconnoissant que le chœur dans cette pièce est tout le peuple, représenté par une troupe de citoyens du premier rang, & par le chef ou l'orateur de cette troupe.

M. Dacier, dans une dissertation qu'il lut peu de jours après à l'Académie, soutint par de nouvelles raisons le sentiment qu'il avoit déjà exposé dans son commentaire sur la poétique d'Aristote; & après avoir déclaré que c'est moins M. Boivin qu'il attaque, que l'ancien scholiaste Grec qui l'a induit en erreur, il entre en matière, & fait voir que le scholiaste n'a nullement compris la constitution de la tragédie d'Œdipe, puisqu'il a cru qu'après que le prestre de Jupiter s'est retiré avec les enfants, il ne reste personne sur le théâtre, & que c'est le peuple, que le prestre de Jupiter a envoyé avertir de venir s'assembler, qui constitue le chœur. On va voir dans ses principes, non seulement que cela n'est point, mais que cela ne sçauroit estre.

Le scholiaste explique le 17.^e vers d'une manière fort étrange. Le grand prestre montre à Œdipe ceux qui sont prosternés au pied de son autel. « Vous voyez, dit-il, l'âge & l'estat de ceux « qui sont ici prosternés devant vostre autel; ceux-là sortent à « peine de l'enfance, & ceux-ci que vous voyez accablez sous le « poids des ans, ce sont les principaux sacrificateurs de tous nos « temples. » Il prend ce pluriel pour le singulier, & il prétend « que le grand prestre dit : » Et ceux-ci accablez sous le poids des « ans, ce sont les grands prestres; » pour dire, & moy je suis le « grand prestre. Mais comment ce scholiaste a-t-il pû s'imaginer que le prestre de Jupiter, en montrant tout simplement à Œdipe ceux qui composent cette assemblée, se soit servi de ce pluriel pour le singulier; & qu'après avoir dit *οἱ μὲν*, en parlant de cette jeunesse, il ait dit ensuite *οἱ δὲ*, pour ne parler que de luy seul? C'est une figure trop emphatique pour une simple narration, où le fait doit estre nuement exposé. Après tout, il ne faut pas, selon M. Dacier, aller chercher bien loin la preuve que cette explication est insoutenable & de très-mauvais sens, le vers suivant nous la fournit; car après que le grand prestre a dit :

οἱ δὲ σὺν γήρα βαρεῖς

Τερεῖς.

Oij

Il adjoûte tout de suite ,

Εἰ γὰρ μὲν Ζῆνός. *Ego quidem Jovis.*

Il faut donc aux yeux que le sens naturel & littéral de ce passage est : « Ceux-ci accablez sous le poids des ans , ce sont les grands » prestres des autres dieux , & moy je suis celui de Jupiter. » Le passage est très-bien marqué ; s'il avoit employé ce οἱ ἑ , ceux-ci , pour dire moy , jamais il n'auroit adjoûté εἰ γὰρ μὲν , & moy ; cela seroit trop ridicule.

Mais on a souvent employé des pluriels pour des singuliers ; dit M. Boivin ; les exemples en sont fréquents , & l'on en trouve plusieurs dans cette même tragédie. Il cite à ce sujet plusieurs passages de l'Œdipe, où en effet les pluriels sont pour des singuliers. M. Dacier n'en rapporte que deux ici , qui sont autant que mille. C'est Œdipe qui parle dans l'un & dans l'autre. Dans le premier passage , voici à peu-près comme ce prince s'exprime : « Je me trouve en même temps le fils de ceux dont je ne » devois pas estre le fils , j'habite avec les personnes avec lesquelles je ne devois jamais habiter , & je tue de ma propre » main ceux qui m'ont donné la vie. » On voit là que le pluriel ceux désigne Laïus , & que celles désigne Jocaste.

Ces pluriels sont encore employez bien merveilleusement dans ce passage si sublime de la seconde scene du cinquième acte. « O nocés , fatales nocés ! vous m'avez engendré , & après m'avoir » engendré , vous avez fait rentrer le sang qui m'a donné la » vie ; vous l'avez fait rentrer dans les mêmes flancs où vous » m'avez formé , & par-là vous avez produit des peres , des freres , » des fils , des maris , des femmes & des meres , & tout ce que » l'on peut concevoir de plus abominable & de plus affreux. » Ces pluriels sont ici très-heureusement employez. Œdipe a la tête remplie de tant d'images affreuses , que par ces pluriels il multiplie en quelque sorte ses maux , & les rend plus sensibles. Des singuliers ne feroient pas , à beaucoup près , le même effet , & répondroient mal à la passion & à l'estat où il se trouve. « Il n'y a rien quelquefois , dit Longin , de plus magnifique que » les pluriels , car la multitude qu'ils renferment donne du son &

de l'emphase. Tels sont ces pluriels qui sortent de la bouche « d'Œdipe, *ô nocés, fatales nocés ! &c.* Tous ces différents noms « ne veulent dire qu'une seule personne, sçavoir, Œdipe d'une « part, & sa mere Jocaste de l'autre : cependant par le moyen de « ce nombre ainsi répandu, Sophocle multiplie en quelque façon « les infortunes d'Œdipe. Mais, adjoûte Longin, il faut bien « prendre garde à n'employer ces pluriels que bien à propos, & « dans les endroits où il faut amplifier ou multiplier, ou exagérer, « & dans la passion, c'est-à-dire, quand le sujet est susceptible « d'une de ces choses, ou de plusieurs : car, d'attacher par-tout « ces cymbales & ces sonnettes, cela sentiroit trop son sophiste. » Voilà un précepte très-sage & très-important. Ce rhéteur ne se contente pas de nous montrer en quelles occasions il faut employer ces pluriels, il nous enseigne encore en quelles occasions il seroit mal de les employer. Or si le grand prestre de Jupiter avoit employé ici ce *οἱ ἄνδρες βασιλεῖς ἱερεῖς*, pour dire, *je suis le grand prestre*, le poète auroit-il bien obéi au précepte de Longin, & ce rhéteur n'auroit-il pas trouvé le grand prestre un vray sophiste ?

A la fin du premier acte, Œdipe ordonne à ces enfants de se lever. Sur cela les prestres & les enfants se levent, & le prestre de Jupiter, en se retirant, envoie quelqu'un dans les places, avertir le peuple de venir s'assembler. « Mes enfans, levons-nous, dit le grand prestre, puisque nous n'estions venus que « pour demander ce que le roy nous accorde. Qu'Apollon qui « nous a envoyé un oracle, veuille nous estre propice, & faire « cesser tous nos maux. » Il part, & en même-temps le chœur « commence, & chante : *Divin oracle de Jupiter*, &c. Il n'y a pas le moindre intervalle entre deux ; comment peut-on donc concevoir que c'est ce peuple qu'Œdipe ordonne de faire assembler, qui fait le chœur ? Cela est impossible, & il est bien plus naturel de penser que ce sont ces mêmes prestres qui estoient prosternés avec ces enfans au pied de l'autel, qui restent, & qui font ce premier intermède. Dans la suite, le peuple, à mesure qu'il arrive, se joint à eux. Sophocle auroit fait une faute énorme, & péché contre toute la vraisemblance, s'il avoit supposé

que c'est ce peuple qui en arrivant compose le chœur, & qui chante : *Divin oracle de Jupiter, &c.* Cela paroîtra encore plus impossible, si l'on se remet devant les yeux l'éloignement des places, où le peuple estoit dispersé autour des deux temples de Pallas & de l'autel d'Isménus. Cet autel d'Isménus estoit l'autel d'Apollon, qui estoit près d'une des portes de Thèbes. Comment donc peut-on supposer qu'on a eu le temps de faire venir ce peuple ; & comment ce peuple vient-il dans un instant chanter cet intermède ? cela est hors de toute vraisemblance. A l'égard de ce que prétend M. Boivin, que le chœur ne sçait point l'oracle, qu'il sçait seulement qu'il en est venu un ; M. Dacier soutient que le texte même prouve que ce chœur sçait fort bien que Créon a rapporté un oracle, &c. qu'il en sçait même les termes, mais qu'il ignore encore ce qu'ils signifient ; qu'il ne les comprend point, & que c'est ce qui le met en peine. Le scholiaste a donc très-mal jugé de cet intermède, lorsqu'il a prétendu que dans le moment que le grand prestre se retire avec la troupe d'enfants, & qu'on va faire assembler le peuple, ce peuple arrive, & compose le chœur. L'opinion de ce scholiaste est, selon M. Dacier, absolument insoutenable ; car outre qu'il n'y a pas la moindre partie d'une minute entre le départ du grand prestre & le commencement du chœur, d'où ce peuple pourroit-il sçavoir l'oracle que Créon a apporté, s'il ne fait qu'arriver sur le théâtre ?



E X A M E N
D'UN PASSAGE DE PLATON
SUR LA MUSIQUE.

L'OPINION reçue le plus communément parmi les modernes, touchant la Musique des anciens, est qu'ils n'ont point connu celle que nous appellons Musique à plusieurs parties, c'est-à-dire, dans laquelle ces différentes parties forment, chacune à part, un chant suivi, & s'accordent toutes ensemble, comme il arrive dans nostre contrepoint, soit simple, soit composé. C'est le sentiment de la plupart de nos sçavants, entr'autres, 1.^o du fameux traducteur Amyot, comme on le peut voir à la tête de la version Françoisé qu'il a donnée du Traité de Plutarque sur la Musique; 2.^o de Jean Wallis, célèbre Mathématicien Anglois, pag. 316. & 317. de son Appendice des Harmoniques de Ptolémée; 3.^o de Claude Perrault Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, & membre de l'Académie Royale des Sciences, dans ses Commentaires François sur Vitruve, & dans une dissertation sur la Musique des anciens, imprimée à la fin du second volume de ses Essais de Physique.

M. l'Abbé Fraguier ne pouvant se persuader que l'antiquité, si éclairée dans la connoissance des beaux arts, & si ingénieuse à les perfectionner, ait ignoré l'assemblage de plusieurs parties dans le concert des voix & des instruments, ce qu'il appelle le chef-d'œuvre de la Musique ou l'Harmonie, a cru rencontrer heureusement dans un passage de Platon, de quoy détruire un préjugé si défavantageux, selon luy, aux Grecs & aux Romains.

En 1716.

Ce passage se trouve dans le VII.^e livre des Loix, où Platon ordonne que les jeunes gens apprendront la Musique depuis l'âge de treize ans jusqu'à seize; que le profit de ces trois années d'étude sera de chanter avec la lyre à l'unisson, & de distinguer dans la Musique, les airs qui sont conformes aux mouvements de la vertu, d'avec ceux qui portent le caractère de quelque

sentiment déréglé. C'en est assez pour le Législateur, dit M. l'Abbé Fraguier. Mais comme la composition harmonique avoit un grand attrait pour des esprits tels qu'estoient les Grecs, & que d'ailleurs elle estoit remplie de difficultez, qui ne pouvoient se vaincre que par une longue étude, il falloit les précautionner contre la passion de s'y livrer, & faire un réglemeut qui les empêchât de donner à la composition, un temps destiné à quelque chose de meilleur. Voici le passage en Grec. *Τούτων*

*Plato, lib. 7.
de Legib. p.
812. D. H.
S.*

ῥῖνω δὲ χᾶειν, c'est-à-dire, pour démêler le bon d'avec le mauvais, τοῖς φθόγοις τῆς λύρας προαρχῆσθαι, σαφινείας ἕνεκα τῶν χορδῶν, τὸν τε κιθαριστὴν ἔτ' παιδευόμενον, ἀποδιδόντας πρόχορδα τὰ φθέγματα τοῖς φθέγμασι. Ce qui suit est proprement le passage que M. l'Abbé Fraguier examine : *τίω δ' ἐπερφωνίαν ἔ ποικιλίαν τῆς λύρας, ἄλλα μὲν μέλη τῶν χορδῶν ἰσῶν, ἄλλα ὃ τῷ μελωδίαν ξυυθέντος ποιητοῦ. ἔ δὴ καὶ πυκνότητ' αὐτῇ μανότητι, ἔ τάχος βραδυτήτι, ἔ ὀξύτητ' αὐτῇ βαρύτητι, σύμφωνον ἔ ἀντίφωνον παρεχομένους, ἔ τῶν ῥυθμῶν ὡσαυτως παντοδαπὰ ποικίλματ' αὐτῶν προσαρμόζοντάς τοις φθόγοις τῆς λύρας. πάντ' αὖ οὐδ' αὖ τὰ τοιαῦτ' αὐτῇ μὴ προσφέρῃν τοῖς μέλλουσιν ἐν τρισὶν ἔτεσι τὸ τῆς μουσικῆς χρήσιμον ἐκλήψεσθαι δεῖ τάχους. Τὰ γὰρ ἐναντία ἀλλήλα ἁντάττοντα δυσμαδίαν παρέχει. δεῖ ὃ ἐτι μάλιστα εὐμαθεῖς εἶναι τοὺς νέους.* C'est-à-dire : Pour ce qui est de la différence & de la variété qui se trouvent dans l'accompagnement de la lyre, les cordes faisant un chant, tandis que la mélodie composée par le Poëte, en produit un autre ; car alors c'estoit le Poëte qui mettoit ses vers en Musique ; d'où résulte l'assemblage de la densité avec la rareté, de la vitesse avec la lenteur, de l'aigu avec le grave, d'où résultent encore la consonance & la dissonance ; de plus, sçavoir ajuster le rythme, la mesure & le mouvement, à tous les sons de la lyre : tout cela ne doit point estre l'objet des études d'une jeunesse, qui doit, en trois ans, saisir ce que la Musique a de bon & d'utile. Des choses contraires entr'elles, & qui s'embarrassent l'une l'autre, pourroient rendre moins propres aux sciences, de jeunes esprits qui doivent apprendre avec facilité.

Avant que de tirer les conséquences de ce passage, M. l'Abbé Fraguier juge à propos de repasser sur sa traduction.

Il observe

*Musici, qui
etiam quon-
dam iidem
Poëtæ. Craf-
sus apud Cic.
lib. 3. de
Orat. num.
44. R. S.*

Il observe en premier lieu, qu'il a traduit, avec Marsile Ficin, comme s'il y avoit dans le grec $\kappa\eta$ avant $\sigma\acute{\upsilon}\mu\phi\omega\nu\omicron\nu$; que Ficin est le premier qui ait traduit Platon en latin, qu'il n'en a point donné le grec; qu'on peut croire que dans son manuscrit il a lû $\kappa\eta$, puisqu'il a traduit & ; que c'est ainsi que raisonne Henri Estienne dans cent endroits de ses Remarques sur Platon, & en particulier dans une note marginale sur un endroit du Ménon, où il juge que Ficin avoit lû $\kappa\eta$; qu'enfin, ce que Henri Estienne dit sur le passage du Ménon, & sur une infinité d'autres, au sujet du &, &, que Ficin a lû dans son manuscrit, luy M. l'Abbé Fraguier le dit sur celuy-cy du livre VII. des Loix.

Plato, in
Menone, p.
82. B.

Il observe en second lieu, qu'il a traduit $\alpha\nu\tau\acute{\iota}\phi\omega\nu\omicron\nu$ par *dissonance*, parce que Ficin, Janus Cornarius, Serranus ont traduit ce mot par celuy de *dissonum*, l'ayant sans doute regardé comme mis en opposition avec $\sigma\acute{\upsilon}\mu\phi\omega\nu\omicron\nu$, pour $\alpha\sigma\acute{\upsilon}\mu\phi\omega\nu\omicron\nu$: qu'il sçait que tout ce qui est $\alpha\nu\tau\acute{\iota}\phi\omega\nu\omicron\nu$ n'est pas $\alpha\sigma\acute{\upsilon}\mu\phi\omega\nu\omicron\nu$, mais que comme tout $\alpha\sigma\acute{\upsilon}\mu\phi\omega\nu\omicron\nu$ est aussi $\alpha\nu\tau\acute{\iota}\phi\omega\nu\omicron\nu$, la raison de l'opposition le luy fait prendre de même, pour signifier *dissonance*; la préposition $\alpha\nu\tau\acute{\iota}$ estant susceptible de tout sens qui emporte contrariété, $\alpha\nu\tau\iota\lambda\acute{\epsilon}\gamma\eta\nu$, *contredire*, $\alpha\nu\tau\iota\lambda\omicron\gamma\acute{\iota}\alpha$, *contradiction*: qu'il a donc pris $\alpha\nu\tau\acute{\iota}\phi\omega\nu\omicron\nu$ comme un terme général opposé à $\sigma\acute{\upsilon}\mu\phi\omega\nu\omicron\nu$, & qu'il a cru que $\epsilon\nu\alpha\nu\tau\iota\alpha\ \alpha\lambda\lambda\eta\lambda\alpha\ \alpha\epsilon\rho\acute{\alpha}\tau\tau\omicron\nu\tau\alpha$ tomboit principalement sur ce mot, & que Platon vouloit dire ici, comme il dit ailleurs, $\alpha\sigma\acute{\upsilon}\mu\phi\omega\nu\omicron\nu\ \epsilon\acute{\iota}\nu\alpha\iota\ \&\ \epsilon\nu\alpha\nu\tau\iota\alpha\ \lambda\acute{\epsilon}\gamma\eta\nu$, *estre mal d'accord & se contredire*; d'autant plus qu'il se ressouvenoit de la manière dont Platon, dans un autre endroit, explique comment les dissonances se réduisent à la consonance.

Plato, in
Tim. p. 80.
A. R.

Il semble, dit M. l'Abbé Fraguier, que Platon ait voulu prévenir les chicanes que la postérité pourroit faire sur la Musique de son temps; car ce qu'il auroit pû dire en un seul mot, il l'explique dans un si grand détail, qu'à peine en pourrions-nous trouver d'autres, si nous voulions décrire nostre harmonie la plus composée.

En effet, continue M. l'Abbé Fraguier, pourroit-on, dans un discours qui ne seroit pas un traité de Musique, employer des termes plus significatifs que $\pi\omicron\iota\kappa\iota\lambda\acute{\iota}\alpha$ & $\epsilon\tau\epsilon\rho\omega\nu\acute{\iota}\alpha$, pour

Plato, lib. 4.
de Rep. pag.
443. D. E.

signifier toute la variété & tout le jeu du contrepoint ? Ces deux mots ne comprennent-ils pas tout ce que nous nommons *accompagnement* d'une voix, c'est-à-dire, un concert rempli de dessus, de basses, des parties du milieu, & d'autres encore, s'il y en a, & *εἰ ἄλλα ἄρτα μετὰ τὸ τυχεῖν ὄντα*, comme dit Platon dans un autre endroit ? Ajuster la densité avec la rareté, (*πυκνότης* *μανότης*,) la lenteur avec la vitesse, (*τάχος* *βραδυτήτι*,) est-ce autre chose que faire chanter une ou deux notes, pendant que dans la même mesure de temps, l'instrument qui accompagne en produit plusieurs ; ou n'en faire exprimer qu'un petit nombre sur l'instrument, pendant que la voix en fait entendre un plus grand nombre ? Ajuster ensemble le son grave & le son aigu, (*ὀξύτητα* *βαρύτητα*,) allier avec art les consonances & les dissonances, (*σύμφωνον* & *ἀντίφωνον*,) tout cela, sous la mesure des mouvements varieés, (*ῥυθμῶν παντοδαπὰ ποικίλματα*,) n'est-ce pas tout ce qu'on peut désirer pour la parfaite composition harmonique ?

Wallis, in
Append. ad
Ptolem. Har-
monic. pag.
317. in-4^o.

M. l'Abbé Fraguier remarque ensuite que Jean Wallis, qui est dans le sentiment des modernes sur la Musique des anciens, convient cependant que Ptolémée semble avoir connu la Musique à plusieurs parties : *Quamquam enim tale quid innuere videantur quæ apud Ptolemæum occurrunt*, cap. 12. lib. 2. *voces aliquot ; ἐπιψαλμὸς, succentus, (epipsalmus ;) σύγκρουσις, ictuum concursus ; ἀναπλοκή, replicatio ; κατὰπλοκή, implicatio ; σύρμα, tractus ; καὶ ὅλως ἢ διὰ τῶν ἰσχυρατέρων φθόγων συμπλοκή*, atque omnino omnium distantium sonorum complicatio (*quæ desiderari dicit, præ aliis instrumentis, in monochordo Canone, eo quod manus percutiens unica sit, nec possit distantia loca simul pertinere*) *quæ faciunt ut plures aliquando chordas unâ percussas putem : id tamen rarius factum puto, &c.* Wallis, adjoûte M. l'Abbé Fraguier, est forcé de croire que les anciens joueurs d'instruments touchoient plusieurs cordes à la fois, ce qui sert à expliquer comment ils préparoient & sauvoient les dissonances. Si ce sçavant homme, poursuit-il, eût connu l'endroit de Platon dont ils'agit, il auroit tiré en faveur de l'ancienne Musique, une conséquence bien plus sûre des paroles de Ptolomée ; mais on

ſçait par expérience que dans les études, ce qui s'offre comme par hazard, donne ſouvent des lumières qu'on chercheroit inutilement dans les ſources connues. Un Mathématicien, par exemple, qui veut traiter de la Muſique ancienne, croit connoître tout ce qu'on en peut ſçavoir, lorsqu'il a lû tous les anciens qui en ont écrit expreſſ, quoyque cependant peu d'entr'eux ſoient au-deſſus de l'ére chreſtienne ; au lieu que s'il avoit parcouru avec ſoin le vaſte champ des Lettres humaines, il y auroit rencontré des choſes jettées çà & là, qui, en luy donnant de nouveaux jours, luy auroient facilité & rectifié l'intelligence des auteurs qu'il a ſans ceſſe ſous la main.

Pour appuyer l'explication que donne M. l'Abbé Fraguier au passage de Platon sur la Musique, il y joint, seulement par forme de Corollaire, un endroit de la République de Cicéron, & un passage de Macrobe. L'endroit de Cicéron n'est que la copie d'une comparaison qui se trouve dans le quatrième livre de la République de Platon, page 443. D. E. *Ut in fidibus ac tibiis atque cantu ipso ac vocibus, concenitus est quidam tenendus ex distinctis sonis, quem immutatum ac discrepantem aures eruditæ ferre non possunt;isque contentus ex dissimillarum vocum moderatione concors tamen efficitur & congruens: sic ex summis & mediis & infimis interjectis ordinibus, ut sonis,* (Platon adjoute κ) *εὐ ἀναρτά μετὰ τὸ τυχερὸν τῶν λόγων ἐν τῇ* *moderatam ratione civitatem, consensu dissimillimorum concinere, & quæ HARMONIA à Musicis dicitur in cantu, eam esse in civitate concordiam.* C'est-à-dire: « Comme dans les instruments à cordes & à vent, & dans les parties chantantes, il faut que tous les sons distincts forment un accord dont le défaut, s'il y en a, est insupportable aux oreilles sçavantes; quoique toutes ces voix soient entr'elles très-différentes, néanmoins le concert qu'elles forment devient un & parfait, par le moyen de l'art du Musicien qui sçait les ajuster ensemble: de même dans un Etat bien réglé, de l'accord des plus élevez, des moyens & des plus bas, qui font entr'eux comme les intervalles dans la Musique, » c'est-à-dire; comme les dessus, les parties du milieu, & les basses; Platon adjoute, & ce qu'il peut y avoir entre ces parties; « tout le système

*Cic. in
fragm. l. 2:
Republ.*

» politique formé de parties très-diffemblables , compose en son
 » genre un concert très-parfait, en sorte que l'union & le jeu des
 » membres du corps civil est , à sa façon , ce que dans le concert
 » les Musiciens appellent HARMONIE. »

Voici le passage de Macrobe. Il l'a emprunté de Sénèque ;
 en y adjoûtant quelques mots : *Vides quàm multorum vocibus*
chorus conslet , una tamen ex omnibus redditur. Aliqua est illic
Macrob. in *acuta , aliqua gravis , aliqua media. Accedunt viris feminae. In-*
præm. ex Se- *terponitur fistula. Ita vires singulorum illic latent , voces omnium*
neca ferè ,
epist. 84. p. *apparent , & sit concentus ex dissonis.*
272. Elzev.

M. Burette , qui a sçû joindre à une connoissance très-exacte de la Musique moderne , une étude sérieuse de ce qui nous reste d'auteurs sur l'ancienne , tant Grecs que Latins , & qui croit avoir de très-fortes raisons , pour douter que l'antiquité ait fait usage du contrepoint , ou de la Musique à plusieurs parties , n'a trouvé dans le passage de Platon allégué par M. l'Abbé Fraguier , rien qui pût luy faire changer sur cela de sentiment. Il luy semble au contraire qu'on peut donner à ce passage une explication fort naturelle , en conservant à l'ancienne Musique toute sa simplicité , & sans qu'il soit besoin de supposer ce qui est en question , sçavoir , que les anciens ont connu & employé le contrepoint. Mais avant que de déclarer quel est , selon luy , le vray sens du passage de Platon , il a cru devoir éclaircir quelques termes de ce même passage , qui luy paroissent n'avoir pas esté rendus assez exactement. De ce nombre sont , 1.^o ces deux mots , ἀντίφωνον & σύμφωνον , que M. l'Abbé Fraguier traduit par ceux-ci , *consonance* & *dissonance* : 2.^o ces deux autres , πυκνότης & ραρότης , qu'il rend par ceux-ci , *densité* & *rareté*.

M. Burette remarque d'abord que les anciens attachoient à ce mot σύμφωνον , *consonance* , trois significations principales : 1.^o qu'ils désignoient par-là les rapports entre certains sons qui se succèdent les uns aux autres , dans ce qu'on appelle *mélodie* , *chant simple* , *modulation* ; qu'ainsi l'intervalle de la quarte , celui de la quinte & celui de l'octave , avec leurs répétitions , se nommoient *symphoniques* ; qu'il n'en estoit pas de même des autres intervalles , quoyque reçus dans le chant simple ou la

mélodie, tels que le ton, la tierce, la sixte, &c. qu'ils ne forment point, selon les anciens, une véritable *symphonie*, mais seulement *emmélie*, c'est-à-dire, *concinnitas*, *convenance*: qu'on entendoit, en second lieu, par ce terme, *symphonie*, le concert de plusieurs voix, celui de plusieurs instruments, ainsi que le mélange de ceux-ci avec les voix; soit que les uns & les autres fussent à l'unisson, soit qu'ils fussent à la tierce ou à la dixième, soit qu'ils fussent à l'octave ou à la double octave; soit qu'ils jouassent ou chantassent un sujet, soutenu d'un simple bourdon: qu'enfin l'on employoit ce même mot pour spécifier plus particulièrement cette sorte de concert de plusieurs voix ou de plusieurs instruments, qui chantoient & qui jouoient à l'unisson ou à la tierce. Telles estoient, selon M. Burette, les différentes acceptions du terme de *consonance* ou *symphonie*.

À l'égard de celui d'*ἀντίφωνον*, *antiphonie*, M. Burette soutient que ce mot n'a jamais signifié *dissonance*; sur quoy il en appelle à tous les dictionnaires & à tous les musiciens Grecs. Il assure que par-là on n'exprimoit autre chose qu'un concert de voix ou d'instruments, ou de tous les deux ensemble, qui se répondoient les uns aux autres, ou qui exécutoient le même sujet, les uns à l'unisson, les autres à l'octave ou à la double octave. Il observe que cette dernière façon de chanter ou de jouer s'appelloit aussi *μαγαδίξην*, à cause de l'instrument *Magadis*, dont les cordes, de même qu'au clavecin & au luth, étant deux à deux, & accordées à l'octave, ne passaient que pour une, & ne faisoient que comme un seul son, lorsqu'elles estoient pincées ensemble.

Quant aux deux autres mots, *πυκνότης* & *μανότης*, M. Burette remarque, 1.^o que *πυκνότης* estoit la qualification de ces sons, que les musiciens Grecs nommoient *πυκνοί*, *denses*, *serrez*, *pressez*, parce que leurs intervalles estoient les plus petits dans le tétracorde, c'est-à-dire, tels que les deux premiers intervalles joints ensemble fussent moindres que le troisième; ce qui se rencontroit dans le genre enharmonique, & dans les trois espèces du genre chromatique. M. Burette observe, 2.^o qu'ils appelloient *ἀπύκνοις* les sons du tétracorde, lorsque les deux

premiers intervalles pris ensemble , égaloient ou surpassoient le troisiéme, comme il arrivoit dans les deux espéces du genre diatonique, le seul en usage aujourd'huy : 3.^o que comme ces sons (*πυκνοὶ*) se trouvoient toujours à pareille distance dans les instruments composez de plusieurs tétracordes , les plus bas de ces sons se nommoient *βαρύπυκνοι* , les plus hauts , *ὑξύπυκνοι* , & les moyens , *μεσόπυκνοι* , dans chaque tétracorde. De - là M. Burette infére qu'il y a grande apparence que *μανότης* , dans le passage de Platon , est la même chose qu'*ἀπυκνότης* , ce qui semble d'autant mieux fondé , que *Martianus Capella* rend le mot *ἀπυκνον* par celui-ci , *rarum*.

M. Burette fait encore une remarque importante , au sujet des mots *σύμφωνον* & *ἀντίφωνον* du passage de Platon. Il prétend que ces mots n'y font point un membre à part , en sorte qu'on puisse les traduire par ceux-ci , d'où résultent encore la *consonance* & la *dissonance* ; mais qu'ils doivent se rapporter aux trois membres qui précèdent , c'est-à-dire , qu'ils marquent deux modifications différentes de chacune de ces trois qualitez du chant , *πυκνότητα* , *τάχος* , & *ὑξύτητα* , considérées relativement à ces trois autres , *μανότητι* , *βραδυτήτι* & *βαρύτητι* : de manière qu'il faut , selon luy , traduire cette partie du passage Grec , & *πυκνότητα μανότητι* , & *τάχος βραδυτήτι* , & *ὑξύτητα βαρύτητι* , *σύμφωνον* & *ἀντίφωνον* , (ou bien , si l'on veut , *καὶ σύμφωνον* & *ἀντίφωνον*) *παρεχομένους* , en ces termes : *Rendant la densité symphonique & antiphonique avec la rareté , la vitesse symphonique & antiphonique avec la lenteur , l'aigu symphonique & antiphonique avec le grave.*

Après ces diverses observations , M. Burette vient enfin au passage entier de Platon , & voici comme il l'explique.

Platon , dit-il , après avoir prescrit l'espèce de Musique , qui seule est à la portée des jeunes gens , & qui se réduit à jouer & à chanter à l'unisson les airs les plus simples , *ἀποδιδόντας* , dit ce philosophe , *οὐδέχορδα τὰ φθέγματα εἰς φθέγμασι , τὸν τε κιθαριστὴν , & τὸ παιδεύόμενον* , conseille de leur épargner ce que cet art a de plus épineux , & qui doit estre réservé aux gens du métier. Ces difficultez de pratique se rapportent , selon

luy, à deux points principaux. Le premier comprend ce qu'il appelle *ἐτεροφωνίαν* & *ποικιλίαν τῆς λύρας*. Le second renferme la connoissance de toutes les sortes de mesures ou de mouvements, & la méthode de les accommoder aux divers chants, soit des instrumens, soit de la voix.

A l'égard du premier article, continue M. Burette, qui est *ἐτεροφωνία* & *ποικιλία τῆς λύρας*, Platon explique d'abord ce qu'il entend par ces deux termes, en adjoûtant que c'est lorsque les cordes de la lyre rendent certains chants, & que la voix du poëte en rend certains autres; *ἀλλὰ μὲν μέλη τῶν χορδῶν ἰσῶν, ἀλλὰ ὃ τῷ ποιητοῦ*. Or M. Burette, sans s'éloigner de la constitution de l'ancienne Musique, telle que la font connoître tous les musiciens de l'antiquité, examine en combien de façons la lyre & la voix pouvoient rendre des chants différens. Cela pouvoit arriver en quatre manières: 1.^o en supposant, ou que l'on jouoit de la lyre à l'unisson de la voix, mais en donnant au jeu de cet instrument tout le *fleuris* dont il pouvoit estre susceptible, ou que la voix chantoit à l'unisson de la lyre, mais en joignant les paroles au chant, ce qui faisoit une variété (*ποικιλίαν*) accompagnée de quelqu'embarras, que n'éprouvent que trop encore aujourd'huy ceux qui après avoir fait pendant long-temps ce qu'on appelle jouer tout simplement un sujet, & *solfier*, commencent à varier ce même sujet par différens traits, & chanter les paroles avec tous les agréments qu'elles peuvent comporter, tels que les tremblements ou cadences, les ports de voix, les roulements ou tirades, les doubles ou diminutions, &c. 2.^o En supposant que l'on jouoit de la lyre sur un mode, & que l'on chantoit le même air sur un autre mode; ce qui arrivoit lorsque la lyre estant montée sur le mode Dorien, la voix chantoit à la tierce, c'est-à-dire, sur le mode Lydien, & réciproquement. 3.^o En supposant que la voix chantoit un même sujet à l'octave de la lyre, ou que celle-ci estoit montée à l'octave de la voix. 4.^o En supposant enfin que la lyre & la voix se faisoient entendre alternativement, en se répondant l'une à l'autre; soit qu'elles rendissent les mêmes chants, soit qu'elles en rendissent de différens, tels que nos

préludes, nos ritournelles, nos refrains ou rondeaux, & nos autres symphonies, qui entrecouperont nostre Musique vocale.

Platon non content, ajoute M. Burette, d'avoir exposé en général ce que c'est que l'ἑτεροφωνία & le ποιηλία de la lyre, entre dans un détail plus particulier des difficultez qui doivent exclure cette partie de la Musique du nombre des exercices destinez à former la jeunesse. Ces difficultez consistoient à joindre dans le concert de la lyre & de la voix, 1.^o la densité avec la rareté, (πυκνότης μενότητι;) 2.^o la vitesse avec la lenteur, (ταχος βραδυτητι,) 3.^o l'aigu avec le grave, (ὀξύτητα βαρύτητι,) & cela de manière que ces trois qualitez ou affections du chant, sçavoir, la densité, la vitesse & l'aigu, fussent ou symphoniques ou antiphoniques avec ces trois autres, la rareté, la lenteur & le grave. M. Burette examine ensuite plus particulièrement ces divers assemblages, & détermine comment ils pouvoient devenir symphoniques ou antiphoniques, suivant les quatre suppositions qu'il vient de faire.

1.^o Joindre la densité avec la rareté, c'estoit, selon luy, faire entendre les sons denses (πυκνοὺς) avec ceux qui ne l'estoient point (ἀπύκνοὺς,) ce qui pouvoit arriver de deux façons; ou lorsque dans les genres enharmonique & chromatique, la voix chantoit à la tierce de l'instrument, ou qu'on jouoit de l'instrument à la tierce de la voix; & en ce cas, la densité & la rareté estoient symphoniques: ou lorsque, dans ces mêmes genres, la voix chantoit à l'octave de l'instrument, ou qu'on jouoit de celui-ci à l'octave de la voix, ou que l'instrument estant touché dans les genres enharmonique ou chromatique, la voix luy répondoit alternativement dans le genre diatonique, ou au contraire; & alors la densité & la rareté se trouvoient antiphoniques.

2.^o La vitesse estoit combinée avec la lenteur, lorsque les sons de la lyre se suivoient plus vite, & que ceux de la voix se succédoient plus lentement, ou au contraire. Ces deux qualitez du chant estoient symphoniques, lorsque l'instrument & la voix se trouvant à l'unisson ou à la tierce, l'un rendoit son sujet tout simplement; pendant que l'autre varioit ce même sujet par des traits, des roulades, des diminutions, &c. & ces mêmes qualitez devenoient

devenoient *antiphoniques*, lorsque l'instrument & la voix étant à l'octave, ou se répondant alternativement, faisoient entendre ce même mélange d'un chant simple & tout uni, avec un chant plein d'ornemens & de broderie.

3.^o L'*aigu* concouroit avec le *grave*, lorsque la lyre & la voix chantoient à la tierce, à l'octave ou à la double octave. Ces deux affections du chant estoient censées *symphoniques*, lorsque l'instrument & la voix se trouvoient à la tierce; & *antiphoniques*, lorsqu'ils estoient à l'octave, ou qu'ils se répondoient l'un à l'autre.

Telles estoient, selon M. Burette, les différentes manières dont la lyre & la voix pouvoient se combiner ensemble, & d'où résultoit la première difficulté du concert de l'une & de l'autre. Quant à la seconde, qui consistoit à donner le *rhythme*, c'est-à-dire la cadence, la mesure ou le mouvement, à toutes les espèces de chants diversément combinez; c'est sur quoy M. Burette s'arrête d'autant moins, que cela ne touche nullement le fond de la question dont il avoit entrepris l'examen.

De tout cela M. Burette conclut, que l'espèce de Musique dont Platon interdit l'étude aux jeunes gens, n'est point du tout la Musique à plusieurs parties, dont on n'avoit alors aucune connoissance ni aucun usage, comme cet Académicien prétend que tous les écrivains de ce genre en font foy; mais que c'est uniquement cette sorte de Musique, que les variations que pouvoit recevoir un même sujet chanté à l'unisson, à la tierce, à l'octave, à la dixième & à la double octave, ou soutenu d'un simple bourdon, & modifié diversément par la cadence ou la mesure, rendoient d'une spéculation & d'une exécution trop épineuse pour de jeunes gens, qui ne devoient y sacrifier que trois années.

Quant au passage de Cicéron & à celui de Macrobe, que M. l'Abbé Fraguier fait venir à l'appuy de celui du philosophe Grec; comme ces deux passages disent beaucoup moins que l'autre, selon M. Burette, il estime qu'ils n'ont pas besoin d'une explication particulière, & que pour peu que l'on rappelle ce qu'il vient d'exposer assez au long, il sera facile de les réduire à leur juste valeur.

Cette dispute a déterminé M. Burette à faire de nouvelles recherches sur l'ancienne Musique, & à traiter cette matière plus à fond dans plusieurs Mémoires, qu'il a lûs aux assemblées de l'Académie, & qui seront imprimez chacun en son rang.

C O R R E C T I O N S
D E Q U E L Q U E S E N D R O I T S
D'HE'SIODE ET D'ANACRÉON.

En 1713. **C**E n'est pas la première fois que M. l'Abbé Sévin a senti combien l'ignorance & la précipitation des copistes ont altéré la pureté des anciens textes. Il a souvent pris à tâche d'en rétablir la véritable leçon, & en voici quelques exemples assez marquez.

*Or. & Dies.
lib. 2.*

Le premier est tiré d'Hésiode, dont les deux vers suivans luy paroissent avoir souffert quelque changement :

Α'λλὰ σὺ γ' ἡμετέρας μνηστῆρος ἀνὲν ἑφετμῆς,
Εὐράζεις, Πέρση, δῖον γένος.

Hésiode exhorte Persès son frere au travail. Or M. l'Abbé Sévin observe que l'épithete de δῖον γένος ne scauroit lui convenir, puisque les Poëtes ne la donnent d'ordinaire qu'à des personnes distinguées par leur naissance, ou par des actions héroïques. Persès n'avoit ni l'un ni l'autre de ces avantages, & quand il les auroit eus, qui s'imaginera qu'Hésiode l'ait ici traité avec tant d'honneur, luy qui par tout ailleurs se plaint de ses injustices, & qui ne le désigne jamais que par l'épithete injurieuse d'*extravagant* & d'*insensé* ! Il y a donc toute apparence que cet endroit a esté altéré ; ainsi à la place de δῖον γένος, *descendu des dieux*, il vaudroit beaucoup mieux lire Διὸς γένος, *fils de Dios*. Cette leçon sauve tous les inconvénients ; & de plus, elle quadre parfaitement avec le témoignage des anciens, qui font tous Hésiode & Persès fils de Dios.

A Hésiode, M. l'Abbé Sevin fait succéder Anacréon. Et pour entrer en matière, il commence par rapporter quelques vers de l'Ode 4.^e qui luy paroissent corrompus. Ce sont ceux-ci :

Πεῖν, Ἐρως, ἐπεὶ μ' ἀπελθεῖν
 Ὑπὸ νερτέρων χορείας,
 Σκεδάσαι θέλω μέμνας.

« Amour, avant que d'aller danser chez les morts, je veux « dissiper mes chagrins. » Il ne sçauroit s'imaginer qu'Anacréon se soit jamais servi de cette expression, ὑπὸ νερτέρων χορείας : non qu'elle ne soit très-conforme à la Théologie des anciens, qui enseignoient que l'on goûtoit dans les champs Elysées, des plaisirs semblables à ceux qui occupent les hommes dans cette vie ; mais parce qu'elle est tout-à-fait opposée à l'idée qu'avoit ce Poète de ces prétendus plaisirs, luy qui ne veut s'enivrer qu'à cause que les morts n'ont aucuns desirs, & qui déclare en termes formels, qu'après le trépas on n'est plus qu'un peu de cendre & de poussière. Cette raison détermine M. l'Abbé Sevin à lire en cet endroit :

Πεῖν, Ἐρως, ἐπεὶ μ' ἀπελθεῖν
 Ὑπὸ νερτέρου, χορεύσας
 Σκεδάσαι θέλω μέμνας.

« Amour, avant que de sortir de cette vie, je veux, en dansant, « dissiper mes chagrins. » Mais ce qui donne plus de force à cette « conjecture, c'est qu'Anacréon dans son Ode 24.^e répète la même pensée. « Loin de moy, dit-il, noirs chagrins, nous « n'avons rien à démêler ensemble. Avant que la mort vienne, « je veux jouer, rire & danser.

Peut-être ne sera-t-il pas aussi aisé de rétablir les vers de l'Ode 9.^e qui ont jusqu'ici exercé les critiques. Dans cette Ode, un curieux s'adresse à la colombe qu'Anacréon avoit envoyée au jeune Bathylle, & luy dit : « aimable Colombe, d'où viens-tu ? Où as-tu pris toutes les essences qui coulent de tes aîles ? » A quoy la colombe répond :

Τίς ὄσῃ, σοὶ μέλῃ δέ;

Paroles qui ne forment aucun sens raisonnable, & que par cette raison M. l'Abbé Sevin restitue ainsi :

Τίς ἐς, τί σοι μέλει δε;

« Qui es-tu? & de quoy t'embarrasses-tu? » On ne sçauroit nier que ce sens ne soit assez naturel. La correction avec cela est toute des plus simples, puisqu'elle ne consiste que dans le changement du verbe ἐστὶ, qui luy a paru devoir estre séparé en deux.

Dans l'Ode 23.^e. on lit ordinairement :

Ὁ πλοῦτος εἶγε χρυσοῦ
Τὸ ζῆν παρῆγε θνητοῖς, &c.

Ce n'est pas là néanmoins la véritable leçon. Que signifie cette expression, ὁ πλοῦτος χρυσοῦ, *les richesses de l'or* ! M. l'Abbé Sevin ne se souvient point d'en avoir remarqué une semblable dans les auteurs anciens; & en quelque langue que ce puisse estre, il ne pense pas que l'on osât l'employer. D'où il conclut qu'à la place de χρυσοῦ, il feroit à propos de substituer Κροίσου, en traduisant: « Si des richesses aussi considérables que celles » de Crœsus pouvoient me garantir de la mort, je les conserve- » rois avec soin, afin que quand elle viendrait, elle pût en prendre une partie & se retirer. » En effet on ne parloit alors que des richesses immenses de Crœsus; & personne n'ignore que par rapport à ce prince, l'opulence de Sardis estoit passée en proverbe chez les Grecs. D'ailleurs, les thresors de Crœsus n'estoient pas inconnus à Anacréon, comme il est aisé de s'en convaincre par cet endroit de l'Ode 26.^e

Δοκῶν δ' ἔχειν τὰ Κροίσου,
Θέλω καλῶς αἰεδεῖν.

« Et m'imaginant posséder tous les thresors de Crœsus, je ne veux plus songer qu'à chanter. »



C O N J E C T U R E S S U R D'AUTRES AUTEURS.

M l'Abbé Sevin a encore proposé de nouvelles conjectures sur quelques passages d'auteurs anciens, qui luy paroissent évidemment altérez. Pour suivre l'ordre des temps, il commence par un passage des hymnes qui portent le nom d'Orphée. Dans celui qui est adressé aux Graces, le Poëte s'attache à décrire leur généalogie, & voici comment il s'en explique :

En 1715.

Κλῦτέ μοι, ᾧ Κάριτες μεγαλώνυμοι, ἀγλαοτίμου
Θυγατέρες Ζηνός τε & Εὐνομίης βαθυκόλπου,
ἈΓλαΐατε, Θάλλα, & Εὐφροσύνη πολύολβε.

Ne faudroit-il pas, dit M. l'Abbé Sevin, à la place d'Εὐνομίης, lire Εὐρυνόμης, & cela pour trois raisons, qui en pareilles matières doivent estre de quelque poids. La première est tirée de la Théogonie d'Hésiode. Il est certain que la mere des Graces y est appelée Εὐρυνόμη, & il ne l'est guères moins, que presque par-tout le prétendu Orphée a suivi les sentiments de cet ancien poëte. La seconde raison est, que plusieurs écrivains ont avancé qu'Onomacrite, apparemment pour donner plus d'autorité à ses opinions particulières, avoit fait passer quantité d'ouvrages sous le nom d'Orphée; & il est constant que cet Onomacrite ne doutoit pas que les Graces ne fussent filles d'Eurynomé, comme on l'apprend dans Pausanias. La troisième raison paroît à la vérité moins concluante, mais elle ne laisse pas d'avoir sa force. Si Orphée avoit cru que les Graces estoient nées de Jupiter & d'Eunomie, est-il croyable que ce système n'eût point trouvé de partisans parmi les anciens? Cependant aucun d'eux ne fait mention de cette déesse, si on en excepte les vers des Catalectes où il est parlé des Graces.

*Juppiter est genitor: peperit de semine Cæli
Hæmonia, & Veneris turba ministra fuit.*

Endroit où Munkérus voudroit qu'on lût *Eunomia*, & où M. l'Abbé Sevin trouve plus à propos de mettre *Eurynome*. Leçon confirmée par toutes les recherches qu'il a faites sur ce sujet. C'est encore ce qui le détermine à conclurre qu'il y a faute dans le texte du scholiaste de Stace. *Nomina Gratiarum sunt tria*, dit-il, *Pasithea, Aglaïe, Euphrosyne, Jovis & Harmiones filia;* & à changer le nom d'*Harmiones* en celui d'*Eurynomes*. Il se déclare même d'autant plus volontiers pour cette correction, qu'elle concilie Lactance avec les meilleurs écrivains.

Ad 1. Theb.

Prep. lib. 2.

Evhémère n'a guères esté plus heureux que l'auteur des hymnes qu'on attribue à Orphée. Ce fameux historien avoit traité un peu cavalièrement les dieux du paganisme. De semblables faits ne sont ignorez de personne, & quant à présent, il est uniquement question de rapporter le passage que l'on soupçonne estre corrompu. C'est aux soins d'Eusébe que nous sommes redevables d'un monument, où l'on donne les plus grandes idées de la sagesse & de l'habileté de Coelus. Pendant le cours d'un regne où ce prince ne fut occupé que du bonheur de ses sujets, il eut quatre enfants de Vesta sa femme: *Τῶν δ' αὐτοῦ γένεσθαι ἀπὸ γυναῖκος ἑστῆς Πᾶνα & Κέρον, Δρυατέας δ' Ῥέαν & Δήμητραν*. M. l'Abbé Sevin ne scauroit se persuader que Pan soit ici à sa place, ce dieu n'ayant jamais esté mis au nombre des fils de Coelus. Il n'en est pas de même de Titan, qui est reconnu sous cette qualité par les auteurs les plus estimez. Cicéron & Arnobe disent qu'Ennius avoit publié une version de l'histoire sacrée d'Evhémère, & dans les fragments qui nous en restent, il n'est fait aucune mention de Pan parmi les enfants de Coelus, au lieu que Titan y est nommé. Ainsi à la place du mot *Πᾶνα*, qui ne peut subsister en cet endroit, il substitue celui de *Τιτάνα*, & il appuye sa correction d'un nombre d'autoritez qu'il est difficile de contredire. En effet, qu'on examine avec soin les fragments qui nous restent de la traduction qu'Ennius avoit faite de l'Histoire sacrée d'Evhémère, on ne craint pas d'assurer qu'on y trouvera suffisamment de quoy établir la correction qui vient d'estre proposée. Est-il, par exemple, quelque chose de plus formel que ce texte? *Exin Saturnus uxorem duxit*

Opem. Titan, qui major erat natu, postulat ut ipse regnaret. Ibi Vesta mater eorum, & sorores Ceres atque Ops suadent Saturno, ut de regno non concedat fratri. Il n'est pas besoin d'avertir que ces paroles d'Ennius & le fragment d'Evhémère se ressemblent entièrement. Dans l'un & dans l'autre, la femme de coelus est nommée Vesta. On y lit encore que ce prince en eut quatre enfants, & ces enfants sont Cérès, Rhéa, Saturne & Titan. Il n'est pas dit un mot de Pan, ni là, ni dans ces vers de la Sibylle d'Erythrée, que Lactance prétend estre tirez d'Evhémère & d'Ennius :

Καὶ βασιλεύσει Κρόνος Ἐ Τίτάν, Ἰαπετός τε
Γαῖης τέκνα φέρεισα Ἐ Οὐρανοῦ.

Voilà une nouvelle preuve en faveur de Titan, mais on croit que Lactance s'est trompé; & une marque assez certaine que la Sibylle n'a pas puisé dans Evhémère, c'est que leurs narrations sont absolument différentes. Si l'on en croit la Sibylle, Titan, Japet & Saturne estoient freres, & ils ont régné conjointement. Au contraire, Evhémère ne parle point de Japet, & il assure positivement que Titan avoit cédé à Saturne ses droits sur le royaume: *Ibi Titan, qui facilè deterior esset quàm Saturnus, idcirco & quod videbat matrem atque sorores suas operam dare ut Saturnus regnaret, concessit ei ut is regnaret.* Ces paroles sont d'Ennius, & jointes avec les précédentes, elles pourroient estre d'un grand secours pour appuyer la correction. D'ailleurs, cette restitution est d'autant mieux fondée, qu'il a esté très-facile aux copistes de confondre les mots Πᾶνα & Τιτάνα, le τ & l'ι formant un π; ce qui aura fait Πᾶνα, que quelque scribe aura changé en Πᾶνα.

L'article de Titan porte à examiner un passage d'Athénée, qui regarde un nommé Sycéas de la race des Titans, le voici:

Lib. 3.

Περὶ ὃ τῆς γεωργίας τῶν σύκων λέγων Τρύφων ἐν δευτέρῳ φυτῶν ἰσορίας, Δωριανά φησιν ἐν Γεωργικῇ ἰσορίῃ, Συκέαν ἓνα τινὰ Τιτάνων διακόμδρον ὑπὸ Διὸς τιμὴν μητέρα Γῆν ὑποδέξασθαι, Ἐ ἀνεῖναι τὸ φυτὸν εἰς δεξιῇ τῆς πατρὸς, ἀφ' ὃ Ἐ Συκέαν πόλιν εἶναι ἐν Κιλικίᾳ. Tryphon libro secundo de Agricultura de

συκῶν, id est, ficuum appellatione differens, inquit Dorionem in Georgico narrare, Syceam, unum ex Titanibus insequente Jove exceptum à Terra matre fuisse, illamque gnato arborem emisisse cujus fructu oblectaretur: præterea nominatam ab illo Titane Syceam fuisse Ciliciæ civitatem. Il y a bien plus d'apparence que cette ville Cilicie a porté le nom de Συκῆ, que celui de Συκέα. Estienne de Byzance ne l'appelle point autrement. Ainsi dans cet endroit d'Athénée, on doit lire Συκὴν préférablement à Συκέαν. Athénée luy-même semble l'insinuer deux lignes plus bas : Φερένικος ὃ ὁ ἐποποιὸς, Ἡρακλεώτης ὃ γένος, ἀπὸ Συκῆς τῆς Οὔλου θυγατρὸς περσαγορεύσιναι. At Pherenicus epicus Poëta Heracleotes genere, appellatam fuisse tradit à Syce Oxyli filia. Du moins est-ce la conséquence que naturellement on doit tirer de ses paroles; car si la ville en question a pris, comme il le dit, son nom de Sycé fille d'Oxylus, les regles de l'analogie veulent qu'elle ait esté appelée Συκῆ. Aussi l'anonyme de Ravenne compte cette ville parmi celles de Cilicie; & s'il la nomme Siccæ au pluriel, c'est sans doute pour empêcher qu'elle ne fût confondue avec la Sycé de Sicile, dont parlent Thucydide & Strabon, & qu'Estienne de Byzance a pris soin de distinguer de celle de Cilicie. Καὶ ἄλλη Συκὴ πηλῆσιον Συερακουσῶν, καὶ Κιλικίας, il faut corriger ἐ ἄλλη Κιλικίας: « Il y a encore une autre Sycé auprès de Syracuse, & une autre dans la Cilicie. »

Après avoir prouvé que le dieu Pan occupoit la place de Titan dans le texte d'Evhémère, M. l'Abbé Sevin s'attache à montrer que le nom d'Evhémère ne devoit pas se trouver dans l'endroit de Columelle que voici: *Nec sanè rustico dignum est sciscitari, fuerit ne mulier pulcherrima specie Melissa, quam Jupiter in apem convertit, an, ut Evemerus Poëta dicit, crabronibus & sole genitas apes, quas Nymphæ Phruxonides educaverint: mox Dictæo specu Jovis exstiterint nutrices, &c.* Il est visible que Columelle a eu dessein de citer un Poëte: Evhémère ne l'a jamais esté. Dans Plutarque il est honoré du titre de Philosophe, & Lactance s'est contenté de le mettre au nombre des Historiens. Il y a plus, c'est que de tous les fragments de cet auteur que le temps a respectés, nous n'en ayons aucun qui ne soit en prose. Reste donc

donc présentement à sçavoir quel est le Poëte dont Columelle a voulu parler. M. l'Abbé Sevin se détermine en faveur d'Eumélus, qui, au rapport d'Eusébe, avoit publié un poëme de la génération des Abeilles: poëme qui n'a point esté inconnu aux Latins, comme le prouvent ces paroles de Varron: *Sed bono animo es: non minus satisfaciam tibi, quàm qui Bugoniam scripsit.* C'est ce traité & son auteur, suivant toutes les apparences, que Columelle a eu en vûe. Celuy dont il rapporte le témoignage, avoit écrit en vers la naissance des Abeilles, & l'on vient de voir que c'estoit sur ce sujet que rouloit l'ouvrage d'Eumélus.

Au reste, M. l'Abbé Sevin est de trop bonne foy, pour vouloir dissimuler que l'anonyme, que l'on imprime d'ordinaire à la suite du Censorin, ne paroît guères favorable à son sentiment. On y compte Evhémère parmi les Poëtes élégiaques: *Cum sint enim antiquissimi Poëtarum Homerus, Hesiodus, Persander, & hos secuti Elegi, Callimachus, Mimnermus, Evhemerus.* De-là il s'ensuivroit qu'il auroit eu tort de proscrire le nom d'Evhémère du texte de Columelle; & il ne seroit pas des derniers à condamner sa propre conjecture, si cette leçon n'estoit pas de la façon de ceux qui les premiers ont publié l'anonyme. Mais dans les anciens Mss. il n'est pas fait la moindre mention d'Evhémère. Carrion l'assûre lui-même; & il adjoute que les Mss. portent: *& hos secuti Elegi, Gallinus, Minervus, Euredus,* d'où s'est formée la leçon qui regne aujourd'huy dans les imprimez, *Callimachus, Mimnermus, Evhemerus.* Leçon après tout qui s'éloigne infiniment des paroles de l'auteur, & qui par cette raison, aussi-bien que par plusieurs autres, a toujours paru insoutenable à M. l'Abbé Sevin. Ne seroit-il donc pas plus dans les regles de lire *Callinus, Mimnermus, Evenus*?

Quant à Evénus, ses élégies luy avoient acquis une grande réputation, & avant M. l'Abbé Sevin, Nunnésius avoit déjà remarqué que c'estoit ici sa véritable place. On n'ignore pas non plus que Mimnermus s'estoit attaché avec succès à ce genre d'écrire. Maintenant il n'est plus question que de Callinus, dont le nom à la vérité est moins connu que celui des deux autres; cependant il n'est pas difficile de montrer que de fort bons

L. 10. pag.
604. & 614.

auteurs, parmi lesquels on peut citer Strabon & Athénée, l'ont placé parmi les Poètes élégiaques. Mais on ne peut rien voir de plus précis que ces paroles d'un écrivain Grec, dont le R. P. Dom Bernard de Montfaucon rapporte un fragment dans son catalogue de la bibliothèque de M. Séguier: *Ελεγοποιεῖται ὁ Καλλίνος, Μίμνερος, Φιλίππας, Καλλίμαχος.*

Voici encore un passage de saint Clément d'Alexandrie, aussi corrompu que ceux qui viennent d'être produits; car quel peut être le sens de ces mots? *Εὖ ὃ καὶ αὐτὴ διαμαρτυρούμενη πρὸς τὴν Ἀθηνᾶν ἐπὶ τὸ χαλεπαίνον αὐτῇ τετονύια ἐν τῷ ἱερῷ, λέγει.* De quelque manière qu'on les tourne, il n'est pas possible d'en tirer rien de raisonnable, à moins qu'on ne lise, *εὖ ὃ καὶ Αὐγὴ διαμαρτυρούμενη*, &c. En ce cas il n'y a plus de difficulté, c'est Augé fille d'Aléus, qui se justifie auprès de Minerve d'avoir eu le malheur d'accoucher de Téléphe dans un des temples de la déesse. Si l'on veut se donner la peine de considérer de près les paroles de saint Clément, il ne fera pas mal-aisé d'apercevoir que le terme *αὐτῇ* occupe la place d'un nom propre. Et il n'en est point qui puisse mieux convenir que celui d'*Αὐγὴ*. Le changement est léger, un Γ. à la place d'un Τ. Ceux qui lisent les manuscrits, sçavent que ces deux lettres, par la ressemblance qu'elles ont entr'elles, ont été souvent mises l'une pour l'autre par les copistes. D'ailleurs, saint Clément cite immédiatement après un fragment, qui ne sçauroit être que de la tragédie d'Euripide, intitulée *Αὐγὴ*.



E X A M E N
D'UN PASSAGE D'HORACE.

DANS la plupart des éditions d'Horace, le premier vers de l'Épître adressée à Torquatus se lit ainsi :

Epist. 5. l. 1.

Si potes Archaïcis conviva recumbere lectis.

M. Bentley cité par M. Kuster dans un projet du dictionnaire latin de Robert Estienne, corrigé & augmenté, prétend qu'il faut lire :

Si potes Archiacis conviva recumbere lectis.

Le changement ne plut pas à M. Galland, & il le combattit par les raisons suivantes.

En 1713.

M. Bentley, dit-il, appuye cette leçon sur l'autorité des anciennes Scholies du Poëte. Les auteurs de ces Scholies sont Acron, Porphyryon, Caius-Æmilius, Modestus, Gelenius & d'autres, dont il ne reste plus d'entières que celles d'Acron, & une partie de celles de Porphyryon.

Dans Acron, le premier vers de l'Épître dont ils s'agit se lit ainsi :

Si potes Archiacis conviva recumbere lectis.

Mais Acron a lû *Archaïci*, & non pas *Archaïcis* ni *Archiacis*; &, selon luy, *Archaïcus* estoit le nom d'un menuisier de fort petite taille, renommé par les lits bas de sa façon, propres à l'accompagnement des tables. *Archaïci*, dit-il dans ses Scholies, *lecti humiles ab Archaïco fabro qui non magnæ staturæ dicitur esse.*

M. Bentley n'a donc pû, selon M. Galland, se prévaloir du témoignage d'Acron, pour substituer *Archiacis* à *Archaïcis*, en dissimulant que le scholiaste a lû *Archaïci*, qui marque le nom de l'ouvrier qui avoit fait les lits dont Horace se servoit à table. M. Bentley ne peut pas dire qu'on lit mal *Archaïci* pour *Archiacis* dans les scholies, d'Acron, & que c'est une faute d'impression, ou du scholiaste. La scholie qui porte *lecti humiles ab Archaïco*

fabro, prouve qu'il a lû & qu'il faut lire, selon luy, *Archaïci*.

Après ce qu'on vient de rapporter touchant l'opinion d'Acron, qui mérite quelque considération par son ancienneté, il n'est pas aisé de déterminer s'il faut lire plustost *Archaïcis* qu'*Archaïci*, mais il paroît à M. Galland qu'*Archiacis* n'est pas recevable; que M. Bentley ne peut pas soutenir son sentiment, en prétendant que la seconde syllabe d'*Archaïci* ou d'*Archaïcis* soit longue, que ce sentiment est condamné par une foule d'autoritez, & qu'enfin M. Kuster ne devoit pas proposer de rejeter le mot *Archaïcus* du dictionnaire de Robert Estienne en faveur de M. Bentley, dont il n'y a rien qui oblige de suivre le jugement sur cette difficulté.

M. Bentley, poursuit-il, n'est pas le premier qui a lû *Archiacis* au lieu d'*Archaïcis*, puisque Lambin long-temps avant luy, avoit dit que ceux qui lisent ainsi, en se fiant à des manuscrits peu corrects, sont des *devineurs*: il veut qu'on lise *Archaïcis*, & il assure qu'il l'a trouvé ainsi dans deux manuscrits anciens, au dessus d'*Archiacis* qui estoient dans le texte. Il paroît qu'il n'avoit pas vû les scholies d'Acron, qui a lû *Archaïci*, & qui en a donné l'explication.

Antiq. lib. 2. A l'égard du mot *Archaïcus*, il est certain qu'il vient du grec ἀρχαῖος, soit qu'on le prenne pour un nom propre ou pour un adjectif; & que comme adjectif, il se dit des choses qui ressentent l'antiquité, qui sont à la vieille mode. C'est en ce sens qu'il a esté employé par Denys d'Halicarnasse, quand il rapporte qu'il a vû à Rome dans des temples, des festins préparés & offerts aux dieux sur des tables de bois à l'antique: Ἐγὼ γουὺ ἰδεασάμην ἐν ἱερῶν οἰκίαις δεῖπνα ποθεινὰ θεοῖς, ἐν τραπέζαις ξυλῖνοις ἀρχαῖαις. Sur quoy Lambin remarque judicieusement qu'Horace a pû appeller de même *Archaïcos*, les lits à l'antique ou à la vieille mode, dont il se servoit à sa table.

M. Kuster ne laissa pas sans réponse les objections de M. Galland; il prétendit que l'autorité & les raisons de critique concouroient à démontrer que le mot *Archaïcis* n'estoit pas dans Horace, l'ancienne & véritable leçon; que dans le plus grand nombre de manuscrits, & du moins dans dix contre un, on

lit *Archiacis* au lieu d'*Archæicis* : ce qui résulte du consentement unanime des éditeurs qui ont publié Horace avec des collations de manuscrits. Cruquius , par exemple , dit expressément qu'il n'a trouvé dans aucun de ses manuscrits , *Archæicis* , mais dans tous *Archiacis* ; cet auteur s'estoit servi d'un grand nombre de manuscrits d'Horace , parmi lesquels il y en avoit de très-bons & de très-anciens. Cependant Cruquius , qui d'ailleurs n'estoit pas grand critique , préfère *Archæicis* , contre l'autorité de tous ses manuscrits , & pourquoy ? parce qu'il avoit trouvé dans les scholies anciennes qui accompagnoient le texte d'Horace dans un de ses manuscrits qu'il appelle *Blandinus*, ces mots : *Archæici lecti dicebantur ab Archæico fabro* ; au lieu que dans Porphyryon , on lit , selon tous les manuscrits & toutes les éditions : *Archiaci lecti dicebantur ab Archia fabro*. C'est donc une autorité assez foible que celle qui a engagé Cruquius à préférer *Archæicis* à *Archiacis* ; & ce qui est assez particulier , ce même auteur admet les paroles de son scholiaste , sans en admettre l'interprétation ; car il prend ce mot *Archæicis*, comme les autres , pour *antiquis*, au lieu que le scholiaste en fait un nom propre. De sorte que Cruquius luy-même détruit à son tour l'autorité du scholiaste , qu'il avoit préférée à celle de tous ses manuscrits.

Passons aux autres éditeurs. Théodorus Pulmannus cite cinq manuscrits pour *Archiacis* , & un seulement pour *Archæicis*. Torrentius dit qu'il a trouvé *Archæicis* dans trois manuscrits , & ajoute : *plures tamen Archiacis legunt , ut ab Archia quodam non optimo artifice*. Or il n'y a point de doute que dans ce nombre il n'y en eût quelqu'un qui fût aussi bon , & peut-estre meilleur que ceux qui avoient *Archæicis*.

Lambin s'est servi pour la seconde édition d'Horace , de dix-sept manuscrits , & il avoue qu'il n'a trouvé *Archæicis* que dans un seul , car pour celui où il dit qu'on avoit écrit *Archæicis* au-dessus d'*Archiacis* , il favorise le sentiment de M. Kuster , parce que c'estoit vraisemblablement quelque copiste moderne qui avoit mis *Archæicis* au-dessus d'*Archiacis*. Il ne veut pourtant pas se prévaloir de l'autorité des manuscrits , parce qu'il luy suffit d'en avoir dix au moins contre un. Cependant Lambin , malgré

cette grande inégalité, a employé *Archaïcis* dans le texte, sans en rendre d'autre raison que son goût : *Archaïcis vera & genuina videtur lectio*. De-là les novateurs ont droit de tout entreprendre sur le texte des anciens. Il est d'ailleurs à remarquer que Lambin a esté le premier qui ait principalement mis en vogue la leçon *Archaïcis*; car avant luy la plupart des éditions, ou plustost presque toutes avoient *Archiacis*, sans qu'on puisse en trouver une seule qui ait *Archaïcis*. Théodorus Pulmannus, qui avoit conféré plusieurs manuscrits & éditions d'Horace, n'en cite qu'une seule où il y ait *Archaïcis*, de sorte qu'il faut supposer que toutes les autres avoient *Archiacis*.

M. Bentley, le dernier éditeur d'Horace, dit que tous les livres anciens ont *Archiacis*; il n'a trouvé *Archaïcis* dans aucun manuscrit, quoyqu'il en ait confronté un grand nombre.

Il paroît donc assez établi que la leçon *Archiacis* est suffisamment appuyée par l'autorité des manuscrits & des anciennes éditions, & que l'autre ne l'est pas.

On pourroit objecter que quelquefois le moindre nombre de manuscrits doit l'emporter sur le plus grand nombre; mais on répond qu'il n'y a que deux cas où cela puisse arriver: 1.^o si les manuscrits en plus petit nombre sont incomparablement plus anciens que les autres; 2.^o si la leçon que fournit le plus grand nombre de manuscrits est évidemment absurde, barbare, vicieuse & indigne de son auteur; tandis que l'autre leçon tirée du plus petit nombre de manuscrits, a tous les caractères de la vérité, quand on l'examine selon les regles de la critique. C'est ce que personne n'a encore entrepris, & n'entreprendra avec succès. Les manuscrits où l'on trouve *Archiacis*, sont non-seulement en plus grand nombre, mais encore plus anciens, au rapport même de Cruquius, & de ceux qui, comme luy, n'en ont pas admis la leçon; & loin que cette leçon soit absurde, la connoissance que l'on a de son origine, la rend préférable à celle d'*Archaïcis*: mot purement grec, dont ni Horace ni aucun autre auteur latin ne s'est jamais servi. Or il n'est pas probable qu'Horace ait voulu employer un mot grec hors d'usage parmi les Romains, qui dans leur langue en avoient un très-propre pour

exprimer la même pensée, ſçavoir *antiquis* : car ſi Horace, dans l'endroit conteſté, avoit voulu dire ce qu'on prétend, pourquoy n'auroit-il pas dit, *ſi potes antiquis conviva recumbere lectis*, puis que le mot *antiquis* ſignifie quelquefois la même choſe qu'*agxaiνds* parmi les Grces, c'eſt-à-dire, ce qui eſt de l'ancienne mode ?

Les copiſtes avoient coûtume de changer les mots moins communs & moins connus, en des mots plus connus & plus communs, tous les critiques en conviennent, on en a une infinité d'exemples. Or il n'eſt pas probable que les copiſtes ayent voulu changer *Archaïcis* en *Archiacis*, c'eſt à-dire, un nom appellatif, qui quoy que grec leur pouvoit eſtre aſſez connu, en un nom propre qui leur eſtoit tout-à-fait inconnu. Cette raiſon critique ſeule peut rendre ſuſpecte la leçon *Archaïcis*.

Que ſi l'on demande ce que ſignifie cet *Archiacis*, M. Kuſter répond qu'il ſuffit que nous ſçachions par le témoignage des anciens ſcholiaſtes, dont on ne doit pas rejeter l'autorité ſans raiſon, que le mot *Archiacis* eſt un nom propre ; mais que nous ne pouvons pas aujourd'hui ſçavoir précifément qui a eſté cet *Archias* de qui les lits dont Horace parle ont tiré leur nom, & cette ignorance ne nous met pas en droit de rejeter une leçon ſi bien eſtablie d'ailleurs.

Si on adjoûte qu'*Archaïcis* fait un ſens aſſez bon dans l'endroit conteſté d'Horace, il répond encore que cette raiſon ne ſuffit pas pour prouver que ce ſoit la leçon même de l'auteur. On pourroit aifément changer le texte de ce Poète dans cent endroits, en lui attribuant des expreſſions inventées par nous-mêmes, qui feroient un ſens très-bon : comme, par exemple, dans cet endroit, *fulmine ſuſtulerat caduco*, au lieu de *caduco*, M. Bentley lit *coruſco* ; ce qui ne fait pas ſeulement un fort bon ſens, mais ce qui paroît même plus élégant que *caduco*. Cependant il faut ſ'en tenir à la leçon ordinaire, parce que l'adjectif *caducum* forme là un ſens aſſez raiſonnable, & que la correction de M. Bentley n'eſt appuyée de l'autorité d'aucun bon manuſcrit.

Un paſſage d'Aulu-Gelle ſemble donner une nouvelle force au ſentiment de M. Kuſter, car il fait mention de lits appelez du nom de *Sotericus*. Aulu-Gelle rapporte un paſſage de Sénèque, Lib. 12. c. 2.

où ce philosophe compare les anciennes expressions & manières de parler avec ces lits-là. Voici les termes de Sénèque: *Qui hujusmodi versus amant, liqueat sibi eosdem admirari & SOTERICI lectos*. Aulu-Gelle adjointe incontinent après: *Dignus sanè Seneca videatur lectione ac studio adolescentium, qui honorem coloremque veteris orationis SOTERICI lectis comparavi: quasi minimè scilicet gratis & relictis jam contemptisque*. Rien n'est plus propre pour confirmer la leçon *Archiacis lectis* dans Horace que ce passage. Car comme les lits dont parle Horace ont eu leur nom d'un certain *Archias*, selon le témoignage des anciens scholiastes de ce Poète, de même les lits dont parle Aulu-Gelle ont pris leur nom d'un certain *Sotericus*, soit qu'il en fût l'inventeur ou le possesseur: & comme Horace par les lits d'*Archias*, entend des lits, ou qui estoient simples & communs, ou qui n'estoient plus à la mode, & par conséquent peu estimez; ainsi Aulu-Gelle parle des lits de *Sotericus*, comme d'une chose méprisée, & qu'on n'estimoit pas beaucoup, à cause qu'ils estoient à l'ancienne mode. Si l'on dit qu'on ne sçait pas qui a esté cet *Archias*, & qu'on n'en trouve aucune mention ni dans Plin ni dans les autres auteurs anciens, on pourra dire la même chose de *Sotericus*.



SI LE TABLEAU ATTRIBUÉ A CÉBÈS
est véritablement de cet Auteur.

IL y a déjà près de quinze siècles que Cébès passe pour l'auteur du Dialogue qui porte aujourd'hui son nom. Il paroît même que dès le temps de Lucien c'étoit une opinion communément reçue parmi les Sçavants. Du moins est-il constant que cet Ecrivain le lui attribue en termes formels. Tertullien, Diogène-Laerce, Chalcidius & Suidas se sont déclarés pour le même sentiment. Un consentement si général des anciens ne pouvoit manquer d'être d'un grand poids auprès de nos critiques modernes. Aussi n'y a-t-il eu que Wolfius qui ait osé prendre un parti contraire. Mais soit que la prévention fût encore trop forte, soit qu'on n'aime pas à croire les gens sur leur parole, son sentiment n'a été suivi de personne. Un succès si peu favorable ne sembloit pas devoir encourager M. l'Abbé Sevin ; cependant il a cru qu'on ne lui sçauroit pas mauvais gré de proposer les raisons qui l'ont déterminé à ôter à Cébès le dialogue en question. On jugera favorablement de leur solidité, s'il fait voir, comme il se le propose, 1.^o qu'on y trouve des choses postérieures à Cébès ; 2.^o qu'on y condamne des Philosophes inconnus de son temps. 3.^o que l'auteur ne suit pas les idées de la secte dont Cébès faisoit profession ; 4.^o qu'il n'a point écrit dans la dialecte en usage chez les Philosophes de cette même secte ; 5.^o qu'il n'est pas croyable qu'un ouvrage comme celui-là eût été enseveli dans l'oubli pendant plus de cinq siècles. Voilà les articles différens sur lesquels roule toute sa dissertation.

C'est, dit-il, une règle de critique fondée sur les notions les plus communes, qu'on ne doit point aisément attribuer à un auteur un livre qui renferme des choses qui n'ont été en usage qu'après lui. Qu'on applique ce principe au traité que nous examinons, & on n'aura pas de peine à se persuader qu'il ne sçauroit être de Cébès. Dès le commencement il y est fait mention du papier employé pour écrire, comme d'une chose déjà

Lûc en 1711.

ordinaire. Ο δὲ γέρον ὁ ἄνω ἐστηκὼς , ἔχων χάρτιον τινὰ ἐν τῇ χειρὶ , & τῇ ἑτέρᾳ ὡς δεικνύων τι , οὗτος Δαίμων καλεῖται. Le vieillard que vous voyez là haut qui tient un livre d'une main, & qui de l'autre montre quelque chose, s'appelle le génie. Il paroît néanmoins que la manière de rendre le papier propre à recevoir l'écriture, & l'expression de χάρτιον n'ont esté connues dans la Grece que depuis nostre Philosophe. Varron, au rapport de Pline, assure que ce ne fut qu'après la conquête de l'Égypte par Alexandre, que l'usage du papier s'introduisit chez les Grecs: *Prius tamen quàm digrediamur ab Ægypto*, dit-il, *& papyri natura dicitur, cum chartæ usu maximè humanitas vitæ constet, & memoria. Et hanc Alexandri magni victoriâ repertam auctor est Marcus Varro, conduâ in Ægypto Alexandriâ. Antea non fuisse chartarum usum: in palmarum foliis primò scriptatum: deinde quarundam arborum libris.* On sçait de quel poids est le témoignage de Varron en matière d'antiquitez. Ce qu'il avance ici est encore confirmé par le silence de Théophraste. Cet auteur, dans son quatrième livre de l'Histoire des Plantes, fait une longue énumération des différens avantages qu'on tiroit du papier. Il raporte qu'on se servoit de cette plante pour faire des bateaux, des voiles, des tapis, des habits, des cordages & plusieurs autres choses. Cependant il ne dit pas qu'on eût encore trouvé le secret de le rendre utile aux gens de Lettres. Rien néanmoins n'estoit plus digne de remarque; & si Théophraste a gardé la-dessus un profond silence, c'est que de son temps le papier n'avoit pas esté transporté en Grece. Au reste, il n'est pas inutile de rapporter ses propres termes: Αὐτὸς ὁ πάπυρος, dit-il, *ὡς πλείστα χρήσιμος. & ὃ πλοῖα ποιοῦσιν ὥς αὐτὸ & ἐν τῇ βίβλου ἰστίᾳ τε πλέκουσι, & ψιᾶδοις, & ἐσθῆτάς τινας, & στρωμασ, & σχοινίατε, & ἑτέρα πλείω. & ἐμφανέστατα ὃ τοῖς ἔξω τὰ βιβλία.* Car on pourroit peut-estre s'imaginer que ces dernières paroles, καὶ ἐμφανέστατα δὲ τοῖς ἔξω τὰ βιβλία, sont de Théophraste: il y a pourtant bien de l'apparence qu'elle ont esté ajoutées depuis luy. Ce qu'il y a de certain, selon la remarque de Joseph Scaliger, c'est qu'elles n'estoient pas dans l'exemplaire dont Pline s'est servi lorsqu'il les a traduites.

Après tout, que ce soit une addition ou non, il faudra toujours tomber d'accord que le mot de *χάρις* n'étoit pas encore usité du temps de Cébès. Galien a donc eu tort de douter si ce terme n'avoit point eu cours du vivant d'Hippocrate contemporain de nostre Philosophe. Il paroît que l'usage en est plus récent, & qu'on n'en sçauroit guères fixer l'époque avant la cxx.^e Olympiade. Il est certain que l'an 3.^e de la cxvi.^e Olympiade, le nom dont il s'agit estoit encore ignoré dans la Grece; du moins Théophraste, qui suivant le témoignage de Pline, écrivoit cette année-là son histoire des Plantes, n'en parle point. Il est certain aussi qu'il estoit déjà reçu dans la cxxi.^e ou dans la cxxii.^e Olympiade, puisque nous le lisons dans un fragment de Platon, Poète de la moyenne Comédie, qui vivoit alors, comme on le voit dans Athénée: d'où il s'ensuit que le mot *χάρις* n'est guères plus ancien que la cxx.^e Olympiade. On sçait bien que Dodée place ce Platon à la xciii.^e Olympiade, & c'est sur ce fondement qu'il rejette le sentiment de Varron. Mais il n'a pas pris garde, non plus que Vossius, qu'il y avoit eu deux poètes de ce nom: l'un qui s'estoit rendu célèbre dans le temps que marque Dodée, & l'autre qui avoit écrit dans la cxxi.^e ou dans la cxxii.^e Olympiade.

Examinons maintenant le second article, où il s'agit de faire voir que dans le tableau de Cébès il est parlé de sectes de Philosophes, qui ne se sont élevés qu'après luy. C'est ce qui se peut aisément montrer par un endroit de cet ouvrage, où l'auteur déclame contre ceux qui ne s'occupent que de sciences fausses & trompeuses. On luy demande quels sont ces sortes de gens, & il répond aussi tost que ce sont les Poètes, les Orateurs, les Dialecticiens, les Musiciens, les Arithméticiens, les Géomètres, les Astrologues, ceux qui regardent le plaisir comme le souverain bien, les Péripatéticiens & les critiques, *Οἱ τῆς ψευδοπαίδειας, ἔφη, ἐρασταὶ, ἡπατημένοι, οἰόμενοι μετὰ τῆς ἀληθινῆς παιδείας συνομιλεῖν. Τίνες οὐκ καλοῦσι οὗτοι; οἱ μὲν ποιητὰς ἔφη, οἱ δὲ ῥήτορας. οἱ δὲ διαλεκτικοὶ, οἱ δὲ μουσικοὶ, οἱ δὲ ἀριθμητικοὶ, οἱ δὲ γεωμέτραι, οἱ δὲ ἀστρολόγοι, οἱ δὲ ἡδωνικοὶ, οἱ δὲ πεripατητικοὶ, οἱ δὲ κριτικοί.* Il seroit inutile de vouloir prouver que les Péripa-

téticiens, les Critiques & les Epicuriens, (car c'est ainsi qu'après Simplicius & Ammonius, il semble qu'on doive expliquer le mot d'ἑδωνικοί) il feroit inutile, dis-je, de vouloir prouver que ces sectes estoient inconnues du temps de Cébès, on n'en doute pas. Aussi n'est-ce pas le parti qu'ont pris Samuel Perit & Fabricius, critiques distinguez par les sçavants ouvrages qu'ils ont donnez au public. Persuadez néanmoins que le tableau estoit véritablement de Cébès, ils ont prétendu que les noms en question, ou avoient esté adjointez au texte, ou que ce même texte avoit esté altéré par les copistes. La première opinion, qui est celle de Fabricius, est fondée sur la version Arabe de Cébès & sur l'autorité de Chalcidius, qui ne reconnoissent ni les Péripatéticiens ni les Epicuriens. De-là il se croit en droit de conclure qu'il ne se trouvoient pas autrefois dans le grec. Mais tout le monde convient que la version Arabe n'est ni exacte ni fidèle, & par conséquent qu'elle ne doit estre d'aucune autorité. Après tout, quand elle auroit les caractères d'une excellente traduction, tout l'avantage seroit du côté de M. l'Abbé Sevin, puisque l'interprète Arabe n'a point obmis les sectes dont il s'agit, comme le prétend Fabricius, qui au lieu de voir la page 26. qui répond à l'endroit cité, a consulté la page 58. qui n'y a aucun rapport. C'est cet endroit-là même que traduit Chalcidius, ainsi il ne faut pas estre surpris que cet auteur, aussi-bien que l'interprète Arabe, n'attaquent que les géomètres, les musiciens, les arithméticiens & les astronomes. On ne doit pas néanmoins oublier d'avertir, que tous ces noms-là ne sont plus aujourd'huy dans le texte qu'ils ont eu l'un & l'autre dessein de traduire, mais qu'on devroit peut-estre les y rétablir, parce qu'on ne doit jamais faire de changement que le sens ne le demande, & qu'il ne soit autorisé par les manuscrits. Si Samuel Petit eût esté aussi religieux, il n'auroit point entrepris de chasser, à quelque prix que ce fût, les Péripatéticiens d'une place qui ne quadroit pas avec son système. Il prétend que le passage qui les condamne, a esté altéré par les copistes; selon luy, οἱ ᾧ πεπαιτητικοί, οἱ ᾧ κριτικοί, n'est pas la véritable leçon, & il faut lire, οἱ ᾧ περὶ τὰ πᾶσι, τί & οἱ ᾧ κριτικοί. La vérité de cette correction une

fois supposée , c'en est fait des disciples d'Aristote & d'Epicure, & par conséquent il n'y a plus de difficulté : mais des résolutions de cette nature ne méritent pas qu'on s'attache sérieusement à les réfuter.

Ce ne sont pas là néanmoins les seuls caractères de vray-semblance qu'a négligé l'auteur du tableau ; il n'a pas eu plus d'attention à faire parler Cébès d'une manière conforme aux idées de la secte qu'il avoit embrassée. Il paroît par le Phédon de Platon , que nostre philosophe estoit Pythagoricien ; non seulement il y défend la doctrine de Pythagore , il y déclare outre cela que luy & Simmias avoient entendu Philolaüs. Aussi n'a-t-on pas oublié d'insinuer dans le tableau , que Cébès avoit esté disciple de Lysis ; & entre les ouvrages qu'on attribue à ce Thébain dans Diogène-Laërce , il y en a un qui est intitulé *ἑβδόμενον* , ou du nombre de sept. Comment accorder tout cela avec ce qu'on a rapporté de ce dialogue dans l'article précédent ? Est-il naturel de voir un Pythagoricien mettre la Musique & l'Arithmétique au nombre des sciences vaines & trompeuses ? Personne n'ignore qu'elles estoient l'une & l'autre infiniment estimées de ceux qui estoient attachez à cette secte. Iamblique témoigne qu'ils faisoient un cas particulier de la Musique ; & si on en croit Quintilien & Boëce , il n'y avoit pas de jour qu'ils ne s'y exerçassent. Timée assure qu'elle a esté établie par les dieux mêmes. Et rien n'est plus fréquent dans les fragments qui nous restent des écrits des anciens Pythagoriciens , dans Hippodame , par exemple , & dans Euryphame , que des comparaisons tirées de la Musique. Enfin on lit dans Porphyre qu'il y avoit une secte de Musiciens , qui portoit le nom de Pythagore. Pour ce qui est de l'Arithmétique , Modératus assure que les Pythagoriciens l'étudioient avec une attention particulière. Et comment l'auroient-ils négligée , eux qui , suivant Théodoret , avoient appris de leur maître que c'estoit dans une parfaite connoissance des nombres que consistoit le souverain bien de l'homme. En voilà peut-estre plus qu'il n'en faut , pour montrer que ce dialogue ne sçauroit estre d'un Pythagoricien , & qu'on ne doit pas par conséquent l'attribuer à Cébès. Ajoutons-y que le tableau

est écrit en grec ordinaire, & que rien n'est moins conforme à l'usage établi parmi les Pythagoriciens. Nous apprenons de Porphyre & d'Iamblique, que tous les ouvrages qui sortoient de cette secte estoient en Dorien : mais quand ils ne l'auroient pas dit, il n'y auroit pas lieu d'en douter, puisque les fragments des Pythagoriciens qui sont venus jusqu'à nous, sont tous en cette dialecte. Si le traité d'Ocellus Lucanus ne conserve pas aujourd'hui les moindres vestiges du Dorien, il ne s'en faut prendre qu'aux copistes ; anciennement on ne le lisoit qu'en Dorique, & les citations qu'en fait Stobée sont toutes en cette dialecte : ce qui prouve que le changement n'est arrivé qu'assez tard ; & il y a apparence que ceux qui l'ont fait, n'ont eu d'autre intention que de rendre le traité d'Ocellus plus intelligible. Mais du moins n'auroit-on pas dû toucher au titre. Dans les exemplaires d'aujourd'hui, on trouve à la tête de ce petit ouvrage, Περὶ τῶ παντός, ou, DE L'UNIVERS. Il paroît néanmoins qu'anciennement il estoit intitulé περὶ τὰς τῶ παντός φύσεως. C'est ainsi que le rapporte Archytas dans Diogène-Laërce : & il vaut mieux s'en tenir à cet ancien Pythagoricien, qu'à Philon, à Stobée, à Proclus & à Simplicius, qui le citent toujours sous le titre περὶ τῶ παντός φύσεως. Ceci posé, Cébès sera le seul de tous les Pythagoriciens qui aura écrit en grec ordinaire ; chose d'autant moins probable, qu'il estoit d'une ville où l'on ne parloit que le Dorien.

Il n'est guères plus croyable que le dialogue en question eût esté inconnu pendant plus de cinq siècles, s'il avoit esté véritablement de Cébès : quelle apparence en effet, qu'un ouvrage supérieur à plusieurs traitez des anciens, eût esté si long temps enseveli dans l'oubli : Il est certain pourtant que personne ne l'a cité avant Lucien ; & à parler franchement, il ne paroît pas beaucoup plus ancien que cet auteur.



E X A M E N

De la restitution d'un Passage de Pline, proposée par quelques Sçavants.

LA Critique, comme toutes les autres sciences, a ses regles particulières qu'on ne devroit jamais perdre de vûe. Il n'est cependant que trop ordinaire de les voir négligées par ceux mêmes qui font profession de la cultiver avec le plus d'exactitude ; soit inattention, soit désir de faire parade d'érudition & d'esprit, la plupart des anciens sont devenus les victimes ou de la négligence, ou de la vanité des critiques modernes. Il en est, après tout, qui plus scrupuleux, ne changent jamais dans les auteurs que ce qui leur paroît véritablement altéré. M. l'Abbé Sevin, qui a fait des réflexions sur le passage en question, veut bien croire que M. Périzonius, entr'autres, est de ces critiques sages, qui ne hazardent leurs conjectures que sur de bons fondemens ; du moins en corrigeant le passage dont il s'agit ici, il a eu la précaution d'avertir que le texte est évidemment corrompu en cet endroit-là : c'est aujourd'huy l'opinion la plus généralement reçue ; on ne sçait même si le sentiment opposé a encore des partisans. Peut-être est-ce défendre une cause déjà abandonnée, mais il est toujours louable de chercher la vérité, & on a tout lieu de croire qu'on ne trouvera pas mauvais qu'on propose ses doutes sur le passage de Pline dont s'agit ici : le voici tel qu'il est dans les imprimez : *Litteras semper arbitror Assyrias fuisse, sed alii apud Ægyptios à Mercurio, alii apud Syros reperias volunt; utique in Græciam intulisse à Phœnice Cadmum sedecim numero.... Anticlides invenisse in Ægypto quemdam nomine Menona tradit ante Phoroneum antiquissimum Græciæ regem: idque monumentis approbare conatur. E diverso Epigenes apud Babylonios 720. annorum observationes syderum coëtilibus laterculis inscriptas docet, gravis auctor imprimis. Qui minimum, Berofus 480. annorum, ex quo apparet æternus litterarum usus.*

En 1713.

C'est sur ces dernières paroles que tombe la restitution de M. Perizonius & de quelques autres sçavants; il ne luy paroît pas vraysemblable qu'Epigène & Bérofe ayent renfermé dans une si petite étendue les observations des Chaldéens, pendant que dans Cicéron cette nation se vante d'en conserver qui n'avoient pas moins de 470000. ans d'ancienneté, ou 473000. comme le rapporte Diodore de Sicile. Sur ce principe, M. Perizonius ne doute point que ces nombres qui sont maintenant dans Pline, ne doivent estre remplacez par ceux de 720000. & de 480000. nombres plus conformes à la vanité des Chaldéens, & plus dignes de la justesse de Pline. Selon luy, il n'est pas possible de concilier la leçon ordinaire avec les regles d'une bonne logique; & pour le montrer, voici comme s'y prend M. Payle, qui paroît avoir adopté la correction de M. Perizonius: « Pline ve-
 » noit de dire que les Assyriens avoient toujourns eu l'usage de
 » l'écriture, prenant pour la preuve de son opinion les témoigna-
 » ges qu'il emprunte d'Epigène & de Bérofe, touchant les obser-
 » vations astronomiques que les Babylonniens avoient fait graver:
 » car la conclusion qu'il tire de ces témoignages, est la même
 » chose que l'opinion qu'il avoit représentée peu auparavant;
 » voilà sa conclusion: *eternus litterarum usus*. Or il n'y a rien de
 » plus absurde que ce raisonnement, si l'on suppose qu'il a parlé
 » comme il parle dans les manuscrits & dans les éditions de son
 livre, où il dit: *Epigène auteur grave, assure que les observations
 des astrologues Babylonniens comprennent 720. ans: ceux qui leur
 donnent la plus petite étendue, comme Bérofe & Critodème, leur
 assignent 480. ans: donc l'usage des Lettres est éternel. Et j'estime
 avec raison qu'il a toujours existé dans l'Assyrie.* Ce sont-là les
 fondemens de l'opinion de ceux qui prétendent que le texte de
 Pline a besoin d'estre reformé. Tout dépend donc, dit M. l'Abbé
 Sevin, de faire voir qu'un pareil changement est beaucoup
 moins nécessaire qu'ils ne se l'imaginent. Il n'y a guères d'appa-
 rence que Bérofe ait jamais parlé d'observations d'une si prodi-
 gieuse ancienneté, & par conséquent à la place de 480. on
 n'auroit pas dû substituer 480000. non plus que 720000. à celle
 de 720. Jamais Bérofe n'a reconnu ce nombre presqu'infini
 de siècles;

de siècles ; du moins ne trouve-t-on rien qui le prouve dans les fragments de cet auteur , que les temps ont respectez. Bien loin d'y établir une si longue suite d'observations , il y déclare en termes formels , que les monuments qui se conservent à Babylone ne renferment que l'histoire de 150000. ans. Bérofe, dit Syncelle, assure dans le premier livre de ses antiquitez de Babylone, qu'il vivoit sous Alexandre fils de Philippe. Il assure aussi qu'on gardoit dans cette ville avec beaucoup de soin, des monuments où estoit écrit ce qui s'étoit passé depuis 150000. ans : Βηροσός ὃ ἐν τῇ περὶ τῆς Βαβυλωνιακῶν φησὶ γηένσθαι μὲν αὐτὸν κατὰ Ἀλέξανδρον τὸ Φιλίππου τινὲ ἡλικίαν. ἀναγραφὰς ὃ πολλὰς ἐν Βαβυλῶνι φυλάσσεσθαι μὲν πολλῆς ἐπιμελείας ἀπὸ ἐτῶν που ὡς μυριάδων δεκαπέντε ὡς χούσας χρόνον. Il avoit avancé la même chose quelques pages auparavant , & de ces deux passages il estoit naturel de conclurre que le nombre de 480000. est un nombre absolument insoutenable. En effet , si les monuments que Bérofe avoit découverts à Babylone , se renfermoient dans l'espace de 150000. ans , comment croire que cet historien n'a jamais pû faire mention d'observations astronomiques si fort au-dessus de cette vaste étendue de temps ?

M. Perizonius a bien senti la force de cette difficulté , & pour se tirer d'affaire , il distingue deux sortes d'observations chez les Chaldéens ; les unes avoient esté conservées avec tout le soin possible , & celles-là ne renfermoient guères moins de 150000. ans. Il y en avoit d'autres qui plus négligées , avoient aussi bien moins d'autorité ; & si on en croit le même critique , c'est de ces dernières qu'il faut entendre Bérofe , lorsqu'il produit une liste des rois Chaldéens qui avoient regné avant le déluge pendant l'espace de 432000. De tout cela il conclud que les 150000. ans dont on vient de parler , ne dérangent son systéme en aucune manière , & que par-là Bérofe a voulu simplement désigner qu'on gardoit à Babylone des histoires exactes de ce grand nombre d'années : qu'outre celles-là , il y en avoit d'autres , qui à la vérité remontoient beaucoup plus haut , mais qu'en revanche elles estoient plus interrompues & moins suivies. Telle estoit , selon luy , cette longue suite de rois qui avoient précédé le déluge.

Telle est la réponse de M. Perizonius. Réponse qui, selon M. l'Abbé Sevin, porte sur de trop légers fondements, puisque Bérofe n'a pas distingué deux sortes de monuments parmi les Babylonniens; qu'on ne trouve rien dans Syncelle qui favorise cette opinion, & que M. Perizonius ne trouveroit pas encore son compte; puisqu'en joignant les 432000. des rois qui ont régné avant le déluge, avec les années de ceux qui ont commandé dans Babylone depuis ce temps-là jusqu'aux conquêtes d'Alexandre le Grand, il manquera encore plus de 2000. ans au nombre de 470000. & plus de 12000. à celui de 480000. qui sont les deux nombres qu'il prétend restituer dans le passage de Plin. La preuve en est simple. Il soutient que Bérofe a donné 432000. ans aux rois qui regnoient à Babylone avant le déluge: depuis ce temps-là jusqu'à Evéchoüs, il s'est écoulé 34080. ans, & ce prince n'a précédé que de 440. ans l'époque de Porus, qui monta sur le throne d'Assyrie 322. ans avant la prise de Troye. De-là jusqu'à la mort d'Alexandre, il n'y a pas 900. ans. Maintenant qu'on rassemble toutes ces sommes différentes, & il fera aisé de voir qu'elles font un peu moins de 468000. ans: nombre qui ne quadre point du tout avec la prétendue correction.

D'ailleurs, il n'est pas certain que Syncelle ait tiré de Bérofe 432000. ans antérieurs au déluge; non seulement ce nombre ne s'accorde point avec les deux témoignages que rend ce Chronographe, touchant les 150000. ans que comprenoit l'histoire de Babylone, il paroît même insinuer que ces 432000. ans estoient l'ouvrage d'Alexandre Polyhistor, d'Abydène & d'Apollodore: *Eusèbe*, dit-il, *Josèphe* & les autres *Historiens* qui ont parlé de l'empire des Chaldéens, semblent écrire sur l'autorité d'Alexandre Polyhistor, d'Abydène & d'Appollodore, qu'avant le déluge il y avoit des rois à Babylone Πλωὶ καὶ Εὐσέβιος καὶ Ἰώταππος, & ἄλλοι περὶ τῆς τῶν Χαλδαίων Βασιλείας ἱστοριοφάνοντες, ὅτι πρὶν τὸν κατακλυσμὸν ἐβασίλευον ἐπόμωροι Ἀλεξάνδρῳ τῷ Πολυτίστῃ & Ἀβυδηνῶ, & Ἀπολλοδώρῳ. Il ne cite jamais que trois auteurs, lorsqu'il expose la prodigieuse durée du règne de ces princes fabuleux; on ne doit donc pas assurer

que les 432000. qu'on leur assigne, sont pris de Bérose ; & on doit d'autant moins l'assûrer, que cet historien déclare positivement que les monuments qu'on conservoit à Babylone, n'alloient point au-dessus de 150000. ans.

Il ne suffit pas de proposer des conjectures contre un témoignage si précis, il faut montrer par de bonnes preuves, que Bérose a reconnu les 432000. ans dont il s'agit ; luy sur-tout, qui assûre que Nabonassar avoit supprimé les mémoires de tout ce qui s'estoit passé chez les Babyloniens avant son avènement à la couronne. C'est à Syncelle qu'on est redevable de ce fragment, d'autant plus essentiel, qu'il feroit luy seul plus que suffisant pour décider la question : *Nabonassar*, dit-il, *au rapport d'Alexandre Polyhistor & de Bérose, qui avoient publié les antiquitez des Chaldéens, ayant ramassé les histoires où on avoit écrit ce qui estoit arrivé sous le regne de ses prédécesseurs, les supprima toutes, afin que désormais on commençât par luy à compter les rois de Babylone.* Επειδὴν, ὥς ὁ Ἀλέξανδρος ὁ Βηροσὸς φασὶν, οἱ τὰς Καλδαίων ἀρχαιολογίας περὶληφότες, Ναβονάσσαρος συναγαγὼν τὰς περὶ αὐτῶν βασιλείων, ἠφάνισεν ὅπως ἀπ' αὐτῶν ἡ καταείρημις γένοιτο τῶν Χαλδαίων βασιλείων. Croira-t-on après cela qu'on y conservât des observations astronomiques de 480000. ans, gravées sur des briques, ou plustost ne fera-t-on pas persuadé qu'il n'y a rien à changer dans le nombre de 480. ans, qui est l'espace dans lequel Pline renferme ces mêmes observations ? Si l'on s'en rapporte à Bérose & à Alexandre Polyhistor, Nabonassar avoit aboli toutes celles qui avoient esté faites avant qu'il montât sur le throne ; & par conséquent celles dont cet auteur avoit parlé, ne pouvoient estre plus anciennes que l'époque de ce prince, ce qui est tout à-fait conforme au texte de Pline ; & on en tombera aisément d'accord, si l'on considère que depuis la première année de Nabonassar jusqu'à Antiochus Soter, sous le regne duquel Bérose publia son histoire, il y a juste 480. ans.

Ne pourroit-on pas conclurre du passage même de Pline, que c'est-là la véritable leçon ? Cet auteur, après avoir dit que les Lettres avoient toujours esté en usage chez les Assyriens,

adjoûte qu'il y avoit néanmoins des auteurs qui en attribuoient l'invention, les uns aux Egyptiens, & les autres aux habitants de Syrie, & qu'Anticlides en faisoit honneur à un Egyptien nommé Ménon, qui vivoit quinze ans avant Phoronée: qu'à la vérité Epigène avoit trouvé chez les Chaldéens des observations qui n'avoient pas moins de 720. ans d'ancienneté, mais que celles qu'avoient vûes Bérofe & Critodème, n'excédoient pas l'espace de 480. ans. Il semble que Plin ait voulu garder ici l'ordre des temps; qu'il commence par Anticlides, parce que les monuments que citoit cet écrivain estoient plus anciens que ceux qu'employoit Epigène; & qu'Epigène n'est nommé avant Bérofe, qu'en conséquence de ce que ce dernier reconnoissoit encore un plus petit nombre d'années qu'Anticlides & qu'Epigène. Celuy-ci donc n'ayant remonté que quinze ans au-dessus de Phoronée, n'est-il pas visible que le nombre de 480000. ans est fabuleux? En effet, comment concilier une pareille correction avec les témoignages de Cicéron & de Diodore de Sicile? Plin assure que Bérofe & Critodème estoient ceux qui donnoient le moins d'étendue aux observations astronomiques des Babyloniens, & il n'est pas certain, comme l'ont avancé bien des critiques, que celles dont parloit Bérofe allassent se perdre dans une ancienneté de 480000. ans. La chose paroît même ne devoir pas souffrir beaucoup de difficulté, si d'un côté l'on considère que les Chaldéens, dans Cicéron, ne portent leurs observations qu'à 470000. ans, & si de l'autre on fait réflexion que Diodore n'y adjoûte que 3000. ans de plus: voilà des observations encore plus courtes que celles de Bérofe, & Plin n'a pû ignorer ces observations; par conséquent rien ne seroit moins conforme à la pensée de cet auteur, que d'introduire dans son texte cette multitude prodigieuse de siècles.

D'ailleurs, quelle apparence de l'admettre, après ce que disent Porphyre & Simplicius, des observations qu'envoya Callisthène à Aristote, & qui n'estoient que de 1903. ans. Encore a-t-on de la peine à se persuader qu'il y eût des observations si anciennes à Babylone, & peut-estre que celles de Callisthène l'estoient beaucoup moins; peut-estre que Porphyre ne les a rapportées

que de mémoire , & fans avoir consulté l'original ; peut estre enfin que les nombres sont altérez dans Simplicius , ou que cet auteur luy-même n'a pas assez examiné la chose.

Quoy qu'il en soit , il est mal-aisé de ne pas convenir qu'une si longue suite d'années ne sçauroit estre de l'invention de Bérose. Un écrivain de sa réputation n'avoit garde de hazarder un tel paradoxe , sans prévenir le lecteur en sa faveur , par le récit de quelques-unes de ces observations. Cependant Hipparque , Timochare & Ptolémée , qui avoient examiné avec un plus grand soin ces sortes de monuments , ne font mention ni d'éclipses ; ni de nouvelles lunes , ni de pleines lunes qui remontassent plus haut que le regne de Nabonassar. D'où vient cela ? c'est que ces astronomes n'avoient rien trouvé ni dans les archives de Babylone , ni dans Bérose , qui fût antérieur au regne de ce prince : preuve assez sensible que le même auteur n'avoit pas poussé plus loin ses supputations dans l'endroit que nous en a conservé Pline.

Est-il vraisemblable que Bérose eût osé débiter une fable aussi mal concertée que l'auroit esté celle de ces 480000. ans ? Nous apprenons de Tatien , que cet astronome avoit dédié ses antiquitez de Chaldée à Antiochus Soter ; nous sçavons d'un autre côté , que les Séleucides estoient déjà maîtres de Babylone depuis plusieurs années. N'auroit-ce donc pas esté le dessein du monde le moins raisonnable , que de vouloir en imposer à un prince qui pouvoit à tout moment consulter des monuments si singuliers , & qui , à en juger par les apparences , n'auroit pas manqué de le faire , pour contenter sa curiosité sur un calcul si peu croyable , & si contraire aux préjuges des Grecs. La plupart d'entr'eux connoissoient Babylone comme leur propre patrie , & il y en avoit beaucoup qui , pour se perfectionner dans la connoissance de l'astronomie , avoient examiné tous les monuments qui se conservoient dans cette ville , de tout temps si fameuse par ses découvertes astronomiques ; ainsi il n'estoit pas possible d'en faire accroire à Antiochus ; bientôt il auroit esté détrompé , ou par ses propres yeux , ou par les discours des sçavants de sa cour. Bérose n'auroit pas tendu un piège si grossier à la crédulité de son maître , luy qui par ses antiquitez , vouloit

mériter la protection du prince à qui il les dédioit. Une idée si peu raisonnable ne quadre guères avec les éloges que donnent à cet historien, Joséphe, Tatien & Juba; ce dernier sur-tout n'avoit pas suivi d'autre guide que Bérose dans son Histoire d'Assyrie, comme le témoignent le même Tatien & Clément d'Alexandrie.

De tout ce qu'on vient de dire, M. l'Abbé Sevin conclut que dans le texte de Pline il vaut infiniment mieux s'en tenir au nombre de 720. & de 420. Ce qu'il y a de certain, c'est que les manuscrits de cet auteur ne varient point là-dessus, & que de toutes les regles de la critique, il n'y en a pas de plus judicieuse que celle qui défend de faire dans un auteur aucun changement qui ne soit autorisé ou par les manuscrits, ou par les raisons les plus solides. Le raisonnement de Pline paroît assez juste, & pour le faire sentir, il suffira de donner à sa pensée un peu plus d'étendue. « Je crois, dit-il, que les Assyriens ont toujours eu des lettres, il est pourtant des auteurs qui leur assignent un commencement. Au rapport des uns, nous en sommes redevables à l'Egypte; chez d'autres, les Syriens passent pour en estre les inventeurs. Anticlides, par exemple, les rapporte à un Egyptien nommé Ménon, qui vivoit quinze ans avant Phoronée, & cet écrivain le prouve par des monuments de ce temps-là; mais ceux que cite Epigène, & qui estoient conservés à Babylone, ne passoient pas 720. ans, & les observations qu'y avoit vues Bérose ne montoient qu'à 480. » Pline, après avoir exposé toutes ces opinions, conclut que l'usage des lettres est éternel: conséquence qu'il n'a tirée que par rapport à cette grande diversité de sentiments au sujet des lettres. Plus une chose est ancienne, plus aussi les sentiments se trouvent partagez sur son origine. C'est la source la plus ordinaire de la différence qui est entre les auteurs. Pline ayant donc remarqué que presque aucun d'eux n'estoit d'accord sur le commencement des lettres, il a inféré qu'elles estoient éternelles, c'est-à-dire très-anciennes. D'un autre côté, il y a tout lieu de croire que Pline, en donnant l'éternité aux lettres, n'a eu en vue que le témoignage d'Anticlides, qui plaçoit Ménon leur inventeur quinze ans avant Phoro-



née. Chez les Grecs tout ce qui estoit antérieur à ce prince, pouvoit en quelque manière passer pour éternel, la plupart d'entr'eux ne connoissoient point d'époque qui remontât plus haut que celle-là, & cela est si vray, qu'un ancien poëte parle de Phoronée comme du premier homme. Dans son poëme intitulé la Phoronide, il est appelé le pere des mortels : Plinè luy-même luy donne le titre du plus ancien roy de la Grece. Puis donc que l'invention des lettres a précédé de quinze ans le regne de Phoronée, il n'est pas étonnant que cet auteur en ait conclu que l'usage en estoit éternel, & qu'il va se perdre dans l'antiquité la plus reculée.

E X A M E N

D'UN PASSAGE DU TRAITÉ DE L'E'LOCUTION,
attribué à Démétrius Phaléreus.

C E passage, qui se trouve dans la section 84. de l'édition d'Oxford, traite de l'usage qu'on doit faire des métaphores dans le grand style, pour luy donner la pompe & la magnificence qui en font le caractère: « Rien au monde, dit l'auteur, ne contribue davantage au grand & au sublime que les métaphores: « mais il faut prendre garde qu'il y en a quelques-unes, qui bien « qu'employées dans le dessein de relever le discours, & de le « rendre plus pompeux, produisent un effet contraire, & le « rappetissent, pour ainsi dire, au lieu de l'aggrandir. Telle est, « par exemple, celle-ci: »

Ἀμφὶ δὲ ἐσάλπιγξεν μέγας οὐρανός.

Le Ciel de toutes parts sonna de la trompette.

Car il ne convient point de comparer le ciel, qui de tous côtez « retentit d'un grand bruit, à une trompette qui sonne, à moins « que pour excuser Homère, on ne dise, » le vaste ciel fit autant « de bruit que si le ciel tout entier eût sonné de la trompette.

M. Hardion a proposé à l'Académie des réflexions sur cette

En 1717.

critique. Il avoue que s'il faut entendre le mot *ἰσάλπγιξεν* dans le sens propre, & qu'Homère ait eu en vûe de comparer le bruit du tonnerre qui gronde dans le ciel, au son d'une trompette, il n'y a en effet aucune proportion entre le son d'une trompette & le bruit du tonnerre, & qu'il ne convenoit nullement d'en faire la comparaïson. C'est inutilement qu'Aristides-Quintilianus & Eustathe, qui ont pris pareillement le mot *ἰσάλπγιξεν* au propre, ont cherché des raisons pour justifier la métaphore d'Homère; mais M. Hardion prétend qu'on doit donner un sens figuré au verbe *ἰσάλπγιξεν*, & même qu'on ne peut luy en donner aucun autre. Homère décrit au commencement du 21.^e livre de l'Iliade, avec sa magnificence ordinaire, le combat d'Achille contre le Xanthe & le Simois. Junon, qui craint qu'Achille ne succombe à la violence de ces deux fleuves, envoie Vulcain à son secours. Ce dieu vient avec tous ses feux, » combattre le Xanthe; & le combat fini, « l'affreuse Discorde, » dit Homère, se jette parmi les autres dieux, ils se séparent en » deux bandes, & se chargent avec un fracas épouvantable; la » terre retentit jusques dans ses extremittez, & le ciel fait enten- » dre de toutes parts le bruyant signal du combat: »

Vers. 385.

Εν δ' ἄλλοισι θεοῖσιν Ἐῖς πῖσε βεβριδυῖα,
 Ἀργαλέῃ, δίχα δ' ἐσφιν ἐνὶ φρεσὶ θυμὸς ἄητο.
 Σὺ δ' ἔπεισον μέγαλ' ὁμάδῳ, βεῖχε δ' εὐρέϊα χθών.
 Ἀμφὶ δ' ἰσάλπιξεν μέγας οὐρανός....

Le mot grec *σάλπγιξ* est employé le plus communément pour signifier une trompette guerrière, *πολεμικὸν ὄργανον*, & cette trompette ser voit ordinairement à donner le signal des combats. Du nom *σάλπγιξ* s'est formé le verbe *σαλπίζειν*, qui signifie proprement sonner de la trompette; mais par métonymie, c'est-à-dire, en transportant la signification de la cause à l'effet, ce même verbe appliqué aux combats, signifie *sonner la charge, donner le signal du combat*; & il le signifie indépendamment de la trompette, quand il est déterminé par quelque autre terme qui efface l'idée de trompette, & qui prend sa place. Ainsi, dans le combat des dieux que décrit Homère, le mot *οὐρανός* joint au

mot

mot ἰσάλπιγξεν, anéantit entièrement l'idée d'un bruit de trompette, & luy substitue celle du bruit du tonnerre, qu'Homère, pour plus de précaution, a pris soin d'amplifier par la préposition ἀμφι, par l'épithète μέγας, qui a un son si plein & si entendu, & enfin par le nombre & par la bruyante harmonie de tout le vers; en sorte que ces mots, ἀμφι δ' ἰσάλπιγξεν μέγας οὐρανός, font entendre le tonnerre qui gronde dans toute l'étendue du ciel; & ce tonnerre qui gronde est déterminé par le verbe ἰσάλπιξεν à estre le signal du combat des dieux. Si Homère eût mis ἐβρόντησεν, dont la mesure est la même que celle d'ἰσάλπιγξεν, il n'eût exprimé qu'une partie de sa pensée.

M. Hardion conclut que la métaphore d'Homère entendue dans le sens qu'il a proposé, est non seulement conforme aux préceptes d'Aristote, de Cicéron & de Quintilien, mais qu'elle a encore le caractère de magnificence & de sublimité que ces rhéteurs attribuent à ces métaphores, qui par une audace presque excessive, donnent aux choses inanimées de l'action & du sentiment. Il rapporte en finissant, deux passages qui confirment son explication, l'un de Longin, section 9.^e & l'autre de Pline le jeune, livre 9. Epître 26.

RÉFLEXIONS CRITIQUES SUR LE CHAPITRE V. DU LIVRE VII. DE VALÈRE-MAXIME.

ON s'apperçoit aisément, en lisant Valère-Maxime, que cet auteur aime le merveilleux & le sublime; qu'il a choisi dans les faits qui font la matière de son livre, les exemples qui tiennent du prodige; & que plus soigneux de faire naître l'admiration dans l'esprit de ses Lecteurs, que de les instruire exactement de la vérité des faits qu'il raconte, il ne manque jamais de saisir les circonstances fabuleuses qu'une tradition mal examinée avoit liées aux événements de l'Histoire Romaine: sacrifiant souvent la vérité, presque toujours la

simplicité historique, au plaisir de raconter des choses extraordinaires.

M. l'Abbé Couture jugeant qu'il estoit de l'intérêt des Lettres de ne pas épargner cet auteur sur un penchant si marqué, n'avoit perdu aucune occasion de relever ses fautes, & de mettre en garde contre luy ceux qui étudient l'Histoire ancienne. Mais la critique de cet Académicien paroissant trop vive à ceux que les fréquentes citations des compilateurs ont prévenus en faveur de Valère-Maxime, il se détermina à en donner un échantillon sans réplique dans un discours qui roule principalement sur un exemple où cet auteur, pour paroître plus merveilleux, confond très-grossièrement la vie des trois Scipions qui ont le surnom de *Nasica*.

Lib. 5. c. 7. C'est dans le livre intitulé de *Repulsis*, où il parle ainsi de P. Scipion *Nasica*. *Publius autem Scipio Nasica, togatæ potentiæ clarissimum lumen, is qui Consul Jugurthæ bellum indixit; qui matrem Idæam Phrygiis sedibus ad nostras aras focosque migrantem sanctissimis manibus excepit: qui multas & pestíferas seditiones auctoritatis suæ robore oppressit: quo principe senatus per aliquot annos gloriatus est: cum ædilitatem curulem adolescens peteret, manumque cujusdam rustico opere duratam, more candidatorum, tenaciùs apprehendisset, joci gratiâ interrogavit eum, num manibus solitus esset ambulare. Quod dictum à circumstantibus exceptum, ad populum manavit, causamque repulsæ Scipioni attulit. Omnes namque rusticæ tribus paupertatem sibi ab eo exprobratam judicantes, iram suam adversus contumeliosam ejus urbanitatem distinxerunt.*

Tout est beau dans ce recit, tout y est vif, & l'auteur n'a rien oublié de ce qui pouvoit donner une noble idée du mérite de Scipion *Nasica*, à qui un bon mot mal placé fit perdre une charge dont il estoit si digne; mais on voit que Valère-Maxime, pour donner plus de relief aux belles qualitez de Scipion, a fait comme ce peintre qui rassembla toutes les beautés de son pays pour faire le portrait de Vénus, ou comme ces Poëtes, qui, pour augmenter l'héroïsme d'Hercule, chargent son histoire de tous les événements de ceux qui ont porté le même nom.

En effet, il confond le fils, le pere & le grand-pere; & quoyque chacun de ces trois grands hommes puisse fournir de quoy faire une assez belle peinture, il aime mieux ramasser sous un même point de vûe tout ce qu'il y a de plus brillant dans ces trois vies, pour donner plus de force & plus d'éclat à son tableau.

Nediroit-on pas, en lisant cet article, que le Scipion à qui cette raillerie coûta l'édilité, est le même que celui qui reçut la Mere des Dieux; que c'est le même qui avoit porté la guerre dans les estats du roy de Numidie, qui avoit tué le tribun Tibérius Gracchus, & qui depuis avoit esté prince du Sénat.

Pour faire sentir les erreurs où s'est abandonné Valère-Maxime dans l'endroit qu'on vient de citer, M. l'Abbé Couture fait un abrégé de l'histoire des trois Scipions que cet auteur a mal à propos confondus. Le premier Scipion qui porta le surnom de Nasica, estoit le fils de ce Cn. Scipion qui fut tué en Espagne avec son frere Publius pere de Scipion l'Africain, l'an de Rome 541. & la 8.^e de la seconde guerre Punique. Ce Scipion n'avoit point encore eu d'employ public, il n'avoit pas même passé alors par la Questure, qui, selon Ciceron, estoit la première entrée dans les charges, *primus gradus honoris*; lorsque Rome affligée par des maladies populaires & par d'autres calamitez publiques, envoya à Pessinunte en Phrygie, une célèbre Ambassade pour demander la Déesse Cybèle. L'oracle de Delphes que les Ambassadeurs consultèrent en passant, répondit qu'Attalus leur accorderoit leur demande, mais qu'ils devoient se ressouvenir, quand ils seroient de retour à Rome, de mettre la statue de la Déesse entre les mains de celui qui estoit reconnu pour le plus homme de bien.

Le Sénat, au retour des ambassadeurs, se trouva embarrassé dans un choix si délicat; mais enfin les suffrages furent pour Scipion Nasica, qui pouvoit avoir alors 29. ans: *Publium Scipionem Cnæi filium, ejus qui in Hispaniâ ceciderat adolescentem nondum Quæstorium, judicaverunt in totâ civitate virum optimum esse.* Tit. Liv
l. 39.

Malgré un jugement si avantageux & préférable, sans doute, à tous les autres honneurs, Scipion n'obtint les charges publiques que conformément aux Loix, & sans aucune dispense

*De civit.
Dei, lib. 1.
cap. 30.*

Lib. 45.

d'âge; il ne fut même Consul que cinq ans après en la place de Galba qui mourut; & l'on peut remarquer en passant, que S. t. Augustin, d'ailleurs si versé dans la connoissance de l'Histoire, s'est trompé, en disant que Scipion fut fait grand Pontife pour recevoir la Déesse Cybèle. Il ne fut pas même Consul la première fois qu'il brigua cette dignité, quoyque son nom, sa qualité du plus homme de bien de la République, les principaux Romains & le grand Scipion, celui-là même qui avoit vaincu Annibal & soumis l'Afrique, sollicitassent pour luy, comme Tite-Live le raconte fort au long, ajoutant qu'il reçut cet honneur l'année d'après: *Ut dilatatum viro tali, non negatum honorem appareret; Consulatus datus est.*

*Tit. Liv
lib. 36. cap.
36.*

Scipion Nasica, pendant que son Collegue Acilius Glabrio faisoit la guerre au Roy Antiochus & aux Etoliens, porta ses armes contre les Boiens & les Liguriens, dont il triompha l'an de Rome 563. treize ans après qu'il eut reçu la Mere des Dieux; le temple qu'on avoit bâti à cette Déesse fut aussi consacré dans l'année de ce Consulat, & il reçut toutes sortes d'applaudissemens dans les jeux qui furent célébrés à cette Dédicace sous le nom de *Megalesia*; & voilà la véritable époque de ces jeux.

*In Bruto.
Tuscul.
Quest. lib. 1.
Plin. de v.
ill.*

Il y eut en l'année de Rome 592. un autre Scipion Nasica, qui ayant esté Consul avec L. Martius Figulus, abdiqua volontairement le Consulat, parce qu'il crut qu'il avoit manqué quelque chose aux formalitez de son élection. Il fut nommé Consul sept ans après, avec M. Marcellus, fit la guerre aux Dalmates; & après avoir pris Delminium leur capitale, il fut honoré par son armée du nom d'*Imperator*, mais il ne voulut point accepter le triomphe que le Sénat luy avoit décerné. C'est ce second Scipion Nasica qui fut censeur, qui bâtit les galeries du Capitole, & de qui Cicéron dit qu'il estoit, *Eloquentia primus, juris scientia consuliissimus, ingenio sapientissimus*; ce qui luy fit donner le surnom de *Corculum*.

Ce Scipion n'a rien à revendiquer sur Valère-Maxime. Il n'en est pas de même de P. Scipion Nasica son frere; c'est à lui qu'appartient la gloire d'avoir esté Prince du Sénat, &

d'avoir étouffé ces grandes séditions qui alloient allumer une guerre civile. Il avoit esté Consul en l'an 606. de Rome , mais il n'estoit plus en charge lorsqu'il tua Tibérius Gracchus Tribun du peuple.

Enfin il y eut un quatrième Scipion Nasica. Celui-ci estoit fils de Sérapion , & fait Consul avec L. Calpurnius Bestia , l'an de Rome 643. lorsqu'on entreprit la guerre contre Jugurtha. C'est celuy qui est désigné par ces paroles de Valère-Maxime : *Is qui Consul Jugurthæ bellum indixit*. Ce fut le Sénat & le peuple Romain qui ordonnèrent qu'on prendroit les armes contre ce prince, *Bellum populus jussit , patres auctores fuere*. Calpurnius Bestia eut la conduite de cette guerre , non pas Scipion , qui eut l'Italie pour son département. Scipion mourut cette année même , & pendant son consulat ; mais ni son nom ni ses belles qualitez ne purent point empêcher qu'il ne fût puni de son indiscretion , par le refus qu'on fit de luy accorder l'édilité , qu'il méritoit par tant de titres.

Voilà les trois Scipions que confond Valère-Maxime , dont les fautes multipliées se font sentir par l'histoire abrégée de ces trois grands hommes.

E X A M E N

De ce qu'il y a de plus probable sur la taille des Géants.

LE respect dû à l'Ecriture , les préjugez fondez sur des traditions qui , quoyque fabuleuses , ne laissent pas d'avoir pris naissance de la vérité des livres sacrez , & la foy que méritent un nombre d'historiens graves , ont depuis plusieurs siècles servi d'autorité à ceux qui ont assuré avec plus ou moins d'exagération l'existence des géants. Un Académicien proposa sur ce sujet , en 1704. une opinion qu'il croyoit luy estre particulière ; sçavoir , qu'il y avoit eu , & qu'il y avoit encore des races & des peuplades de ces sortes d'hommes , sorties des chefs qui en avoient fondé les colonies ; & de temps en temps , au contraire ,

M. l'Abbé de Tilladet , Hist. de l'Acad. t. 1. p. 125.

il a paru des physiciens qui se réglant sur les loix ordinaires de la nature, ont absolument nié qu'il y eût jamais eu de véritables géants.

M. Mahudel remettant la question sur le tapis, a fait voir que les sujets qui paroissent le plus usez, quand on ne les considère que sous certaines faces, sont toujours susceptibles d'un air de nouveauté. Il regarde cette question comme impossible à décider, tant qu'on ne s'accordera pas sur une idée de grandeur qui soit un degré fixe, duquel on pourroit dire que ces hommes auroient approché, ou qu'on croiroit qu'ils auroient surpassé. La mesure qu'il propose à douze pieds de roy, c'est-à-dire, le double de la taille la plus avantageuse des hommes ordinaires: mesure qu'il soutient qu'aucun de ceux qu'on a citez pour géants, n'a excédée.

Il établit ce sentiment sur deux sortes d'impossibilités, qui s'opposent à l'existence de ceux qu'on veut faire aller au-delà de cette taille; l'une physique & l'autre morale. Il tire la première de la difficulté qu'auroient ces masses énormes à se mouvoir, à se courber, à s'asseoir, &c. de la disproportion de l'usage de leurs parties avec les choses créées pour la nourriture ordinaire des hommes; de la difficulté de repousser les insultes des moindres animaux, & de l'expérience que nous avons, que s'il se trouve quelquefois des hommes qui ayent seulement trois pieds de hauteur plus que les hommes ordinaires, ils sont ou mal conformez, ou toujours malades, ou inhabiles aux fonctions les plus communes, ou d'une vie très courte.

L'impossibilité morale se tire de l'antipathie aisée à imaginer entre des hommes si prodigieux & les autres hommes, avec lesquels l'Ecriture nous apprend que ceux qu'elle appelle géants, ont cependant assez long-temps vécu en bonne société avant le déluge: cette communauté supposant sans doute un commerce, & une infinité d'actions impraticables entre des gens qui auroient esté d'une taille & de mœurs si disproportionnées. Quand on diroit que ces hommes si présomptueux & si méchants, dont parle l'Ecriture, & auxquels quelques Peres de l'Eglise ont donné une naissance miraculeuse, n'auroient eu que

deux à trois pieds de plus que les autres, la foy se trouveroit-elle intéressée dans cette opinion, & la disproportion n'auroit-elle pas esté encore assez considérable, pour en inférer toutes les conséquences qui doivent s'accorder avec le texte sacré?

Mais ces impossibilités ne peuvent estre mieux justifiées que par celle que M. Mahudel soutient qu'il y a de produire des faits contraires, c'est-à-dire, de trouver dans les hommes d'une haute stature, dont les historiens ont fait mention pour les avoir vûs, ou pour en avoir oui parler à des gens dignes de foy, qu'il y ait eu aucun de ces hommes qui ait atteint le degré de hauteur qu'il a supposé. La voye dont il se sert pour tirer cette preuve, est d'établir des regles dont tout le monde convienne, pour évaluer les coudées, les pieds & les palmes qui sont les mesures employées par les auteurs anciens qui ont circonscancié leurs relations; ce qui paroît d'autant plus aisé, que ces mesures estant formées sur une regle naturelle, qui est la longueur du pied d'un homme tiré de la taille la plus avantageuse, les Hébreux, les Grecs & les Romains ne s'en sont éloignés que du plus au moins; & cette longueur, quelqu'étendue qu'elle soit, ne surpasse point celle de nostre pied de roy; bien loin même de réduire ces mesures à une précision si juste qu'elle pût estre contestée, M. Mahudel veut bien les supposer de la plus grande dimension, qui est celle de ce pied.

Dans cette supposition, la coudée passant pour un pied & demi de roy, ou pour six palmes, Goliath n'auroit eu que neuf pieds quatre pouces; & après avoir ôté des neuf coudées du lit d'Og roy de Basan, dont il est parlé dans l'Ecriture, ce qui devoit nécessairement excéder l'étendue de son corps, & ce que le fâste, selon la coutume des Orientaux, luy donnoit au-delà, on trouvera que la taille de ce prince sera au-dessous des bornes proposées; & l'exemple le plus fort & le plus respectable que l'on ait d'une taille excessive, ne donnera aucune atteinte à ce système.

Par le même rapport des mesures modernes au pied de roy, quand on accorderoit aux Patagons les trois varas & les quinze palmes que les voyageurs leur donnent, ils n'auroient, les uns

que huit pieds, les autres que dix pieds & demi. Et si on veut adjoûter foy aux relations vagues des Portugais, des Espagnols & des Hollandois, qui font des habitants des côtes Magellaniques, des hommes une fois plus hauts que ceux de chacune de ces nations, ce seroit encore tout au plus s'ils avoient dix pieds.

Mais dans ce nombre d'historiens anciens & modernes, il y en a qui rapportent des découvertes de squeletes entiers, ou d'ossements séparés si monstrueux, que si quelques-uns de ces restes subsistoient encore, on pourroit par la supposition de l'assemblage des autres parties proportionnées, tirer la conséquence, que les hommes qui les auroient animées, ont esté de vrais colosses. C'est une objection que s'est formée M. Mahudel, parce qu'elle a séduit les plus grands hommes, qui ont eu trop de crédulité, ou qui n'ont fait aucun usage de la critique, ou qui ont absolument ignoré l'anatomie des animaux; & pour ne se pas laisser surprendre comme ces historiens, il a fait une discussion de leur caractère & des faits qu'ils avancent contre l'exactitude de laquelle ils ne peuvent se soutenir.

Dans cette critique, Hérodote accusé en général de mensonge par Strabon en cent choses de sa connoissance, l'est en particulier par ce géographe & par Aulu-Gelle, au sujet des 12. pieds & un quart que cet historien donne au squelete d'Oreste qu'on avoit découvert. Plutarque est repris d'avoir copié de Gabinus, écrivain tenu pour suspect de son temps même, la fable des 60. coudées qu'il dit que Sertorius reconnut sur le cadavre du géant Antée, qu'il fit déterrer dans la ville de Tanger. Le passage dans lequel Pline semble attribuer au squelete d'Orion trouvé en Candie, 46. coudées, s'il est bien examiné, ne peut estre qu'altéré par quelque copiste, qui aura placé au devant du chiffre VI. celui de XL. n'estant pas naturel que l'ordre d'une gradation comme celle qu'il paroît qu'a voulu suivre cet auteur, en comptant depuis six jusqu'à neuf coudées, se trouve interrompu par un nombre de 46. placé au milieu de la gradation. La variation de Solin sur le même fait, ne luy donne pas plus de crédit qu'à Pline, dont on sçait qu'il n'est que le singe. Phlégon ne peut qu'estre condamné
dans

dans la relation de son Macrofiris, par le ridicule des cinq mille ans de vie qu'il luy donne dans l'építaphe qu'il en rapporte. Et Apollonius, Antigonus Carysius & Philostrate le jeune, auteurs déjà décréditez par le faux merveilleux dont ils ont rempli leurs écrits, le deviennent bien plus par la fable d'un géant de cent coudées.

Ces faits ne sont pas moins détruits par les circonstances dont les auteurs les ont accompagnez : aucun d'eux ne dit en avoir esté le témoin oculaire ; la plupart assùrent que d'abord qu'on s'est approché des cadavres de ces prétendus géants, ils sont tombez en poussière, comme pour prévenir la curiosité de ceux qui auroient voulu aller s'en éclaircir sur les lieux. Où y a-t-il plus de contradictions & d'anachronismes, que dans la prétendue découverte du corps de Pallas fils d'Evandre ? La langue dans laquelle est faite son építaphe, son stíle, la lampe qui ne s'éteignit après 2300. ans de clarté que par l'accident du petit trou qu'on luy fit, la largeur énorme d'une blessure qui se distinguoit encore dans la poitrine, la manière de l'avoir dressé contre les murailles de Rome, qu'il surpassoit de toute la tête, sont autant de preuves de la simplicité de Tostat évêque d'Avila, qui a pris pour vrai un conte de la chronique du moine Hélinand, forgé dans un siècle fabuleux.

Enfin, comment peut-on accorder la hauteur de 20. & 30. coudées, que Fasel donne aux corps des Cyclopes, & de 200. à celui de Polyphème, qu'il dit après Bocace, avoir esté trouvez les uns dans différentes cavernes de Sicile, & celui-ci dans celle de Drepano où il estoit assis, ayant un pin à la main semblable à un mât de vaisseau ? Comment cette hauteur peut-elle s'accorder avec celle de ces cavernes, à la plus grande desquelles le pere Kircker assùre n'avoir vû que 15. à 20. palmes ? Comme on ne produit que quelques dents, quelques vertebres, quelques côtes, ou quelques fragments d'os ressemblants à des omoplates, ou au *fémur*, & jamais des têtes entières qui seroient très-reconnoissables ; y auroit-il rien de plus capable de causer de la confusion aux auteurs qui parlent de ces découvertes, que de les convaincre que ces osséments prodigieux qu'ils ont

fait passer pour humains, & que tant de villes conservent encore, & montrent comme tels, ne sont que des parties de squeletes de veaux marins, de baleines & d'autres animaux où monstres cétacées, répandues en différents lieux de la terre par un effet du déluge, ou par d'autres accidents ?

CONSULTATION

*Au sujet des Gnomons & Obelisques astronomiques
des Anciens.*

Avec la Réponse de l'Académie.

A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE ROYALE
DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES.

*Mémoire
envoyé au
mois de Mars
1716.*

MESSIEURS de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, sont très-humblement suppliez de vouloir bien décider un différend, qui est entre M. le Chevalier de Louville de l'Académie Royale des Sciences, & quelques autres Messieurs de cette même Académie, qui vient d'une différente interprétation d'un passage de Pline, livre 36 de son Histoire naturelle, chapitre 10. Ce chapitre est intitulé de *Gnomone*. Voici le passage tel qu'il est dans Pline :

Ei qui est in campo, divus Augustus addidit mirabilem usum ad deprehendendas solis umbras, dierumque ac noctium magnitudines, strato lapide ad Obelisci magnitudinem, cui par fieret umbra Romæ confecto die sextâ horâ, paulatimque per regulas, quæ sunt ex ære inclusæ, singulis diebus decresceret, ac rursus augeretur, digna cognitu res & ingenio secundo.

Manlius Mathematicus apici auratam pilam addidit, cujus vertice umbra colligeretur in semetipsam, alia incrementa jaculantem apice, ratione, ut ferunt, à capite hominis intellectâ.

On demande s'il ne paroît pas clairement par ce passage, que c'est ce mathématicien Manlius, qui s'avisa le premier de mettre

une boule au haut des Obélisques ou Gnomons , & qu'il ne mit même cette invention en pratique que depuis qu'Auguste eût fait ériger , ou du moins apporter le grand Gnomon dont il est ici question , dans le champ de Mars. Ce qui paroît évident par le terme d'*addidit* , dont Plin se fert ; enforte qu'il paroît par ce passage , que les Obélisques qu'on avoit érigés jusqu'alors , n'avoient point de boules au haut , & qu'ils estoient de figure conique ou pyramidale , & terminez en pointe.

Car , quelle invention auroit-ce esté que de poser une boule au haut d'un Gnomon , si cela eût déjà esté pratiqué ? Un couvreur l'auroit mieux exécuté qu'un mathématicien , & cela n'auroit pas valu la peine de rendre son nom célèbre à la postérité. D'ailleurs , la raison que Plin rend de cette invention , quoyqu'il ne l'ait pas comprise , marque assez quelle est celle qui porta ce mathématicien à y adjoûter cela : *Cujus vertice umbra colligeretur in semetipsum* , afin que l'ombre en devînt plus sensible , étant rassemblée en elle-même. C'est bien-là une des raisons qu'eût Manlius de mettre une boule au haut du Gnomon , mais ce n'est pas la principale. C'estoit principalement afin d'avoir par ce moyen l'ombre qui répondoit au centre du soleil ; au lieu que quand on ne met point de boule , on a le point d'ombre qui répond au bord supérieur du soleil , ce qui cause une différence de tout le demi-diametre de cet astre.

La question est de grande importance ; car il s'agit de sçavoir , si un nommé Pythéas astronome , qui vivoit à Marseille à peu-près du temps d'Alexandre de Grand , qui a fait une observation de la proportion de l'ombre d'un Gnomon à sa hauteur , & qu'il dit avoir trouvée , comme de 42. moins un cinquième à 120. s'est servi , pour faire cette observation , d'un Gnomon avec une boule ou non. Cela change tout à-fait la proportion , & par conséquent la variation qu'on prétend qu'il y a eu dans l'obliquité de l'Ecliptique depuis ce temps là , qui est d'environ 2000. ans. M. le Chevalier de Louville , qui alla exprès à Marseille dans le temps d'un des solstices de l'année 1694. & qui y répéta l'observation de Pythéas , non pas avec un Gnomon , mais avec un Quart-de-cercle , a trouvé qu'il falloit

que l'obliquité de l'Ecliptique eût diminué depuis 2000. ans de 20. minutes ou d'un tiers de degré, & il y auroit une diminution d'environ 15. minutes de plus, si Pythéas s'étoit servi d'un Gnomon avec une boule. Or cette dernière diminution ne quadre pas avec les observations modernes, mais l'autre y revient assez exactement.

Or, si c'est ce Manlius-là qui a inventé la manière de mettre des boules aux haut des Obélisques, & qui a toujours esté en usage depuis ce temps-là, il est évident que Pythéas ne s'en est pu servir, puisqu'il vivoit environ 300. ans avant Auguste; & si cette invention eût esté en usage du temps de Pythéas, elle se seroit conservée, comme il est arrivé depuis Auguste, & on n'auroit pas esté obligé de l'inventer une autre fois.

En un mot, la question se réduit à sçavoir, s'il y a eu avant Auguste des boules au haut des Gnomons ou non. Car, si l'on ne peut point prouver qu'on se soit servi de boules avant cet Empereur, ou qu'on puisse prouver que les Obélisques, avant luy, n'en avoient point, M. le Chevalier de Louville a gain de cause.

On n'a pas cru pouvoir mieux s'adresser pour avoir sur un fait de cette nature un plus ample & plus sûr éclaircissement, qu'à une Compagnie aussi pleine d'érudition & de connoissance de l'antiquité, que cette illustre Académie, & on s'en rapportera fort à ses décisions.

L'ACADEMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET
BELLES LETTRES, consultée sur le véritable sens
de cet endroit du XXXVI.^e Livre de l'Histoire naturelle
de Pline, chap. 10.

E I qui in campo, divus Augustus addidit mirabilem usum ad deprehendas solis umbras, dierumque ac noctium magnitudines, strato lapide ad Obelisci magnitudinem, qui par fieret umbra Romæ confecto die sextâ horâ, paulatimque per regulas, quæ sunt ex ære incluse, singulis diebus decresceret, ac rursus auferet, digna cognitu res, & ingenio fecundo.

Manlius Mathematicus apici auratam pilam addidit, cujus vertice umbra colligeretur in semetipsam, alia incrementa jaculantem apice, ratione, ut ferunt, à capite hominis intellectâ.

Est d'avis que par ces mots, *divus Augustus addidit mirabilem usum.... digna cognitu res, & ingenio secundo*, Pline a seulement entendu louer Auguste, de ce qu'il avoit appliqué à un usage astronomique, un Obélisque aussi grand que celui du Champ de Mars, qui avoit près de 120. pieds de hauteur, sans compter la base, & qui n'étoit auparavant qu'un simple objet de curiosité.

Que par ces mots, *Manlius Mathematicus apici auratam pilam addidit, cujus vertice umbra colligeretur in semetipsum*, Pline n'a pas entendu que le Mathématicien qui ajouta à l'Obélisque du champ de Mars, une boule qui pût rendre l'ombre plus sensible, en la rassemblant en elle-même, ait été l'inventeur de cet usage; comme dans l'article précédent, il n'a pas entendu dire qu'Auguste ait été l'inventeur des gnomons, parce qu'il fit un gnomon exact de l'Obélisque du champ de Mars, *addidit mirabilem usum ad deprehendendas solis umbras.*

Mais que si l'on peut en quelque sorte inférer des termes de Pline, que l'usage de terminer un gnomon par une boule, fût un usage tout nouveau, il ne faudroit l'entendre ainsi que par rapport à Rome & à l'Italie, & non par rapport à la Grece & à l'Egypte.

Enfin, que quoyqu'on n'ait point de passage précis qui marque que les anciens astronomes Grecs & Egyptiens fussent dans l'usage de terminer leurs gnomons avec une boule, plusieurs raisons le font présumer.

La première, c'est qu'il n'est pas vraisemblable que de si habiles gens n'eussent pas reconnu la différence de l'ombre d'une simple pointe & de celle d'une boule, sur-tout quand on convient que cette différence est de tout le demi-diametre du soleil; que la manière d'y remédier est des plus aisées; qu'elle se présente d'elle-même à tout moment, & à tout homme qui peut remarquer l'ombre de sa tête, *ratione à capite hominis intellectâ.*

La seconde raison est qu'Apion, dans ses Egyptiaques, attribue quelque chose de très-approchant à Moïse.

« Moyse, dit-il, comme je l'ai appris des anciens Egyptiens ;
 » estoit de la ville d'Héliopolis, qui est consacré au soleil. Il estoit
 » accoutumé aux mœurs de sa patrie, il introduisit l'usage de
 » faire les prières en plein air, & sur les remparts des villes. Il
 » tourna tous les oratoires au soleil levant, car c'est ainsi qu'on
 » le pratique à la Ville du soleil. Au lieu d'Obélisque, ἀντὶ ἧ
 » ὀβελῶν, il éleva des colonnes, dont le pied estoit dans une
 » espèce d'esquif ou de bassin σκάφη, & il y avoit au sommet une
 » figure ou tête d'homme, dont l'ombre, σκιά δ' ἀνδρὸς, fournis-
 » soit le même cours que le soleil.

Ce passage d'Apion semble estre une explication anticipée de celui de Pline; car Apion vivoit du temps de Tibère, il écrivoit environ trente ans avant Pline, & précisément dans le temps auquel ce naturaliste dit que l'Obélisque du champ de Mars commençoit à ne plus marquer exactement.

Il est vray que Joséphe contemporain de Pline, refute le sentiment d'Apion, mais ce n'est qu'en ce qui regarde Moyse, & nullement par rapport à l'astronomie pratique des Egyptiens & des Chaldéens.

A ces raisons, quelques Académiciens en ajoutent une troisième qui paroît décisive; c'est qu'on trouve des Obélisques sur des médailles Grecques antiques, & antérieures à Pythéas. Telle est, entr'autres, celle de Philippe roy de Macédoine, rapportée par Goltzius, tom. 3. tab. 30. n.º 5.



DE L'HABILLEMENT DES HÉROS, & de quelques Divinitez Égyptiennes.

ML'ABBÉ DE FONTENU lut à l'Académie, en 1716. une Dissertation, dans laquelle il établit que les premiers hommes qui peuplèrent la terre après le déluge, n'ayant pas encore trouvé l'art de separer la laine ou le poil de la peau des animaux, n'avoient point d'autre habit que ces peaux mêmes, qu'ils portoient d'une manière fort grossière & fort incommode. Dans une seconde Dissertation, il fait voir que cette manière de se vêtir, ordinaire aux héros & aux conquérants qui furent dans la suite mis au rang des dieux, fut consacrée par la religion payenne, & qu'on les représenta dans ce même habillement dans les temples & sur les médailles.

*Herodot.
Diod. Sicul.*

Lû: en 1717.

Diodore de Sicile assure que les premiers rois d'Egypte avoient coutume de se couvrir des dépouilles de lions, de taureaux & de dragons, & que les têtes de ces animaux leur servoient de casque. Ce n'estoit pas sans choix, dit M. l'Abbé de Fontenu, qu'ils préféroient la peau de quelques animaux à celle des autres; ils avoient soin de porter celles qui paroissoient les mieux assorties à leur caractère. C'est pour cela qu'Anubis & Macédo, princes hardis & courageux, accompagnant Osiris leur pere dans ses expéditions militaires, s'armèrent, selon Diodore, l'un d'une peau de chien, pour marquer sa fidélité, l'autre de celle d'un loup, symbole de la férocité de son génie.

Lib. 1.

Idem. ibid.

Si la fable dit que Bacchus fut métamorphosé en lion dans le combat des géants, c'est que ce brave général d'Osiris parut dans la mêlée revêtu de la peau de cet animal. Plutarque nous apprend qu'Isis, ainsi qu'un buste antique cité par M. Cuper la représente, portoit pour casque une tête de bœuf, qu'elle reçut de Mercure. Hercule paroît par-tout avec la dépouille du lion de Némée, qu'il avoit tué. Enfin pour tout dire en un mot, cette célèbre fable, qui porte que les dieux obligez de se retirer en Egypte pour éviter la fureur de Typhon, furent

*De Is. &
Osir.*

*Ovid. Met.
l. 3. Manil.*

métamorphosez en animaux , n'a apparemment d'autre fondement , sinon que ceux qui ne périrent point dans cette journée , se sauvèrent en Egypte , où ils se revêtirent de la peau de ces animaux , ou plustost qu'ils l'avoient portée dans ce combat.

Auroit-on pû croire qu'un usage si ordinaire deviendroit la source de l'idolatrie la plus extravagante ? Cependant il n'y a rien de si constant ; l'Egypte non contente de représenter ses dieux avec de tels habits , publia qu'ils avoient passé eux-mêmes dans le corps de ces animaux , & la superstition les honora bientôt sous cette forme. De-là le culte rendu aux lions , aux singes , aux crocodiles , au bœuf , au bouc , &c. De-là le soin qu'on avoit de nourrir ces animaux , de les embaumer après leur mort , & de les enterrer avec solennité. De-là enfin ces loix injustes , qui condamnoient quelquefois à la mort ceux qui avoient tué un vil insecte.

Ce n'est pas tout , continue M. l'Abbé de Fontenu , le ciel se trouva rempli de ces mêmes animaux , qu'on y plaça pour former les constellations & les signes du Zodiaque. Il est vray que M. l'Abbé Banier , dans une dissertation imprimée dans le 3.^e volume des Mémoires de l'Académie , a prétendu justifier les Egyptiens sur un culte si grossier ; mais il n'en est pas moins sûr que le peuple du moins donnoit dans toutes ces extrayagances , & rendoit aux animaux mêmes , des devoirs que les législateurs n'avoient establis que pour les dieux.

M. l'Abbé de Fontenu fait voir ensuite que cette folle superstition , qui avoit commencé en Egypte , se répandit incontinent dans l'Asie & dans l'Europe ; il le prouve , entr'autres , par l'exemple du culte de Jupiter *Ammon* , à qui le bélier estoit spécialement consacré ; & comme *Ammon* , qui est le même que *Cham* , estoit le plus ancien des Dieux du Paganisme , c'est à luy qu'il faut rapporter l'origine de toutes les fables que les Grecs & les Romains publièrent de leur Jupiter.



EXAMEN

E X A M E N

*De divers Monuments sur lesquels il y a des plantes
que les Antiquaires confondent presque toujours
avec le Lotus d'Egypte.*

L n'y a point de sciences qui ayent plus besoin de se prêter un secours mutuel que l'Histoire ancienne & la Botanique, lorsque pour l'intelligence de quantité d'usages ou mystérieux ou œconomiques, que les Egyptiens faisoient des plantes de leur pays, il s'agit de discerner celles qui se trouvent représentées sur les monuments qui nous en restent.

M. Mahudel prétend que les Antiquaires, qui se sont flattez d'y réussir en consultant Théophraste, Dioscoride & Pline, n'ont pû en juger sûrement, parce qu'aucun de ces Naturalistes n'avoit vû ces plantes dans leur lieu natal, & que les descriptions qu'ils nous en ont laissées, estant très-courtes, très-imparfaites & sans figures, on n'a pû en faire une juste application aux parties détachées des plantes que les fabricateurs de ces monuments ont voulu représenter; qu'ainsi c'est au sol de l'Egypte même & au lit du Nil, qu'il faut avoir recours pour en tirer les pièces de comparaison qui leur ont servi de types.

C'est sur la vûe de ces plantes, ou apportées sèches de ce pays-là, ou transplantées dans celui-ci, ou très-exactement décrites par ceux de nos meilleurs Botanistes qui les ont dessinées d'après le naturel, que dans un Mémoire que M. Mahudel lut à l'Académie en 1716. il qualifia celles qui ont servi d'attributs aux Dieux & de symboles aux Rois ou aux villes d'Egypte, des noms qui leur conviennent, suivant les genres auxquels elles ont rapport, afin de les rendre plus reconnoissables, & qu'il communiqua les figures auxquelles il compara celles, qui dans l'explication des monuments Egyptiens, ont trompé les plus célèbres antiquaires.

Il y a cinq plantes principales, ou qu'ils ont peu connues, ou
Hist. Tome III. Y

qu'ils ont confonduës, pour s'estre trop attachez à la lettre de quelques passages d'auteurs, qui n'en ont parlé eux-mêmes que sur la foy d'autrui. De ce nombre sont le *Lotus* & la *Fève d'Egypte*, deux plantes qui n'estoient considérables que par les rapports mystérieux qu'elles avoient à la Théologie des Egyptiens ; & trois autres, le *Colocasfia*, le *Persea* & le *Musa*, qui, outre ces rapports, avoient l'avantage de leur service de nourriture.

Le Lotus est la plus célèbre de ces plantes ; il ne faut rien chercher d'historique dans son étymologie, parce que son nom, suivant Hésychius, est commun à plusieurs autres ; & qu'en fait de plantes, Théophraste avoue qu'il y en avoit plusieurs de différents genres, qui portoient le nom de Lotus.

Jo. Leo. de
Scrip. Ara-
bic. apud
Hottinger. in
Bibl. Orient.

Le merveilleux qui se trouve dans la description qu'il en a donnée, avoit tellement ébloui les Botanistes, que ne trouvant rien de plus commun dans les campagnes arrosées par le Nil, que des *Nymphæa*, ils ont esté des siècles entiers à n'oser croire que c'en fût un. Abanbitar sçavant médecin de Malaga, est le premier qui l'ait reconnu pour tel, dans le voyage qu'il fit au Caire avec Saladin, au commencement de XIII.^e siècle. Prosper Alpin en est convenu depuis ; & de nos jours, M. Lippi de la Faculté de Paris, à qui l'amour de la Botanique fit entreprendre en 1704. le voyage de la haute Egypte, a confirmé cette notion dans les mémoires de ses découvertes qu'il envoyoit à M. Fagon premier Médecin du feu Roy.

Lib. 4. c. 10.

La figure que nous en avons la plus conforme à la description de Théophraste, nous a esté donnée d'après le naturel, par l'auteur du recueil des Plantes de Malabar, & les parties qui en sont représentées sur les monuments, s'y trouvent très-conformes. La fleur est de toutes ces parties ; celle qui s'y remarque le plus communément en toute sorte d'estat ; ce qui vient du rapport que ces peuples croyoient qu'elle avoit avec le soleil, à l'apparition duquel elle se montroit d'abord sur la surface de l'eau, & s'y replongeoit dès qu'il estoit couché : phénomène d'ailleurs très-commun à toutes les espèces de *Nymphæa*.

C'estoit-là l'origine de la consécration que les Egyptiens

avoient faite de cette fleur à cet astre , le premier & le plus grand des dieux qu'ils ayent adoré ; de-là vient la coutume de la représenter sur la tête de leur Osiris , sur celle de leurs divinitez , sur celle même des prestres qui estoient à leur service. Les rois d'Egypte affectant les symboles de la divinité , se sont fait des couronnes de cette fleur ; elle est aussi représentée sur leurs monnoyes , tantost naissante , tantost épanouie , & environnant son fruit ; on la voit avec sa tige , comme un sceptre royal , dans la main de quelques idoles.

Vaill. Ægypt. num. p. 303.

La Fève d'Egypte , qui est la seconde plante qui se rencontre le plus fréquemment sur ces monuments antiques , est assez amplement décrite par Théophraste , & elle est connue par nos meilleurs Botanistes modernes , pour une autre espèce de *Nymphaea* , qui ne diffère de la première que par la couleur incarnate de sa fleur : idée qu'Hérodote semble en avoir eue , lorsqu'il a parlé d'un lis d'eau couleur de rose , & d'un lis blanc , qui naissent dans le Nil. Ce n'est pas seulement par les relations des voyageurs , & par les figures de Clusius & d'Herman , que M. Mahudel la connoît , mais pour en avoir reçu une fort entière de M. Sarrazin Médecin du Roy à Quebec.

Lib. 2. c. 31.

Parad. Bat. pag. 205.

Cette fleur est celle qu'un certain Poète présenta comme une merveille à Hadrien , sous le nom de *Lotus Antinoien*. Son fruit qui a la forme d'une coupe de ciboire , en portoit le nom chez les Grecs ; & dans les bas reliefs , sur les médailles , & sur les pierres gravées , souvent elle sert de siège à un enfant , que Plutarque dit estre le crépuscule , parce que la couleur de ce beau moment du jour a beaucoup de rapport avec celle de cette fleur.

Athen. l. 15.

Le *Colocasia* des anciens n'a pas moins donné de peine que le Lotus , pour se faire reconnoître ; mais comme sa principale qualité estoit dans sa racine , dont on faisoit du pain , & que de cette racine , dont les Arabes font encore un grand commerce , il naît une fleur & des feuilles du genre de *Arum* , on ne doute plus que ce n'en soit une espèce ; & le nom vulgaire de *Colcas* , qu'elle semble avoir retenu de l'ancien *Colocasia* , ne contribue pas peu à justifier cette opinion.

Vesling. in Prosp. Alpin. Fab. Column. in Ara Ægypt.

On reconnoîtra cette fleur sur la tête de quelques Harpocrates,

& de quelques figures Panthées, par sa forme d'oreille d'asne ou de cornet, dans lequel est placé le fruit; & il y a toute apparence qu'elle estoit un symbole de fécondité pour laquelle on invoquoit ce dieu.

Le *Persea* est un arbre qui croît aux environs du grand Caire. Les Botanistes modernes, quoyque différents en quelque chose des anciens, semblent mieux s'accorder sur son caractère. Sans entrer dans l'étymologie de son nom, que Nicander tire de celui de Persée, qu'il suppose avoir porté cet arbre en Egypte, tous conviennent que ses feuilles sont très-semblables au laurier, excepté qu'elles sont plus grandes, & que son fruit est de la figure d'une poire, qui renferme une espèce d'amande ou noyau, qui a le goût d'une chataigne.

*Theoph. hist.
lib. 4.*

La beauté de cet arbre qui est toujours verd, l'odeur aromatique de ses feuilles, leur ressemblance à une langue, & celle de son noyau à un cœur, sont la source des mystères que les Egyptiens y avoient attachez, puisqu'ils l'avoient consacré à Isis, & qu'ils plaçoient son fruit sur la tête de leurs idoles, quelquefois entier, & d'autres fois ouvert, pour faire paroître l'amande: cette figure de poire doit toujours le faire discerner du *Lotus*.

Prosop. Alp.

Le *Musa*, que les Egyptiens qualifioient d'arbre, quoyqu'il soit sans branches, croissoit autrefois en abondance à Peluse, & est aujourd'huy commun à Damiette. Sa tige est une canne de laquelle naissent des feuilles larges & obtuses, dont la longueur surpasse quelquefois sept coudées; ses fruits, qui se mangent, ressemblent à de petits concombres dorez, ont une écorce aromatique, & une chair d'un goût miéleux.

Il est surprenant que se trouvant plusieurs figures antiques, dont les têtes sont chargées de ces feuilles très-distinctement représentées, les antiquaires se soient si peu mis en peine d'indiquer la plante à laquelle elles appartiennent, vû que ce ne peut estre que la beauté du *Musa*, qui n'est pas inférieure à celle du palmier, qui l'aura fait consacrer aux divinitez locales de la contrée, où il croissoit en plus grande abondance, & où il venoit le mieux.

Les figures de ces plantes, dont on a cru devoir joindre ici les desseins faits d'après les originaux, & qu'on a placez à

l'opposite des monuments connus, qui sont ornez de quelques parties de ces plantes, pourront servir de regle pour l'explication de ceux qui se découvriront dans la suite.

Comparaison des Figures naturelles des Plantes Egyptiennes, avec celles qu'on trouve représentées sur les Monuments antiques.

LA premiere colonne contient toutes les parties du *Nymphaea* ou *Nelumbo Zeylonensium*, *Horti Malabar*, qui est le Lotus d'Égypte de Théophraste, & le Lis blanc du Nil d'Hérodote. Ces parties sont semblables à celles du *Nymphaea Indica*, *Horti Lugd. Bat.* ou *Faba Aegyptiaca* de Théophraste à la seule différence de la couleur incarnate remarquée par Hérodote.

La seconde colonne contient les Monuments antiques sur lesquels on a représenté ces mêmes Plantes.

Dans la troisième est gravée une figure d'Isis, d'un bois incorruptible, sur la poitrine de laquelle sont des bandelettes chargées des fleurs, des fruits & des semences de ces mêmes Plantes. Cette figure est dans le cabinet de M. Mahudel.

P R E M I E R E P L A N C H E.

A. Fleur de Lotus naissant, sur sa tige.

B. La même fleur commençant à se développer.

C. La même fleur épanouie.

D. La même fleur encore plus épanouie.

A. a. Dans la main d'un Harpocrate, sur une Médaille de Tristhan, *Tom. 1. pag. 605.*

B. b. Sur la Médaille d'un Ptolémée du cabinet de M. Mahudel, & sur la tête d'une Isis, rapportée par le P. de Montfaucon, *tom. 2. Planche 110.* de son *Antiq.* expliquée par les figures.

C. c. Sur la tête d'un serpent dans une Médaille d'Hadrien, rapportée par Tristhan, *tom. 1. pag. 498.*

D. d. Sur la tête d'un Canope dans une Médaille de Patin, *Num. Impp. pag. 156.*

E. Le fruit appelé *Ciborium*.

F. Les graines du *Ciborium*.

G. La feuille commune aux deux espèces de cette Plante.

E. e. Sur lequel une Isis paroît assise, dans une pierre gravée du cabinet de M. de la Chauffe.

F. f. } Sur les bandelettes de la grande Isis du cabinet de M. Mahudel, gravée à la troisième colonne.

G. g. }

PLANCHE SECONDE.

FIGURE I. *Colcas* des Arabes, *Culcas Vestling*. *Arum Ægypt. Fab. Column. & Colocasia* des anciens.

A. Sa fleur en oreille d'asne, au milieu de laquelle est son fruit.

A. a. Sur la tête d'un Harpocrate du cabinet de M. Mahudel.

FIGURE II. *Persea Barrelierii* icon. 878. *Raii hist.* 1552. *Clusii hist.* 2. *vera Theophrasti*.

A. Ses feuilles.

A. a. Sur une branche à côté d'un Anubis d'un bas relief de Boissard.

B. Son fruit naissant.

B. b. Est très-fréquent sur la tête d'une infinité de figures Egyptiennes.

C. Dans son état de maturité.

C. c. Sur une tête d'Harpocrate, donnée par Spon.

D. Le même fruit ouvert.

D. d. Sur la tête d'un autre Harpocrate du cabinet de M. de la Chauffe.

FIGURE III. *Musa Prosp. Alpini*, & *Serapion*. espèce de Palmier dans Théophraste.

A. Ses feuilles.

A. a. Sur la tête d'une idole du cabinet de M. Bon, Premier Président de la Chambre des Comptes à Montpellier, & sur la tête de la 9.^e grande figure de la table d'Isis.



DU DIEU IRMINFUL

ADORE' CHEZ LES ANCIENS SAXONS.

IL est étonnant que Schédius, qui a fait un traité assez ample sur les dieux des Germains, n'ait point parlé d'Irminful; s'il avoit lû les anciens Historiens de France & d'Allemagne, il auroit vû que Charlemagne ayant pris en 772. la forteresse d'Erisbourg, il détruisit le temple & l'idole de cette divinité, & en emporta une grande quantité d'or & d'argent, qui provenoit apparemment des vœux & des offrandes de ce peuple idolatre. C'est sans doute ce qui a déterminé un auteur anonyme à donner sur ce sujet une dissertation particulière. Mais M. l'Abbé de Vertot a jugé cette matière digne d'une nouvelle attention, & voici l'ordre qu'il s'y est proposé. Il examine d'abord en quelle contrée de la Saxe estoit le temple d'Irminful, quelle estoit la figure de cette idole, quel dieu elle représentoit, quelles estoient les fonctions de ses prestres, & ce qu'on doit penser des inscriptions qui estoient sur le piédestal de sa statue.

En 1715.

Dans cette partie de l'ancienne Germanie qui estoit habitée par les Saxons Westphaliens, près de la rivière de Dimele, s'élevoit une haute montagne, sur laquelle estoit le temple d'Irminful, dans une place forte nommée *Heresburg* ou *Heresberg*. Cet édifice, au rapport de Meibomius dans ses *Antiquitez Saxonnes*, estoit également recommandable par la beauté de son architecture, & par la vénération des peuples qui l'avoient enrichi de leurs offrandes. La statue du dieu estoit placée sur une colonne d'un travail exquis, si nous en croyons le poëte Saxon, auteur de la vie de Charlemagne, & selon Kranzius, il tenoit d'une main un étendard où estoit peinte une rose, dont l'éclat & la courte durée apprenoient combien est peu durable la gloire qu'on acquiert dans les combats, & de l'autre une balance, pour marquer l'incertitude de la victoire. La figure d'un ours qu'il portoit sur sa poitrine, & celle d'un lion sur son bouclier,

annonçoient qu'il falloit de la force & du courage dans les grandes entreprises ; mais comme remarque fort bien M. Ducange , tout cela seroit très-beau , si Kranzius , écrivain du xvi.^e siècle , avoit cité quelque garant plus ancien que luy : *Hæc omnia præclara , si authorem laudasset Kranzius.*

En effet , on ne trouve dans les plus anciens auteurs , aucune particularité touchant la figure de cette idole. L'Abbé d'Urfperg , qui vivoit dans le xiii.^e siècle , dit que les Saxons n'adoroient que des arbres ou des fontaines , & il adjoute que leur dieu Irminful n'estoit luy-même qu'un tronc d'arbre dépouillé de ses branches. Adam de Breme & Beatus Rhenanus nous donnent la même idée de ce dieu , puisqu'ils l'appellent *Columnam ligneam sub divo positam.*

Si on estoit bien assuré de la figure de cette idole & des ornemens qui l'accompagnoient , il seroit plus aisé de découvrir quel dieu elle représentoit. Gosselin , historien du xv.^e siècle , prétend que *Irmin & Hermes* est la même chose , & que *Irminfula* signifie la statue d'Hermes ou de Mercure ; d'autres assûrent que Eresburg estant aussi nommé Marspurg , qui veut dire *le fort de Mars* , il y a apparence que les anciens Saxons , peuples très-belliqueux , adoroient le dieu de la guerre. Wernerus Rosevincius prend cette idole pour un *Panthéon* , qui représentoit Mars, Mercure, Apollon & Hercule. M. l'Abbé de Vertot , qui regarde Irminful comme un dieu indigéte , penche assez à croire qu'il estoit le même que le fameux Arminius général des Cherusques , qui sçut briser les fers de la Germanie , & triompher des Romains , après leur avoir défait trois légions , & obligé Varus à se passer son épée au travers du corps. Velléius Paterculus qui raconte ce fait , adjoute que toute la nation regarda Arminius comme son libérateur , & qu'on fit des vers & des chansons à sa louange : tout cela estoit très-propre à en faire un dieu , dans un temps où on élevoit à ce rang ceux qui s'étoient rendus célèbres , ou par leurs belles actions . ou par quelque invention utile à la vie.

Quoy qu'il en soit , cette idole avoit ses prêtres & ses prêtresses , & leurs fonctions estoient partagées. Aventin dit que
dans

dans les fêtes qu'on célébroit à l'honneur de ce dieu, la noblesse du pays s'y trouvoit à cheval, armée de toutes pièces, & qu'après quelques cavalcades autour de l'idole, chacun se jettoit à genoux, & faisoit ses présents aux prêtres, qui selon Meibomius, estoient en même temps les magistrats de la nation, & les exécuteurs de la justice. Ces prêtres frapportoient à coups de verges ceux qui estoient convaincus de n'avoir pas bien fait leur devoir dans les combats; ils pouvoient même la rigueur jusqu'à condamner à la mort ceux qui avoient perdu la bataille par leur faute. L'auteur rapporte les plaintes d'un jeune homme qui déplorait en cette occasion sa destinée, & il les a tirées d'un cantique composé en vieux Saxon : « Me livrera-t-on, dit ce jeune homme, entre les mains du ministre de la Divinité dans mes plus beaux jours, parce que les armes ne m'ont pas été favorables? N'y a-t-il que mon sang qui puisse apaiser le Ciel, & détourner sa colère? »

Charlemagne, à qui la conquête de la Saxe coûta tant de peine, ayant fait fortifier la montagne d'Eresburg, démolit le temple d'Irminful, & fit construire sur ses ruines une chapelle, consacrée dans la suite par le Pape Paul III. Mais comme les Saxons retournoient, dès qu'il s'étoit retiré, à leur ancienne idolatrie, ce prince fit enterrer auprès du Weser, la colonne dont on a parlé. Elle en fut retirée du temps de Louis le Débonnaire son successeur, & transportée dans l'église d'Hildesheim, où elle servit à soutenir un chandelier à plusieurs branches : cette colonne changea souvent de place, & ce ne fut que par hazard qu'un chanoine d'Hildesheim l'ayant déterrée, trouva autour de son fust ces trois vers écrits en lettres d'or :

*Sic fructus vestri vestro sint gaudia patri,
Ne damnent tenebræ quæ fecerit actio vitæ,
Juncta fides operi, sit lux superaddita luci.*

Inscription qui y avoit sans doute est gravée lorsqu'on la destina à porter un chandelier dans le chœur de l'église d'Hildesheim. On célèbre encore tous les ans dans cette ville, la veille du dimanche que l'on appelle *Latare*, la mémoire de la destruction

de cette idole : les enfans font enfoncer en terre un pieu de six pieds de long , sur lequel on pose un morceau de bois en forme de cylindre , & celui qui d'une certaine distance peut l'abattre , est déclaré vainqueur.

R E C H E R C H E S
SUR LE DIEU ENDOVELLICUS ,
& sur quelques autres Antiquitez Ibériques.

En 1714. **L**E nom d'Endovellicus se lit sur quatorze inscriptions trouvées en Espagne , & rapportées par Gruter & par Reinesius. La 14.^e qui est à Tolède dans la Maison Professe des Jésuites , est gravée sur un morceau de colonne tiré des ruines de l'amphithéâtre de cette ville , & c'est celle sur laquelle M. Freret a fait des recherches qu'il a communiquées à l'Académie. Pedro de Rojas la lit ainsi :

HERCULI P. ENDOVELLIC. TOLET.

OSCA. DEIS. TUTELLA. COMPEDIT.

TAUROS. URSUS. AVES. LIBYC.

QUODAM. D. D.

Tamayo de Vargas la lit d'une manière un peu différente & dit qu'elle forme neuf lignes , en quoy il a esté suivi par Reinesius , comme on peut le voir dans la suite de son ouvrage manuscrit qui est à la Bibliothèque du Roy.

HERCULI. P.

ENDOVELL.

TOLET. V. V.

OSCA.

DEIS. TUTEL.

COMPEDIT.

URSOS. TAUROS.

AVES. MARINAS.

QUONDAM. D. D.

Après quelques réflexions sur la différence de ces deux copies,
M. Freret explique ainsi l'inscription :

HERCULI *Patrio* ENDOVELLico
TOLETum Vrbs Victrix OSCA.
DEIS TUTELaribus COMPEDITos
URSOS TAUROS AVES LIBYCas
QUOTANnis. Decreto Dicaverunt.

« C'est-à-dire , Tolède & la Ville Victorieuse d'Osca ont consacré à leurs Dieux tutélaires , à Endovellicus l'Hercule du pays , des taureaux, des ours & des autruches enfermez dans un parc , pour la solemnité des jeux qui se célèbrent tous les ans. »

La question est de sçavoir s'il faut faire deux divinitez d'Hercule & d'Endovellicus , ou si ces deux noms ne marquent qu'un même dieu. M. Freret soutient le dernier sentiment après Andreu Ustarros habile antiquaire , & qui avoit fort étudié les anciens monuments , sur-tout ceux qu'on trouve en Espagne. Une des principales raisons qu'il apporte, c'est qu'il n'est presque jamais parlé dans les inscriptions, de dieux ou de plusieurs divinitez, sans qu'on y trouve la particule conjonctive & ou & , que l'on voit toujours dans l'ample Recueil de Gruter, si l'on excepte les cas où il n'est pas possible de les confondre, comme dans ceux-ci :

IOVI. IUNONI. SACRUM. SOLI.
ÆTERNO. LUNÆ, &c.

Il est vrai que les mots qui suivent , DEIS TUTELaribus , semblent marquer deux divinitez , & on ne dissimule pas l'objection ; mais il y a bien de l'apparence que cette inscription estant sur un morceau de colonne , il y manque quelque ligne où se trouvoit le nom de quelqu'autre dieu ; & on a la bonne foy d'avouer que si on voyoit que l'inscription fût entière , on se rendroit à cette difficulté.

La seconde raison qui empêche M. Freret de faire deux divinitez différentes d'Endovellicus & d'Hercule , c'est l'usage constant où les Grecs & les Romains estoient , de joindre au

nom barbare des divinitez, celui qui leur estoit familier, afin qu'il servît comme d'interprétation à l'autre. C'est ce qu'il prouve par plusieurs exemples tirez des anciennes inscriptions : exemples qui sont la preuve du principe avancé, que les Romains joignoient pour l'ordinaire au nom barbare des divinitez, le nom usité chez eux, afin que la divinité pût estre connue & adorée de ceux mêmes à qui son nom barbare estoit inconnu. Ainsi l'on peut raisonnablement supposer que dans Tolède, ville Romaine & où le nom du dieu Endovellicus estoit moins connu, on l'aura expliqué par celui d'Hercule, au lieu que dans les inscriptions de Villa Viziofa, qui estoit le centre de son culte, on ne luy donne que le nom d'Endovellicus, qui y estoit assez connu. D'ailleurs, plusieurs de ces inscriptions de Therenna estoient dans un temple, sur des autels & sur des bases de statues, apparemment dédiées au dieu, au lieu que celle de Tolède estoit sur une colonne élevée dans le Cirque, & exposée aux yeux des étrangers, auxquels il falloit faire connoître Endovellicus.

Le reste de l'inscription souffrira moins de difficulté. On lit à la premiere ligne, *HERCULI Patrio*, parce que dans plusieurs inscriptions, on donne ce titre aux dieux qui ont un nom étranger. Il est vray cependant que l'on donnoit aussi à Hercule le nom de *PATER*, comme on le voit dans une autre inscription trouvée aux environs de Tolède, & rapportée par Pedro de Rojas ; dans la description de cette ville.

A la troisième ligne de l'inscription dont il s'agit ici, on lit *TOLET. V. V. OSCA*, que M. Freret explique *TOLETum Urbis Victrix OSCA*. Il y avoit deux villes en Espagne qui portoient ce dernier nom, l'une dans la Bétique, c'est aujourd'hui Huescar, & l'autre dans l'Espagne citérieure au pied des Pyrénées, présentement Huesca dans l'Aragon. Les deux *V. V.* qui précèdent le nom d'Osca dans l'inscription, nous marquent que c'est cette dernière ville qu'ils regardent. Elle est toujours nommée sur les médailles, *URBS VICTRIX*. Ustarros en rapporte dix-huit différentes.

La ville d'Osca estoit fameuse pour ses fabriques de monnoyes. Il en est fait mention dès le temps des premières guerres

Puniques. Tite-Live vante l'*Argentum Oscense*, & le *Signatum Oscense*. M. Freret prétend que les médailles Ibériques publiées par le Comte de Laffanosa, & sur lesquelles on voit un cavalier la lance en arrêt ou un fabre à la main, estoient des monnoyes Ibériennes frappées à Osca, & non des monnoyes Phéniciennes, comme on le croit communément.

A la cinquième ligne on lit DEIS TUTEL. suivant Tamayo, & DEIS TUTELA. suivant Pedro de Rojas : ce que M. Freret rend par DEIS TUTELARIBUS, aux Dieux défenseurs. On lit de même sur l'inscription trouvée à Tréjunchos, village à trois lieues de Tolède, nommé autrefois *Triunchus*, DEO TUTELARI, parmi les titres donnez à l'Hercule de Tolède. Cette même inscription de *Triunchus* nous apprend encore, qu'on célébroit tous les ans à Tolède des jeux du Cirque en l'honneur d'Hercule, & c'est ce qui a déterminé à lire les trois lignes suivantes, COMPEDITOS URSOS. TAUROS. AVES LIBYCAS QUOTannis Decreto Dicaverunt. Les villes de Tolède & d'Osca avoient établi un fonds pour l'entretien des ours, des taureaux & des autruches que l'on conservoit dans des parcs pour les combats du Cirque. Les Romains faisoient paroître ces derniers animaux dans les spectacles, & on les y tuoit à coups de flèches.

De l'explication de l'inscription, M. Freret passe aux recherches qu'il a faites sur le dieu Endovellicus. Il observe d'abord que l'on a plusieurs dissertations sur cette divinité. Reinesius en publia une avant que d'avoir vû l'inscription de Tolède que l'on vient d'expliquer. Il croit que ce dieu, qui se trouve nommé ENDOBOLICUS dans la 13^e. inscription de Villa-Viziofa, & ENDOVOLICUS, dans la seconde, est le même qu'Apolon, nommé BELINUS dans les inscriptions d'Aquilée.

Un Allemand, qui a pris le nom de Ludovicus Alphitander pour écrire sur la même matière, remonte bien plus haut que Reinesius. Le déluge seul peut arrêter ses recherches, & c'est dans la famille de Noé qu'il croit trouver le dieu *Endovellicus* ou *Endobolicus*. Il ne doute pas un moment que ce ne soit Thubal nommé Θυβελ par les Septante, & que le commun des

antiquaires Espagnols prend pour le Patriarche de la nation. Ses descendants changerent son nom en ENDOBOLICUS, en y adjointant l'article Allemand *Een* : car Alphitander est aussi persuadé que la langue Allemande estoit celle des anciens Espagnols. Cet auteur va plus loin; quelques noms de femmes qu'on lit sur les EX VOTO du dieu Endovellicus, luy font croire que c'estoit le dieu de l'Amour, & malgré sa barbe grise, Thubal se trouve ainsi métamorphosé en Cupidon dans l'hypothèse d'Alphitander.

Sans s'arrêter à ces sentiments, M. Freret est persuadé premièrement, que ce dieu ne se trouvant que sur les inscriptions d'Espagne, il ne faut point sortir du pays pour en chercher l'origine. Secondement, que des quatorze inscriptions sur lesquelles on lit le nom d'Endovellicus, treize ayant esté découvertes dans un endroit de l'Espagne, où n'ont jamais pénétré ni les Africains, ni les Phéniciens, ni les Carthaginois qui y font entrez dans les premiers temps, le dieu Endovellicus doit estre une divinité des Ibériens ou Aborigènes Espagnols; ainsi ce n'est ni l'Hercule de Tyr, ni l'Alcide de Thèbes, mais plustot quelque ancien héros Ibérien, que sa valeur aura fait adorer par une nation belliqueuse, & qui ne fut entièrement soumise que sous Auguste, quoyque ce fût le premier pays où les Romains eussent porté la guerre.

Il y a apparence que le culte d'Endovellicus avoit pris naissance parmi les Asturiens, les Cantabres & les Celtibériens. Ces peuples, dit Strabon, adorent un dieu dont on ignore le nom, ils célèbrent sa feste vers la pleine lune, & passent la nuit à danser devant leurs maisons. Peut-estre cette divinité inconnue à Strabon, est-elle le dieu Endovellicus, qui dans le système des Ibériens pourroit estre l'intelligence attachée à la lune; & de même que plusieurs peuples, & sur-tout les Phéniciens avoient placé Hercule dans le soleil, les Espagnols pouvoient avoir mis Endovellicus dans la lune : ce que l'on ne donne néanmoins que comme une conjecture. On pourroit encore conjecturer avec plus de fondement que le dieu Endovellicus avoit un oracle, de quelque nature qu'il fût, soit qu'il communiquât sa

volonté par l'organe des prestres , ou par le moyen des songes ; c'est au moins ce que signifient ces mots de la sixième Inscription de Villa-Viziofa ; EX RELIGIONE JUSSU NUMINIS. Les ordres de la divinité n'avoient pû estre connus, s'ils n'avoient esté donnez d'une manière sensible ; & c'est-là ce que l'on appelle un oracle.

Après plusieurs autres recherches sur les antiquitez Ibériques, M. Freret penche fort à croire que le nom du dieu Endovellicus estoit composé de deux mots *Endo*, & *Vellicus* ; que le premier estoit le nom propre de la divinité, & que le second marquoit le pays où elle estoit principalement adorée. En effet, l'un & l'autre de ces mots se trouve assez fréquemment dans les noms des villes de l'Ibérie & de l'Aquitaine proprement dite, dont les peuples, qui selon la remarque de Strabon, n'estoient pas Celtes, mais Espagnols, avoient la physionomie Ibérienne, & parloient une langue semblable à celle de ces peuples. L'on trouve encore aujourd'huy dans la Navarre Espagnole, dans l'Aragon & dans la Biscaye les vestiges du mot *Endo*, comme entr'autres dans ces deux noms *Endo mendia*, & *Indaganeta*, qui signifient à la lettre la montagne d'*Endo*, & les hauteurs d'*Endo*. Et il n'y a guères lieu de douter que les noms propres de *Endo* & *Andega*, qui se trouvent assez souvent dans l'histoire de ce pays, ne soient des restes de celui du dieu *Endo*, dont le culte pouvoit s'estre conservé parmi les Vascons, dont le Paganisme a subsisté assez long-temps.

A l'égard du mot *Vellicus*, on voit qu'il est manifestement le même que celui de *Vellica*, ville de la Cantabrie vers les sources de l'Ebre, aujourd'huy la Guardia ou Medina del Pomar. Peut-estre cette ville & celle de *Velia*, qui n'en estoit pas loin, estoient-elles célèbres par le culte de ce dieu, & le lieu où il avoit pris naissance, ce qui l'avoit fait nommer *Endo-vellicus*, l'*Endo de Vellica*, comme l'Apollon de Delphes, l'Hercule de Tyr, &c. On sçait que les hommes donnent volontiers aux objets de leur culte le nom des lieux où il a commencé, & que cet usage si fréquent dans le Paganisme a esté adopté même par les Chrestiens. Au reste, comme les anciennes inscriptions de

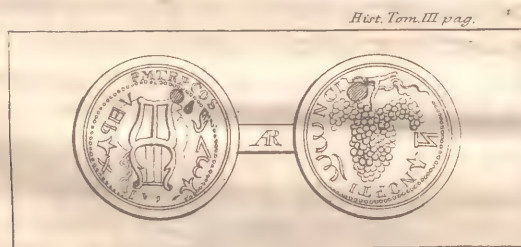
Therenna nous apprennent que les anciens Ibériens, de même que ceux d'aujourd'hui, confondoient le B. & l'V. on peut supposer que le nom des *Belli*, peuples de la Celtibérie, estoit le même que celui de la ville de Velia. De toutes ces différentes observations, M. Freret conclut que le nom du dieu Endovellicus signifioit l'*Endo* des *Belli* ou *Velli*, & que ce dernier nom avoit esté porté par plusieurs villes, & par des nations fameuses dans l'Ibérie.

SUR LES MÉDAILLES SAMARITAINES

QUI PORTENT LE NOM DE SIMON

LES antiquaires avoient jusqu'à présent esté persuadés que les médailles qui sont venues jusqu'à nous, & qui portent en caractères Samaritains le nom de *Simon*, estoient de Simon Machabée, à qui l'Ecriture nous apprend qu'Antiochus le Grand accorda le droit de battre monnoye.

Une médaille singulière du cabinet de M. de Pontcarré Premier Président de Rouen, & dont voici le dessein,



a fait changer de sentiment à M. Henrion. Cette médaille est d'argent, de la grandeur ordinaire des médailles Romaines Impériales. Elle paroît avoir esté d'abord marquée d'un coin de l'empereur Trajan; & on découvre encore quelque reste d'inscription de la monnoye de ce prince, tant du côté de la teste que du revers.

La pièce a esté surfrappée d'un nouveau coin qui en fait une monnoye Juive; on y voit d'un côté une Lyre avec ces mots.

KIROUT

KIROUT IROUSCHEM, *de la délivrance, ou de la liberté de Jérusalem, & de l'autre une grappe de raisin avec le nom de SCHEMOUN, Simon.*

Muni d'une telle découverte, M. Henrion se crut bien fondé à soutenir que les monnoyes Juives, qui portent le nom de Simon, ne sçauroient estre de Simon Machabée, qui vivoit près de trois siècles avant le regne de Trajan, & qu'il faut les rapporter toutes à Simon Barchochebas, dont la révolte fit tant de bruit sous Hadrien : quelque précis néanmoins que parût à M. Henrion le témoignage de la médaille en question, il voulut bien y adjoûter de nouvelles preuves.

En 1713.

La première est tirée d'une raison de vraisemblance, sçavoir, que de deux Simons éloignez d'environ 300. ans l'un de l'autre, les monnoyes du dernier doivent naturellement s'estre plustost conservées que celles du premier. La seconde, que nous ne connoissons aucune médaille, ni du pere ni des freres de Simon Machabée, qui selon toutes les apparences, ont joui du même droit que luy. La troisième enfin, que les années marquées sur les médailles en question, ne s'étendent que jusqu'à la quatrième. Ce qui a un rapport formel à la durée du regne de Barchochebas ; au lieu que Simon Machabée ayant regné huit ans, si ces médailles estoient de luy, on trouveroit au moins sur quelques-unes des marques de la 5.^e de la 6.^e de la 7.^e & de la 8.^e année de son regne.

M. Pinart, dont l'érudition Hébraïque est connue, ne laissa pas sans réponse les conjectures de M. Henrion. Après luy avoir un peu contesté l'antiquité de sa médaille, il rassembla contre son système toutes les difficultez que l'on forma dans la compagnie, à la vûe du monument qui luy sert de base ; car quelques-uns crurent que le coin Romain estoit postérieur, d'autres jugèrent que ce qui paroissoit de l'inscription Latine, avoit esté formé tout récemment avec le burin, d'autres enfin assurèrent qu'ils n'y découvroient aucun de ces prétendus vestiges ; mais renonçant bientoit à tous ces avantages M. Pinart admet la médaille telle que M. Henrion l'a décrite, & prétend que son système n'en est pas mieux établi.

La révolte de Barchochebas sous Hadrien est, dit M. Pinart, tellement circonstanciée dans l'histoire, qu'il n'est pas vraisemblable que les auteurs qui en ont parlé, eussent oublié une aussi grande marque de la nouvelle indépendance des Juifs, que celle de battre monnoye. Selon luy, il est bien plus probable qu'un coin Samaritain antique estant tombé entre les mains de quelque Juif, ou même de quelque curieux Romain, celui-là, quel qu'il soit, depuis, ou du temps même de Trajan, dont les médailles sont encore aujourd'huy si communes, aura pris la première pièce qu'il aura trouvée, & l'aura surfrappée du coin Samaritain pour avoir une nouvelle empreinte de cette monnoye antique.

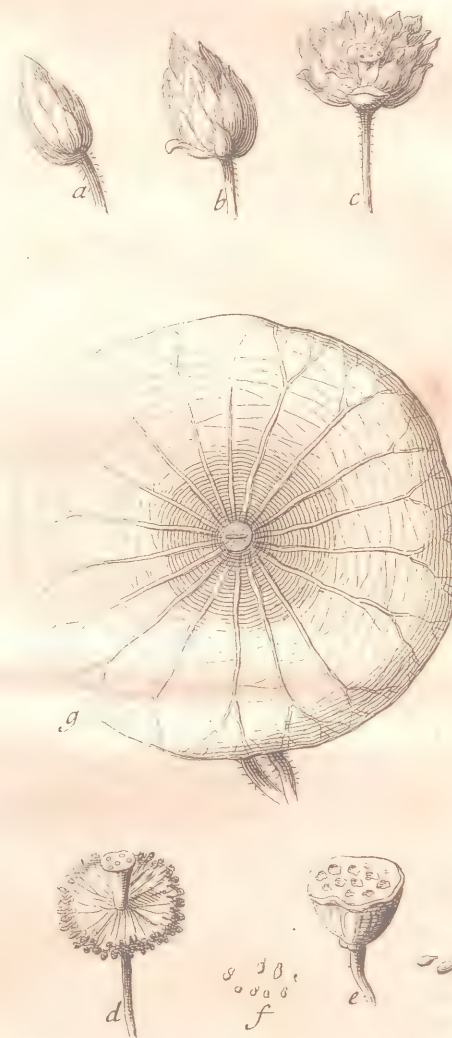
D'ailleurs, poursuit M. Pinart, il est constant, & c'est un fait attesté par tous les connoisseurs qui ont voyagé dans la Palestine, qu'en fouillant sous les ruines de Jérusalem, on y trouve tous les jours & des sicles Samaritains, dont M. Henrion ne dispute pas la première antiquité, & de ces monnoyes qui portent le nom de Simon. Or la révolte de Barchochebas estant de beaucoup postérieure à la destruction de Jérusalem, se persuadera-t-on qu'on se soit avisé d'aller enterrer une grande quantité de monnoyes de ce nouveau Prince sous les ruines d'une ville détruite depuis un siècle!

Pour ce qui est des années marquées sur les monnoyes de Simon, si elles ne vont que jusqu'à la 4.^e quoyqu'il en ait régné huit, c'est apparemment que le droit de battre monnoye ne luy fut accordé par Antiochus qu'au milieu de son regne, auquel cas ces dates conviennent au reste du temps qu'il a gouverné la nation Juive; ou bien il se peut faire que durant les quatre premières années, on en ait frappé suffisamment pour un peuple qui n'avoit presque aucun commerce dans un territoire peu étendu.

M. Pinart termina sa réponse par une infinité de réflexions sur les changements arrivez dans les caractères Hébreux, dont les Samaritains, selon luy, sont les plus anciens dont nous ayons des monuments incontestables.



Col. 1.



Col. 2.



Col. 3.

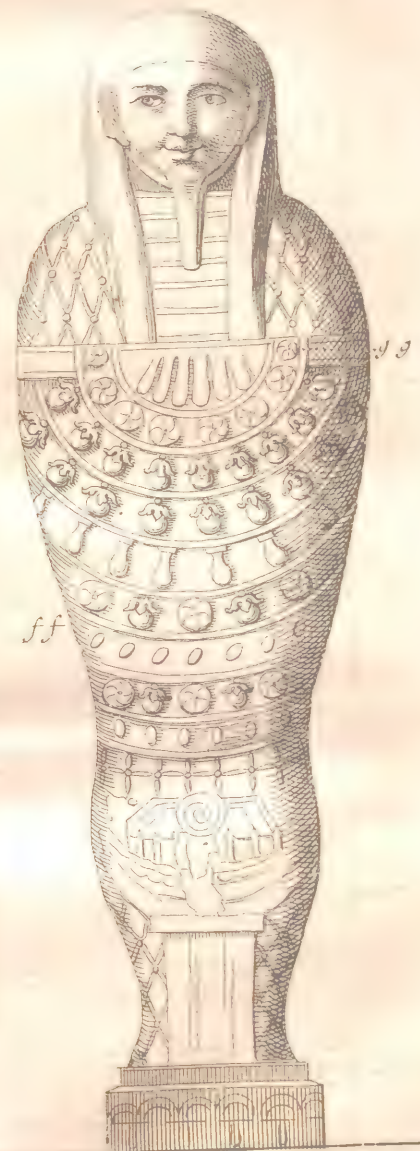




fig. 1.



fig 2.



fig. 3.





E X P L I C A T I O N

D'une Médaille d'or de la famille CORNUFICIA,
du Cabinet de S. A. R. MADAME.

Hist. l'ém. III. pag.



ON découvrit en 1715. sur les terres du Duc de Modène un thresor de Médailles, dont quelques-unes des plus précieuses passèrent dans le cabinet de S. A. R. MADAME. M. Baudelot, à cette nouvelle si intéressante pour un antiquaire, crut d'abord que ce thresor estoit la caisse militaire ou de l'armée d'Antoine ou de celle du Sénat, lorsque Hirtius & Pansa Consuls défirent ce Général près de Modène. L'inspection de quelques-unes de ces médailles où se trouvent le nom d'Auguste Triumvir sur la fin de 711. & celui d'Agrippa désigné Consul en 715. détruisit cette première idée, & fit croire à l'Académicien que ces monnoyes estoient tirées de la caisse militaire, dont devoient estre payées les troupes que Lucius Antonius & Fulvia avoient assemblées dans ce quartier contre Auguste en 713. & 714.

Quoy qu'il en soit, la médaille d'or dont M. Baudelot donna l'explication, présente d'un côté la figure d'un homme debout & voilé, tenant de la main droite un bâton augural, & couronné par une autre figure de femme placée derrière luy, coëffée de la dépouille d'une chèvre, & portant de la gauche un de ces boucliers nommez *Ancilia* avec l'aigle Romaine, & ces mots pour légende, Q. CORNUFICI AUG. IMP. On voit au

A a ij

revers, qui est sans légende, une tête barbue avec une corne recourbée en arrière qui lui sort du haut du front.

Il est aisé de juger au premier coup d'œil que la figure couronnée est celle de l'Augure Cornuficius, pour lequel la médaille a été frappée; mais il a fallu beaucoup de sagacité pour découvrir qui étoit ce Cornuficius, quelle est la figure qui le couronne, ce que représente la teste cornue du revers, & en quel temps & à quelle occasion ce monument a été fabriqué. C'est ce que M. Baudelot développe heureusement par l'histoire même de Cornuficius, qu'il a recueillie avec soin. Il étoit, selon M. Baudelot, de famille Plébéienne & Sénateur, lorsque Cicéron obtint le Consulat qu'il emporta sur six compétiteurs, du nombre desquels, si on en croit Asconius, étoit Cornuficius. Cicéron écrivant à Atticus nous apprend qu'il étoit fort riche, *Omnino Cornuficius locuples est*. Mais ce qui le distinguoit particulièrement entre les illustres Romains de son temps, c'est qu'il étoit sçavant, bel esprit, & méritoit par ses belles qualitez d'être élevé aux premières charges de la république. C'est le témoignage que luy rend le même Cicéron, avec lequel il étoit en commerce de Lettres & d'érudition. « Je me suis aperçû, dit l'orateur Romain dans une de ses Lettres à Cornuficius, que nous ne sommes pas tout-à fait de même opinion. » Il s'agit là du meilleur genre d'éloquence, *De optimo genere dicendi*. Ce qui fait croire, pour le dire en passant, que ce Romain avoit aussi traité la même matière, & c'est en effet ce que justifie Quintilien parlant de ceux qui ont écrit de la Rhétorique ou de l'art oratoire: *Scriptit, dit-il, de eâdem materiâ non pauca Cornuficius*. Enfin, Cicéron met le comble à l'éloge qu'il fait de l'érudition de Cornuficius, en luy disant, *tum de summo ingenio, & de optimis tuis studiis, & de spe amplissimæ dignitatis ita judicare, ut neminem tibi antepo nam, comparem paucos*. La science de ce Romain, quoyque du premier ordre, ne dédaignoit pas de s'abaisser jusqu'aux matières purement grammaticales, puisqu'il s'étoit appliqué à la recherche des origines ou des étymologies de la langue latine, dont il avoit composé un traité que cite Verrius Flaccus, ou son abrégiateur Festus Pompeius.

Lib. 12. epist.
15.

Sur ce que Macrobe rapporte d'une opinion de Cornuficius qui confondoit le soleil avec Jupiter, M. Baudelot conçoit une opinion si avantageuse de la religion de ce Romain, qu'il le soupçonne avoir esté du sentiment de ceux qui n'adoroient qu'une seule divinité sous différents noms ou différents attributs.

Quoy qu'il en soit de sa religion, il estoit excellent Poète, comme l'assurent Catulle & Eusébe. Et M. Baudelot ne sçauroit croire, après ce qu'il vient de dire des bonnes qualitez de Cornuficius, qu'il soit le même que celui dont parle Donat, comme d'un ennemi déclaré de Virgile, lorsqu'il dit, *Cornuficius ob perversam naturam illum non tulit*. Quelle apparence, en'effet, que ce Romain, qu'Asconius dit avoir esté un parfaitement honête homme, un homme de bien, *visique sunt Cornuficius & Galba sobrii ac sancti viri*, ait esté envieux de la gloire d'un jeune poète, qui à peine commençoit à estre connu à Rome du temps que Cornuficius y jouissoit de la réputation d'homme d'esprit & de belles lettres? Celui qui estoit jaloux du mérite de Virgile, estoit sans doute un autre poète de même nom, dont Ovide fait mention, en parlant des ouvrages lascifs & immodestes :

Et leve Cornufici, parque Catonis opus.

L'auteur de cet ouvrage est traité d'yvrogne par Plutarque dans la vie de César, & ce caractère ni la licence des mœurs ne conviennent nullement au Cornuficius qui fait le sujet de la médaille.

Rien ne prouve mieux ce qu'on vient d'avancer, que la restitution que fit Trajan d'une monnoye d'argent qui conserve le nom & les titres de Cornuficius. Il falloit en effet que cet Empereur eût pour ce grand homme une estime bien singulière pour avoir voulu, comme il a fait, en renouveler la mémoire préférablement à celle de tant d'autres illustres Romains. Trajan auroit-il donné cette marque de distinction à un libertin & à un yvrogne?

Après avoir fait connoître les qualitez personnelles de Cornuficius, M. Baudelot parle de ses emplois & de ses charges; il n'oublie pas la guerre d'Illyrie, où il eut la qualité de Propréteur, ni celle de Syrie où il se distingua contre Bassus en qualité de

gouverneur de cette province. C'est, selon luy, dans la première de ces deux expéditions qu'il eut le titre d'*Imperator* marqué sur la médaille. A son retour à Rome, en 707. après avoir terminé les affaires d'Illyrie, il obtint par le crédit de César une place dans le collège des Augures, dignité très-considérable, comme on le voit dans Tite-Live, & que César, Antoine & Auguste marquoient avec soin dans leurs monnoyes.

*Appian de
bell. civil.
Dio Cassius*

Avec ces titres d'honneur Cornuficius alla en Afrique, où dans le temps du Triumvirat, il reçut une partie des proscrits, & soutint avec eux, après la mort de César, le parti du Sénat & du peuple. Sextius qu'Auguste avoit envoyé dans la Numidie, luy ordonna de luy céder le gouvernement de cette province Romaine, parce que dans le partage fait entre les Triumvirs, toute l'Afrique appartenoit au jeune César; mais Cornuficius répondit qu'il ne connoissoit point ce partage, & qu'il ne pouvoit sans ordre abandonner une province que le Sénat luy avoit confiée; ainsi ils se firent la guerre pour ce sujet. Les lieutenants de Cornuficius eurent d'abord quelque avantage sur Sextius, mais celui-cy l'estant venu attaquer auprès d'Utique où il s'étoit retranché, Cornuficius y fut taillé en pièces & tué.

Il reste maintenant à expliquer la médaille qui représente ce grand homme, & à voir en quel endroit elle peut avoir esté frappée. Ursinus & Vaillant ont cru que c'estoit en Afrique, mais M. Baudelot n'est point de leur avis; il est persuadé que ce monument, ainsi que les autres monnoyes d'or ou d'argent qui portent le nom de Cornuficius, ont esté fabriquez en Italie; d'autant plus que les symboles qu'on y voit sur les deux faces, n'ont aucun rapport à l'Afrique, où ce général n'eut pas sujet de se louer de la fortune, & qu'au contraire ces symboles sont entièrement Romains. En effet, Cornuficius y paroît vêtu en Augure, le bâton Augural à la main, & l'on apperçoit derrière luy Junon *sospita* (ou *Conservatrice*) qui le couronne. Adjoûtez à cela le bouclier nommé *Ancile*, & l'aigle Romaine. Il y a donc toute sorte d'apparence que la médaille dont il s'agit fut frappée à Rome, dans le temps que Cornuficius parvint à la dignité d'Augure par la faveur de Jules César. On pourroit

même conjecturer, suivant M. Baudelot, que ce fut au mois de Février, parce que les Calendes ou le premier jour de ce mois estoit consacré à Junon *Sospita*, qui couronne le nouvel Augure, comme on le voit dans la médaille.

Ceux qui ont cru que cette médaille avoit esté frappée en Afrique, se sont fondez sur la teste cornue du revers qu'ils ont pris pour celle de Jupiter Ammon. Mais M. Baudelot n'y reconnoît nullement cette divinité Africaine; premièrement, parce que Jupiter Ammon n'estoit point adoré dans toute l'Afrique, mais seulement dans l'Egypte & les Etats voisins. Secondement, parce que la corne qui paroît sur cette tête, n'est point située immédiatement au-dessus de l'oreille, comme l'est ordinairement celle de Jupiter Ammon. Cette corne sort au contraire du haut du front, ce qui caractérise précisément le dieu Faune, tel qu'on le voit sur différentes médailles des familles *Julia* & *Pinaria*, & sur-tout dans une médaille de la famille *Junia*, où ce dieu est représenté avec une longue barbe & un visage pareil à celui de la médaille de Cornuficius. Outre cela, cette figure a le front chevelu, ce qui s'accorde parfaitement avec ce que l'auteur des Priapées dit des Faunes, *Frontem comatos Arcades vides Faunos, tu vois des Faunes d'Arcadie au front chevelu*. On représentoit de même la déesse *Fauna*, à l'exception de la barbe, comme le justifie M. Baudelot par une médaille de son cabinet, dont la légende, selon M. de Boze, est Hétrusque. Enfin, la barbe estoit si essentielle au dieu Faune, qu'on ne peut assez s'étonner que plusieurs antiquaires, même de la première classe, prennent pour cette divinité des figures d'un air jeune, gracieux, & qui ne sont point du tout barbares.

Pour ce qui regarde la Junon *Sospita*, qui couronne Cornuficius, M. Baudelot observe que cette déesse a souvent esté confondue avec *Fauna*, & que celle-ci, selon Labéon cité par Macrobe, estoit la même que la bonne déesse. Il remarque encore que les Romains avoient accoustumé d'adopter pour leurs dieux Lares ou tutélaires, *Faunus* & *Fauna* ou Junon *Sospita*, & de célébrer leurs festes dans le même mois; d'où il conclut que Cornuficius ayant esté fait Augure dans le même temps, il

en marque par cette médaille sa reconnoissance aux deux divinités, auxquelles il croyoit avoir l'obligation de certe dignité, & qu'il y prit le titre d'*Imperator* qu'il avoit reçu quelque temps avant que d'estre Augure.

Le type de la Junon Sospita honorée à Lanuvium, a fait croire à Urfinus que la famille de Cornuficius estoit originaire de cette Ville. M. Baudelot prête même à cet antiquaire une preuve dont il n'avoit pas fait usage. Jean de Sarisbery, dans la préface de son *Policraticus*, ou des amusements de la Cour, dit, en parlant de quelqu'un qui estoit apparemment jaloux de sa réputation. *Quoniam & ego meum Cornuficium habeo & Lanuvium* : faisant allusion au caractère de ce Cornuficius dont parle Donat dans la vie de Virgile. M. Baudelot, pour le dire en passant, croit qu'il faut ôter de ce passage la préposition & traduire ainsi, *car j'ai aussi mon Cornuficius de Lanuvium*. Le même auteur dit encore dans la même préface, *Si quis ignotos authores cum Lanuvio calumniatur*, &c. Tout cela prouve que Jean de Sarisbery estoit persuadé que Cornuficius estoit de Lanuvium. On sçait d'ailleurs que Junon Sospita en estoit la grande divinité; mais il n'est pas nécessaire pour cela de dire que ce grand homme en fût originaire, puisque cette déesse estoit aussi fort honorée à Rome, sur-tout dans le quartier où son temple estoit bâti; & moins encore que le Cornuficius de la médaille soit celuy dont parle Donat, comme l'ont cru plusieurs sçavants.



EXPLICATION

E X P L I C A T I O N

D'une Médaille Grecque de Marc-Antoine & d'Octavia.

Hist. Tom. III. pag.



M GALLAND a cru que cette médaille déjà expliquée dans l'histoire de Corfou par Marmora, méritoit une nouvelle attention. Il en entretint l'Académie en 1711. & observa d'abord que ce monument, qui est de moyen bronze, représente d'un côté la teste d'Octavia accollée à celle de Marc-Antoine couronnée de laurier, avec cette légende toute simple: *M. ANTONIOS. OKTABIA*. Le revers a pour type un navire représenté de droit à gauche, & accompagné de ces mots: *ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ ΦΙΛΩΤΑΣ* à l'accusatif: *Philotas des Corcyréens*. Quoyqu'il y ait plusieurs années, comme on vient de le dire, que cette médaille a esté gravée & publiée, aucun antiquaire néantmoins n'en a encore fait mention, non pas même M. Vaillant, qui ne l'avoit apparemment vûe dans aucun cabinet d'Italie ni ailleurs, puisqu'elle ne se trouve point parmi celles de Marc-Antoine, dans son recueil des médailles Impériales frappées par les villes Grecques. D'où l'on pourroit conclure, qu'en un sens, cette histoire de Corfou est presque aussi rare, du moins en France, que la médaille même en question.

M. Mayer, que nous avons vû à Paris, & qui avoit joint la curiosité & la connoissance des médailles antiques à celle des livres les meilleurs & les plus rares, avoit rapporté d'Italie cette

Hist. Tome III.

B b

histoire de Corfou, & après sa mort, M. Foucault en fit l'acquisition. Dès que M. Galland y eut apperçu la gravûre de la médaille de Marc-Antoine & d'Octavia, il fut frappé de la parfaite ressemblance qu'il trouvoit entre cette médaille & une autre du cabinet de M. Foucault, qu'il avoit rangée dans la suite des médailles des villes Grecques non impériales, sous le titre de ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ, avec plusieurs autres de la même isle. Il ne l'avoit placée en ce rang-là, que parce qu'il n'avoit remarqué aucuns caractères autour des têtes, & que par cette raison il avoit pris ces têtes pour celles de Jupiter & de Junon. A quoy la couronne de laurier l'avoit sur-tout déterminé, quoyque la tête d'un Jupiter sans barbe n'eût pas laissé de luy faire quelque peine.

Après avoir confronté la médaille de M. Foucault avec la gravûre, M. Galland ne douta plus que celle de l'historien de Corfou & celle de M. Foucault ne fussent absolument la même médaille. Et ce qui acheva de le confirmer dans cette opinion, ce fut qu'après avoir nettoyé la médaille, & enlevé la rouille qui estoit derrière la tête de Marc-Antoine, il y apperçut les vestiges des lettres M. ANT. Il ne luy en fallut pas davantage pour le convaincre que ces deux têtes estoient celles de Marc-Antoine & d'Octavie. Le nom d'Octavie ne paroît point cependant sur la médaille de M. Foucault, & il n'a jamais pû y paroître, par la raison que le métal ne s'estant pas trouvé juste sous le coin, le coin a porté à faux, tant pour le nom entier d'Octavie, que pour la moitié de celui de Marc-Antoine.

A la reserve de ce que l'on vient de remarquer, la médaille de M. Foucault du côté des têtes, est entièrement semblable à celle qui est gravée dans l'histoire de Corfou. Quant au revers, on y remarque deux légères différences sur la médaille de M. Foucault; l'une dans le type, puisqu'outre le navire, on voit encore un trident posé horizontalement avec un dauphin; l'autre dans la légende, qui porte ΦΙΑΩΤΑΣ au nominatif, & non pas ΦΙΑΩΤΑΝ. Mais il pourroit fort bien se faire que le graveur n'eût pas esté exact à représenter fidèlement le revers. Le trident & le dauphin estoient peut-estre couverts de rouille sur la médaille qu'il a gravée, auquel cas, il ne seroit pas fort surprenant

qu'ils luy eussent échappé. Enfin, un ouvrier peut encore aisément transformer un Σ. en N. puisque cette dernière lettre couchée sur le côté, en forme à peu-près la figure.

Après ces observations préliminaires, M. Galland explique la médaille. L'historien de Corfou veut que les noces de Marc-Antoine & d'Octavie ayent esté célébrées à Corcyre, & que ce soit à cette occasion que les Corcyréens firent frapper cette médaille. Il se fonde sur le témoignage de l'abrégé de Dion par Xiphilin, duquel on ne sçauroit néanmoins conclurre ce qu'il prétend. Il n'avoit même qu'à consulter là-dessus Plutarque, & ce sçavant historien luy auroit appris en termes formels, dans la vie de Marc-Antoine, que ses noces furent célébrées à Rome; & que Marc-Antoine s'éloignant ensuite de l'Italie, emmena avec luy Octavie en Grece, où elle accoucha d'une fille.

Quoyque Plutarque ne dise pas qu'Antoine passa à Corfou; il paroît néanmoins qu'on ne peut douter que dans ce trajet d'Italie en Grece. Marc-Antoine n'ait abordé à Corcyre, selon la coûtume de ces temps-là; qu'il n'y ait fait quelque séjour, & que luy & Octavie n'y ayent esté reçûs par les Corcyréens, avec tous les honneurs qui leur estoient dûs. Et il y a tout lieu de croire que ce fut alors que les Corcyréens firent graver les têtes de Marc-Antoine & d'Octavie sur leurs monnoyes, pour servir de monument à la postérité, de l'honneur qu'ils avoient eu de les recevoir dans leur port & dans leur isle.

Il s'agit maintenant d'examiner par quelle raison les Corcyréens donnent une couronne de laurier à Marc-Antoine, & il est assez difficile d'en deviner le motif. Peut-estre fut ce en considération de la victoire qu'il avoit remportée sur Brutus & sur Cassius, conjointement avec Auguste: à moins que l'on ne veuille dire que par une flatterie assez ordinaire aux Grecs, ils voulurent le comparer à Jupiter, & Octavie sa femme à Junon.

Le navire, le trident & le dauphin représentez sur le revers, ne peuvent signifier que deux choses, ou la puissance de Marc-Antoine sur mer, telle qu'elle estoit alors, ou celle des Corcyréens, qui avoit toujours esté très-considérable depuis plusieurs siècles. Mais il est naturel de croire que ces symboles regardent

plustost les Corcyréens que Marc-Antoine : le nom de ΦΙΛΩ-
ΤΑΣ leur magistrat , qui joint au mot ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ , forme
la légende , paroît décider absolument la question.

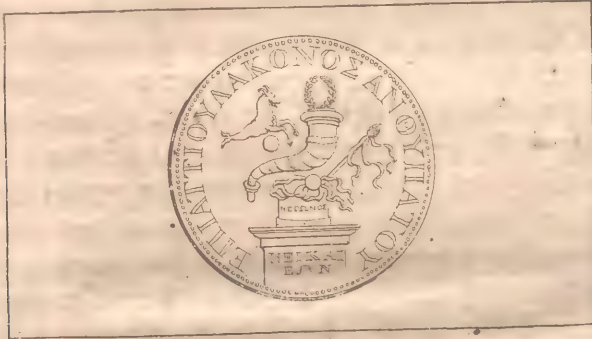
Il reste encore un autre point à examiner , par rapport à cette
médaillon. Sont-ce les Corcyréens qui l'ont fait frapper de leur
propre mouvement , pour honorer Marc-Antoine & Octavie ,
ou bien est-ce Marc-Antoine qui a interposé son autorité pour
les y obliger ? Il paroît très-probable que ce sont les Corcyréens
qui d'eux-mêmes ont fait frapper cette médaille à l'arrivée de
Marc-Antoine & d'Octavie dans leur isle , pour leur marquer
combien ils estoient sensibles à l'honneur qu'ils leur faisoient ,
& pour donner en même temps à Auguste un nouveau témoi-
gnage de leur attachement & de leur dévouement pour luy , en
la personne d'Octavie sa sœur & de Marc-Antoine son beau-
frere. Au contraire , il n'y a pas la moindre apparence , non
seulement que Marc-Antoine ait pensé à exiger d'eux cet hon-
neur , mais même qu'il y ait eu aucune part. Ce qui le fait
préférer avec beaucoup de fondement , c'est qu'on ne trouve
point de médailles frappées en son nom dans les villes de Patras ,
de Sicyone , de Corinthe , d'Athènes & d'Ephèse , ni dans les
autres par où il a passé. On ne voit point non plus que les villes ,
tant d'Europe que d'Asie , qui estoient tombées dans son par-
tage , luy en ayant fait frapper , si on en excepte la seule ville
de Tessalonique qui luy en frappa une , rapportée par M.
Vaillant. Car on ne parle point d'une médaille de Tripoli de
Phénicie , qui est dans le cabinet de M. Foucault , & qui d'un
côté représente la tête de Marc-Antoine , & celle de Cléopatre
de l'autre. En effet , cette médaille n'a esté frappée par les Tri-
politains , qu'en l'honneur de Cléopatre qui estoit devenue leur
souveraine , par le don que Marc-Antoine luy avoit fait de la
Phénicie. C'est ce qu'il est aisé de prouver par les lettres numé-
rales 23. qui se trouvent du côté de la tête de Cléopatre , &
qui désignent que cet événement arriva dans la 23.^e année du
regne de cette princesse. Si donc Marc-Antoine avoit esté si
jaloux de se voir représenté sur les monnoyes , se seroit-il borné
à la seule ville de Corcyre , & n'auroit-il pas exigé le même

tribut d'honneur de toutes les autres villes dont on vient de parler ? C'est la réflexion naturelle qui se présente d'abord à l'esprit. D'ailleurs, il ne paroît pas que Marc-Antoine se soit mis fort en peine de faire frapper des médailles avec sa tête & celles de Fulvie & d'Octavie ; au lieu que depuis qu'il eut épousé Cléopâtre, on ne voit plus autre chose que la tête de cette princesse & la sienne, sur une infinité de médailles grecques & latines.

EXPLICATION

D'une Médaille Grecque de Néron, frappée à Nicée dans la Bithynie.

Hist. Tom. III. pag.



CETTE médaille, que M. Galland entreprit d'expliquer en 1712. n'est pas moins précieuse par sa parfaite conservation & par la correction du dessein, que par sa grande rareté, & elle porte avec elle tous les avantages que les curieux peuvent désirer pour la perfection d'une médaille antique. Elle est d'un parfaitement beau cuivre jaune, & de la première grandeur ; c'est-à-dire, de grand bronze, suivant le langage des antiquaires. Elle représente d'un côté la tête de l'empereur Néron, avec cette légende : ΝΕΡΩΝ ΚΑΙΣΑΡ ΤΡΕΠΑΝΙΚΟΣ. Au revers on voit une base quarrée, dont il ne paroît que la

partie supérieure, sur laquelle on lit ce mot, NEIKAIEON. Cette base paroît soutenir un autel rond, sur la face duquel on lit NEPΩNOΣ; mais en caractères si menus, que M. Vaillant & M. Patin ne les avoient point apperçûs, & les avoient pris pour un feston. L'autel est surmonté d'un globe terrestre, avec des bandelettes attachées au thyrsé de Bacchus, & non pas à une tige de pavot, comme l'a cru M. Vaillant. Au milieu du champ de la médaille, au-dessus de l'autel, on apperçoit une corne d'abondance avec une couronne au-dessus. Au côté droit de l'autel est le signe du Capricorne avec le globe terrestre. Enfin tout le tour de la médaille est environné de cette légende: ΕΠΙ ΑΤΤΙΟΥ ΛΑΚΟΝΟΣ ΑΝΘΗΡΑΤΟΥ, c'est-à-dire, *sous le Proconsul Attius Laco.*

De cette description M. Galland passe à l'explication de la médaille. Il prétend que la base quarrée qui semble servir de pied à l'autel, n'a esté placée sur la médaille que pour contenir l'inscription NEIKAIEON; c'est-à-dire, pour marquer qui estoient ceux qui l'avoient fait frapper, & nullement pour soutenir l'autel, quoyqu'il paroisse posé dessus. En effet, les anciens autels, soit qu'ils fussent à l'entrée des temples, ou dans quelqu'autre endroit, n'avoient pour base que le terrain sur lequel ils estoient placez, & ils estoient même peu élevez, afin que les prêtres pussent commodément y mettre le bois, l'y allumer, y placer la victime, & y observer toutes les autres cérémonies usitées dans les sacrifices. Que les autels, après tout, n'ayent esté que de cette hauteur, c'est une vérité dont & les bas reliefs & les médailles antiques font foy. Cela posé pour principe, M. Galland ne regarde cette base que comme une pièce détachée de l'autel, & qui ne se trouve ici placée que pour désigner que les habitans de la ville de Nicée en Bithynie avoient élevé & consacré cet autel en l'honneur de Neron. Ce que prouve l'inscription NEPΩNOΣ où l'on sous-entend ΒΩΜΟΣ; c'est-à-dire, *Autel de Neron, ou Autel consacré à Neron.* A l'égard du thyrsé qu'on voit sur l'autel, & qui est un des symboles ordinaires de Bacchus, c'est un effet de la flatterie des Grecs; & il ne nous apprend autre chose, sinon que les Nicéens révéroient l'empereur Neron sous

la figure & sous le titre de Bacchus, qu'ils reconnoissoient pour le fondateur & le dieu tutélaire de leur ville, comme il seroit aisé de le prouver par trois médailles d'Antonin Pie, par le témoignage de Memnon, ancien historien cité par Photius, & par celui de Dion Chrysostome, dans la harangue qu'il adressa aux Nicéens. *Extrait 4.
Orat. 43.*

Le globe terrestre placé au-dessus de l'autel, est un symbole des voyages que Bacchus avoit entrepris pour parcourir le monde, & en même temps de ceux que Néron avoit faits, ou avoit intention de faire. La corne d'abondance marque le bonheur dont jouissoient les Nicéens sous l'empire de Néron, ou la fertilité des campagnes qui environnoient cette ville. Il est difficile, au reste, de déterminer quelle sorte de couronne est au-dessus de la corne d'abondance, son poli ne permettant pas de discerner si elle est de lierre ou de laurier. Si on la suppose de lierre, elle convient également & à Bacchus & à Néron, honoré sous la figure de ce dieu par les Nicéens, comme leur second fondateur. Quant au signe du Capricorne joint au globe terrestre, personne n'ignore que c'est le symbole de la naissance d'Auguste, par lequel les Nicéens ont prétendu relever la noblesse de Néron, qui descendoit de ce grand Empereur par Agrippine sa mere.

Enfin, la légende qui accompagne tous ces symboles, nous apprend que les Nicéens frappèrent cette médaille en l'honneur de Néron, sous le proconsulat d'Attius Laco, ou plustost Atius Laco par un seul T. magistrat qui estoit alors gouverneur de Bithynie. Selon Virgile, cette famille Atia tiroit son origine du jeune Troyen Atys, de même âge qu'Afcagne, avec lequel *Æneïd. lib. 5.* il commandoit une des trois quadrilles de la jeunesse Troyenne qui fit partie des jeux dont Enée honora les funérailles de son pere Anchise. La médaille ne nous instruit point du prénom d'Atius Laco, qui pouvoit estre petit-fils ou arrière-petit fils de M. Atius Balbus, grand-pere maternel d'Auguste, ou du moins descendant de quelqu'autre branche de la même famille, à laquelle le surnom de Laco estoit particulier. Il ne sera pas néantmoins hors de propos d'observer ici en passant, que ce

furnom n'a pas esté tellement attaché à la famille Atia ; qu'il n'ait esté aussi porté par quelques autres. En effet, Tacite & Plutarque font mention d'un Cornélius Laco Préfet du Prétoire sous Galba. Voilà donc un personnage de la famille Cornélia, qui prend le même furnom.

O B S E R V A T I O N S

Sur l'usage de quelques Moules antiques de monnoyes Romaines , découverts à Lyon.

Ceux qui sçavent que le penchant de la montagne de Fourvières qui regarde la Saône, estoit autrefois la plus belle partie de l'ancienne ville de Lyon, ne sont pas surpris qu'on y fasse tous les jours de nouvelles découvertes. Celle des moules de médailles qu'on a trouvez depuis quelque temps, mérite particulièrement l'attention des antiquaires, puisqu'elle peut conduire à la connoissance de la fabrique des anciennes monnoyes. M. Mahudel, qui s'estoit trouvé à Lyon dans le temps de cette découverte, & qui en a encore une partie en sa possession, fit quelques réflexions sur ce sujet, qu'il communiqua à l'Académie en 1716.

La matière de ces moules est une argile blancheâtre cuite ; leur forme est platte, terminée par une circonférence ronde d'un pouce de diametre ; leur épaisseur est de deux lignes par les bords, & est diminuée dans cet espace de l'un ou des deux côtez du moule, qui a esté cavé par l'enfoncement de la pièce de monnoye dont le type y est resté imprimé. On dit de l'un ou des deux côtez du moule, parce que la plupart ont d'un côté l'impression d'une tête, & de l'autre celle d'un revers, & que quelques-uns ne sont imprimez que d'un côté seulement.

Chacun de ces moules a un endroit de son bord ouvert par une entaille ou *crenelure*, qui aboutit au vuide formé par le corps de la pièce imprimée ; & comme la forme platte & l'égalité de la circonférence de tous ces moules, les rendent propres à estre joints

joints ensemble , dans un arrangement relatif des types des têtes , & ceux des revers dont ils ont conservé l'impression , & dans une disposition où toutes ces entailles se rencontrent ; on s'apperçoit d'abord que le fillon continué par la jonction de ces *crenelures* , servoit de jet au groupe ou rouleau formé de l'assemblage de ces moules , pour la fusion de la matière destinée aux monnoyes.

Ce groupe , qui pouvoit estre plus ou moins long selon le nombre des moules à double type dont on le composoit , se terminoit à chaque extrémité par un moule imprimé d'un côté seulement ; & il est facile de juger par le reste de terre étrangere encore attachée aux bords de quelques-uns de ces moules , que la terre leur servoit de lut pour les tenir unis , & pour fermer toutes les ouvertures par lesquelles le métal auroit pû s'échapper ; ce lut estoit aisé à séparer de ces moules sans les endommager , lorsqu'après la fusion la matière estoit refroidie.

L'impression des types des testes de Septime Sévère , de Julia Pia & d'Antonin leur fils surnommé Caracalla , qui s'est conservée sur ces moules , rend certaine l'époque du temps de leur fabrique , qui est celui de l'empire de ces Princes , dont les monnoyes devoient estre très-abondantes à Lyon , puisque le premier y avoit séjourné assez de temps après la victoire qu'il y remporta sur Albin , & que cette ville estoit le lieu de la naissance du second.

*Eutrop.
Aurel. Vict.
c. 20.*

Un lingot de billon , dont la rouille verdâtre marquoit la quantité de cuivre qui dominoit sur la portion d'argent qui y entroit , trouvé en même tems & au même lieu que ces moules , ne laisse aucun lieu de douter qu'ils n'ayent servi à jetter en sable des monnoyes d'argent plustost que d'or.

Il paroît par cette description , & par l'usage que les anciens faisoient de ces moules , que leur manière de jetter en fonte estoit assez semblable à la nostre ; & que ce qu'ils avoient de particulier , estoit la qualité du sable dont ils se servoient , qui estoit si bon & si bien préparé , qu'après 1400. ans , leurs moules sont encore en état de recevoir plusieurs fusions.

La bonté de ces moules , & le grand nombre qu'on en avoit

déjà trouvé du tems de Savot dans la ville de Lyon, qui estoit une des plus considérables préfectures de monnoyes de l'Empire, ont fait croire à quelques antiquaires que les Romains jettoient quelquefois en moule leurs monnoyes d'argent. M. Mahudel, persuadé qu'on les frappoit avec le marteau ou avec une machine équivalente, rapporte pour prouver ce sentiment, les principales preuves dont d'autres s'estoient déjà servis avant luy, mais il y en adjoute de nouvelles.

Lib. 1. digg.
de contrah.
Empr.

La première & la plus ordinaire de ces preuves se tire de la signification des termes de *Cudere*, *ferire*, *percutere*, & *signare*, désignants tous l'action de frapper; termes communément employez dans les Loix monétaires, chez les Historiens, les Grammairiens & les Poètes anciens, & sur les monnoyes mêmes du premier & du 4.^e siècle de l'Empire, tant dans les contremarques & les légendes des unes, que dans les exergues des autres.

La seconde se tire de la netteté de l'empreinte sur le métal, laquelle ne peut jamais sortir si vive du moule que de dessous le coin.

La troisième, du défaut de revers qui s'observe dans ce grand nombre de pièces antiques qu'on appelle *Incuses*; défaut qui ne peut arriver avec l'usage des moules, & qui suppose nécessairement le coup, ou du marteau, ou d'une machine équivalente.

La quatrième, de l'empreinte double d'une même légende, qui se voit souvent dans un même côté de quelques monnoyes Grecques & Romaines; ce qui n'a pû estre qu'un effet, ou de la vacillation de la pièce sous le coin, ou de la répétition du coup de marteau.

La cinquième, de l'inégalité de la circonférence de la plupart de ces monnoyes, dont les bords sont bicornus, & de l'inégalité d'étendue du volume de plusieurs pièces de même poids, de même type, de même temps & de même fabrique: inégalité qui n'a d'autre cause que le plus ou le moins de force, & de véhémence de celui qui a appliqué le coup; ce qui auroit esté impossible, si la pièce avoit eu pour bornes le tour du moule.

Malgré la force de ces preuves, la difficulté de comprendre comment sans balancier & avec le marteau seul, on auroit pû

sur un métal aussi dur que le cuivre, imprimer des testes d'un reliefs aussi gros que le sont celles de la première forme & les médaillons, a donné occasion à Fréher & à Savot d'avancer que pour en faciliter l'impression, on jettoit les matières dans des moules, où elles prenoient seulement l'épaisseur & le contour du relief, & qu'après cette ébauche, on faisoit recuire au feu ces pièces, & qu'on les ajustoit toutes rouges sur les matrices ou quarez, entre lesquels, par la violente impression du marteau, elles recevoient leur dernière perfection.

Ce qui a induit les antiquaires à recevoir cette opinion, est l'usage du creuset figuré dans le revers d'un denier d'argent de la famille CARISIA, au côté opposé duquel est la teste de la déesse de la monnoye; & c'est encore l'explication qu'ils donnent au mot *Flando*, qui dans les qualitez des Triumvirs monétaires, précède celui de *Feriundo*, & se trouve employé dans quelques Loix anciennes de même que celui de *Conflare*.

M. Mahudel contredit par trois raisons cet usage prétendu.

La première est que le creuset, dont la figure se voit sur le denier consulaire dont on vient de parler, servoit à la vérité dans les monnoyes, comme il y sert aujourd'hui pour la fonte des métaux; mais seulement pour les jetter en lingots, qui étant bien battus & étendus en lames, se divisoient en parcelles arrondies appellées *Flaons*, & dès-là propres à estre placées entre deux quarez pour y recevoir l'impression.

Quel auroit esté, sans cela, l'usage de ces grands *Cisloires* marquez sur ce denier avec les autres instruments de monnoyes? Si ce n'est pour couper ces *Flaons* de la grandeur destinée aux pièces qu'on vouloit fabriquer. Et cet usage confirmé par ce vers de Juvenal, qui définit la monnoye un métal coupé en petites pièces, sur lesquelles sont imprimées des testes & des titres, n'exclut-il pas le jet en fable, qu'on suppose?

Concisum argentum in titulos, faciesque minutas.

Satir. 14.

Sa seconde raison est, que dans la variété des offices attachez aux hostels de monnoye des anciens, offices spécifiés dans diverses inscriptions, on trouve les noms de *Signatores*. *Suppostores*,

Grut. p.
1065.

Inscr. §. 2.
edit.

Malleatores monetæ Cæsaris, qui tous ont rapport à la fabrication par le marteau, & aucuns à celle par le jet en sable.

La troisième est, que les éclats qui se voyent si fréquemment dans tant de pièces de tous métaux & de toutes grandeurs, qui sont étoilées, ne sont point l'effet du moulage, mais de la violence du marteau qui fait plutôt fendre & entr'ouvrir une pièce déjà battue pour prendre la forme de flacon, qu'une pièce fondue, puisque l'expérience apprend que l'effet d'un tel coup (au moins dans l'argent) est de rapprocher les parties du métal raréfié par la fusion.

Mais la difficulté de l'exécution de cette mécanique, supposée même par Fréher & par Savot, devient encore une nouvelle preuve contre ce système: car enfin, comment pourra-t-on comprendre que l'officier qu'on appelloit *Suppositor*, qui est le même que nous appelons le monnoyeur, dont la fonction auroit été de mettre les pièces ébauchées entre les quarez, eût été assez adroit pour les disposer de manière que chaque partie du relief moulé entrât exactement dans le creux qui lui répondoit, & où elle devoit se perfectionner? & quand cet Officier auroit eu cette adresse, comment le temps qu'il auroit fallu pour cet arrangement, auroit-il pu suffire pour la quantité prodigieuse de monnoyes de grand volume qu'on devoit frapper, puisqu'on en trouve encore même en assez grand nombre des Empereurs qui ont le moins regné?

Enfin, comment dans ce système répondra-t-on à la preuve d'impossibilité qui se tire de la quantité des monnoyes Grecques & Romaines *fourees* qui subsistent encore? Comment les deux métaux dont elles sont composées, n'ayant point été liés,) puis-que le plus précieux couvre celui qui l'est moins,) auroient-ils pu avoir été jetés en sable avant que d'avoir été présentés sous le coin; quelque considérable que soit le relief de ces pièces, sur-tout dans les médaillons grecs d'argent, parmi lesquels il s'en trouve de fourrez?

On dira qu'en fait de monnoyes antiques, la fourrure est une marque de fausseté du temps même des usages; mais c'est de cette fourrure dont M. Mahudel tire la conséquence, que si les

faux monnoyeurs anciens avoient l'art de frapper en cachette ces pièces sur un métal encore plus dur que le cuivre , (puisqu'on trouve de fer ;) & que s'ils leur donnoient tant de relief & de vivacité , sans avoir pû les jetter auparavant en moule , à plus forte raison en auroit-on usé de même avec encore plus de facilité dans les hostels des monnoyes , où il estoit de l'intérêt du Prince de se servir du moyen , par lequel on auroit pû en fabriquer davantage , & en moins de temps.

La vraie manière de fabriquer les monnoyes chez les anciens , estant donc rendue sensible sans l'usage de ces sortes de moules , que doit-on juger de ceux-ci , sinon qu'ils ont servi d'instruments à des faux monnoyeurs , du genre de ceux qui joignoient à la contrefaçon par le jet en sable , la corruption du titre , en augmentant considérablement l'alliage de cuivre avec l'argent : ce qui paroît par la qualité du lingot qui a fait partie de la découverte , & qui se rapporte à ce caractère de fausse monnoye que le Code Théodosien désigne en ces termes : *Si quis nummum falsâ fusione formaverit , universas ejus facultates fisco addici præcipimus , ut in* Leg. 3. tit. 21.

De-là vient cette différence notable de titre qu'on observe assez souvent dans beaucoup de pièces d'argent de même revers & de même époque , sous un même Empereur. Cette manière de falsifier la monnoye avoit prévalu sur la fourrure dès le temps de Pline , qui remarque « qu'elle se pratiquoit avec tant d'adresse , qu'il estoit alors si difficile de distinguer une pièce fabriquée en « monnoye , d'une jettée en sable par un habile faussaire , que « cette connoissance estoit devenue un art particulier , & qu'il y « avoit de ces pièces si bien imitées , que les curieux en donnoient « souvent beaucoup de vraies pour en acquérir une fausse. »

La décadence de la gravûre qui sous Septime Sévère estoit déjà considérable , & l'altération qu'il avoit introduite dans le titre des monnoyes , favorisoient de plus en plus les billonneurs & les faussaires , en rendant leur tromperie plus facile ; en sorte que la quantité de ces moules qu'on a découverts à Lyon en différents temps , fait assez juger qu'il devoit y avoir un grand nombre de ces faussaires : Ce nombre devint depuis si prodigieux

Aurel. Victor in Aureliano.

dans les villes mêmes où il y avoit des préfectures de monnoye, & parmi les officiers & les ouvriers qui y estoient employez, qu'il fut capable de former à Rome, sous l'empereur Aurelien, une petite armée, qui dans la crainte du châtimement dont on les menaçoit, se révolta contre luy, & luy tua dans un choc 7000. hommes de troupes réglées. D'où l'on peut juger combien ce gain illicite a séduit les hommes dans tous les temps.

CONJECTURES

Sur l'usage d'un Instrument antique d'airain, trouvé près de Langres.

LE temps qui conduit insensiblement à l'oubli de toutes choses, semble renouveler la mémoire de celles dont l'origine est la plus reculée, sur-tout lorsque leur histoire ou leur figure ont esté exprimées sur le bronze ou sur le marbre. Tant qu'on n'a vû dans les cabinets des curieux que deux ou trois types de l'instrument qui est représenté ici, on a eu peine à déterminer l'usage auquel il a servi; mais depuis qu'il s'en est trouvé sept ou huit tout semblables, dans la découverte faite il y a quelques années près de Langres, de toutes sortes de vases & d'instruments d'une antiquité incontestable, connus pour avoir appartenu aux sacrifices des Romains, c'est d'abord un puissant préjugé pour donner un usage du même genre à celui-ci.

Les autres instruments qui l'accompagnoient dans la terre où ils estoient enfouis, estoient un couteau appelé *Secespita*, servant à égorger les victimes, un chauderon pour en contenir les entrailles, deux *Pateres* à queue, l'une plus & l'autre moins profonde pour en recevoir le sang; une autre patere couverte & sans queue, deux *Præfericules* de différentes formes, un manche d'*Asperfoir* pour jeter l'eau lustrale, une boîte couverte propre à tenir l'encens, trois petites cuillères d'argent pour le prendre, un morceau même assez considérable de *Succin* jaune, substance qui entroit autrefois, comme à présent, dans les parfums; &

deux de ces coins dont l'usage a déjà fait la matière des recherches de plusieurs antiquaires.

M. Mahudel, qui a acquis tous ces instruments de celui-là même qui en avoit fait la découverte, non content du préjugé auquel la circonstance de leur assemblage donne lieu, pour prouver que celui dont il s'agit a esté employé aux sacrifices, a tâché par l'examen qu'il en a fait, de découvrir à quelle partie du sacrifice il pouvoit convenir.

1714.

Comme le sacrifice estoit un des actes les plus essentiels de la religion des Grecs & des Romains, tout y estoit mystérieux, & la figure des choses qui y servoient leur estoit tellement consacrée, qu'elle estoit invariable dans tous les pays de la domination de ces peuples où l'on sacrifioit. Cette uniformité se gardoit dans la fabrication de divers instruments dont on avoit besoin pour faire sur les victimes toutes les opérations marquées par le rite; & il ne faut qu'entrer dans le détail de ces opérations, pour juger de celle à laquelle cette espèce de couteau servoit.

La première chose qu'on faisoit dans les sacrifices de taureaux, estoit de renverser la victime d'un coup qu'on luy donnoit sur les ligaments du col, ce qui s'exécutoit avec la hache appelée *Acieris* ou *Securis*. La seconde opération, qui estoit celle d'égorger l'animal, & de luy tirer le sang par la jugulaire, se faisoit avec le *Secepsita*, dont la figure, suivant la description de Festus, approchoit de celle d'un poignard. La troisième enfin, qui estoit d'écorcher la victime, demandoit une espèce de couteau qui a esté peu connu jusqu'à présent.

Pour ce qui est de la dissection de la victime, on la faisoit avec des espèces de couperets, connus sous les noms de *Dolabra* & de *Scena*, tels qu'on les voit sur les médailles des Empereurs, qui estant Césars, ont eu la dignité de pontifes.

Les poètes & les historiens, qui ont eu occasion de décrire des sacrifices, ont compris dans le détail de leurs circonstances, l'action d'écorcher la victime, comme une des plus religieuses de la cérémonie. Dans l'hécatombe qu'Homère fait offrir par les Grecs à Apollon, pour le prier de faire cesser la peste qui ravageoit leur armée, ce poète en fait une mention expresse:

Iliad. lib. 1.

après ces prières, ... ils consacrent les victimes par l'orge sacré, ils leur tournent la tête vers le ciel, ils les égorgent & les dépouillent, &c. Mais rien ne prouve mieux le soin qu'on avoit d'écorcher les victimes, que les usages sacrez qu'avoient dans leur religion & dans celle des Romains, les peaux arrachées des animaux immolez; car premièrement, elles servoient d'ornemens aux statues de leurs dieux; celle de Junon Conservatrice paroissoit dans leurs temples la tête couverte d'une peau de chevre en manière de voile, & nous la voyons encore avec cette coëffure dans leurs monnoyes. Secondement, on faisoit des offrandes de ces peaux qu'on attachoit aux murailles, & qu'on pendoit aux voutes des temples comme des monuments de dévotion. Ce fut de la peau d'un bœuf immolé à l'occasion de l'alliance des Romains avec les Gabiens, que fut couvert ce bouclier conservé à Rome dans le temple de la Foy, sur lequel s'écrivirent les conditions du traité. Le berger Daphnis, dans les Pastorales de Longus, marque sa reconnoissance au dieu Pan dont il avoit éprouvé la protection, par le soin qu'il prend d'attacher au pin le plus proche, la peau d'une chevre & celle d'un bouc qu'il venoit de luy immoler.

*Dion. Halic. lib. 4.**Val. Max. lib. 2. c. 2. & 9.*

Troisièmement, les prêtres de ce dieu, pendant les Lupercales, (festes qui se célébroient à son honneur,) devoient estre ceints de peaux de brebis immolées, pour estre autorisez, en courant dans les rues, à insulter les passants; ce qui faisoit une partie de la solemnité de ces jours-là.

C'estoit sur des peaux d'agneaux, de brebis & de béliers sacrifiez, que se couchoient dans les temples, les prêtres qui faisoient profession de consulter les dieux pendant le sommeil, & qui à leur réveil annonçoient leurs songes, & leur donnoient des explications qu'ils débitoient comme des oracles. Voici comme Virgile décrit cette manière de consulter les dieux, qui se pratiquoit dans la Grece & dans l'Italie:

Æneid. 7. vers. 85. Servius, ibid.

*Hinc Italæ gentes omnisque Ænoiriæ tellus
In dubiis responsa petunt: huc dona sacerdos
Cum tulit, & cæsarum ovium sub nocte silenti*

Pellibus

*Pellibus incubuit stratis, somnosque petivit,
 Multa modis simulacra videt volitantia miris,
 Et varias audit voces, fruiiturque Deorum
 Colloquio, atque imis Acheronta adfatur Avernis.*

Cet usage avoit commencé chez les Grecs, qui dans leurs maladies venoient au temple de Pasithée passer des nuits sur ces peaux, & il se perpétua chez les Romains, qui pratiquoient la même chose dans celui d'Esculape; ce qui avoit donné lieu au proverbe, *Incubare Jovi Æsculapio*. Ils avoient encore alors la coûtume de faire asseoir leurs fiancées sur des chaïses couvertes de peaux de brebis immolées, pour les faire ressouvenir de la simplicité des habillements de leur sexe dans le premier âge, & de l'obligation où elles estoient de s'occuper aux ouvrages de laine.

*Paus. in At-
tic.*

*Plaut. in
Curcul.*

*Festus in pel-
le.*

Il n'y a pas jusqu'aux Scythes qui n'eussent de la vénération pour ces dépouilles d'animaux sacrifiez, puisque c'estoit sur elles qu'ils avoient coûtume de faire leurs serments.

Il seroit difficile de croire que les peaux des victimes ayant servi à tant d'usages, on n'eut point d'instrument particulier pour les separer du corps des animaux qu'on avoit immolez: la forme du tranchant de celui-ci, arrondi en quart-de-cercle, approchante de celle des couteaux à écorcher dont se servent aujourd'huy ceux qui font ce mestier, indique assez que c'estoit-là sa destination, pour laquelle il ne faut pas de pointe, parce qu'elle pourroit percer les peaux.

Les anatomistes dans leurs dissections, lorsqu'ils n'ont dessein que de separer des membranes ou des vaisseaux sans les endommager, usent d'une sorte de scalpel dont la lame est aussi arrondie; & comme ce ne sont que les doigts dont l'adresse doit diriger l'opération, les côtes de son manche sur lesquels ils appuyent, sont plats comme ceux de l'instrument dont il s'agit. Le trou qui est à l'extrémité de sa queue, servoit à y passer un cordon, afin que le vicimaire pût le porter plus aisément à sa ceinture.

Ce couteau, sur cette désignation, paroît estre le *νεωδαιον* des Grecs, ce que les Latins exprimoient par les mots de *Culter* *Pollux lib. 7.*

excoriatorius : il est d'airain , comme l'étoient presque tous les autres instruments de leurs sacrifices ; soit que ce métal leur fût particulièrement consacré , soit qu'il fût alors moins rare que le fer ; ce qui est très-probable par la quantité qu'on découvre tous les jours d'anneaux , d'armilles , de clefs , d'agraffes , de cloux , de coins , & même d'instruments tranchants , comme des épées , des poignards , & de toutes sortes de couteaux qui sont presque tous de cuivre.

A l'égard du nombre d'instruments semblables trouvez au même endroit , il n'est pas surprenant qu'il soit plus grand que celui des couteaux à égorger , puisqu'avec un seul de ces derniers , un vicimaire auroit pû dans l'espace d'un quart d'heure , donner de l'occupation à six personnes qui se seroient servies en même temps des premiers , sur-tout dans de grands sacrifices où l'on immoloit plusieurs animaux.

On ne peut douter que ces actes de la religion Romaine ne se pratiquassent dans tout le pays de Langres où s'est faite la découverte de ces instruments , puisque les peuples qui l'habitoient ayant long-temps avant César esté les alliez des Romains , & depuis sujets à leurs loix , ils adoroient les mêmes dieux , & leur rendoient le même culte que les Romains. Rien n'est plus aisé à justifier que cette conformité , par les vestiges des temples , par le nombre d'idoles , d'autels & de consécration à diverses divinitez , exprimées par quantité d'inscriptions antiques qui se voyent encore dans l'étendue de ce territoire.

Plin. lib. 4.
cap. 17.



D E L A B U L L E

Que les enfans Romains portoient au col.

ON découvrit, il y a quelques années, dans les ruines de la ville de Tibur, un beau mausolée où l'on trouva une urne, dans laquelle il y avoit une Bulle d'or. M. Ficoroni, Correspondant de l'Académie à Rome, ayant acheté cette urne, envoya quelque temps après à la Compagnie une dissertation écrite en Italien, sur les marques d'honneur que les Romains avoient accordées à leurs enfans. Cet antiquaire, après avoir fait une description exacte du mausolée de Tibur, parle de la magnificence de ces sortes d'ouvrages parmi les Romains, qui, quoyqu'ils fussent dans l'usage de brûler les corps, ne laissoient pas d'enfermer leurs cendres dans de superbes tombeaux. Il remarque ensuite que la Bulle d'or dont il s'agit, avoit esté trouvée dans une urne d'albâtre oriental transparent, & qu'il y a beaucoup d'apparence que l'enfant qui l'avoit portée estoit mort avant sa seizième année; auquel cas, il prétend que c'estoit la coutume de renfermer la Bulle dans l'urne où estoient les cendres du jeune homme, au lieu de la consacrer aux dieux domestiques; ce qui ne s'observoit, dit-il, qu'à l'égard de ceux qui estant sortis de l'enfance, n'estoient plus en âge de la porter.

Comme on trouva aussi dans la même urne, un petit *Pantheon* d'or attaché à la Bulle par une chaîne de même métal, M. Ficoroni fait quelques réflexions sur ces sortes de statues qui portoient les symboles de plusieurs divinités; & il conclut, avec beaucoup d'apparence, que ce *Pantheon* estoit un dieu domestique tutélaire de la famille du jeune Romain.

M. Baudelot, à qui la dissertation de M. Ficoroni fut remise, la traduisit en François, & y adjôta des remarques. L'antiquaire Romain avoit avancé que la Bulle d'or, publiée dans le *Museum Romanum* de M. de la Chaussée, ne pouvoit estre que celle d'un enfant de qualité; M. Baudelot convient avec luy,

En 1714.

D d ij

que les enfants portoient à Rome cette marque d'honneur ; que l'origine de cet usage venoit de Tarquin l'ancien , qui triomphant des Sabins , & voulant récompenser son fils , qui à l'âge de quatorze ans avoit donné dans le combat des marques d'une grande valeur , luy décerna la robe *Prétex*te avec une Bulle d'or , & accorda le même privilège aux Patriciens pour leur enfants ; mais M. Baudelot adjoute que les enfants n'estoient pas les seuls qui portassent des Bulles. Ceux à qui les honneurs du triomphe estoient accordez en portoient aussi. Le témoignage de Macrobe est décisif : *Nam sicut prætexta* , dit-il , *magistratuum* , *ita BULLA gestamen erat triumphantium* , *quam in triumpho præ se gerebant*. Et la Bulle de ceux-ci , selon M. Baudelot , estoit d'un bien plus grand volume que celle des enfants. La grande Vestale & les dames Romaines portoient aussi des Bulles ; celle-là par distinction , les autres comme une parure.

Cela supposé , M. Baudelot croit que la Bulle d'or dont parle M. Ficoroni , pourroit bien estre celle d'un triomphateur ; la magnificence du sépulcre où elle a esté trouvée , & la grosseur de cette Bulle , sont les principales raisons qui l'ont déterminé à estre d'un sentiment opposé à celui de M. Ficoroni.

Le reste des remarques de M. Baudelot roule sur la forme des Bulles des enfants , sur les différentes matières dont elles estoient faites ; car il n'y avoit que les enfants de qualité qui en portassent d'or. Il examine ensuite à quel âge les enfants quittoient la Bulle & la *Prétex*te pour prendre la *Toge* ou robe virile ; mais comme ces choses sont assez connues , on ne s'y arrête pas.



SUR DEUX INSCRIPTIONS ANTIQUES, *trouvées dans la forest de Belesme.*

Ceux qui font des descriptions particulières des villes & des provinces, en négligent souvent les antiquitez ; soit qu'elles ne leur offrent rien de singulier, ou que leur érudition ne s'étende pas jusqu'à ces sortes de monuments, ils passent quelquefois sous silence des choses qui méritent l'attention des sçavants. M. de Bry de la Clergerie, dans son Histoire du Perche, ne fait aucune mention de deux inscriptions qu'on a trouvées dans la forest de Belesme, une des quatre de cette province. Elles ont cependant fourni à M. Baudelot des réflexions qui méritent d'avoir ici leur place.

La première de ces inscriptions ne contient que ce seul mot, **APHRODISIUM**. Et si celuy qui l'a copiée ne s'est point trompé, on voit aisément que c'estoit l'inscription de quelque temple ou de quelque chapelle du voisinage, consacrée à l'honneur de Vénus, nommée par les Grecs *Aphrodité*, du mot *Αφροδῖς*, *spuma*, parce qu'on croyoit que cette déesse estoit sortie de l'écume de la mer, lorsqu'elle parut la première fois à Cythère ; c'est-à-dire, lorsque les Phéniciens en établirent le culte dans cette isle.

La seconde inscription est conçue en ces termes :

DIIS INFERIS
VENERI
MARTI ET
MERCURIO
SACRUM.

M. Baudelot remarque d'abord, que quoyqu'il semble que quelques anciens ayent partagé en quatre classes le nombre des dieux que le paganisme adoroit, leur système théologique n'avoit cependant rien de fixe ni de certain ; qu'ainli les divinités

d'une classe se trouvoient souvent confondues avec celles d'un autre rang : ce déplacement bisarre dépendant souvent , ou de la dévotion des particuliers , ou de quelque caprice dont on ne pénètre pas toujours le motif. Il est vray, ajoute-t-il , que quelques autres , comme Platon , ne reconnoissoient que trois ordres de dieux , & y renfermoient tous ceux par qui ils s'imaginoient que le monde estoit gouverné. C'est de-là sans doute que les Romains avoient formé leurs trois différentes classes, sçavoir , des dieux célestes , des dieux terrestres & des dieux infernaux. D'autres enfin n'ont admis que deux ordres de dieux , les célestes & les infernaux , qui estoient distinguez dans les cérémonies de leur religion , non seulement par les victimes différentes qu'on leur offroit , mais encore par les différentes heures marquées par leurs sacrifices ; ceux des dieux célestes se faisant toujours au soleil levant , au lieu que ceux des dieux infernaux ne s'offroient que le soir vers le coucher du soleil.

Après avoir expliqué dans un détail qui est assez connu , les différentes significations du terme *Inferi* & de ses synonymes , M. Baudelot descend à l'explication des premiers mots de l'inscription *Diis inferiis* , & fait voir de quelle manière , contre l'opinion commune , ils convenoient aux dieux qui sont nommez dans la suite. Premièrement , Vénus a esté mise par les anciens au rang des divinitez infernales , sous le nom de Vénus *Epiymbia* ou *Libitina* ; & les anciens auteurs nous apprennent que dans les funérailles , on luy offroit les mêmes sacrifices & les mêmes victimes qu'à Pluton , à Proserpine & aux autres dieux de l'enfer. En effet , il y avoit dans le paganisme deux Vénus , l'une supérieure , connue chez les Grecs sous le nom d'*Ὠὐρανία* , & chez les Romains sous celui de *Cælestis* , comme en font foy les Poëtes & quelques médailles Latines ; & la seconde inférieure , *Venus infera* ou *Libitina*.

2°. Pour ce qui est Mars , on avoue qu'il n'y a point de texte formel qui range ce dieu dans la classe des dieux infernaux ; cependant la liberté qu'on avoit de renverser l'ordre établi , comme on vient de le dire , & l'inscription elle-même , prouvent assez qu'on le regardoit quelquefois comme une divinité

de l'enfer ; & à qui ce titre convenoit-il mieux qu'à un dieu auffimeurtrier que Mars , & dont la principale occupation estoit de repeupler sans cesse de nouveaux habitants le royaume de Pluton ?

5.° Il n'y a pas tant de difficulté à l'égard de Mercure , puisque son employ estoit de conduire les ames en enfer , & d'en ramener celles qui devoient recevoir la lumière :

.... *Hac animas ille evocat orco*

Pallentes , alias sub tristia Tartara mittit.

Æneïd. lib.

4.

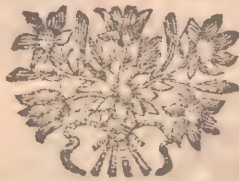
comme le dit Virgile mot à mot après Homère , qui adjoûte *Odyss. 10.*

qu'on ne pouvoit pas même mourir , si Mercure ne venoit rompre les liens qui attachoient l'ame au corps : fonction que le Poëte Latin attribue à Iris. On avoit même accoustumé de représenter ce dieu ayant un côté du visage blanc & l'autre noir , *Æneïd. lib.*

4.

pour marquer qu'il estoit tantost sur la terre , tantost dans les enfers , comme on l'apprend d'Apulée : *Met. lib. 11.*

Ille superûm , inquit , commeator & inferûm , nunc atrâ , nunc aureâ facie sublimis , attollens canis cervices arduas , læva caduceum gerens , dextrâ palmam virentem quatiens. Aussi Electre , dans Eschyle , luy donne-t-elle le titre de messager des dieux célestes & des dieux infernaux , & Sophocle celui de *Χθόνιος Ἐγών* , ou Mercure infernal. Enfin M. Baudelot , pour confirmer ce qu'il vient de dire de Mercure , cite un hymne d'Orphée adressé à Mercure infernal : hymne qui semble estre fait exprès pour donner à son explication toute la certitude qu'on peut souhaiter dans ces sortes de matières.



R E F L E X I O N S

*Sur un Monument antique élevé sur le Pont de la Charente,
à l'entrée de la ville de Saintes.*

En 1715. **C**E Monument, dont M. Mahudel donna l'explication sur un dessein fait avec toute l'exactitude possible, est au milieu du pont sur la Charente, à l'entrée de la ville de Saintes. C'est un pan de mur à deux faces semblables, avec deux retours. Ce mur est épais de 20. pieds, large de 45. & haut d'environ 60. si l'on prend cette hauteur depuis la surface de la Charente, lorsqu'elle est dans son état ordinaire.

Le moitié de cet édifice est un massif de grands quartiers de pierres de taille, posés à sec les uns sur les autres. La partie élevée sur ce massif, est percée de deux portes en plein ceintre, dont les arcades sont ornées d'archivoltes posées sur de petites impostes qui couronnent les pieds droits. Ces ornements, pour estre dans les regles de l'architecture, devroient supposer une base dans les pieds droits; cependant il ne paroît point y en avoir dans ceux-ci, ce qui rend les arcades difformes, par le défaut de la juste hauteur qu'elles devroient avoir. On peut dire néanmoins pour l'honneur de l'ouvrage & de l'antiquité, que comme le pont au milieu duquel sont ces arcades, a esté sans doute repavé plusieurs fois depuis qu'il a esté construit, la base de ces pieds droits a peut-estre esté couverte & enterrée, lorsqu'on a élevé le pavé.

Il semble que l'architecte ait voulu donner à ces pieds droits quelques attributs de l'ordre Dorique, puisqu'il les a cannelez jusqu'à la moitié de leur hauteur, & qu'au-dessus de ces cannelures, il les a traversez d'une bande de rinceaux, au milieu desquels on voit un massacre de têtes de bœufs, tel qu'on en mettoit ordinairement dans les métopes de la frise Dorique.

Au-dessus des arcades est un grand entablement qui regne sur toutes les faces, & dont les quatre angles sont posés sur
autant

autant de petites colonnes cannelées, & taillées dans la pierre qui fait l'encoignûre des retours. Ces colonnes sont saillantes des deux tiers de leur diamètre, & posées sur l'imposte des arcades.

Dans la frise du grand entablement, on lit cette inscription en gros caractères Romains :

O. CÆSARI NEPOTI DIVI IVLII
PONTIFICI AVGVRI.

Immédiatement au-dessous de cette inscription, on voit les fragments d'une seconde ligne ; & quoyqu'elle soit effacée, on peut encore juger que les caractères en estoient plus petits. Au-dessous de la corniche est une espèce d'Attique de trois assises de pierre, dont la première est soutenue d'un socle qui a autant de saillie que de hauteur. La seconde contient une inscription en caractères semblables à ceux de la frise.

C. IVLIVS. C. IVLII OTVANEVNI F. RVFVS
C. IVLI GEDOMONIS NEPOS EPOTSOROVIDI
PRON. SACERDOS. ROMÆ. ET AVGVSTO.
AD ARAM QVÆ EST. AD CONFLVENTEM.
PRÆFECTVS. FABRVM. D.

Enfin tout l'édifice est couronné par la corniche de l'Attique qui forme la troisième assise.

Après cette description, M. Mahudel observe que l'architecture n'a rien à profiter de l'examen d'un ouvrage où il y a tant de défauts. En effet, les portes en sont écrasées, les archivoltes trop larges, les impostes trop petites, & les colonnes sans proportions. Ainsi rien n'oblige de croire qu'il soit du siècle où les arts avoient acquis leur dernière perfection. C'est donc sur la seule inscription qu'il croit pouvoir décider les questions qui luy ont esté faites.

Ces questions se réduisent à quatre, sçavoir, à quel Empereur il faut attribuer la dédicace de ce monument, pour fixer par-là l'époque de sa construction ; à quel genre d'édifice on doit le rapporter ; qu'elle estoit la charge de celui qui le fit bâtir ;

enfin, où est le confluent près duquel estoit l'autel marqué dans l'inscription ?

La seule preuve qui avoit fait croire jusqu'à présent que ce monument estoit dédié à Auguste, paroît bien frivole à M. Mahudel, puisqu'elle n'estoit fondée que sur les mots **DIVO AVGVSTO**, qu'on suppose avoir esté lûs autrefois avant celui de **CÆSARI**, dans cet espace effacé qui est au commencement de la premiere ligne de l'inscription, & qui est terminé par un **O.** qu'on y voit encore. Pour rapporter la qualité de **NEPOTI DIVI IVLII** au nom d'Auguste, on jugeoit que cet Empereur estant petit-fils de Julie sœur de Jules César, on avoit pû transférer ce titre de la sœur au frere. Mais on ne trouve nulle part qu'Auguste ait pris ce titre ; ainsi Tibère à qui il convenoit, & à qui il a esté donné dans plusieurs autres inscriptions, comme on peut le voir dans Gruter & ailleurs, doit sans doute estre l'Empereur à qui ce monument a esté dédié. Et quand même on y liroit **DIVO AVGVSTO** au lieu de **TI. AVGVSTO CÆSARI**, comme M. Mahudel croit qu'on doit lire l'inscription, on ne prouveroit pas encore que ce monument ait esté consacré à Auguste.

Ce n'est pas qu'il ne paroisse extraordinaire que Tibère prenne la qualité de petit-fils de Jules plustost que celle de fils d'Auguste, comme il avoit accoustumé de le prendre dans ses monnoyes, par le respect qu'il a toûjours marqué pour cet Empereur. Mais on peut supposer avec beaucoup de vraysemblance, que cet ouvrage aura esté fait dans le temps que Tibère estoit plongé dans les plaisirs de l'isle de Caprée, où il avoit tellement négligé le soin de l'Empire, qu'il avoit défendu qu'on luy parlât d'aucune affaire sérieuse ; ainsi le défaut d'exactitude dans les titres de cet Empereur, doit estre mis sur le compte de celui qui prenoit soin de l'édifice, qui a esté plus soigneux d'y étaler sa généalogie, que d'y faire connoître les qualitez du prince à qui l'ouvrage devoit estre consacré.

Pour ce qui est de l'édifice même, on ne doit avoir nul égard à la tradition du pays, où l'on croit que c'est un arc de triomphe. En effet, si on examine cet ouvrage par rapport aux regles

d'architecture qu'on employoit dans la construction des arcs de triomphe, soit dans le siècle qui a précédé celui de Tibère, ou dans celui qui l'a suivi, on n'y trouvera aucun des caractères qui convenoient à cette sorte de monuments ; c'est-à-dire, ni bas reliefs de trophées d'armes, ni dépouilles de captifs, ni chevaux sur la frise, ni aucun mot dans l'inscription qui y ait le moindre rapport.

D'ailleurs, si on considère ce monument par rapport à l'Empereur à qui il a été dédié, quel sujet aura fait mériter à Tibère un triomphe dans les Gaules ? Quelle est l'occasion qui l'aura amené à Saintes ? Certainement on ne lit rien dans l'histoire qui puisse fonder sur ce sujet la moindre conjecture. Au contraire, Suétone nous apprend que depuis le temps que cet Empereur prit la qualité d'Auguste, qu'on luy donne dans cette inscription, il ne sortit plus d'Italie. Ce monument ne peut donc être qu'un de ces arcs que les anciens mettoient ordinairement sur les ouvrages publics les plus considérables, comme les aqueducs, les ponts, les chaussées, &c. pour flatter par les inscriptions dont on les chargeoit, la vanité des Empereurs & celle des magistrats par les soins de qui ils estoient construits. Nous en avons un exemple dans l'arc représenté double comme celui-ci sur le revers d'une monnoye d'argent d'Auguste, qui a pour légende, QVOD VIÆ MVNITÆ SVNT. Le pont sur le Tibre où ce monument est élevé, formoit le commencement de la voye Flaminienne, qu'Auguste avoit fait réparer avec un soin particulier : ce chemin conduisoit à Rimini, où on avoit élevé un autre arc, dont Dion Cassius fait la description.

On peut adjoûter qu'il n'y a guères de dédicace plus célèbre que celle qui fut faite en l'honneur de Trajan, & dont on lit encore l'inscription sur la frise d'un arc semblable élevé sur le pont d'Alcantara. Une médaille du même prince représente un autre de ces arcs, qui fut bâti à l'entrée d'un pont qu'il fit jeter sur le Danube. Si ces exemples ne suffisoient pas, on pourroit encore en alléguer plusieurs autres, & on s'étonne que Bergier, qui rapporte plusieurs de ces monuments, leur ait donné le nom d'arcs de triomphe, au lieu de les regarder comme le

couronnement des ouvrages publics dont on vient de parler ; & que les inscriptions qui s'y lisent encore ne permettent pas de méconnoître.

Pour répondre à la troisième question, M. Mahudel remarque d'abord, que *Caius Julius Rufus* qui a fait construire ce monument, n'a pas voulu sans doute que la postérité ignorât ni sa qualité ni ses charges. Les noms Gaulois d'*Otuaneunus* son pere & de *Gedomon* son aïeul, sont précédés dans sa généalogie, des prénoms de *C. Julius*, dont César avoit rendu l'usage familier dans la Gaule Aquitaine ; & si on ne le voit pas aussi précéder le nom d'*Epotforovidus* bisaïeul de Rufus, c'est parce qu'il vivoit avant l'arrivée de cet Empereur dans les Gaules. La charge de *Præfectus fabrûm* dont Rufus prend le titre, n'est pas seulement relative au soin qu'il avoit pris de faire construire cet arc, & le pont sur lequel il est élevé ; elle estoit dans son origine un employ militaire attaché à chaque légion, & dont les fonctions estoient d'avoir la direction sur tous les ouvriers nécessaires dans un camp, dans une ville assiégée, dans une flotte, &c. Ceux sur qui ils avoient inspection estoient connus sous le nom de *Fabri* ; & pour les mieux spécifier, on y joignoit ceux de *Lignarii*, *Tignarii*, *Murarii*, *Ferrarii*, *Coriarii*, *Navales*, &c. Cette charge qui n'estoit d'abord connue que dans les légions, le fut ensuite dans les colonies, où elle retenoit toujours son origine militaire, & estoit possédée pendant plusieurs années par la même personne ; en quoy elle estoit différente de celle d'Edile, & de chef des corps de métiers d'une province ou d'une ville, qui n'estoient que des magistratures annuelles : ce qui paroît par plusieurs inscriptions, dans lesquelles on trouve cette charge tantost jointe à celle de tribun de légion ; & quelquefois distinguée de ces deux dernières magistratures municipales ; comme dans un monument découvert à Narbonne, sur lequel on lit :

L. AVFIDIO. L. F. ÆM.
VINICIANO EPACATINO
PRÆF. FABR. TRIB. MIL.
ÆD. BIS. QVINQVE BIS FVNDIS.

Et dans cette autre qui se voit à Nole, & qui est rapportée par Gruter: Page 2092.

CÆSIO
CVRATORI OPER. PUBLI.
ÆDILI *Quæstor* II. VIR °
PRÆFECTO FABRVM.

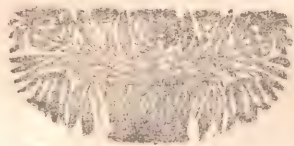
Enfin, pour répondre à la quatrième question, il faut chercher l'endroit où estoit le confluent des deux rivières, près duquel estoit situé l'autel dédié à Rome & à Auguste, & dont Rufus se dit prêtre dans l'inscription dont il s'agit. M. Mahudel prétend que c'est envain que les habitans de Saintes cherchent dans leur voisinage & sur les bords de la Charente, les vestiges de cette marque de la religion de leurs ancêtres. Car quoique Aurelius Victor assure qu'il n'y avoit point de ville un peu considérable dans les Gaules, qui n'eût reçu le culte d'Auguste déifié, & où il n'eût quelque temple; il est certain néanmoins qu'il n'y en a pas eu dans les Gaules de plus fameux par la solennité de sa consécration, par l'institution des jeux publics, & par la fondation des prix d'éloquence qui s'y distribuoient tous les ans; ni en même-temps de plus connu dans les historiens & dans les géographes, que celui de Lyon, bâti sur le confluent de la Saône & du Rhône. L'heureuse situation de cette ville, qui par l'avantage que luy procuroient ces deux rivières, estoit devenue le dépôt du commerce des Nations étrangères du Levant & du Nord, & le lieu où s'assembloient tous les peuples des Gaules, fut, au rapport de Strabon, ce qui déterminâ les Gaulois à préférer cet endroit à tout autre, pour y bâtir ce temple. Cet auteur adjoûte même qu'il se tint pour ce sujet à Lyon une espèce de Diète générale de toutes les Nations des Gaules, dont les noms & les partages, au nombre de soixante, estoient gravez sur l'autel de ce temple, pour faire sçavoir à la postérité la part que chacune de ces Nations avoit eue à la construction de cet édifice.

Geog. lib. 4.

Cette manière de contribuer à ce grand ouvrage, estoit devenue le titre en vertu duquel chacune de ces nations avoit

droit de nommer un des prêtres qui composoient un collège consacré au service de ce temple. Ces prêtres y venoient tous les ans exercer leurs fonctions , sur-tout dans le temps où tous les peuples de la Gaule s'assembloient dans cette ville , ou pour assister à la célébration des jeux , ou pour les affaires du commerce. Lorsque les cérémonies de cette feste estoient passées, ces prêtres , dont la plupart avoient des emplois considérables, retournoient dans leurs provinces ; & quand ils mouroient, on avoit soin de marquer leurs qualitez dans leur épitaphe. C'est pour cela que dans plusieurs de ces sortes de monuments qu'on a trouvez en divers endroits de la France , comme en Auvergne, à Besançon , à Troyes en Champagne , où il n'y a ni concours de rivière , ni vestiges , de temples dédiés à Auguste , on voit des personnes qualifiées du titre de prêtres de Rome & d'Auguste : AD TEMPLVM , ou AD ARAM, ROMÆ ET AVGUSTO , avec ces mots , AD CONFLVENTES ARARIS ET RHODANI ; & quelquefois seulement AD CONFLVENTEM. Il est donc certain , conclut M. Mahudel , que le temple au service duquel Rufus estoit destiné , n'estoit autre que celui de Lyon ; & voici comme il croit qu'il faut entendre l'inscription qui a donné lieu à cet article.

« Caius Julius Rufus fils de Caius Julius Otuaneunus , petit-
 » fils de Caius Julius Gédomon , arrière-petit-fils d'Epotforovi-
 » dus , prêtre consacré au service de Rome & d'Auguste , dans
 » leur temple qui est sur le confluent des rivières de Saône & du
 » Rhône , Préfet des Ouvriers , a dédié ce monument à Tibère
 » Auguste César petit-fils de Jules , Pontife & Augure. »



R E M A R Q U E S

S U R

QUELQUES MONUMENTS ANTIQUES

trouvez dans les murs de l'Eglise cathédrale de Paris, avec quelques réflexions sur le Fondateur de cette Eglise.

LA découverte que l'on fit en 1710. de quelques inscriptions & bas reliefs antiques dans l'Eglise cathédrale de Paris, valut peu de temps après à l'Académie deux dissertations, dont les auteurs ne se doutant nullement l'un l'autre qu'ils courroient la même carrière, s'y sont tracé des routes toutes différentes, sans que l'émulation paroisse y avoir eu aucune part. Ces deux ouvrages, dont l'un est de M. Baudelot, l'autre de M. de Mautour, ont été imprimez par leurs soins en 1711. & cette impression nous dispense, suivant l'usage, d'en rendre un compte particulier, sur lequel d'ailleurs les Journaux publics nous ont prévenus. Mais sans en faire des analyses exactes & séparées, nous en rapporterons ici ce qui nous paroît nécessaire pour l'intelligence des faits, & sur-tout par rapport aux réflexions sur le premier fondateur de l'Eglise de Paris, auxquelles ces ouvrages ont donné lieu.

Tout Paris sçait que les monuments dont il s'agit, furent trouvez au mois de Mars 1710. à quinze pieds de profondeur, en creusant la terre sous le chœur de l'Eglise de Notre-Dame, pour y construire une cave destinée à la sépulture des Archevêques, & que ces pierres faisoient partie de deux murs adossés qui traversoient le chœur de l'église dans toute sa largeur.

La première & la plus considérable de ces pierres est chargée d'une inscription, qui nous apprend l'époque des autres; le reste consiste en des espèces de cippes, sur lesquels on voit en bas-relief des figures d'hommes ou de divinités, avec ces mots: IOVIS, ESVS, VOLCANVS, CASTOR, CERNVNOS, SENANI, EVRISES, & quelques animaux

Nos deux auteurs ayant fait graver séparément ces bas reliefs antiques, on ne fut pas étonné de voir qu'ils ne se rencontroient pas même absolument dans les desseins qu'ils en donnoient, & on ne fera peut-être pas fâché de les retrouver ici tels qu'ils les ont publiez, pour juger tout à la fois de la différence des coups d'œil, & de celle des conjectures.

M. de Mautour ne trouve point de mystère dans la première & principale inscription, selon luy, elle signifie seulement que *Sous le regne de Tibère César Auguste, les Bateliers de Paris ont consacré ce monument à Jupiter très-bon, très-grand.*

M. Baudelot prétend au contraire, que sans choquer le génie de la langue latine, & le stile ordinaire des inscriptions, on ne peut traduire ces mots, TIBERIO CÆSARE AUGUSTO, par ceux-ci, *sous le regne de Tibère César Auguste*; mais que cette première partie de l'inscription expose le motif qui la fit ériger, & qui n'est autre, selon luy, que pour rendre grâces à Jupiter, de ce que Tibère avoit enfin accepté le titre d'Auguste.

M. de Mautour explique les mots NAUTÆ PARISIACI, par les Bateliers, Matelots, Pilotes des ports de Paris, & de toute l'étendue du territoire des Parisiens, que la Seine arrose. M. Baudelot, bien éloigné dy reconnoître une vile populace, rapporte quantité d'inscriptions, par lesquelles il paroît que ces NAUTÆ estoient souvent de célèbres commerçants, des magistrats même qui avoient l'inspection des voitures, qui y faisoient charger des marchandises pour leur compte autant que pour celui d'autrui; & que des Chevaliers Romains ont souvent fait partie de semblables corps.

M. Baudelot trouve encore dans l'inscription un mot échappé à tous ceux qui l'ont copiée, c'est celui d'ARAM; mais s'il y est, il n'y produit aucun changement, & s'il n'y est pas, il faut nécessairement le suppléer.

Les figures de Jupiter, de Mars, de Vulcain, de Castor, de Pollux, & les noms qui les accompagnent, ne font pas une grande différence dans les deux ouvrages. Il n'en est pas de même des mots CERNUNNOS, SENANI, EVRISES, TARVOS, TRIGARANUS.

INSTRUMENT de

Sacrifice des Romains.





TRIGARANUS. M. de Mautour leur donne presque à tous des étymologies grecques, & leur trouve sur ce pied-là une explication heureuse : M. Baudelot les recherche, & les retrouve avec le même bonheur, dans le peu qui nous reste de la langue Celtique.

Enfin M. de Mautour ne traite les monuments en question que de cippes & de colonnes quarrées, tandis que M. Baudelot en fait des autels, & prend de-là occasion d'expliquer beaucoup de particularitez de la religion des Gaulois.

Les deux autres s'accordent mieux sur le temps de ces monuments du paganisme des Gaules, qu'ils prétendent l'un & l'autre estre les plus précieuses antiquitez de ce pays-ci ; & en recherchant le temps auquel ils ont esté détruits & employez aux fondations de la première église de Nostre-Dame, ils ne doutent point que ce ne soit sous le regne de Childebert I. à qui ils appliquent quelques vers d'un Poëme de Fortunat Evêque de Poitiers.

Liv. 2. de
ses Poësies.

Cette dernière conjecture engagea M. l'Abbé de Vertot à examiner de plus près les vers de Fortunat, & par cet examen, il se persuada bientôt qu'ils n'ont aucun rapport à l'église de Nostre-Dame de Paris, mais uniquement à celle de Sainte Croix Saint Vincent, connue depuis sous le nom de Saint Germain des Prez.

M. l'Abbé de Vertot remarque d'abord qu'aucun historien ne dit que Childebert ait fondé l'église de Notre-Dame, & qu'ils disent tous que ce prince ayant fait deux voyages en Espagne, pour venger sa sœur Clotilde des injures d'Amaulry roy des Visigots son mari, il en rapporta l'étole de Saint Vincent, une grande quantité de vases d'or & d'argent, & une croix enrichie de pierres précieuses ; qu'à son retour il déposa ce riche butin dans une église qu'il fit bâtir exprès en forme de croix, sous l'invocation de Sainte Croix S.^t Vincent, comme le dit l'auteur de la vie de Saint Droctovée, premier ou second Abbé de Saint Germain des Prez : *Veniens igitur Childebertus Parisius, in suburbii loco qui in olim vocabatur Lucotitius, in honore beati Vincentii Ecclesiam acceleravit construere.* M. l'Abbé de Vertot

faisant ensuite l'analyse des vers de Fortunat, y trouve au travers de l'exagération poétique, une description exacte de cette Eglise où Childebert est enterré; & il achève d'établir son sentiment, en comparant la description de Fortunat avec celle qu'en fait l'auteur qu'on vient de citer. Cet écrivain, qui vivoit dans le ix.^e siècle, parle, comme on voit, d'une Eglise bâtie par les soins de Childebert dans le fauxbourg de Paris, à l'honneur de Sainte Croix Saint Vincent; & par un parallèle exact que M. l'Abbé de Vertot fait des vers de Fortunat, & de la description de l'auteur anonyme, il paroît évidemment qu'ils parlent l'un & l'autre de la même Eglise. C'est dans l'un & dans l'autre la même forme de bâtiment, mêmes colonnes de marbre, même vitrage; & ce qui met la chose dans toute l'évidence qu'on peut exiger dans ces sortes de faits, c'est que l'auteur de la vie de Saint Drodovée joint à sa description les vers mêmes de Fortunat, comme une autorité d'un écrivain plus ancien que lui. On peut dire encore que ce poète, s'il avoit voulu décrire la Cathédrale de Paris, n'auroit pas oublié de parler de la Sainte Vierge patronne de cette Eglise, au lieu qu'il ne fonde toute la gloire de cet édifice que sur la croix que Childebert y avoit déposée; & ce qui est encore plus convainquant, c'est que dans l'acte de donation rapporté par Aimoin, Childebert parle de cette Eglise comme dédiée à Saint Vincent, & il n'y est fait aucune mention de la Vierge : *In honorem Sancti Vincentii martyris, &c.*

Lib. I. c. 20.

Adjonçons pour dernière preuve, que les Bénédictins sont encore en possession des mêmes fonds que ce Roy pieux assigna lorsqu'il fit construire cette église.

M. l'Abbé de Vertot termine son écrit par deux réflexions; la première est qu'il seroit bien extraordinaire que les historiens eussent si fort circonscrit, non-seulement cette fondation de Sainte Croix Saint Vincent par Childebert, mais encore l'établissement qu'il fit d'un Hôpital à Lyon, d'un Monastère à Arles, & qu'ils n'eussent pas dit un mot de la première Eglise de la Capitale du Royaume. La seconde réflexion est que dans les actes du martyre de Saint Denys, c'est-à-dire, dès l'an 252.

il est parlé d'une Eglise que ce Prélat avoit fait bâtir dans l'isle de Paris ; qu'il en est encore fait mention dans la vie de Saint Marcel ; & que cette Eglise enfin, dans une donation de Childebert même, est appelée *Mater Ecclesia Parisiaca* ; titre qu'elle portoit déjà sans doute, à raison de son ancienneté & de sa prééminence.

E X P L I C A T I O N

D'un Monument antique découvert à Lyon.

EN fouillant la terre au pied de la montagne de Fourvières en 1714. on découvrit un morceau de marbre blanc d'un pied en quarré, sur lequel on lit l'inscription qu'on voit dans la planche, & qu'on explique ainsi :

*DIIS MANIBUS ET MEMORIÆ ÆTERNÆ
HYLATIS, DIMACHERO SIVE ASSIDARIO,
PUGNARUM ou PALMARUM SEPTEM, RUFINÆ
ERMAIS CONJUX, CONJUGI KARISSIMO PONI
CURAVIT ET SUB ASCIA DEDICAVIT.*

M. de Boze ayant apporté à l'Académie une copie figurée de cette inscription, M. Moreau de Mautour proposa quelques jours après les réflexions qu'il avoit faites sur ce monument, & qui se rapportoient assez à ce qu'on avoit dit dans l'Académie, lorsque l'inscription y fut présentée.

En 1715.

Les deux premiers mots, *DIIS MANIBUS*, annoncent que ce monument est une épitaphe consacrée par Ermais aux Dieux Manes, & à la mémoire d'Hylas son mari, que le terme *Dimachero* nous apprend avoir été un de ces gladiateurs qui combattoient avec deux épées ou deux poignards, du mot composé de *di*, deux, & de *μάχαιρα*, épée. En effet, les Grecs & les Latins se sont servis de cette expression pour signifier une épée. Apulée dans son *Asne d'or*, disant que ce pauvre animal accablé

Lib. 4.

F ij

Sat. 7.

de fatigue fut obligé de se coucher, au danger d'être percé à coups d'épée, s'exprime ainsi: *Paratus non fustibus tantum, sed macharâ perfoſſus occumbere*. Et Juvenal parlant de l'infructueuse profession des Poëtes, dit qu'il vaudroit autant faire le métier de bréteur :

*Nam ſi Pieriâ quadrans tibi nullus in arcâ
Oſtendatur, ames nomen victumque macharæ.*

Chap. 33. du
2.^e Liv. des
Songes.

Ces deux passages, & plusieurs autres qu'on pourroit citer, déterminant la véritable signification de ce mot, il s'agit de ſçavoir s'il y avoit des gladiateurs qui combatissent ainsi avec deux épées ou deux poignards: la chose n'est pas douteuse. Juste Lipſe, en parlant des différentes classes de gladiateurs, dit qu'il y en avoit qui estoient nommez *Dimachæri*, parce qu'ils se servoient de deux poignards, & il cite pour le prouver, l'autorité d'Artemidore, qui dans l'explication des songes, dit que celui qui aura vû en rêve un gladiateur combattant à deux poignards, aura une femme laide, méchante & de mauvaise humeur; & il se sert pour exprimer ces sortes de gladiateurs, du terme *διμάχαιες*. Ce témoignage, qui estoit petit - estre unique, se trouvant confirmé par l'inscription de Lyon, la chose n'est plus problématique.

Gloss.

Le mot *Aſſidario* qu'on lit ensuite, est moins difficile à entendre; *Eſſedum*, dit M. du Cange, *eſt quaſi aſſedum ab aſſidendo*. Ainſi Hylas estoit aussi du nombre de ces gladiateurs qui combattoient aſſis ſur un char. Le changement de quelques lettres, aſſez ordinaire dans les inscriptions, aura formé le mot *Aſſidario* de celui d'*Eſſedario*.

In Caligula.

Il est certain qu'il y avoit des gladiateurs qui combattoient ſur des chars; & ſans vouloir rapporter ici tous les passages que cite M. de Mautour, on lit dans Suétone que Caligula indigné des louanges qu'on donnoit au gladiateur Pozius qui combattoit ſur un char, *Pozio Eſſedario*, ſortit bruſquement du ſpectacle, en ſ'écriant que le peuple Romain, pour une bagatelle, donnoit plus de louanges à ce miſerable qu'à luy-même.

Cette manière, au reſte, de combattre ſur des chars dans les

spectacles, s'étoit introduite à Rome à l'imitation des Gaulois, qui en usoient ainsi dans les combats, au rapport des historiens Romains, aussi bien que les habitants de la Grande Bretagne: *Barbari*, dit César dans ses Commentaires, *consilio Romano-rum cognito, præmissoque equitatu & ESSEDARIIS, quo plerumque genere in præliis uti consueverunt, &c.*

Tit. Liv.
l. 10.
Pomp. Mela
lib. 3.
Lib. 4.

Pour ce qui regarde la formule marqué par un P. & le chiffre de VII. M. de Mautour dit qu'on pourroit l'expliquer ou par *pedes septem*, & qu'on auroit marqué par-là la grandeur du tombeau, ce qui n'est pas sans exemple dans les inscriptions, *in fronte P. VIII. in agro P. XVII.* ou par les mots *Pugnarum septem*, qui marqueroient le nombre des combats d'Hylas, ce qui n'est pas aussi sans exemple; ou enfin par ceux de *Palmarum septem*, pour apprendre à la postérité que ce gladiateur avoit reçu sept fois la palme de la victoire.

Cicéron parlant d'un gladiateur, dit, *Hic plurimarum palmarum nobilis ac vetus gladiator habetur.* Et Lampridius dit de Commode qui estoit un grand escrimeur, qu'il pouvoit compter jusqu'à mille palmes remportées dans les combats de gladiateurs: *tantum palmarum gladiatoriarum confecisse, vel victis Retiariis vel occisis, ut mille contingeret.*

Pro Roscio
Amerino.

Le reste de l'inscription n'a rien de difficile, & la formule *sub ascia dedicavit*, est trop connue pour en parler ici.

Après que M. de Mautour eut lu cette dissertation, M. de Boze reçut une copie plus exacte de cette inscription; & l'ayant examinée avec soin, au lieu de RVF qui est à la quatrième ligne, il y vit seulement les deux premières lettres, & ensuite un grand I. Ce qui luy fit venir la pensée qu'il falloit lire *Rude donati*, pour marquer que cet Hylas après ces victoires, avoit reçu le bâton qui estoit une marque d'honneur, & une espèce de *manumission* qu'on accordoit aux gladiateurs, & qui les dispensoit de s'exposer dans la suite aux dangers de ce sanglant exercice. L'expression de *rudem accipere, rude donari, rudem mereri*, est ordinaire dans les écrivains Latins qui parlent de cette sorte de récompense.

M. de Boze ayant ensuite considéré cette espèce de palme

230 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
qui est à la fin de la cinquième ligne, remarqua qu'elle avoit
sept branches bien distinguées, ce qui détermine, à n'en point
douter, qu'il faut lire *palmarum septem*. Toute l'assemblée, &
M. de Mautour luy-même, dans un second mémoire, adopta
les remarques de M. de Boze; ainsi on doit lire à la quatrième
ligne, *palmarum septem, rude donati, &c.*

E X P L I C A T I O N

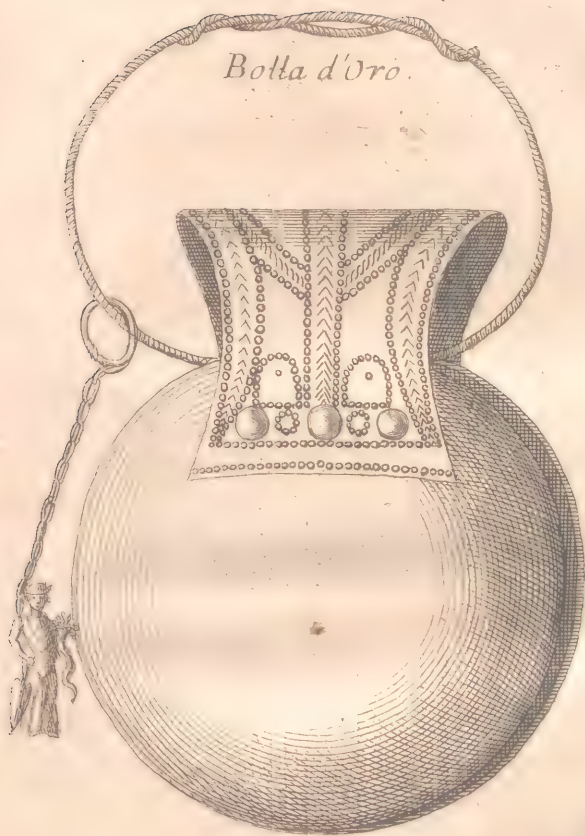
D'une Colonne milliaire trouvée près de Soissons.

LA Colonne dont il s'agit ici, ayant esté trouvée dans
le territoire de Soissons au mois de Mars 1708. & placée
dans un petit jardin de l'abbaye de Saint Medard, qui est à une
demi-lieue de cette ville, feu M. de Sillery en envoya à Paris
une copie figurée telle qu'on la donne ici.

M. Moreau de Mautour à qui cette copie fut envoyée;
l'expliqua ainsi en 1712.

IMPERATORE CÆSARE LUCIO SEPTIMIO
SEVERO PIO PERTINACE AUGUSTO ARA-
BICO ADIABENICO PARTHICO MAXIMO
PATRE PATRIÆ CONSULE TERTIUM, ET
IMPERATORE CÆSARE MARCO AURELIO
ANTONINO PIO FELICE AUGUSTO PARTHICO
MAXIMO CONSULE CURANTE L. P. POSTUMO
LEGATO AUGUSTORUM PRO PRÆTORE, AB
AUGUSTA SUESSIONUM LEUGIS SEPTEM.

Après quelques réflexions préliminaires sur la forme des
lettres de cette inscription, & sur les colonnes milliaires en
général, qui estoient à peu près sur le modèle du MILLIARIUM
AUREUM qu'Auguste avoit fait élever au milieu de la grande
place de Rome, & qui étoit le centre de tous les chemins de
l'Empire; M. de Mautour explique l'inscription dont il s'agit, &
rend raison des mots qu'il a adjoutez pour en remplir les vuides.





Septime Sévère né à Leptis ville de la Libye Tripolitaine, prit les noms de *Lucius Septimius Severus*, comme cette inscription & toutes les médailles en font foy. Le titre de *Pius* est comme héréditaire à sa famille, étant fils de *Fulvia Pia*, & petit-fils de *Fulvius Pius*; & il pouvoit encore l'avoir pris par respect pour la mémoire d'Antonin Pie, dans la famille duquel il se glorifioit d'estre entré, soit par alliance, soit par adoption. On voit en effet sur quelques-unes de ses médailles, qu'il est qualifié de fils de Marc-Aurele, & de petit-fils d'Antonin.

A l'égard du surnom de Pertinax, quoyqu'il soit ici précédé de celui de *Pius*, il est certain cependant que ce fut le premier que Septime Sévère prit dès qu'il fut déclaré Empereur après la mort d'Helvius Pertinax, parce qu'il voyoit que le nom de ce prince estoit cher aux Romains & aux peuples de l'Illyrie, où il commandoit alors les armées Romaines.

Le titre d'Auguste devenu héréditaire pour les Empereurs, aussi-bien que celui de César, est suivi par ceux de vainqueur des Arabes, des peuples de l'Adiabène & des Parthes, qu'il soumit dans la 2.^e & dans la 3.^e année de son empire; les premiers & les derniers par luy-même, & les Adiabéniens par ses généraux. La seconde victoire sur les Parthes ayant esté très-considérable, le Sénat joignit au titre de *Parthicus*, celui de *Maximus*, qu'il reçut dans la 7.^e année de son empire. Les deux PP. marquent qu'on luy accorda aussi le nom de Pere de la Patrie.

Le vuide qui se trouve ensuite entre ces deux lettres & le chiffre III. ne peut estre rempli que par le mot *Consule*; ce qui marque que cette colonne milliaire avoit esté posée sous le 3.^e consulat de cet Empereur; & par conséquent la dixième année de son regne, l'an de Rome 955. & de l'Ere chrestienne 202. temps auquel Caracalle âgé seulement de 13. ans, fut honoré par son pere du titre d'Auguste; ce qui sert à expliquer les qualitez données ici à ce jeune prince. Ainsi après ces mots, & *Imperatore Cæsare M. Aurelio Antonino Pio*, M. de Mautour remplit le vuide qui s'y trouve par le mot *felice*, dont même les deux dernières lettres se lisent encore. Il remplit de même la dixième ligne qui est entièrement effacée, par ces mots,

Il prend la même qualité dans une inscription rapportée par Gruter. pag. 263. nomb. 8.

Voy. Heroïen. liv. 2.

232 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
 AVG. PARTHICO MAX. titres que Caracalle partagea dès
 cette même année avec son pere. Le C. après lequel on voit un
 petit espace , est sans doute la première lettre du mot *Consule*.
 Les trois dernières lignes de l'inscription apprennent que cette
 colonne milliaire fut élevée par les soins de L. P. Postumus
 propréteur de cette province , qualité qui est marquée par les
 deux PP. suivants.

Enfin , pour une plus parfaite intelligence de ces mots , *ab*
Augusta Sueffionum Leugis VII. M. de Mautour observe , que
 pendant le séjour qu'Auguste fit dans les Gaules , il établit dif-
 férentes colonies dans les villes principales , qu'il honora du nom
 d'*Augustes*. La ville de Soissons fut de ce nombre , & on com-
 mença dès-lors à la nommer *Augusta Sueffionum* : nom qu'elle
 méritoit par le rang considérable qu'elle tenoit entre les princi-
 pales villes de la Gaule Belgique. On verra dans l'explication
 d'une autre colonne milliaire qui suit immédiatement celle-ci ,
 que dans la Gaule on mesuroit la longueur des chemins par
 lieuës , comme dans l'Italie par milles.

Ammian.
Marcellin.
lib. 15. Galli
non millenis
passibus , sed
leucis itinera
metiuntur.

Au reste , il paroît que cette colonne avoit déjà esté déplacée ;
 puisqu'elle devoit estre posée à sept lieuës de Soissons , & qu'elle
 a esté trouvée à une demi-lieuë seulement de cette même ville.



SUR UNE COLOMNE MILLIAIRE

trouvée à Vic-sur-Aisne dans le Soissonnois.

IL n'est pas étonnant que les Gaules ayant été soumises aux Romains, on y trouve si souvent des monuments qui méritent l'attention des curieux. En défrichant la terre près de Vic-sur-Aisne, lieu appelé par les anciens, *Vicus ad Axonam*, on trouva il y a quelques années parmi les ronces & les épines, une colonne d'une pierre très-dure, & qui a, y compris son piédestal, cinq ou six pieds de hauteur. M. l'Abbé de Pomponne qui en qualité d'Abbé de S.^t Médard, est Seigneur de Vic-sur-Aisne, la fit porter dans la cour du Château, & feu M. de Sillery Evêque de Soissons, en envoya à Paris, une copie figurée avec l'inscription qui y est gravée.

En voici le dessein exact, suivant lequel il faut lire ainsi l'inscription entière:

IMPERATORE CÆSARE MARCO AURELIO
ANTONINO PIO AUGUSTO BRITANNICO
MAXIMO, TRIBUNICIA POTESTATE
DECIMUM QUARTUM, IMPERATORE
SECUNDUM, CONSULE TERTIUM, PATRE
PATRIÆ, PRO CONSULE, AB AUGUSTA
SUESSIONUM LEUGIS SEPTM.

M. Moreau de Mautour, en expliquant ce second monument, s'arrête d'abord sur une difficulté qui se présente d'elle-même; Vic-sur-Aisne n'est éloigné de Soissons que de trois lieues & demie, & la colonne milliaire en marque sept; mais M. de Lisle a déjà levé cette difficulté, en comparant ce que les anciens ont dit sur les distances, avec les observations de l'Académie des Sciences; il a trouvé que dans un degré de latitude, il y avoit cinquante lieues Gauloises, au lieu qu'il ne comprend aujourd'hui que vingt-cinq lieues communes de

Hist. Tome III.

G g

En 1712

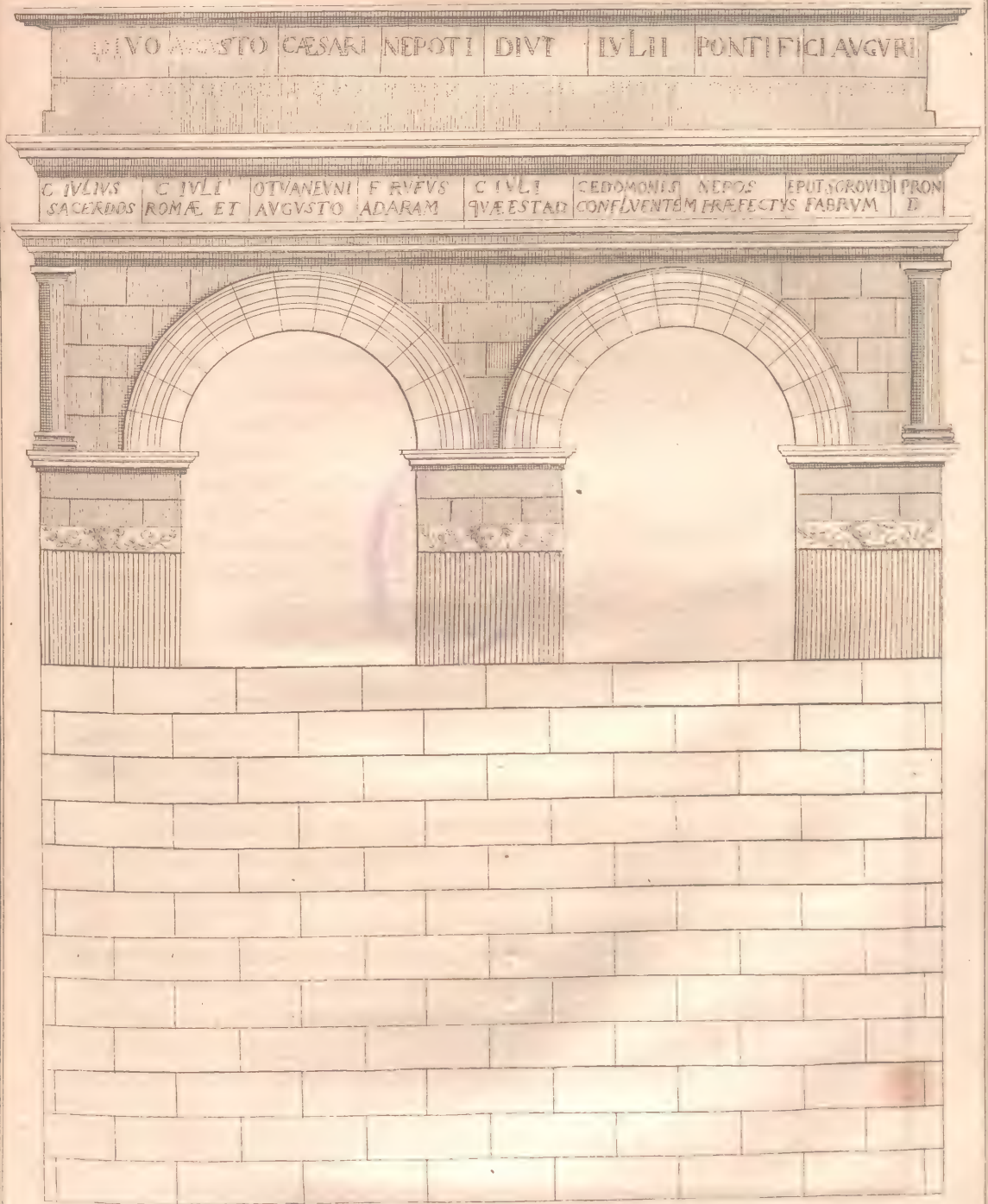
France; celles-ci par conséquent sont plus longues de la moitié que n'étoient les autres.

En parcourant le reste de l'inscription, on observe que le titre de *Britannicus* prouve que cette colonne fut érigée sous Antonin Caracalle. Ce prince ayant accompagné Septime Sévère son pere dans l'expédition qu'il fit dans la Grande Bretagne, mérita de partager ce titre avec luy. Caracalle avoit pour lors la qualité d'*Imperator* pour la seconde fois. La grande vénération qu'avoit Septime Sévère pour les Antonins, le détermina à donner à son fils aîné les noms de *Marcus Aurelius Antoninus*. Celuy de *Pius* ne fait point de difficulté, puisqu'il estoit attaché à sa famille & à celle des Antonins.

A l'occasion des époques marquées sur ce monument par l'année XIII.^e de la puissance Tribunicienne, & par le troisième Consulat de Caracalle, on remarque que la date du Consulat n'est point une époque sûre, puisque les Empereurs ne l'estoient pas tous les ans, & qu'il est arrivé souvent qu'ils ont survécu plusieurs années à celle où ils ont possédé cette dignité pour la dernière fois. Il n'en est pas de même de la puissance Tribunicienne; comme elle estoit renouvelée tous les ans, & qu'elle prenoit sa première date du jour que le prince avoit esté déclaré Auguste, elle doit déterminer les années du regne d'un Empereur; & de-là on conclut que c'est dans la quatorzième année de l'empire de Caracalle que cette colonne milliaire fut posée dans le Soissonnois, l'an 212. de l'ère chrestienne.

Si le titre de *Germanicus* qu'on voit sur les médailles de cet Empereur, ne se trouve point sur ce monument, c'est qu'il est antérieur d'une année entière à son expédition dans la Germanie. On ne dit rien du mot *Imperator*, ni de la qualification de Pere de la Patrie, parce qu'on sçait assez que ces titres sont communs sur les médailles & sur les autres monuments; mais on s'arrête avec plus de raison sur la qualité de Proconsul attribuée ici à Caracalle, & qu'on trouve rarement sur les médailles impériales, parce que la qualité d'Auguste & d'Empereur comprenoit toutes les autres. Cependant Auguste & Néron, au rapport de Dion & de Tacite, avoient conservé le nom de Proconsuls; &

MONUMENT construit au milieu du pont sur la Charente,
à l'entrée de la Ville de Sainte.



10 20 30 pieds.



on doit remarquer que depuis le temps des Antonins sur-tout, on commença à accumuler sur les monuments publics un plus grand nombre de titres que l'on n'avoit fait jusqu'alors.

R E M A R Q U E S

SUR UNE INSCRIPTION DE TETRICUS LE FILS.

LA copie figurée de l'Inscription dont il s'agit ici, a esté envoyée à M. de Mautour par M. de Pontcarré, Premier Président du Parlement de Normandie. L'inscription qui est gravée en lettres majuscules & en caractères Romains, sur une colonne de pierre de la hauteur d'environ cinq pieds, est conçue en ces termes :

C. P... E SUBIO TETRICO
NOBILISSIMO CAES.

• • • •
• • • •
P F... AVG.
L. I.

Ce monument est dans la maison de M. Bigot de Soumenil à Rouen, & y a esté placé & comme incrusté dans un mur de sa cour, par les soins de celui de sa famille à qui il avoit esté envoyé.

M. Favin Prieur du Val, dans le premier volume de son Histoire de Rouen, imprimée en 1668. après avoir parlé de l'origine & de l'ancienneté de cette ville, adjoûte ce qui suit. « Il nous reste un témoignage de la domination que les Romains ont exercée dans la Neustrie, c'est une ancienne Inscription de Tetricus, qui usurpa l'Empire du temps d'Aurelien. « Elle est gravée sur une pierre ronde, qui servoit de base ou « de piédestal à la statue de cet Empereur. Elle fut trouvée il « y a environ trente ans, & envoyée à Rouen à M. Bigot »

236 HISTOIRE DEL'ACADEMIE ROYALE
Doyen de la Cour des Aydes. Elle contient ces mots :

CAIO PESUVIO TETRICO NOBILISSIMO
CÆSARI
PIO FELICI AUGUSTO.
LEUCA PRIMA

On remarque d'abord que l'explication de cet historien renferme plusieurs erreurs de fait & d'histoire. Premièrement, ce n'est pas du temps d'Aurelien que Tetricus usurpa l'empire dans les Gaules, mais du temps de Gallien. Secondement, la figure & la hauteur de cette pierre font assez voir qu'elle n'a jamais servi de base ou de piédestal à une statue. Troisièmement, puis-que l'auteur a expliqué les deux dernières lettres initiales qui sont au bas de l'inscription, par *Leuca prima*, il auroit bien dû se rappeler en même temps, que ce monument ne pouvoit estre autre chose qu'une colonne milliaire. Quatrièmement, il auroit dû suppléer aux deux lignes que le temps a effacées sur l'inscription, ce qu'il n'a point fait; & il ne devoit pas, en parlant de Tetricus César, concilier le titre de *Nobilissimus Cæsar* avec ceux de *Pius Felix Augustus*; la qualité de *Nobilissimus Cæsar* n'estant qu'une désignation à l'Empire, qui ne convenoit plus à celui qui avoit esté proclamé Empereur, & qui par conséquent ne pouvoit se lier avec les titres de *Pius Felix Augustus*, qui n'appartenoient qu'aux seuls Empereurs, & qu'on ne donnoit point aux Césars. Enfin l'auteur a encore erré dans le fait, lorsque mettant au jour son Histoire en 1668. il avance qu'il y avoit environ trente ans que ce monument avoit esté envoyé de quelqu'endroit de la Normandie, à M. Bigot Doyen de la Cour des Aydes. Le public ne sera peut-être pas fâché d'apprendre que ce fut Ferdinand II. Grand Duc de Toscane, qui en 1657. l'envoya à Rouen pour Emery Bigot, si connu par sa profonde érudition & par sa nombreuse bibliothèque. Cette circonstance, que M. de Pontcarré rapporte comme une tradition de la famille de M.^{rs} Bigot, se trouve confirmée par le témoignage de M. l'Abbé Goulley, dont le pere prit soin de

faire placer luy-même en 1658. ce milliaire dans la maison pour lors habitée par Jean Bigot Seigneur de Soumenil & de Cleuville , Doyen de la Cour des Aydes , & fils d'un autre Conseiller de cette même Cour , dans le temps que le docte Emery Bigot son fils voyageoit en Italie.

Tristan rapporte la même inscription , qui luy avoit esté communiquée par le Pere Sirmond , mais sans que ce sçavant Jésuite l'eût instruit , ni d'où elle venoit , ni où elle estoit conservée. Et voici comme cet habile antiquaire explique l'inscription , en y restituant de la manière suivante , les caractères que le temps avoit effacez.

*CAIO PIVESUVIO TETRICO NOBILISSIMO
CÆSARI IMPERATORI CÆSARIS CAII
PESUVII TETRICI PII FELICIS AUGUSTI
FILIO.*

Mais ou il passe sous silence les deux lettres initiales L. I. ou il y a supposé trois lettres , pour en faire F I L I O .

Reinesius , qui cite cette même inscription après Tristan , la rapporte précisément de la même manière que luy , & avec la même explication , en supprimant les deux lettres initiales L. I. qui sont au bas du monument.

C'est néanmoins par ces deux lettres , qui signifient *Leuca prima* , ainsi que par la figure & la proportion de la pierre , que l'on doit juger que ce monument n'est autre chose qu'une colonne milliaire , du nombre de celles qui estoient posées sur les grands chemins de l'Empire ; soit que celle-ci se soit trouvée dans le voisinage de Florence , ou plustost en quelqu'endroit de la France.

M. de Mautour , dans l'explication qu'il en donna à l'Académie en 1715. commence par des recherches historiques , concernant le temps auquel ont vécu & regné les Tetricus pere & fils , qui sont le principal sujet de l'inscription. Après plusieurs remarques singulières , il observe que Tetricus prit la pourpre à Bordeaux , & donna en même-temps le titre de César.

à Tetricus son fils, celui à l'honneur duquel la colonne milliaire dont ils s'agit a esté dressée; car il ne sçauroit se persuader que l'empereur Tetricus ait eu plus d'un fils, & il soutient que ce fils, qui fut conduit captif à Rome avec l'empereur Tetricus, avoit esté d'abord créé César par son pere, & ensuite Auguste conjointement avec luy; ce qui se justifie par les médailles, dont plusieurs représentent la tête de Tetricus pere seul, & au revers, SALUS. AUGG. ÆTERNITAS, &c. légendes qui désignent deux Augustes, qui pour lors n'estoient constamment autres que le pere & le fils, tous deux Empereurs en même temps.

Cependant Tristan qui veut admettre deux fils, croit les trouver distinguez par différents prénoms, sçavoir, l'aîné par ceux de CAIUS PACUVIUS, & le cadet par ceux de PUBLIUS PIVESUVIUS. Pour prouver son sentiment, il ne rapporte qu'une seule médaille, où il lit C. PAC. & qu'il prétend estre l'aîné des deux Tetricus fils; mais ne pourroit-il pas se faire que la médaille n'estant pas bien nette, Tristan ait cru voir PAC. où il n'y avoit que PES. *Pesuvius*, ou PIV. *Pivesuvius*? Ou, supposé que la médaille fût nette, quel est l'antiquaire qui ignore que les monétaires de ces temps-là renversoient, transposoient & changeoient même souvent les caractères des légendes? Or en ce dernier cas, la médaille unique de C. PACUVIUS TETRICUS ne seroit pas encore une preuve bien convaincante pour le système de Tristan.

Ensuite M. de Mautour s'attache à prouver que quoyque la colonne milliaire en question ait esté conservée dans le palais du Grand Duc de Toscane, il ne s'ensuit pas de-là que ce soit un monument qui ait esté posé sur quelque grand chemin de la Toscane, ni qui ait esté découvert en ce pays-là. Car premièrement, Aurelien maître de tout l'Empire & vainqueur de Tetricus, n'auroit pas souffert qu'on eût érigé en Italie aucun monument qui eût conservé des titres de souveraineté à deux personnes qu'il venoit d'en dépouiller, & qu'il avoit réduits à la simple qualité de gouverneurs de la Lucanie, *correctorem Lucaniae provexit*, dit Aurelius Victor. Trébellius Pollio assure qu'il

fut fait gouverneur de toute l'Italie, *correctorem totius Italiae fecit*. Secondement, le titre de César donné à Tetricus le fils, & celui d'Auguste au pere, désignent assez que c'est dans quelqu'endroit de la Gaule que ce milliaire a esté posé, dans le temps que le jeune Tetricus n'estoit encore que César, c'est-à-dire, pendant les deux années du regne de Claude surnommé le Gothique, ou dans les premières de celui d'Aurelien. Les deux lettres initiales L. I. qui sont au bas de ce monument, fussent seules pour prouver que ce milliaire n'a esté posé que dans les Gaules. Car lorsque l'on voit sur une inscription ces lettres L. I. L. II. L. III. &c. on ne doit pas les rendre par ces mots. *Lapis I.^{us} Lapis II.^{us} Lapis III.^{us}* comme l'a cru M. Spon, mais bien par *Leuga* ou *Leuca* I.^a *Leuca* II.^a & *Leuca* III.^a d'un ancien terme Gaulois qui a retenu sa signification en nostre Langue; à quoy il est bon d'ajouter que ces lettres ne se trouvent que sur les colonnes milliaires érigées dans les Gaules, où l'on comptoit par lieues la distance d'une ville à une autre, comme dans toute l'Italie & dans les autres provinces de l'Empire Romain, on comptoit par milles. Au reste, M. de Mautour prétend que la colonne milliaire en question avoit esté posée sous le regne de Tetricus, soit aux environs de Bordeaux, où Tetricus pere avoit pris la pourpre, soit dans quelque une des provinces qui luy estoient soumises dans les Gaules, pendant que Tetricus fils n'estoit encore que César, c'est-à-dire, l'an 269. ou 270. de l'ère chrestienne, sous l'empire de Claude.

Mais comment ce monument se trouve-t-il transplanté en Italie? C'est que la même curiosité qui l'a fait transporter de Florence à Rouen chez M. Bigot en 1657. l'avoit fait transporter auparavant de France en Italie chez le Grand Duc. Et c'est le sort ordinaire de la plupart des monuments antiques qui peuvent se déplacer. Les marbres de Paros qui sont à présent en Angleterre, & une infinité d'autres monuments précieux qui sont en France, en sont une preuve sans réplique.



S U R U N E I N S C R I P T I O N

T R O U V É E A B O R D E A U X .

M DE COURSON Intendant de Bordeaux, ayant envoyé à M. l'Abbé Bignon une inscription trouvée dans le cimetière de Saint Surin ou Severin, qui est à l'extrémité d'un des fauxbourgs de cette ville, M. Baudelot entreprit de l'expliquer, quoyqu'elle fût extrêmement mutilée.

En 1715.

Il paroît d'abord que c'est sur le monogramme de Jesus-Christ qu'il faut se regler, pour trouver quelque sens dans l'inscription, & qu'il faut la lire ainsi de gauche à droite :

PIRGVS. AVCILIA. PASCASIA. * A. I. V. TIT. S.
* A. IV. T. IT. S.

M. Baudelot, en lisant cette inscription comme la lisoit l'auteur du monument, c'est-à-dire, prononçant l'A comme l'Æ, l'explique de la manière suivante: PIRGVS AVCILIAE PASCASIAE Aquitanici Iuris, ou Aquitanicæ ou Aquensis Juvenis Vſæ TITulo Suo, & à côté du cercle: C. PAVANIA, en caractères assez mal formez.

Le monogramme de Jesus-Christ A  Ω cantonné dans ces deux lettres grecques A. & Ω. marque que c'est une chrestienne qui a érigé, ou pour qui l'on a érigé ce monument.

M. Baudelot croit ce monument du temps que les chrestiens commençoient à arborer le nom de J. C. en monogramme. Comme les payens, ou dominoient en ce temps-là, ou estoient en bien plus grand nombre qu'eux dans la plupart des villes de l'Empire, il n'estoit pas sûr de se déclarer, & de donner des marques de la religion que l'on professoit.

Bordeaux ville recommandable par son ancienneté & par sa situation, estoit d'ailleurs demeurée libre sous les premiers Empereurs. Ainsi il n'y pas lieu de douter que ces prérogatives ne la rendissent très-considérable, & qu'elle ne fût fort peuplée,

peuplée, mais beaucoup plus par ceux de la religion dominante que par des chrestiens. On se persuadera même aisément que ce qu'il y avoit de payens plus considérables en Occident, s'y estoient établis depuis que Tetricus, sénateur de grande réputation, y eut esté proclamé Empereur, & qu'il en eut fait le siège de son empire. Cet événement est du troisième siècle de nostre époque; & les historiens disent que Tetricus regna long-temps dans les Gaules. Ceux qui avoient usurpé la domination, prenoient presque toujours le contrepied du prince contre lequel ils s'estoient révoltés. Or il est de fait que Gallien, tout plongé qu'il estoit dans les plaisirs & dans le désordre, ne laissoit pas de favoriser le Christianisme, par l'expérience qu'il avoit sans doute, que cette religion obligeoit les sujets à estre fidèles au souverain légitime. Quoy qu'il en soit, on sçait que dans les premiers siècles de l'Eglise, les chrestiens estoient obligez de se tenir cachez, & n'osoient même donner qu'énigmatiquement des marques de christianisme sur les tombeaux. L'endroit où le monument en question a esté trouvé, estoit un champ public exposé à la vûe de tout le monde, & où par conséquent il auroit esté dangereux pour une famille, d'annoncer qu'elle estoit chrestienne.

La raison qu'avoient les chrestiens de se cacher sous le paganisme, leur avoit fait imaginer des symboles qui pussent faire connoître entr'eux à qui appartenait le monument que l'on avoit érigé. Le monogramme de Jesus-Christ estoit la première de ces marques pour le commun des fidèles; les palmes ou les vases pour les martyrs; une croix & deux poissons pour quelques-uns, comme on peut le voir dans la Rome souterraine de Bosio, dans celle d'Aringhus, dans Ciampini, & dans les autres auteurs qui traitent de la sépulture des premiers chrestiens, du temps des persécutions & depuis.

Si l'antique dont il s'agit estoit autre chose qu'un monument sépulcral, on pourroit croire que ce ne seroit point ici le monogramme de J. C. mais bien cette autre espèce de monogramme tout pareil pour la figure, en usage chez les anciens Grecs, & qui par conséquent ne seroit pas une marque de christianisme.

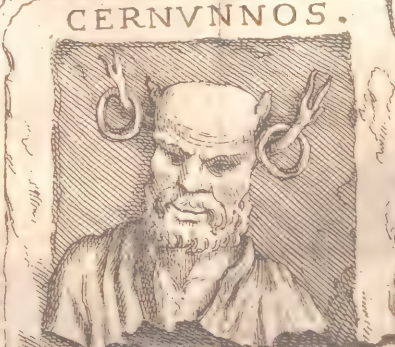
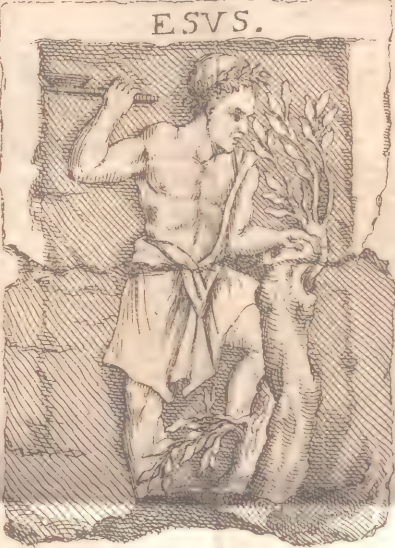
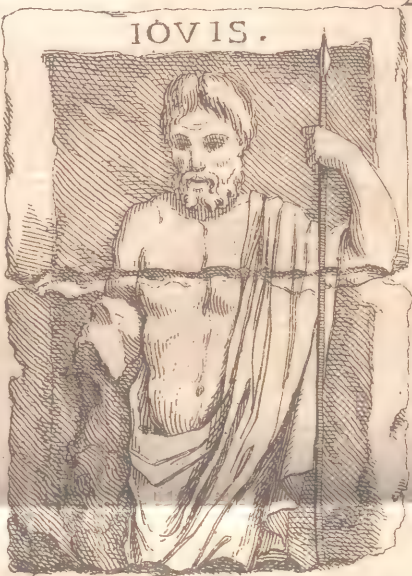
Car, selon Isidore, cette dernière figure se mettoit aux endroits des ouvrages où l'on vouloit faire quelque remarque particulière ; sur quoy Pignorius observe que les chrétiens n'estoient pas les premiers qui eussent employé ce monogramme, que de plus anciens qu'eux s'en estoient servis, & que de-là il avoit passé dans le christianisme à des usages pieux, par le bonheur qu'il avoit de se trouver précisément le chiffre du nom adorable de Jesus-Christ.

Pour le prouver, ce sçavant homme adjoûte que ce monogramme des anciens Grecs, justifié depuis par les chrétiens, se voit sur plusieurs monnoyes des Ptolémées, où il marque en abrégé le monétaire, comme Christodore, Chremès, Chrysippe, Chrysanthe ou autres. L'opinion de Pignorius a trouvé d'autant plus de créance chez les antiquaires, que le monogramme se trouve effectivement sur des médailles frappées avant le christianisme. M. l'Abbé de Fontenu en a communiqué une entr'autres du temps de Ptolémée Philadelphie, où cette figure est très-bien marquée.

Après tout, le monument en question estant une épitaphe, est indubitablement chrétien, & même des premiers temps. L'A & l'Ω servent beaucoup encore à le caractériser. M. Baudelot est fort porté à croire que les médailles du siècle de Constantin peuvent servir à fixer le temps de l'érection du monument vers l'an 350. de J. C. Il y a beaucoup de médailles de Constans, de Magnentius & de Decentius, où un monogramme tout pareil à celui qui est gravé sur l'épitaphe, occupe le revers tout entier. Ces princes ont résidé plus particulièrement dans les Gaules que dans d'autres provinces. Ainsi, comme l'usage du monogramme de Jesus-Christ s'estoit introduit sur la monnoye, il a fort bien pû passer de là aux épitaphes.

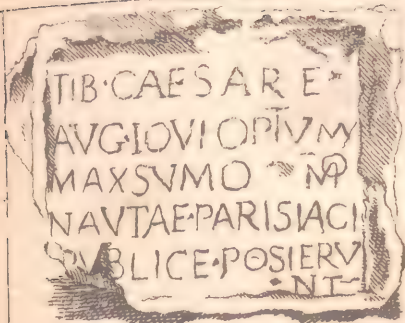
A l'égard de l'inscription, M. Baudelot avoue qu'il luy a fallu presque la deviner plustost que la lire. Le terme qu'il croit estre le premier, comme on l'a vû, est celui de PIRGVS, mot apparemment tiré du grec *πύργος*, pour dire *tour* ou *monument* ; & cette expression s'est pour ainsi dire perpétuée & dans le pays, & dans les environs du lieu où le monument a esté

TIB • CAESARE •
AVG • IOVI • OPTVM
MAX SVMO •
NAV TAE • PARISIACI
PVBLICE • POSIERV
NT •





1^{ere} pierre



2^{eme} pierre



3^{eme} pierre



4^{eme} pierre





déterré. Ces termes, *VSÆ TITVLO SUO* sont une formule tirée des usages du droit que les loix & les jurisconsultes ont établie ; ils signifioient que la défunte avoit usé de son titre, c'est-à-dire, du droit qu'elle avoit de sépulture en ce lieu-là, qui estoit sans doute de quelqu'étendue, pour y bâtir un monument avec une certaine enceinte ; ce que le mot *PIRGVS* donne à entendre. Les lettres de la fin de l'inscription pourroient encore s'expliquer de cette autre manière : *A. IV. T. I. T. S. Aquensis Iuvenis Titulum Iussit Testamento Signari.* Cette interprétation plairoit encore assez à M. Baudelot. Il luy préfère pourtant la première, quoyque toutes les deux soient fondées en exemples. Pour ce qui est de la légende qui est à côté, *C. PAVANIA*, elle ne paroît point avoir de liaison avec celle qui est renfermée dans le cercle ; & tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il y a apparence qu'elle est le reste d'une inscription plus ample, & entièrement détachée de celle qui est contenue dans le cercle.



Sur une Prime d'Emeraude antique, du Cabinet
de S. A. R. MADAME.

Hist. tom. III. pag.



LES Antiquaires ont quelquefois des enthousiasmes lumineux, qui leur font découvrir au premier coup d'œil, ce que souvent ils ne trouveroient pas après une longue méditation. MADAME fit voir à M. Baudclot une Prime d'Emeraude gravée en creux, qui représente une jeune personne en buste, & du sein de laquelle semble sortir un oiseau qui s'élève droit dans les airs; la draperie de la figure est formée de nuages, au-dessous desquels on apperçoit un dauphin.

En 1713. L'air & la beauté de la jeune personne, cette draperie singulière, le dauphin qui l'accompagne, l'oiseau qui s'envole; tout cela donna lieu à M. Baudelot d'assurer que la pierre représentoit une jeune danseuse: il ne s'en tint pas là, & après avoir découvert la profession de celle qui estoit représentée sur cette antique, il voulut découvrir son nom, & celui de sa famille.

L'attitude de l'oiseau le détermine à croire que ce ne peut estre qu'un épervier, cet oiseau, selon Orus Apollo, estant le seul qui s'élève droit en l'air. Pour ce qui est du dauphin, si estimé par les choses merveilleuses qu'en rapportent les historiens & les naturalistes, on sçait qu'on le prenoit chez les anciens

pour le symbole de la vîtesse & de la légèreté parmi les poissons, de même que l'épervier entre les oiseaux. Il faut adjoûter à cela, que les nuages qui forment une espèce d'habillement au buste, ont également pour partage la vîtesse & la légèreté. Or comme tous ces symboles ne peuvent convenir qu'à une personne qui faisoit quelqu'usage de l'adresse, de l'agilité & de la légèreté de son corps; cette pensée a rappelé à M. Baudelot le souvenir d'un buste antique de marbre, dont le visage est assez semblable à celui qui est représenté sur la Prime d'Emeraude de MADAME, si ce n'est qu'il est un peu plus jeune encore sur la pierre gravée, qu'il ne l'est sur le buste de marbre, ce qui au fond ne doit pas beaucoup arrêter; car bien que celle que représente le buste, n'ait vécu que quatorze ans, on voit souvent beaucoup plus de différence en quatre ou cinq ans de temps, qu'il ne s'en trouve entre la Prime d'Emeraude & le buste de marbre dont il est question.

Prévenu de la parfaite ressemblance qu'a ce buste avec la figure représentée sur la pierre de MADAME, M. Baudelot croit que l'un & l'autre monument regarde la même personne. Une inscription qui, de même que le buste de marbre, marque le nom & la qualité de cette jeune danseuse, & de plus son âge & ses talents, a servi à fortifier ses conjectures. Il croit même avoir trouvé dans l'Anthologie, une épigramme qui décrit cette jeune personne dans les premiers temps qu'elle vint en Italie; & il ne sçait s'il n'a point aussi trouvé le nom de son pere dans une inscription rapportée par Gruter, & qui est l'épitaphe qu'un certain Hermagore a fait ériger à Hermagore & à Eucharis ses très-chers enfants. Tout convient parfaitement, sur-tout le nom grec d'*Eucharis* qui s'y trouve, comme sur la base du buste de marbre qui estoit dans le cabinet du célèbre Fulvius Ursinus. M. Baudelot soupçonne qu'Eucharis n'estoit point le nom propre de la jeune danseuse; il prétend même avoir lieu de croire qu'elle en avoit un autre, & que c'est elle-même qu'Antipater de Sidon désigne sous le nom d'Antiodemis, qui peut-estre estoit son premier nom. Celui d'Eucharis, qui veut dire toute belle, toute gracieuse, n'estant que le nom de théâtre, qui luy

fut apparemment donné depuis qu'elle eut fait preuve de la souplesse & de la légèreté de son corps, de la bonne grace & des talents qu'elle avoit pour la danse.

Au reste, la ressemblance des visages de l'un & de l'autre monument, ne luy laisse aucun lieu de douter que ce ne soit la même personne; à quoy il adjointe que les symboles de l'épervier, du dauphin, & des nuages gravez sur la pierre de MADAME, marquent une agilité singulière, qui s'accorde parfaitement avec la profession de danseuse qu'Eucharis exerçoit à Rome avec tant de succès dans les spectacles publics.

On fera peut-être surpris de trouver divers monuments consacrez à l'honneur d'une personne de cette profession, des statues, des pierres gravées; mais l'on cessera bientôt de s'en étonner, pour peu que l'on veuille réfléchir sur la passion immodérée que l'ancienne Rome avoit pour les spectacles. L'entêtement de ce peuple pour ceux qui en estoient les acteurs, y avoit introduit l'usage de conserver la mémoire des personnes qui excelloient en ce genre; c'est ce que reproche Sénèque aux Romains de son temps, comme Athénée le reprocha depuis aux Grecs. « Quelle peine, dit l'auteur Latin, ne se donne-t-on pas pour que le nom & la mémoire d'un Pantomime ne se perde pas? » D'ailleurs, Pison qui aimoit éperduement cette danseuse, pouvoit fort bien l'avoir fait graver, soit dès le vivant, soit après la mort de cette jeune personne. C'est Cicéron qui nous apprend l'amour que Pison avoit pour cette Comédienne : *Tu ex tenebrosâ popinâ Consul extractus, cum illâ saltatrice consâ, Senatum Populi Romani occasum, atque interitum Reipublicæ lugere vetuisti.*

Après avoir ainsi découvert quelle est la personne représentée sur la Prime d'Emeraude de MADAME, M. Baudelot tâche de découvrir en quel temps elle a vécu. Il paroît par le buste & par l'épithaphe d'Eucharis, qu'elle estoit affranchie d'une Licinia, & il y a tout lieu de croire que cette patronne estoit d'une maison illustre; car sans cela, sur le pied qu'estoit cette jeune comédienne, on ne se seroit pas avisé de faire mention de sa qualité d'affranchie sur des monuments érigés à son honneur. Enfin,

D ET MEMORIÆ M
AETERNAE HYLATS
DYMACHERO SIVE
ASSIDARIO P VII RV I
ERMAIS CONIVX
CONIVGI KARISSIMO
P C ET S ASD





après beaucoup d'autres remarques curieuses, M. Baudelot fixe l'époque de la mort d'Eucharis à l'an de Rome 695. ou 696. parce que c'est à peu-près vers ce temps-là que Pison estoit dans les grandes charges, & que Cicéron luy reprocha l'amour qu'il avoit pour cette jeune danseuse, qu'il ne nomme pas toutesfois par son nom. Il ajoute que le Crassus qui estoit grand Pontife & Consul l'an de Rome 623. pourroit fort bien estre le pere de Licinia femme de Pison, & patrone d'Eucharis; & il termine toutes ses recherches sur ce sujet, par l'építaphe latine de cette illustre danseuse, qu'on peut voir dans Gruter.

M. Baudelot finit par la correction d'un passage de Cicéron, qui, si elle estoit juste, prouveroit très bien les conjectures qu'il vient d'exposer. L'orateur Romain parlant de Pison, qui estoit Consul en 695. ou 696. dit, *Quid, quod cum inde te recipiens, in villâ Euchadiæ, quæ fuit uxor exegisti, jacuisti mœrens aliquot dies.* Ces mots, *in villâ Euchadiæ, quæ fuit uxor exegisti,* ne sçauroient faire aucun sens. Il y a des manuscrits qui au lieu de *Euchadiæ* qui est dans les imprimez, portent *Euchadices*; mais, dit M. Baudelot, ne vaudroit-il pas mieux lire ainsi: *quid quod cum inde te recipiens in villam, Eucharidis quæ fuit uxor, exstinctu, &c.* c'est-à-dire, que penser de ta grandeur d'ame, lorsque de-là après la mort d'Eucharis qui estoit ta femme, tu te retiras à la campagne, où tu demeuras pendant quelques jours languissant dans les pleurs?



R E F L E X I O N S

Sur le prétendu Solon , dont on trouve le nom sur quelques pierres gravées antiques.

Les plus célèbres Antiquaires avoient cru jusqu'à présent, que les pierres gravées sur lesquelles on trouve le nom de Solon , représentoient ce fameux législateur. Fulvius Ursinus en publia une en 1570. parmi les antiquitez de son cabinet, comme le véritable portrait de ce grand homme. Jean le Fèvre, dans l'explication qu'il donna des nouveaux desseins gravez par Théodore Gale , pour servir de supplément aux hommes illustres de Fulvius Ursinus , prend aussi la même figure pour celle de Solon , & il adjoûte qu'il croit y appercevoir les traits d'un homme de 80. ans, qui est l'âge auquel mourut ce sage Athénien.

M. de Bagarris Antiquaire d'Henry IV. prenoit aussi le portrait d'une améthyste du cabinet de ce Prince , pour celui de Solon , parce qu'en effet il ressembloit à celui de la fardoine de Fulvius Ursinus ; cependant au lieu du nom de Solon , on y lisoit celui de Dioscoride, ΔΙΟΣΚΟΡΙΔΟΥ , ce que M. de Peiresc luy fit remarquer.

Gassendi, vie de Peiresc.

En 1716, L'autorité de ces antiquaires avoit séduit tous ceux qui ont écrit après eux ; ils ont pris pour la tête de Solon celle où son nom se trouvoit écrit. M. Baudelot, en lisant à l'Académie les réflexions qu'il avoit faites sur ce sujet , avoue qu'il les doit aux lumières & à la pénétration de S. A. R. M. le Duc d'Orleans. Ce Prince voyant une de ces pierres gravées , dit à M. Baudelot qu'il y avoit bien de l'apparence qu'elle représentoit quelque Romain , & que le nom de Solon estoit celui du graveur. Il appuya cette heureuse conjecture de plusieurs preuves, & M. Baudelot ne fait autre chose qu'exposer , étendre & confirmer par de nouvelles conjectures , le sentiment de S. A. R. sur ce point d'antiquité.

Ce sentiment consiste donc à revoquer en doute que le portrait à tête chauve & sans barbe , gravé sur plusieurs pierres précieuses

précieuses du cabinet du Roy, & d'ailleurs accompagné du nom de Solon, représente ce fameux législateur d'Athènes. On peut assurer que les raisons sur lesquelles ce doute est fondé sont si plausibles, qu'il est difficile de ne pas s'y rendre. Car premièrement, on sçait que les Athéniens & les autres Grecs du temps de Solon, portoient de la barbe, comme on le voit par les portraits qui nous restent d'Hésiode, de Pittacus, de Zaleucus, d'Anacréon, de Miltiade, de Cynegire & de quelques autres; & que ce ne fut que du temps d'Alcibiade que s'introduisit chez les Athéniens l'usage de se raser. On peut adjoûter que les philosophes, dont la vie, du moins en apparence, estoit plus austère que celle des autres, furent sans doute des derniers à suivre cette coûtume. Ainsi Aristippe, quoyqu'homme de cour, & voluptueux, ne se fit point couper la barbe. On la portoit certainement en ce temps-là; sans cela, où seroit la plaisanterie d'Aristophane? Praxagora, dans la Comédie de l'assemblée des femmes, parlant à ses compagnes, entre les différents conseils qu'elle leur donne pour se rendre maîtresses du gouvernement, leur dit, *ποτιθεῖτε τὰς πώγνας*, mettez-vous des barbes; ce qui prouve évidemment que du temps de ce poëte, ceux qui estoient à la tête du gouvernement portoient de la barbe, comme Miltiade & Cynegire du cabinet de Fulvius Ursinus. Secondement, il n'est pas vraisemblable que du temps de Solon, il y ait eu de luy dans Athènes des statues de différents âges, comme le paroissent les portraits gravez que l'on prend ordinairement pour ceux de ce célèbre Athénien. De-là on conclut que le nom de *COΛΩΝOC* qui se trouve sur ces pierres gravées, écrit en caractères grecs modernes, doit estre celui de quelque graveur contemporain d'Auguste, & que le portrait est celui de quelque Romain du même temps.

On trouve dans les cabinets des antiquaires plusieurs pierres gravées, sur lesquelles une même tête porte le nom de Solon ou celui de Dioscoride. Or ce dernier, qu'on sçait avoir été le graveur d'Auguste, fait présumer qu'un Solon aussi habile que luy, a voulu peut-estre par émulation, travailler sur les mêmes sujets que Dioscoride.

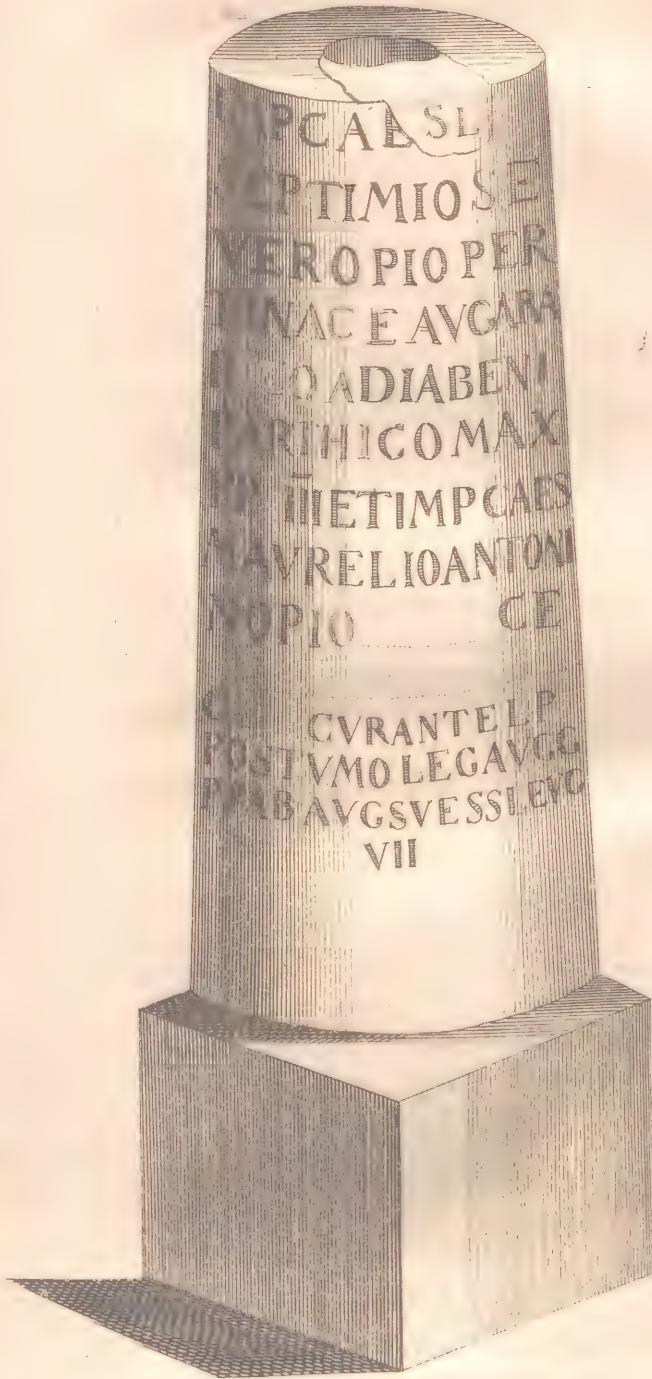
8.^e & 9.^e figure.

Pour convaincre entièrement ceux qui ne voudroient pas se rendre à cette première preuve, M. Baudelot produit deux pierres antiques, sur lesquelles il n'y a rien certainement qui regarde le législateur d'Athènes, ni qui ait le moindre rapport; ces deux pierres représentent le même sujet que les antiquaires nomment, sans qu'on sçache pourquoy, *la vengeance d'Achille*. Cependant on lit sur l'une de ces pierres gravées le nom de Dioscoride, & sur l'autre celui de Solon. Ce qui prouve sans réplique, que ce sont les noms des deux graveurs, qui par émulation travailloient sur les mêmes sujets, & pour l'histoire & pour le portrait.

10.^e figure.

Une autre pierre envoyée de Rome par M. de la Chauffe à feu M. Hombert, est une preuve encore plus convaincante de la vérité de cette découverte. Cette pierre représente une Méduse d'un travail admirable, avec le nom COΛΩΝOC , par Solon. Les plus obstinez à suivre l'ancienne opinion, trouvent-ils quel-que rapport entre cette Gorgone & le sage Athénien? Mais ce qui met le sentiment de M. Baudelot dans un point d'évidence qui doit frapper les plus incrédules, c'est un Hercule, ou, si l'on veut, un Gladiateur gravé sur une pierre, au bas de laquelle on lit, COΛΩΝ ΕΠΟΙΕΙ , Solon l'a faite. Cela ne prouve-t-il pas qu'il y avoit un fameux graveur nommé Solon, & que toutes les pierres gravées qui portent ce nom, sont autant d'ouvrages de sa main, & nullement des portraits du législateur d'Athènes?

Si l'on demande à présent de qui sont donc les têtes qu'on a prises juſqu'à présent pour estre autant de représentations de Solon? On répond qu'elles sont de quelque Romain si connu alors, qu'il estoit inutile de le désigner par une légende. C'est ainsi que quelques pierres gravées nous offrent le portrait d'Auguste, sans autre inscription que le nom du graveur Dioscoride. M. Baudelot avoit cru d'abord que ces têtes représentoient Agrippa, mais S. A. R. jugea avec plus de vraisemblance, que c'estoient celles de Mécène grand favori d'Auguste, & l'Académicien se rendit aux raisons du Prince. La première de ces raisons est que les médailles, que nous avons du gendre de cet Empereur, ne ressemblerent point aux prétendus portraits





de Solon. La seconde est la convenance de l'âge de ces portraits, dont plusieurs ont l'air assez vieux, avec l'âge de Mécène; car M. Baudelot n'est pas de l'opinion de Boxhorn, qui fait mourir ce favori à soixante ans ou environ, au lieu que nostre antiquaire le fait vivre beaucoup plus long-temps, sur le fondement qu'Auguste ayant donné dès les premiers temps sa confiance à ce Romain, qui pour la mériter, devoit estre alors d'un âge mûr, ce prince avoit déjà gouverné trente-sept ans quand Mécène mourut. Aussi Pedito Albinovanus, dans son églogue sur la mort de ce favori, l'appelle-t-il *senex*, vieux.

M. Baudelot, après avoir appuyé par des preuves si solides cette heureuse découverte, finit son ouvrage par des réflexions sur quelques médailles qui ont aussi le nom de Solon. M. Spon en a publié une dans ses mélanges d'antiquitez, dont la tête chevelue & non chauve, porte une physionomie fort différente de celle du prétendu Solon des pierres gravées. Ce sçavant antiquaire, guidé par la légende du revers, a cru qu'une ville d'Ionie appelée *Metropolis*, avoit fait frapper cette médaille, qui est de l'espèce de celles qu'on nomme Contorniates. Mais pourquoy y a-t-on fait graver le portrait de Solon? « M. Spon prétend que c'est parce que, selon Diogène Laërce, il modéra les sommes qu'on donnoit aux athlètes dans les jeux de la Grece. Il réduisit à cinq cens dragmes la récompense des victorieux à Olympie, à cent pour ceux des jeux Isthmiques, &c. Hors cela, ajoute M. Spon, qu'avoit de commun avec Solon, le corps des Métropolitains d'Ionie? C'estoit donc pour marquer leur vénération pour ce grand homme, qui avoit mis un frein aux dépenses excessives des jeux. »

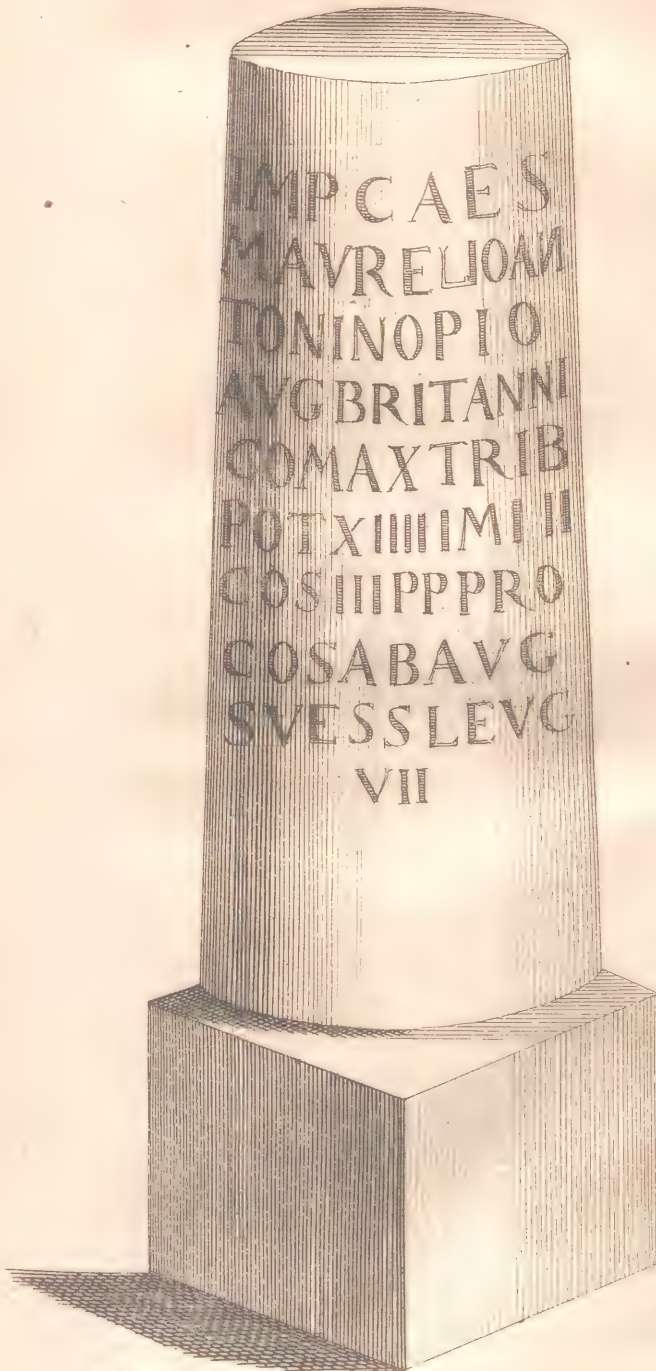
Pag. 140

M. Baudelot, qui trouve cette raison plus ingénieuse que solide, & qui ne voit rien dans la médaille qui caractérise des jeux, croit que les habitans de cette ville d'Ionie, qui estoit une colonie d'Athènes, voulurent par cette médaille célébrer la mémoire d'un homme dont ils avoient adopté les loix.

M. Baudelot cite encore une autre médaille Contorniate frappée par les mêmes Métropolitains, sur laquelle on voit une tête chauve à la vérité, mais d'une physionomie différente, &

plus jeune que celle des pierres gravées. Comme il est persuadé que Solon n'a esté ni gravé ni sculpté dans sa jeunesse, il soupçonne que ces Ioniens n'ayant plus de véritable modèle de ce législateur, ont cru le retrouver sur quelqu'une de ces pierres gravées, qui nous ont trompez par l'inscription qu'elles portent; ou plustost que le graveur Solon, qui estoit peut-estre de Métropolis, s'estant mis à graver des coins pour la monnoye, avoit représenté sur quelques-uns la tête d'un Romain patron de cette ville, sans oublier d'y joindre son nom, comme sur les autres pierres gravées de sa façon. Après tout, on ne doit pas avoir beaucoup d'égard pour les médailles Contorniates, qui n'ont jamais esté une monnoye courante, ni frappées par l'ordre du prince ou du magistrat, & qui avec des types fort anciens, ne sont que du bas Empire, & ne désignent pour la plûspart, ni ceux dont les têtes sont gravées, ni certains athlètes, comme le croient les antiquaires, mais indiquent uniquement les graveurs qui les ont faites. Ainsi l'*Eutymius* d'une Contorniate de Néron & de Trajan, n'est point du lutteur dont parlent Plin & Pausanias; c'est plustost le prince qui y est représenté dans un char, attitude qui ne convient point à ceux qui s'exerçoient à la lutte; & le nom est celui de l'ouvrier. Tels sont encore les noms de *Stephanas*, de *Stephanus*, de *Philinus* & quelques autres.







C O N J E C T U R E S

Sur un grand nombre de Tombeaux qui se trouvent dans un lieu particulier de l'Auxois en Bourgogne.

ON a découvert depuis un temps immémorial , & on découvre encore tous les jours un grand nombre de tombeaux de pierre, dans un village de l'Auxois, province de Bourgogne, nommé *Quarrées-les-tombes*, & en latin *Parochia de Quadratis*, en sousentendant apparemment *lapidibus*. M. Moreau de Mautour, qui a communiqué sur ce sujet ses réflexions à l'Académie, dit que ce village est situé sur les confins de la petite contrée du Morvant, à deux lieues de la ville d'Avalon, & que l'espace de terrain où l'on trouve ces tombeaux, ne contient qu'environ 660. pas de longueur, & environ 160. de largeur; cependant, suivant la tradition du pays, on y en a déjà découvert plus de deux mille. Ces tombes qui sont d'une pierre grisâtre, ont environ cinq ou six pieds de longueur. On en a brisé un grand nombre pour bâtir & pour paver l'église de ce lieu; on s'en est même quelquefois servi pour en faire de la chaux; on en a réservé quelques-unes pour la montre, & on les a laissées dans le cimetière.

En 1716.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ne voit sur ces tombeaux aucune marque de christianisme, ni même d'autres figures, & il n'y en a qu'un seul sur lequel on ait vu une croix gravée, & sur un autre un écusson qu'on ne sçauroit déchiffrer. En creusant les fondements de la sacristie, on en déterra deux, dans lesquels on trouva deux pendants d'oreille; dans un autre tiré d'une cave, quelques ossements avec deux autres pendants d'oreille, & dans quelques autres enfin, des éperons. A cela près, tous les autres ne marquent par aucun endroit, qu'ils ayent jamais esté employez à l'usage auquel ils avoient esté destinez.

Il n'y a, assure M. de Mautour, qu'une seule carrière dont on ait pû tirer les pierres qui ont servi à faire ces cercueils.

Elle est dans un lieu nommé *Champ-Rotard*, à six lieuës de Quarrées-les-tombes, & d'habiles maçons qui ont examiné la qualité & la couleur de la pierre de cette carrière, parfaitement ressemblante à celle des tombeaux, sont convenus de ce fait.

Sçavoir maintenant pour qu'elle raison il y a tant de tombeaux dans un lieu peu célèbre, c'est ce qu'il n'est pas aisé de deviner. On n'ignore pas qu'on avoit accoustumé autrefois d'enterrer les morts hors des villes & sur les grands chemins; que cet usage s'observoit à Paris & dans toutes les Gaules dans les premiers temps du christianisme, & qu'il y dura jusques bien avant sous la troisième race de nos Rois: d'où l'on pourroit conclurre, ou qu'il y avoit quelque ville considérable aux environs de Quarrées, ou que ce village auroit esté un magasin de tombeaux, pour en fournir aux villes du voisinage. Mais ces deux conjectures souffrent de grandes difficultez. On ne trouve aucun vestige de ville aux environs de Quarrées; celles qui en sont les plus voisines sont Avalon, Saulieu & Lorme. De ces deux dernières, l'une est très-peu considérable, & l'autre trop éloignée. Avalon n'en est véritablement qu'à deux lieuës; mais outre qu'on n'y a jamais découvert aucun de ces tombeaux, cette ville est plus proche de la carrière que du village de Quarrées: ainsi il n'y a pas d'apparence qu'on ait esté chercher à quatre lieuës, ce qu'on trouvoit à moitié chemin.

Dans cette embarras, M. de Mautour a recours à l'histoire, pour voir si quelque bataille n'auroit pas donné occasion à ce prodigieux amas de tombeaux. Deux événements paroissent favorables à sa conjecture. Après la défaite & la mort d'Abderrame Général des Sarasins, les débris de son armée s'estant joints aux Wandalès, aux Alains & aux Ostrogots, ces barbares défolèrent la Bourgogne, & se rendirent maîtres de Mâcon, de Châlon, de Dijon, d'Auxerre, d'Autun, & de plusieurs autres villes. Or Avalon estant situé entre Autun & Auxerre, il y a tout lieu de croire que ces peuples ravagèrent aussi cette contrée: ces tombeaux qui se trouvent dans Quarrées & dans la campagne voisine, en sont peut-estre une nouvelle preuve.

Le second événement est arrivé au commencement du

xi.^e siècle, dans les années 1003. 1004. & 1005. Henri premier du nom, Duc de Bourgogne, étant mort sans enfants, Landri Comte de Nevers s'empara de plusieurs villes de ce duché. Robert Roy de France, neveu d'Henri & son héritier légitime, entra peu de temps après dans la Bourgogne, prit la ville d'Auxerre, & vint mettre le siège devant Avalon. Cette ville résista pendant trois mois; & soit qu'il ne s'en rendit maître que par la famine, comme le disent quelques historiens, soit qu'il l'ait prise par assaut comme d'autres l'assurent, il est très-probable que ce Prince, pendant un si long siège, perdit beaucoup de soldats, & on pouvoit avoir fait pour les enterrer ce grand amas de tombeaux.

Il se présente d'abord une difficulté embarrassante, c'est que presque tous ces tombeaux paroissent n'avoir jamais servi. M. de Mautour répond, que peut-estre la qualité de la pierre dont ils sont faits, estoit propre à consumer les cadavres en peu de temps. Il seroit aisé d'en faire l'expérience, pour voir si cette conjecture a quelque fondement. Du moins est-il sûr que Pline parle d'une sorte de pierre qu'on trouvoit dans la Troade aux environs de la ville d'Assus, & qui en quarante jours réduisoit les corps en poudre. Quoy qu'il en soit, il faut que cette pierre ait quelque propriété fort singulière, puisque M. de Mautour a appris d'un gentilhomme Bourguignon, homme digne de foy, que les chevaux qui avoient bû dans une de ces tombes qui leur servoient d'abbreuvoir, mouroient presque tous; & que leur ayant fait boire de la même eau dans une auge de bois, il ne leur arriva aucun accident.

Cependant, malgré toutes ces raisons, M. de Mautour croit que Quarrées estoit autrefois un magasin, un entrepôt où l'on avoit conduit de la carrière de Champ-Rotard, des cercueils tout faits, pour estre de-là transportez dans les lieux où on en auroit besoin; & c'est ce qui fait qu'ils n'ont ni caractère ni gravûre, ni aucune autre marque qui prouve qu'ils ayent servi. Ce qui a enfin contribué à le déterminer à prendre ce parti, c'est la lecture d'un ancien manuscrit de la bibliothèque de M. de Savigny, Président à Mortier du Parlement de Dijon, où il

256 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
a trouvé que dans le XIII.^e siècle, il y avoit dans Quarrees & aux environs une multitude considérable de tombeaux de pierre, qui n'avoient jamais esté employez, & qui estoient devenus inutiles depuis que l'usage s'estoit établi d'enterrer les Fidèles dans les églises.

SUR UN MONUMENT

TROUVÉ DANS L'ABBAYE DE FESCAMP.

ON envoya à l'Académie en 1711. la figure d'un tombeau de pierre d'environ deux pieds de long, sur une largeur inégale, qui avoit esté tiré des ruines d'une ancienne chapelle de l'église de Fescamp. On voit au haut de la pierre qui couvre ce tombeau, deux petites croix détachées, à huit pointes, aux flèches de gueules, & on y lit l'épithaphe suivante, au milieu de laquelle est un léopard ou un lion léopardé au champ de gueules, avec ce paroles de l'Ecriture sainte: *Ecce vicit leo de Tribu Juda, radix David.*

En 1711.

M. l'Abbé de Vertot qui lut à l'Académie ses réflexions sur ce monument, les commença par une histoire succinte de l'abbaye de Fescamp, nommée *Fisci Campus*, ou, suivant les auteurs de la basse latinité, *Fiscannum*. Mais sans avoir besoin de remonter à l'antiquité fabuleuse où elle porte son origine, il suffit de dire, par rapport à cette inscription, que Guillaume Longue-épée Duc de Normandie, qui succéda à Rollon vers l'an 931. ayant fait bâtir un château à Fescamp, pour fortifier ce port de mer, transporta à Montivilliers les Religieuses qui possédoient cette abbaye, & établit à leur place des Chanoines réguliers.

Richard I. son successeur, trouvant l'église trop petite pour un lieu où les souverains faisoient leur résidence, jeta les fondements d'un nouvel édifice, qu'il fit construire avec beaucoup de magnificence, enrichit le monastère par le don de plusieurs terres considérables, & choisit dans cette nouvelle église le lieu de sa sépulture & de celle de ses successeurs.

Il est

Il est question maintenant de chercher si ce jeune enfant nommé Robert, dont l'építaphe fait mention, étoit fils d'un Duc de Normandie, & de quel Prince du nom de Richard il estoit issu.

Les historiens de Normandie ne comptent que trois Ducs du nom de Richard. Richard I. qui fut le restaurateur & le bienfaíteur de cette abbaye, Richard II. son fils, & Richard III. son petit-fils. Richard I. eut de Gonnor sa seconde femme huit enfans, cinq garçons & trois filles. L'ainé porta le même nom que son pere, le second fut nommé Robert, & le troisième Mauger. Les deux autres ne sont point nommez dans l'histoire. Richard succéda à son pere, & Robert fut Archevêque de Rouen. Richard II. eut aussi deux enfans mâles, Richard III. & un autre Robert; mais l'un & l'autre gouvernèrent successivement la Normandie: ainsi ce ne peut-estre à ce second Robert pere de Guillaume le Conquéran, que peut appartenir l'építaphe qui parle d'un enfant mort peu de jours après son baptême; elle doit donc estre celle d'un de ces jeunes enfans mâles que l'histoire donne, sans les nommer, à Richard I. On peut repliquer à cela que le pere de ce jeune Prince, nommé dans l'építaphe, est qualifié du titre de Consul, d'où l'on pourroit conclurre qu'il n'estoit peut-estre que le fils de quelque magistrat de Fescamp; mais M. l'Abbé de Vertot fait voir par quantité de témoignages authentiques, que les Princes & les Rois portoient souvent dans ces temps là le titre de Consul. L'empereur Anastase envoya à Clovis, dans une ambassade solemnelle, les marques & les ornemens de Consul. Frédégaire parlant d'une autre ambassade envoyée à Charles Martel par le pape Gregoire, dit: *eo pacto patrato, ut à parte imperatoris recederet, & consulum præfatio principi sanciret.* Charlemagne, dans son Edit de la correction des loix des Lombards, rapporté par M. Baluze sur l'année 801. date des années de son consulat, *consulatûs autem nostri primo*; mais ce qui résout encore plus précisément la question, Richard premier du nom, celui dont on vient de parler, prend le titre de Consul dans l'acte même de la fondation de Fescamp: *idcirco ego Richardus Consul, &c.*

Dans sa
Chronique,
c. 110.

Hist. Tome III.

Kk

La difficulté, qu'on peut tirer des armoiries qui sont gravées sur le tombeau du jeune Prince, est plus embarrassante ; on y voit un lion en champ de gueules, & on sçait que les armes des premiers Ducs de Normandie estoient deux léopards. M. l'Abbé de Vertot prétend que ce n'est pas un lion, quoyqu'il en ait l'apparence, mais un léopard. Il a en effet la tête de front, & montre les deux yeux, & les lions sont toujours représentez de profil ; sa queue est tournée en dehors, celle des lions est retroussée sur le dos ; enfin le champ est de gueules, comme dans tous les écussons des Ducs de Normandie.

Il est vray qu'on lit autour des armes ces paroles, *ecce vicit leo de tribu Juda, radix David*. Mais ne peut-on pas dire que Richard ne les y fit mettre que pour justifier que luy & ses enfants estoient de la race de Rollon, & pour répondre au reproche qu'on avoit fait à Guillaume Longue épée son pere, d'estre né d'un mariage peu différent d'un concubinage, & à luy-même d'avoir épousé la belle Gonnor de la même manière ; ainsi ce verset de l'Ecriture estoit un témoignage formel de la légitimation du jeune Prince, *radix David*.

L'épithaphe, dit M. l'Abbé de Vertot, nous apprend que celui dont elle fait mention, mourut peu de temps après avoir esté baptisé, *indutus vestibis in albis suis*. Nouvelle preuve que ce jeune enfant estoit de la race des Ducs de Normandie, puisqu'il e Rollon son bisayeul avoit gardé l'habit blanc pendant sept jours après son baptême.

Dodon de
S. Quentin.
l. 2. p. 85.

Quoyque la date de la mort du jeune Robert soit effacée, on peut croire qu'elle arriva peu de jours après Pâques, temps auquel, suivant l'usage de ce temps-là, on donnoit le baptême avec beaucoup de solennité. La feste de Pâques arriva apparemment cette année-là dans le mois de Mars, ce qui peut se prouver par les lettres qui restent encore, *L. Marci*. Enfin les croix qui sont au haut de l'épithaphe, & celles qui sont autour du lion, doivent estre regardées comme des symboles de piété ; mais il y a bien de l'apparence que les hachures de gueules, de pourpre & de sinople, ne sont qu'un jeu du graveur : en effet, ces différences n'estoient pas connues au temps où cette épithaphe

fut faite ; on ſçait même que les armoiries ne furent héréditaires en France que ſous le regne de Louis le Gros , & au commencement du douzième ſiècle , & Richard regnoit au milieu du dixième.

R E C H E R C H E S

Sur la ſituation de Trevidon & Prufianum , maifons de campagne de Ferréol , Préfet du Prétoire des Gaules.

TOUT ce qui ſert à éclaircir l'ancienne Géographie , devient précieux à ceux qui ſ'appliquent à cette ſcience , & il arrive ſouvent que des découvertes qui paroiffent d'abord peu conſidérables , conduiſent dans la ſuite les ſçavants à d'autres connoiſſances plus dignes de leur curioſité. C'eſt ce qui a engagé M. de Mandajors à communiquer à l'Académie les lumières que luy a fait naître , ſur le ſujet dont ils ſ'agit , la lecture de quelques vers d'Apollinaris Sidonius. On apprend d'abord dans les ouvrages de ce ſçavant évêque de Clermont , que Ferréol n'eſtoit pas moins conſidérable par ſa naiſſance & par ſes alliances , que par ſes emplois ; né de race Prétorienne , & Préfet luy-même ſous l'empereur Valentinien III. il eſtoit par ſa mere petit-fils de Syagrius , & ſa femme eſtoit fille de l'Empereur Avitus. Ce fut principalement par ſon ſecours qu'Aëtius remporta de ſi grands avantages ſur Attila ; & Thorismond roy des Gots , qui tenoit alors une grande partie du Languedoc , n'abandonna le deſſein qu'il avoit de rompre avec les Romains , que ſur les remontrances de Ferréol.

En. 1714.

Après avoir donné une idée de la naiſſance , des grands emplois & des qualitez perſonnelles de Ferréol , M. de Mandajors paſſe à la recherche de ſes maifons de campagne. Apollinaris Sidonius eſt le ſeul qui en ait fait paſſer les noms à la poſtérité. Trevidon eſt le nom de la première , que Sidonius célèbre dans ſon Poème intitulé , *Proempticon ad libellum* , où après avoir

K k ij

260 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
adressé son livre à ses amis d'Auvergne, il s'explique en ces
termes :

*Horum cum fueris sinu receptus,
Ibis Trevidon ; & calumniosis
Vicinum nimis heu ! jugum Rutenis.
Hic docti invenies patrem Tonanti,
Rectorem, columenque Galliarum,
Prisci Ferreolum parem Syagri,
Conjux Papianilla quem pudico,
Curas participans , juvat labore.*

Et après l'éloge particulier de Papianilla, il poursuit ainsi :

*Hinc te Lesora, Caucasum Scytharum
Vincens , adspiciet , citusque Tarnis ,
Limosum , & solido sapore pressum
Piscem perspicuâ gerens in undâ.
Hic Zeti & Calais tibi adde pennas ,
Nimbosumque jugum fugax caveto ,
Namque est assidue ferax procellæ.
Sed , quamvis rapido ferare cursu ,
Lassum te Vorocingus obtinebit :
Nostrum hîc invenies Apollinarem.*

La seule lecture de ces vers renverse l'opinion de ceux qui pla-
cent *Trevidon* au village de Tréves, qui est à quelques lieues
du Tarn, mais sur la gauche de cette rivière ; car Sidonius nous
donne clairement à entendre que *Trevidon* estoit sur la droite du
Tarn, entre cette rivière & la ville de Clermont , d'où partoît
son livre , puisque ce n'est qu'après avoir vû Ferréol à *Trevidon*,
que son livre doit voir le Tarn & la montagne de Lausère.

L'autre maison de campagne de Ferréol, appelée *Prusianum*,
estoit située sur le bord du Gardon, & sur le chemin de Nîmes.





à Clermont en Auverne. Sidonius en fait mention dans sa 9.^e lettre du second livre, écrite à Donidius. Ce sont, au reste, ces deux passages seuls qui nous apprennent que *Trévidon* & *Prusianum* estoient les maisons de plaisance de Ferréol, comme aussi que *Vorocingus* estoit celle d'Apollinaire, & qui nous indiquent en même temps que les deux dernières, c'est-à-dire, *Prusianum* & *Vorocingus*, estoient situées au bord du Gardon, sur le grand chemin de Clermont à Nîmes, près d'une plaine étendue au bas de plusieurs côteaux chargez de vignes & d'oliviers. Or toutes ces désignations ne sçauroient convenir à d'autre lieu qu'au vallon dans lequel est aujourd'hui la ville d'Alais, capitale du pays des Cevennes.

Pour établir ce sentiment, M. de Mandajors examine & les vers & la lettre de Sidonius, & tout concourt à le convaincre de plus en plus que *Vorocingus*, maison de plaisance de cet Evêque, estoit entre la montagne de Laufere & Nîmes, espace dans lequel se trouve la ville d'Alais, qui, comme on sçait, est située à sept lieues de Nîmes, & à six de la montagne de Laufere, précisément au bas des montagnes des Cevennes, & à l'entrée des plaines du bas Languedoc. Ce que Sidonius adjoint, que ces deux maisons estoient bâties sur les bords du Gardon, sert encore à fortifier le sentiment de M. de Mandajors. En effet, le Gardon ne coule que dans un espace d'environ trois lieues, sur le grand chemin de Nîmes à Clermont; & c'est précisément dans cet espace que se trouve la ville d'Alais, dont les dehors répondent parfaitement à l'idée que Sidonius nous donne de *Prusianum* & de *Vorocingus*.

M. de Mandajors adjoint à tout ce que nous venons de dire, le rapport de deux noms modernes avec ceux de *Prusianum* & de *Vorocingus*, & il est fort tenté de croire que le nom de Bresis, & en latin *Bresium*, que porte aujourd'hui une partie du territoire d'Alais, & que celui de Brocen, en latin *Brocincus*, que porte une paroisse à présent inhabitée, & qui est à deux cens pas de la ville d'Alais, sont deux noms corrompus de *Prusianum* & de *Vorocingus*. L'altération du dernier est presque insensible, &

il n'est pas surprenant qu'en douze siècles, *Vorocingus* soit devenu *Brocincus*, sur-tout en Languedoc. A l'égard du nom de Bressis, M. de Mandajors convient que l'on n'y trouve pas d'une manière si sensible, les vestiges de *Prusianum*; mais outre que l'on ne manque point d'exemples d'une contraction aussi peu considérable que celle-là, il se croit autorisé à la recevoir avec d'autant plus de fondement, qu'il est forcé de chercher *Prusianum* dans le voisinage de *Vorocingus*, puisque Sidonius remarque que ces deux maisons estoient trop près l'une de l'autre pour en faire le trajet à cheval, quoyqu'assez éloignée pour ne pouvoir le faire à pied sans se lasser: distance que M. de Mandajors observe se trouver justement entre Bressis & Brocen.



DE L'ORIGINE DES FEUX DE JOYE.

Les partisans de l'antiquité ont un penchant si naturel à se persuader que les meilleures choses ont pris leur naissance chez les anciens, qu'ils semblent ne consentir qu'avec peine à laisser aux modernes le mérite de l'invention de quelques-unes. Quelque zélé que soit M. Mahudel pour la gloire de ces premiers, il avoue dans un Mémoire lû en 1715, que ce n'est pas chez eux qu'il faut chercher l'origine des Feux de Joye, & que si quelquefois dans les festes publiques, ils allumoient des feux, ce n'estoit que par un esprit de religion.

Le feu, dans les premiers temps, estoit ou un symbole de respect, ou un instrument de terreur. Dieu s'en est servi de ces deux manières pour se manifester aux hommes; ainsi dans l'Ecriture, il se compare tantost à un feu ardent, pour désigner sa sainteté & sa pureté; tantost il se rend visible sous la forme d'un buisson enflammé, ou formidable par des menaces de feu dévorant; quelquefois par des pluyes de soufre; & souvent avant que de parler à son peuple, il s'attire son attention par des éclairs.

*Deuteron 4.
& 9. Isai. 10.*

Psal. 10.

*Strab. lib.
15.*

Lib. 25.

Lib. 8.

Quelques idolâtres, tels que les Libyens & les Persans, ont adoré le feu comme un dieu; les Platoniciens le confondoient avec le ciel, & le regardoient comme l'intelligence divine. Il semble même que les princes payens l'aient pris pour symbole de leur majesté; & si l'Ecriture nous apprend que Dieu marchant, pour ainsi dire, avec son peuple, se faisoit précéder d'une colonne de feu, de même les rois d'Asie, au rapport d'Hérodote, en faisoient porter devant eux. Ammien Marcellin parlant de cette coutume, la fait naître d'une tradition qu'avoient ces rois, que ce feu qu'ils conservoient pour cet usage, & dont ils faisoient porter une portion dans des foyers, estoit descendu du ciel. Quinte-Curce adjoute que ce feu sacré & éternel estoit porté dans la marche de leurs armées à la tête des troupes, sur de petits autels d'argent, au milieu des mages, qui chantoient les cantiques de leur pays.

Cap. 10.

Le feu estoit aussi chez les Romains un symbole de majesté ; mais si du temps de la république & sous les empereurs , on l'employoit dans les festes , c'estoit plustost comme un instrument qui servoit aux cérémonies de religion , que comme une marque particulière de réjouissance. Cette manière d'honorer la divinité par le feu est aussi ancienne que le monde ; le vray Dieu l'a agréée dans les sacrifices qui luy furent offerts par les premiers Patriarches ; il l'a prescrit edans le Lévitique , elle s'est pratiquée dans son temple , & il n'y a pas de doute que l'usage qu'en ont fait les payens dans leurs sacrifices , n'ait esté à l'imitation des Hébreux.

Ce feu éternel conservé avec tant de soin par les Vestales , estoit vraysemblablement une imitation de celuy qui estant tombé du ciel sur une victime qu'offroit Aaron , fut depuis si religieusement entretenu par les prestres au milieu du temple , & qualifié par l'ordre de Dieu même de feu sacré. Les illuminations des idolatres avoient aussi quelque rapport à celle du Candelabre ; à l'exemple des Juifs , ils brûloient des parfums en l'honneur de leurs faux dieux.

Scholiast.
Aristoph. in
Ranis.

Les Grecs , à la feste qu'ils appelloient *Λαμπάς* , allumoient en l'honneur de Minerve , de Vulcain & de Prométhée , une infinité de lampes , en actions de graces de ce que la première de ces divinitez leur avoit donné l'huile ; que Vulcain estoit le premier fabricant des lampes , & que Prométhée les avoit rendu utiles par le feu qu'il avoit volé dans le ciel. Ce jour-là ils célébroient des jeux , dont le spectacle consistoit à voir courir des hommes un flambeau à la main.

Paus. in
Achaic.

L'appareil d'une autre feste qu'ils appelloient *Λαμπτήρια* , & qui estoit dédiée à Bacchus , & placée dans leurs festes immédiatement après la vendange , consistoit en une grande illumination nocturne , & dans une profusion de vin qui se versoit aux passants.

A celles de Cérès instituées chez les Romains , il se consommoit un nombre infini de torches , en mémoire de ce que cette déesse avoit si long - temps cherché sa fille Proserpine enlevée par Pluton , & de ce que par cet enlèvement elle estoit devenue Reine de enfers.

Servius ,

Servius , un des sept Rois de Rome , voulut qu'au temps des semailles chaque bourgade consacraît au repos , un jour auquel on allumeroit dans la place publique un grand feu de paille ; c'est la fête qu'Ovide met sous le nom de *Sementinæ* , ou de *Paganalia*. Le même Poëte , parlant de la solemnité de celle qui se célébroit en l'honneur de la déesse Palès , remarque qu'on avoit coutume de passer trois fois par-dessus les feux de paille qu'on y allumoit , usage que le peuple a retenu du paganisme.

*Dion. Halic.
lib. 4.*

Fast. lib. 1.

*Moxque per ardentis stipulæ crepitantis acervos
Trajicias celeri strenua membra pede.*

Ibid. lib. 4.

Dans le nombre des illuminations qui faisoient partie de la solemnité de plusieurs de leurs autres fêtes ; il n'y en avoit point de plus considérable que celle des jeux séculaires , qui duroient trois nuits entières , pendant lesquelles il sembloit que les Empereurs & les Ediles , qui en faisoient la dépense , voulussent par un excès de somptuosité dédommager le peuple de la rareté de leur célébration. Capitolin dit que l'illumination que donna Philippe dans les jeux qu'il célébra à cette occasion , fut si magnifique , que ces trois nuits n'eurent point d'obscurité.

Ce n'est pas que les anciens ne fissent comme nous des réjouissances aux publications de paix & d'alliance , aux nouvelles des victoires remportées sur leurs ennemis , aux jours de naissance , de proclamation , de mariage de leurs princes , & dans leur convalescence après des maladies dangereuses ; mais le feu , dans toutes ces occasions , ne servoit qu'à brûler les victimes ou l'encens ; & comme la plupart de ces sacrifices se faisoient la nuit , les illuminations servoient à éclairer la cérémonie.

Dans les grands sacrifices qu'on offroit pour la conservation de la République ou de l'Empire , comme les victimes estoient d'un certain nombre de taureaux , il falloit de grands feux pour y jeter plusieurs de ces animaux entiers.

La pompe de la marche des triomphes se terminoit toujours par un sacrifice au Capitole , où un feu allumé pour la consommation de la victime l'attendoit ; mais il n'est fait mention d'aucun autre feu dans ces jours solennels.

Hist. Tome III.

L 1

Tite-Live
Decad. 5. l.
5. On n'a point d'exemple de feu plus remarquable que celui que Paul Émile, après la conquête de la Macédoine, alluma luy-même à Amphipolis en présence de tous les princes de la Grece qu'il y avoit invitez, puisque la décoration luy coûta une année de préparatifs; mais il faut observer que l'appareil n'en ayant esté composé que des dépouilles des vaincus, il ne fit que s'acquitter avec plus d'éclat d'un devoir qui l'engageoit à rendre cet hommage aux dieux qui présidoient à la victoire.

Quelque magnifiques que fussent les buchers qu'on élévoit après la mort des Empereurs, on ne peut pas dire que ce spectacle lugubre ait eu aucun rapport avec les feux de joye.

Il n'y auroit que les feux d'artifice, que nous sçavons avoir esté en usage parmi eux, qu'on pourroit présumer avoir fait partie de leurs réjouissances publiques; mais nous n'en voyons l'employ que dans les machines de guerre propres à porter l'incendie dans les villes & dans les bâtimens ennemis. Nous avons appris d'eux la manière de nous en servir pour les mêmes usages; mais nous les employons encore avec succès dans les feux de joye, malgré le vent, la pluye & leseaux courantes & profondes.

Greg. Tur.
lib. 5. c. 11.
Niceph. Cal.
lib. 3. Depuis les derniers temps du paganisme jusqu'au plus bas siècles du christianisme, on ne peut guères citer d'exemples de feux allumez pour d'autres sujets de réjouissance publique, que pour des cérémonies de religion; encore estoit-ce plustost des illuminations, qui se faisoient ou aux cérémonies de baptême des Princes, comme un symbole de la vie de lumière dans laquelle ils alloient entrer par la foy, ou aux tombeaux des martyrs, pour y éclairer pendant les veilles de la nuit. Le Concile d'Elvire les abolit, à cause des abus qui s'y glissèrent dans la suite; mais l'illumination de la veille de la S.^t Jean-Baptiste, dont la tradition est presque aussi ancienne que la prédiction qu'en a faite Jésus-Christ, s'est toujours conservée, & s'est changée en un feu dont S.^t Bernard faisoit remarquer à ses Religieux, que la cérémonie estoit déjà si universellement pratiquée de son temps, qu'elle s'observoit même chez les Sarasins & chez les Turcs. Pour ce qui est de l'illumination de la Chandeleur, dont le nom a tant de conformité avec les *Λαμπτήρια* des Grecs, on en

Homil. in
fest. Joan.
Bapt.

attribue, mal à propos peut-être, l'institution à une condescendance des Papes, qui pour s'accommoder à la portée des néophytes qui estoient mêlez avec les Gentils, & leur rendre la privation des spectacles moins sensible, changèrent les illuminations de la feste des Lupercales, ou de celle de Cérès, dont la principale cérémonie consistoit en une grande illumination, en celle de la feste de la Chandeleur.

On ne peut donc rapporter l'usage des feux de joye donnez simplement pour spectacles propres à recréer la vue, qu'au temps de l'invention de la poudre à canon, dont on sçait que l'époque est de la fin du XIII.^e siècle, puisque ce sont ces deux inventions dont l'effet a fourni l'idée de toutes les machines, & des artifices qui sont l'agrément de ces feux. Que ce soit directement d'Allemagne, ou originairement de la Chine, que ce premier mobile de toute l'artillerie nous vient, il est certain que ce sont les Vénitiens qui l'ont mis les premiers en usage contre les Génois à la bataille de Chiozza.

Mais les Florentins & les Siennois sont ceux à qui est dûe, non seulement la gloire de la préparation de la poudre avec d'autres ingrédients pour divertir de loin les yeux, mais encore celle de l'élévation des machines & des décorations propres à augmenter le plaisir du spectacle. Ils commencèrent à en donner des essais aux festes de Saint Jean-Baptiste & de l'Assomption, sur des édifices de bois qu'ils élevèrent à la hauteur de plus de quarante brasses, & qu'ils ornèrent des statues peintes, de la bouche & des yeux desquelles il sortoit du feu.

Cet usage passa de Florence à Rome, où à la création des Papes, on fit voir d'abord des illuminations de pots à feu du haut du chasteau S. Ange. La Pyrothechnie depuis ce temps-là est devenue un art cultivé dans tous les pays, qui selon qu'on a sçu se servir des secours de l'architecture, de la sculpture & de la peinture, a donné lieu à un nombre de descriptions de festes publiques, qui ne laissent pas de faire toujours plaisir à ceux qui les lisent, mesme sans y avoir assisté.



DE LA POESIE DES CHINOIS.

MFRERET, qui a beaucoup médité sur la langue, & particulièrement sur la poésie des Chinois, traita séparément ce dernier article en 1714. par un Mémoire dont voici la substance.

La langue Chinoise est la plus musicale & la plus harmonieuse de toutes celles que nous connoissons, puisque les mots qu'elle employe sont varieés, non-seulement par les temps plus longs & plus courts dans lesquels on les prononce, mais encore par l'élevation & l'abaissement fixe de la voix, & par diverses inflexions de tons semblables à celles de notre musique. Néanmoins les Chinois n'ont jamais connu la versification cadencée par l'arrangement de ces tons musicaux; leur poésie a seulement esté consacrée par le nombre des syllabes, & dans la suite on y a adjouté la rime.

Ces premiers vers mesurez estoient toujours composez de quatre mots ou syllabes; car les mots Chinois se prononcent en un seul temps. En voici un exemple tiré du *Chi-Kine* ou recueil de vers, un des livres classiques, dans lequel Confucius avoit ramassé plusieurs poésies anciennes. Ces vers sont du Roy *Voëne Vanh*.

Voëne. Khéou. chéne. miéne.

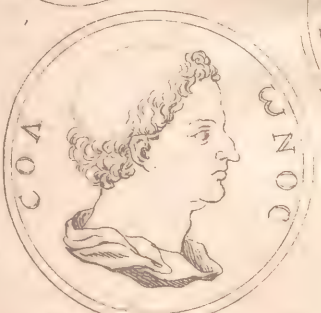
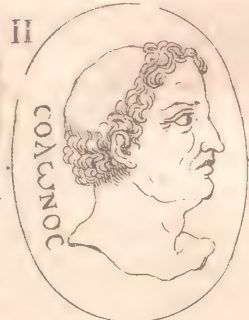
Lonh. Chée. nâne. piéne.

Tèhi. tsôo. i. chingh.

Tèhiou. Hàï. tsiné. Kiéne.

C'est-à-dire, pendant que le dragon & le serpent se taisent, on n'y voit point de différence, mais au premier sifflement qu'ils poussent, on commence à les distinguer.

Les vers sont aujourd'huy d'un nombre impair de syllabes, de cinq, de sept, ou de neuf; & les anciens vers de quatre syllabes sont absolument méprisez. Ils sont rimez; & quoique les Chinois ne distinguent point, comme nous, les rimes maf-



culines & féminines , il n'y a pas moins d'artifice dans la façon de les entremêler dans les pièces de vers en rimes variées ; car les Chinois ont d'assez longs morceaux de poésie sur une même rime , & ce genre de versification est fort estimé.

Les stances sont toujours composées d'un nombre pair , de quatre , de six , de huit , de dix ou de douze vers , mais dont les rimes se disposent & s'entremêlent différemment. En général , on fait toujours rimer ensemble le premier & le dernier vers ; dans les quatrains , le premier & le quatre , le deux & le trois riment l'un avec l'autre ; dans les sixains , le premier , le quatre & le six riment ensemble , le second rime avec le troisième , & le cinquième ne rime point ; car c'est encore une règle générale , que le pénultième vers est libre , lorsque celui qui le précède rime avec le dernier.

Dans le huitain , le premier , le quatre , le cinq & le huit riment ensemble ; le deux rime avec le trois , & le six avec le sept , ainsi le huitain suit la règle des quatrains. Dans le dixain , le premier , le quatre & le dix riment ensemble ; le deux rime avec le trois , le cinq avec le huit , & le six avec le sept ; le neuvième est libre. Pour les douzains , le premier , le quatre , le neuf & le douze riment ensemble ; le deux rime avec le trois , le cinq avec le huit , le six avec le sept , & le dix avec le onze.

Voici l'exemple d'un huitain , avec la traduction , c'est un éloge du faule tiré d'un Roman Chinois , que le S.^r Hoanghe Chinois avoit commencé à traduire en françois.

Loñ lⁱ hhoàng y t^o kú chⁱ
 iàò in^é siou cha iàò thào hhoà
 iⁱ tiene chine hhéne ioû hiène hhoà
 kⁱ toáne gioû hhoène p^ou foáne kⁱ
 néune s^e p^e th^oon in^e ioû kⁱ
 hhóa moê tchouang hiáa khⁱ v^on fzeu
 j^u hô pou t^{ai} tehune tsâne fzeu
 i^e i^e tchi tchi tzeu thón chⁱ

L l iij

A peine la saison du Printemps est venue, que le Saule couvre d'une robe verte la couleur jaune de son bois. Sa beauté fait honte au pêcher, qui de dépit arrache les fleurs qui le portent & les répand sur la terre; l'éclat des plus vives couleurs ne peut se comparer aux graces simples & touchantes de cet arbre. Il prévient le Printemps, & sans avoir besoin des vers à soye, il revest ses feuilles & ses branches d'un duvet velouté que cet insecte n'a point filé.

L'on s'est approché dans cette version du tour de la langue Chinoise, autant que nostre langue a pu le souffrir.



De la différence des Cuirasses & des Cottes d'armes.

COMME les cuirasses & les cottes d'armes ne sont plus en usage depuis quelques siècles, on confond souvent ces deux sortes d'armures, & les historiens eux-mêmes n'en parlent pas toujours d'une manière qui apprenne à les distinguer. M. l'Abbé de Vertot prétend qu'elles n'avoient entr'elles aucun rapport ; & dans un Mémoire qu'il lut sur ce sujet à l'Académie en 1711. il s'attache à en prouver la différence, par la matière dont elles estoient composées, par leur figure & par leur usage. Il commence par la cuirasse, & il la définit, après le dictionnaire de l'Académie Françoisse, la principale partie de l'armure qui est ordinairement de fer, & qui couvre le corps pardevant & par derrière, depuis les épaules jusqu'à la ceinture. Chez les Grecs & les Romains on connoissoit de trois sortes de cuirasses ; il y en avoit qui n'estoient faites que de toile & de drap battu & picqué ; quelques-unes estoient de cuir, & les autres de fer. Pour ce qui est des premières, Pline assure qu'elles estoient composées de plusieurs doubles battus & picquez ensemble : telle estoit la cuirasse d'Alexandre, au rapport de Dion de Nicée, & celle de Galba dont il est fait mention dans Suétone, qui parlant de la sédition qu'excita à Rome la révolte d'Othon, dit *Loricam tamen induit linteam, quamquam haud dissimulans parum adversus tot mucrones profuturam*. Saumaïse, dans ses observations sur Lampridius, remarque qu'on avoit autrefois inventé cette armure pour le soulagement des soldats : *quod mirâ utilitate ad levamen corporis, armorum ponderi ac asperitati subjecit antiquitas*. On peut adjoûter qu'il y a bien de l'apparence que ces cuirasses de lin & de toile n'empêchoient pas qu'on ne mît par dessus des cuirasses de fer. On peut même croire que les anciens avoient donné aux premières le nom de *Subarmale* ; & c'est dans ce sens qu'on peut expliquer le passage de Spartien, qui dit en parlant de Sévère : *cum Romam Severus venisset, prætorianos cum subarmalibus inermes sibi jussit occurrere*. Mais il n'estoit pas toujours

Lib. 8. c. 48.

Chap. 56.

nécessaire d'avoir d'autres cuirasses que celles de lin & de toile, puisqu'il y en avoit de si bien faites, qu'elles estoient à l'épreuve des traits. Nicétas dans la vie de l'empereur Isaac I. rapporte que l'empereur Conrad combattit long-temps sans bouclier, couvert seulement d'une cuirasse de linge. La seconde espèce de cuirasse estoit de cuir, & c'est celle que Varron appelle *pectorale corium*. Tacite nous apprend que les chefs des Sarmates s'en servoient quelquefois : *id principibus ac nobilissimo cuique tegmen, ferreis laminis aut præduro corio confertum*. Cependant le fer estoit la matière la plus ordinaire des cuirasses. Les Perses appelloient les soldats qui portoient ces sortes de cuirasses, *clibanarios*, du mot *clibanum*, qui signifioit une *tuile de fer*; apparemment parce que ces cuirasses estoient faites d'une plaque de ce métal : *centum & viginti millia equitum fudimus*, disoit dans le sénat Sévère Alexandre, en parlant de la victoire qu'il avoit remportée sur les Perses, *Cataphractarios, quos illi clibanarios vocant, decem millia in bello interemimus*. Mais leur trop grande pesanteur fit qu'on les changea bientôt pour des cuirasses composées de lames de fer, couchées les unes sur les autres, & attachées sur du cuir ou de la toile. A celles-ci on substitua dans la suite la cotte de maille & l'haubergeon; terme qui ne signifie qu'une armure plus ou moins longue, faite de chaînettes de fer ou de mailles entrelacées. Il paroît que ce que rapportent les anciens, que la cuirasse ne passoit pas la ceinture, quoyque la frange dont elle estoit bordée descendoit jusqu'aux genoux.

Pour la cotte d'armes, M. de Vertot prétend que c'estoit un habillement militaire, qu'on mettoit par-dessus la cuirasse, comme un ornement pour distinguer les différents partis, & le soldat du Général. On l'appelloit chez les anciens *Chlamys*, *paludamentum*, *sagum*; & si l'on en croit la plupart des auteurs, ce n'estoit qu'une draperie ouverte de tous costez, & qui s'attachoit sur l'épaule droite avec une boucle ou ardillon. Macrobe rapporte que les anciens comparoient la Mappemonde à une cotte d'armes: *veteres omnem habitabilem terram extentæ chlamydis similem esse dixerunt*. Plutarque adjoûte qu'Alexandre le Grand vit avec plaisir le plan que les architectes avoient fait de la ville d'Alexandrie,

Hist. lib. 1.
pag 79.

Lamp. in
Alex.

In Somn.
Scip. lib. 2.
cap. 9.

In Alex.

d'Alexandrie, qui avoit la figure d'une cotte d'armes Macédonique. Ce qui prouve encore que les cottes d'armes chez les Romains, ainsi que chez les Grecs, n'étoient qu'une draperie qui n'étoit pas fermée, c'est que Néron, au rapport de Suétone, s'en servoit pour berner & faire sauter en l'air ceux qu'il rencontroit la nuit dans les rues: *Ferebatur & vagari noctibus solitus, atque invalidum quemque obviorum, vel potulentum corripere, ac distento fago impositum in sublime jactare.*

In Othone.

Un passage de Suétone détermine encore plus précisément la forme de la cotte d'armes des Romains. Cet auteur rapporte qu'un Centurion nommé Cornelius, étant venu à Rome demander le Consulat pour son Général, & voyant que ses sollicitations étoient infructueuses, leva sa cotte d'armes, & montrant la garde de son épée, dit, voilà de quoy vous obliger à m'accorder ma demande, *rejecto sagulo, ostendens gladii capulum, non dubitasse in curiâ dicere, hic faciet si vos non feceritis.* On voit par ces paroles, que la cotte d'armes couvroit les armes de cet officier, & qu'il fut obligé de la relever pour faire voir son épée; ce qui ne peut pas convenir à la cuirasse. Ces cottes d'armes, comme nos écharpes à présent, servoient à distinguer les soldats de chaque parti. Celles des Empereurs & des Généraux d'armée se nommoient *Paludamentum*, & celles des soldats *Sagum*. Les officiers en avoient de fort longues & de fort riches; mais le Général étoit le seul qui eût le privilège d'en porter une de pourpre: il la prenoit en sortant de la ville, & il la quittoit avant que d'y entrer. A l'égard des sayons ou cottes d'armes des Germains, ils ne leur venoient que jusqu'aux hanches. Tacite dit en parlant de ces peuples, *tegmen omnibus sagum, fibulâ, aut si desit, spinâ confertum.* Cluvier nous a conservé la forme de cette cotte d'armes, qui étoit une espèce de manteau qui descendoit jusqu'aux hanches, & qui étoit attaché par-devant avec une agraffe ou une petite cheville. Nos François néanmoins, quoyqu'originaires de la Germanie, avoient coutume de porter ces manteaux plus longs. Le Moine de S.^t Gal dit que c'étoit un manteau qui descendoit par devant & par derrière jusqu'à terre, & qu'à peine par les costez touchoit-il les

De moribus German.

genoux. Dans la fuite la cotte d'armes des Gaules qui estoit beaucoup plus courte, devint à la mode, comme plus propre pour la guerre, au rapport du même auteur, *quia bellicis rebus aptior videretur ille habitus*. Quelques siècles après, Charlemagne rétablit l'ancien usage. Il paroît cependant que sous Louis le Débonnaire on estoit revenu à la cotte d'armes des Gaulois, & qu'on la portoit toujours par-dessus les cuirasses.

Enfin, on ne peut pas donner une idée plus juste de ces cottes d'armes de nos anciens François, qu'en disant qu'elles ressembloient aux tuniques des Diacres; c'est ainsi qu'elles sont représentées sur les bas-reliefs, sur les tombeaux & sur les sceaux; & on voit par le témoignage de nos Historiens, que les François, ainsi que les Grecs & les Romains, ont toujours porté les cottes d'armes par-dessus leurs cuirasses. Ce qui prouve que ces deux pièces ont été considérées dans tous les temps comme des choses très-différentes.



R E M A R Q U E S

Sur quelques singularitez de la ville de Paris.

Les antiquitez de la Grece & de l'Italie n'occupent pas toujours ceux qui aiment cette sorte de science ; & si leur patrie ne leur offre pas aussi souvent que Rome & Athènes , des monuments dignes de leur curiosité , elle leur en présente quelquefois qui méritent leur attention. Le public a vû de quelle manière M.^{rs} Baudelot & de Mautour ont éclairci ceux qu'on déterra en 1710. dans l'église de Paris , & le dernier de ces deux Académiciens a encore communiqué à la Compagnie ses remarques sur quelques autres singularitez de cette ville.

En 1717.

Ses premières réflexions roulent sur le nom de Paris , que quelques auteurs ont cru sans fondement venir de la déesse Isis. Pour détruire cette fable , il commence par l'histoire de l'établissement & du progrès du culte d'Isis chez les Romains. Il fait voir combien ce culte , en différentes rencontres , a trouvé d'oppositions dans l'esprit des sages magistrats de cette République , aussi-bien que dans celui de plusieurs Empereurs , qui ne s'apercevoient que trop du libertinage qu'introduisoient parmi les femmes , les mystères secrets de cette déesse Egyptienne. De-là vint qu'à plusieurs reprises , ils jugèrent à propos de faire démolir ses temples , d'abattre ses statues & de renverser ses autels ; mais le peuple charmé des superstitions étrangères , s'opiniâtra toujours à maintenir celles d'Isis , si contraires aux bonnes mœurs. On le vit , au mépris des ordonnances , rebastir ses temples & remettre sur pied ses autels. Le Sénat fut obligé de fermer les yeux sur cette désobéissance , & de tolérer un abus auquel il n'estoit plus en estat de remédier.

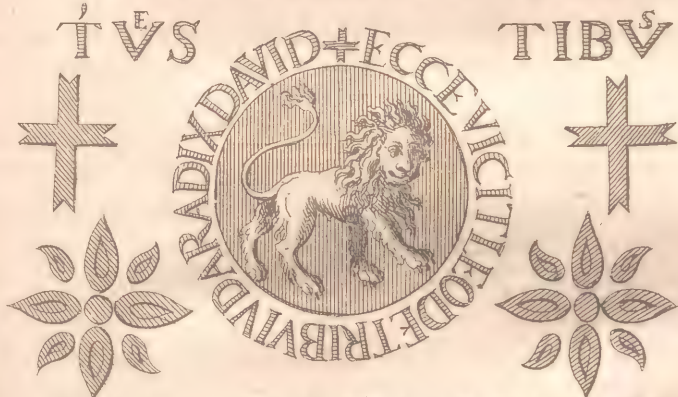
M. de Mautour examine ensuite si le culte d'Isis a esté apporté dans les Gaules par les Romains , depuis qu'ils s'en furent rendus les maîtres ; comme aucun auteur n'en fait mention , il ne croit pas qu'on puisse raisonnablement avancer que les Gaulois , & sur-tout les Parisiens , ayent jamais connu ni adoré cette

déesse. Il n'en pas plus naturel, selon luy, de s'imaginer que cette divinité ait passé chez eux par le commerce qu'ils pouvoient avoir par eux mêmes avec l'Egypte, puisque le silence unanime des historiens sur ce sujet est presque une preuve du contraire.

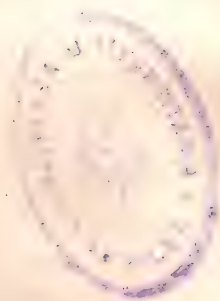
Du culte d'Isis, M. de Mautour passe à celui de Cybèle. Il marque en quel temps & de quelle manière cette déesse fut reçue chez les Romains, après quoy il fait voir qu'elle a aussi esté réverée dans l'ancien Paris & dans toutes les Gaules; ce qu'il justifie par plusieurs monuments qui y représentent encore cette divinité. Il combat vivement l'étymologie du nom de Paris; *παρις* l'*ἰσίδος*, qu'il traite de chimère, inventée par les auteurs modernes qui ont écrit des antiquitez de cette ville, & qui n'ont fait que se copier les uns les autres. Enfin il adjointe que ce qui a pû donner un nouveau cours à ce faux préjugé, c'est la dissertation du P. du Molinet, qui, après avoir rappelé tout ce qui avoit esté avancé sans aucune raison par du Breuil & par Malingre, sur la déesse Isis, par rapport au nom de Paris, a cru avoir trouvé la preuve de leur système dans la découverte d'une belle tête antique de bronze, déterrée dans les démolitions d'une vieille tour de la maison de feu M. Berrier près S.^t Eustache. M. de Mautour relève l'erreur du P. du Molinet, & fait une description exacte de cette même teste, qui estoit dans le cabinet de M. Girardon. Au seul aspect de sa couronne de tours, symbole ordinaire de Cybèle, il est persuadé que ce ne peut estre que cette déesse; Isis n'ayant jamais esté représentée avec cet ornement de tête, comme ses statues & les médailles sur lesquelles elle est gravée en font foy. Il vaut mieux avouer que l'étymologie du nom de Paris nous est inconnue, que d'en donner une aussi absurde & aussi chimérique. Pour la trouver, il faudroit avoir une connoissance parfaite de l'ancienne langue des Celtes ou Gaulois, & on l'ignore aujourd huy. C'est cependant dans cette langue seule qu'on pourroit découvrir l'origine du nom de *Parisi*, aussi bien que de celui de *Senones*, de *Bituriges*, de *Lemovices* & d'une infinité d'autres, dont il est impossible de rendre raison.

Après tout, poursuit M. de Mautour, la ville de Paris qui

† SVB HOC TVMVLO †
 QVIESCVNT MEM
 BRAPVERI ROTBTI
 FILII CONSVLIS RICAR
 DQICVSVSCEPT ESSET
 DE SACROFONTE IN D
 T^EVS TIBV



IN ALBIS SVIS PERRE
 XITAÐ DOMINVM
 L MARCI
 REQVIESCAT ANI
 MACIVS IN XPI NO
 MINE AM



s'estoit d'abord appelée *Lutetia*, prit par la suite le nom du peuple dont elle estoit la capitale, ainsi que plusieurs autres villes des Gaules; telles que sont, par exemple, *Turones*, *Senones*; & elle commença à s'appeller tantost *Parigium*, tantost *Parisius*, indéclinable, & souvent *Parisii*, *Parisiiorum*: fait que prouvent également les anciennes monnoyes du pays, les titres & les historiens.

M. de Mautour examine ensuite ce que c'est que cette figure antique de pierre, de douze pieds de hauteur, & de plus de deux pieds de diamètre, posée à l'entrée du parvis de Nostre-Dame, presqu'en face de la porte de l'Hostel Dieu, & qui a passé jusqu'ici pour estre la figure d'Esculape le dieu de la Médecine. Il prétend que l'un des premiers qui ait donné lieu à cette opinion, est Rodolphe Botérée ou Raoul Boterais Avocat au Parlement, & auteur d'un Poëme latin intitulé *Lutecia*, imprimé à Paris en 1611. & où il parle ainsi de cette figure:

. . . . Statua illa referre videtur
Barbigerum, libros fert dextera, comprimit angues
Pes geminos, quales Nili prædantur in undis

.
Talis erat sculptus priscis Epidaurius annis,
Et veteri in saxo nunc talem agnoscimus illum.

En quoy il a esté suivi par du Breuil, par Malingre, & par tous ceux qui ont depuis traité des antiquitez de Paris; mais pour montrer le peu de solidité de ce sentiment, il ne faut que se souvenir que Childebart, imitant la piété de Clovis son pere, ordonna en 554. par un Edit solemnel, l'entière destruction de tout ce qui restoit de temples, de statues, d'autels & autres marques du paganisme, non seulement dans Paris, mais encore dans toute l'étendue du royaume: ainsi quelle apparence qu'en 600. lorsque S.^t Landri fit bâtir l'Hotel-Dieu, on se fut avisé d'élever à l'opposite d'un lieu consacré par la piété de ce saint évêque, une figure d'Esculape que les payens reconnoissoient pour le dieu de la Médecine & la divinité tutélaire des malades?

M. de Mautour se sent un grand penchant à croire que cette prétendue figure d'Esculape représente un ancien Maire du Palais de nos Rois de la première race dans le VII.^e siècle, nommé par nos historiens latins *Erchenaldus*, *Erchenoaldus*, *Erchanvaldus*, & par nos François, *Erchenvald* & *Archambauld*. Pour appuyer cette opinion nouvelle, il a recours à l'Histoire, & après avoir fait voir quel estoit ce Seigneur, & estre entré dans le récit de ses vertus, dans le détail de ses emplois, de ses libéralitez & de ses alliances, il conclut que ce n'est pas sans fondement, ou du moins sans beaucoup de vraysemblance, que ce monument a pû estre érigé en son honneur. Nos anciens historiens parlent tous avec éloge de ce grand homme, qui estoit universellement chéri dans le royaume par ses belles qualitez, & sur-tout par sa piété. M. de Valois remarque même, qu'après la mort de Grimoald & de Flavat, l'un Maire du Palais dans l'Austrasie, & l'autre dans la Bourgogne, Erchambauld fut en même temps Maire de ces trois royaumes, ce qui n'estoit point encore arrivé avant luy : *Toti Franciæ sub nomine Majoris domûs aliquamdiu imperitavit, quod ante eum acciderat nemini.*

C'est encore, dit M. de Mautour, le défaut d'inscription qui a donné lieu à deux opinions différentes au sujet de la figure équestre d'un de nos Rois, que l'on voit dans l'Eglise de Paris; les uns attribuant cette figure à Philippe le Bel, après la bataille de Mons-en-Puele en Frandres, l'an 1304, les autres à Philippe de Valois, après la bataille de Cassel, en 1329. Mais comme ni les uns ni les autres ne se sont accordez sur le véritable motif & les circonstances de ce monument, ce qui estoit néanmoins le point qui méritoit d'estre éclairci par l'histoire des Princes mêmes, pour voir auquel des deux le monument doit estre attribué; après une recherche & une discussion exacte des différents passages des historiens, il l'adjudge à Philippe le Bel, que ce monument représente justement dans le même état qu'il fut surpris dans sa tente par l'ennemi, & qu'il fut obligé de remonter à cheval, sans avoir eu le loisir de prendre d'autres armes que son casque, ses gantelets & son épée. Ce fut dans cet instant

que Philippe le Bel voyant sa personne en danger , fit le vœu dont parlent les historiens , & voulut être représenté dans la même posture qu'il s'étoit trouvé alors , tout désarmé au milieu de ses ennemis ; ce qui est bien contraire à l'opinion du vulgaire , qui s'est imaginé sans aucun fondement , que cette statue n'avoit été placée dans l'Eglise de Paris , qu'à cause que ce Prince y estoit entré à cheval , & tout armé , à son retour de cette expédition.

La troisième opinion vulgaire que M. de Mautour combat , concerne une prétendue figure de Cérès que l'on assure être posée au haut du pignon de l'église des Carmelites du fauxbourg Saint Jacques. Ce sentiment est fondé sur le témoignage de quelques auteurs modernes , qui ont écrit , mais sans preuve , que cette église , connue auparavant sous le nom de Notre-Dame des Champs , avoit été anciennement un temple de Cérès. M. de Mautour oppose à ce témoignage hazardé , celui de ses propres yeux. Il a voulu s'éclaircir par luy-même de la vérité ; & après avoir examiné plus d'une fois cette figure avec des lunettes de longue vue , il a aperçu distinctement que cette statue est de pierre , qu'elle a le visage d'un jeune homme sans barbe , & qu'elle est vêtue d'une draperie depuis le col jusqu'aux pieds ; la tête est nue , penchée sur l'épaule gauche , & a des cheveux fort courts. Derrière la tête il y a cinq grandes pointes de fer , qui sortent d'une grosse branche qui sert à soutenir la figure , & qui la traversent. De la main gauche elle tient des balances ; dans chacun des bassins on voit une petite figure d'enfant , & celui du côté droit descend plus bas que l'autre. Au haut de la pointe du pignon on lit en chiffres Romains M. DC. V. qui est l'époque de la construction du mur , aussi-bien que de la position de la figure. Tout cela fait juger à M. de Mautour , que cette figure ne représente autre chose que Saint Michel , qui pèse les âmes dans une balance.

La quatrième observation roule sur une borne qu'on voit au bas du pont Saint Michel , dans le carrefour de la rue de la vieille Bouclerie ; borne à laquelle quelques-uns de nos historiens ont donné le nom de statue , prétendant que la tête représentée au haut de cette borne , est celle de Jean le Clerc , que les tour-

geois de Paris firent poser l'an 1436. au bas du pont S.^t Michel, contre la maison angulaire des ruës de la Harpe & de Buffy, en haine de la trahison de ce Jean le Clerc, qui l'an 1418. livra la porte de Saint Germain aux Bourguignons & aux Anglois, confédérés contre le roy Charles VI. C'est un plaisir de voir les contradictions où nos historiens tombent, au sujet de ce monument ; les uns voulant qu'il ait esté posé par dérision, & pour charger la mémoire de ce le Clerc d'une perpétuelle ignominie ; les autres au contraire soutenant que ce fut pour honorer ce traître. Les deux sentiments sont également insoutenables ; ils n'ont pour fondement qu'une tradition populaire, & M. de Mautour prouve sans peine que cette borne ainsi figurée, n'est que le pur effet du caprice d'un ouvrier. Il adjoute que le mâçon qui rebâtit en 1701. cette maison pour l'Hostel-Dieu, ayant remarqué que la borne ancienne estoit terminée par une face humaine, crut apparemment qu'il y avoit-là du mystère, & luy en substitua une autre sommée d'une tête à peu-près semblable, qui est celle que l'on y voit aujourd'huy.

La cinquième & dernière observation de M. de Mautour, regarde un monument auquel bien des gens feroient peu d'attention ; ce sont ces grandes pierres de deux pieds & demi de hauteur, & d'environ trois pieds de largeur, taillées en manière de gradins, attachées & cramponnées contre les murs, & à côté des portes cochées de certaines grandes maisons anciennes, sur-tout dans la Cité. Tant que ces pierres subsisteront, dit M. de Mautour, on se souviendra de la simplicité de nos peres, & du temps auquel les magistrats & leurs femmes n'avoient pour tout équipage que des mules, sur lesquelles ils montoient à leurs portes avec le secours de ces gradins.



LETTRE DU CARDINAL BESSARION,

sur la querelle des Philosophes du quinzième Siècle.

ON a donné à la fin du second volume des Mémoires de l'Académie, une dissertation historique de M. Boivin le cadet sur la fameuse dispute qui s'éleva dans le xv.^e siècle entre les sectateurs de Platon & ceux d'Aristote, pour la préférence de la doctrine de leurs maîtres. Un des plus précieux monuments de cette dispute, c'est la lettre que le cardinal Bessarion écrivit sur ce sujet à Michel Apostolius. Mais comme l'auteur de la dissertation n'avoit rapporté cette lettre qu'en françois, & qu'on n'en a jamais imprimé le texte grec, les sçavants le trouveront ici avec d'autant plus de plaisir, qu'il a été revû par M. Boivin sur plusieurs anciens exemplaires, & qu'il y a joint de petites notes & une traduction latine.

Βησσαρίων * Καρδινάλις
Μιχαήλ τῷ Ἀποστόλῃ,
τὰ βελτίω φρονεῖν.

Bessarion Cardinalis Michaëli
Apostolio, meliora sapere.

* Βησσαρίων
Καρδινάλις, ὁ
ἐστὶ Μιχαήλ,
Μιχαήλ τῷ
Ἀποστόλῃ Βη-
σσαρίων, fol. e. v.
C. Reg. 3064.
fol. 342.

Ἀφίκετο εἰς ἡμᾶς βρα-
δυτέρον μὲν ἢ αὐτὸς ᾤου,
μᾶλλον δ' ἐπεξεργασμένα, ἃ
καὶ Θεοδώρου τῆ Γαζῆ Πλή-
δωνι συνιστάμενος συνήγαγας.
Ἀνδρόνικος γὰρ ὁ Καλλίστου,
πρότερον αὐτὰ * ἑξήτακως ἐ-
διδρακωνίσας, οὕτως αὐτὰ τε
καὶ τὰ ἑαυτοῦ ἡμῖν πέποιθεν.
τὴν μὲν οὖν ὁρμήν σου, ἐ-
πεὶ Πλάτωνί τε καὶ τοῖς ἀδελφ-
νοῖς εὐνοϊκῶς ἔχεις, ἡγάδημεν
τῇ ᾗ τῆς συνηγορίας τρόπου,
οὐκ ἐπ' ἡγήσειμεν. οὐ γὰρ λοιδο-
Hist. Tome III.

Venerunt ad nos tardius
quàm ipse putaveras, at
magis elaborata, ea quæ contra
Theodorum Gazam pro Pletho-
ne scripsisti. Andronicus enim
Callisti F. prius à se examinata
& discussa, ea demùm nobis &
sua ipsius simul misit. Ac nos
animum quidem tuum, & te
quod Platoni Platonisque secta-
toribus bene velles, mirati fu-
mus: quod autem eo modo cau-
sam illam defenderes, non lau-
dāvimus. Non enim adversa-

* ἑξήτακως
τε C. 3064.

N n

rium objurgando, sed probationibus & argumentorum vi, tum amico patrocinandum, tum inimicus propulsandus. Quamobrem si quid Pletho Aristotelem, si quid Theodorus Plethonem laceffivit, si quid tu-te ipse Theodoro maledixisti, omnia ea, præterquam oportebat & æquum erat, dicta esse mihi videntur. Neque enim fas est maledici sive Aristoteli, qui tot bonorum author nobis fuit, sive Plethoni, sapienti & reverâ magnæ indolis viro; nisi fortè aliquis hunc dicat, eo quod primus maledixerit, etiam remaledicentibus excusationem aliquam præbere Theodorus quoque, vir primarius inter hodiernos Græcos, dignus minimè est qui abs te male audiat, ab homine adhuc juvene jam feniore, & ab eo qui logicas argumentationes ac disciplinas nondum rite attigit, homo per omnes sapientiæ ac doctrinæ partes pervagatus; præfertim autem ubi de ejusmodi theorematibus quæstio est, quæ ut Philosophicorum omnium maxima sunt, ita necesse est ut vulgi captum superent, nec de his seu dicere seu saltem quid perfectè intelligere is possit, qui non in Philosophiâ multum operæ posuerit, nec disciplinis ap-primè eruditus sit.

* πὲ ἀβεβῆ δὲ
Cod. 3064.

* γὰρ ἔπει σὺ.

* οἷός τε. C.
3064.

* ἀρξασθαι.
Cod. 3064.

εἰς τὸ ἀντιδίκου, ἀλλ' ἀποδείξει & λογικῆς ἀνάγκης τὰ τε φίλω συνηγορητέον, τὸν τ' ἐχθρὸν ἀμυντέον. ὥστε & εἰ τι Πλήθων Αἰριστοτέλη παρεπηλάκισεν, εἰ τι * τε Θεόδωρος Πλήθωνα, * εἰ τι τε σὺ Θεόδωρον κακῶς εἴρηκας, πάντα ἡμῖν ὡρᾷ τὸ δέον τε & εἰκὸς εἰρημνῶα δοκεῖ. οὔτε γὰρ Αἰριστοτέλης * οἷός τοι δοξέσθαι. τοσούτων ἡμῖν ἀγαθῶν ὑπάρξας οὔτε Πλήθων, σοφός τε & μεγάλῃς τὰ ὄντι εὐφυίας ἀνὴρ, εἰ μήπου τις εἴποι, τὰ λοιδοριῶν * ἀρξάμην, καὶ τοῖς ἀμυνομένοις συγινώμην τινὰ ὡρᾷ χεῖν. Θεόδωρος τε τῷ νυνὶ Ἑλλήνων ἐν τοῖς παρό- τοις ὧν, ἤκιστα κακῶς ἀκούει ὡρᾷ σοῦ ἀξίος, καὶ ταῦτα νέου τε ἔτι ὄντος, ἤδη παρῆντος, καὶ μήπω λογικῶν ἀποδείξεων καὶ ὑποθέσεων καὶ τρόπων ἡμέ- νου, δὲ πάσης ἡκὼν σοφίας τε καὶ ὑποθέσεως ἀνὴρ & μάλιστα ὅτε παρὰ τοιούτων ἐστὶ θεωρημάτων ἢ ζητησῖς ἀπερ, αἵτε δὴ μέγιστα τῷ ἐν πάσῃ φιλοσοφίᾳ ὄντα, τὴν τε τῷ πολλῶν ἐξὶν ὑπερβαίνην ἀνάγκη, & μὴ εἶναι παρὰ τούτων ἢ εἰπεῖν, ἢ τι γουὺ ἀκριβῶς ἐννοῆσαι, μὴ πολλὰ παρὰ τὴν σοφίαν πονήσαντα, καὶ τὰς ὑποθέσεις ἀκριβοτάμην.

Ἡ χθελὼν μὲν οὐδ' ὑπὸ σοῦ
 * Θεόδωρον ἀμαθίας ἐκ-
 κλημένον. τὸ δ' καὶ * Ἀρι-
 στοτέλει αὐτὸν, πάσης ἡμῖν ὀπι-
 στήμης καθηγούμενα, ταυτὸ τοῦ-
 το παθεῖν, ἀμαθῆ τε, & κα-
 κοήθη, & λῆρον, ἀχάριστον τε
 ὑπὸ σοῦ κληθῆναι, φεῦ, πᾶ-
 σαν ἔδοξε μοι ὑπερβαίνην θρα-
 σύτητα τε καὶ τόλμην. μόλις
 ἀκούων, μᾶλλον δ' ὅτι ἀ-
 κούην ἀνέχομαι αὐτῷ Πλήθω-
 ρος, ἀνδρὸς τοιούτου, τοιαῦ-
 τα εἰς Ἀριστοτέλῳ ἀπορρίπ-
 τοντος· μήτοι γε σοῦ, μήπω
 μηδὲν πρὸς τῷ γε τοιούτων
 ἡκριβώκοτος.

Εἴ τι οὐδ' ἐμοὶ πείθῃ, καὶ
 Πλάτωνα & Ἀριστοτέλει σοφω-
 τάτοις ἡγούμενος, κατ' ἴχνη
 τε τούτοις ἐπόμενος, ἐκείτην
 ἡγεμόνα τε σαυτοῦ ποιοῦ, χο-
 λῇ τε καὶ μελέτῃ, διδασκά-
 λους τε οἷς ἄξιον χρωόμενος,
 πρῶτα μὲν συμφῶν τῷ βᾶ-
 δοις τῷ αὐτῶν εἰρημένων
 σπουδάσον· οὐδὲ γὰρ πᾶσι τοῖς
 βουλομένοις εὐληπῶς λέγουσι
 τὰ ἀνδρῶν. ἐπεὶ δ' εἴ τι δια-
 φέρετον, ὅτι ἀμαθίας, ἀπαγε,
 ἀλλὰ τῆς μεγάλης τε αὐτοῖν
 πρὸς λόγους δυνάμεως τε καὶ
 ἐξέως, & τῆς τῷ ζητημάτων,
 διατὸ ἀδελφὸν τε αὐτῶν καὶ
 μὴ σαφές, ἐπὶ ἀμφοτέρω ῥο-

Theodorum igitur accusatum
 ignorantia à te, molestè equi-
 dem tuli. At ipsum etiam Ari-
 stotelem, quem nos ducem ha-
 bemus & principem omnis doc-
 trinae, idipsum pati potuisse,
 eundemque & indoctum, &
 malæ mentis, & delirum, &
 ingratum vocitatum à te esse,
 (proh facinus!) id quidem mihi
 omnem audaciam ac temerita-
 tem supergredi visum est. Vix
 ego audire, imò nec audire
 sustineo Plethonem ipsum, ejus-
 modi virum, cum in Aristote-
 lem talia projicit; nedum te,
 qui in iis rebus nondum quic-
 quam accuravisti.

Si quid ergo mihi credis,
 Platonem tu & Aristotelem sa-
 pientissimos putans, & horum ves-
 tigiis insistens, tui utrumque
 ducem facito. Tum & otio, &
 meditatione, & magistris usus
 quibus par est, primum quidem
 in id incumbe, ut eorum quæ
 ab ambobus illis dicta sunt pro-
 fundum sensum percipias. Ne-
 que enim volenti cuique com-
 prehensu facilia dicunt viri illi
 duo. Deinde & si quid dissen-
 tiunt, non ignorantia (apagesis)
 sed eorum summæ facultatis,
 & habilis ad disputandum in-
 genii, argumentum id esse sta-
 tuens, & quod illæ quæstiones,

N n ij

* Θεόδωρον
 ὑπὸ σοῦ Cod.
 3064.
 * γὰρ Ἀρισ-
 τέλει.

ob res incertas & obscuras , paulo momento in utramque partem trahi possint , illorum sapientiam admirare , & quorum ii nobis bonorum auctores fuerunt , ob ea ipsa ambobus gratias habe. Ita enim tibi quidem melius consulueris , mihi autem & omnibus sanæ mentis hominibus gratum feceris. Nam nunc quidem , gratificaturum te arbitratus , valdè molestus fuisti ; tum quia immerentibus sic palam & aperte maledixisti ; tum quod & teipsum in illorum scriptis non omnino versatum esse prodidisti.

Theodorum item melius meritis cole , eoque ad omnia magistro utere. Est enim is ejusmodi , ut & te possit & alios multos juvare. Quod ad me attinet , ne per errorem rursus existimes , talia in tales viros dicentem te mihi gratificari , scito me & amantem Platonis , & amantem Aristotelis , & hospice ambos tamquam sapientissimos venerantem : in Plethone etiam magnum ingenium & præclaram indolem ita mirari me , ut adversus Aristotelem animum tam pugnacem , tam malevolum , minime laudem. Velim quippe & illum Aristoteli , & alios quovis seu duobus Philosophorum

πῆς , σημεῖον ποιούμερος , θαύμασον μὲν τὴν ἐκείνων σοφίαν , ἀμφοῖν ὃ χάριτας ὁμολόγη , ἂν ἡμῖν ἀγαθῶν γε γένετο αἴτιοι. οὕτω γὰρ ποιῶν σαυτὴν τε τὰ βελτίω βουλευσῆς , ἐμοὶ τε χάρις , καὶ πᾶσι τοῖς εὖ φρονούσιν· ὡς καὶ γε χαρίζων νομίζων , σφόδρα ἐλύπησας τὸ μὲν , ὅτι ἀνδρας ἀναξίους ὑβρίζεσθαι οὕτως ἀπεικαλύπτως ἐλοιδορήσας , τὸ δὲ , ὅτι & σαυτὸν ἑδείξας μὴ πάνυ τοι τὰ ἐκείνων ἡσκημένον.

Θεόδωρόν τε τὰ βελτίω ποιῶν τίμα τε , καὶ διδασκάλῳ ὡς πᾶντα χεῖρ. ἔσθι γὰρ οἷος καὶ σὲ καὶ πολλοὺς ἐτέρας ὠφελεῖν δύνασθαι. ἐμὲ δὲ , ἵνα μὴ καὶ αὐτῶν πλανηθεὶς δέξῃς μοι βιαῦτα εἰς τοιούτοις λέγων ἀνδρας χαρίζεσθαι , φιλοῦντα μὲν ἴδι Πλάτωνα , φιλοῦντα δὲ Ἀριστοτέλην & ὡς σωφράτω σεβόμενον ἐκατέρῳ. Πλήθωνα γὰρ τῆς μεγαλονοίας καὶ * οὐσίας ἀγάμνον , τῆς τοσαύτης πρὸς Ἀριστοτέλην μάχης τε & δυσνοίας μὴ ἐπαμνην. βουλόμην γὰρ ἂν ἐκφύον τε Ἀριστοτέλῃ , τοῖς τε ἄλλοις εἴτε τοῖν δυοῖν μεγίστην Φιλοσόφωιν τούτων , εἴτε αὐτῶν Πλήθωνι , καὶ

ὁποίοις δήποτε ἄλλοις, μετὰ
τοσαύτης γε ἀπαντιᾷ εὐλα-
βείας, μεθ' ὅσας Ἀριστοτέλης
ἀντεῖπε τοῖς παρ' αὐτῆς ὅς λό-
γοις αἱ, & * ὡς ὑπὲρ τὸ πολὺ
ὡδαιτούμενος τοῖς τε ἀκούον-
τας, οὐκ ἐν εὐδύνῃ, ἀποδεικνύς
τὸ παρήμενον, τῷ λαιδοριῶν
ἀπέχετο. ὅτε ἢ καὶ σφοδρότε-
ρον καταφέρει, καὶ τότε φυ-
λάτῃ τὸ μέτριον. τὰ ἢ εἶδη,
φισί, χαιρέτω. * τερετίσματα
τε γὰρ εἰσὶ καὶ εἰ εἰσιν, οὐ-
δὲν παρὲς τὸν λόγον. & αὖτις,
εὐχὴ ἤσαντο διαλεκτικῆς οἱ ἀν-
δρες, παρὲς τινων ἄλλων λέγων.
Οὗτος ὁ τῷ λαιδοριῶν αὐτῆς
κολοφών.

Ἡμεῖς ἢ ἀνθρωπίστοι, ἢ
πίθηκοί τινες πρὸς ἐκείνοις
ἡσυχᾶς ὄντες, τολμήσομεν αὐ-
τοῖς, φεῦ, ἀμαθεῖς λέγειν,
& τὰ ἔξ * ἀμαθῶν σκωπτῆν
μᾶλλον ἢ ἡ Κωμῳδία τοῖς
παρὲς Κλέωνά τε καὶ Ὑπερβο-
λον; τίνες ὄντες; ποίαν γνώσιν,
ποίαν τῷ ὄντων ἔχοντες ἐπι-
στήμην; μωρία ταῦτα, & μανία
παρ' ὄντι σαφές· μὴ ἢ γὰρ οἶον,
ὡ βέλτιστε, ὡς εἴ τι * Πλή-
θωνι, σοφᾶ τε καὶ γυναικῶ
ἀνδρῶν, εἴτε Πλωτίνῳ Ἀττικῶ
τε καὶ Πορφυρίῳ, εἴτε ἄλλῳ
τῷ τῷ ὁμοίῳ, Πλάτωνά τε
καὶ Ἀριστοτέλη πνέουσιν, ἔξε-

principibus, sive ipsi Plethoni,
sive aliis quibuscunque tantā ad-
hibitā cautione occurrere, quan-
tā Aristoteles iis qui ante se
fuerunt contradixit. Nempe is
rationum vi semper, & petitā
plerumque veniā sive ab audi-
toribus, sive ab iis quos re-
prehendit, rem sic demonstrat
ut à convitiis abstineat. Quin
& ubi vehementius invehitur,
tum quoque modum servat. *For-
mæ autem, inquit, valeant. Nam
& argutiolæ æ sunt: & si sunt,
nihil ad rem.* Et rursus de aliis
quibusdam hominibus loquens,
illi, inquit, viri dialecticam non
attigerunt. Hic est ei convitiis
cumulus.

Nos verò homunculi, & qui-
dam velut simii præ illis heroï-
bus, indoctos (heu!) appellare
eos audebimus, & convitia de
plaustro ingeremus licentiùs
quam Comœdia ipsa in Cleo-
nem & Hyperbolum! Ecquinam
verò nos? Quā cognitione, quā
rerum scientiā instructi? Hæc
reipsâ stultitia est, furorque ma-
nifestus. Cave enim credas, ὁ
bone, quia hominibus Platonem
& Aristotelem spirantibus, seu^a
Plethoni doctissimo & magni
ingenii viro, seu Plotino, seu
Attico, seu Porphyrio, sive alii
cuiquam eorum simili, Platonem

* ἀν' ἐπιπολύ.
Cod. 3064.

* Vide Ari-
stot. lib. i. c. 1.
φυσικῆς ἀρετῆς
σεως.
α τερετίσματα,
Cicadaram
cantus. Can-
tiuncula.

* Lego ἀμα-
θῶν.

* ἐπ. Cod.
3064.

a Plethonis men-
tionem additam
puto ab inepto
aliquo Plethonis
admiratore.

Aristotelemque castigare, & alibi etiam verbis violare contigerit, idem & nobis fas esse. Nam illis quidem, quod vel horum ætate vel non longo post tempore vixerint, & quod continuæ tunc neque ex minùs contentiosæ disputationes extiterint, & quia nondum restincta erat invidia, & quod ii viri essent omni doctrinâ exculti, multum hæc ad sui excusationem valent. Nobis verò, qui tantò illis inferiores sumus, postquam in longo tempore & communi omnium approbatione talem jam & tantam auctoritatem consecuti sunt, nulla jam relinquitur venia.

Tu igitur & Aristoteli prorsus immerito convitiatus, & Plethoni nequaquam patrociniatus (neque enim ei ejusmodi orationibus ad causæ suæ defensionem opus est) & virum sapientem Theodorum verbis maledicis injuriosè infectatus, cumque nobis non solum nihil gratum, sed rem prorsus ingratam feceris, quæ cecinisti recanta, sequutus me authorem, volentemque & comprecantem tibi meliora: injusta illa convitia, laudibus & bonis verbis deleta, obrue; atque Andronici in tua scripta animadversionibus attentâ cogitatione & animo sedato

γένετο Ἀριστοτέλη τε & Πλάτωνα εὐθυναί τε, καὶ ἔσιν ὅπου καὶ βλασφημῆσαι, καὶ ἡμῖν ἐξεῖναι ταυτό. ἐμείνοις μὴ γὰρ καὶ * τῷ ἢ κατ' αὐτοῖς ἢ οὐ πολὺ μετ' ἐμείνοις γρῆσθαι τῷ χρόνῳ, * τῷ τε συνεχεῖς τότε καὶ οὐχ ἥττον ἐριστικὰς γίνεσθαι τὰς διαλέξεις, * τῷ τε μήπω τὸν φθόνον ἀπομαρανθῆναι, * τῷ τε πάσῃ κεκοσμηθῆσαι σοφία, μέγα πρὸς ὠφελιότητος λόγον. ἡμῖν ᾧ, καὶ τοσοῦτο ληπομένοισι ἐμείνων, καὶ τοιοῦτόν τε & τοσοῦτον ἥδη τῷ τε μακρῷ χρόνῳ τῇ τε κοινῇ πάντων δοκιμασία & ψήφῳ * ἐχόντων ἀξίωμα, συγγνώμῃ λείπετ' οὐδεμία.

Ἀτ' ἐπεὶ οὐδ' Ἀριστοτέλη τε ὦρ' ἅπαν τὸ εἶκος λοιδόρησας, τῷ τε Πλήθονι μηδαμῇ σωφρον' οὐδὲ γὰρ τοιούτων αὐτῷ πρὸς συνηγορίαν δεῖ λόγων. Θεόδωρον τε, ἄνδρα σοφόν, οἷον ἐν δίκῃ κακῶς εἰπών. ἡμῖν τε οὐ μόνον πρὸς χάριν οὐδέν, ἀλλὰ καὶ σφόδρα ἄχαρι πᾶν ποιήσας, ἅσων παλινωδία, ἐμοὶ συμβούλῳ χρησάμενος, ἀνδρὶ φιλοῦντι τέ σε, & τὰ βελτίω βουλομένῳ τέ σοι & συνευχαμένῳ. & τὰς ἀδίκους λοιδωρίας ἐμείνας ἐπαίνοις τε & εὐφημίαις ἀπόκλυσον. Ἀνδρονίκου τε τὰς πρὸς τὰ σὰ ἀντιρρήσεις σὺν νῶ τε καὶ καθ' ἑκάστην φρονήματι

* Scribendum, τὸ.

* γρ. τὸ, τε.

* γρ. τὸ, τε.

* γρ. τὸ, τε.

* ἔχόντων. C.
3064.

ἐπιών, τὴν τε τῆς λόγων ἀλή-
θειαν * αὐτὴν ἀδίδακτον, ἔκατ'
ἐκείνον, ὡς τε γραμματικὴν ἔ-
δοξογραφίαν ἔκρυπτολογίαν τῆς
λέξεων, ὡς τε ρητορικὴν, ἔ-
τι εἰδέναι ὁρῶς τε ἔμψυ καλλοῖς
σωτιδέναι, πρῶτα χολάσας
ἱκανῶς, εἰδ' οὕτω ἔτῃ μείζο-
νων ἐπίβαινε, ἔ * φιλοσοφίας
αὐτῆς. εὖ πράττοις, ἔ φιλοῦ-
τος ὡς αἰνέσιν τὰ εἰρημένα ἡγῆ-
σάμενος, ἔποιο τῇ συμβουλῇ.

perlustratis, cum rationum veri-
tatem ipsam reverere; tum ejus
viri exemplo postquam in gram-
maticâ, in orthographiâ, in ver-
borum propriorum delectu, in
Rhetoricâ, & in cognoscendâ
compositionis elegantis rectâ &
venustâ ratione, satis studii po-
sueris, ita demùm ad majora ag-
gredere, & ad ipsam quoque
Philosophiam. Bene rem gere,
& ea quæ dicta sunt, amantis
admonitionem putans, sequere
consilium.

* αὐτῆς. Cod.
3064.

* σοφίας. C.
3064.

* Εἰ γράφη ὡς αὐτὸς ἐν Οὐι-
τερβίῳ θερμοῖς λοετροῖς, μαΐου
μηνὸς ἐνάτῃ πρὸς δεκάτη ἀ-
γονῶς, ἔτει ἀπὸ Χριστοῦ α υ ξ β.
ἐπισταμένῳ.

Datum apud Thermas Viter-
bienses, Maii 19.^a An. Chr.
MCCCCLXII.

* Absunt hæc
à Cod. 3064.



DE VISES, INSCRIPTIONS ET MÉDAILLES

FAITES PAR L'ACADÉMIE.

EN l'année 1711. qui est celle où l'on a laissé dans les précédens volumes l'Histoire de l'Académie des Belles Lettres, la Compagnie a travaillé, de même que dans les années suivantes, aux devises des jettons du Trésor Royal, des Parties Casuelles, de l'Ordinaire & de l'Extraordinaire des Guerres, de la Marine, des Galères, &c.

Elle fournit encore des sujets de médailles qu'on luy demanda de la part du Roy d'Espagne, à l'occasion de la victoire qu'il avoit remportée à *Villa Viziosa* & du retour de S. M. C. à Madrid.

On donna ensuite des devises pour les étendarts de M. le Duc de Berry.

M. l'Evêque de Castres demanda une inscription qu'il vouloit faire graver sur le frontispice de sa Cathédrale, rebâtie depuis peu par ses soins.

On travailla à plusieurs épitaphes, dont la principale est celle du célèbre M. Fléchier Evêque de Nîmes.

En 1712. on fit trois inscriptions différentes pour Toulon, l'une pour la nouvelle Eglise paroissiale, l'autre pour une porte de la Ville, & la troisième pour l'Hôpital général.

On en demanda aussi pour le nouveau bâtiment de la Samaritaine. On en voulut en prose & en vers, de simples & d'allégoriques. Dans les premières, on s'étoit contenté de marquer les époques de la construction & du rétablissement de cet édifice, la quantité d'eau que la pompe y élève, & les endroits où cette même eau est conduite; dans les autres, on avoit personifié le dieu de la Seine, qui après avoir traversé avec admiration la Capitale du Royaume, & distribué abondamment ses eaux aux citoyens, n'en sortoit qu'après avoir embelli les jardins du Prince,

situez

situez à l'extrémité de la ville : mais quelqu'un s'étant rappelé par hazard à ce sujet une expression singulière, de l'auteur du Cantique des Cantiques, *FONS HORTORUM PUTEUS AQUARUM VIVENTIIUM*, ce verset fut choisi par préférence, & peut-estre contre l'intention même de celui qui l'avoit proposé.

En 1713. le Grand-Maître de Malte demanda trois inscriptions. La première, pour mettre au-dessous d'une statue du *Salvador* qui estoit autrefois sur le rivage, & qu'on avoit placée depuis peu au haut d'une chapelle en face du port. La seconde, pour une fontaine que le Grand-Maître avoit fait faire au port même, & à laquelle les navigateurs peuvent venir faire eau, sans estre obligez de sortir de leur bord. La troisième, pour un grand bâtiment qu'on achevoit sous les ordres du Grand-Maître, & dont une partie estoit destinée à servir d'Hôpital, & l'autre d'Arsenal.

On fit aussi pour la ville de Lyon une médaille par rapport à la figure équestre que cette ville a fait élever en l'honneur de Louis le Grand.

En 1714. on ne fit guères en ce genre, que les devises ordinaires des jettons, & quelques épitaphes.

En 1715. le Roy d'Espagne fit demander à l'Académie de nouvelles devises pour les étendards de toutes les troupes de sa Maison, Mousquetaires, Gendarmes de la Garde, Gendarmérie, Chevaux-Legers, Grenadiers à cheval, & Carabiniers.

Les Etats de Bretagne demandèrent une inscription pour la figure équestre qu'ils ont aussi fait élever en l'honneur de Louis le Grand.

M. le Guerchois, Intendant de Befançon, demanda une autre inscription pour une porte de la Ville, où l'on arrive par un chemin que Jules César fit autrefois ouvrir dans le roc, & qu'on venoit d'élargir considérablement.

En 1716. on fit, outre les jettons ordinaires, de nouvelles devises pour ceux de l'argenterie, des menus plaisirs, & des écuries de S. M. & des médailles sur la Régence, & pour la Chambre de Justice.

L'Académie fut aussi consultée par M. Charles Héréus antiquaire de l'Empereur, sur le projet d'une médaille destinée à célébrer la naissance du dernier Archiduc Leopold, né le 13. d'Avril de cette même année 1716.

En 1717. on renvoya à l'Académie l'examen d'un grand nombre d'inscriptions proposées pour la base d'une statue que les Etats de Languedoc faisoient élever en l'honneur du feu Roy; & après avoir perfectionné le stile de la plupart des inscriptions, qui contenoient de grands détails de la vie & des actions de Louis le Grand, on se réduisit presque unanimement à retrancher tout ce qu'il y avoit d'historique, & qui formoit plustost des panégyriques que des inscriptions, pour n'y laisser qu'une circonstance singulière, qui est que cette statue avoit esté vouée au Prince de son vivant, & luy avoit été consacrée après sa mort.

Dans la même année, on commença à faire des médailles pour le Roy, dont l'esprit, l'éducation & les graces naturelles donnoient déjà les plus grandes espérances.

ÉLOGES
DES
ACADÉMICIENS,
MORTS
DEPUIS L'ANNÉE M. DCCX.
JUSQU'EN M. DCCXVII.

3001A

405233

18200

11/11

DEC



ÉLOGE

DE M. DESPREAUX.

NICOLAS BOILEAU S.^r DESPREAUX naquit à Paris le premier jour de Novembre 1636. & fut le onzième des enfants de Gilles Boileau Greffier de la Grand-Chambre, homme célèbre par sa probité & par son expérience dans les affaires. Il fut élevé jusqu'à l'âge de sept à huit ans dans la maison de son pere, qui parcourant quelquefois les différents caractères de ses enfants, & surpris de l'extrême douceur, de la simplicité même qu'il croyoit remarquer en celui-ci, disoit ordinairement de luy, par une espèce d'opposition aux autres, *que c'estoit un bon garçon qui ne diroit jamais mal de personne.*

Il fit ses premières études au collège d'Harcourt, où il achevoit sa quatrième, lorsqu'il fut attaqué de la pierre; il fallut le tailler, & l'opération, quoyque faite en apparence avec beaucoup de succès, luy laissa cependant pour tout le reste de sa vie, une très grande incommodité. Dès qu'il fut en estat de reprendre ses exercices, il alla en troisième au collège de Beauvais, sous M. Sevin, qui enseignoit cette classe depuis près de cinquante ans, & qui passoit pour l'homme du monde qui jugeoit le mieux de l'esprit des jeunes gens. Les Le Maître, les Gaultiers, les Patrus avoient étudié sous luy, & dès-lors il leur avoit prédit la gloire qu'ils acquerroient un jour dans le Barreau, s'ils vouloient s'y attacher; il fut aussi le premier qui reconnut dans son nouveau disciple un talent extraordinaire pour les vers, & qui crut pouvoir assurer sans restriction qu'il se feroit par-là un nom fameux, persuadé que quand on est né Poète, il faut absolument l'estre.

1711.
Assemblée
publique d'a-
près Pâque.

Ce qui déceloit le génie & le goût de M. Despreaux pour la poésie, c'étoit moins les vers qui luy échappoient de temps à autre, qu'une lecture assidue des Poëtes & des Romans qu'il pouvoit déterrer. On le surprenoit quelquefois au milieu de la nuit sur ces livres favoris ; & ce qui arrive encore moins dans les collèges, on estoit souvent obligé de l'avertir aux heures des repas, quoyque la cloche destinée à cet usage fût précisément attachée à la fenêtre de sa chambre. Mais ce qui mérite sans doute une attention particulière, c'est que cet amour des Romans, que luy-même a depuis appelé une fureur, loin de luy gâter l'esprit par un amas confus d'idées bisarres, semble n'avoir servi qu'à luy inspirer une critique plus exacte, & à luy fournir des traits plus vifs contre le ridicule. Tant il est vray qu'en fait de lecture, il n'y a point de regle générale, & qu'il y a des choses qu'il est quelquefois dangereux de lire, & qu'il est cependant bon d'avoir lûes.

Dialogue des
Avocats de
Loisel, pag.
424.

Quand M. Despreaux eut fini son cours de Philosophie, il étudia en Droit, & se fit recevoir Avocat. Rien ne paroïssoit luy mieux convenir; il joignoit à beaucoup de vivacité & de pénétration, un jugement sûr, une élocution facile, & une mémoire des plus heureuses: il y avoit d'ailleurs près de trois siècles que sa famille faisoit honneur à cette profession, & il tenoit encore au Palais par mille autres endroits:

Epist. 5.

Fils, Frere, Oncle, Cousin, Beau-frere de Greffier.

Mais l'inclination, c'est-à-dire, le premier de tous les talents luy manquoit. Ainsi se trouvant chargé d'une première cause, loin de s'en instruire, il ne songea qu'aux moyens de s'en défaire honnestement; & il y réussit de manière, que le Procureur retirant ses sacs, le soupçonna d'y avoir découvert une procédure peu régulière, & dit en sortant, que ce jeune Avocat iroit loin. M. Despreaux, qui de son côté croyoit avoir échappé à un grand péril, résolut de ne s'y plus exposer; & regardant la Sorbonne comme l'antipode du Palais, il ne luy en fallut pas davantage pour le déterminer à y faire un cours de Théologie,

mais il ne put soutenir long-temps les leçons d'une Scholastique épineuse & subtile ; il s'imagina que pour le suivre plus adroitement, la chicane n'avoit fait que changer d'habit ; & devenu maître absolu de son sort par la mort de son pere, il se livra tout entier à son génie poétique.

C'est dans le sein de cette nouvelle liberté qu'il composa la plupart de ses satires. Il se contentoit au commencement de les lire à ses amis particuliers, & quelqu'applaudissement qu'il en reçût, on ne pouvoit l'obliger à les rendre publiques ; il souffrit même assez long-temps avec une patience qui a quelque chose d'héroïque dans un auteur, les mauvaises copies que l'on en répandoit dans le monde : mais sa constance l'abandonna, à la vue d'une édition pleine de fautes, & où pour surcroît de chagrin, on avoit encore mis sous son nom une ou deux pièces supposées. Des enfants si défigurez reveillèrent la tendresse de leur pere, & l'obligèrent à faire de bonne grace ce que l'on faisoit déjà malgré luy. Ses satires furent donc imprimées de son aveu, d'abord séparément, & ensuite dans un recueil qui en comprenoit huit.

Jamais livre n'excita un plus grand tumulte sur le Parnasse : la nation des Poètes, qui prend feu aisément, & qui n'entend pas raillerie sur ses ouvrages, fondit de toutes parts sur le nouvel auteur, avec des critiques & des libelles sans nombre. M. Despreaux se défendit tranquillement, par l'exemple de Lucilius, par celui d'Horace, de Perse, de Juvenal, de Virgile même, le sage, le discret Virgile ; & pour rassurer en quelque sorte ceux qui ne le blâmoient que parce qu'ils croyoient en général que toute satire est blâmable, il composa la neuvième, où sous l'ingénieuse apparence d'une reprimande sévère à son esprit, il prouve de cent manières, que sans blesser l'Etat ni sa conscience, on peut trouver de méchants vers méchants, & s'ennuyer de plein droit à la lecture de certains livres.

Après cela il n'opposa plus à ses adversaires qu'une vanité d'un genre fort singulier. Il s'avisa de se faire une espèce de trophée des écrits que l'on publioit contre luy, de les ramasser avec plus

Préface de
l'édition de
1666.

L'Abbé Co-
tin.

de soin que d'autres ne recueillent les louanges qu'on leur donne, & de les envoyer à ses amis, qui à la fin fatiguez du nombre & de l'extravagance de la plupart de ces ouvrages, l'accusoient, presque d'en avoir luy-même fait une partie, pour rendre l'autre plus méprisable, à l'exemple de quelques-uns de ces écrivains, qui croyoient avoir trouvé le secret de décrier entièrement les satires de M. Despreaux, en luy en attribuant de fort mauvaises qui estoient de leur façon.

La réputation naissante de M. Despreaux ne fut pas la seule chose qui le dédommagea de la haine de quelques auteurs : ces satires mêmes, source de tant de plaintes, luy firent des amis, & des amis illustres, entre lesquels il eut le bonheur de compter M. le Premier Président de Lamoignon. Ce sage & sçavant magistrat, dont l'amitié étoit la meilleure de toutes les apologies, loin d'estre effrayé du nom de satire que portoient les ouvrages de M. Despreaux, & où en effet il n'y avoit guères que des vers & des livres attaquez, fut charmé d'y trouver ce sel, ce goût précieux des anciens, plus charmé encore de voir comment il avoit soumis aux loix d'une pudeur scrupuleuse, un genre de poésie, dont la licence avoit jusqu'alors fait le principal caractère. Mais il admira sa retenue dans les matières les plus délicates, il n'estima pas moins son attention à distinguer toujours dans la même personne, l'honneste homme d'avec le poète insipide, & le bon citoyen d'avec le mauvais auteur.

M. Bayle dans sa *République des Lettres*, & M. Spanheim dans sa Préface sur la *Satire des Césars de l'Empereur Julien*, ont donné mille éloges à cette circonspection de M. Despreaux, & n'ont pas hésité de dire que par luy la France l'emporte pour la satire sur toutes les nations, & qu'elle en dispute même la gloire à l'ancienne Rome.

Nous croyons qu'il est inutile de vouloir ici donner au public une idée plus particulière des satires de M. Despreaux : qu'ajouterions-nous à l'idée qu'il en a déjà ? Devenues l'appuy ou la ressource de la plupart des conversations, combien de maximes, de proverbes ou de bons mots ont-elles fait naître
dans

dans notre langue ; & de la nôtre , combien en ont-elles fait passer dans celle des étrangers ? Il y a peu de livres qui ayent plus agréablement exercé la mémoire des hommes , & il n'y en a certainement point qu'il fût aujourd'huy plus aisé de restituer , si toutes les copies & toutes les éditions en estoient perdues.

L'art poétique succéda aux neuf satires , & il estoit juste qu'après avoir fait sentir le ridicule ou le faux de tant d'ouvrages , M. Despreaux donnât des regles pour éviter l'un & l'autre , & pour porter la poésie à ce point de perfection qui l'a fait appeller le langage des dieux. Il ne suffisoit pas pour cela de renouveler les préceptes qu'Horace donna de son temps sur la même matière ; nôtre poésie , beaucoup plus variée que celle des Latins , a pris différentes formes qui leur estoient inconnues : ainsi la Sagesse antique ne fournissoit que des conseils généraux , le Caprice moderne demandoit des leçons qui luy fussent propres , & cette union estoit le chef-d'œuvre de l'Art.

Tout le monde sçait comment M. Despreaux y a réussi : son Art poétique , amas prodigieux de regles & d'exemples , est luy-même poème excellent , un poème agréable , & si intéressant , que quoyqu'il renferme une infinité de choses qui sont particulières à la Langue , à la Nation & à la Poésie françoise , il a trouvé en Portugal un traducteur du premier ordre , dans la personne de M. le Comte d'Ericeyra.

M. le Premier Président de Lamoignon engagea bientôt M. Despreaux dans un travail d'une autre espèce. Un pulpitre placé & déplacé avoit extrêmement brouillé le Chantre & le Thresorier d'une des premières églises de Paris , & commençoit à devenir entr'eux la matière d'un procès fort sérieux , quand M. de Lamoignon trouva un sage tempérament pour les accorder.

Ce magistrat faisant un jour le récit de l'affaire dans une compagnie ou estoit M. Despreaux , luy dit que les Poètes se van-toient souvent de pouvoir faire un grand & bel ouvrage sur la pointe d'une aiguille , ou sur le pied d'une mouche ; qu'un lutrin estoit un sujet bien plus magnifique , & que jamais les Muses n'auroient une si belle occasion de montrer leur adresse.

M. Despreaux sur qui tous les yeux estoient ouverts , crut

que pour l'honneur de la Poësie, il falloit soutenir la thèse, & de parole en parole le défi se forma. Cependant il comptoit en estre quitte pour un simple plan, qui feroit assez juger du succès avec lequel la matière pouvoit estre traitée, il y adjoûta même un début de trente à quarante vers, comme un gage plus certain de l'exécution; mais il luy eût esté plus facile de manquer absolument de parole, que de ne la tenir qu'à moitié. M. de Lamoignon fut frappé de ce qu'il ne faisoit qu'entrevoir, & pour convaincre tout le monde, il feignit de n'estre pas convaincu; de sorte que c'est à son ingénieuse obstination que le public est redevable des six chants qui composent le poëme intitulé le *Lutrin*. On ne s'étonnera pas si nous ne disons rien de plus de cet ouvrage, & si nous passons de même fort légèrement sur tous ceux de M. Despreaux; nous ne serions engagez à en parler aujourd'huy que pour les faire connoître, & il n'y a rien de plus connu.

Celuy qui l'est peut-estre le moins, parce que la matière n'en est pas également à la portée de tout le monde, c'est sa traduction du *Sublime de Longin*; mais le nombre des lecteurs se trouve merveilleusement réparé par la qualité des suffrages, car les plus habiles critiques sont convenus que cette traduction doit estre regardée comme un parfait modèle, & qu'en conservant à l'ancien rhéteur toute la simplicité de son stile didactique, il a si heureusement fait valoir les grandes figures dont il traite, qu'il semble avoir moins songé à les traduire, qu'à donner aux écrivains de sa nation un traité du *Sublime* qui pût leur estre utile. Et le moyen d'en douter, quand on voit qu'il s'est fait depuis un plaisir de joindre à ses remarques sur Longin, celles de M. Dacier & de M. Boivin, quoyqu'il y en ait plusieurs, sur-tout dans celles de M. Dacier, qui sont formellement opposées aux siennes.

Le nom de M. Despreaux ne tarda pas à estre porté à la Cour: les Princes & les Seigneurs les plus qualifiez s'empressèrent à luy donner des marques de leur estime, & il fut enfin connu du Roy même. M. Despreaux eut l'honneur de luy réciter quelques chants du *Lutrin*, & d'autres pièces qui n'avoient pas encore

paru ; & on luy a souvent oui dire que Sa Majesté luy avoit alors fait répéter plusieurs fois ces vers de sa première Epître :

*Tel fut cet * Empereur sous qui Rome adorée
Vit renaitre les jours de Saturne & de Rhée :
Qui rendit de son joug l'univers amoureux :
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux ;
Qui soupiroit le soir , si sa main fortunée
N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.*

* Tit.

M. Despreaux ne pouvoit rien trouver de plus propre à surprendre la modestie d'un Prince ennemi des louanges les mieux méritées , que de les donner devant luy à un autre Prince si célèbre dans l'histoire par les mêmes vertus.

Le Roy justifia dans le moment & sans y penser , l'heureuse application des vers de M. Despreaux : Sa Majesté luy donna une pension considérable , & luy fit en même-temps expédier un privilége en commandement pour l'impression de toutes ses pièces , avec cette clause à jamais remarquable , qu'elle vouloit procurer au public , par la lecture de ces ouvrages , la même satisfaction qu'Elle en avoit reçue. Mais ce qui , selon le cœur de M. Despreaux , mit le comble aux bienfaits du Prince , ce fut la glorieuse commission d'écrire son histoire.

L'Académie Françoisse ne crut pas qu'un homme destiné à parler de si grandes choses , dût estre formé dans une autre école : elle se hâta de luy ouvrir ses portes , & M. Despreaux y signala son entrée par un discours plein de la reconnoissance la plus éloquente. Un petit nombre d'hommes choisis dans cette même Académie , composoit alors celle des Inscriptions , où l'on commençoit à former le projet du livre fameux des *Médailles sur les principaux événements du regne de Louis le Grand*. M. Despreaux fut bientôt associé à ce travail , & il y contribua avec son zèle ordinaire pour tout ce qui regardoit l'intérêt de sa patrie , ou la gloire de son maître.

Le réglement de 1701. qui a donné une forme toute nouvelle à l'Académie des Inscriptions , y conserva à M. Despreaux

le rang de Pensionnaire, & il en a fort exactement rempli les devoirs jusqu'au commencement de l'année 1706. qu'une surdité entière & une santé fort affoiblie l'obligèrent à demander le titre de Veteran. Le reste de sa vie n'a été, à proprement parler, qu'une retraite, dont la ville & la campagne ont partagé le loisir. Peu répandu dans le grand monde qu'il n'avoit jamais trop aimé, & content d'un certain nombre d'amis dont il faisoit toujours les délices, il a tranquillement attendu la mort que luy annonçoient chaque jour des douleurs aiguës, des évanouissements & une fièvre presque habituelle; elle l'emporta enfin le 13.^e de Mars dernier, âgé de soixante-quatorze ans & quelques mois.

Tout ce qui caractérise la mort des Justes, a accompagné celle de M. Despreaux: une piété sincère, une foy vive, & une charité si grande, qu'elle ne luy a presque fait reconnoître d'autres héritiers que les pauvres; mais nous sommes heureux de ne pas trouver ici de quoy faire valoir en luy ces circonstances autant qu'elles vaudroient peut-estre, dans un sujet où la différence des temps fourniroit de ces traits du siècle que l'on ne sçauroit effacer avec trop de soin. Une fin exemplaire a esté dans M. Despreaux la suite naturelle d'une vie toujours sage & toujours chrestienne.

Jamais homme ne fut plus pénétré que luy de cette crainte salutaire, que l'on ne connoît presque plus que sous le nom de délicatesse de conscience: en voici une preuve qu'il y auroit de l'injustice à supprimer. Dans le temps que l'aversion du Palais tourna M. Despreaux du côté de la Sorbonne, on luy conféra un bénéfice, & il en jouit pendant huit ou neuf ans. Au bout de ce temps-là comme il se sentoît tous les jours moins de disposition à l'état ecclésiastique, il quitta le bénéfice qui estoit un prieuré simple, & poussant le scrupule du désintéressement au point de ne pas même vouloir s'en faire un ami dans le monde, il le remit entre les mains du Collateur, qui estoit un saint Prélat: il fit plus, il supputa à quoy se montoit tout ce qu'il en avoit reçu, & l'employa en différentes œuvres de piété, dont la principale fut le soulagement des pauvres du lieu.

Le récit d'une action si édifiante tiendrait bien sa place dans la vie d'un solitaire, ou d'un illustre pénitent.

A l'égard de son respect pour la religion, ce qui n'est pas à oublier dans l'éloge d'un Poète, M. Despreaux ne s'est pas contenté de le marquer d'une manière éclatante dans son *Épître sur l'Amour de Dieu*, il a porté ce respect jusques dans ses Satires; saisissant toujours avidement l'occasion d'attaquer le badinage des impies, les jeux de l'athéisme & le langage des libertins, lors même qu'il sembloit n'avoir à faire qu'à ses ennemis ordinaires, c'est-à-dire au galimathias, à l'enflure ou à la bassesse du stile poétique.

Les qualitez particulières du cœur & de l'esprit qui rendent un homme souhaitable dans la société, achevoient de former le caractère de M. Despreaux. Il employoit plus volontiers pour autrui que pour luy-même, le crédit que son mérite luy avoit acquis. Il ne pardonnoit pas seulement les injures qu'il avoit reçues, il se réconcilioit encore de bonne grace, pour peu qu'on le recherchât, comme on sçait qu'il a fait avec M. Perrault, après toute la vivacité de leur dispute sur la *Préférence des anciens & des modernes*.

Sans l'avoir vû, on devenoit son ami par l'estime publique, ou par des bons ouvrages, & il y avoit même autant de fonds à faire sur cette amitié, que sur celle que d'autres liaisons pouvoient avoir formée: il en faut rapporter un exemple singulier.

Le célèbre M. Patru se trouvoit, à la honte de son siècle, réduit à vendre ses livres, la plus agréable, & presque la seule chose qui luy restoit. M. Despreaux apprit qu'il estoit sur le point de les donner pour une somme assez modique, & il alla aussi-tôt luy offrir près d'un tiers davantage; mais l'argent compté, il mit dans son marché une nouvelle condition qui étonna fort M. Patru, ce fut qu'il garderoit ses livres comme auparavant, & que sa bibliothèque ne seroit qu'en survivance à M. Despreaux. Il ne fut pas moins généreux envers M. Cassandre auteur d'une excellente traduction de *la rhétorique d'Aristote*, & sa bourse fut encore ouverte à beaucoup d'autres; car la vue d'un homme de Lettres qui estoit dans le besoin, luy faisoit tant

302 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
de peine, qu'il ne pouvoit s'empêcher de prêter de l'argent ;
même à Liniere, qui souvent alloit du même pas au premier
endroit du voisinage faire une chanson contre son créancier.

Nous ne finirions pas si nous voulions ainsi nous arrêter
sur tout ce qui marquoit dans M. Despreaux l'homme de bien
inséparable de l'homme d'esprit, & le sage toujours uni avec le
Poète. Un mérite transcendant l'avoit fait jouir de bonne heure
de toute sa réputation ; & il n'y a plus que l'impossibilité de le
remplacer qui puisse adjoûter de nouveaux traits à son éloge.



É L O G E D E M. O U D I N E T.

1712.
Assemblée
publique d'a-
près Pâques.

MARC-ANTOINE OUDINET naquit à Reims sur
la fin de l'année 1643. sa famille estoit originaire de
Cambray, & ses ancêtres avoient presque tous fait profession
des armes. Nicolas Oudinet son pere fut le premier qui trans-
porta son domicile & sa fortune en Champagne, où renonçant
absolument au métier de la guerre, il ne songea qu'à faire valoir
son bien ; & ce fut apparemment l'exemple d'une vie si diffé-
rente qui tourna M. Oudinet le fils du côté du Barreau ; car
nous voyons même dans les familles ordinaires, que le passage
de l'épée à la robe ne se fait pas à beaucoup près si vite que
celuy de la robe à l'épée.

Le jeune M. Oudinet étudia jusqu'en Rhétorique au collège
des Jésuites à Reims, & il y brilla sur-tout par l'étendue & la
facilité de sa mémoire. Son régent voulant un jour en juger par
une épreuve certaine, le chargea d'apprendre par cœur un des
livres de l'Enéide à son choix, pour le réciter publiquement
à la fin de la semaine. Le jour venu, M. Oudinet proposa de
tirer ce livre au sort, parce que dans la crainte qu'on le soup-
çonnât d'avoir eu quelque avance, ou peut-estre trop de temps
pour un livre particulier, il avoit appris l'Enéide entière.

Au sortir de sa Rhétorique , il vint passer cinq ou six années à Paris ; il s'y appliqua à l'étude de la Philosophie & du Droit ; il se fit recevoir Avocat au Parlement , & y plaida plusieurs fois avec succès.

A son retour à Reims , il se livra tout à-fait à la plaidoirie , où il acquit bientôt assez de réputation pour sentir le poids de son état. Le nombre des affaires qui se présentoient commença à l'importuner ; d'abord il résolut de ne se charger que des plus distinguées , & parmi celles-là , il voulut encore dans la suite choisir les plus justes. On gagne certainement du loisir à moins dans le siècle où nous sommes ; & comme il y auroit peu de procès , si chacun cherchoit ainsi à se faire justice dans ses propres affaires , il y auroit encore moins d'Avocats, s'il falloit estre si difficile sur celles d'autrui.

M. Oudinet , dont heureusement la petite fortune estoit assurée d'ailleurs , ne manqua pas de trouver dans cette délicatesse un asyle contre les embarras de sa profession. Il eut tout le temps de bien apprendre les loix qu'il s'estoit jusques-là contenté de citer ; & en cessant presque de parler publiquement en Jurisconsulte , il commençoit , disoit-il , à le devenir en effet.

Ce ne fut pas pour luy une étude infructueuse , elle luy valut la première chaire vacante de Professeur en Droit dans l'Université de Reims ; & il la remplissoit actuellement , quand M. Rainssant , commis à la garde des médailles du cabinet du Roy , l'engagea à venir partager ce soin avec luy. M. Rainssant & M. Oudinet estoient parents , & la vocation pour les médailles leur estoient venue en même temps , & par le même hazard.

Un fermier de M. Oudinet le pere trouva en labourant la terre , une grande urne pleine de médailles de bronze : ce fut une merveilleuse occupation pour nos deux jeunes gens ; c'estoit à qui en déchiffreroit mieux les légendes , à qui en expliqueroit mieux les types : tout leur estoit nouveau , & tout par conséquent picquoit leur curiosité.

M. Rainssant devenu Médecin , & M. Oudinet Avocat , ne perdirent pas dans ces différentes routes , le goût qu'ils avoient pris ensemble pour la connoissance des médailles ; mais tandis

que l'un la cultivoit à Paris , avec tout l'avantage qu'y donnent le commerce des sçavants & la vûe d'un grand nombre de cabinets , l'autre n'avoit dans sa province que le secours des livres. Enfin M. Rainssant fut chargé du cabinet du Roy ; & comme il y avoit beaucoup à travailler , par rapport au catalogue & à l'arrangement des suites , il songea aussi-tôt à M. Oudinet pour le soulager. M. Rainssant mourut quelques années après , & M. Oudinet alla dans le moment porter les clefs du Cabinet à M. le Marquis de Louvois. Ce Ministre , de qui il estoit déjà fort connu , luy dit de les garder , qu'il sçavoit qu'elles estoient en bonnes mains , & il ne fut pas long-temps sans luy procurer l'agrément du Roy pour la même place.

Il n'est pas possible de rendre compte de tout ce que M. Oudinet y a fait pendant vingt-deux ans ; il faudroit pour cela comparer l'état où il a trouvé le Cabinet , & celui où il vient de le laisser ; encore ne jugeroit-on qu'imparfaitement de l'ordre qu'il y a mis , & des découvertes qu'il y a faites. Ce sont des travaux toujours renaissants , qui augmentent à mesure que l'on approche d'une certaine perfection , & qui coûtent d'autant plus , que rien ne les annonce : semblables à ces prodigieux remuements de terre , qui après un temps & des peines infinies , produisent enfin dans un lieu des beautez que bien souvent on ne remarque pas , ou que l'on met presque toujours sur le compte de la nature.

Le Roy , à qui l'exaëtitude & l'application de M. Oudinet n'échappoient pas , adjôta à ses appointements ordinaires une pension de cinq cens écus ; & un jour que Sa Majesté faisoit voir elle-même son Cabinet au feu roy d'Angleterre Jacques II. ce prince luy ayant demandé si l'employ de M. Oudinet n'estoit pas une charge des plus considérables de sa Maison , le Roy luy répondit que ce n'estoit pas une charge , mais qu'en voyant M. Oudinet , on jugeoit bien que c'est une place qui ne se donnoit qu'au mérite.

Il fut nommé Associé à l'Académie , lors du renouvellement de 1701. & quoyqu'il vînt rarement à Paris , qu'il eût assez d'occupation ailleurs , & qu'il commençât à estre dans un âge avancé ,

avancé, son nom ne fut pas pour nostre liste un ornement stérile. La qualité d'Académicien luy arracha de temps à autre de petits ouvrages estimables sans doute par eux-mêmes, plus précieux encore, en ce que ce sont les seuls qui nous restent de luy.

Le premier roule sur l'origine du nom de *Médaille*. Chose assez bisarre, qu'entre tant d'autres qui ont écrit sur les Médailles, aucun ne se soit avisé de traiter à fond cette question préliminaire, & qu'un nom généralement reçu dans tous les endroits du monde où la curiosité de ces monuments a esté portée, soit si peu connu dans son origine. Après l'avoir recherchée avec art chez les Hébreux, chez les Grecs & les Latins, chez les Arabes, chez les Espagnols & les Italiens, il la découvre naturellement dans la conformité de ces deux mots, *Métal* & *Médaille*, & il la fortifie par les exemples si fréquents du changement de *D.* en *T.* & de *T.* en *D.* dans toutes les langues.

Une seconde dissertation de M. Oudinet regarde les médailles d'Athènes & de Lacédémone, républiques fameuses, qui se sont disputé l'empire de la Grece jusqu'à ce qu'elles aient passé l'une & l'autre sous celui des Romains; ses premières réflexions tombent sur le culte des deux peuples. Minerve si révérée dans l'Attique, est toujours représentée sur les médailles d'Athènes; Castor & Pollux paroissent sur tous les revers de celles de Lacédémone. Jupiter est quelquefois associé à Minerve dans les monnoyes des Athéniens. Hercule se trouve aussi quelquefois joint aux Dioscures dans celles de la Laconie.

M. Oudinet remarque ensuite que nous avons quantité de médailles d'Athènes en argent, & que les Lacédémoniens, fidèles observateurs des loix de Lycurgue, ne nous en ont laissé qu'en bronze. Que les premiers, devenus sujets de Rome, ont porté le joug avec fierté, & n'ont jamais frappé de monnoyes au coin des Empereurs; au lieu que les autres, plus flatteurs, ou plus sensibles aux bontez de leurs nouveaux maîtres, n'ont pas hésité à leur donner cette marque publique de leur soumission ou de leur reconnoissance.

Enfin nous avons dans un troisiéme ouvrage de M. Oudinet, des observations singulières sur deux grandes & belles Agathes,

qui avant que de passer au cabinet du Roy, avoient esté conservées pendant près de 700. ans dans une église célèbre, comme de très-anciens monuments de nostre religion. La première, qui représente Jupiter & minerve aux deux côtez d'un olivier, avec une chouette, un serpent & quelques autres animaux en bas dans une espèce d'exergue, passoit pour la description du Paradis terrestre, & l'histoire du peché d'Adam. L'attitude & le petit manteau de Jupiter, le casque & la robe à longs plis de Minerve, rien n'avoit pû deffillier les yeux, dans un temps où l'on s'approprioit sans examen les monuments du paganisme, sur-tout quand ils estoient de quelque prix. Une pieuse ignorance avoit achevé de consacrer celui-ci, en faisant écrire sur le biseau de la pierre ce verset du 3.^e chapitre de la Genèse. *La femme considéra que le fruit de cet arbre estoit bon à manger, qu'il estoit beau & agréable à la vûe.*

L'autre Agathe, qui, suivant l'opinion commune représentoit Saint Jean l'Evangeliste enlevé par un aigle, & couronné par un ange, est un monument de l'apothéose de Germanicus que couronne la Victoire. Il tient de la main droite un bâton augural, que le peuple prenoit pour une crosse, & de la gauche il soutient une corne d'abondance, que l'on disoit estre un symbole de l'Evangile prest à se répandre sur toute la terre.

Peut-estre conservons-nous encore dans beaucoup d'églises, de semblables restes de l'histoire & de la religion payenne, de ces vases d'or & d'argent des Egyptiens, que la simplicité de nos peres a comme érigés en reliques. Mais pour ne rien hasarder dans les décisions d'une espèce si délicate, il ne suffiroit pas d'estre aussi exercé sur ces matières que le pouvoit estre M. Oudinet, il faudroit encore se sentir, comme luy, un fonds de christianisme supérieur à toutes les conjectures; car sa foy estoit inébranlable, sa piété; sans avoir rien de farouche, estoit des plus exactes & des plus vives: & dans un lieu où la plupart des gens ne cessent de se contraindre pour paroître meilleurs qu'ils ne sont, il auroit quelquefois voulu ne pas passer pour aussi bon qu'il estoit.

Il avoit eu un an ou deux avant sa mort, une légère attaque

d'apoplexie, & il n'en vouloit pas convenir, comme si cet aveu eût en quelque sorte hâté le retour d'un mal qui ne pardonne guères; mais trop chrestien pour s'étourdir luy-même sur le danger, il vivoit dans cette défiance salutaire qui sanctifie chaque jour de la vie, comme s'il en devoit estre le dernier. L'apoplexie revint en effet, & l'emporta subitement le matin du 22. Janvier de cette année, à l'âge de 68. ans & quelques mois. Il avoit fait ses devotions la veille.

Entre les différents sujets de cette Académie que M. l'Abbé de Louvois a présentés au Roy, pour le remplacer dans la garde des médailles du Cabinet, Sa Majesté a choisi M. Simon, & Elle a continué la pension de M. Oudinet à sa fille, avec des marques d'estime & de bonté seules capables de la consoler, & de faire dignement l'éloge du défunt.



É L O G E

DE M. L'ABBÉ TALLEMANT.

PAUL TALLEMANT naquit à Paris le 18. de Juin 1642, de Gédéon Tallemant Maître des Requestes, & de Marie du Puget de Montoron, Fille de M. de Montoron Receveur général des Finances.

1712.
Assemblée
publique d'a-
près la Saint
Martin.

Il se trouva lié de fort bonne heure avec tout ce qu'il y avoit de plus distingué à la Cour & à la Ville par l'esprit, le goût ou la politesse; tout cela même se trouvoit rassemblé de bien des manières dans sa propre famille. Il estoit proche parent de M. de la Serre l'Historiographe, de qui nous avons beaucoup d'ouvrages; du docte Pomeuse mort évêque de Marseille, de l'Abbé Tallemant, qui a traduit *les Vies de Plutarque*, & l'*Histoire de Venise du Procurateur Nani*; de Mad.^e Pélissari & de Mad.^e de la Sablière, si célèbres l'une & l'autre par la délicatesse & l'élévation de leur génie.

D'ailleurs M. Tallemant le pere qui vivoit en grand Seigneur,

Q q ij

se faisoit un mérite particulier d'obliger les gens de Lettres; il en avoit toujours quelqu'un de logé chez luy, il donnoit des pensions à d'autres, & les recevoit tous honorablement.

M. de Montoron pere de Mad.^e Tallemant, surpasseoit encore son gendre dans ces sortes de libéralitez, & les dédicaces pleuvoient autour de luy.

M. l'Abbé Tallemant ne pouvoit donc manquer d'estre dans un agréable commerce avec les sçavants, & il avoit un naturel trop heureux pour y estre inutilement.

Une certaine idée de galanterie avoit beaucoup de part à l'esprit de ce temps-là. On ne vouloit presque que de petites poësies tendres, ou de grands sentimens enchâssés dans des aventures qui ne finissoient point. En un mot, le regne des *Opera* commençoit, & l'on estoit dans la fureur des Romans. Ces impressions à la mode firent M. l'Abbé Tallemant, avec tout l'avantage que leur donnoient sa jeunesse & sa vivacité. Il brilla d'abord par de petits vers, par des *Idylles* & des *Pastorales*, puis par des *Opéra* en forme, qui trouvèrent des Musiciens, & qui furent représentés avec succès dans des maisons particulières. A ces ouvrages lyriques, succéda une pièce mêlée de prose & de vers, qui avoit pour titre le *Voyage de l'Isle d'Amour*, allégorie ingénieuse, où sous la forme d'un voyage ordinaire, on décrit tout le chemin que fait faire une passion aveugle, les pièges qu'elle tend sur la route, le peu de sûreté qu'on trouve dans ses gîtes, & les différents écueils qui se présentent au bout de la carrière. Quoyqu'il eût à peine dix-huit ans quand il composa cette pièce, & qu'elle eût le suffrage de tous ses amis, son dessein n'estoit pas de luy faire voir le jour: elle le vit cependant, & ce fut par un de ces larcins dont les particuliers se font souvent honneur, & dont le public s'approprie toujours la restitution.

L'Académie Françoisse ouvrit bientôt les yeux sur un sujet de ce mérite; il n'avoit que vingt-deux à vingt-trois ans, quand elle le choisit pour remplacer M. Gombaud, Poète célèbre. Ainsi dans un temps où il n'auroit pû sans dispense d'âge aspirer à la moindre magistrature du Royaume, il se vit placé d'une commune voix entre les oracles de la Nation.

La fortune ne suivit pas l'exemple des Muses ; M. l'Abbé Tallemant né dans le sein de l'opulence , élevé dans le grand monde , & parvenu au comble des honneurs de l'esprit , perdit tout à la fois son pere , son grand-pere , & avec eux la double espérance d'un gros patrimoine.

M. Tallemant avoit absorbé le fonds de plus de cent mille livres de rente , par sa profusion dans les Intendances , & par les grosses pertes qu'il avoit faites au jeu contre le Cardinal Mazarin. M. de Montoron de son côté avoit dissipé des richesses immenses avec la même facilité qu'il les avoit acquises ; & peu de temps avant sa mort , la Chambre de Justice avoit soigneusement recherché ce que sa magnificence n'avoit pas encore épuisé.

Mad.^e Tallemant eut peine à trouver dans le débris de ces deux successions , de quoy subsister avec une famille de cinq enfants. Leur établissement l'embarraisoit , car ils n'en avoient aucun ; cependant quand ses amis la mettoient sur cette matière , heureusement en voilà un de pourvû , disoit-elle en parlant de l'Abbé , parce qu'il estoit de l'Académie Française. La proposition n'estoit pas tout-à-fait dans les regles d'une exacte logique , mais dans la suite elle se trouva heureusement justifiée pour l'honneur des Lettres.

M. l'Abbé Tallemant se livra de bonne grace au caprice du sort , & loin que son esprit en parût abbattu , sa réputation naissante croissoit tous les jours par mille petits ouvrages , & sur-tout par des discours Académiques très-éloquents. Un des premiers fut l'*Eloge funebre de M. le Chancelier Séguier* , ce grand Magistrat , qui après la mort du Cardinal de Richelieu , fut seul capable d'essuyer les larmes de l'Académie , & de luy donner pendant près de trente années , une retraite digne d'elle.

On sçait qu'au milieu de ce nouveau deuil , le Roy jetta un regard favorable sur les Muses errantes ; & que voulant se charger immédiatement de leur protection , il commença à les loger dans ce palais ; mais tout le monde ne sçait pas que M. l'Abbé Tallemant , qui venoit de faire éclater les regrets de l'Académie sur la perte du Chancelier Séguier , fut aussi le premier à signaler sa reconnoissance envers le nouveau Protecteur.

Il le fit par un grand nombre de panégyriques, dont le *Progrès des Arts & des Sciences*, les *Conquestes de la Hollande & la Paix de Nimègue* luy fournirent tour à tour le sujet.

Comme il choisissoit ordinairement pour ces sortes d'actions, des jours où le Public estoit admis aux Assemblés, le bruit s'en répandit au loin, & excita la curiosité de M. Colbert, qui charmé des talents du jeune Académicien, plus touché encore de son attachement pour le Prince, luy tendit les bras, s'intéressa aux malheurs de sa famille, & luy donna enfin une place dans l'Académie des Inscriptions, avec une pension de cinq cens écus.

M. l'Abbé Tallemant fut aussi-tôt d'un grand secours à cette Compagnie. Ce fut luy qui concerta avec M. le Brun, le dessein des tableaux de la grande Gallerie de Versailles; il y adjoûta des inscriptions, qui ont éprouvé depuis divers changements. On le chargea ensuite de la description de presque toutes les Maisons Royales, & il en avoit déjà fait plusieurs quand M. Colbert mourut. Que ne perdit-il point en particulier à la mort d'un Ministre si nécessaire à l'Etat? Outre la pension dont nous venons de parler, & les gratifications qu'il y avoit jointes de temps en temps, M. Colbert avoit eu soin de faire étayer cette petite fortune Académique par un bénéfice assez considérable; il luy avoit encore procuré la charge d'Intendant des Devises, vacante par la mort de M. Desfontaines, & l'avoit même proposé au Roy pour l'envoyer à Rome en qualité d'Auditeur de Rote. Aussi M. l'Abbé Tallemant ne se contenta pas de gémir en secret sur la perte de son illustre bienfaiteur, il consacra à sa mémoire un Eloge funebre, que rendront à jamais précieux ces traits inimitables que la douleur prête quelquefois à l'éloquence.

Les Recueils de l'Académie nous offrent à peu-près dans le même temps, deux autres discours de M. l'Abbé Tallemant.

Dans le premier, qui roule sur *l'utilité des Académies*, il établit d'abord par des exemples tirez des siècles d'Alexandre & d'Auguste, que la destinée des Lettres suit ordinairement celle des Empires, & de-là il passe à une longue énumération des avantages que l'Académie Françoisse a sur toutes celles qui l'ont précédée.

Dans l'autre discours, il traite la question, *sçavoir, si les Inscriptions de nos Monuments publics doivent estre Françoises ou Latines.* Question déjà fameuse par le nombre des écrits, & par la qualité des adversaires. Le P. Lucas Jésuite avoit renouvelé la dispute par une harangue où il decidoit pour les inscriptions latines. M. l'Abbé Tallemant généreux défenseur du sentiment opposé, laissant à part ce que M. Charpentier & quelques autres avoient déjà dit en faveur du françois, ne s'attache dans sa réponse qu'à confondre les Latins par les Latins mêmes, par Cicéron & par Horace. Ils estoient, dit-il, l'un & l'autre dans le même cas que nous sur la préférence de leur langue: la plupart des sçavants de leur temps n'estimoient & ne vouloient que des ouvrages grecs. Cicéron s'élève en plusieurs endroits contre ce goût, qu'il appelle extravagant & bisarre: Horace s'en plaint à Auguste même; un siècle si délicat écoute leurs plaintes, les suivans y applaudissent. Par quel caprice donc, ajoute-t-il, voulons-nous trouver tant de raison dans le chagrin de ces grands hommes, & tant d'injustice dans le nôtre?

La maladie, la constance & la guérison du Roy, donnèrent au commencement de 1687. une nouvelle matière au zèle des Orateurs, & M. l'Abbé Tallemant accoutumé à se distinguer entr'eux, fut un des plus heureux à déposer entre les mains de la Renommée les tendres allarmes de tout un peuple tremblant aux pieds des autels, pendant le cruel mal qui attaquoit la vie de son Prince, & les transports inouis de sa joye au retour d'une santé qui luy estoit si chère.

Son ardeur & sa facilité à s'exercer ainsi sur tous les grands événements qui avoient quelque rapport à la gloire de l'Etat ou à celle du Roy, n'estoit pas une chose indifférente pour l'Académie des Inscriptions. Comme on y travailloit sans cesse sur les mêmes matériaux, personne n'estoit plus capable de les mettre en œuvre; il ne s'agissoit plus que de les faire passer de la pompe des panégyriques à la simplicité de l'Histoire, & à l'élégante précision des Monuments. Aussi eut-on recours à luy pour tenir la plume dans cette Compagnie, après la mort de M. de la Chapelle, c'est-à-dire, au commencement de 1694. temps

où nos Académies mises depuis peu dans le département de Monsieur de Pontchartrain, alors Secrétaire d'Etat & aujourd'hui Chancelier, prirent enfin sous ses auspices cette forme brillante & solide que les temps les plus difficiles ont respectée.

Le livre des *Médailles de l'Histoire du Roy*, dont à proprement parler on n'avoit encore qu'un projet informe, fut poussé avec un succès qui étonnoit ceux-mêmes à qui il estoit dû; & M. l'Abbé Tallemant, après avoir autant contribué qu'aucun autre au fonds de l'ouvrage, se chargea, par surcroît, de presque tout le détail de l'impression. Détail pénible pour quiconque sçait connoître le prix de l'exactitude.

On achevoit d'imprimer ce livre fameux, quand le Reglement de 1701. augmenta considérablement le travail & le nombre des Académiciens. Les fonctions du Secrétaire devinrent aussi beaucoup plus difficiles qu'elles ne l'estoient auparavant; mais ce nouveau poids fit honneur à M. l'Abbé Tallemant sans luy estre à charge. Un homme supérieur à sa matière aime encore mieux l'embrasser dans toute son étendue, que de se tenir toujours étroitement resserré dans quelqu'une de ses parties.

Ce fut alors que sous le nom d'*Eloge* on commença à donner au Public une idée de la vie & des ouvrages de chaque Académicien que la mort nous enlevait. Cette triste occasion de célébrer la mémoire de ses confrères, s'est présentée quatre ou cinq fois pendant qu'il a esté en place; & peut-estre que la manière ingénieuse dont il décrivait nos pertes, a souvent fait souhaiter qu'elles fussent plus fréquentes.

Cependant l'âge qui le gagnait insensiblement, le déterminait en 1706. à se démettre du Secrétariat, & à se contenter du titre de Vétéran, qu'on luy accorda avec une distinction toute particulière. Son amitié pour moy, & le soin qu'il avoit pris de me former, furent presque les seuls titres que l'on consulta en luy choisissant un successeur; ma reconnoissance en fait d'autant plus volontiers l'aveu, que c'est la première fois que les égards qu'on avoit pour luy, ont coûté quelque chose au Public.

Nous avons eu encore, long-temps après cette espèce de retraite, le plaisir de voir M. l'Abbé Tallemant très-assidu, & toujours

toûjours utile à nos conférences : il ne l'estoit pas moins à celles de l'Académie Françoisè , & ce fut luy qui sur la fin de la même année 1706 y fit les honneurs de la réception de M. l'Abbé de Louvois , & de M. le Marquis de Saint-Aulaire.

La traduction des plus beaux Pseaumes de David , & celle de quelques Eglogues latines de M. l'Evêque d'Avranches , ont esté les derniers fruits de son loisir ; mais de toutes ces pièces , il n'en a paru qu'une seule , c'est celle qui a pour titre *Lampyrus*, ou le *Ver luisant* , & qui a esté imprimée en 1709. On a trouvé les autres dans ses papiers , avec des *Maximes pour l'Eloquence*, tirées de la *Rhétorique d'Aristote* ; des *Remarques de l'Académie sur quelques Odes de Malherbe*, de *Racan*, de *Maynard*, *Saint-Amand*, *Gombaud* & *Malleville*, & d'autres productions de toutes les espèces , dont on pourroit former un assez gros volume.

Cette liste des derniers ouvrages de M. l'Abbé Tallemant , m'en rappelle un que j'ai laissé bien en arrière dans l'ordre des dates , mais qu'il falloit aussi mettre à part , pour ébaucher au moins le caractère de son cœur , après avoir suffisamment marqué celui de son esprit. L'ouvrage dont je parle est l'*Eloge funèbre de M. Perrault* , qu'il prononça dans l'Académie Françoisè au mois de Janvier 1704.

M. Perrault avoit esté l'homme de confiance , sur qui M. Colbert se reposoit le plus du soin des Lettres & des beaux Arts. Attentif à remplir les vûes d'un Ministre si zélé , les graces se répandoient par son canal , sur tous ceux qui avoient un mérite ou des talents distinguez ; & plus occupé de leur fortune que de la sienne propre , sa maison ne desemplissoit point de gens qui luy faisoient la cour. Après la mort de M. Colbert , tout changea de face pour M. Perrault ; quelqu'usage qu'il eût fait de sa faveur , elle luy suscita des envieux. Ceux mêmes à qui il avoit esté utile , devinrent ses persécuteurs , & il fut presque réduit à compter encore pour ses amis ceux qui ne faisoient que le négliger. Vingt années de solitude terminèrent ainsi la vie d'un homme qu'on auroit pu appeller malheureux , si au milieu des plus grands emplois , il n'avoit toûjours regretté les douceurs d'une vie tranquille.

M. l'Abbé Tallemant ne crut pas avoir assez fait en résistant avec éclat au torrent de l'ingratitude. La mort de M. Perrault ranime le tendre souvenir des bons offices qu'il en a reçus, & son éloquence les couronne dès que son amitié n'a plus d'autre moyen de les reconnoître.

Quand on devient si vif pour des amis formés par le commerce du monde, que ne doit-on pas estre naturellement pour sa famille ? Celle de M. l'Abbé Tallemant estoit originaire de la Rochelle, où elle avoit succé les erreurs de Calvin. M. Tallemant le pere & un de ses freres estoient presque les seuls qui en eussent fait abjuration ; & le reste y feroit peut-estre encore attaché, si après d'exactes & de fréquentes discussions, M. l'Abbé Tallemant n'avoit enfin eu le bonheur d'en arracher la plus grande partie aux préjugés de leur naissance. Dans cette vûe, il avoit étudié à fond les matières de Controverse ; & pour rendre les fruits de cette étude d'une utilité plus générale, il en composa ensuite quantité de sermons qu'il a prêchez il y a 30 ou 35 ans aux Carmelites du Boulloy & aux nouvelles Catholiques, où il avoit souvent l'honneur de parler devant la Reine.

A ces qualités essentielles il joignoit toutes celles qui rendent un homme aimable dans la société. Sa seule présence inspiroit une certaine gayeté, dont il n'estoit guères possible de se défendre. Son esprit dégagé de tout ce qui s'appelle embarras d'affaires, sembloit en un moment associer l'esprit des autres à la même liberté & à la même indépendance. Il brilloit sur-tout dans les parties d'un honneste plaisir, par d'heureuses saillies & par des *impromptu*, dont la force & les agréments ont quelquefois fait des ouvrages durables ; & ce qu'il y a de plus merveilleux encore, c'est que cette fécondité & cet enjouement l'ont suivi jusques dans un âge très-avancé.

Sa mort, qui arriva le 30 Juillet dernier, a esté la suite d'une attaque d'apoplexie, contre laquelle son bon tempérament avoit lutté environ dix-huit mois. Il venoit d'entrer dans sa soixante-onzième année ; & de son propre aveu, il en avoit passé plus de cinquante sans avoir ressenti la moindre incommodité, & sans avoir pris, même par précaution, le plus simple remède. C'est

avoir vécu un siècle, s'il est vray que la vie consiste moins à vivre long-temps qu'à se bien porter.



E L O G E

DE M. DE TOURREIL.

JACQUES DE TOURREIL naquit à Toulouse le 18. Novembre 1656. d'une famille des plus distinguées dans la robe. Jean de Tourreil son pere estoit Procureur général du Parlement. Marguerite de Fieubet sa mere estoit sœur du Premier Président du même Parlement, & tante de M. de Fieubet le Conseiller d'E'tat, homme célèbre par son génie & par ses emplois, mais plus célèbre encore par sa retraite, & qui jusqu'à sa mort a presque tenu lieu de pere à M. de Tourreil dont nous parlons.

1715.
Assemblée
publique d'a-
près Pâques.

Il n'estoit encore que dans ses premières classes, lorsque l'on commença à reconnoître en luy une forte passion pour l'éloquence. Il se vengeoit volontiers de ses camarades, & quelque-fois de ses maîtres, par des espèces de déclamations, toujours assez ingénieuses pour estre pardonnées à un écolier, & souvent assez vives pour ne pas faire mépriser l'ouvrage d'un enfant.

Son exemple ne manqua pas d'exciter l'émulation de quelques jeunes gens du même âge : il se fit entr'eux une société où l'on travailloit à l'envi; on s'y distribuoit tour à tour des sujets; tous contribuoient, dans une certaine proportion, à la récompense de la meilleure pièce, & un célèbre Avocat nommé M. Parisot, donnoit avec plaisir pour juger les petits débats de ces orateurs naissants, un temps après lequel mille clients soupироient pour les contestations les plus sérieuses.

L'éloquence suppose ordinairement, du moins dans la jeunesse, un naturel vif, ardent, presque impétueux, & tel estoit celui de M. de Tourreil; à peine sorti du collège, il eut envie d'aller à l'armée, & on ne put le retenir que par l'exemple de ces

R r ij

Romains fameux, qui avoient long-temps brillé dans le Barreau avant que de paroître à la tête des légions. Charmé d'entrer dans un parallèle si flatteur, il se contenta de se faire appeller M. le Chevalier de Turreil, & demanda à venir à Paris pour se perfectionner dans l'étude du Droit & des Belles-Lettres.

Le goût qu'il y prit effaça bientôt celui qu'il avoit eu pour les armes; il entendit parler de l'Académie Française & des prix d'éloquence qu'elle a coutume de proposer; il entra deux fois en lice, & deux fois il fut vainqueur. Ces discours, qui commencèrent à luy faire un nom, sont imprimez dans le recueil des années 1681 & 1683.

En 1691 il donna au Public la traduction de quelques *Harangues de Démosthène*, c'est-à-dire, de la première *Philippique*, de la 1^{re}, de la 11^{re}, de la 111^{re}. *Olynthienne*, & du *Discours sur la Paix*. Il les rétablit dans l'ordre chronologique marqué par Denys d'Halicarnasse & Diodore de Sicile, & qui n'avoit esté observé dans aucune édition; il mit au commencement de chaque harangue, un sommaire qui en explique le sujet, & à la fin, des remarques pour en éclaircir les difficultez.

Quelqu'imparfait que fût encore cet ouvrage, il acquit beaucoup de réputation à son auteur. M. le Chancelier de Pontchartrain, alors Contrôleur général, l'attira chez luy comme un homme de mérite & de confiance, dont le commerce & les soins pouvoient estre utiles à M. le Comte de Pontchartrain son fils, qui ne faisoit qu'entrer dans le monde. Il eut ensuite une place dans l'Académie des Inscriptions, qui n'estoit encore composée que de huit personnes; l'année suivante il fut reçu à l'Académie Française, & peu de temps après le sort le mit à la tête de cette Compagnie dans une conjoncture brillante; ce fut quand il fallut présenter au Roy, aux Princes & aux Ministres, le Dictionnaire de l'Académie qui venoit d'estre achevé. Il fit à cette occasion vingt-huit compliments différens, qui furent tous extrêmement applaudis, & dont il n'a jamais voulu donner de copie.

En 1694 il publia sous le titre d'*Essais de Jurisprudence*, un petit nombre de questions de Droit curieuses par elles-mêmes,

& fuceptibles d'ailleurs de certains agréments que n'offre point la lecture du Code & du Digeste ; il examine , par exemple , *si un homme qui ne voleroit que pour donner , commettrait véritablement un vol !*

Si la torture est une bonne voye pour découvrir les coupables !

Si un Juge peut ordonner une demi-peine , pour le crime dont il n'a qu'une demi-preuve !

Si on a sagement aboli la Loy qui tenoit les femmes en tutèle toute leur vie ! &c.

Chaque question fait le sujet d'une Lettre , dont le stile est très-fleuri , & paroît peut-estre d'autant plus enjoué , que la décision se trouve toujours fondée sur le sentiment des plus graves Jurisconsultes.

En 1701 M. de Turreil donna une seconde édition de son Démosthène ; l'ouvrage n'estoit plus reconnoissable , il avoit revû les cinq premières harangues , il y en avoit joint six autres avec leurs sommaires & leurs remarques ; & ce qui'estoit plus utile encore , il y avoit mis une préface d'environ 150 pages in-4°. pour retracer le plan de l'ancienne Grece , & donner un abrégé de son histoire , sans quoy , comme il l'avoit prévu , Démosthène bien que traduit , auroit toujours parlé grec pour la plupart des lecteurs.

Dans cette préface , M. de Turreil traite d'abord de l'origine des Grecs : il fait ensuite à leur égard ce que Florus a fait à l'égard des Romains ; il compare leur durée à celle de la vie d'un homme , & la divise en quatre âges différents , marquez par autant d'époques mémorables. Le premier comprend près de 700 ans , depuis la fondation des petits royaumes de la Grece , jusqu'au siège de Troye ; le second est d'environ 800 ans , depuis le siège de Troye jusqu'à la bataille de Marathon ; le troisième de moins de deux siècles , depuis cette même bataille jusqu'à la mort d'Alexandre ; le quatrième est d'un nombre d'années à peu-près égal , depuis la mort d'Alexandre jusqu'au temps où les Grecs passèrent enfin sous la domination des Romains. M. de Turreil ne parcourt que les trois premiers âges , parce qu'ils sont les seuls qui ayent rapport à son texte , & à des

318 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
faits dont Démosthène suppose toujours ses auditeurs parfaitement instruits.

L'enfance de la Grece vit la fondation d'Athènes, de Lacédémone, de Thèbes, d'Argos, de Corinthe, de Sicyone; l'attentat des Danaïdes, les travaux d'Hercule, les malheurs d'Œdipe, l'expédition des Argonautes, celle des Sept devant Thèbes, la guerre de Minos avec Thésée, & généralement tous les exploits de ces premiers héros dont la renommée a consacré la valeur bienfaisante, par une raison qui ne vieillira jamais.

La Grece parvenue à l'adolescence, essaya ses forces unies à ce siège fameux où les Achilles, les Ajax, les Nestor & les Ulysses firent pressentir à l'Asie qu'elle obéiroit un jour à leur postérité.

Le troisième âge des Grecs, ou leur jeunesse, fort courte mais fort brillante, produisit une foule de Philosophes, d'Orateurs & de Capitaines: les Perses éprouvent aux batailles de Marathon, de Salamine, de Platées & de Mycale, ce que peut la valeur disciplinée contre l'impétuosité aveugle: ils ont ensuite le bonheur de diviser leurs ennemis; la sécurité des Grecs rompt l'union, que la crainte & des besoins communs avoient formée entr'eux. Naturellement vifs, & de plus enflés de leurs victoires, ils ne peuvent se contenir dans la bonne fortune, ils se livrent à la jalousie & à l'ambition. Les puissants veulent tous commander, les plus foibles songent tous à desobéir; & pour éviter les malheurs de la sujettion, ils tombent dans celui d'une liberté, ou plutôt d'une licence effrénée.

C'est au milieu de ces temps difficiles que M. de Turreil présente Démosthène; il explique au long la nature & l'excès de ces divisions fatales, d'où dépend toute l'intelligence de son auteur. Pour luy donner un plus grand jour encore, il fait d'abord l'histoire d'Athènes, de Lacédémone, de Thèbes, & de-là il passe à celle de Philippe, que Théopompe avoit écrite, & divisée en 50. livres dont il ne nous reste que très-peu de fragments.

Ceux qui ne jugent de la grandeur des héros que par le nombre des provinces qu'ils ont conquises, mettent Philippe

bien au-dessous d'Alexandre ; mais M. de Turreil , après un assez long examen , décide avec Cicéron , que si le fils estoit un plus grand conquérant , le pere estoit un plus grand homme ; selon luy , il estoit bien moins difficile de soumettre l'Asie avec le secours des Grecs , que de soumettre les Grecs si souvent vainqueurs de l'Asie. Pour dompter les Asiatiques , il ne falloit qu'oser les combattre , & que n'osoit pas Alexandre ? Sur-tout il ne peut souffrir la comparaison de ce dernier avec César , quoyque si familiere aux anciens & aux modernes. Il trouve qu'Alexandre est un héros à part , dont le caractère n'admet point de comparaison ; c'est entre Philippe & César qu'il se plat à en faire une fort détaillée , & dont les rapports paroissent si sensibles , qu'après l'avoir lûe on s'étonne qu'il soit le premier qui l'ait faite.

La vie de Démosthène termine cette ample préface , sur laquelle il a nécessairement fallu nous étendre , parce que c'est l'ouvrage le plus considérable qu'ait laissé M. de Turreil , & qu'il marque mieux qu'aucun autre , l'étendue de ses connoissances , l'élévation & la justesse de son esprit , & enfin parce que n'étant annoncé que sous le titre général , peut-estre même équivoque , de préface , & de longue préface , il est bon d'avertir de la justice particulière qu'on luy doit.

L'étude continuelle de Démosthène rendoit M. de Turreil plus propre encore aux exercices de l'Académie Française ; & les discours qu'il y a prononcez se sentent tous de l'enthousiasme , de l'énergie & de la précision de cet Orateur Grec. Le stile concis & sublime , auquel son original l'avoit accoutumé , n'estoit pas moins avantageux à l'Académie des Inscriptions ; elle estoit alors uniquement occupée à faire des médailles sur les principaux événements du regne de Louis le Grand , & M. de Turreil est un de ceux qui a le plus contribué à l'édition qu'on en a donnée en 1702. elle luy valut en ce temps-là une augmentation considérable de sa pension , & trois ans après elle luy mérita le titre de Pensionnaire vétérân.

Il le demanda pour se livrer plus absolument à sa traduction favorite qu'il a retouchée jusqu'à sa mort ; car il retouchoit toujours , au hazard même de perdre ces beautés , qui souvent ne

tiennent qu'au premier trait, & ces négligences heureuses qui sont quelquefois préférables à une trop grande exactitude.

Il pensoit, & aimoit à s'exprimer d'une façon peu commune: il osoit heureusement en ce genre; il amenoit si finement une pensée, il savoit si adroitement une expression, qu'il venoit enfin à bout de faire passer avec grace les idées les plus singulières, & les plus hardies métaphores. Les faillies, la promptitude & la force de ses reparties ne lui donnoient pas seulement quelque supériorité, elles alloient jusqu'à le rendre redoutable dans la conversation.

Zélé partisan de la vérité, il la cherchoit avec obstination jusques dans les choses les plus indifférentes; il vouloit blâmer impitoyablement ce qui luy paroissoit blâmable, & louer même en public, & malgré les plus sévères défenses, ceux qui méritoient ses éloges. Aussi pour excuser auprès de luy un défaut, pour le réparer en quelque sorte, il suffisoit presque de l'avouer. C'est de ce principe qu'il tire une nouvelle apologie pour Démosthène, accusé d'avoir pris l'épouvante, & d'avoir jetté son bouclier dans une déroute. Il l'avoue luy-même, & dès-là, dit-il, *je l'absous, & lui rends d'autant plus volontiers mon estime, qu'après la bravoure je ne sçais rien de plus brave que l'aveu de la poltronerie.*

Réduit depuis long-temps à un petit nombre d'amis, d'ordre & d'états différents, ce n'estoit point leur qualité, c'estoit leur érudition seule & leur caractère qui les distinguoit dans son esprit, suivant un autre grand principe qu'il avoit encore étalé dans sa Préface sur Démosthène, où après avoir prouvé que cet orateur n'estoit pas le fils d'un forgeron crasseux & enfumé, comme Juvenal l'insinue, il adjoute : *Je ne m'attache pas à cette preuve par un entêtement ridicule pour mon auteur, moy qui ne luy demande d'autres titres de noblesse que ses ouvrages, & qui d'ailleurs ne connois de véritable roture que celle des actions.*

Il mourut le 11. d'Octobre dernier, âgé de 58. ans moins un mois & quelques jours. Il estoit sur le point de donner une troisième édition de son Démosthène, augmentée de deux harangues, sçavoir, de celle d'*Eschine contre Cléophon*, & de celle

celle de *Démofthène* contre *Eschine*; pièces que Cicéron avoit luy-même traduites avec soin, & qu'il traite de chef d'œuvres inimitables. Le testament de M. de Tourreil doit rassûrer le public sur le payement d'une si importante dette, il en a chargé M. l'Abbé Massieu, & on sçait que personne n'est plus en état de l'acquitter.

É L O G E

DE M. L'ÉVESQUE DE SOISSONS.

FABIO BRULART DE SILLERY, fils de Louis Brulart, Marquis de Sillery, & de Catherine Elisabeth de la Rochefoucault, naquit au Château de Pressigny en Touraine le 25. d'Octobre 1655. Il fut tenu sur les fonts de Baptême par le Cardinal Piccolomini, qui estoit alors Nonce en France, & qui lui donna le nom du Pape régnant Alexandre VII. qui s'appelloit Fabio Chigi.

1715.
Assemblée
publique d'a-
près Pâques.

D'excellents Maîtres luy enseignèrent les Humanitez, tandis qu'il se formoit à la vertu par ces exemples domestiques qui font tant d'impression, & qui ne pouvoient manquer d'estre communs dans une maison, qui, distinguée depuis long-temps par les emplois militaires, a produit ensuite un grand Chancelier, de sages Ministres & des Ambassadeurs dans presque toutes les Cours, sans cesser de fournir à la patrie de généreux guerriers qui ont répandu leur sang pour elle dans une infinité d'occasions.

On ne l'envoya à Paris que quand il fut en état d'entrer en Philosophie. Il en fit un cours au Collège de la Marche; de là il passa aux écoles de Sorbonne, où après avoir soutenu avec éclat des theses publiques, il reçut le bonnet de Docteur à l'âge de vingt-six ans.

Il s'appliqua en même-temps à l'étude du Grec & de l'Hébreu, pour ne rien négliger de ce qui luy paroissoit nécessaire à

Hist. Tome III.

S f

une plus parfaite intelligence de l'Ecriture sainte & des Peres de l'Eglise. Mais cette étude, qui semble dessécher l'esprit, & rendre la moitié des sçavants barbares dans leur langue naturelle, n'empêchoit pas M. l'Abbé de Sillery de cultiver agréablement la sienne. Il luy échappoit de temps à autre de petites poësies d'un tour si aisé & si délicat, que le P. Bouhours les a pour la plupart jugé dignes d'entrer dans ses recueils.

La prédication partagea encore ses soins, & il ne luy manqua qu'un tempérament plus robuste pour briller long temps dans ce saint exercice.

En 1685. il fut député du second ordre à l'Assemblée du Clergé, & en 1689. il fut nommé d'abord à l'Evêché d'Avanches, & ensuite à celui de Soissons, où il eut le plaisir de trouver une Académie naissante, qui formée sur le plan & sous les yeux de l'Académie Françoisse, cultivait l'amour des Lettres & la pureté du langage. Il en ranima plus d'une fois les exercices par sa présence; & dans le séjour qu'il faisoit à Soissons, il luy donnoit tout le temps que ses devoirs n'abordoient point.

L'Assemblée du Clergé qui se tint en 1695. à St. Germain-en-Laye, le choisit pour y haranguer le Roy d'Angleterre; il sçut consoler ce Prince en luy rappelant avec une noblesse chrétienne le souvenir de ses malheurs; & sa harangue toucha tellement les Anglois de cette Cour, que par leurs soins elle fut aussitôt traduite en plusieurs Langues, & envoyée de tous côtez comme une espece de Manifeste.

En 1700. on vit paroître sous le titre de *Réflexions sur l'Eloquence*, deux lettres de M. l'Evêque de Soissons à l'auteur du livre de la *Connoissance de soi-même*, qui avoit un peu maltraité la rhétorique de Collège, & n'avoit guères parlé plus favorablement de l'éloquence de la Chaire & de celle du Barreau. Ces deux lettres furent imprimées sans nom, & à l'insçu du Prélat qui les avoit écrites; non qu'il craignît de défendre publiquement des droits qui devoient luy estre aussi chers que ceux de l'éloquence, mais parce qu'il estoit naturellement très circonspect sur tout ce qui avoit le moindre air de critique. Accoutumé à l'exercer en maître pour le fonds des choses, il n'y entroît

jamais qu'avec des ménagements & une espèce de timidité, qui auroit pû servir d'excuse au plus novice dans cet art.

Quand il plut au Roy d'augmenter l'Académie des Inscriptions par un nouveau reglement, M. l'Evêque de Soissons y fut appellé en qualité d'Académicien-Honoraire, & quelques années après, c'est-à-dire en 1705. il fut reçu à l'Académie Françoisé à la place de M. Pavillon. Le discours, qu'il y prononça le jour de sa réception, est un tissu de remarques ingénieuses sur le génie des *Langues*, sur le caractère de l'*Eloquence* & la nature de la *Poësie*, qui découvrent à quel point il en connoissoit les beautés, & l'usage qu'il étoit capable d'en faire.

A l'égard de l'Académie des Inscriptions, ce n'étoit que depuis les deux dernières années de sa vie, que plus occupé des fonctions particulieres de l'épiscopat & des affaires générales de la religion, il étoit moins assidu à nos Assemblées; mais il chérissoit toujours nos travaux, & il y a souvent contribué; il nous a donné entr'autres l'explication d'un bas-relief de marbre antique, qui est vraysemblablement le dessus d'un tombeau que le peuple appelle à Soissons le *Trou de l'Oracle d'Isis*, parce que voyant le marbre percé au-dessous de deux génies qui renversent & éteignent leurs flambeaux, il se persuade qu'anciennement une divinité souterraine rendoit par-là ses oracles à ceux qui venoient la consulter.

Une autre fois il nous a entretenus des sépultures des premiers chrestiens dans les Gaules, à l'occasion de deux autres tombeaux singuliers par leurs ornements, & qui, si l'on en croit une tradition reçue dans le pays, ont renfermé les corps de St. Drausin, Evêque de Soissons, & de St. Voué Confesseur.

Nous luy devons encore le dessein de deux colonnes milliaires, dont les inscriptions, quoique mutilées, nous apprennent sous quels Empereurs elles ont esté faites, & le nombre des lieues que l'on comptoit alors de l'endroit du grand chemin où elles estoient placées, jusqu'à la capitale du Soissonnois. La première de ces colonnes est du temps de Septime Sévère; la seconde est de la 15^e. année de l'Empire de Caracalla. Elles nous ont valu l'une & l'autre de sçavantes dissertations.

Si la modestie de M. l'Evêque de Soissons ne l'avoit pas rendu aussi réservé qu'il l'estoit sur les productions de son esprit, ce ne seroient pas-là les seules pièces dont il auroit enrichi nos registres; il avoit puisé de si bonne heure dans les sources de la belle antiquité, qu'elle sembloit se prêter d'elle-même à ses recherches.

Il a laissé des Poësies françoises & latines de toutes les espèces, & c'est dans ces sortes de compositions qu'il avoit coûtume de se délasser des travaux les plus sérieux; ce qu'on en a vû fait juger du plaisir que donneroit le recueil entier. Mais les ouvrages posthumes dont sa famille se croit plus comptable au public, ce sont divers *Traitez de Morale*, des *traductions des plus beaux endroits des Peres*, un *Commentaire sur quelques Epitres de Saint Paul*, & sur celle de Saint Clément Pape aux Corinthiens, des *Sermons & des Homélies*, fruit précieux d'un zèle & d'une piété dignes des premiers siècles de l'Eglise.

Les différentes Instructions Pastorales qu'il a adressées aux fidèles de son Diocèse, pendant vingt-cinq années entières d'Episcopat, retraceront long-temps à ses successeurs l'obligation & la manière d'y exciter la foy des peuples, ou d'y maintenir la pureté de la doctrine. Mais sa vigilance ne s'y est pas bornée à ces secours purement spirituels; il y a établi des écoles gratuites, des Séminaires & des Hôpitaux. Plus de la moitié de son revenu estoit ordinairement employée au soulagement des pauvres; simple & œconome dans sa dépense, il estoit, si on le peut estre, prodigue à leur égard: on l'a vû dans les disettes de 1693. & de 1709. s'engager pour leur subsistance, souffrir même avec eux, autant que la différence des conditions le permettoit, & suppléer à ce qu'il ne pouvoit faire, par de sages réglemens, qui valent bien plus encore au public que le sacrifice d'une fortune particulière. Sa trop grande application au travail luy causa, l'Automne dernière, un coup de sang imparfait, qui s'est terminé par un abcès dans la tête, dont il mourut le vingt de Novembre dernier, après quarante jours de maladie; il entroit dans sa soixante-unième année.

Il a esté remplacé dans l'Académie Françoise par M. le Duc

de la Force, & dans celles des Inscriptions par M. de Bercy, successeurs, qui, dans des routes si différentes, conservent & cultivent de même ces connoissances, ce goût, cet amour des Lettres, qui, à la gloire de la Nation, nous offrent aujourd'hui des Académiciens dans tous les états.



E L O G E
DE M. GALLAND.

ANTOINE GALLAND naquit en 1646. de pauvres, mais honnêtes parents, établis dans un petit bourg de Picardie nommé *Rollot*, à deux lieues de Montdidier, & à six de Noyon.

1715.
Assemblée
publique d'a-
près Pâques.

Il n'avoit que quatre ans, & il estoit le septième enfant de la maison quand son pere mourut. Sa mere ne sçachant à quoy l'employer, & réduite elle-même à vivre du travail de ses mains, fit tant qu'elle le plaça enfin dans le Collège de Noyon, où le Principal & un Chanoine de la Cathédrale voulurent bien partager entr'eux le soin & les frais de son éducation.

Il y resta jusqu'à l'âge de 13. à 14. ans, qu'il perdit tout à la fois ses deux protecteurs, ce qui l'obligea à revenir chez la mere avec un peu de latin, de grec, & même d'hébreu, dont elle ne connoissoit nullement le mérite, & dont il n'estoit pas non plus en état de faire un grand usage.

Elle se détermina aussi-tôt à lui faire apprendre un métier; Antoine Galland obéit, & malgré toute sa répugnance, il demeura un an entier avec le maître chez qui on l'avoit mis en apprentissage. Mais soit qu'il ne fût pas né pour un art vil & abject, ou que plus vraysemblablement ce fût le goût des Lettres qui luy élevât le courage, il quitta un jour, & prit le chemin de Paris, sans autre fonds que l'adresse d'une vieille parente qui y estoit en condition, & celle d'un bon Ecclésiastique qu'il avoit vû quelquefois chez son Chanoine à Noyon.

Cette tentative luy réussit au-delà de ses espérances ; on le produisit au Sous-principal du Collège du Pleffis, qui luy fit continuer ses études, & le donna ensuite à M. Petitpied, Docteur de Sorbonne. Là il se fortifia dans la connoissance de l'hébreu & des autres langues Orientales, par la liberté qu'il avoit d'en aller prendre des leçons au Collège Royal, & par l'envie qu'il eut de faire le catalogue des manuscrits Orientaux de la bibliothèque de Sorbonne.

De chez M. Petitpied, il passa au Collège de Mazarin, qui n'estoit pas encore en plein exercice ; mais un Professeur nommé M. Godouin, y avoit rassemblé un certain nombre d'enfants de trois ou quatre ans seulement, parmi lesquels estoit M. le Duc de la Meilleraye ; & il se proposoit de leur faire apprendre le latin fort aisément & fort vite, en mettant auprès d'eux des gens qui ne leur parleroient jamais d'autre langue. M. Galland associé à ce travail, n'eut pas le temps de voir quel en seroit le succès ; M. de Nointel nommé à l'Ambassade de Constantinople, l'emmena avec luy, pour tirer des Eglises Grecques des attestations en forme sur les articles de leur foy, qui faisoient alors un grand sujet de dispute entre M. Arnauld & le Ministre Claude. M. Galland arrivé à Constantinople, y acquit bientôt l'usage du grec vulgaire, par les longues conférences qu'il eut avec un Patriarche déposé, & plusieurs Métropolités, qui persécutés par les Bachas, s'estoient réfugiés dans le Palais de France. Il tira d'eux & des autres chefs de l'Eglise, les attestations qu'on avoit demandées, & il y joignit tout ce qu'il avoit pû recueillir de leurs entretiens.

M. de Nointel de son côté ayant renouvelé avec la Porte les Capitulations du Commerce, prit cette occasion d'aller visiter les Echelles du Levant, d'où il passa à Jérusalem, & dans tous les autres lieux de la Terre-Sainte qui ont quelque réputation. M. Galland fut du voyage ; il alloit à la découverte, il annonçoit ensuite à M. l'Ambassadeur ce qu'il avoit trouvé de curieux ; il copioit les inscriptions, il dessinoit le mieux qu'il pouvoit les autres monuments, souvent même il les enlevait, suivant la facilité qu'il y avoit à les faire transporter ; & c'est à

de pareils soins que nous devons entr'autres les marbres singuliers qui sont aujourd'hui dans le cabinet de M. Baudelot, & dont le P. D. Bernard de Montfaucon a publié quelques fragments dans sa *Palæographie*.

M. Galland ne jugea pas à propos de retourner à Constantinople avec M. de Nointel, il aima mieux revenir à Paris ; il y arriva en 1675. & à l'aide de quelques médailles qu'il avoit ramassées, il fit connoissance avec M^{rs}. Vaillant, de Carcavy & Giraud. Ces trois curieux l'engagèrent, pour peu de chose, dans un second voyage au Levant, d'où il rapporta l'année suivante beaucoup de médaillons qui ont passé dans le cabinet du Roy.

En 1679. M. Galland fit un troisième voyage, mais sur un autre pied : ce fut aux dépens de la compagnie des Indes Orientales, qui, pour faire sa cour à M. Colbert, avoit imaginé de faire chercher dans le Levant, par un connoisseur, ce qui pourroit enrichir son cabinet & sa bibliothèque. Le changement qui arriva dans cette Compagnie là, fit cesser au bout de dix huit mois la commission de M. Galland ; mais M. Colbert qui en fut informé, l'employa par luy-même, & après sa mort, M. le Marquis de Louvois l'obligea à continuer encore quelque temps ses recherches, sous le titre d'*Antiquaire du Roy*. Pendant ce long séjour, M. Galland apprit à fond l'Arabe, le Turc, le Persan, & fit quantité d'observations singulières.

Il estoit prest à s'embarquer à Smyrne, quand il pensa y périr par un prodigieux tremblement de terre. La grande & première secousse vint sur le midi, temps auquel il y a communément du feu dans toutes les maisons ; & cette circonstance joignit au bouleversement général un incendie épouvantable ; plus de quinze mille habitants furent ensevelis sous les ruines ou dévorés par les flammes ; M. Galland fut préservé du feu par un privilège assez ordinaire aux cuisines des Philosophes, & les décombres de son toit l'enterrèrent de manière, que par des espèces de petits canaux interrompus, il jouissoit encore de quelque respiration ; c'est ce qui le sauva, car il n'en fut retiré que le lendemain.

Il repassa en France à la première occasion qu'il en eut ; & à son retour à Paris , M. Thevenot , Garde de la Bibliothèque du Roy , l'employa jusqu'à sa mort , qui arriva quelques années après.

M. d'Herbelot l'engagea ensuite à lui prêter son secours pour l'impression de sa *Bibliothèque Orientale* ; mais celui-ci mourut encore au bout de quelque temps , laissant son ouvrage à moitié imprimé : M. Galland le continua tel que nous l'avons , & en fit la Préface.

Il n'eut pas moins de part à l'édition du *Ménagiana* qui parut alors ; on croit même que c'est luy qui a fourni tous les matériaux du premier volume. Il avoit encore donné immédiatement auparavant, une *Relation de la mort du Sultan Osman, & du couronnement de Sultan Mustapha* , traduite du Turc, & un *Recueil de maximes & de bons mots, tirez des ouvrages des Orientaux*.

Après la mort de M. d'Herbelot, il s'attacha à M. Bignon, Premier Président du Grand Conseil, qui, par un goût héréditaire à sa famille, vouloit toujours avoir auprès de luy quelque homme de Lettres. M. Bignon mourut aussi l'année suivante ; & il sembloit que ce fût le sort de M. Galland , de perdre en moins de rien ces protections utiles , que le mérite le plus reconnu est quelquefois très-long temps à obtenir ; mais celle de ce digne Magistrat passa les bornes ordinaires, il luy laissa une petite pension viagère ; & par surcroît de bonheur ou de consolation, M. Foucault, Conseiller d'Etat, qui estoit alors Intendant en Basse-Normandie, l'appella auprès de luy.

Dans le doux loisir d'une situation si tranquille , au milieu d'une ample Bibliothèque , & d'un riche amas de médailles , M. Galland composa plusieurs petits ouvrages , dont quelques-uns ont esté imprimez à Caën même ; comme un *Traité de l'origine du Caffé* , traduit de l'Arabe , & trois ou quatre *Lettres sur différentes Médailles du bas Empire* ; c'est encore là qu'il a commencé l'immense traduction de ses *Contes Arabes* , si connus sous le nom des *Mille & une Nuit* , dont les premiers volumes ont paru en 1704. & dont on a vu jusqu'à présent dix

dix tomes, qui ne sont guères que le quart de l'ouvrage.

Quoyque M. Galland demeurât encore à Caën en l'année 1701. il ne laissa pas d'estre admis par le Roy dans l'Académie des Inscriptions lors de son renouvellement, & aussi-tôt il entreprit pour elle un *Dictionnaire Numismatique*, contenant l'explication des noms de dignitez, des titres d'honneur, & généralement de tous les termes singuliers qu'on trouve sur les Médailles antiques, Grecques & Romaines.

Il revint enfin à Paris en 1706. & depuis ce temps-là jusqu'à sa mort, il a toujours esté d'une assiduité exemplaire à nos assemblées; il y a lû un très-grand nombre de dissertations, les unes tirées de son *Dictionnaire Numismatique*, ou de l'explication qu'il avoit faite de la plupart des médailles choisies du cabinet de M. Foucault; les autres du commerce des Lettres qu'il entretenoit avec plusieurs sçavants Etrangers, M^{rs}. Cuper, Barry, Rhenferd, Réland & d'autres, sur différents points de Littérature agitez dans la Compagnie; d'autres enfin sur des monuments Orientaux, au sujet desquels on le consultoit souvent, sur-tout depuis l'année 1709. qu'il avoit esté nommé Professeur en langue Arabe au Collège Royal.

Mais ce ne sont pas là les seuls ouvrages qu'ait laissez M. Galland, on en a trouvé un plus grand nombre encore dans ses papiers, & les plus considérables sont :

Une relation de ses Voyages, en deux porte-feuilles in-4°.

Une description particulière de la ville de Constantinople.

Des additions à la Bibliothèque Orientale de M. d'Herbelot, dont on feroit un volume in-folio aussi gros que celui qui est imprimé.

Un Catalogue raisonné des Historiens Turcs, Arabes & Persans.

Une Histoire générale des Empereurs Turcs.

Une traduction de l'Alcoran, avec des Remarques historiques-critiques fort amples, & des notes Grammaticales sur le texte.

Une suite de la traduction des Mille & une Nuit, pour la valeur d'environ deux volumes.

Tant d'ouvrages qui semblent marquer une extrême facilité, estoient le fruit d'un travail dur & suivi, qui, pour le nombre

330 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
des productions, surpasse ordinairement la facilité même.

M. Galland travailloit sans cesse, en quelque situation qu'il se trouvât, ayant très-peu d'attention sur ses besoins, n'en ayant aucune sur ses commoditez, remplaçant quand il le falloit par ses seules lectures, ce qui luy manquoit du côté des livres; n'ayant pour objet que l'exactitude, & allant toujours à sa fin sans aucun égard pour les ornemens qui auroient pû l'arrêter.

Simple dans ses mœurs & dans ses manières, comme dans ses ouvrages, il auroit toute la vie enseigné à des enfans les premiers éléments de la Grammaire, avec le même plaisir qu'il a eu à exercer son érudition sur différentes matières.

Homme vray jusques dans les moindres choses, sa droiture & sa probité alloient au point, que rendant compte à ses associés de sa dépense dans le Levant, il leur comptoit seulement un sol ou deux, quelquefois rien du tout pour les journées qui, par des conjonctures favorables, ou même par des abstinences involontaires, ne luy avoient pas coûté davantage.

Il mourut, le dix-sept Février dernier, d'un redoublement d'asthme, auquel se joignit sur la fin une fluxion de poitrine; il avoit soixante-neuf ans.

L'amour des Lettres est la dernière chose qui s'est éteinte en luy. Il pensa peu de jours avant sa mort, que ses ouvrages, le seul, l'unique bien qu'il laissoit, pourroient estre dissipés s'il n'y mettoit ordre; il le fit, & de la façon la plus simple & la plus militaire, se contentant de le dire publiquement à un neveu qui estoit venu de Noyon pour l'assister dans sa maladie; & suivant cette disposition qui a esté fidèlement exécutée, ses *Manuscripts Orientaux* ont passé dans la Bibliothèque du Roy: son *Dictionnaire Numismatique* est revenu à l'Académie, & la *Traduction de l'Alcoran* a esté portée à M. l'Abbé Bignon, comme un gage de son estime & de sa reconnoissance.

C'est avec une fortune si médiocre que M. Galland a eu la gloire de faire les plus illustres héritiers.





ÉLOGE

DE M. L'ABBÉ DE TILLADET.

JEAN-MARIE DE LA MARQUE DE TILLADET, fils de François de la Marque & d'Angélique de Rivière, naquit au château de Tilladet en Armagnac, vers l'an 1650. ou 1651. On ne sçait, & il disoit ne sçavoir pas luy-même plus précisément la date de sa naissance, parce que les registres de sa paroisse avoient esté brûlez pendant les troubles, qu'il avoit d'ailleurs perdu de très-bonne heure son pere & sa mere, & qu'enfin il estoit sorti de son pays dans un âge où ce point de chronologie ne l'embarassoit guères.

1715.
Assemblée
publique d'a-
près la Saint
Martin.

La maison de la Marque dont il estoit, est la même que celle de Marca, l'une des meilleures du Béarn, où rien n'est plus ordinaire que cette diversité de noms ou de terminaisons, dans les titres d'une même famille. Le Cardinal d'Osât qui avoit esté précepteur d'un Gentilhomme de cette maison, varie de même dans l'adresse des lettres qu'il lui écrit. Tantost c'est à M. Marca, ou de Marca, d'autres fois à M. la Marque, & plus communément à M. de la Marque.

La maison de Rivière dont estoit sa mere, ne diffère pas non plus de celle de Ribeyra, dont il y a une branche considérable établie en Espagne.

Il fit ses Humanités & un cours de Philosophie à Auch, de-là il passa à l'Académie à Toulouse, & au sortir de l'Académie, il fit deux campagnes, l'une dans l'Arrière-ban, l'autre à la tête d'une Compagnie de Cavalerie.

La paix de Nimegue suspendit l'ardeur du jeune guerrier, & le dérangement où il trouva ses affaires domestiques, à son retour dans la province, ébranla fort sa vocation. Divisions de famille, dettes, procès, réparations, tout vint l'accabler, & sembla concourir à le dégoûter, non-seulement du genre de vie qu'il avoit embrassé, mais encore du monde.

T t ij

Il vendit la terre de Tilladet, qui faisoit presque tout son bien. Une partie du prix servit à dégager l'autre qu'il mit à fonds-perdu, pour s'en faire un revenu plus fort & plus indépendant. Il vint ensuite à Paris, où se trouvant à portée de choisir la retraite la plus convenable, il entra chez les PP. de l'Oratoire, & y prit les Ordres.

Ce ne fut toutesfois qu'avec peine qu'il parvint à la Prêtrise. Car dans l'impossibilité de produire son extrait baptismal, il fallut y suppléer par des enquêtes juridiques, qui, sans déterminer précisément son âge, établirent au moins qu'il avoit bien celui que l'Eglise a prescrit pour le Sacerdoce.

M. l'Abbé de Tilladet se remit à l'étude. Il fit tant de progrès dans celle de la Philosophie & de la Théologie, qu'il fut bientôt en état de les enseigner, & ç'a été son occupation chez les PP. de l'Oratoire pendant près de quinze années, c'est-à-dire, jusqu'au temps où sa santé ne luy permit plus de continuer un si fatigant exercice. Alors il se retira au Séminaire des Bons-Enfants. La prédication y devint pour luy l'objet d'un délassement chrestien, non seulement par le zèle & les talents qu'il se sentoît pour l'instruction des Fidèles, mais plus encore par l'habitude qu'il avoit contractée comme Philosophe & comme Théologien, de débiter les réflexions les plus sublimes sur les matières qui sont le moins soumises à nos sens.

Les Lettres eurent aussi une bonne portion de son loisir. Il fut appelé dans cette Académie en qualité d'Associé, lors du renouvellement de 1701. En 1705. il y remplit la place de Pensionnaire de feu M. Pavillon, & peu de temps après il eut une autre pension sur le Sceau, comme Examineur de Livres.

Il étoit généralement estimé & chéri de ses Confreres, pour la douceur & la facilité de ses mœurs, pour son exactitude à remplir ses devoirs, pour l'extrême modestie avec laquelle il parloit des choses qu'il sçavoit le mieux, la circonspection & les ménagements qu'il observoit en donnant les conseils les plus utiles, & la sincère docilité avec laquelle il recevoit jusqu'aux avis les plus indifférents. Assez sensible au succès pour en estre animé, il n'étoit nullement épris de vaine gloire, nullement

amoureux de ses ouvrages, & n'a jamais voulu qu'on imprimât rien sous son nom que le recueil des Dissertations d'un sçavant Prélat, qui, sans cet expédient, les auroit encore long temps enviées au Public.

M. Huet,
ancien Evê-
que d'Avran-
ches.

Ce caractère si précieux dans la Littérature, en annonçoit un autre qui ne distinguoit pas moins M. l'Abbé de Tilladet dans le commerce du monde. Rien n'égalait la simplicité de ses manières, sa droiture, sa bonté, son dévouement pour ses amis. C'est peu de dire qu'il estoit très-officieux, très-bienfaisant, il faut adjoûter qu'au mépris de toute politique, il l'estoit à l'excès; que sur la première recommandation on le voyoit en mouvement; qu'il ne craignoit point de quitter ses affaires pour rendre le moindre service, ni d'user son crédit auprès des personnes les plus respectables, en l'employant pour quiconque luy témoignoit en avoir besoin.

Entre les différentes pièces qui ont servi à payer ici son tribut Académique, nos Registres conservent particulièrement les suivantes :

Une Dissertation sur le culte de Jupiter tonant.

Un Traité de l'éducation de la jeunesse à Sparte.

Des Réflexions sur l'Ambassade de Philon, Juif, à Caligula.

D'autres Réflexions sur le caractère de quelques Historiens.

Un Discours sur la Majesté du Sénat Romain.

Un autre sur les conditions requises par les loix, pour obtenir à Rome les honneurs du Triomphe durant la République.

Un autre sur les Allocutions ou Harangues militaires des Empereurs.

Des recherches sur la véritable signification du mot BENEFICIUM, dans les titres de la première & de la seconde race de nos Rois.

D'autres Réflexions sur les Esclaves François.

D'autres enfin sur le devoir des Ambassadeurs & des Mandataires.

Sujets qu'il sembloit avoir tous choisis pour y allier plus aisément l'érudition aux traits d'une Morale & d'une Métaphysique spécieuse qu'il ne perdoit jamais de vue, & qu'il plaçoit souvent

jusques dans sa conversation la plus ordinaire , quelque peu Métaphysiciens que fussent ses auditeurs. D'autres fois il luy arrivoit d'en estre intérieurement occupé , au point d'oublier tout ce qui l'environnoit , & de tomber ainsi dans des distractions singulières , dont il ne se disculpoit qu'en les avouant encore plus facilement qu'on ne pouvoit les luy reprocher.

Il en est peut-estre de la plupart des sciences abstraites ; auxquelles on se livre avec tant de plaisir , comme de ces animaux si familiers , si doux en apparence , qui se présentent aux caresses du premier venu , mais avec qui , quelque subtil que l'on soit , il est rare de jouer impunément : ces sciences prennent sur le meilleur tempérament , quelquefois même elles n'épargnent pas l'esprit qu'elles ont le plus flatté. On prétend que ce genre d'application a fort abrégé les jours de M. l'Abbé de Tilladet. Le nouveau système de l'action de Dieu sur les créatures faisoit beaucoup de bruit. Il voulut en peu de temps l'approfondir , en faire l'analyse , & y joindre ses réflexions. Ce travail précipité le jeta dans un épuisement dont il n'a pu revenir ; & divers autres accidents s'y estant mêlez , il mourut enfin à Versailles le 15. de Juillet dernier , âgé d'environ soixante-cinq ans.



ÉLOGE DE M. KUSTER.

1717.
Assemblée
publique d'a-
près Pâques.

LUDOLPHE KUSTER naquit au mois de Février 1660. à Blomberg , petite ville du Comté de la Lippe dans la Westphalie.

Le plus grand avantage de sa naissance fut d'avoir un frere aîné , qui , s'estant de lui-même appliqué à l'étude , & y ayant fait de grands progrès , luy inspira de bonne heure le goût des Lettres , & l'éleva avec un soin dont les maîtres ordinaires sont rarement capables. Ce frere enseignoit les Humanitez à Berlin dans le Collège qu'on appelle le Collège de Joachim , du nom

de l'Electeur qui l'a fondé. M. Kuster le cadet y entra fort jeune, & y profita si bien, qu'à l'âge de quinze ans il répétoit déjà les autres écoliers de son frere, & par ce secours luy rendoit en quelque sorte le prix de son instruction.

A quelque temps de-là, M. le Baron de Spanheim, qui l'avoit entendu avec plaisir dans une dispute publique, le plaça auprès des enfants de M. le Comte de Swerin, premier Ministre du Roy de Prusse. La mort lui enleva malheureusement le plus avancé de ses disciples au milieu de sa course; il conduisit l'autre jusqu'en Philosophie, & eut ensuite l'assurance d'une Chaire d'Humanitez dans le collège de Joachim.

En attendant que cette Chaire vînt à vaquer, M. Kuster qui n'avoit encore que 25. à 26. ans, résolut de parcourir les villes d'Allemagne, de France, d'Angleterre & de Hollande, où il y avoit le plus de sçavants, de livres & de manuscrits. Il alla d'abord à Francfort sur l'Oder, il y donna quelque temps à l'étude du Droit; & avant que d'en partir, il y publia une Histoire critique de la vie & des ouvrages d'Homère, *Historia critica Homeri*. C'est un petit volume in-8°. que M. Fabricius cite avec éloge dans le premier tome de sa Bibliothèque Grecque.

De Francfort il alla à Anvers, à Leyde, & enfin à Utrecht, où il fit un assez long séjour. Il y entreprit au commencement de l'année 1697. un Journal Littéraire, sous le titre de *Bibliotheca novorum librorum*, & sous le nom de *Ludolphus Neocorus*, que M. Grævius luy avoit donné dans la conversation, parce que *Néocore*, *Νεωκόρης*, signifie en grec la même chose que *Kuster*, en Allemand, c'est-à-dire, une espece de Sacristain, de Concierge d'Eglise, ce que les Latins appellent *Ædilius*. Au bout de huit ou dix mois, M. Kuster commença à se dégoûter de cette occupation; il y associa un de ses compatriotes nommé M. Sike, qu'il trouva à Utrecht, & bientôt il abandonna entièrement à son associé le sort du Journal. Délivré de ce soin, il se proposa de contribuer à l'immense recueil que M^{rs}. Grævius & Gronovius préparoient sous le titre de *Thresor des antiquitez Grecques & Romaines*. Il traduisit en latin le Traité françois

de Louis Savot sur les Médailles antiques, & l'explication que Pierre Bellori avoit donnée en Italien, de quelques peintures singulières trouvées à Rome dans un tombeau de la famille *Nafonia*. Enfin il composa une sçavante Dissertation sur le *Musée* d'Alexandrie, ce lieu célèbre où les Rois d'Egypte entretenoient splendidement les gens de Lettres, comme on entretenoit à Athènes dans le *Prytanée*, ceux qui avoient rendu des services considérables à la République. La traduction du *Traité* de Savot fut insérée dans le onzième tome des antiquitez Romaines; celle des explications de Bellori se trouve dans le tome suivant; & la Dissertation de *Musæo Alexandrino*, termine le douzième volume des antiquitez Grecques. Il fit ces trois ouvrages en 1698. & y prit encore le nom de *Neocorus*, en faveur du grec.

L'année suivante M. Kuster passa en Angleterre; il y fit connoissance avec M. Bentley, & lui communiqua le dessein qu'il avoit de donner une nouvelle édition de Suidas, dont il avoit conféré deux manuscrits en Hollande. M. Bentley, qui comprit l'importance du projet, en pressa l'exécution; il y contribua même, en fournissant à M. Kuster un exemplaire de cet auteur, chargé des notes du docte Péarson, Evêque de Chester, & des diverses leçons d'un manuscrit du Vatican. Il falloit encore consulter ceux de la Bibliothèque du Roy, dont le plus ancien passoit pour estre du siècle même de Suidas, qui, suivant l'opinion commune, vivoit il y a cinq ou six cens ans. M. Kuster vint exprès à Paris, & il employa une partie de l'année 1700. à la collation de ces différents manuscrits.

De retour en Angleterre, il publia le plan & un échantillon de son ouvrage, qu'il mit ensuite sous la presse à Cambridge, où il parut au commencement de l'année 1705. en trois volumes in-folio.

Ceux qui connoissent Suidas, sçavent que c'est une espèce de Dictionnaire universel, historique & grammatical, dont les articles rangez par l'ordre alphabétique des mots grecs, sont pour la plupart des extraits ou des fragments d'auteurs anciens, qui ne se trouvent quelquefois que là. Mais Suidas ne cite pas
toûjours

toûjours les auteurs qu'il copie , plus souvent encore il les copie mal ; & dans ce qui est de luy , tantost il confond sous un même nom différentes personnes qui l'ont porté , ou des événements qui n'ont aucun rapport entr'eux ; tantost il conte différemment le même fait , ou attribue à différentes personnes les actions d'une seule.

Quatre éditions avoient précédé celle de M. Kuster , & le *Léxique* de Suidas n'en estoit guères moins défectueux ; on n'en avoit pas même de bonne version latine : celle de Portus , qui estoit la dernière , & qui passoit pour la meilleure , n'est en beaucoup d'endroits qu'une paraphrase infidèle.

M. Kuster a réformé la traduction , il a corrigé ou rétabli huit à dix mille mots dans le texte ; il a rapporté à leur source plus de 600. passages dont les auteurs originaux n'estoient pas indiquez ; & ce qu'on aura peine à croire , il ne donna qu'environ 4. ans à l'arrangement & à l'édition d'un si grand ouvrage. Il est vray qu'il travailloit avec tant d'ardeur , qu'il en estoit occupé jour & nuit. On luy a oui dire que s'estant une fois réveillé au bruit du tonnerre & à la lueur de quelques éclairs , il avoit esté saisi d'une frayeur mortelle pour son pauvre Suidas , qu'il s'estoit levé précipitamment , qu'il l'avoit pris entre ses bras , & porté dans son lit avec tout l'empressement d'un pere pour son fils unique : tendresse aussi excusable peut estre pour les productions de l'esprit , qui ne nous appartiennent pas moins légitimement , qui coûtent quelquefois davantage , & qui flattent toûjours d'un nom plus brillant & plus durable , que celui que la plupart des hommes peuvent attendre de leur postérité.

La Reine d'Angleterre vint faire quelque séjour à Cambridge dans le temps qu'on y achevoit l'édition de Suidas. M. Kuster eut l'honneur de luy en présenter le premier exemplaire , & la Reine joignit à des remerciements sans prix une chaîne & une Médaille d'or où estoit son portrait. Peu de jours après , M. Kuster & son ami Sike reçurent solennellement le bonnet de Docteur dans l'Université , qui leur fit les offres les plus avantageuses pour les retenir. M. Kuster ne put pas en profiter , parce que ses maîtres le rappelloient à Berlin ; ce qui

luy épargna un triste spectacle, car Sike, qui n'avoit pas les mêmes engagements, estant resté à Cambridge où on lui donnoit une Chaire de Professeur en langue Hébraïque, s'y pendit quelques années après, sans qu'on en ait jamais scû rendre d'autres raisons que cette mélancolie profonde, cet ennuy de la vie que l'air du pays inspire quelquefois aux Anglois, mais dont on n'avoit pas encore vû d'épreuve sur un Allemand.

A son arrivée à Berlin, M. Kuster fut installé dans la Chaire qu'on luy avoit assurée en partant ; & le Roi de Prusse à qui il avoit dédié Suidas, luy donna par un brevet le titre de son Bibliothécaire. Cet établissement qui sembloit devoir mettre le comble à sa fortune, ne fut pas de longue durée. Le premier Professeur du Collège de Joachim mourut ; M. Kuster crut que la date de son inscription qu'il faisoit remonter jusqu'au moment de son départ, & le nouveau titre de Bibliothécaire du Roy devoient tout d'un coup l'élever à cette place d'honneur. Un Professeur plus ancien en exercice la luy disputa, & l'obtint : cette préférence luy fut sensible. Au bout de l'année, le Thrésorier qui payoit les Professeurs, voulut luy retenir comme aux autres certains droits sur ses appointements ; M. Kuster naturellement simple & désintéressé, mais piqué d'ailleurs, ne voulut souffrir aucune diminution : il cria une seconde fois à l'injustice, & proposa enfin de donner sa démission moyennant une certaine somme. Le Thrésorier qui n'avoit peut-estre pas besoin qu'on apportât dans la discussion de tous ses droits, l'exactitude grammaticale de M. Kuster, le fit prendre au mot ; il toucha 10000. livres, & retourna en Hollande.

Dans ce second voyage, il établit son domicile à Amsterdam, où il ne fut pas long-temps sans rendre compte de son loisir. Il y fit imprimer en 1707. la vie de Pythagore par Iambique, dont il avoit revû & corrigé le Texte grec sur deux manuscrits. L'un estoit de la Bibliothèque du Roy, & c'estoit le plus entier ; l'autre qui appartenoit à M. Spanheim, avoit cet avantage que ses marges estoient chargées de diverses leçons, de quelques notes de M. Rigault, & de celles d'un Anonyme plus ancien, qu'on a soupçonné depuis estre Scaliger le pers.

M. Kuster ajouta les siennes ; il substitua la traduction de M. Obrecht qui n'avoit pas encore esté publiée , à celle d'Arcérius qui estoit pleine de fautes ; & à la fin du volume , il fit réimprimer la vie du même Pythagore par Porphyre autre auteur grec , avec les notes d'Holsténius & de Réittershusius qui estoient devenus rares.

Iamblique fut suivi d'un ouvrage beaucoup plus considérable. C'est l'Aristophane que M. Kuster donna en 1710. Ce Poète le plus ancien & le plus élégant des Comiques Grecs qui nous restent , estoit en même temps l'un des plus défigurés , & celui par conséquent qui demandoit le plus les soins d'un aussi habile critique. Il seroit à souhaiter qu'on pût en faire le récit sans toujours répéter sur le même ton , qu'il a revû & corrigé le texte sur diverses leçons de plusieurs MSS. qu'il a retouché ou absolument refait la version de quelques comédies , qu'il y a joint d'anciennes scholies grecques qui n'avoient pas encore esté imprimées , qu'il a rassemblé les notes éparées des meilleurs critiques modernes , qu'il en a fait luy-même d'excellentes sur toutes les pièces du Poète ; enfin que son édition d'Aristophane n'entre en comparaison avec aucune des précédentes.

Quelque justice que l'on rendit à l'étendue des connoissances de M. Kuster , on ne pût voir sans quelque surprise succéder à son édition d'Aristophane , celle d'un Nouveau Testament grec in folio , accompagné d'un nombre infini de *variantes* , avec des notes qui sembloient partir d'une main toute consacrée à ce genre d'étude.

Jean Mill Professeur de Théologie dans l'Université d'Oxford , avoit de son propre aveu employé 30. ans à un semblable ouvrage , & quand il parut , on vit des Catholiques & des Protestants , des sçavants même sans autre objet , l'attaquer comme à l'envi. Ceux-ci luy reprochoient d'avoir mis au rang des variantes des fautes de copistes très-visibles , de simples changements d'orthographe , & d'autres minuties indifférentes. Ceux-là l'accusoient d'avoir tiré une partie de ses diverses leçons des livres apocryphes , ou des interprétations contestées

de quelques passages de l'Ecriture. Les autres enfin , d'avoir donné trop de préférence aux termes grecs qui répondoient plus précisément aux termes latins de la Vulgate , & de s'être livré sans examen aux expressions des Peres , qui le plus souvent ne citoient le texte sacré que de mémoire , ou qui le tournoient à leur manière pour donner plus de force à leurs discours.

M. Kuster , attentif à éviter ces différents écueils , écarta les minuties , expliqua la nature & le véritable caractère des variantes , proposa ensuite des regles pour assurer la leçon du texte , & s'en rendit si fidèle observateur , qu'il contenta les sçavants & réunit les suffrages des deux partis. Cependant comme le fond estoit toujours censé appartenir au Docteur Mill , M. Kuster voulut que son nom restât à la teste de l'ouvrage ; il ne se donna que pour l'avoir revû , l'avoir mis dans un meilleur ordre , & y avoir fait quelques augmentations.

Cette étude particulière du Nouveau Testament , qui peut-être dans son principe n'avoit eu aucun rapport à la religion , ne laissa pas de tourner de ce côté-là au profit de M. Kuster : elle luy ouvrit insensiblement les yeux sur les erreurs où le malheur de sa naissance & les préjuges de l'éducation le tenoient engagé ; & comme il estoit par luy-même capable de remonter aux sources & de descendre dans tous les détails , il ne néglegéa rien en ce genre de ce qui pouvoit l'instruire ou le convaincre. Il le fut bientôt , & dès-lors il ne balança pas un instant dans le parti qu'il avoit à prendre , il passa en France & y fit une abjuration authentique du Luthéranisme.

Le feu Roy , à qui on ne laissoit ignorer aucun des progrès de la religion , jugea qu'il estoit de sa gloire , & de nostre intérêt particulier de fixer icy par ses bienfaits le séjour de ce sçavant étranger. Sa Majesté luy donna 2000. livres de pension , & luy assigna dans cette Académie une place d'Associé furnuméraire. M. Kuster vint en prendre possession dans un jour comme celui-ci ; c'estoit à l'Assemblée publique d'après Pasques 1713. Et quoyque M. l'Abbé Bignon ne l'en eût fait avertir que deux ou trois jours auparavant , il se trouva en état d'y payer sa bien-venue par une dissertation françoise sur ce que

signifie dans les auteurs Latins le terme d'ÆS GRAVE. C'étoit le fruit d'une dispute littéraire qu'il avoit eüe avec M. Gronovius, & dans laquelle M. Perizonius devint ensuite le principal acteur. Ce dernier prétendoit que par ÆS GRAVE les auteurs Latins entendoient toujours du cuivre en masse, & non en monnoye, ou ces premières monnoyes du temps de la République qu'on appelloit des AS, & qui originairement pesoient une livre, mais que les besoins de l'état réduisirent successivement à un poids beaucoup moindre. M. Kuster soutenoit au contraire qu'ÆS GRAVE se disoit de toute monnoye de cuivre, indépendamment de son poids & de sa forme, & par une opposition marquée au seul & simple terme ÆS, qui n'estant pas restreint par l'épithète de GRAVE, signifioit également toute sorte de monnoye courante de quelque métal qu'elle fût, même celle d'or, comme nous les confondons toutes en françois sous le terme générique d'ARGENT.

Il y avoit déjà eu dans cette dispute quelques brochûres imprimées de part & d'autre : & comme le nom du sçavant *Perizonius*, aussi-bien que celui de *Neocorus*, qu'avoit autrefois pris M. Kuster, estoit en son genre un nom de guerre substitué au Flamand Voorbroeck, qui signifie *devant de ceinture*, ou *de marais*, de nouveaux Journalistes établis en Hollande, se sont égayez à insinuer que dans le cours de la dispute, les deux antagonistes s'estoient odieusement livré bataille sur leur nom. Mais nous devons rendre publiquement cette justice à la vérité, qu'on ne trouve dans les écrits de l'un & de l'autre aucune injure grossière & personnelle; & nous ajouterons pour dernier trait à la justification de M. Kuster, que dans cette contestation, la première, la seule qu'il ait eüe de sa vie, M. Gronovius si connu par ces sortes de démêlez, estoit l'agresseur.

Les autres ouvrages dont M. Kuster a enrichi nos Registres, depuis son entrée à l'Académie, sont des observations nouvelles sur la comédie des Guêpes d'Aristophane, un examen critique de la dernière édition d'Hérodote, & des remarques sur une inscription Grecque qui paroît estre l'épithaphe d'un Médecin de Smyrne nommé Hermogène, mort à l'âge de 77. ans, après.

avoir laissé autant de traitez de sa façon, la plupart de Médecine, les autres d'Histoire, dont aucun n'est venu jusqu'à nous.

Mais ce n'estoient-là à proprement parler que les délasséments de M. Kuster, des travaux d'une toute autre étendue l'occupoient depuis quelques années. Il nous préparoit une nouvelle édition d'Hésychius, plus difficile, en un sens, & beaucoup plus utile à certains égards que celle de Suidas, parce qu'Hésychius est plein de mots singuliers qui ne se trouvent point ailleurs, & dont la signification n'est souvent expliquée que par un certain nombre de synonymes de la même langue, qui en supposent une connoissance parfaite. Celle de M. Kuster n'estoit pas révoquée en doute, & si elle avoit encore eu besoin de quelques preuves, on ne pourroit peut-estre en donner de plus grandes que la dissertation qu'il publia en 1714. sur le véritable usage des verbes moyens chez les Grecs. Il y développe à l'occasion de ces verbes, certaines regles du pur Atticisme que les grands maîtres ont constamment observées, qui attachent quelquefois à leurs expressions un sens particulier qui nous échappoit, & qui renferment presque toujours des beautés & des délicatesses inconnues à d'autres auteurs Grecs, quoique célèbres, à Plutarque même & à Elien.

Après Hésychius, il se proposoit de publier un nouveau Thésor de la langue latine beaucoup plus ample que celui de Robert Estienne, tant pour le nombre des mots, que pour leurs différentes significations, & les exemples singuliers qui devoient en faire la preuve. Il a donné sur le verbe CERNO, & ses dérivez, un essai de sa méthode.

M. Kuster jouissant en apparence, au milieu de ses travaux, de la santé la plus vigoureuse, tomba malade sur la fin du mois d'Aoust dernier; on ne reconnut qu'au bout de six semaines, que sa maladie estoit un abcès au foye où il n'y avoit plus de remède, & il en mourut le 12^e. d'Octobre suivant, après avoir reçu avec édification tous les Sacrements de l'Eglise. Il estoit dans sa 47^e. année.

Son travail sur Hésychius ne s'est trouvé poussé, au moins à demeure, que jusqu'à la lettre Η'τα, & il n'avoit presque

rien mis au net du Thréfor de la langue Latine : perte certaine pour le public , si avant que de mourir il n'avoit confié ses vûes , son ordre & ses matériaux à deux personnes de cette Académie , très-capables & très-empressez l'un & l'autre de justifier cette marque de son estime.

M. l'Abbé
Sevin & M.
l'Abbé Sal-
lier.

Au reste , il paroissoit d'un naturel doux & paisible ; il estoit simple & aisé dans ses manières ; poli même jusqu'à un certain point , & n'avoit rien du tout dans l'extérieur qui annonçât un Auteur de profession.

ÉLOGE DE M. CUPER.

CISBERT CUPER naquit le 14. de Septembre 1644. à Hemmen petit Bourg situé dans cette partie du Duché de Gueldres , qu'on appelle l'Ower-Betuve , ou simplement le Betau. Un Ministre homme de Lettres , prit soin de ses premières études dans la maison de son pere , qui estoit Greffier & Secrétaire Général de la Province ; on l'envoya ensuite à Nimegue sous un Professeur de Rhétorique , dont il prit les leçons pendant trois ans , après quoy il fit dans la même Ville un cours de Philosophie , un autre de Mathématique & d'Histoire , un troisième de Jurisprudence , & un quatrième de Théologie.

1717.
Assemblée
publique d'a-
près la Saint
Martin.

C'est l'usage de quelques Nations , d'ouvrir ainsi à la jeunesse dans un intervalle de peu d'années l'entrée de presque toutes les sciences , quelque différentes qu'elles soient , dans l'espérance sans doute de former quelquefois des hommes extraordinaires , & de déterminer plus sûrement les autres à l'objet qui leur convient.

M. Cuper prit parti pour les belles Lettres ; & il en alla faire une étude particulière à Leyde sous le célèbre Gronovius ,

pere du dernier mort. Il fallut ensuite voyager, car les voyages font encore en certains pays une partie considérable de la Littérature; mais il n'alla pas loin, il vint seulement à Paris; & comme il se disposoit à partir pour l'Italie, il apprit qu'on l'avoit nommé à la Chaire de Professeur en Histoire du Collège de Deventer, que ses premiers Maîtres Grævius, & Gronovius avoient successivement remplie.

M. Colum-
bus d'Uptal.
M. Perizo-
nius de Ley-
de.

Le nouveau Professeur, qui n'avoit qu'environ 25. ans, se fit d'abord un nom par les Elèves qu'il forma, & par les ouvrages qu'il publia coup sur coup.

A Utrecht.

Il fit imprimer en 1670. trois livres d'observations sur différens Auteurs Grecs & Latins, dont il avoit expliqué des passages difficiles, ou rétabli le texte. C'est un volume in 12. de moyenne grosseur.

A Utrecht.

En 1676. il donna un in 4°. dont la première partie intitulée *Harpocrate*, contient toute la Mythologie de cette divinité Egyptienne, qu'il croyoit estre la même que le soleil; la seconde est un recueil de divers monuments antiques qui n'avoient pas encore esté publiez; & la troisième est une dissertation qui luy avoit esté adressée sur les *Mélanéphores*, espèce de Prestres, dont il n'est guères parlé que dans quelques inscriptions, & que l'on juge avoir tiré leur nom des vêtements noirs qu'ils portoient apparemment dans certaines cérémonies.

A Deventer.

Il publia en 1678. un quatrième livre d'observations, dans le même goût, & de la même forme que les trois précédents; & il le dédia à Guillaume Cuper son pere, vénérable vieillard, qui à l'âge de 75. ans soutenoit encore de pénibles emplois dans sa République, & qui estoit capable de s'en délasser dans la lecture des ouvrages de son fils.

Amsterdam.

En 1683. parut un nouvel in 4°. de sa façon. C'est l'explication du fameux monument de l'Apothéose d'Homère, qui avoit déjà exercé les conjectures du P. Kirker, & sur lequel M.^{rs} Fabretti, Spanheim, & quelques autres Sçavants ont encore écrit; mais aucun ne l'a expliqué dans un si grand détail que M. Cuper. Il est même le premier qui a imaginé, ou qui a osé écrire que deux rats que l'on voit sur le marbre au pied du

du Thrône d'Homère, désignent moins la *Batrachomyomachie*, attribuée à ce Poète, que les insectes du Parnasse qui se sont toujours attachés à sa réputation.

Dans le cours de l'ouvrage, il traite du vray caractère de la poésie, & prétend que la fiction en est tellement l'ame, que qui, sans ce secours, écrirait en vers une Histoire simple & exacte, ne serait pas plus poète à cet égard, que celui qui aurait écrit la même Histoire en prose.

On trouve à la fin de ce volume, quantité d'autres monuments antiques, & un discours sur l'utilité que les Souverains pourroient tirer de cette sorte d'étude.

En 1684. un sçavant Suedois fit imprimer à Abo, capitale de la Finlande, le traité de Lactance *de mortibus persecutorum*, avec des notes que M. Cuper luy avoit communiquées; & en 1692. ces mêmes notes, qui étoient devenues beaucoup plus amples, furent réimprimées à Utrecht, avec une Préface de l'Auteur, qui seule peut passer pour un grand ouvrage, parce qu'il y examine plusieurs points d'Histoire, qui ont un rapport essentiel à celle de Lactance; comme le lieu de la naissance du Grand Constantin, qui est en quelque sorte le héros de la pièce. Il prouve par des passages formels, inconnus jusques-là aux Critiques, que ce Prince étoit né dans une petite ville de la Dace Méditerranée appelée *Naïssus*; & que les textes des anciens Panégyristes, sur lesquels le Cardinal Baronius, Usserius, & d'autres modernes ont fait honneur de cette naissance à la Grande Bretagne, se doivent entendre du titre de César, que Constantin y reçut à l'âge de 19. ans.

Enfin il donna en 1697. une Histoire des trois Gordiens, pour servir de réponse à quelques Antiquaires, qui sur la diversité apparente des Médailles, jointe aux termes équivoques de quelques Historiens, vouloient introduire un quatrième Prince de ce nom dans l'Histoire Romaine.

Au seul récit de tant d'ouvrages, & d'ouvrages tels que ceux dont nous venons de parler, il seroit naturel de se représenter M. Cuper comme un sçavant toujours enfoncé dans son cabinet, toujours collé sur ses livres, & ce portrait ne

feroit point du tout ressemblant. C'étoit un Républicain affable, poli, répandu dans le monde, sagement occupé de l'établissement de sa famille, qui consistoit en quatre ou cinq filles, & plus occupé encore du gouvernement.

Il avoit passé de la Chaire de Professeur en Histoire du Collège de Deventer, aux premières Magistratures de la Ville; il avoit esté ensuite député de la Province d'Over-Yssel aux Etats Généraux, puis député de ces mêmes Etats à la grande armée des Pays-bas; chargé enfin dans les dernières années de sa vie, de diverses commissions importantes, comme de la création des Magistrats dans la Gueldre & dans le Brabant. Mais au milieu de tous ces emplois il estoit demeuré fidèle aux Lettres, & si fidèle que le Roi Guillaume III. disoit ordinairement de luy, qu'il avoit fait leur fortune, & que par reconnoissance elles le soulageoient dans l'expédition des affaires.

L'Académie peut rendre un témoignage singulier de cette fidélité. M. Cuper estoit depuis long-temps en relation avec plusieurs Académiciens, & loin que l'honneur ou l'embarras des nouvelles places eût rallenti le commerce qu'il entretenoit avec eux, on estoit souvent étonné ici de recevoir de luy de longues & sçavantes lettres écrites dans l'enceinte même de ces Camps audacieux, qui sembloient imposer silence aux Muses dans presque toute l'Europe.

Quand la paix eut concilié l'esprit & les différents intérêts des Nations, le Roy permit à l'Académie d'ajouter à la Classe des Académiciens Honoraires quelques Etrangers célèbres par leur érudition. M. Cuper fut un des trois sur qui la Compagnie jetta d'abord les yeux, & on ne peut estre plus sensible qu'il le fut à cette nomination, qu'il appelloit *son enrôlement d'honneur*. Il ne se contenta pas d'en faire des remerciements très-affectueux, il se proposa de dédier à l'Académie un ouvrage qu'il méditoit depuis longtemps; il se hâta d'y mettre la dernière main, & il en envoya presque aussitôt le plan à ses amis. C'estoit l'explication de toutes les Médailles, des marbres, des pierres gravées, & généralement de tous les monuments antiques, sur lesquels on voit des éléphants représentez. On

alloit l'imprimer, & la plupart des Journaux l'avoient déjà annoncé, quand M. Cuper, qu'une fièvre lente affoiblissoit peu à peu, mourut enfin de cet épuisement le 21.^e de Novembre dernier âgé de 73. ans.

Cet ouvrage, au reste, n'étoit pas le seul qu'il destinoit au public; car sans parler des additions qu'il avoit faites à tous ceux qu'il avoit déjà imprimés, & des notes marginales, dont la moitié de ses autres Livres estoient chargés, il a laissé huit ou dix porte-feuilles d'observations sur différents Auteurs, autant & plus de remarques générales sur diverses matières d'antiquité, des dissertations particulières sur la Géographie d'Homère, sur les premiers Rois de Rome, sur les Thérapeutes de Philon; des recueils d'Inscriptions anecdotes échappées à Gruter, à Reinseus & aux autres compilateurs: & cette espèce de Bibliothèque manuscrite de ses propres ouvrages, estoit terminée par soixante & dix volumes de lettres qu'il avoit reçues de presque tous les Sçavants de son temps.

Le mérite des gendres que M. Cuper s'étoit choisis, fait espérer que cette partie de sa succession ne sera pas la plus négligée.

É L O G E

DE M. B O U R D E L I N.

FRANÇOIS BOURDELIN naquit à Senlis le 15.^e de Juillet 1668. & fut le second des enfants de Claude Bourdelin, fameux Chimiste, dont il est souvent parlé dans les premiers Mémoires de l'Académie des Sciences.

1717.
Assemblée
publique d'a-
près la Saint
Martin.

Peu de temps après la naissance de ce second fils, M. Bourdelin le pere, qui par un esprit de philosophie anticipée avoit quitté le séjour de Paris, y fut rappelé par deux circonstances capables de vaincre le plus déterminé Philosophe.

La première de ces circonstances fut l'honneur qu'on luy

348 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
fit de luy assigner, quoyqu'absent, une place de pensionnaire dans l'Académie des Sciences.

La seconde fut le peu de retour qu'il trouva dans les habitants du lieu de son nouveau domicile, qui après avoir obtenu par ses sollicitations particulières une diminution de Taille; l'en chargèrent luy-même l'année suivante plus fortement qu'il ne l'avoit encore esté.

Ce changement fut avantageux à toute la famille, le pere dont le désintéressement égaloit l'habileté, fit par cette réputation-là mesme, une fortune au dessus de ses espérances; & ses enfants instruits par ce qu'il y avoit alors de meilleurs maîtres à Paris, reçurent une éducation qu'ils n'auroient jamais eue ailleurs.

L'aîné fut destiné à estre Médecin; & si le cadet qui est celuy dont nous parlons, avoit suivi les premières vuës de son pere, il ne seroit pas sorti du laboratoire; la Pharmacie eût esté son partage. Mais il témoigna une si grande répugnance pour cet état, qui faisoit les délices du reste de la maison, qu'après bien des promesses, bien des menaces inutiles, on luy proposa enfin d'étudier en Droit, & de se faire recevoir Avocat. Il se prêta à cette seconde destination, parce qu'elle pouvoit aisément couvrir l'envie démesurée qu'il avoit d'apprendre, préférablement à tout, les Langues étrangères, les intérêts des Princes, les mœurs & les usages des différents peuples.

Ce goût qu'il n'osoit déclarer, estoit cependant en quelque sorte le propre ouvrage de son pere; car la récompense la plus ordinaire que M. Bourdelin proposoit à ses enfants pour les encourager au travail, estoit de les mener voyager pendant les vacances: & quoyque cet espace de temps qui estoit le seul dont il pouvoit disposer, ne fut pas d'une grande étendue, il se trouva qu'au bout de trois ou quatre années, ils avoient parcouru non seulement les plus belles Provinces du Royaume, mais encore une partie de l'Angleterre & de la Hollande.

Dans ces derniers voyages M. Bourdelin le cadet, comme le plus jeune de la troupe, étoit chargé d'écrire chaque jour ce qu'on avoit vû de singulier sur la route, ou dans les villes;

mais ce journal de commande n'étoit pas à beaucoup près si exact, qu'une espèce de Dictionnaire qu'il faisoit de son chef des mots les plus communs & les plus nécessaires dans la société.

Les voyages finirent, & le goût des Langues étrangères s'accrût toujours en luy, au point que tandis qu'on le croyoit uniquement appliqué à l'étude du Droit, il apprit sans qu'on s'endoutât le moins du monde l'Italien, l'Espagnol, l'Anglois, l'Allemand, & même un peu d'Arabe, d'Histoire & de Politique.

La digue rompit enfin: M. de Bonrepaux fut nommé Ambassadeur en Danemarck, & M. Bourdelin le cadet qui avoit pris des mesures auprès de luy, fut agréé pour Secrétaire de l'Ambassade. La difficulté estoit d'obtenir pour ce voyage le consentement d'un pere qui paroissoit avoir formé des desseins tout différens. M. Racine & M. Duhamel ses intimes amis se chargèrent de le luy demander; il l'accorda à leurs instances. M. Bourdelin partit, & passa près de dix-huit mois à Copenhague.

Sa complexion ne put soutenir plus long-temps la différence du climat; il revint avec une extinction de voix presque entière & une pâleur mortelle.

Le pere qui ne douta point qu'une pareille épreuve n'eût entièrement effacé de l'esprit de son fils toutes les idées de voyages, de langues & de négociations, luy acheta une charge de Conseiller au Châclelet, dont il parut d'abord s'occuper avec plaisir. Il remplissoit les vuides de cette douce Magistrature par des conférences sur les belles lettres, & par une étude particulière de l'antiquité, pour laquelle il avoit aussi beaucoup de goût. Il s'estoit même formé en ce genre un cabinet de livres choisis, & une suite de médailles d'or assez complete. Enfin quand cette Académie fut renouvelée, il fut nommé à une place d'Eleve.

La politique & les langues, qui sembloient abandonnées, ne l'estoient pourtant pas. M. Bourdelin avoit auprès de Monsieur le Comte de Pontchartrain, un ami, dans le bureau de

qui tomboient les dépêches étrangères ; & cet ami lui faisoit renvoyer toutes celles qu'il falloit traduire. Il avoit ainsi de quoy s'exercer selon sa vocation ; & cette besogne secrette estoit sans doute d'autant mieux faite , qu'elle avoit encore pour luy tout le charme des plaisirs défendus.

M. Bourdelin le pere mourut ; l'occupation du fils cessa d'estre un mystère ; il alla s'établir à Versailles pour travailler immédiatement avec le Ministre , & ce travail dura sept ou huit ans.

Au bout de ce temps-là , il jugea par son expérience ou par de nouvelles réflexions , que l'employ de Secrétaire traducteur ne le meneroit jamais à rien , & son objet estoit d'estre employé dans quelques négociations. Il prit une charge de Gentilhomme ordinaire , parce qu'on choisit souvent dans ce corps-là des Envoyez pour les Cours étrangères. Il se flattoit même de quelque préférence dans ce choix , sur le témoignage avantageux que pouvoit rendre de luy le Ministre sous qui il avoit travaillé , & sur le crédit de son frere qui estoit devenu premier Médecin de Madame la Dauphine. Mais ce frere mourut ; la Princesse elle-même fut bien-tost après enlevée à la France , & mille autres circonstances changerent ses vûes , ou dissipèrent ses espérances. Alors il prit le parti de se marier & d'acheter une terre au portes de Paris. Peut-estre ne consulta-t-il pas assez ses forces dans ce double établissement. La terre qu'il avoit acquise estoit grande & demandoit des soins ; il voulut tout à la fois remettre les fonds en valeur , & le bâtiment en état : ce détail l'épuisa , son ancienne langueur revint , la fièvre s'y joignit & l'emporta en moins de trois semaines. Il mourut le 24. de May dernier.

Il avoit esté déclaré Vétéran dans l'Académie dès le commencement de l'année 1705. parce que son séjour & ses occupations de Versailles ne luy permettoient plus de remplir ses devoirs Académiques. Ce qu'il avoit donné auparavant se réduit à la description de quelques anciens monuments trouvez dans les pays étrangers , particulièrement de la colomne d'Antonin Pie découverte à Rome en 1704.



Depuis son retour de Versailles, il recommençoit quoyque Vétéran, à venir fréquemment aux Assemblées; & il se proposoit d'y estre assidu. Il avoit même entrepris deux ouvrages assez considérables. Le premier, dont il m'avoit communiqué le plan peu de temps avant sa mort, estoit l'explication de toutes les médailles modernes frappées depuis deux ou trois siècles: explication qui demandoit, & la connoissance des différentes langues qui forment la légende de ces médailles, & celle d'un grand nombre de petits faits que l'Histoire générale a souvent négligez.

Le second ouvrage que M. Bourdelin avoit entrepris, estoit la traduction du système intellectuel de l'Univers, publié en Anglois il y a environ 30. ans par M. Cudwoort Professeur de l'Université de Cambridge, gros volume in fol. d'une Métaphysique si sublime & d'un stile si concis, que l'auteur de la Bibliothèque choisie, qui en a donné à diverses reprises de longs extraits, semble l'avoir fait pour suppléer à la traduction même, dont il parle comme d'une chose impossible.

Ce jugement que M. Bourdelin n'ignoroit pas, n'auroit vraisemblablement servi qu'à rendre sa traduction plus exacte, car il estoit bien résolu de n'y épargner ni le temps ni la peine, & il n'avoit qu'environ 49. ans quand il est mort. Il est vrai, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'il estoit d'une complexion très délicate: il n'y avoit presque rien en luy qui n'annonçât cette délicatesse; une taille mince & déliée, un son de voix doux & foible, un visage pâle; & tout cela joint à un certain air inquiet, avoit fait dire à un homme d'esprit de ses amis, qu'il ressembloit à une ame en peine. Ceux qu'un long commerce avec luy avoit mis à portée de bien juger de son intérieur, assurent que c'estoit une ame heureuse & tranquille.



ÉLOGE

DE M. PINART.

1717.
Assemblée
publique d'a-
près la Saint
Martin.

MICHEL PINART naquit à Sens au mois de Juillet 1659. d'honnestes parents qu'il perdit de bonne heure, & qui ne luy laissèrent aucun bien.

Une de ses tantes fit quelques efforts pour son éducation, & eut le bonheur d'y intéresser M. l'Abbé Boileau grand Vicaire du Diocèse de Sens, qui témoin de la sagesse & de la bonne volonté du jeune homme, le fit recevoir à Paris parmi les disciples que M. Gillot formoit avec tant de zèle. C'est dans cette école qu'il apprit le Latin, le Grec & les premiers éléments de l'Hébreu, qui fit dans la suite le principal objet de son application.

Au sortir de chez M. Gillot, il s'attacha au P. Thomassin qui travailloit à ce glossaire universel, où il a tâché de réduire aux racines de la langue Hébraïque, comme la première des Langues, presque toutes celles qui sont répandues sur la terre. M. Pinart qui n'estoit guère chargé que de l'arrangement mécanique de l'ouvrage, fit cependant de cette manière plus de progrès en Hébreu, qu'il n'en auroit fait par une étude plus suivie en apparence, & l'extrême désir de se perfectionner le rendit souvent plus utile au P. Thomassin qu'une personne qui, à cela près, auroit esté beaucoup plus habile.

Le goût de l'Hébreu estoit alors bien plus à la mode qu'il ne l'est aujourd'huy; & comme il n'y avoit presque à Paris que M. Pinart qui en pût donner commodément des leçons particulières, il eut pendant quelque temps beaucoup de pratique. On luy vit même des écolières d'un rang distingué, & ses manières douces & simples, autant que sa capacité, luy firent des amis ou des protecteurs de tous ceux à qui il montra.

Sa réputation luy valut d'abord l'employ de Sous-maître

au

au Collège Mazarin, & ensuite dans cette Académie une place d'Élève qu'il a conservée jusqu'en 1712. qu'il fut nommé à la Théologale de Sens.

Dans cet intervalle, qui a esté de plus de cinq ans, il a souvent entretenu la Compagnie sur des matières qui revenoient toutes à son premier objet ; comme sur les Médailles Juives & Samaritaines, sur les Talismans qui sont chargez de mots Hébreux ou Arabes, & enfin sur les premiers & véritables caractères de nos plus anciennes Bibles. Depuis même qu'il avoit esté déclaré Vétéran, à cause de sa place de Théologal qui l'obligeoit à résider, il ne laissoit pas d'apporter quelquefois à l'Académie, dans les petits voyages qu'il faisoit à Paris, des suites de son travail. La dernière pièce qu'il y a lûe, rouloit sur cette question, sçavoir, si David s'estoit revêtu de l'Ephod du souverain Pontife pour consulter par luy-même l'oracle du Seigneur. Il pensoit & prétendoit prouver contre la pluspart des Interprètes, que le texte original de cet endroit du premier Livre des Rois qui répond à ces mots de la Vulgate, *applica ad me Ephod*, signifie seulement que David dit au grand Prestre de s'approcher de luy avec l'Ephod, & il confirmoit sa preuve grammaticale par plusieurs circonstances de l'histoire même de David & de celle du grand Prestre Abiathar.

Les leçons qu'il donnoit à Sens dans sa Théologale, consistoient dans l'explication littérale de semblables passages de l'Ecriture, particulièrement des Pseaumes. Mais on en a trouvé très-peu de chose parmi ses papiers, & on n'a rien d'imprimé de luy qu'un article inséré dans le Supplément du Journal des Sçavants de l'année 1707. où à l'occasion d'une nouvelle Bible Hébraïque qu'on l'avoit chargé d'examiner, il donne une Notice exacte de toutes celles qui avoient esté imprimées auparavant, il explique les différences, les avantages & les défauts particuliers de chaque édition, & les comparant ensuite les unes aux autres, il en juge en homme très-versé dans la connoissance du

354 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE
langage & des rits du Peuple choisi, très-instruit de toutes
ces minuties si chères aux Rabbins, & nullement gâté par
l'esprit contagieux du Rabbinate.

Il y avoit environ deux ans que M. Pinart avoit eu quelques attaques de colique néphrétique. Les accès s'en renouvelèrent au mois de Juin dernier, & avec tant de violence, qu'ils luy causèrent une retention d'urine & une inflammation dont il mourut le 3^e. de Juillet suivant, âgé de 58. ans.

Sa patience fut supérieure aux douleurs les plus aiguës. Elles ne luy arrachèrent pas la moindre plainte, le moindre cri; & quelqu'un luy ayant parlé de cette retenue comme d'une espece de soulagement qu'il refusoit à la nature, il répondit que les plaintes & les cris estoient un mauvais remède qui fatiguoit les amis, étourdissoit les domestiques & ne savoit jamais le malade.





MEMOIRES

DE

LITTERATURE,

*Tirez des Registres de l'ACADEMIE ROYALE
des Inscriptions & Belles Lettres.*

RÉFLEXIONS

SUR LES DIEUX D'HOMERE.

Par M. l'Abbé FRAGUIER.



DANS l'état où sont aujourd'huy les Lettres 18 de Juin
parmi nous, il est mal aisé de parler d'autre 1715.
chose que d'Homère ; & puisqu'on nous ré-
duit à la nécessité de défendre ce que les
plus grands génies de tous les siècles, &
ceux que nous admirons le plus, ne pouvoient se lasser
Tome III. A

d'admirer , & que par nostre institution nous sommes obligez à conserver dans nostre nation , l'amour & le goût des Lettres ; nous devons faire tous nos efforts pour conserver aux grands originaux toute l'estime qui leur est dûe. Et certainement nous sommes dans une pire condition là-dessus , que les sculpteurs ou les architectes ; puisque , personne ne s'estant encore avisé de blâmer les précieux restes de l'antiquité qui sont l'objet de leur admiration & de leurs études , ils ne sont point obligés de se défier de leurs propres jugements , ni d'interrompre leurs études pour apprendre aux hommes que la Vénus de Médicis ou le Colisée sont des chef-d'œuvres chacun en son genre. Au lieu que nous sommes contraints quelquefois de revenir sur nous-mêmes , & de quitter nos occupations , pour apprendre à nostre siècle le mérite d'Homère , qui a esté plus loué en son genre , que ni le Colisée ni la Vénus. Comme tout le monde a des yeux , tout le monde louë ce qui est beau. Mais il n'en est pas des yeux de l'esprit comme des yeux du corps. La nature nous donne les uns sans que l'art ni l'étude ayent rien à faire pour les perfectionner. C'est l'étude & l'art qui perfectionnent les yeux de l'esprit ; & le fruit d'un naturel heureux , aidé d'une éducation parfaite , est de voir dans les ouvrages des anciens leurs véritables beautés , avec la mesme facilité qu'on les peut remarquer naturellement dans les ouvrages de sculpture ou d'architecture antique.

La personne de toute l'Europe qui fait le plus d'honneur à son sexe & à son siècle , l'illustre Madame Dacier , après avoir traduit Homère , vient de mettre à couvert la réputation de ce grand Poète , en réfutant avec force & avec intelligence ce que les nouveaux critiques ont formé d'objections depuis près de cinquante ans. Je n'aurois garde de parler d'Homère après elle , s'il estoit possible , ainsi que je l'ay dit au commencement , de parler d'autre chose que d'Homère ; & si cette Académie n'avoit pas une obligation particuliere de s'opposer à la contagion du mauvais goût.

Je n'entreprends ici que d'exposer quelques réflexions sur les Dieux, dont Homère met en jeu le ministère dans ses deux poèmes. Ce que j'en dirai suffira, je crois, pour détruire un reproche qui paroît plausible à ceux qui ne l'examinent pas ; & qui étant traité par un homme d'esprit, peut surprendre ceux-mêmes qui l'examinent dans d'autres principes que ceux qu'on doit apporter à l'examen des Poètes.

Un poète n'est qu'un poète, c'est-à-dire, un peintre, un imitateur ; il ne produit pas son objet, mais il l'imité, il le peint : cela ne souffre point de difficulté. Quelque idée qu'il ait luy-mesme sur la divinité, comme il parle pour estre entendu & pour plaire, il ne sort point du système reçu communément. Ainsi Homère, né au milieu du paganisme, n'a pas dû représenter les Dieux autrement qu'il ne les a représentez. Le vrai Dieu estoit connu dans la Judée. Toutes les autres nations en avoient corrompu & défiguré l'idée. Ne pouvant atteindre à un esprit infiniment parfait, & infiniment bien-faisant, ils l'avoient, pour ainsi-dire, partagé : & cette idée-là mesme s'estant obscurcie en eux, on peut dire dans un bon sens qu'ils adoroient sous différents noms chaque partie, sans remonter au tout. L'aveuglement alla plus loin encore. Des éléments ils firent des Dieux. Ils en firent des choses utiles à la vie : & enfin ils adorèrent des hommes qui avoient servi, ou à leur plaisir, ou à leur utilité. Voilà ce qui a produit la Théologie qu'Homère a suivie, & qu'il a dû suivre comme poète. Il ne l'a pas inventée, il l'a reçue. Mais comme le temps qui détruit les erreurs, a respecté ses poèmes à cause de leur excellence, & qu'il a scû y mettre en œuvre tout ce qu'une fausse religion luy fournissoit, on a cru dans la suite qu'il estoit le pere & l'inventeur de tant de choses extraordinaires & bisarres, dont il n'a esté en effet que le peintre & le copiste. C'est pour cela que Platon qui l'admiroit comme poète, l'a souvent attaqué comme théologien. Car du temps de Platon ; quoyque

Pythagore & ses sectateurs eussent entrevû quelque chose de plus élevé & de plus raisonnable, les peuples cependant & les ministres de la religion estoient dans les mêmes erreurs, & dans de plus grossières encore que du temps d'Homère. On en peut juger par le dialogue de Platon, intitulé Euthyphron, où Euthyphron cet interprète des choses sacrées & des mystères, prétend sçavoir des secrets, que ni Hésiode ni Homère n'ont point connus.

Cicéron se plaint en quelque endroit qu'Homère a abaissé les dieux ju qu'au rang des hommes, au lieu d'élever les hommes jusqu'à la perfection des dieux. Ce reproche est injuste. La plupart des dieux d'Homère avoient esté des hommes. Les sçavants en conviennent. Des actions de grand éclat leur avoient mérité les honneurs divins & le titre de dieux, & ces actions, toutes grandes qu'elles estoient, n'estoient pas toujours dans les règles les plus exactes de la vertu. La morale a esté long-temps à se fixer, & n'est parvenue que par degrez au point où Pythagore & Platon l'ont portée. La force, les talents, & les dons de la nature ont long-temps tenu la place du vray mérite. Et, parce que c'estoit là ce qui avoit consacré des hommes, on croyoit les mêmes choses dignes d'eux après qu'ils avoient esté déifiés. En un mot, des hommes déifiés tenoient de la perfection divine & de la foiblesse humaine.

Dans cette situation que doit faire le peintre ou le poète? La réponse à cela est aisée. Il doit peindre les dieux tels qu'il les reçoit de la religion reçüe, & de la tradition des hommes.

Quel autre moyen a-t-il de produire le merveilleux qui fait le prix de la grande poésie? & s'il n'employe pas *ambages deorumque ministeria*, que luy reste-t-il pour parvenir au but de son art? Il s'ensuit de là qu'Homère comme poète, (& qu'est-il autre chose?) a dû employer les dieux, & les employer de la manière qu'il a fait.

Cela est si vray que Virgile même, qui estoit très-

DE LITTERATURE.

5

instruit de la philosophie Pythagorique , (témoin le sixième Livre de l'Enéide , & le quatrième des Géorgiques) a cependant eu recours aux dieux & à la théologie d'Homère , non seulement pour embellir son poëme , mais pour en établir le plan & la constitution. Je croirois blesser la Compagnie si j'entrois là dessus dans le détail de l'Enéide , qu'elle a plus présent à l'esprit que moy. Le Tasse dans sa Jérusalem , le plus parfait ouvrage que l'Italie ait produit , a eu recours aux magiciens & aux enchantements des Romans , qui n'ont pas plus de solidité que les dieux d'Homère , mais qui de son temps , & avec les dispositions qu'il trouvoit dans les esprits , estoient propres à produire le merveilleux. On ne peut représenter Dieu par aucune figure. David cependant & les saints Prophètes inspirez de Dieu , l'ont peint dans différentes attitudes pleines de majesté , ou capables de jeter la terreur dans l'esprit des hommes. Leur main & leur pinceau estoient conduits par l'esprit de Dieu , & ils ont par conséquent fait des images convenables. Homère estoit conduit par l'esprit d'erreur , il a péché contre la divine majesté. Il a esté mauvais théologien , mais comme il a peint les dieux tels qu'ils estoient dans l'opinion des hommes , pour estre mauvais théologien , il n'en a pas esté moins bon poëte. Comme les Dieux qu'on révéroit de son temps estoient un assemblage d'hommes ou de choses utiles à la vie & à la société , de causes naturelles , d'éléments , à quoy l'on avoit attaché une idée confuse de divinité , aussi quand on veut revenir au vray , il faut faire attention à toutes ces choses. C'est l'affaire des interprètes & de ceux qui creusent les fables. Le poëte ne répond de rien , & pourvû qu'il n'attribue à ses dieux que des choses conformes à l'idée que luy fournit la théologie payenne , il ne péche point contre son art.

Or qu'Homère ait suivi les visions des hommes de son temps sur les dieux , qu'il n'en soit pas le pere , mais le peintre , c'est une chose claire par elle-mesme , prouvée par la conformité d'Homère avec Hésiode sur la théologie ;

& par les raisons qui prouvent qu'Homère dans les autres choses a suivi les usages établis. Je dis que cela est clair par soy-mesme ; parce qu'autrement Homère n'auroit esté entendu de personne. Ainsi dans tous ses écrits il n'établit pas un systéme de théologie , mais il le suppose établi. Et ce systéme estoit sans doute établi , si l'on en juge par l'ancienneté du temple de Delphes , & des autres dont la construction & les cérémonies estoient antérieures & à la guerre de Troye , & bien plus au siècle où Homère a vécu. Sa conformité avec Hésiode est manifeste. Homère n'a fait qu'employer à son usage les mesmes choses qu'Hésiode a rassemblées des traditions & des erreurs populaires , & dont il a fait comme un corps , pour rendre la connoissance de la religion plus familière aux hommes , & leur en faciliter le souvenir. Je dis en troisième lieu , qu'Homère dans les autres choses ayant peint ce qu'il voyoit pratiqué , ou qu'il sçavoit s'estre pratiqué dans le temps du siège de Troye , on ne peut douter qu'il n'ait suivi le mesme plan en parlant des dieux. En effet dans son Iliade & dans son Odyssée , on voit une grande simplicité en de certaines choses , & une grande magnificence en d'autres. L'or , l'argent , l'*electrum* , l'ivoire , soit dans les ameublements , soit dans les armures ; les habillements des déesses imaginez vraysemblablement sur ceux des princesses qu'on voyoit alors : tout cela est d'une magnificence extraordinaire. D'autre côté les héros du siège préparent les viandes eux-mesmes ; les distinctions d'honneur & les récompenses , sont d'avoir la meilleure part des viandes , le plus grand vase pour boire , &c. tout cela est d'une simplicité qui n'a guères de proportion avec la magnificence du reste. Je conclus de là qu'Homère a peint les hommes tels qu'ils estoient. Un auteur qui invente est plus uniforme dans les choses qu'il imagine. Tout marche d'un train égal dans ses fictions ; & ni la simplicité des mœurs n'est démentie par la magnificence , ni la magnificence par la simplicité des mœurs. Comme on peut remarquer dans les dieux d'Homère le même

mélange de force & de foiblesse , de sagesse & de passions , je suis persuadé par-là qu'il n'a fait que suivre dans la théologie , le système établi. Un aussi grand génie qu'Homère , qui se seroit proposé de faire un plan de religion , l'auroit fait du moins & plus capable d'attirer la vénération , & plus uniforme dans toutes ses parties.

Mais a-t-il bien sçu employer un système qu'il a trouvé tout établi ? C'est une question que nos peres n'auroient pas faite. Quand je dis nos peres , j'entends tous les sçavants hommes qui ont paru depuis la naissance des Lettres en Europe. Mais dans ces derniers temps une éducation différente a produit des sentiments différents. Nous en sçavons plus qu'eux aujourd'hui. Nous jugeons sur d'autres principes , & jaloux de notre propre gloire , nous ne voulons rien devoir aux autres. Si les Architectes & les Sculpteurs en usoient de même , n'aurions-nous pas de belles statues & de beaux édifices ? Dieu veuille qu'il n'arrive pas dans nostre nation & dans ce siècle qui débute par de si étranges disputes , ce qui arriva en Italie sur la fin du seizième siècle , & au commencement du dix-septième , où l'auteur de l'*Adone* , par ses vices agréables & par l'afféterie de son style a corrompu pour plus de cent ans le vrai goût des Lettres que les Politiciens , les Bembes , les Sannazars , les Vida , les Tasses , les Sperons & tant d'autres avoient eu tant de peine à établir



DISSERTATION SUR LES GRACES.

Par M. l'Abbé MASSIEU.

9 de Janvier
1715.

SI la Théologie des Poètes anciens n'estoit pas trop sensée, on ne peut disconvenir qu'elle ne fût du moins très-agréable. Il est vray que le bon sens souffroit de cette multitude de Dieux qui ne leur coûtoient rien à enfanter, mais l'imagination y trouvoit son compte. Ils la promenoient par le moyen de leurs fictions dans des enchantemens continuels. Le Ciel, les Astres, la Mer, la Terre, toute la nature devenoit dans leurs principes vivante & animée. De quelque côté qu'on tournât les yeux, on ne voyoit autour de soy que des objets, qui, en apparence matériels & insensibles, avoient au fond, & du sentiment & de l'intelligence. Se promenoit on le long d'un fleuve, c'estoit un Dieu en personne, penché sur une urne, & couronné de roseaux. Les fontaines estoient des grottes de crystal, où les Naiades faisoient leur demeure. Les Oreades habitoient les mont gnes, & les remplissoient de je ne sçais quelle horreur religieuse. Dans la solitude des forests, on se trouvoit au milieu des Faunes, des Satyres & des Dryades; & pour peu qu'on eût de foy poétique, on entendoit leurs voix, on voyoit leurs danfes. En un mot, tous les estres qui concourent à former l'Univers, estoient presque autant de Divinitez.

Mais dans ce grand nombre de Divinitez différentes, dont les Poètes s'avitérent d'embellir le monde, je ne sçais s'ils en imaginèrent jamais de plus aimables que celles qui vont faire le sujet de cette Dissertation. C'estoit d'elles que toutes les autres empruntoient leurs charmes. Elles estoient la source de ce qu'il y a de gracieux & de
rian

riant dans la nature. Elles donnoient aux lieux , aux personnes , aux ouvrages , à chaque chose en son genre , ce dernier agrément qui embellit toutes les autres perfections , & qui en est comme la fleur. Enfin on ne pouvoit tenir que d'elles , ce don sans lequel tous les autres sont inutiles , je veux dire le don de plaire. Aussi entre toutes les Déeses , il n'y en avoit point qui eussent un plus grand nombre d'adorateurs. Tous les états , toutes les professions , tous les âges leur adressoient des vœux , & leur présentoient de l'encens. Chaque science & chaque art avoit en particulier sa Divinité tutélaire : mais tous les arts & toutes les sciences reconnoissoient l'empire des graces. Leur juridiction n'avoit point de bornes. Les Orateurs , les Historiens , les Poètes , les Peintres , les Sculpteurs , les Musiciens , & généralement tous ceux qui cherchoient à mériter l'approbation publique , leur sacrifioient à l'envi , & ne se promettoient un heureux succès , qu'autant qu'ils pouvoient se les rendre favorables.

J'ai cru que je ne m'éloignerois point du but de cette Compagnie , si je rassemblois ce que les anciens nous ont laissé sur des Déeses qui tenoient un rang si considérable dans la religion. Et je n'ai point appréhendé qu'un semblable sujet ne parût pas assez digne du lieu où je parle. On sçait que Speusippe , disciple & successeur de Platon , plaça leur tableau dans l'école , où ce fameux philosophe donnoit ces grandes leçons de sagesse , qui depuis ont fait l'admiration de tous les siècles. Tant on estoit alors convaincu , que les Graces doivent présider dans ces assemblées mesmes , où l'on traite les matières les plus sérieuses & les plus sublimes.

Pour garder quelque ordre dans cette Dissertation , je réduirai à six articles tout ce que j'ai à dire sur les Graces. Je parlerai d'abord de leur origine , & puis de leur nombre ; ensuite des différents noms qu'on leur a donnez ; après cela de leurs attributs ; en cinquième lieu du culte qu'on leur rendoit ; & enfin des biens dont elles estoient les dispensatrices.

Que si dans ce grand nombre de particularitez, on en trouve plusieurs qui estoient connues, peut-estre en trouvera-t-on quelques unes qui ne l'estoient pas assez, & qui méritoient d'estre tirées de l'obscurité. Quoy qu'il en soit, j'ai eu intention de faire, des unes & des autres une sorte de systeme suivi & complet.

ARTICLE I.
De l'origine des Graces.

Le grand inconvenient de la théologie des Poëtes, est de ne s'accorder pas assez avec elle-mesme. Comme un des principaux caractères du mensonge est de se contredire, elle n'est, à proprement parler, qu'une suite continuelle de contradictions. Mais, quoyqu'elle se démente presque sur tout, on peut dire qu'elle varie principalement sur la naissance de ses Dieux. On croyoit communément que Vénus estoit sortie du sein de la mer; il y a pourtant des Poëtes qui veulent qu'elle soit née de Jupiter & de Dioné. Selon quelques uns, le Soleil est fils de Jupiter, & selon d'autres, fils d'Hyperion. Les uns prétendent que, par un prodige inconnu jusqu'alors, Pallas sortit toute armée du cerveau de Jupiter; les autres soutiennent que, selon le cours ordinaire de la nature, elle reçut le jour de Neptune & de Triton, Nymphes qui présidoient & donnoient son nom à un marais d'Afrique. Enfin, il n'y a presque point de Dieu, à qui la mythologie, graces à la fécondité du cerveau des Poëtes, ne donne plusieurs peres & plusieurs meres. On ne doit donc pas s'étonner si les anciens sont si peu d'accord sur la naissance des Graces. Quelques uns ont cru qu'elles furent le fruit d'un mariage légitime, & qu'elles naquirent de Jupiter & de Junon. Mais presque tous les autres prétendent que des Déesses si charmantes durent le jour, non au devoir, mais à l'amour seul.

Hésiode, le grand généalogiste de l'Olympe, nous apprend qu'elles furent une suite des amours de Jupiter & de la belle Eurynomé, fille de l'Océan:

Τρεῖς δέ οἱ Εὐρυνόμῃ Χάριτας τέκε καλλιπαρήους,
Ὠκεανοῦ κόρη, πολυήρατον εἶδος ἔχουσα.

Onomacrite , auteur des hymnes qu'on attribue ordinairement à Orphée , nomme leur mere , *Eunomie* :

Θυγατέρες Ζῆως τε , καὶ Εὐνομίης Εαδυνόλπου.

Elle s'appelloit *Hémonie* , selon ce vers des Catalectes :

*Jupiter est genitor , peperit de semine Cæli
Hemonia.*

Son nom estoit *Harmione* , selon Lactantius ancien commentateur de Stace ; *Jovis & Harmiones filia*. D'autres l'appellent *Antinoë* , *Euryméduse* , *Eurytomène* , *Evanthé*. Mais Antimaque , poète très-ancien , soutient qu'elles sont filles du Soleil & de la Nymphé Eglé. Il y en a même qui leur donnent un pere mortel , & qui les font filles d'Étéocle , Roy d'Orchomène , ville de Béotie. Ils se fondent sur ce que Théocrite les appelle *Étéocléennes* ; mais les plus habiles commentateurs prétendent que le poète bucolique les nomme ainsi , non parce qu'Étéocle estoit leur pere , mais parce qu'il fut le premier qui leur éleva des autels , & leur offrit des sacrifices. Enfin , l'opinion la plus communément reçue , quoyque peut-estre la moins fondée dans les écrits des anciens , c'est qu'elles sont filles de Bacchus & de Vénus , c'est-à-dire , d'un Dieu qui dispense la joye aux hommes :

Lætitia Bacchus dator.

Et d'une Déesse qui fait les délices du ciel & de la terre , & qu'on a toujours regardée comme l'ame du monde :

*Hominum divûmque voluptas ,
Alma Venus , quoniam per te genus omne animantum
Concipitur.....*

Et certainement , pour peu qu'on fasse attention au caractère des Déeses dont nous cherchons l'origine , on avouera

que difficilement peut-on leur en donner une qui leur convienne mieux. Mais, si tous les Poëtes ne tombent pas d'accord que les Graces fussent les filles de Vénus, au moins ils reconnoissent tous qu'elles estoient ses compagnes inséparables, & qu'elles faisoient la partie la plus brillante de sa cour. Moschus, dans cette charmante Idylle, où il représente Europe qui joue avec de jeunes filles de son âge, dit, qu'elle brilloit entre ses compagnes, comme Vénus brille entre les Graces :

Οἷά περ ἐν Χαρίτεσσι διέτρεπεν Ἀφρογένεια.

Anacréon, celui de tous les Poëtes de l'antiquité qui a le mieux connu les Divinitez dont nous parlons, & qui les avoit comme faites à son badinage, ne manque guères à faire aller de compagnie les Graces & les Amours. *Le fils de Cythérée*, dit-il, aime à se couronner de roses lorsqu'il danse avec les Graces :

Ρόδᾳ παῖς ὁ τῆς Κυθήνης
Στέφεται καλοῖς ἰούλοις
Χαρίτεσσι συγχορδῶν.

Le mesme Poëte presse un excellent ouvrier de luy faire une coupe d'argent, & d'y représenter à l'ombre d'une vigne,

Ἐρωτας ἀνόπλους
Καὶ Χάριτας γελώσας.
Les Amours désarmez & les Graces riantes.

Les Poëtes Latins parlent sur cela le mesme langage que les Poëtes Grecs. Horace dans cette stance heureuse où il sçait renfermer en trois vers toutes les Divinitez qui composent ordinairement le cortège de Vénus, place les Graces immédiatement après l'Amour. C'est dans cette petite Ode, où il prie la Déesse de Cnide & de Paphos, d'abandonner les lieux où elle est le plus adorée, pour se transporter dans la maison

de Glycère , & pour y placer son temple. *Que votre fils armé de son flambeau , luy dit-il , que les Graces laissant flotter négligemment leurs voiles , que les Nymphes , que la Jeunesse , qui vous doit tous ses charmes , que Mercure enfin accoure sur vos pas :*

*Fervidus tecum puer , & solutis
Gratiæ zonis , properentque Nymphæ ,
Et parum comis sine te Juventas ,
Mercuriusque.*

On voit par le détail où nous sommes entrez , que la naissance des Graces est peut-estre le point de toute la fable , sur lequel les Poëtes s'accordent le moins ; & qu'ils donnent à ces Déeses jusqu'à quatre peres , sçavoir, Jupiter , le Soleil , Bacchus, Etéocle ; & jusqu'à onze meres , qui sont Junon , Eurynomé , Eunomie , Hémonie , Harmione , Eglé , Vénus , Antinoé , Euryméduse , Eurytoméne & Evanthé.

Je ne sçais pourtant si de ce grand nombre de meres , il ne faudroit point en retrancher trois. M^r. l'Abbé Sevin prétend , & son sentiment est fort vraisemblable , que le mot d'*Eunomie* dans Onomacrite , celui d'*Hémonie* dans le vers des Catalectes , & celui d'*Harmione* dans le commentateur de Stace , sont corrompus ; & qu'il faut lire dans ces trois auteurs , *Eurynomé* , sur la foy du texte d'Hésiode , qui donne ce dernier nom à la mere des Graces.

Quoy qu'il en soit , les anciens n'estoient pas plus d'accord sur le nombre & sur les noms de ces Déeses , que sur leur origine. Les Lacédémoniens n'en reconnoissoient que deux , qu'ils honoroient sous le nom de *Clita* & de *Phaenna*. Les Athéniens n'en admettoient pas davantage , mais il les appelloient *Auxo* & *Hégémone*. Hésiode , & après luy Pindare , Onomacrite & la plupart des autres Poëtes fixent le nombre des Graces à trois , & les nomment Eglé , Thalie & Euphrosyne.

ARTICLE III.
& III

Du nombre des Graces , & des divers noms qu'on leur a donnez.

Paus. in Boet.

Ἀγλαΐῳ τε καὶ Εὐφροσύνῳ , Θάλιαντ' ἑκατείνῳ.

B iiij

Ce qu'il y a d'embarrassant, c'est que *Thalie* passe ordinairement pour être le nom des Muses. Mais quel inconvénient y a-t-il qu'une Muse & une Grace aient porté le mesme nom? Les Grammairiens dont les raffinements sont quelquefois plus précieux que solides, prétendent que le mot *Thalie* a la pénultième brève lorsqu'il signifie une des Graces, *Θαλία*, mais qu'il a la pénultième longue lorsqu'il désigne une des Muses, *Θαλεια*. On pourroit s'y tromper sur leur déposition unanime, mais si l'on examine la chose de près, on trouvera que leur distinction n'a nul fondement dans les écrits des anciens. Car si *Θαλία* est bref dans le vers d'Hésiode que je viens de citer;

Ἀγλαίωτε, καὶ Εὐφροσύνῳ, Θαλίωτ' ἐρατεινῷ.

Il est long dans ce vers d'Onomacrite,

Ἀγλαίητε, Θαλεια, καὶ Εὐφροσύνη πολύολβε.

Un autre embarras, c'est qu'Homère change le nom d'une des Graces, & l'appelle *Pasithée*. Car dans le 14^e. Livre de l'Iliade, Junon va trouver le Dieu du sommeil, & comme Déesse du mariage, elle luy promet *Pasithée* pour femme, à peu près comme dans l'Eneïde, elle va trouver Eole & luy promet *Déiopée*.

Ἀλλ' ἴθι, dit-elle au Sommeil, ἐγὼ δὲ καὶ τοι Χαρίτων
μίαν ὀπλοτεράων

Δώσω ὀπυιέμενα, καὶ σὴν κεκληῖσθαι ἄποιτιν

Πασιδέην, ἧς ἀνὲν ἱμέρεα ἥματα πάντα.

Je vous rendrai possesseur de la charmante Pasithée, cette jeune Grace pour qui vous passerez les jours à soupirer. Stace conserve à cette Grace le nom qu'Homère luy donne, & la place mesme avant les deux autres. C'est dans l'endroit où il fait le dénombrement des Divinitez, qui fabriquerent le fameux collier d'Hermione, collier funeste à toutes les femmes qui le portèrent, & source d'une infinité de guerres & de malheurs. *Non hoc*, dit ce Poète en son stile pompeux :

*Non hoc Pasithee blandarum prima sororum ,
Non decor , Idaliusque puer ; sed luctus , & iræ ,
Et dolor , & totâ preffit discordia dextrâ.*

Pasithée , la première des Graces , le Dieu des agréments , & l'aimable fils de Vénus , ne mirent point la main à cet ouvrage. Le deuil , la rage , le désespoir & la discorde le forgèrent de leurs tristes mains. Malgré l'autorité de Stace & d'Homère , les noms qu'Hésiode a donnez aux Graces leur sont demeurés. Mais quoyque l'opinion qui réduit ces Déeses à trois ait prévalu , il y avoit plusieurs endroits dans la Grece où l'on en reconnoissoit quatre. On les confondoit avec les Heures , c'est-à-dire avec les quatre Déeses qui présidoient aux quatre saisons de l'année. C'est pour cela qu'on les représentoit couronnées , l'une de fleurs , l'autre d'épis , la troisième de pampres & de raisins , & la quatrième d'une branche d'olivier , ou de quelqu'un de ces autres arbres qui conservent leur verdure jusques dans l'hiver. C'estoit pour la même raison encore , qu'assez souvent on représentoit Apollon , Dieu des saisons , portant de la main gauche un arc & des flèches , & soutenant de la droite de petites figures des quatre Graces. Je ne crois pas que la bonne & saine antiquité en ait guères admis un plus grand nombre. Mais les écrivains du moyen âge enchérèrent beaucoup sur les anciens , & multiplièrent à l'infini ces Divinités. Aristénet , auteur outré , qui , dans ce qu'il écrit , ne répand pas les fleurs par pincées , mais les verse avec la corbeille , voulant nous donner dans la jeune Cydippe le modèle d'une beauté parfaite , dit que les Graces voloient autour de ses yeux , non au nombre de trois , mais par centaines. L'expression dont il se sert est remarquable. Οὐ τρεῖς καὶ Ἡρόδοτος , ἀλλὰ δινάδων δινάς. Le Musée , dont nous avons un Poème sur les amours de Héro & de Léandre , n'est pas plus retenu qu'Aristénet. Les Graces , dit ce Poète , brilloient dans toute la personne de Héro. N'en déplaît-elle aux anciens , ajoute-t-il , quand ils disent qu'il n'y

a que trois Graces , ils ne disent pas vray. Lorsque Héro daignoît sourire , on en découvroit plus de cent dans ses yeux seuls :

Πολλὰ δ' ἐν μελέων χάριτες ῥέον. οἱ δὲ παλαιοὶ
Τρεῖς Χάριτας ψεύσαντο πεφυκέναι. εἰς δὲ τις Ἡἲρου
Ὀφθαλμὸς γελῶν , ἑκατὸν χαρίτεσσι τεθήλει.

Mais Nonnus , dans le Poëme qu'il a fait à l'honneur du Dieu des vendanges , porte encore les choses plus loin. Car dans le dessein de rehausser la gloire du Dieu qu'il célèbre , il convient bien qu'il y avoit trois Graces à la suite d'Apollon ; mais il soutient qu'il n'y en avoit pas moins de trois cens à la suite de Bacchus ;

Τρεῖς Χάριτες γεγάασι χορήτιδες ὀρχομένοιο
Ἀμφιπόλοι Φοίβοιο. χορηπλεέος δὲ Λυαίου
Εἰσὶ τριηκοσίων Χαρίτων εἴχες.

C'est ainsi que ces écrivains s'éloignent à l'envi de l'heureuse simplicité des premiers siècles , & se jettent dans les hyperboles les plus étranges. Tant il est vray qu'il n'y a point d'excès dont l'imagination ne soit capable , dès qu'une fois elle a passé les justes bornes. Il ne faut pas oublier ici que quelques auteurs mettent la Déesse de la Persuasion au nombre des Graces ; voulant nous insinuer par-là , que le grand secret pour persuader , c'est de plaire.

*Paus. in
Bæot.*

ARTICLE IV.
Symboles
& attributs
des Graces.

Quant aux symboles & aux attributs des trois Graces , ils estoient en grand nombre. Au commencement on ne représentoit ces Déeses que par de simples pierres qui n'estoient point taillées ; mais on les représenta bien-tôt sous des figures humaines , habillées de gaze dans les premiers temps , & toutes nuës dans la suite. Pausanias avouë qu'il ne sçauroit marquer l'époque où l'on cessa de leur donner des habits. *Je n'ai pû découvrir , dit-il , quel fut le premier peintre ou le premier sculpteur , qui s'avisa de représenter*

In Bæot.

présenter les Graces toutes nuës. Car anciennement les sculpteurs & les peintres leur donnoient des voiles : témoin les figures de ces Déeses, que nous ont laissées Bupalé, Apelle, Pythagore de Paros & Socrate. Mais ceux qui sont venus depuis, ont, sans que je puisse deviner pourquoi, ôté aux Graces leurs habits, & les ont représentées toutes nuës. Peut-estre pourroit-on dire qu'ils les représentèrent de la sorte, pour faire entendre que rien n'est plus aimable que la simple nature. Les habits, qu'ensuite on leur donna, n'étoient que d'une gaze mince & légère, pour marquer que les véritables beautés plaisent principalement par elles-mêmes, & que si quelquefois elles appellent l'art au secours de la nature, elles ne doivent employer les ornements étrangers que sobrement & avec retenue. On les représentoit jeunes, parce qu'on a toujours regardé les agréments comme le partage de la jeunesse. Il semble pourtant qu'Homère ait reconnu des Graces plus avancées en âge. Car Junon, comme nous l'avons vû, promet au Dieu du Sommeil une des plus jeunes Graces :

Χαρίτων μίαν ὀπλοτεράων.

Ce grand Poëte n'auroit-il point voulu marquer par-là, que chaque âge a ses agréments ; & qu'il est même des naturels heureux & privilégiés, qui, dans un âge avancé, & jusques dans la vieillesse, savent conserver avec bienséance & avec dignité tout ce qui rend la jeunesse aimable ? On croyoit communément qu'elles étoient filles & vierges. Peut-estre parce qu'on étoit persuadé qu'il étoit bien difficile que les agréments de la vie pussent subsister dans le trouble d'une passion, ou parmi les embarras du mariage. Cependant, contre l'opinion commune, Homère marie deux des Graces, & ce qu'il y a de plus surprenant, il les partage assez mal en maris. Car il donne pour époux, à l'une un Dieu qui dort toujours, & à l'autre le plus laid de tous les Dieux. Dans le 18^e. livre de l'Iliade, Thétis va chez Vulcain, qu'elle trouve pressant le travail des Cyclopes, & mettant luy-même la

main à l'œuvre. La Grace qu'il avoit pour femme, accourt
au-devant de la Déesse :

Τὼ δ' ἴδε θεομολῶσα Χάρις λιπαρὴν ῥέδεμος
Καλὴ, τὼ ᾤπει περικλυτὸς ἀμφιγυῖεις....

Sur quoy l'on peut remarquer en passant, qu'Homère s'éloigne encore ici de l'opinion commune, qui donne à Vulcain Vénus pour femme. Les Scholiastes sont fort embarrassés à deviner pourquoy le Poète marie une Grace toute charmante au Dieu des Forges. Phurnutus, sans y chercher tant de finesse, dit qu'Homère a voulu nous faire entendre par-là que les agréments doivent regner jusques dans les ouvrages les plus mécaniques. D'autres croient qu'il a simplement voulu marquer l'étrange bisarrerie qui se trouve dans l'affortissement de la plupart des mariages, par laquelle il arrive assez souvent que de fort aimables femmes sont liées à des hommes qui ne le sont guères. Enfin d'autres prétendent que cette allégorie cache une vérité morale beaucoup plus importante, qui est ; que tandis que le mari se charge des soins laborieux & pénibles, la femme doit par les agréments de la figure, de l'humeur, & des manières, faire l'ornement & la douceur de la maison. On représentoit encore les Graces dans l'attitude de personnes qui dansent :

Hor. l. 1.
Od. 4.

Alterno terram quatiunt pede.

pour marquer qu'amies de la joye innocente, elles ne s'accommodent pas d'une gravité trop austère. Elles se tenoient par la main sans se quitter :

Hor. l. 3.
Od. 21.

Segnesque nodum solvere Gratia.

pour signifier que les qualitez agréables unissent naturellement les hommes, & sont un des plus doux liens de la société. Elles ne connoissoient point l'usage des agrales, ni

des ceintures , mais laissoient flotter leurs voiles au gré des zéphyrus ; pour exprimer qu'il est une sorte de négligé qui vaut mieux que toutes les parures les plus arrangées , & que dans les ouvrages d'esprit , comme dans tout le reste , il y a des négligences heureuses , infiniment préférables à la scrupuleuse exactitude. Nous lisons dans Pausanias , qu'on voyoit à Elis les statuës des trois Graces , où elles estoient représentées de telle sorte que l'une tenoit à la main une rose , l'autre un dez à jouer , & la troisième une branche de myrte. Symboles , dont cet auteur nous donne luy-même l'explication. C'est que le myrte & la rose , dit-il , sont particulièrement consacrés à Vénus & aux Graces ; & quant au dez , il est une marque du penchant que la jeunesse , (âge , que les Graces aiment par préférence) a pour les jeux & pour les ris. Mais que dirons-nous d'une coutume que les anciens avoient de représenter les Graces au milieu des plus laids Satyres ? Jusques-là qu'assez souvent même les statuës des Satyres estoient creuses , de manière qu'on pouvoit les ouvrir & les fermer , & quand on les ouvroit , on découvroit au-dedans de petites figures de Graces ? Que pouvoit signifier un assemblage si bizarre ? Auroit-on voulu nous indiquer par-là , qu'il ne faut pas juger des hommes sur l'apparence ; que les défauts de la figure peuvent se réparer par les agréments de l'esprit , & qu'assez souvent un extérieur disgracié cache de grandes qualitez intérieures ?

In Eliac.
L. 2.

On peut aisément juger que des Divinitez si aimables ne manquérent , ni d'autels , ni de temples. On prétend , comme nous l'avons déjà remarqué , que ce fut Etéocle qui leur en éleva le premier , & qui régla ce qui concernoit leur culte. Il estoit Roy d'Orchomene , la plus agréable ville de toute la Boëtie. On y voyoit une fontaine que son eau pure & salutaire rendoit célèbre par tout le monde. Près de là couloit le fleuve Céphise , qui , par la beauté de son canal & de ses bords , ne contribuoit pas peu à embellir un si charmant séjour. L'opinion commune estoit que les Graces s'y plaisoient plus qu'en aucun autre lieu de la terre. De là vient que les an-

ARTICLE V.
Du culte
qu'on rendoit au Graces.

Paus. passim.

ciens Poètes les appellent ordinairement Déeses de Céphise, & Déeses d'Orchomene. Cependant toute la Grece ne convenoit pas qu'Étéocle eût esté le premier à leur rendre les honneurs divins. Les Lacédémoniens en attribuoient la gloire à Lacédémon leur quatrième Roy. Ils prétendoient qu'il avoit bâti un temple aux Graces dans le territoire de Sparte & sur les bords du fleuve Tiafe; & que ce temple estoit sans contredit le plus ancien de tous ceux où elles recevoient des offrandes. Quoy qu'il en soit, elles en avoient encore à Elis, à Delphes, à Pergé, à Perinthe, à Byzance, & en plusieurs autres endroits de la Grece & de la Thrace. Mais non-seulement elles avoient des temples particuliers, elles en avoient de communs avec d'autres Divinitez. Ordinairement ceux qui estoient consacrez à l'Amour, l'étoient aussi aux Graces. On avoit coutume encore de leur donner place dans les temples de Mercure, parce qu'on estoit persuadé que le Dieu de l'Eloquence ne pouvoit se passer de leur secours. Mais sur-tout, les Muses & les Graces n'avoient d'ordinaire qu'un même temple. On sçait l'union intime qui estoit entre ces deux fortes de Divinitez. Hésiode, après avoir dit que les Muses ont établi leur séjour sur l'Hélicon, adjoûte que l'Amour & les Graces habitent près d'elles :

Παρ' δ' αὐτῆς Χάριτες τε, καὶ Ἰμέρος οἶκόν ἔχουσι.

En effet, pour plaire aux unes, il falloit plaire aux autres. Pindare invoque les Graces presque aussi souvent que les Muses, il confond leurs juridictions; & par une de ces expressions heureuses & hardies qui luy sont familières, il appelle la Poésie, *le délicieux Jardin des Graces* :

Ἐξάρετον Χαρίτων νέμομαι

Κᾶπον.

On célébroit plusieurs festes en leur honneur dans tout le cours de l'année, mais le printemps leur estoit principalement consacré. C'estoit proprement la saison des Graces.

Voyez, dit Anacréon, comme, au retour des Zéphyrs, les Graces sont parées de roses :

Ἰδὲ πῶς ἔαρος φανέντος
Χάριτες ῥ' ὅδα βεβούσι,

Horace ne peint jamais la nature qui se renouvelle, sans faire entrer les Graces dans cette peinture. Après avoir dit, au commencement d'une de ses Odes, que par une agréable révolution les frimats font place aux beaux jours :

Solvitur acris hyems gratâ vice veris & favoni;

Il adjointe aussi-tôt, qu'on voit déjà Vénus, les Graces & les Nymphes recommencer leurs danses.

Jam Cytheræa choros ducit Venus...

Junctæque Nymphis Gratiæ decentes

Alternò terram quatiant pede.

L. 4. Od. 7.

Cette image luy plaît si fort, qu'il la présente encore dans un autre endroit, où conservant tout le fond de la pensée, il se contente de faire quelques changements dans l'expression :

Diffugere nives, redeunt jam gramina campis

Arboribusque comæ...

Gratia cum Nymphis, geminisque sororibus audet

Ducere nuda choros.

Mais ce n'estoit pas seulement à certains temps solennels que les peuples signaloient leur dévotion envers les Graces ; il n'y avoit guères de jour qui ne fût marqué par quelque hommage qu'ils leur rendoient. Il est surprenant que la piété des anciens influât presque sur toutes les actions de leur vie. Elle se retrouvoit au milieu même des plaisirs de la table. Ils ne faisoient point de repas, où la plupart des Dieux ne fussent appelez. Ils n'avoient garde d'y oublier les Muses, ni les

Graces. On honoroit les unes & les autres le verre à la main; avec cette différence, que pour s'attirer la faveur des Muses, on beuvoit neuf coups, * au lieu que ceux qui vouloient se concilier les Graces, n'en beuvoient que trois :

*Qui Musas amat impares ,
Ternos ter cyathos attonitus petet
Vates. Tres prohibet supra
Rixarum metuens tangere Gratia.*

Tous les peuples ont toujours regardé le serment comme un acte de religion, qui, étant fait dans les circonstances & avec les conditions nécessaires, honore l'Estre souverain. Cette sorte d'honneur ne manquoit pas aux Graces. On attestoit leur Divinité. Σοφῶς, ἢ τὰς Χάερας, *De par les Graces, il a raison*, dit Socrate dans les nuées d'Aristophane. Il faut avouer pourtant qu'il y a une malice cachée sous ces termes. Car le Poëte comique fait allusion par ce serment à la première profession de Socrate, qui, avant que d'estre Philosophe avoit esté Sculpteur, & avoit fait les statues des trois Graces qu'on avoit placées dans la citadelle d'Athènes.

Enfin les anciens aimoient à marquer leur zèle pour leurs Dieux, par divers monuments qu'ils élevoient à leur gloire, par des tableaux, par des statues, par des inscriptions, par des médailles. Or toute la Grece estoit pleine de semblables monuments que la piété publique avoit consacrez aux Graces. On voyoit, dans la plupart des villes, leurs figures, faites par les plus grands maîtres. Il y avoit à Pergame un tableau de ces Déesses, peint par Pythagore de Paros. Un autre à Smyrne, qui estoit de la main d'Apelle. Socrate avoit

*Paus. in
Bæot.*

* C'est le sens que la plupart des interpretes donnent à ce passage d'Horace. Je l'ay suivi comme le plus conforme à nos usages, & comme le seul qui puisse avoir quelque grace en nostre langue. Si l'on veut sçavoir le vray sens, on peut voir ce que M. Boivin le Cadet en a écrit. *Hist. de l'Acad. Royale des Insc. & Belles Lettres*, p. 136.

fait leurs statues en marbre , Bupalé les fit en or. Pausanias parle de plusieurs autres, également recommandables par la richesse de la matière & par la beauté du travail. Démofthène rapporte , dans la harangue pour la couronne , que les Athéniens ayant secouru les habitants de la Chersonnèse dans un besoin pressant , ceux-ci , pour éterniser le souvenir d'un tel bienfait, élevèrent un autel avec cette inscription , *Χάριτος βῶμος*. Autel consacré à celle des Graces qui préside à la reconnoissance. Et pour finir par les monuments auxquels cette Compagnie s'intéresse plus particulièrement , & qui peut-être sont plus durables que tous les autres , il y avoit un grand nombre de médailles où les Graces estoient représentées. Plusieurs sont venues jusqu'à nous. Telle est une médaille Grecque d'Antonin Pie , frappée par les Périnthiens ; une de Septime Sévère , par les habitants de Pergé dans la Pamphylie ; une autre de Sévère Alexandre , par la Colonie Flavienne dans la Thrace ; & enfin , une de Valérien , pere de Gallien , par les Bytantins. Et c'est d'après ces anciennes médailles , qu'on a frappé dans ces derniers temps celle de Pic de la Mirandole & du Connestable Anne de Montmorency , où l'on voit d'un côté les testes de ces grands hommes , & de l'autre les trois Déesses dans les mêmes attitudes qu'on les représentoit autrefois. Ce fut aussi sur ce modèle qu'on frappa l'ingénieuse médaille de Jeanne de Navarre , où l'on représenta d'une part cette Princesse , & au revers les trois Graces , avec cette légende , *Ou quatre , ou une*. Pensée , qui a beaucoup de rapport avec celle qui se trouve dans cette jolie épigramme de l'Anthologie , faite sur une jeune personne qui réunissoit en elle tous les agréments de la figure , des manières & de l'esprit :

Τέσσαρες αἱ Χάριτες , Πάριαι δύο , καὶ δέκα Μοῦσαι.

Δέρκυλις ἐν πάσαις Μοῦσαι , Χάρις , Παρμή.

Il y a quatre Graces , deux Vénus , & dix Muses. Dercylis est une Muse , une Grace , une Vénus.

ARTICLE VI.

Biens dont
les Graces es-
toient les
dispensatri-
ces.

Du reste, il ne faut pas s'étonner que les anciens fussent si réguliers à faire leur cour aux Graces. C'estoit de ces Divinitez bienfaisantes qu'ils attendoient les plus précieux de tous les biens. Leur pouvoir s'étendoit à tous les agréments de la vie, *Κεῖναι γὰρ ὅπασαν τὰ τεῖρνα*, dit Pindare. Elles dispensoient aux hommes, non-seulement la bonne grace, la gayeté, l'égalité de l'humeur, la facilité des manières, & toutes les autres qualitez liantes qui répandent tant de douceur dans la société civile; mais encore la libéralité, l'éloquence, la sagesse. *σὺ γὰρ ὑμῖν*, dit le mesme Poëte en leur adressant la parole :

*Τὰ τεῖρνα καὶ τὰ γλυκεὰ γίνεταί πάντα βροτοῖς,
Εἰ σοφὸς, εἰ καλὸς, εἰ τις ἀγλαὸς
Ἀνὴρ.*

Mais, ce qui peut-estre n'estoit pas moins considérable; elles donnoient ce je ne sçais quoy si vanté, qui fait qu'on est du goût de tout le monde, & qu'on plaît dans les moindres choses. Heureux don, qui, seul quelquefois tient lieu de mérite, & sans lequel le mérite n'est point de mise. Un homme avoit beau rassembler en luy les plus grands talents, un génie universel, une vaste mémoire, une érudition profonde; toutes ces perfections devenoient inutiles, si les Graces n'y mettoient comme le dernier sceau. De là vient que Platon, qui trouvoit dans son disciple Xénocrate les dispositions les plus heureuses, mais un peu de rudesse & de grossièreté, avoit coutume de luy dire, *Χένocrate, sacrifiez aux Graces, θύε χάριτων*. Et ce fut faute de leur avoir sacrifié, qu'au rapport de Plutarque, Marius ne fut pas un aussi grand homme qu'il auroit pu estre, & qu'à de fort beaux commencements, il attacha une fin qui n'y répondit guères.

Mais la plus belle de toutes les prérogatives des Graces, c'est qu'elles présidoient aux bienfaits & à la reconnoissance; jusques-là que presque dans toutes les Langues on se sert de

de leur nom pour exprimer & la reconnoissance & le bienfait. C'estoit comme Déeses de l'un & de l'autre, que l'antiquité les révéroit principalement. Aussi avoit-elle renfermé toute la doctrine des bienfaits dans les figures allégoriques, sous lesquelles on avoit coûtume de les représenter. Et Chrysippe, un des grands ornemens du Portique, ayant entrepris de traiter cet endroit important de la morale, crut qu'il ne pouvoit mieux exécuter ce dessein, qu'en donnant l'explication de ces différentes figures. Sénèque qui travailla depuis sur la mesme matière, blâme fort son prédécesseur de s'y estre pris de la sorte, l'accusant d'avoir traité son sujet plutôt en poëte qu'en philosophe, & prétendant qu'on instruit tout autrement les hommes par des maximes sérieuses, que par des allégories agréables. Quoy qu'il en soit, nous avons au moins l'obligation à Chrysippe de nous avoir transmis ce que les anciens pensoient sur les attributs des Graces, & de nous avoir révélé les mystères qu'ils cachotent bien ou mal sous ces attributs. Je dis bien ou mal; car on est obligé de convenir que la plupart de ces sens mystiques sont un peu recherchez. Mais il s'agit ici d'en donner l'histoire, & non d'en faire la censure.

Lib. 1. de
Benef. c. 3.

D'abord on appelloit les trois Déeses, *Charites*, nom dérivé d'un mot Grec qui veut dire *joye*, pour marquer que nous devons également nous faire un plaisir, & de rendre de bons offices, & de reconnoître ceux qu'on nous rend. Elles estoient jeunes, pour nous apprendre que la mémoire d'un bienfait ne doit jamais vieillir. Vives & légères, pour faire connoître qu'il faut obliger promptement, & qu'un bienfait ne doit point se faire attendre. Aussi les Grecs avoient-ils coûtume de dire, qu'une grace qui vient lentement, cesse d'estre grace. Ce qu'ils exprimoient par un de ces jeux de mots dont ils n'estoient pas ennemis:

Α' χάρις ἂν βραδύποις, ἀχάρις χάρις.

Vierges, pour donner à entendre, premièrement, qu'en fai-

fant du bien on doit avoir des vœs pures , faute de quoy l'on corrompt son bienfait , & en second lieu , que l'inclination bienfaisante doit estre accompagnée de prudence & de retenue. C'est pour cette seconde raison que Socrate voyant un homme qui prodiguoit les bienfaits sans distinction & à tout venant : *Que les Dieux te confondent , s'écria-t-il , les Graces sont Vierges , & tu en fais des Courtisanes.* Κακῶς ἀπόλοιο, ὅτι τὰς Χάριτας, παρθένοισι οὕσας πορνᾶς ἐποίησας. Elles se tenoient par la main , ce qui signifioit que nous devons par des bienfaits réciproques ferrer les nœuds qui nous attachent les uns aux autres. Enfin elles dansoient en rond , pour nous apprendre qu'il doit y avoir entre les hommes une circulation de bienfaits ; & de plus , que par le moyen de la reconnoissance , le bienfait doit naturellement retourner au lieu d'où il est parti. C'est ainsi que sous des figures qui sembloient n'estre faites que pour le plaisir des yeux , les anciens peut-estre un peu trop amateurs des emblèmes & des symboles , sçavoient renfermer les vérités les plus propres à éclairer l'esprit & à régler le cœur.

*Paus. in
Bæot.*

Paus. passim.

Je ne dois pas omettre en finissant , que trois des plus grands Poètes de l'antiquité ont célébré les Graces dans des pièces faites exprès. Pamphos est le premier qu'on sçache qui ait composé un hymne en leur honneur. Ce Poète aujourd'huy peu connu , mais très-fameux dans les écrits des anciens , vivoit dans les siècles les plus reculez. Entre plusieurs cantiques qu'il avoit faits pour différentes Divinitez , pour l'Amour , pour Diane , pour Cérès , pour Proserpine , &c. celui qu'il avoit fait pour les Graces estoit regardé comme un des plus beaux. Pindare leur consacra cette Ode charmante , qui est la dernière des Olympiques , & qui rassemble en moins de quarante vers tout ce qu'on peut dire de plus magnifique à leur gloire. Et c'est cette Ode qu'un Poète moderne , qui n'estime pas trop Pindare non plus qu'Homère , n'a pas dédaigné pourtant d'imiter dans une de ses pièces qu'il intitule *les Graces* , & qu'il adresse à M^r. le Duc de Vendosme. Nous avons aussi dans Théocrite une Idylle qui porte le nom des

Graces. On croiroit sur la foy du titre que cette pièce seroit très-galante, & rouleroit en grande partie sur les trois Divinités qu'elle semble annoncer. Cependant on est tout surpris de n'y trouver presque rien qui les regarde. Ce n'est, à proprement parler, qu'une plainte chagrine. Et les Graces dont parle Théocrite, sont celles qu'il plaît quelquefois aux Poètes de faire à des hommes riches & puissants, lorsqu'ils leur adressent des vers composez à leur honneur. D'où le Poète bucolique prend occasion de s'emporter en des reproches contre l'ingratitude des grands, qui, dès ce temps là, ne connoissoient pas assez le prix de l'encens poétique, & croyoient récompenser dignement les peines d'un nourrisson du Parnasse, s'ils luy permettoient d'honorer de leur nom le frontispice de ses ouvrages. Ces reproches occupent tout le corps de la pièce qui est assez longue, après quoy Théocrite tourne tout court, & finit par cette apostrophe, en forme de prière ;

Ω Εὐχέλαιοι, Χάριτες θεαί, &c.

Graces, à qui jadis Etéocle bâtit des temples, charmantes Déeses, qui habitez Orchomène, autrefois la rivale de Thèbes ; je préfère ma retraite à tous les lieux où l'on peut m'inviter. Que si pourtant on venoit à me souhaiter en quelque endroit, je ne craindrai point d'y paroître ; pourvû que ce soit avec les Muses & avec vous. Car, sans vous, que peut-il y avoir d'agréable pour les mortels ; Τί γὰρ Χαρίτων ἀγαπατὸν ἀνθρώποις ἀπανευδέν ; puissent les Graces ne m'abandonner jamais :

Αἰὲ Χάρитеσσιν ἀμ' εἶλω.

Voilà, Messieurs, une partie de ce que j'ai trouvé dans les écrits des anciens touchant les Graces. Trop heureux si j'avois pû répandre sur une matière toute riante, quelques-uns de ces agréments que vous sçavez donner aux sujets qui en paroissent le moins susceptibles.

DISSERTATION SUR LES HESPÉRIDES.

Par M. l'Abbé MASSIEU.

9. de Juillet
1711.

IL n'y a guères de sujet sur lequel les Poètes anciens aient plus donné carrière à leur imagination, que sur celui des Hespérides. Ils n'ont gardé aucunes mesures dans les prodiges qu'ils nous ont débitez touchant ces fameuses Nymphes; & l'on peut dire qu'uniquement occupez du soin d'exciter l'admiration & la surprise, ils se sont jettez dans le merveilleux, sans nul égard pour le vraisemblable.

* M. l'Abbé
Biguon.

Quand une matière si riante ne m'auroit pas invité d'elle-même, je me serois fait un plaisir de la traiter, par déférence pour * l'illustre chef qui nous préside moins qu'il ne nous protège, & dont les moindres desirs doivent estre des loix inviolables pour nous. Entre plusieurs sujets qu'il a bien voulu m'indiquer, il m'a laissé entrevoir qu'il penchoit pour celui-ci, & qu'il le regardoit comme un des plus propres à fournir une ample moisson de particularitez agréables & curieuses. Je crains bien de ne pas remplir l'illée qu'il s'en est faite; mais si je ne répons pas à son attente, j'aurai du moins la satisfaction de m'être conformé, autant qu'il aura dépendu de moy, à ce qu'il m'a paru souhaiter.

Il me semble qu'en toute fable, on doit considérer principalement trois choses; ce qu'il peut y avoir de vrai, ce que les Poètes y ont adjointé du leur, & les instructions qu'ils ont prétendu cacher sous le voile de la fiction. C'est tout le plan que je me propose dans ce discours sur les Hespérides. Je rapporterai ce que l'Histoire nous en a transmis: ce que la Poésie en a publié, & les vérités qu'on prétend

qu'elle a voulu renfermer dans les mensonges ingénieux dont elle a revêtu toute cette matière.

Lorsqu'on veut réduire la fable des Hespérides à la précision historique, l'admiration cesse, & les doutes commencent. On ne trouve plus qu'un nombre de faits, qui, à la vérité demeurent renfermez dans les bornes des choses naturelles & croyables; mais les écrivains qui les rapportent, sont partagés en tant d'opinions différentes, que l'esprit incertain ne sçait à quoy s'attacher.

Paléphate, auteur très-ancien, quoyqu'on ne sçache pas au juste le temps où il a vécu, prétend qu'on doit l'en croire préférablement à tout autre. On a publié, dit-il, beaucoup de choses touchant les Hespérides, mais voicy au vray ce que c'étoit. ἔχει δὲ ἡ ἀληθία ὥδε. Hespérus étoit un riche Miletien, qui alla s'établir dans la Carie. Il eut deux filles, nommées Hespérides, qui avoient de nombreux troupeaux de brebis, qu'on appelloit *brebis d'or*, à cause de leur beauté: car il n'y a rien de plus beau que l'or, adjoint cet auteur: κάλλιστον γὰρ ὁ χρυσός. Elles en confioient la garde à un berger nommé *Dracon*, ποιμένα ὀνόματι δράκοντα, mais Hercule, passant par le pays qu'elles habitoient, enleva & le berger & les troupeaux.

* Agroetas, autre historien, souvent cité par les anciens Scholiastes, & sur-tout par celui d'Apollonius, parle des Hespérides à peu près comme Paléphate. Ce qu'elles gardoient avec tant de soin, dit-il au 3^e. livre des choses Libyques, ce n'étoit point des pommes, c'étoit des brebis, qu'on appelloit *brebis d'or*, à cause de leur beauté surprenante. Et le berger qui en avoit la garde, n'étoit point un *Dragon*, mais un homme ainsi nommé, parce qu'il avoit la vigilance & la ferocité de cet animal. Varron & Servius sont du même sentiment.

Ce qu'il y a d'embarrassant, c'est que d'autres écrivains,

* Ἀγροίτας ὡς γ'. Διόδωρον, φησὶ μὴ μήλα εἶναι, ἀλλὰ αὐτῶναι κάλλιστα, ἃ χρυσῷ ἐνμάσθῃ. ἔχει δὲ τοὺς ποιμένα ἀγροίαν, ὃν ἀπὸ τοῦ ἀγροίαν δράκοντα ἐνομάσθη. Schol. Apollonii.

I. PARTIE.
Ce que l'Histoire nous a transmis touchant les Hespérides.

Περὶ ἀπὸ αὐτοῦ.
c. 19.

qui ne sont pas moins considérables par leur autorité ni par leur nombre , changent le berger des Hespérides en Jardinier , & leurs troupeaux en fruits. Selon eux , on appelloit ces fruits , *des pommes d'or* ; soit parce qu'ils estoient excellents , (car les Grecs donnent cette épithète à tout ce qui excelle en son genre ,) soit parce qu'ils estoient d'un grand rapport , soit enfin , parce que leur couleur approchoit effectivement de celle de l'or. Cette seconde opinion n'a pas moins de partisans que la première , & il semble même que dans la suite des temps elle soit devenue la dominante.

L. 5. Biblioth. c. 13.

Ibid.

Cependant Diodore de Sicile ne prend point de parti , & croit que chacun peut penser sur ce point tout ce qu'il voudra. ἀλλὰ οὐδὲ μὴν τούτων ἕξεται διαλαμβάνειν, ὡς ἀν' ἑκάστος ἑαυτὸν πείθῃ. Et la raison qu'il en apporte , c'est que le mot grec μῆλα , dont les anciens historiens se sont servis , peut signifier également des pommes & des brebis. Mais il descend dans un détail beaucoup plus grand que les auteurs dont je viens de parler , & ce qu'il nous apprend des Hespérides , est peut-être ce que nous avons sur cette matière de plus circonstancié & de plus exact. Il assure qu'Hespérus & Atlas estoient deux freres , qui possédoient de grandes richesses dans la partie la plus Occidentale de l'Afrique. Hespérus eut une fille appelée Hespéris , qui donna son nom à toute la contrée. Elle épousa son oncle Atlas ; & de ce mariage sortirent sept filles , qu'on appelle tantost Hespérides du nom de leur mere & de leur aïeul maternel , & tantost Atlantides du nom de leur pere. Elles gardoient avec beaucoup de soin , ou des troupeaux , ou des fruits , dont elles tiroient de grands revenus. Comme elles estoient très belles & plus sages encore , leur mérite fit beaucoup de bruit dans le monde. Busiris , Roy d'Egypte , devint amoureux d'elles sur leur réputation , & jugeant bien que sur la sienne , il ne réussiroit pas par une recherche régulière , il envoya des Pirates pour les enlever. Ils épièrent le moment où elles se réjouissoient

entre elles dans un jardin, & exécutèrent l'ordre du tyran. Comme ils s'en retournoient tout fiers de leur proye, Hercule, qui revenoit de quelques-unes de ses expéditions, les rencontra sur un rivage, où ils estoient descendus pour prendre un repas. Il apprit de ces jeunes filles ce qui s'estoit passé, tua les corsaires, mit les jeunes captives en liberté, & les remena chez leur pere. Atlas, charmé de retrouver ses filles, fit part à leur libérateur de ces troupeaux ou de ces fruits qui faisoient ses richesses. Mais il ne borna pas là sa reconnoissance. Il voulut aussi l'initier dans les principes de l'Astronomie. Car Atlas, adjoûte Diodore de Sicile, estoit très-versé dans la science des Astres, & tenoit ordinairement une sphère à la main. Ce qui a donné lieu aux Poètes de feindre qu'il portoit le ciel sur ses épaules. Il fit présent à Hercule d'une sphère semblable; & c'est de là que les Poètes ont pris encore occasion d'imaginer, que ce Héros avoit relevé Atlas dans le pénible employ de soutenir le monde. Hercule, fort content de la réception qui luy avoit esté faite, s'en retourna dans la Grece, & y porta les présents dont son hôte l'avoit comblé. Quoyque ce passage soit fort long, je n'ai point fait difficulté de le rapporter tout entier, & parce que je le regarde comme ce qui nous reste de plus solide sur le sujet que nous examinons, & parce que de plus, il nous donne l'intelligence de ce qui a servi de fondement à plusieurs fictions poétiques. *Ibid.*

Pline, le naturaliste, suit par-tout dans ses écrits le sentiment de ceux qui donnent des fruits & non des troupeaux aux Hespérides, mais il ne sçait pas trop où il doit placer leurs jardins; il se contente de nous apprendre que de son temps il y avoit sur cela deux opinions principales. Quelques-uns les plaçoient à Bérénice, ville de Libye, & d'autres à Lixé, ville de Mauritanie. Pline se range selon l'occasion à l'une ou à l'autre de ces opinions. Lorsqu'il parle de Bérénice; cette ville, dit-il, s'appelloit autrefois Hespéris, du nom des Hespérides. Non loin de ses murs *L. 5.*

Lib. eodém.

on voit un fleuve nommé Léthon, & un bois sacré, où l'on dit qu'étoient leurs jardins : *Berenice quondam vocata Hesperidum... nec procul ante oppidum fluvius Lethon, & lucus sacer, ubi Hesperidum horti memorantur.* D'un autre côté lorsqu'il traite de Lixé ; c'est cette ville, dit-il, que les fables des anciens ont renduë si célèbre. C'est-là qu'étoient & le palais d'Antée, & le lieu où ce tyran en vint aux mains avec Hercule, & les jardins des Hespérides. Un bras de mer serpente tout autour, ce qui a donné aux Poëtes l'idée de leur Dragon. On y voit encore aujourd'hui un autel consacré à Hercule ; mais quant à cette fameuse forest qui portoit des pommes d'or, il n'en reste plus rien, & l'on n'y trouve plus pour tout arbre que des oliviers sauvages : *Lixos vel fabulosissimè antiquis narrata. Ibi Regia Antæi, certamenque cum Hercule, & Hesperidum Horti. Affunditur æstuarium è mari flexuoso meatu, in quo Dracones custodiæ instar fuisse interpretantur. Exstat in ea & ara Herculis, nec præter oleastros aliud ex narrato illo auri-fero nemore.* De ces deux opinions, il n'y en a plus qu'une qui soit reçue aujourd'hui, & les sçavants hommes qui ont approfondi cette matière, ne craignent point d'avancer que les anciens, qui ont placé les jardins des Hespérides à Bérénice, se sont trompez. Ce qui les a induits en erreur, c'est le nom de *Hespéris* ou *Hespérides* qu'avoit cette ville, avant qu'elle eût emprunté d'une Reine d'Égypte celui de Bérénice : *Ἑσπερίς πόλις Λιβύης, ἢ νυν Βερενίκη. ἐκλήθη δὲ οὕτως, ἀπὸ τῆς Πτολεμαίου γυναικὸς Βερενίκης.* Ils ont cru qu'elle avoit esté appellée *Hespéris* ou *Hespérides*, du nom de ces Nymphes que les Poëtes ont tant célébrées. *Quondam vocata Hesperidum.* Mais elle n'avoit esté nommée ainsi, que parce qu'elle estoit avantageusement exposée au soleil couchant. Pour preuve de cela, c'est que si l'on remonte plus haut dans l'antiquité, on trouvera que son premier & véritable nom estoit celui de *Εὐέσπερις*, ou *Εὐεσπερίδες*. C'est ainsi qu'Hérodote l'appelle. Théophraste, *τῇ τὴν σύρτιν ἀπὸ τῆς Εὐεσπερίδων.* Près de la Syrté, non loin de la ville

ville Evespérides. Estienne de Byzance, *Εὐεσπερίδες πόλις Λιβύης, καὶ ἐνικῶς λεγομένη. Evespérides*, ville de Libye, qu'on appelle aussi au singulier *l'espéris*. Aussi l'erreur de ceux qui ont placé les jardins des Hespérides dans cette ville, n'a pas échappé à Apollodore, qui a soin d'en avertir ses lecteurs. Ταῦτα δὲ ἴω, ἔχ, ὥς τινες, ἐν Λιβύῃ, ἀλλὰ ὅπῃ τῷ Ἀτ' αντος (es jardins, dit-il, estoient situés, non dans la Libye, comme quelques-uns le croient, mais dans la Mauritanie vers le Mont-Atlas.

Cette différence de sentiments prouve ce que j'ai dit d'abord, que les historiens nous laissent au sujet des Hespérides dans une grande incertitude. En effet, si l'on rapproche & si l'on confronte leurs témoignages, quel parti prendre? Paléphate les fait filles d'Hespérus, Diodore de Sicile filles d'Atlas. Selon le premier, elles n'étoient que deux, selon le second, elles étoient sept. La moitié des écrivains prétend que ce qui faisoit leurs richesses, c'étoit des troupeaux d'une rare beauté; l'autre moitié, que c'étoit des fruits excellents. Si l'on en croit les uns, un homme vigilant & robuste gardoit le lieu qu'elles habitoient; si l'on en croit les autres, ce lieu étoit gardé par sa propre situation, & environné d'un fleuve ou d'un bras de mer. Paléphate place leur demeure dans la Carie, la plupart des auteurs à Bérénice, la saine partie à Lixé. Il y en a qui prétendent qu'Hercule entra chez elles comme ennemi & à main armée: d'autres, qu'il n'y parut que comme libérateur, & qu'il s'en retourna comblé de présents. Il s'ensuit de tout cela, que ce qu'il y a de certain & d'incontestable touchant les Hespérides, se réduit presque à rien, & tout au plus à ces trois ou quatre articles; qu'elles étoient sœurs; qu'elles possédoient une sorte de biens, dont elles étoient redevables, & à leurs soins, & à la bonté du terroir qu'elles cultivoient; que leur demeure étoit bien gardée; & qu'enfin Hercule étant allé chez elles, il remporta dans la Grece de ces fruits, ou de ces troupeaux, qui leur étoient d'un si bon revenu.

II. PARTIE
Ce que la
poësie a pu-
blié des Hes-
pérides.

Voyons maintenant ce que les Poëtes ont fait de ce peu de matière, & la forme qu'ils lui ont donnée. Ils changent le lieu qu'habitoient les Hespérides en un jardin magnifique & délicieux. L'or y brille de toutes parts. Non seulement les fruits que les arbres portent, les feuilles & les branches mêmes font de ce précieux métal.

L. 4. *metam.*

*Arboreæ frondes, dit Ovide, auro radiante nitentes
Ex auro ramos, ex auro poma ferebant.*

*Pherecyd.
cité par le
Schol. d'A-
pollon. l. 4.
au vers 1396.*

Toutes ces richesses sont gardées par un Dragon horrible qui a cent testes, & qui tout à la fois pousse en l'air cent différentes sortes de sifflements. Εἰχοντα κεφαλὰς ἑκατὸν, & φῶνας παντοίας. Les pommes, sur lesquelles il tient sans cesse les yeux ouverts, ont une vertu surprenante. Elles charment les yeux, & font sur les cœurs des impressions, dont il est impossible de se défendre. Lorsque Jupiter épousa Junon, elle lui porta de ces pommes en mariage, & ne crut pas pouvoir lui payer sa dot en plus belle monnoye. Ce fut avec une de ces pommes que la Déesse de la Discorde mit la division entre Junon, Vénus & Pallas, & jetta le trouble dans tout l'Olympe. Ce fut avec ces mêmes pommes qu'Hippomène scut adoucir la fière Atalante, & la rendre sensible à son tour. Elle ne put les voir sans en estre frappée, dit Virgile,

Ecl. 6.

Hesperidum miratam mala puellam.

A peine les eut-elle apperçûes, dit Théocrite, qu'elle se sentit éprise d'amour, & qu'elle éprouva toutes les fureurs de cette passion impérieuse :

Eidyl. 31.

Ὡς ἴδεν, ὡς ἐμάνη, ὡς ἐς βαθυὴν ἀλλετ' ἔρρητα.

Hesiod.

Mais si les Poëtes font de ce jardin un séjour enchanté, ils font de celles qui l'habitent autant d'enchanteresses ou de Fées. Elles ont des voix charmantes, Εὐφραειδὲς λιγύφωνοι, c'est l'épichète qu'on leur donne par-tout. Elles adoucissent leur travail, en le mêlant d'agréables concerts :

Ποίπνυον ἐφίμερον αἰείδουσαι.

Apollon. l. 4.
v. 1399.

Elles aiment à prendre toutes sortes de figures, & à étonner les yeux des spectateurs par des métamorphoses soudaines. C'est un plaisir de lire ce qu'Apollonius en rapporte dans le 4^e livre de son poëme. Les Argonautes pressés de la soif arrivent chez les Hespérides, & les conjurent de leur montrer quelque source d'eau. Ils sont tout surpris, qu'au lieu de leur répondre, elles se changent tout à coup en poussière & en terre :

ταὶ δ' ἄψα κόνις ἢ γὰρ κiónτων
Ἐσσυμένως ἐγένοντο καταυτόθι.

Ce prodige ne déconcerte point les Héros, ils redoublent leurs prières, & voilà qu'en un moment ces mêmes Nymphes se transforment en arbres. Hespéra devient Peuplier, Erythéis est un Ormeau, Eglé se change en Saule :

Ἐσπέρη , ἀγχιερὲς , πηλέην δ' Ἐρυθνῆϊς ἔχλυτο ,
Αἰγλήν δ' ἰτέϊνς ἱερὸν εὐπύος.

Il ne restoit plus, pour les rendre respectables de tout point, que de les marquer au coin de la Religion, & que d'en faire des Divinités dans toutes les formes. Et c'est à quoy les Poëtes n'ont pas manqué. Ils leur ont donné un Temple. Ils y ont joint une Prestresse, redoutable par l'empire souverain qu'elle exerce sur toute la nature. C'est elle qui garde les rameaux sacrez, & qui nourrit le Dragon de miel & de pavots. Elle commande aux noirs chagrins, & sçait à son gré les envoyer dans les cœurs, ou les en chasser. Elle arrête le cours des fleuves, elle force les astres à retourner en arrière, & les morts à sortir de leurs tombeaux. On entend la terre mugir sous ses pieds, & à son ordre on voit les ormeaux descendre des montagnes :

*Hesperidum templi custos, epulasque draconi
Quæ dabat, & sacros servabat in arbore ramos,*
E ij

Ænéid. 4.

*Spargens humida mella , soporiferumque papaver.
 Hæc se carminibus promittit solvere mentes
 Quas velit , ast aliis duras immittere curas :
 Sistere aquam fluviis , & sidera vertere retro.
 Nocturnosque ciet Manes. Mugire videbis
 Sub pedibus terram , & descendere montibus ornos.*

C'est ainfi que les Poëtes ſçavent faire quelque choſe de rien , & que grâces à leur imagination ils trouvent dans les ſujets les plus ſteriles des ſources inépuifables de merveilles.

Mais ſi le peu que les hiftoriens nous ont appris des Hefpérides , eſt mêlé de beaucoup de contrarietez , on peut bien juger que dans ce grand nombre de prodiges que les Poëtes nous en ont contez , il ſe trouve une infinité de contradictions , compagnes inſéparables de la fiction & du menſonge. L'un détruit ce que l'autre avance , & ce ſeroit une entrepriſe chimérique , que de vouloir les concilier entre eux. Mais pour débrouiller en quelque façon ce cahos , & donner une ſorte d'ordre à ce qui ſe trouve confuſément éparſ dans leurs écrits , je ſepareray les choſes où ils conviennent , d'avec celles où ils ne conviennent pas. Tous demeurent d'accord que les Hefpérides eſtoient ſœurs , que leurs richèſſes conſiſtoient en pommes d'or , que ces pommes eſtoient gardées par un Dragon , qu'Hercule pourtant trouva le moyen d'en cueillir & d'en emporter dans la Grece. Mais réunis ſur ce petit nombre d'articles , ils ſont diviſez ſur preſque tous les autres. Ils ne s'accordent ni ſur la naiſſance de ces Nymphes , ni ſur leur nombre , ni ſur la généalogie du Dragon , ni ſur le lieu où leurs jardins eſtoient ſituez , ni enfin ſur la manière dont Hercule s'y prit pour avoir de leurs fruits.

Car pour commencer par leur origine , Héſiode veut qu'elles ſoient nées de la Nuit , ſans qu'on puiſſe bien deviner pourquoy il donne une mere ſi laide à des filles ſi belles. D'un autre côté Chérécrate les fait filles de Phorcus

& de Céto , deux Divinitez de la mer. Quant à leur nombre , l'opinion commune est qu'elles n'estoient que trois , Eglé , Aréthuse , & Hespéréthuse. Quelques Poètes en ajoutent une quatrième qui est Hespéra , d'autres une cinquième qui est Erythéis , & d'autres enfin , une sixième qui est Vesta. Nous avons vû que Diodore de Sicile les fait monter jusqu'à sept. Pour ce qui regarde le Dragon , il étoit fils de la Terre , selon Pisandre ; de Typhon & d Echidne , selon Phérécyde. Et quant à ce qui concerne leurs jardins , la plupart des Poètes les placent en deçà de l'Océan , & vers le Mont-Atlas. *Χώρα ἐν Ἀτλαντος* , dit Apollonius. *Hesperio regis Atlantis in orbe* , dit Ovide. *Ubi maximus Atlas axem humero torquet stellis ardentibus aptum* , dit Virgile. Cependant Hésiode les transporte au de là de l'Océan , *πέραν κλυτοῦ ὠκεανοῖο*. Et à son exemple , quelques-uns les placent dans les Canaries ou Isles fortunées , d'autres dans les Isles Gorgades ou du Cap verd , & d'autres enfin , dans deux Isles plus éloignées encore , & appelées Hespérides : chacun enchérissant comme à l'envi , & croyant jeter sur ces jardins d'autant plus de merveilleux , qu'ils les reculent plus loin. Ils ne sont pas moins partagez sur la manière dont Hercule parvint à avoir de ces pommes si bien gardées. Plusieurs croient qu'il les enleva de force , & qu'il tua le Dragon. Apollonius nous

Schol. Apollon , loco citato.

L. 4. Argon.

L. 4. metam.

L. 4. Æneïd.

L. 4. Argon.

cris lamentables : *ὦ πόποι ὅπως ἔσθ' ἡ μοίρα* , dit-il.

Δὴ τότε γ' ἦδη κεῖνος ὑφ' Ἡρακλεῖδι δαιχθεὶς,
 Μήλειον βέβλητο ποτὶ σύπος. Οἷόθι δ' αἶψα
 Οὐρὴν ἔτι σπάρεσκεν ἀπὸ κρατὸς δὲ κελαινῶ
 Ἀχρεὶς ἐπ' ἀκνήσιν κεῖτ' ἀπνοοῖ. ἐν δὲ λιποντῶν
 Τῆρος Λεργαίης χόλον αἵματι πικρὸν οἷσιν
 Μυῖα πυθομυροισιν ἐφ' ἔλκεσι τερσάμοντο.
 Ἀγχοῦ δ' Ἐσπερίδες κεφαλαῖς ὅππ' χεῖρας ἔχουσαι
 Ἀργυφείας ξανθῇσι λίγ' ἔσενον.

Schol. Apol-
 lon. l. 4. Ar-
 gon.

D'autres Poètes prétendent néanmoins qu'Hercule n'employa point la violence, & qu'il reçut les pommes d'or de la main d'Atlas. Mais sur ce point même il y a encore deux opinions différentes. Car les uns disent qu'Atlas fit présent de ces pommes à Hercule, & que les chotes se passèrent entre ces deux Héros avec beaucoup d'honnêteté de part & d'autre. Phérécyde assure au contraire qu'ils usèrent tous deux de supercherie, & à ce sujet il leur fait jouer un jeu assez indigne d'eux, & qui doit paroître très-froid aux lecteurs. Il dit qu'Hercule eut recours à Atlas, & le conjura d'aller dans le jardin des Hespérides luy cueillir trois pommes d'or. Atlas s'y engagea, pourvû que le fils d'Alcmène voulût pour un moment prendre sa place, & porter le ciel sur ses épaules. Hercule accepta la condition, ne connoissant pas bien toute la pesanteur du fardeau dont il alloit se charger. Atlas courut effectivement cueillir les pommes; mais à son retour trouvant qu'elles estoient plus aisées à porter que le ciel, il vint dire à Hercule qu'il pouvoit tout à loisir continuer la fonction de sa nouvelle charge, que pour luy il alloit de sa part porter à Eurysthée les pommes d'or; le Héros Grec connut qu'il avoit donné dans un piège, mais il crut qu'il devoit dissimuler, & feignant qu'il consentoit volontiers à ce que luy proposoit Atlas, il le pria seulement de vouloir bien reprendre pour un instant le fardeau du ciel, tandis qu'il feroit de

sa peau de lion un coussin pour mettre sur sa teste, fort fatiguée de la lourde masse qu'elle avoit à soutenir. ἕως ἧν πῆραν ὅπιν τιμὴν κεφαλῇ ποιήσεται. Atlas posa les pommes à terre, & crut qu'il ne devoit pas refuser à Hercule ce léger soulagement. Mais à peine eut-il rechargé le monde sur ses épaules, qu'Hercule ramassa les pommes au plus vite, & courut à toutes jambes les porter à Eurysthée. Ἡρακλῆς δὲ λαβὼν τὰ μῆλα, χαίρειν εἰπὼν τῷ Ἀτλαντί, ἀπέρχεται εἰς Μυκῆνας παρ' Εὐρυσθέα, καὶ δεικνύει αὐτὰ ταῦτα. On ne peut guères voir de fable plus détaillée que celle-là; & c'est dommage qu'Ovide la combatte par une autre, L. 4. metam.

qui la détruit de fond en comble. Il prétend que lorsqu'Hercule vint chez les Hespérides, il y avoit déjà longtemps qu'Atlas n'estoit plus; & voici de quelle manière selon lui, ce Roy infortuné avoit fini sa destinée. Thémis luy avoit prédit que ces beaux arbres qui portoient des pommes d'or, & qu'il gardoit avec tant de soin, feroient un jour pillés par un fils de Jupiter :

*Tempus, Atla, veniet, tua quo spoliabitur auro
Arbor; & hunc prædæ titulum Jove natus habebit.*

Quelque temps après cette prédiction, Persée qui venoit tout récemment de couper la teste à Méduse, passa chez Atlas, luy demanda le couvert pour une nuit, & afin de s'en faire mieux recevoir, luy déclara qu'il estoit fils du maître des Dieux. Atlas croit que c'est ce fils de Jupiter dont l'oracle l'a menacé, & le chasse avec ignominie. Mais du moins, luy dit Persée, si vous ne faites nul cas de mon amitié, recevez de moy ce présent :

At quoniam parvi tibi gratia nostra est,

Accipe munus, ait.

Il dit, & luy présente la teste de Méduse. Et à l'instant le Héros gigantesque est changé en un roc ou mont effroyable, dont la cime perce les nues, & va se perdre entre les étoiles :

*Quantus erat , mons factus Atlas. Nam barba comæque
In sylvas abeunt ; juga sunt humerique manusque ;
Quod caput ante fuit , summo est in monte cacumen ;
Ossa lapis fiunt. Tum partes altus in omnes
Crevit in immensum , sic dî statuistis ; & omne
Cum tot° sideribus cælum requievit in illo.*

III. PARTIE.

Les vérités
prétendues
que la Poë-
sie a cachées
sous la Fable
des Hespéri-
des.

Mais si toutes ces merveilles que les Poètes ont comme à l'envi entassées les unes sur les autres , sont surprenantes par leur prodigieuse variété , elles ne le sont guères moins par le grand nombre de mystères qu'on prétend qu'elles renferment.

C'est aujourd'hui une opinion assez communément reçue , que les fables des Poètes cachent toutes quelque instruction. En quoy je ne sçais si l'on ne fait point trop d'honneur à ces agréables artisans de mensonges , & si on ne leur prête point souvent des intentions qu'ils n'ont jamais eues. A la vérité , on ne peut disconvenir que la plupart de leurs fictions ne soient susceptibles de sens instructifs : mais aussi il ne seroit pas difficile d'en citer plusieurs , où ils paroissent ne s'être proposé que de plaire. Il y en a même quelques-unes qui sont si outrées & si bisarres , qu'il y auroit , ce semble , de la prévention à soutenir , qu'on doive les regarder autrement que comme des emportemens d'une imagination échauffée. Mais quoy qu'il en soit des autres fables , il est certain qu'on a prétendu que celle des Hespérides enveloppoit de grandes vérités , & qu'on nous en a donné des explications Historiques , Morales & Physiques.

Nous avons déjà vu de quelle manière ceux qui l'expliquent par rapport à l'Histoire , renversent tous ces prodiges , purs ouvrages du cerveau des Poètes , & les réduisent à quelques faits tout naturels & tout simples. Selon eux , ce lieu enchanté qu'habitoient les Hespérides , n'estoit

n'étoient que de belles prairies ou de beaux jardins. Le Dragon, c'étoit ou un Berger, ou un Jardinier, ou un fleuve, ou un bras de mer. Ce que ces Nymphes gardoient avec tant de soin, c'étoit ou des brebis d'une rare beauté, ou des fruits excellents, appelez pommes d'or, à cause de leur couleur; χρυσᾷ δὲ τὴν ἰδέαν λεγόμενα. Mais il s'élève ici de grandes contestations entre les sçavants, sur ce que c'étoit que ces pommes d'or; & ce point seul pourroit fournir la matière d'une ample dissertation. Bodée, qui a enrichi d'un long & curieux commentaire le traité de Théophraste sur les plantes, prétend que c'étoit *des coins*; Saumaïse & Spanheim, que c'étoit *des oranges*; plusieurs sçavants, que c'étoit *des citrons*.

Bodée fonde son opinion, premièrement, sur le nom mesme des coins, que les Grecs appellent souvent χρυσομήλα, ce qui veut dire *pommes d'or*; en second lieu, sur la couleur de ces fruits; & enfin, sur une statuë qu'on voit à Rome, & qui représente Hercule tenant à la main trois pommes, qui sont effectivement des coins. On luy répond que le nom & la couleur ne prouvent pas plus pour les coins que pour les oranges & pour les citrons. Et quant à la statuë d'Hercule, qu'il n'y a que des yeux prévenus, qui, dans l'état où elle se trouve maintenant, puissent y découvrir plutôt des coins que toute autre sorte de pommes. Mais après avoir répondu à ses preuves, on prétend renverser son sentiment par deux grandes objections. La première, c'est qu'on sçait d'où les coins & d'où les pommes des Hespérides avoient passé dans la Grece. Les coins y estoient venus de Cydon, capitale de l'Isle de Crète, d'où mesme ils tirèrent le nom qu'on leur donnoit le plus communément, *mala Cydonia*. Au lieu que les pommes des Hespérides estoient venues de Mauritanie. La seconde objection, c'est qu'Athénée traite séparément des coins & des pommes des Hespérides, & qu'il en parle comme de fruits de différente espece.

Les sçavants hommes qui tiennent pour les oranges,

établissent aussi leur sentiment sur la couleur & sur le nom de ces fruits. En quoy ils paroissent un peu mieux fondés. Car il est certain qu'il n'y a point de fruits, qui approchent plus que les oranges de la couleur de l'or. Et quant au nom de *mala aurantia*, qu'on leur a donné sous le bas empire, il semble n'estre qu'une traduction littérale des deux mots, χρυσᾶ μήλα, dont les Grecs se sont toujours servis pour désigner les pommes des Hespérides. Car dans la basse Latinité, *mala aurantia* est pour *mala aurata*, comme on voit dans de vieux actes, *loca cognominantia* pour *loca cognominata*; & comme nous disons tous les jours de l'argent comptant pour de l'argent compté. Il est vray que quelques antiquaires chicanent ces sçavants hommes sur le mot *aurantia*, & prétendent que les oranges ne doivent point estre appellées de ce nom, mais de celui d'*arantia*: nom, qu'elles ont tiré, disent-ils, d'une ancienne ville du Péloponnèse, appellée d'abord *Arantia*, & depuis Philunte, où Hercule à son retour d'Afrique apporta, selon eux, les premières oranges qu'on ait vûes dans la Grece. Mais ce raffinement n'est qu'une vétille incidente, qui, bien loin de détruire l'opinion dont il s'agit, la confirme; puisqu'il résulte de là manifestement que les pommes d'or qu'Hercule apporta d'Afrique, estoient des oranges. Au reste, ceux qui défendent cette opinion, soutiennent à leurs adversaires que le véritable nom des oranges est *mala aurantia*, dont on a fait par corruption *arantia*; comme de *Augusta* on a fait *Agusta*. Qu'il n'est point vray que ce soit la ville *Arantia* qui leur ait donné ce nom, puisque l'on ne commença à les nommer ainsi, que long-temps après qu'il n'y eut plus de ville *Arantia* dans le monde. Que si c'estoit de cette ville qu'elles eussent emprunté ce nom, les Grecs le leur eussent quelquefois donné; ou mesme c'eût esté de chez les Grecs qu'il auroit passé chez les Romains: deux points également faux. Pour toutes ces raisons ils persistent à soutenir que les *mala aurantia* des Latins sont proprement

les χρυσᾶ μήλα des Grecs , & par conséquent les pommes d'or des Hespérides.

Ceux qui croient que c'étoit des citrons , allèguent aussi la couleur de ces fruits. Car il est certain que les citrons tirent sur l'or aussi-bien que les oranges ; avec cette différence pourtant , que les oranges sont d'un or foncé , & les citrons d'un or pâle. Mais ce n'est pas sur cette ressemblance que les partisans de cette opinion se fondent principalement , c'est sur deux autoritez qui leur paroissent formelles & décisives. L'une est d'Athénée , qui , sur le témoignage de Juba , Roy de Mauritanie , dit en termes précis , que les peuples de la Libye appellent le citronnier , *le pommier des Hespérides* ; & que ce fut de cet arbre qu'Hercule apporta dans la Grece ces pommes qu'on appella pommes d'or , à cause de leur couleur. Κίτρον καλεῖσθαι παρὰ τοῖς Λίβυσι μήλον ἑσπερικόν , ἀφ' ὧν καὶ Ἡρακλῆα κομίσαι εἰς τὴν Ἑλλάδα τὰ χρύσεια δὴ τὴν ἰδέαν λεγόμενα μήλα. L'autre autorité est tirée des anciennes Gloses , qui expliquent le mot *cirreum* par celui de *Hespéris*. Deux passages si authentiques semblent ne laisser aucun lieu de douter.

Mais on forme deux grandes objections contre ce sentiment. La première , c'est que les citrons n'ont esté connus dans la Grece que long-temps après le siècle d'Hercule. On sçait le temps , dit-on , où ils passèrent pour la première fois de Perse à Athènes. Ce fut vers la moyenne Comédie. On le prouve par un passage d'Antiphane qui vivoit alors. Ce Poëte comique introduit sur la scène un jeune homme qui présente des citrons à sa maîtresse. Prenez ces pommes , luy dit-il. Elles sont belles , répond la jeune fille. Très belles , de par tous les Dieux , replique le jeune homme. Tout récemment l'espece en a esté apportée des États du grand Roy à Athènes :

A. ἀλλὰ ταυτὶ λάμβανε

Παρθένη τὰ μήλα. B. καλὰ γε. A. καλὰ ὡς ὁ θεός.

F ij

Νεωστὶ γὰρ τὸ σπῆρμα τοῦτ' ἀφιγμένον

Εἰς τὰς Ἀθῆνας ἔβη παρὰ τῷ βασιλέως.

Une autorité si formelle a déterminé de très-sçavants commentateurs à marquer ce temps comme l'époque où l'on commença à connoître les citrons dans la Grece. Et cette difficulté a paru si grande à Saumaïse, que quelque envie qu'il eût de soutenir qu'Hercule avoit apporté dans la Grece les citrons, il abandonne ce sentiment pour se ranger à l'opinion de ceux qui prétendent que ce fut des oranges qu'il y apporta. Mais oserois-je dire qu'il me paroît que ces sçavants hommes entendent ce passage trop à la lettre ? Ils n'entrent pas assez, ce me semble, dans l'esprit du Poëte, ils prennent pour une vérité sérieuse, ce qui a bien l'air de n'être au fond qu'un pur badinage. Un jeune homme offre des pommes à sa maîtresse, & pour donner du relief à son présent, il dit que ces pommes sont tout nouvellement arrivées de Perse. J'ay peine à me persuader que ce jeune homme parle ici en historien exact : il parle en amant folâtre, qui cherche à faire valoir par une plaisanterie ce qu'il donne. C'est ainsi qu'encore aujourd'huy, lorsque nous voulons relever en badinant le prix de quelques curiositez, il nous arrive assez souvent de dire qu'elles viennent des pays étrangers, & qu'elles ont esté tout récemment débarquées dans quelqu'un de nos Ports. Car dans tous les temps les hommes ont esté portez à priser plus ce qui vient de loin, que ce qui croît parmi eux. J'ai beaucoup de penchant à croire que c'est dans ce sens, & non dans un autre, qu'on doit entendre les paroles de ce jeune homme. Mais quand il seroit vray qu'elles contiendroient quelque sorte de preuve sérieuse, elles prouveroient tout au plus que ce fut alors qu'on commença à connoître dans la Grece les citrons de Perse : à la rigueur elles ne prouveroient pas que les citrons de Mauritanie n'eussent pas pû y estre connus plusieurs siècles auparavant. En effet, ce que la jeune fille adjoute, prouve

qu'ils y estoient connus , & mesme qu'ils estoient peu différens de ceux de Perse. Car , continuant à parler de ceux-cy ; en vérité , dit-elle , je les aurois pris pour des pommes des Hespérides :

Παρ' Εσπερίδων ὅμνηγε , νῆ τήν φωσφόρον .

Mais puisque je me suis une fois permis de dire ma pensée sur le commencement de ce passage , je ne puis résister à la tentation d'en examiner la suite : d'autant plus qu'elle ne m'éloigne point de mon sujet , & que l'on ne me paroît pas l'avoir expliquée plus heureusement que ce qui précède. Après que la jeune fille a dit , qu'elle auroit pris pour des pommes des Hespérides celles qu'on luy présente ; *on dit qu'il n'y en a que trois* , reprend le jeune homme. *Tout ce qui est beau & précieux* , adjoint-il , *est rare* :

Α. Φασὶν τὰ χερσᾶ μῆλα ταῦτα εἶναι τρία

Μόνα · ὀλίγον τὸ καλὸν ὅτι πανταχοῦ ,

Καὶ τίμιον .

Les sçavants hommes , dont je viens de parler , rapportent ces paroles , *on dit qu'il n'y en a que trois* , aux pommes des Hespérides dont la jeune fille vient de faire mention , & se croient suffisamment fondez à conclure de là , que les pommes des Hespérides n'estoient qu'au nombre de trois. J'avouë que je suis encore sur cela d'un avis contraire au leur ; & je crois que ces mots , *on dit qu'il n'y en a que trois* , doivent se rapporter non aux pommes des Hespérides , mais aux pommes mesmes que le jeune homme présente. Ma raison est qu'il ne s'agit point ici des pommes des Hespérides , il n'en est parlé que par occasion. Il n'est pas vraisemblable que le jeune homme prenne le change , qu'il perde de vûe son objet , & que sur un mot échappé par hazard , il s'avise de faire à contretemps sur les pommes des Hespérides une réflexion , qui , ainsi placée , seroit certainement assez froide. Il y a beaucoup plus d'apparence , qu'occupé

de son présent , après avoir dit que les pommes qu'il donne arrivent de Perse , il adjoûte , pour les faire valoir encore davantage , qu'on dit qu'il n'y a que ces trois-là dans Athènes. C'est une continuation de la plaisanterie par où il a débuté. Aussi ne voyons-nous pas que l'antiquité ait cru effectivement que les pommes des Hespérides n'aient esté qu'au nombre de trois. Dans ce beau médaillon d'Antonin Pie , que l'on voit au Cabinet du Roy , & qui représente Hercule cueillant les pommes des Hespérides , on en compte sur l'arbre jusqu'à cinq. Et dans une autre médaille frappée autrefois par les habitants de Tarse , & qui se trouve aujourd'huy dans le Cabinet du Grand Duc , on voit pour type une corbeille toute pleine de ces sortes de pommes. Ce qui semble confirmer ma pensée , que ces mots du Poète Antiphane , *on dit qu'il n'y en a que trois* , doivent s'entendre non des pommes des Hespérides , mais des pommes mesmes que présente le jeune homme. Quelque fondez pourtant que me paroissent les deux sens nouveaux que je crois entrevoir dans ce passage , je les propose avec toute la défiance qu'il me convient d'avoir de mes conjectures : n'y ayant que vostre autorité seule , Messieurs , qui pût balancer dans mon esprit celle des grands hommes , dont j'ose ici combattre le sentiment.

La seconde objection que l'on forme contre l'opinion de ceux qui croient que les pommes des Hespérides estoient des citrons ; c'est que selon Pline , l'arbre qui porte ce fruit ne croît que dans la Médie en Perse : *Nec nisi apud Medos & in Perside nasci voluit*. Hercule n'a pas donc pû les apporter d'Afrique. On ne peut disconvenir qu'on ne doive beaucoup de déférence à l'autorité d'un aussi grand homme que Pline , mais on en doit encore plus à la vérité. Or c'est une vérité incontestable , & reconnüe mesme de toute l'antiquité , que l'Afrique a toujours produit des citronniers à foison. Aussi voyons-nous que les commentateurs de Pline l'abandonnent sur cet endroit , & sont surpris qu'un si sçavant homme ait pû

ignorer ce que personne n'ignore. Mais je ne sçais si on ne le condamne point trop légèrement, & si on ne pourroit point l'expliquer de telle sorte qu'on le sauvât du reproche d'être tombé dans une erreur si grossière. Pour moy, je crois qu'il ne veut dire autre chose, sinon que les citronniers de Perse dépendent tellement de leur terroir, qu'ils ne viennent pas bien lorsqu'on les transplante. Ce qui n'empêche pas que la Mauritanie & d'autres contrées ne puissent produire des citronniers qui leur soient propres, & qui s'accoutument des qualitez de la terre où ils croissent.

Il résulte de tout cela, que rien ne nous oblige d'abandonner le sentiment de ceux qui croient que ce fut des citrons qu'Hercule remporta du jardin des Hespérides, pour nous ranger au sentiment de ceux qui croient que ce fut des oranges. Mais je ne sçais si l'on ne pourroit point concilier ces deux opinions. Pour moy j'incline fort à croire que ce mot, *pommes d'or*, étoit un terme générique, qui comprenoit deux espèces, les oranges & les citrons, & qu'Hercule apporta les uns & les autres dans la Grece. Cette explication réunit les deux partis. Hercule arrive chez les Hespérides, il admire la beauté de leurs jardins : il est surpris d'y voir des citronniers & des orangers, sorte d'arbre qu'il n'avoit point vû ailleurs. Il forme le dessein d'en enrichir l'Europe, & il y apporte ces arbres étrangers, qui jusqu'alors y avoient esté inconnus. Il n'y a rien dans tout cela que de vraisemblable. Du moins ce qui est très-certain, c'est qu'Hercule pendant ses voyages remarquoit avec soin ce qui croissoit de particulier dans chaque pays, pour le transporter dans le sien. Ainsi lisons-nous dans la 3^e. Ode de Pindare, que ce Héros fut le premier qui apporta dans la Grece les oliviers sauvages ; qu'il en planta sur tous ces côteaux qui bornoient la plaine où l'on célébroit les jeux Olympiques, & que pour perpétuer le souvenir de ce présent qu'il avoit fait à sa patrie, il voulut que dans la suite les branches de cet arbre servissent à couronner les vainqueurs.

Mais c'en est assez, ou plutôt c'en est beaucoup trop sur ces explications historiques. Noël le Conte qui cherchoit des moralitez dans toutes les fables, n'a pas manqué d'en découvrir une fort belle dans celle-ci. On sçait jusqu'où alloit la prévention de ce bon homme, à l'égard des Poëtes anciens. Il croyoit de bonne foy qu'ils n'avoient écrit que dans le dessein de rendre les hommes meilleurs; & il regardoit la mythologie comme un traité complet de morale, auquel il ne manquoit que l'ordre & l'arrangement des parties. Sur ce principe il prétend que le Dragon surveillant & inaccessible, qui gardoit les pommes des Hespérides, est une image naturelle des avares, hommes durs & impitoyables, qui ne ferment l'œil, ni jour, ni nuit, & qui, rongez de la plus folle & de la plus triste de toutes les passions, se consomment pour garder un or auquel ils ne touchent point, & auquel ils ne veulent pas que personne touche.

De orig.
 & prog. Idor.
 i. l. l. l. 2.
 p. 384.

Ceux qui aiment la Physique détournent le sens de cette allégorie aux effets de la nature. Tzetzes, & après luy Vossius, croient qu'elle renferme des vérités astronomiques. Ce qui les confirme dans cette pensée, c'est que la scene est chez Atlas, grand amateur de l'Astronomie, comme nous l'avons déjà remarqué. Ils prétendent donc que la fable des Hespérides est un tableau magnifique du ciel, & de ces grands corps lumineux dont il est tout semé. Selon eux, les Hespérides sont les heures du soir, *Hora vespertinae*. Leur jardin, c'est le firmament. Les pommes d'or, sont les étoiles. Le Dragon, c'est ou le Zodiaque qui s'étend obliquement d'un tropique à l'autre, ou l'horizon, qui, pour tous les peuples de la terre, si l'on en excepte ceux qui sont sous la ligne, coupe l'équateur à angles obliques. Hercule est le soleil, témoin le nom même de *Ἡρακλῆς*, que les Grecs luy donnent, comme qui diroit *Ἡ'ε'ας κλέος*, la gloire de l'air. Ce Héros qui enlève les pommes d'or, c'est cet astre, qui, dès qu'il paroît, semble enlever du ciel tous les autres. Idée sublime & toute semblable

blable à celle de Pindare , qui nous représente cet astre comme tout seul dans les vastes déserts du ciel : ἑρμᾶς δι' αἰθέρος.

Mais quelque ingénieuses & quelque brillantes que soient ces explications, elles ne plaisent pas à Maiérus, ce docte Allemand les rejette toutes, & prétend avoir trouvé luy seul la véritable clef de cette curieuse allégorie. Dans son livre intitulé, *Arcana arcanissima*, il nous assure qu'elle cache des mystères tout autrement importants qu'on ne pense; & comme il est fort entêté de la pierre philosophale, il ne doute point qu'il ne s'agisse ici du grand œuvre. Il examine cette fiction pièce à pièce, & montre l'admirable rapport qui se trouve entre toutes ses parties, & les principes de l'art qui enseigne à transformer les métaux. Explication que bien des personnes traiteront, & avec raison, d'idée creuse & chimérique, mais qui ne laisse pas d'avoir d'illustres garants. Car on sçait que de très-sçavants hommes ont cru que tous ces trésors, gardez si soigneusement par des Dragons, n'estoient que des symboles de ce fameux secret, si souvent cherché, & point encore trouvé, qui a ruiné tant de curieux, & n'a jamais enrichi personne. C'est ainsi que Suidas explique cette toison célèbre, que Jason alla chercher si loin & à travers tant de dangers. Ce n'estoit pas, dit-il, ce qu'on en publie sur la foy des Poètes. C'estoit un traité de ce grand art qui apprend à faire de l'or de toute sorte de métaux. Et parce que ce traité estoit écrit sur une membrane, ce fut avec raison qu'on la nomma, *Toison d'or*, par rapport au secret admirable qu'elle enseignoit. Τοῦτο ὃ, οὐχ ὡς ποιητικῶς φέρεται, ἀλλὰ βιβλίον ἦν, ἐν δέσμασι γεγραμμένον, ὡς οὐδὲν ὅπως δεῖ γίνεσθαι δεξ. χημείας χρυσόν. Εἰκότως οὖν οἱ πότε χρυσοῦ ὀνόμαζον αὐτὸ δέσας, δεξ. τὴν ἐνέργειαν τὴν δὲ αὐτῆς. Eustathius explique cette fable de la mesme sorte, dans ses notes sur Denys le Géographe. Maiérus n'a donc fait après tout, que transporter aux pommes d'or des Hespérides, ce

G

qu'avant luy de très-habiles hommes avoient dit de la Toison d'or des Argonautes.

On voit par ce grand nombre d'explications différentes que les fictions des Poëtes sont autant d'énigmes, que chacun explique selon son tour d'imagination, ou selon la forte d'étude pour laquelle il se sent plus de goût.

Huet. De monst. Evan.

Spanh. dans ses notes sur Callimaque.

Je ne dois pas obmettre en finissant, que des auteurs Chrestiens ont cru voir dans la fable que nous examinons, des traces de certaines vérités historiques contenues dans les Livres sacrez. Un des plus sçavants hommes de ce siècle est persuadé qu'Hercule qui enlève les pommes ou les brebis des Hespérides, c'est Josué qui pille les troupeaux & les fruits des Cananéens. D'autres prétendent avec plus de vraisemblance encore, que le jardin des Hespérides, leurs pommes & leur Dragon ont esté faits d'après le paradis terrestre. En effet si on jette les yeux sur le médaillon dont j'ai déjà parlé, on sera tenté à la première inspection, de croire qu'il représente la désobéissance du premier homme. On voit au milieu un grand arbre, sur lequel parmi plusieurs pommes en paroît une plus belle que les autres. Un long serpent environne le tronc. Hercule est debout à côté de l'arbre, & leve la main vers le fruit. De l'autre côté sont les Hespérides; & si au lieu qu'elles sont trois, il n'y en avoit qu'une, il n'y auroit personne qui ne crût voir Eve & Adam, & tout ce qui est rapporté au chapitre troisième de la Genèse. Il y a donc beaucoup d'apparence que les Poëtes en fabriquant la fable des Hespérides, ont eu devant les yeux ce point de l'Histoire sainte, qu'ils ont pourtant, selon leur coûtume, altéré & corrompu dans plusieurs de ses circonstances. Du moins ce qu'on ne sçauroit nier, c'est que la plupart de leurs fictions ont leur fondement dans l'Ecriture, & qu'ainsi leurs mensonges mesmes servent de preuve à la vérité, & tournent à sa gloire.



DISSERTATION SUR LES GORGONES.

Par M. l'Abbé MASSIEU.

DÉ trois sujets qu'on m'a fait l'honneur de me prescrire ; les Graces , les Hespérides & les Gorgones ; j'ai tâché, Messieurs, autant qu'il a esté en mon pouvoir , de vous rendre compte des deux premiers. J'entreprends aujourd huy de vous entretenir du troisiéme, qui ne fera guére moins propre à faire connoître les excès dont l'esprit humain est capable , & les monstrueux édifices qu'il sçait élever sur les plus foibles fondemens.

17. d'Aoust
1712.

Lorsqu'on rapproche d'une part , le peu que l'Histoire nous a laissé sur les Gorgones, & de l'autre les merveilles sans nombre que la Poésie en a publiées, on ne peut s'empêcher d'estre surpris du contraste. Il n'y a peut-estre rien de plus ignoré dans les annales du monde , ni rien de plus célèbre dans les traditions fabuleuses. C'est sous ces deux points de vûe que je vais vous présenter les Gorgones. Je commencerai par exposer les opinions des Historiens, & j'essayeray ensuite de rassembler avec quelque ordre les fictions éparfes & confuses des Poètes.

Il est certain, à parler en général , que la plupart des fables ont leur fondement dans l'Histoire. Il y en a plusieurs qui ont des rapports si marquez avec des faits avérez & constants , qu'il ait aisé de découvrir la source dont elles sont sorties , & de reconnoître que le mensonge en les fabriquant , a travaillé d'après la vérité. Mais il y en a quelques-unes aussi qui n'ont laissé aucunes traces sur les routes qu'elles ont tenues pour venir jusqu'à nous , & dont l'origine est si obscure , qu'il est comme impossible d'y

I. PARTIE.

Ce que les Historiens nous ont laissé sur les Gorgones.

remonter. Je ne sçais si la Fable des Gorgones n'est point de ce nombre.

Elle a tout l'air d'un de ces vieux contes, que la seule imagination semble avoir produits. Il est vray que quelques Historiens ont voulu luy donner une sorte de réalité, mais il ne paroît pas qu'on puisse faire grand fond sur ce qu'ils en rapportent. Car d'abord ils proposent leurs sentiments plutôt comme des conjectures, que comme des certitudes. D'ailleurs ils ne conviennent pas entre eux. Mais de plus, quelques-uns ne sont pas bien d'accord avec eux-mêmes; & dérangent sans cesse les idées du lecteur par leurs variations. Et enfin, comme ils ne sont venus que plusieurs siècles après les Poètes, qui les premiers ont traité cette matière, il y a lieu de douter s'ils l'ont examinée sur des Mémoires historiques, ou bien, si excitez par ce pompeux amas de particularitez surprenantes dont on l'avoit revêtuë, ils n'ont songé seulement qu'à chercher après coup, ce qui pouvoit avoir donné occasion à des fictions si étranges. Ils ont séparé ce qui sentoît le prodige, d'avec ce qui leur a paru estre dans le cours purement naturel, & nous ont donné ensuite comme vray, ce que peut-estre ils n'avoient fait qu'amener au vraysemblable. Quoy qu'il en soit, il est certain du moins, qu'ils ont sur les Poètes l'avantage de nous avoir dit des choses qui ont pû estre; il ne reste plus qu'à examiner si leurs écrits prouvent suffisamment qu'elles ont esté.

Après des recherches assez exactes, je ne trouve dans l'antiquité que douze ou treize Historiens qui nous aient parlé des Gorgones, & que je vais ranger en quatre classes, moins selon l'ordre des temps où ils ont vécu, que selon le rapport qui se trouve entre leurs opinions.

Je mets à la teste de tous les autres, Diodore de Sicile & Pausanias. Le premier est celuy qui en traite le plus au long, & d'une manière plus suivie. Il n'y a qu'une chose à craindre, c'est que ce qu'il en raconte, ne paroisse plutôt un Roman qu'une Histoire.

Il commence par observer, qu'anciennement la Libye a produit des nations entières de femmes, qui par leur inclination guerrière & par leur courage, ont fait l'étonnement du monde. Γέγονε μὲν πάλαι πλείω γένη γυναικῶν κατὰ τὴν Λιβύην, μάχιμα καὶ τεθαυμασμένα μεγάλως ἐπὶ ἀνδρείᾳ. Il prouve cette proposition générale par l'exemple des Gorgones, qui, selon les traditions anciennes, soutinrent contre Persée une guerre, où elles signalèrent extrêmement leur valeur & leur force. Τό, τε γὰρ τῶν Γοργόνων ἔθνος, ἐφ' ὃ λέγεται ὅτι Περσεύῃ σπατεῦσαι, παρελήφамιν ἀλκιῇ διαφύεον. D'où il conclut, qu'il falloit effectivement que la bravoure & la puissance de ces femmes fussent considérables, puisqu'un héros tel que Persée, le plus vaillant de tous les Grecs de son temps, regardoit son expédition contre elles comme la plus difficile & la plus grande de ses entreprises. τὸ γὰρ Περσεύῃ καθ' ἑαυτὸν Ἑλλήνων ἀρίστον, τελέσαι μέγιστον ἄθλον τὴν ἐπὶ ταύτας σπατείαν, τεκμήριον ἂν τις λάβοι τῆς κατὰ τὰς περὶ τὰς γυναικῶν ὑπεροχῆς τε τοῦ δυναμείας.

Après ces réflexions préliminaires, il entre au détail de tout ce qui concerne leur histoire. Les Gorgones & les Amazones, dit-il, estoient deux nations de femmes belliqueuses, qui toutes deux habitoient la Libye près du Lac Tritonide. On peut bien juger qu'elles avoient des démêlez fréquents, elles estoient femmes & voisines. Or il arriva que Myrine Reine des Amazones mit sur pied une puissante armée, & marcha contre les Gorgones, qui de leur côté s'avancèrent avec une égale intrépidité. Les deux nations en vinrent aux mains, & décidèrent leurs querelles par une bataille rangée. Le carnage fut affreux. Mais enfin, les Amazones eurent l'avantage, tuèrent un grand nombre de leurs ennemies, & en firent prisonnières plus de trois mille. Καὶ τὰς Ἀμαζόνας ἐπὶ τῷ περὶ τὸν ποταμὸν ὄντι, ἀνελθεῖν μὲν τῶν Γοργόνων παμπληθεῖς, ζῶντας ὅσον ἐλάττους τῶν τριχίλων. Le reste des Gorgones se sauva dans les bois. Myrine y fit mettre le feu, résolue à

détruire la nation entière. Mais le vent n'ayant pas secondé son dessein, elle fut obligée de se retirer sur les frontières de ses Etats. Cependant les Amazones enivrées de leur victoire se livrèrent à la joye; & comme pendant la nuit elles faisoient la garde fort négligemment, les trois mille captives profitant de la sécurité où estoit le camp, se jetèrent sur les épées de ces femmes imprudentes, qui s'imaginoient avoir pleinement vaincu, & en massacrèrent un grand nombre. Mais les Amazones s'estant ralliées, & ayant environné les Gorgones de toutes parts, celles-ci se battirent en personnes qui n'avoient point de ressources, & se firent toutes tailler en pièces. Τέλος ἡ, πῆ πλῆθους αὐγὰν παντὶ χρόθην περικυθέντος, ὀχρῶς μαχομένης ἀπάσας κατέκοπῃναι. Myrine fit dresser trois buchers, pour brûler les corps de celles de ses compagnes qui avoient péri dans cette occasion, & leur éleva trois monuments, dont on voyoit encore quelques débris du temps de Diodore de Sicile, & qu'on appelloit encore, *Les tombeaux des Amazones*. Cet auteur adjoute que dans la suite les Gorgones se rétablirent de cette grande perte, jusqu'à ce que Persée les défit, vers le temps où elles avoient Méduse pour Reine. τὰς ἡ Γοργόνας ἐν τοῖς ὕστερον χρόνοις αὐξηθείσας, πάλιν ὑπὸ Περσείως καταπολεμηθῆναι; καθ' ὃν χρόνον ἐβασίλευεν αὐτῶν Μέδουσα. Ce ne fut pas pourtant ce Héros qui porta le dernier coup à leur puissance. La gloire en estoit réservée à Hercule, qui dans son expédition de Libye extermina entièrement & Gorgones & Amazones: persuadé, dit nostre Historien, que dans le grand projet qu'il avoit formé d'estre utile au genre humain, il n'exécuteroit son dessein qu'imparfaitement, s'il souffroit qu'il y eût au monde quelques nations qui fussent soumises à la domination des femmes. Διὸν ἡ γούργος, εἰ περὶ λόμενος τὸ γένος κοινῇ τῶν ἀνθρώπων δειργατεῖν, περὶ λόμενος τινὰ τῶν ἐθνῶν γυναικοκρατούμενα.

Cette narration est tellement circonstanciée, qu'on seroit presque tenté de la croire véritable. Ce que Pausanias

DE LITTÉRATURE.

55

nous apprend des Gorgones , a beaucoup de rapport à ce que nous venons de voir. Selon luy , elles estoient filles de Phorbus , τῆ Φόρβου. Car c'est ainsi qu'on trouve ce nom dans tous les textes de Pausanias , soit manuscrits , soit imprimez. Mais Camérarius , Amasæus & plusieurs autres sçavants critiques , croient avec raison qu'il faut lire τῆ Φόρκου , *filles de Phorcus* , & se fondent sur l'autorité de tous les autres écrivains , qui s'accordent à donner le nom de Phorcus au pere des Gorgones. Quoy qu'il en soit , après la mort de ce Phorbus ou Phorcus , Méduse sa fille regna sur les peuples qui habitoient le Lac Tritonide. Elle avoit une fort grande passion pour la chasse & pour les combats , ὅπῃ θέσαντε , καὶ ἐς τὰς μάχας , & désoloit toutes les terres des peuples voisins. Mais enfin Persée , qui s'estoit enfui du Péloponnèse , & qui avoit amené avec luy des troupes d'élite , la surprit une nuit , défit le camp - volant qui luy servoit d'escorte , & la tua elle-mesme dans la mêlée. Le lendemain il voulut la voir , & toute morte qu'elle estoit , elle luy parut d'une beauté si surprenante , qu'il sépara la teste d'avec le tronc , & l'emporta dans la Grece , pour la donner en spectacle aux peuples , qui ne pouvoient la regarder sans estre frappez d'étonnement. Καὶ ἡ Περσεία , τὸ κάλλος ἔτι ἔδῃ ὅπῃ νεκρῶ θαυμάζοντα , οὕτω τὴν κεφαλὴν ἀποτεμόντα αὐτῆς , ἄγῃ τοῖς Ἑλλησιν εἰς ἐπίδειξιν.

Tel est le sentiment de Diodore de Sicile & de Pausanias sur les Gorgones. Ils en font des Héroïnes ; mais les auteurs que je vais placer au second rang en font des monstres. Suivant ce nouveau système , les Gorgones ne sont plus des femmes belliqueuses , qui ayent vécu sous une forme de gouvernement , & dont la puissance se soit longtemps soutenüe. C'estoit des femmes sauvages , d'une figure monstrueuse , qui habitoient les antres & les forests , & qui se jettant sur les passants , faisoient des ravages horribles. Mais si ces auteurs conviennent sur ce point , ils diffèrent sur l'endroit où ils assignent la demeure de ces

monstres. Proclus de Carthage, Alexandre de Mynde, & Athénée les placent dans la Libye; au lieu que Xénophon de Lampsaque, Plin & Solin prétendent qu'elles habitoient les Isles Gorgates.

Et pour commencer par le premier de ces écrivains; Proclus de Carthage, dont on ignore le siècle, mais qui certainement vivoit avant Pausanias, qui le cite en plusieurs endroits, nous assure que les déserts de la Libye ont toujours produit un nombre infini de monstres, qui passent toute créance. *Λιεύης ἡ ἔρημος καὶ ἀλλὰ παρέχεται θήρια, ἀκούσασιν οὐ πῖσά.* Qu'entre ces monstres il y avoit des hommes & des femmes sauvages, & qu'il avoit vû un de ces hommes qu'on avoit envoyé à Rome par curiosité: καὶ ἄνδρες ἐνταῦθα ἄγριοι, καὶ ἄγρια γίγνοντα γυναικες. Qu'il a beaucoup de penchant à croire que Méduse estoit une de ces femmes, qui sortie du fond des forests faisoit des courses jusqu'au Lac Tritonide, & causoit d'étranges dégâts dans tous les lieux d'alentour, jusqu'à ce qu'enfin Persée en délivra le pays. *Εἶπαζεν ὃ πλανηθεῖσαν γυναῖκα ἐκ τούτων καὶ ἀφικομένην ἐπὶ τῷ λίμνῳ τῷ Τριτωνίδᾳ, λυμάνεσθαι τοὺς περσσοίκους, ἐς δὲ Περσεὺς ἀπέκτεινεν αὐτήν.*

Alexandre de Mynde, ainsi appelé de la ville de Mynde en Carie où il avoit pris naissance, & cité par Athénée, ne veut pas mesme que les Gorgones fussent des femmes; il soutient que c'estoient de vraies bestes féroces, qui pétrifioient les hommes de leur seul regard: *ὄντως γεγόνασι τινα ζῶα, ἀπολιθώσεως ἀνθρώποις αἴτια.* Voici de quelle manière il s'en explique. Dans la Libye, dit-il, les Nomades appellent *Gorgone*, un certain animal, qui selon la plupart des Naturalistes a beaucoup de l'air d'une brebis sauvage. *Γοργόνα τὸ ζῶον καλοῦσιν οἱ ἐν Λιβύῃ Νομάδες.* ἐστὶ δὲ, ὡς οἱ μὲν πλείοσι λέγουσι, *περβάτω ἀγρίῳ ὅμοιον.* On dit qu'il a l'haleine si empestée, qu'il infecte tous ceux qui le rencontrent. *ἔχειν δὲ λέγουσιν αὐτὸ τοιαύτῳ ἀναπνῶν, ὥστε πάντα τὸν ἐσυχόντα διαφθεῖρειν.* Une longue crinière luy tombe du haut du front, & luy dérobe l'usage de la

vûë. Elle est si épaisse & si pesante, qu'à peine peut-il la relever en haut. Mais lorsqu'il en vient à bout par quelque effort extraordinaire, il renverse par terre ceux qu'il regarde & les tuë, non avec son haleine pourtant, mais avec un poison qui part de ses yeux. *Φέρει ὃ χεῖρ ἀπὸ τοῦ μετώπου κατὰ μὲν ἐπὶ τοὺς ὀφθαλμούς, ἢν ὁπότεν μόλις διασφαμρὴν δὲ τὴν βαρύτητα ἐμβλέψῃ, κτείνῃ, οὐ τῷ πνεύματι, ἀλλὰ τῇ γιγνομένῃ ἀπὸ τῶν ὁμμάτων φύσεως φορᾷ.* On découvrit un de ces animaux, dans le temps que Marius faisoit la guerre en Afrique. Quelques soldats Romains ayant aperçu une Gorgone, & l'ayant prise pour une brebis sauvage, fondirent dessus pour la percer de leurs épées. L'animal effrayé rebrousse à l'instant sa crinière, & d'un seul de ses regards les renverse morts. D'autres soldats qui survinrent, eurent le mesme sort; jusqu'à ce que quelques-uns ayant appris des gens du pays la nature & les propriétés de cet animal, dressèrent de loin des embûches, le tuèrent à coups de javelot, & l'apportèrent au Général. *μακρόθεν ἐπεδρεύσαντες κατηκόντισαν, ἥκοντε φέροντες πρὸς τὸ στρατηγὸν τὸ θηρίον.*

Xénophon de Lampsaque, suivi de pline & de Solin, trois écrivains, qui par cette raison ne doivent faire qu'une seule autorité, ont cru aussi que les Gorgones estoient des femmes sauvages; avec cette différence pourtant, qu'il les ont placées, non dans la Libye, mais dans les Gorgates. Près de ce Promontoire, dit Pline, que nous avons appelé le Cap Occidental, sont les Isles Gorgates, ancienne demeure des Gorgones, éloignée du continent de deux jours de navigation: *Contra hoc Promontorium, quod vocavimus Ἐσπέρειον Κέας, Gorgates insulæ narrantur, Gorgonum quondam domus, bidui navigatione distantes à continente.* Si nous en croyons Xénophon de Lampsaque, dit Solin, Hannon Général des Carthaginois pénétra jusqu'aux Isles Gorgates. Il y trouva des femmes, qui par la vitesse de leur course égaloient le vol des oiseaux; entre plusieurs qu'il rencontra, il ne put en prendre que deux, dont le

M É M O I R E S

corps estoit si rude & si hérissé de crins, que pour en conserver la mémoire comme d'une chose prodigieuse & incroyable, on attachâ leurs peaux dans le temple de Junon, où elles demeurèrent suspenduës parmi les autres offrandes, jusqu'à la ruine de Carthage: *Prodidit denique Xenophon Lampsacenus, Hannonem Pœnorum Imperatorem, in eas Gorgonum insulas permeasse; repertasque ibi mulieres aïiti pernicitate, atque ex omnibus quæ apparuerunt duas captas, tam hirtis atque aspero corpore, ut ad argumentum spectandæ rei, duarum cutes, miraculi gratiâ, inter donaria Junonis suspenderit; quæ duravere usque ad tempora excidii Carthaginensis.*

Si ces auteurs ôtent aux Gorgones la figure & les inclinations humaines, Paléphate & Fulgence, dont j'ai à parler en troisiéme lieu, les leur rendent. Ils sont persuadés que c'étoient des filles opulentes, qui possédoient de grands revenus, & les faisoient valoir avec beaucoup d'industrie. Mais ce qu'ils en racontent, paroît tellement ajusté à la fable, qu'on est tenté de croire qu'ils ne font que la suivre pas à pas; & qu'on doit les regarder beaucoup moins comme des historiens qui déposent, que comme des spéculatifs curieux, qui cherchent à expliquer toutes les parties d'une énigme qu'on leur a proposée. Il est vray pourtant que sur un point considérable, Paléphate s'éloigne du sentiment reçu; c'est qu'il prétend que la Gorgone estoit, non Méduse, comme on le croit communément, mais une statuë d'or qui représentoit Minerve. A cela près, il passe aux Poëtes les autres fictions dont ils ont enveloppé toute cette matière, & il y accommode le moins mal qu'il peut ses explications. Il nous apprend donc que Phorcus estoit originaire de Cyrene, mais qu'il possédoit trois Isles au-delà des colonnes d'Hercule. Il fit fondre pour Minerve une statuë toute d'or, & haute de quatre coudées. Καὶ ποιεῖ τετραπύχην ἀγάλμα Ἀθηνᾶς χρυσοῦν. Or les Cyrénéens, dit-il, donnent à Minerve le nom de Gorgone, comme les Thraces donnent à Diane celui de Bendée, les Crétois celui de

Diāyenne, & les Lacédémoniens celui de Upis: Καλοῦσι ὃ τιν' Ἀθηναῖον Κυβλώροι Γοργόνων, ὥσπερ τὴν Ἀρτεμιν Θρηῆες Βένδειαν, Κρητες ὃ Δικτύνην, Λακεδαιμόνιοι ὃ Οὐπιν. Cependant Phorcus mourut avant que d'avoir consacré cette statuë avec les cérémonies accoutumées. Il laissa trois filles, Stheno, Euryalé & Méduse, qui se vouèrent au célibat, & eurent en partage chacune une Isle. Κατέλιπε ὃ κόρας τρεῖς, Σθενώ, Ευρυάλλω, & Μέδουσαν. αὐταὶ μὲν γήμαθαι οὐδενὶ ἐβουλήθησαν· διελόμεναι ὃ τιν' οὐσίαν, ἐκαστὴ μᾶς ἤρχε νήσου. Quant à la statuë de Minerve, elles ne voulurent point la consacrer, ni la partager entre elles, mais elles la déposèrent dans un trésor qui leur appartenoit en commun. Elles n'avoient toutes trois qu'un seul ministre, homme fidèle & éclairé, dont elles se servoient pour l'administration de leurs biens, & qui par cette raison passoit souvent d'une Isle à l'autre. Et c'est ce qui a donné occasion de dire, qu'elles n'avoient à elles trois qu'un œil, qu'elles se prêtoient alternativement: Ἦν ὃ αὐταῖς & ἀγαθὸς ἀνὴρ, & αὐτῷ ἐν παντὶ πράγματι ἐχρῶντο ὥσπερ ὁφθαλμῷ. Or en ce temps-là Persée, fugitif d'Argos, couroit les mers, & pilloît les côtes. Il entendit parler de cette statuë toute d'or, & forma aussitôt le dessein de l'enlever. Il surprit & arrêta le ministre des Gorgones, dans un trajet où l'intérêt de ses maîtresses l'avoit engagé. Ce qui a encore donné lieu aux Poètes de feindre, qu'il leur avoit volé leur œil, dans le temps que l'une le donnoit à l'autre. Elles furent inconsolables de la perte d'un homme qui leur estoit si nécessaire. Persée leur fit dire, qu'il le leur rendroit, si elles vouloient luy livrer la Gorgone, & en cas de refus, les menaça de la mort. Méduse ne voulut jamais entendre à cette demande, mais Stheno & Euryalé plus susceptibles des impressions de la crainte, y consentirent. C'est pour cela que Persée tua Méduse, & rendit aux deux autres sœurs leur ministre. Le Héros mit en pièces la Gorgone, c'est-à-dire, la statuë de Minerve; & en attacha la teste à la prouë de son vaisseau, au-

quel il donna aussi le nom de Gorgone : Λαβὼν ὃ τὴν Γοργόνα κατέκοψεν. Ἐ τῇ τριήρει ἐπέθηκε τῆς Γοργόνης τὴν κεφαλὴν, Ἐ τῇ νηὶ ὄνομα ἔθηκε Γοργών. Comme la vue de cette dépouille, & l'éclat qu'avoient fait les expéditions de Persée, répandoient par-tout la terreur sur son passage, & tenoient devant luy les hommes dans une espèce d'inaction, on s'avisa de dire qu'avec la teste de Méduse il changeoit ses ennemis en rochers. Persée favorisoit luy-mesme ces bruits, qui ne contribuoyent pas peu à la rapidité de ses conquestes. Il alla dans l'Isle de Sérîphe. Polydecte qui en estoit Roy, s'enfuit avec ses sujets. Persée qui ne trouva dans leur ville que des pierres, fit publier qu'il en avoit pétrifié tous les habitants, & menaça du mesme sort tous ceux qui entreprendroient de luy résister. Καὶ ἐλθὼν εἰς τὴν ἀγορὰν, ἀνδραπονον μὴ οὐδένα εὔρε, λίθους ὃ ἀνδρομήκεις. Τοῖς οὐδ' λοιποῖς τῇ νησιωτῶν ἔλεγχον ὁ Περσεύς ὁρᾷτε, μὴ ὡς Σερίφιοι, τῆς Γοργόνης θεασάμενοι τὴν κεφαλὴν ἐπελιθώθησαν, τοῦτο πάθῃτε Ἐ ὑμεῖς. Ne diroit-on pas que ces événements se soient passez sous les yeux de Paléphate ?

Fulgence, que Turnébe nomme un auteur non méprisable, & que Joseph Scaliger appelle un très-sçavant Mythologue, convient de tous ces faits, & y adjoûte quelques nouvelles circonstances: par exemple, que les Gorgones avoient un grand goût pour l'agriculture. Phorcus fut un Roy, dit-il qui laissa trois filles fort riches. *Phorcus Rex fuit, qui tres filias locupletes dereliquit.* Méduse estoit l'aînée. Elle augmenta considérablement son patrimoine, par le soin qu'elle prit de faire bien cultiver ses terres. Et c'est pourquoy elle fut appelée Γοργών, comme qui diroit Γεωργών. *Quarum Medusa major, regnum colendo fructificandoque ampliaverat, unde & Gorgon dicta est, quasi Georgon. Nam Γεωργοὶ Græcè agriculatores dicuntur.* On débita qu'elle avoit des cheveux de serpents, parce qu'elle avoit la prudence de ces animaux. *Serpentino verò capite dicta est, quia versutior fuerit.* Persée entra à main armée sur les terres

de Méduse & la tua. Les Poëtes ont donné des aîles à ce Héros , parce qu'il estoit venu à force de rames & de voiles , qui sont , comme l'on sçait , les aîles des vaisseaux : *Volaticus dicitur , quòd navibus venerit*. Après sa victoire il emporta une grande partie des richesses de Méduse , & s'en servit pour faire la guerre à Atlas Roy de Mauritanie , qu'il obligea de se sauver dans une montagne. D'où les Poëtes ont encore pris occasion de feindre que Persée avoit emporté la teste de Méduse , & qu'en la présentant à Atlas , il l'avoit changé en un mont affreux , qui de sa cime perce les nuës. *Denique & Atlantis regnum invadens , quasi per Gorgonis caput , id est per substantiam ejus , eum in montem fugere compulit , unde & in montem conversus dicitur esse*.

C'est apparemment sur la foy de ces deux auteurs que Bocace s'est avisé de mettre Méduse au nombre des Femmes illustres , dont il nous a laissé un traité. Il falloit qu'il eût bien envie de grossir sa liste , puisqu'il y a placé une Héroïne d'un mérite si équivoque & si contesté. Outre les autres bonnes qualitez qu'elle avoit , dit-il , quelques auteurs assûrent qu'elle entendoit parfaitement l'agriculture , & que c'est pour cela qu'on luy donna le nom de Gorgone. *Præterea nonnulli eam agricolationis fuisse peritissimam asserunt ; eamque inde Gorgonis consecutam cognomen*.

Enfin , selon les Historiens que j'ai réservés pour les derniers , les Gorgones n'estoient rien de tout ce que nous venons de dire. C'estoit simplement des personnes d'une grande beauté , qui faisoient sur les spectateurs des impressions si surprenantes , qu'on disoit qu'elles les changeoient en rochers. C'est l'opinion d'Ammonius Sérénus , que Servius nous a conservée dans ses notes sur le sixième livre de l'Enéide. Ammonius Sérénus , dit-il , prétend que les Gorgones estoient de jeunes filles ornées de tant d'attraits , que les jeunes gens ne pouvoient les regarder sans en estre frappés , ce qui a fait dire qu'elles changeoient en rochers ceux qui les regardoient. *Ammonius Serenus scribit fuisse puellas formosissimas , quas cum vidissent adolescentes , stupore torpebant*.

Unde fingitur quod si quis eas vidisset, vertebatur in lapidem. Héraclite ou plutôt Héraclide, qui nous a laissé aussi un petit traité des choses incroyables, est de ce même sentiment; mais il s'exprime d'une manière un peu plus forte, & moins honorable à la mémoire des Gorgones. Il en parle comme de personnes toutes charmantes, mais qui faisoient de leurs charmes un trafic fort peu honneste. C'est l'idée qu'il nous donne en particulier de Méduse. Voici au vray le fait, dit-il. ἔχει δ' οὕτως. Méduse estoit une courtisane, dont la beauté étonnoit tellement ceux qui la voyoient, qu'on les eût pris pour des hommes pétrifiés. Εἰταῖρα καλὴ ἐγένετο, ὥς τ' ἰδόντα αὐτὴν, ἐκπληκτον γινόμενον, οἷον ἀπολιθοῦσθαι. Sur des témoignages si positifs, on se croiroit bien fondé à soutenir que les Gorgones estoient des filles d'une rare beauté, Mais voici une autre auteur, (Théopompe,) qui n'est pas moins ancien que ceux dont je viens de parler, & qui nous assure que c'estoit des femmes si disgraciées de la nature & si laides, qu'on ne pouvoit jetter les yeux sur elles, sans se sentir glacé jusqu'au fond du cœur.

A toutes ces opinions qui nous sont venues des anciens, qu'il me soit permis de joindre celle d'un auteur moderne, qui a sur les Gorgones une pensée fort singulière, & qui dans ses notes sur Hésiode prouve très-sérieusement & avec beaucoup d'érudition, que les Gorgones estoient des cavales. Il prétend que par la conquête de Persée on a voulu nous conserver le souvenir d'un voyage que des marchands de Phénicie firent autrefois en Afrique, d'où ils emmenèrent un grand nombre de chevaux. Il est persuadé que le nom de Persée, qui fut donné au chef de cette expédition, vient du mot Phénicien, *Pharscha*, qui veut dire un cavalier. Ce qui selon luy, s'accorde admirablement bien avec le nom du cheval Pégase que Persée monta, & qui évidemment vient de *Pag-sous*, autre mot Phénicien qui signifie un cheval enharnaché. Cela supposé, il avance que les Gorgones estoient des cavales d'Afrique, & le

montre par les paroles mêmes d'Hannon, ce Général Carthaginois, dont nous avons parlé plus haut, & qui dit positivement dans Pomponius Méla, que les femmes de cette contrée d'Afrique estoient toutes velues, & qu'elles devenoient fécondes sans la participation de leurs maris. Or cette dernière propriété convient aux juments, du moins, selon la créance populaire dont parle Virgile dans les Géorgiques. C'estoit donc des juments que les Gorgones. Ce sçavant homme confirme son sentiment par cette réflexion; que presque toutes les grandes expéditions que les Grecs attribuent à leurs Héros, n'estoient que des entreprises de marchands, dont on décrivoit les voyages & les aventures, en stile pompeux & magnifique; afin de relever la bassesse des faits par la sublimité des idées & des expressions.

Voilà, Messieurs, ce que j'ai pu trouver dans les historiens touchant les Gorgones. C'est dommage que ce qu'ils nous en ont appris, soit tout rempli de contradictions. Car sous quelles formes ne nous les a-t-on pas présentées? On en a fait des Héroïnes, des animaux sauvages & féroces, des filles œconomes & laborieuses, des prodiges de beauté, des monstres de laideur, des modèles de sagesse qui ont mérité d'être mises au nombre des femmes illustres, des courtisannes scandaleuses, & enfin des cavales. La moitié des historiens les placent dans la Libye, l'autre moitié les transporte à mille lieues de-là, & les établit dans les Orcades. Les uns tirent leur nom de Γοργών, mot Cyrénéen qui veut dire Minerve, d'autres de Λιβυών, mot Libyque & nom d'un animal sauvage, & d'autres enfin, du mot Grec Γεωργός, qui signifie Laboureur. Quel parti prendre entre tant d'opinions différentes? Il n'y en a aucune qui n'ait pour garants des écrivains d'une érudition profonde, & d'une grande autorité dans l'empire des Lettres: mais cela même est ce qui redouble l'embarras. Il seroit bien à souhaiter que quelqu'un de ces sçavants hommes, à qui tous les siècles passez sont présents, & dont les lumières sûres percent les plus épaisses ténèbres de l'anti-

quité, voulût employer quelques moments à débrouiller une bonne fois ce cahos. Pour moy, si j'ose dire ce que j'en pense, il me semble, toutes réflexions faites, que tout ce qu'on nous a transmis d'historique sur les Gorgones est fort incertain, & que si l'on ne veut admettre que ce qu'il y a d'incontestable, on trouvera que cela se réduit à rien. Voyons maintenant ce que les Poètes ont fait de ce rien, & les merveilles innombrables dont ils ont surchargé comme à l'envi une matière, qui d'elle-mesme estoit toute unie & toute simple.

II. PARTIE.

Ce que les
Poètes ont
débité sur les
Gorgones.

Quelques merveilles que les historiens aient publiées touchant les Gorgones, les Poètes ont beaucoup enchéri sur eux, & il ne faut pas en estre surpris. On sçait qu'un de leurs droits principaux, c'est de créer. S'ils en usent volontiers dans toutes les matières qu'ils traitent, on peut dire qu'ils en ont abusé dans celle-ci. Ils se sont donné pleine carrière, & les fictions qu'ils nous ont débitées sur ce point, sont en si grand nombre & si étranges, qu'au premier coup d'œil, on est tenté de les prendre pour un amas confus d'extravagances & de rêveries. J'ai douté d'abord, si dans une Compagnie grave & sçavante, il convenoit d'exposer un tissu de contes, plus propres, ce semble, à amuser des enfants, qu'à contenter des hommes d'un caractère raisonnable. Mais j'ai considéré, qu'après tout il n'y a rien de méprisable dans la Littérature; que ce qui paroît ridicule, peut ne l'estre pas dans le fond: qu'en effet les personnes qui sont persuadées sincèrement que les anciens ont entendu finesse à tout, & n'ont rien dit qui ne renferme quelque grand sens, auront ici une belle occasion d'exercer leur faculté divinatrice, & de nous développer les importantes vérités que ces premiers maîtres du genre humain ont prétendu cacher sous ces absurdités apparentes: qu'au contraire, ceux qui n'ont pas tant de foy, & qui croient que les anciens ont aussi-bien que les modernes, dit beaucoup de choses au hasard, pourront du moins faire ici des réflexions utiles sur la fécondité surprenante

prenante de l'imagination , capables des productions les plus monstrueuses , lorsqu'elle est une fois bien échauffée ; & enfin , que tout bien examiné , il ne peut y avoir d'inconvénient à rapporter devant des hommes sages & éclairés , des choses que les Homères , les Hésiodés , les Pindares , & les plus grands génies de l'antiquité , n'ont pas jugé indignes d'entrer dans leurs ouvrages.

Au reste , tout l'ordre que je me propose de suivre , c'est de ranger les Poètes selon les temps où ils ont écrit , & de présenter successivement ce que chacun d'eux nous a laissé sur les Gorgones. J'ai choisi ce plan comme le plus simple , & le plus propre à nous mettre en état de bien connoître ce que cette fable estoit dans ses commencements , la manière dont elle s'est accrûe dans la suite , les changements que l'on y a faits , & les contradictions où sont tombez ceux qui ont contribué au bisarre assortiment du nombre infini de pièces dont elle est composée.

Comme Homère est , selon l'opinion commune , le plus ancien des Poètes dont les ouvrages sont venus jusqu'à nous , & que d'ailleurs il passe avec raison pour le pere de toute la mythologie ; il est naturel de chercher d'abord les Gorgones dans ses écrits , comme dans leur première & véritable source. Mais ce qu'il nous en apprend , se réduit à peu de choses. Hésychius même ne craint pas d'avancer que ce grand Poète ne les a pas connues. *Pour ce qui concerne*, dit-il, *les fables de Danaé , de Persée & des Gorgones , Homère les a ignorées. Τα γὰρ ᾧ Δανάη , & Περσέα , & τὰς Γοργόνας , Οἷμνος οὐκ οἶδεν.* Si Hésychius veut dire par-là qu'Homère ne les a pas traitées expressément ni fort au long , sa remarque est très-véritable. Mais s'il entend qu'en effet ces fables ont été absolument inconnues à Homère , on ose assurer qu'Hésychius se trompe , & il est surprenant qu'aucun critique ne l'ait relevé sur ce point. Car pour commencer par ce qui regarde Danaé & Persée , il est certain qu'Homère a su , du moins en grande partie , ce que les traditions fabuleuses en avoient

répandu dans le monde. Nous en avons une preuve convaincante au 14.^e livre de l'Iliade. C'est à l'endroit où Jupiter assez indécemment fait une longue liste de ses amours à Junon, pour luy persuader que ce qu'il sent actuellement pour elle, passe tout ce qu'il a jamais senti de plus vif pour ses maîtresses Vers le milieu de cette surprenante confidence. *Non*, luy dit-il, *je n'aimai jamais avec tant d'ardeur la charmante Danaë, fille d'Acrise & mere de Persée le plus fameux de tous les Héros.*

Οὐδ' ὅτε περ Δανάης καλλισφύρου, Ἀχρисиῶνης,
Ἡ τέκε, Περσῆα πάντων ἀριδείκετον ἀνδρῶν.

Quant aux Gorgones, Homère en parle en tant d'endroits, & il en parle en termes si précis, que l'on comprend bien moins encore, comment Hésychius a pu se méprendre sur cet article. Au livre 5.^e de l'Iliade, dans la description admirable que ce grand Poète fait de l'Egide, *On voyoit au milieu*, dit-il, *la teste de la Gorgone ce monstre affreux, teste énorme & formidable, prodige étonnant du Père des immortels :*

Ἐν δέ τε Γοργέῃ κεφαλὴ δεινοῖο πελώρου,
Δφνὴ τε, σμερδνήτε, Διὸς τέρας ἀγνίοχοιο.

Au livre 8.^e il représente Hector allant à la charge avec des yeux aussi redoutables que ceux ou de la Gorgone, ou de l'homicide Dieu de la guerre :

Γοργοῖς ὄμματ' ἔχων, ἠδὲ βροτολογεῖ Ἀΐρης.

Au livre 11.^e lorsqu'il décrit l'armure d'Agamemnon, il dit que le bouclier de ce Héros avoit esté fait d'après l'Egide, & qu'on y voyoit aussi gravée en relief l'horrible Gorgone, lançant des regards effroyables, & environnée de la Terreur & de la Fuite :

Τῇ δ' ὅππ' ἔμυ' Γοργῶν βλοσυρῶπις ἐστεφανῶτο
Δφνὸν δευκομένη, ὥς δ' ἵ, Δφμός τε, Φόβος τε.

Ces passages semblent prouver qu'il faut nécessairement de

deux choses l'une ; ou qu'Hésychius ne les ait pas eu présents , ce qui paroît le plus vray-semblable , ou qu'il ait cru qu'en ces endroits il ne s'agissoit nullement des Gorgones ; pensée que l'on ne conçoit pas qu'il ait pû avoir. Car outre que c'est le sens naturel que ces textes présentent , c'est celui que leur donnent Didyme , Eustathe , & généralement tous les commentateurs.

Il faut convenir pourtant, que s'il s'ensuit de là , contre le sentiment d'Hésychius , qu'Homère a connu les Gorgones , il en résulte aussi , qu'il ne nous a laissé que peu de particularitez sur ce qui les regarde. Car tout ce qu'il nous en apprend , c'est que la Gorgone estoit un monstre horrible , *δεινότο πειλώου* : qu'elle avoit le regard affreux , *δεινὸν δεσπομένη* : que sa teste estoit énorme & formidable , *δεινή τε , σμερδνή τε* : que cette teste estoit gravée sur l'Egide de Minerve & sur le bouclier d'Agamemnon , & qu'elle estoit environnée de la Terreur & de la Fuite. *Περὶ ᾧ , Δείμος τε , Φόβος τε.*

Mais si Homère ne nous donne pas de grandes lumières touchant les Gorgones , Hésiode y supplée abondamment ; & c'est peut-estre ce qui a déterminé le mesme Hésychius à dire qu'Hésiode est le premier inventeur de cette fable ; *Ἡσίοδος δ' ἀνέπλασεν*. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il nous la déduit fort au long en deux endroits de ses ouvrages. L'un se trouve dans le poëme intitulé *le Bouclier d'Hercule* , & l'autre dans le poëme qui a pour titre , *de la Généalogie des Dieux*.

Il semble pourtant que dans le premier de ces endroits , Hésiode ait moins songé à instruire qu'à plaire. On diroit qu'il n'a eu dessein que de faire voir la grande intelligence qu'il avoit des regles de son art , & l'élévation dont il estoit capable , lorsqu'il vouloit prendre l'essor. Après avoir dit qu'entre le grand nombre d'événements que Vulcain avoit gravez sur le bouclier d'Hercule , le combat de Persée contre les Gorgones estoit un des plus remarquables ; il travaille luy-mesme d'après ce modèle , décrit en vers ce que le

Dieu du feu avoit représenté sur le métal, & en fait une copie si ressemblante & si belle, que l'esprit incertain du lecteur ne sçait auquel des deux tableaux donner la palme, ou à celui du Poète, ou à celui du Dieu.

Bouclier
d'Hercule
vers 216. &
suivants.

Sur ce bouclier, dit-il, estoit représenté le belliqueux Persée, fils de l'aimable Danaë. Il ne tenoit pas au bouclier, mais il n'en estoit pas détaché. Merveille incroyable, ce Héros ne portoit sur rien. Il avoit des aîles aux pieds. Un long baudrier passé sur ses épaules, soutenoit à son côté un glaive formidable. Il s'élance plus vite que la pensée. La teste de l'affreuse Gorgone luy couvroit tout le dos. Elle estoit enfermée dans un sac tissé d'argent, ouvrage merveilleux, tout enrichi de crespines d'or. Quant au Héros, il a la teste couverte du casque de Pluton, casque terrible, qu'entourent les plus épaisses ténèbres de la nuit. On le voit qui hâte sa fuite plein de trouble & d'effroy. Les sœurs de la Gorgone, monstres affreux & inaccessibles, monstres dont le nom seul fait frémir, le suivent de près & tâchent de l'atteindre. Elles volent sur le disque de ce diamant lumineux. L'oreille entend le bruit que leurs aîles font sur l'airain. Deux noirs dragons pendent à leur ceinture, ils dressent la teste, ils écument; leur rage éclate par les grincements de leurs dents, & par la férocité de leurs regards.

Que de vie & que d'ame dans ce tableau! Persée qui ne tient point au bouclier & qui n'en est point détaché; qui ne porte sur rien, qui s'élance plus vite que la pensée, la fuite précipitée de ce Héros, la poursuite obstinée des Gorgones: leur rage, leurs cris, le bruit que fait sur le bouclier le battement de leurs aîles; tous ces traits sont si vifs & si animez, qu'on ne craint pas d'avancer que s'il y avoit dans Hésiode beaucoup de peintures semblables, il ne seroit point inférieur à Homère, le plus grand peintre, qui, au jugement même de ses censeurs, ait jamais esté.

Théogonie,
vers 270. &
suivants.

Dans l'autre endroit Hésiode le prend sur un ton moins haut, & tel que doit estre celui de la simple narration, qui ne se propose que d'instruire. Il entre dans un détail exact, & en dix-huit vers nous apprend de qui les Gor-

gones avoient reçu la naissance, leur nombre, leurs noms, leurs différentes prérogatives, leur combat contre Persée, le renversement de leur triste famille, & les événements prodigieux qui suivirent cette catastrophe.

Phorcus, dit-il, eut de Ceto deux filles, Péphédro & Enyo, qui vinrent au monde avec des cheveux blancs; & c'est pour cela que les Dieux & les Hommes leur ont donné le nom de vieilles. Il en eut aussi les Gorgones, qui demeurent au-delà de l'Océan, à l'extrémité du monde, près du séjour de la Nuit, là même où les Hespérides font entendre les doux accents de leurs voix. Les noms de ces Gorgones sont Sthéno, Euryalé, & Méduse si célèbre par ses malheurs. Elle étoit mortelle, au lieu que ses deux sœurs n'étoient sujettes ni à la vieillesse ni à la mort. Le Dieu de la mer fut sensible aux charmes de Méduse, & sur le tendre gazon d'une prairie, au milieu des fleurs que le printemps fait éclore, il luy donna des marques de son amour. Elle périt ensuite d'une manière funeste. Persée lui coupa la teste, & du sang qui en sortit, naquirent le héros Chrysaor & le cheval Pégase. Chrysaor tira son nom d'une épée d'or qu'il tenoit à la main au moment de sa naissance. Dans la suite il devint amoureux de Callirhoé fille de l'Océan, & en eut Géryon, ce fameux géant à trois testes. Pégase fut ainsi nommé, parce qu'il étoit né près des sources de l'Océan. Il quitta la terre aussi-tôt, & s'envola vers le séjour des immortels. C'est là qu'il habite, dans le palais même de Jupiter, dont il porte les éclairs & le tonnerre.

Voilà le monument le plus ancien que nous ayons dans les Poètes touchant les Gorgones. Voyons comment cette fable s'est accrue à mesure qu'elle s'est éloignée de sa source. Eschyle dans le Prométhée, n'a presque fait que copier Hésiode. Ce qu'il nous apprend de plus, c'est que les filles aînées de Phorcus n'avoient à elles trois qu'un œil & une dent, dont elles se servoient l'une après l'autre. Que les Gorgones leurs cadettes avoient la teste hérissée de serpents, & que de leur seul regard elles tuoient les hommes.

Lorsque vous aurez passé, dit Prométhée à la nymphe Io,

le fleuve qui termine la terre, vers le lieu où l'astre du jour commence sa carrière lumineuse, vous traverserez les ondes bruyantes de la mer; & vous arriverez enfin près de Cystine séjour des Gorgones. C'est-là qu'habitent les trois filles aînées de Phorcus. La blancheur de leurs cheveux égale celle des cygnes. Un œil & une dent unique leur servent en commun. Jamais le soleil ne les éclaire de ses rayons, jamais le flambeau de la nuit ne leur prête sa lumière. Près d'elles demeurent leurs trois sœurs les Gorgones. Elles ont des ailes aux épaules, leurs testes sont hérissées de serpents. Objets d'effroy & d'horreur pour les mortels, nul homme ne peut les regarder en face, qu'il ne perde aussitôt la vie.

Le Scholiaſte ajoute que leurs dents estoient aussi longues que les défenses des plus forts sangliers, & que leurs mains estoient d'airain. εἶχον ᾗ μεγάλων συνῶν ὀδοντας, & χεῖρας χαλκᾶς.

Ode Pythique. 10.

Dernière Ode Pythique.

Ce Poète nous marque bien que le seul regard des Gorgones tuoit les hommes, mais il ne nous spécifie point de quelle manière. Pindare est le premier, que je sçache, qui nous ait appris que c'estoit en les pétrifiant. *Persée revint, dit-il, en tenant à la main cette teste horrible, d'où pendoient de longues boucles de serpents, ποικίλον κάρα δρακόντων φόβῳσι, & portant dans tous les lieux où il passoit une mort de pierre, λίθινον θάνατον φέρον.* Expression dithyrambique que je traduis à la lettre, désespérant de trouver dans notre langue des termes qui puissent en rendre toute la hardiesse & toute la force. Ce fut par cet affreux genre de mort, que ce Héros au rapport du même Poète, désola l'Isle de Sérîphe. Il en changea tous les habitants en rochers, ce qui a fait que depuis elle a toujours esté si hérissée de rocs. Il alla chercher Polydecte qui en estoit Roy, & l'ayant trouvé à table, il le pétrifia, luy & tous les convives; vengeant ainsi d'une manière éclatante la longue servitude où ce tyran avoit détenu Danaë, & l'indigne hymen auquel il avoit voulu la forcer.

Αὐγρόντ' ἔθανον Πολυδέκτα
 Θῆκη , ματρός τ' ἔμπεδον.
 Λουλοσυῶν , τό , τ' ἀναγκάμον λέχος.

On trouve encore dans Pindare une autre particularité , qui mérite d'être remarquée. Nous venons de voir dans Hésiode , que du sang de Méduse estoit né Pégase ; ce cheval ailé si utile aux Poëtes , soit par luy-mesme , lorsqu'ils le montent pour prendre leur vol vers le ciel , soit par la fontaine d'Hippocréne , qu'il fit sortir de terre d'un coup de pied , & dans laquelle ils puisent à longs traits les fureurs divines qui les agitent. Mais si la Poësie gagna beaucoup à la mort de la Gorgone , Pindare nous apprend que la Musique y fit aussi une acquisition considérable. Car selon luy , ce fut à l'occasion de cette mort , que Pallas inventa une nouvelle sorte de flute , composée de lames d'airain & de roseaux , χαλκοῦτε ἄμα ἔδονάκων , susceptibles de toutes sortes de sons , πᾶμφωνον μέλος , & toute propre à animer les peuples dans les spectacles & dans les combats , λαοσσόων μναστήρ ἀγώνων. Cette Déesse qui secondoit Persée , lorsqu'il en estoit aux mains avec Méduse , fut surprise agréablement d'entendre une sorte de mélodie fort singulière que produisoient d'une part les gémissements des Gorgones , & de l'autre les sifflements de leurs coulevres. Elle trouva je ne sçais quel charme dans le mélange de ces accents lugubres : & pour en retracer l'idée , elle inventa une flute qui les imitoit , donna cet instrument aux hommes ; & faisant allusion à ce qui en avoit esté le premier modèle , elle appella les divers sons que l'on en tiroit , *une harmonie à plusieurs testes.*

Εὗρεν θεὸς ἀλλὰ τιν εὐεγῖσ'
 Ἀνδράσι θνατοῖς ἔχειν
 Ὡνόμασεν κεφαλᾶν πολλὰν νόμον.

Cette fiction particulière , soit qu'elle soit de l'invention de

Pindare, soit qu'elle luy fût venuë par tradition, ne se trouve que dans ses écrits, & fait tout le fond de la dernière Ode Pythique.

Mais voici bien un autre présent que la teste de Méduse fit encore à la terre. Ce fut une multitude effroyable de serpents. Car Apollonius de Rhodes nous assure que Persée ayant pris son vol par dessus la Libye, toutes les gouttes de sang qui coulèrent de cette teste sur la route, se changèrent en autant de serpents; & que c'est de là qu'est venuë la quantité prodigieuse de ces animaux venimeux, qui depuis ont infecté toute cette contrée :

Liv. 4. vers
1513.

Εὔτε γὰρ ἰσόθεος Διὸς υἱὸς ὑπερέπτατο Περσεύς
Γοργόνος ἀρτίτομον κεφαλῇ βασιλῆϊ κομίζων,
Ὅσσην κινέου σάγης αἵματος οὐδας ἵκοντο,
Αἱ πᾶσιν κείνων ὀφίων γένος ἐβλάστησαν.

L'ordre des temps nous a conduits insensiblement aux Poëtes Latins, qui sur la fable des Gorgones comme sur toutes les autres, n'ont guères esté que les échos des Poëtes Grecs. Je ne rapporterai point ce qu'ils n'ont fait que répéter d'après eux, & je ne parlerai que de ce qu'ils y ont ou changé, ou adjouté.

Virgile nous apprend deux nouvelles particularitez : l'une que la teste de Méduse estoit gravée, non-seulement sur l'Egide de Minerve, mais encore sur le devant de sa cuirasse, à l'endroit qui couvroit la poitrine de la Déesse :

Enéid. liv. 8. Ipsamque in pectore Divæ

Gorgona, defixæ vertentem lumina collo.

L'autre, que les Gorgones après leur défaite allèrent cacher leur honte dans les enfers; & que c'est à la porte du noir palais de Pluton qu'elles ont toujours habité depuis, avec les Centaures, les Scylles, le Géant Briarée, l'Hydre de Lerne, la Chimère, les Harpyes, & tous les autres monstres éclos du cerveau des Poëtes.

Multaque

*Multaquæ præterea variarum monstra ferarum.
Centauri in foribus stabulant, Scyllæque bifformes,
Et centumgeminus Briareus, ac bellua Lernæ
Horrendum stridens, flammisque armata Chimæra,
Gorgones, Harpyiæque*

*Enéide ,
liv. 6.*

Mais de tous les Poètes Grecs & Latins, celui, qui, sans contredit, s'est le plus étendu sur cette fable, c'est Ovide. Comme il aimoit fort les détails, & qu'il ne manioit guères un sujet sans l'épuiser, il nous a laissé sur celui-ci plusieurs particularitez que l'on ne trouve point ailleurs. Selon luy, Méduse fut d'abord parfaitement belle, & excita les désirs de beaucoup d'amants qui la recherchèrent en mariage.

*Métamor-
phoses sur la
fin du liv. 4.
& au com-
mencement
du liv. 5.*

*. Clarissima forma,
Multorumque fuit spes invidiosa procorum.*

Mais, entre tous les attraits dont elle estoit pourvûe, il n'y avoit rien de plus beau que sa chevelure;

*. . . Nec in tota conspectior ulla capillis
Pars fuit.*

Neptune ne put tenir contre tant de charmes, & il luy déclara sa passion dans le temple de Minerve. Il fut écouté. La chaste Déesse détourna la teste, & se couvrit les yeux de son Egide, & afin que ce crime ne demeurât pas impuni, elle changea les beaux cheveux de la Gorgone en d'horribles serpents :

*Hanc pelagi rector templo vitiaſſe Minervæ
Dicitur. Aversa eſt, & caſtos ægide vultus
Nata Jovis textit : neve hoc impune fuiſſet,
Gorgoneum crinem turpes mutavit in hydros.*

Et c'est pour cette raison qu'entre les trois Gorgones, Méduse seule avoit des cheveux entremêlez de couleuvres :

Tome III.

K

. *Cur sola fororum*
Gesserit alternis immixtos crinibus angues.

Ovide expose ensuite de quelle manière Persée marcha contre ce monstre. Et parce que personne ne devoit estre mieux instruit que ce Héros de toutes les circonstances de cette expédition fameuse, le Poète l'introduit qui raconte luy-mesme, qu'au pied du Mont Atlas est un réduit enfermé de fortes murailles; qu'à l'entrée habitoient deux sœurs qui estoient filles de Phorcus, & qui n'avoient qu'un œil en commun. Que tandis que l'une le donnoit à l'autre, il avoit tendu la main, & le leur avoit volé adroitement:

. *Gelido sub Atlante jacentem*
Esse locum, solida tutum munimine molis:
Cujus in introitu geminas habitasse sorores
Phorcidas, unius sortitas luminis usum:
Id se solerti furtim, dum traditur, astu
Suppositâ cepisse manu.

qu'ensuite par de longs détours, à travers des rocs escarpez & de noires forests, il estoit arrivé à la demeure des Gorgones; que par-tout sur son passage il avoit rencontré un nombre infini de figures, soit d'hommes, soit d'autres animaux, qui avoient esté changez en pierres au seul aspect de Méduse; que pour luy, il ne l'avoit vûe que comme dans un miroir, c'est-à-dire, dans le bouclier qu'il portoit au bras gauche; & que tandis qu'elle estoit endormie, elle & ses serpents, il luy avoit coupé la teste:

. *Perque abdita longè*
Deviaque, & sylvis horrentia saxa fragosis,
Gorgoneas tetigisse domos, passimque per agros
Perque vias, vidisse hominum simulacra, ferarumque,
In silicem ex ipsis visâ conversa Medusâ,

*Se tamen horrendæ , clypei quod læva gerebat
 Ære percusso , formam adspexisse Medusæ.
 Dumque gravis somnus colubros ipsamque tenebat ,
 Eripuisse caput collo . . .*

Après cet exploit , le Poëte s'envole dans les airs avec le Héros , parcourt avec luy des espaces immenses , le suit d'Occident en Orient , & d'un pole à l'autre ; & raconte fort exactement toutes les merveilles que la teste de la Gorgone opère dans ces différentes routes. Persée va d'abord chez Atlas ; mais très-mal reçu de ce Roy de Mauritanie ; si vous refusez mon amitié , luy dit-il , du moins recevez de moy ce présent ;

*. . . . At quoniam parvi tibi gratia nostra est ,
 Accipe munus , ait.*

Il dit , luy présente l'effroyable teste , & Atlas à l'instant devient montagne.

Quantus erat , mons factus Atlas.

De là le fils de Danaë passe en Ethiopie. Il y arrive au moment qu'un monstre marin alloit dévorer Andromède. Il combat ce monstre & le tuë. Victoire suivie d'un nouveau prodige , qui ne cède en rien à aucun de ceux que nous avons déjà rapportez. Nous avons vû que de la teste de Méduse estoient sortis un homme armé , un cheval volant & des serpents. Ici de la mesme teste sort le corail , petite plante , qui , dans sa couleur rouge & dans quelques-unes de ses propriétés , porte encore aujourd'huy des marques de sa première origine. Voici comment Ovide raconte le fait. Après la défaite du monstre , Persée voulant laver ses mains teintes de sang , pose à terre la teste de la Gorgone ; & de peur que le sable raboteux ne l'entame , il met dessous quelques branches qu'il prend dans la mer :

*Ipse manus haustâ victrices abluit undâ ,
 Anguiferumque caput durâ ne lædat arenâ ,
 Mollit humum foliis , natasque sub æquore virgas
 Sternit , & imponit Phorcynodos ora Medusæ.*

Effet étonnant & incroyable ! Ces branches qui estoient vivantes & tendres, ne touchent pas plustost à cette teste, qu'elles meurent & se pétrifient :

*Virga recens , bibulâque etiamnum viva medullâ ,
 Vim rapuit monstri , tactuque induruit hujus ,
 Percepitque novum ramis & fronde rigorem.*

Les nymphes de la mer toutes surprises tentent ce miracle dans d'autres branches, & voyent avec plaisir que le miracle continuë. Elles jettent toutes ces branches dans la mer ; & c'est de là que nous est venu le corail, qui, maintenant encore, conserve les mesme qualitez. Il durcit dès que l'air le touche ; & ce qui est dans l'eau une plante, devient une pierre au-dessus de l'eau :

*At pelagi nymphæ factum mirabile tentant
 Pluribus in virgis , & idem contingere gaudent.
 Seminaque ex illis , ut erant , jactata per undas.
 Nunc quoque coraliis eadem natura remansit ;
 Duritiem tacto capiant ut ab aëre , quodque
 Vimen in æquore erat , fiat super æquora saxum.*

Perfée ne songeoit plus qu'à recueillir le fruit de sa victoire ; & à épouser Androméde. On célébroit déjà le festin de noce, lorsque Phinée, à qui la Princesse avoit esté promise, survient inopinément & trouble la feste. Il mene à sa suite des troupes nombreuses ; Perfée n'a qu'un petit nombre d'amis autour de luy. Mais plein d'une noble confiance il marche au devant

de ces téméraires, & ne daigne d'abord employer contre eux que des armes communes. On en vient aux mains, le choc est terrible. Ovide ne perd pas une si belle occasion de décrire un combat, & met deux cens vers à cette description. Cependant Phinée & les siens estoient sur le point de vaincre, lorsque Persée voyant que la valeur succomboit sous le nombre, *puisque vous m'y forcez vous-mêmes*, leur cria-t-il, *j'aurai recours à mon ennemie. Vous, qui combattez pour moy, détournez les yeux :*

*Verùm ubi virtutem turbæ succumbere vidit,
Auxilium, Perseus, quoniam sic cogitis ipsi,
Dixit, ab hoste petam. Vultus avertite vestros,
Si quis amicus adest.*

A ces mots il découvre la teste fatale, & au même moment les Généraux de Phinée sont pétrifiés. Et c'est ici que le Poète s'abandonne à tout son enthousiasme, & qu'avec les couleurs les plus vives il peint les différentes attitudes de ces hommes de pierre. L'un a le bras levé pour lancer un trait; l'autre étend les mains & jette son corps en arrière; un autre ouvre la bouche pour crier. Tous se trouvent dans la même posture où la mort les a surpris. Les chefs ainsi détruits, il restoit encore deux cens hommes. Persée promène sous leurs yeux l'épouvantable objet, & les voilà changez en deux cens statues :

*. . . . Bis centum restabant corpora pugnae,
Corpora bis centum riguerunt Gorgone visâ.*

A cet affreux spectacle, Phinée interdit & tremblant, implore enfin la clémence du vainqueur. Mais ses prières sont inutiles. Il éprouve le même sort que les autres : son air suppliant, sa pâleur, ses tranes sont encore empreintes sur son visage de marbre :

*Sed tamen os timidum, vultusque in marmore supplex,
Summissæque manus, faciesque obnoxia mansit.*

Voilà ce que les Poètes anciens nous ont transmis touchant les Gorgones. Ce fut de ces divers matériaux que les Mythologues, qui écrivirent en prose, composèrent leurs compilations. On ne laisse pas d'y trouver quelques circonstances particulières, & quelques éclaircissements. Ainsi Phérécyde, & après luy Apollodore & Hygin nous apprennent que Mercure eut, aussi-bien que Minerve, beaucoup de part à l'expédition de Persée. Εἰμοῦ & Αἰθηνᾶς θεωραζηγουμένων; que Minerve luy prêta son miroir, τὸ κάτοπτρον, & que Mercure luy donna une épée courbe, faite en forme de faux, ἀδαμαντίνην ἀεπην. Que par le conseil de ces deux Divinitez, il alla chez les Nymphes pour emprunter encore d'autres armes, dont elles estoient les dépositaires : que ces Nymphes gardoient en effet la chaussure ailée, le sac & le casque de Pluton, αὐτῇ γὰρ νύμφαι πῖνὰ ἔχον πέδιλα, & τὴν κίβισιν, & τὴν Αἴδος κυνὴν. Le Héros se fit une ceinture du sac, attachâ les ailes à ses talons, & mit le casque sur sa teste. τὴν μὲν κίβισιν ὤρεβεσάλετο, & τὰ πέδιλα τοῖς σφύρεσι προσήρμοσε, τὴν δὲ κυνὴν τῇ κεφαλῇ ἐπέθετο. Or ce casque avoit une vertu merveilleuse; c'est que quiconque l'avoit sur sa teste, voyoit tout le monde, & n'estoit vû de personne : expédient fort commode pour exécuter sans beaucoup de risque les entreprises les plus hazardeuses. ταύτην ἔχων, αὐτὸς μὲν οἷς ἔθελεν ἐβλεπεν, ὑπὸ ἄλλων δ' οὐχ ἑωρατο. Qu'il me soit permis de remarquer, en passant, que ce casque est très-célèbre dans les plus anciens Poètes de la Grece. Homère en fait mention dans le 5^e. livre de l'Illiade, où il dit que Pallas mit le casque de Pluton pour se dérober aux yeux de Mars :

..... Αὐτὰρ Αἰθηνῇ
Δῶν' Αἴδος κυνέην, μή μιν ἴδοι ὄβριμος Αἴρης.

De sorte qu'il y a bien de l'apparence que c'est ce casque, qui, depuis, a donné aux Poètes & aux Romanciers l'idée de ces nuages & de ces armes enchantées qui rendent les Héros invisibles, & leur laissent la liberté de voir. Quoy

qu'il en soit. Persée armé de la forte se présenta devant la Gorgone. Les auteurs que je viens de citer, observent que ce fut Minerve qui guida le coup. Κατευθυνούσας τὰς χεῖρας Ἀθηνᾶς. Ils ajoutent qu'après que Persée eut tué Méduse & vaincu ses autres ennemis, il remit à Mercure & aux Nymphes les armes qui avoient été les instruments de ses victoires. τὰ μὲν πέδιλα, & τὴν κίβισιν, & τὴν κυνὴν ἀπέδωκεν Ἑρμῇ & νύμφαις. Et quant à la teste de Méduse, qu'il en fit présent à Minerve, qui l'attacha sur son Egide. τὴν δὲ κεφαλὴν τῆς Γοργόνης Ἀθηνᾶ, ὡς περ ἐν μέσῃ τῇ ἀσπίδι ἀνέθηκε. Au reste, on a pû remarquer que ces traditions poétiques sont toutes remplies de contradictions. Car pour en rassembler quelques-unes, si l'on en croit Hésiode, les filles aînées de Phorcus n'étoient que deux, Péphrédō & Enyo :

Πεφρηδῶ τ' εὐπεπλόν, Ἐνυὼ τε κροκόπεπλον.

Sentiment qui a été suivi par Ovide ; *Illic geminas habitasse sorores Phorcidas* : au lieu que, si nous en croyons Eschyle, elles étoient au nombre de trois, τρεῖς κυκνόμορφοι. Le Scholiaste même a soin de nous en marquer les noms. Καὶ αἱ μὲν Φορκίδες ἦσαν τρεῖς, ἡ Ἐνυὼ, ἡ Πεφρηδῶ, & ἡ Δηνώ.

Hésiode place la demeure des Gorgones vers l'Occident, au-delà de l'Océan, & dans les Isles qu'on croit être les Orcades. πέραν κλυτοῦ Ὠκεανοῦ, ἔχαιτ' ὡς νυκτός. Eschyle les transporte en Orient, ὡς ἀντολὰς φλογώπας, près de Cystine, ville de la Scythie Asiatique, ὡς Γοργόνια πέδιλα Κυσίνης.

Le même Eschyle donne indistinctement des cheveux de serpents aux trois Gorgones, δρακοντόμαλλοι Γοργόνες. Ovide n'en donne qu'à la seule Méduse. *Cur sola sororum gesserit alternis immixtos crinibus angues.*

Selon Hésiode, ce fut dans une prairie & sur un lit de fleurs que Neptune tendit des pièges à la sagesse de Méduse ; ἐν μαλακῷ λειμῶνι, & ἀνθίσιν εὐαίνοισι. Selon Ovide, le

bruit commun estoit que ce Dieu l'avoit subornée dans le temple de Minerve. *Hanc pelagi rector templo vitiaſſe Minervæ dicitur.*

Il reſte à dire un mot ſur les myſtères prétendus que cette fable renferme. Les auteurs qui l'ont examinée de plus près, avouent de bonne foy qu'elle eſt impénétrable. Mais c'eſt peut-eſtre cela meſme qui a piqué la curioſité des ſçavants, & qui les a portez dans tous les ſiècles à faire de généreux efforts pour percer les ténèbres épaïſſes dont elle eſt environnée. On ne ſçauroit croire les peines qu'ils ont bien voulu ſe donner à ce ſujet. Il ſeroit ſeulement à déſirer que le ſuccès eût un peu plus répondu à la droiture de leurs intentions & à la conſtance de leur travail.

Ceux qui aiment la morale, trouvent dans cette fable d'excellentes inſtructions pour la conduite de la vie. Selon eux, Méduſe eſt l'image de la volupté. Elle tuoit les hommes par ſes regards, parce que les yeux ſont le canal le plus ordinaire par où l'amour du plaïſir porte ſon poiſon dans le cœur. Elle les changeoit en pierres, parce que le propre de cette paſſion eſt de rendre ceux qu'elle domine inſenſibles à toutes fortes de conſidérations. On nous a dit qu'elle eſtoit belle d'abord, mais qu'elle devint affreuſe après ſon crime, pour nous faire entendre qu'une paſſion paroît toujours agréable dans ſes commencements, mais que lorsqu'elle a plongé les hommes dans le déſordre, elle ſe montre à eux ſous une forme bien différente. Les ſerpents qui s'engendrèrent du ſang de Méduſe, ſont les remords qui naiſſent des plaïſirs criminels. Quant à Perſée qui la défit, c'eſt l'homme vertueux qui ſçait triompher de la volupté. Ce Héros eut recours aux Dieux, pour nous apprendre que ce n'eſt qu'avec le ſecours du ciel qu'on peut vaincre une ennemie ſi dangereuſe. Il détourna ſes regards, lorsqu'il luy porta le coup mortel; parce qu'au rebours des autres paſſions, la volupté ne veut pas eſtre combattue de front. Lorsqu'il eut coupé la teſte de Méduſe, il n'oſoit encore

encore la regarder ; parce que cette passion est redoutable jusqu'après sa défaite , & que ce n'est que par une constance inébranlable à détourner les yeux , qu'on peut parvenir à remporter sur elle une victoire complète.

D'autres écrivains , qui sont plus touchés de la gloire brillante que des moralitez , conçoivent cette fable sous des idées guerrières. Ils prétendent que les Gorgones sont les horreurs attachées à la profession des armes. Que ces horreurs consternent & pétrifient les hommes du commun , mais qu'elles n'étonnent point le véritable Héros , dont nous avons le modèle dans Persée. Qu'en effet les armes dont il eut soin de se munir , sont les symboles des quatre qualitez principales qui forment le conquérant. Que le miroir de Minerve désigne la prudence , que l'épée de Mercure représente la force , que la chaussure ailée indique la diligence & la promptitude , que le casque de Pluton marque le secret. Quant à Pégase , qui sortit du sang de Méduse , c'est la gloire qui rejaillit du sang ennemi que l'on répand : ce cheval estoit ailé , parce qu'il n'y a rien qui aille si vite que la renommée : il s'envola dans les nuës , parce qu'elle élève jusqu'au ciel le nom des Héros ; il porte sur son dos les Poëtes , parce que ce fonds de gloire que de beaux exploits leur fournissent , est ce qui les soutient. Il leur ouvrit d'un coup de pied la fontaine d'Hippocrène , parce que cette même gloire est pour eux une source féconde de pensées & d'expressions.

Quelques auteurs , non moins clairvoyants que ceux dont je viens de parler , & beaucoup mieux intentionnez encore , découvrent dans cette allégorie le dogme important de l'immortalité de l'ame : *Alu*, dit Noël le Conte , *animæ immortalitatem per hæc significari intelligunt*. Suivant ce nouveau système , les Gorgones sont les passions , monstres terribles qui font une guerre continuelle à la raison : Persée est l'entendement ou l'esprit qui les combat , qui les subjuge , & qui , après en avoir triomphé , prend enfin son vol vers le ciel , lieu d'où il tire son origine ,

Mythol.
lib. 7. tout à la fin.

& où il retourne pour y faire éternellement sa demeure.

Au commencement de son Comment. sur la Cassandre de Lycophron.

Mais Tzetzes, qui nous a laissé un sçavant commentaire sur la Cassandre de Lycophron, n'est d'aucune de ces opinions. Il croit au contraire qu'il n'est ici question que de Physique, & qu'il ne s'y agit que de l'effet réciproque, & des vapeurs de la mer sur le soleil, & du soleil sur les vapeurs de la mer; ce qu'il explique avec une subtilité digne de sa profonde érudition, mais que beaucoup de personnes trouveront peut-être un peu dépourvue de solidité. Il prétend que Persée est le soleil, Περσεύς ὁ ἥλιός ἐστι, comme le prouve son nom même, qui est formé, dit-il, du mot Grec περιστρέφειν, tourner rapidement. Περσεύς ὃ λέγεται, ὡς τὸ περιστρέφειν καὶ ὀρμᾶν. Minerve, selon luy, c'est l'air, Ἀθηνᾶ ὃ ὁ αἶρ, il n'en apporte aucune raison. Quant aux Gorgones, ce sont les eaux de la mer; & il nous apprend qu'elles sont nommées Gorgones avec beaucoup de justice, puisque ce mot signifie étonnantes, terribles, & qu'en effet dans toute la nature il n'y a point d'objet plus propre que la mer à étonner les yeux, & à remplir l'ame d'une sorte de terreur. Καὶ τὸ σύστημα τῶν ὑγρῶν Γοργόνα λεγομένῳ, διὰ τὴν αὐτῆς κατάπληξιν. Γοργὸν γὰρ, τὸ κατὰπληκτικόν. De ces trois sœurs, les deux qui estoient immortelles, sçavoir, Sthéno & Euryalé, sont l'amas immense des eaux, amas qui ne se corrompt ni ne périt point. Mais Méduse qui estoit mortelle, c'est la substance la plus subtile qui s'exhale de l'eau, & qui s'élève en l'air. Or Minerve qui est l'air, comme nous l'avons dit, trouve fort étrange que cette substance aqueuse ose faire comparaison avec elle, & dépêche Persée, c'est-à-dire, le soleil, qui, à coups de rayons, luy fait raison de cette orgueilleuse & imprudente rivale. Πέμπει ὃ τοῦτον, ἀνελεῖν τὴν Μέδουσαν, τὴν λεπτομερετέραν οὐσίαν, ὡς ἔχιστουμένῳ αὐτῇ.

Quelque doctes ou quelque édifiantes que soient ces diverses explications, il y a des critiques chagrins qui n'en sont pas contents. Ils prétendent que ce sont de pures imaginations; que les Poètes n'ont pensé à rien de semblable; qu'on

leur prête des intentions qu'ils n'ont jamais eues ; qu'à ce compte , il n'y auroit point de si mauvais livre , dans lequel , à force de se donner la torture & de creuser , on ne pût découvrir de ces belles moralitez , si on le lisoit avec un dessein formé d'y faire de telles découvertes. Ils ajoutent que ces explications sont pour la plupart trop recherchées & trop tirées. Mais le plus grand défaut qu'ils y trouvent , c'est que si elles conviennent au gros de la fable , elles ne se soutiennent point dans le détail , & que pour quelques circonstances qu'elles expliquent tellement quellement , il y en a un nombre infini dont elles ne rendent aucun compte. Pour toutes ces raisons , ils s'obstinent à rejeter ces sens mystiques. Et M. le Clerc , un de ceux qui ont écrit les derniers sur cette fable , dit , après l'avoir tournée de tous les sens , qu'il est impossible d'en ajuster toutes les particularitez ; & que c'est un labyrinthe d'où il ne paroît pas qu'on puisse se tirer , à moins que d'avoir le fil d'Ariadne. *Ex omnibus ejus ambagibus expedire nos non posse videmur , sine filo quopiam Ariadnes.*

Notes sur
Hésiode.

Pour moy , si j'ose dire ce que j'en pense , il me paroît que le fruit le plus naturel qu'on puisse recueillir de la considération de cette fable , c'est de se bien convaincre , à la honte de l'amour-propre , du goût inconcevable que l'esprit humain a pour les chimères. En effet , n'est-il pas surprenant que ceux d'entre les hommes qui ont surpassé tous les autres par la beauté de leur génie , aient cru orner considérablement leurs écrits , s'ils les remplissoient de ces sortes de visions ? Et n'est-il pas plus étonnant encore , que tous les autres hommes y aient couru avec empressement , les aient lûes avec avidité , & les aient reçues avec une admiration qui a passé d'eux jusqu'à nous , & s'est perpétuée de siècle en siècle ? Il y auroit de la témérité à soutenir que tout le genre humain s'est trompé , en prenant pour des beautés ce qui n'en estoit pas ; mais il semble aussi , toutes réflexions faites , qu'on soit du moins autorisé à dire que les hommes sont bien à plaindre , s'il faut que

la vérité , pour leur plaire , leur soit présentée avec de pareils embellissements.

DISSERTATION

Sur l'origine du culte que les Egyptiens rendoient aux animaux.

Par M. l'Abbé BANIER.

21. d'Avril
1716.

O N a regardé de tout temps l'Egypte comme le théâtre de l'idolatrie la plus grossière & la plus ridicule. Rendre à des animaux & à de vils insectes un culte religieux, les placer au milieu des temples, les nourrir avec soin, punir de mort ceux qui leur ôtoient la vie, les embaumer, & leur destiner des tombeaux publics, ce sont des excès qu'on a toujours reprochez aux Egyptiens, & qui estoient devenus autrefois parmi les Grecs & les Romains, le sujet ordinaire des plus piquantes satires. Je n'ay garde de fatiguer ici l'attention de ceux qui me font l'honneur de m'écouter, par l'étagage fastueux de toutes les autoritez qui pourroient prouver une vérité si connue : *Quis nescit*, dit Juvenal à un de ses amis, *qualia demens Ægyptus portenta colat ; crocodilon adorat*, & le reste, que M. Despréaux a ainsi imité :

*Jamais l'homme, dis-moy, vit-il la bête folle
Sacrifier à l'homme, adorer son idole,
Luy venir comme au Dieu des saisons & des vents,
Demander à genoux la pluie ou le beau temps !
Non, mais cent fois la bête a vû l'homme hypocondre,
Adorer le métal que luy-même il fit fondre ;*

*A vû dans un pays les timides mortels
Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels ;
Et sur les bords du Nil les peuples imbéciles ,
L'encensoir à la main chercher les crocodiles.*

A Juvenal on pourroit joindre Virgile , Martial , & sur-tout Lucien , qui déploye en cent endroits de ses dialogues , les railleries les plus fines contre les superstitions des Egyptiens : S'il n'y avoit que des Poètes & des Auteurs satiriques qui eussent insulté ce peuple là-dessus , on pourroit croire qu'ils n'auroient songé , même aux dépens de la vérité , qu'à les rendre ridicules ; mais les plus graves auteurs , historiens & philosophes sont en cela d'accord avec eux. Hérodote , Diodore de Sicile , Strabon , Plutarque , & plusieurs autres , ne nous laissent aucun lieu d'en douter ; & quand leurs témoignages ne seroient pas aussi formels qu'ils le sont , des urnes arrivées depuis quelque temps du grand Caire , & ouvertes dans cette Académie , où l'on a découvert les os de quelques oiseaux embaumez & consacrez par-là à la superstition Egyptienne , les rendroient incontestables ; & nous avons vû avec plaisir , que si les témoignages des auteurs que je viens de citer , ont servi à éclaircir le monument , le monument lui-même a servi à son tour à confirmer ce que les auteurs anciens rapportent sur ce sujet.

Mais , d'un autre côté , on ne trouve parmi les anciens aucun peuple , ni plus sage , ni plus éclairé que les Egyptiens. Les Grecs & les Romains , qui regardoient comme barbare tout ce qui n'estoit pas né à Rome ou à Athenes , les ont exceptez d'une regle si injuste ; & leurs meilleurs auteurs sont remplis des éloges qu'ils donnent à leur politesse & à leur sçavoir. Ne sçait-on pas par leur propre aveu , que c'est d'Egypte qu'ils avoient reçu la connoissance des arts , en même temps que les mysteres de leur religion ; & que leurs plus grands hommes , Orphée , Homère , Pythagore , Platon & tant d'autres , y avoient esté

puiser ces belles connoissances dont ils ont dans la suite orné leurs ouvrages.

Je n'entreprends pas de concilier ici des idées si contraires; ce n'est pas là sans doute la première fois que les hommes ont donné en même temps dans des excès opposez. Je ne veux pas même faire l'apologie des Egyptiens aux dépens des Grecs & des Romains, à qui on pourroit reprocher des excès aussi monstrueux, ni leur dire avec saint Clément d'Alexandrie, qu'ils avoient mauvaise grace de se moquer des autres peuples, eux qui adoroient des fourmis, & qui couvroient cette superstition du voile d'une fable aussi impie que ridicule. Je veux seulement examiner des autoritez, qui ne sont pas si décisives qu'on le pense. Défions-nous d'abord des auteurs que je viens de nommer; les Grecs & les Romains n'estoient pas toujours bien instruits des mystères Egyptiens, que les prêtres leur cachotent comme à des profanes, que la seule curiosité conduisoit dans leur pays; & ils ne sont peut-être pas plus croyables sur l'article dont il s'agit, qu'au sujet des Juifs qu'ils accusoient d'adorer le pourceau, dont ils s'abstenoient par leur Loy de manger la chair; & de rendre leurs respects à la tête d'un âne, dont, selon eux, ils gardoient dans le sanctuaire de leur temple la figure en or massif.

Petron.
Voyez Joséphe
contre Apion, Ta-
cite, Plutar-
que, Suidas,
&c.

Judæus licet & porcinum numen adoret,

Et cilli summas advocet auriculas.

Tâchons de pénétrer dans les sanctuaires Egyptiens, & voyons si nous ne pourrons pas découvrir les mystères de leur religion. D'abord la figure d'Harpocrate qu'on y voyoit avec le doigt sur la bouche, semble nous avertir qu'on y renfermoit des mystères qu'il n'estoit pas permis à tout le monde de pénétrer; & je commence à soupçonner dès-là, que le culte qu'on y rendoit aux animaux, n'estoit ni si grossier, ni si ridicule qu'on se l'est toujours imaginé. Je prétends même faire voir qu'il estoit une suite nécessaire des principes de leur théologie.

Au commencement les hommes n'adorèrent qu'un seul Dieu, éternel, tout puissant. Noë tâcha de conserver dans sa famille le culte que ses peres luy avoient rendu ; mais il fut bientôt altéré, sur-tout dans les descendants de Cham. Ces enfants addonnés à toutes les passions, virent bientôt s'affoiblir en eux l'idée pure de la divinité, & ils commencèrent à l'attacher à des objets sensibles ; ils adressèrent d'abord leurs premiers hommages à ce qui parut le plus parfait & le plus utile à leurs yeux : & il est aisé de juger par ces deux caractères, que le soleil fut le premier objet de leur superstition. Du culte du soleil on passa à celui des autres astres, sur-tout des planetes, dont les mouvements & les influences estoient plus sensibles ; en un mot, on adora bientôt toute la *milice* du ciel, comme le reprochent Moïse & les Prophetes aux nations idolâtres. De l'adoration des astres, on vint à celle des éléments, des fleuves, des montagnes. Enfin, on regarda la Nature elle-même, & le monde entier, comme une divinité. Les Assyriens l'honorèrent sous le nom de Bélus ; les Arcadiens sous celui de Pan ; & les Egyptiens, sans parler des autres, sous celui d'Ammon : & comme si le monde avoit esté trop grand pour estre gouverné par une seule divinité, on en assigna chaque partie à un Dieu particulier, afin qu'il eût plus de loisir & moins de peine à la gouverner. Ainsi fut honorée la Nature en détail : la Terre sous les noms de Rhéa & de Cybèle ; le Feu sous ceux de Vulcain & de Vesta ; l'Eau sous ceux de Neptune & de Thétis ; ainsi des autres. Lorsqu'on a fait le premier pas dans les ténèbres, on ne fait plus que s'égarer à mesure qu'on avance. Aussi voyons-nous que la superstition & l'idolâtrie furent portées à des excès qui font horreur ; tout fut divinisé : & sans parler ici du culte qu'on rendit à des hommes fouillez de crimes, les Egyptiens, dont il est ici question, estoient particulièrement accusez d'avoir poussé la superstition jusqu'à honorer les animaux & les insectes. Mais de quelle nature estoit le culte qu'ils leur rendoient ?

Les regardoient-ils comme des divinitez ? C'est ce que les anciens n'ont pas assez développé. Ils se sont contentez de les tourner en ridicule , sans se donner la peine d'examiner à fond leur théologie sur ce sujet. Strabon dit seulement qu'il y avoit des animaux dont le culte estoit reçu dans toute l'Egypte , tels qu'estoient le bœuf , le chien , l'épervier & l'ibis ; & qu'il y en avoit d'autres qui n'estoient l'objet de la superstition que de quelques villes particulières. Ainsi les Saïtes & les Thébains adoroient les brebis , ceux de Lycopolis , le loup ; les habitants d'Hermopolis , le singe. Hérodote adjoûte que pendant qu'un peuple élevoit une espèce d'animaux sur ses autels , ses voisins les avoient en abomination. Ainsi les Mendesiens , qui honoroient les boucs , leur immoloient des brebis , pendant que ceux de Thèbes qui adoroient Jupiter-Ammon sous la figure d'un béliet , luy offroient des boucs en sacrifice ; de-là les guerres continuelles d'une ville contre une autre , effet de la politique d'un de leurs Rois , qui chercha à les amuser par des guerres de religion , pour leur ôter le temps & les moyens de conspirer contre l'Etat. Diodore de Sicile , qui ne s'est pas contenté de nous apprendre l'histoire du culte dont nous parlons , a tâché d'en rendre plusieurs raisons , la plupart fabuleuses. La plus spécieuse est celle de l'utilité qu'on retiroit des animaux. Hérodote l'avoit touchée avant luy , lorsque parlant de la vénération particulière que les Egyptiens avoient pour l'ibis , il adjoûte que c'estoit à cause qu'au printemps il sortoit d'Arabie une infinité de serpents aîlez qui venoient fondre en Egypte , où ils auroient commis beaucoup de ravages sans ces oiseaux qui les détruisoient. Cicéron est du même avis qu'Hérodote : ^a *Les Egyptiens , dit-il , dont on se mocque tant , n'ont cependant rendu des honneurs aux animaux , qu'à proportion de l'utilité qu'ils en tiroient , & s'ils ont consacré l'Ibis , c'est parce qu'il*

Diod. lib. I.

Loco cit.

^a Ipsi qui irridentur Aegyptii , nullam belluam nisi ob aliquam utilitatem quam ex ea caperent , consecraverunt Ibes maximam vim serpentium conficiunt. Possum de ichneumonum utilitate , de crocodilorum , de felium dicere ; sed nolo esse longus. *Cic. tib. I. de Nat. Deor.*

détruisoit

détruisoit les serpents. Je pourrois m'estendre de mesme sur les avantages qu'ils recevoient de l'ichneumon , des crocodiles & des chats , mais je ne veux pas estre trop long sur ce sujet.

Je croirois assez volontiers que cette raison , si souvent répétée par les anciens , a esté cause du progrès que fit en Egypte le culte des animaux ; mais je ne crois pas qu'elle luy ait donné naissance. Je sçais bien , à la vérité , que la reconnoissance & la crainte ont introduit plusieurs Dieux dans le monde ; je ne disconviens pas aussi des grandes utilitez qu'on retire de plusieurs animaux , & je n'ignore pas jusqu'à quel détail est descendu sur ce sujet Gérard Vossius dans son traité de l'idolatrie ; mais cette seule raison auroit-elle suffi pour ériger des monstres & de vils insectes en autant de Divinitez ? N'attribuons pas à un peuple sçavant & cultivé , des excès dont il ne fut jamais capable. Tout culte n'est pas un culte religieux , & encore moins une vraie adoration ; & tout ce qui est placé dans les temples pour estre l'objet de la vénération publique , n'est pas au rang des Dieux. Cela estant , je crois que le culte ques les Prestres Egyptiens rendoient aux animaux , estoit purement relatif , & qu'il se terminoit aux Dieux dont ils estoient les symboles.

Mais , pour faire voir que je n'avance pas cette proposition sans fondement , je vais la prouver par des témoignages incontestables. Tout le monde sçait que le bœuf estoit parmy les Egyptiens , le symbole d'Osiris & d'Isis , & que ces deux Divinitez n'estoient elles mesmes que le soleil & la lune. De là le culte des bœufs Mnévis & Apis , dont le premier estoit consacré au soleil , & l'autre à la lune , comme nous l'apprenons de Porphyre , d'Elie & de plusieurs autres auteurs. Hérodote , parlant du culte que les Mendésiens rendoient à Pan , dit qu'on le représentoit sous la figure d'un bouc , pour des raisons mystérieuses , quoy qu'on sçût bien qu'il estoit semblable aux autres Dieux. Diodore de Sicile découvre ce mystère , qu'Hérodote n'avoit pas apparemment voulu développer ; c'est , dit-il , que

par le fymbole de cet animal , ce peuple adoroit le principe de la fécondité de toute la Nature , qui estoit représentée par le Dieu Pan. Voilà donc déjà Isis & Osiris , & la Nature sous le nom du Dieu Pan , & non pas les bœufs & les boucs , qui estoient les véritables objets où le rapportoit le culte des habitants de Memphis , d'Héliopolis & de Mendès.

De Ifide.

In Æneïd.

*Animad.
adv. gentes.*

L. 2.

L. 1.

Plutarque remarque judicieusement que la vigilance ordinaire aux chiens , donna lieu de les consacrer au plus rusé & au plus vigilant de tous les Dieux ; ou , ce qui revient au même , on ne peignoit Mercure avec une teste de chien , comme le dit Servius , que parce qu'il n'y a point d'animal plus vigilant : *Ideo Mercurius capite canino pingitur , quia nihil est cane sagacius.* Et l'on voit bien , par cet exemple , la véritable raison du grand dogme de la Théologie Egyptienne au sujet de la consécration des animaux , & que ce n'estoit pas à eux , mais aux Dieux dont ils estoient les symboles , que se terminoit le culte dont nous parlons. Aussi voyons-nous de même que les habitants de la Troade , qui avoient les rats en singulière vénération , pour avoir rongé les cordes des arcs de leurs ennemis , en rapportoient tout l'honneur à Apollon Sminthien , qui les avoit envoyez ; comme nous l'apprenons de saint Clément d'Alexandrie. Enfin , pour ménager des citations qui ne diroient que la même chose , il me semble qu'Hérodote doit décider le fait , par une distinction qu'il apporte , lorsqu'il dit que les Egyptiens offroient leurs vœux aux animaux sacrez , en adressant leurs prières aux Dieux à qui ils estoient consacrez ; & si l'on veut sçavoir quels estoient ces vœux qu'on offroit aux animaux , ce même auteur nous l'apprend , en disant , que c'estoit une somme d'argent qu'on leur donnoit pour leur nourriture. Diodore de Sicile dit la même chose ; les Egyptiens , dit-il , offroient aux Dieux des vœux pour la guérison de leurs enfants malades , & lorsqu'ils estoient hors de danger , ils les conduisoient dans le temple , où leur ayant coupé les cheveux , ils les mettoient

dans une balance avec une somme d'argent de même poids, qu'ils donnoient à ceux qui avoient soin de nourrir les animaux sacrez. De là, sans doute, pour le dire en passant, est venue cette pièce de monnoye qu'on a trouvée dans la patte embaumée d'un singe, qu'on voit dans le curieux Cabinet de M. Foucault. C'estoit l'offrande de quelque convalescent, qui, n'ayant pas trouvé l'administrateur du temple, le plaça dans la patte de cet animal. Lucain a donc raison, lorsqu'après s'être moqué des Egyptiens qui servirent, dit-il, plusieurs de leurs Dieux sur la table de César, il adjointe que *Pharf. l. 19.* les Prestres interrogez par ce Prince sur le culte des animaux, luy en rendirent des raisons mystérieuses, & lui firent entendre qu'ils honoroient en eux les Divinitez dont ils estoient les symboles. En un mot les prières s'adressoient aux Dieux, & les offrandes estoient destinées à nourrir les animaux sacrez.

Mais pourquoi, me demandera-t-on, avoir choisi des animaux pour représenter les Dieux? & qu'elle fut la raison de la préférence qu'on donna à quelques-uns sur les autres? Plutarque répond en général, que c'est à cause du rapport qu'ont quelques-uns de ces animaux avec la Divinité; car, dit-il, l'image de Dieu éclate en eux, comme celle du soleil dans les gouttes d'eau qui sont frappées de ses rayons. Ainsi le crocodile n'ayant point de langue est considéré comme le symbole de la Divinité, qui, sans proférer aucune parole, nous imprime les loix de la sagesse & de l'équité dans le silence de nos cœurs. En effet, adjointe cet auteur, si toute la nature n'est elle-même qu'un miroir, dans lequel le soleil de la Divinité se peint avec ses différents attributs, cela n'est-il pas encore plus vrai des créatures animées, & y eut-il jamais de statue, quelque excellente qu'elle fût, qui représentât mieux l'estre souverain, que le moindre corps organisé.

A cette excellente raison de Plutarque, j'en joindray trois autres, que je tire de l'Astrologie, de l'Histoire, & de la Théologie des Egyptiens. Presque tous les peuples dans

tous les temps ont représenté la sphère céleste ; & sur-tout les signes du Zodiaque , & quelques constellations sous la figure de différents animaux ; & sans parler ici des autres , Lucien nous l'apprend en particulier des Egyptiens. Ce peuple , dit-il , ayant partagé le ciel en douze parties , marqua chaque constellation par la figure de quelque animal. Voilà donc d'abord les signes du Zodiaque représentez par autant d'animaux substituez à la place des astres , qui furent , comme je l'ai dit , les premières Divinités du monde idolatre. Ce mesme auteur , entrant ensuite dans quelque détail , adjointe que les Egyptiens révéroient le bœuf Apis en mémoire du taureau céleste ; & que dans l'oracle qui luy estoit consacré , on tiroit les prédictions de la nature de ce signe. Les Africains , continuë-t-il , c'est-à-dire les Libyens , en usoient de mesme à l'égard du bélier , en mémoire de Jupiter Ammon.* Ceux qui connoissent les antiquitez du peuple dont je parle , sçavent bien que leur plus ancienne maniere d'écrire & de représenter leurs idées estoit hiéroglyphique ; Lucain s'en exprime ainsi :

Pharf. l. 3.

*Nondum flumineas Memphis contexere biblos
Noverat , & saxis tantum volucresque , feræque ,
Sculptaque servabant magicas animalia linguas.*

Præp. Evang.
l. 1.

L. 1.
Strom. l. 5.

Sanchoniathon , dans Eusèbe , dit que cette manière d'écrire leur avoit esté enseignée par l'ancien Taaut ou Mercure , que Diodore de Sicile dit avoir esté contemporain d'Osiris ; & saint Clément d'Alexandrie nous apprend qu'elle estoit spécialement destinée à l'Astronomie ; & il apporte pour exemple le soleil qu'on représentoit sous la figure d'un *escargot* , & l'obliquité du Zodiaque qui estoit marquée par les replis d'un serpent. C'estoient donc les Dieux célestes qu'on ado-

* On peut consulter le Pere Kirker sur les autres animaux de la sphère des Egyptiens , qui représentoient les Divinités de cet ancien peuple. Voyez la deuxième partie du 2. tome de son *Oedipe* , pag. 160. & suivantes.

roit sous les symboles des animaux qui les représentoient. Je sçais bien que les peuples ne portoient pas toujours leur vûe dans le ciel, pour y adorer ces premiers Dieux que l'idolatrie avoit introduits, & que leur culte se terminoit souvent aux symboles mesmes; que c'estoit à eux qu'on demandoit la guérison des malades. Mais ce n'est pas de la religion du peuple qu'il est ici question; c'est de celle des Prestres & des Sages d'Egypte; & je ne crois pas qu'il y eût de religion dans le monde qui fût exempte de reproche, si l'on n'avoit égard qu'aux pratiques populaires, qui ne sont souvent qu'une ridicule & grossière superstition.

Je tire la seconde raison de l'histoire ancienne d'Egypte, de laquelle on apprenoit que les Dieux-poursuivis autrefois par Typhon, s'estoient cachez sous les figures de différents animaux. Rien sans doute n'estoit plus propre à fonder le culte dont nous parlons que cette tradition; & on estoit obligé d'avoir pour les animaux beaucoup de respect, de peur de violer l'asyle sacré de la Divinité. La seule objection qu'on puisse me faire sur cette conjecture, est que cette fable est Grecque, & que ce n'est que des auteurs Grecs & Latins que nous l'avons apprise. Mais, sans dire icy que la plupart des fables de ces deux peuples venoient d'Egypte, & qu'en particulier celle du combat des Géants, n'est qu'une tradition défigurée de l'histoire de Typhon & d'Osiris, ne voit-on pas en Egypte des monuments élevez à ce sujet, plus anciens que les fables des Grecs? Des villes fondées, un culte public établi en l'honneur des mesmes animaux, dont on nous dit que ces Dieux avoient pris les figures? Car, enfin, si Ovide raconte que Jupiter avoit pris la forme d'un béliet :

*Ovid. Diez.
Manilius.*

Duxque gregis fit Jupiter; unde recurvis

Nunc quoque formatus Libys est cum cornibus Ammon.

*Ovid. met.
l. 5.*

Ne l'adoroit-on pas sous cette figure dans le temple fameux qu'il avoit dans la Libye? Que Diane s'estoit revestue de celle d'une chatte: *sele soror Phæbi*; la ville de Bubaste

dont le nom, selon Stephanus, estoit celui de cette Déesse, & dans laquelle on avoit pour les chats un respect religieux, n'est-elle pas un monument authentique de cette tradition ? Que Bacchus, ou selon d'autres, Pan, prit celle d'un bouc : *proles Semeleia caprâ* ; la ville de Mendès n'en rendoit-elle pas un témoignage assuré ? Que Junon ou Isis s'estoit revêtue de celle d'une vache : *niveâ Saturnia vaccâ* ; n'estoit-elle pas honorée à Memphis sous le symbole de cet animal : Que Venus s'estoit cachée sous les écailles d'un poisson : *pisce Venus latuit* ; les Syriens ne s'abstenoient-ils pas pour cette raison de manger du poisson ? Que Mercure avoit pris la figure d'un ibis : *Cyllenius ibidis alis* ; ignore-t-on le culte que les Egyptiens rendoient à cet oiseau ? Croirons-nous que leurs Prestres apprirent des Grecs cette fable & le culte dont elle estoit le fondement, & qu'ils formèrent sur leurs idées le système de leur religion, & donnèrent à leurs villes des noms conformes aux circonstances de cette fable ? Ou plustost n'est-ce pas de ces anciennes villes que les Grecs & les Romains rapportèrent leur religion & leurs fables ?

Morte car-
rent animæ,
semperque
piore reli-
fede, novis
habitant do-
mibus, vi-
vantque re-
ceptæ. Ovid.
Met. l. 15.

* Vie de
Pythagore.

La troisieme raison, qui est une suite de l'autre, est tirée de la doctrine de la Métempsychose, ou de cette circulation éternelle des ames dans différents corps. Il n'est pas nécessaire de s'étendre icy sur l'origine de ce dogme. Pythagore l'enseigna dans la Grèce & l'Italie vers la 62^e. Olympiade & les suivantes. Mais soit qu'il la débitât dans le sens naturel, ou, comme l'a ingénieusement pensé * M. Dacier, dans un sens moral & allégorique, il est sûr qu'il n'en estoit pas l'inventeur ; il l'avoit luy-mesme apprise des Prestres Egyptiens, parmi lesquels, si nous en croyons Diogène Laërce, il demeura long-temps pour s'instruire de leurs dogmes & de leurs mystères. Hérodote ne laisse aucun lieu de douter de ce que je dis. » Les Egyptiens, dit cet Historien, » sont les premiers qui ont enseigné que l'ame de l'homme est » immortelle ; qu'après la mort elle passe successivement dans » les corps des animaux terrestres, aquatiques & aériens, d'où » elle revient animer le corps de l'homme ; & qu'elle achève

Herod. l. 2.

ce circuit en trois mille ans. Il y a, adjoint-il, des Grecs qui ont débité ce dogme, comme s'il eût été à eux en propre. J'en sçais les noms, & je ne veux pas les nommer. » Il est donc certain que cette doctrine étoit originaire d'Égypte, & elle avoit deux grands avantages. Le premier étoit de servir de fondement au dogme de l'immortalité de l'ame. Le second est, qu'en enseignant que l'ame passoit en d'autres corps nobles ou méprisables suivant le mérite des actions, on rendoit le vice odieux & la vertu aimable. Mais aussi elle conduisoit naturellement au respect & au culte qu'on rendit dans la suite aux animaux, puisqu'elle apprenoit à le regarder comme les domiciles de ceux pour qui on avoit eu le plus de considération pendant leur vie, & dont l'État avoit souvent reçu les plus grands biens.

Telles étoient les raisons qui portèrent les Egyptiens à accorder un culte, & à rendre des respects aux animaux : mais un culte subordonné, pour ainsi dire, un culte relatif, dont les animaux eux mêmes n'étoient pas la fin, puisqu'il se rapportoit aux Dieux mêmes, toujours respectables jusques dans les symboles les plus vils.

Ce seroit icy le lieu de chercher les commencements d'une pratique dont je viens de découvrir les véritables fondements ; mais je crois qu'on ne s'attend pas à une époque précise d'une superstition si ancienne. Les voyageurs qui nous envoient de ce pays-là des urnes & des momies, ne nous apprennent rien sur l'antiquité de leurs tombeaux ; & leurs recherches les plus exactes ne leur font découvrir aucune date. Plutarque, Diodore de Sicile, & Hérodote même sont des auteurs modernes, par rapport à un usage si ancien, & ils se trouvent trop éloignés des temps où il a commencé, pour pouvoir nous en rien dire de certain ; d'ailleurs les premiers temps qui suivirent le déluge, & auxquels on doit rapporter la transmigration des enfants de Noé en Égypte, sont des siècles absolument inconnus aux Grecs & aux Romains.

Ceux des modernes , qui , sur les fragments des anciens , ont le mieux débrouillé le cahos des Dynasties d'Egypte , & qui ont rejeté comme de vaines chimères ces temps infinis qu'on donnoit au regne des Dieux & des demi-Dieux , conviennent que Cham & Mefraïm son fils eurent pour partage l'Egypte , que l'Ecriture appelle à tout propos la terre de Mefraïm ; qu'ils y régnèrent l'un & l'autre ; que Mefraïm fit placer son pere après sa mort au rang de Dieux , & qu'il se rendit lui-mesme si agréable à son peuple , qu'il reçût à son tour les honneurs divins. Ce prince est le mesme que Ménès , & celui-cy est Osiris , comme je le feray voir dans une autre dissertation. Or tout le monde sçait qu'Osiris estoit la grande divinité d'Egypte , que le bœuf en estoit le symbole , & estoit devenu par là l'objet de la vénération de cet ancien peuple. Le culte qu'il rendit aux animaux , est donc aussi ancien que celui d'Osiris ; mais pour dire quelque chose de plus précis , il est sûr du moins qu'il estoit établi dans toute l'Egypte , dès le temps que les Israélites y estoient captifs , ce qui marque une grande ancienneté , puisqu'un système de religion ne s'établit qu'avec beaucoup de temps dans un vaste pays. Ce qui se passa entre Moïse & Pharaon ne laisse aucun lieu de douter de ce que j'avance. Ce prince , pour estre délivré des fléaux dont Dieu le chastioit , exhorte Moïse à l'en délivrer par ses prières , & luy permet de sacrifier à sa manière au Dieu d'Israël. La chose n'est pas possible , luy dit Moïse , nous n'oserions entreprendre d'offrir en présence des Egyptiens , des victimes pour lesquelles ils ont tant de vénération ; nos sacrifices leur paroïtroient abominables , & ils nous lapideroient. Permettez-nous plutôt d'aller dans le désert sacrifier selon nos usages :

Et ait Moyses : non potest ita fieri , abominationes enim Ægyptiorum immolabimus Domino Deo nostro : quod si machaverimus ea quæ colunt Ægyptii coram eis , lapidibus nos obruent.

Il est bon mesme de remarquer icy que le Législateur Hébreu ,

Exod. 8. v.
26.

Hébreu , ne semble avoir donné un si grand nombre de préceptes aux Juifs , que pour les opposer aux pratiques impies des E'gyptiens ; & sans entrer icy dans un détail qui m'écarteroit trop de mon sujet , le sçavant Maimonides remarque , que si Moÿse prescrit aux Juifs d'immoler trois sortes de victimes , des béliers , des bœufs & des boucs , c'estoit pour leur rendre abominable le culte que les Thébains , les Memphites & les Mendésiens rendoient à ces animaux. Aussi Manéthon assure que Moÿse prit en tout le contrepied des Prestres d'E'gypte , ordonnant à son peuple de manger de la chair des animaux , pour lesquels les E'gyptiens avoient plus de vénération. Tacite luy-mesme n'ignoroit pas cette vérité , puisqu'il dit en parlant des Juifs : *Cæsus aries velut in contumeliam Ammonis : bos quoque immolatur , quem Ægypti Apim colunt.*

More Ne-
vochim. p. 3.
c. 46.

Joseph. l. 1.
cont. Apion

Tacit. hist
l. 5.

Cependant , avec ces sages précautions , Moÿse ne put empêcher que les Hébreux ne prissent en E'gypte le grand penchant qu'ils eurent dans la suite à l'idolatrie des animaux ; le veau d'or d'Aaron , & ceux de Jéroboam , furent faits sur le modèle & à l'imitation du bœuf Apis. Philon Juif le dit formellement , & après luy saint Jérôme ; * sur quoy il est bon de remarquer , que lorsque Moÿse parlant du veau d'or d'Aaron dit , *formavit aurum cum stilo* , il veut nous faire entendre que ce Grand-Prestre grava sur son idole , les marques qui devoient distinguer le bœuf Apis des autres bœufs. Philon observe mesme , que la feste que les Israélites célébroient à la dédicace de cette idole , & dans laquelle après un festin solennel ils se mirent à danser , *Sedit populus ut manducaret & biberet ; & surrexit ut luderet* , estoit semblable à celle que les E'gyptiens célébroient en l'honneur du Dieu Apis , & dans laquelle , au rapport de Suidas , ils faisoient des festins , & passaient le temps à se réjouir , après avoir

Hérodote
l'appelle un
veau :
ὁ περὶ τοῦ Ἀπί-
δος βόσκοντος.
lib. 2.
Hieronymus
in Oseam.

Exod. 32.

* Videtur mihi idcirco & populus Israël in solitudine fecisse sibi caput vituli quod coleret ; & Jeroboam filius Nabath vitulos aureos fabricatus , ut quod in Ægypto dicerant , Ἀπὶ , & Μωϋσιν , qui sub figura boum coluntur , esse deos , hoc in sua superstitione servarent.

trouvé le Dieu qu'ils cherchoient. Voilà donc le culte des animaux établi en Egypte dès le temps de Moyse , c'est tout ce qu'on peut dire de plus précis. Ce qui a précédé dans l'histoire d'E'gypte , par rapport à l'époque que nous cherchons , le séjour des Israélites , se perd dans une obscurité antiquité , & ne laisse à ceux qui seroient tentés d'y faire de nouvelles découvertes , que l'étalage d'une érudition inutile , & des conjectures sans fondement.

H I S T O I R E D U C U L T E D' A D O N I S.

Par M. l'Abbé BANIER.

14. de Décembre
1717.

LA Fable d'Adonis , historique dans son origine , se trouve dans la suite mêlée avec la philosophie & la religion des Païens , & c'est ce qui en fait l'obscurité. On est surpris en effet , en lisant les anciens , de voir qu'après nous avoir légèrement instruits de ses fondements , ils se rabattent tout à coup sur des allégories , où l'Astronomie & la Théologie entrent tour à tour. D'un autre côté les Poètes ayant mieux aimé travailler sur les annales galantes de Syrie , que sur le fond d'une histoire dont la recherche les auroit gênés , n'ont songé qu'à saisir le roman des amours d'Adonis avec Vénus ; & badinant tantôt sur une galanterie , qui leur fournissoit des idées riantes ; ou décrivant d'une manière ingénieuse le deuil de cette Déesse à la perte de son amant , ils ont entièrement négligé le rapport que ce sujet pouvoit avoir avec l'histoire.

Si , à leur exemple , je cherchois à amuser l'assemblée par les idées qu'un tel sujet peut fournir , je ferois voir le jeune Adonis sortant du fond de l'Arabie , où sa mere fugitive l'avoit mis au monde , pour venir à la Cour de Byblos , dont

il fit d'abord tout l'ornement. On verroit Vénus elle-même le préférer, non seulement à tous les autres mortels, mais aux Dieux mêmes, & abandonner pour le voir le séjour de Cythère, d'Amathonte & de Paphos; Mars jaloux de la préférence que la tendre Déesse avoit donnée à ce jeune prince, implorer pour se venger le secours de Diane, & cette Déesse pour plaire au Dieu de la guerre, dresser des embûches dans les bois où Adonis alloit à la chasse. Je m'étendrois sur l'affliction de Vénus, & j'exprimerois toute sa douleur au moment qu'elle apprit qu'il avoit été la victime de la jalousie de son rival :

*Theocrit.
Ovid. Hygi-
nus, Bion,
&c.*

*Pariterque sinus, pariterque capillos
Rupit, & indignis percussit pectora palmis.*

*Ovid. Met.
l. 10.*

Je représenterois ensuite ce jeune prince descendant aux enfers, où il inspira de l'amour à Proserpine, qui refusa de le rendre aux ordres réitérés de Jupiter; le pere des Dieux embarrassé d'une affaire si délicate, s'en remettre à la décision de Calliope, qui crut contenter les deux Déeses, en le leur rendant alternativement; & les Heures députées dans le royaume de Pluton, le ramener triomphant sur la terre. Mais la considération que je dois à une Compagnie respectable, m'oblige à préférer les découvertes que l'histoire me fournit, aux amusantes bagatelles dont les Poètes l'ont ornée. D'ailleurs mon dessein n'est pas de traiter aujourd'hui l'histoire de ce prince; & je me borne au culte qui luy fut rendu par différents peuples. J'espère cependant trouver, dans les raisons historiques que je rendray des cérémonies de ses festes, le fondement des principales circonstances de sa vie.

Les engagements de l'hymen, que Vénus Astarté avoit contracté avec Adonis, n'avoient pas ralenti la passion de ces deux époux, & ils jouissoient dans le mariage de toutes les douceurs de l'amour, lorsqu'un accident imprévu jeta la consternation dans toute la Syrie où ils regnoient. Adonis aimoit passionnément la chasse; & un jour qu'il estoit

dans les forêts du mont Liban, un sanglier le bleffa à l'aîne. On vint aussi-tost porter à Vénus la nouvelle de la mort de ce prince. Rien ne peut égaler l'affliction qu'elle en conçut. Elle fit retentir toute la ville de ses gémissements, & tout le royaume en prit le deuil. Pour rendre immortelle la mémoire de ce jeune prince, & adoucir en quelque sorte l'affliction de la Reine, on établit à l'honneur d'Adonis un culte & des festes solennelles. C'estoit la ressource ordinaire des flatteurs, & l'antiquité doit presque tous ses Dieux au soin qu'on a eus d'honorer les morts pour plaire aux vivants.

De dea Syria.

Il y avoit, au rapport de Lucien, un fleuve près de Byblos, qui portoit le nom d'Adonis. Ce fut là sans doute qu'on lava la playe de ce prince; & comme l'eau en devenoit rouge tous les ans par les sables que le vent y pouffoit du mont Liban dans cette saison de l'année, comme Lucien l'apprit d'un habitant du pays, on voulut bien croire que c'estoit le sang d'Adonis qui causoit ce changement, & on prit iustement ce temps-là pour célébrer ses festes. Toute la ville commençoit d'abord à prendre le deuil, & à donner des marques publiques de douleur & d'affliction; on n'entendoit de tous costez que pleurs & gémissements; les femmes qui estoient les ministres de ce culte, estoient obligées de se raser la teste, & de se battre la poitrine en courant par les ruës; & l'impie superstition obligeoit celles qui refusoient d'assister à cette cérémonie, à se prostituer pendant un jour, pour employer au culte du nouveau Dieu, l'argent qu'elles gagnoient à cet infame commerce. Au dernier jour de la feste, le deuil se changeoit en joye, & chacun se réjouissoit, comme si Adonis estoit ressuscité. La première partie de cette solemnité s'appelloit *ἀφανισμός*, pendant laquelle on pleuroit le prince mort; & la deuxième, *εὐγεσις*, le retour, où la joye succédoit à la tristesse.

Lucian. l. cit.

Cette cérémonie estoit continuée pendant huit jours, & elle estoit célébrée en mesme temps dans la basse Egypte.

Lucien remarque à ce sujet une chose fort singulière, & dont il a esté luy mesme le témoin. Les E'gyptiens expo-
soient sur la mer un panier d'osier, qui, estant poussé par
un vent favorable, arrivoit de luy-mesme sur les costes de
Phénicie, où les femmes de Byblos, qui l'attendoient avec
impatience, l'emportoient dans la ville; & c'estoit alors
que l'affliction publique finissoit, & la feste se terminoit
par les transports de joye qu'on faisoit éclater de tous costez.
*Simulatione luctûs peracta, dit Macrobe, celebratur lætitiæ
exordium.*

Cette circonstance n'a pas esté oubliée par les écrivains
sacrez; & c'est au rapport de Procope de Gaze & de saint
Cyrille, le sens qu'il faut donner à ce passage du prophete
Isaïe, où il est dit, *mittens per mare legatos, & in vasis
junceis per superficiem aquarum.* L'édition des Septante,
dont les interprètes estoient eux-mesmes à Alexandrie, &
qui devoient par conséquent estre bien informez de ce fait,
ne laisse aucun lieu d'en douter. Ils ajoutent mesme,
comme le remarque saint Cyrille, qu'il devoit y avoir dans
ce petit vaisseau, des lettres qu'ils appellent *ἐπιστολὰς Βυβλινὰς*,
par lesquelles les E'gyptiens exhortoient les Phéniciens à se
réjouir, parce qu'on avoit retrouvé le Dieu qu'on pleu-
roit. Disons icy en passant que cette ressemblance de la
feste d'Adonis, & de celle d'Osiris, célébrée en mesme
temps dans ces deux royaumes, a fait croire à quelques
anciens, & à de sçavants modernes, qu'ils n'estoient qu'une
mesme Divinité. Je ne nie pas que leur culte n'ait pû es-
tre confondu dans quelques cérémonies; mais je crois pou-
voir avancer icy, que quelque plausible que soient les
conjectures de Selden, que M. le Clerc a copié, quand
on examine la chose à fond, on apperçoit aisément dans
la vie & dans les festes de l'un & de l'autre de ces Dieux,
des circonstances qui en laissent entrevoir la différence. En
effet Osiris avoit esté tué en E'gypte par son frere Ty-
phon, de la manière que Diodore & Plutarque le racon-
tent; Adonis périt dans les forests du mont Liban. Le pre-

L. cit.

In Isa. c. 18.
In Is. l. 11.

Lucian.
Plutarch.
Selden,
de diis Syris.
M. le Clerc,
Bib. univ.
T. 3. Mar-
sham, &c.

L. 1.
De Iside.

mier fut mis au rang des Dieux , pour avoir appris à son peuple à cultiver la terre , & avoir signalé son regne par des conquêtes importantes ; le second ne dût son apothéose qu'aux soins d'une épouse passionnée. Dans la feste de l'un , on noyoit un bœuf avec cérémonie , & on ne se réjouissoit que lorsqu'on en avoit retrouvé un autre distingué par les mêmes marques : on ne voit rien de semblable dans le culte d'Adonis , & le bœuf ne fut jamais son symbole. Les festes du héros E'gyptien estoient célébrées par des prestres ; celles du prince de Byblos l'estoient par des femmes. Dans celles-cy on portoit des fleurs , des fruits & des représentations funébres , comme je le diray dans la suite ; ce n'estoit point là les cérémonies du culte d'Osiris. Mais un plus long parallèle m'éloigneroit trop de mon sujet ; une description abrégée de la feste d'Alexandrie , que Théocrite fait si élégamment , va m'y ramener , & servira en même temps à prouver sans réplique , la différence du culte de ces Divinitez.

Id. 15.

Ce Poète raconte que les dames de Syracuse s'embarquoient , pour aller à Alexandrie où cette solemnité les appelloit. En effet rien n'estoit si superbe que l'appareil de cette cérémonie. Arsinoé , sœur & femme de Ptolémée Philadelphie , portoit elle-même la statuë d'Adonis. Elle estoit accompagnée des femmes les plus considérables de la ville , qui tenoient à la main des corbeilles pleines de gâteaux , des boîtes de parfums , des fleurs & des branches d'arbres , & toutes sortes de fruits. La pompe estoit fermée par d'autres dames , qui portoit de riches tapis , sur lesquels estoient deux lits en broderie d'or & d'argent , l'un pour Vénus , & l'autre pour Adonis. On y voyoit la statuë de ce prince dans la fleur de sa jeunesse , avec une pâleur mortelle sur son visage , qui n'effaçoit pas les charmes qui l'avoient rendu si aimable , & qui faisoient encore l'objet de la jalousie des deux Déeses. Cette procession marchoit ainsi du côté de la mer , au bruit des trompettes & de toutes sortes d'instruments de musique , qui accompagnoient la voix

des musiciens, qui célébroient le retour de ce prince. Qu'on lise maintenant ce que l'antiquité nous a laissé des festes d'Osiris; & l'on jugera si elles estoient les mesmes que celles d'Adonis.

Mais il faut suivre le progrès du culte dont on vient de voir l'origine. Il s'étendit d'abord dans toute l'Assyrie. C'est Macrobe qui nous l'apprend. *Inspectâ religione Assyriorum, apud quos Veneris Archtidis, & Adonis maxima olim veneratio viguit.* Ammian Marcellin le dit en particulier de la ville d'Antioche. *Evenerat, dit-il, autem iisdem diebus, annuo cursu Adonia ritu veteri celebrari.* Et cet auteur nous fait voir en mesme temps, que les cérémonies qu'on pratiquoit dans cette ville, estoient les mesmes que celles des funérailles des personnes de considération; comparant la pompe funébre d'un jeune prince tué dans un combat, à celle de la feste d'Adonis, que les femmes célébroient avec tant de pleurs & de gémissements: *Circaque eum decem lectuli sternuntur, fragmenta vehentes hominum mortuorum, ac per dies septem; viri quidem omnes saltando & cantando tristitia quædam genera neniæ, regium juvenem lamentantes: fæminæ verò miserabili planctu, in primævo flore succisam spem gentis solitis fletibus conclamabant, ut lacrymare cultrices Veneris sæpe spectantur in solennibus Adonidis sacris.*

La Judée estoit trop voisine de l'Assyrie & de l'E'gypte, & les Juifs avoient trop de penchant aux superstitions étrangères, pour n'avoir pas à leur tour célébré le culte de cette fausse divinité. Le prophete Ezéchiel, dans l'un de ces divins transports, où Dieu luy révéloit les abominations d'Israël, vit près de la porte du temple, qui regardoit du costé du Septentrion, des femmes assises qui pleuroient Thammuz. Les interprètes sont partagez sur la signification de ce mot, qui est traduit dans la vulgate par celui d'Adonis, & ecce sedebant ibi mulieres plangentes Adonidem.

Philastrius a cru que Thammuz estoit un ancien Roy

L. 1.

L. 9. c. 22.

Les Septante le nomment Thammuz.
Ezechiel. 6.
8. v. 14.

Hæres. 23.

*More Nevo-
chim.*

d'Egypte , qui vivoit vers le temps de Moyse , & il semble le confondre avec le Thémosis dont parle Joséphe. Rabbi Kimchi prétend que Thammuz n'estoit qu'une idole dans laquelle on mettoit du plomb , qui , estant fondu par le feu d'un fourneau qui estoit caché dans son ventre , couloit ensuite de ses yeux comme des larmes. Rabbi Mosés raconte gravement sur la foy de la tradition des Rabbins , que Thammuz estoit un prestre des faux Dieux , qui prêchoit à un Roy de Chaldée le culte des astres ; que ce prince adonné à des superstitions plus grossières , ayant résolu de le faire mourir , toutes les images des planètes & des constellations estoient venues dans le temple de Babylone , se prosterner devant celle du Soleil , où après avoir pleuré toute la nuit , pour obtenir la vie de leur Prophete , elles s'en estoient envolées le lendemain matin dans les lieux où elles estoient honorées , & que c'estoit de-là qu'estoit venue la coûtume de pleurer Thammuz , pour imiter ces pitoyables planètes. Mais sans nous arrester à ces fables ridicules , qui sont si fort du goût des Rabbins , tenons-nous en à l'interprétation de saint Jérôme , & de quelques autres peres de l'Eglise , qui ont traduit le mot Thammuz par celui d'Adonis , & ont cru avec beaucoup de raison , que ces femmes de Judée pleuroient la mort de ce prince , & en célébroient la feste , à peu près comme les peuples voisins dont nous venons de parler. L'auteur de la chronique d'Alexandrie confirme ce sentiment , en traduisant le mesme mot par celui d'Adonis. Θάμμος ὅπερ ἐρμινεύει Ἀδωνίς.

De sçavoir maintenant pourquoy le Prophete nomme Adonis , Thammuz , c'est ce qu'il n'est pas aisé de deviner : je vais cependant en apporter deux raisons. La première est qu'Adonis ayant esté pris pour le soleil , comme je le feray voir plus bas , le texte sacré luy a donné le nom du mois où cet astre entrant dans le signe du Cancer , porte sur nostre hémisphère la chaleur avec la fécondité , ce qui arrive au mois de Juin , appelé Thammuz par les Hébreux. Et ce qui prouve que cette conjecture n'est pas sans fondement ,

dement, c'est que les astronomes Juifs nommoient l'entrée du soleil dans ce signe, *Tecupha Thammuz periodus*, *Thammuz*. La seconde est tirée de la tradition qui portoit qu'Adonis avoit esté tué au mois de Juin, ainsi que nous l'apprenons de saint Jérôme. Et c'est, selon ce sçavant Pere de l'Eglise, ce qui a fait donner ce nom au prince dont nous parlons : *Quia tamen mense Junio amasius Veneris pulcherrimus juvenis occisus, eundem Junium mensem eodem appellant nomine, & anniversariam ei celebrant solemnitatem*. Et cette raison me paroît la meilleure, parce que je suis persuadé que le fond des fables & des cérémonies de la religion païenne estoit presque toujours historique, & que les allégories ne sont venuës que dans la suite au secours de l'ignorance ou de l'avarice des prestres.

Comm. in
Ezech.

De la Syrie & de la Palestine; le culte d'Adonis passa dans la Perse, & ce peuple, au rapport d'Hésychius, nommoit cette divinité *Αἰώλας*. *Αἰώλας*, ὁ Ἀδωνίς καὶ Περσῶν. De là il pénétra jusques au nord de l'Asie, dont les peuples, si nous en croyons Ptolémée, adoroient Vénus, Mars, & Adonis, & célébroient leurs festes avec des pleurs & des gémissements. Les Mariandyniens, peuple de la Bithynie, eurent aussi quelque connoissance de la mesme Divinité, puisque selon Julius Pollux, ils avoient parmi eux un cantique qu'ils chantoient à son honneur & qu'ils nommoient *Αδωνισμαϊδὸς*. *Αδωνισμαϊδὸς*, *Μαριανδύνων γεωργῶν ᾠδὴ*. Ce fut Phénix, frere de Cadmus, qui conduisit une colonie dans cette contrée, où il porta la connoissance des Dieux de Phénicie; & leur culte pénétra de là aux extrémités de l'Asie mineure dont ces peuples faisoient une partie. Le nom de ce cantique, que les payfans eux-mêmes chantoient à la campagne, en est une preuve; & il y a apparence, comme le remarque Bochart, qu'il fut nommé *Adoni-modim* des mots par où il commençoit, comme ce sçavant homme le prouve par l'exemple de plusieurs pseaumes, qui tirent leurs noms des premières paroles qui les composent.

V. A^g 104.

Geogr.

Onomast.

Chan. l. 2. c.
11.

De l'Asie, le culte d'Adonis fut porté en Europe par les colonies qui vinrent s'y établir. Tel fut le chemin des fables & de la religion sur laquelle elles estoient fondées, & qui tiroient leur origine de l'E'gypte ou de la Phénicie. Je ne crois pas qu'on puisse sçavoir au juste l'époque de cette transmigration ; mais que ce soit Cécrops ou Cadmus, ou quelque autre chef de colonie qui les ait apportées, cela ne fait rien au sujet que je traite. Avant que d'arriver dans la Grece, ce culte se répandit sans doute dans les Isles de la Méditerranée. Celle de Chypre le reçut des premières. Il y avoit dans la ville d'Amathonte, au rapport de Pausanias, un temple très-célèbre basti à l'honneur d'Adonis & de Vénus. On croyoit mesme, dans cette Isle, que Cinyras, pere d'Adonis, & ce jeune prince luy-mesme y avoient regné ; mais Strabon & Lucien font passer la première scène de cette histoire dans la ville de Byblos, que le premier nomme la capitale du Royaume de Cinyras. Peut-estre que son empire s'étendoit sur cette Isle, qui n'est pas fort éloignée des costes de Phénicie.

In Bæot.

Remarquons deux choses en passant. La première que la feste *Adonia* estoit célébrée en l'honneur de Vénus aussi-bien que d'Adonis, comme nous l'apprend le Scholiaste d'Aristophane : Τὰ Ἀδώνια, Τὰ Ἀδωνίδι Ἐτὴν Ἀφροδίτη. La seconde, que ce qui fit croire aux anciens que Vénus estoit sortie de l'écume de la mer près de Cythère, d'où luy vint le nom d'Ἀφροδίτη, (selon Ovide, *Graiumque manet mihi nomen ab illo*) c'est que le culte de cette Déesse fut porté dans la Grece des Isles de la mer méditerranée, où le commerce des Phéniciens l'avoit d'abord établi. Les Grecs ne perdoient aucune occasion de badiner avec la vérité, & l'étymologie la plus frivole effaçoit parmi eux les traditions les plus authentiques ; tant leur esprit sympathisoit avec le merveilleux.

Ovid. Met.
l. 4.

On n'aura pas de peine à croire après cela, que ce peuple toujours avide de festes & de cérémonies, ait reçu le culte d'Adonis. Musée, Aristophane, Pausanias & plusieurs

autres auteurs nous apprennent avec quel empressement les principales villes de la Grece cherchèrent à se signaler dans les honneurs qu'elles rendirent à cette fausse Divinité, dont la feste, au rapport d'Aristophane, estoit une des principales des Athéniens. Et comme la superstition enchérit toujours, on adjouta de nouvelles pratiques à celles qu'on avoit reçues des Phéniciens. Un fragment de Diphilus, conservé par Athénée, nous apprend que les courtisanes elles-mêmes célébroient ces mystères. Un jeune homme propose à son ami d'aller dans un lieu de débauche, pour y assister à la solennité de cette feste. Ainsi prenoit soin le libertinage, de perpétuer un culte qui devoit son origine à la Déesse de la volupté. Je ne sçais si les dames d'Argos estoient plus modestes, quoyqu'au rapport de Pausanias, elles se servissent pour cette cérémonie d'une chapelle du temple de Jupiter Sauveur: car les lieux les plus saints ne sont pas toujours l'asyle de la pureté.

In Corint.

Cependant les mystères d'Adonis n'estoient pas toujours célébrés parmi les ténèbres. Il faut au peuple des spectacles de religion qui l'amusent; & la Grece en fournissoit en abondance. Quand le temps de la feste estoit arrivé, on avoit soin, comme le remarque Plutarque, de placer dans plusieurs quartiers de la ville, des représentations de cadavres ressemblants à un jeune homme mort dans la fleur de son âge. Les femmes, vestuës d'habits de deuil, venoient ensuite les enlever, pour en célébrer les funérailles, en pleurant & chantant des cantiques qui exprimoient leur affliction; faisant sans doute allusion à la coutume des Egyptiens, qui portoient la figure d'Adonis dans un lit, comme nous l'avons dit après Théocrite. Les larmes de ces femmes estoient accompagnées de cris & de gémissements, au rapport d'Aristophane & de Bion, αἶ, αἶ τὰν Κυδέραν, ἐπαιάζουσιν ἑσπρες. Ce qu'Ovide exprime ainsi:

In Alcib.

*Met. l. 10.**Luētūs monumenta manebunt*

*Semper , Adoni , mei , repetitaque mortis imago
 Annua , plangoris peraget simulamina nostri.*

*In Alcib.
 & Nicia.*

L. 22.

Le mesme Plutarque adjoûte que les jours pendant lesquels on célébroit cette feste , étoient réputez malheureux , & qu'on prit pour un mauvais augure , le départ de la flotte des Athéniens , qui mit à la voile en ce temps-là pour aller en Sicile. Ammian Marcellin fait la mesme remarque au sujet de l'entrée de l'Empereur Julien dans la ville d'Antioche : *Et visum est triste, dit-il, quod amplam urbem , principum domicilium introeunte Imperatore nunc primum , ululabiles undique planctus & lugubres sonitus audiebantur.*

*In A'dānidos
 χήτοι.*

*Hist. plant.
 l. 6. c. 7.*

*In l. 10.
 Iliad.*

L. cit.

Nous voyons aussi parmi les autres cérémonies Grecques , qu'on portoit , dans des vases de terre , du bled qu'on y avoit semé , des fleurs , de l'herbe naissante , des fruits , de jeunes arbres & des laitües. Suidas , Hésychius & Théophraste nous apprennent ces circonstances ; & ils adjoûtent qu'à la fin de la cérémonie , on alloit jeter ces jardins portatifs , ou dans quelque fontaine , ou dans la mer , lorsqu'on en estoit voisin , comme le remarquent Eustathe & le Scholiaste de Théocrite. C'estoit une espèce de sacrifice qu'on faisoit à Adonis , comme nous l'apprenons d'Hésychius , qui nomme ce sacrifice *χαδέσπα* , par la raison , dit cet auteut , que les jours où l'on célébroit les funérailles de quelqu'un , les jours de deuil estoient appelez *χαδέσπα*.

Il est aisé , au reste , de rendre raison de ces cérémonies. On faisoit allusion par là aux circonstances de la vie & de la mort d'Adonis ; & je ne sçais pourquoy on y a cherché du mystère. Cette herbe tendre , ce bled nouvellement germé , qui séchoit peu de temps après , marquoit que ce prince estoit mort à la fleur de son âge , & avoit esté moissonné comme une jeune plante. Aristote , (on ne croiroit pas que ce philosophe trouvât ici sa place ,) a regardé comme une

Physic. l. 8.

chose fort extraordinaire , que ce bled semé dans des vases pût germer au bout de huit jours. Croyoit-il que Vénus faisoit icy les frais d'un nouveau miracle , semblable à celui qu'elle avoit fait , lorsque mêlant du nectar dans le sang d'Adonis , il en estoit sorti une heure après une belle fleur ?

Nec plenâ longior horâ

Facta mota est , cum flos è sanguine concolor ortus.

Ovid. Met.
L. 10.

Pour moi , je crois que la bonne terre , avec le soin qu'on avoit de l'arroser , & d'y semer ce bled , peut-estre plutôt qu'on ne dit , produisoit cette merveille.

Quoy qu'il en soit , les arbres & les fruits qu'on portoit dans la même feste , apprenoient qu'Adonis avoit aimé la vie champêtre , & qu'il s'estoit appliqué à cultiver les jardins. M. Huet pense que l'origine de ces jardins portatifs venoit de la ressemblance du nom *Adon* (le Seigneur ,) qu'on donnoit à ce prince avec celui d'*Eden* , ou volupté , & qu'ainsi les mots *gan-Eden* , ou jardin de volupté , donnez par les femmes Phéniciennes à ces jardins ambulants , ont esté changez avec le temps dans ces mots *gan-Adon* , jardins d'Adonis. Mais quelque ingénieuse que soit cette étymologie , il est inutile de recourir à ces conjectures ; lorsque des monuments plus sûrs nous fournissent l'intelligence des cérémonies du Paganisme. Or l'histoire nous apprend qu'Adonis aima à cultiver les jardins , comme le prouve Servius sur ce vers de Virgile :

Demonst.
Evang. l. 7.
p. 4.

Et formosus oves ad flumina pavir Adonis.

Egl. 10.

Et Pline adjoûte qu'il en possédoit qui ne cédoient pas en beauté à ceux d'Alcinoüs , ou des Hespérides : *Antiquitas* , dit-il , *nihil prius mirata est quàm & Hesperidum hortos , ac Regum Adonidis & Alcinoi*. Ainsi c'estoit à cette partie de la vie d'Adonis qu'on faisoit allusion , en accompagnant ses festes d'arbres & de fruits. On destinoit même , dans les fauxbourgs des villes qui avoient reçu son culte , des jardins qui luy

L. 19.

estoit consacrez ; & c'estoit les fruits & les plantes qui y croissoient, qu'on portoit dans ces cérémonies, comme l'assûre le Scholiaste de Théocrite. En un mot, tout jardin *pen-fle* ou portatif estoit nommé jardin d'Adonis ; & dans la suite on en fit un proverbe, pour marquer les choses de peu de durée, & les actions qui, ayant eu d'abord beaucoup d'éclat, ne s'estoient pas soutenues ; comme on le voit dans Platon, Pausanias, Arrien & Plutarque. C'est ainsi que Julien se raille des actions de Constantin son oncle, en luy faisant ainsi parler Silène. « Nous vantes-tu les jardins d'Adonis comme des actions de valeur ? Que veux-tu dire, répond l'Empereur, avec tes jardins d'Adonis ? Ce sont ceux, réplique Silène, que les femmes ont accoustumé de préparer au galant de Vénus, en emplissant des vases d'une terre propre à en faire sortir de certaines plantes qui séchent & se flétrissent dès qu'elles commencent à fleurir. » Constantin ne l'eut pas plutôt entendu, qu'il rougit, connoissant bien le rapport que cela avoit avec sa vie.

Cesars de
Julien. P.
252.

J'ai adjointé qu'on portoit aussi des laitues dans cette même feste, & les anciens ont rendu différentes raisons de cet usage. Ils ont cru que c'estoit à cause de la tradition, qui apprenoit que Vénus avoit caché parmi des laitues son cher Adonis après sa blessure, comme le rapporte Hésychius. Nous avons même un fragment d'Eubulus qu'Athénée nous a conservé, qui en rend la même raison. Ne me servez pas des laitues, dit un interlocuteur à une femme, car on dit que c'est parmi des laitues, que Vénus cacha son cher amant après sa mort ; & ce même auteur appelle ce légume la viande des morts. Nicandre de Colophon, comme on peut le voir dans le même Athénée, estoit dans ce sentiment ; puisqu'en racontant de quelle manière Adonis, pour éviter le sanglier qui le poursuivoit, s'estoit caché derrière une plante que les Cypriens nommoient *brentim*, il a traduit ce mot barbare par celui de laitue. M. le Clerc corrige heureusement cet auteur, en disant qu'il faut lire *βεετιν*, mot qui, dans la langue des Phéniciens signifioit un sapin, asyle plus

Bib. univ.
t. 3.

sur pour se mettre à couvert , que des laitues : ce qu'Ovide semble insinuer dans ces vers :

*Trepidumque & tuta sequentem ,
Trux aper insequitur.*

Met. l. 15.

Ceux à qui ce dénouement n'étoit pas connu , ont cherché du mystère dans l'explication de cette circonstance de la fesse ; & la physique a voulu y avoir sa part. Mais les naturalistes se trompent à mon avis , lorsqu'ils en cherchent la raison dans les effets de cette plante. Car si l'intempérance d'Adonis , qui , selon eux , en avoit trop mangé , l'avoit réduit à la catégorie de ceux pour lesquels un chapitre des Décrétales établit des loix , les Phéniciens auroient ils voulu en perpétuer le souvenir , en employant parmi ses cérémonies cette plante funeste , à la honte d'une Déesse dont les larmes avoient peut-être esté causées par un accident fatal à sa tendresse.

Pour ne rien laisser à expliquer dans les cérémonies de cette fesse , il est bon de remarquer qu'on entendoit de tous costez des pleurs & des gémissements , qu'une triste & lugubre musique accompagnoit. Ces lamentations s'appelloient *A'δωνιασμός*, au rapport de l'auteur du grand Etymologicon , les cantiques funébres , *A'δωνίδια* , comme le dit Proclus , & les flûtes qui les accompagnoient , *Gingrinae* , comme nous l'apprennent Pollux & Athénée. C'estoit , au rapport de Xénophon , une espèce de flûte dont se servoient les Phéniciens , longue d'une palme , & qui rendoit un son fort lugubre. Festus a cru qu'elle avoit pris ce nom , parce qu'elle imitoit le son des canards , à *gingriendo* ; & si cela étoit , l'accompagnement auroit esté fort bisarre ; mais Athénée & Pollux se sont plus approchez de la vérité , en disant que ce nom étoit Phénicien , & que c'étoit un de ceux que ce peuple avoit donnez à Adonis. Ces auteurs en sont demeurez-là ; mais Bochart en a développé l'étymologie , qui a rapport à celui d'Adonis ou de Seigneur ,

*In Chrysostom.
L. 4.*

*Apud Athan.
l. 4.*

*Chan. d. 2.
c. 7.*

donné à cette fausse Divinité par tous les peuples qui l'ont connue. Les Phéniciens le nommoient *Adonai*, les Grecs *Kύεις* ou *Kύειος*, &c.

Je ne dirois rien icy des honneurs que luy rendoit la ville de Dion en Macédoine, ni du temple qu'on luy avoit basti, sans une particularité qui mérite quelque attention. Hercule passant auprès, fut invité d'y entrer, pour assister à la feste d'Adonis; mais ce héros se moqua des habitants, & dit ces mots, qui devinrent dans la suite un proverbe: *οὐδὲν ἱερόν* : *nihil sacrum*. Comme s'il avoit voulu faire entendre qu'Adonis n'avoit jamais mérité d'estre mis au rang des Dieux. Et c'est-là, à mon avis, un des plus beaux endroits de la vie d'Hercule. Car si l'on doit honorer la mémoire de quelqu'un, c'est sans contredit de ceux, qui, par leurs travaux & par leurs conquêtes, ou plutôt par les découvertes utiles, ont rendu d'importants services aux hommes; & non pas un jeune efféminé connu seulement par l'amour d'une Déesse insensée, dont les galantes aventures devoient bien plutôt estre ensevelies dans l'oubli, que d'estre immortalisées par des festes qui en rappelloient le souvenir.

Il ne me reste enfin, pour finir l'explication de toutes les circonstances du culte d'Adonis, qu'à rechercher la raison pourquoy dans ses festes on faisoit succéder la joye à la tristesse; & la chose seroit bien-tost faite, si les mythologues n'estoient venu répandre une obscurité mystérieuse sur un sujet qui estoit tout simple. Le peuple allégoriste ne s'accommode guères d'un sens naturel & historique qui se présente de luy-mesme; il s'applaudit d'une explication mystique, quoyque souvent sans fondement; parce que la recherche luy en a beaucoup coûté. Phurnutus, Lactance, Macrobe, & quelques autres se sont efforcez de prouver qu'Adonis n'estant autre chose que le soleil, les mystères qu'on célébroit à son honneur, devoient s'y rapporter. Ils ont dit que la mort d'Adonis marquoit l'éloignement du soleil pendant l'hyver, & la joye de le voir ressuscité figuroit

figuroit le retour de cet astre , qui , après avoir parcouru les signes méridionaux , & estre descendu , pour ainsi dire , dans le royaume de Pluton , marqué par le pôle qui nous est opposé , revenoit au bout de six mois vers ceux du Septentrion , & ramenoit avec les beaux jours , la joye & l'allégresse. Ces auteurs adjoûtent que c'estoit pour cela qu'on avoit heureusement imaginé que Proserpine avoit voulu retenir Adonis dont elle estoit amoureuse , & que Vénus voulant aussi le posséder , Jupiter avoit remis la décision de ce différend entre les mains de Calliope , qui avoit décidé qu'Adonis seroit six mois en enfer , & six mois sur la terre. En quoy Jupiter , pour le dire en passant , n'estoit guères avisé , & la Muse peu habile en fait de galanterie ; un amant ne se partage pas : aussi les deux Déesse furent également picquées de ce jugement , & il en coûta la vie à Orphée , fils de cette Muse novice. On avoit adjoûté , continuent nos allégoristes , qu'un sanglier avoit causé la mort d'Adonis , parce que cet animal est le symbole de l'hyver : *Hyems veluti vulnus est solis* , dit Macrobe , *quæ & lucem ejus nobis minuit & calorem* , quod *utrumque animantibus accidit morte*. D'autres prétendent qu'Adonis marquoit le grain qui est renfermé pendant six mois dans les entrailles de la terre , comme s'il estoit entre les bras de Proserpine qui en est la Déesse , d'où il venoit voir sa chère Vénus , lorsqu'il commençoit à paroître.

*Hygin. Poët.
Astron.*

Loco cit.

Mais ne prêtons-nous pas trop d'esprit aux premiers inventeurs des cérémonies & des festes , gens grossiers & de bonne foy , qui n'avoient d'autre but que de rappeler le souvenir des événements qui y avoient donné lieu. Le Soleil , pour s'éloigner pendant l'hyver , descend-il aux enfers ? abandonne-t-il les hommes , sur-tout dans la Syrie & dans la Phénicie , où les hyvers sont si courts & quelquefois plus supportables que les estez ? Si c'estoient des Lapons ou des Sibériens qui eussent institué cette feste , on pourroit croire que l'absence totale du Soleil les y auroit portez ; mais on ne sçauroit se le persuader des Asiatiques , qui jouis-

fent toujours d'un ciel si serein , & où l'inégalité des jours n'est pas même fort considérable. D'ailleurs, si ce système estoit vray , il auroit fallu célébrer deux festes d'Adonis dans des temps différens de l'année , & à six mois l'une de l'autre ; au lieu qu'on n'en célébroit qu'une , & dans un mois éloigné des équinoxes , qui auroient mieux marqué le moment où le soleil commence à s'éloigner ou à s'approcher de nostre pole.

J'aime donc mieux croire que le fondement de cette double cérémonie estoit tiré de la tradition , qui portoit qu'Adonis ne mourut point de la blessure qu'il avoit reçue sur le mont Liban , & que le Médecin Cocutus le guérit contre toute sorte d'apparence. Car c'est en ce sens que Ptolémée , fils d'Héphestion , prend ce vers Grec de l'Hya-cinthe d'Euphorion :

Κωκυτὸς μῶνος ἔ' ἀφελκέα νίψεν Ἀδωνιν.

où il est dit que ce Médecin , disciple de Chiron , lava seul la playe d'Adonis , c'est-à-dire , qu'il fut le seul qui fut employé à une cure si difficile , autrement ce vers n'auroit aucun sens raisonnable. On regarda cette guérison comme une espèce de miracle ; & dans les transports d'allégresse ; on disoit sans doute que ce Prince estoit ressuscité , qu'il estoit sorti des enfers ; expressions métaphoriques assez ordinaires dans ces sortes d'occasions , mesme dans les livres de l'Ecriture Sainte. Il est vray que la plupart des anciens , sur-tout des Latins , ont cru qu'Adonis estoit mort de sa blessure ; mais quelques auteurs Grecs nous apprennent qu'il n'en mourut pas : ce qu'ils ont toutefois exprimé d'une manière poétique , en disant , comme on peut le voir dans Théocrite , que les Heures ramenèrent Adonis de l'Achéron , après qu'il y eut demeuré douze mois ; ce qui veut dire , sans doute , que ce Prince ne guérit qu'au bout d'un an ; & que les Heures , c'est-à-dire , le temps & les saisons (car c'est la propre signification du nom que les

*Ovid. Hygin.
&c.*

Idyll. 15.

Grecs donnent à ces Déesſes) le rendirent enfin à ſa chère Vénus. Et ſi on ne prend point dans ce ſens-là le vers de Théocrite , il faudra toujours que le ſyſtème des Mythologues tombe , puisqu'il détruit l'idée du partage que le ſoleil fait des deux hémisphères , en faiſant demeurer Adonis un an chez Proſerpine , c'eſt-à-dire , ſans tant de façons , entre les bras de la mort. Ainſi on peut croire avec beaucoup de raiſon , que le deuil de Vénus , à la première nouvelle de la bleſſure d'Adonis , fut ſi grand , que le bruit ſe répandit dans toute la Phénicie que ce Prince eſtoit mort. On le pleura comme tel tant qu'il fut en danger , & l'on ne commença à ſe réjouir que lorsqu'il fut entièrement guéri. Double circonſtance dont on conſerva le ſouvenir dans les deux parties de la cérémonie qu'on inſtitua à ce ſujet. Car on ſçait bien que les grands événements donnoient lieu à l'établiſſement des feſtes , comme l'Histoire ſainte & prophane nous l'apprend.

Mais comme je ne prétends pas ici gêner perſonné , & qu'il eſt très-libre dans ces matières de ne point prendre le parti dont je ſuis ; ſi l'on s'obſtine à croire qu'Adonis mourut de ſa bleſſure , je diray , pour rendre raiſon de cette joye qui ſuccédoit à la triſteſſe au dernier jour de la feſte ; que l'on vouloit ſignifier par-là que ce Prince , ayant eſté mis au rang des Dieux , ne laiſſoit plus aucun ſujet de ſ'affliger , & qu'après avoir pleuré ſa mort , on devoit ſe réjouir de ſon apoſthoſe. Les preſtres , qui n'auroient pas trouvé leur compte à une tradition qui portoit que le Dieu qu'ils ſervoient avoit eſté ſujet à la mort , tâchèrent dans la ſuite d'en cacher l'origine au peuple , & inventèrent les explications allégoriques que je viens de réfuter. Et voilà , pour le dire en paſſant , ce qui doit nous perſuader que le fond des fables & des myſtères du paganisme eſtoit hiſtorique , & que les ſens myſtiques , qu'on y a adjoutez dans la ſuite , n'étoient que l'ouvrage de quelques preſtres intéreſſez , ou les reſſources des philoſophes , qui ſe trouvant preſſez par les Peres de l'Egliſe qui leur reprochoient à tous moments que

les Dieux qu'ils honoroient n'avoient esté que des hommes ; sujets comme eux à la douleur & à la mort , crurent avec le secours de ces fictions ingénieuses , débarrasser le système de leur religion de ce qu'il avoit de plus grossier : ce qui porta dans la suite beaucoup de confusion dans la fable & dans l'intelligence des mystères du paganisme , qui devinrent , pour ainsi dire , *mixtes* , s'adressant en partie au héros qui en estoit le premier objet , & aux astres dont ils devinrent les symboles. Car je ne nie pas qu'on n'ait fait dans la suite des temps quelque allusion au soleil dans les festes d'Adonis , comme il me seroit très-aisé de le prouver. Mais comme mon dessein a esté de remonter à la source de la fable , je n'y ai rien vû que les monuments que l'amour & la reconnaissance avoient laissez à l'honneur d'un Prince chéri. Finissons par une réflexion judicieuse de Cicéron , qui déplore l'aveuglement de ceux , qui , ayant mis leurs grands hommes au nombre des Dieux , en célébroient le culte avec tant de tristesse & de pleurs : *Quid absurdius quàm ho-mines jam morte deletos reponere in Deos , quorum omnis cultus futurus esset in lucu !*

*De nat.
Deor. lib. 1.*

D I S S E R T A T I O N

S U R T Y P H O N .

Par M. l'Abbé B A N I E R .

19. Février
1717.

JE ne sçais si c'est la prévention où je suis , que les fables n'estoient que des morceaux détachez de l'histoire ancienne , & défigurez par les ornements que les Poètes y avoient mêlez , qui fait que j'y découvre plus de conformité avec cette même histoire , qu'on n'y en apperçoit ordinairement ; & je vais faire voir qu'il y a peu de circonstances dans celle que j'entreprends d'expliquer , quelque

mystérieuse qu'elle soit , que je ne puisse rapporter à l'histoire d'Égypte. Les auteurs Grecs & Latins , qui n'en sçavoient pas la véritable origine , n'ont fait que l'obscurcir encore davantage , en voulant , suivant leur coutume , la transporter dans leur histoire. Fondez sur les traditions Égyptiennes , qu'ils avoient apprises par leur commerce avec cet ancien peuple , ils ont formé de Typhon un monstre également horrible & bizarre , que la jalouse Junon fit sortir de terre pour se venger de Latone sa rivale. Cette Déesse , au rapport de l'auteur de l'hymne à Apollon , qu'on attribue ordinairement à Homère , piquée de ce que Jupiter estoit devenu pere de Minerve sans sa participation , voulut de son côté estre mere sans le secours de son mari. Pour y réussir , après s'estre plainte amèrement à tous les Dieux assemblez pour une affaire de cette importance , de ce qu'ayant esté jugée digne de partager le lit de Jupiter , ce Dieu faisoit paroître pour elle tant de mépris , qu'il avoit mis au monde la plus belle & la plus sage Déesse de l'Olympe , pendant qu'ils n'avoient eu de leur commerce qu'un Dieu difforme , & si laid qu'on avoit esté obligé de le bannir du ciel ; elle descendit de l'Olympe ; & après avoir imploré le secours des Divinitez infernales , elle frappa la terre avec sa main , d'où il sortit sur le champ des vapeurs qui formèrent le véritable Typhon. Hésiode , sans avoir recours au ressentiment de Junon , dit seulement que ce Géant estoit fils du Tartare & de la Terre. La plupart des Poètes Latins ont copié les Grecs. Manilius s'exprime ainsi sur ce sujet :

*Hymn. in
Apoll.*

In Theog.

Astr. lib. 28.

Merito Typhonis habentur

Horrendæ sedes , quem Tellus sæva profudit

Cum bellum Cælo peperit.

Ovide ne s'éloigne guères de ce sentiment , lorsqu'il fait sortir le serpent Python , qui est le même que Typhon , comme nous le prouverons dans la suite , du limon que le déluge avoit laissé sur la terre :

Met. lib. 11

*Ergo ubi diluvio tellus lutulenta recenti,
Solibus æthereis, almoque recanduit æstu,
Edidit innumeras species, partimque figuras
Rettulit antiquas, partim nova monstra creavit.
Illa quidem nollet, sed te quoque, maxime Python,
Tunc genuit.*

Après avoir ainsi décrit la naissance de Typhon, les mêmes auteurs en font le portrait. C'étoit, selon eux, un monstre qui avoit cent testes; & de ses cent bouches sortoient des flammes dévorantes, & des hurlements si horribles, qu'il effrayoit également les hommes & les Dieux. Ils luy donnent pour femme Echidne, & pour enfants la Gorgone, Géryon, le Cerbère, l'Hydre de Lerne, le Sphinx & l'Aigle qui dévoroit sur le Caucaſe l'infortuné Prométhée.

Fab. 152. Typhon, ajoute Apollodore, & après luy Hygin, ne fut pas pluſtoſt forti de terre, qu'il réſolut de déclarer la guerre aux Dieux, pour venger les Géants terraiſſez; car il faut diſtinguer l'entreprise des Géants de celle de Typhon, que quelques auteurs confondent, contre l'opinion d'Apollodore, qui ne fait naître ce monſtre qu'après la défaite des Titans. Pour réuſſir dans ſon deſſein, Typhon s'avança contre le ciel, & épouventa ſi fort les Dieux par ſon horrible figure, qu'ils prirent tous la fuite. L'Egypte ſeule leur parut propre pour ſe dérober aux pourſuites de ce redoutable ennemi: mais comme il les y pourſuivit ſans relâche, ils furent obligez de ſ'y cacher ſous la figure de différens animaux:

Met. lib. 5,

*Duxque gregis . . . fit Jupiter, &c.
Delius in corvo, proles Semeleia capro.
Fele ſoror Phœbi, niveâ Saturnia vaccâ,
Piſce Venus latuit, Cyllenius ibidis alis.*

Lib. 4. Manilius dit,

*Scilicet in piscem sese Cytherea novavit ,
Anguipedem alatis humeris Typhona furentem
Cum Babylonias submersa profugit in undas.*

Jupiter, adjoûte Apollodore , ayant enfin repris courage ; lança contre son ennemi un coup de foudre , & l'effraya si fort avec une faulx de diamant qu'il tenoit à la main , qu'il l'obligea de se retirer jusqu'au mont Casius , aux extrémités de la Syrie. Ce fut-là que Typhon le voyant éloigné des autres Dieux , luy arracha sa faulx , luy en coupa les mains & les pieds , & le porta en Cilicie , où il le cacha dans un antre , sous la garde d'un monstre moitié fille & moitié serpent. Mercure & Pan , ayant surpris la vigilance de ce gardien , lui rattachèrent ses mains & ses pieds ; & Jupiter étant monté sur un chariot tiré par des chevaux ailés , poursuivit son ennemi jusqu'au fond de l'Arabie. De là il le ramena en Thrace , où ce Géant ayant déraciné une montagne , il la lança contre Jupiter , qui la fit retomber sur luy d'un coup de foudre ; & le sang dont elle fut couverte , luy a fait porter depuis le nom de mont *Hæmus*. Typhon , s'étant enfin retiré en Sicile , y fut accablé sous le mont Etna.

Telles sont à peu-près les fables que les Grecs ont publiées de Typhon , & l'on voit bien par là qu'ils n'ont fait qu'embrouiller les traditions Egyptiennes. Ce que Plutarque & Diodore nous apprennent sur ce sujet , est sans doute plus historique ; mais ces deux auteurs n'ont pas laissé , selon le génie de leur nation , d'y mêler encore plusieurs fables ridicules. D'ailleurs peu exacts dans la chronologie , & ne sachant que fort confusément les premières histoires du monde renouvelé après le déluge , au nombre desquelles est sans doute celle que je traite ici ; ce sont deux guides qu'il ne faut suivre qu'avec de grands ménagements.

Les modernes ont aussi formé sur ce sujet des systèmes

*In Iside.
Lib. 1.*

*Généal. des
Dieux. liv.
1.*

Chan. c. 3.

*Kirker dans
sur Oedipe.*

*Demonst.
Evang. pag.
4.*

*De Diis
Syris.*

qui ne paroissent pas s'accorder avec la vérité. Bocace rapporte le sentiment d'un certain Théodontius, dont les écrits sont perdus, qui disoit que Typhon avoit esté un ancien roy de Sicile, fondé apparemment sur ce que les auteurs que je viens de citer le font périr dans cette Isle. Bochart s'est imaginé que ce Géant estoit le même qu'Encélade. Quelques Poètes, qui le nomment indifféremment de ces deux noms, favorisent cette opinion, qui ne nous apprend rien, puisqu'il resteroit toujours à sçavoir quel estoit cet Encélade si fameux dans la guerre des Titans. Le sentiment de ceux qui disent que Typhon estoit le même qu'Esaü, n'est fondé, je crois, que sur la couleur de leurs cheveux qui estoient roux. L'opinion de M. Huet, qui le confond avec Moïse, a pour principe le penchant de cet illustre Prélat, à croire que le Législateur des Hébreux avoit esté le seul objet de toutes les fables des Poètes, & sur-tout des Egyptiens, chez qui il estoit devenu si odieux par la perte de leurs premiers nez. Mais sans entrer ici dans la discussion d'un parallele dont la plupart des chefs semblent peu naturels, il suffit de faire remarquer que Typhon & Osiris sont beaucoup plus anciens que Moïse; & que l'idolatrie du bœuf Apis, consacré à ce dernier, estoit répandue en Egypte avant que les Israélites y entraissent, puisque ce fut sur ce modèle, au rapport de Selden, qu'Aaron fit le veau d'or que les Juifs adorèrent dans le désert, dans une feste qui ressembloit à ce qui se passoit en Egypte à l'adoration d'Apis: & je m'étonne que le sçavant Prélat que je viens de citer, n'ait pas fait attention à une chose si visible. Et, pour le dire ici en passant, il ne faut que cette raison pour détruire le sentiment d'un habile homme, qui, fondé sur ce que Plutarque dit que l'histoire de Typhon avoit quelque rapport à celle des Hébreux, s'est efforcé de trouver quelque ressemblance entre ce que les Egyptiens avoient dit de Typhon, & ce qui convenoit au souverain Dieu, comme, que le premier avoit triomphé de tous les Dieux, qu'il les avoit mis en fuite,

fuite ; & les avoit obligez de se cacher , &c. Comme si sur ce foible parallèle , ils avoient enveloppé la théologie des Israélites ! Ce qu'il adjoûte au sujet de Jacob , qui pourroit bien estre , selon luy , le Typhon des Egyptiens , n'est fondé que sur ce que ce Patriarche avoit supplanté son frere , aussi-bien que Typhon. Et c'est perdre du temps que de s'amuser à réfuter de si foibles conjectures. Celle que le mesme Académicien avance sur la ville d'*Abarim* que Typhon possédoit , & dont le nom veut dire les *passages* , aussi-bien que le nom d'*Heber* , d'où les Hébreux ont tiré le leur , paroît un peu plus heureuse ; mais elle ne convaincra jamais que l'histoire de Typhon est la mesme que celle des Israélites , puisque ce peuple n'alla habiter dans l'Egypte que longtemps après que le culte d'Osiris , frere de Typhon , y avoit esté introduit. Plutarque , dans la vie de Pélolidas , distingue bien clairement le vray Dieu d'avec Typhon , puisqu'il dit que ce ne sont , ni Typhon , ni les Géants qui ont la domination du monde , mais le Tout-puissant , qui est le pere des Dieux & des hommes.

Le sentiment de Gérard Vossius n'est guères plus vraisemblable , quoyque mieux soutenu que les autres. Cet auteur a cru que Typhon estoit le mesme que Og , Roy de Basan vaincu par Josué , qui est , selon luy , Hercule , si connu dans la défaite des Géants. Car , dit-il , si par les Géants on doit entendre les Chananéens restez de la race d'Enac , en comparaison desque's les Israélites ne ressembloient qu'à des sauterelles : *Populus quem aspeximus procera naturæ est : ibi vidimus monstra quædam filiorum* De Idol. l. 1. c. 26.
Enac de genere giganteo , &c. c'est , sur-tout , ceux de Basan , dont la terre estoit proprement la terre des Géants , *Gigantum terra* , comme elle est appelée dans le Deutéronome , & sur-tout leur Roy Og , dont il est dit qu'il Num. 13. 33. 34.
 estoit resté seul de la race des Géants : *Solus quippe Og Rex Basan remansit ex reliquis Gigantibus*. On sçait que son lit avoit neuf coudées de longueur & quatre de largeur : *Monstratur lectus ejus ferreus qui est in Rabbath filiorum* 13. 13. Deut. 3. 11.

Ammon, novem cubitos habens longitudinis, & quatuor latitudinis. Les Rabbins ont mesme publié des choses si extravagantes de la taille de ce prince, que j'aurois honte de les rapporter; car qui ne riroit pas d'entendre dire que l'os de sa cuisse estoit si long, qu'un cerf poursuivi par des chasseurs fut la moitié d'un jour à la parcourir: comme on peut le

Q. 27. voir dans Tostat après Lyranus. Deux raisons confirment le sentiment de Vossius, mais elles ne me semblent pas décisives. La première est la ressemblance des étymologies des noms de Og & de Typhon, qui signifient, *uro, accendo*. Mais ces conformitez étymologiques ne sont pas trop concluantes. La seconde est, que les Poëtes ont fait allusion à ce lit de Basan dans l'histoire de Typhon, & c'est ce que veut dire Virgile dans ces deux vers:

Ænëid. l. 9.

. *Durumque cubile*

Inarime, Jovis imperiis imposta Typhæo.

Mais il est évident que le Poëte Latin fait icy allusion à un mot d'Homère qu'il a suivi trop à la lettre, comme j'auray occasion de l'expliquer plus bas.

Pour dire maintenant quelle est mon opinion au sujet de Typhon, il est sûr d'abord, par ce qui nous reste de plus incontestable de l'antiquité prophane, comme on peut le voir dans Diodore, & dans Plutarque, sur-tout, qui nous a conservé sur ce sujet un précieux monument, que Typhon estoit frere d'Osiris. Mais ces deux auteurs ne nous ont pas appris qui estoit Osiris. Ils n'avoient garde de rien démêler dans le chaos des antiquitez d'E'gypte. Cette multitude de Dieux qui y avoient régné des milliers d'années, les effrayoit, & ils ne sçavoient pas que le propre fils de Noé avoit esté luy-mesme s'establi dans ce riche climat; que son fils Misraïm ou Mestraïm en avoit esté le premier Roy, & avoit mis au nombre des Dieux son pere Cham, qui devint l'objet de l'idolatrie de cet ancien peuple sous le nom de Jupiter Ammon. Ce n'est pas icy le lieu de prouver toutes ces véritez, & je

fuis fort du sentiment de M. l'Abbé Sevin au sujet d'Osiris, que je crois estre le mesme que Ménès ou Mestraïm. Comme les solides raisons qu'il a apportées pour prouver cet article, sont connues de tous ceux qui ont lû ses deux dissertations, je suis dispensé de les étaler icy. J'en adjoûte seulement une qui luy a échappé, c'est que le bœuf Mnévis, consacré au Soleil ; dont Osiris estoit le symbole, semble faire une allusion manifeste au nom de cet ancien Roy, appelé par les auteurs *Menis* ou *Menas* ou *Mineus*. Elien mesme appelle ce bœuf *Menis*, ce qui ne laisse aucun lieu de douter qu'il portoit le nom du Roy à qui il estoit consacré ; & ce Roy estant Osiris, il est constant qu'Osiris & Ménès ne sont qu'une mesme personne ; & ce dernier certainement est Mestraïm.

*De animal.
l. 11. c. 10.*

Mais je ne suis pas de son avis au sujet de Typhon, qu'il croit estre le mesme que Chus. Car comme ce prince, ainsi qu'il en convient lui mesme, alla faire la découverte de l'E'thiopie, qu'il fallut pour cela y conduire une colonie, s'y establir, y faire la guerre aux bestes féroces, y bastir des villes ; il y a bien de l'apparence que ce premier Roy d'E'thiopie, uniquement occupé à cet establissement, y resta une grande partie de sa vie, & y mourut. Il est inutile de s'étendre à prouver cet article. L'E'criture appelle l'E'thiopie la terre de Chus, & Joséphe avouë que de son temps elle ne portoit point d'autre nom. Jérémie, en disant que le Chuséen ne changera jamais de peau, fait une allusion manifeste à la noirceur des E'thiopiens, & les Septante, saint Jérôme, & tous les Peres sont d'accord en cela avec Eupolème, qui appelle ce fils de Cham le pere des E'thiopiens. Il n'est donc pas le mesme que Typhon. Nous trouvons celuy-cy pendant toute sa vie en E'gypte : il y est durant le long voyage d'Osiris aux Indes, au rapport de Plutarque ; il y est au retour de ce prince où il conjure contre luy, & luy ôte la vie. Il y persécute ensuite l'infortunée Isis, & il y périt par la valeur d'Orus après une longue guerre, comme je le diray dans un moment. Tout

*In l. 6.
Æneid.*

- cela ne convient point au conquérant d'Ethiopie. Et il ne sert de rien d'objecter icy qu'Isis, au rapport de Sénéque, dans un fragment que nous a conservé Servius, cherche & trouve à Philes, ville située sur les confins de l'Ethiopie
- L. 8. suivant Héliodore, les tristes restes de son mari coupé en pièces par Typhon; puisque le même Plutarque nous apprend aussi que ce Tyran en avoit répandu les morceaux dans toute l'Egypte, & qu'Isis avoit élevé des tombeaux dans tous les lieux où elle les avoit trouvez. Le plus magnifique estoit à Busiris, ville célèbre, dont le nom signifie
- L. 2. le tombeau d'Osiris, située selon Hérodote au milieu du Delta, & par conséquent fort éloignée de l'Ethiopie. Il paroît même que Chus estoit mort, lorsque Typhon se révolta contre Osiris; puisque Plutarque nous apprend qu'une Reine d'Ethiopie, qui estoit apparemment sa belle-sœur, vint lui amener du secours contre son frere, que Chus apparemment auroit conduit luy-même, s'il eût esté en vie. Plutarque, à la vérité, allégorise cette circonstance, entendant par cette Reine d'Ethiopie, venue au secours de Typhon, le vent de midy qui souffle de ce costé-là en Egypte; & qui augmente la sécheresse représentée par Typhon, & diminuë ainsi l'utilité qu'on tireroit des inondations favorables du Nil, qui est le même qu'Osiris. Mais il y a bien de l'apparence que, si cet auteur avoit sçu comme nous, que Chus s'estoit établi en Ethiopie, & y avoit fondé un royaume, il auroit pris à la lettre la tradition qui portoit que la Reine, veuve de ce fondateur, estoit venue au secours de son beau-frere, pour se venger peut-estre de concert avec luy, d'Osiris qui avoit obligé son mari à aller s'établir dans un pays si chaud, pendant qu'il avoit gardé pour luy toute l'Egypte; argument qui prouve que Chus n'estoit pas le même que Typhon. Mais quel estoit-il donc? C'estoit sans doute cet autre frere d'Osiris, que Manethon dans Plutarque appelle Sébon, & d'autres Seth, au rapport du même Plutarque: nom qui convient parfaitement au frere de Misraïm, & sert à confirmer

les conjectures que j'ay avancées sur ces anciens Rois d'Egypte, que je crois estre les descendants immédiats de Noé. Mais voicy des fondemens plus solides que des conjectures, pour prouver que le véritable nom du frere d'Osiris estoit Seth. La ville de Damiette, située dans la basse Egypte, vers les extrémités du Delta, à l'Orient du fleuve Bubaste, & que les Grecs nommoient Péluse, & Manethon dans Joséphe, *Abarim*, est la mesme dans l'ancienne théologie des Egyptiens, que la ville de Typhon, au rapport du mesme auteur. *Ἐστὶ δὲ ἡ πόλις καὶ τὴν θεολογίαν ἀνωθεν Τυφῶνος.* Cette mesme ville que les Israélites, qui n'osoient pas mesme nommer les noms des Dieux des Gen- Ex. 23. 13. tils, appelloient par le changement d'une lettre la ville de Python, est nommée par les Egyptiens Séthron, au rapport de Plutarque; de là, selon le mesme auteur, le *Nome* Séthroïte; ce qui est conforme à Pline qui s'exprime ainsi: *Quæ juxta Pelusum est regio, nomos habet Bubastitem, Sethroïem, Tanutem.* L. 5. c. 9. Il est donc constant qu'Abarim, la ville de Typhon & Séthron sont la mesme ville; & par conséquent que Typhon & Seth, qui possédoit cette ville, sont une mesme personne. Et ce qui sert encore à confirmer mon sentiment, c'est que près de là estoit le lac Serbonide dans lequel, au rapport d'Hérodote, on croyoit que Typhon se tenoit caché depuis sa défaite; & la ville d'Héropolis qui fut appelée au rapport de Stéphanus la ville du sang, à cause que Typhon, frappé de la foudre, y avoit versé le sien. Fables, fondées sur la tradition, qui portoit que Typhon y estoit mort d'un coup de foudre, ou comme on l'exprimoit plus poëtiquement, y avoit esté englouti dans un tourbillon de feu; & c'est cette mesme tradition qui fit donner dans la suite à Seth le surnom de Typhon, qui vient de *Τύφω*, *Splendo*. Aussi voyons-nous que Suidas & Hésychius interprètent le mot *Typhon* par ceux de foudre, de feu, de tourbillon, de tempeste. Quoy qu'il en soit, Typhon establi dans la ville dont je viens de parler, n'estant pas content de ne régner qu'aux en-

virons de Péluse, vers les extrémités du Delta, conçu contre Osiris une haine qui dura jusqu'à ce qu'il luy eût osté la vie.

*De Iside.
Diod. l. 1.*

Chacun sçait le long récit que Plutarque fait des effets de cette haine. Il suffit de dire en peu de mots, que pendant qu'Osiris, de retour de son voyage des Indes, s'appliquoit à faire fleurir en E'gypte les arts & l'agriculture, il apprit que Typhon avoit formé contre luy une puissante conjuration. Ce prince, qui aimoit la paix, songea d'abord à calmer l'esprit ambitieux de son frere, qui, bien loin de se rendre aux voyes de douceur qu'on prenoit pour le ramener, ne songea qu'à mettre dans son parti les principaux seigneurs d'E'gypte. Les ayant rassemblez chez luy, il feignit de vouloir entrer en accommodement, & il invita pour cela Osiris à un superbe festin. Il avoit fait faire un coffre d'un travail exquis, de la mesure du corps de ce prince, & il proposa après le repas, par forme de divertissement à tous les conviez de se mesurer dedans : promettant de le donner à celui qui le rempliroit exactement. Osiris y estant entré, les conjurez se jettèrent dessus, fermèrent le coffre, & Typhon l'ayant fait porter sur le bord du Nil, le fit jeter dans la mer par l'embouchûre Tanitique, qui a toujours esté depuis en abomination aux E'gyptiens. Cet événement arriva le 17^e. du mois Athyr. Osiris estant alors dans la 28^e. année de son regne, comme nous l'apprenons de Plutarque. Isis informée de la mort de son mari, en témoigna une douleur mortelle; elle chercha elle-mesme son corps de tous costez, & l'ayant trouvé près de Byblos, elle le fit conduire en E'gypte, & le cacha avec grand soin. Mais Typhon l'ayant découvert, le fit couper en 14 morceaux, selon Plutarque, ou en 26, si nous en croyons Diodore, & les fit répandre en divers lieux de l'E'gypte. la Reine informée de cette nouvelle cruauté, s'embarqua sur le Nil pour chercher ces précieux restes de son mari, & les ayant trouvez, elle les fit cacher soigneusement. Elle consacra mesme la représentation de la seule

*Plut. de
Iside.
Diod. l. 1.
Julius Firmicus, de error. proph.
Relig.*

partie que les poissons du Nil avoient dévorée, & qui devinrent par là l'objet de l'abomination des Égyptiens. De là, pour le dire en passant, l'usage infame du *Phallus*, si connu en Égypte dans les festes d'Isis, & ensuite en Grece dans celles de Cérès & de Bacchus qui n'en estoient qu'une imitation, & qui, au rapport d'Hérodote, y avoient esté apportées par Mélampe, fils d'Amythaon.

Après avoir rendu les devoirs funébres à l'infortuné Osiris, la Reine songea à le venger. Orus, son fils, déjà grand, luy parut propre à commander l'armée qu'elle fit lever pour cet effet; & ce jeune prince fit paroître tant de prudence & de valeur, qu'ayant vaincu son oncle dans deux batailles rangées, il le fit enfin périr. On ne sçait pas trop de quelle sorte mourut le Tyran; mais soit qu'il se fût noyé dans les marais du lac Serbonide, où les Égyptiens publioient qu'il se tenoit caché, ou qu'il eût péri dans le combat, les Prestres Égyptiens publièrent dans la suite, que les Dieux eux-mêmes avoient pris soin de la vengeance d'Osiris, ayant fait périr d'un coup de foudre son cruel persécuteur. Et c'est pour cela que la ville d'Héropolis qui estoit assez près du lac Serbonide, s'appelloit, comme je l'ai dit après Stéphanus, la ville du sang, & que c'estoit-là, selon le mesme auteur, que ce Tyran avoit esté frappé de la foudre. De là la fable mystérieuse de Typhon englouti dans un tourbillon de feu.

Herod. l. 3.

Ainsi périt ce prince cruel, qui laissa par sa mort l'Égypte au jeune Orus. Et sans entrer icy dans les causes de la haine irréconciliable des deux freres, qu'on attribue ordinairement à l'ambition de Typhon, il est bon de sçavoir que l'amour se mêla de la partie. On prétend qu'Osiris vivoit trop familièrement avec Nephthys sa belle-sœur, ce qui donna beaucoup de jalousie à Typhon. Mais Julius Firmicus assure que c'estoit Typhon luy-mesme qui estoit amoureux d'Isis. Et si l'autorité de Plutarque, qui nous représente cette Reine comme le symbole de l'amour conjugal, qu'elle poussa enfin jusqu'à l'idolatrie

*De error.
propit. Relig.*

la plus extravagante & la plus outrée , doit l'emporter de beaucoup sur Julius Firmicus , qui , sans doute , n'a pas le même crédit dans les affaires de l'antiquité ; je trouve d'un autre côté , que Plutarque fournit sans y penser , des preuves qui peuvent confirmer le sentiment de Julius Firmicus. La première est , qu'il assure que pendant l'absence d'Osiris , qui fut très-longue , Typhon n'excita aucun trouble dans l'Etat. Ambitieux comme il estoit , n'auroit-il pas profité d'une occasion si favorable , si l'amour ne l'eût retenu ? La deuxième , c'est que selon le même auteur , Typhon ayant esté pris prisonnier de guerre dans une bataille , & Orus l'ayant livré à sa mère chargé de chaînes , elle luy rendit la liberté , ce qui irrita si fort le jeune prince , qu'il se jeta sur elle , & luy arracha le diadème qu'elle avoit sur la teste , au lieu duquel Mercure son confident luy en mit un autre : circonstance qui prouve sans réplique qu'Isis répondoit à la tendresse de Typhon. Peut-on concevoir qu'elle eût redonné la liberté au meurtrier de son époux , si elle n'eût eu pour luy un violent amour ? Je sçais bien que les Egyptiens faisoient de Typhon un portrait peu aimable ; qu'ils publioient qu'il estoit roux ; & qu'ils avoient à cause de cela en horreur , non-seulement tous les hommes qui estoient de cette couleur , mais aussi les animaux , & sur-tout les ânes pour lesquels les Coptites avoient tant d'horreur , à cause de la ressemblance qu'ils avoient avec Typhon , qu'ils les précipitoient du haut d'un rocher. Les Busirites même & les Lycopolites pouissoient là-dessus la superstition jusques à s'abstenir de sonner de la trompette , parce que le son de cet instrument ressembloit , selon eux , au cri de l'âne. Mais ne sçait-on pas aussi que par le mot de roux , *rufus* , les anciens auteurs , sacrez & profanes , désignent aussi les hommes blonds. Je pourrois en rapporter plusieurs preuves , & cette couleur estant assez rare en Egypte , au lieu que celle d'Osiris , qui au rapport du même Plutarque estoit brun , y estoit fort commune ; c'est peut-estre ce qui fit naître

naître à Isis la tentation de vouloir en connoître la différence.

Mais au lieu de badiner sur un sujet si sérieux , cherchons , après avoir développé l'histoire de Typhon , à découvrir les fondemens des fables qu'on y a adjoutées. Comme ce Prince avoit persécuté Osiris , dont le regne estoit regardé comme un modèle de justice & de clémence , & que celui de Typhon n'estoit qu'un tissu de crimes & de cruauté ; les Égyptiens n'oublièrent rien pour rendre sa mémoire odieuse : & pour laisser à la postérité son histoire d'une manière qui pût instruire , ils la représentèrent sous des hiéroglyphes capables d'en donner de l'horreur. On fit un monstre de ce tyran. Par ses cent têtes , on montrait de quelle sorte il avoit sçu conduire ses pernicioeux desseins , & comment il avoit sçu mettre dans son parti les meilleures têtes du royaume. Le nombre de ses mains marquoit sans doute la force de son armée & de ses officiers. Les serpents qui estoient au bout de ses doigts & de ses cuisses , faisoient connoître sa souplesse & son adresse. Son corps couvert de plumes & d'écailles , marquoit également & la rapidité de ses conquêtes & sa force. Par ses bras qui s'étendoient au bout du monde , on apprenoit qu'il avoit étendu sa puissance jusqu'aux extrémités de l'Égypte. Les nuages , qui environnoient sa tête , signifioient qu'il n'avoit cherché qu'à brouiller l'État ; & le feu qui sortoit de sa bouche , sa colère & sa fureur. La figure d'un loup sous laquelle on le représentoit à Lycopolis , marquoit les ravages qu'il avoit causez dans le pays ; de là la tradition qui , selon Plutarque , portoit qu'il avoit esté changé en loup. Celle du crocodile faisoit voir sa ressemblance avec cet animal , également redoutable par ses artifices & par sa cruauté. On publioit même qu'il en avoit pris la figure ; ce qui au rapport d'Élien , fondeoit la haine que les habitants d'Héliopolis avoient pour le crocodile. Enfin celle de l'Hippopotame marquoit encore sa cruauté. On publioit même , au rapport de Manethon , dont

*De animal.
lib. 10. c. 21.*

*P. 54. Edit.
du Louvre.*

Africanus, cité par le Syncelle, nous a conservé le fragment; que le premier Roy d'Égypte, que j'ay prouvé estre Osiris, avoit esté tué par un crocodile; & c'est pour cela que cet animal devint dans la suite son symbole, comme le bœuf fut celui d'Osiris; & par la diversité de ces deux animaux, on montrait le caractère de ces Princes. Pour rendre ces suppositions plus utiles, les Prestres les fondonnoient sur la doctrine de la Métempsychose reçue parmi eux; & en enseignant que les ames passoient dans d'autres corps nobles ou méprisables, suivant le mérite de leurs actions, ils rendoient le vice odieux & la vertu aimable, & perpétuoient, pour ainsi dire, l'amour qu'on devoit porter aux bons Princes, en faisant croire que l'ame d'Osiris estoit passée dans un bœuf, animal utile à l'agriculture qu'il avoit enseignée; & la haine qu'on devoit porter aux méchants, en publiant que celle de Typhon habitoit dans un crocodile.

Pour tirer encore plus de fruit de cette histoire, elle fut transportée, par les mêmes Prestres, à la théologie morale & à la physique. Et pour peu que l'on soit initié dans les mystères de cet ancien peuple, on ne sçauroit guères en douter. Car, pour ce qui regarde le premier article, on sçait assez que les Égyptiens regardoient Typhon comme le mauvais principe, source de tous les maux; & tout ce qu'ils publioient de ses persécutions contre Osiris, ils le rapportèrent à la querelle des deux principes. Et c'est sans doute ce que leurs Prestres vouloient nous apprendre par la fable mystérieuse, qui disoit qu'Osiris avoit enfermé dans un œuf douze pyramides blanches, pour marquer les biens infinis dont il vouloit combler les hommes; mais que Typhon y ayant introduit secrètement douze pyramides noires, le mal s'estoit depuis toujours trouvé mêlé avec le bien. Ainsi, pour le dire en passant, tout ce que les philosophes ont publié dans la suite, du bon & du mauvais principe, tout ce que les Perses, après Zoroastre, ont dit de leurs deux Divinitez Oromase & Ariman, les Chaldéens de leurs planètes bienfaisantes ou nuisibles, les Grecs de leurs génies,

ou salutaires , ou pernicieux ; tout cela tire son origine de cette ancienne théologie des Égyptiens , enveloppée sous l'histoire de Typhon & d'Osiris.

Pour dire maintenant un mot de la physique , que les mêmes Prestres avoient renfermée dans le même sujet , il est sûr que quelques-uns d'eux entendoient par Typhon , la mer qui avoit autrefois causé beaucoup de ravage dans leur pays ; & ils en eurent tant d'horreur , au rapport d'Hérodote , qu'ils ne rendoient aucun honneur à Neptune , & ne servoient point de sel sur leurs tables , parce qu'ils le regardoient comme l'écume de Typhon ; ce qui est confirmé par Plutarque. Ainsi les ravages que la mer caufoit dans la basse Égypte , furent regardez comme le fondement des persécutions de ce Tyran contre Osiris. Et dans ce système , la victoire d'Orus sur Typhon n'est fondée que sur ce que les terres grasses du Nil ayant élevé une espèce de digue , ou sur ce qu'Orus ayant fait faire des canaux pour faire écouler les eaux , il avoit mis son pays à couvert des inondations qui le ruinoient : & c'est dans ce sens que le P. Kirker explique les hiéroglyphes de cette Momie qui luy fut envoyée , & dont le sens est , *que les inondations de la mer auront leur terme fixe , & seront arrêtées par les chaînes d'Osiris & d'Orus , c'est-à-dire , par la chaleur du soleil , qui fait diminuer les eaux.*

Lib. 2.

Sphinx.
myst.

Mais si Typhon estoit quelquefois pris pour la mer , il représentoit encore plus souvent les vents chauds , les exhalaisons & les tremblements de terre. C'est pour cela premièrement , qu'on luy a donné le nom de Typhon , comme je l'ay déjà dit , après Suidas & Hésychius , sur le mot Τύφος. Et même , si nous en croyons Bochart , ces étymologies prennent leur source dans la langue Hébraïque , dans laquelle le mot *Thuphine* veut dire *cottions* , & celui de *Tophet* est employé pour le feu de l'enfer , faisant allusion à la vallée de ce nom , où l'on faisoit brûler les enfants à l'honneur de Moloch. Et c'est-là le fondement de la fable qui dit que Typhon fut frappé de la foudre. C'est pour cela , en second lieu , que les Égyptiens publioient , comme on peut le lire dans

Plutarque, que Typhon n'étoit pas né par la vove ordinaire; mais qu'il avoit déchiré le sein de sa mere; figure vive des tremblements de terre & des volcans, qui font des ouvertures pour sortir avec impétuosité de ses entrailles. Ces traditions Égyptiennes ne furent pas ignorées des Grecs, & je prétends que toutes les fables qu'ils ont publiées de Typhon, de Python & d'Encélade, doivent s'y rapporter. Car, 1°. qu'a voulu dire Ovide par le serpent Python sorti des bouës du déluge, & tué par les flèches d'Apollon?

Metam. l. 1.

Hunc Deus arcitenens, &c.

Mille gravem telis, exhaustâ penè pharetrâ,

Perdidit, effuso per vulnera nigra veneno.

Ne fait-il pas une allusion visible à ce que je viens de rapporter de Typhon, dont le nom est le même, par la simple transposition d'une lettre? S'il en fait un serpent monstrueux, sans avoir recours, avec Bochart, au mot *Peithen*, qui, dans la langue Hébraïque signifie un serpent, Typhon n'étoit-il pas représenté sous cette figure par les Égyptiens? Si le même Poète le fait sortir des bouës du déluge, ne fait-il pas allusion aux mauvaises exhalaisons qui s'élèvent en Égypte, lorsque les eaux du Nil se sont retirées? Enfin, s'il dit qu'Apollon le tua à coups de flèches, & qu'il épuisa son carquois, ne cache-t-il pas sous cet emblème, la sanglante victoire qu'Orus remporta sur Typhon, ou du moins le triomphe symbolique du soleil sur les exhalaisons de l'Égypte?

2°. Si les Poètes mettent Typhon à la tête des Géants, dans la guerre qu'ils firent aux Dieux, ne désignent-ils pas les persécutions de ce Tyran contre son frere, qui fut toujours la grande Divinité de l'Égypte? Et n'est-ce pas pour la même raison qu'ils y font aller tous les Dieux, pour s'y cacher sous la figure de différents animaux? Circonstance historique qui nous apprend que les grands d'Égypte, qui estoient du parti d'Osiris, furent obligés de se cacher dans les antres les plus reculez; ce qui fit dire qu'ils avoient pris

la figure de différents animaux. Si Hellanicus , au rapport d'Athénée , dit qu'ils jettèrent leurs couronnes , c'est qu'ils Lib. 15. quittèrent toutes les marques de dignité qui auroient pû les faire reconnoître , & se déguisèrent en différentes manières. C'est cette tradition si constante parmi les Egyptiens , qui fut le véritable fondement du culte religieux qu'ils rendirent aux animaux , comme je l'ay prouvé ailleurs.

3°. Que veut dire Apollodore , lorsqu'il raconte comment Lib. 2. Mercure & Pan rendirent à Jupiter les pieds & les mains que Typhon luy avoit coupées ? si non que ces deux Princes , que Diodore reconnoît avoir vécu du temps d'Osiris , & dont il parle comme de deux personnages très-sages & très-fidèles , rétablirent par leur conseil & par leur valeur , ses affaires qui estoient en très-mauvais état , luy regagnèrent ses troupes que son frere luy avoit débauchées , & en luy trouvant de l'argent qui est le nerf de la guerre , raffermirent son parti chancelant.

4°. Quoyque les Poètes Grecs & Latins , & les Historiens de ces deux Nations fassent périr Typhon en différents lieux , & hors de l'Egypte , où il est sûr qu'il finit ses jours , on voit bien par les circonstances qu'ils y joignent , qu'ils suivent la tradition des Egyptiens sur le genre de sa mort. Homère nous apprend que ce Géant périt , *ἐν Ἀἰγυπτῷ*. La terre , dit ce Iliad. 6. Poète , retentissoit sous ses pieds , comme lorsque Jupiter irrité lance ses foudres sur le mont qui couvre Typhæus dans le pays des Ariméens , où l'on dit qu'est le tombeau de ce Géant. Hésiode Theog. dit la même chose du mariage de Typhon dans un antre des Ariméens , *ἐν Ἀἰγυπτῷ*. Je sçais bien que Mad^{me}. Dacier prétend , après Plin , Ovide , Lucain , Silius & plusieurs Notes sur cet endroit d'Homère. autres , que par ce mot , Homère entend parler de l'Isle *Ænaria* , ou Pithécuse dans la mer de Toscane ; & c'est du même pays qu'il faut entendre les vers de Virgile :

Lib. 9.

..... *Durumque cubile*

Inarime , Jovis imperiis imposita Typhæo.

Mais sans dire ici qu'il y a bien de l'apparence que le Poète

Lib. 16.

Antiq.
lib. 1. cap.
16.

Latin s'est trompé en suivant trop servilement Homère ; & ne faisant qu'un seul mot d'*Inarime* ; il est hors de doute que la vraie situation du pays des Ariméens estoit la Syrie. Strabon, qui est de ce sentiment, rapporte un fragment de Posidonius, qui dit que ce n'est ni de la Cilicie, ni d'aucun autre pays, qu'Homère veut parler en cet endroit, mais de la Syrie même habitée par les Ariméens, que les Grecs appellent indifféremment *A'εμασίους* ou *A'εμους*. C'est ainsi que l'Ecriture nomme la Syrie ; & Joséphe ajoute qu'*Aramus* fut pere des *Araméens*, que les Grecs appellent *Syriens*. Cela estant constant, il y a bien de l'apparence qu'Homère ne fait périr dans la Syrie Typhon d'un coup de foudre, que pour faire allusion à la qualité des terres qui sont autour de Sodome, qui furent détruites par le feu du ciel, & que Strabon dit avoir esté submergées par un tremblement de terre, causé par les exhalaisons de bitume dont ce pays abonde.

Pyth. 1.

Les autres Poètes ne sont pas à la vérité d'accord avec Homère, sur le lieu où mourut Typhon ; mais ils font tous allusion à sa triste catastrophe. Pindare nous apprend que Jupiter le tenoit enfermé dans les cavernes du mont Etna, & il a esté suivi en cela par Ovide, qui dit dans ses fastes :

Lib. 4.

*Alta jacet vasti super ora Typhoëos Ætna ,
Cujus anhelatis ignibus ardet humus.*

Lib. 5.

Ce Poète dit la même chose dans ses Métamorphoses :

*Degravat Ætna caput , sub qua resupinus arenas
Ejectat , flammamque fero vomit ore Typhæus.*

Lib. 14.

Silius Italicus est du même sentiment :

Tunc Catane ardenti nimium vicina Typhæo.

Aussi bien que Valérius Flaccus, qui s'exprime ainsi :

Siculâ pressus tellure Typhæus.

Nonnus ne s'en éloigne pas, lorsqu'il appelle le mont Etna

le lit de Typhée. Hyginus, Philostrate, sans parler des autres, donnent à Typhée le même tombeau, & il est inutile d'en citer les passages, non plus que ceux de Virgile, de Stace, de Claudien & d'Orphée, qui disent tous la même chose d'Encélade, que Philostrate dit avoir esté le même que Typhon.

Fab. 151.

Æneid. 3.

Theb. 3.

De rapt. l. 1.

In vit. Apoll.

Les autres Poètes qui ne regardent pas le mont Etna comme le tombeau de Typhon, ne s'éloignent pas du moins de la même tradition, puisqu'ils ont toujours choisi pour cela des lieux sulphureux & connus par des feux souterrains, tels que sont les environs du mont Vésuve, où Diodore le fait périr; ou les champs Phlégréens, comme le raconte Strabon: ou un lieu d'Arcadie d'où il sort souvent des volcans: ainsi qu'on peut le voir dans Pausanias: en un mot, tous les lieux sujets aux tremblements de terre, comme l'a fort bien remarqué l'ancien Scholiaste de Pindare, après l'Historien Artémon, qui dit *que toute montagne qui jette du feu accable le malheureux Typhon, qui y est dévoré par les flammes*. Circostances, qui, faisant allusion au nom de Typhon, à la manière dont les Egyptiens racontoient qu'il avoit fini ses jours, & aux allégories qu'ils en tiroient, nous apprennent que les Poètes & les Historiens Grecs & Latins nous ont conservé parmi les fables les plus absurdes, les traditions de cet ancien peuple au sujet de Typhon.

Lib. 4.

Lib. 5.

In Arcad.

In 1. Pyth.

Enfin, je pourrois étendre ces réflexions, & trouver dans les fables Grecques plusieurs autres copies de cette ancienne histoire d'Egypte. Je laisse même à Plutarque le soin d'y trouver les principes de la philosophie d'Héraclite, d'Empédocle, de Pythagore, de Platon, d'Aristote & de plusieurs autres; sur-tout pour ce qui regarde les deux principes & le mystère de la création. Et je me contente, en finissant, de faire remarquer que quelque soin qu'ait pris cet auteur à ramasser toutes les allégories que les Egyptiens avoient mêlées dans la suite au sujet de Typhon & d'Osiris, où presque toute la philosophie & la théologie de cet ancien peuple se trouvent renfermées; il est aisé de s'apercevoir que le fon-

dement en est historique. Et l'on voit aisément à travers toutes les fictions que des Prestres ingénieux & intéressés y avoient mêlées, pour éblouir le peuple par des symboles mystérieux propres à rendre leur profession également respectable & lucrative, qu'ils cachotent une véritable histoire dont ils ne purent jamais effacer entièrement la tradition, & dont le souvenir se renouvelloit dans leurs fêtes. Ce qui fait dire à un Pere de l'Eglise, en leur reprochant leur idolatrie: Si Osiris est un Dieu, pourquoy le pleurez-vous comme un homme mort? S'il est un homme, pourquoy l'adorez-vous comme un Dieu?



PREMIERE DISSERTATION

S U R

L'ORACLE DE DELPHES.

Par M. HARDION.

LA curiosité est la principale source de nos erreurs. Cette passion perdit l'homme presque dès l'instant de sa création : cette même passion le jeta depuis dans le culte des idoles, & luy fit enfanter cette multitude de divinités dont il peupla le ciel & la terre.

26. Avril
1712.

Impatient de connoître son principe, & incapable de le concevoir tel qu'il est, il l'imagina tel que ses sens le luy représentèrent. Le soleil & les étoiles saisirent d'abord ses yeux & son admiration. Il voyoit cet amas de globes lumineux rouler sur sa tête avec un ordre & une magnificence admirables, & il ne voyoit rien au-delà; pouvoit-il se persuader que ces corps n'eussent pas un principe intérieur de leurs mouvements, si rapides & si réglés tout ensemble ? Il en fit des Dieux qu'il invoqua dans ses besoins. Il s'éleva de faux prophètes qui se dirent inspirés par ces Dieux prétendus. Ils prescrivirent le culte qu'on devoit leur rendre, établirent des fêtes en leur honneur, ordonnèrent des sacrifices, en réglèrent les cérémonies. Fêtes, sacrifices, cérémonies, disoient-ils, qui devoient attirer sur la terre la faveur de ces Dieux, & les porter à nous révéler par leur ministère les secrets des destinées. On les écouta, on les crut. Chacun les consulta à l'envi sur ses nécessités particulières. Et par leurs réponses toujours ambiguës, ils sçurent imposer à la crédulité des hommes, & s'accréditèrent dans leurs esprits en les trompant.

Diod. Sic.
l. 1.Moses Mai-
monides c. 3.

Telle est à peu près l'origine des oracles du Paganisme. C'est ainsi que l'ennemi du genre humain posa les fondements de ce funeste empire, où presque tous les peuples de la terre se virent assujettis.

Tite-Live,
Plutarque,
Ephore dans
Strabon,
Cicéron dans
les Epit. à
Brutus.

Lucain, l. 5.

Mais de tous les oracles qui s'établirent peu à peu dans toutes les contrées du monde, celui de Delphes a toujours passé pour le plus célèbre & le plus véridique. Les autres oracles estoient presque tous particuliers à une ville, à un peuple, à une nation; celui de Delphes estoit devenu l'oracle de toute la terre. Les autres oracles ne satisfaisoient pas toujours ceux qui les interrogeoient: les prédictions de celui de Delphes, dans l'opinion des peuples, ne manquoient jamais d'être vérifiées par l'événement. Il estoit, au rapport d'un Poète, le plus fidèle interprète du destin; ou plutôt ses réponses devenoient elles-mêmes un destin irrévocable.

*Sive canit fatum, seu quod jubet ille canendo
Fit fatum.*

Il me seroit impossible de renfermer dans une seule dissertation, tout ce que je me propose d'examiner dans l'histoire de cet oracle. Je me borneray aujourd'hui à rechercher d'abord son origine & son antiquité; je parleray ensuite de sa situation, des divinités qui y ont présidé successivement, & des temples qu'on leur a bâtis.

Strabon,
Diod. de Sic.
Plutarque,
Pausanias,
&c.

Plusieurs historiens nous ont parlé de l'origine de l'oracle de Delphes: mais aucun d'eux ne nous en a marqué d'époque certaine. C'est déjà une preuve bien forte de son ancienneté, & ç'en est presque assez pour croire qu'il a précédé ceux dont l'époque peut se découvrir dans les monuments qui nous restent de l'antiquité.

Cependant Hérodote écrit dans son second livre, que l'oracle de Dodone est le plus ancien de tous ceux de la Grece. Je crois pouvoir démontrer contre cet historien, que l'oracle de Delphes est antérieur à celui de Dodone. J'en trouve une preuve dans Hérodote même, qui semble

n'appuyer ce qu'il avance, que sur une tradition qui s'étoit conservée à Thèbes en Égypte, parmi les Prestres du temple de Jupiter. Il avoit appris de ces Prestres, que les oracles d'Ammon & de Dodone avoient esté établis par deux femmes Egyptiennes prestresses du mesme temple, qui avoient esté enlevées par des Phéniciens, & vendues, l'une dans la Libye où elle établit l'oracle d'Ammon, l'autre dans cette partie de l'Épire, où l'on a placé celui de Dodone. En raisonnant sur ce fait, nous pouvons assurer que l'oracle de Dodone n'a pris naissance que depuis que les Phéniciens commencèrent à courir les mers, & s'éloignèrent de leurs côtes pour passer dans l'Europe. Or il est constant que les Phéniciens ne passèrent pour la première fois dans la Grece, que vers le regne d'Inachus premier Roy d'Argos, c'est-à-dire, environ 1800. ans avant l'ère chrestienne.

Herod. l. 1.

*Suivant le
P. Petau.*

Il ne paroîtra pas vraisemblable que l'oracle de Dodone ait esté établi dès le temps des premières courses des Phéniciens. L'Épire estoit alors inhabitée. Les Pélasges sont les premiers qui y ont bâti des villes & des ports sur la mer, & qui y ont commencé le trafic avec les étrangers: ce sont eux qui ont fait des voyages en Égypte, & qui en ont rapporté chez eux le culte des Dieux Egyptiens. De sorte que s'il est vray que les Phéniciens aient amené une propheteſse à Dodone, ce sera aux Pélasges qui l'auront vendue; ce seront ces peuples qui auront fondé l'oracle, & qui y auront préposé cette prestresse Egyptienne. Le témoignage d'Ephore nous confirmera dans ce sentiment. Ephore vivoit assez peu de temps après Hérodote. Les anciens ont loué son érudition & son exactitude dans les recherches de l'antiquité. Ainsi nous pouvons fort bien opposer son témoignage à celui d'Hérodote. Il nous apprend dans Strabon, au 7.^e livre, que l'oracle de Dodone a esté fondé par les Pélasges. Τὸ μαντεῖον ἐν Δωδώνῃ ἔστιν, ὡς φησιν Εὐφορεῖς, Πελασγῶν ἱδρυμα. Strabon appuye cette opinion d'un vers d'Homère, qui dans le seizième livre

*Pausanias.,
Strabon.*

Hérod. l. 2.

*Strabon.,
Polyt.^e*

de l'Iliade ; en parlant de Jupiter de Dodone, luy donne le surnom de *Pélasgique*.

Ζεῦ ἄνα, Δωδωνᾶϊε, Πελασγικέ.

Il y adjoûte un autre vers d'Hésiode, qui marque que Dodone & le chesne prophétique estoient de l'institution des Pélasges :

Δωδωνίῳ φηγόν τε Πελάσγων ἔδρανον.

Il ne faut maintenant que chercher l'époque des Pélasges, pour trouver celle de l'oracle de Dodone.

*Paus. in
Arcad.*

Les Pélasges ont eu leur nom de Pélasgus leur premier Roy, qui vivoit vers le regne de Cécrops, c'est-à-dire, vers le déluge de Deucalion.

*Environ
1400. ans
avant J. C.*

Ce Pélasgus habitoit dans l'Arcadie, & ne regnoit que sur une poignée d'hommes qu'il avoit ramassez, ou pour mieux dire, sur des brutes qui vivoient de feuilles d'herbes & de racines bonnes & mauvaises, sans choix & sans discernement. Pélasgus entreprit d'adoucir leur naturel féroce & sauvage, & de les ranger sous une sorte de discipline. Il leur apprit à se faire de petites cabanes où ils pussent se retirer, il changea leur manière de vivre, & leur marqua l'espece de chesne dont le gland pouvoit estre propre à les nourrir.

*Environ
1400. ans
avant J. C.*

Les Pélasges, comme on le voit, n'estoient presque rien dans leur naissance. Donnons-leur cent ou cent cinquante ans pour se multiplier, & pour s'estendre dans les contrées voisines de l'Arcadie. Nous trouverons qu'ils ne se jettèrent dans l'Épire qu'un peu avant le regne de Cadmus. C'est là que nous pouvons placer la véritable époque de l'oracle de Dodone.

*Paus. in
Bæot. Ovid.
Apollod. &c.*

On me dispensera bien à présent de prouver que l'oracle de Delphes a précédé le regne de Cadmus, qui passa luy-mesme par Delphes, & y consulta l'oracle d'Apollon sur le succès de ses desseins. De plus, il est incontestable qu'il estoit établi mesme avant le déluge de Deucalion,

qui arriva sous le regne de Cécrops. On sçait qu'après que les eaux de ce déluge se furent retirées, Deucalion & Pyrrha vinrent consulter Thémis qui prophétisoit pour lors à Delphes, sur les moyens de repeupler la terre. A cette tradition qui pourroit estre suspecte, je joindrai le témoignage de Pausanias, qui écrit dans son neuvième livre, que le temple & la ville de Delphes furent submergez par les eaux de ce déluge. Ce n'est pas encore assez. Le même Pausanias nous apprend qu'avant Thémis, l'oracle appartenoit à la Terre & à Neptune. Nous voilà déjà bien au delà du déluge de Deucalion. Cependant, si nous en croyons le Scholiaste de Lycophron, la Terre n'est pas la première divinité qui ait rendu des oracles à Delphes. Saturne y en avoit rendu long-temps auparavant; & ce temps doit avoir précédé même le regne d'Inachus. Il n'y a personne qui n'en doive convenir; & s'il estoit encore nécessaire, après tout ce que je viens de dire, d'apporter des témoignages contraires à celui d'Hérodote, j'en trouverois un grand nombre dans Plutarque, dans Pausanias & dans plusieurs autres écrivains.

*Au même
livre.*

Mais sans m'arrêter plus long-temps à ces recherches, voyons de quelle manière se fit la découverte de l'oracle. Des chèvres qui païssoient dans les vallées du mont Parnasse, donnèrent occasion à cette découverte. Il y avoit dans le lieu qu'on a appelé depuis le sanctuaire, une espèce de crevasse, *χάσμα*, dont l'ouverture estoit fort étroite. Ces chèvres en rodant pour chercher de la pâture, s'en approchèrent par hazard, & avancèrent la tête pour regarder dedans. Aussi-tôt, comme si elles eussent esté transportées de cette fureur qu'on appelle enthousiasme, elles firent des sauts & des bonds merveilleux, & poussèrent des cris extraordinaires. Le pastre qui les gardoit frappé de ce prodige, s'approche luy-même & baisse la tête à l'entrée du trou, pour en voir le fond. Il est saisi sur le champ des mêmes mouvements que les chèvres, & de plus il prophétise l'avenir. Le bruit de cette merveille se

*Diod. Sic.
l. 16.*

fut bientôt répandu par tout le voisinage. Les habitants du lieu accoururent pour en être les témoins, & voulurent éprouver en eux-mêmes cet enthousiasme dont les effets étoient si surprenants. Ils s'approchèrent tous de la crevasse, & furent tous enthousiasmés. Surpris, comme on le peut croire, d'un prodige si étrange, ils y reconnoissent quelque chose de divin. Quel Dieu, se disent-ils, est venu se cacher dans le fond de cet abysme ? Quelle divinité descendue du ciel daigne habiter ces sombres demeures ? Après bien des réflexions, ils concluent que c'est la Terre qui envoie ces vapeurs prophétiques, & qui rend là ses oracles. *Ἐνομίσθη τῆς Γῆς εἶναι χρησθεῖον.*

C'est ainsi que Diodore de Sicile raconte cette histoire. Strabon, Pausanias & Plutarque sont d'accord avec lui, & aucun des anciens ne les a contredits. Il n'y a parmi les écrivains modernes, que le seul M.^r Van-dale qui rejette cette tradition, mais sans dire pourquoi. Il la traite de fable sans prouver que c'est une fable. Il l'a crue fort contraire au système qu'il s'est fait sur les oracles du paganisme ; je ne me suis point aperçu qu'il eût d'autres raisons de la rejeter. Cependant s'il eût voulu ne rien voir de miraculeux dans l'enthousiasme des chèvres, s'il eût voulu le regarder comme l'effet physique d'une cause physique, il n'en aurait pas eu plus de peine à prouver que les Démon n'opéroient rien dans les oracles. La fureur prophétique de la Pythie, dont les anciens nous ont débité tant de merveilles, n'eût été qu'un transport de phrénésie causé par une vapeur maligne qui sortoit de l'autre de Delphes, & qui attaquoit le cerveau d'une femme, dont les fibres souples & délicates sont aisées à émouvoir. Si l'imagination de cette femme est prévenue d'idées de divination, tous les discours qu'elle tiendra dans son délire, seront des prédictions.

En raisonnant ainsi, nous ne serons point dans la nécessité de donner un démenti à un historien aussi profond & aussi exact que Diodore de Sicile, qui nous apprend lui-même qu'il avoit puisé cette tradition dans des monuments

de la plus grande antiquité : qui la confirme par la coutume qui duroit encore de son temps, d'immoler des chèvres dans les sacrifices qui se faisoient dans le temple d'Apollon, préférablement à d'autres victimes : *ὁ χῆριν ἀξί, μάλιστα χρῆσι-
Τηειάζουσι μέχρι τῆ νῦν οἱ Δελφοί*. Plutarque nous a conservé le nom du pâtre qui gardoit les chèvres, & qui s'appelloit, dit-il, Corétas. Strabon dans son 9.^e livre, dit qu'il sortoit de l'autre de Delphes une vapeur forte qui enthousiasmoit la Pythie, *Πνεῦμα ἐνθουσιαστικόν*. Lorsque des faits avancés par un ancien auteur, ne sont point absolument hors de la vraisemblance, & que ces faits ne sont point détruits par d'autres plus certains, nous ne devons point faire difficulté de les recevoir, ou plutôt nous devons nous faire un scrupule de les rejeter.

Suivant ce principe, je ne puis me dispenser d'adopter l'histoire que je viens de raconter sur la découverte de l'oracle de Delphes, dont je vais maintenant décrire la situation. Nous lisons dans Strabon que le mont Parnasse étoit situé entre la Phocide & la Locride, & servoit de limite à ces deux provinces. Il appartenoit à la Phocide suivant la plus commune opinion. En descendant de cette montagne du côté qui regarde le midy, on trouvoit à mi-côte, l'autre d'où sortoient les exhalaisons prophétiques. Autour de cet autre se forma insensiblement la ville de Delphes. Je n'entrerai point aujourd'hui dans l'histoire de cette ville : elle me meneroit trop loin. Je ne rapporterai point non plus toutes les merveilles qu'on a publiées du mont Parnasse. Je n'en dirai qu'une particularité que je ne puis séparer de mon sujet.

Les anciens estimoient que le mont Parnasse étoit situé au milieu de la terre, ou du moins au milieu de toute la Grèce. Ils racontèrent à ce sujet une vieille fable, que Jupiter ayant voulu sçavoir quel étoit précisément le milieu de la terre, fit partir deux aigles, l'un du levant & l'autre du couchant, qui se rencontrèrent au mont Parnasse, au dessus du sanctuaire de l'oracle. Les habitants de Delphes,

en mémoire de cette aventure, consacrerent dans le temple d'Apollon deux aigles d'or. Pindare en fait mention dans sa quatrième Pythionique. Le lieu où se rencontrèrent les deux aigles fut appelé, ὀμφαλὸς τῆς γῆς, c'est-à-dire, le nombril de la terre, parce que le lieu estoit au milieu de la terre, comme le nombril est au milieu du corps. (a) En effet, il y avoit dans le mesme temple de Delphes, une figure de nombril entortillé d'une bandelette, sur lequel estoient posées les deux aigles. Le nom d'ὀμφαλὸς n'a pas seulement esté donné au temple de l'oracle. On le trouve souvent seul pour signifier la ville de Delphes, comme on peut le voir dans Eschyle, Sophocle, Euripide, Pindare & autres.

Plutarque dans son traité du silence des oracles, s'est souvenu du conte des deux aigles, & se moque d'un philosophe nommé Epiménides qui voulut sçavoir d'Apollon luy-mesme, si ce conte estoit véritable. Apollon le punit de sa curiosité par une réponse obscure & ambiguë où il ne put rien comprendre. Apollon fit bien, continuë Plutarque, de mortifier ainsi ce curieux qui vouloit éprouver une vieille fable, comme on éprouve une peinture en la touchant du doigt; mais à la place du conte, il substitué un fait véritable arrivé de son temps. Deux graves personnages qui venoient des deux extrémités opposées de la terre, se rencontrèrent dans la ville de Delphes. L'un estoit Démétrius le Grammairien qui venoit de l'Angleterre pour s'en rerourner à Tarfe dans la Cilicie. L'autre estoit Cléombrote de Lacédémone qui venoit du pays des Troglodytes au bout de l'Egypte.

Plutarque raconte ce fait si sérieusement, qu'il semble avoir esté persuadé que Delphes estoit véritablement situé au milieu de la terre. Varron estoit bien éloigné de le croire. Il nie également, & que Delphes soit au milieu de la terre, & que le nombril soit au milieu du corps.

Lib. 6. de
I. L.

(a) Δείκνται δὲ τὸ ὀμφαλὸς πρὸς οὗ τῷ γαστρὶ πετασισαυρὸς, καὶ ἐν αὐτῇ αἱ δύο εἰκόνες τῶν μυθολογῶν. Strab. lib. 9.

Τὸν δὲ ὑποὸ Δελφῶν καλούμενον ὀμφαλὸν, λίθου πεποιημένον λαοκοῦ. Pausan. lib. 9.

Phurnutus qui s'est attaché au sentiment de Varron ; explique le mot d'ὄμφαλός, & le fait venir d'ὄμφη qui signifie *oracle*, *voix divine* ; enforte que Delphes n'auroit esté appelée ὄμφαλός, qu'à cause des oracles qui s'y rendoient.

L. de natura
Deorum.
Schol. d'Eu-
ripide sur l'O-
reste. v. 335.

Ces oracles n'ont pas toujours esté rendus par les mêmes divinitez, comme nous l'avons déjà remarqué. Sans parler de Saturne, sur lequel je ne crois pas qu'on doive beaucoup insister, nous avons vû qu'on attribua d'abord l'oracle à la Terre. L'auteur des vers Eumolpiens associe Neptune à la Terre. Ces deux divinitez le possédoient en commun, & y rendoient leurs réponses tour à tour, à une différence près, qui est que la Terre les rendoit elle-mesme, & Neptune par le ministère d'un prestre nommé Pyrcon. De la Terre l'oracle passa à Thémis sa fille, qui le posséda assez long-temps, & s'en démit en faveur d'Apollon qu'elle chérissoit particulièrement. L'amitié qu'elle luy portoit avoit commencé dès que ce Dieu parut au monde. Elle l'enleva des bras de Latone sa mere, & prit soin de le nourrir elle-mesme de nectar & d'ambrosie, nourriture céleste qui consuma ce qu'il avoit de mortel, & le fit passer bientoist de l'estat de l'enfance, à celuy d'un âge mûr & raisonnable :

Cité par Pau-
sanias.

Οὐδ' ἄρ' Ἀπόλλωνα χρυσάρεα θήσατο μήτηρ,
Ἀλλὰ Θέμις νέκταρ τε ἔα μιν βροτοῖσι
Ἀθανάτησιν χερσὶν ἐπήρξατο
Αὐτὰρ ἐπεὶ δὴ, Φοῖβε, κατέβροτο ἄμβροτον εἶδαρ,
οὐ σὲ γ' ἐπεὶ ἔχον χρύσειοι σρόφοι ἀσπαμέντα,
οὐδέ τι δέσματ' ἔρυκε, λύνοντο ὅ περ αἶα πάντα.

Homère
dans l'hym-
ne sur Apol-
lon.

Il s'appliqua tout jeune à la science de deviner. (b) Pan fils de Jupiter & de la Nympe Thymbris, luy en donna les premières leçons. Lorsqu'il s'y fut rendu habile, il s'achemina au mont Parnasse, dans le dessein d'y établir un

(b) Ἀπόλλων δὲ τὴν μαντικὴν μαθὼν παρὰ τῷ Πανὶ τῷ Διὸς καὶ Θύμβρης, ἦεν εἰς Δελφίς, χρησμευδούσης τότε Θέμιδος. Apollod. lib. I.

oracle. Il y vint, dit Homère, dans un équipage magnifique, revêtu de ses habits immortels, parfumé d'essences, tenant en main un lut d'or dont il tiroit des sons charmants :

Ibid. Εἶσι δὲ φορμίζων Ἀητοῖς ἑλικυδέος υἱὸς
 Φόρμιγλι γλαφυρῇ, πρὸς Πυθῶ πετρήεσσαν,
 Ἀμβροτα εἶματ' ἔχων τε θυάδεα τοῖο δὲ φόρμιγξ
 Χρυσέου ὑπὸ πλῆκτρου καναχὴν ἔχει ἱμερόεσσαν.

*Eurip. Iphig.
 in Taur.*

Thémis, qui sçavoit son dessein, crut, dit-on l'obliger en luy cédant son oracle, qui avoit déjà beaucoup de réputation. Il y a une autre tradition, suivant laquelle cette prétendue cession de Thémis en faveur d'Apollon, n'avoit esté rien moins que volontaire. Apollon s'estoit emparé par force du sanctuaire de l'oracle, après avoir mis à mort un dragon énorme que la Terre avoit commis pour estre le gardien de l'autre prophétique. La Terre pour se venger d'Apollon, entreprit de faire tomber son crédit, & de mettre les hommes en estat de se passer de ses oracles, en leur envoyant pendant leur sommeil des songes & des phantômes qui leur fissent voir clairement le présent, le passé & l'avenir.

Apollon outré de cet affront, alla sur le champ s'en plaindre à Jupiter, qui fut touché des larmes de ce jeune Dieu, & qui pour l'appaiser dissipa dans un instant, & d'un seul mouvement de sa teste, tous ces phantômes nocturnes, & rétablit l'oracle dans son crédit & dans ses honneurs.

Pausanias.

Lorsque j'ay dit que l'oracle estoit passé de la Terre à Thémis sa fille, je devois adjoûter que la Terre n'avoit pu disposer que de la portion de l'oracle qui luy appartenoit, & que Neptune s'estoit réservé la sienne qu'il échangea enfin contre Apollon, pour l'Isle de Calaurie, vis-à-vis de Trezène.

On ne me pardonnera peut-estre pas ce détail fabuleux dans une dissertation historique ; cependant je l'ay autant puisé dans les historiens que dans les poètes. Les uns & les autres croyoient également que cette succession de divinités estoit arrivée de la manière que je l'ay exposée. Tout ce qu'on

peut imaginer de plus vraisemblable sur ces changements, c'est de les attribuer à l'adresse des prestres, qui s'appercevant que la foy des peuples pour leurs Dieux se refroidissoit, & qu'on se lassoit de leur faire des offrandes par le peu d'avantage qu'on en recevoit, tâchèrent de réveiller leur piété, en leur présentant de nouveaux objets de leur culte.

Apollon fut le dernier prophete de Delphes. Il s'y maintint jusqu'à la cessation de l'oracle, & s'en trouva bien. Ses temples regorgeoient de présents qu'on y envoyoit de toutes les parties de la terre. Les Rois, les Princes, les Républiques, les particuliers n'entreprenoient rien qu'ils ne l'eussent consulté; & on ne le consultoit, pour ainsi dire, que l'argent à la main. *Euripid. dans l'Ion.*

Je n'ay rien trouvé dans les auteurs touchant les temples qu'on a bastis à la Terre & à Neptune. Thémis en avoit un du temps de Deucalion, qui fut submergé. Il estoit de pierre. S'il soutint l'effort des eaux sans estre renversé, il faut croire que ses fondemens furent bien ébranlez, & qu'il fallut en rebastir un autre à Apollon, lorsqu'il entra en possession de l'oracle de Thémis. *Ovide, Métam. Pausanias.*

Le premier temple d'Apollon fut construit de branches de laurier, qui furent apportées de la vallée de Tempé. Le laurier estoit particulièrement consacré à Apollon. Ce Dieu se l'appropriâ, lorsque Daphné ses premières amours, fut métamorphosée en cet arbre. *Pausanias.*

Ce temple ayant esté détruit, des abeilles en édifièrent un avec leur cire & des plumes d'oiseaux, qu'Apollon envoya chez les Hyperboréens. Ce temple devoit leur estre fort commode, parce qu'il estoit portatif. Ces peuples qui erroient dans les bois, & qui n'avoient point de demeure certaine, transportoient par-tout avec eux le temple d'Apollon, qu'ils plaçoient au milieu de leurs habitations. Ils révéroient particulièrement ce Dieu, & luy envoyoient tous les ans à Délos les prémices de leur récolte. *Ibid.*

Pindare les appelle de zélez serviteurs d'Apollon. Aussi *3. Olymp.*

furent ils récompensez du culte qu'ils luy rendoient, par des faveurs bien signalées, & qui leur ont esté singulières. Le pays qu'ils habitoient estoit éclairé des plus purs rayons du soleil : l'air y estoit de la plus heureuse température, & n'y fut jamais infecté d'aucun soufle contagieux : ils passaient leurs jours dans une abondance délicieuse, & ne connoissoient parmi eux ni guerre, ni discorde, ni mesme aucune sorte de soucis : enfin ils parvenoient à une extrême vieillesse, jusqu'à mille ans, a-t-on dit ; & ne mouroient que lorsqu'ils estoient las de vivre, en se précipitant dans la mer du haut d'un rocher.

Pausanias. Ceux qui n'ont pu s'accommoder de ce temple construit par des abeilles, ont eu recours aux conjectures, & ont dit qu'il avoit esté basti par un habitant de Delphes nommé Ptéras ; qu'il avoit porté le nom de son fondateur, & que sur l'équivoque du mot *Ptera* qui signifie des aîles, on avoit feint que des abeilles l'avoient basti avec des aîles d'oiseaux. D'autres ont dit qu'il avoit esté construit d'une plante qui croist sur les montagnes, qu'on appelloit *πτέρις*. C'est une espèce de fougère.

*Minerve,
selon Pausa-
nias, & Ju-
non selon
Plutarque.
Servius 1.
Æn.*

Le troisiéme temple de Delphes fut d'airain. Ce n'est pas grande merveille, dit Pausanias, qu'Apollon ait eu un temple d'airain ; puisqu'Acrisius Roy d'Argos fit faire une tour de ce métal pour enfermer sa fille ; qu'à Lacédémone Minerve ou Junon avoient un temple d'airain qu'on appelloit *χαλκίον* ; & qu'enfin, il y avoit à Rome un édifice d'une grandeur & d'une structure surprenante, dont la couverture estoit d'airain. Mais on a dit que ce temple estoit l'ouvrage du Dieu Vulcain. Ici Pausanias se déclare absolument contre la tradition ; il ne peut croire non plus ce qu'a dit Pindare, qu'au dôme de ce temple il y avoit un groupe de figures d'or, qui charmoient les oreilles par de magnifiques concerts qu'elles faisoient entre elles :

Χρύσται δὲ ὑπερώου ἀείδον κηλήμονες.

Pausanias observe sur ce vers, que Pindare a voulu imiter

ce que dit Homère des Sirènes, qui enchantoient les mortels par la beauté de leurs chansons. Il m'a semblé en l'examinant, que Pindare n'a eu en vûe qu'un passage du 18.^e livre de l'Iliade où Homère, en racontant l'accueil que Vulcain fait à Thétis, qui luy vient demander des armes pour Achille, feint agréablement que ce Dieu se faisoit servir par des petites statues d'or qui ressembloient à de jeunes filles, & à qui, outre la parole & l'action, il avoit aussi donné la pensée & le sentiment.

*Au 12.^e liv.
de l'Odyssée.*

On ne sçait pas trop de quelle manière ce temple d'airain fut détruit. Les uns disent qu'il fut abysmé dans un tremblement de terre : d'autres qu'il fut consumé par le feu. Disons plustost qu'il disparut à peu près comme les palais enchantez de nos Nécromanciens.

En la place de ces temples de cire & d'airain, nous pourrions mettre celui qui fut bâti par Icadius fils d'Apollon & de la Nympe Lycie, qui s'estant embarqué pour passer de la Lycie dans l'Italie, fit naufrage sur la route, & fut accueilli par un Dauphin, qui le porta sur les côtes de la Phocide vers le mont Parnasse. Il y bâtit un temple en l'honneur de son pere, & y dédia un autel avec l'inscription de πατρίου.

*Servius sur
le 3.^e liv. de
l'En.*

Α' πόλλωνος. Le 4.^e temple, que Strabon met le second, exista réellement ; & fut bâti de pierre par Trophonius & Agamédès, excellents architectes, tous deux fils d'Ergine Roy d'Orchomène. Apollon, au rapport d'Homère, en jetta luy-mesme les fondemens. Trophonius & son frere, princes chéris des Dieux immortels, y ménagèrent un caveau sous le pavé du temple, où l'on avoit enfoui tous ces trésors dont il est parlé au 9.^e livre de l'Iliade :

Οὐδ' ὅσα λαῖνος οὐδὲς ἀφ' ἡτοροῦς ἐντὸς ἑέργῃ.

Lorsque Trophonius & Agamédès eurent achevé le temple de Delphes, ils demandèrent à Apollon la récompense de leur travail. Le Dieu les remit à huit jours, & leur ordonna de faire bonne chère en attendant. Au bout du

*Pindare cité
par Plut.
dans la con-
juration d'A-
pollonius.*

terme on les trouva morts en leur lit. Ils meurent dans Pausanias d'une manière bien opposée ; mais cela n'est point de mon sujet.

Il subsista environ 700. ans. Car il fut brûlé 636 ans après la prise de Troye.

C'estoit plus de 500000. liv de nostre monnoye, & l'argent qu'on y employa fut appelé l'argent sacré.

Le temple qu'ils bâtirent s'embrasa la première année de la 58.^e Olympiade, sous l'Archontat d'Ericleide, 548. ans avant J. C.

Les Amphictyons, ces Juges célèbres de la Grèce, qui s'estoient rendus les protecteurs de l'oracle de Delphes, se chargèrent du soin d'en rebâtir un autre. Ils firent marché avec l'architecte, (c'estoit un Corinthien nommé Spintare) à 300. talents. Les villes de la Grèce devoient fournir cette somme ; les habitants de Delphes furent taxez à en donner la 4.^e partie, & firent pour cela une quête de tous costez jusques dans les pays étrangers. Amasis, pour lors Roy d'Égypte, donna pour sa part 1000. talents d'alun, & les Grecs établis en Égypte en donnèrent 20. mines. (c) Les Alcmeonides, famille puissante d'Athènes, vinrent à Delphes en ce temps-là, & s'offrirent de conduire l'édifice. Ils le firent plus magnifique qu'on ne se l'estoit proposé dans le modèle. Entre les autres embellissements qu'ils ajoutèrent, ils firent faire un frontispice de marbre de Paros. Le reste du temple estoit bâti d'une pierre qu'Hérodote appelle *πῶριος λίθος*, qui est peut-être la même que le *Porus* de Pline ; c'est une pierre blanche & dure comme le marbre de Paros, mais elle n'est pas si pesante.

Une raison d'intérêt porta les Alcmeonides à cet acte de religion. Ils avoient esté chassés d'Athènes, par les Pisistratides, & cherchoient toutes sortes de moyens pour se rétablir dans leur patrie & pour se venger de leurs ennemis. Ils se persuadèrent que dans leur séjour à Delphes ils pourroient

(c) Ainsi il ne fut commencé qu'environ 513. ans avant J. C. 43. ou 44. ans après que celui de Trophonius eut esté brûlé. Car ce fut sous le regne d'Hippias que les Alcmeonides vinrent à Delphes. Hipparque à qui succéda Hippias, fut assassiné par Harmodius & Aristogiton, la 4.^e année de la 66.^e Olymp. 513. ans avant J. C. Hippias ne regna que 3. ans, & fut chassé d'Athènes la 3.^e année de la 67.^e Olymp. Voyez *Herodote liv. 5.*

corrompre la Pythie , & la porter à les seconder dans leur dessein. Ils en vinrent à bout à force d'argent , & l'engagèrent à ce qu'ils voulurent. Voici comment elle les servit. Toutes les fois qu'il venoit quelque Spartiate la consulter , soit en son nom , soit au nom de la République , elle ne luy promettoit l'assistance de son Dieu , qu'à condition que les Lacédémoniens délivreroient Athènes de ses Tyrans. Elle leur répéta cet ordre tant de fois , qu'ils se déterminèrent enfin à faire la guerre aux Pisistratides , quoyqu'ils eussent avec eux les plus fortes liaisons d'amitié & d'hospitalité.

Il me faudroit plus de temps qu'il ne m'en reste , pour faire le détail de toutes les offrandes dont ce dernier temple fut enrichi. Pour en donner en finissant , quelque idée , il me suffira de dire que dès le temps de Xerxès , on faisoit monter les trésors de Delphes aussi haut que ceux de ce souverain des Perses , qui couvrit l'Hellespont de ses vaisseaux , & qui envahit la Grece avec une armée de six cens mille hommes.

SECONDE DISSERTATION.
SUR
L'ORACLE DE DELPHES.

Par M. HARDION.

L'Arrangement que j'avois donné aux différentes parties qui composent mon premier discours sur l'oracle de Delphes , ne m'avoit pas permis de m'étendre sur ce qui regarde en particulier la ville de Delphes ; & j'avois destiné une dissertation entière à l'examen de l'origine , de la situation & des divers noms de cette ville. Je vais tâcher de satisfaire aujourd'huy à l'engagement que j'avois pris alors ; & je m'y porte d'autant plus volontiers , que cette matière n'avoit encore , ce me semble , esté éclaircie

23. de Décembre 1712.

par aucun écrivain. La ville de Delphes devoit sa naissance & son agrandissement à l'oracle ; elle luy devoit sa réputation & ce grand éclat qui l'a si fort distinguée de toutes les autres villes du monde payen : qui l'a fait regarder comme le centre de la religion , comme le séjour favori des Dieux , (d) & sur tout d'Apollon à qui elle estoit particulièrement consacrée ; enfin comme l'école de la sagesse , où l'on pouvoit compter autant de prophetes & de philosophes qu'il y avoit d'habitants ; où le peuple tout dévoué au culte des Dieux , ne s'occupoit que de festes , de sacrifices & d'autres pratiques de religion. Enfermé entre mille roches escarpées , ce peuple jouissoit dans un plein repos de la présence & des faveurs des Dieux , qui se manifestoient sans cesse à ses yeux , qui l'admettoient dans leurs conseils éternels , & qui par la science de l'avenir qu'ils luy communiquoient , l'avoient rendu l'arbitre du sort des Rois & des nations de la terre.

Telles ont esté les illustres prérogatives que l'erreur payenne avoit attribuées à ce peuple heureux. Prérogatives qui attirèrent au mont Parnasse cette foule inconcevable d'étrangers qui vinrent , ou s'y établir , ou s'instruire des secrets de leur destinée.

Strabon, l. 9.
Schol. d'Apollon. Rhod.
l. 4.
Callimaque ,
hymne sur
Apollon.

L'autre d'où sortoient les oracles d'Apollon , estoit situé , comme je l'ay déjà dit , vers le milieu du mont Parnasse du costé qui regarde le midi. Au-dessus de cet antre , il y avoit à quelque distance , une ville ou un bourg qu'on appelloit Lycorie. Ce nom pouvoit luy avoir esté donné , ou de Lycorus fils d'Apollon & de la Nympe Corycie , ou de ce qu'au temps du déluge de Deucalion , les habitants du Parnasse ayant esté avertis de l'arrivée des eaux par une troupe de loups , dont les hurlements les guidèrent sur les sommets de la montagne , ceux qui échappèrent au déluge , crurent devoir quelque reconnoissance

(d) Ἰερὰν μὲν Ἀπόλλωνος, θεῶν δὲ τῶν ἄλλων τέμερος, ἀνδρῶν ἢ σοφῶν ἐργαστήριον, θάρβου δὲ δημόδους ἐκτὸς ἀνακειμένῳ.... ἀρμόδιον τὰς ἀποφθιτικῶν καταγωγῶν, τῶν ἱεροῦ καὶ πλεῖστ' ἀνακειμένῳ. *Heliod. lib. 2.*

au bienfait de ces loups , & donnerent à la ville qu'ils bâtirent le nom de Lycorie , du mot *λύκος* qui signifie un loup.

Strabon nous apprend que la ville de Delphes avoit esté bâtie en premier lieu dans l'endroit mesme où estoit placée la ville de Lycorie : *ὑπέκειν τῆς πόλεως ἡ Λυκωρεία* , ἐφ' ᾧ τόπου ἰδρυτο ἀρχαίτερον οἱ Δελφοὶ , *ἡ δὲ ἱερὴ*.

Ce que nous lisons dans Pausanias , d'une ancienne ville de Delphes qui fut submergée par les eaux du temps de Deucalion , nous portera sans peine à expliquer ces paroles de Strabon , de cette première ville de Delphes qui subsistoit avant le déluge , & qui fut rebâtie plus près du sanctuaire de l'Oracle , pour la commodité de ceux qui venoient y consulter les Dieux sur l'avenir.

Mais je ne sçais pourquoi le Scholiaste d'Apollonius de Rhodes , a dit que les habitants de Delphes avoient esté appelez en premier lieu Lycoriens. Car s'il a prétendu que la ville de Delphes ait porté le nom de Lycorie , il ne sera pas difficile de prouver que le nom de Lycorie n'est pas plus ancien que les noms de Delphes & de Pytho , en supposant que la ville & le nom de Lycorie n'ayent esté que d'après le déluge , comme nous l'avons vû , & comme l'attestent les Ecrivains que j'ay consultez. Il est vray que le mont Parnasse a esté nommé *Λυκωρεὺς* ; mais en ce sens là le nom de Lycoriens n'estoit pas plus particulier aux habitants de Delphes , qu'à ceux des autres villes du mont Parnasse ; de mesme que le nom de Parnassiens pourroit s'appliquer en général à tous les habitants de cette montagne. Ce Scholiaste a pu croire que la ville de Delphes avoit en effet porté le nom de Lycorie , sur ce qu'Apollonius donne à Apollon qui en estoit le Dieu tutélaire , le surnom de *Λυκωρεῖος*. Il n'aura pas fait attention que tout le Parnasse estoit du domaine d'Apollon , & que les Dieux tiroient des surnoms de toutes les villes qui leur estoient consacrées.

L. 4. v.
1490.

Callimaque,
hymne sur
Apollon. v.
15.

Mais laissons la première ville de Delphes qui ne nous

fournit rien de mémorable , pour nous attacher entièrement à la seconde , qui doit être le principal objet de mes recherches.

2000. pas
géométriques

La ville de Delphes comprenoit seize stades dans son circuit. C'est Strabon qui nous l'apprend dans le neuvième livre. On n'eût pu lui donner plus d'étendue , à cause des rochers & des précipices qui l'environnoient.

Quelques maisons qu'on bâtit d'abord autour du temple d'Apollon , donnèrent la naissance à la ville de Delphes. Ces maisons se multiplièrent à proportion que l'Oracle s'accrédita , & remplirent peu à peu les 16. stades qu'elle comprenoit dans son circuit.

Jamais situation ne fut plus heureuse que celle de Delphes. Cette ville devoit toutes ses fortifications à la nature , & rien au travail des hommes ; & ses fortifications , comme le remarque Justin , pouvoient causer autant d'admiration que la majesté même du Dieu de l'Oracle : *incertum , utrum munimentum loci , an majestas Dei plus hîc admirationis habeat.*

Strabon, l. 9.
Pausanias
in Phoc.
Schol. de
Pindare, &c.

Un des sommets du mont Parnasse , dont la pointe suspendue avoit la forme d'un dais , la couvroit du côté du Nord. Deux vastes rochers l'embrassoient par les côtes , & la rendoient inaccessible ; & une autre roche escarpée que l'on appelloit Cirphis , en défendoit l'abord du côté du midi ; de sorte qu'on n'y pouvoit arriver que par des sentiers étroits qu'on avoit pratiqués des deux côtes de la ville. Entre la basse ville & la roche que je viens de nommer Cirphis , couloit le fleuve Plistus. Ce fleuve avoit sa source dans le mont Parnasse , & se jettoit dans la mer à Cirrha , petite ville du domaine de Delphes , & qui lui servoit de havre.

Sur la 6.^e Py.
thionique.

Les rochers qui environnoient la ville de Delphes , s'abaissoient doucement , & comme par degrés. C'est ce qui a fait dire à Strabon qu'elle avoit la figure d'un théâtre. Le Scholiaste de Pindare explique Strabon , en distinguant trois parties dans la ville de Delphes , dont la pre-

mière s'appelloit ὑψάτη, c'est-à-dire, la ville haute. La seconde, μέση, c'est-à-dire, le milieu de la ville, & c'étoit-là qu'étoit l'autre prophétique & le temple d'Apollon. La troisième s'appelloit βάτη; nous pourrions la nommer la ville basse; j'examinerai dans un moment ce que c'étoit que βάτη.

La ville de Delphes, située comme je viens de le dire, se découvroit dans toutes ses parties d'aussi loin qu'on voyoit le mont Parnasse, & offroit une belle perspective aux yeux des étrangers qui y abordoient, à ne regarder seulement que la beauté & l'arrangement des édifices; mais lorsqu'ils considéroient cet amas prodigieux de statues d'or & d'argent, dont le nombre surpassoit de beaucoup celui des habitans, s'imaginoient-ils voir une ville, plutôt qu'une assemblée de Dieux? Rappelons pour un moment les plus pompeuses descriptions que les Poètes nous aient faites du mont Olympe, où les Dieux rangez autour du trône de Jupiter, jouissoient de tout ce que la souveraine félicité peut procurer de plaisirs & de délices; tout ce que notre imagination nous fournira d'idées brillantes, ne représentera qu'imparfaitement le beau spectacle qu'offroient aux yeux les magnificences de Delphes. (e) Ce fut la vûe de ces magnificences, qui seule put déterminer l'armée Gauloise à grimper sur les rochers qui défendoient l'abord de cette ville.

Je ne veux pas oublier une réflexion que fait Justin après Trogue-Pompée, qu'entre les rochers qui environnoient la ville de Delphes, les cris des hommes & le bruit des trompettes se multiplioient de manière que ces échos augmentoient dans l'esprit de ceux qui en ignoroient les causes, l'admiration où l'on étoit pour cette ville chérie des Dieux, & redoubloient la sainte horreur qu'on avoit conçue pour le Dieu de l'Oracle : *Hominum clamor, & si* Justin, *ibid.*

(e) Brennus ad acuendos suorum animos, prædæ ubertatem omnibus ostendebat, statuasque cum quadrigis, quarum ingens copia procul viscebatur, solido auro fusas esse, &c. Justin l. 24. c. 7.

quando accedit tubarum sonus , personantibus & respondentibus inter se rupibus , multiplex audiri , & amplior quàm editur resonare solet. Quæ res majorem majestatis terrorem ignaris rei , & admirationem stupentibus plerumque affert.

Voilà tout ce que j'ai pu recueillir de particulier sur la situation de la ville de Delphes. Je vais entrer maintenant dans l'explication des differents noms qu'on lui a donnez. Je crois qu'on me dispensera de prouver plus au long qu'elle n'a jamais porté le nom de Lycorie: Les Scholiastes d'Homère & de Pindare lui donnent quatre ou cinq autres noms qu'elle a eus , disent-ils , successivement. Eustathe sur le second livre de l'Iliade , nous apprend qu'elle fut d'abord appelée *νάπη παρνασία*. Je ne sçaurois me persuader que *νάπη* ait été le nom de la ville de Delphes. Je croirois plus volontiers que *νάπη* n'a esté que le nom du lieu où la ville de Delphes a esté bâtie. *Νάπη* ne signifie autre chose qu'un bocage , qu'un bois taillis planté dans un vallon sur la pente d'une montagne. C'estoit peut-estre ce bois de lauriers qui estoit assez près de l'Oracle , & que Pline semble avoir désigné par ces paroles : *laurus spectatissima fuit in Parnasso*. Il est vrai que le nom de *νάπη* est demeuré à un des quartiers de Delphes. C'est ce qui prouve encore plus que ce n'a point esté le nom de la ville entière. (f).

Pausanias dans ses Phociques s'est souvenu de ce bocage du Parnasse , qu'il appelle aussi *νάπην παρνασίαν* ; mais il ne dit point que ç'ait esté le nom de la ville de Delphes.

Le Scholiaste de Pindare donne en second lieu le nom de *πετρηεσσα* à la ville de Delphes. Je n'aurai pas de peine à démontrer que *πετρηεσσα* n'a jamais esté que l'épithète de la ville de Delphes , qui lui a esté donné , parce qu'elle estoit bâtie entre des rochers , *ἐν πετρώδει χωρίῳ*. La preuve que j'en ai , c'est qu'on ne trouve dans aucun Auteur le

Strabo , l. 9.

(f) Pindare dans la 6.^e Pythionique appelle la ville de Delphes *πολύρυσον Ἀπολλωνίαν νάπην* , par une figure poétique qui prend la partie pour le tout.

mot de *περφέα* seul , pour signifier la ville de Delphes ; & qu'au contraire Homère & d'autres Ecrivains joignent toujours le mot de *περφέα* avec celui de *Πυθώ* , comme son épithète : *εἰς Πυθὼν περφέαν* , *Πυθῶν ἐν περφέῃ* , &c.

Le mesme Scholiaſte lui donne en troiſième lieu le nom de Criffa. C'eſt une troiſième bête plus groſſière encore que les deux autres. Tout ce qu'il y a de Géographes & d'Hiſtoriens ont toujours diſtingué la ville de Criffa de celle de Delphes. Pauſanias nous apprend que Criffa eſtoit bâtie ſur un chemin étroit qui menoit à Delphes , & que les habitants de cette ville s'eſtant aviſez de dépouiller les eſtrangers qui venoient à l'Oracle , furent punis ſévèrement par les Amphictyons , qui leur déclarèrent la guerre , prirent leur ville , & la conſiſquèrent avec ſon territoire au profit d'Apollon. Il faut convenir qu'Homère dans un endroit de ſon hymne ſur Apollon , ſemble confondre les deux villes. Apollon cherchoit un lieu pour bâtir le temple de ſes oracles ; il vint près de la fontaine Delphuſe , & voulut ſ'y arreſter. La Nymphe du lieu , qui craignoit que le nom d'Apollon n'eſſaçât le ſien , chercha les plus belles raiſons pour éloigner ce Dieu de ſon petit canton , & lui conſeilla d'aller à Criffa au pied du Parnaffe , où il ne ſeroit point incommodé par le bruit des chevaux qui venoient ſans ceſſe ſ'abbeuver dans ſes ondes ; que là il bâtiroit un temple où il recevroit des offrandes de toutes les nations de la terre. Apollon ſe rendit à ſes conſeils , & prit ſon chemin vers Criffa , pour y bâtir ſon temple.

Il n'y a perſonne qui en liſant ce début , ne ſe perſuade qu'Homère n'a fait qu'une meſme ville de Criffa & de Delphes , ou du moins qu'il donne le nom de Criffa au lieu où le temple d'Apollon avoit eſté bâti. Liſons ce qui ſuit , nous ſerons bientôt détrompez. Apollon vint en effet à Criffa , après avoir traversé le pays des Phlégyens , mais il ne ſ'y arrêta pas. Il y avoit au deſſus de Criffa ,

continuë Homère, une roche suspenduë qui couvroit un vaste enfoncement, dont l'accès étoit difficile. Ce fut là qu'Apollon se détermina à bâtir ce temple magnifique, qui devoit un jour estre si célèbre par ses oracles.

Ἰστα δὲ ἐς Κέσσον ὑπὸ Παρνησὸν νιφόντα,
 Κνήμιον πρὸς Ζέφυρον τετραμμένον, αὐτὰρ ὑπερθεῖν.
 Πέτρῃ ὑποκείμεναι, κοίλῃ δ' ὑποδεδρομε βῆσσα
 Τρηχεῖ', ἐνθα ἀναξ τεκμήρετο Φοῖβος Ἀπόλλων
 Νηὸν ποιεῖσθαι ἐπήρατον.

La situation des deux villes est bien distinguée dans ce passage. Homère y place Crissa au pied de la montagne, sur ce chemin étroit qui menoit à Delphes. L'autre prophétique & le temple d'Apollon sont au dessus de Crissa, & l'on y monte par un sentier fort rude. Les Géographes & les Historiens tant anciens que modernes, ne nous ont pas mieux décrit la situation de Delphes, qu'Homère le fait icy.

Les derniers & les véritables noms de la ville de Delphes, sont ceux de Pytho & de Delphes. On disoit *Pytho*, *Python* & *Pythia*. J'observerai en passant que Ptolémée fait deux villes différentes de *Pythia* & de Delphes. Sophianus dans sa carte de la Grece, qu'il a dessinée d'après Ptolémée, place la ville de *Pythia* sur le mont Parnasse, à côté de celle de Delphes, mais à quelque distance. Laubenberg les sépare de même dans sa carte de l'Achaïe; cependant je ne sçaurois me persuader que Ptolémée ne se soit trompé, parce qu'il est le seul des Géographes anciens qui distingue les villes de Delphes & de Pythie, & parce que ce n'est pas la seule faute où ce Géographe soit tombé.

Il seroit assez difficile de décider lequel est le plus ancien des deux noms de Delphes ou de Pytho. Si nous en croyons Pausanias, la ville a esté appelée Delphes avant que d'estre appelée Pytho. Nous voyons le contraire dans

Homère. On ne seroit peut-être pas mal fondé à les soutenir aussi anciens l'un que l'autre, en disant que Delphes estoit le nom de la ville, & Pytho le nom du temple d'Apollon. Pour moi je panche fort à croire le nom de Delphes plus ancien que celui de Pytho. J'en dirai la raison lorsque j'aurai expliqué l'origine du nom de Delphes.

Au reste j'ai remarqué que les Grecs ne se servoient pas indifféremment des mots de *Δελφοί* & de *Πυθώ*. Les Poètes n'employoient que le mot de *Πυθώ*, & jamais celui de *Δελφοί*. On trouve à la vérité dans Callimaque, *Δελφὸς λαὸς, Δελφίδες ἄκραι*; & dans Pindare *μέλισσα Δελφίς*; mais je n'ai trouvé dans aucun Poète le substantif *Δελφοί*. Au contraire les Historiens & les autres Ecrivains en prose se servent toujours du mot *Δελφοί*, & presque jamais de celui de *Πυθώ*; de sorte qu'on peut croire que le mot de *Δελφοί* estoit affecté à la prose, & que celui de *Πυθώ* l'estoit à la poésie. Les Poètes Latins ont employé indifféremment l'un & l'autre, & même plus souvent le mot de *Delphi*. Cette remarque n'est pas considérable, cependant j'ai cru ne pas devoir la négliger.

On fait venir le mot de *Πυθώ* de l'aoriste *πυθίδαι*, qui signifie apprendre, interroger; parce qu'on interrogeoit l'Oracle, & qu'on y apprenoit ce qu'on vouloit sçavoir. Mais la première syllabe de *πυθίδαι*, lorsqu'il est formé de *πυνθάνεσθαι*, est brève, & la première syllabe de *Πυθώ* est longue. C'est ce qui me fait préférer l'autre origine qu'Homère nous en donne, & après lui tous les Scholiastes. Il fait venir le mot de *Πυθώ* de l'ancien verbe *πύθω*, dont la première syllabe est longue, & qui signifioit anciennement dans la langue Grecque, la même chose que *σπινθώ*, c'est de ce verbe qu'on a formé le nom Latin *putere*, aussi-bien que le mot François qui lui répond. Cette étymologie est fondée sur ce que le monstre qu'on a appelé Python, avoit esté tué proche de Delphes, & abandonné à la pourriture dans l'endroit où il avoit esté tué.

C'est ici le lieu de parler de ce monstre , que les écrits des Poëtes ont rendu si célèbre. On en raconte l'histoire bien diversément , & il ne sera pas aisé de démêler ce qu'il peut y avoir de vrai , dans le prodigieux amas de circonstances fabuleuses dont on l'a enveloppée. Avant que d'y travailler , je vais rapporter une partie de ce qu'on en a dit. Je commencerai par Homère , qui explique fort au long sa naissance & sa mort , dans l'hymne sur Apollon.

Junon irritée contre Jupiter , de ce qu'après l'avoir choisie pour épouse entre toutes les immortelles , il avoit osé enfanter la belle , la puissante Pallas , sans l'associer à ce grand ouvrage : indignée d'ailleurs de n'avoir pû mettre au jour qu'un fils contrefait , que Jupiter avoit estropié en le précipitant du haut des cieux , pour le rendre encore plus difforme ; résolut d'employer tout pour se venger , sans pourtant donner d'atteinte à la fidélité conjugale. Elle descend du haut des cieux , toute déterminée à ne plus habiter avec son époux. Elle invoque la Terre & les Titans qui demeurent dans les abysses du Tartare , & leur demande leur assistance , pour produire un chef-d'œuvre qui fût aussi supérieur à Jupiter en force & en puissance , que Jupiter l'étoit à Saturne. Elle frappe la terre avec effort ; la terre s'émeut aux violentes secousses qu'elle lui donne. Junon est transportée de joye , elle sent que ses vœux sont accomplis. Elle demeure une année entière dans les temples que les mortels lui avoient élevez sur la terre. Lorsqu'elle fut à terme , après une année révoluë , elle mit au jour un monstre furieux qui ne ressembloit ni aux Dieux ni aux hommes , le cruel , le terrible Typhon. Elle le donna à la Terre pour être le fléau des mortels. Qui eût osé s'opposer à sa fureur & lui donner le coup de la mort ! Apollon l'entreprend , il le perce de ses traits & l'étend par terre. Le monstre pousse des cris affreux en se roulant sur la poussière , & jette enfin le dernier souffle. Apollon s'écrie dans les premiers transports de sa joye , & insulte le monstre en ces termes : *pourris maintenant , dragon*
cruel ,

cruel, & ne fais plus de mal aux mortels qui viennent icy m'immoler des hécatombes. Ni Typhée, ni la Chimère ne te peuvent garantir de la mort. L'humidité de la terre & la chaleur du soleil vont mettre ton corps en pourriture. Homère ne se sert que du verbe *πύθω*, pour exprimer la putréfaction du monstre, & adjoute que depuis ce temps-là il fut appelé *Πυθών*, & qu'Apollon eut le surnom de Pythien.

Nous remarquerons qu'Homère fait de Python un dragon femelle. J'avoue que je n'en sçais pas la raison. Peut-être qu'il a cru adjouter par là à l'idée qu'il vouloit donner de sa fureur & de sa méchanceté. Ce monstre porte dans Homère le nom de Typhon ; il est appelé *Δελφύνη* ou *Δελφύνης* dans Apollonius de Rhodes, & dans Denys le Géographe : *Δελφύνη* s'il est femelle, *Δελφύνης* s'il est mâle. Le Scholiaste d'Apollonius panche à le croire femelle, & s'appuye du témoignage de Léandre & de Callimaque. Cependant je n'ai point trouvé dans ce qui nous reste de Callimaque, que ce Poète le fît femelle ; au contraire il en parle en deux ou trois endroits comme d'un dragon mâle : *δαιμόνιος Θῆρ, ἀνδρὸς ὄφιν, Θήλειον ἀνδροχύφον*, ce sont les noms qu'il lui donne. Le même Callimaque nous apprend qu'il avoit sa demeure sur les bords du fleuve Plisus, & que de ses replis il environnoit neuf fois le mont Parnasse. Stace a dit qu'il se replioit sept fois autour de Delphes, & que lorsqu'il eut esté tué, il occupoit cent arpents de terre en longueur. Callimaque ne nous dit rien de sa naissance, & ne paroît point différer d'Homère dans les circonstances de l'âge qu'avoit Apollon quand il le tua ; si ce n'est qu'il semble insinuer qu'Apollon le tua, parce qu'il lui disputoit la possession de l'oracle de Delphes. C'est aussi le sentiment d'Euripide, d'Apollodore, d'Ephore, de Pausanias, & de quelques autres qui le représentent comme le gardien de l'Oracle, qui avoit sa demeure près de l'autre prophétique, ou plustôt sous le trépied même d'Apollon.

Dans Athé-
née.

Orphée, Ar-
gon. l. 2.

Callimaque,
hymne sur
Apollon, v.
97.

D'autres ont dit qu'Apollon encore enfant, le tua pour venger Latone sa mere qu'il avoit poursuivie pendant sa grossesse, par l'ordre de la jalouse Junon. Cléarque de Soles, disciple d'Aristote, raconte que Latone estant partie de l'Isle d'Eubée avec ses deux enfans, Apollon & Diane, passa auprès de l'autre où se retiroit Python; que le monstre sortit pour les assaillir, & que Latone ayant pris Diane entre ses bras, monta sur une pierre, d'où elle cria à Apollon, ἴε παῖ; frappe, mon fils. Cette pierre se voyoit encore à Delphes du temps de Cléarque, & y servoit de base à la statuë de Latone. Les Poëtes, par le privilège qu'ils ont de jetter du merveilleux dans leurs narrations, ont adjointé à ce conte, que toutes les Nymphes de l'autre Corycien, filles du fleuve Plisus, accoururent en foule pour assister à ce combat d'Apollon contre Python, qu'elles encouragèrent le Dieu par mille acclamations, & qu'elles crièrent à l'imitation de Latone ἴε παῖ, & c'est de là que ces mots, ἴε παῖ, ἴε παῖων, & d'autres semblables, ont servi de refrain à toutes les chansons qu'on a faites en l'honneur d'Apollon. Jusques ici les Poëtes n'ont point contredit Homère sur la naissance de Python. Ovide en a parlé différemment: Il raconte qu'après le déluge, la Terre qui estoit couverte de fange & de limon, produisit des animaux d'une infinité d'espèces, & que parmi tant de monstres différens, elle engendra le redoutable Python, dragon énorme, qui fut long-temps la terreur des mortels. Antoninus Libéralis en parle dans les mesmes termes. Stace l'appelle *Terrigenam Pythona*. Ce sentiment d'Ovide, si l'on y prend garde, revient assez à celui d'Homère; car nous avons vû dans l'histoire qu'Homère nous a donnée de la naissance de Python, que Junon tira du sein de la terre les vapeurs qui servirent à la génération de ce monstre; & de plus, Ovide a remarqué que la Terre l'engendra avec regret, *Illa quidem nollet*, & nous laisse appercevoir par ces paroles, qu'elle l'engendra par l'ordre de Junon.

Mais si l'on a varié sur la naissance de Python, on n'a pas moins varié sur les circonstances de sa mort. De ceux qui conviennent avec les Auteurs que j'ai citez, que Python fut tué à Delphes; il y en a qui ont dit que le corps du dragon fut jetté dans la mer, & que la mer le rejetta sur la côte des Locriens qu'on a appellez Ozoles, à cause de la puanteur qu'exhaloit le monstre. D'autres ont dit que le combat d'Apollon contre Python, s'estoit passé à Delphes; que le monstre ayant été blessé, s'enfuit par le chemin qu'on appelloit sacré, jusque dans la vallée de Tempé, qu'Apollon l'y poursuivit, mais qu'il le trouva mort, & mesme déjà enterré. Aix, fils du monstre, lui avoit rendu ce dernier devoir. Cette opinion, si nous la recevions quant à la sépulture de Python, ruinerait nostre étymologie du nom de Pytho, qui n'a de fondement que sur ce que le monstre a esté abandonné à la pourriture, & qu'il a esté privé de tous les honneurs qu'on rendoit aux morts. On adjoûte qu'Apollon fut contraint de s'enfuir jusqu'aux extrémités de la Grece, pour expier le meurtre de Python. Stace a écrit que ce fut Crotopus le sixième ou septième Roy d'Argos, qui le purifia. On a cru que c'estoit en mémoire de ce combat & de cette poursuite, que les habitants de Delphes célébroient tous les neuf ans une feste qu'ils appelloient *σενίαιον*. Voici quelle en estoit la cérémonie. On dressoit une cabane de feuillages dans la nef du temple d'Apollon, qui représentoit la sombre demeure de Python. On venoit en silence y donner assaut par la porte qu'on appelloit Dolonie. On y amenoit après cela un jeune garçon ayant pere & mere, qui mettoit le feu dans la cabane avec une torche ardente. On renversoit la table par terre, & puis chacun s'enfuyoit par les portes du temple. Le jeune garçon sortoit de la contrée, & après avoir erré en divers lieux, où il estoit réduit en servitude, il arrivoit enfin à la vallée de Tempé, où il estoit purifié avec beaucoup de cérémonies. Voilà toute l'histoire du serpent Python, à quelques circonstances.

*Plutarque,
questions
Grecques.*

*Plutarque,
traité du si-
lence des Ora-
cles.*

*Plutarque,
ibid.*

près, que je n'ai pas cru assez importantes pour les rapporter. J'aurois maintenant une ample matière pour enrichir cette dissertation, si je voulois recueillir toutes les moralitez qu'on a tirées de cette fable, ou les explications physiques que Macrobe & d'autres nous en ont données, ou enfin toutes les rêveries où les Alchymistes se sont abandonnez sur ce sujet. J'ai pensé qu'on auroit autant d'ennuy à les entendre, que j'en ai eu à les lire ; & que des esprits raisonnables n'adopteroient point des explications, qui n'ont jamais eu de fondement que dans le cerveau de quelques visionnaires qui vouloient faire des livres. J'ai toujours cru qu'on pouvoit envisager autrement les fables de l'antiquité ; & qu'il n'y en avoit presque aucune dont on ne pût tirer quelques vérités historiques, en les dépouillant des ornements que les Poètes leur ont prêté. C'est ce que je vais essayer de faire dans la fable du serpent Python.

Premièrement, dans ce qu'Homère nous a dit de Typhon, nous nous appercevons sans peine qu'il n'a voulu parler que d'un homme que sa méchanceté avoit fait regarder comme un monstre furieux, qui n'avoit rien d'humain, & à qui on ne pouvoit donner une naissance humaine. Les Poètes anciens accoustumés à exagérer, & à faire toutes les choses plus grandes que nature, n'ont pu se tenir dans les bornes de la simplicité, ni de la vraisemblance, lorsqu'ils ont voulu louer la vertu, ou décrier le vice. Ils ont élevé au-dessus de l'homme, les princes sages & vertueux qui s'étoient fait aimer par leur douceur & par leur modération, ils en ont fait des demi-Dieux & des héros. Tout au contraire, ils ont métamorphosé en monstres & en dragons, ceux qui s'étoient rendus odieux par leur méchanceté. C'est ce qu'a fait Homère au sujet de Typhon, qui ne ressembloit, dit-il, ni aux Dieux ni aux hommes, & que Junon irritée avoit envoyé sur la terre, pour estre le fléau des hommes. Ce portrait qu'en fait Homère, a porté sans doute Plutarque à le mettre

au rang de ces démons qui estoient d'une nature moyenne entre les hommes & les Dieux, dont le chef s'appelloit Arimanius, & qui, selon les principes de Zoroastre & des Philosophes qui l'ont suivi, estoient les auteurs des maux qui arrivoient sur la terre. Ces démons, selon le mesme Plutarque en la vie de Sylla, n'estoient que les ames de ceux qui pendant leur vie s'estoient livrez à leurs passions dérégées, & n'avoient fait aucun usage de leur raison. Tels estoient les Tityes & les Typhons. Il cite entre autres le Typhon d'Homère, qui s'empara de Delphes, & mit le trouble & la confusion dans le sanctuaire de l'Oracle. Nous voyons que selon ce sentiment, Python estoit un homme, qui après sa mort avoit esté métamorphosé en démon ou en dragon. Plutarque dans un autre traité, rejette tout ce qu'on dit du combat d'Apollon contre Python, & de la fuite de Python. Il prétend que cette cabane de feuilles que l'on construisoit tous les neuf ans dans le temple d'Apollon, ne représentoit point la demeure d'un dragon, mais celle d'un Tyran ou d'un Roy; & que le reste de la cérémonie avoit rapport à quelque grand crime commis anciennement par ce Tyran.

*Traité du
silence des
Oracles.*

La vérité commence à se démêler dans ce que je viens de rapporter. Pausanias va achever de nous éclaircir, s'il est vray qu'on puisse s'éclaircir entièrement sur un fait, qui a esté inconnu mesme aux anciens qui ont travaillé à l'approfondir. Pausanias en recherchant l'origine du nom de Pytho, nous apprend que Delphus petit-fils de Lycorus, eut un fils nommé Pythis, qui donna le nom de Pytho à la ville de Delphes. Nous trouvons dans ce Pythis le Typhon d'Homère, & le Tyran dont parle Plutarque; car Pausanias écrit à son sujet, que l'histoire qui avoit le plus de cours, estoit qu'il avoit esté tué par Apollon à coups de traits; c'est-à-dire, qu'on avoit attribué la cause de sa mort à la colére d'Apollon, dont il avoit voulu abolir le culte. On sçait de quelle maniere Apollon vengea son prestre Chrysès de l'enlèvement de Chryséïs, & , quels furent les

traits qui firent périr tant de soldats de l'armée Grecque, Pythis après sa mort, continuë Pausanias, fut abandonné à la pourriture dans le lieu mesme où il avoit esté tué. On ne pouvoit marquer plus de haine contre un homme après sa mort, que de le priver des honneurs de la sépulture. Enfin Pausanias adjoûte que les Poëtes avoient fait de ce Pythis, un dragon que la Terre avoit commis pour garder l'Oracle, & pour empêcher qu'on n'en approchât. C'est ainsi que les premiers Poëtes ont commencé à déguiser l'histoire de Python sous le voile ingénieux de la fiction. Ceux qui les ont suivis, y ont adjoûté de nouvelles circonstances qui ont achevé de la défigurer.

Il y a encore une autre tradition que le mesme Pausanias nous a conservée, qui a tous les caractères de la vray-semblance, & qui est à peu-près de la même date que la premiere. Un Roy de l'Isle d'Eubée nommé Crius, eut un fils qui fut un infigne scélérat. Il s'empara de Delphes, pilla le temple d'Apollon & les maisons des plus riches particuliers, & s'en retourna chargé de butin. Il revint une seconde fois à Delphes, pour y commettre de nouveaux désordres; les habitants eurent recours à Apollon, & le supplièrent de les garantir du danger qui les menaçoit. Phémionoë pour lors Prestresse d'Apollon, leur fit cette réponse de la part de son Dieu : *Le moment fatal approche, Apollon va lancer ses traits sur le brigand du Parnasse. Les Prestres Crétois ne souillent point leurs mains dans le sang humain. La mémoire de ce châtiment ne périra jamais.*

Ἀρχοῦ δὲ βαρυὸν ἴδον ἐπ' ἀνέρι Φοῖβος ἐφήσει
 Σίντη Παρνηασοῖο. Φόνου δ' ἐτε (g) Κρήσιοι ἄνδρες
 Χεῖρας ἀγμυέουσι. Τὸ δὲ κλέος ἔ' ποτ' ὀλεῖται.

(g) Les premiers Prestres du temple d'Apollon à Delphes estoient de l'Isle de Crète, comme on le verra plus bas. Κρήσιοι signifie Crétois. On trouve dans Suidas, μετὰ δὲ τὸν Κρήσιον. Euripide s'est aussi servi du mot Κρήσιοι, pour signifier les peuples de l'Isle de Crète.

Si l'on veut prendre la peine de lire dans Plutarque le traité d'Isis & d'Osiris, on y verra que la fable du combat d'Apollon contre Python, a pris naissance chez les Egyptiens. Orus fils d'Isis & d'Osiris, estoit parmi les Egyptiens le mesme qu'Apollon chez les Grecs. Tout ce que les Egyptiens contoient des combats d'Orus contre Typhon, de la fuite de Typhon, & de son entière défaite, estoit passé de l'Egypte dans la Grece, & avoit esté appliqué au prétendu combat d'Apollon contre le Tyran de Delphes, qu'Homère a appelé Typhon, comme nous l'avons vû, pour le rendre plus odieux ; car le nom de Typhon estoit en abomination chez les Egyptiens.

Il me reste maintenant à examiner l'origine du nom de *Δελφοί*, on le peut faire venir premièrement de *Δελφός*, ancien mot Grec qui signifioit seul, solitaire ; d'où vient qu'avec l'*α* privatif, *αδελφός* a signifié un frere, c'est-à-dire, qui n'est pas le seul fruit d'un mariage. Et ce nom auroit esté donné à la ville de Delphes, parce qu'elle estoit bâtie au milieu des rochers solitaires du Parnasse. Si l'on admettoit cette origine, on pourroit croire que le nom de Delphes est le plus ancien que la ville ait porté ; & mesme que ç'a esté le nom de la première ville de Delphes, qui subsistoit avant le déluge de Deucalion.

En supposant que le nom de Delphes n'est pas plus ancien que celui de Pytho, nous n'aurons qu'à le faire venir de *Δελφιώνης* qui est un des noms qu'a portez le serpent Python.

Pausanias fait venir le nom de Delphes, de Delphus fils d'Apollon & de Céléno selon les uns ; selon d'autres, fils d'Apollon & de Thya, qui la première institua les Orgies en l'honneur de Bacchus. D'autres enfin ont dit que sa mere estoit fille du fleuve Céphise, & qu'elle s'appelloit Méléna. Voilà trois étymologies du nom de Delphes. Homère en donne une quatrième, qu'il a jointe à celle qu'il a donnée du nom de Pytho. Il entre pour cela dans un long détail, dont je vais donner le précis.

Dans l'hymne sur Apollon.

Apollon estoit en peine de se choisir des ministres qui desservissent son temple de Pytho. Dans le temps qu'il y pensoit, il appercût sur la plaine liquide un vaisseau monté par de braves Crétois, de la ville de Gnosse. Ils s'en alloient dans le pays sablonneux de Pyle, pour y trafiquer. Apollon s'élance à leur rencontre sous la figure d'un Dauphin. Il se plonge sous le vaisseau, & luy donne plusieurs secouffes. Les Crétois sont saisis de frayeur, ils demeurent immobiles, & gardent un profond silence. Un vent de midi qui leur donne en poupe, leur fait doubler le cap de Malée. Ils eussent voulu mettre pied à terre dans la Laconie, pour considérer la merveille qui leur étoit apparue, mais ils ne purent s'arrêter; le vaisseau, dit Homère, n'obéissoit point au gouvernail :

Ἀλλ' ὁ πεδάλιοισιν ἐπέθετο νηὶς ἐργῆς.

Ils tournèrent autour du Péloponnese; ils voyoient déjà le Golfe de Crissa, qui sépare la Phocide du Péloponnese. Le vent du midi leur estoit contraire pour y entrer. Jupiter fit partir du couchant un vent impétueux, afin qu'ils pussent achever promptement leur course. Le vaisseau aborde, Apollon quitte la figure qu'il avoit empruntée, & s'envole dans son sanctuaire où estoient les sacrez trépieds. Il revient au vaisseau sous une autre forme. C'est maintenant un jeune homme robuste & vigoureux, dans la première fleur de l'âge. Une épaisse chevelure couvre ses épaules, & flotte au gré des vents. Il demande aux Crétois ce qu'ils font, d'où ils viennent, & ce qui les amène; pourquoy ils demeurent immobiles sur leur bord; pourquoy ils ne mettent pas pied à terre pour prendre des rafraichissements, suivant l'usage de ceux qui navigent. Dans le temps qu'il leur parle, il leur inspire le courage & la confiance qu'il leur falloit pour luy répondre. Le chef des Crétois prend la parole, & après luy avoir fait le compliment usité aux Poètes en pareille rencontre, en luy disant qu'il n'avoit point l'air d'un mortel, & qu'on ne le pouvoi-

pouvoit prendre que pour un Dieu, il répond précisément à toutes les demandes qu'on lui a faites, & le prie enfin de luy dire, qui d'entre les immortels les avoit amenez à Crissa contre leur intention. Alors Apollon luy découvre le dessein qu'il avoit sur eux. Il leur déclare qu'ils ne doivent plus songer à revoir leur patrie, leurs maisons, ni leurs femmes. Vous habiterez ici avec moy, dans un temple opulent où l'on vient de toutes parts me rendre hommage. Je suis le fils de Jupiter, je suis Apollon. Je vous instruirai des secrets des Dieux mesmes, qui vous combleront d'une gloire immortelle. Baïssez la voile de votre vaisseau, tirez-en tout l'équipage, après quoy vous m'éleverez un autel sur ces rives. Vous y allumerez du feu, & après m'avoir fait une offrande de farine, vous m'invoquerez sous le nom de *Delphinus*, en reconnoissance de ce que je vous ai apparu sous la forme d'un dauphin. Cet autel s'appellera Delphien, *Δελφῆιος*, & sera célèbre à jamais. Vous prendrez ensuite votre repas dans vostre vaisseau, & après avoir fait aux Dieux habitants du ciel, les libations ordinaires, vous viendrez avec moy, & vous chanterez des cantiques de joye, jusqu'à ce que vous soyez arrivez au temple que je vous destine. Les Crétois obéirent sans réplique, mais un point les embarrassoit. Ils se trouvoient dans un pays stérile & montueux, qui ne pouvoit fournir à leur subsistance. Apollon les rassura sur le champ, & leur dit que tant qu'ils auroient en main le couteau sacré pour égorger des brebis sur ses autels, tout leur abonderoit au-delà de leurs souhaits.

Cette quatrième étymologie, toute fabuleuse qu'elle est, a esté adoptée par Estienne de Byzance. La ville de Delphes, dit cet auteur au mot *Δελφοί*, a eu son nom de ce qu'Apollon y accompagna un vaisseau sous la figure d'un dauphin : *ἐκλήθησαν δὲ Δελφοί, ὅτι Ἀπόλλων σῶεπλευσε δελφῖνι εἰσαδεῖς.*

Au reste, s'il falloit choisir entre ces quatre étymologies, je donnerois la préférence à la première qu'on tire, de

l'ancien mot *Δελφός*, parce qu'elle est la plus simple & la plus naturelle, & parce que sans elle je n'aurois point de nom à donner à l'ancienne ville de Delphes, qui subsistoit avant le déluge de Deucalion.

T R O I S I È M E D I S S E R T A T I O N

S U R

L'ORACLE DE DELPHES.

Par M. H A R D I O N.

9. de May
1713.

LE peuple de Delphes ne découvroit autour du mont Parnasse, que des précipices & des rochers, qui ne luy produisoient rien pour les besoins ni pour les commoditez de la vie ; mais il avoit dans l'oracle d'Apollon, des ressources toujours prêtes. Cet oracle luy tenoit lieu des plus riches côteaux, & des plaines les plus fertiles. Il pouvoit se vanter de jouir dans son desert, de cette abondance miraculeuse qui faisoit regretter le siècle de Saturne, & dont les hommes n'avoient conservé que le souvenir. Graces aux soins d'Apollon, ses greniers se remplissoient, sans qu'il prît la peine de labourer la terre, ni de l'ensemencer.

Lucien dans
le 2. Phala-
ris.

Ἀσπαρτα καὶ ἀνέροτα ἐφύετο τὰ πάντα, ὑπογεωργῶ τῷ θεῷ.
Ne nous imaginons pas cependant que ce peuple languît dans une molle oisiveté. Tout ce qu'il y avoit d'habitants à Delphes, hommes & femmes, jeunes & vieux, tous, sans exception, travailloient à mériter les faveurs de leur Dieu, par le soin qu'ils prenoient d'attirer les étrangers à son temple, & de leur vendre ses oracles au prix des plus somptueux sacrifices, & des plus magnifiques offrandes. Tous estoient occupez, ou de ce qui regardoit ces sacrifices, ou de l'entretien du dedans & dehors du temple, ou des cérémonies qui précédoient & qui

suivoient l'installation de la Pythie sur le trépied prophétique, Tous enfin briguoient avec empressement, l'honneur d'être les ministres d'un Dieu si reconnoissant, qui les combloit tous les jours de nouveaux bienfaits.

Entre ces ministres, la Pythie tenoit sans contredit le premier rang. Je dois par cette raison luy donner le principal rolle dans ce discours, dont elle fournira la partie la plus considérable.

De ce que j'ai dit dans ma dissertation précédente, sur la mort du serpent Python, on peut inférer aisément que le nom de Pythie vient de la mesme origine que celui de *Pytho*, qui fut donné à la ville de Delphes, en mémoire de ce qu'un Tyran qui désoloit cette ville, y avoit esté tué par Apollon, qui par cette victoire avoit acquis le surnom de Pythien. Ainsi le nom de Pythie estoit particulier aux Prestresses qui montoient sur le sacré trépied d'Apollon dans le temple de Delphes.

L'ordre que je dois garder en traitant de la Pythie, se présente de luy-mesme. J'ai à parler, & de ce qui regarde sa personne, & de ce qui regarde ses fonctions. Je remonterai, pour commencer, à la première institution de cette prestresse.

Dans le premier temps de la découverte de l'Oracle, devint prophète qui voulut. Les habitants du Parnasse n'avoient besoin, pour acquérir le don de prophétie, que de respirer la vapeur qui sortoit de l'ancre de Delphes. Le Dieu de l'oracle, pour se mettre en crédit, inspiroit alors toutes sortes de personnes indifféremment. Mais enfin plusieurs de ces phrénétiques, dans l'accès de leur fureur, s'estant précipitez dans l'abyssme, & s'y estant perdus, on chercha les moyens de remédier à un accident qui revenoit trop fréquemment. On dressa sur le trou une machine qui fut appelée trépied, parce qu'elle avoit trois barres; & l'on commit une femme pour monter sur ce trépied, d'où elle pouvoit, sans aucun risque, recevoir l'exhalaison prophétique.

*Diod. Sic.
l. 16.
Plut. sur la
cessation des
Oracles.*

On éleva d'abord à ce ministère de jeungs filles encore vierges, à cause de leur pureté, dit Diodore de Sicile, à cause de leur conformité avec Diane, & enfin parce qu'on les jugeoit plus propres dans un âge tendre, à garder les secrets des oracles.

Diod. de Sicile, ibid. Plutarque, ibid.

Si l'on demande pourquoy on choisissoit une femme plustost qu'un homme pour rendre les oracles, outre les deux raisons tirées de la pureté d'une vierge, & de sa conformité avec Diane, Il y en avoit, je crois, une troisiéme que je tâcherai de développer dans la suite, lorsque je parlerai de l'attitude de la Pythie sur le trépied, & de la manière qu'elle s'unissoit au Dieu de l'oracle.

Dans le traité où il examine pourquoy la Pythie ne répond plus en vers. Plutarque, ibid.

On prenoit beaucoup de précautions dans le choix de la Pythie, il falloit, comme je l'ai dit, qu'elle fût jeune & vierge, mais il falloit qu'elle eût l'ame aussi pure que le corps. On vouloit qu'elle fût née légitimement, qu'elle eût esté élevée simplement, & que cette simplicité parût jusque dans ses habits. Elle ne connoissoit, dit Plutarque, ni parfums, ni essences, ni tout ce qu'un luxe raffiné a fait imaginer aux femmes. Elle n'usoit ni de cinnamome, ni du *Ladanum*. Le laurier & les libations de farine d'orge, c'estoit-là tout son fard, elle n'employoit point d'autre artifice. On la cherchoit ordinairement dans une maison pauvre, où elle eût vécu dans l'obscurité & dans une ignorance entière de toutes choses. On la vouloit telle que Xénophon souhaitoit que fût une jeune épouse, lorsqu'elle entroit dans la maison de son mari : c'est-à-dire, qui n'eût jamais rien vu, ni entendu. Pourvû qu'elle sçût parler, & répéter ce que le Dieu luy dictoit, elle en sçavoit assez. Apollon se servoit de sa personne comme d'un organe pour se communiquer aux hommes. Il luy donnoit le mouvement selon qu'elle estoit disposée à le recevoir & elle ne paroissoit point mieux disposée, que lorsque son imagination n'avoit pas encore donné d'entrée aux objets qui eussent pu changer la détermination de ce mouvement. Aussi n'y avoit-il rien d'efféminé dans son langage; aussi

Plutarque sur la cessation des Oracles.

les oracles qu'elle prononçoit, n'étoient-ils point faits pour le plaisir des oreilles, ni pour exciter dans l'ame cette joye douce qu'excitoient ordinairement les poësies de Sappho. Aussi sa voix, dit Plutarque, atteignoit-elle jusqu'au-delà de dix siècles, à cause du Dieu qui la faisoit parler.

Ibid.

On s'apperçoit qu'une fille telle que je viens de décrire la Pythie, devoit estre naturellement mélancholique. Ces sortes de tempéraments étoient nécessaires pour les oracles, parce qu'ils s'allument plus aisément, & qu'ils sont, pour ainsi dire, plus proches de la phrénésie. On comparoit les effets de la vapeur prophétique aux effets du vin. Un homme stupide & atrabilaire devient furieux dans l'ivresse. L'enthousiasme étoit une espece d'ivresse, dont les effets étoient plus ou moins violents, à proportion que la bile dominoit dans la personne enthousiasmée.

La coutume de choisir les Pythies fort jeunes, dura très-long-temps, & se seroit toujours conservée sans un accident qui l'interrompit. Un jeune Thessalien nommé Echécrates, étant à Delphes, devint amoureux d'une des Pythies qui étoit extrêmement belle, & l'enleva. Le peuple de Delphes, pour prévenir de pareils attentats, ordonna par une loy expresse, qu'à l'avenir on n'éliroit pour monter sur le trépied, que des femmes au-dessus de cinquante ans. Il étoit bien difficile de rencontrer dans ces dernières, les mêmes dispositions que l'on trouvoit dans de jeunes filles, la même pureté, la même simplicité, & la même ignorance. On y apportoit tous les soins nécessaires. On les trioit, pour ainsi dire, entre toutes les femmes de Delphes; & quelque âge qu'elles eussent, on exigeoit d'elles qu'elles fussent habillées comme de jeunes filles, afin de conserver au moins la mémoire de l'ancienne pratique.

Diod. de Sicile, l. 16.

Euripide dans l'Ion.

On se contenta dans les commencements d'une seule Pythie. Elle suffisoit pour lors à ceux qui venoient consulter l'oracle, & qui n'y venoient pas encore en grand nombre.

Plutarque sur la cessation des Oracles.

Mais dans la suite, lorsque l'Oracle fut tout-à-fait accrédité, on en élut une seconde pour monter sur le trépied alternativement avec la première; & une troisième pour leur subvenir en cas de mort, ou de maladie. Enfin dans la décadence de l'Oracle, il n'y en eut plus qu'une: encore n'étoit-elle pas fort occupée.

*Dans les
Phociques.*

La première prophétesse de Delphes s'appelloit Daphné. Pausanias nous apprend qu'elle étoit une des Nymphes du mont Parnasse, & que ce fut la Terre elle-mesme qui l'établit pour rendre ses oracles; c'est-à-dire, qu'on l'élut en conséquence d'un ordre de la Terre, qu'on avoit sans doute consultée sur un choix si important.

*Pausanias,
ibid.*

Mais la plus célèbre de toutes les Pythies, a esté une Phémone, dont il nous reste un oracle rendu contre un insigne brigand, fils de Crius Roy de l'Isle d'Eubée. Elle fut la première Prestresse d'Apollon, & la première qui prononça des oracles en vers hexamètres.

Pharf. l. 5.

Il y en avoit un autre du temps des guerres civiles de César & de Pompée, à qui Lucain donne le mesme nom de Phémone. Cela peut faire juger que plusieurs Pythies avoient affecté de prendre ce nom, qui avoit esté si fort illustré par la première qui l'avoit porté.

*Diod. Sic.
Denys d'Ha-
lic. Plutar-
que, Pausa-
nias, &c.*

Au reste, il ne faut pas confondre la Pythie avec la Sibylle de Delphes. Les anciens nous représentent cette dernière, comme une femme vagabonde qui alloit de contrée en contrée débiter ses prédictions. Elle étoit en mesme temps la Sibylle de Delphes, d'Erythres, de Babylone, de Cumès, & de beaucoup d'autres endroits, parce qu'elle avoit séjourné dans tous ces lieux-là. Plusieurs peuples se disputoient l'honneur de l'avoir pour concitoyenne. Ceux d'Erythres pouvoient paroître les mieux fondez; car ils montroient chez eux une grotte où ils assuroient qu'elle étoit venue au monde. Ils prétendoient de plus, qu'elle étoit fille d'un berger né chez eux, appelé Théodore. Elle-mesme dans un de ses oracles, que nous avons encore, se dit fille d'un pere mortel & d'une mere immortelle. Sa mere, ajoute-t-elle,

estoit une Nynphe du mont Ida , & son pere estoit d'Erythres. Enfin cette Sibylle n'estoit rien moins que la Pythie , puisqu'e le prophétisoit sans le secours des exhalaisons qui sortoient de l'ancre de Delphes , & qu'elle n'a jamais monté sur le sacré trépied.

On monroit à Delphes , proche le palais où s'assembloit le Sénat , une roche où elle s'estoit assise , lorsqu'elle prononça ses oracles. D'ailleurs la Pythie devoit estre originaire de Delphes. Elle ne sortoit plus du temple d'Apollon , dès qu'une fois elle avoit esté consacrée à ce Dieu. La Sibylle au contraire estoit estrangere : elle estoit toujours errante : elle avoit passé la mer pour venir à Delphes. On tient qu'elle aborda au cap de Malée dans le Péloponnese.

Plutarque, traité pourquoy la Pythie ne rend plus d'oracles en vers. Euripide dans l'Ion.

Pausanias distingue deux Sibylles , qui sont venuës à Delphes en deux temps differents. L'une très - ancienne , qui s'appelloit Sibylle. Celle-là passoit pour estre fille de Jupiter & de Lamia fille de Neptune. L'autre postérieure , mais qui avoit pourtant précédé le siège de Troye , & qui se nommoit Hérophile. Cette dernière avoit prédit dans l'enfance d'Hélène , que cette jeune princesse causeroit un jour la ruine de l'Asie & de l'Europe , & que les Grecs à cause d'elle , saccageroient la ville d'Ilion. A l'égard du mot de Sibylle , s'il est vray qu'il soit Libyen , comme le dit Pausanias , c'est bien en vain qu'on s'est efforcé de le dériver , les uns du Grec , les autres du Latin , & d'autres de la langue Chaldaïque.

J'établiray donc la principale différence qui se trouvoit entre la Sibylle & la Pythie , sur ce que celle-cy ne pouvoit prophétiser , qu'elle n'eût esté enyvrée par la vapeur qui sortoit du sanctuaire d'Apollon. Cette vapeur miraculeuse ne l'enyvroit pas en tout temps , & en toute occasion. Il y avoit bien des cérémonies à pratiquer , il y avoit bien des précautions à prendre. Le Dieu n'estoit pas toujours en humeur de l'inspirer. Les signes qui devoient précéder ses approches , n'apparoissoient pas toutes les fois

Lucianus,
in his accu-
satio.

qu'on le souhaitoit. Eh ! le moyen que ce Dieu pût répondre tous les jours à ceux qui l'interrogeoient ? Ne falloit-il pas qu'il se transportât sans cesse d'un oracle à l'autre ? S'il estoit un jour à Delphes , il falloit qu'il fût le lendemain à Colophon ; que de-là il allât à Claros ; qu'il revînt à Délos ; enfin qu'il se trouvât dans tous les lieux où il avoit des oracles. D'un autre côté , ce Dieu, comme les autres Dieux , estoit très-friand de sacrifices. Tous les sacrifices ne l'accommodoient pas. Il falloit souvent les recommencer plus d'une fois, parce qu'il s'y trouvoit toujours quelque défaut qui bleffoit sa délicatesse. Il estoit mesme si difficile dans les premiers temps de l'Oracle, qu'il falloit luy sacrifier pendant un an entier , avant que de se le rendre propice. Il n'inspiroit alors la Pythie qu'une fois l'année, dans le mois que les habitants de Delphes appelloient Βύσιον. C'estoit le premier mois du printemps. Ils disoient Βύσιον pour Πύσιον , parce que dans leur dialecte le Β prenoit souvent la place du Π. Πύσιος est formé du préterit parfait de πυνθάνεσθαι , qui signifie interroger , parce que c'estoit dans ce mois qu'on avoit la liberté d'interroger l'Oracle. Ils prétendoient qu'Apollon estoit venu au monde le septième jour de ce mois. C'est pour cela qu'Apollon est appelé dans quelques auteurs, ἑβδομαγενής, c'est-à-dire , né le septième jour. Et c'estoit proprement ce jour-là, que ce Dieu venoit à Delphes, comme pour payer sa feste, & qu'il se livroit dans la personne de sa Prestresse, à tous ceux qui le consultoient. Ce jour célèbre estoit appelé πολύφθοος ; non parce qu'on mangeoit beaucoup de ces gâteaux faits de fromage & de fleur de froment, appelez φθοῖς, mais parce qu'Apollon estoit fort importuné par la multitude de ceux qui venoient le consulter. Πολύφθοος signifioit la mesme chose que πολυπευθής, ou πολυμάντευτος.

Euripide
dans l'Ion.

On obtint dans la suite d'Apollon qu'il inspireroit la Pythie une fois le mois. Tous les jours du mois n'estoient pas convenables. Il y en avoit qu'on appelloit ἀπόφραδας, ou

ou *nefastos*, jours exécrables, jours malheureux, où il estoit defendu par les loix d'interroger le Dieu de l'oracle. La Pythie n'eût osé aller au sanctuaire dans ces jours-là, il y alloit de sa vie. Apollon ne luy eût pas pardonné, quand même elle y eût esté contrainte par la violence. Aussi trouvoit-elle presque toujours moyen d'esquiver par quelque réponse adroite, & qui fist prendre le change. C'est ce qui luy arriva avec Alexandre le Grand, qui voulut consulter l'oracle avant que de passer en Asie. Il vint à Delphes dans un de ces jours de silence où le sanctuaire estoit fermé. Il envoya prier la Pythie de monter sur le trépied; elle refusa, & allégua la loy qui l'en empêchoit. Alexandre, irrité de ce refus, alla luy-mesme l'arracher de sa cellule, & l'entraîna par force au temple. La Pythie contrainte de céder à l'empressement de ce prince, luy dit, comme dans un transport prophétique: *mon fils, tu es invincible*. A ces mots Alexandre s'écria qu'il ne vouloit point d'autre oracle, & qu'il estoit content de ce qu'il venoit d'entendre.

Plat. dans
la vie d'Alex.
& dans
le traité sur
les oracles de
la Pythie.

Plutarque,
ibid.

Diodore de Sicile raconte un fait assez semblable de Philomèle, qui pilla le temple de Delphes un peu avant le regne d'Alexandre, & contre qui l'on entreprit la guerre sacrée. Il s'estoit déjà emparé du temple de Delphes. Il voulut sonder l'Oracle sur le succès de la guerre où il se trouvoit engagé. Il ordonna à la Pythie de monter sur le trépied, suivant l'usage, & de luy prononcer un oracle. La Pythie répondit que l'usage & la loy luy ordonnoient de se taire. Philomèle la menaça, & luy dit, qu'il scauroit bien se faire obéir. Elle répliqua brusquement, qu'il pouvoit faire tout ce qu'il luy plairoit. Philomèle n'en demanda pas davantage, & déclara qu'il s'en tenoit à cet oracle. Il le fit courir par toute la ville, & publia luy-mesme, que le Dieu luy donnoit permission de faire tout ce qu'il voudroit.

L. 16.

Voyez Pau-
sanias dans
les Phoci-
ques.

On ne sçait précisément, si dans chaque mois le jour de l'installation de la Pythie estoit fixe & déterminé, ou si les

Prêtres avoient la liberté de choisir entre les jours qui n'étoient point censez *nefastes*. On sçait seulement que la Pythie ne montoit sur le trépied qu'une fois le mois. Le reste du mois s'employoit à préparer tout ce qui estoit nécessaire pour cette installation.

Lucien en
plusieurs en-
droits.

Plutarque,
quest. Grec-
ques.

Plutarque
sur la cessa-
tion des O-
racles.

Les sacrifices faisoient la principale partie de la préparation. On n'entroit point au sanctuaire que l'on n'eût sacrifié. Apollon estoit sourd, la Pythie estoit muette. Il y avoit cinq Sacrificateurs en titre d'office, appelez *ἱεῖς*, c'est-à-dire, gens d'une sainteté éprouvée. Ils immoloient eux-mêmes les victimes. C'estoit à eux à prendre garde si elles estoient pures, saines, entières & bien conditionnées. Ils y apportoitent toute l'attention possible. Il falloit que la victime tremblât & frémit dans toutes les parties de son corps, lorsqu'elle recevoit les effusions d'eau ou de vin. Ce n'estoit pas assez qu'elle secouât la teste comme dans les sacrifices ordinaires. Si quelqu'une de ses parties ne se fût pas ressentie de cette palpitation, on n'eût point installé la Pythie sur le trépied, il en arrivoit de trop grands accidents.

Plur. *ibid.*

Dans un sacrifice solennel que l'on faisoit un jour pour des étrangers, la victime supporta les premières effusions sans aucune palpitation. Les Sacrificateurs continuèrent de l'arroser, & ne purent exciter dans son corps ce tremblement mystérieux, qu'après l'avoir toute baignée d'eau. Lorsqu'on alla prendre la Pythie, pour la mener au trépied, elle résista long-temps. Elle prévoyoit déjà ce qui lui devoit arriver. En effet, aux premières paroles qu'elle proféra, l'on s'apperçût qu'elle ne pouvoit plus contenir le Dieu qui l'agitoit. Dans la fureur de son transport, elle s'élança vers la porte du temple, & se jetta contre terre. Le Prophète, qui s'appelloit Nicandre, & ceux des Sacrificateurs appelez *ἱεῖς*, qui estoient présents, s'enfuirent de peur. Ils revinrent quelques moments après, & l'enlevèrent à demi-morte. On adjoûte qu'elle mourut à quelques jours delà.

Il étoit facile de connoître si la victime avoit, quant à l'extérieur, les conditions nécessaires pour estre immolée, si elle étoit pure & sans tache, si elle étoit assez grasse & assez repuë. Pour juger de ses parties internes, voici ce que l'on pratiquoit. On donnoit, par exemple, de la farine aux taureaux, on présentoit aux sangliers des pois que l'on appelloit *ἐπεβιδους*. S'ils ne mangeoient pas, on les rejettoit sur le champ, comme animaux mal sains & immondes. On n'éprouvoit les chevres qu'avec de l'eau froide. Si elles frémissaient pendant qu'on les arrosoit, on les jugeoit dignes d'estre offertes en sacrifice.

Plutarque, ibid.

Voilà ce qu'il y avoit d'essentiel dans les sacrifices qui devoient précéder la cérémonie de l'installation. La Pythie avoit sa préparation particulière. Elle commençoit par une abstinence de trois jours. Cette abstinence aidait merveilleusement au trouble de son esprit. Le jour de la cérémonie, elle se baignoit dans l'eau de la fontaine de Castalie. Elle se lavait ordinairement les pieds & les mains, & quelquefois tout le corps. A cette purification extérieure, elle en joignoit une intérieure. Elle avaloit une certaine quantité d'eau de la même fontaine de Castalie. Apollon avoit communiqué à cette eau une partie de sa vertu enthousiastique. Après cela on luy faisoit mâcher quelques feuilles de laurier cueillies encore près de cette fontaine de Castalie. Le laurier étoit le symbole de la divination, & n'étoit pas inutile à l'enthousiasme.

Iamblique.

Euripide dans l'Ion.

Lycophron & son Scholiaste.

Le Scholiaste de Lycophron ne convient pas que la Pythie ait mâché effectivement du laurier, mais je ne sçais pas sur quoy son doute pouvoit estre fondé. Je crois que l'on doit s'en tenir au témoignage des Auteurs plus anciens que luy, & rien n'empêche que l'on ne prenne leurs passages à la lettre.

Le jour de l'installation étant venu, & la Pythie s'étant préparée, ainsi que je viens de le dire, Apollon ne manquoit jamais d'avertir qu'il étoit arrivé. Il prenoit la peine de secouer luy-même un laurier qui étoit devant la porte

Cullim-hymn. in Apol. Pharf. de Luc. l. 5.

de son temple. Il faisoit trembler le temple jusqu'aux fondemens. D'ailleurs la Pythie sentoît en elle même quand il estoit présent. Car l'eau qu'elle avoit bûe, & le laurier qu'elle avoit mâché, n'avoient de vertu qu'autant que le Dieu estoit proche. Les Grands Prestres, que l'on appelloit autrement les Prophètes, la conduisoient au sanctuaire, & la plaçoient sur le trépied.

*Liv. 7.
contre Cel-
sus.*

*Hom. 20.
in Cor. 22.*

*Sur le Plu-
rus.*

Je remarquerai ici après Origène, saint Chrysostome & le Scholiaste d'Aristophane, qu'elle s'afféioit sur ce trépied dans la situation la plus commode pour recevoir l'exhalaison prophétique, en sorte que rien ne fût obstacle à l'union immédiate qu'elle contractoit pour lors avec Apollon, métamorphosé en vapeur subtile.

Pour dépeindre parfaitement la fureur de la Pythie sur le trépied, pour décrire son trouble, son agitation, ses transports, il faudroit participer un peu à son enthousiasme, & en ce cas, il vaut mieux n'en pas faire une peinture si parfaite.

*Lucain, l. 5.
Lucien, dans
le Jupiter
tragique, &c.*

*Hérodote,
l. v. 1.*

*Plutarque.
Strabon, &c.*

Dès que la vapeur divine, comme un feu pénétrant, s'estoit répandue dans ses entrailles, on voyoit ses cheveux se dresser sur sa teste, son regard estoit farouche, sa bouche écumoit, un tremblement subit & violent s'emparoit de tout son corps. Elle veut s'arracher aux Prophètes qui la retiennent par force sur le trépied; ses cris, ses hurlements font retentir le temple, & jettent une sainte frayeur dans l'ame des assistants. Elle ne peut plus suffire au Dieu qui l'agite. Elle s'abandonne à luy toute entière. Déjà tout ce qu'elle a de mortel s'est éclipié. Elle sçait déjà nombrer tous les grains de sable; elle peut mesurer l'immensité des mers. Tous les siècles, tous les temps, toutes les destinées se rassemblent en foule dans son sein, & luy ferment le passage de la voix & de la respiration. Elle profère par intervalle quelques paroles mal articulées que les Prophètes recueillent avec soin. Ils les arrangent, & leur donnent la liaison & la structure qu'il leur faut. Lorsqu'elle avoit esté un certain temps sur le trépied, les Prophètes la rame-

noient dans sa cellule, où elle estoit ordinairement plusieurs jours à se remettre de ses fatigues, & souvent, dit Lucain, une mort prompte estoit le prix ou la peine de son enthousiasme :

Lib. 5.

*Numinis aut poena est mors immatura recepti,
Aut pretium.*

M. Van-Dale, qui n'a pu nier qu'il ne se passât quelque chose d'extraordinaire dans la personne de la Pythie, attribuë son enthousiasme prétendu, à une yvresse réelle procurée par des aromates qu'on brûloit, & dont on luy faisoit respirer la fumée. Mais il me paroît bien difficile d'imaginer qu'un artifice aussi grossier eût pu tromper si long-temps les hommes, & que l'Oracle se fût maintenu pendant plus de douze siècles dans tout son crédit. J'aime mieux m'en tenir à ce que j'ai dit dans ma première Dissertation, sur la découverte de l'oracle de Delphes, & sur cette vapeur qu'exhaloit l'autre qui s'estoit ouvert au mont Parnasse. On concevra plus aisément pourquoy des peuples superstitieux & peu philosophes, ont été si long-temps les dupes d'un effet naturel dont ils ne connoissoient point la cause.

Il y a une question plus importante à examiner. M. Van-Dale prétend que la tradition que je viens de rapporter d'après Origène & S.^t Chrysostome, sur l'attitude peu décente de la Pythie sur le trépied, est une fable inventée à plaisir, qui n'est fondée ni sur la raison, ni sur l'expérience, & qui ne doit estre par conséquent d'aucune considération.

Il adjoûte qu'elle a esté avancée sans preuves par les Chrestiens des premiers siècles, & qu'on n'en trouve aucune trace dans les écrits des Payens; qu'elle a esté adoptée par la plupart des Théologiens modernes, sur la foy de ces premiers Chrestiens, & qu'on ne s'est pas donné la peine de l'examiner; qu'Origène est le premier qui la mise en lumière; qu'il a esté suivi de S. Chrysostome; que ce dernier

n'en parle pas avec plus d'assurance qu'Origène ; qu'ils se servent d'expressions qui marquent du doute & de l'incertitude : *on dit , on raconte , &c.* Enfin , que cette tradition doit sa naissance à l'opinion où l'on estoit dans les premiers siècles du Christianisme , que tous les miracles que les Payens attribuoient fabuleusement à leurs divinitez , estoient l'ouvrage du malin esprit.

Aussi Origène & les premiers Chrétiens sont , au compte de M. Van-Dale , les auteurs de cette tradition. Et si les Peres nous en imposent sur des faits d'une si petite conséquence , quelle raison aurons-nous de croire qu'ils ne nous ont pas trompez dans d'autres plus importants ? Mais comme l'accusation de M. Van-Dale n'est point fondée sur la vérité , il sera fort aisé de la détruire.

Ce n'est pas prouver qu'Origène est l'auteur du fait en question , que de dire qu'il n'en est point parlé dans les Auteurs payens. M. Van-Dale n'ignore pas qu'il y a eu des histoires de l'oracle de Delphes , que nous n'avons plus , & qui subsistoient dans le siècle d'Origène. Il n'ignore pas que tout ce que nous sçavons des cérémonies qui se pratiquoient à Delphes , se trouve dispersé dans plusieurs Auteurs différents , qui n'en ont parlé que par occasion , & que nous n'avons rien d'entier , ni de suivi sur cet Oracle. Serait-il possible à M. Van - Dale de démontrer qu'Origène n'a pas puisé le fait dont il s'agit , dans l'histoire que Chrysippe avoit composée de l'oracle de Delphes ? Allons plus loin. Origène écrivoit contre Celsus , Philosophe payen , fort capable d'entrer en dispute contre Origène , & qui sans doute estoit en garde contre les faits supposez. Origène oppose la pureté des cérémonies chrétiennes , à l'impureté qui regnoit dans la religion des Payens. Il objecte à Celsus l'attitude deshonnête de la Pythie sur le trépied. Auroit-il été assez dépourvu de jugement , pour luy citer un exemple qu'on eût pu convaincre de fausseté , comme si la religion payenne n'en eût point eu d'autres de cette nature ? Auroit-il osé citer cet exemple , s'il eût été seu-

lement douteux? Origène s'exprime par *on dit, on raconte*. Cependant il se sert dans le passage que j'ay rapporté, du mot *ισόρη*, qui signifie à la lettre, il est écrit dans l'histoire; & dans quelle histoire, si ce n'est dans celle de Chrysippe, ou de quelqu'autre?

Dans le troisième livre contre Celsus, qui a été écrit avant le septième d'où M. Van-Dale a tiré son passage, Origène rapporte le même fait, comme un fait avoué même de Celsus, & hors de toute contestation. *Peut-on, dit ce Pere, honorer Esculape & Apollon comme des Dieux, & comme des Dieux amateurs de la pureté, lorsqu'on voit une prophétesse prétendue assise sur l'embouchure de l'ancre de Delphes, d'une manière si contraire à la pudeur*. Si M. Van-Dale eût lu cet endroit, sa bonne foy ne luy eût pas permis de dire, qu'Origène s'exprime sur ce fait avec des termes qui marquent du doute & de l'incertitude.

Mais je suppose qu'il n'y ait point eu d'histoire de l'oracle de Delphes, & qu'Origène n'ait eu entre les mains que les Auteurs payens qui nous restent: il n'est pas impossible d'y trouver le fait en question, aussi bien circonstancié, qu'il l'est dans Origène.

Tous ceux qui ont parlé de la Pythie, nous disent qu'elle estoit assise sur le trépied. Il n'y a pas sur cela deux sentimens. Tous se servent des mots *αναβάινειν, καθίσθαι*, ou d'autres synonymes.

Aristophane dans la comédie intitulée *Ιππείς*, les Cavaliers, fait entendre que la vapeur qui enthousiasmoit la Pythie, s'insinuoit à travers le trépied:

Φεάζω, Ερεχθείδη, λογίων ὁδὸν, ὡς σοι Ἀπόλλων
Γάχεν ἔξ αὐτοῖο, διὰ τριπόδων ἐειμήων.

Enfants d'Erechtée, écoutez les oracles qu'Apollon vous envoie du fond de son sanctuaire, à travers le précieux trépied. On ne peut pas tirer un autre sens de ces vers de la première scène du troisième acte. Enfin Lucain dans le cin-

Euripide.
Plutarque.
Strabon.
Longin.
Lucien.
Schol. d'Aristophane & de Lycophron, &c.

quième livre de sa Pharsale, en décrivant la fureur qui transportoit la Pythie, dit qu'Apollon, devenu habitant de l'autre de Delphes, *se plongeoit* dans les entrailles de la Pythie: & *se visceribus mergit*. Joignons ensemble toutes ces autoritez, & comparons-en le résultat avec le passage d'Origène, nous trouverons que ce Pere n'a rien dit de plus que ces Auteurs que je viens de citer; & nous convenons que M. Van-Dale s'est trop abandonné au desir de critiquer les Peres, & d'affoiblir les preuves que nous tirons de leurs écrits, pour défendre la vraie tradition de l'Eglise.

Tout ce que je viens de rapporter pour la défense d'Origène, ne satisfera peut-être pas encore M. Van-Dale; car il déclare qu'il ne croira rien, qu'il n'ait trouvé quelque Auteur qui luy dise, j'ai vu la Pythie assise sur le trépied, ou, j'ai appris d'un témoin oculaire, ce qui se passe dans le sanctuaire d'Apollon: *Quis autem talia in hac Pythia aut ipse vidit, aut ab alio ista verè experto hausit?*

Dans les
Phoïques,

Mais c'est assez discourir sur une matière que j'aurois voulu pouvoir me dispenser de traiter. Je passe tout de suite aux Ministres qui accompagnoient la Pythie dans le sanctuaire. Les plus considérables de ces Ministres estoient ceux qu'on appelloit Prophètes, *Προφῆται*. Suivant une tradition fort ancienne que Pausanias nous a conservée, les premiers Prophètes de Delphes furent des Hyperboréens, qui avoient passé la mer pour venir s'établir au mont Parnasse. Dans les fragments d'un hymne qu'une femme nommée Béo, avoit composé à Delphes, on trouve les noms de trois de ces Hyperboréens, qui sont Pagase, Agyieus & Olen, qui le premier fit les fonctions de Prophète d'Apollon, & qui composa le premier des vers hexamètres. Je ne doute point que cet Olen ne soit le même que celui qui dans plusieurs endroits de Pausanias est appelé *Ὀλῶν Λύκιος*: Olen le Lycien, parce qu'il estoit de la Lycie. Je suis persuadé de plus, que les autres Hyperboréens qui estoient
venus

venus à Delphes avec luy, estoient du mesme pays, & qu'on leur avoit donné le nom d'Hyperboréens, parce qu'ils venoient d'une contrée alors inconnue aux Grecs, & qu'on croyoit située au-delà du Pole.

Pausanias paroît douter de la vérité de cette tradition, sur ce que toute l'antiquité n'attribuë qu'aux femmes le privilège de recevoir l'enthousiasme prophétique sur le trépied de Delphes. Il n'a pas fait attention que l'établissement de ces Prophètes n'estoit point incompatible avec celui des Prophétesses, puisqu'ils n'estoient point instituez pour monter sur le trépied, mais seulement pour y accompagner la Pythie, comme on l'a déjà vû, & comme on le verra encore dans un moment.

La dignité de Prophète estoit affectée aux principaux habitants de Delphes, *Δελφῶν ἀριτεῦσι*, dit Euripide. Ce Poëte adjoute qu'on les éliroit au sort, c'est-à-dire, qu'on remplaçoit par la voye du sort ceux qui mouroient. M. Vandalé a entendu ce vers autrement. Il a cru que l'on tiroit au sort ceux qui devoient accompagner la Pythie au sanctuaire. Je crois au contraire que comme cette cérémonie ne se faisoit jamais tout au plus qu'une fois le mois, ils ont tous dû lui faire cortège dans une aussi grande solemnité. Je rapporte le passage d'Euripide, afin que l'on juge si je me trompe.

Dans l'Ion.

C'est Ion qui parle dans la Tragédie qui porte son nom. Il apprend à Xuthus, qu'il a soin des dehors du temple, & que l'intérieur en est desservi par d'autres ministres. Ce sont, dit-il, les principaux habitants de Delphes, que le sort a choisis :

[*Ἡμεῖς τὰ γ' ἔξω, τῶ δ' ἔσω δ' ἄλλοις μέλει,*
Οἳ πᾶσιόν θάσσουσι τρίποδος, ξένη,
Δελφῶν ἀριτεῖς, οἷς ἐκλήροσεν παλός.

Nous apprenons encore dans ce passage, que les Prophètes estoient assis autour du trépied sacré. Ils estoient là, comme

je l'ai dit plus haut , pour recueillir les paroles de la Pythie , qui n'avoient ni liaison ni structure , lorsqu'elle les proféroit , & qui ne sortoient , pour ainsi dire , que par élans , du fond de son estomac. Leur principal soin estoit de leur donner un sens qui quadrât avec la demande de celui pour qui la Pythie prononçoit l'oracle. Ils estoient les maîtres de la mener au sanctuaire , ou de la tenir renfermée ; & ils ne l'installaient sur le trépied , que lorsqu'ils estoient contents des sacrifices , & que les autres signes qui devoient précéder l'installation , leur faisoient juger que le Dieu seroit favorable. C'estoit à ces Prophètes que l'on adressoit ses demandes , soit qu'on les fit de vive voix , soit qu'on les écrivît sur des tablettes ; & c'estoit d'eux que l'on recevoit les réponses. Par ce détail de leurs fonctions , on peut juger aisément de leur autorité dans la ville de Delphes. Ils avoient un chef entr'eux ; je ne sçais si le sort donnoit cette dignité , ou si l'on y montoit par ancienneté.

*Philosr. vie
d'Apollonius.*

*Schol. d'Aristophane sur
le Plutus.*

*Livre 9.
Dans le
traité sur les
oracles de la
Pythie.*

*Dans le
traité où il
examine
pourquoy la
Pythie ne
rend plus les
oracles en
vers.*

Idem, Ibidem.

Les Prophètes avoient sous eux des Poètes qui mettoient les oracles en vers. Strabon & Plutarque nous l'apprennent. Voici comme le dernier s'en explique. *Plusieurs assurèrent , dit-il , qu'il y avoit quelques Poètes assis autour du sanctuaire , qui recevoient les paroles de la Pythie , & qui les enfermoient sur le champ dans un certain nombre de paroles mesurées , comme on enferme les liqueurs dans les vases.*

Ce n'est point Apollon , dit Plutarque dans un autre endroit , qui compose les vers des Oracles. C'est luy qui donne aux Phebades le mouvement , selon qu'elles sont disposées à le recevoir. Il échauffe l'imagination de la Pythie , il allume dans son ame cette vive lumière qui luy dévoile tout l'avenir.

Ces deux passages servoient de réponse à ceux qui demandoient , pourquoy les vers des Oracles estoient souvent si durs , & si pleins de fautes : car il paroissoit surprenant qu'Apollon , qui estoient le maître & le conducteur des Muses , Μουσῶνες , inspirât de si méchants vers à ses Prêtres.

On ne s'est pourtant pas toujours servi de ces Poètes , surtout dans les commencements ; nous venons de voir qu'Olen avoit esté Poëte & Prophète tout ensemble. On peut se souvenir que la Pythie Phémonoé avoit rendu des oracles en vers , sans le secours des Poètes. J'ajouterais de plus , qu'il y a eu des temps où les oracles ne se rendoient qu'en prose. Plutarq.
ibid.

En sortant du sanctuaire , on trouvoit une troupe de femmes rangées en haye sur le perron du temple , pour empêcher que les prophanes n'approchassent du trépied sacré. Euripide les appelle *προσώλοις Φοίβου* , & marque leurs fonctions dans ces deux vers : Dans l'Ion.

*Πρόσωλοι γυναῖκες , αἱ τῷ Δ' ἀμφὶ κρητιδας δόμων
Θυοδόκων φερέμε' ἔχουσαι , δεσπότην φυλάσσετε.*

Femmes consacrées au service d'Apollon , qui gardez si attentivement le Dieu que vous servez , & qui estes en sentinelle sur le perron de son temple , &c.

Il faut observer que les femmes , de quelque condition qu'elles fussent , n'entroient jamais dans le sanctuaire. Plutarque
sur la cessation des oracles.

Dans le même lieu , c'est-à-dire , vers l'entrée du sanctuaire , habitoit un ministre qu'Euripide appelle *χρυσοφύλακα τῷ Θεοῦ* , *ταμίαν τε πάντων πεισόν*. *Χρυσοφύλαξ τῷ Θεοῦ* , signifie à la lettre , *gardien de l'or d'Apollon* , *ταμίης πάντων πεισός* , *fidelle aconome* , *fidelle administrateur de tout ce qui regarde le temple*. Ces noms ne nous donnent point une idée distincte des fonctions de ce ministre , qui estoit le même que ceux que les Grecs appelloient *νεωκόρου* , en prenant ce mot dans la signification primitive. Ibidem.

Il nous explique luy-même ses fonctions dans Euripide , qui le fait parler sous la personne d'Ion. Il falloit qu'il se levât tous les jours avec le soleil , & qu'il balayât le temple d'Apollon avec des rameaux de laurier cueillis autour de la fontaine de Castalie ; qu'il attachât des couronnes du même laurier sur les portes , sur les murailles du temple , Ibidem.

sur les autels , autour du trépied sacré ; qu'il en distribuât aux Prophètes , aux Phébadès , aux Poètes , aux Sacrificateurs , & aux ministres. Et c'est principalement à cause de cette distribution qu'il faisoit , qu'Euripide l'appelle ταμίαν πάντων ποιῶν. Il alloit ensuite puiser de l'eau de la fontaine de Castalie , dans des vases d'or ; il en remplissoit les vases sacrez appelez ἀπορραντήρια , ou δειρραντήρια , qui estoient placez à l'entrée du temple , & où l'on estoit obligé de purifier ses mains en entrant. Il faisoit après cela une asperision de cette mesme eau sur le pavé du temple , sur les portes , sur les murs , avec un goupillon de laurier. Quand tout cela estoit fait , il prenoit un arc & un carquois , & alloit donner la chasse aux oiseaux qui venoient se reposer sur les statuës dont le temple estoit environné. Nous entendons ici pourquoy Euripide l'appelle , χρυσοφύλακα τῆ θεοῦ , gardien de l'or d'Apollon.

Il gardoit pourtant quelques mesures avec ces oiseaux , & ne les tuoit que lorsqu'ils s'obstinoient à s'arrêter sur le temple , ou sur les statuës. Il les avertissoit d'abord avec douceur de s'éloigner du temple. Il leur témoignoit qu'il auroit du regret d'avoir donné la mort à des oiseaux , dont le chant annonçoit aux hommes les ordres & la volonté des Dieux. Enfin il ne les tuoit qu'à l'extrémité , & lorsqu'il avoit employé sans effet les prières & les menaces.

Euripid, ibid.

Nous remarquerons que la colombe estoit privilégiée sur tous les autres oiseaux , & qu'elle pouvoit habiter en sûreté dans le temple d'Apollon.

Idem, Ibid.

Nous remarquerons aussi que le ministre dont je parle , estoit obligé de vivre dans une exacte continence , du moins pendant le temps qu'il faisoit les fonctions de son ministère. Il en eût violé la sainteté , s'il n'eût pas eu l'attention la plus scrupuleuse à se préserver de tout ce qui peut donner atteinte à la pureté. Comme il avoit beaucoup d'occupation , je suis persuadé , malgré le silence d'Euripide & des autres Ecrivains , qu'ils estoient plusieurs ministres comme luy , qui servoient tour à tour , & qui se relayoient les uns & les autres.

L'usage des bains estoit nécessaire au temple de Delphes. Il y avoit des hommes & des femmes préposés pour les préparer & pour avoir soin que tout s'y passât dans l'ordre.

Voilà une grande partie des habitants de Delphes occupée autour du temple d'Apollon. Combien ne falloit-il point d'autres ministres pour les sacrifices ?

Il y avoit un collège de devins, dont les uns prédisoient l'avenir par le chant ou par le vol des oiseaux, d'autres par l'inspection des entrailles des victimes. *Euripide, Plutarq. &c.*

Il y avoit cinq sacrificateurs en chef dont j'ai déjà parlé. Ils estoient appelez *δοιοι*, c'est-à-dire saints, & la victime qu'on immoloit à leur réception, s'appelloit *δοιωτήρ*. Ces ministres estoient perpétuels, & la sacrificateure passoit à leurs enfants. On les croyoit descendus de Deucalion. Il y avoit un grand nombre d'autres sacrificateurs subalternes; il y avoit des joueurs d'instruments, & des hérauts qui annonçoient les festins publics, où l'on invitoit souvent tout le peuple de Delphes. Joignons à tout cela des chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles, pour chanter & pour danser dans les fêtes d'Apollon. *Plutarque, questions Grecques.*

Plutarque, dans son traité de la Musique, remarque qu'un certain Philammon avoit célébré en vers lyriques, la naissance d'Apollon & de Diane, & que le même avoit inventé les danses qui estoient en usage dans le temple d'Apollon. *Euripide } dans l'Ion.*

Je ne dois pas oublier de parler des prestresses, dont la fonction estoit de garder & d'entretenir le feu sacré qui brûloit jour & nuit dans le temple d'Apollon. On choisissoit pour ce ministère, non des vierges, comme à Rome dans le temple de Vesta, mais des femmes veuves, comme à Athènes. Et au lieu que dans cette dernière ville, tous leurs soins se bornoient à renouveler de temps en temps l'huile d'une lampe, pour l'empêcher de s'éteindre; on entretenoit le feu sacré de Delphes, avec du bois, & il falloit avoir une attention presque continuelle, pour que le brasier fût toujours fort ardent. *Plutarque dans la vie de Numa. Callimaque, hymne sur Apollon.*

*Plutarque
dans le trai-
té, pourquoy
la Pythie ne
répond plus
en vers.*

Je finis par un dernier genre de ministres qui s'appelloient *ἑρμηνεῖς* : le mot d'interprètes n'exprime pas entièrement le mot Grec. Le mot de guides ne l'exprime pas non plus. Ils estoient guides & interprètes tout ensemble. Ces ministres estoient occupez à promener les étrangers par toute la ville de Delphes, pour les desennuyer du long séjour qu'ils estoient obligez d'y faire. Ils leur faisoient voir les offrandes que la piété des peuples y avoit consacrées. Ils leur apprennent par qui telle statuë, tel tableau avoit esté envoyé, quel en estoit l'ouvrier, dans quel temps, & à quelle occasion on l'avoit envoyé. Ils estoient pleinement instruits de toutes les antiquitez de la ville & du temple. S'ils eussent pris soin d'écrire ce qu'ils en sçavoient, ou, s'il estoit possible, supposé qu'ils l'ayent fait, de faire revivre aujourd'huy quelqu'un de leurs livres, je pourrois satisfaire plus amplement la curiosité de la Compagnie sur le sujet que je traite; & mes recherches seroient plus solides qu'elles ne le sont, quelque attention que j'aye apportée à les rendre digne du lieu où j'ai l'honneur de parler.



DISSERTATION

SUR

LES AMPHICTYONS.

Par M. DE VA LOIS.

A PRÈS avoir donné dans une dissertation particulière, un léger crayon des richesses immenses du temple de Delphes, & des pillages auxquels elles furent exposées en différentes rencontres, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de rechercher maintenant l'origine des *Amphictyons*, Compagnie, qui a toujours été regardée comme la plus fameuse & la plus illustre de toute la Grece. Ce n'est point sortir de mon sujet, puisque dans les commencements les *Amphictyons* furent en partie créés pour être les protecteurs de l'Oracle de Delphes, & les gardiens des richesses prodigieuses de ce temple. Je dis en partie; car il est constant qu'*Amphictyon* leur fondateur n'avoit point borné leur pouvoir à cette seule fonction. L'histoire nous apprend au contraire que son premier point de vue, en établissant cette Compagnie, avoit été de lier par les nœuds sacrez de l'amitié, les différents peuples de la Grece, qui y estoient admis, & de les obliger par cette union, à entreprendre la défense les uns des autres, & à veiller ainsi mutuellement au bonheur & à la tranquillité de leur patrie. Après tout, tant que leurs voisins ne songèrent point à les inquiéter, il est à présupposer qu'ils ne firent pas un grand usage de la qualité de députés de la nation, qui estoit attachée à leur dignité, & qui en estoit sans contredit une des plus éclatantes fonctions. Ainsi dans tous ces premiers temps, où la Grece fut paisible, je ne regarde guères les *Amphictyons* que comme d'honorables *Néocores*, ou, pour me

I. PARTIE
26. de Juin
1714.

servir de cette expression, comme les marguilliers d'honneur du temple de Delphes, qui en cette qualité surveilloient au culte du Dieu, à l'entretien du temple, & à la conservation des richesses qui y estoient renfermées. C'estoit là pour lors une de leurs principales fonctions, aussi bien que celle de juger des différends qui pouvoient survenir entre les Delphiens, & ceux qui venoient consulter l'Oracle. Mais dans la suite, quand les barbares commencèrent à faire des incursions dans la Grece, les *Amphictyons* commencèrent aussi véritablement alors à composer les Estats généraux de la Grece, & à représenter le corps de la nation, avec un plein-pouvoir de concerter, de résoudre & d'ordonner ce qui leur paroîtroit estre le plus avantageux à la cause commune. Dans cette vûe, selon que le cas y échéoit, tantost ils s'assemblèrent aux *Thermopyles*, lieu de leur institution, dans le temple de Cérès, bâti au milieu d'une grande plaine, près du fleuve Asope; tantost aussi ils transplantèrent leur tribunal dans le temple de Delphes.

Au reste voici l'ordre que je me propose de suivre dans ce discours, qui sera divisé en trois parties.

Dans la première, j'examinerai d'abord l'origine des *Amphictyons*: secondement, les différentes étymologies de ce nom: troisièmement, le lieu où s'assembloient les Amphictyons: quatrièmement, le nombre des villes qui avoient le droit d'*Amphictyonie*: cinquièmement, le serment que les Amphictyons estoient obligez de faire à leur réception: sixièmement, combien de fois par an ils s'assembloient: septièmement enfin, quel estoit le concours des différents peuples, qui se trouvoient aux *Thermopyles* ou à Delphes, lorsque les *Amphictyons* y estoient assemblez.

Dans la seconde partie je ferai voir, premièrement le nom que portoient les députez que les villes Grecques envoioient à l'assemblée des *Amphictyons*: secondement, ce que les anciens entendoient par le droit de double suffrage, attribué à chacune des villes *Amphictyonides*: troisièmement,

troisièmement, la différence des fonctions du député nommé *ἱερομνήμων*, & des députez appelez *Πυλαγοί*: quatrièmement, la manière dont on éliſoit les *Pylagores* & le *Hieromnémon*: cinquièmement enfin quel estoit le plus considérable du *Hieromnémon* ou du *Pylagore*.

Dans la troisième & dernière partie, je ferai voir de quelle autorité estoient les décisions & les jugemens des *Amphictyons*; & à ce propos je rapporterai quelques fameux différends de villes Grecques, dont les Auteurs font mention, & qui ont esté terminez par les arreſts de cette illustre Compagnie. Je montrerai que leur pouvoir estoit si grand, qu'il ne se bor- noit pas à juger en dernier ressort les affaires publiques & particulières, mais qu'il s'étendoit encore jusqu'à faire la guerre, lorsqu'ils le jugeoient à propos. C'est ce que je prouverai, en donnant l'histoire des trois guerres sacrées entreprises par leur ordre en différens temps. Après quoi je marquerai quand & comment prit fin ce corps respectable, qui pendant plusieurs siècles avoit, pour ainsi dire, esté l'arbitre souverain du sort commun de la Grece.

De l'origine des Amphictyons.

Par tout ce que j'ai rapporté dans mon dernier discours Académique, il n'a pas esté difficile d'appercevoir que le temple de Delphes a eu dans tous les temps la réputation d'estre l'un des plus riches du Paganisme. Le grand crédit de son Oracle y attiroit non-seulement tous les peuples de la Grece, mais encore les Barbares, qui y abordoient en foule de toutes les parties du monde; & l'on ſçait que les uns & les autres n'y venoient que chargez de présens. Le Dieu estoit un peu avare, & quiconque seroit venu le consulter les mains vuides, auroit à coup ſûr trouvé son Oracle sans parole. De là vient que le temple de Delphes ayant esté pillé aussi souvent que nous l'avons remarqué, & quelquefois mesme dans des temps fort voisins les uns des autres, il se trouvoit cependant toujours en

moins de rien rempli de nouvelles richesses. Or ces richesses avoient besoin que quelques personnes d'autorité veillassent de près à leur conservation, sans quoy elles auroient couru risque d'estre promptement dissipées. Dailleurs, au milieu d'une si grande affluence d'hommes, que la curiosité, &, si l'on veut, la dévotion portoit à venir faire quelque séjour à Delphes, il estoit moralement impossible qu'il ne s'émût quelquefois des différends considérables. Les disputes sont une suite presque inséparable de tous les concours populaires, qui ne peuvent estre exempts de cohue. Ce fut donc par ces deux motifs que les Delphiens & leurs plus proches voisins, c'est-à-dire, ceux qui habitoient tout ce canton de la Phocide où Delphes estoit située, choisirent le plus souvent cette ville, comme le lieu qui leur estoit le plus convenable pour s'assembler; parce qu'ils se trouvoient là plus à portée de tenir les thrésors sacrez à couvert de l'insulte, & en mesme temps de rendre bonne & prompte justice à tous ceux d'entre les pèlerins ou autres qui imploreroient leur secours. Tels furent les premiers commencemens de cet illustre corps des *Amphictyons*, qui peu à peu, & comme par degrez, parvint enfin à ce haut point de puissance, dont nous parlerons dans la suite. A la vérité, leur première & principale fonction estoit, mesme dès le commencement, de concerter entre eux tout ce qu'ils jugeroient propre à contribuer à l'avantage & à la sûreté de la Grece. Cependant on peut dire que la concorde qui regnoit alors entre les Grecs, & le plein repos dont ils jouissoient, furent cause que les *Amphictyons*, faute d'occasion d'exercer la plus brillante des fonctions de leur dignité, se rabbattirent presque au seul employ de veiller unanimement tous ensemble à la conservation du temple, & des riches offrandes qui y estoient enfermées, & d'avoir soin que toutes les cérémonies de leur religion s'observassent avec exactitude. Voilà l'opinion la plus probable touchant l'origine des *Amphictyons*: opinion fondée sur le témoignage d'Auteurs d'un grand nom,

qu'il n'est pas trop permis de rejeter, & sur-tout, lorsqu'il s'agit d'une pareille matière. Ces Auteurs sont *Anaximène* dans son premier livre des Antiquitez Grecques, cité par Harpocraton au mot Ἀμφικτυόνες; *Androcion* cité par Pausanias dans ses Phociques; & *Strabon* livre IX. de sa Géographie. Or ces trois sçavans anciens nous assurent que les *Amphictyons* n'ont esté ainsi appelez, qu'à cause qu'ils habitoient aux environs de la ville de Delphes. Ce qui donne assez à entendre que, selon eux, il ne faudroit pas écrire Ἀμφικτυόνες, comme cependant on l'écrit, mais Ἀμφικτιόνες, par un *iôta*, comme qui diroit Πεικτιόνες, ou *voisins*, ἀπὸ τῆς ἀμφι κτίξεως; c'est-à-dire, à cause qu'ils demeuroient dans le voisinage du temple.

Les différentes étymologies du nom d'*Amphictyons*.

Passons à l'autre étymologie du mot *Amphictyons*, & examinons le sentiment de ceux qui prétendent qu'il doit s'écrire par un *upsilon*, Ἀμφικτυόνες: & cela parce qu'*Amphictyon* Roy d'Athènes & fils de Deucalion, fut le premier qui institua cette célèbre assemblée, qui en dressa les statuts, qui régla jusqu'où s'étendrait leur pouvoir, & qui désigna les villes qui devoient y estre admises. D'où il résulte que ceux qui composoient cette Compagnie, furent appelez par la suite *Amphictyons*, du nom d'*Amphictyon* leur fondateur. Les Auteurs de ce second sentiment sont *Théopompe*, cité par Harpocraton au mot Ἀμφικτυόνες, *Pausanias* dans ses Phociques, & *Denys d'Halicarnasse* dans le IV.^e livre de ses Antiquitez Romaines: avec cette différence néanmoins, que ce dernier fait *Amphictyon* fils d'*Hellen*, & par conséquent petit-fils, & non pas fils de *Deucalion*, en quoy il déroge à la vérité de l'histoire; puisqu'il est constant qu'*Amphictyon* estoit fils aîné de *Deucalion*, & *Hellen* le cadet, comme nous l'apprend Jean Philoponus dans son traité des Dialectes Grecques, & comme en fait foy l'un des marbres du Comte d'Arondel, monument de près de 2000. ans d'antiquité, sur lequel on lit qu'*Amphictyon* fils de *Deucalion* regna aux Thermopyles, & y assembla les peuples du voisinage, auxquels il donna

le nom d'*Amphiçtyon*. Ἀμφικτύων Δευκαλίωνος ἐβασίλευσεν ἐν Θερμοπύλαις, ἔσυνηγε τοὺς παρὰ τὸ ὄρος οἰκουῦντας ἔωνομάσεν Ἀμφικτύονας.

Au reste quoique la première étymologie paroisse la plus simple & la plus naturelle, & que par cet endroit elle puisse estre regardée comme la plus vraysemblable, nous croyons cependant devoir nous en tenir à la dernière, qui se trouve appuyée du témoignage de trois Auteurs non moins respectables que les premiers; & qui d'ailleurs est confirmée par l'usage constant de plusieurs siècles, & sur-tout par un monument d'une si haute antiquité. Ce fut donc *Amphiçtyon*, qui, selon les marbres de Paros, regnoit à Athènes 1522. ans avant N. S. prince plein de sagesse & d'amour pour sa patrie, qui ayant égard à la foiblesse des Grecs, & la puissance des Barbares leurs voisins, qui les auroient facilement accablez, jugea à propos, pour prévenir ce malheur, d'instituer cette illustre assemblée de la Grece, & d'obliger un certain nombre de villes d'y envoyer leurs députez, afin que de concert entre eux ils veillassent au bien commun de la Grece, & prissent soin du temple de Delphes. Ce prince fit encore plus. Dans la vûe de rendre cette assemblée stable à jamais, outre les loix que chacune de ces villes avoit en particulier, il en établit de nouvelles qui devoient leur estre communes à toutes, & ce sont celles qu'on nomme les loix *Amphiçtyoniques*. La suite répondit à ses soins & à son attente. En effet, les Grecs par cette espèce d'alliance commencèrent à se regarder tous comme freres, & à se défendre mutuellement les uns & les autres : union, qui dans la suite les rendit à leur tour formidables aux Barbares mesmes qui leur avoient d'abord causé tant d'épouvante.

Tel fut, au rapport de Denys d'Halicarnasse, le sujet qui porta *Amphiçtyon* à créer cette célèbre assemblée des Grecs; à l'imitation de laquelle long-temps depuis une armée de jeunes Ioniens partie du territoire d'Athènes, ayant chassé

les Cariens , les Milfyens & les Léléges de la côte maritime d'Asie qu'ils habitoient , prit possession de tout ce pays , y établit des Colonies , bâtit le temple de Diane à Ephese , & institua la feste appelée Πανιώνια sur le mont Mycalé , en l'honneur de Neptune Héliconien ; de mesme que les Doriens ordonnèrent aussi en Asie une feste nommée *Triopium* , en l'honneur d'Apollon : dans tous lesquels lieux ces peuples se rassembloient en de certains temps marquez , pour y vaquer aux sacrifices , aux jeux *gymniques* & aux foires. Et si par hazard il survenoit quelque différend entre les villes , ou entre les particuliers , des juges préposez pour cela en prenoient connoissance & les appaisoient.

Mais pour revenir à nostre sujet , Théopompe , Denys d'Halicarnasse & Pausanias nous donnent *Amphiçtyon* Roy d'Athènes , pour le fondateur du corps des *Amphiçtyons* , comme il l'est effectivement : voici Strabon , qui dans son ix.^e livre , paroît estre d'un sentiment tout-à-fait opposé au leur. Il y fixe l'époque de la fondation des *Amphiçtyons* 239. ans après le Roy d'Athènes de ce nom , & il nous assure qu'*Acrisius* Roy d'Argos fils d'Abas , qui regnoit 161. ans avant N. S. est le premier de tous ceux qui sont venus à nostre connoissance , qui ait établi ce qui concerne les *Amphiçtyons* , qui ait désigné les villes qui devoient participer à cette dignité , qui leur ait accordé le droit de suffrage , aux une par elles mesmes , & aux autres en commun , avec une ou plusieurs vi les ; enfin qui ait marqué en quoy consisteroient les fonctions de ces juges , & jusqu'où s'étendrait leur pouvoir.

L'ancien Scholiaste d'Euripide vient encore à la traverse nous faire part d'un troisième sentiment. C'est vers la fin de son commentaire sur la Tragédie d'Oreste , où il remarque que les habitans de Delphes ayant sur les bras une guerre considérable contre leurs voisins , secouerent le joug de la domination royale , sous laquelle ils avoient vécu jusqu'alors , & implorèrent le secours d'*Acrisius* Roy d'Argos ; que ce prince ayant heureusement terminé cette

guerre , institua à Delphes une assemblée toute pareille à celle qu'Amphiçtyon fils de Deucalion avoit établie aux Thermopyles ; qu'il ordonna que l'on tiendrait deux marches ou foires chaque année aux Thermopyles , au lieu qu'auparavant on ne s'y assembloit qu'une fois par an ; & qu'enfin il publia des loix pour la police de ces assemblées. Qui croire donc de tous ces Auteurs ? En faveur duquel sentiment doit-on se déterminer ? Ce n'est pas une chose qui paroisse d'abord fort aisée à faire. Le sentiment du Scholiaste serviroit à nous lever la difficulté , en conciliant les deux opinions contraires ; mais il faudroit pour cela , que quelque bon Auteur eût écrit la même chose avant luy , & nous sommes certains du contraire. Je suis donc absolument persuadé que , quoique les *Amphiçtyons* aient d'abord esté instituez aux *Thermopyles* , ils n'eurent guères cependant , durant les premiers siècles , d'autre siège de leur juridiction que la ville de Delphes , & qu'ils ne commencèrent à faire une plus longue résidence aux *Thermopyles* , que lorsqu'ils s'y trouvèrent forcez par l'approche d'un ennemi puissant ; & cela , afin d'estre plus à portée de donner promptement les ordres nécessaires , pour luy couper les passages & s'opposer à son irruption. De là en avant cette Compagnie , qui s'estoit plus ordinairement assemblée à Delphes , devint un tribunal ambulant , qui , selon les occurrences , se tenoit tantost à *Delphes* , & tantost aux *Thermopyles*.

Au reste , cette variation de domicile est sans doute ce qui a fait prendre le change à l'ancien Scholiaste d'Euripide , & qui luy a fait imaginer cete prétendue création de nouveaux *Amphiçtyons* à *Delphes* par *Acrisius* , sur le modèle des premiers instituez aux *Thermopyles* par *Amphiçtyon*. Mais comme ce Commentateur ne cite point de garant sur un fait de cette importance , & que de tous les anciens il est le seul auteur de ce sentiment , son témoignage ne doit pas estre d'un fort grand poids. Il n'en est pas de même , selon moy , du sentiment de Strabon. Il me

paroît qu'il peut aisément se concilier avec celui de Théopompe, de Denys d'Halicarnasse & de Pausanias, tout opposé qu'il paroît estre au leur. En effet, quoiqu'*Amphiçtyon* Roy d'Athènes soit véritablement le fondateur des *Amphiçtyons*, quel inconvénient y auroit-il de croire qu'*Acrisius* Roy d'Argos a, par la suite des temps, étendu leurs privilèges, qu'il a augmenté le nombre des villes qui devoient y envoyer leurs députés, qu'en un mot il a donné une nouvelle forme à cette Compagnie, & que ce changement l'en a fait regarder depuis comme le fondateur? Ce n'est pas une chose hors de la vraisemblance. Dans tous les temps on a vû des Restaurateurs, qui ayant par leurs bienfaits mérité le titre de seconds fondateurs, ont insensiblement fait perdre de vûe les premiers, & souvent mesme ont fait oublier jusques à leur nom. Tout est rempli d'exemples de cette nature. Sur ce pied là il ne fera donc plus question de recourir à la fiction de nostre Scholiaste. Les *Amphiçtyons* instituez anciennement par le Roy d'Athènes de ce nom, & établis par ce prince aux *Thermopyles*, se trouveront estre les mesmes dont *Acrisius* accrût depuis le nombre & le pouvoir, & les seuls, qui, selon l'exigence des cas, s'assembloient indifféremment ou à *Delphes*, ou aux *Thermopyles*. De cette manière tous les Auteurs que j'ai alleguez, s'accorderont parfaitement entre eux; le seul Scholiaste d'Euripide n'y trouvera pas son compte, mais en récompense je crois que la vérité de l'histoire n'y perdra rien de ses droits, & c'est l'unique but auquel nous devons aspirer dans nos recherches.

*Du nombre des villes qui avoient le droit
d'Amphiçtyonie.*

Après avoir exposé le moins mal qu'il m'a esté possible, l'origine des *Amphiçtyons*, il est presentement à propos d'examiner combien de villes avoient droit d'entrée & de séance dans cette célèbre assemblée : droit que la langue Grecque exprimoit par ce seul mot, *Ἀμφικτυονία*. Les

meilleurs Auteurs nous apprennent que les villes qui jouissoient de cette prérogative , estoient au nombre de *douze*. C'est ce qu'Æschine , Strabon & Pausanias disent formellement ; avec cette légère différence , qu'au lieu que Strabon les appelle *villes* , πόλεις , Pausanias leur donne le nom de *peuples* , ἔθνη , & Æschine celui de *Nations* , ἔθνη , ce qui revient toujours au mesme. L'ancien Scholiaste de Pindare sur la quatrième ode des Pythioniques , s'explique de la mesme manière qu'Æschine dans la définition qu'il donne du terme d'*Amphictyons* , que je ne fais que transcrire mot à mot : Ἀμφικτύονες ὃ καλοῦνται οἱ ἀγωνοῦνται τῷ Πυθίῳ , ἐν δώδεκα ἔθνεσσιν τῆς Ἑλλάδος ὄντες. Les peuples , qui , selon Æschine , composoient le corps des Amphictyons , estoient les Theffaliens , les Bœotiens , les Doriens , les Ioniens , les Perrhæbes , les Magnètes , les Locriens , les Œtéens , les Phthiotes , les Maléens & les Phocéens. Il est aisé de remarquer qu'on ne trouve ici qu'onze peuples de nommez ; quoyqu'Æschine eût dit quelques lignes plus haut qu'ils estoient au nombre de *douze*. Ce qui donne assez à entendre que les copistes en ont omis un , qui , si je ne me trompe , ne peut estre autre que les *Dolopes*. En effet Harpocracion , au mot Ἀμφικτύονες , fait , d'après Théopompe , autant qu'on en peut juger , le dénombrement des peuples qui estoient admis dans cette Compagnie , & il les place selon l'ordre qui suit. Les Ioniens tiennent le premier rang , & sont suivis des Doriens , des Perrhæbes , des Bœotiens , des Magnètes , des Achéens , des Phthiotes , des Méliens , des Dolopes , des Ænienes , des Delphiens , & des Phocéens. Pausanias fait aussi mention des *Dolopes* au nombre des peuples qui avoient droit d'estre admis dans le corps des Amphictyons. Mais il n'en compte que *dix* seulement , qui sont ceux qui suivent : c'est à sçavoir , les Ioniens , les Dolopes , les Theffaliens , les Ænienes , les Magnètes , les Maléens , les Phthiotes , les Doriens , les Phocéens , & ceux d'entre les Locriens qui habitoient les terres situées au pied du mont Cnémis , & qui

qui pour cette raison s'appelloient Epicnémidiens.

Dans cette étrange contrariété des Auteurs que je viens de citer, il n'est pas aisé de démêler quel sentiment on doit plustost embrasser. Car on a pû remarquer que les uns ont passé sons silence quelques Amphictyons, dont d'autres ont fait mention, & qu'enfin les uns en ont rapporté un plus grand nombre, & les autres un plus petit. Cependant au milieu de toutes ces contradictions, nous ne laissons pas d'appercevoir ceux d'entre les *Amphictyons*, qu'ils reconnoissent tous d'un commun accord. Ce sont les Ioniens, les Doriens, les Magnètes, les Phthiotes, les Phocéens & les *Maléens*, ou bien les *Méliens*: comme on le lit dans le Lexique d'Harpocraton, quoiqu'à la vérité il soit assez difficile de pouvoir décider laquelle des deux leçons doit passer pour la meilleure. En effet, Scylax de Caryande ancien auteur, dans le Journal de sa navigation, distingue évidemment les *Méliens*, Μηλιῆς, d'avec les *Maléens*, Μαλεῖς, bien qu'il nous donne en mesme temps à entendre qu'ils estoient fort proches voisins. Aussi lisons-nous dans le XVIII^e. livre de Diodore de Sicile, ces mots : Μηλιῆς πλὴν Μαλεέων, les *Méliens* outre les *Maléens*, endroit qui paroît insinuer que les *Méliens* & les *Maléens* n'estoient comptez que pour un peuple, par rapport au droit d'*Amphictyonie*.

Après tout, s'il m'estoit permis de dire ici ma pensée sur le nombre des villes qui avoient droit de séance dans le corps des Amphictyons, il me semble qu'il n'y a rien de plus aisé que de concilier toutes les contrariétéz des Auteurs que nous avons alleguez. En effet, il ne faut que distinguer les temps, pour faire voir que les uns & les autres ont dit vray. Il est très-certain que dans les commencements, & mesme pendant un fort long espace de temps, les seuls Delphiens & leurs voisins eurent cette prérogative, à l'exclusion des autres peuples de la Grece plus reculez. Alors les douze villes nommées par nos Auteurs, estoient les seules qui eussent droit d'aspirer à cette dignité.

Mais je ne doute pas que le besoin qu'avoient tous les Grecs les uns des autres, ne leur ait dans la suite attiré cet honneur à tous également. Il paroît même que telle estoit l'intention du fondateur, comme on a pû le remarquer par ce que j'ai rapporté ci-dessus : cette auguste Compagnie ayant esté particulièrement instituée par ce Prince, pour entretenir l'union & la concorde entre tous les Grecs, & par ce moyen rendre le bonheur & la sûreté de la Grece durables à jamais. On doit donc tenir pour une chose constante, que tous les Grecs généralement ont eu dans la suite des temps le droit d'*Amphiçtyonie*, qu'un petit nombre de leurs villes s'estoit d'abord approprié. C'est ce que confirme merveilleusement un décret des Amphiçtyons rapporté par Démosthène, où cette célèbre Compagnie est appelée, *le tribunal commun de tous les Grecs* ; τὸ κοινὸν τῶν Ἑλλήνων συνέδριον. Ciceron s'en explique à peu près de la même manière, puisque dans son second livre de *Invention*, il donne au corps des Amphiçtyons le nom d'*Assemblée générale de la Grece* : *Commune Græciæ concilium*.

Nous venons de voir celles d'entre les villes Grecques, qui, au rapport des Auteurs, avoient le droit d'*Amphiçtyonie*. Passons maintenant au cérémonial qui s'observoit à la réception de chacun des Amphiçtyons.

Du serment que les Amphiçtyons estoient obligez de faire à leur réception.

Autant que l'on peut juger par ce que les anciens nous ont laissé au sujet des *Amphiçtyons*, il paroît que la première chose que firent les députez des peuples Grecs, dès que le siège de leur juridiction eut esté établi aux *Thermopyles* par le Roy Amphiçtyon leur fondateur, ce fut de s'engager tous mutuellement par un serment solennel, de concerter entre eux tout ce qu'ils jugeroient le plus capable de contribuer au bien commun, & à la sûreté de la Grece ; & cela dans la vûe de rendre leur assemblée plus

durable & plus respectable. L'exemple de ces premiers *Amphiçtyons* servit de loy à ceux qui furent dans la suite admis dans cet illustre corps, & chacun d'eux fut obligé de prêter le même serment à la Compagnie, le jour de son installation dans cette dignité. Nous sommes redevables à *Æschine* de nous avoir conservé la formule de ce serment, qui estoit conçu à peu près en ces termes. « Je jure de ne ja- « mais renverser aucune des villes honorées du droit d'Am- « phiçtyonie, & de ne point détourner ses eaux courantes, « ni en temps de paix, ni en temps de guerre. Que si quelque « peuple venoit à faire une pareille entreprise, je m'engage « à porter la guerre en son pays, à raser ses villes, ses bourgs « & ses villages, & à le traiter en toutes choses comme mon « plus cruel ennemi. De plus, s'il se trouvoit un homme « assez impie, pour oser dérober quelqu'une des riches of- « frandes conservées à Delphes dans le temple d'Apollon, « ou pour faciliter à quelqu'autre les moyens de commet- « tre ce crime, soit en lui prêtant aide pour cela, soit « même en ne faisant que le luy conseiller, j'employeray « mes pieds, mes mains, ma voix, en un mot, toutes mes « forces, pour tirer vengeance de ce sacrilège. »

Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici pour garant de ce que je viens d'avancer, le passage même d'*Æschine*, tiré de sa harangue intitulée, *περὶ παραπρεσβείας*, ou, de la prévarication de *Démophiléne* dans son ambassade; voici les propres termes dans lesquels il est conçu: ἀμα δὲ ὅξ ἀρχῆς διεξήλθον τὴν κτίσιν τῆ ἱερῶ, καὶ τὴν περὶ τὴν σωζομένην ἡγεμονίαν τῶν Ἀμφικτυόνων, ἔ τοὺς ὅρκους αὐτῶν ἀνέγνω, ἐν οἷς ἐνορκοῦν ἦν τοῖς ἀρχαίοις, μηδεμίαν πόλιν τῶν ἀμφικτυονίδων ἀνάσσειν ποιεῖν, μηδ' ὑδάτων ναμαπαίων εἶρξαι, μήτ' ἐν πολέμῳ, μήτ' ἐν εἰρήνῃ. Ἐάν δὲ τις ταῦτα παραβῇ, στρατεύσει ἐπὶ τοῦτον, καὶ τὰς πόλεις ἀναστήσει, ἔ ἰάν τις ἢ συλᾷ τὰ τῷ θεοῦ, ἢ συνειδῇ τι, ἢ βουλευσῇ τι κατὰ τῶν ἐν τῇ ἱερῶ, τιμωρήσει ἔ ποδὶ, ἔ χειρὶ, ἔ φωνῇ, ἔ πάσῃ δυνάμει.

Pour rendre encore ce serment plus saint & plus

authentique, les *Amphiētyons* le terminoient par de fortes imprécations. C'est ce que nous apprenons encore d'*Æschine* dans la mesme harangue que nous venons de citer, où, immédiatement après la formule du serment, on lit les mots qui suivent: *ὃς περὶ τῷ ὅρκῳ ἀρὰ ἰσχυρά.* Le mesme *Æschine*, dans sa harangue contre *Ctésiphon*, nous a conservé la formule de cette imprécation, qui m'a paru assez curieuse pour mériter ici une place. Voici de quelle manière elle estoit conçue. *Εἰ τις τὰδε, φησί, ὄραβαινοι, ἢ πόλις, ἢ ἰδιώτης, ἢ ἔθνος, ἐναγῆς φησὶν ἔστω ἢ Ἀπόλλωνος, ἢ Ἀρτέμιδος, ἢ Ἀητοῦς, ἢ Ἀθηνᾶς περνοίας. Καὶ ἐπεύχεῖται αὐτοῖς μηδὲ γῆν καρπούς φέρειν, μήτε γυναῖκας τέκνα τέκνειν γονεύσιν ὁμοίῳτα, ἀλλὰ τέρατα, μηδὲ βοσκήματα κατὰ φύσιν γονὰς ποιῆσαι ἥτις αὐτοῖς εἶναι πόλεμον, ἢ δικῶν ἢ ἀγορῶν, ἢ ἐξώλης εἶναι ἢ αὐτοῦς ἢ οἰκίας ἢ γῆς τὸ ἐμείνων. ἢ μὴ ποτέ φησὶν ὁσίως θύσασιν τῷ Ἀπόλλωνι, μηδὲ τῇ Ἀρτέμιδι, μηδὲ τῇ Ἀητοῖ, μηδὲ Ἀθηνᾷ περνοίᾳ, μηδὲ δέξατο αὐτοῖς τὰ ἱερά.*

Que si quelqu'un enfraint ce qui est contenu dans le serment que je viens de faire, soit que ce quelqu'un soit un simple particulier, soit mesme que ce soit une ville ou un peuple; que ce particulier, cette ville ou peuple soit regardé comme exécration, & qu'en cette qualité il éprouve toute la vengeance d'*Apollon*, de *Diane*, de *Latone* & de *Minerve la Prévoyante*: que leur terre ne produise aucun fruit: que leurs femmes au lieu d'engendrer des enfants ressemblants à leurs peres, ne mettent au monde que des monstres: & que les animaux mesmes, au lieu des petits de leur espèce, n'apportent que des *Fétus* contre nature: que ces hommes sacrilèges perdent tous leurs procès: s'ils ont la guerre, qu'ils soient vaincus: que leurs maisons soient rasées, & qu'eux & leurs enfants soient passez au fil de l'épée: que ce qui aura échappé au fer ne puisse jamais offrir dignement aucun sacrifice à *Apollon*, à *Diane*, à *Latone*, & à *Minerve la Prévoyante*: & que ces divinitez ayent en horreur & leurs prières & leurs offrandes.

Ce fut donc par le moyen de ce ferment solennel accompagné de tant d'imprécations, que les premiers *Amphiçtyons* scûrent pourvoir tout à la fois, & au bonheur commun de leur patrie, & à la sûreté du temple de Delphes. Et tant que le corps des *Amphiçtyons* subsista, chaque récipiendaire en particulier, à l'exemple de ses prédécesseurs, fut obligé de prêter le mesme serment à la Compagnie, le jour de sa réception.

Combien de fois par an s'assembloient les Amphiçtyons.

Nous avons déjà remarqué dans le commencement de ce discours, que les *Amphiçtyons* s'assembloient indifféremment, selon les occurrences, tantost aux *Thermopyles*, & tantost à *Delphes*. Il s'agit à présent de scavoir combien de fois par an ils avoient coûtume de s'assembler. L'ancien Scholiaste d'Euripide, vers la fin de son commentaire sur la Tragédie d'Oreste, dit positivement qu'*Acrisius* Roy d'Argos, ordonna que l'on tiendrait chaque année deux marchez publics aux *Thermopyles*, au lieu qu'auparavant l'on ne s'y assembloit qu'une seule fois par an. Ce qui est à peu près, comme s'il disoit, que jusqu'au temps d'*Acrisius*, les *Amphiçtyons* ne s'estoient assemblez qu'une fois l'année; puisqu'il est constant que ces marchez célébres estoient une dépendance de l'assemblée des *Amphiçtyons*, qui ne se tenoit jamais sans de pareilles foires, instituées pour servir d'amusement au grand concours du peuple qui y abordoit de toutes parts, pendant la tenuë de ces estats. Mais j'ai déjà observé que l'autorité de ce Commentateur m'est fort suspecte, dès qu'il ne cite point ses garants; & je n'ajoute pas plus de foy à ce qu'il avance ici, qu'à la vaine distinction qu'il fait de deux espèces d'*Amphiçtyons*. Sans m'arrêter donc à sa remarque sur ce sujet, il me paroît bien plus raisonnable de m'en rapporter au témoignage unanime des bons Auteurs anciens, qu'aux visions d'un Commentateur. Or tous les anciens conviennent que le temps de l'assemblée des *Amphiçtyons*, estoit un temps fixe

& arrêté ; qu'ils s'assembloient régulièrement deux fois par an, c'est à sçavoir, dans le *Printemps* & dans l'*Automne*. Que l'assemblée qui se renoit au printemps, s'appelloit du nom de cette saison *εαρινὴ Πυλαία* ; de la mesme manière que celle d'automne se nommoit *μετοπωρινή*. C'est ce que Strabon entre les autres, rapporte en termes formels dans le ix^e. livre de sa Géographie.

Au reste, dans les premiers temps, les *Amphictyons* observèrent toujours fort scrupuleusement la coutume de ne s'assembler que dans ces deux saisons de l'année. Cependant ils se relâchèrent dans la suite, & ils commencèrent à s'assembler mesme dans d'autres temps, lorsque la nécessité le requéroit. Cela est si vray, que du temps de Démosthène, les *Amphictyons* ayant un jour ordonné que les Députez nommez *ἱερομνήμονες*, eussent à s'assembler incessamment aux Thermopyles, ce grand Orateur fit passer un decret à Athènes, par lequel il estoit défendu aux députez Athéniens, tant celuy qu'on appelloit *ἱερομνήμων*, que ceux qui se nommoient *Πυλαγοῖαι*, de partir d'Athènes pour se rendre à l'assemblée des *Amphictyons*, soit à Delphes, soit aux Thermopyles, en d'autres temps que dans ceux qui estoient reglez de toute ancienneté ; c'est-à-dire, dans le *Printemps*, & dans l'*Automne*. Τὸν ὃ ἱερομνήμονα τῷ Ἀθηνάων, Ἐ τοῖς πυλαγόραις τοὺς εἰς αἰὶ πυλαγορεύοντας πορεύεσθαι, εἰς Πύλας καὶ εἰς Δελφοὺς, ἐν τοῖς πεταγμένοις χρόνοις ἀπὸ τῶν περγόνων. Procédé qu'*Æschine* reproche vivement à Démosthène, dans sa harangue contre Ctésiphon, prétendant que par ce moyen cet Orateur avoit esté cause que les Athéniens n'avoient plus aucune part aux affaires de conséquence qui se traitoient par les *Amphictyons* dans les autres saisons de l'année.

*Du grand concours de peuple aux Thermopyles, & à
Delphes, pendant que les Amphictyons
y estoient assemblez.*

Nous avons déjà remarqué cy-dessus, que les *Amphictyons* ne s'assembloient jamais, soit aux Thermopyles, soit à Delphes, qu'il ne s'y tint des marches ou foires, & que l'on y célébrât des jeux publics. Ce n'est donc pas une chose surprenante, que ces sortes de festes y attirassent une quantité prodigieuse de peuple de toutes les parties de la Grece. L'on sçait que les Grecs aimoient beaucoup à se promener, & qu'ils estoient tous naturellement fort curieux & fort avides de spectacles, comme le sont pour l'ordinaire tous les gens de loisir. Le concours des Grecs estoit donc toujours si grand, dans les lieux où se tenoit l'assemblée des Amphictyons, que le nom de *Πύλας*, qui au propre désignoit cet illustre Corps, se prenoit encore au figuré de la langue Grecque, pour une foule & pour une grande cohue. Nom que Cratinus Poète comique donna pour la mesme raison à une de ses pièces, selon que le Grammairien Hésychius & l'ancien Scholiaste d'Aristophane en font foi. Et Plutarque dans la vie de Pyrrhus, appelle *Πυλαὴν ὄχλαγωγίαν*, cette affluence de peuple qui se trouvoit, ou aux Thermopyles ou à Delphes, pendant que les *Amphictyons* y estoient assemblez. Au reste, les marchands y abordoient en foule de tous les cantons de la Grece, & y apportoit des marchandises de toute espèce. En effet, Théophraste remarque dans le chapitre onzième du neuvième livre de son histoire des Plantes, que les *Étéens* ramassoient avec grand soin l'*Helébore* qui naît sur le mont *Œta*, & qui passe pour le plus exquis, afin de le porter aux foires qui se tenoient tant que duroient l'Assemblée des Amphictyons. Mais c'est trop peu de dire que l'on y négocioit toutes sortes de marchandises permises; le commerce des illicites y avoit du

moins encore autant de lieu. Dion Chrysostome nous apprend cette particularité dans sa harangue 77.^e Ces hommes infames, que la délicatesse de nostre langue ne nous permet pas même de nommer, y conduisoient par troupes de malheureuses victimes destinées à assouvir la brutalité des jeunes gens; & l'on peut assurer que c'estoit en ces lieux-là qu'ils faisoient ordinairement leur plus abondante récolte. C'est ainsi que la plupart des devots d'Apollon se préparoient à Delphes pour approcher du trépied sacré, & pour y consulter l'Oracle sur leur destinée. Après tout, la religion des payens autorisoit de pareils abus. Apollon & presque tous les autres Dieux qu'ils adoroient, leur avoient laissé de beaux exemples de contenter toutes leurs passions, & même jusqu'aux plus honteuses & aux plus indignes de l'humanité. Mais en voilà plus qu'il n'en faut sur un pareil sujet. Il est temps de voir quel nom on donnoit aux Députez des villes qui avoient droit de suffrage dans le corps des *Amphictyons*. Et c'est ce que nous nous réservons à examiner dans la seconde partie de ce discours.

Du nom que portoient les Députez que les villes Grecques envoioient à l'assemblée des Amphictyons.

II. PARTIE.

Chacune des villes qui avoit le droit d'*Amphictyonie*, estoit obligée d'envoyer ses députez à l'assemblée, dès qu'elle estoit convoquée. Ces députez estoient ordinairement au nombre de deux pour chaque ville. L'un s'appelloit *ἱεργυνήμων*, parce qu'il estoit particulièrement chargé du soin des sacrifices & de tout ce qui avoient rapport à la religion; & l'autre se nommoit *πυλαγόρας*: & celui-ci, selon moy, estoit comme juge-né des affaires civiles & criminelles qui survenoient entre les particuliers: au lieu que tous les deux ensemble décidoient également des affaires d'estat, c'est-à-dire de tout ce qui concernoit le bien commun de leur patrie, la sûreté & la tranquillité publique. C'est du
moins

moins ce qu'il me paroît que l'on peut raisonnablement inférer de la différente dénomination de ces députez. En effet, pourquoy, sans cela, auroit-on donné aux uns le nom de *ἱερομήμονες*, *Présidents des sacrifices*, ou, *Gardiens des archives sacrées*, & aux autres celui de *πυλαγοί*, terme générique qui convenoit indistinctement en un sens aux premiers comme aux derniers, puisqu'il ne signifioit autre chose que les députez qui s'assembloient aux *Thermopyles* ou à *Delphes*? Car il est bon d'observer ici en passant, que le terme de *Πυλαία* ne se donnoit pas moins à l'assemblée des *Amphictyons*, lorsqu'elle se tenoit à *Delphes*, que lorsqu'elle se tenoit aux *Thermopyles*. A l'égard du pouvoir de décider des affaires qui regardoient le bien de l'estat, que j'attribuë également aux députez *ἱερομήμονες* & *πυλαγοί*, je crois mon sentiment d'autant mieux fondé, que je ne trouve pas que ces derniers fussent inférieurs aux autres, du moins quant au droit de porter leur suffrage; car pour ce qui est de leurs fonctions, elles estoient certainement fort différentes à d'autres égards, comme nous venons de l'insinuer, & comme nous espérons le faire voir plus au long dans la suite de ce discours.

Il ne faut pas, au reste, s'imaginer que les douze peuples de la Grece, dont nous avons parlé dans la première partie de cette dissertation, fussent les seuls qui eussent le droit d'envoyer leurs députez à l'assemblée des *Amphictyons*. Tout au contraire, chaque ville d'Ionie, chaque ville de Thessalie, chaque ville de Dorie avoit la mesme faculté. En effet, les Athéniens, quoique les plus considérables de toute l'Ionie, n'estoient cependant pas les seuls de cette Province, qui envoyassent leurs députez, ou à *Delphes* ou aux *Thermopyles*. Il n'y avoit pas la moindre ville, la moindre bicoque d'Ionie, qui n'eût un pareil droit. Il en estoit de mesme des autres peuples de la Grece. Et lorsqu'il s'agissoit de donner son suffrage, comme l'on comptoit par voix, & que tous les *Amphictyons* estoient vocaux, la voix d'un

habitant de la moindre bourgade de la Grece avoit autant de poids que celle du citoyen de l'une des plus puissantes villes. Ces dernières n'avoient aucune prérogative d'honneur, ni aucune prééminence sur les moindres, & chaque ville, sans distinction, avoit seulement deux suffrages, comme *Æschine* le prouve en termes formels, dans sa harangue intitulée, *πεὶ παραπρεσβείας*. Ce passage est si beau, & développe si nettement la manière uniforme dont les *Amphictyons* procédoient à leurs suffrages, que j'ai cru ne pouvoir me dispenser de le rapporter ici en son entier.

Κατηγεμισάμην δ' ἔθνη δάδεχα, τὰ μετέχοντα τῷ ἱερῷ, Θητ-
 Τάλους, Βοιωτοὺς, ἔθνη μόνους, Δοριέας, Ἰῶνας, Περραιβοὺς,
 Μάγνητας, Λοκροὺς, Οἰταίους, Φθιώτας, Μαλειεῖς, Φωκείας
 ἃ πούτων ἔδειξα ἕκαστον ἔθνος ἰσοψηφον γρόμῳ, τὸ μέγιστον πρὸς
 ἐλάττω, τὸ ἥκοντα ἐν Λακείῳ, ἃ Κυπνίου, ἴσον δυνάμειον
 Λακεδαιμονίοις, δύο γὰρ ψήφους ἕκαστον φέρει ἔθνος· πάλιν ἐν τῷ
 Ἰώνων, τὸ Ἐρεγρίᾳ ἃ Πειλιῷ, τοῖς Ἀθηναίοις ἢ τοὺς ἄλλους κατὰ
 ταυτά. Cependant *Strabon* dans son ix.^e livre, après avoir
 rapporté qu'*Acrisius* estoit le fondateur du corps des *Amphictyons*, & qu'il avoit donné à douze villes le droit d'y envoyer leurs députez, ajoute aussitôt : ἐκάστη [πόλει] τὴν
 ψήφον ἔδωκε, τῇ μὲν κατ' αὐτὴν, τῇ δ' ἢ μεθ' ἑτέρας, ἢ μετὰ
 πλείονων; c'est-à-dire, que ce Prince accorda à chacune de
 ces villes le droit de suffrage, à celle-ci seule, & par elle-
 même, & à celle-là conjointement avec une autre, ou
 même avec plusieurs. Au reste il n'est pas facile de deviner
 quelles estoient ces villes privilégiées, qui avoient par elles-
 mêmes & sans collègue, le droit de suffrage. Mais s'il
 m'estoit permis de dire ici mon sentiment, je croirois que
 pour concilier *Æschine* avec *Strabon*, il ne faut que distin-
 guer les temps dont ces auteurs ont parlé. En effet, il n'y a
 pas lieu de douter que dans les commencements, & fort
 long-temps même depuis, les douze villes qui avoient le
 droit d'*Amphictyonie*, n'avoient chacune que deux suffrages,
 & que les autres villes, qui dans la suite furent honorées
 du même droit, n'eurent non plus que deux suffrages

chacune. Il n'auroit pas esté raisonnable que les dernières reçues eussent esté traitées plus favorablement que les premières, qui avoient ce droit acquis dès l'instant de la création des *Amphiçtyons*. C'est donc ce qu'*Æschine* a voulu nous marquer, & ce qui certainement estoit encore en usage de son temps, c'est-à-dire, sous le regne de Philippe pere d'*Alexandre le Grand*. Mais il est à présupposer, que le nombre des petites villes Grecques s'estant dans la suite des temps accru considérablement, & chacune de ces villes nouvelles ayant brigué l'*Amphiçtyonie* avec beaucoup d'empressement, on voulut bien les y admettre, mais avec cette modification néanmoins, que deux, trois ou quatre ensemble, ne passeroient que pour une seule, & pour cette raison, n'auroient que deux suffrages seulement. Ce qui fut sans doute établi alors par un trait de prudence de ce Corps célèbre, pour obvier à tous les inconvénients qui auroient pû s'ensuivre de la multiplicité des voix à l'infini, dans les affaires de conséquence qui ressortissoient au tribunal des *Amphiçtyons*. Et cet usage regnoit dans cette illustre Compagnie, du temps des Empereurs *Auguste* & *Tibère*, sous le regne desquels vivoit *Strabon*. Voilà du moins le système qui m'a paru le plus raisonnable, & le plus propre à accorder les sentiments opposez de deux célèbres Auteurs, dont il n'est pas possible de récuser le témoignage sur des faits dont ils ont, pour ainsi dire, esté l'un & l'autre les témoins oculaires.

Ce que les Anciens ont entendu par le droit de double suffrage, attribué à chaque ville Amphiçtyonide.

Il s'agit présentement d'examiner ce que les Anciens ont entendu par le *droit de double suffrage*, qu'ils attribuent à chacune des *villes Amphiçtyonides*, c'est-à-dire, des villes dont les députez avoient séance parmi les *Amphiçtyons*. C'est un point qui n'est pas trop éclairci, & qui pourroit donner lieu à deux différents sentimens. Quelques - uns

croiront que par là les anciens ont prétendu désigner que les députez de chaque ville Amphictyonide avoient deux boules ; l'une qui leur servoit à absoudre , & l'autre qui leur servoit à condamner : de la même manière qu'Ariftothane dans sa Comédie des *Guépes* , donne deux boules à Philocléon , ce vieillard qui avoit la manie de vouloir toujours juger , & qui , par sa pente naturelle au mal , se plaifoit beaucoup plus à condamner les parties , qu'à les absoudre. Et voilà pour le premier sentiment. L'autre , qui me paroît le mieux fondé , est que dans toutes les affaires qui se décidoient au tribunal des Amphictyons , chaque ville avoit *double suffrage* en la personne de ses députez. Cependant , quoique ce dernier sentiment soit celui auquel on se doit tenir , il ne laisse pas de souffrir encore quelque difficulté , & il nous entraîne nécessairement à examiner , pourquoy chaque ville Amphictyonide ne se contentoit pas d'un seul suffrage. Mais cet examen n'est pas une chose fort aisée à faire , le silence des anciens là-dessus s'opposant au désir que nous aurions d'éclaircir cette matière. En effet , à quoy bon ce *droit de double suffrage* , sur-tout dans une compagnie dont les membres n'avoient aucune préséance l'un sur l'autre , & où régnoit une égalité de suffrage sans aucune prérogative ? Car dans les autres Compagnies , l'on sçait que le *droit de deux suffrages* s'accordoit quelquefois à des personnes éminentes en dignité , comme une prérogative d'honneur , par laquelle ils estoient distinguez du reste des vocaux. Hérodote dans le vi.^e livre de son histoire , met au nombre des droits honorifiques accordés aux Rois de Sparte , celui de *double suffrage*. Cependant Thucydide rapporte dans son premier livre , que dans les jugemens , le Roy de Sparte n'avoit qu'une seule boule , non plus que les autres sénateurs , mais qu'à la vérité sa voix estoit comptée pour deux , ce qui revient à peu-près au même.

Après tout , puisque les bons Auteurs anciens conviennent unanimement que toutes les villes *Amphictyonides*

avoient double *suffrage*, & qu'à cet égard il n'y avoit aucune différence entre la plus grande & la plus petite, je crois qu'il faut entendre tout simplement, que chaque ville, tant la moins célèbre que la plus considérable, avoit deux voix seulement en la personne de ses députez; & cela, sans aucune prérogative d'honneur, & sans préséance l'une sur l'autre; afin que, comme il s'agissoit principalement dans cette illustre assemblée, de travailler au bien commun de la Grece, tous les membres indistinctement eussent un droit uniforme de concourir à ce grand ouvrage, auquel ils avoient, tant les uns que les autres, un intérêt égal.

*De la différence des fonctions du Député nommé ἱεραρχήμων
& des Députez appelez Πυλαγόροι.*

Nous avons déjà insinué que les fonctions du député nommé ἱεραρχήμων, & celles des députez appelez Πυλαγόροι, estoient différentes entr'elles en beaucoup de choses, & c'est ce que nous avons maintenant à examiner.

Il me paroît que les anciens Grammairiens ne nous ont point expliqué assez nettement, qu'elles estoient les fonctions des députez nommez ἱεραρχήμονες, & des députez nommez Πυλαγόροι. En effet, Harpocracion, au mot ἱεραρχήμων, se contente de dire que c'estoit ainsi que l'on appelloit les députez que les villes Amphictyonides envoyoyent prendre séance dans l'assemblée des Amphictyons : définition vague, qui, bien que vraie en général, ne laisse pas cependant d'estre vicieuse, en ce qu'elle ne marque point la différence des fonctions de ces divers députez. Ulpien l'Orateur est aussi tombé à cet égard dans la mesme faute qu'Harpocracion. Il n'en est pas ainsi d'Héfy chius. Il s'explique bien plus clairement que les deux autres, puisqu'il dit en termes formels, que les députez appelez ἱεραρχήμονες, estoient ceux que les villes envoyoyent à l'assemblée des Amphictyons, pour y faire la fonction de *Greffiers sacrez*. ἱεραρχήμονες, οἱ ἀεμπόμοροι

εἰς Πυλαίαν ἱερογραμματεῖς. L'ancien Scholiaste d'Aristophane, sur la Comédie des *Nuées*, s'en explique à peu-près de la même manière καὶ εἶσιν οἷον ἱερεῖς γραμματεῖς, μνήμονας γὰρ πύτους ἐκάλουν. Et à quelques lignes de là : ἀπήεσαν ὃ εἰς Δελφούς ἐπίσκοποι ἢ ἀναλισκομένων ἐν ταῖς Θυσίαις. Or ces deux passages nous apprennent que les députez appelez *ἱερομνημονες*, estoient particulièrement chargez de tout ce qui avoit rapport à la religion. Et à la vérité, c'estoient eux seuls qui payoient la dépense, & qui prenoient le soin des sacrifices publics qui se faisoient pour la conservation de toute la Grece en général : sacrifices dont *Æschine* fait mention dans sa harangue contre *Ctésiphon*, dans laquelle il rapporte les principaux chefs du discours qu'il prononça en présence des *Amphictyons*, au nom de la république des Athéniens qui l'avoient député vers cette assemblée, en qualité de l'un de leurs *Pylagores*.

Pour ce qui est des députez nommez *Πυλαγόρα*, si l'on en croit quelques anciens, on pourroit d'abord s'imaginer qu'ils estoient regardez comme les chefs de la députation. En effet, ils portoient la parole toutes les fois qu'il s'agissoit de haranguer, & , selon la définition d'Hésychius, ils estoient les Présidents de cette illustre assemblée : οἱ προεστῶτες δὲ Πυλαίας, dit ce Grammairien, & cela parce qu'on les regardoit comme les protecteurs de ce corps. Car l'assemblée elle-même des *Amphictyons* est appelée par *Sophocle*, *Πυλατίδες ἀγοραί*. Cependant, avec tout le respect que je dois à Hésychius, je ferai voir dans la suite de ce discours, que les *Pylagores* n'estoient pas, comme il l'avance, les plus illustres d'entre les députez des villes *Amphictyonides*, quoyqu'à la vérité ce fussent eux qui, dans toutes les occasions, estoient chargez de porter la parole.

La première chose que faisoient à leur arrivée aux *Thermopyles*, le *Hieromnémon* & les *Pylagores*, c'estoit d'offrir un sacrifice solennel à *Cérès*, divinité tutélaire de ce lieu. *Strabon* est celui qui nous apprend cette particularité dans le neuvième livre de sa Géographie. Personne n'ignore

que cette Déesse avoit là un temple fameux , bâti au milieu d'une grande plaine , près du fleuve Asope , & que ce temple estoit le lieu où s'assembloient les *Amphiçtyons* : ce qui avoit fait donner à Cérès le surnom d'*Amphiçtyonide* , comme on peut le voir dans le passage suivant du septième livre d'Hérodote. Ἐν ᾧ τῶ μεταξὺ Φοίνικος ποταμοῦ καὶ Θερμοπυλέων , πόμῃ τε ὅτι τῇ οὐνομα Ἀνθήλε κειῖ , παρ' ἣν δὴ παραρρέων ὁ Ἀσωπὸς ἐς θάλασσαν ἐκπίδδῃ , καὶ χάρις πρὸς αὐτὸν εὐρύς , ἐν τῷ Δήμιξος τε ἱερὸν ἀμφικτυονίδος ἱδρυῖ , καὶ ἔδραμ εἰσὶν Ἀμφικτύοσι , καὶ αὐτῇ τῷ Ἀμφικτύονος ἱερὸν. J'ai cru devoir transcrire ici ce passage en son entier , non-seulement à cause qu'il contient une description fort exacte du lieu où estoit bâti ce temple de Cérès , mais encore parce qu'il nous apprend un fait , qui , si je ne me trompe , n'est rapporté par aucun autre historien. C'est que près du temple de Cérès on voyoit un autre temple , ou , si l'on veut , une chapelle érigée en l'honneur d'*Amphiçtyon* , luy-mesme. Et cela , suivant l'usage de ces temps reculez , dans lesquels les peuples ne croyoient pas pouvoir donner de marques plus sensibles de leur reconnoissance aux héros , aux princes & aux grands hommes , de qui ils avoient reçu quelques bienfaits considérables , qu'en les mettant après leur mort au rang des Dieux , & en leur érigeant des temples & des autels. A la vérité ce genre d'idolatrie est celui de tous qui me paroît avoir esté le moins déraisonnable , rien n'étant si naturel à des cœurs reconnoissants , que d'honorer la mémoire de ceux qui leur ont fait du bien. Et pouvoit-on jamais imaginer une manière plus éclatante d'éterniser ses bienfaiteurs , qu'en leur rendant le mesme culte qu'aux Dieux ?

On vient de voir , que dès que le Hiéromnémon & les *Pylagores* estoient arrivez aux *Thermopyles* , ils payoient à Cérès leur bien-venue par un sacrifice solennel. Mais lorsque le rendez-vous des *Amphiçtyons* estoit à *Delphes* , Cérès perdoit cette aubaine ; & *Apollon Pythien* , *Diane* , *Lactone* & *Minerve la Prévoyante* , divinitez tutélaires de la

ville de Delphes , recevoient à leur tour les mesmes hommages des députez nouvellement arrivez.

Bien que j'aye remarqué au commencement de la seconde partie de ce discours , que chaque *ville Amphictyonide* ne pouvoit envoyer à l'assemblée des Amphictyons , que deux députez seulement , sçavoir , un *Pylagore* & un *Hiéromnémon* , c'estoit une règle générale , qui n'a pas laissé de souffrir quelques exceptions ; & les villes illustres s'attribuèrent apparemment d'elles-mesmes , par la suite des temps , le privilège d'y en envoyer un plus grand nombre. En effet , *Æschine* , dans sa harangue contre Ctésiphon , nous apprend que les Athéniens envoyoient à l'assemblée des Amphictyons quatre députez , sçavoir un *Hiéromnémon* & trois *Pylagores*. A la vérité , malgré le silence des Auteurs sur ce sujet , je crois pouvoir avancer que ces quatre députez n'estoient comptez que pour deux par rapport aux suffrages , c'est-à-dire , que les quatre ensemble n'avoient que deux voix. Autrement *Æschine* se contrediroit luy-mesme , puisque dans sa harangue intitulée , *πεὶ ὧσαρεβείας* , ou de la prévarication de *Démofthène* dans une ambassade , il nous assure formellement , que les villes les plus puissantes n'avoient aucune prérogative d'honneur , ni aucune prééminence sur les plus petites , & qu'ainsi chaque ville , sans distinction , avoit seulement deux voix en la personne de ses députez. D'où je concluds que les quatre députez d'Athènes ne devoient avoir que deux voix. Je dis la mesme chose des autres grandes villes qui en envoyoient un pareil nombre , & je suis persuadé que l'égalité qui regnoit dans cette Compagnie , n'auroit jamais , sans cela , autorisé une pareille distinction. S'il m'estoit mesme permis d'exposer là-dessus mon sentiment , je pancherois fort à croire que ce relâchement de la sévérité des loix Amphictyoniques , ne s'introduisit que vers le temps d'*Æschine* , c'est-à-dire , sous le regne de Philippe pere d'Alexandre le Grand : temps auquel , selon toutes les apparences , les
grandes

grandes villes de la Grece commencerent à vouloir à cet égard se tirer de la regle commune; ce que les Amphictyons voulurent bien tolérer par un trait de politique, & par déférence pour ces villes; mais à condition néanmoins que leurs *quatre* députez ne feroient comtez que pour *deux*, par rapport au droit de suffrage, afin qu'une telle innovation ne pût préjudicier en rien aux anciens statuts de leur Compagnie, qui portoient que les moindres d'entre les villes Amphictyonides, iroient de pair avec les plus grandes en toutes choses, & sur-tout pour le nombre des voix. Dailleurs, on sçait que l'autorité des Amphictyons commença fort à décheoir, dès le moment qu'ils eurent eu la condescendance d'admettre Philippe dans leur corps; car ce Prince estant par ce moyen entré en jouissance de tous leurs droits & de tous leurs privilèges, sçut bientôt se mettre au-dessus des loix, & abusa de son pouvoir, jusqu'au point de présider par procureur, & à cette illustre assemblée, & aux *Jeux Pythiques*; jeux dont les *Amphictyons* estoient les juges-nez & les *Agonothètes*. C'est ce que Démosthène luy reproche dans sa troisième Philippique. « Lorsqu'il ne daigne pas, dit-il, nous honorer de sa présence, il en-voye présider ses *esclaves* », c'est-à-dire ses *courtisans*, qu'il plaît à cet Orateur d'avilir par ce terme odieux, mais qui convenoit parfaitement à l'idée que la liberté Grecque s'estoit formée de la royauté. Effectivement les Grecs, nation née pour l'indépendance, estoient convaincus que tout peuple qui s'est donné un maître, n'est plus véritablement libre, & que plus on approche de la personne de ce maître, plus on devient esclave. Le voisinage des estats du Roy des Perses, dont les courtisans s'appelloient par honneur *δοῦλοι τοῦ μεγάλου βασιλέως*, les *esclaves du grand Roy*, ne contribuoit pas peu encore à augmenter l'aversion naturelle qu'avoit la Grece pour toute domination despotique. A ce propos on me pardonnera cette petite réflexion, c'est qu'en Orient les coutumes ne varient presque point. Ce qui s'y pratiquoit dans les temps les plus reculez.

s'y pratiqué encore de nos jours, à peu - près de la même manière, puisque nous voyons que les plus grands Seigneurs Persans se tiennent fort honorez du titre d'*esclaves de la haute porte de leur prince*, & que tout de même en Turquie, les *Bachas*, les *Visirs*, en un mot, ceux qui possèdent les premières dignitez de l'Empire Ottoman, se qualifient les *esclaves de la porte du Grand-Seigneur*. Mais je retourne à mon sujet, & par occasion je ne puis me dispenser de relever une chose qui est échappée à la pénétration & à l'exactitude de feu M. de Turreil, l'un de nos illustres Confreres, par rapport au droit de *double suffrage*. C'est dans une de ses remarques sur un endroit de la harangue de Démosthène touchant la paix, endroit dans lequel cet Orateur nous apprend que les Thessaliens ayant esté bannis du corps des Amphictyons par les Phocéens leurs ennemis, prétendoient reprendre leur rang dans l'assemblée des Amphictyons, & aspiroient à rentrer dans leur *droit de double suffrage*. Sur quoy M. de Turreil avance que chaque Amphictyon avoit ce droit-là. Pour le prouver, il nous renvoye à la harangue d'Æschine, *πρὸ παραπροσβείας*, dans laquelle cependant il n'en est pas dit un seul mot, mais bien que chaque ville Amphictyonide y avoit le *droit de double suffrage*: ce qui est dire, que chaque ville Amphictyonide n'avoit que deux voix en la personne de ses députez. On jugera si je me trompe, par le passage même d'Æschine, que je vais rapporter en sa langue originale, de peur que, si je n'en donnois qu'une version, l'on ne m'accusât (comme on accuse assez souvent les Traducteurs même les plus fidèles) d'avoir prêté à mon Auteur, pour amener son texte à mon système. Voici donc en quels termes s'explique nostre Orateur.

Κατηγεδημασμένην δ' ἔθνη δώδεκα, τὰ μετέχοντα τῷ ἱεροῦ, Θειταλοῦ, Βοιωτοῦ, ὃ Θηβαίους μόνους, Δωρείας, Γῶνας, Περραιβοῦς, Μάγνητας, Λοκροῦς, Οἰταίους, Φθιώτας, μαλαεῖς, Φωκεῖς, ἃ τούτων ἕδειξα ἕκαστον ἔθνος ἰσόψηφον γένόμενον, τὸ μέγιστον τῶν ἐλαττοτέρων, τὸν ἡκοντα ἐκ Δωρείου, καὶ Κυτίνου,

ἴσον δυνάμειον Λακεδαιμονίοις. δύο γὰρ ψήφοις ἕκαστον φέρει ἔθνος. Ce passage me paroît bien différent de ce que prétend M. de Turreil, qui, sans y prendre garde, transporte à *chacun des Amphictyons* en particulier, le droit de double suffrage qu'avoit en général *chaque ville Amphictyonide*. Ce qui est formellement contraire au texte de son Auteur & à la vérité de l'histoire, & ce qui nous marque en mesme temps, avec quelle circonspection l'on doit recevoir le témoignage des plus sçavants modernes sur des faits anciens.

De quelle manière s'éliſoient les Pylagores & le Hiéromnémon.

Il ne fera pas maintenant hors de propos d'examiner de quelle manière s'éliſoient les *Pylagores* & le *Hiéromnémon*. Le dernier se tiroit au sort; ce qui luy a fait donner par les anciens le surnom de κληροτὸς. Pour ce qui est des premiers, on les éliſoit à la pluralité des voix, d'où ils estoient surnommez χειροτονητοί. C'est ce que nous apprend entr'autres Æschine, lorsqu'en parlant de Démosthène, il s'explique en ces termes : χειροτονηθεὶς ὃ ὑφ' ὑμῶν πυλαγῶρας. Au reste on choisissoit presque toujours dans le nombre des Orateurs, ceux que l'on destinoit à remplir la place de *Pylagores*, & cela par la raison que nous avons déjà marquée ci-dessus, que c'estoit aux *Pylagores* à porter la parole toutes les fois qu'il estoit question de haranguer dans l'assemblée des Amphictyons. Le passage suivant tiré de la harangue d'Æschine contre Ctésiphon, me servira de garant pour ce que j'avance. Il parle du temps qu'il estoit *Pylagore* de la ville d'Athènes. Περὶ πάντων δὲ ὁ ἱερομνήμων ἡξίου με εἰσελθεῖν εἰς τὸ συνέδριον, & εἰπεῖν τι πρὸς τοὺς Ἀμφικτύοντας ὑπὲρ τῆς πόλεως & αὐτὸ οὐτὸ θεωρημένον. Ἀρχομένου ὃ μου λέγειν, &c. A quoy je puis encore adjoûter le témoignage de l'Auteur du grand étymologique, qui définit les *Pylagores* de la manière suivante.

L e i j

Πυλαγοῦσαι οἱ ἀρεστῶταες Πυλαίας. Πυλαία ἣ ἔστιν ἡ εἰς Θερμοπύλας γινόμενη συνόδος τῆς Ἀμφικτυόνων, ἢ οἱ πεμπόμενοι ἀπὸ τῶν πόλεων εἰς Ἀμφικτυονίαν ῥήτορες.

Nous venons de remarquer que le député nommé Γερμνήμων, ne s'élevoit point par la voye des suffrages, mais qu'il estoit tiré au sort. C'est un fait qu'Aristophane nous apprend dans sa Comédie des *Nuées*, & qui, outre plusieurs autres anciens, nous est encore confirmé par Démosthène dans sa harangue contre Timocrate, à l'endroit où ce grand Orateur rapporte le serment que faisoient à leur reception ces juges d'Athènes appelez Ἡλιασταί, parce qu'ils rendoient la justice dans une grande place nommée Ἡλιάδα, à cause qu'elle estoit entièrement à decouvert, & par conséquent exposée aux ardeurs du soleil, & à toutes les injures de l'air.

De ce que les Députés des villes Amphictyonides estoient obligés de faire à leur retour.

Comme les différents députés qui composoient le corps des Amphictyons, représentoient les villes qui les envoyoit, de mesme que l'ambassadeur d'un souverain représente son maistre, & qu'ils n'estoient que les dépositaires des ordres de ces mesmes villes; le temps de leur députation estant expiré, le *Hiéromnémon* & les *Pylagores* estoient obligés de venir rendre à leurs concitoyens un compte exact de tout ce qu'ils avoient fait pendant la tenue de ces estats généraux de la Grece. On suivoit en cela le mesme usage qui se pratiquoit à l'égard des autres ambassadeurs ou envoyez. C'est une particularité que me fournit *Æschine*, qui rapporte qu'ayant esté envoyé luy-mesme avec deux autres en qualité de *Pylagore*, & *Diognète* seul en qualité de *Hiéromnémon*, à leur retour à Athènes ils allèrent tous quatre ensemble rendre compte de leur députation, premièrement au Sénat, & ensuite au peuple. Puis il adjoute, qu'après leur avoir remis des mémoires de ce qui s'estoit passé pendant leur députation, & représenté

les décrets qu'ils avoient rendus, le Sénat & le peuple d'Athènes approuvèrent & ratifièrent d'un commun accord, tout ce qu'avoient fait Æschine & ses Collègues.

*Quel estoit le plus considérable du Hiéromnémon ,
ou du Pylagore ?*

Pour en revenir au point que je me suis engagé d'éclaircir, n'en déplaise à Hésychius & à l'Auteur du grand étymologique, dont l'un n'a fait que copier l'autre dans la définition du mot Πυλαγόρει, les plus considérables d'entre les députez n'estoient point certainement les *Pylagores*, mais bien les *Hiéromnémons*; puisque le droit de recueillir les suffrages, & de prononcer ensuite, estoit attaché à leur dignité, comme le Rhéteur Ulpien le marque précisément en ces termes : οἱ πεμπόμενοι εἰς τὸ πρὸς Ἀμφικτυόνων συνέδριον, ὡς κύριοι πρὸς ψήφων ἐλέγοντο ἱερομνήμονες. C'est ce que Démosthène luy-mesme confirme dans la harangue qu'il prononça devant le peuple d'Athènes, pour obtenir la couronne d'or qui luy avoit esté décernée, à cause des services considérables qu'il avoit rendus à cette République. Car, après une énumération exacte de toutes les mauvaises manœuvres d'Æschine dans la guerre qu'il avoit fait entreprendre contre les habitants d'*Amphissa*, ce grand Orateur s'y explique de la manière suivante, en parlant toujours d'Æschine : Ἀνδράποιοι ἀπέρις λόγων, ἐπὶ τὸ μέλλον ὃ προσεσμένους τοὺς ἱερομνήμονας πείθῃ ψήφισασθαι θελεῖτε τὴν τῶν χώραν. Enfin, l'ancien Scholiaste d'Aristophane, dans son commentaire sur la Comédie des Nuées, nous assure que les *Hiéromnémons* présidoient aux sacrifices du Dieu, ce qui est dire, qu'ils estoient au-dessus des *Pylagores*, puisque dans toutes les religions la prestre a toujours eu le pas sur tous les autres ordres, & sur la plus haute magistrature mesme. Voici comment s'en explique ce Scholiaste : Ἐξέπεμπον γὰρ οἱ Ἀθηναῖοι εἰς Δελφοὺς ἱερομνήμονας, οἱ δὲ πρὸς Πυλαγόρου προσέθηκαν τὸ ἱερὸν τὸ θεοῦ.

Il est si constant au reste, que c'étoient les *Hiéromnémons* qui présidoient à l'assemblée des *Amphictyons*, que ce n'estoit jamais un autre qu'un *Hiéromnémon*, qui recueillit les voix, & qui prononçât les arrêts. D'où vient que *Cottyrphus* Pharfalien est dit par *Æschine*, ὁ τὰς γνώμας ἐπιψήφίζων. Or ce *Cottyrphus* estoit *Hiéromnémon*, comme nous l'apprenons dans les notes d'Ulpien l'Orateur, sur la harangue de Démosthène pour la couronne : Κότυρφος ἱερωνήμων ὡς Θεσσαλός, ἢ Ἀρκὰς πάντα παλαιῶν πατρὶς Φιλίππου. *Æschine* fait ce *Cottyrphus* Theffalien de la ville de Pharsale, mais il est qualifié Arcadien dans le décret des *Amphictyons*, rapporté dans la harangue pour la couronne. Après tout, la patrie de *Cottyrphus* nous est une chose assez indifférente, que nous importe-t-il de sçavoir de quel pays il estoit? Il nous suffit qu'il ait esté *Hiéromnémon*, & que ce soit en cette qualité qu'il ait recueilli les voix des *Amphictyons* ses confrères, & qu'il ait prononcé les arrêts rendus pendant sa députation par cette illustre Compagnie. En effet, quiconque aura tant soit peu feuilleté les Orateurs Grecs, sera pleinement convaincu que τὸ τὰς γνώμας ἐπιψήφισεν, est une fonction attachée à la personne de celui qui est à la teste d'une Compagnie, à la personne du Président : τὸ ὑπιστάτου, προέδρου, προτάμεως.

Mais une chose qui, selon moy, rend encore la dignité du *Hiéromnémon* bien plus marquée, c'est que son nom estoit inscrit à la teste des décrets des *Amphictyons*, & que l'on comptoit les années par les différents *Hiéromnémons*; de mesme que les Romains comptoient les leurs par les divers Consuls. Il ne faut point d'autre preuve de cette vérité, que les deux décrets rapportez par Démosthène, dans sa harangue pour la couronne; dont le premier commence par ces mots : Ἐπὶ ἱερωνήμονος Κλεισαγόρου, ἑαρινῆς πυλαίας, Ἐδόξε τοῖς πυλαγόροις & τοῖς συνέδροις τῇ Ἀμφικτυόνων : & le second est conçu en ces termes, Ἐπὶ ἱερωνήμονος Κλεισαγόρου, ἑαρινῆς πυλαίας. Ἐδόξε τοῖς πυλαγόροις & τοῖς συνέδροις τῇ Ἀμφικτυόνων, & τῇ κοινῇ.

ἢ Ἀμφικτυόνων. Dans ce dernier on lit communément ἐπὶ ἱερέως μνήμονος, au lieu de ἐπὶ ἱερωμήμονος, leçon qui, à mon avis, est meilleure que la première. Au reste, les Byzantins comptoient aussi anciennement leurs années par leurs magistrats, qui portoient le nom de *Hiéromnémons*. C'est une circonstance que nous apprennent deux décrets de cette ville, dont le premier rapporté par Démosthène, dans cette même harangue pour la couronne, commence ainsi : ἐπὶ ἱερωμήμονος Βοσπορίχου ; & le second, comme on le peut voir dans le iv.^e livre de Polybe, débute par ces mots : ἐπὶ Κώδωνος τῷ Καλλιγέιτονος ἱερωμημονούντος ἐν Βυζαντίῳ.

Une autre prérogative qui servoit encore à rehausser la dignité des *Hiéromnémons*, c'est que c'étoit à eux qu'appartenoit le droit de convoquer l'*Assemblée générale des Amphictyons* ; ce que les Grecs nommoient ἐκκλησία Ἀμφικτυόνων, qui est bien différente de ce qu'ils appelloient συνέδριον, & que j'appelle le corps des *Amphictyons* c'est-à-dire, les *Juges*, ceux qui avoient droit de suffrage. Or, pour ce qui regarde cette assemblée particulière, ce συνέδριον Ἀμφικτυόνων, que les Romains en leur langue auroient nommé *confessus*, il est indubitable qu'il n'y avoit que les seuls *Hiéromnémons* & les seuls *Pylagores*, qui eussent droit de séance. Il n'en étoit pas de même lorsque l'*Assemblée générale*, ou ἐκκλησία, étoit convoquée ; car alors, non-seulement les *Hiéromnémons*, & les *Pylagores*, c'est-à-dire, tout le corps des *Amphictyons*, y prenoient la séance qu'ils y avoient de droit, mais ils y admettoient encore tous les Grecs qui se trouvoient à Delphes, soit pour consulter l'Oracle d'Apollon, soit pour offrir à ce Dieu des sacrifices en action de grâces des biens qu'ils prétendoient avoir reçus de luy ; & c'est ce que nous apprenons par le passage suivant de la harangue d'Æschine contre Ctésiphon. Τῇ ἐπισύτῃ ἡμέρᾳ Κότυφος ὁ τὰς γνώμας ἐπιψήφίζων, ἐκκλησίαν ἐποίησεν τῇ Ἀμφικτυόνων. Ἐκκλησίαν γὰρ ὀνομάζουσιν, ὅταν μὴ μόνον τοὺς πυλαγόρους & τὰς ἱερωμήμονας συγκαλέουσιν,

ἀλλὰ καὶ τοὺς συνδύοντας καὶ χρωμένους τῷ δῆμῳ.

Nous avons déjà remarqué dans la première partie de ce discours, quelle prodigieuse affluence de Grecs abor-
doit à Delphes, pendant tout le cours de l'année; les uns
pour consulter l'Oracle d'Apollon, les autres pour luy faire
des sacrifices, d'autres enfin pour enrichir son temple de
leurs offrandes. Ainsi nous nous dispenserons d'entrer là-
dessus dans des redites, qu'il est toujours bon de ménager.
Mais pour en revenir au passage d'Æschine que je viens
de citer, on ne peut pas, ce me semble, trouver rien de
plus positif pour établir la différence qu'il y avoit entre
le συνέδριον & l'ἐκκλησία des *Amphiçtyons*. Et il me paroît
que cette différence est encore assez visiblement marquée
dans un des décrets Amphiçtyoniques dont j'ai fait men-
tion un peu plus haut, & au commencement duquel on
lit les mots suivans. Ἐδοξε τοῖς Πυλαγόρεσσι, & τοῖς συνέ-
δροις τῶν Ἀμφικτυόνων & τῶν κοινῶν τῶν Ἀμφικτυόνων. Il a
paru à propos, il a plu aux *Pylagores* & aux autres qui ont
droit de séance dans le corps des *Amphiçtyons*, & à la commu-
nauté ou société des *Amphiçtyons*. Car que peut-on entendre
par ces mots, τοῖς συνέδροις τῶν Ἀμφικτυόνων, que les seuls
Hiéromnémons? Y en avoit-il d'autres qu'eux & les *Pyla-
gores*, qui eussent droit de séance & de suffrage dans cette
illustre Compagnie? Par conséquent les *Pylagores* estant
nommez, il faute aux yeux que leurs συνέδροι ne peu-
vent estre que les *Hiéromnémons*, puisqu'il est constant que
le corps entier des Juges *Amphiçtyons* n'estoit composé
que de ces deux sortes de Députez. Mais il se présente
encore ici une difficulté qu'il ne sera pas hors de propos
de résoudre. On pourroit m'objecter, pourquoy les *Hié-
romnémons* estant les premiers & les plus considérables
d'entre les Députez; pourquoy, dis-je, ils ne sont pas nom-
mez les premiers dans les décrets des *Amphiçtyons*, &
qu'au contraire ce sont les *Pylagores* à qui l'on défère cet
honneur. Je réponds à cela deux choses. La première, que
la prééminence du *Hiéromnémon* sur le *Pylagore* est assez
marquée

marquée par la date de l'acte qui porte son nom en teste. La seconde, qu'il faut faire attention que c'étoit toujours un *Hiéromnémon* qui recueilloit les voix & qui prononçoit les arrests, c'est-à-dire, qui estoit à la teste des *Amphictyons*, & qui leur présidoit. D'ailleurs il est encore à remarquer, que les *Hiéromnémons* estoient chargez de rédiger par écrit tout ce qui se délibéroit dans cette Compagnie, & qu'ils étoient les gardiens-nez de ces actes. Or ç'auroit esté bleffer la politesse, & plus encore l'égalité qui regnoit en toute autre chose entre les *Amphictyons*, que de s'inscrire les premiers sur les décrets qu'ils rendoient. C'étoit donc sans doute dans cette vûe, qu'au lieu de leur nom ils mettoient celuy des *Pylagores*; mais aussi, pour ne pas compromettre leur dignité, ils avoient la délicatesse d'aimer mieux ne se point nommer, que de mettre leur nom en queue après celuy des *Pylagores*. De là vient qu'ils substituèrent le terme de *σύνεδροι* à celuy de *ἱερομνήμονες*, ayant imaginé ce milieu, afin d'observer les bienséances par rapport à leurs collègues, sans toutefois déroger aux honneurs attachez à leur rang. Voilà du moins l'induction qu'il me semble que l'on peut raisonnablement tirer des termes du décret en question : ἔδοξε τοῖς πυλαγόροις ἔ τοῖς συνέδροις τῷ Ἀμφικτυόνων. Il reste à sçavoir ce que désignent ceux de τῷ κοινῷ Ἀμφικτυόνων, qui les suivent; & je suis persuadé qu'ils ne signifient autre chose que ces Grecs dévots dont nous avons parlé ci-dessus, convoquez par les *Amphictyons* pour assister à une assemblée générale, ou ἐκκλησία. Car il n'y a pas d'apparence que le τὸ κοινὸν Ἀμφικτυόνων ainsi placé, se rapportât encore aux Juges déjà désignez par les termes de *πυλαγοροι* & de *σύνεδροι*, qui le précèdent. Ce seroit une *tautologie* hors de place, dont on ne peut pas soupçonner les Grecs de ces temps-là. En effet, à quoy bon auroient-ils répété deux fois tout de suite la même chose en différents termes, dans un acte que la brièveté rend constamment plus digne du tribunal suprême dont il est émané?

Au reste , il est bon d'observer ici en passant , que ces Grecs qui estoient admis dans les *assemblées générales des Amphictyons* , n'avoient que le seul honneur d'estre présents à ce qui s'y passoit , car ils n'avoient point le droit de suffrage , qui estoit réservé aux seuls *Hiéromnémons & Pylagores*. Je suis même persuadé que s'ils y estoient assis , c'estoit dans un lieu inférieur à celui où estoient placez les bancs des *Amphictyons* , & tel à peu-près que l'est dans nos Parlements le *Barreau* , par rapport aux sièges des Conseillers & des Présidents. Et certainement la grandeur & la dignité d'un corps aussi respectable que celui-là , n'exigeoient pas une différence moins marquée. Après tout , parmi ces Grecs que les *Amphictyons* convoquoient , il ne laissoit pas de se trouver plusieurs gens de distinction , & même plusieurs personnages titrez , au nombre desquels je range cette sorte de Prestres qu'ils appelloient *θεωροί*. En effet , je trouve que les Athéniens , non contents d'envoyer à Delphes leurs *Hiéromnémons & leurs Pylagores* , y envoioient encore de surcroit , des *θεωροί* , ou *sacrificateurs particuliers* , tirez tant du corps du Sénat que de celui des *Thestmothetes*. C'est Démosthène qui nous apprend cette particularité dans sa harangue intitulée , *ὅτι παραπρεσβείας* , c'est-à-dire , contre les prévarications qu'il prétendoit avoir esté commises par *Æschine* son collègue , dans la gestion de leur ambassade commune vers Philippe Roy de Macédoine. Voici les termes de ce grand Orateur : Ὅτι μήτε τοὺς ἐν τῆς βουλῆς θεωροὺς , μήτε τοὺς θεσμοθέτας εἰς τὰ πύθια πέμψαι , ἀλλ' ἀποστῆναι τῆς πατρίου θεωρίας. Le même Démosthène dans son épître troisième pour les enfants de Lycurgue , après avoir reproché aux Athéniens la lâcheté qu'ils avoient de souffrir que l'Orateur *Pithéas* tint l'un des premiers rangs dans leur ville , luy qu'ils avoient autrefois accusé d'estre étranger , adjoute enfin , comme pour le comble de leur bassesse , qu'ils envoioient même cet Orateur en qualité de leur *θεωρός* , offrir à Delphes en leur nom ces sacrifices solennels qui s'y faisoient

de temps en temps pour la conservation de leur estat. Ἀλλὰ
 ἔθύνοντα πρὸς ὑμῖν τὰς ἀναξάρεως θυσίας ἐν Δελφοῖς. Car *Apollon*
Pythien estoit honoré par les Athéniens comme un Dieu
 ἀναξάρεως, ou *Protecteur* particulier de leur ville ou de leur pays,
 ainsi que nous l'apprenons de plusieurs Anciens, & entr'autres
 de *Démotène* dans sa harangue pour la couronne. Ces
Dieux protecteurs ou ἀναξάρεως, sont ceux que les Latins
 nommoient *Dii patrii*, & que *Virgile* dans ses *Géorgiques*
 appelle *Dii patrii indigetes*. Tel, par exemple, estoit *Mars*
 par rapport aux Romains. Comme pere putatif de *Romulus*
 leur fondateur, il estoit à leur égard un Dieu ἀναξάρεως, ou
Patrius. De là vient au reste, que ces sacrifices que les
Théores d'Athènes offroient à *Apollon Pythien*, estoient
 appelez ἀξία ou ἀξία. Et ceux-ci estoient bien différents
 des sacrifices que faisoient les *Hiéromnémons* & les *Pylagores*
 Athéniens. Car ces deux derniers sacrifices s'offroient pour
 la conservation & pour les heureux succès de toute la Grece
 en général; au lieu que les premiers offerts par les *Théores*
 n'avoient pour objet que le bonheur de la ville d'Athènes,
 & la prospérité de cette République en particulier.



M É M O I R E
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE LA LUTTE DES ANCIENS.

Par M. BURETTE.

6. de Février
1711.

LES exercices du corps qui s'accomplissent sans le secours d'aucun agent extérieur, se partagent en deux genres, l'*Orchestique* & le *Palestrique*. Le premier a fait la matière de trois Mémoires, dans lesquels j'ai tâché de donner une idée de la *Sphéristique* & de la Danse des Anciens, en rassemblant avec soin les principaux faits que l'antiquité nous fournit par rapport à l'une & à l'autre. Je devois passer de là naturellement au détail des exercices compris sous le genre *Palestrique*. Mais comme la plupart faisoient toute l'occupation & tout le mérite de ces hommes fameux, nommez Athlètes, qui, au milieu des Etats les plus florissans & les mieux policez, formoient un corps considérable, gouverné par des loix particulières & honoré de très-grands privilèges; je ne pouvois exposer clairement tout ce qui concerne ces exercices, sans en faire connoître auparavant les acteurs: & c'est ce que je me suis efforcé d'exécuter dans trois autres Mémoires. Ces préliminaires estoient d'autant plus indispensables, qu'en donnant du jour aux divers sujets qui me restent à traiter, ils m'épargneront un grand nombre de redites, dans lesquelles je n'eusse pû éviter de tomber, pour me faire mieux entendre.

Les exercices dont il est présentement question, se réduisent à neuf; sçavoir, la Lutte, le Pugilat, le Pancrace, la Course, l'Hoplomachie, le Saut, l'exercice du Disque, celui du Trait, & celui du Cerceau (*Trochus*). On les nommoit *Palestriques*, à cause qu'ils avoient presque tous

pour scène cette partie des Gymnases appelée *Palestre*, dont j'ai fait ailleurs la description, & qui tiroit son nom de la Lutte (en Grec Πάλη) l'un des plus anciens de ces exercices. C'est celui dont je traiterai dans ce Mémoire; & pour le faire avec quelque sorte de méthode, j'examinerai d'abord la force & l'étymologie des mots employez chez les Grecs & chez les Latins, pour désigner la Lutte; j'en rechercherai l'origine & les inventeurs, & j'en établirai les différentes espèces. J'entrerais après cela, dans un détail de tous les mouvements d'où résultoit l'art des Lutteurs, ce qui me donnera occasion d'expliquer les principaux termes consacrés à cet exercice; & pour faire mieux comprendre toute cette manœuvre, j'y joindrai quelques descriptions de Lutte bien circonstanciées, que j'emprunterai des anciens Auteurs. Je tâcherai ensuite de déterminer en quel temps on commença d'admettre la Lutte dans les jeux publics, & à quelles conditions les Lutteurs y remportoient le prix. Enfin, je ferai passer en revue les Athlètes de ce genre les plus célèbres.

Le mot Πάλη, dont se servent les Grecs pour signifier la Lutte, a fait croire, selon Plutarque, à quelques Grammairiens qui tiroient ce terme de l'adverbe πάλαι, *autrefois*, anciennement, que la Lutte estoit le plus ancien de tous les exercices. Plutarque réfute ce sentiment par quelques raisons que nous déduirons plus bas, en traitant de l'origine de la Lutte. Cet Auteur dans le même endroit, propose quelques autres étymologies qui paroissent plus de son goût. De ce nombre est le verbe παλεύειν, *tromper*, *faire tomber dans le piège*; car on sçait assez que l'adresse & la ruse n'estoient pas inutiles dans la Lutte pour terrasser un adversaire. Cependant il est vraisemblable que dans la première enfance de cet exercice chez les Grecs, la seule force du corps y décidoit du succès, sans qu'on s'avisât encore d'avoir recours à l'artifice & aux tours de souplesse, qui furent le fruit des réflexions que firent dans la suite les maîtres de *Palestre*, lorsqu'ils réduisirent la Lutte en art.

Etymologies
du mot Grec
Πάλη.
Sympos. lib.
2. quest. 4.

C'est pourquoy j'aimerois beaucoup mieux faire venir de *πάλη* mesme le verbe *παλεύειν*, qui d'ailleurs a plus l'air d'un mot dérivé que d'une racine. Je trouve la mesme irrégularité à tirer *πάλη* de *παλαιστή* (& c'est encore une étymologie de Plutarque] ; outre que ce terme se prend uniquement pour la *mesure de quatre doigts*, & qu'il n'est pas vray qu'à la Lutte cette partie de la main soit ce qui travaille le plus. Je n'ai pas meilleure opinion du verbe poëtique *παλῶν* arroser le corps, l'humecter, ni de l'adverbe *πέλας* proche, tous deux alleguez par le mesme Auteur, comme pouvant estre les racines de *πάλη*. Quoique les onctions fussent ordinaires aux Lutteurs, & qu'ils s'approchassent de fort près dans le combat ; *παλῶν* n'est point un mot primitif, ni d'où *πάλη* puisse estre tiré, sans choquer le génie de la langue Grecque ; & la circonstance de s'approcher, bien loin d'estre particulière à la Lutte, luy est commune avec le Pugilat & le Pancrace.

Après avoir montré combien ces étymologies rapportées par Plutarque sont peu heureuses, voyons si nos Grammairiens modernes n'auroient pas mieux rencontré sur ce point. Ceux qui dérivent *πάλη* de *πάλλειν*, secouer, agiter, me paroissent d'autant mieux fondez, que la Lutte, comme chacun sçait, se passoit en secouffes réciproques ; sans compter qu'on trouve dans Euripide le mot *πάλος* employé pour marquer une secouffé & une agitation violente. Je ne m'éloignerois pas non plus du sentiment de ceux qui croient voir l'origine de *πάλη* dans le mot *πελὸς*, en Dorien *παλὸς* de la bouë, à cause de la poussière dont se frottoient les Lutteurs : étymologie indiquée par Plutarque, mais à laquelle cet Auteur ne se fixe point : ou qui le tirent des mots *παλὴ*, *παπᾶλη* farine, cendre, poussière, ce qui retombe dans la mesme idée. J'insiste d'autant plus volontiers sur cette dernière étymologie, qu'outre qu'elle a tout l'avantage de la vraysemblance, elle est en quelque sorte justifiée par la langue Hébraïque, dans laquelle le verbe *רָאָה* Néébhak, lutter, est certainement

H. Steph.
Thes. l. Gr.

Loco citat.

dérivé de la racine *אבח* *Abhak*, qui ne signifie autre chose que de la *poussière*. Il s'ensuit de là, que les Grecs & les Hébreux auront envisagé la Lutte sous le même point de vue, en lui donnant une dénomination empruntée de cette seule circonstance, que dans cet exercice les Athlètes se couvroient de poussière avant que d'en venir aux mains.

Les Latins, en lui imposant un nom, l'ont considérée par un autre endroit. En effet, il y a beaucoup d'apparence que les mots *lucta* & *luctare* viennent du verbe *luere*, pris dans la signification de *solvere*, *laxare*; car il ne s'agit dans la Lutte que de vaincre la résistance des jointures d'un antagoniste, & de faire plier ses membres, en procurant le relâchement de ses muscles. Or comme *luo*, ainsi que plusieurs autres verbes Latins, terminoit anciennement son supin en *-tum*, & en *-xum*; de *luctum* on a formé *lucta* & *luctare*, de *luxum* sont venus *luxus*, *luxu*, *dissolution*, & le verbe *luxare*, en François *luxer*, *démètre* ou *déboiter une jointure*; accident qui n'étoit que trop ordinaire dans la Lutte. Aussi les maîtres de Palestre, comme l'observe Hippocrate, n'ignoroient-ils pas l'art de réduire les luxations; & ils se servoient pour cela de moyens qui leur étoient particuliers, & qui ne convenoient guères qu'à des corps aussi endurcis & aussi robustes que l'étoient ceux des Athlètes dont ils avoient la conduite.

Pour venir maintenant à l'origine de la Lutte, on peut dire que c'est un des plus anciens exercices dont nous ayons connoissance, puisqu'elle étoit pratiquée dès le temps des Patriarches; témoin la Lutte de l'Ange contre Jacob, décrite au 32.^e chap. de la Genèse, & dans laquelle Jacob soutint si vigoureusement l'attaque de l'Ange, que celui-ci sentant bien qu'il ne pourroit terrasser un si rude Athlète, fut réduit à le rendre boiteux, en lui touchant le nerf de la cuisse, lequel se dessécha aussitôt. Il est fait encore mention de la Lutte dans un autre endroit de la Genèse: mais ce n'est qu'une Lutte métaphorique. C'est au sujet

Etymologie
du mot Latin
Lucta.

*Lib. de artic.
cul. sect. 47.
n. 2. edit.
Linden.*

Origine de
la Lutte en
général.

Vers. 24.

Cap. 30. v. 8.

de Rachel, qui pour marquer la joye qu'elle a de se voir un second fils né de sa fervante Bala, s'exprime en ces termes : *Le Seigneur m'a fait lutter avec ma sœur ; & la victoire m'est demeurée.* C'est pourquoy elle nomma ce fils Nephtali, *Lutteur* ; terme dérivé du verbe Hébreu נִפְתָּלִי *Niphtal*, qu'employe dans ce passage l'Ecrivain sacré, & qui désigne particulièrement les contorsions que font les Lutteurs pour se jeter par terre ; au lieu que le mot employé pour la Lutte de Jacob est le verbe נָאָח *Néebhak*, dont je viens de parler, & qui signifie proprement *se frotter de poussière*. Mais sans m'arrêter plus long-temps sur l'usage & sur l'ancienneté de la Lutte parmi les Orientaux, chez qui elle s'est toujours conservée, comme les relations des voyageurs en font foy ; je tâcherai d'en découvrir l'origine chez les Grecs, puisque ce sont eux qui l'ont cultivée avec le plus de soin, & qui ont le plus contribué à la perfectionner.

Origine de
la Lutte chez
les Grecs.

La Lutte, chez les Grecs, de mesmes que chez les autres peuples, estoit dans ses commencements un exercice grossier, où la pesanteur du corps & la force des muscles avoient la meilleure part. Les hommes les plus robustes & de la taille la plus avantageuse estoient presque sûrs d'y vaincre, & l'on ne connoissoit point encore la supériorité que pouvoient donner dans cette espèce de combat, beaucoup de souplesse & de dextérité jointes à une force médiocre. La Lutte considérée dans cette première simplicité, peut passer pour un des plus anciens exercices. Car il est à croire que les hommes devenus ennemis les uns des autres, ont commencé par se colleter & se battre à coups de poing, avant que de mettre en œuvre des armes plus offensives. Telle estoit la Lutte dans les siècles héroïques & fabuleux de la Grece, dans ces temps féconds en hommes féroces & cruels, qui faisoient consister leur gloire à opprimer les plus foibles, & qui regardant la justice, la pudeur & l'humanité comme des marques de peu de courage, ne connoissoient d'autres loix que celle du plus fort. C'est à peu
près

près le portrait que nous fait Plutarque de ces fameux scélérats, qui infestoient par leur brigandage plusieurs provinces de la Grece, & dont quelques-uns contraignoient les voyageurs à lutter contre eux, malgré l'inégalité de leurs forces, & les tuoient après les avoir vaincus. Hercule & Thésée travaillèrent successivement à purger la terre de ces monstres; employant d'ordinaire pour les vaincre & pour les punir, les mêmes moyens dont ces barbares s'estoient servis pour immoler tant de victimes à leur cruauté. C'est ainsi que ces deux héros vainquirent à la Lutte Antée & Cercyon, inventeurs de cet exercice, selon Platon; & auxquels il en coûta la vie, pour avoir osé se mesurer contre de si redoutables adversaires.

In Theseo, pag. 6. & 7. edit. Step. Grac.

De legibus Atticis, l. 7. c. 39. edit. Kuhn.

Origine des Palestres ou écoles pour la Lutte.

Thésée fut le premier, selon Pausanias, qui joignit l'adresse à la force dans cet exercice, & qui établit des écoles publiques appelées *Palestres*, où des maîtres l'enseignoient aux jeunes gens. Comme la Lutte fit partie des jeux Isthmiques rétablis par ce héros, & qu'elle fut admise dans presque tous ceux que l'on célébroit en Grece & ailleurs, les Athlètes n'oublièrent rien pour s'y rendre habiles; & le desir de remporter les prix, les rendit ingénieux à imaginer de nouvelles ruses & de nouveaux mouvements, qui en perfectionnant la Lutte, les mirent en estat de s'y distinguer. Ce n'est donc que depuis Thésée, que la Lutte, qui n'avoit esté jusqu'alors qu'un exercice informe, fut réduite en art, & se trouva dans toute sa perfection; & l'on voit assez qu'en la considérant sur ce pied-là, elle ne peut disputer l'ancienneté à divers exercices, tels que la Course, le Pugilat, celui du Disque & quelques autres, qui estant beaucoup plus simples que la Lutte, ont dû se perfectionner plustost. C'est le raisonnement par lequel Plutarque combat l'opinion de ceux qui dérivent de *πάλας* anciennement, le mot Grec *Πάλη*, *Lutte*.

Quoy qu'il en soit, Homère dans tous les endroits où il fait le dénombrement de ces combats gymniques, commence toujours par le Pugilat, s'il en faut croire Plutarque,

Le Pugilat plus ancien que la Lutte.

Symposiac.
l. 2. c. 5.

d'où il passe à la Lutte, puis à la Course ; & l'on ne peut pas dire, observe le mesme Auteur, que cet ordre soit l'effet du hazard ou de la contrainte inséparable de la verification ; mais il est manifeste que le Poëte a pris à tâche de s'affujettir à cette arrangement, quelque raison qui ait pû l'y engager. Il le suit dans les jeux funébres de Patrocle, où le Pugilat précède la Lutte, à laquelle succède la Course. Il le suit encore, lorsqu'il fait parler ainsi Achille à Nestor, en luy donnant un prix. *Je vous donne ce prix gratuitement, car vous n'êtes pas en estat de disputer celui du Pugilat, ni de vous présenter pour la Lutte, pour l'exercice du Javelot, ou pour la Course :* à quoy Nestor répond, que dans sa jeunesse aux funérailles d'Amaryncée Roy de Buprase, il vainquit au Pugilat, Clytomède fils d'Enops ; à la Lutte, Ancée de Pleuron, qui osa lui prêter le collet ; à la Course, Iphicle, excellent coureur, &c. Homère, continuë Plutarque, ne s'écarte point du mesme ordre dans l'Odyssée, où il introduit Ulysse défiant chez Alcinoüs les Phéaciens au Pugilat, à la Lutte & à la Course : à quoy ce Prince répond, *nous autres Phéaciens, nous ne sommes bons, ni au Pugilat ; ni à la Lutte ; mais nous excellons à la Course.*

lib. 8.

Pourquoy le
Pugilat est
plus ancien
que la Lutte.

Plutarque, après avoir montré par tous ces passages, combien Homère s'attache scrupuleusement à cet ordre, dans l'énumération qu'il fait de ces exercices, en recherche la raison, & allégué celle-ci. « Tous ces combats Athlétiques, dit-il, ne font, à le bien prendre, que des imitations de la guerre, & comme autant de préparations qui disposent les hommes à ce pénible métier. Or le premier devoir d'un soldat, dans un combat véritable, c'est de frapper & de parer, ou d'esquiver le coup qu'on luy porte. En second lieu, lorsque les combattants viennent à s'approcher de si près, qu'ils se joignent corps à corps il s'agit de sçavoir colleter un adversaire, de le repousser, de le terrasser, s'il est possible : & ce fut par ce moyen, qu'à la bataille de Leuctres, les Thébains, qui excellent dans l'art de lutter, renversèrent

& vainquirent les Lacédémoniens. Enfin il faut estre en «
 estat de se retirer, & mesme de fuir, si l'on a du pire, ou «
 de poursuivre l'ennemi, si l'on est victorieux. Par consé- «
 quent, adjoûte Plutarque, on doit donner le premier rang «
 au Pugilat, qui apprend à porter des coups & à les éviter ; «
 la Lutte, qui enseigne l'art de secouer un antagoniste, & de «
 le jeter par terre, doit marcher ensuite ; & la Course, qui «
 met en estat de fuir ou de poursuivre, doit estre la dernière. «
 Rien ne paroît d'abord plus spécieux que ce raisonnement
 de nostre Philosophe, & rien n'est plus propre à faire soup-
 çonner qu'Homère pourroit bien avoir eu ce système en vûe.
 Mais par malheur, en parcourant le 8.^e livre de l'Odyssée,
 je m'apperçois que cette uniformité prétenduë, dans l'arran-
 gement des combats gymniques, chez Homère, se soutient
 mal dans la description que ce Poète donne des divers
 jeux dont les Phéaciens regalent Ulysse leur nouvel hôte.
 En effet, ils commencent par la Course, continuent par
 la Lutte, le Saut, & l'exercice du Disque, & finissent par
 le Pugilat. Il est surprenant que cet endroit de l'Odyssée
 qui occupe trente vers, ait échappé à Plutarque en cette
 occasion.

V. 12.

Les Grecs pratiquoient dans leurs Gymnases jusqu'à trois
 fortes de Luttes. Antyllus cité par le médecin Oribase, en
 compte deux espèces, celle où l'on se battoit de pied ferme
 (ὁρδοστάδιον) & celle où l'on se rouloit sur l'arène. J'en adjou-
 terai une troisième appelée Ἀγροχειρισμός, & je ferai voir
 que cet exercice, que quelques auteurs distinguent de la
 Lutte, ne sçauroit estre raisonnablement rapporté à un autre
 genre. Mais avant que d'entrer sur cela dans un plus grand
 détail, disons un mot de la manière dont les Athlètes se pré-
 paroient à Lutte.

Division de
 la Lutte en
 trois espèces.
Collect. l. 6.
c. 28.

On peut dire que c'estoit principalement pour les Lut-
 teurs qu'estoient destinées les frictions & les onctions si
 communes dans les Gymnases. Comme il estoit question
 dans la Lutte, de faire valoir toute la force & toute la
 souplesse des membres, on avoit recours aux moyens les

Frictions &
 Onctions des
 Lutteurs.

plus efficaces pour réunir ces deux qualitez. Les frictions en ouvrant les pores & en facilitant la transpiration, rendoient le mouvement du sang plus rapide, & procuroient en mesme temps une distribution plus abondante des esprits animaux dans tous les muscles du corps. Or l'on sçait que la force de ces organes dépend de cette abondance, jointe à la fermeté du tissu des fibres. D'un autre côté, les onctions qui succédoient aux frictions, produisoient deux bons effets ; l'un d'empêcher, en bouchant les pores, une trop grande dissipation d'esprits, laquelle estant une suite nécessaire des mouvements violents, n'eût pas manqué de mettre bientôt les Athlètes hors de combat ; l'autre de donner aux muscles, à leurs tendons & aux ligaments des jointures, une plus grande flexibilité, en introduisant par les conduits de la peau, des particules onctueuses ; & par là, de prévenir la rupture de quelques-unes de ces parties, dans les extensions outrées auxquelles la Lutte les exposoit.

Pourquoy
les Lutteurs
se frotoient
de poussière.

Anacharf. p.
269. tom. 2.
edit. G-æv.

Ibid. p. 270.

Mais comme ces onctions, en rendant le cuir des Lutteurs trop glissant, leur ôtoient la facilité de se coller & de se prendre au corps avec succès, ils remédioient à cet inconvénient, tantost en se roulant sur la poussière de la Palestre, & c'est ce que Lucien exprime par ces mots, ἐν τῷ πηλῷ συναναφύρον) καλινδούμφοι ὥσπερ σύες, ils se veautrent & se roulent dans la bouë, comme des pourceaux ; tantost en se couvrant réciproquement d'un sable très-fin, réservé pour cet usage dans les Xistes & sous les portiques des Gymnases ; & c'est de cette coûtume que le mesme Lucien parle en ces termes : σὺν ἐν πηλῷ οὗτοί γε, ἀλλὰ ψάμμον ταύτῳ βαθεῖαν ὑποβαλλόμενοι ἐν τῷ ὀρύγματι ταράττουσι τε ἀλλήλους ἔαυτοὶ ἐκόντες πάντους τὴν κόνιν ἀλεκτερόνων δίκην ; c'est-à-dire : Ceux-ci ne se roulent point dans la bouë, mais prenant le sable qui est dans cette fosse, ils se le jettent les uns aux autres comme des coqs. Ils se frotoient de poussière, non-seulement après les onctions, mais aussi pour essuyer & sécher la sueur dont ils se

trouvoient tout trempé au fort de la Lutte, & qui leur faisoit quitter prise trop facilement. Cela servoit encore à les préserver des impressions du froid, cet enduit de poussière mêlée d'huile & de sueur, empeschant l'air de pénétrer, & mettant par là ces Athlètes à couvert des maladies ordinaires à ceux qui se refroidissent trop promptement, après s'être fort échauffez.

Les Lutteurs ainsi préparés en venoient aux mains ; on les apparioit deux à deux, & il se faisoit quelquefois plusieurs Luites en mesme temps. A Sparte, les personnes de différens sexes luttoient les unes contre les autres ; & Athénée observe que la mesme chose se pratiquoit dans l'Isle de Chio. Le but que l'on se proposoit dans cette sorte de Lutte, où l'on combattoit de pied ferme, estoit de renverser son adversaire, de le terrasser (en Grec καταβαλλειν.) De là vient que la Lutte s'appelloit καταβλητική, comme qui diroit l'art de jeter par terre. Pour cela ils employoient la force & la ruse ; ce qui se réduisoit à s'empoigner réciproquement les bras (en Grec δράσεν), à se tirer en avant (ἀπάγειν), à se pousser & à se renverser en arrière (ὠθεῖν & ἀνατρέπειν), à se donner des contorsions & s'entrelacer les membres (λυγίζεν), à se prendre au collet & à se ferrer la gorge jusqu'à s'ôter la respiration, (αἵχεν & ἀποπνίγειν), à s'embrasser étroitement & se secouer (αἰκονίζεν), à se plier obliquement & sur les côtes (πλαγιάζειν), à se prendre au corps & s'élever en l'air, à se heurter du front comme des beliers (συναράττειν τὰ μέτωπα), à se tordre le cou (τραχηλίζειν & ἐκτραχηλίζειν.)

Ces mots Grecs estoient consacrez à la Lutte, & se trouvent presque tous dans Pollux, qui en rapporte encore quelques autres, mais dont il est mal-aisé de découvrir la véritable signification. Tel est le verbe πέρδεν ou μεσοπέρδεν, qui signifie, selon luy, un mouvement de Lutteur ; mais il n'explique point ce que c'est. Hélychius interprète μεσοπέρδεν par μεσολαβεῖν, prendre par le milieu du corps. On peut voir l'explication de ce mot dans les notes de

Première es-
pèce de Lut-
te, qui estoit
la perpendi-
culaire.

Deipnosop.
l. 13. c. 2.
edit. Lugd.

Onomast. l.
3. c. 30.
Segm. 155.
edit. Amstel.

P. 380. ed.
Hack. in 8.^o

Vers. 529.

Voce ἔκ κλί-
ματος, pag.
3000. edit.
Schrevel.

Du croc en
jambe des
Lutteurs.

Act. 5. sc. 1.
v. 6.

Saumaïse sur Trébellius Pollio. Tel est encore κλιμαλίζην ou κλιμάζην dérivé de κλίμαξ, sorte de Lutte dans laquelle, s'il en faut croire le Scholiaste Sophocle sur ces mots des Trachiniennes, ἦν ᾗ ἀμφίπλευτοι κλίμακες, les combattans se bouleverfoient haut & bas, ἀνω & κάτω, dit-il, σρέφοντο οἱ μαχόμενοι. Héfy chius y donne un autre sens, & l'applique aux Pugilat; τοῖς πύκτας, dit-il, ὁπότε σχρονοτριβοῖεν, παλαίσματα, κλίμαξ ἐτίθετο, ὅπως μὴ μὲν ἐπὶ τῇ αὐτῆς χώρῃ. Il est difficile de deviner ce qu'entend par là ce Grammairien.

Parmi les tours de souplesse & les ruses ordinaires aux Lutteurs, nommez en Grec παλαίσματα, c'étoit un avantage considérable de se rendre maître des jambes de son antagoniste. C'est ce qui a fait dire à Plaute dans son *Pseudolus*, en parlant du vin, *captat pedes primum, luctator dolosus est*; c'est un dangereux Luteur, il s'attaque d'abord aux pieds. Cela s'exprimoit en Grec par différents verbes, ὑποσκελίζην, πτερνίζην, ἀσκειζην; ce qui revient aux mots François *supplanter*, *donner le croc en jambe*. Cette dernière expression répond parfaitement au verbe Grec ἀσκειζην, dérivé, comme l'on voit, d'ἄσκεια, ancre de vaisseau, instrument crochu & propre à accrocher. On dit que nos Bretons excellent dans l'art de donner le croc en jambe. Dion, ou plustost Xiphilin son Abbreviateur, remarque dans la vie d'Hadrien, que cette adresse ne fut pas inutile aux soldats Romains, dans un combat contre les Iazyges. » Ceux-ci ayant esté mis en fuite, & se voyant poursuivis » par leurs ennemis, firent ferme sur le Danube glacé, dans » l'espérance de venir facilement à bout des Romains, peu » accoutumés à combattre sur la glace. Ils vinrent donc fon- » dre sur eux, lorsqu'ils les virent engager sur le fleuve, & les » prirent en teste & en flanc à l'aide de leur cavalerie, dont » les chevaux son dressés à courir sur la glace. Les Romains » sans s'épouvanter de ce nouveau choc, faisoient teste de » tous cotez, & la plupart jettant par terre leurs boucliers, » s'en servoient pour appuyer un de leurs pieds, & pour » s'empêcher de glisser. Ils reçurent ainsi les Iazyges, &

tirant les chevaux par la bride & les hommes par leurs « boucliers & par leurs piqués, ils renversèrent sans peine les « uns & les autres, qui ne pouvoient tenir sur un terrain si « glissant, contre les secouffes que leur donnoient les Ro- « mains. Il est vray que le pied glissoit quelquefois à ceux-ci ; « mais soit qu'ils tombassent en arrière ou en avant, chacun « entraînoit avec soy son antagoniste ; en lui donnant adroi- « tement le croc en jambe, comme on le pratique dans la « Lutte, & le faisant tomber de manière qu'il se trouvoit « toujours dessous. Ces Barbares à qui cette espèce de com- « bat athlétique estoit inconnuë, & qui se piquoient plus de « légéreté que de résistance, ne purent soutenir l'effort des « Romains, en sorte qu'il ne s'en sauva qu'un petit nombre. «

Telle estoit la Lutte, dans laquelle les Athlètes combat-
toient debout, & qui se terminoit par la chute ou le ren-
versement de l'un des deux combattants. Mais lorsqu'il
arrivoit que l'Athlète terrassé entraînoit dans sa chute
son antagoniste, soit par adresse, soit autrement ; le com-
bat recommençoit de nouveau, & ils luttoient couchés
sur le sable, se roulant l'un sur l'autre, & s'entretenant
en mille façons, jusqu'à ce que l'un des deux gagnant le
dessus, contraignît son adversaire à demander quartier, &
se confesser vaincu. Quelques Auteurs, mesme parmi les
Anciens, ont confondu cette sorte de Lutte avec le Pan-
crace. A la vérité elle en faisoit partie, mais elle en doit
estre distinguée par plus d'une raison : 1°. parce qu'Antyl-
lus cité par Oribase, dit formellement qu'il y a deux sor-
tes de Luttes ; l'une de pied ferme, l'autre où l'on se roule
sur le sable, division qui est confirmée par d'autres Au-
teurs : 2°. parce qu'Aristote, Plutarque & d'autres An-
ciens conviennent que le Pancrace estoit composé de la
Lutte & du Pugilat : 3°. parce que dans la Lutte il n'estoit
pas permis de jouer des poings, ni dans le Pugilat de se
colleter ou de se prendre au corps ; mais que dans le Pan-
crace, non-seulement on avoit droit d'employer toutes les
secouffes & toutes les ruses pratiquées dans la Lutte tant

Seconde es-
pèce de Lut-
te, qui estoit
horizontale.

Collect. l. 6.
ch. 28.

Rhetor. l. 1.
c. 8.
Symposiac.
l. 2. q. 409

droite que renversée, ou, s'il est permis de parler ainsi; tant *perpendiculaire* qu'*horizontale*; mais qu'on pouvoit emprunter le secours des poings & des pieds, mesme des dents & des ongles, pour vaincre son adversaire. Il est donc certain que l'espèce de Lutte dont il s'agit présentement, n'étoit différente de la première, qu'en ce que les Athlètes y combattoient couchés, au lieu que dans l'autre ils combattoient debout; & en ce qu'elle pouvoit avoir de singulier par rapport aux nœuds & aux entrelacements des Lutteurs, que la situation rendoit beaucoup plus compliquez. Il pouvoit quelquefois arriver qu'un Athlète vaincu d'abord dans la Lutte *perpendiculaire* & terrassé par son antagoniste, regagnât l'avantage dans la Lutte *horizontale*, en le foulant sous lui & le ferrant de telle manière qu'il fût obligé de se rendre. C'est à quoy se rapporte cette épigramme de Martial:

Hunc amo qui vincit, sed qui succumbere novit,

Et didicit melius τῷ ἀνακλινοπάλλῳ.

J'aime un Lutteur qui terrasse son adversaire; mais je n'aime pas moins celui qui sçait succomber à propos, & qui a le mieux étudié la Lutte renversée. Car on ne doit pas s'imaginer, comme a fait Mercurial, que l'*ἀνακλινοπάλη* de Martial ait ici rien de commun avec cette Lutte obscene, inventée par l'Empereur Domitien sous le nom de *Clinopalé*, & dont parle Suétone dans la vie de cette Empereur.

Gymnast. 2.
l. c. 8. p.
148. edit.
Amstel.

Cap. 22.

De l'exercice
de se rouler
sur le sable.
De Diæt. l.
2. sect. 42.
n.º 15. edit.
Linden.

De viét. rat.
l. 2. p. 241.
l. 43. edit.
Basfl. Gr.

L'exercice de se rouler sur le sable, dont parle Hippocrate, & qu'il appelle *ἀλίνδῃσις*, sembleroit d'abord estre la mesme chose que cette Lutte *horizontale*, dont je viens de faire la description; d'autant plus qu'Hippocrate attribue à cet exercice les mesmes effets que produit la Lutte, avec cette seule différence, que le premier dessèche davantage. Galien en fait deux espèces, lorsqu'il dit que les Athlètes se rouloient sur le sable avec vitesse, tantost seuls, tantost avec d'autres; *κυλισθουμένων ὁξέως καὶ ἑτέρων τε καὶ μεταμόνας*. On voit assez que la première espèce doit estre distinguée de la Lutte; mais quel jugement doit-on faire

faire de la seconde? Ces Athlètes se rouloient-ils plusieurs ensemble, en se prenant au corps & s'embrassant, auquel cas c'étoit une sorte de Lutte horizontale? Peut-être se contentoient-ils d'éprouver qui parcourroit plus vite en se roulant, certain espace de la Palestre; & alors on auroit tort de confondre cet exercice avec la Lutte. C'est dommage que Galien ni les autres ne s'expliquent pas là-dessus plus précisément, & nous réduisent par leur silence à de simples conjectures. Galien met cet exercice au rang, non pas des plus violents, mais de ceux qui exigeoient les mouvements du corps les plus prompts. Le Médecin Cælius Aurelianus le range parmi les exercices propres à diminuer l'embonpoint excessif; en quoy il s'accorde avec les deux Médecins Grecs que je viens de citer.

Ibid.

Chronic. morb.
l. 5. c. 11.

Les termes dans lesquels il s'exprime en cet endroit, méritent d'autant mieux d'être rapportez ici, qu'ils sont manifestement altérez, & que personne jusqu'à présent ne me paroît avoir réussi dans la restitution de ce passage. Aurélien dit donc, en parcourant les moyens de dessécher & d'amaigrir: *Convenit igitur corpus exercere gestatione plurimâ ac perseveranti, &c.... tam volutatione in Palastrâ variâ, quam Græci Celadian atque Choricomachian vocaverunt, quæ sunt specialiter ab ipsius artis præceptoribus imperanda: tum hoplamachia, &c.* Ce passage est visiblement corrompu; car, outre que le mot *Celadian* ne signifie rien, il est faux que les Grecs ayent nommé l'action de se rouler sur l'arene *Choricomachian*; ce mot ne servant qu'à désigner le jeu du balon suspendu, appelé *Κόρυκος*, & dont j'ai parlé dans ma Dissertation sur la *Sphéristique* des Anciens. J'espérois trouver sur cela quelque éclaircissement dans la belle édition de Cælius Aurelianus que vient de nous donner in-4.^o M. d'Almelovéen, qui sans doute a dû profiter des lumières des Editeurs & des Commentateurs précédents; mais toute la critique du sçavant Hollandois sur ce passage, se réduit à mettre en marge à côté de *Celadian*, *Κελαν* quid significat? & à côté de *Choricomachian*.

Passage de Cælius Aurelianus, corrigé.

Mém. de Litt.
ter. to. 1. p.
153.

αν χειμαλιαν? à quoy il ajoute dans ses notes imprimées à la fin du volume, *Exercitationem Coryci & Pila memorat* 11. de *sanitate tuend.* Galenus. Κάρυκον autem sacculum significat, ut pugillatorii follis ludus videatur. Et sur cela il nous renvoye aux *Adversaria* de Turnébe. Voilà une difficulté bien éclaircie! Pour moy, je suis persuadé qu'il y a faute dans le texte d'Aurélien, & qu'il faut y faire deux corrections. Je lis donc d'abord, au lieu de *Celadian*, qui ne fait aucun sens, Καλινδισιν, Κυλινδισιν, ou Κυλινδισιαν, qui est la même chose qu'Αλινδισις dans Hippocrate, c'est-à-dire, *volutatio in pulvere*. Ensuite je lis *Corycomachiâ* à l'ablatif, pour *Choricomachian*, & transposant le verbe *vocaverunt*, je le place immédiatement après le mot Κυλινδισιν, en sorte qu'au lieu de lire, *tum volutatione in Palastrâ variâ, quam Græci Celadian atque Choricomachian vocaverunt*, je corrige *tum volutatione in Palastrâ variâ, quam Græci culindesin ou culindian vocaverunt, atque Corycomachiâ*: Il est à propos d'exercer le corps par divers roulements dans la Palestre, ce que les Grecs ont nommé Culindesis, & par le jeu du balon suspendu. Cette correction paroît d'autant plus vraisemblable qu'Hippocrate suit à peu près le même ordre dans le dénombrement qu'il fait des exercices qui causent l'amaigrissement; mettant celui du Κάρυκος après celui des roulements sur le sable (άλινδισις;) outre qu'on ne pourroit supposer qu'Aurélien eût cru que *volutatio in Palastrâ* s'appelloit en Grec *Corycomachia*, sans luy attribuer une ignorance grossière de cette langue.

De Diet. l. 2.

Troisième espèce de Lutte.

Art. Gymnast.

l. 3. c. 5.

De San. tuend.

l. 2.

Il me reste à parler d'une troisième espèce de Lutte, nommée Ακροχεισις, parce que les Athlètes n'y employoient que l'extrémité de leurs mains, sans se prendre au corps, comme dans les deux autres espèces. *Mercurial* en fait un exercice particulier, & le distingue de la Lutte. Il se fonde pour cela sur l'autorité de Galien, qui dans l'énumération qu'il fait des exercices, ne confond point l'un avec l'autre. Galien a eu raison d'en faire mention séparément, parce que ne considérant alors les exercices,

que par rapport aux effets qu'ils produisent pour la santé, il ne pouvoit trop distinguer à cet égard l'Ἀκροχέλαιος d'avec la Lutte. Mais si l'on fait seulement attention aux mouvements qui composent l'une & l'autre, on tombera d'accord que le premier de ces exercices a trop de ressemblance avec le second, pour mériter de faire un genre à part; puisqu'il ne s'agissoit dans tous les deux, que de vaincre la résistance des jointures d'un antagoniste. Il paroît même que l'Ἀκροχέλαιος n'estoit qu'un prélude de la véritable Lutte, par lequel les Athlètes essayoient réciproquement leurs forces, & commençoient à dénouer leurs bras. En effet, cet exercice consistoit à se croiser les doigts, en se les serrant fortement; à se pousser, en joignant les paumes des mains; à se tordre les doigts, les poignets & les autres jointures des bras, sans seconder ces divers efforts par le secours d'aucun autre membre; & la victoire demouroit à celui qui obligeoit son concurrent à demander quartier. Il est si vray que l'Ἀκροχέλαιος faisoit partie de la Lutte; que l'Athlète Léontisque, au rapport de Pausanias, ne terrassoit jamais son adversaire dans cette sorte de combat, mais le contraignoit seulement, en luy serrant & luy tordant les doigts, de se confesser vaincu. Cet exercice faisoit aussi partie du Pancrace; & le même Pausanias parle d'un fameux Pancratiaste, nommé Sostrate, qu'on avoit surnommé *Acrocheristes* ou *Acrocheiristes*, parce qu'il n'employoit dans le Pancrace que l'Ἀκροχέλαιος pour vaincre ses antagonistes. Cet Athlète avoit esté couronné douze fois, tant aux jeux Néméens qu'aux Isthmiques; deux fois aux Pythiens, & trois fois à Olympie, où l'on voyoit sa statue du temps de Pausanias. Cet exercice estoit connu dès le siècle d'Hippocrate, qui dans le second livre du régime, l'appelle ἀκροχέλαιον, & luy attribué la vertu d'exténuer le reste du corps, & d'attirer en haut les chairs, c'est-à-dire, de rendre les bras plus charnus.

Après avoir donné un détail des principales circonstances dont l'assemblage formoit l'art de lutter, & en avoir,

H h ij

*Eliac. l. 2. c.
4. edit. Kuhn.*

Ibid.

*Ibid.
Sect. 42. n.º
17. edit. Lin-
dan.*

Descriptions
poétiques de la
Lutte.

pour ainsi dire, exposé toute la théorie; il seroit à souhaiter que chacun pût s'en faire une idée plus vive & plus complete, en appelant la pratique au secours d'une simple spéculation, c'est-à-dire, en devenant spectateur de ces sortes de combats. Mais comme le temps de ces spectacles est passé, le seul moyen d'y suppléer en quelque manière, c'est de consulter ce que la gravûre & la sculpture nous ont conservé de monuments, qui nous représentent quelque partie de l'ancienne Gymnastique; & sur-tout, de recourir aux descriptions que les Poètes nous en ont laissées, & qui sont autant de peintures parlantes & animées, propres à mettre sous les yeux de nostre imagination, les choses que nous ne pouvons envisager autrement. C'est dans ce dessein que j'ai cru devoir faire ici passer en revûe, ce que la poésie Grecque & la poésie Latine nous offrent en ce genre de plus achevé, par rapport à la Lutte; & cela viendra d'autant plus à propos, qu'en remédiant à la sécheresse inséparable des discussions critiques, cela pourra servir à égayer ce Mémoire.

Description de
la Lutte d'Ajax
& d'Ulysse,
dans Homère.
Iliad. l. 23.
v. 708.

Commençons par la description que fait Homère, de la Lutte d'Ajax & d'Ulysse. Quoique cette description ne soit, ni des plus longues ni des plus circonstanciées, peut-être sera-t-on contraint d'avouer, que pour la force, pour le naturel & pour la précision, elle l'emporte sur toutes les autres. *Aussitôt, dit Homère, se levent le grand Ajax fils de Télamon, & le prudent Ulysse: ils s'avancent au milieu de l'arene, n'estant couverts que d'une ceinture. D'abord avec leurs mains robustes, ils s'empoignent les bras réciproquement, & se serrent aussi étroitement que deux poutres qu'un habile charpentier a emboîtées ensemble pour soutenir le comble d'une maison contre la violence des vents. Leurs reins craquent par les secousses violentes qu'ils se donnent, en se tirant l'un l'autre à force de bras. La sueur coule de tout leur corps, & il s'élève par tout, sur leurs côtes & sur leurs épaules des tumeurs livides, causées par le sang meurtri. Tous deux sont également animez du desir de la victoire,*

par rapport à ce merveilleux trépied qui en est le prix. Mais, ni Ulysse ne peut ébranler & jeter par terre Ajax, ni Ajax ne peut vaincre la résistance d'Ulysse. Les spectateurs commençant à s'ennuyer, Ajax dit à Ulysse: divin fils de Laërte, qui estes si fécond en expédients, ou enlevez-moi de terre, ou souffrez que je vous enleve, & laissons le soin du reste aux Dieux. En disant cela il enleve Ulysse. Ulysse n'oublie pas, en cette occasion, ses ruses ordinaires; il donne le croc en jambe à Ajax, en le frappant sur le jarret, le jette à la renverse, & tombe sur luy. Les troupes sont ravies d'étonnement & d'admiration. Les deux Athletes s'estant relevez, le divin Ulysse veut à son tour enlever Ajax, mais à peine luy fait-il perdre terre; ses genoux plient sous le poids, & ils tombent tous deux sur le sable, l'un auprès de l'autre, tout couverts de poussière. Ils se relevent, & ils alloient lutter pour la troisième fois, si Achille ne se fût levé, & ne les eût retenus, &c.

La Lutte d'Hercule & d'Achéloüs est trop fameuse dans la fable, pour n'avoir pas servi de matière à quelque description poétique. Ovide s'est exercé sur ce sujet dans le neuvième livre de ses métamorphoses, où Achéloüs luy-mesme raconte ce combat en ces termes:

Description
de la Lutte
d'Hercule &
d'Achéloüs,
dans Ovide.
Vers. 31. &
suiv.

Congrediturque ferox. Puduit modo magna locutum

Cedere: rejeci viridem de corpore vestem,

Brachiaque opposui, tenuique à pectore varas

In statione manus, & pugnae membra paravi.

Ille cavis hausto spargit me pulvere palmis,

Inque vicem fulvæ tactu flavescit arenæ.

Et modo cervicem, modo crura micantia captat,

Aut captare putes: omnique à parte laceffit.

Me mea defendit gravitas, frustra que petebar.

Haud secus ac moles, quam magno murmure fluctus

Oppugnant: manet illa, suoque est pondere tuta.

Hh iij

*Digredimur paulum : rursusque ad bella coimus :
 Inque gradu stetimus , certi non cedere ; eratque
 Cum pede pes junctus , totoque ego pectore pronus ,
 Et digitos digitis , & frontem fronte premebant.
 Non aliter vidi fortes concurrere tauros ,
 Cum pretium pugnae toto nitidissima saltu
 Expetitur conjux : spectant armenta , paventque ,
 Nescia quem maneat tanti victoria regni.
 Ter sine profectu voluit nitentia contra
 Rejicere Alcides à se mea pectora : quarto
 Excutit amplexus , adductaque brachia solvit ;
 Impulsumque manu (certum est mihi vera fateri)
 Protinus avertit , tergoque onerosus inhæsit.
 Si qua fides (neque enim ficta mihi gloria voce
 Quæritur) imposito pressus mihi monte videbar.
 Vix tamen exserui sudore fluentia multo
 Brachia , vix solvi duros à corpore nexus.
 Instat anhelanti , prohibetque resumere vires ,
 Et cervice mea potitur. Tum denique tellus
 Pressa genu nostro est , & arenas ore momordi.*

On peut voir aussi de quelle manière Lucain dans sa
 L. 4. v. 612. *Pharsale*, décrit la Lutte d'Hercule & d'Antée : & Stace
 L. 6. v. 847. dans sa *Thébaïde*, celle de Tydée & d'Agyllée, remar-
 quable sur-tout par la disproportion des combattants,
 dont l'un est d'une taille gigantesque, & l'autre d'une
 taille petite & ramassée. Il paroît que Stace, dans cette
 description, a emprunté quelques expressions de celle
 d'Ovide, que je viens de rapporter.

Ces quatre descriptions méritent d'autant mieux d'être
 consultées sur la Lutte, qu'en nous présentant toutes le
 le même objet, elles nous le montrent par différents côtez,

& par là, servent à nous le faire connoître plus parfaitement; de sorte qu'en rassemblant ce que chacune renferme de particulier, on trouve presque toutes les circonstances qui caractérisoient cette espèce d'exercice. J'y joindrai néanmoins encore une cinquième description, laquelle, quoyqu'en prose, peut figurer avec la poésie. Elle est tirée de l'Histoire Ethiopique d'Héliodore fameux Romancier Grec, & représente une Lutte qui tient en quelque sorte du Pancrace, & qui se passe entre Théagène, le héros du Roman, & une espèce de géant Ethiopien.

*L. 10. p. 504.
edit. Bourdelot.*

« Théagène, dit cet Auteur, prit de la poussière, s'en frotta les bras & les épaules, encore humides de sueur, pour les efforts qu'il venoit de faire en domptant le taureau, & secoua ce qui n'y put tenir. Ensuite étendant les deux bras en avant, s'affermissant sur ses pieds, pliant un peu les genoux, courbant & arrondissant le dos & les épaules, penchant tant soit peu le cou sur le côté, en un mot roidissant & tenant ramassées toutes les parties de son corps, il attendoit avec impatience le moment de la Lutte. L'Ethiopien, d'autre part, le voyant en cette posture, se mit à sourire d'un air menaçant, & à témoigner par des gestes moqueurs, qu'il méprisoit un tel adversaire. Puis il courut à luy impétueusement, & de son bras, comme d'un levier, il le frappa si rudement sur le cou; que le son en fût entendu des spectateurs; ce qui luy fit redoubler ses insultes & ses risées. Théagène qui, dès sa jeunesse, avoit appris tous les exercices du corps, & n'ignoroit aucune des ruses pratiquées dans ces sortes de combats, résolut de céder d'abord; & comme il venoit d'éprouver la force de son ennemi, il crut qu'au lieu de vouloir opposer la résistance contre un effort si violent, le plus sûr estoit d'employer l'artifice pour éluder cette impétuosité brutale. Ainsi, quoyque le coup qu'il venoit de recevoir, ne l'eût que légèrement ébranlé, il feignit d'en ressentir une plus vive douleur, & présenta l'autre côté de son cou à découvert. L'Ethiopien revenant à la charge, le frappa

Description
de la Lutte
de Théagène
& d'un Ethio-
pien, dans
Héliodore.

« Le Grec dit
« τὰς λαβὰς,
« les prises.

„ une seconde fois; & Théagène cédant au coup, fit mine
 „ d'estre prêt à tomber par terre sur le visage. Cela donna
 „ une nouvelle audace à l'Ethiopien, qui ne doutant plus
 „ de sa victoire, & ne se tenant nullement sur ses gardes,
 „ fondit une troisième fois sur Théagène. Mais comme il
 „ levoit le bras pour le frapper, Théagène se jetta brusque-
 „ ment sous luy tout courbé, se déroband au coup qui le
 „ menaçoit; & de son bras droit repoussant en haut le bras
 „ gauche de son antagoniste, il luy déchargea de l'autre un
 „ coup sur la joue, comme il se panchoit en avant, tant pour
 „ atteindre Théagène, qu'à cause de la chute pesante de sa
 „ propre main, qui tomba sans rien rencontrer. En mesme
 „ temps, Théagène se glissa subtilement par dessous l'aisselle
 „ de l'Ethiopien, & le saisit au corps par derrière, pouvant
 „ à peine lui embrasser le ventre, à cause de son énorme
 „ grosseur. Ensuite luy froissant rudement & sans relâche
 „ les talons & les chevilles, avec ses pieds, il le fit tomber
 „ sur les genoux; après quoy, se jettant sur luy, jambe deçà,
 „ jambe delà; & les luy passant entre les cuisses par dessous
 „ les aines, il luy poussa en avant les deux mains, sur les-
 „ quelles il se soutenoit encore, & les luy tirant en arrière
 „ par-dessus la teste, pour les joindre sur les épaules, il l'é-
 „ tendit par terre sur le ventre.

De la Lutte
 considérée par
 rapport aux
 jeux publics.

*Eliac. lib. 1.
 cap. 8. edit.
 Kuhn.*

Nous avons jusques ici considéré la Lutte en elle-même; regardons-la maintenant par rapport à la solemnité des jeux publics dont elle faisoit un des principaux spectacles, & voyons d'abord en quel temps on a commencé de l'y admettre. Nous apprenons de Pausanias qu'elle faisoit partie des jeux Olympiques, dès le temps de l'Hercule de Thèbes, puisque ce héros y remporta les prix de la Lutte & du Pancrace. Mais Iphitus ayant rétabli la célébration de ces jeux, qui depuis Hercule avoit esté fort négligée, les différentes espèces de combats n'y rentrèrent que successivement; en sorte que ce ne fut que dans la 18^e. Olympiade, qu'on y vit paroître des Lutteurs; & le Lacédémonien Eurybate fut le premier qu'on y déclara vainqueur à la

à la Lutte. Le Pancrace n'y fut admis que dans la vingthuitième Olympiade; & le premier qui en mérita le prix, fut le Syracusien Ligdamis, que ses compatriotes mettoient en parallèle avec Hercule pour la taille. On n'y proposa des prix pour la Lutte des jeunes gens, que dans la trente-septième Olympiade, & le Lacédémonien Hippothène y reçut la première couronne. Les Lutteurs & les Pancratiastes n'eurent entrée dans les jeux Pythiens que beaucoup plus tard, c'est-à-dire, dans la quarante-huitième Olympiade. A l'égard des jeux Néméens & des Isthmiques, je ne trouve rien qui m'apprenne en quel temps la Lutte, commença de s'y introduire.

*Pausan. l. 10.
c. 7. edit. Kuhn.*

Les prix que l'on proposoit aux Lutteurs dans ces jeux publics, ne leur estoient accordez qu'à certaines conditions. Il falloit combattre trois fois de suite, & terrasser au moins deux fois son antagoniste, pour estre digne de la palme. C'est cette sorte de victoire, que les Grecs exprimoient par les verbes *τριάζην* ou *τριάσην*, *ἀποτριάζην* ou *ἀποτριάσην*, qui désignent assez ce triple combat, jusque-là que celui qui avoit l'avantage au Pentathle ou aux cinq espèces de combats gymniques, s'appelloit *πεντετριάζων*, & celui qui estoit vaincu, *πεντετριάζομενος*; terme qui se lit dans une épigramme de l'Anthologie, attribuée à Lucillius, dans laquelle un Athlète se glorifie plaisamment d'avoir eu tousjours le désavantage à la Lutte, à la Course, au Saut, à l'exercice du Disque, & à celui du Javelot, & d'estre le premier qui ait eu l'honneur d'estre proclamé vaincu à ces cinq sortes de combats,

Conditions requises pour gagner le prix de la Lutte.

*Lib. 2. cap. 7.
Ep. 7.*

Οὔτε τάχιστα ἐμὸς τις ἐν ἀντιπάλοις ἐπιπῖσι,

Οὔτε βράδιον ὅλως ἔδραμε τὸ γάδιον,

Δίσκῳ μὲν γὰρ ὅλως οὐδ' ἠγγισαί τες δὲ πόδας μου

Ἐξἄρα πιδῶν ἰχθυον οὐδέποτε.

Κυλλὸς δ' ἠκόνιζεν ἀμείνονα· πέντε δ' ἀπ' ἀγῶν

Πρῶτος ἐκηρύχθην πεντετριάζομενος.

Tome III.

Ii

Un Lutteur pouvoit donc, sans honte, estre renversé une fois, mais il ne le pouvoit estre une seconde, sans perdre l'espérance de la victoire.

Il s'ensuit de-là, que s'il arrivoit qu'un Athlète, après avoir terrassé deux fois de suite son adversaire, fût enfin terrassé luy-même à son tour, il ne laissoit pas de remporter le prix. Mais sa victoire estoit-elle aussi honorable & aussi complete, & n'y avoit-il point quelque consolation & quelque dédommagement pour le vaincu ? C'est sur quoy l'antiquité ne m'a point fourni d'éclaircissement. Il me semble qu'il estoit plus glorieux au vainqueur de terrasser deux fois, après avoir esté renversé d'abord, ou du moins de ne l'estre qu'à la seconde prise. On raconte à ce propos, que le fameux Athlète Milon s'estant présenté aux jeux pour lutter, & ne trouvant point d'antagoniste, le Président des jeux l'appella pour le couronner ; mais que le pied luy glissa comme il s'avançoit, & qu'il se laissa tomber ; que les spectateurs s'estant mis à crier, qu'on ne devoit pas couronner un Athlète qui, sans avoir d'adversaire, ne se garantissoit pas de la chute : *Ce n'est pas encore la troisième* (s'écria Milon en se relevant) *à la vérité je suis tombé une fois ; mais il faut encore que quelqu'un me terrasse.* Cela fait le sujet d'une jolie épigramme de l'Anthologie du mesme Lucillius.

*Anthol. L. 2. c.
7. Ep. 1.*

Εἰς ἱερόν ποτ' ἀγῶνα Μίλων μόνος ἦλθ' ὁ παλαιστής.

Τὸν δ' οὐδὲς τεφανοῦ ἀγροτέτης ἐκάλει.

Προβάμων δ' ὤλισθεν ἐπ' ἰχίον, οἱ δ' ἐβόησαν

Τούτον ἢ τεφανοῦ, εἰ μόνος ἂν ἔπαιον.

Ἀντὶς δ' ἐν μέσσοισιν ἀνέκραγεν, οὐχὶ τεί εἶναι,

Εἰ κείμα, λοιπὸν τ' ἄλλα μέ τις βαλέτω.

De quelques
Luteurs fameux
dans l'Histoire.

De Milon.

Dans le dessein que je me suis proposé, de parcourir en peu de mots les Athlètes qui ont acquis le plus de réputation à la Lutte & au Pancrace, je ne puis mieux faire que de commencer par ce mesme Milon. Il estoit de Crotons

ville d'Italie, fils d'un nommé Diotime, & il florissoit du temps des Tarquins Rois de Rome. Sa force étonnante & ses victoires athlétiques ont esté célébrées par divers auteurs Grecs & Latins, tels que Diodore, Strabon, Athénée, Philostrate, Galien, Elie, Eustathe, Cicéron, Valere-Maxime, Plin, Solin, & d'autres qu'on peut consulter sur cela. Mais comme Pausanias est celuy qui paroît s'estre le plus intéressé à la gloire de cet Athlète, par le détail dans lequel il est entré sur ce qui le concerne, je vais rapporter ce qu'il en dit. Il nous apprend d'abord, que Milon remporta six palmes aux jeux Olympiques, toutes à la Lutte, l'une desquelles luy fut adjugée lorsqu'il n'estoit encore qu'enfant; qu'il en gagna une en luttant contre les jeunes gens, & six en luttant contre les hommes faits, aux jeux Pythiens; que s'estant présenté une septième fois à Olympie pour la Lutte, il ne put y combattre, faute d'antagoniste. Pausanias rapporte ensuite plusieurs exemples de la force incomparable de cet Athlète. Il portoit sur ses épaules sa propre statue, faite par le Sculpteur Dameas son compatriote. Il empoignoit une grenade de manière, que sans l'écraser il la serroit suffisamment pour la retenir, malgré les efforts de ceux qui tâchoient de la luy arracher. Il n'y avoit que sa maîtresse qui pût en cette occasion luy faire quitter prise, au rapport d'Elie, qui sur cela fait cette réflexion: qu'il estoit aisé de reconnoître par là, que toute cette force n'estoit qu'une force corporelle, qui ne le garantissoit pas des foiblesses humaines, puisqu'il n'estoit pas insensible aux charmes du sexe. On en pourroit dire autant de Samson & d'Hercule.

Eliac. l. 2. c. 14. edit. Kuhn.

Ibid.

Var. Hist. l. 2. c. 24.

Pausanias adjoute que Milon se tenoit si ferme sur un disque qu'on avoit huilé pour le rendre plus glissant, qu'il estoit impossible de l'y ébranler. Il ceignoit sa tête d'une corde, comme d'un diademe, après quoy retenant fortement son haleine, les veines de sa tête s'enflaient jusqu'au point de rompre la corde. Lorsqu'appuyant son coude sur son côté il présentait la main droite ouverte, les doigts

Ibid.

*Diodor. l. 12.
pag. 77. edit. Rhodoman.*

*Hist. Var. l.
12. c. 22.*

*Pausan. loco sup.
sit.*

ferrez l'un contre l'autre, à l'exception du pouce qu'il élevoit, il n'y avoit force d'homme qui pût luy écarter le petit doigt des trois autres. Il vainquit 3000. Sybarites à la tête de mille de ses concitoyens, qu'il commandoit, couvert d'une peau de lion, & armé d'une massue, comme un autre Hercule. Cet Athlète si robuste fut néanmoins obligé de reconnoître que sa force estoit inférieure à celle du berger Titorme, qu'il rencontra sur les bords de l'*Evenus*, fleuve d'Etolie, s'il en faut croire Elie. L'on sçait que la trop grande confiance que Milon avoit en ses forces, luy fut fatale. Ayant trouvé en son chemin un vieux chêne entr'ouvert par quelques coins, qu'on y avoit enfoncéz à force, il entreprit d'achever de le fendre avec ses mains. Mais comme l'effort qu'il fit pour cela eut dégagé les coins, ses mains se trouverent prises & serrées par le ressort des deux parties de l'arbre qui se rejoignirent: de manière que ne pouvant se débarrasser, il fut dévoré par les loups.

De Chilon:

*Eliac. lib. 1. c.
8. edit. Kuhn.*

Le Lutteur Chilon, natif de Patras en Achaïe, n'est guères moins fameux par le nombre de ses victoires. Il fut couronné deux fois à Olympie, une fois à Delphes, quatre fois aux jeux Isthmiques, & trois aux Néméens. Sa statuë faite de la main de Lysippe, se voyoit encore à Olympie du temps de Pausanias. Il fut tué dans une bataille, & les Achéens luy firent élever un tombeau à leurs dépens, avec une inscription qui contenoit les circonstances que je viens de rapporter.

Μουνοπάλης νικᾷ δις Ολύμπια, Πύθια τ' ἀνδράσι

Τεῖς Νέμεα, τετράκις δ' Ἰσθμῶ ἐν ἀγῶνι,

Χίλων, ὃς Πατρὸς ἰὼ· αὐτὰρ λαὸς Ἀχαιῶν

Ἐν πολέμῳ φθίμενον θάψ' ἀπέτ' ἔνεκεν.

De Polydamas:

*Eliac. l. 2. c.
1. edit. Kuhn.*

Pausanias parle du Pancratiaste Polydamas, comme du plus grand homme de son siècle, pour la taille, ainsi qu'on en pouvoit juger par sa statue Olympique. Il raconte de

cet Athlète des choses presque aussi surprenantes que celles qu'on attribue à Milon. Polydamas seul & sans armes, tua sur le mont Olympe un lion des plus furieux, se proposant en cela Hercule pour modèle. Une autre fois ayant saisi un taureau par l'un des pieds de derrière, cet animal ne put échapper, qu'en laissant la corne de son pied dans la main de cet Athlète. Lorsqu'il retenoit un chariot par derrière, le cocher fouettoit inutilement ses chevaux pour les faire avancer. Darius le bâtard Roy de Perse, sur le bruit de cette force prodigieuse de Polydamas, le voulut voir, & le fit venir à Suse. On luy mit en tête trois soldats de la garde du Prince, de ceux que les Perses appelloient *immortels*, & qui passaient pour les plus aguerris. Notre Athlète se battit contre eux trois, & les tua. Il mourut encore (dit Pausanias) par trop de confiance dans ses forces. Estant entré avec quelques compagnons dans une caverne, pour s'y mettre à couvert de l'excessive chaleur, la voûte de la caverne prête à fondre sur eux, s'entr'ouvrit en plusieurs endroits. Les amis de Polydamas prirent aussi-tôt la fuite; mais luy, moins craintif, éleva ses deux mains, prétendant soutenir la montagne qui s'écrouloit, & qui l'accabla de ses ruines.

Ibid.

Je finirai ce détail par l'Athlète Théagène de Thafos, De Théagène; vainqueur au Pancrace, au Pugilat & à la Course, une fois aux jeux Olympiques, trois fois aux Pythiens, neuf fois aux Néméens, & dix aux Isthmiques. Il remporta outre cela tant de prix dans les autres jeux de la Grece, que ses couronnes alloient, non pas jusqu'au nombre de dix mille, comme le déclara un oracle hyperbolique, rendu après sa mort par le Pythie, & où il est appelé *μυριάδες ἀνὴρ*; mais jusqu'au nombre de douze cens (selon Plutarque) ou de quatorze cens, comme l'assure Pausanias. Cet auteur raconte qu'après la mort de Théagène, un de ses ennemis, apparemment un de ceux qu'il avoit vaincus, alloit toutes les nuits fouetter la statue de cet Athlète; mais qu'ayant été écrasé par la chute inopinée de cette statue, ses enfants

Dio Chrysost.
orat. 31. pag.
340. C. edit. Pa-

Πολιτικ. ὁμιλ.
Γ' pag. 1452a
edit. Stéph. Gr.

Εὐσεβ. λε 2. 6.
11. edit. Kuhn.

la mirent en justice, & la firent condamner par un arrêt des Thasiens, à estre jettée dans la mer, ce qui fut exécuté; qu'ensuite ce peuple affligé de la famine, envoya consulter l'oracle de Delphes, qui répondit, *qu'ils ne trouveroient la fin de leurs maux, que dans le rappel des exiléz*; qu'après avoir obéi à l'Oracle sans estre soulagez, la Pythie consultée une seconde fois, répondit, *qu'ils avoient oublié Théagene leur compatriote*; que comme les Thasiens, qui comprirent à la fin le sens de l'oracle, désespéroient presque de retrouver la statue de cet Athlète, des pêcheurs l'amenèrent par hazard dans leurs filets, & l'exposèrent sur le rivage; que les Thasiens la transportèrent de-là dans le même lieu qu'elle occupoit auparavant, & luy rendirent depuis les honneurs divins: superstition qui se répandit en divers endroits, tant chez les Grecs que chez les Barbares, & qui alla jusqu'au point qu'on venoit en foule implorer le secours de cette statue, pour la guérison de plusieurs maladies.



M É M O I R E
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DU PUGILAT DES ANCIENS.
Par M. BURETTE.

POUR ne point m'écarter de l'ordre que je me suis prescrit en quelque manière, dans le dénombrement des exercices *palestriques*, je dois faire succéder à la Lutte, dont j'ai parlé dans mon dernier Mémoire, le Pugilat ou le combat à coups de poing, auquel j'ai assigné la seconde place.

17. de Juin
1712.

Ces deux exercices avoient cela de commun, que les Athlètes n'y pouvoient combattre que deux à deux, & qu'ils y déployoient toute la force & toute l'agilité de leurs bras; avec cette différence néanmoins, que dans la Lutte les mouvements & les efforts estoient, pour ainsi dire, continus & sans relâche, au lieu qu'ils estoient interrompus dans le Pugilat, & se faisoient à diverses reprises: sur quoy l'on peut observer en passant, que la même variété avoit lieu, par rapport aux mouvements des pieds, dans le Saut & dans la Course. Une autre circonstance qui semble établir encore une plus grande liaison entre la Lutte & le Pugilat, c'est qu'on les voyoit se réunir dans l'exercice du Pancrace, qui empruntant de l'une les secousses & les contorsions, apprenoit de l'autre l'art de porter des coups avec succès, & de les éviter. D'ailleurs il paroît que ces deux exercices se suivent de fort près dans leur origine. Les premiers hommes, pour vuider leurs différends & leurs querelles, ont eu recours d'abord aux armes les plus simples, & telles que la nature les leur fournissoit; c'est-à-dire, que non contents de se faire justice à coups de poing, ils

En quoi la Lutte
& le Pugilat se
ressemblent.

se sont colletés, se sont pris au corps, & ont tâché de se terrasser réciproquement : car on sçait que l'un conduit naturellement à l'autre. Cela fait voir, que quoyqu'à la rigueur le Pugilat soit le premier en date, ce droit d'ancienneté est si mince, qu'à peine mérite-il qu'on y fasse attention.

En quoi la Lutte
& le Pugilat dif-
fèrent entre eux.

Première diffé-
rence.

1.^e Différence.

3.^e Différence.

4.^e Différence.

Si ces deux exercices se ressembloient à certains égards, ils avoient leurs différences, qui les caractérisoient chacun en particulier. On sçait que les Athlètes se préparoient à la Lutte par des onctions destinées à rendre les jointures plus souples, & en se frottant de poussière ou de sable, pour donner plus de prise à leurs adversaires. Ces préparations estoient inutiles pour le Pugilat, où il estoit beaucoup plus question de force que de souplesse, & dont tous les mouvements se réduisoient à frapper & à parer les coups. De plus, il falloit, pour cette espèce d'exercice, un terrain sur lequel on pût combattre de pied ferme ; au lieu qu'un terrain glissant & couvert de bouë, servoit à faire valoir l'adresse d'un Lutteur, qui malgré ce désavantage, sçavoit se garantir de la chute ; sans compter qu'il en tomboit plus mollement, lorsqu'il avoit le malheur d'estre renversé par son antagoniste. Outre cela les Lutteurs ne pouvoient se dispenser d'estre entièrement nuds, & le moindre vêtement leur eût causé de l'embarras ; au lieu que dans le Pugilat, les Athlètes non-seulement portoient une sorte de tablier ou d'écharpe, qui cachoit en partie leur nudité, mais d'ordinaire se couvroient encore les mains & les oreilles, pour les raisons que je spécifierai plus bas.

Adjoûtez à toutes ces différences, que dans la Lutte, les circonstances mêmes du combat apprenoient aux spectateurs, qui des deux champions demeurait vaincu ; puisque c'estoit toujours celui qu'ils voyoient terrassé pour la seconde ou pour la troisième fois. Il en estoit de même des différentes sortes de Courses, & de la plupart des autres combats gymniques, où l'assemblée appercevoit du premier coup d'œil, lequel des concurrents méritoit les prix

proposez,

proposez. Dans le Pugilat au contraire, il falloit que le plus foible des deux combattants déclarât luy-mesme son infériorité, en demandant quartier à son adversaire, & en se confessant vaincu, soit de vive voix, soit par quelque autre signal. En effet, il estoit difficile de juger bien sûrement par les coups donnez & reçûs de part & d'autre, auquel des deux la couronne estoit dûe. Tel Athlète, qui feignoit de succomber à la violence d'un coup de poing, reprenoit un moment après une nouvelle vigueur, & chargeoit avec avantage son antagoniste, peu en garde contre une pareille supercherie. Tel autre au contraire, qui paroissoit d'abord inébranlable & insensible aux plus grands coups, qu'il avoit soin de rendre avec usure, s'affoiblissoit peu à peu, soit par l'effusion de son propre sang, soit par la douleur de ses playes, qui devenoit plus vive; en sorte que perdant courage tout-à-coup la victoire luy échappoit des mains, dans le moment mesme qu'il sembloit devoir la remporter. Le Pancrace estoit sujet aux mesmes incidents; & l'on a vû un fameux Pancratiaste, dans l'instant que luy-mesme expiroit sous l'effort de son adversaire, le contraindre à demander quartier, & par-là luy enlever la palme qu'il estoit sur le point de recueillir. Cette aventure singulière fait le sujet d'un des tableaux de Philostrate. & je l'ai racontée ailleurs plus amplement. Cet aveu de sa propre foiblesse n'accommodoit pas l'orgueil & l'opiniâtreté inflexible des Lacédémoniens. Aussi estoient-ils les seuls d'entre les Grecs, qui eussent exclus de leurs Gymnases, le Pugilat & le Pancrace, conformément aux loix de Lycurgue leur législateur.

Enfin, une dernière différence entre la Lutte & le Pugilat, c'est que dans celui-ci la scène estoit le plus souvent ensanglantée, & il arrivoit rarement que les Athlètes en sortissent, sans remporter avec eux de tristes marques de leur vigoureuse résistance, telles que des bosses & des contusions sur le visage, un œil hors de la teste, les dents & les mâchoires brisées, ou quelque autre fracture.

*Icon. l. 2.
imag. 5.*

encore plus considérable : au lieu que la dislocation de quelque membre estoit l'accident le plus fâcheux, auquel fussent exposez les Lutteurs

Origine du
Pugilat chez les
Grecs.

Les Grecs toujours attentifs à tirer des exercices du corps toute l'utilité qu'on en pouvoit attendre, soit pour la guerre, soit pour le plaisir des spectacles, furent des premiers à cultiver le Pugilat, & le perfectionnèrent jusques au point d'en former un art particulier, qui avoit ses regles & ses finesse, dont on s'instruisoit sous des maistres. De-là vient que dans les siècles de la Grece les plus anciens, nous trouvons des héros & des princes, qui mettoient leur plus grand mérite dans la force & dans la dextérité de leurs poings, & qui n'estoient sensibles à d'autre gloire, qu'à celle qu'ils croyoient s'estre acquise par leur supériorité en ce genre.

Tel estoit, entr'autres, Amycus Roy des Bébryciens, qui se disoit fils de Neptune & de la Nympe Mélie, & qui, par une loy expresse, ne permettoit la sortie de ses estats aux estrangers que le hazard ou l'envie de voyager y aménoient, qu'à condition qu'ils éprouvassent auparavant leurs forces contre les siennes au Pugilat ; épreuve, qui, pour l'ordinaire, leur estoit fatale. Mais elle luy devint funeste à luy-mesme ; car il fut vaincu & tué par l'Argonaute Pollux, qu'il avoit eu la témérité de défier au combat. Théocrite dans ses *Dioscures*, célèbre cette victoire de Pollux, & Apollonius des Rhodes en donne un détail fort circonstancié, au commencement du second livre de ses *Argonautiques*. Il y peint le caractère d'Amycus par diverses épithètes propres à marquer l'audace & la férocité de ce Prince. La première qu'il employe est celle d'ἀγώνωρ, fier, courageux ; Εὐθαλ' ἔσαν παρμοί τε βοῶν, αὐλὶς τ' Ἀμύκωιο Βέβρυκων βασιλῆος ἀγώνωρος : sur quoy je ne puis m'empêcher de relever une méprise du savant

Libr. 1. c. 7.

Pierre du Faur, dans son *Agonistique*, où il prend agénor pour un nom propre, & en fait un Roy des Bébryciens, auquel il attribue l'establissement de cette loy barbare dont

je viens de faire mention. Eryx petit-fils d'Amycus, dont la postérité chassée de Bébrycie, s'estoit réfugiée en Sicile, y donna son nom à une ville & à une montagne, & s'y fit une réputation dans le Pugilat, égale à celle qu'avoit eue son ayeul. Mais ayant osé se mesurer contre Hercule mesme il périt par la main de ce héros.

Epée mérite encore d'avoir place parmi les premiers Grecs, qui se distinguèrent dans cette sorte d'exercice. Il se rendit fameux au siège de Troye, par la construction de ce cheval de bois qui causa la perte de la ville; & il se glorifie dans Homère, de n'avoir pû jusqu'alors trouver son pareil au Pugilat, avouant de bonne foy en mesme-tems, que pour ce qui regarde les autres especes de combats, il n'en dispuoit l'honneur à personne. Ce fut luy & Amycus, s'il en faut croire Platon, qui donnerent naissance au Pugilat des Athlètes, comme Antée & Cercyon l'avoient donnée à la Lutte de ces mesmes Athlètes; & ces deux exercices abandonnez, pour ainsi dire, à de tels acteurs, devinrent, selon ce Philosophe, assez inutiles pour le métier de la guerre.

*Iliad. 23. v.
669.*

*De legib. l. 7.
p. 796. edit.
Stephani.*

Le Pugilat s'introduisit donc dans tous les Gymnases de la Grece, sans en excepter ceux des Lacédémoniens, non encore asservis aux loix de Lycurgue; il fut admis dans la plupart des jeux qui se faisoient, soit pour le simple divertissement, soit pour honorer les funérailles des morts, soit pour quelque cérémonie religieuse. Dans l'Iliade d'Homère, il fait partie des jeux funébres de Patrocle. Dans l'Odyssée, on le voit eu usage chez les Phéaciens à la cour d'Alcinoüs, parmi les autres jeux dont ils régalent Ulysse leur nouvel hôte. Cependant, quelle que fût la vogue de cet exercice athlétique, il n'eut entrée qu'assez tard aux jeux Olympiques, puisque ce ne fut, selon Pausanias, que dans la 23.^{me} Olympiade; & l'Athlète Onomaste de Smyrne remporta le premier prix qu'on y eût jamais proposé pour cette sorte de combat.

*En quel tems le
Pugilat fut admis
dans les jeux pu-
blics.*

*Eliac. l. 1. c.
8. edit. Kuhn.*

*Le Pugilat mé-
rité dans la*

Autant le Pugilat estoit cultivé dans la Gymnastique des

Gymnastique mé.
dicinale.

De diata l. 2.

Collect. lib. 6.

*Hortat. ad art.
c. 12. & alibi.*

*De curatione
morb. chron. l. 1.
c. 3.*

*Art. Gymnast.
l. 2. c. 2^a*

*De tuend. val. l.
2. c. 12.*

Le Pugilat peu
estimé en général.

Athlètes, autant estoit-il negligé, pour ne pas dire méprisé, dans celle des Médecins. Hippocrate, dans le dénombrement qu'il donne des exercices utiles pour la santé, ne fait nulle mention de celui-là ; non plus qu'Antyllus cité par Oribase, & qui a traité cette matière avec beaucoup de soin & d'exactitude. Gallien parle du Pugilat en quelques endroits ; mais c'est plustost pour en condamner l'usage, que pour l'approuver. Il est vray que le Médecin Arétée semble le conseiller à ceux qui sont sujets aux vertiges ; supposé toutefois que le texte Grec ne soit point corrompu, comme il y auroit assez lieu de le soupçonner avec *Mercurial*. En effet, quelle apparence qu'un exercice qui exposoit la tête à d'aussi violentes secousses, fût propre à la raffermir ? Quoy qu'il en soit, le Pugilat réduit au seul mouvement des bras & des poings, en un mot, tel que le pratiquoient les Athlètes pour s'exercer sans antagoniste, pouvoit estre de quelque utilité pour fortifier ces parties, & en augmenter le volume : ce qui paroît d'autant plus croyable, que le Pancrace, qui n'étoit qu'un composé du Pugilat & de la Lutte, estoit du ressort de la Gymnastique médicinale, & que Galien se vante de l'avoir employé avec succès au rétablissement du plusieurs malades.

Comme entre les combats gymniques le Pugilat estoit un de plus rudes & de plus périlleux, puisqu'outre le danger d'y estre éstropiez, les Athlètes y couroient souvent risque de la vie ; cet exercice avec raison, estoit de tous le moins estimé : & il semble qu'en mesme temps que le peuple se livroit au plaisir d'un tel spectacle, il ne pouvoit s'empêcher de concevoir du mépris pour des hommes, aveuglez jusqu'au point de sacrifier à l'acquisition d'une vaine couronne, ce qu'ils avoient de plus cher & de plus précieux. Quelquefois on les voyoit tomber morts ou mourants sur l'arène ; mais d'ordinaire ils sortoient du combat le visage tellement défiguré, qu'ils en estoient presque méconnoissables, & en devenoient, pour

Le reste de leurs jours plus ou moins difformes. Cette difformité qui les exposoit aux railleries & aux brocards du public, donnoit occasion aux Poëtes d'égayer leur verve. On trouve sur ce sujet dans l'Anthologie Grecque, *Lib. 2. Ep. 1. 2* quatre épigrammes du poëte Lucillius, assez plaisamment *3. 10. 14.* tournées, & une de Lucien. Les voici accompagnées d'une traduction Françoisse.

1. Οὗτος ὁ νῦν βέλτιστος Οὐλυμπικός εἶχε τὸ πρόσωπον
 Ρῖνα, γένιον, ὄφρυϊν, ὠτάρια, βλέφαρα.
 Εἴτ' ἀποχαλάδηνος πύκνης, ἀπολάλεκε πάντα,
 Ὡς τ' ὅν τ' πατεριῶν μηδ' ἔλαβεν τὸ μέρος.
 Εἰκότιον γὰρ ἀδελφὸς ἔχων περιεπόσχευεν αὐτῷ.
 Καὶ κέκριτ' ἀλλότριος, μηδὲν ὁμοῖον ἔχων.

Ce brave * Olympionique avoit autrefois un nez, un menton, des sourcils, des oreilles & des paupières. Mais il a perdu toutes ces parties, depuis qu'il fait profession du Pugilat; en sorte qu'il ne recueillera rien de la succession paternelle. Car après l'avoir confronté avec son portrait, qui a produit son propre frere, on n'y a trouvé nul trait de ressemblance, & l'on a déclaré cet Athlète étranger.

* C'est-à-dire, vainqueur aux jeux Olympiques.

2. Εἰκοσέτοις σωθέντος Ὀδυσσεὺς εἰς τὰ πατρῶα,
 Ἐγὼ τινὲ μορφῇν Ἀργὸς ἰδὼν ὁ κύων.
 Ἀλλὰ σὺ πυκνύσας Στρατοφῶν ἐπὶ τέσσαρας ὥρας,
 Οὐ κύων ἀγνώστου, τῇ δὲ πόλει γέγονας.
 Ἦν ἐθέλης δὲ τρέσωπον ἰδῆν ἐς ἑσπέρα σπαιτοῦ,
 Οὐκ εἰμὶ Στρατοφῶν, αὐτὸς ἐρῶς ὁμόσας.

Ulysse de retour chez luy après vingt ans d'absence, fut reconnu par son chien Argus. Pour toy, Stratophon, après quatre heures de Pugilat, tu deviens méconnoissable, non-seulement aux chiens, mais à toute la ville, & si tu veux regarder ton visage au miroir, tu diras toy-mesme, je ne suis point Stratophon, & tu en jureras.

3. Κόσκινον ἢ κεφαλὴ (x, Α' πολλόφανες, γαγένηται,
 Η' τ' σιντοκόπων βυβλαρίων τὰ κέτω.
 Οὔτως κυρμῆκων τρυπήματα λοξὰ καὶ ὀρθὰ,
 Γεγύμματα τ' λυεικῶν λυδία καὶ Φρύγια.
 Πλιν' ἀφόβως πύκτενε· καὶ λιν' πεωθῆς γάρ αἰώθεν,
 Ταῦτ' ὅσ' ἔχῃς· πλείονα δὲ οὐ διωάσαι.

Ta tête, Apollophane, est percée comme un crible, ou comme le dessous de ces vieux livres vermoulus ; & l'on prendroit les cicatrices droites & obliques que les cestes y ont laissées, pour une tablature de Musique Lydienne ou Phrygienne. Tu peux désormais te battre à coups de poing, sans craindre pour ta tête de nouvelles blessures ; car elle en est tellement couverte, qu'elle n'en peut recevoir davantage.

10. Τῷ Πίστης μεδόντι τὸ κρανίον Αὔλος ὁ πύκνης,
 Ἐν κατ' ἐν ἀθροίσας ὅσους, ἀντίθεται.
 Σωτὴς δὲ ἐκ Νεμέας, Ζεῦ δέσποτα σοὶ τάχα θῆσθαι
 Καὶ τοῖς ἀφραγάλοις τοῖς ἔτι λειπομένοις.

L'Athlète Aulus consacre au Dieu de Pise tous les os de son crane, qu'il a rassemblez un à un. S'il se tire jamais des jeux Néméens, sans y perdre la vie, il luy reste encore les vertèbres du cou, dont il prétend, grand Jupiter, te faire alors une nouvelle offrande.

14. Πᾶσαν ὅσιν Εἰλίως ἀγροθετῶσιν ἀμίλλαν
 Πυγμῆς, Ἀνδρόλεως πᾶσαν ἀγροισάμιλον.
 Ἐχόν δὲ ἐκ Πίστης μιν, ἐν ὥπιον· ἐν δὲ Πλαταιαῖς,
 Ἐν βλέφαρσιν· Πυθοῖ δὲ ἀπνοος ἐκφερομαι.
 Δαμοτέλης δὲ ὁ πατήρ ἐκορύσέτο (ιν' πολίταις
 Ἀρεά μ' ἐκ σταδίων ἢ νεκρὸν, ἢ κολῶδον.

Moy Androlée, j'ai combattu au Pugilat, dans tous les Jeux de la Grece. J'ai supporté à Pise la perte d'une oreille ; à Platées, celle d'une paupière ; à Delphes, on m'emporta

ne respirant plus. Mon père Damotéle s'est préparé avec ses concitoyens, à m'enlever du stade, ou mort ou estropié.

Pendant que les Poètes s'amusoient à plaisanter sur le Pugilat, & sur les Athlètes qui en faisoient profession, il y avoit d'autres écrivains qui le prenant sur un ton plus sérieux, se récrioient hautement contre l'abus de cette sorte d'escrime, & s'appliquoient à en faire voir les fâcheux inconvénients. C'est sur quoy Galien s'exprime avec force en plusieurs endroits de ses ouvrages, où il tâche de mettre dans un plein jour l'extravagance d'un métier, qui n'estoit propre qu'à défigurer & estropier ceux qui vouloient s'y rendre fameux. Plutarque observe, que quoy qu'Alexandre le grand eût, en plus d'une occasion, donné des jeux où il proposoit des prix pour divers exercices; il faisoit si peu de cas du Pugilat & du Pancrace, qu'il ne se mît jamais en peine de leur donner place parmi les autres spectacles qui composoient ces sortes de fêtes publiques.

Néanmoins, quelque décrié que fût le Pugilat en général, on a vû quelques Athlètes s'y distinguer d'une manière à mériter d'avoir de grands orateurs pour panégyristes. Tel a esté Mélancomas, particulièrement chéri de l'Empereur Tite, & à la louange duquel Dion Chrysostome nous a laissé deux discours. Themistius en parle aussi avec éloge dans sa harangue à l'Empereur Valens touchant la paix. Ces orateurs n'ont point cru avilir leur éloquence, en l'exerçant sur un pareil Athlète, en qui le talent du Pugilat, loin d'estre devenu méprisable, faisoit l'admiration de tous ceux qui estoient spectateurs des combats où il avoit part. En effet, ce Mélancomas s'estoit tellement endurci au travail & à la fatigue, & avoit acquis une telle force aux bras & aux poignets, qu'il pouvoit tenir ces parties dans une extension continuelle, pendant deux jours consécutifs; & par cette posture, non-seulement il devenoit inaccessible à ses adversaires, mais il les contraignoit à luy céder la victoire, après les

*Hortat. ad att.
c. 12. item, de
prav. pil. exercit.
c. 5.*

*In Alexandro,
p. 1223. edit.
Steph. Gr.*

avoir épuisez en efforts inutiles ; & cela d'ordinaire , sans avoir donné ni reçu un seul coup. Il régardoit l'empressement des Athlètes à terminer le combat par des coups décisifs, comme un marque de leur foiblesse , qui les rendant incapables de soutenir long-tems un rude travail , les jettoit dans l'impatience de s'en délivrer au plustost. Pour luy , qu'une longue habitude avoit familiarisé avec ce que les exercices du corps ont de plus pénible , & qui par une exacte tempérance, avoit sçu conserver toute sa vigueur naturelle , il se trouvoit à l'épreuve de tout ce qui pouvoit retarder un avantage , dont il estoit presque sûr. D'ailleurs , une victoire obtenue par cette seule persévérance, que rien ne pouvoit ébranler, luy paroissoit infiniment plus glorieuse , que celle dont il n'eût esté redevable qu'à des contusions & à des blessures , par lesquelles il luy eût esté facile de réduire plus promptement son antagoniste.

Après m'estre occupé jusqu'ici à faire connoître en quoy le Pugilat convenoit avec la Lutte, & ce qui l'en distinguoit ; quelle en fut d'abord l'origine ; quel en a esté le progrès ; de quel usage il estoit dans les trois sortes de Gymnastiques , militaire , athlétique & médicinale , & quelle opinion l'antiquité a eüe de cet exercice ; il est tems d'expliquer plus particulièrement en quoy consistoit la manœuvre de cette espèce de combat , & de quelle manière les Athlètes en venoient aux mains.

Deux espèces
de Pugilat.

Je remarquerai en premier lieu , qu'ils pratiquoient deux sortes de Pugilat. Dans l'une, ils avoient la tête & les poings absolument nuds. Dans l'autre, ils couvroient leurs poings d'armes offensives, appelées *Cestes*, & leur tête d'une espèce de calotte, destinée à garantir sur-tout les tempes & les oreilles , comme les parties les plus exposées aux coups. Il est à presumer , qu'on n'employoit au Pugilat que les seuls poings dans les premiers tems. On ne commença proprement à les armer de cestes , que lorsqu'on fit un métier de cet exercice , & que l'on voulut
briller.

briller par-là dans les jeux publics. Cette invention ou ce raffinement doit cependant passer pour très-ancien, puisqu'il n'a pas esté inconnu aux héros que célèbre Homère, & que les deux poëtes qui nous ont décrit le Pugilat de Pollux & d'Amycus, leur donnent des cestes à l'un & à l'autre. Ces instruments servoient à deux fins. Ils affermissoient le poignet & les doigts de l'Athlète, en arrondissant sa main, & ils rendoient les coups plus violents & plus meurtriers. Les cestes n'estoient jamais admis dans le Pancrace, quoyqu'il participât du Pugilat; à cause qu'estant d'ailleurs composé de la Lutte, des mains liées & garotées enssent mis les Athlètes hors d'état de s'empoigner réciproquement, & de se prendre au corps.

Les cestes estoient des espèces de gantelets, ou plustost de mitaines composées de plusieurs courroyes ou bandes de cuir, médiocrement larges, entrelacées de manière qu'elles couvroient exactement le dessus de la main, de mesme que les premières *phalanges* des dogits, & dont quelques-unes en se croisant, passaient par-dessous la paume de la main, pour venir, conjointement avec quelques autres de celles qui garnissoient le dessus, s'attacher par plusieurs circonvolutions, autour du poignet & de l'avant-bras. Quelques modernes adjointent, & autour des épaules, alléguant sur cela l'autorité des Servius; mais en mesme temps contre ce qu'en offrent à nos yeux les anciens monuments, où les différents contours de ces courroyes ne paroissent pas monter plus haut que le coude. Quelquefois les bandes de cuir qui couvroient la partie supérieure de la main, estoient paralleles entr'elles; quelquefois elles estoient croisées, & diversément entrelacées les unes dans les autres. On fabriquoit les cestes d'un cuir plus ou moins dur, selon l'usage auquel on les destinoit. Tantost on n'y employoit que de simples courroyes, tantost on fortifioit ces courroyes par plusieurs plaques ou bossertes de cuivre, de fer, ou de plomb, qui en rendoient la superficie raboteuse. Ces derniers cestes

Iliad. l. 23.
v. 684
Théocrite &
Apollonius de
Rhodes.

Description
des Cestes.

J. C. Scaliger.
Poëtic. l. 1. c. 22.
On. Panvin. l. de
Lud. Circens. 2.
c. 1. p. 193. edit.
Morel. in 8.^o.
In l. 5. Æneïdes
v. 379.

estoitent réservés pour les jeux gymniques, les autres servoient aux Athlètes qui s'exerçoient dans les Gymnases.

Noms des Cestes
chez les Grecs.
Cestes appelez
Himantes.

Les Grecs désignoient ces sortes d'armes par quatre noms différents; sçavoir *ἱμάδες*, *Μύρμηκες*, *Μελίχαι*, & *Σφαίραι* ou *Ἐπὶ σφαιραῖς*. Le plus ordinaire estoit celui d'*ἱμάδες*, qui signifie à la lettre de *courroyes*. Homère ne s'exprime point autrement, en décrivant le Pugilat; non plus que Théocrite, Apollonius de Rhodes, & les autres Poètes qui en ont fait mention. Ces cestes dont ils parlent, estoient faits de cuir de bœuf non corroyé, desséché, & par conséquent très-dur. Apollonius de Rhodes attribue ces trois qualitez à ceux d'Amycus & de Pollux dans ce seul vers:

ὦ μοῖς, ἀζαλέους, περὶ δ' οἷόν' ἔσαν ἐσκληώτες.

Mail il ne paroît pas que ni ceux-ci, ni ceux dont Homère arme ses héros; fussent garnis de métal.

Cestes appelez
Myrmeces.

Schol. Apollon.
Rhod. Argon. l. 2.
v. 52.

Les cestes s'appelloient en second lieu *Μύρμηκες*, & c'est par ce mot, comme par un synonyme, que quelques Scholastes expliquent celui d'*ἱμάδες*. On trouve dans les anciennes gloses *μυρμήκια Cestus*; *μύρμηξ ποικτῶν*, *Cestus*. On ne leur avoit donné ce nom, pour aucune ressemblance qu'ils eussent avec les *fourmis* (*μύρμηκες*) mais seulement parce qu'on ressentoit dans les parties qui en estoient frappées, des picotements tout pareils à ceux que causent ces insectes; d'où vient qu'un auteur Grec, cité par Henry Etienne, dans son Trésor (au mot *Μύρμος*) appelloit les cestes *μύρμηκας γιοτόρους*, des *fourmis perce-membres*.

Cestes appelez
Meilicha.

Les anciens cestes en usage chez les Grecs, portoient le nom de *Μελίχαι*, sans doute à cause de leur douceur & de leur mollesse, par comparaison avec la dureté de ceux qu'on leur substitua dans la suite. En effet, ces *Meiliques* n'estoient qu'un simple lacis de courroyes très-déliées, lequel enveloppant uniquement la main, dans le creux de laquelle on les attachoit, laissoient le poignet & les doigts

à découvert. C'est la description que nous en a laissée Pausanias, en parlant du Pugilat de Creugas & de Damoxène; & il adjointe qu'en ce temps-là, on ne connoissoit point encore le ceste qui couvre le poignet des Athlètes; τοῖς δὲ πυκνύουσιν, (dit-il) οὐκ ὡς πρὸς τῆς τῆς ἱμας ὅξυς ἐπὶ τῷ καρπῷ ἢ χερσὶ ἐκαστέρας. Mais que faut-il entendre ici par ces deux mots ἱμας ὅξυς? L'interprète Latin les a traduits par ceux-ci: *Cæstus (ex) attenuato in acutum lorum*, un ceste fait d'une courroye taillée en pointe; ce qui ne réveille aucune idée claire & distincte. Car on n'imagine point, quelle différence une courroye pointuë pouvoit mettre entre le ceste (ἱμας) & la Meilique. Pour moy, je trouve beaucoup plus de vraisemblance à prendre l'ὅξυς de Pausanias dans la signification de τραχύς, rude, raboteux, plein d'inégalité & d'éminences; en sorte que l'Historien Grec, dans ce passage, employe l'expression d'ἱμας ὅξυς, pour marquer un ceste dont plusieurs boutons de métal, cousus entre les courroyes, rendoient la surface hérissée, par opposition à ἱμας μείλιχος, *lorum blandum*, mite, ceste mollet & uni, qui est la mesme chose que μείλιχος.

Il ne me reste plus qu'à examiner le mot σφαῖραι ou ἑπίσφαιρα, pris dans la signification de *cestes*. Platon & Plutarque s'en sont servis dans ce sens. Pollux le met au nombre des termes consacrez au Pugilat, qu'il appelle de ce mesme mot σφαερμαχία, d'où se forme le verbe σφαερμαχεῖν dans le mesme Auteur, *se battre à coups de poing*. On ne doit pas se figurer, que σφαῖραι dans cet endroit, doive s'entendre des poings mesme arrondis en manière de balles. Car Pollux dit formellement, εἴποισι δ' αὖ ἐπὶ τῷ πυκνῷ, χεῖρες ὀπλισμέναι, χεῖρες ὀπλίτιδες, ἢ τὰ ὄπλα, σφαῖραι. On peut dire, en parlant d'un Athlète qui se bat à coups de poing, mains armées, mains couvertes d'armes. Or ces armes s'appellent Sphères. Les Latins ont aussi employé *Sphæromachia*, pour marquer le Pugilat, comme on le voit par ce passage de Stace: *Nam & Sphæromachias spectamus, & pilaris lusus admittitur*: car il ne faut

Cestes appelléz
Sphæra.

De legibus 8.
init. p. 830. edit.
Steph.

Πολιπνοῖς
σφαῖραμασι.
p. 1476. edit.
Steph. Gr.
Onomast. l. 3.
c. 30. segm. 150.
edit. Amstelod.

Sylvar. l. 4.
præfat.

pas douter que *Sphæromachia* & *pilaris lufio* ne soient deux choses différentes, quoy qu'en disent quelques Commentateurs. Il n'est plus question que découvrir ce que c'estoit que ces sphères, dont les Athlètes armoient leurs mains pour le Pugilat ; découverte d'autant plus difficile à faire, que les anciens se sont peu mis en peine de s'expliquer sur une chose suffisamment connue de leur tems, & que les modernes ne nous donnent sur cela que des conjectures peu fondées.

Art. Gymnast.
: 2. 6. 9.

Mercurial, par exemple, assure que dans le Pugilat les Athlètes combattoient les poings fermés, soit que ces poings fussent nus, soit qu'ils fussent remplis d'une boule d'airain ou de pierre (d'où vient, dit-il, le verbe *σφαίραχῆν*,) soit qu'ils fussent enveloppez de courroyes ou de lames de métal : *Homines nudos concertare consuevisse, pugnisque strictis, vel nudis, vel ænea vel lapidea sphaera plenis, (unde σφαίραχῆν) vel loris laminave circumseptis, &c.* H'nry Etienne, dans son Trésor de la langue Grecque, (au mot *σφαῖρα*) dit que ces sphères estoient des balles ou des masses de plomb ; *Pugilum sunt plumbeæ pilæ seu massæ ex plumbo* : puis il adjoute, sur le mot *σφαίραχῆα* ; propre de *Pugilum certamine, quod committebant plumbeis pilis insutis loro bubulo* ; ce mot se dit proprement du Pugilat des Athlètes, qui se battoient avec des balles de plomb cousues dans une courroye de cuir de bœuf. Sur ce pied-là, ces sphères seroient les véritables cestés avec lesquels les Athlètes combattoient à outrance dans les jeux publics. Cependant Platon & Plutarque semblent dire tout le contraire ; celui-là au commencement de son 8.^e livre des *Loix*, & celui ci dans ses *Preceptes politiques* : & comme de ces deux Passages dépend tout l'éclaircissement que nous pouvons tirer des Grecs sur le fait de ces sphères athlétiques, puisqu'il n'en est parlé qu'en ces deux endroits & dans Pollux, je vais les rapporter dans toute leur étendue.

Sag. 1476. edit.
Steph. Gr.

Platon recherchant de quelle manière on s'y devoit

prendre , pour mettre les citoyens d'une ville en état de repousser vigoureusement les attaques de leurs ennemis , fait ce raisonnement : Τί δῆτα ; εἰ πύκτας ἢ παύκρατας ἐπιδέφοιμεν , ἢ πῖ τ' τοιούτων ἕτερον ἀγωνισμάτων ἀθλουῦτας , ἀρα εἰς αὐτὸν αὐτὸ ἀπώλυται τὸ ἀγῶνα , ἐν τῷ πορεύεσθαι χρόνῳ ἔδει καὶ ἡμέραν προσμαχόμενοι ; ἢ πύκτοι γε ὄντες , παμπόλλας αὐτὴν ἡμέρας ἐμπορεύεσθαι τῷ ἀγῶνος ἐμπαύνομεν τε αὐτὴν μάχεσθαι καὶ διεπονόμεθα , μμώμενοι πάντα ἐκείνα ὁπόσοις ἐμέλλομεν εἰς τότε χρῆσθαι περὶ τὴν νίκης ἀγματοχόμενοι ; καὶ ὥς ἐγγύτατα τῷ ἑμῶν ἰσθμῶν , ἀντὶ ἡμῶντων σφαίρας αὐτὴν περιεμεδόμεθα ὅπως αἱ πληγαί τε καὶ αἱ τῶν πληγῶν ἀλγύσεις διεμελετῶντο εἰς τὴν δυνατὴν ἰσχυρῶς ; &c. C'est-à-dire : *Quoy donc ! si nous voulions former des Athlètes pour le Pugilat, pour le Pancrace, ou pour quelque autre combat gymnique, les produirions-nous dans les jeux publics, sans les avoir auparavant préparés long-temps à ces sortes de combats, par un exercice journalier ! Ou plustost, si nous faisons profession du Pugilat, ne travaillerions nous pas plusieurs jours avant les jeux, à nous rendre habiles dans cette sorte de combat, en répétant dans le particulier tous les mouvements qui pourroient nous estre de quelque utilité en public pour remporter la victoire : & nous approchant du vray par l'imitation, le plus près qu'il nous seroit possible, n'envelopperions-nous pas de sphères nos mains, au lieu de cestes, pour acquérir toute la dextérité nécessaire à porter des coups, & à les éviter ! &c.* Voici présentement le passage de Plutarque. Τῶν μὲν γὰρ ἐν ταῖς παλαίστραις ἀγματοχόμενων , ἐπισφαιρίῃσι περιδέσει τὰς χεῖρας , ὅπως εἰς ἀνέμενον ἢ αἰωλα μηδὲν ἐκπίπῃ , ἐμαλακὴν ἔχουσα τιμὴν πληγῆν καὶ ἀλγῶνα : c'est-à-dire ; *On lie des sphères autour des mains de ceux qui se battent dans les Palestres, afin que les coups qu'ils se portent réciproquement soient plus doux & moins sensibles, & que le combat n'aboutisse point à quelque blessure incurable.*

Il paroît manifestement par la simple exposition de ces deux passages, que les sphères athlétiques, dont parlent

Platon & Plutarque, bien loin d'estre des cestes garnis de plomb, n'estoient par rapport à ceux-ci, que comme sont parmi nous les flûets par rapport aux épées. C'est-à-dire, que lorsque les Athlètes s'exerçoient entre eux au Pugilat dans les Gymnases, pour s'y perfectionner, sous les yeux de leurs maîtres, comme les jeunes gens s'exercent aujourd'hui à escrimer dans nos sales d'armes; les *sphères* leur tenoient lieu des véritables cestes, qui estoient réservez pour les combats publics, & qui estoient ordinairement renforcez de métal. Mais quelle estoit donc la forme de ces diminutifs de cestes? quelle en estoit la matière, & pourquoy leur donnoit-on le nom de *sphères*? Il y a beaucoup d'apparence qu'ils l'empruntoient de leur figure mesme, qu'il est assez difficile de deviner au juste. Peut-estre n'estoit-ce que quelques bandes d'un cuir souple & maniable, qui par leurs différentes circonvolutions autour du poing, lui donnoient la forme d'une sphère. Peut-estre ces courroyes soûtenoient-elles par leurs contours, une espèce de pelote qui remplissoit le creux de la main. Du moins est-il certain, par le passage de Platon & par celui de Plutarque, que ces *sphères* se lioient autour de la main, (*σφαίρας περιδύμεθα : ἐπισφαιροῖς περιδύσαι*) & par conséquent, que ce n'estoit point de simples balles, que les Athlètes empoignassent. Au défaut des Grecs, Trebellius Pollio, dans la *vie des deux Galliens*, pourra nous fournir sur cela quelque lumière. En décrivant la pompe d'un triomphe de Gallien, il y fait paroître des Athlètes pour le Pugilat; *Pugiles*, (dit-il) *sacculis*, *non veritate pugilantes*. C'est ainsi que *Casaubon* lit ce passage. *Saumaïse* au mot *sacculis* substitue *flacculis*, sur la foy de quelques manuscrits. Quoy qu'il en soit, *sacculis* nous donne l'idée de *petits sacs* ou *fourreaux*, qui couvroient les poings de l'Athlète, & qui se lioient autour des poignets. Si l'on préfère le mot *flacculis*, cela reviendra presque à la mesme notion, en désignant une enveloppe *flasque* & mollette qui garnissoit les poings des combattants.

Les Latins n'ont connu ces armes du Pugilat que sous le seul nom de *Cæstus*, sur l'étymologie & sur l'orthographe duquel les grammairiens sont peu d'accord entre eux. *Scaliger* le pere dérive ce mot du Grec *Κεῖς*, une ceinture, à cause des courroyes dont l'entrelacement formoit les cestes, & qui ceignoient les mains & les poignets des combattants; & suivant cette dérivation, *Cæstus* doit s'écrire par un E simple. Mais plusieurs raisons semblent détruire une pareille étymologie. Car en premier lieu, Homère, de qui sans doute les autres Grecs ont pris ce terme, ne l'emploie que comme une épithète, qui caractérise le substantif *ἵμας* qu'il y joint, appelant la ceinture de Vénus *κεῖν ἵμάντα*, qu'il nomme simplement *ἵμάντα* quelques vers plus bas. Or le Scholiaste d'Homère explique le mot *κεῖν*, par *πολυκέντητον ἑαῖς ῥαφαῖς*, & Hésychius par *Ἀφ' κεκεντημένον*: ainsi *κεῖς ἵμας*, signifie à la lettre une courroye, une ceinture piquée & brodée. Il est vray que dans la suite, quelques auteurs, comme Plutarque, se sont servis du mot *κεῖς* sans addition; mais toujours dans le sens qu'Homère y donne, c'est-à-dire, comme d'un terme consacré à signifier la ceinture de Vénus; & il est sans exemple, que les Grecs y aient jamais attaché l'idée d'un ceste.

Nom des Cestes
chez les Latins.

Poët. l. 1. c. 21

Iliad. l. 14.
v. 214.

De audiend.
Poët. p. 33.
edit. Steph. Gr.

D'un autre côté, il n'y a guères d'apparence que les Latins, en s'appropriant le mot *Κεῖς* l'aient transporté de sa signification naturelle, dans une autre qui luy estoit absolument étrangère; & que d'une Ceinture, où se trouvoient (dit Homère) tous les attrails les plus séduisants, l'amour, les desirs, les entretiens secrets, & persuasifs, qui surprennent l'esprit & le cœur des plus sages, ils se soient avisés de faire un instrument meurtrier, tel qu'un ceste, destiné à fendre les lèvres, à casser le nez & les oreilles, à briser les dents & les mâchoires, à crever les yeux, à rompre ou enfoncer les côtes, en un mot, à couvrir la tête & le reste du corps, de bosses, de contusions, & de blessures. Aussi les Latins en prenant des Grecs le mot

Iliad. 14.
v. 214.

*In Thebaid. l. 5
v. 92.*

*Etymol. Ling.
Lat.*

Armes défensi-
ves du Pugilat.

*De audiendo.
p. 65. e dit.
Steph. Gr.*

*Pædagog. l. 2.
c. 6.*

Cestus, l'ont-ils toujours mis en œuvre pour désigner ou la ceinture de *Venus*, ou celle d'une nouvelle mariée ; & en ce sens, ils l'ont écrit avec un E simple, & l'ont fait du genre féminin, s'il en faut croire Placidus Lactancius, ancien Commentateur de Stace. Le Grammairien Servius nous apprend que *Cæstus* pris pour un *ceste*, est du genre masculin, & doit s'écrire par un Æ ; & il dérive alors du verbe *cædere*, frapper, tuer, mettre en pièces : étymologie qui, comme l'on voit, luy convient infiniment mieux que la précédente, & qui a été adoptée par Gérard Jean Vossius, comme la seule vraisemblable.

Telles estoient les armes offensives en usage dans le Pugilat. A l'égard des défensives, elles se réduisoient, comme je l'ai déjà dit, à certaines calottes à oreilles, qui en couvrant ces parties les plus exposées, amortissoient en quelque sorte la violence des coups. Les Grecs les nommoient *ἀμφώτιδες*, *ἀπότιδες*, & *πριώτιδες*, à cause de leur situation ; & elles estoient d'airain, suivant l'Auteur du Grand-Etymologique. Elles avoient donné lieu à ce conseil de Xénocrate rapporté par Plutarque, qu'il falloit attacher des *amphotides* aux jeunes gens, préférablement aux Athlètes, puisqu'elles ne servoient à ceux-ci que pour garantir de quelques coups de poing, leurs oreilles ; au lieu que les autres avoient besoin d'un pareil secours, pour fermer l'entrée aux discours licentieux, capables de corrompre les mœurs. Διὸ καὶ Ξενοκράτης τοῖς παισὶ μάλλον ἢ τοῖς ἀθληταῖς ἐκέλευε περιάπην ἀμφώτιδας, ὡς ἐκείνων μὲν ταῖς πληγαῖς τὰ ὦτα, τούτων δὲ τὰ ἦτη τοῖς λόγοις ἀσχεπομένων. Ces *amphotides* ont fait naître à Clément d'Alexandrie une idée à peu-près semblable, lorsqu'il dit en parlant de l'éducation des jeunes gens, qu'un excellent gouverneur doit prendre pour ses élèves les mêmes precautions que l'on prend pour les Athlètes ; que comme par le moyen de certaines calottes, on met les oreilles de ceux-ci à couvert des blessures, de même, les leçons de tempérance dont il a soin de remplir

ses disciples , devoient leur servir de préservatifs contre les dangereuses impressions des discours deshonnêtes. Περὶ δὲ τῶν ἀνολῶν τῶν ἀγχιῶν, καὶ θέναν ὁμοίως ἐχόντων, ὁ θεὸς παιδαγωγὸς κατὰ τὰ αὐτὰ τοῖς παλαιοῖσι τῶν παιδῶν, ὥς μὴ τὰ ὧ τὰ θεύοιτο αὐτῶν, τὴν σάφηναν ἐπιτίθειν λόγοις, κατὰ τὴν ἀνάγκην, ὥς μὴ δυνάσασθαι ἐξικνεῖσθαι εἰς θεύον τὴν ψυχῆς τὸ κρῖμα τὴν πορνείαν.

Après cette description des armes, tant offensives que défensives, destinées pour le Pugilat, il n'est plus question que d'examiner quel usage en faisoient les Athlètes, lorsqu'ils estoient aux mains, & de parcourir les principales circonstances qui accompagnoient cette espèce de combat. La première chose que faisoient les Athlètes, lorsqu'ils se trouvoient en présence, estoit de s'affermir sur leurs pieds, d'élever leurs bras, les poings fermez, à la hauteur de leur tête; de les étendre en avant, en arrondissant le dos & les épaules, & de mettre par cette attitude leur tête à couvert des coups de poing. Comme ils combattoient en plein air, ce n'estoit pas un médiocre avantage pour l'un des antagonistes, que l'autre fût tourné de manière qu'il eût le soleil en face, & chacun employoit toute son industrie, pour se procurer la situation la plus favorable. Ils se mesuroient les yeux réciproquement; & les regards fixement attachez l'un sur l'autre, ils donnoient toute leur attention à découvrir quelque'endroit foible & moins défendu, par lequel ils pussent attaquer avec succès, & porter quelque coup efficace. Quelquefois ils en venoient d'abord aux gourmades, & se chargeoient rudement dès l'entrée du Pugilat. Quelquefois (observe Eustathe) ils passaient les heures entières à se harceler & à se fatiguer mutuellement par l'extention continuelle de leurs bras, chacun frappant l'air de ses poings, & tâchant d'empêcher par cette sorte d'escrime, les approches de son adversaire. C'est ainsi, comme nous l'avons déjà remarqué, que certains Athlètes, tels que Mélancomas, remportoient la victoire au Pugilat, sans coup férir. Il y avoit non

Manière dont
les Athlètes
combattoient au
Pugilat.

In Homer:
Iliad. 23. p.
1443 lin. 45.
ed. t. Basil.

seulement beaucoup d'art , mais une force prodigieuse dans cette manière de se tenir si long-temps en garde ; ce qui alloit à repousser ou à rendre inutiles toutes les attaques d'un ennemi, en luy fermant , pour ainsi dire , toutes les avenues ; & à le contraindre , après mille vains efforts , de renoncer par pure lassitude à l'espérance d'une couronne qu'il auroit volontiers achetée au prix de son propre sang.

Lorsque ces Athlètes se battoient à outrance , ils en vouloient sur-tout à la tête & au visage ; & c'estoient aussi ces parties qu'ils prenoient le plus de soint de garantir , soit en se déroband aux coups , soit en les parant. D'un autre côté , quelqu'envie qu'ils eussent de pousser à bout leur antagoniste , & de l'étourdir par la violence des coups , ils devoient pour leur propre intérêt , garder en cela quelque ménagement , de crainte qu'en se laissant emporter à l'ardeur de vaincre , & faisant agir dans cette vue , toute la pesanteur & toute l'impétuosité de leurs poings , la subtilité d'un adversaire qui cherchoit à esquiver , ne leur fît donner du nez en terre ; ce qui arrivoit quelquefois , & ce qui tournoit d'ordinaire à l'avantage de l'Athlète qui se trouvoit sur ses pieds. Quelqu'acharnement que fussent les combattants l'un contre l'autre , l'épuisement ou les jettoit une trop longue résistance , les réduisoit souvent à la nécessité de prendre quelque trêve. Ils suspendoient donc de concert le Pugilat , pour quelques moments , qu'ils employoient à se remettre de leur fatigue , & à essuyer la sueur dont ils estoient tout trempés ; après quoy ils revenoient une seconde fois à la charge , & continuoient à se battre , jusqu'à ce que l'un des deux laissant tomber ses bras , de foiblesse & de défaillance , fît connoître qu'il succomboit à la douleur , ou à l'extrême lassitude , & qu'il demandoit quartier. Il y avoit tels Athlètes , qui , pour retrancher à un adversaire l'excès de confiance , où l'auroit mis une connoissance trop exacte de tous ses avantages , savoient luy cacher leurs disgrâces ,

en dissimulant à propos les plus vives douleurs : & Elien nous raconte l'histoire d'un certain Eurydamas de Cyrene, *Var. hist. l. 10; c. 19.* qui, en pareille occasion, ayant eu les dents brisées d'un coup de poing, n'en fit rien paroître au dehors, mais avala ses dents avec le sang qui sortoit de la playe, & par cette ruse vainquit celui qui venoit de le blesser sans le sçavoir & qui perdit courage peu de temps après un coup qui devoit le rendre victorieux.

C'est ainsi que dans le pugilat les Athlètes employoient la force & l'adresse pour remporter le prix du combat ; & l'on comprend assez en quoy consistoit toute cette manœuvre, par les circonstances que je viens d'en rapporter. Cependant, pour en donner une idée plus parfaite, j'usurai ici du même expédient dont je me suis servi en traitant de la Lutte : c'est-à-dire que j'aurai recours à quelques descriptions poétiques, dans lesquels, comme dans divers tableaux des plus grands maîtres, on puisse envisager la pratique & l'exécution des préceptes athlétiques, dont le dénombrement a fait la principale matière de ce discours.

La plus ancienne de ces descriptions du Pugilat, est celle qu'Homère en a laissée dans le 23.^e livre de l'Iliade. Quoyqu'elle n'occupe qu'un petit nombre de vers, & qu'elle représente un combat qui se passe entre deux Athlètes fort inégaux, & dont l'un ne fait presque aucune résistance ; elle mérite néanmoins de n'être pas oubliée, puisqu'elle a fourni des traits à quelques unes de celles qui l'ont suivie, & qui sont regardées comme des chefs-d'œuvres de l'art. Les combattants sont Epée, qui s'avance d'un côté avec toute la confiance d'un homme sûr de la victoire, en bravant toute l'assemblée par un défi ; & Euryale, qui seul de la compagnie a la hardiesse de se présenter, & que son ami Diomède a soin d'encourager & d'armer luy-mesme pour le Pugilat.

Description du
Pugilat d'Epée
& d'Euryale,
dans Homère,
V. 685.

Les deux Athlètes étant préparez (dit Homère) ils s'avancent au milieu de l'arène. D'abord levant leurs bras

» vigoureux, ils se chargent *l'un l'autre* en mesme temps, &
 » leurs poings robustes se croisent. On entend le bruit hor-
 » ribles de mâchoires, qui craquent *sous les coups*; & la
 » sueur coule de tout leur coups. *Enfin* le divin Epée fondant
 » sur son antagoniste étonné, luy applique un *violent* coup sur
 » la joue, contre lequel *Euryale* ne peut tenir, & qui luy fait
 » manquer les jambes. Comme par le mouvement de la
 » mer qu'agite Borée, un poisson est jetté sur le rivage, où
 » le flot le couvre; de mesme *Euryale* rudement frappé, est
 » jetté par terre. Mais aussitost le magnanime Epée le pre-
 » nant entre ses bras, le releve. Ses amis l'environnent, &
 » l'emmenent, les jambes traînantes, crachant un sang épais,
 » la tête penchée sur le côté, & l'esprit aliéné.

Le Pugilat de Pollux & d'Amycus est un des évé-
 nements qui ont le plus signalé l'expédition des Argonautes. Deux Poètes Grecs, fameux & presque contemporains, ont à l'envie l'un de l'autre exercé leur génie sur ce sujet; & la manière différente dont ils l'ont traité, ne peut manquer d'estre fort instructive, en nous faisant envisager une mesme espèce de combat sous différents points de vûe, c'est-à-dire, en multipliant les incidents qui accompagnoient le Pugilat, & dont l'assemblée contribue merveilleusement à perfectionner l'idée que nous devons nous en former. Je ne ferai donc nulle difficulté de donner ici ces deux descriptions, en commençant par celle de Théocrite, qui est un peu plus ancien qu'Apollonius de Rhodes, auteur de la seconde.

Dioscur. Idyll.
22 v. 80.

Description
du Pugilat de
Pollux &
d'Amycus,
dans Théocrite.

« Les deux combattants n'eurent pas plustost armé leurs
 » mains, en les couvrant de cestes, qui s'attachoient par de
 » longues courroyes autour de leurs bras, qu'ils s'avancèrent
 » au milieu de l'assemblée, ne respirant que le meurtre & le
 » carnage. Ils employent leurs premiers efforts à faire en-
 » sorte de tourner le dos au soleil. Mais ton adresse, géné-
 » reux Pollux, gagne cet avantage sur son adversaire, dont
 » le visage demeure entièrement exposé aux rayons de cet
 » astre. Amycus qu'irrite une pareille situation, marche à son

ennemi les bras levez pour le frapper. Mais le fils de Tyn-
 dare le prévient, & luy décharge un coup de poing sur le
 haut de la joue. Ce coup redouble la colère d'Amycus.
 Les Bébryciens d'une part animent leur Roy par leurs cris.
 D'un autre côté, les héros compagnons de Pollux ne ces-
 sent de l'encourager, dans la crainte où ils sont qu'ayant si
 peu de terrain, il ne soit vaincu & accablé sous le poids
 énorme d'un antagoniste semblable à Titye. Cependant le
 fils de Jupiter attaque à droite & à gauche, il le frappe al-
 ternativement des deux poings, & par-là ralentit l'impé-
 tuosité du fils de Neptune, quelque excessive que soit sa
 fureur. Etourdi de tant de coups, il s'arrête, il crache
 le sang. Les spectateurs poussent de grand cris, luy voyant
 la bouche & les joues défigurées par d'horribles playes, &
 le visage tellement bouffi, qu'à peine luy apperçoit-on les
 yeux. Pollux augmente le trouble de son ennemi, en l'obli-
 geant de se tenir en garde contre une infinité de coups
 qu'il feint de luy porter, & le voyant embarrassé, il le
 frappe avec tant de violence au-dessus du nez entre les
 deux sourcils, qu'il luy enlève toute la peau du front, &
 luy met l'os à découvert. Amycus cruellement blessé, tombe
 à le renverse, étendu sur l'herbe; mais il se relève peu de
 tems après, & le combat recommencée avec plus d'achar-
 nement. Ils se chargent de nouveau de grands coups de
 cestes. Le Roy de Bébrycie en veut sur-tout à la poitrine
 & à la nuque du cou de son adversaire, & l'invincible
 Pollux continue à luy faire au visage d'affreuses blessures.
 Amycus épuisé par la sueur qui luy coule de tout le corps,
 s'affoiblit peu à peu, ses chairs s'affaissent, *ses jointures se*
courbent, en un mot sa taille paroît considérablement rac-
courcie. Pollux au contraire acquiert de nouvelles forces
 en combattant, & son coloris n'en a que plus d'éclat &
 plus de vivacité. . . . Amycus voulant faire un dernier
 effort, saisit de sa main gauche celle de Pollux, dont il
 esquive le coup en se courbant obliquement : & levant le
 bras droit, en fait une terrible décharge sur son adversaire.

„ Et certainement, si le coup eût porté, il eût blessé dan-
 „ gereusement le Roy d'Amycles. Mais celui-ci, déroband
 „ adroitement sa tête au coup qui la menaçoit & qui luy
 „ tombe sur l'épaule, frappe si rudement Amycus à la temple
 „ gauche, que le ceste *pénétrent jusqu'au vis*, y fait une large
 „ playe, d'où il coule un *torrent* de sang noirâtre. En même
 „ temps il luy pousse contre la bouche son poing gauche,
 „ & luy fait craquer toutes les dents. Il continue sans re-
 „ lâche a luy meurtrir le visage, par des coups réitérez,
 „ jusqu'à ce que ce redoutable ennemi, les mâchoires bri-
 „ sées, & n'en pouvant plus, tombe par terre presque sans
 „ connoissance, & tendant ses deux mains à son vainqueur,
 „ avoue sa défaite, sur le point de mourir »

Description du
 Pugilat de Pol-
 lux & d'Amycus,
 dans Apollonius
 de Rhodes.

Argonautic. l.
 2, v. 67.

La description qu'Apollonius nous a laissée de ce même
 combat, paroîtra sans doute fort inférieure à celle de Théocrite, soit pour la variété des images, soit pour la force & la hardiesse des traits. D'ailleurs, le Poète s'amuse à interrompre la narration, par trois comparaisons qui se suivent de trop près, & qui ne servent qu'à la rendre languissante. C'est de quoy l'on pourra juger par la traduction que voici.

„ Sitôt que les combattants sont armez de leurs cestes,
 „ ils élèvent leurs bras robustes au devant de leur visage,
 „ & s'approchant l'un de l'autre, ils mettent en œuvre toute
 „ leur force. Comme on voit les vagues de la mer irritée,
 „ heurter rudement un vaisseau que l'adresse d'un pilote
 „ expérimenté dérobe à la violence du flot qui fait effort
 „ pour l'entrouvrir; de même le Roy des Bébryciens attaque
 „ si vivement le fils de Tyndare, qu'à peine luy laisse-t-il
 „ le tems de se reconnoître. Pollux de son côté, s'élançant
 „ à propos, se contente d'abord d'esquiver subtilement tous
 „ les coups. Mais ayant tâté quelque temps son adversaire,
 „ dont il démêle promptement le fort & le foible, il en
 „ vient hardiment aux mains avec luy. Tout ainsi que des
 „ charpentiers assemblent les différentes pièces d'un navire
 „ en y enfonçant plusieurs clous à grands coups de marteau,

dont le bruit ne cesse de frapper les oreilles ; de la même manière on entend le son des coups dont les deux Athlètes se chargent les joues & les mâchoires, & l'air retentit du bruit de leurs dents qui craquent sous la pesanteur de leurs poings. Ils ne discontinuent pas de se frapper cruellement, jusqu'à ce que perdant la respiration l'un & l'autre, ils se retirent tant soit peu, pour essuyer la sueur de leur visage, & pour reprendre haleine. Ensuite ils reviennent au combat avec plus de furie, semblables à deux taureaux fougueux, qui se battent à outrance pour une genisse engraisée dans leur pâturage. Alors Amycus s'élevant sur le bout de ses pieds, comme un boucher qui veut assommer un bœuf, décharge un furieux coup sur son adversaire. Mais celui-ci courbant sa tête, évite adroitement la chute de ce bras terrible, qui ne fait qu'effleurer son épaule, en tombant. Aussitôt, joignant Amycus de fort près, il s'élance & le frappe au-dessus de l'oreille. Les os sont brisés par la violence du coup ; l'excessive douleur fait tomber Amycus sur ses genoux, & il expire au milieu des cris de joie que poussent les compagnons de Pollux. »

A ces trois descriptions Grecques, j'en pourrois adjoûter trois Latines, empruntées de Virgile, de Stace & de Valerius Flaccus ; mais comme elles sont à la portée de tout le monde, & qu'on peut facilement les entendre sans le secours d'une version Française, je me dispenserai de les rapporter & de les traduire.

*Æneid. l. 5.
v. 426.
Thebaid. l. 6.
v. 750.
Argonaut. l. 4.
v. 264.*



M É M O I R E
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE LA COURSE DES ANCIENS.

Par M. BURETTE.

7 de Juillet
1713.

La Course te-
noit le premier
rang dans les
jeux publics.

ENTRE les différents exercices que cultivoient avec tant de soin les Athlètes, pour se donner en spectacle aux Grecs & aux Romains dans les jeux publics, la Course estoit celui qui tenoit le premier rang, qui recevoit le plus de variété, & qui, par conséquent, amusoit le plus longtemps & le plus agréablement les spectateurs. C'estoit par la Course que commençoient les jeux Olympiques, les plus fameux de la Grèce, comme l'on sçait, & peut-estre aussi les plus anciens : ce seul exercice en faisoit mesme d'abord toute la solennité, & ce ne fut que dans la suite qu'on y admit successivement les autres combats gymniques. Les jeux que décrit Homère, soit dans l'Iliade, soit dans l'Odyssée, ne débutent point autrement ; c'est toujours la Course qui en fait l'ouverture, & qui paroît avoir le plus échauffé le génie du Poëte, ainsi qu'il est aisé d'en juger par le détail intéressant & circonstancié dans lequel il entre sur ce sujet. C'est des vainqueurs de ce genre que Pindare semble s'estre le plus occupé : du moins la plus grande partie des odes qui nous restent de luy, roulent sur les louanges des Athlètes qui avoient remporté le prix à la Course ; & ce sont ces odes qui s'offrent toujours des premières à la tête des quatre livres de ses Poësies, telles que nous les voyons aujourd'huy. Les spectacles du Cirque, si célèbres chez les Romains, n'estoient dans leur origine, que différentes sortes de Courses, auxquelles ont joignit ensuite les autres combats athlétiques, à l'exemple des Grecs.

Ces

Ces Courses pratiquées dans les jeux publics, se différencioient de plusieurs manières, qui peuvent se rapporter en général à trois principales espèces; la Course des chars, la Course à cheval, & la Course à pied. Chacune de ces espèces avoit ses différences, qui se tiroient, non seulement du nombre des combattants & de la longueur de la carrière, mais encore des circonstances particulières à chaque sorte de Course. C'est ainsi que dans la première espèce, les chars prenoient divers noms, suivant leurs diverses formes, les uns, par exemple, s'appellant *Ἀρματα*, les autres *Ἀπῆλαι*; les premiers avoient des chevaux pour attelage, les seconds n'avoient que des mulets; ces attelages estoient de deux, de trois, ou de quatre de ces animaux. Dans la course à cheval, tantost l'Athlète ne conduisoit que celui qu'il montoit; tantost il en menoit un second à la main, & sautoit alternativement de l'un sur l'autre avec tant d'adresse & de légèreté, que la Course n'en estoit point interrompue. Les Athlètes qui couroient à pied, estoient nus pour l'ordinaire, & quelquefois ils estoient armez.

Différentes espèces de Courses.

Telles sont les variétez qui rendoient cet exercice d'une si grande ressource pour le divertissement des peuples, dans les jeux de la Grece & de l'Italie, & qui peuvent fournir une ample matière à plusieurs Dissertations académiques. Je me bornerai dans celle-ci, à ce qui concerne la troisième espèce de Course, c'est-à-dire, la Course à pied. C'est la plus simple, la plus naturelle, & la plus ancienne de toutes, & par conséquent, celle qui doit faire l'objet de nos premières recherches: outre qu'étant comprise sous le genre palestrique des exercices du corps, ainsi que la Lutte, le Pugilat & le Pancrace, dont j'ai parlé dans mes derniers Mémoires, je dois présentement la faire passer en revue, suivant l'ordre que je me suis prescrit dans le dénombrement de ces divers exercices.

De la Course à pied.

La Course est un composé de deux mouvements que nous devons uniquement à la nature; c'est-à-dire, du

Ce que c'est que la Course à

piéd, & ses premiers usages.

mouvement de progression, & de celui par lequel nous nous élevons de terre en sautant. Ce talent se perfectionne par l'habitude, jointe à un régime convenable, & n'emprunte presque rien de l'art. Il est d'une utilité merveilleuse à l'homme, ainsi qu'au reste des animaux, pour atteindre plus vite ce qu'il souhaite avec empressement, pour attraper ce qui lui échappe malgré lui, & pour fuir ce qui lui est nuisible. C'est le seul usage que les hommes ont fait de la Course dans les premiers temps. Éviter par la fuite un ennemi redoutable, en poursuivre un plus foible, donner la chasse aux bestes, se sauver de leurs dents meurtrières, courir après une maîtresse farouche ou volage, & s'en saisir ; c'étoient presque les seuls avantages qu'on retiroit alors de l'agilité de ses pieds.

La Course admise dans trois sortes de Gymnastiques.

Dans la fuite, cette mobilité parut d'un fort grand secours pour le métier de la guerre, qui étoit devenue l'occupation la plus sérieuse & la plus importante du genre humain. On se persuada aussi que cet exercice pouvoit contribuer en quelque sorte à la santé, soit en maintenant la vigueur du corps, soit en remédiant à quelques indispositions ; & diverses expériences confirmèrent cette opinion. A toutes ces utilitez réelles, on ne tarda pas d'en joindre de purement imaginaires. J'entends par-là ces honneurs frivoles dont on flata la vanité de ceux qui firent profession d'exceller dans la Course ; ces acclamations, ces palmes, ces couronnes, qui devinrent les prix ordinaires de la supériorité en ce genre d'exercice. C'est ainsi que la Course eut entrée dans les trois sortes de Gymnastiques, militaire, médicinale & athlétique. Examinons plus particulièrement ce qu'on s'en promettoit d'avantageux dans chacune, & de quelle manière on l'y cultivoit.

Utilité de la Course, dans la guerre.

Pour peu qu'on envisage sans prévention, en quoy consiste le mérite d'un homme de guerre, on tombera d'accord que la vitesse dans la Course n'est pas la moindre des qualitez qu'il doit acquérir. Elle lui est d'une nécessité

indispensable dans des marches précipitées, où il faut faire beaucoup de chemin en peu d'heures. Il en a besoin dans la poursuite d'un ennemi qui cherche son salut dans la fuite, & il s'en sert utilement pour luy-mesme, lorsqu'il a du pire dans le combat, & qu'il est question de se tirer de quelque mauvais pas, de se dérober à une dure captivité ou à une mort infructueuse pour sa patrie. De là vient qu'Homère & les autres Poètes Grecs, qui n'ignoroient pas combien ce talent estoit important à un guerrier, parmi les épithètes honorables, qu'ils prodiguent à leurs héros, n'oublient pas celles qui désignent la légèreté des pieds dans la Course. C'est ainsi qu'Achille, dans l'Iliade, est appelé si souvent *πῶδας ὤκεις*, *πῶδάων*, *πῶδάων*, *ὤκυπος*; épithètes que le Poète n'a certainement point employées pour deshonorer son héros, en luy attribuant une qualité qui auroit pû le faire soupçonner d'un penchant naturel à fuir les dangers. Il a prétendu au contraire caractériser par-là un guerrier toujours prêt à tomber sur l'ennemi, & à mettre en œuvre l'agilité de ses jambes, pour courir dans tous les endroits où il pouvoit signaler sa valeur.

C'est l'idée naturelle que font naître ces qualifications poétiques: & c'est mal à propos que Diogène le Cynique chez Dion Chrysostome, déclare que la légèreté des pieds est un signe de timidité & de lâcheté, par cette belle raison que parmi les animaux, les plus vîtes à la Course sont les plus timides. C'est sur un principe aussi peu solide, que Galien décide en quelqu'endroit, que l'exercice de la Course est inutile à l'art militaire, ne servant en rien à former le courage, puisqu'on remporte la victoire, non pas en fuyant avec vitesse, mais en faisant ferme contre l'ennemi; & que c'est uniquement à cette fermeté, & nullement à la légèreté de leurs pieds, que les Lacédémoniens estoient redevables de tant de victoires. Peut-estre Galien, en alléguant ici les Lacédémoniens, a-t-il eu en vûe le bon mot d'un certain Androclide de la mesme nation, lequel s'estant

*In Diogene five
Isthmico Pag. 141.
C. edit. Paris.*

*De ludo parvæ
pilæ. c. 3. edit.
Charter.*

*Plutarch. Apo-
ph. Lac. p. 384.
edit. Steph. Græc.*

présenté avec une jambe de bois pour s'enrôler, répondit à ceux qui luy donnoient l'exclusion, qu'on avoit besoin de ses deux jambes pour courir plus vite en fuyant, mais non pas pour combattre de pied ferme.

*De Legibus, lib.
8. p. 832. E.
edit. Steph.*

Quoy qu'en disent le Philosophe Cynique & le Médecin, il est certain que Platon en a jugé tout différemment, puisqu'il reconnoît que de toutes les qualitez guerrières, la plus importante est la vitesse tant des pieds que des mains, (ἐστὶ γοῦν πάντων πολεμικώτατον ὄζυτης πάντως. ἢ μὲν ὑπὸ τῷ ποδῶν, ἢ δὲ καὶ τῷ χερσῶν :) & qu'en spécifiant ceux des combats gymniques qui doivent estre

Ibid. conservez dans la république, il donne la préférence aux combats de la Course, comme ayant un rapport essentiel à l'art militaire. Tel est aussi le sentiment de Végèce :

Lib. 1. c. 9. « Il faut accoutûmer à la Course (dit-il) ceux que l'on

» destine à la guerre, afin qu'ils soient en état de se jeter plus
» vivement sur l'ennemi; de se saisir d'un poste avantageux
» lorsqu'il en sera besoin, & de l'enlever par leur diligence
» à leurs adversaires; d'aller promptement à la découverte,
» & d'en revenir de mesme; d'atteindre plus facilement les
fuyards. » *Sed ad cursum præcipuè assuefaciendi sunt juniores, ut majore impetu in hostem procurrant: ut loca opportuna celeriter, cum usus advenerit, occupent, vel adversariis idem facere volentibus, præoccupent: ut ad explorandum alacriter pergant, alacrius redeant: ut fugientium terga facilius comprehendant.*

*Deipnosoph. 1.
14. p. 630.
D. edit. Lugd.*

Athénée ne pensa point autrement, lorsqu'il dit, que la Danse appelée *Pyrrhique*, est d'autant plus convenable aux guerriers, qu'elle accoutûme le corps à cette vitesse & à cette légèreté si nécessaires au métier des

*Thebaid. 1. 6.
v. 551.*

armes. Le Poëte Stace croyoit ces qualitez également utiles dans la paix & dans la guerre, ce qu'il exprime par ces vers :

Agile studium, & tenuissima virtus,
Pacis opus, cum sacra vocant, nec inutile bellis
Subsidium si dextra neget.

Epaminondas (au rapport de Cornelius Nepos) en s'exerçant dans les gymnases, songeoit moins à augmenter ses forces, qu'à acquérir une plus grande légèreté & une plus grande vîtesse, dans la pensée que le premier estoit plus du ressort des Athlètes, & que l'autre convenoit mieux aux gens de guerre; ce qui l'engageoit à s'exercer principalement à la Course, &c. *Postquam ephebus factus est, & palæstræ dare operam cæpit, non tam magnitudini virium servivit, quàm velocitati. Illam enim ad Athletarum usum, hanc ad belli existimabat utilitatem pertinere. Itaque exercebatur plurimum currêdo, &c.*

In vita Epaminondæ.

Si l'exercice de la Course estoit en crédit chez les anciens, part rapport à l'art militaire, on ne le cultivoit pas avec moins d'attention & de confiance, par rapport à la médecine. Hippocrate, dans le second livre du *Régime*, attribue différents effets pour la santé, à différentes sortes de Courses dont il fait mention. Il prétend que celle qui se fait en ligne droite, dans un long espace, & dont on augmente peu à peu la vîtesse, contribue, en échauffant la chair, à la distribution & à la coction du suc nourricier qui s'y trouve; mais qu'elle diminue moins la pesanteur & l'embonpoint du corps, que ne fait la Course circulaire, qu'elle convient mieux aux grands mangeurs, & qu'elle est plus utile l'hiver que l'été. Il estime que la Course qu'on fait tout habillé, produit les mêmes effets, à l'exception qu'elle échauffe davantage, & qu'elle rend le corps plus humide & moins coloré, parce qu'il est toujours environné du même air, bien loin d'en rencontrer à chaque moment un nouveau qui le purifie, ce qui rend cette espece de Course propre aux gens secs, à ceux qui estant trop gros veulent s'amaigrir, & aux vieillards à cause de leur froideur naturelle. Il croit que la Course à cheval, soit qu'on la renferme dans le double stade, soit qu'on ne s'y prescrive nulle bornes, exténue davantage les chairs, parce que cet exercice n'agitant que les parties extérieures, ne fait que dissiper les humiditez

Utilité de la Course, dans la médecine.

Sett. 41. edit. Lindan.

superficielles qu'il pousse au dehors, & que dessécher les parties qui en estoient chargées. Il enseigne que la Course circulaire est moins capable de fondre les chairs, mais qu'elle les atténue & les enfle; produisant cet effet principalement au ventre, par la fréquence de la respiration, qui attire dans ces parties beaucoup d'humiditez. Il dit encore que la Course à toutes jambes dessèche très-promptement, à la vérité, mais qu'elle est nuisible, en ce qu'elle cause des convulsions. Il adjoûte qu'en échauffant le corps, elle rend la peau plus déliée, qu'elle donne aux chairs moins de consistance que ne fait la Course circulaire, & qu'elle les décharge des humiditez superflues.

On ne doit pas douter que ces préceptes d'Hippocrate ne fussent appuyez sur un grand nombre d'observations, faites par luy-mesme, ou par les médecins qui l'avoient précédé; ce qui fait connoître combien l'exercice de la Course estoit cultivé dès ce temps-là, que nous regardons néanmoins comme l'enfance de la médecine. Ce grand homme ne bornoit pas au seul régime, ses expériences sur cet article; il les étendoit jusqu'à prévenir & mesme à guérir certaines maladies par la Course, & à découvrir celles qui pouvoient estre causées par cet exercice. Il conseille, par exemple, à ceux qui ont vû en songe les étoiles, la lutte ou le soleil s'obscurcir, de courir en long couverts de leurs habits, si ce sont les étoiles qui leur ayent paru éclipsées; en rond, si c'est la lune; en long & en rond, si c'est le soleil. Ces conseils estoient fondez sur l'opinion où l'on estoit alors, que l'obscurcissement de quelques-uns de ces astres vû en songe, marquoit telle ou telle mauvaise disposition corporelle dans celuy qui avoit un tel songe; & demandoit qu'on employât pour corriger cette mauvaise disposition, tels ou tels remedes, parmi lesquels estoient comprises les différentes sortes de Courses. Voilà tout le mystère que renferme cet avis d'Hippocrate, qui, faute de cet éclaircissement, paroîtroit frivole, & presque aussi ridicule que la question que fait dans *Molière*, le

*De insomn.
sect. 4. & 5.
edit. Lindan.*

malade imaginaire à son médecin, pour sçavoir *s'il doit se promener en long ou en large*. Hippocrate défend la Course aux fébricitants, & à ceux qu'on a guéris des hémorrhoides.

Les médecins qui sont venus après luy, soit Grecs, soit Latins, ont, à son exemple, observé avec soin ce qu'on pouvoit attendre de cet exercice pour la conservation de la santé ou la guérison des maladies, & ce qu'on en devoit craindre. Arétée recommande la Course modérée à ceux qui sont sujets aux vertiges, ou qui sont atteints de la lèpre appelée *éléphantiasé*. Celse croit cet exercice utile pour la cure de cette même maladie, ainsi que pour les ulcères de la gorge, pour la convulsion canine, & pour la toux sèche; pourvu que le malade retienne son haleine, & qu'il évite la poussière en courant. Calius Aurelianus regarde la Course comme un remède contre la colique. Aëtius la conseille aux hydropiques, & Théodore Priscien aux rateleux. Antyllus cité par Oribase, assure s'en estre servi avec succès, non seulement pour la guérison des tranchées, & pour le soulagement de ceux qui avoient mangé de mauvais champignons, ou qui avoient esté mordus par des scorpions, mais encore dans les gonorrhées & dans les maladies des reins: bien entendu que ces parties ne soient point actuellement ulcérées, ou ne l'ayent point esté récemment, auquel cas la Course leur est nuisible, selon Rufus d'Ephése. Elle n'est pas moins dangereuse, selon Celse, dans les maladies du foye. Le même Antyllus attribue à la Course en arrière faite modérément, de bons effets pour la tête, les yeux, les tendons, l'estomac & les lombes; mais la Course circulaire, au sentiment de Théophraste, blesse la tête, & donne des vertiges. En général toute Course violente est contraire à ceux qui sont sujets aux descentes, selon Paul d'Egine, & aux épileptiques, selon Théodore Priscien. Nous ne finirions point, si nous voulions rapporter ici tous les préceptes de l'antienne médecine concernant cet exercice. Ce que nous

*Epid. sect. 3. n^o.
55. edit. Lindan.
De vit. acutor.
sect. 67. edit. Lin-
dan.*

*Chron. cur. l. 1.
c. 3.
Chron. cur. l. 2.
c. 13.
Lib. 3. c. 26.
Lib. 4. c. 4.
Ibid. c. 2.
Lib. 4. c. 4.
Chron. l. 4. c. 7.
L. 2. ser. 4.
c. 28. & 30.
Lib. 2. ad Ti-
moth. part. 2. c.
15.
Coll. 6. c. 22.*

*De affect. ves.
& ren. c. 16. l.
4. c. 8.
Oribas. Coll. 6.
c. 22.*

De vertigine;

*L. 3. c. 53.
L. 2. c. 2,
part. 2.*

venons d'en alléguer, suffira pour faire voir qu'elle s'estoit approprié cette partie de la Gymnastique, en l'introduisant dans le régime qu'elle prescrivoit aux sains & aux malades.

De la Course
des Athlètes.

Quelqu'avantage que les anciens prétendissent tirer de la Course, soit pour la guerre, soit pour la médecine, & quelque usage qu'ils en fissent dans ces deux professions, il est certain que ce n'est ni à l'une ni à l'autre que cet exercice est redevable de toute sa perfection. J'entends par-là cette vitesse & cette légèreté surprenante des Athlètes qui vouloient briller dans les jeux publics; & l'on doit regarder cette qualité, comme le fruit du travail assidu de ces hommes dévouez à l'amusement des peuples. C'est de cette dernière espèce de Course, cultivée & perfectionnée dans la Gymnastique des Athlètes, qu'il me reste à parler présentement, & c'est ce qui doit faire le principal objet de ce Mémoire. Pour donner quelque ordre à mes recherches sur cet article, je commencerai par faire connoître d'abord les lieux destinez aux Courses athlétiques. J'examinerai ensuite ce qui concernoit la personne des Coureurs mêmes, c'est-à-dire, leur régime, leur préparation, leur équipage. Je passerai delà aux loix qu'ils devoient observer entr'eux, lorsqu'ils disputoient les prix; & je finirai par le dénombrement & la description des différentes sortes de Courses à pied, usitées en cette occasion.

Des diverses ac-
ceptions du mot
Stade.

On appelloit en général *Στάδιον Stade* chez les Grecs, l'endroit où les Athlètes s'exerçoient entr'eux à la Course, & celui où ils combattoient sérieusement pour les prix. Dans la première signification, *Stadion* désigne proprement cette partie des Gymnases, où le peuple s'assembloit pour estre spectateur des divers exercices athlétiques, qui s'y pratiquoient journellement, sans qu'on s'y proposât d'autre but que l'acquisition d'une plus grande habileté. C'estoit, suivant la description qu'en fait Vitruve, un lieu disposé de manière, que ceux que la curiosité ou l'oisiveté y conduisoient, pouvoient y voir commodément les combats des Athlètes. Ce lieu, beaucoup plus long que large, estoit

Lib. 5. c. 11.

estoit arrondi par l'une de ses extrémités & garni de plusieurs gradins, sur lesquels on s'asséyoit. Dans l'autre signification, *Stadion* se prenoit pour l'endroit même où se célébroient les jeux publics. C'est ainsi qu'on nommoit *Stadium Olympicum*, l'endroit où l'on célébroit les jeux Olympiques; *Stadium Pythicum*, celui où se faisoient les jeux Pythiens, &c.

Les Grammairiens varient sur l'origine de ce mot *Stadion* ou *Stadium*, pris dans les deux significations que je viens de rapporter. Ils prétendent que dans le premier sens, ce terme doit réveiller l'idée de la situation fixe ou la *stabilité* de ceux qui assistoient aux spectacles, dont le *Stadium* étoit la scène. Mais ils veulent que dans le second sens on change de notion, & qu'on ait égard au repos ou à l'*immobilité* d'Hercule, après qu'il eut parcouru sans reprendre haleine, l'espace de cent vingt-cinq pas. Pour moy, je suis persuadé que ce mot, dans sa première institution, ne signifioit autre chose qu'une certaine mesure employée par les Grecs pour déterminer la distance d'un lieu à un autre; soit qu'Hercule en ait esté l'inventeur, soit que l'usage en fût plus ancien que ce héros. Le nom de *Stade* convenoit d'autant mieux à cette sorte de mesure, qu'on ne pouvoit parcourir avec vitesse un espace de cette étendue, sans marquer le terme de cette course par une petite *station*, qui servoit à reprendre haleine. Ainsi, lorsque l'on comptoit un certain nombre de *Stades* d'un endroit à un autre, on désignoit originairement par-là un certain nombre de pauses ou de *stations*, qui divisoient en parties égales l'espace dont on fixoit la mesure ou l'étendue.

Telle est vraisemblablement la première idée que l'on se forma du *Stade*. Mais dans la suite on étendit cette idée, & comme le *Stade* mesuroit exactement les plus anciennes Courses agonistiques, on donna le nom de *Stade* à l'espèce de Course qui se renfermoit encore dans ces premières bornes; en sorte qu'on disoit combattre au *Stade*, vaincre au *Stade*, comme on disoit combattre & vaincre à

la Lutte , au Pugilat , &c. Enfin , comme la lice ou la carrière destinée aux Courses athlétiques , n'avoit d'abord qu'un *Stade* de longueur , elle prit le nom de sa propre mesure , & s'appella le *Stade* , soit qu'elle eût précisément cette étendue , soit qu'elle fût beaucoup plus longue ; & l'on comprit sous cette dénomination , non-seulement l'espace parcouru par les Athlètes , mais encore celui qu'occupoient les spectateurs des combats gymniques.

Description du
Stade des Athlètes.

Eliac. 2. pag.
502. edit. Kuhn.

Not. Attic. l.
1. c. 1.

Cap. 13.

Des diverses parties du Stade.

Le *Stade* pris dans ce dernier sens , c'est-à-dire , pour la lice ou la carrière , estoit ordinairement formé par une levée ou une espèce de terrasse. Tel estoit le *Stade* d'Olympie , au rapport de Pausanias , qui adjoûte que le siège des *Agonothetes* ou de ceux qui présidoient aux jeux , estoit placé en ce même endroit. La longueur du *Stade* varioit selon les lieux. Celui d'Olympie estoit de 600. pieds. Il surpassoit toutes les autres Stades composez d'un pareil nombre de pieds , précisément de la quantité dont le pied d'Hercule excédoit celui d'un homme ordinaire : car le *Stade* Olympique n'avoit point eu d'autre mesure que le pied de ce héros. C'est de quoy l'on doutoit si peu en Grece , que le Philosophe Pythagore , suivant le témoignage de Plutarque cité par Aulu-Gelle , s'estoit servi du pied d'Olympie pour déterminer la véritable grandeur d'Hercule , en observant les proportions qui regnoient entre les diverses parties d'un corps bien conformé ; & il avoit trouvé qu'Hercule , par la hauteur de sa taille , surpassoit autant les autres hommes , que le *Stade* Olympique l'emportoit sur les autres Stades , partagez en 600 pieds. Il y en avoit de beaucoup plus longs , témoin le Pythien , auquel Censorin donne jusqu'à mille pieds. Selon le même Auteur , le *Stade* d'Italie en avoit 635. Mais comme le pied Romain estoit moindre d'un demi-pouce que le pied Grec , il s'ensuit que les 625. pieds du *Stade* Italien revenoient justement aux 600. qui mesuroient communément le *Stade* des Grecs.

Il ne suffit pas d'avoir assigné les dimensions du Stade

ou de la carrière des Grecs, il faut présentement en faire connoître les différentes parties. Il y en a trois, dont les anciens Auteurs font mention, & qui méritent d'estre examinées chacune en particulier. Ces trois parties estoient l'entrée, le milieu & l'extrémité de la carrière.

L'entrée recevoit quatre noms différents, sçavoir Α'φε- De l'entrée du
Stade, & de ses
divers noms.
τηία, Γραμμή, Βαλβίς, Ὑπάλυξ, dont il ne sera pas inutile de marquer la force & l'origine. On appelloit cette entrée Α'φετηία, parce que c'estoit de cet endroit qu'on faisoit partir les Coureurs; ce que signifie proprement le verbe Grec ἀφίεσθαι, d'où est dérivé ἀφετηία. Α'φεις qui en vient aussi, se prenoit souvent dans la même signification.

Comme l'on marquoit d'abord l'entrée de la carrière Onomast. l. 3. c.
30. par une simple ligne, tracée suivant la largeur du Stade, le mot γραμμή, ligne, servoit à désigner le lieu d'où les Athlètes commençoient leurs Courses; & c'est l'explication que donnent à ce terme Pollux & Suidas. Il se prenoit encore néanmoins, pour le but ou l'extrémité de la lice; & c'est dans ce sens qu'il est employé à la fin de la neuvième Ode des *Pythioniques* de Pindare, où ce Poète racontant de quelle manière Antée Roy d'Iraße en Libye, proposa sa fille Barcé pour prix de la Course aux amants de cette princesse, s'exprime ainsi:

Οὕτω δ' ἐδίδου Λίβης ἀρμόζων κόρα
 Νυμφίον ἄνδρα· ποτὶ γραμ-
 μᾷ μὲν αὐτὰν ᾤσε κοσμή-
 σαι, τέλος ἔμμεν ἄκραν.
 Εἶπε δ' ἐν μέσσοις, ἀπάγε-
 σθαι ὅς αὖ πρώτος ἵσταν
 Ἀμφὶ οἱ ἰάυσσε πέπλοισ.

C'est-à-dire: Ce fut à une pareille condition que ce Roy de Libye donna un époux à sa fille. Après l'avoir magnifiquement

Οοij

parée, il la plaça justement sur la ligne qui terminoit la carrière, afin qu'elle fût comme le but de la Course, & il déclara aux prétendants que celui d'entr'eux qui le premier toucheroit le voile de la Princesse, pouvoit se saisir d'elle & l'emmener. C'est ainsi qu'Euripide a dit dans le figuré,

Antigon. Εἴπ' ἄκραν ἦκομεν χαμῖλιν' κακῶν, nous sommes arrivez à la dernière ligne, (c'est-à-dire, au comble) des malheurs; & c'est à quoy se rapporte le proverbe, μὴ κινῆς χαμῖλιν', ne remue point la ligne, ne déplace point le but.

A cette simple ligne, ou tranchée superficielle, qui marquoit originairement l'entrée de la carrière, on substitua, ou l'on joignit dans la suite, une petite éminence ou une espèce de gradin, à laquelle on donna le nom de βαλῆς, qui devint aussi celui de cette entrée mesme; car c'est ainsi que Suidas définit ce terme, βαλῆς, βαλῆδος, βάσις ὁρμή. Ce Grammairien le dérive du verbe ἄλλομαι, ἄλλεσθαι, sauter, franchir, d'où il prétend que s'est formé en premier lieu ἀλμῆς, puis ἀλῆς; enfin par transposition βαλῆς. Eustathe fait venir ce mot de βάλλειν, jeter, lancer, & adjointe qu'il se prend encore pour les rebords des puits, des bassins, & autres choses semblables; ὅτι τῷ βάλλειν καὶ βαλῆδες, ὃ μόνον αἱ ἐπὶ ἀφύσεως ὁρμύων χαμῖλαι . . . ἀλλὰ καὶ ἴσται ἐν φρέσσι καὶ ἄλλοις ποταμοῖς ἐκκοπῶνται . . . καὶ ἐξοχαὶ δι' ὧν κατὰσιν εἰς αὐτά. Βαλῆς, dans Hippocrate, signifie, selon Galien, une cavité oblongue κοιλότης παρεμύκης, & garnie d'un rebord de part & d'autre, (selon Hésychius) τὸ ἔχει ἰκατέρωθεν ἰσπαναστάσης. Du reste, les Grecs faisoient du mot Βαλῆς le même usage que du mot χαμῖν'; c'est-à-dire, qu'ils s'en servoient quelquefois pour marquer l'extrémité de la carrière, suivant le témoignage de Pollux & de Suidas.

Outre la tranchée superficielle, & le petit gradin qui formoient l'entrée de la lice, comme je viens de l'observer, on y voyoit encore une espèce de barrière qui mettoit

*In Odyss. l. 1.
v. 155. p. 38. lin.
51. edit. Basil.*

*Onomast. l. 3. c.
30.*

un frein à la fougue & à l'impatience des Coureurs, jusqu'à ce qu'on leur eût donné le signal, & qui s'appelloit ὑπὸ ληγξ ou ὑπὸ ληγξ, en Latin *regula*. Cette barrière n'estoit quelquefois qu'une simple corde, tendue suivant la largeur du Stade, au devant des chars & des chevaux qui devoient courir, comme nous l'apprenons de Pausanias, dans l'endroit où il décrit le lieu destiné à ces Courses. Quelquefois cette barrière estoit de bois. On ouvroit la barrière, en laissant tomber la tringle de bois, ou en lâchant la corde qui en fermoit l'entrée; & la chute de l'une ou de l'autre estoit un espèce de signal, qui avertissoit les Coureurs de partir. C'est ce que semblent signifier ces deux expressions de Lucien : ἄμα γὰρ ἔπεσεν ἡ ὑπὸ ληγξ, καὶ ἤδη ἀνακηρύττομαι νενικηκώς, à peine la barrière est elle tombée, que je suis déjà proclamé vainqueur; &, ὁ ἀγὰρὸς δρομὸς, ὃ ὑπὸ ληγξὸς δι' οὗ καταποδύουσιν, μόνον τῷ ἀρόσω ἐφείδμενος, un bon Coureur, au moment qu'on laisse tomber la barrière, n'a d'autre desir que celui de devancer ses antagonistes.

Ὑπὸ ληγξ, outre cela, se prenoit pour une espèce d'écourgée, tissue de poil de porc, & employée à chasser ces animaux; & c'est à peu près l'idée que présente d'abord ce terme, composé d'ὑπὸ porc, & de πλῆξεν frapper. On donna depuis ce même nom, 1°. à un bâton armé d'un aiguillon, dont on picquoit les bœufs; 2°. à toute sorte de fouets; & 3°. enfin à l'entrée de la lice, soit à cause de cette corde (dont je viens de parler) qui estant brusquement lâchée, imitoit en frappant la terre, le bruit d'un coup de fouet, soit par le fréquent usage qu'on faisoit de cet instrument pour exciter les chevaux, en entrant dans la carrière. C'est ainsi qu'on doit entendre ces deux vers de l'*Anthologie*, où Lucillius raille un certain Périclès sur sa lenteur à la Course.

Ὁ φόρος τῷ ὑπὸ ληγξὸς ἐν ἔασι, καὶ τεφανῆται

Ἄλλος, καὶ Περικλῆς δάκτυλον ἀρόβηι :

Periclès entend à ses oreilles le bruit de la corde, qui ouvre

Ο ο ij

*Eliac. L. 2. p.
503. edit. Kuhn.*

*In Timone 10.
1. p. 99. edit.
Græv.*

*De Calumniis;
tom. 2. p. 413.
edit. Græv.*

Lib. 2. c. 1.

la lice ; il voit couronner son adversaire, & à peine a-t-il encore avancé d'un travers de doigt.

Du milieu du
Stade.

Agonistic. l. 2.
c. 25.

Homil. 55. in
Math. c. 16.

Lib. 19. v.
123. & 134.

Æneid. 5. 109.

Le milieu du Stade n'estoit remarquable que par cette circonstance, qu'on y plaçoit ordinairement les prix destinés aux vainqueurs. C'est ce que *Pierre du Faur* croit pouvoir recueillir d'un passage de S.^t Chrysostome, où ce Pere fait cette comparaison: *Comme les Rois, dans les courses des chevaux & dans les autres combats, exposent au milieu du Stade & à la vûe des combattants, les couronnes, les vêtements précieux & les autres récompenses ; de mesme le Seigneur, par l'organe des Prophetes, a placé au milieu de la carrière, les prix qu'il propose à ceux qui auront le courage de s'en saisir.* Il appuie sa conjecture par deux passages de Nonnus dans ses *Dionysiaques*, où l'on voit Bacchus qui étale le prix du combat μέσσω ἀγῶνι, c'est-à-dire, au milieu du Stade ; car Ἀγὼν & Στάδιον se prenoient souvent l'un pour l'autre. Cela paroît confirmé par ces vers de Virgile ;

*Munera principio ante oculos, circoque locantur
In mediō, sacri tripodes, viridesque coronæ,
Et palmæ pretium victoribus.*

Æthiopic. l. 4.

De l'extrémité
du Stade, & de
ses divers noms.

Car le *Cirque* estoit chez les Romains, ce que le *Stade* estoit chez les Grecs. Comme ce lieu, ainsi que je l'ai remarqué plus haut, estoit commun aux Athlètes & aux spectateurs, le milieu en paroissoit très-commode, pour offrir aux yeux des uns & des autres les palmes & les couronnes qui attendoient les victorieux. Cependant cela n'estoit pas généralement observé, par rapport à la Course : & nous voyons dans Héliodore, qu'aux jeux Pythiens, Théagène recoit le prix de cette sorte de combat de la main mesme de Chariclée, qui placée au bout de la carrière, y présente la palme à cet Athlète vainqueur.

L'extrémité du Stade, outre les noms qui luy estoient communs avec l'entrée, en recevoit d'autres qui luy estoient

particuliers , tels que *τέρμα* , *βατήρ* , *τέλος χαμπήρ* & *νύσα*. Quoyque ces termes se prennent souvent l'un pour l'autre , ils ne laissent pas d'avoir différentes acceptions. Les trois premiers désignent plus ordinairement l'extrémité de la carrière qu'avoient coûtume de fournir les *Stadiodromes* ou les coureurs du Stade à pied , lesquels terminoient leur course , lorsqu'ils estoient parvenus à ce but ou à cette extrémité. C'est l'idée qu'en donne Pollux , lorsqu'il dit *ἵνα δὲ παύσῃται , τέλος , καὶ τέρμα , καὶ βατήρ*. Au lieu que dans la Course des chars & dans la Course à cheval , où il n'estoit question que de tourner plusieurs fois autour du but sans s'y arrêter , pour regagner ensuite l'extrémité de la lice d'où l'on estoit parti , ce but prenoit les noms de *νύσα* & de *χαμπήρ* , dont le premier dérivé de *νύσσειν* *picquer* , marquoit assez qu'en cet endroit , ceux qui conduisoient les chars ou les chevaux redoubloient les coups d'éperon , pour achever plus promptement la carrière ; & le second tiré de *χαμπέειν* , *courber* , *fléchir* , avoit rapport au mouvement des Coureurs , lesquels tournoient avec une extrême rapidité autour de la borne , qui servoit de but dans ces sortes de Courses. C'est ce que confirme Pollux par ces mots ; *περὶ δὲ ὃν χαμπήρσι , νύσα καὶ χαμπήρ*.

*Onomast. l. 3.
c. 30.*

Ibid.

Telles estoient les différentes parties du Stade ou du lieu destiné aux Courses athlétiques , duquel je m'estois engagé à donner d'abord la description. Il me reste présentement à parler de ce qui regardoit la personne des Coureurs mesmes , à exposer les loix prescrites dans ces sortes de combats , & à faire le dénombrement des diverses espèces de Courses à pied.

Les observations que j'ai à faire sur la personne des Athlètes destinez à la Course , regardent 1^o. le régime qu'ils se prescrivoient pour se rendre plus légers , 2^o. les préparations qui précédoient leur entrée dans la carrière , & 3^o. l'équipage dans lequel ils y paroissoient.

1. A l'égard du régime des Coureurs , quoyque ni les médecins , ni les historiens de l'antiquité ne se soient pas mis

*Du régime des
Coureurs.*

en peine de nous en apprendre les particularitez, il y a lieu de présumer que les Gymnastes, ou ceux qui estoient chargez du soin de ces Athlètes, donnoient leur principale attention à prévenir tout ce qui pouvoit diminuer la légèreté & la vitesse de ceux qu'ils exerçoient. Il paroît qu'ils ne connoissoient point de plus grands obstacle à ces deux qualitez, que la mauvaise constitution de la rate, c'est-à-dire, le gonflement & l'endurcissement de cette partie. Et certainement, on ne peut douter que l'un & l'autre ne contribuent beaucoup à l'appesantissement de tout le corps. En effet, outre que par l'altération de ce viscère, dont l'unique fonction semble estre de subtiliser le sang, cette liqueur s'épaissit, roule difficilement dans ses vaisseaux, & par conséquent ne fournit plus aux muscles la quantité d'esprits nécessaire à leur agilité; il est manifeste que la rate gonflée ou endurcie ne peut manquer en comprimant le diaphragme, de rendre la respiration fréquente & laborieuse, ce qui n'est pas moins contraire aux Coureurs de profession, que la paresse & l'engourdissement des muscles.

Les Anciens estoient si persuadez de l'influence de la rate sur tout le reste du corps, par rapport à la légèreté, que lorsqu'il leur arrivoit de se trouver moins agiles qu'à l'ordinaire & moins propres à la Course, ils s'en prenoient d'abord au vice de cette partie. C'est ainsi que dans Plaute, un valet accuse sa rate de la paresse de ses jambes;

*Mercat. act. 1.
sc. 1. v. 13.*

Genua (dit-il) hunc cursorem deserunt.

Perii! seditionem facit lien, occupat præcordia.

Perii! animam nequeo vertere, nimis nihili tibicem siem.

Voicy un coureur, à qui les jambes manquent. Je suis perdu! ma rate s'agite, & me gagne la poitrine: je ne puis plus respirer; je serois un fort mauvais joueur de flûte. On croyoit alors, par la raison des contraires, ainsi que je l'ai observé plus

plus haut d'après quelques médecins, que la Courfe estoit un grand remède contre les indispositions de la rate : & Plutarque, dans la vie de Démosthène, parle d'un certain Laomédon Orchoménien, qui de rateux & de caco-chyme qu'il estoit, devint par le fréquent usage de cet exercice, un des bons coureurs de son temps ; jusques-là qu'il osa paroître dans les jeux publics, pour y disputer le prix de la Course.

Page. 1555.
edit. Steph. Gr.

Les Athlètes qui y prétendoient, regardoient ce remède comme un secours trop foible contre un mal dont ils redoutoient les moindres attaques, & qu'ils avoient intérêt d'écarter pour toujours. C'est pourquoy ils avoient recours à des moyens & plus prompts & plus efficaces, qui pussent les mettre à couvert des fâcheux inconvénients où les auroit jettez une rate mal constituée. L'extirpation de ce viscère leur paroissoit l'expédient le plus sûr, pour se délivrer un bonne fois de l'embarras ou de l'inquiétude qu'il leur causoit ; & ils employoient, dans cette vûe, les médicaments, & les opérations de la chirurgie.

Maniere d'éra-
ter les Coureurs.

Parmi les premiers ils mettoient, entr'autres, certaines plantes, auxquelles ils attribuoient la vertu de dissoudre & de consumer la rate ; vertu purement imaginaire, & qui se réduit uniquement à diminuer le volume de cette partie, en dissipant les obstructions qui s'y sont formées. Du nombre de ces plantes estoit (selon Pline) l'*equisetum* appelée en Grec *ἰσώρις*, & en François *queue de cheval*. On en faisoit boire aux coureurs la décoction en certaine dose, pendant trois jours consécutifs, & il falloit qu'au-paravant ils se fussent abstenus pendant 24 heures de tous aliments onctueux. *Equisetum* (dit Pline) *Hippuris à Grecis dicta, lienes cursorum extinguit decocta fœdili novo ad tertias, quantum vos capiat, & per triduum heminis pota : unctis esculentis ante diem unum interdicitur*. On trouvera dans Cælius Aurelianus & dans Marcellus l'empirique ; quantité de remèdes que les anciens mettoient en œuvre

1°. Par des médicaments inté-
rieurs.

Lib. 26. c. 13.
f. 83.

Chronic. 3. 4.
Cap. 23.

pour fondre les tumeurs de la rate, & dont les Athlètes, sans doute, n'oublioient pas de se servir, pour se soulager d'un fardeau qui leur estoit fort à charge.

29. Par la chirurgie en se servait du fer.

La chirurgie leur en fournissoit deux moyens également cruels; l'un, d'emporter cette partie par le fer; l'autre, de la consumer par le feu. Quant au premier moyen, il estoit fondé sur l'opinion de quelques philosophes & de quelques médecins, qui regardoient la rate comme une partie, non-seulement superflue & de nul usage pour la vie, mais encore incommode, sur tout aux Coureurs, & nuisible à la santé. Tel estoit le sentiment de Démocrite, d'Erasistrate, de Rufus d'Ephese, &c. Il ne s'agit plus que de sçavoir, si l'on a jamais tenté avec succès une pareille opération sur l'homme; car, qu'elle puisse réussir sur quelques animaux, outre les anciens suffrages, les témoignages de plusieurs anatomistes modernes en font foy. Quoyque l'Antiquité ne nous ait conservé aucun exemple d'hommes, à qui l'on ait fait impunément l'amputation de la rate, que Celse en juge les blessures ordinairement mortelles, & que Coelius Aurelianus parle de cette opération comme d'une chose témérairement proposée, & nullement exécutée; je n'ose cependant assurer qu'elle n'ait jamais été pratiquée, sans qu'il en ait coûté la vie à ceux qui l'ont soufferte. Ce qui m'oblige à suspendre mon jugement sur ce point, c'est que je trouve dans nos médecins modernes quelques histoires, par lesquelles il paroît que les hommes mesmes peuvent perdre ce viscère sans en mourir.

Lib. 5. c. 25.
Chronic. 3. 4.

Histor. Anatom.
Cent. 4. 51.

Je ne rapporterai point ce que racontent sur cela *Roussel & Fabrice d'Aquapendente*: il me suffira d'alléguer l'autorité du fameux *Thomas Bartholin*, qui nous apprend qu'en 1549. *Leonard Fioravanti* célèbre empirique Italien, entreprit à Palerne en Sicile, la guérison d'une Grecque nommée *Marulle*, âgée de 24 ans, malade d'un squirre à la rate, & presque désespérée; qu'il fit extirper devant luy cette partie qui pesoit 32 livres.

par un chirurgien expert, qui avoit vû (disoit-il) souvent réussir cette sorte d'opération ; & qui guérit parfaitement la malade en 24 jours. *Bartholin* nous donne cette histoire dans toute son étendue, traduite en Latin sur l'original Italien de *Fioravanti*, qui l'a insérée dans son *Tesoro della vita humana*, livre rare, ainsi que les autres ouvrages de cet empirique. Les Turcs (ajoute le même *Bartholin*) s'il en faut croire leur chronique, ont une méthode particulière d'ôter la rate à leurs Coureurs, & font un secret de cette manœuvre. Le fait rapporté par *Guillaume de Baillou*, célèbre médecin de Paris, mérite aussi quelque considération. Un homme (dit-il) ayant esté blessé au-dessous des fausses côtes du côté gauche, la rate sortit par la playe, & fut méconnue par un chirurgien ignorant, qui pansa d'abord le blessé. Cette partie s'enfla considérablement, & menaçoit pourriture. Un chirurgien plus hardi que le premier, après avoir lié cette tumeur, la coupa au-dessous de la ligature, & le blessé guérit. Il résulte de ces différentes observations, que l'extirpation de la rate par le fer, n'est pas absolument mortelle, même aux hommes ; que les anciens ont pû la pratiquer en certains cas, sur ceux qu'ils destinoient à la Course, mais qu'ils ne l'ont hasardée que rarement.

Lib. 2. c. 8.

Ephem. l. 2.
p. 251.

Ils ne gardoient pas les mêmes ménagemens, par rapport à l'application du feu sur ce viscère. Ils le brûloient & le cautérisoient impitoyablement aux Coureurs qui s'en trouvoient embarrassés ; & ceux-ci ne refusoient pas de se soumettre à cette cruelle chirurgie, soit en vûe du gain qu'ils attendoient de leur légèreté à la Course, soit dans l'espérance des prix & des honneurs agonistiques. *Peculiare cursus impedimentum* (dit *Pline*) *aliquando in liene : quamobrem inuritur cursorum laborantibus*. Du temps d'*Hippocrate*, on se servoit pour cette opération, de certains champignons desséchés, auxquels on mettoit le feu, après les avoir appliquez sur la région de la rate, jusqu'au nombre

En appliquant
le feu.Lib. 11. c. 37.
f. 80.
De intern. af.
f. 20.

Lib. 6. c. 48. de huit ou dix ; & chacun laissoit son escarre. On employoit aussi le fer rouge ; & Paul d'Egine enseigne la manière de cautériser la région de la rate en six endroits d'un seul coup ; & cela , par le moyen d'un cautère à trois dents , rougi au feu , avec lequel on perçoit de part en part la peau qui couvre ce viscère , après l'avoir suffisamment soulevée.

Med. Physiol.
c. 16.

J'ignore si les anciens cautérisoient la substance même de la rate , & je n'ai pu trouver chez eux d'éclaircissement sur ce point. Mais *Godefroy Mæbius* , médecin Allemand , mort en 1664. rapporte un fait singulier , qui prouve la possibilité d'une pareille opération , sans qu'elle procure la mort au sujet. Il assure donc avoir vu à Halberstat , parmi les prisonniers d'un colonel Suédois , un Coureur du Comte de Tilly , qui faisoit à pied neuf milles d'Allemagne par jour. Il avoit (disoit-il) acquis cette légèreté surprenante , par l'opération que luy avoit faite le médecin de ce Comte. Ce médecin , après l'avoir endormi par une potion somnifère , luy avoit fait une incision à l'endroit de la rate , & luy avoit ensuite brûlé cette partie avec un fer légèrement rougi au feu. Pour confirmer ce récit , il fit voir au médecin *Mæbius* une cicatrice profonde , qui paroissoit sur la région de sa rate ; & il adjouta , qu'on en avoit fait autant à cinq autres , dont un seul estoit mort de cette opération. La manière dont les Turcs étoient leurs Coureurs , & dont ils font mystère , pourroit bien n'être pas différente de celle-là.

3°. Par des remèdes topiques.

Je suis persuadé que les anciens ne s'en tenoient pas aux seuls secours , que pouvoient leur fournir le régime , la pharmacie & la chirurgie , pour entretenir ou pour augmenter la vitesse de leurs Coureurs ; mais que , comme partisans des qualités occultes , ils avoient pour cela un grand nombre de pratiques superstitieuses , & qu'ils faisoient usage de ces remèdes , appelez *Périaptés* , parce qu'on les porte attachez extérieurement. Il est certain , du moins , qu'ils s'en servoient dans cette vûe pour les animaux ; &

Pline témoigne que de son temps, on croyoit rendre les chevaux infatigables à la Course, en leur attachant des dents de loup. *Dentes quidem eorum (luporum) maximi (dit-il) equis quoque adalligati, infatigabilem cursum praestare dicuntur.* Les hommes, dans tous les tems & dans tous les pays, ont eu un grand fonds de crédulité pour ces sortes de secrets, dont la plupart n'ont apparemment d'autre vertu, que celle qu'ils empruntent d'une imagination vivement frappée.

2. Les Athlètes qui devoient courir dans les jeux publics, ne se contentoient pas de s'estre précautionnez contre les indispositions de la rate, en leur opposant un régime & des remèdes convenables; ils avoient soin de se préparer à ces jeux, en s'exerçant à la Course sur un terrain que l'on couvroit d'un sable fort épais. Le peu de résistance que faisoit ce sable, où le pieds des Athlètes enfonçoient à chaque pas, contribuoit à leur dénouer les jambes, à rendre ces parties plus agiles, & à les endurcir contre les fatigues d'une Course laborieuse & de longue haleine. Ils trouvoient après un pareil exercice, beaucoup plus de facilité à courir sur un terrain plus ferme & plus uni, tel que celui de la carrière qu'ils devoient fournir pour mériter le prix. Lucien, en parlant de ceux qui s'exerçoient dans les Gymnases, n'a pas oublié cette circonstance, & l'a exprimée en ces termes. *Kai ô δρόμος εἰς τοὺς ποδῶν ἀντίτυπον, ἀλλὰ καὶ ἐν ἰσχυρῇ βαθείᾳ, ὥστ' αἱ βεβαίως ἀπερῆσαι τῶν βόλων, ὥστε ἐπιτελεῖν ῥάδιον, ὑποσυρῶντες τοὺς ποδῶν τὸ πᾶν.* Nous faisons courir nos jeunes gens, non sur un terrain dur & qui résiste, mais sur du sable fort épais, qui cédant à la moindre impression, ne leur permet pas d'affermir la plante de leurs pieds, & les fait enfoncer à chaque pas.

Lorsqu'il estoit question d'entrer en lice, les Athlètes avoient recours à une dernière préparation, qui consistoit à se faire frotter d'huile par tout le corps. Il ne faut pas s'imaginer, que ces sortes d'onctions ne fussent destinées

Manière dont
s'exerçoient les
Coureurs, dans
les Gymnases.

De Gymnast.
pag. 289. edit.
Græc.

Onctions des
Coureurs, & leur
utilité.

In. Nudib.

Thebaid. 6.
p. 575.

que pour les Lutteurs, & pour ceux qui combattoient au Pancrace. Les uns & les autres avoient cela de commun avec les Coureurs, ainsi que nous apprend le Scholiaste d'Aristophane : ἔθος δὲ ὡς τοῖς ἀσκηθεύοις ἀλειψαμένοις ἐν τῷ ἡλίῳ τρέχειν : c'étoit (dit-il) la coutume de ceux qui s'exerçoient, de courir au soleil, après s'estre huilez. Le témoignage de ce Scholiaste est confirmé par une autorité plus précise & plus respectable, à cause de l'ancienneté ; c'est celle de Stace, lequel parlant de Parthénopée & de quelques autres, qui se dispoient à entrer dans la carrière, pour une Course agonistique, décrit ainsi cette préparation :

..... Tunc Palladios non inscius haustus

Incubuit, pinguique cutem fuscatur olivo.

Hoc Idas, hoc more Dymas alii que nitefcunt.

Eliac. l. 2.
c. 2. edit. Kuhn.Lib. 23. v. 740.
& seq.

Les Coureurs tiroient de ces onctions plus d'une utilité. Car en premier lieu, elles rendoient leurs muscles plus souples, soit en augmentant la chaleur de ces parties, soit en donnant plus de mouvement aux liqueurs ; les frictions réitérées contribuant à l'un & à l'autre effet. De plus, l'huile bouchant exactement les pores de la peau, fermoit l'entrée au froid extérieur, & par conséquent préserroit de l'engourdissement les cuisses & les jambes ; risque d'autant plus à craindre pour ces Athlètes, qu'ils commençoient à courir avant le lever du soleil, & faisoient ainsi l'ouverture des jeux publics, selon Pausanias. En troisième lieu, ces onctions empêchoient la trop grande dissipation des esprits, en tenant les pores moins disposez à les laisser échapper ; & par-là elles estoient d'une grande ressource aux Coureurs contre la fatigue & l'épuisement, en leur ménageant un fonds si nécessaire pour entretenir leur vigueur & leur agilité. Il sembleroit que du temps d'Homère, ces onctions ne fussent point en usage pour la Course. Du moins ce Poète n'en fait nulle mention, en décrivant celle qui dans l'Iliade fait partie des jeux funébres

de Patrocle. Mais comme dans ces jeux, les Athlètes ne quittent point leurs vêtements pour courir, on n'en peut rien conclure par rapport à ce qui se pratiquoit dans les jeux solennels de la Grece, où les Athlètes couroient nuds; & il y a grande apparence, que ces onctions ont presque toujours esté l'accompagnement de cette nudité.

3. Cette dernière observation me conduit à parler de l'équipage dans lequel paroissoient les Coureurs, qui vouloient disputer les prix. Nous venons de voir, que ceux dont parle Homère estoient vêtus; & ceux que Virgile célèbre dans l'Enéide, l'estoient vraysemblablement aussi. Mais il ne s'agit, dans l'un & l'autre de ces Poètes, que de jeux particuliers. Les jeux publics offroient en spectacle deux sortes de Coureurs; les uns nuds, les autres armez. La nudité des premiers n'estoit pas entière; car il portoient, ainsi que les autres Athlètes, certaines ceintures ou écharpes, appelées *σφιζώματα*, qui couvroient ce que la pudeur ne permet pas d'exposer aux yeux.

Outre cela, ils garnissoient leurs pieds de chaussures, appelées *ἑνδρωμίδες*, parce qu'elles estoient destinées pour la Course; *ἔτι καὶ ἐκαστὸν τὸ τῷ ἑνδρωμίδων ὑποδήματα*, dit Pollux. Selon ce Grammairien, on donnoit ce même nom à la chaussure de Diane, qui en qualité de *chasseresse*, devoit estre aussi légèrement chauffée que les Coureurs. On ne fait pas précisément quelle étoit la forme de cette chaussure; mais il y a lieu de croire que c'étoit une espèce de guêtre, de bottine ou de brodequin, qui couvroit le pied & une partie de la jambe, & qui laissoit à l'un & à l'autre toute la liberté de leurs mouvements. Je remarquerai en passant, que les Latins avoient attaché une idée toute différente au mot *Endromis*, puisqu'ils désignoient par-là une sorte de robe épaisse & grossière, dont les Athlètes se couvroient après la Lutte, le Pugilat, la Course, la Paume & les autres exercices violents, pour se garantir du froid. Juvenal employe ce terme plus d'une fois en cette signification; & nous

Equipage des
Coureurs.

Le 5. v. 391.
& sequentib.

De la chaussure
des Coureurs.

Onom. l. 3.
c. 39.

Lib. 7. c. 22.
segment. 93.

Sat. 3. 145.
sat. 6. 145.

Lib. 4. 19.

avons une Épigramme de Martial, où ce vêtement est ainsi décrit :

*Hanc tibi Sequanicæ pinguem textricis alumnam ,
 Quæ Lacedæmonium barbara nomen habet ,
 Sordida , sed gelido non aspernanda decembri
 Dona , peregrinam mittimus Endromida.
 Seu lentum ceroma teris , tepidumve trigona ,
 Sive harpasta manu pulverulenta rapis :
 Plumea seu laxi partiris pondera follis :
 Sive levem cursu vincere quæris Atham.
 Ne madidos intret penetrabile frigus in artus ,
 Neve gravis subitâ te premat Iris aquâ :
 Ridebis ventos hoc munere tectus , & imbres :
 Nec sic in Tyriâ sindone tutus eris.*

Armes des Cou-
 reurs nommez
Hoplitodromes.

Eliac. 2. c. 10.
edit. Kuhn.

Æthiopic. l. 4.
p. 161. edit.
Bourdel.

Les Athlètes qui couroient armez , se nommoient *Hoplitodromes* ὀπλιτόδρομοι. Leurs armes estoient , au moins , le casque , le bouclier , & les bottines , appelées en Grec *κνημίδες* ; ainsi qu'on peut le recueillir de Pausanias , qui parlant d'une statue érigées en l'honneur d'un *Hoplitodrome* , & qu'on voyoit encore de son temps à Olympie , la décrit en ces termes : *Elle portoit (dit-il) un bouclier tout semblable aux nôtres ; elle avoit un casque sur la tête , & des bottines aux pieds : πεπολῆται ὁ ἀνδρίας ἀποιδάτε κατὰ ταῦτα ἔχον τοῖς ἐφ' ἡμῶν , καὶ κράνος ἐπὶ τῇ κεφαλῇ , καὶ κνημίδας ἐπὶ τοῖς ποσὶ.* Conclurons-nous de ce passage que ces *Hoplitodromes* avoient le reste du corps entièrement nud ? J'y trouve d'autant moins de vraysemblance , qu'Héliodore décrivant une de ces Courses , donne à Théagène l'un des Athlètes une *armure complete* ; car c'est ce que signifie le mot Grec *πανοπλία* , employé par cet auteur. On peut croire que toutes les pieces qui la composoit , n'estoient pas fort pésantes , & que ne s'agissant point d'un véritable combat , elles n'estoient pas à l'épreuve. C'est ce que semble insinuer

insinuer le même Héliodore, en disant que le concurrent de Théagène étoit armé à la légère, & portoit une armure qui ne l'embarassoit point, ὀπλισμένους. Quelque légère que pût être l'armure des Coureurs, elle ne laissoit pas de les rendre plus pesants, & par conséquent moins agiles; ce qui, en redoublant la fatigue & la difficulté de cette sorte de Course, en augmentoit à proportion le mérite.

Elle faisoit partie des Jeux Néméens, c'est-à-dire, de ceux qui se célébroient en hyver; & c'étoient les Argiens qui proposoient le prix du combat, selon Pausanias. Les *Hoplitodromes* (dit le même Historien) ne furent admis aux Jeux Olympiques que dans la 65.^e Olympiade; & ce fut Damarète qui remporta le premier prix. Cinq Olympiades après, c'est-à-dire, dans la 23.^e Pythiade (au rapport du même Pausanias) ces Athlètes eurent entrée aux Jeux Pythiques, & Timénète fut le premier qui y signala sa vitesse à la Course. Pindare fait aussi mention de ces Coureurs armez, à l'occasion des vainqueurs aux Jeux Isthmiens; & c'est un préjugé pour croire que cette espèce de course y trouvoit sa place:

Ἀδμωδὴ δὲ (αφ' ἧς ἀρετὰ (dit-il)

Ἐν τε γυμνοῖσι γαδίῳσι σφίσιν, ἔν τ' ἀπιδροδύ-
ποισιν ὀπλίταις δρόμοις.

C'est-à-dire: La vertu brille avec tout son éclat, & dans les Courses où les Athlètes sont nuds, & dans celles où ils sont armez, & font bruire leurs boucliers. Dans la suite, les Eléens (selon Pausanias) retranchèrent de leurs Jeux cette sorte de Course; & à leur exemple, les autres Grecs en firent autant.

Telles étoient les principales circonstances qui regardoient la personne des Coureurs, & qui les mettoient en état de paroître avec honneur dans les Jeux publics. La carrière leur étoit donc ouverte, lorsqu'ils étoient ainsi

Ibid.

En quel temps les *Hoplitodromes* furent admis aux Jeux publics.

Corinthiac. c. 15. edit. Kuhn.

Eliac. 2. c. 10. edit. Kuhn.

Phocic. c. 7. edit. Kuhn.

Isthmion. Od. 1. str. 2.

Eliac. 2. cap. 10. edit. Kuhn.

Manière dont se rangeoient les Coureurs.

*Ethiopic. l. 4.
pag. 561. edit.
Bourd.*

*Thebaid. l. 6.
587.*

préparez. Mais quoyqu'en y entrant, ils se rangeassent tous sur la même ligne, en quelque nombre qu'ils fussent, ils ne laissoient pas de tirer au sort la place qu'ils y devoient occuper. C'est ce que témoigne Héliodore, dans l'endroit que j'ay cité plus haut. Ils n'attendoient pour partir, que le signal dont j'ai parlé en décrivant le Stade. En l'attendant, ils préludoient, pour ainsi dire, par divers mouvements, qui reveilloient leur souplesse & leur légèreté; ils se tenoient en haleine par de petits sauts & par de petites excursions, qui estoient comme autant d'essais de l'agilité & de la vitesse de leurs jambes. C'est ce que Stace exprime merveilleusement par ces vers:

— tunc ritè citatos
*Explorant, acuuntque gradus, variasque per artes
Instimulant docto languentia membra tumultu.
Poplite nunc flexo fidunt, nunc lubrica forti
Pectora collidunt plausu : nunc ignea tollunt
Crura, brevemque fugam nec opino fine reponunt.*

*Loix prescrites
aux Coureurs.*

*Iliad. l. 23.
v. 754.*

Le signal estant donné, on les voyoit voler vers le but avec une rapidité que l'œil avoit peine à suivre, & qui devoit seule décider de la victoire; car les loix agonistiques leur défendoient sous des peines infamantes, de se la procurer par aucun mauvais moyen, soit en poussant de la main leurs concurrents & les jettant par terre, soit en les prenant par les cheveux ou par quelqu'autre endroit, & les tirant en arrière pour les devancer plus aisément. Quant aux accidents imprévûs, tels qu'une glissade qui renversoit un des Coureurs, dont la chute inopinée faisoit quelquefois tomber celui qui le suivoit immédiatement, les autres pouvoient sans scrupule profiter de l'occasion, & en tirer tout l'avantage qu'elle leur offroit. Les descriptions qu'Homère, Virgile & Stace nous ont laissées de ces Courses athlétiques, fournissent des exemples de ces divers incidents. Je rapporteray celle d'Homère, d'autant

plus volontiers , qu'elle a servi de modèle aux deux autres.

„ D'abord (dit-il) se présentent Ajax fils d'Oïlée , le sage Ulysse , & le fils de Nestor , Antiloque , qui en vitesse surpassoit tous les jeunes gens. Ils se rangent sur la même ligne. Achille leur marque le but de leur Course , qui estoit du double Stade. Bientôt le fils d'Oïlée devance ses rivaux ; mais Ulysse le suit d'aussi près , qu'une femme qui devide sa laine , passe son fuseau près de son sein. Il couvre de ses pieds les vestiges du premier , avant que la poussière s'en élève , & son haleine se répand autour de la tête d'Ajax. Tous les Grecs favorisent par leurs acclamations l'ardeur d'Ulysse pour la victoire. Ils tâchent d'augmenter la rapidité de sa course , par leurs exhortations. Déjà les Coureurs avoient presque fourni leur carrière , lorsqu'Ulysse adresse en son cœur ses prières à Minerve : Déesse (luy dit-il) exaucez-moy , venez au secours de mes pieds. Il dit , & Minerve l'exauçant , luy communique une nouvelle légèreté aux pieds , aux mains & à tous les membres. Comme ils sont sur le point de gagner le prix , Ajax poussé par Minerve , glisse en passant sur un endroit couvert du fumier des taureaux qu'Achille avoit immolez à Patrocle ; & en tombant , il s'emplit de ce fumier le nez & la bouche. Ulysse le devance & enlève le prix , &c. „

La Course décrite par Virgile dans le cinquième livre de l'Enéide , est si connue , qu'il seroit inutile de la transcrire ici. On pourra voir aussi de quelle manière Stace a traité le même sujet. *Thebaid. 6. 593.*

Comme j'ay remarqué ailleurs que dans les autres combats gymniques , tels que la Lutte , le Pugilat , le Pancrace , il arrivoit quelquefois que les Athlètes , de concert , suspendoient leurs efforts pendant quelques moments , & reprenoient haleine ; on pourroit soupçonner que la même chose avoit lieu dans la Course. C'est le sentiment de *Pierre du Faur* , & il croit en trouver une preuve dans un passage d'Isidore de Damiette , où (selon luy) cet Ecrivain compare l'état d'un homme qui , pour passer du vice à la vertu ,

En quel cas la Course du double Stade pouvoit estre interrompue.

Agonistic. l. 2. c. 34. Epistol. lib. 3. 44.

suspend pour quelque tems ses mauvaises habitudes, avec l'état d'un Coureur qui s'arrête & se repose au bout de la lice, pour revenir sur ses pas & regagner la barrière avec plus de vitesse: Ὡςπερ γὰρ (dit-il) ἐν τοῖς σταδίοις σταδίῳ καὶ ἐφ' ἡμέρῃσις τιτὼ ἐναντίαν πύλιν κίνησιν· εἰ μὴ γὰρ σταδίῳ, οὐκ αὖ εἰς ταυαντίον χρηστέον· ἔτι καὶ ἐπὶ τῇ καλίας, εἰ μὴ παύσασιν, οὐκ αὖ τῇ ἀρετῇ χάραν δοῖν. Cette circonstance n'auroit tout au plus rapport qu'à l'espèce de Course appelée Δίωλγος, & dont je parleray incontinent. Il faudroit même supposer que cette suspension de course ou cette pause, n'étoit praticable qu'à celui des Athlètes qui atteignoit le premier l'extrémité de la carrière; encore falloit-il qu'il eût une avance si considérable sur ses concurrents, qu'elle pût luy permettre de risquer quelques instants d'inaction, qui tournoient, comme l'on voit, au profit de ses rivaux. Pour moy, j'ay de la peine à m'imaginer qu'un Athlète, quelque fatigué qu'il fût en arrivant au bout du Stade, voulût, pour se délasser, donner un tel avantage à ses antagonistes; & je suis persuadé que cette pause ou ce repos dont parle Isidore, consistoit uniquement en ce que les Coureurs estant parvenus au but qui marquoit la moitié de leur course, s'arrêtoient un moment afin de faire volte-face, après quoy ils retournoient vers la barrière par le même chemin. Mais lorsque la carrière estoit disposée en sorte que les Coureurs pouvoient tourner autour de la borne, pour revenir à l'endroit d'où ils estoient partis, en ce cas, leur course n'estoit point interrompue.

Des différentes
espèces de Courses
à pied.

Il me reste présentement à examiner les différentes sortes de Courses à pied qui estoient en usage chez les anciens. La Gymnastique médicinale en reconnoissoit de trois espèces, la Course en avant, le Course en arrière, & celle qui se faisoit en rond. Les médecins, comme je l'ay déjà observé, attribuoient à chacune certaines vertus particulières, soit pour la conservation de la santé, soit pour la guérison de diverses maladies. Dans la Gymnastique des Athlètes, on en comptoit aussi de trois sortes par rapport à la longueur

de la carrière, sçavoir, la Course du Stade, la Course appelée Δίαυλος, & celle qu'on nommoit Δολύχος. Tâchons de découvrir en quoy consistoient les différences de celles-ci.

1. Il ne s'agissoit dans la Course du Stade, que de parcourir une seule fois l'étendue de cette carrière, à l'extrémité de laquelle le prix attendoit le vainqueur. Les Athlètes qui la fournissoient, s'appelloient Σταδιστ, Σταδιοδρόμοι. J'ay remarqué plus haut les différentes dimensions du Stade; sa longueur varioit suivant les lieux. Du reste, la Course du Stade, comme la plus simple de toutes, est la première qu'on ait admise dans les Jeux publics.

De la Course du Stade.

2. Dans la Course nommée Δίαυλος, les Athlètes appelles Δίαυλοδρόμοι, parcouroient deux fois la longueur du Stade; c'est-à-dire qu'après avoir atteint le but, ils revenoient à la barrière. C'est l'idée qu'en donne le Scholiaste d'Aristophane, qui le définit en ces termes : ὁ δίαυλος, ὁ διπλὸν ἔχων τὸ δρόμον ἐν τῇ πορείᾳ, τὸ πληρῶσαι τὸ γὰρδιον, καὶ ὑποστέφαι : & c'est en faisant allusion à cette sorte de Course, qu'Eschyle parlant des Grecs qui sont devant Troye, dit que pour retourner chez eux sains & saufs, il leur reste encore à parcourir la seconde partie du Diaule :

De la Course du double Stade, appelée Diaule.

Avib. p. 555:
edit. Bifet.

Agam. v. 351.

Δὲ γὰρ' πρὸς οἴκου νοτίμου σωτηρίας,
κάμψαι διαύλου θάτερον κῶλον πάλιν.

Anaxandride dans Stobée, employe la même métaphore, en disant au sujet d'une femme qui abandonne son mari pour retourner dans la maison paternelle, qu'elle parcourt un Diaule qui n'est pas exempt d'infamie : Οἱ γὰρ δίαυλος ἐστὶν ἀχλωὺν ἔχων. Et Aristote se sert de ce terme pour exprimer le mouvement de la nature qui retourne vers le même principe d'où elle est sortie : Ὡς περὶ τὴ φύσεω διαυλοδρομῶν καὶ ἀνεληθομένων ἐπὶ τῷ ἀρχίῳ ὅθεν ἦλθεν. Comme le mot Grec αὐλὸς désigne non seulement une flûte, mais tout ce qui est long & étroit, un tuyau, par exemple, un chemin, une lice, son composé δίαυλος signifie à la lettre une double lice. C'est-à-dire que pour cette espèce de

Sermon. 72.

De gen. an. l. 2
c. 6. init.

*Eliac. lib. 1. c.
17. edit. Kuhn.*

Course, on partageoit la largeur du Stade ou de la carrière ordinaire en deux parties égales, de telle sorte qu'on laissoit à l'une des extrémités un espace vuide, qui permettoit aux Athlètes de tourner commodément autour de la borne, pour gagner la seconde allée de la lice, par où ils revenoient à la barrière. Cela paroît manifestement par la comparaison que Pausanias fait du *Diaule* avec certaine manière d'écrire en usage chez les Grecs, & qu'ils appelloient *βουτροφιδόν*, parce qu'elle imitoit la route que suit une charruë pour tracer les sillons dans un champ : c'est-à-dire que quand on estoit parvenu à l'extrémité de la première ligne, on écrivoit en tournant & sans interruption, la seconde au-dessous de la première, en rétrogradant vers l'autre extrémité, & ainsi de suite jusqu'au bas de la page : *Καὶ τὰ μὲν οὗτο αὐτῶν (γραμμάτων) ἔχει (dit-il) σχήμαται δὲ ἄλλα τῇ γραμμάτων, βουτροφιδόν καλεῖται Ἕλληνες τὸ δὲ ἐστὶ τοιόνδε. Ἀπὸ τῆς πέραςτος τῆς ἑταυρας, ἐπιγρήφει τῇ ἐπὶ τὸ δεύτερον, ὡς περ ἐν διαύλου δρόμῳ.*

Telle estoit la disposition du *Diaule*, non seulement pour la Course à pied, mais aussi pour la Course à cheval & pour celle des chars ; & quoyque le passage d'Isidore de Damiette, que je viens d'alléguer, semble insinuer que dans cette sorte de Course, les Athlètes, après estre arrivez au but, revenoient sur leurs pas, & par le même chemin, j'ay peine à croire que cela se pratiquât dans les Jeux publics. Cela pouvoit, tout au plus, avoir lieu dans les Courses particulières, où la carrière n'estoit pas assez spacieuse pour se partager en deux, suivant sa largeur. Mais supposé que cela se fit en pareil cas, cela ne devoit produire que de l'embarras & du désordre parmi les Coureurs, lorsqu'ils estoient en grand nombre, & leur fournir même l'occasion de se nuire malicieusement les uns aux autres, les Athlètes qui regagnoient la barrière, pouvant rencontrer, heurter & renverser ceux qui n'avoient point encore atteint la borne. Quoy qu'il en soit, il est certain que la course du *Diaule* estoit fort ancienne chez les Grecs.

puisque les deux Courses qu'Homère décrit dans les Jeux funébres de Patrocle, & qui sont une Course de chars & une Course à pied, sont l'une & l'autre de cette espèce. A l'égard de la première, cela ne souffre point de difficulté. Quant à la seconde, quoyque le Poëte ne la nomme pas *Diaulos*, non plus que la première, on ne peut la méconnoître, en pesant la force des termes qu'il employe. Qu'est-ce en effet que peuvent signifier ces mots, *Achille leur marqua le but de la Course, & leur Course devoit s'étendre, ou estoit prolongée de la borne* : σήμνη δὲ πέρματ' Ἀχιλλεύς. τοῖσι δὲ ἀπὸ νῶσθις τέτατο δρόμος. M.^{me} Dacier a pris ce passage dans son vray sens, ce que n'ont point fait les autres Interprètes, qui expliquent ces derniers mots, τοῖσι δὲ ἀπὸ νῶσθις τέτατο δρόμος, du commencement de la Course; comme si ce mot νῶσθα vouloit dire ici *la barrière*, au lieu qu'il ne se prend jamais que pour *la borne* autour de laquelle on tournoit, ainsi que je l'ay observé plus haut.

Quelqu'ancienne que fût cette Course, elle ne commença néanmoins à faire partie des Jeux Olympiques, que dans la 14.^e Olympiade (selon Pausanias.) Ce fut Hipenus qui en remporta le premier prix, & Achante jouit du même honneur l'Olympiade suivante. Les Athlètes qui couroient à pied le *Diaule*, estoient souvent armez. J'en trouve la preuve dans les *Oiseaux* d'Aristophane, où un acteur fait cette question: *Mais pourquoy ces oiseaux portent-ils des aigrettes sur leurs têtes! vont-ils courir le Diaule!* Ἀλλὰ μὲν τοὶ τίς ποθ' ἢ λόφωσις ἔσθ' ἢ πρὶ τῷ ὀρνέων; ἢ πρὶ διαυλῶν ἦλθον; sur quoy le Scholiaste remarque; que ceux qui couroient le *Diaule*, le couroient armez, portant sur la tête une aigrette: ἐπεὶ οἱ διαυλοφῶντες μὲν ὀπλῶν τρέχουσιν, ἔχοντες λόφον ἐπὶ τῇ κεφαλῇ. Cela est confirmé par Pausanias, qui, entre les diverses palmes gagnées à Olympie par l'Athlète Mnésibule, met celle du *Stade* & celle du *Diaule* avec le bouclier: σταδὶς καὶ τῷ (ὡς ἀπὸ τοῦ διαύλου).

3. La Course appelée Δολιχὴς, instituée (selon Eusèbe) De la Course

Iliad. lib. 23, 757.

Etiac. l. 1. c. 8; edit. Kuhn.

Pag. 554. edit. Biset.

L. 10. c. 34. edit. Kuhn.

nommée *Dolique*.

*Plut., Πολιτικοῖς
Παράλληλοι.
pag. 437. edit.
Steph. Græc.*

*Deipnosoph. lib.
13. cap. 3. edit.
Lugd.*

dans la 15.^e Olympiade, estoit la plus longue de toutes les Courses agonistiques, ainsi que son nom le marque. On employoit métaphoriquement ce mot, pour désigner tout ce qui estoit de longue durée. C'est en ce sens que Phocion parlant de la victoire que Leosthène avoit remportée au commencement d'une guerre, compare cette victoire à la course du simple Stade, & la guerre à la course du *Dolique*; disant *qu'il estoit charmé de la première, & qu'il appréhendoit l'événement de la seconde*: καλὸν τὸ πρῶτον εἶναι, δεδιέναι δὲ τῷ πολέμῳ τὸν δολιχόν. C'est ainsi qu'Epicrate dans Athénée, parlant de la courtisane Laïs qui vieillissoit, dit qu'elle parcourt le *Dolique* par le nombre de ses années. Voici les vers, qui sont élégamment tournez.

Ἀκτὴ γὰρ ὅπως ἔω νεότης καὶ νέα,
Υπὸ τῷ σατρήων ἔω ἀπηργισμένη.
Εἶδες αὖτ' αὐτῆς Φαρναβάζον θᾶπτον αἶ.
Ἐπεὶ δὲ δολιχὸν τοῖς ἔτεσιν ἦδη τέχχ,
Τὰς ἀρμονίας τε ἀλγυχαλᾷ τῷ σώματος,
Ἰδὲ μετὰ αὐτῷ ῥᾶον ἐπὶ καὶ πύσας.

C'est-à-dire, *Lorsque Laïs estoit encore jeune poullette, ses écus la rendoient si fière & de si difficile accès, qu'on avoit moins de peine à voir le Satrape Pharnabaze. Mais depuis que le nombre des années l'a conduite à l'extrémité de sa longue carrière, & que ses appas tombent en ruine, chacun peut la voir aisément, & cracher dessus.*

*Anthol. l. i. c. 44.
Epigr. 1.*

Quoyque la longueur du *Dolique* surpassât de beaucoup celle du Stade, il ne laissoit pas néanmoins d'estre renfermé dans l'enceinte de celui-ci; d'où il paroît que cette Course ne se mesuroit point par une seule ligne droite, mais qu'elle consistoit à pouvoir tourner plusieurs fois autour de la borne; en un mot, qu'elle estoit composée de plusieurs *Diaules*. De-là vient que le Poëte Parménion blâmant la multitude de vers dans l'épigramme, compare ce petit poëme au Stade, que l'on parcourt d'une haleine,

haleine, au lieu que multiplier les vers d'une épigramme, c'est, dit-il, vouloir mettre dans l'étendue d'un Stade, le *Dolique* qui en contient plusieurs :

Φημί πολυσχίλιον ἐπιγράμματός ἐ'κατὰ Μέσας
 Εἶναι· μὴ ζῆτεῖτ' ἐν σάδιω δολιχόν.
 Πόλλ' ἀνακυλῆται δολιχῶ χρόμος· ἐν σάδιω δὲ
 Οὔτις ἐλαυνόμενος πνεύματος ἐπὶ τόπος.

Nous voyons par-là que cette sorte de Course estoit de plusieurs Stades mais il n'est pas facile d'en déterminer au juste la longueur. Elle n'estoit que de 20. Stades, s'il en faut croire le Scholiaste d'Aristophane, & Suidas qui l'a peut-estre copié au mot Δίαυλος. Mais le même Suidas, au mot Δολιχός, assure qu'elle estoit de 24. Stades: ἔστι δὲ ὁ δολιχὸς καὶ σάδια. A quoy s'en tenir? Cette dernière décision du Lexicographe me paroît d'autant moins à rejeter, qu'elle s'accorde avec divers passages de Pindare, qui certainement doit en être cru sur un pareil fait, puisque la Course est le sujet le plus ordinaire de ses Odes. Il donne à la borne de la carrière d'Olympie destinée à la Course des chars, l'épithète de δωδεκάγναμπον, c'est-à-dire, *autour de laquelle on tourne douze fois*; ce qui ne peut se faire, qu'en parcourant 24. Stades par divers allées & venues. C'est dans l'endroit où il dit, parlant d'Hercule,

Quelle estoit
la longueur du
Dolique.

Τῶν γιν' Ἰλυσὶς ἕμερος ἔχει
 Δωδεκάγναμπον περὶ τέρμα δρόμου
 Ἰππων φυτεύσασα.

Olympic. 3.
v. 58.

Il trouva ces arbres si beaux, qu'il luy prit envie d'en planter autour de la borne qui termine la lice des Courses de chevaux. Pindare, dans l'Ode qui précède, employe une expression équivalente, en louant Théron & son frere Xénocrate, sur les victoires que leurs chars à quatre chevaux leur ont procurées aux Jeux Pythiques & aux Isthmiens,

Ibid. od. 2. 7.
88.

après avoir fourni la carrière douze fois de suite :

. Πυθῶνι
 δ' ὁμόκλαρον ἐς ἀδελφεὸν
 Ἰσθμοῖτε, κοινὰ χεῖ-
 ρες ἀνδρᾶ τετράπων
 Δωδεκαδρομῶν
 Ἀγᾶρον.

Vers. 44.

Et dans la cinquième Ode des Pythioniques, il se sert encore du même terme, & appelle δωδεκαδρομον le temple d'Apollon, qui ser voit de borne pour la Course des chars. Il semble qu'on puisse conclurre de ces passages, qu'à Olympie, à Delphes & à Corinthe, le *Dolique* ou la plus longue le Course des chars estoit de douze *Diaules*, ou, ce qui revient au même, de 24. Stades, comme le témoigne Suidas.

Sentiment de
 du Faur rébuté.

Agonistic. l. 1.
 c. 28.
 Elect. v. 728.

Le sçavant *Pierre du Faur* a cru trouver de quoy justifier l'autre passage de ce Grammairien, où le *Dolique* n'a que sept Stades, dans la description que Sophocle fait de la Course des chars, où il feint qu'Oreste a esté tué. Mais quoyque le Poëte y fasse mention d'une sixième & d'une septième Course, à la fin desquelles la plûpart des chars se renversent les uns sur les autres; & qu'il adjoûte qu'Oreste n'ayant plus qu'un concurrent en état de luy disputer le prix, esperoît arriver heureusement au terme de la Course, il ne s'ensuit pas que la septième révolution dont il parle, fût la dernière; & je ne vois rien dans le passage de Sophocle, qui puisse fonder le moins du monde la conjecture de *du Faur*: outre que l'autorité de Pindare, comme je viens de le remarquer, est formelle pour les douze révolutions ou les douze *Diaules* parcourus par les chars, même aux Jeux Pythiques dont il s'agit dans le tragique Grec. Le nombre de ces révolutions étoit beaucoup moindre chez les Romains, dans les Courses du Cirque, & se réduisoit à sept. Je pourrois le prouver par une

foule de passages, que je me dispenseray d'alléguer ici; d'autant mieux que le fait est suffisamment connu, & n'est nullement contesté. J'ajoutérai seulement encore quelques réflexions touchant le *Dolique* des Grecs.

Je suis persuadé que sa mesure a esté sujette à différentes variations, suivant les temps, les pays, la nature des Courses, le goût des Princes, des Magistrats, des Agonothètes, & par rapport à plusieurs autres circonstances. Ainsi je crois que la longueur du *Dolique*, dans les Jeux publics, estoit ordinairement de 24. Stades ou de douze révolutions, pour la Course de ces chars, que le Scholiaste de Pindare appelle *ἄματι τέλεια*, des chars complets, c'est-à-dire, qui estoient attelés de quatre bons chevaux. Je crois de plus, sur l'autorité du même Scholiaste, que le *Dolique* n'estoit que de huit révolutions, pour les chars qu'il appelle *πάλαι*, c'est-à-dire, qui n'estoient traînez que par de jeunes poulains. Dans les Courses de chevaux (selon Pausanias) on ne parcouroit que deux *Diaules* ou quatre Stades. Nous apprenons de Suétone que Domitien, pour pouvoir donner en un seul jour cent Courses de chars, réduisit les révolutions de chacune, de sept à cinq. On pourroit peut estre penser que la plupart des villes Grecques adoptèrent, pour ainsi dire, le *Dolique* Romain dans la suite; & que c'est vraisemblablement de celui-ci qu'à voulu parler Suidas au mot *Δίωλος*, en disant que le *Dolique* n'avoit que sept Stades. C'est une conjecture que je hazarde ici d'autant plus librement, qu'elle me paroît propre à mettre ce Grammairien d'accord avec luy-même; ce que ses divers Commentateurs ou interprètes, sans en excepter notre sçavant confrère M. Kuster, n'avoient point fait jusqu'à présent. A l'égard de la Course à pied, dont il est ici principalement question, j'estime que le *Dolique* en estoit plus court que celui des Courses auxquelles on employoit le secours des chevaux ou des chars. Mais que ce *Dolique* des Courses à pied fût précisément la moitié

Réflexions touchant le *Dolique*.

Pythion. od. 5. stroph. 2. v. 2.

Ibid.

L. 6. c. 16, edit. Kuhn.

In Domit. c. 4.

Agonistie. l. 28.

Erreur de Mercuria
touchant le
Dolique.

*Gymnast. l. 2
c. 10.*

De quelques
Coureurs célè-
bres dans l'Hi-
stoire.

Polyhist. c. 1.

*Lib. 4. c. 2.
epigr. 4.
S. lin. polyh st.
1. 1.*

*Lib. 7. c. 20.
f. 20.*

*Lib. 2. c. 71.
f. 73.*

de l'autre comme du *Faur* le suppose, sans en apporter d'autorité, c'est ce que je n'ose décider.

Du reste, on pourra juger par tout ce que j'ay rassemblé dans cet article, touchant les dimensions du *Dolique*, quel fond l'on doit faire sur ce qu'avance *Mercurial*, lorsqu'il n'assigne d'autre différence entre le *Dolique* & le *Diaule*, sinon que dans celui-ci les Athlètes parcouroient deux Stades, l'un en allant & l'autre en revenant; au lieu que dans celui-là ils parcouroient les deux Stades en ligne droite, c'est à-dire, l'un au bout de l'autre. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que *Mercurial* nous donne cette opinion, comme étant celle de presque tous les auteurs, & n'en cite aucun pour garant.

Je ne puis mieux finir cette Dissertation, qu'en faisant passer en revête quelque Coureurs célèbres dans l'antiquité par leur extrême vitesse, & dont la mémoire s'est conservée jusqu'à nous. Ladas estoit un des plus fameux, & Solin n'a pas cru trop exagérer la légèreté de ce Coureur, en disant que ses pieds ne laissoient nuls vestiges sur le sable: *Primam palmam velocitatis Ladas quidam adeptus est, qui ita supra cavum pulverem cursitavit, ut in arenis pendentibus nulla indicia relinqueret vestigiorum.* On luy érigea une statuë, qui estoit l'ouvrage du fameux sculpteur Myron, & sur laquelle on trouve dans l'Anthologie une jolie épigramme. On accorda le même honneur à un jeune chevrier de Milet, nommé Polymnestor, qui ayant attrapé un lièvre à la Course, fut produit par son maître aux Jeux Olympiques, & y remporta le prix, en la 46.^e Olympiade.

On regardoit (dit Pline) comme quelque chose de merveilleux, que Phidippide eût parcouru en deux jours les 1140. Stades qu'il y a d'Athenes à Lacédémone, jusqu'à ce que l'on vît Anyttis de cette dernière ville, & Philonide Coureur d'Alexandre le Grand, faire, en un jour 1200. Stades, en allant de Sicyone à Elis. Pline observe

en un autre endroit, que ce même Philonide n'employoit à ce trajet que neuf heures du jour; mais que lorsqu'il revenoit d'Elis à Sicyone, il n'y arrivoit qu'à trois heures de nuit, quoyque le chemin fût en pente, & par conséquent plus facile à parcourir. On peut voir la raison que le Naturaliste en allègue. Ce qu'il adjoûte est encore plus extraordinaire: que sous le Consulat de Fontéius & de Vipstanus, un enfant de neuf ans fit 75000. pas, en courant depuis midi jusqu'au soir: & que l'on voyoit de son temps certains Athlètes parcourir dans le Cirque l'espace de 160000. pas. L'admiration d'une vîtesse si prodigieuse augmentera (continuë-t-il) si l'on fait réflexion que lorsque Tibère se rendit en Germanie auprès de son frere Drusus malade à l'extrémité, il ne put y arriver qu'au bout de 24. heures, quoyque le trajet ne fût que de 200000. pas, & qu'il courût à trois chaises de poste avec une extrême diligence. Sur ce pied-là, Callimaque ne fait rien que de médiocre pour Minerve, dans l'hymne qu'il luy consacre, lorsqu'il luy donne la louange d'avoir parcouru 120. Diaules ou 30000. pas, *ὅς ἐξήκοντα ἀγ-
γρέξασα διεύλως*; encore ne s'agit-il en cet endroit que d'une Course à cheval. L'auteur d'une épigramme de l'Anthologie fait (à mon avis) plus d'honneur par ces six vers, au Coureur Arias:

*Libr. 7. c. 20.
f. 20.*

*In lavacr. Pallad.
v. 23.*

*Lib. 6. 1.
epigr. 1. 3.*

Ὁ γαδικὸς Ἀρίης ὁ Μενεκλέος ὁ κατέλεγχε
Περσέα σὺν κήρυγι, Ταρσὲ Κίλισσα πόλι.
Τοῖσι γὰρ παῖδός τελλοὶ πόδες ὅς αὖ ὀκείως
Ὁ δ' αὐτὸς Περσεὺς νῶτον ἔδειξε θέων.
Ἡ γὰρ ἐφ' ὑπαλήψεων ἢ τέρματος εἶδε' τις ἄχρη
Ἡθεον, μέσση δ' ἔπει' ἐνὶ γαδίῳ.

C'est-à-dire, Tarfe, ville de Silicie, le coureur Arias fils de Ménéclee, ne deshonne point Persée ton fondateur. Il a les pieds aîlez, comme ce héros, & Persée luy-même ne l'eût jamais devancé à la Course. La barrière & la borne sont les

*seuls endroits du Stade où se laisse voir ce jeune Athlète,
& on ne l'a jamais apperçû au milieu de la carrière.*

D I S S E R T A T I O N

S U R

CE QU'ON NOMMOIT PENTATHLE.

DANS L'ANCIENNE GYMNASTIQUE.

Par M. BURETTE.

22. de Juin
1714.

LA force & l'agilité sont les qualitez du corps les plus nécessaires pour fournir aux besoins de la vie, & pour remplir les devoirs de la société. C'est principalement en vûe d'entretenir ou de perfectionner ces deux talents, que le hommes ont institué divers exercices. Ils ont cultivé la force de leur corps par des mouvements violents, capables de l'endurcir & d'en accroître le volume. Ils ont travaillé à se rendre agiles, par des mouvements plus doux, plus modérez, & propres à augmemer la souplesse de toutes les parties. C'est à ces deux genres que se rapportent les exercices auxquels on formoit la jeunesse dans les Palestres ou Gymnases des Grecs & des Romains. La Lutte, le Pugilat & le Pancrace, dont j'ay traité dans deux Mémoires, estoient du premier genre. Le second comprenoit la Course à pied (qui a fait le sujet de mon dernier discours) le Saut, l'exercice du Disque, celui du Javelot & quelques autres.

Distinction des
Exercices chez les
Grecs, en pesants
& en legers.

Biblioth. l. 4.
222. B, edit.
Wechel.

Les Grecs employoient le mot βαρῆς, *pesants*, pour désigner les premiers de ces exercices, appelez βαρῆς αἰῶνες; & ils se servoient du terme κοῦφοι, *legers*, pour marquer les seconds, nommez κοῦφοι αἰῶνες. On trouve cette distinction bien établie dans Diodore de Sicile, dans Pausanias, dans Plutarque & ailleurs. Pendant la célébration des Jeux

publics, on donnoit la matinée à ces exercices legers, & l'après-midi estoit réservé pour les plus rudes & les plus pénibles. Il estoit aussi rare de rencontrer des Athlètes qui excellassent en l'un & en l'autre genre, qu'il est difficile d'allier dans un même sujet, beaucoup de force avec beaucoup de souplesse & de légèreté. Hercule a mérité l'admiration & les éloges de l'antiquité, pour avoir sçû réunir en sa personne des qualitez qui paroissent si contraires, & qui luy ont fait remporter les prix dans les différentes fortes de combats gymniques.

Les Athlètes qui possédoient ce double avantage, estoient les plus estimables de tous, selon Aristote, qui les appelle *πένταθλοι*, *Pentathles*, c'est-à-dite, habiles à cinq espèces de combats. *Διὸ οἱ πένταθλοι* (dit-il) *καλλιστοι, ὅτι τὸς βίαις ἔτι τὸς ταχὺς ἅμα πεφύκασιν*: les *Pentathles* sont les plus parfaits de tous les Athlètes, parce qu'ils ont reçu de la nature la force & la vitesse ou l'agilité en partage. Les Grecs donnoient le nom de *Πένταθλοι*, *Pentathle*, à l'assemblage de ces cinq sortes d'exercices agonistiques, & il est certain que celui du Saut & celui du Disque y estoient compris. Les anciens ne conviennent point trop entr'eux sur les trois autres, non plus que sur les circonstances qui accompagnent le *Pentathle*, pour lequel on decernoit en particulier des prix aux vainqueurs. C'est un point qui mérite d'être examiné, & dont la discussion pourra servir à l'éclaircissement de quelques faits de Gymnastique qui paroissent assez embrouillez, & sur lesquels je n'ay point eu lieu jusqu'ici de m'expliquer.

L'opinion la plus commune sur les cinq exercices qui composent le *Pentathle*, y met la Lutte, la Course, le Saut, l'exercice du Disque & celui du Javelot, lesquels se trouvent tous renfermez dans ce vers de Simonide: *Ἄλμα, ποδωκείω, δίσκον, ἀκονία, πάλιν*. C'est le sentiment d'Eustathe sur l'Iliade, aussi bien que celui des Scholastes de Pindare & de Scphocle. G. J. Vossius est du même avis dans son *Etymologique* & dans son *Traité De quatuor*

Eliac. 2. c. 24.
edit. Kuh
Sympos. 8.
quæst. 4.

Diod. Biblioth.
L. 4. p. 222. B.
edit. Wechel.

Ce que c'estoit
que le *Pentathle*.
Rhetor. lib. 1.
cap. 5.

Quels exercices
estoit compris
dans le *Pentathle*.

Anthol. L. 1. c. 1.
epigr. 8.

Lib. 23.

N.º 36.

Rhetor. l. 1. c. 8.

Onom. l. 3. f. 6.
c. 30. n.º 151.Manière de
concilier les di-
vers sentiments,
sur ce qui compo-
soit le Pentathle.

artibus popularibus. Cependant Henry Estienne, dans son *Trésor de la langue Grecque*, au mot Πένταθλον, faisant l'énumération des cinq exercices du *Pentathle*, supprime celui du Javelot (αὐχόνιον) & y substitue celui du Pugilat (πυγμαλω') mais sans en alléguer d'autorité. Son dénombrement ne laisse pourtant pas d'estre fondé, puisqu'Aristote comprend manifestement le Pugilat dans le *Pentathle*, comme il paroît par ce passage : ὁ γὰρ δυνάμενος ἅ' σκέλει ῥίπναι πῶς ἔχοντι ἄλκι' ἢ πόρρω, δρομικός· ὁ δὲ θλίβει, ἢ κατέχον, παλαιστής· ὁ δὲ ἄσσει τῇ πλήγῃ, πληκτικός (οὐ πυγμαλός)· ὁ δὲ ἀμφοτέρωσι τέτοις, παγκρατιαστής· ὁ δὲ πᾶσι τέτοις, πένταθλος; c'est-à-dire, celui qui peut jeter ses jambes en avant d'une certaine manière, & les mouvoir avec vitesse jusqu'à une certaine distance, est propre à la Course; celui qui sçait atteindre un antagoniste & s'en rendre maître, est bon pour la Lutte; celui qui peut le repousser à coups de poing, réussit au Pugilat; celui qui excelle dans ces deux derniers exercices, est ce qu'on appelle Pancratiaste; enfin, celui qui a du talent pour tous ces divers combats, se nomme *Pentathle*. Dun autre côté Jules Pollux, en expliquant les termes consacrez au *Pentathle*, passe en revûe ceux qui ont rapport aux exercices du Saut, du Javelot & du Disque, sans faire mention des mots qui concernent la Lutte, le Pugilat & la Course, auxquels il donne des articles particuliers; ce qui montre qu'on ne doit pas, à l'exemple d'Henry Estienne, retrancher du *Pentathle* l'exercice du Javelot. Καὶ τὸ αὐχόνιον τῷ πεντάθλῳ καλεῖται ἀποτομικός (dit Pollux) on nomme Α'ποτομικός, le Javelot dont se servent les *Pentathles*.

Cette variation des anciens & des modernes dans le dénombrement des exercices dont l'assemblage formoit le *Pentathle*, n'empêche pas qu'on ne puisse concilier entre eux ces auteurs, par les réflexions suivantes. Les divers combats gymniques n'ont eu entrée que successivement dans les Jeux publics de la Grece. Les Olympiques, par exemple après leur rétablissement, se passoient d'abord en

en simples Courses du Stade. On y joignit dans la suite celle du double Stade ou du *Diaule*, puis la Lutte & le *Pentathle* ; mais on n'y admit le Pugilat que quelques années après. Pausanias nous a conservé les dates de ces événements. Il s'ensuit de-là que dans la première institution du *Pentathle*, le Pugilat ne pouvoit y estre compris, puisqu'il ne faisoit point encore partie des Jeux publics, & qu'ainsi tout l'assortiment du *Pentathle* ne rouloit alors que sur la Course & la Lutte, associées aux trois exercices du Saut, du Disque & du Javelot. Mais lorsque le Pugilat se fut introduit dans ces mêmes Jeux, les Athlètes qui faisoient profession du *Pentathle*, c'est-à-dire, qui se piquoient de réussir également à tous les exercices agoniistiques, renfermez jusque-là dans le nombre de cinq, se chargèrent encore du Pugilat ; & quoyqu'à la rigueur, l'acquisition de ce nouveau talent dût leur mériter le nom d'*Hexathles* (ἑξαθλῆς) à cause de leur habileté à six sortes de combats, ils ne laissèrent pas de conserver leur ancien nom de *Pentathles*, Πένταθλῆς, qui se trouvoit consacré par un long usage.

*Eliac. lib. 1.
c. 8. ed. Kuhn.*

Il se présente une nouvelle difficulté, par rapport à la Lutte. Tous les auteurs s'accordent entr'eux à la ranger parmi les exercices compris dans le *Pentathle*. Il sembleroit néanmoins qu'on dût l'en exclurre, suivant un passage d'Arrien sur Epictète, où ce commentateur parlant de la diversité qui se trouve dans l'institution & dans le régime des Athlètes, selon qu'ils se destinent à tel ou tel exercice, s'exprime en ces termes : *Ce qui fait un habile Pancratiaсте, ne fait pas un bon Lutteur, & fait encore un plus mauvais Coureur ; & celui qui réussit au Pentathle, n'acquiert pas d'honneur à la Lutte. Καὶ ὁ πρὸς πενταθλίαν καλὸς, ὁ αὐτὸς οὗτος πρὸς πάλιν αἰχμῆτος.* Si la Lutte faisoit partie du *Pentathle*, quiconque excelloit au *Pentathle*, devoit estre bon Lutteur ; cependant Arrien paroît dire le contraire : mais, si je ne me trompe, voici la solution de cette difficulté.

Objection touchant la Lutte.

Lib. 3. c. 22.

Réponse à l'objection.

L'habileté aux trois exercices du Saut, du Disque & du Javelot, faisoit originairement le mérite capital des Athlètes qui s'adonnoient au *Pentathle*. Il leur estoit d'autant plus aisé de briller par-là dans les Jeux publics, qu'ils n'avoient pour concurrents en ce genre d'exercices, que des Athlètes de même espèce, c'est-à-dire, qui se trouvoient également propres à ces trois sortes de combats. En effet, on ne voit pas que parmi les Athlètes, il y en eût qui fissent une profession particulière de l'un de ces exercices, à l'exclusion des deux autres; du moins ne paroît-il pas qu'il y eût des prix proposez pour eux. Il n'en estoit pas de même de la Course, de la Lutte & du Pugilat, non plus que du Pancrace, composé de ces deux derniers. Comme il y avoit des Athlètes qui pendant toute leur vie ne s'appliquoient qu'à un seul de ces exercices, ils y acquéroient une supériorité à laquelle ne pouvoient prétendre les *Pentathles*, partagez entre tant d'occupations différentes, & dont les unes nuisoient aux autres. De-là vient qu'on n'apparçoit jamais, pour les Jeux, un *Pentathle* avec un Luteur, un Coureur, un Pancratiafte, &c. mais on se contentoit de le mettre aux prises avec un Athlète de force, c'est-à-dire, avec un autre *Pentathle*; & alors se trouvant tous deux but à but, par rapport à la Course, à la Lutte & au Pugilat, ils pouvoient combattre avec succès pour le gain du prix proposé; au lieu que le disputant contre des antagonistes d'une classe différente de la leur, il n'y avoit d'autre fruit à recueillir pour eux dans un combat si inégal, que la honte d'y succomber. Ainsi, quoyqu'un *Pentathle* comparé à un autre *Pentathle*, pût passer pour bon Luteur, on ne le regardoit que comme très-médiocre en ce genre, par comparaison avec un Athlète qui avoit fait de la Lutte son capital; & c'est vraisemblablement ce qu'Arrien a voulu dire par ces mots: *Celui qui réussit au Pentathle, est très-mauvais pour la Lutte.*

Je ne doute pas qu'Arrien n'eût pu porter un pareil jugement des Athlètes *Pentathles*, par rapport au Pugilat &

au Pancrace, où ils trouvoient infailliblement leurs maîtres, en la personne des Athlètes uniquement dévouez à l'un ou à l'autre de ces exercices. Mais il eût décidé tout autrement de leur mérite au regard de la Course, où ils pouvoient entrer en parallèle & en concurrence, même avec les Coureurs de profession. La raison en est, que cultivant la souplesse & la légèreté de leur corps, avec plus de soin & d'assiduité qu'ils n'en cultivoient la force, ce qu'ils avoient de commun avec les Coureurs de toute espèce, il n'est pas surprenant qu'ils eussent à la Course le même succès que ces derniers. Aussi voyons-nous que les Coureurs & les *Pentathles* s'exerçoient conjointement dans les Gymnases, & séparément des autres Athlètes, & qu'on leur y ménageoit pour cela certains lieux particuliers. C'est ce que nous apprenons de Pausanias, qui témoigne que dans le Gymnase d'Olympie, il y avoit des endroits destinez à exercer les *Pentathles* & les Coureurs; (ἐν τῷ γυμνασίῳ τῷ ἐν Ὀλυμπίᾳ πενταθλοῖς μὲν κατεστήχουσιν ἐν αὐτῷ καὶ δρομῶσιν αἱ μελέται,) & que dans le vieux *Xyste* d'Elide il y avoit des lieux séparés où les Coureurs & les *Pentathles* s'exerçoient à la Course: (χαρὶς δὲ ἔνθα ἐπὶ μελέτῃ δρομῆς καὶ οἱ πένταθλοι θέουσιν) Cependant, malgré cette conformité d'institution & de qualitez corporelles, il estoit rare qu'un Athlète, dans les mêmes Jeux, remportât le prix de la Course & celui du *Pentathle*, comme on peut l'inférer de ce que Pindare célébrant les louanges de l'Athlète Xénophon Corinthien, vainqueur à la Course du Stade & au *Pentathle*, adjointe que nul Athlète avant luy n'avoit acquis cette gloire:

Eliaac. l. 2. c.
21. ed. Kuhn.

Ibid. cap. 23.

Olymp. Od. 13.
v. 39.

Δέξαι δὲ οἱ γαίαν ἐγκόμον τε
θμὸν, ἀγὰρ πεδίων

Ἐκ Πίσας, πενταθλῶ ἅμα

Σταδίου καὶ δρόμον· οὐκ

Ἀντιβόλησεν ἄνθρωπος

Θνατὸς ἔτιω τις πρότερον.

C'est-à-dire, *Agréez, souverain Jupiter, cet éloge, dû, selon les loix agonistiques, à l'Athlète Xénophon, pour les couronnes qu'il rapporte des champs de Pise, où dans les mêmes Jeux il est demeuré vainqueur au Pentathle & à la Course du Stade, ce qui n'est arrivé jusqu'ici à aucun mortel.*

Sentiment de du
Faur réfuté.

Lib. I. c. 32.

Il est étonnant que *Pierre de Faur*, dans son *Agonistique*, ait voulu réduire à une seule cette double victoire de Xénophon, en supposant 1.^o qu'on pouvoit mériter le prix du *Pentathle*, par la victoire remportée à un seul des cinq combats qui le composoient : 2.^o que l'Athlète Xénophon s'étant présenté pour combattre au *Pentathle*, la Course estoit celui des cinq exercices par lequel il avoit fait preuve de son habileté ; soit qu'il l'eût choisie par préférence aux quatre autres, & cela du consentement de son antagoniste, soit que le sort en eût ainsi décidé : 3.^o qu'ayant vaincu son concurrent dans ce seul combat, il avoit remporté le prix du *Pentathle* ; & qu'ainsi Pindare le qualifioit avec raison, vainqueur au *Pentathle* & à la Course du Stade, puisque c'estoit effectivement la Course qui lui avoit valu le prix du *Pentathle*. Ces suppositions de *du Faur* ne roulent que sur de simples conjectures ; & bien loin d'estre appuyées de quelque autorité, elles se trouvent presque toutes démenties par le commencement de l'ode même de Pindare, de laquelle il est question. En effet, ce Poëte y débute par déclarer formellement qu'il va célébrer les louanges d'une maison (ou d'une famille) trois fois victorieuse aux Jeux Olympiques, τρίς Ολυμπιονίκαι ἐπαγνέων οἶκον ; & il spécifie dans la suite ces trois victoires, qui sont celle de Thesalus pere de Xénophon, à la Course, & les deux de ce dernier, l'une au *Pentathle*, l'autre à la Course du Stade : d'où il s'ensuit que Xénophon a remporté aux Jeux Olympiques deux prix distinguez, & qu'il n'est point censé vainqueur au *Pentathle*, en vertu de sa victoire à la Course du Stade, comme le prétend *du Faur*. Ce n'est pas la seule occasion où ce sçavant homme n'est pas heureux en conjectures, malgré son érudition peu commune.

Après avoir déterminé le nombre & l'espèce des exercices agonistiques compris dans le *Pentathle*, il s'agit présentement d'examiner, 1.^o si cette sorte de combat se décidait en un seul jour; 2.^o si pour en mériter le prix, il falloit estre vainqueur à tous ces divers exercices, ou seulement à la plupart.

Quant au premier point, je suis persuadé que non seulement le *Pentathle* estoit l'ouvrage d'un seul jour, mais que souvent l'affaire s'expédioit en une matinée, & j'ay plusieurs garants de ce que j'avance. Sophocle, dans son *Electre*, décrivant les Jeux Pythiques, où il feint qu'Oreste a perdu la vie, parle d'abord des combats de la première journée, parmi lesquels il spécifie la Course & le *Pentathle*, dont les prix sont remportez par Oreste.

Si le *Pentathle* se décidait en un jour.

Vers. 687.

Δρόμου δ' ἰσώσας τῇ φύσιν τὰ τέρμασι,
Νίκης ἔχων ἐξῆλθε πάντιμον γόρας.

.
.

.... ὥστων γὰρ εἰσεκλήρυσαν βραβύς
Δρόμων διαύλων, πεντάεθλ' αἰ νομίζεσθαι,
Τέτων ἐνεγκὼν πάντα τὰ πινύκια
ὦλβίετ'.

C'est-à-dire, *Ayant fait voir que ses talents naturels le rendoient capable d'atteindre le premier l'extrémité de la carrière, il n'en sortit que pour remporter le prix glorieux qu'on donne au vainqueur En un mot, dans tous les combats du Pentathle, que les Juges de ces Courses agonistiques firent publier par leurs Hérauts, selon la coutume, Oreste eut le bonheur d'estre proclamé victorieux, & d'estre couronné au bruit des acclamations de tout le peuple. De plus, le Scholiaste Grec de Sophocle observe sur ce passage même, que le Pentathle comprenoit l'exercice du Saut, celui du Disque, celui du Javelot, la Course & la Lutte; & qu'un même Athlète disputoit en un seul*

jour le prix de ces cinq sortes de combats : Ἀλμα, δίσκον, ἄκοντα, δρομὸν, πάλιν; ταῦτα ἐν μιᾷ τις ἡγωνίζετο ἡμέρᾳ. Cela se trouve confirmé par le témoignage de Pompéius Festus, au mot *Quinquertium*, où il dit : *Quinquertium Græci vocant πένταθλον, quo die quinque genera artium ludo exercebantur. Le Quinquerce chez les Latins, est ce que les Grecs appellent Pentathle, où l'on combattoit en un jour à cinq sortes d'exercices.*

Mais si le témoignage du Sholiaſte & celui de Festus, ou plutôt de son abrégiateur, paroissent empruntez d'auteurs trop modernes pour être de quelque poids, par rapport à la décision du point que j'examine, voici un passage de Pindare qui semble mettre la chose hors de doute. C'est dans la 7.^e ode des *Néméoniques*, où ce Poète faisant l'éloge du jeune Athlète Sogénès vainqueur au *Pentathle*, l'apostrophe en ces termes :

Antistroph. 4.
vers. 1.

.... ἐξέπεμψας, παλαισμάτων,
 Αὐχένα καὶ ὀδύνης ἀδάντων,
 Αἴσθωνι πρὶν ἀλίῳ γυῖον ἐμπεσεῖν.
 Εἰ πόνος ὦ, τὸ τερπνὸν πλέον πεδέρχεται.

C'est-à-dire, *Vous estes sorti des combats encore plein de force, exempt de sueur, avant que votre corps fût exposé aux ardeurs du soleil. Si vous avez soutenu quelque fatigue, la victoire qu'elle vous procure, doit vous faire d'autant plus de plaisir.* Il s'ensuit de-là que Sogénès avoit vaincu au Pentathle, non seulement en un jour, mais même en une matinée, puisqu'il avoit évité l'ardeur du soleil, ce qui estoit apparemment ordinaire aux autres Athlètes de ce genre, & ce qui se trouve conforme avec ce que dit Pausanias, que les *Hellanodiques* entrent aux Jeux & appari-
 ent les Coureurs avant le lever du soleil, & que vers le midi, ils appellent les Athlètes pour le Pentathle & pour les autres combats plus pénibles : εἰσὶν δὲ πρὶν μὲν τὸ ἥλιον ἀνίχθαι, Κυμβαλόντες δρομέας • μεσούσης δὲ τῆς ἡμέρας,

Eliac. l. 2. c.
24. edit. Kuhn.

ἐπὶ τὸ πένταθλον, καὶ ὅσα βαρέα ἄλλα ὀνομάζουσι.

Malgré des autoritez si positives, *du Faur* ne scauroit se persuader qu'un Athlète pût suffire à tant de combats en un seul jour; & la raison qu'il en allégué, c'est qu'Hercule luy-même, instituteur des Jeux Olympiques, & doué d'une force plus qu'humaine, avoit employé plusieurs jours à remporter des différents prix proposez dans ces mêmes Jeux. Mais *du Faur* devoit considérer que du temps d'Hercule & de la première institution des Olympiades, il n'estoit point encore question du *Pentathle*; qu'Homère même n'en parle point, quoyque fort postérieur à ce héros; qu'Hercule en cette occasion, n'eut affaire à aucun antagoniste qui fût profession des cinq exercices; mais qu'il vainquit successivement & à différents jours, tous les Athlètes qui se présentèrent pendant la célébration des Jeux, & dont chacun n'excelloit qu'à une sorte de combat, au lieu qu'Hercule excelloit à tous: qu'au fond, un Athlète avec des talents ordinaires, & sans le secours de qualitez surnaturelles, pouvoit en un seul jour, & même en une matinée, remplir tous les devoirs du *Pentathle*, où il ne s'agissoit que d'éprouver qui sauteroit le plus loin, qui pousseroit un Disque à une plus grande distance, qui lanceroit un Javelot plus près du but, qui fourniroit plus promptement la carrière du Stade, & qui renverseroit le premier son adversaire; en un mot, que quoyque la plus grande fatigue qu'un Athlète eût à essuyer dans le *Pentathle*, fût celle de la Course & de la Lutte, ce qui paroît cependant n'avoir rien d'outré, il pouvoit quelquefois en estre quitte à meilleur marché, & sçavoir à quoy s'en tenir par rapport au prix, sans estre obligé de combattre aux cinq exercices.

Sentiment de
du Faur réfuté.

Cela me conduit naturellement à la discussion du second point que je me suis proposé d'éclaircir, sçavoir si pour gagner le prix du *Pentathle*, il estoit nécessaire de vaincre aux cinq combats qui le composoient, ou s'il suffisoit d'estre victorieux dans la plupart.

Si pour gagner le prix du *Pentathle*, il falloit vaincre aux cinq sortes d'exercices

Comme il n'y avoit qu'un seul prix pour le *Pentathle*,

quoique composé de cinq exercices, ou, ce qui revient au même, comme l'Athlète vainqueur n'y estoit couronné qu'une fois, j'estime que pour mériter cette récompense, il falloit avoir vaincu son antagoniste dans les cinq différens combats, & qu'il n'y avoit que deux cas qui pussent dispenser de cette regle : le premier, lorsque l'un des deux concurrents reconnoissant, après quelques épreuves, la supériorité de son adversaire, & désespérant de le vaincre, luy cedit la couronne sans la luy disputer plus long-temps; & c'est en vertu d'un pareil accord, que les Scholiastes de Pindare supposent que l'Athlète Sogénès dont je viens de parler, remporta si promptement & avec si peu de peine, le prix du *Pentathle*. Le second cas estoit, lorsque les deux combattants s'accordoient entr'eux à réduire les cinq exercices à un moindre nombre, ou même à un seul, pour gagner du temps, ce qui pouvoit s'exécuter par une convention verbale, ou par la voye du sort. Mais ce cas n'estant que conjectural, & fondé sur une simple possibilité, sans estre appuyé d'aucun témoignage bien formel de quelqu'ancien, je n'ose assurer qu'il eût effectivement lieu dans le *Pentathle*.

D'un autre côté, je crois que pour y manquer le prix, il suffisoit d'y estre vaincu une seule fois, c'est-à-dire, qu'un des Athlètes victorieux dans les quatre premiers combats, & vaincu dans le cinquième, n'estoit point couronné, non plus que son concurrent. Or comme les deux antagonistes pouvoient partager entr'eux le désavantage dès le deuxième combat, & à plus forte raison dans le troisième & dans le quatrième, l'affaire se trouvoit souvent décidée avant qu'ils eussent satisfait aux cinq sortes d'épreuves, qu'ils devoient subir à la rigueur. C'est ce que l'on doit, ce semble, inférer d'un passage de Pausanias, où cet Historien raconte que *Tisamène, Eléen, de la famille des Iamides, ayant consulté l'Oracle, reçut cette reponse, qu'il remporteroit cinq victoires signalées; que sur cette assurance, il se présenta aux Jeux Olympiques pour combattre au Pentathle,*

*Laconic. c. 11.
edit. Kuhn.*

Pentathle, où il fut vaincu ; c'est-à-dire, qu'ayant en l'avantage dans les deux premiers combats, où il vainquit à la Course & à l'exercice du Saut Jérôme d'Andros, il fut vaincu luy-même à la Lutte par celui-ci, & ne gagna pas le prix par conséquent ; d'où il comprit le véritable sens de l'oracle, qui luy avoit promis cinq victoires à la guerre, & non pas aux jeux.

Du régime des
Athlètes Pentathles.

Lib. 3. c. 23.

Comme le *Pentathle* un estoit assemblage de cinq sortes d'exercices, dont un même Athlète faisoit profession, il paroît aussi que son institution ou son régime devoit estre un composé de ceux qu'on prescrivoit en particulier aux Athlètes, qui ne s'appliquoient qu'à un seul de ces exercices. De-là vient qu'Arrien, dans son commentaire sur Epictète, observe, que la première chose que doit faire un Athlète, c'est de choisir le genre d'exercice qu'il veut embrasser, & se conduire ensuite d'une manière convenable à ce choix ; car (adjoûte-t-il) s'il veut estre Dolichodrome, on doit l'assujettir à certaines regles pour la nourriture, la promenade, les frictions & les exercices ; s'il veut devenir Stadiodrome, il se gouvernera différemment, par rapport à toutes ces circonstances ; s'il prétend à la qualité de *Pentathle*, on le mettra dans un régime encore tout différent. &c. Οἱ ἀθλοῦντες πρῶτον κρίνουσιν τίνας εἶναι θέλουσιν, εἴθ' οὕτω τὰ ἐξῆς ποιοῦσιν· εἰ δολιχοδρόμος, τοιαύτη τροφή, τοιοῦτος περιπάτος, τοιαύτη τρίψις, τοιαύτη γυμνασία· εἰ σταδιοδρόμος, πάντα ταῦτα ἄλλοιᾶ· εἰ πένταθλος, ἔτι ἄλλοιότερα. &c. A l'égard des particularitez du régime prescrit aux Athlètes *Pentathles*, les anciens ne m'en apprenant rien, je ne puis entrer sur cela dans aucun détail. Mais, quoiqu'il ne paroisse pas que le *Pentathle* fit partie de la Gymnastique médicinale, & que ni les médecins Grecs, ni les Latins ne disent rien de ses propriétés pour la conservation de la santé ou pour la guérison des maladies ; on auroit pû néanmoins en tirer de grandes utilitez pour l'un & pour l'autre, si ce que raconte Pausanias est vray. C'est au sujet de l'Athlète Hysmon, vainqueur au *Pentathle*, dans les jeux Olympiques & dans les Néméens, & dont on voyoit la statue à Olympie, du

Eliac. l. 2. c.
3. edit. Kuhn.

temps de l'Historien Grec. *Cet Athlète, dans sa jeunesse, se trouvant attaqué d'un rhumatisme sur les nerfs, eut recours à l'exercice du Pentathle, dans la vûe de recouvrer sa santé par des travaux si fatiguans. Son espérance ne fut point trompée, puisque le Pentathle, en le guérissant de sa maladie, le mit en état de remporter plusieurs victoires, qui ont illustré son nom.*

D I S S E R T A T I O N

S U R L'EXERCICE

D U D I S Q U E O U P A L E T.

Par M. BURETTE.

12. de Novem-
bre 1715.

L'AMUSEMENT d'un peuple naturellement avide de spectacles, n'est pas l'unique but que les anciens se soient proposé dans l'institution des divers exercices qui composoient les jeux publics de la Grece & de l'Italie. Ils ont eu principalement en vûe d'endurcir les corps au travail, & en leur procurant par-là une santé plus vigoureuse, les rendre plus propres au pénible métier des armes. C'est à quoy tendoit originairement toute leur Gymnastique, & les hommes y trouvoient des ressources merveilleuses pour l'accroissement de leur force & de leur agilité. Ces deux qualitez s'y perfectionnoient plus ou moins, suivant le choix des exercices. Il y en avoit quelques-uns, par l'usage desquels le corps entier devenoit ou plus robuste, ou plus souple : la Lutte, par exemple, & le Pancrace produisoient le premier effet; la Danse & la Paume produisoient le second. Il y en avoit d'autres, qui n'opéroient que sur certaines parties : c'est ainsi que les jambes acquéroient à la Course une plus grande légèreté; que le Pugilat augmentoit la vigueur & la souplesse des

bras: mais nul exercice ne les fortifioit plus efficacement, que celui du Disque ou Palet. Quelle force, en effet, ne falloit-il pas à un Athlète, non seulement pour soutenir d'une main une masse d'une pesanteur énorme, mais encore pour la jeter en l'air, & la pousser à une distance considérable: car c'est uniquement de quoy il s'agissoit dans l'exercice du Disque. Un bras accoutumé insensiblement, & comme par degrez, au maniement d'un semblable fardeau, ne rencontroit dans les combats rien qui pût résister à ses coups; les javelots & les pierres les plus grosses en partoient, avec toute l'impétuosité nécessaire pour renverser l'ennemi: d'où il paroît que l'art militaire tiroit un secours très-important & très-sérieux, de ce qui, dans son origine, n'estoit qu'un simple divertissement.

Si je voulois remonter jusqu'aux premiers commencemens de l'exercice dont il est question, mes recherches me conduiroient dans les temps fabuleux. J'y trouverois Apollon se dérochant du ciel, abandonnant le soin de son oracle de Delphes, pour venir à Sparte jouer au Palet avec le bel Hyacinthe: j'y verrois ce jeune homme blessé mortellement au visage, par le Disque lancé de la main du Dieu; & les autres circonstances de cette aventure, qu'Ovide raconte avec tant d'agrément dans ses métamorphoses, & qu'on peut lire aussi dans Paléphate, dans Lucien, dans les *chiliades* de Tzetzes, & ailleurs. Mais sans recourir à une origine si ancienne & si douteuse, je me contenterai d'attribuer, avec Pausanias, l'invention du Palet à Persée fils de Danaé. Nous apprenons de l'Historien Grec que je viens de citer, que Persée, après ses expéditions militaires, étant venu à Larisse, dans le dessein de se concilier la bienveillance d'Acrise son ayeul, qui s'y estoit retiré depuis quelque temps, voulut, en présence d'une nombreuse assemblée, faire preuve de ses talents, & sur tout, de son habileté à l'exercice du Disque, dont il estoit l'inventeur. Mais Acrise s'étant trouvé malheureusement

Origine de l'exercice du Disque.

Métam. l. 10. v. 162.
Pag. 112. ed. Toll.
Deor. dialog. 14.
1. chil. 2.
Corinthiac. c. 16.
edit. Kuhn.

à la portée du Palet, que son petit-fils venoit de lancer ; en reçut le coup fatal qui luy ôta la vie. Ainsi l'oracle qui luy avoit esté rendu autrefois, eut son accomplissement, nonobstant les cruelles précautions par lesquelles il s'estoit flatté de l'é luder. Pausanias adjointe, que Persée, honteux de regner dans Argos après ce parricide involontaire, fit un échange de cette ville contre les états de Mégapenthe, son cousin germain, fils de Proetus ; & qu'il bâtit la ville de Mycènes, qui devint dans la suite une des plus fameuses de la Grece, & qui fut, comme l'on voit, redevable de sa fondation à un coup de Disque.

Ibid.

Progrès de l'exercice du Disque, chez les Grecs.

Iliad. l. 2. v. 774.

V. 826.

Lib. 8. v. 129.

Ibid. v. 186.

v. 34.

En quel temps l'exercice du

Malgré les deux accidents funestes dont je viens de parler, cet exercice ne laissa pas de faire fortune dans les siècles suivans, & il estoit d'éja fort en vogue du temps de la guerre de Troye, s'il en faut croire Homère. C'estoit un des jeux auxquels se divertissoient les troupes d'Achille, sur le rivage de la mer, pendant l'inaction où les tenoit le ressentiment de ce héros contre Agamemnon. Dans les funérailles de Patrocle, décrites au 2.^e livre de l'Iliade, on voit un prix proposé pour cet exercice ; & ce prix est le Palet même, que lancent l'un après l'autre quatre concurrents, & qui dévient la récompense du vainqueur. Ulysse, dans l'Odyssée, trouve cette espèce de jeu toute établie à la cour d'Alcinoüs, Roy des Phéaciens ; & c'est un des combats gymniques, dont ce prince donne le spectacle à son nouvel hôte, pour le régaler, & auquel Ulysse veut bien luy-même prendre part, en montrant à ses antagonistes combien il leur est supérieur en ce genre. Pindare, dans la première ode des *Isthmioniques*, célébrant les victoires remportées aux jeux publics par Castor & par Iolaüs, n'oublie pas leur dextérité à lancer un Disque, ce qui fait voir que dès les temps héroïques, cet exercice estoit du nombre de ceux pour lesquels on distribuoit des prix dans les solemnitez de la Grece.

Celle des jeux Olympiques, la plus ancienne de toutes les fêtes agonistiques, à la considérer dans sa première

institution par Hercule, estoit dès-lors, suivant le même Pindare, un assemblage de six sortes de combats terminez par celui du Palet: & ce Poëte nous a conservé le nom de l'Athlète, qui le premier en mérita le prix. Mais lorsqu'Iphite rétablit ces mêmes jeux, dont les troubles de la Grèce avoient interrompu la célébration pendant plusieurs années, les exercices athlétiques n'y furent admis que successivement; & ce ne fut que dans la 18.^e Olympiade, qu'on y donne place à celui du Disque. Encore n'y proposa-t-on aucun prix en particulier, pour les Athlètes qui ne signaleroient leur force & leur adresse que dans cette seule espèce de combat. On n'y couronna de nouveau que les Athlètes, qui réunissoient en leur personne les talents nécessaires pour se distinguer dans les cinq sortes d'exercices, qui composoient ce que les Grecs appelloient le *Pentathle*, sçavoir la Lutte, la Course, le Saut, l'exercice du Disque & celui du Javelot. Il paroît que dans les autres grands jeux de la Grèce, c'est-à-dire, dans les Pythiques, les Isthmiques, & les Néméens, le Disque n'estoit reçu que comme faisant partie du *Pentathle*. Aussi Pindare ne chante-t-il dans toutes ses odes, la victoire d'aucun Athlète qui ait gagné le prix de cet exercice; mais il y célèbre les louanges de différents vainqueurs au *Pentathle*, dans lequel, comme je l'ai dit, le Disque estoit compris.

Après ces remarques générales sur l'origine de ce jeu, & sur son premier établissement dans les spectacles publics, il me reste présentement à descendre dans le détail de ce qui le concernoit en particulier. J'examinerai donc en premier lieu, ce que c'estoit que le Disque ou Palet des Athlètes, c'est-à-dire, quelle en estoit la matière & la figure; en second lieu, les circonstances qui regardoient la personne de ceux qui s'y exerçoient; 3.^o quelles estoient les loix prescrites dans cette espèce de combat; 4.^o l'usage qu'en ont fait les médecins, par rapport à la santé.

I. Le Disque tiroit son nom du verbe Grec Δίκεν, qui

Disque fut admis dans les jeux publics.

Olympion. 102 v. 76.

Ibid. v. 86.

Enicée,
E'mu 4.

Pausan. Eliac.
l. 1. c. 8.
edit. Kuhn.

De la matière du Disque.

In Odyss. l. 8. v.
186.

Illiad. l. 23. v.
626.

Lib. 8. v. 190.

De la figure du
Disque.

Anacharf. p.
289. *ed. Græv.*

Theb. l. 6. v.
648.

Lib. 2. c. 186. ed.
Sarac.

Lib. 7. c. 1.

Lib. 2. c. 12.

signifie *jetter, lancer*. On appelloit ainsi une masse très-pesante, dont la matière, selon Eustathe, estoit le bois, la pierre, & plus ordinairement le métal, c'est-à-dire, le fer ou le cuivre. Les Grecs avoient un terme particulier pour désigner un Disque de fer. Ils le nommoient Σόλος; & tel estoit celuy dont parle Homère, en décrivant les Jeux funébres de Patrocle. L'épithète qu'il donne à ce Disque, d'αὐτοχάανος, fait connoître que ce n'estoit qu'une masse brute, qui n'avoit point esté travaillée au marteau, en un mot, telle qu'elle estoit sortie de la forge, & par conséquent, une espèce de lingot de fonte. Il estoit d'un volume si considérable, qu'Achille en le proposant pour prix du combat, assure que ce Disque seul fournira du fer, pendant plus de cinq ans, aux laboureurs & aux bergers du vainqueur, quelque grandes que soient les terres qu'il possède. Les Palets dont se servent les Phéaciens dans l'Odyssée, ne sont que de pierre, non plus que ceux dont Pindare fait mention dans les deux passages que j'ai cités plus haut. Cependant la matière la plus ordinaire de cet instrument, sur-tout dans les jeux publics, estoit le métal.

A l'égard de sa figure, pour ne rien dire des Disques, qui n'offroient aux yeux que des masses informes, on peut s'en tenir à la description que Lucien nous en a laissée. Il nous le représente de figure ronde, semblable à un petit bouclier, & d'une surface si polie, qu'il ne donnoit presque point de prise. De-là vient que Stace l'appelle *ahenæ lubrica massa pondera*; *le poids glissant d'une masse d'airain*. On ne peut douter qu'il ne fût de forme lenticulaire, c'est-à-dire, plus épais dans son milieu que dans ses bords. C'est l'idée qu'en font naître Dioscoride & Aëtius, en luy comparant, l'un la graine de la plante nommée *Thlaspi*, l'autre, l'humeur crySTALLINE de l'œil. Il paroît néanmoins d'une figure un peu différente sur le revers d'une médaille de l'Empereur Marc-Aurèle, frappée dans la ville d'Apollonie, & produite par *Mercurial* dans

la *Gymnastique*. On y voit quatre Athlètes, qui portent chacun dans leurs mains, deux Disques percez dans leur centre, & dont les bords sont aussi épais que le milieu. Quelque suspecte que doive estre cette prétendue médaille, qu'on ne trouve dans aucun des cabinets ni des recueils que nous connoissons, il ne laisse pas d'estre vray, suivant le témoignage d'Eustathe, qu'on employoit quelquefois des Disques de pierre, percez d'un trou, dans lequel on passoit une corde, qui servoit à les lancer avec plus de force & de facilité. Mais pour ce qui est de l'égalité d'épaisseur dans le centre du Disque & dans ses bords, elle est démentie par les statues & les bas-reliefs qui nous restent de l'antiquité.

*In Odyss. l. 8.
v. 186.*

II. Pour venir maintenant aux Athlètes, qui faisoient profession de l'exercice du Disque, & que les Grecs appelloient *Discoboles*, j'ai sur cela deux points à discuter : sçavoir, 1.^o en quel équipage ils se présentoient dans le Stade, pour y disputer le prix ; 2.^o de quelle manière ils tenoient le Disque pour le lancer, & quelle estoit alors leur attitude.

Des Discoboles.

L'éclaircissement du premier point se réduit à examiner, si les Discoboles estoient nus, ainsi que les autres Athlètes ; & , supposé qu'ils le fussent, si, pour se préparer à cet exercice, ils avoient coûtume de se froter d'huile.

De l'équipage des Discoboles.

Homère, en décrivant cette espèce de jeu dans l'Iliade, ne dit rien qui puisse décider la première question, c'est-à-dire, la nudité des Discoboles. Mais il semble que l'on puisse l'inférer, de la manière dont il s'explique sur ce sujet dans l'Odyssée. Car en disant qu'Ulysse, sans quitter sa robe, fut dans le Stade où les Phéaciens s'exerçoient à divers jeux, & prit un Disque des plus pesants, ce Poète fait assez entendre que les autres Athlètes estoient nus ; & il prétend relever par cette circonstance l'habileté de son héros, qui malgré l'embarras de ses vêtements, ne laisse pas de pousser son Disque infiniment plus loin que n'avoient fait tous ses antagonistes. C'est une conséquence,

De la nudité des Discoboles.

Libr. 8. v. 86.

Epist. 43.

*Metam. l. 10.
v. 176.*

*Faber, Agonist.
l. 2. c. 4.*

*Onctions des
Discoboles*

qu'Eustathe n'oublie pas de tirer de ce passage d'Homère, en observant qu'il s'ensuit de-là, que les autres Discoboles estoient à demi-nuds, *ἡμίγυμνοι*. Mais qu'entend-il proprement par cette expression ? Il n'a, sans doute, en vûe que cette sorte de caleçon, de tablier, ou d'écharpe, dont les Athlètes se couvroient par bienséance : & cela revient à ce que témoigne Philostrate, que les peintres représentoient Apollon couvert d'une écharpe légère, & s'exerçant au Disque, à la Course, & à tirer de l'arc. Ovide, moins scrupuleux que ces peintres, ne laisse pas même ce reste de vêtement à ce Dieu, lorsque dans ses métamorphoses, il nous le dépeint jouant au Palet avec le jeune Hyacinthe. A toutes ces autoritez, j'ajoute que l'exercice du Disque n'ayant lieu dans les jeux publics, que comme faisant partie du *Pentathle*, qui, outre cela, comprenoit la Lutte & la Course, où les Athlètes combattoient absolument nuds ; il est à présumer, que pour lancer le Palet, ils demeuroient dans le même estat, qui leur estoit d'ailleurs plus commode que tout autre. D'où je concluds, que c'est sans fondement que quelques modernes ont avancé, que les Discoboles estoient toujours vêtus de tuniques ; alléguant en preuve de ce sentiment, les Discoboles représentés sur la médaille de Marc-Aurèle, dont j'ai parlé plus haut. Mais quelque vraye qu'on la suppose, elle ne peut détruire les autoritez formelles que je viens de rapporter en faveur de la nudité de ces sortes d'Athlètes, & elle prouveroit tout au plus, qu'en quelques occasions particulières, on pouvoit déroger à cette coutume générale.

Ceux d'entre les modernes qui ne conviennent pas de la nudité des Discoboles, doivent nier par une suite nécessaire, qu'ils fissent usage des onctions ordinaires aux autres Athlètes ; car elles paroissent entièrement incompatibles avec toute espèce de vêtement. C'est aussi l'opinion de ces mêmes auteurs, qui prétendent que ces onctions ne se pratiquoient point dans le cas dont il s'agit.

Nous

Nous avons cependant un témoignage assez décisif du contraire. Il est d'Ovide, qui sans doute n'ignoroit pas les circonstances essentielles aux combats gymniques, & qui décrivant la manière dont Apollon & Hyacinthe se préparent à l'exercice du Disque, les fait dépouiller l'un & l'autre de leurs vêtements, & se rendre la peau luisante en se frottant d'huile avant le combat :

Metam. l. 10

v. 176.

Corpora veste levant, & succo pingues olivi

Splendescunt, latique ineunt certamina Disci.

Mais de quelle utilité (dira-t-on) pouvoient estre ces onctions, par rapport à cet exercice ? Il est certain que les Discoboles en tiroient les mêmes avantages que les autres Athlètes, c'est-à-dire, augmentation dans la force & dans la souplesse de leurs muscles, par la concentration de la chaleur & des esprits. Or c'estoit de ces deux qualitez que résultoît tout le mérite d'un Discobole, & d'où par conséquent dépendoit l'heureux succès qu'il se promettoit dans les Jeux publics ; ainsi ces onctions n'estoient point une manœuvre indifférente pour luy.

On trouve dans Cicéron un passage qui d'abord sembleroit fournir une nouvelle preuve de cette vérité. C'est dans le second Dialogue de l'Orateur, où l'un des interlocuteurs se plaint, « que dans un temps où les Philosophes fréquentent les Gymnases & y tiennent école, leurs auditeurs aiment mieux entendre le son du Disque que la voix de leurs maîtres ; & que le bruit de cet instrument ne leur a pas plutôt frappé l'oreille, qu'ils laissent-là le Philosophe au milieu de son discours, quelque graves & quelque importantes que soient les matières qu'il traite, & qu'ils vont tous se faire oindre ; préférant ainsi une légère satisfaction à un devoir très-utile & très-sérieux, même de leur aveu. » La première idée que ce passage fait naître, c'est que tous ces auditeurs qui abandonnent les leçons philosophiques pour les onctions de la Palestre, ne le font qu'en vûe de l'exercice du Disque ; d'où il est naturel de conclurre qu'elles

Passage de Cicéron expliqué.

en estoient donc le préliminaire, c'est-à-dire, que les Discoboles se frottoient d'huile avant que d'entrer en lice. Pour moy je suis persuadé qu'il n'est point ici question de l'exercice du Palet, & que le terme de *Disque* employé par Cicéron, ne désigne autre chose qu'un grand bassin de métal, sur lequel on frappoit plusieurs coups pour appeller les Athlètes aux exercices du Gymnase, & qui faisoit à peu-près l'effet d'une cloche. Cette conjecture doit paroître d'autant plus vraysemblable, que dans les Thermes ou Bains publics, qui souvent faisoient partie des Gymnases ou Palestres, on employoit le bruit de certains instruments d'airain, pour avertir ceux qui vouloient se baigner dans l'eau chaude; (car passé une certaine heure, on estoit réduit à prendre le bain froid,) & c'est ce que Martial fait assez entendre par ces vers :

Lib. 14. epig.
163.

Redde pilam, sonat æs Thermarum: ludere pergis!

Virgine vis solâ lotus abire domum.

C'est-à-dire, *Rends la balle, la cloche des bains sonne: quoy tu continuës de jouer! Tu veux apparemment retourner chez toy baigné dans l'eau froide.* Le *sonat æs Thermarum* de Martial, est la même chose que le *simul ut increpuit Discus* de Cicéron; & de cette manière, le passage de cet Orateur devient des plus clairs & des plus intelligibles. Après cette petite digression critique, je reviens promptement à mon sujet,

Différentes manières de jeter le Disque.
Sat. Theb. l. 6.
v. 678.

Les Athlètes jettoient le Disque en l'air de deux manières; quelquefois perpendiculairement, pour essayer leurs forces, & c'estoit comme le prélude du combat; d'ordinaire en avant, & dans le dessein d'atteindre le but qu'ils se propofoient. Mais de quelque façon qu'ils lançassent cet instrument, ils le tenoient en sorte, que son bord inférieur estoit engagé dans la main, & soutenu par les quatre doigts recourbez en devant, pendant que sa surface postérieure estoit appuyée contre le pouce, la paume de la main & une partie de l'avant-bras. Lorsqu'ils vouloient

pousser le Disque, ils prenoient la posture la plus propre à favoriser cette impulsion, c'est-à-dire, qu'ils avançoient un de leurs pieds, sur lequel ils courboient tout le corps; ensuite balançant le bras chargé du Disque, ils luy faisoient faire plusieurs tours presque horizontalement, pour le chasser avec plus de force; après quoy ils le pouffoient de la main, du bras, & pour ainsi dire, de tout le corps, qui suivoit en quelque sorte la même impression; & le Disque échappé, s'approchoit de l'extrémité de la carrière, en décrivant une ligne plus ou moins courbe, suivant la détermination qu'il avoit reçûe en partant de la main du Discobole. J'oubliois d'avertir que les Athlètes avoient soin de frotter de sable ou de poussière, le Palet & la main qui le soustenoit, & cela dans la vûe de le rendre moins glissant, & de le tenir plus ferme. C'est le Poëte Stace qui nous apprend cette circonstance, qu'il exprime en ces termes:

Theb. l. 6. v. 676.

*Primum terrâ Discumque manumque
Asperat.*

A l'égard du mouvement circulaire donné au Disque avant que de le lancer, outre que ce même Poëte nous en instruit par ces mots (*vasto contorquet turbine*) Homère y est formel, comme l'on peut s'en convaincre par ce vers: *Τον ἔα περιστρέφας ἥκε σίβας ἀπὸ χειρὸς*; & par cet autre: *Ἦκε δὲ δυνώας* &c. & Pindare ne s'en explique pas moins clairement par ceux-ci:

*Ibid. v. 709.
Odyss. l. 8. v. 189.*

*Iliad. l. 23. v.
840.
Olympion. 12. v.
87.*

*Πέτρω δ' Ἐνικας ἔδινε μάχας
Χέεα κυκλώσας, ὑπὲρ ἀπάρτας.*

Les peintres & les sculpteurs les plus fameux de l'Antiquité, en s'étudiant à représenter au naturel l'attitude des Discoboles, ont laissé à la postérité divers chef-d'œuvres de leur art. Le peintre Taurisque, au rapport de Plin, & les sculpteurs Naucydes & Myron, se sont signalez par ces sortes d'ouvrages; & Quintilien vante extrêmement l'habileté

*L. 35. c. 21. scd.
40.
L. 34 c. 8. scd.
19 Ibid.*

Inst. orat. l. 2.
c. 13.

de ce dernier, dans l'exécution d'une statue de ce genre : *Quid tam distortum (dit-il) & elaboratum, quam est illa Discobolos Myronis ! Qu'y a-t-il de plus travaillé, & qui exprime mieux les contorsions d'un Athlète s'exerçant à lancer Palet, que le Discobole de Myron !*

Regles prescri-
tes aux Discobo-
les.

III. Telle estoit la manière en général, dont les Athlètes lançoient le Disque ; mais on leur prescrivait dans les Jeux publics, certaines regles auxquelles ils devoient s'assujettir pour gagner le prix, & c'est ce que j'ay présentement à examiner. On demande d'abord en quoy consistoit la victoire que l'on remportoit à cet exercice ; si l'on déclaroit vainqueur le Discobole qui approchoit le plus près d'un certain but déterminé, ou celui qui jettoit son Disque le plus loin ? Quelques modernes ont avancé que l'un & l'autre cas pouvoient avoir lieu en diverses rencontres ; mais ils ne fondent le premier cas que sur des autorités équivoques ou mal entendues, ou peut-estre sur une conformité imaginaire qu'ils supposent entre la manière de jouer au Palet usitée parmi nous, & l'ancien exercice du Disque. Quoy qu'il en soit, il est certain qu'à s'en tenir aux témoignages qui nous restent de l'antiquité, touchant les Jeux agonistiques, on ne marquoit un but que pour les différentes Courses, & peut-estre quelquefois pour l'exercice du Dard. Quant à celui du Disque, on n'y mettoit d'autre borne que celle que l'Athlète le plus vigoureux de la troupe prescrivait luy-même par la chute de son Palet. Sur ce pied-là, on voit bien qu'un Discobole avoit besoin de force plustost que d'adresse, pour réussir, puisqu'il ne s'agissoit pour cela que de pousser son Disque par-delà ceux de ses concurrents. C'est de quoy les descriptions de ce Jeu, qui se lisent dans Homère, dans Stace, dans Lucien & ailleurs, ne nous permettent pas de douter. On regardoit la portée d'un Disque poussé par une main robuste, comme une mesure suffisamment connue ; & l'on désignoit par-là une certaine distance, de même qu'en François nous en exprimons une autre par une portée de

Anach. p. 289.
edit. Grev.

mousquet. C'est ainsi qu'Homère décrivant une Course de chars, dit que les chevaux d'Antiloque devançoient ceux de Ménélas du jet d'un Palet lancé par un jeune homme vigoureux qui essaye ses forces ; & ce Poète, pour marquer cette distance, employe le mot Grec *Δίσκουα*, comme qui diroit *Δίσκου βεγς*, le terme ou la borne du Disque.

Iliad. l. 23. c. 431. & 523.

Il se présente ici une autre difficulté, sçavoir si les Discoboles qui concouroient pour le prix, se servoient tous du même Palet, ou si chacun avoit le sien. Suivant cette seconde supposition, tous les Disques devoient estre de même volume & de même poids. Mais il n'y a guères d'apparence que cette multiplicité de Palets fût en usage dans les Jeux publics, malgré le témoignage de la prétendue Médaille de *Mercurial*, dont j'ay parlé plus haut ; & tous les passages des anciens où il est fait mention de cet exercice, font foy du contraire. Il est aisé d'en recueillir, que le Palet commun à tous les Athlètes, estoit fort pesant ; & sans vouloir déterminer s'il avoit plus d'un pied de diametre, & trois ou quatre doigts d'épaisseur (comme l'assure le même *Mercurial*, d'après quelques autres qu'il ne cite point,) je diray seulement qu'Homère, en donnant à cet instrument l'épithète de *καταμάδιος*, c'est-à-dire, que l'on porte sur l'épaule, fait assez connoître qu'il estoit d'une telle pesanteur, que les mains seules n'auroient pu suffire pour le transporter d'un lieu à un autre, & qu'il n'y avoit que les épaules qui pussent soutenir pendant quelque temps un pareil fardeau. J'apprends outre cela de ce Poète & de Stace, qu'on avoit soin de marquer exactement chaque coup de Disque, en y plantant un picquet, une flèche, ou quelque chose d'équivalent, ce qui prouve qu'il n'y avoit qu'un seul Palet pour tous les antagonistes ; & c'est Minerve elle-même sous la figure d'un homme, qui, chez les Phéaciens, rend ce service à Ulysse, dont la marque se trouve fort au-delà de toutes celles des autres Discoboles. Enfin, Stace me fournit une autre circonstance singulière touchant cet exercice, & que je ne rencontre point ailleurs.

Si chaque Discobole avoit son Disque.

Gymnast. l. 23. c. 12.
Iliad. l. 23. v. 431.

Theb. l. 6. v. 703.

Odyss. l. 8. v. 193.

Theb. l. 6. v. 695.

C'est qu'un Athlète à qui le Disque glissoit de la main dans le moment qu'il se mettoit en devoir de le lancer, estoit hors de combat par cet accident, & n'avoit plus de droit au prix.

Usage de l'exer-
cice du Disque
dans la médecine.

*In 6. Epid.
Comm. 3. art. 2.*

*Chron. morb. l. 1.
p. 2.*

IV. Il ne me reste plus qu'un point à examiner touchant l'exercice du Disque; c'est l'usage que les anciens médecins en ont fait; par rapport à la santé. J'avoué que mes recherches sur cet article ne m'ont conduit qu'à un fort petit nombre de découvertes. Galien & Aretée sont les seuls médecins de l'antiquité, qui puissent nous donner là-dessus quelque éclaircissement; mais cela se réduit à si peu de choses, que notre curiosité n'en est guères plus satisfaite. Galien range parmi les exercices violents, celui du Disque, & il le conseille à ceux que leur plénitude met dans le besoin d'estre saignez ou purgez, & que quelques circonstances empêchent d'avoir recours à l'un ou à l'autre de ces remèdes. Aretée croit l'exercice du Palet utile à ceux qui sont sujets aux vertiges, parce qu'il prétend que certaines secousses de la tête & de bras, peuvent contribuer à la guérison de cette maladie.

Voilà tout ce que nous apprenons d'historique sur cette matière. Si m'estoit permis de l'approfondir ici en qualité de physicien & de médecin, j'y découvrerois sans doute diverses autres utilitez, soit pour la conservation de la santé, soit pour la cure de plusieurs indispositions, & je pourrois peut-estre en développer les raisons physiques & mécaniques; mais je ne dois faire en cette occasion, que le personnage d'antiquaire & d'historien.



R E C H E R C H E S
S U R
L'HISTOIRE D'ASSYRIE.
PREMIÈRE PARTIE.

Par M. l'Abbé SÉVIN.

7. de Janvier
1712.

LES Sçavants font partagez sur le premier fondateur de la Monarchie des Assyriens. Bochart, & après luy quelques critiques, en font honneur au tyran Nemrod. Malgré cela, nos modernes les plus éclairés ont pris parti pour Assur, fondez sans doute sur ce passage de la Genèse, qui me paroît décider la question en sa faveur : *Or Chus fut pere de Nemrod, qui commença à estre puissant sur la terre. Il commença à regner à Babylone, à Achat & à Chalne dans la terre de Sennaar. De ce pays sortit Assur qui bâtit Ninive, Rehoboth & Chale, il bâtit aussi Rezen entre Ninive & Chale.* Ces paroles ne sont point équivoques. M. Bochart cependant ne veut y trouver que Nemrod, qui bientôt, si on l'en croit, joignit à la conquête de Babylone, celle du pays qu'Assur avoit choisi pour sa retraite. Et voici donc, suivant son système, comment tout cet endroit devoit estre traduit : *Nemrod commença de regner à Babylone, de-là il s'avança dans l'Assyrie, & il bâtit Ninive, Rehoboth & Chale.* Quelle apparence, dit-il, que Moïse, dont le texte dans ce chapitre, roule uniquement sur la famille de Cham, passe tout d'un coup à celle de Sem, contre l'ordre qu'il semble s'estre prescrit luy même, & qu'il garde par-tout ailleurs avec le scrupule le plus religieux ? Mais quand ces sortes de parenthèses seroient moins fréquentes dans le stile de l'Ecriture, quoy de plus naturel que de ne point séparer des

événemens qui ont ensemble une liaison presque nécessaire : Telles sont incontestablement les victoires de Nemrod, & la fuite d'Assur obligé de se retirer devant un ennemi, dont la fortune ou les forces estoient beaucoup supérieures aux siennes. Je ne rapporteray point ici les autres raisonnemens de Bochart, d'habiles critiques les ont réfutés avec succès avant moy ; & par conséquent il me suffira de remarquer que les Septante, aussi verbeux dans l'Hébreu que le sont nos plus grands maîtres, que les Septante, dis-je, la Vulgate & les Interpretes Juifs & Chrétiens, rapportent tous au second des enfans de Sem, l'origine de l'Empire des Assyriens. Je n'en suis pas étonné, puisque les Historiens sacrez & profanes sont également d'accord là-dessus. On sçait que les différens peuples dont il est parlé dans l'Ecriture, sont désignez par le nom de leurs fondateurs. Il est constant néanmoins que le pays de Babylone est le seul qui soit connu sous celui de Nemrod. Jamais par la terre d'Assur on n'a entendu que les provinces qui sont renfermées entre le Lyc & le Caper. Ne doit-on pas inférer de-là, que l'Assyrie n'a point esté occupée par Nemrod, non plus que par ses descendants ? Autrement le nom du vainqueur auroit bien tost pris le dessus. Celuy de Sennaar ne tomba-t-il pas entièrement dans l'oubli, lorsque les Assyriens, sous la conduite de Bélus, en eurent fait la conquête ? Nous voyons au contraire que le nom d'Assur a subsisté pendant plusieurs siècles dans le pays où ce Prince se retira après sa défaite, témoins Dion Cassius & Strabon, qui l'un & l'autre font mention de l'Assyrie. Il n'est pas besoin d'avertir que ce terme ne diffère de celui d'Assyrie que par un changement de lettre très-reconnoissable. Xiphilin avant nous l'avoit observé, & ces sortes de minuties n'échappent pas même aux moins éclairés. Au reste, je ne dois pas oublier que la remarque de Strabon quadre parfaitement avec les témoignages de Plin & d'Ammien Marcellin. Ces auteurs nous apprennent que le pays qui, de leur temps, s'appelloit

Adiabene,

Adiabène , avoit autrefois porté le nom d'Assyrie. *Juxta hunc circuitum*, dit le dernier, *Assyria priscis temporibus vocitata*. Les anciens ont donc eu raison de regarder Assur comme le premier fondateur de ce vaste empire. C'est le sentiment de Josèphe , que plusieurs autres ont suivi , & qui luy est commun avec * Ératosthène , comme le paroît insinuer un fragment de cet auteur qui nous a esté conservé par Eustathe. Celui de Xénocrate que nous devons aux soins du compilateur de l'Etymologique , est bien plus formel. Τὸ τελευταῖον δὲ , dit-il , ἀπὸ Ἀσσυροῦ τῷ Σήμῳ Ἀσσυρία , ὡς Ξενοκράτης ἐν πρώτῳ Χρονικῶν ; car il est évident qu'à la place de τῷ Σέσσυ , il faut substituer τῷ Σήμῳ. Tant d'autoritez prouvent premièrement , que Cléodème s'est trompé l'orsqu'il a prétendu que les Assyriens estoient descendus d'Assur , fils du Patriarche Abraham. Elles font voir en second lieu , qu'on doit mettre Assur fils de Sem à la teste des Rois qui ont commandé dans Ninive. Je sçais bien qu'un Auteur de nos jours , célèbre par plusieurs sçavants ouvrages , a pensé tout autrement sur ce dernier article ; il soutient que l'Assyrie dans ses commencemens , n'a point esté soumise à des Rois ; & que dès le temps d'Assur , le gouvernement démocratique y fut reçu. Sa conjecture est fondée sur l'endroit de la Genèse que nous avons déjà cité. Il y est rapporté que Nemrod établit à Babylone le siège de son empire. On ne lit rien de semblable de Ninive. Donc cette ville n'a point eu de Rois. Pour faire sentir la foiblesse de ce raisonnement , il suffit de l'examiner avec la plus légère attention. Je conviens que Nemrod a regné dans le pays de Sennaar , & on a raison d'appuyer cette opinion sur les paroles de l'Ecriture , où Babylone est appelée la capitale des états de ce Prince. Mais parce que Moïse ne s'exprime point de la même manière au sujet de Ninive , est-il permis d'en conclurre que les Assyriens ont esté gouvernez par

Hard.

* Γενεσ. 10. ὅτι κατὰ τοὺς παλαιούς φησὶ τῷ Ἐρατοσθένει Ἀσσορες οἱ Ἀσσυριοὶ λέγονται καὶ Ἀσσυρία. Eusth. in Dion.

des magistrats électifs ? Il est visible qu'une pareille conséquence peche contre toutes les regles de la bonne dialectique ; d'autant plus que deux lignes après, Moÿse adjoute qu'Assur ayant passé le Tigre, bâtit Ninive, Rézen & Chalé : paroles qui montrent qu'Assur exerçoit une autorité absolüe dans toute l'Assyrie. De simples particuliers ne se sont jamais avisez de construire des villes dans un état libre & indépendant. Comment concevoir d'ailleurs que des Républicains n'eussent point traversé une entreprise si contraire à la conservation de la liberté, dont alors, à ce que je crois, on ne connoissoit guères, ni le nom, ni les prérogatives ? Le gouvernement monarchique est de tous le plus ancien : *Omnes antiquæ nationes*, dit Cicéron, *regibus quondam paruerunt*. On lit la même chose dans les écrits d'Aristote & de Salluste, dont le sentiment est d'autant plus vraysemblable, que lorsqu'on remonte jusque dans ces siècles que leur éloignement dérobe à nos recherches, on voit le pouvoir despotique établi chez les différentes nations de l'univers. Quelques siècles après le déluge, l'Egypte obéissoit à des Rois ; & la Palestine du temps d'Abraham, estoit partagée en une infinité de petits états. Ceux de l'Asie alors paroissent avoir eu plus d'étendue, & le gouvernement républicain y estoit absolument inconnu. En voilà, ce me semble, beaucoup plus qu'il n'en faut, pour assurer à un des descendants de Sem, la gloire d'estre le fondateur de l'empire d'Assyrie. Il s'agit maintenant de développer ce qui s'est passé de plus considérable sous le regne d'Assur. L'histoire profane garde sur son chapitre le plus profond silence, & l'Ecriture s'est contentée de dire que ce Prince avoit bâti les villes de Ninive, de Réhoboth, de Chalé & de Rézen. De ces quatre villes différentes, Ninive est constamment la plus célèbre ; cependant sous les premiers Rois d'Assyrie, elle n'estoit pas la plus importante. Je feray voir dans la suite de ces recherches, qu'avant Ninus, elle n'avoit rien qui la distinguât des autres villes de l'Orient. Je feray voir

aussi que le nom de Ninive luy a esté donné par ce Prince. Pourquoy donc, me dira-t-on, Moÿse plus ancien que Ninus, ne la nomme-t-il jamais autrement? Je réponds à cela, que les Juifs ne se faisoient point un scrupule de changer des noms peu connus, en d'autres qui estoient devenus communs par l'usage ordinaire. Cette coûtume nous a dérobé l'ancien nom de Ninive, qui, selon toutes les apparences, ne s'est élevée à la dignité de capitale que long-temps après la mort d'Assur. Premièrement, dans l'énumération des quatre villes bâties par ce prince, Rézen est la seule qui porte le titre de grande. *De terra illa*, dit l'Ecriture, *egressus est Assur, & ædificavit Niniven & plateas civitatis, & Chale, Rézen quoque inter Niniven & Chale; hæc est civitas magna.* Quelques interprètes à la vérité ont prétendu que cette phrase, *hæc est civitas magna*, devoit se rapporter à Ninive. Mais une pareille explication est insoutenable, à moins qu'on ne veuille dire que Moÿse a pris plaisir à négliger toutes les regles du discours, pour se rendre inintelligible, ce qui seroit un étrange paradoxe. En secon lieu, & cela vaut bien la peine d'être observé, c'est que dans les commencemens du regne de Ninus, Télane estoit l'endroit où les princes d'Assyrie faisoient leur séjour. Je ne l'avance qu'après Estienne de Byfance, qui sans doute avoit puisé cette circonstance dans quelque ancien monument. S'il estoit permis de hasarder icy des conjectures, je dirois que Rézen & Télane ne sont qu'une même ville. Ce qui convient à la première, sans trop s'éloigner de la vraisemblance, on peut le faire quadrer à la seconde. Moÿse parle de Rézen comme d'une ville déjà puissante de son temps; & bâtie plusieurs siècles avant luy. Dans Estienne de Byzance, on lit que Télane estoit une ville fort ancienne; on y lit outre cela que Ninus, qui monta sur le thrône peu d'années avant la mort de Moÿse, y tenoit sa cour. Quoy qu'il en soit, on ne sçauroit nier que Rézen n'ait esté une ville d'une grande étendue.

Τελανή, πόλις
ἀρχαιοτάτη Συ-
ρίης, ἣν ᾔκει Νίνος
καί τις.

Elle estoit située entre Ninive & Chale. Cette dernière place, au rapport de Strabon & de Ptolémée, estoit capitale de la Chalacène. A l'égard de Réhoboth, on ne la connoît point aujourd'huy, & les interprètes de l'Ecriture jusqu'à présent, on fait de vains efforts pour en découvrir la situation. Ainsi le royaume d'Assyrie dans sa première origine, estoit composé de quatre villes. Cette remarque est d'autant plus nécessaire icy, que beaucoup de personnes, très-habiles d'ailleurs, ne donnent que des bornes fort étroites aux empires qui se formèrent après le déluge. Ils en ont jugé la plupart sur ceux de l'Occident, & en particulier sur ceux des Grecs, dont les Rois, au rapport de Thucydide & d'Isocrate, n'ont eu pendant plusieurs siècles qu'un très-petit nombre de sujets. Il est certain néanmoins que dès les commencements on a vû naître dans l'Orient des empires assez considérables; ce que nous venons de rapporter de ceux de Babylone & d'Assyrie, doit suffire pour en donner une idée bien plus grande. Mais quelque grande qu'elle soit cette idée, il ne faut pas s'imaginer avec une foule d'Auteurs, que dès le temps d'Abraham les Assyriens fussent déjà maîtres de la meilleure partie de l'Asie. Je ne crains pas d'avancer que les successeurs d'Assur sont demeurés dans l'obscurité pendant plus de 600. ans. Bien loin de trouver dans les Livres sacrés les moindres vestiges de leur prétendue puissance, il n'est besoin que d'une médiocre attention pour y découvrir que ces Princes ont esté plusieurs siècles sans songer à faire des conquêtes. Quoy qu'en dise Joséphe, l'armée qui, sous la conduite de Codorlahomor Roy des Elamites, fit une irruption dans la Palestine, n'estoit point une armée d'Assyriens. Manéthon n'est guères plus excusable, lorsque parlant de Salathis premier Roy des Pasteurs, il écrit que ce Prince fortifia les provinces de l'Egypte qui estoient à l'Orient, afin que les Assyriens ne pénétrassent point dans ses états. La puissance de ces peuples n'estoit

pas encore formidable. Il est vray que Ctésias l'a fait remonter jusqu'aux siècles les plus reculez ; mais Manéthon ne devoit pas l'en croire sur sa parole. Encore une fois, il s'en faut beaucoup que les conquestes des Assyriens ne soient aussi anciennes que l'ont débité l'un & l'autre de ces auteurs, & après eux Diodore de Sicile, Castor, Æmilius Sura, & une infinité d'autres écrivains. Bélus est le premier, qui dans le dessein d'aggrandir les états que luy avoient laissez ses ancêtres, ait porté la guerre chez ses voisins : & Bélus n'est monté sur le trône que 322. ans avant la prise de Troye. C'est un point de chronologie qu'il est important d'éclaircir. Il est même d'autant plus nécessaire de le développer, que faute de l'avoir assez approfondi, on a travaillé sans succès à découvrir les commencements & la durée de la puissance des Assyriens. De la manière dont parlent la plupart des Auteurs, on s'imagineroit qu'il faut chercher l'époque de Bélus dans les siècles voisins du déluge. Ælien & Sulpice Sévère l'appellent un Roy très-ancien. Eusébe le fait regner avant même qu'Abraham fût entré dans la Palestine. Mais que penser de Philon de Byblos, qui dans Estienne de Byzance assure que Bélus, a précédé Sémiramis de 1000. ans ? Eustathe dans ses Commentaires sur Denys d'Alexandrie, en compte 1800. Mais ce ne seroit jamais fait si je voulois rapporter les différentes opinions qui ont jusqu'aujourd'hui partagé les Scavants sur l'époque de ce Prince ; je me contenteray de dire que les anciens & les modernes de concert ensemble, luy donnent la plus haute ancienneté. Malgré un consentement si unanime, je ne laisseray pas de proposer les raisons qui m'ont déterminé à ne point adopter ce sentiment. Après tout, ce n'est pas de ma propre autorité que je mets Bélus 322. ans avant le siège de Troye. Ce nouveau système est fondé sur le témoignage de Thallus ; les paroles de cet auteur sont expressees, & voici le fragment tel qu'il nous a esté conservé par Théophile

d'Antioche. * Il paroît que Moÿse & la plupart des Prochetes qui ont vécu après luy, onu esté plus anciens, non-seulement que tous les Ecrivains profanes, mais encore que Saturne, que Bélus, & que la guerre de Troye. Car si l'on en croit l'historien Thallus, Bélus n'a précédé cette guerre que de 322. ans. Quelque considérable que soit le témoignage de Thallus, je n'aurois pas néanmoins osé me déclarer contre la sentiment communément approuvé, si je n'avois pas trouvé dans Hérodote une nouvelle preuve de celuy que j'embrasse. Ce célèbre historien compte 520. ans depuis Ninus jusqu'au soulevement des Médes. Si l'on examine ce calcul avec quelque attention, il sera aisé de s'appercevoir qu'il n'est pas différent de celuy de Thallus. Les Médes commencèrent à se soustraire de l'obéissance de Sardanapale l'an 253. après la prise de Troye; & Ninus monta sur le thrône 262. ans avant cette fameuse expédition des Grecs. A ces 162. qu'on joigne les 55. que donnent les Chronologistes anciens au regne de Bélus pere de Ninus, on trouvera que ce Prince a précédé la prise de Troye de 322. ans. C'a esté aussi la supputation d'Appien & de Denys d'Halicarnasse; puisque l'un, à l'exemple d'Hérodote, paroît avoir enfermé dans l'espace de 510. ans toute la durée de l'empire des Assyriens; & que l'autre met au nombre des fables cette vaste étendue de siècles qu'on avoit coûtume d'attribuer à la même monarchie. Je croirois que Porphyre n'a point compté autrement que les Auteurs dont nous venons de parler. Ce philosophe, dans un endroit où il examine le temps auquel vivoit Sanchoniathon, prétend que cet historien estoit contemporain de Sémiramis; & il adjoute aussi-tôt que cette illustre Reine regnoit en Assyrie, ou du temps

* Οτι μὲν ἐν ἀρχαῖς τοῦ ὁ Μωϋσῆς δίκην ἐπὶ πάντων συγχαφίαν, ὡς αὐτὸς ὁ μίτῃ, ὅσα δὲ οἱ πλείους μετ' αὐτοῦ Προφῆται γινώσκον, ὁ Κεῖν, ὁ τῷ Ἰλιακῷ πολέμῳ κατὰ δὲ τῷ Θάλλῳ ἰσχυρίαν ὁ Βῆλος περιγένηται ὡς αὐτὸς τῷ Ἰλιακῷ πολέμῳ ἔτι καὶ πρὶν.

de la guerre de Troye, ou du moins peu de temps auparavant. On ne sçauroit nier que tout cecy ne quadre assez bien avec nostre systéme, puisque nous ne mettons que 163. ans depuis la mort de Sémiramis, jusqu'à la prise de cette ville célèbre. A toutes ces autoritez différentes, on peut encore joindre celle de Macrobe. Ce auteur, dans les Commentaires qu'il a laissez sur le songe de Scipion, soutient que le monde avoit commencé, & qu'il ne subsistoit que depuis un assez petit nombre de siècles. Pour le prouver, il allégué les histoires Grecques, dont les plus anciennes ne remontoient pas plus haut que Ninus, espace qui, selon luy, ne renferme guères plus de 2000. ans. Je n'examine point ici si le raisonnement de Macrobe ne peche point contre la justesse; il me suffit qu'il établisse nostre systéme, & c'est ce dont on ne sçauroit douter, puisqu'à compter depuis Bélus jusqu'à l'empire de Théodose, on trouve en effet, qu'il s'est écoulé 2000. ans eu environ. Après tant d'autoritez, ne suis-je pas en droit de conclurre, & même avec beaucoup de vraisemblance, que l'empire des Assyriens sur une partie de l'Asie est bien moins ancien qu'on ne se l'imagine ordinairement? Bélus qui en a jeté les premiers fondemens, n'est, comme on vient de la voir, monté sur le thrône que 322. ans avant la prise de Troye. Encore n'est-ce que depuis Ninus, qu'Hérodote & les autres commencent à compter les 520. ans qu'a subsisté la puissance de cette nation. Il est certain cependant que Bélus en est regardé comme le fondateur. Presque tous les auteurs s'accordent à le mettre à la teste des Rois d'Assyrie. De ce nombre sont Thallus, Hellanicus, Castor, Histiaüs, Céphalion, Jule-Africain, Syncelle, Sulpice Sévère, saint Jérôme & saint Cyrille d'Alexandrie. Quelqu'appuyée néanmoins que soit cette opinion, on lit dans Syncelle que le nom de Bélus ne paroïssoit nulle part dans la chronographie de Castor, & cela par rapport au peu de certitude des choses qui avoient esté publiées de ce Prince. En effet, on ne

ſçait ni quels avoient eſté les Rois qui avoient précédé, ni ſ'il devoit à la naiſſance ou à la fortune le rang qu'il tenoit. Diodore de Sicile & Pauſanias le font ſortir d'E-gypte avec une colonie, qui, ſous ſon commandement, vint ſ'établir dans le pays de Babylone; & ce ſentiment a eſté du goût de quelques critiques modernes, qui trop prévenus en faveur des Egyptiens, ſe ſont aiſément laiſſez ſéduire par les contes que ces peuples avoient débités aux Grecs pour ſe faire honneur de l'origine des nations les plus célèbres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce ſyſtème ne ſçauroit abſolument ſe concilier avec l'hiſtoire de ces temps-là. Les Egyptiens alors opprimez par les Paſteurs, n'eſtoient guères en eſtat d'envoyer des colonies aſſez nombreuses pour faire la conquête de deux empires, tels que ceux de Babylone & d'Affyrie. Ne ſeroit-il donc pas plus naturel de dire que Bélus eſtoit un des descendants d'Affur? Quoy qu'il en ſoit, Bélus ne fut pas plûtôt monté ſur le thrône, qu'il forma le deſſein de recouvrer la province de Babylone que Nemrod avoit enlevée à ſes ancêtres. Depuis la mort de cet uſurpateur, il eſtoit arrivé de grandes révolutions dans cet état. Les Arabes en dernier lieu ſ'en eſtoient emparez, & il y avoit 200. ans, ſuivant Alexandre Polyhiſtor & Jule Africain, que ces princes étrangers en jouiſſoient paiſiblement, lors que Bélus entra dans la Babylonie avec une puiffante armée. Il défit Nabonnadus qui y regnoit alors, & par cette victoire il demeura maître de ce royaume, ſur lequel il avoit des prétentions légitimes. Cette importante conquête rendit les Affyriens formidables à tout l'Orient. Balaam qui vivoit peu d'années après, parle de ces peuples, comme ſi rien n'eût eſté capable d'arrêter la rapidité de leurs conquêtes. S'adreſſant au Cinéen, il luy dit que quand il ſe retireroit ſur les rochers les plus inacceſſibles, il ne ſeroit pas pour cela à couvert des armes des Affyriens : *Robuſtum quidem eſt habitaculum tuum, ſed ſi in petra poſueris nidum tuum, & fueris de ſtirpe Cin, quamdiu poteris permanere!*

Affur

Affur enim capiet te. On ne sçait pas si Bélus borna là ses conquêtes. Il y a bien de l'apparence néanmoins que content de la gloire qu'il venoit d'acquérir, il ne songea plus qu'à faire de Babylone la plus belle ville de l'Orient. Il n'épargna rien pour exécuter ce magnifique projet, & Babylone depuis a esté regardée comme son ouvrage. Abydène en est un bon garant, aussi-bien que le Poëte Dorothée, avec cette différence néanmoins, que par une erreur assez commune, ce dernier a confondu Bélus l'Assyrien avec celui qui avoit regné chez les Tyriens. Enfin, l'on peut dire, après Quinte-Curce, que dans l'antiquité c'estoit l'opinion la plus généralement reçüe. Il y a plus, c'est que les Ecrivains sacrez paroissent la favoriser, témoin cet endroit d'Isaïe, où parlant des Chaldéens, il assure que cette nation vivoit autrefois dans l'obscurité, & qu'elle devoit sa grandeur à l'Assyrien qui avoit élevé ses citadelles & bâti ses palais: *Ecce terra Chaldaeorum, dit ce Prophete, iste populus aliquando non erat: Assyrius fundavit eam deserticolis; erexerunt arces ejus: suscitaverunt aedes ejus.* Je serois fort porté à croire que par l'Assyrien il faut entendre Bélus; & c'est, si je ne me trompe, le sens le plus naturel de ce passage qui a donné la torture aux Interprètes. Ce Prince cependant n'eut pas la satisfaction de mettre la dernière main à cet ouvrage. Babylone ne fut revêtuë de murs que sous le regne de Semiramis. Apparemment que la mort le surprit avant qu'il eût eu le temps de les commencer; elle arriva la 45.^e année de son regne, suivant Jule-Africain, & la 65.^e selon Eusébe & Saint Augustin; 267. avant la prise de Troye, & 674. avant la première Olympiade. Les successeurs de ce Prince, pour assurer à leur maison l'Empire d'Assyrie & de Babylone, ne manquèrent pas, par un trait de politique assez bien concerté, de luy déferer les honneurs divins. Le peuple toujours crédule, se laissa aisément séduire, & depuis ce temps-là il n'y eut point dans Babylone de Divinité plus respectée. Le temple de ce nouveau Dieu, situé

au cœur de la ville, en faisoit un des plus beaux ornemens. C'estoit, à ce que dit Strabon, une pyramide quarrée, dont chacun des côtés avoit un stade. Au milieu de cette pyramide s'élevoient huit tours l'une sur l'autre. Des degrez qui alloient en tournant par dehors, conduisoient à un grand temple qu'on avoit bâti sur la dernière de ces tours. Il estoit enrichi d'une table d'or & d'un lit de parade où couchoit une femme que le Dieu avoit soin de choisir luy-même, & que toutes les nuits il honoroit de sa présence. Outre ce temple, il y en avoit un autre au bas de la tour, dans lequel étoit une statue d'or de Jupiter assis, une table, un marchepied & un siège de la même matière, le tout estimé 800. talents. Hérodote, sur le témoignage des Chaldéens, assure que peu d'années avant luy, on y voyoit une statuë d'or massif qui estoit de douze coudées, mais qu'elle avoit esté enlevée par Xerxès. Ce fut apparemment lorsqu'il vint à Babylone pour entrer dans le tombeau de Bélus, comme le raconte Ctésias. On lit dans *Ælien* que l'ayant fait ouvrir, il vit d'un côté le cadavre de cet ancien Roy, dans un cercueil qui, à quelques doigts près, estoit plein d'huile; & de l'autre une inscription qui menaçoit des plus grands malheurs celuy qui ne rempliroit pas cet espace vuide. Xerxès le tenta vainement. Quelques années après, les Perses ayant esté défaits à Salamine & à Platée, on ne manqua pas de regarder ces mauvais succès comme autant d'effets de la colére de Bélus. A la vérité il en coûta cher à Babylone. Xerxès pour se venger, fit raser tous les temples de cette ville, & celuy de Bélus fut enveloppé dans cette condamnation générale. C'est ainsi que périt ce superbe bâtiment. Alexandre l'auroit rétabli, mais il en fut empêché, & par la grandeur de l'entreprise, & par les difficultez que firent naître les Prêtres de ce Dieu, qui ne trouvoient pas leur compte à se dessaisir des présents & des revenus que les anciens Rois d'Assyrie avoient laissez pour l'entretien du temple & des sacrifices. Voilà tout ce que l'Histoire nous apprend.

du règne de Bélus. Celuy de Ninus son fils & son successeur fut encore plus glorieux. Ce Prince est le plus ancien conquérant dont fassent mention les monuments historiques. C'est à luy que presque tous nos auteurs rapportent l'origine de cette puissance, qui rendit les Assyriens formidables à toutes les nations de l'Asie. Ctésias, & après luy Castor, Céphalion & Æmilius Sura, sont là-dessus parfaitement d'accord ensemble. Il semble même que la plupart des anciens ont cru ne pouvoir remonter plus haut que le regne de Ninus, puisque ceux des Grecs & Latins qui, suivant Tertullien & Macrobe, se sont attachez à décrire l'Histoire des premiers temps, ont jugé presque tous devoir la commencer par les grandes actions de ce conquérant. Que l'on n'attende pas cependant une narration bien circonstanciée des événements les plus considérables de sa vie. Si l'on en excepte quelques fragments, que nous reste-t-il aujourd'huy de tant d'auteurs qui avoient travaillé à nous en conserver la mémoire? Et par-là je me trouve dans la nécessité de copier un abrégé de Ctésias, dont l'autorité parmi les Sçavants est aujourd'huy médiocrement respectée. Quelque fondé que soit ce jugement, je ne croirois pas néanmoins que son témoignage dût toujours estre suspect. Si Ctésias a esté moins occupé de l'amour de la vérité, que du desir de plaire à ses lecteurs par des narrations extraordinaires; & par la nouveauté des choses qu'il débitoit, on doit avouer pourtant qu'il n'a pu concevoir le dessein chimérique d'imposer au public dans tout le cours de son histoire. En général, il faut se défier de la bonne foy de cet auteur. Je ne me feray donc point un scrupule d'abandonner le sentiment de Ctésias sur l'époque de Ninus, qu'il a placée dans l'antiquité la plus reculée. Ce Roy n'est pas à beaucoup près aussi ancien que d'ordinaire on se l' imagine. Suivant le calcul qui vient d'estre établi, Bélus, qui estoit monté sur le thrône 322. ans avant la prise de Troye, mourut après avoir gouverné le royaume d'Assyrie l'espace de 55. ans; & par conséquent Ninus a dû luy succéder

*Ctésias dans
Diod. de Sic.*

l'an 268. de la même époque. Son premier soin fut de lever une armée composée de soldats jeunes & vigoureux. Lorsque ses troupes, par des exercices fréquents, furent suffisamment instruites dans les règles de la discipline militaire, nécessaires absolument pour les plus grands succès, il s'avança dans le pays de Babylone, accompagné d'Ariéus Roy des Arabes, qui estoit venu le joindre avec un grand nombre de ses sujets. Les Babyloniens peu aguerris, furent aisément défaits, & leur Roy prisonnier fut, aussi-bien que ses enfans, la première victime de la barbarie & de la cruauté du vainqueur. Mais cette narration me paroît fabuleuse dans toutes ses parties. A l'avénement de Ninus à la couronne, les Babyloniens estoient déjà sujets des Rois d'Assyrie. Le séjour que Bélus faisoit ordinairement à Babylone, en seroit une preuve constante, quand on ne sçauroit pas d'ailleurs par le témoignage de la plupart des Historiens, qu'il avoit travaillé à rendre cette ville une des plus superbes de l'Orient. Que penser après cela de Diodore, qui, sur la bonne foy de Ctésias, a prétendu que sous le regne de Ninus, Babylone n'estoit pas encore bâtie? Ce seroit perdre son temps, que de vouloir réfuter une opinion qui est généralement contredite; & il me doit suffire de remarquer que l'époque de la fondation de Babylone n'est guères mieux établie que la prétendue expédition de Ninus dans cette province. Pour moy, je serois porté à croire que les premiers coups de ce conquérant tombèrent sur l'Arménie. Ce royaume estoit fort à la bienséance des Assyriens, & ce fut apparemment une des raisons qui déterminâ Ninus à tourner ses forces de ce côté-là. Les Arméniens ne firent pas une longue résistance. Barzane leur Roy, intimidé par la prise de quelques-unes de ses places, aimâ mieux avoir recours à la clémence du vainqueur, que d'attendre les dernières extrémités. Il en fut reçu avec beaucoup d'humanité, & Ninus ne luy imposa d'autres conditions que celles de luy fournir des vivres, & de le suivre avec son armée. Devenu plus puissant par cette jonction,

il marcha contre les Médes, qui résolus de défendre leur liberté, vinrent au devant de luy sous le commandement de Pharnus. La fortune ne seconda pas le courage de ce Prince, qui fut crucifié après la bataille. Sa femme & sept de ses enfants eurent la même destinée. Tant de succès firent concevoir à Ninus l'espérance de se rendre aisément maître de tous les pays qui estoient situez entre le Nil & le Tanais. Plein de ce grand projet, il porta ses armes victorieuses chez différentes nations. Diodore de Sicile, sur le témoignage de Ctésias, rapporte que toutes celles qui habitoient l'Asie, à l'exception des Indes & de la Bactriane, furent conquises dans l'espace de 17. ans; mais il adjoute en même-temps, que tous les Historiens ont gardé un profond silence sur le nombre des batailles qui furent données pendant cette longue suite de prospérité, aussi bien que sur la multitude des peuples qui tombèrent en la puissance des Assyriens. Cependant, entre les provinces dont s'emparèrent les vainqueurs, il compte après Ctésias, la Syrie, l'Egypte, la Phœnicie, la Pamphylie, la Lycie, la Carie, la Phrygie, la Mysie, la Lydie, la Troade, la Perse, la Susiane, les pays des Cadusiens, des Tapyres, des Hyrcaniens & des Daes. Dans le texte Grec de Diodore, on lit aujourd'huy *Δρῶνων*, terme que je croirois en cet endroit convenir infiniment moins que celui de *Δάων*. Les Dranges estoient fort éloignés des Hyrcaniens, & deslors comment croire que Diodore ait joint des pays séparés par tant de provinces? Il n'en est pas de même des Daes, que cet Historien a eu raison de mettre à la suite des Tapyres & des Hyrcaniens, par rapport au voisinage de ces nations. Cela est si vray, que Strabon a placé les Daes proche de la mer Caspienne. Voicy les paroles de ce Géographe: * *On donne le nom de Daes à la plupart des Scythes, dont le pays commence à la mer*

* Strab. L. II. p. 511. οἱ μὲν δὲ πλείους τῶν Σκυθῶν ἐπὶ τῇ Κασπίᾳ θαλάττῃ ἀρξαμένην Δαῶν προσκαλεσθῆναι τὸς δὲ προσέτις πύλαι μάλιστα Μαδαγέτας, & Σάρας ὀνομαζομένους.

Caspienne. A l'égard de ceux qui sont à l'Orient, ils sont appelz Saques & Massagètes. Pomponius-Méla ne nous est guères moins favorable, lorsqu'il écrit que le fleuve Oxus, devenu plus considérable par la jonction de plusieurs autres rivières, commence proche les Daes à couler du côté du septentrion. Je diray la même chose de Plin, de Ptolémée & de Quinte-Curse; mais les passages que je viens de rapporter, sont plus que suffisants pour faire sentir le peu de solidité de la correction de Rhodomannus, qui à la place des Dranges a substitué les Daces, nation qui n'a jamais esté connue dans l'Asie. Ce sont-là les différentes provinces que Ninus rendit tributaires de l'Empire d'Assyrie; & par conséquent Cyrus n'est pas le premier qui ait commencé à faire des conquêtes dans l'Orient, comme l'a prétendu Salluste. J'ay bien de la peine à croire cependant, que l'Egypte doive estre comptée entre les provinces dont Ninus se rendit maître. Les monuments qui nous restent de cette ancienne Monarchie, sont une preuve très-forte que les Egyptiens alors n'estoient pas soumis à une domination étrangère. Manéton, à la vérité, raconte que Salathis premier Roy des Pasteurs, pour fermer aux Assyriens l'entrée de l'Egypte, fit fortifier la partie orientale de ce royaume; mais il ne dit nulle part que Ninus ait ou attaqué, ou emporté les retranchements que luy avoit opposez Salathis; circonstance qu'il n'estoit pas naturel que Manéthon oubliât en cet endroit, & qu'il n'auroit pas omise, selon toutes les apparences, si jamais les Assyriens eussent pénétré dans l'Egypte. Adjoûtez à cela, que par les fragments des Dynasties qui sont venus jusqu'à nous, on voit que sous le regne de Ninus & sous celui de ses successeurs, l'Egypte a esté gouvernée par des Princes libres & indépendants. Ne feroit il donc pas plus vraysemblable de dire que Ninus borna toutes ses expéditions à la conquête de l'Asie? Je ne sçais pourquoy quelques auteurs ont avancé que les Assyriens n'en avoient jamais possédé qu'un petit nombre de provinces. Peut-

estre auroient-ils changé de sentiment, s'ils avoient considéré qu'Hellanicus, Céphalion, Strabon, Joséphe & Eufébe, n'ont point donné à leur Empire d'autres limites que l'Asie entière. Il est constant d'ailleurs que Platon & Pomponius Méla en parlent comme d'une nation dont la puissance avoit esté formidable autrefois. Que si ces autoritez ne suffisent pas pour assûrer à Ninus la possession de tant de belles provinces, sur quel fondement la luy contester, si l'on fait réflexion que le nom des Assyriens s'est communiqué à la plus grande partie des royaumes de l'Orient ? Il n'y a que la force & la violence qui puissent produire de pareils changements, & il n'est pas naturel que des nations entières perdent leur premier nom, tandis qu'elles demeurent dans l'indépendance. Toute la question est donc maintenant de montrer que la plûpart des pays de l'Orient ont conservé jusqu'aux derniers temps le nom des Assyriens. Je n'en veux pas de meilleur témoin que Strabon. Ce Géographe assûre qu'autrefois les provinces qui s'étendoient depuis l'Egypte jusqu'au Pont, estoient toutes comprises sous le nom général d'Assyrie. Dans Bion, Adonis, quoyque né dans la Phœnicie, est cependant désigné par l'épithète d'Assyrien. C'est aussi celui du Mont Liban dans le Poëte Nonnus, & de Myrrha dans Oppien. La Capadoce dans Apollonius, porte le même nom, & l'Euphrate dans Callimaque est appelé Assyrien. Malgré des témoignages aussi formels, il ne fera point inutile de remarquer que Ninus avoit laissé dans plusieurs endroits de l'Asie des monuments de ses victoires. Telle est, par exemple, Ninoé, ville que ce Prince, au rapport d'Estienne de Byzance, avoit fait bâtir dans la Carie. Telle est encore celle de Ninus dont parlent Philostrate & Ammien-Marcellin, & qui paroît avoir esté située dans la Commagène. Qu'on se donne bien de garde, au reste, de confondre cette Ninus avec la fameuse Ninive. Ce ne fut qu'au retour des expéditions que je viens de rapporter, & qui occupèrent les armes de Ninus pendant dix-sept années,

que ce conquérant en jetta les fondements. Les anciens sont partagez sur la situation de cette puissante ville. Ctésias & Diodore après luy, l'ont mise sur l'Euphrate. En cela bien différents d'Hérodote, de Strabon, d'Arrien, de Ptolémée & de Pline, qui ont écrit tous cinq que Ninive estoit sur le Tigre. Dans cette diversité de sentiments, je n'hésiteray point à me déclarer pour Hérodote: & on ne sçauroit nier que son autorité, soutenue d'ailleurs du consentement de presque tous les autres écrivains, ne doive l'emporter sur le témoignage de Ctésias. Je n'ignore pas cependant que Bochart accuse Hérodote de n'estre pas d'accord avec luy-même, & d'avoir dit dans le premier livre de son Histoire, que l'Euphrate passe au milieu de Ninive. Jamais reproche n'a esté plus mal fondé. Dans l'endroit que cite Bochart, il ne s'agit uniquement que de Babylone; & j'ose même avancer qu'Hérodote n'a point varié du tout sur la situation de Ninive. Il ne l'a pas confonduë non plus avec Babylone, comme l'a prétendu Isaac Vossius, faute d'avoir examiné avec assez d'attention cet auteur, qui distingue par-tout l'une & l'autre de ces villes de la manière du monde la plus claire & la plus précise. Ceci bien examiné, il s'ensuit que la plus grande partie des anciens a placé Ninive sur le Tigre. Pline prétend que c'estoit sur la rive occidentale de ce fleuve; sentiment d'autant moins vraisemblable, que les autres écrivains s'accordent tous à la mettre à l'orient de la même rivière. Ce qui est certain, c'est que Strabon assure que cette ville occupoit l'espace qui est entre le Tigre & le Lyc; & cet espace, au rapport de Ptolémée, n'a pas moins de 50000. pas, si on le prend de l'endroit où le Lyc va se jeter dans le Tigre. Il est aisé de juger par-là quelle devoit estre la grandeur de Ninive. Je ne vois rien de plus magnifique que la description qui nous en a esté laissée par Diodore; si on en croit cet historien, elle avoit 150. stades de long sur 90 de large, & le circuit estoit de 480. stades, qui font environ 60000. pas. Une si prodigieuse étendue

étenduë paroîtroit sans doute incroyable , si on ne trouvoit expressément dans l'Ecriture, que Jonas n'employa pas moins de trois jours à faire le tour de cette fameuse ville. Après tout , les murs n'en estoient pas moins dignes d'admiration. Leur hauteur estoit de 100. pieds , & on rapporte que trois chariots y pouvoient aisément marcher de front. Il y avoit outre cela 1500. tours , dont chacune estoit de 200. pieds de haut. A juger par cette description , il n'y a personne qui ne s'imaginât qu'à peine un siècle auroit pu suffire pour porter à sa perfection un ouvrage qui est si fort au-dessus des plus beaux monuments de l'antiquité. Si l'on s'en rapporte à Eustathe , il fut entièrement achevé dans l'espace de huit années ; & la chose semblera d'autant plus vraisemblable , que 140000. hommes y travaillèrent sans interruption. Ninus après avoir mis la main à un projet de cette importance , résolut de venger l'affront que ses armes avoient reçu dans la Bactriane. Les habitans en estoient très-belliqueux , & le succès de la première expédition auroit découragé un Prince moins intrépide. Dans la crainte de voir ses desseins échouer une seconde fois , il assembla une armée composée de 1700000. hommes de pied & de 210000. chevaux , sans parler des chariots armez de faux , qui passioient le nombre de 10000. Je ne voudrois pas au reste garantir tout ce détail de Crésias. Il ne m'est pas permis cependant de taire les raisons sur lesquelles se fonde Diodore , pour faire voir que toute cette narration n'a rien d'incroyable. « Il n'y a per-
sonne, dit-il, qui ne traite de fable cette quantité prodigieuse de troupes. Mais ceux qui connoissent l'étenduë de
l'Asie, & la multitude des nations qui l'habitent , trouveront la chose très-possible ; & pour la rendre croyable , il
n'y a qu'à considérer ce qui s'est passé de notre temps en
Europe. On sçait , par exemple , que Denys le Tyran fit
sortir de la ville seule de Syracuse 120000. hommes de
pied & 12000. chevaux , sans compter 400. vaisseaux ,
dont quelques-uns estoient à trois & à cinq bancs de rames. »

» On ſçait auſſi que peu de temps avant qu'Annibal entrât
 » en Italie, les Romains levèrent dans cette province près
 » d'un million de perſonnes. Il eſt certain toutesſois que
 » l'Italie entière ne ſçauroit eſtre comparée pour la multitude
 » des habitans, avec une ſeule des nations de l'Asie. » Je
 doute fort que ce raisonnement raffûre les lecteurs ſur la
) bonne foy de Ctéſias, qui certainement auroit eſté moins
 ſuſpecte, ſi cet Hiſtorien avoit eu la précaution de réduire
 à la moitié ces troupes innombrables des Aſſyriens. Il faut
 néanmoins tomber d'accord, que de tout temps les Rois
 de l'Orient ont mis en campagne des armées très-confidé-
 rables. Ceux des Juifs, par exemple, dont les états eſtoient
 reſſerrez dans des bornes fort étroites, ne laiſſent pas de
 marcher à la tête de 500000. hommes. Ce ſont les Ecri-
 vains ſacrez qui le rapportent, & deſſors on ne devoit pas
 rejeter ſans examen, ce que raconte l'Histoire profane de
 la grandeur & de la puissance des Rois de l'Asie. Cepen-
 dant jamais Prince n'auroit égalé celle de Ninus, ſi les
 troupes avoient eſté auſſi nombreuses que le prétend Cté-
 ſias. Celles des Baſtriens montoient à 400000. hommes.
 Malgré une ſi grande inégalité, Oxyarte, que Juſtin, Ar-
 nobe, St. Auguſtin & Oroſe ont mal-à-propos confondu
 avec le fameux Zoroaſtre, alla courageuſement au-devant
 de l'ennemi. Diodore écrit que le Roi de la Baſtriane ſe
 campa proche les défilez qui fermoient l'entrée de ſon pays.
 Les Aſſyriens les ayant paſſez, ils furent attaquez & rom-
 pus par Oxyarte, qui les pourſuivit juſqu'aux montagnes,
 mais accablé par le grand nombre de troupes qui eſtoient
 déjà forties des défilez, il ſe vit obligé de prendre le parti
 de la retraite. Après cette bataille, qui coûta 100000.
 hommes aux Aſſyriens, Ninus ſe rendit maître ſans peine
 de toute la Baſtriane. Il n'en fut pas de même de Baſtres
 la capitale du royaume, ville très forte, & pourvûe d'ail-
 leurs de tout ce qui eſtoit néceſſaire pour ſoutenir un long
 ſiége. Auſſi eut il beaucoup de peine à emporter la place;
 & peut-eſtre que la valeur de la garniſon auroit rendu ſes

efforts inutiles , si la fortune n'avoit conduit Sémiramis dans le camp des assiégeants. Je n'entreray ici dans aucun détail sur cet article , qui sera réservé au discours suivant , où je me propose de donner une histoire circonstanciée de cette fameuse Princesse , que Ninus épousa après la réduction de la Bactriane. Il y a bien de l'apparence que ce conquérant ne survêcut pas long-temps à son mariage. Quoy qu'il en soit , Jule-Africain , Eusébe & St. Augustin le font regner 52 ans. Diodore garde là-dessus un profond silence , luy qui nous a laissé une ample description du superbe mausolée que Sémiramis avoit élevé à son mari. Ce fameux ouvrage subsistoit encore dans les derniers temps ; & qui ne seroit donc pas surpris de voir les Anciens si peu d'accord sur le lieu de sa situation ? Diodore le place dans Ninive , & Ovide près de Babylone , avec d'autant plus de fondement , ce me semble , que cet Historien le met dans le voisinage de l'Euphrate. J'aurois même beaucoup de penchant à croire que les portes de Babylone qui portoient le nom de Ninus , & dont parle Hérodote , n'avoient esté ainsi appellées , que parce qu'elles conduisoient au tombeau de ce conquérant célèbre.



R E C H E R C H E S
S U R
L' H I S T O I R E D' A S S Y R I E.

S E C O N D E P A R T I E.

Par M. l'Abbé S E V I N.

26. de Decem-
bre 1714.

Les Assyriens estoient déjà maîtres des plus belles provinces de l'Asie, lorsque Sémiramis monta sur le trône que Ninus venoit de remplir avec tant de réputation. Nous avons vû dans l'article précédent, par combien de victoires ce Prince avoit signalé son regne. Celui de Sémiramis, encore plus glorieux, fournira à nos recherches la matière d'un discours, qui ne renfermera ni moins de particularitez intéressantes, ni moins d'événements considérables. Ce n'est pas que je voulusse garantir toutes les merveilles que nous ont débitées les Anciens sur le chapitre d'une Reine si fameuse. Quoy, par exemple, de plus mal imaginé que l'histoire de sa naissance? Diodore en fait honneur à Derceto, Divinité fort respectée dans une bonne partie de l'Orient. Parmi la foule de ceux qui venoient à son temple offrir des sacrifices, Vénus irritée contre la Déesse, démêla un jeune homme qu'elle crut propre à la venger. Ses espérances ne furent pas trompées, & elle eut la satisfaction de voir le Syrien triompher de toute la fierté de son ennemie. Sémiramis fut le fruit d'un commerce qui bientôt devint funeste à sa mere; au désespoir d'avoir si mal soutenu la dignité de son rang, elle se précipita dans le Lac que Jean Tzetzés s' imagine estre celui de Moëris en Egypte. Ce ne fut néanmoins qu'après avoir ôté la vie au jeune homme qui avoit eu le malheur de luy plaire. On ignore quel estoit

son nom, car je compte pour rien l'autorité du grand Etymologicon & celle d'Eustathe, qui l'appellent Caystre fils de l'Amazone Penthésilée. Une origine si illustre seroit infiniment plus honorable à Sémiramis que le récit de Pline, & que celui d'un certain Athénée dont parle Diodore. Née dans l'obscurité, si l'on en croit le premier de ces Auteurs, d'accord là-dessus avec Plutarque, elle avoit eu l'adresse de s'ouvrir un chemin jusqu'au trône. Le second prétend que cette Reine, avant son élévation, faisoit de sa beauté l'usage le plus condamnable. Il y en a d'autres qui la disent fille de Ninus, c'est opinion de Conon; opinion que Macrobe nous assure avoir esté commune à plusieurs Ecrivains. Mais toutes réflexions faites, j'appréhende bien qu'il n'ait pas assez examiné la chose. Photius certainement estoit beaucoup plus versé que luy dans la lecture des Anciens; Photius néanmoins insinuë assez clairement que le sentiment de Conon n'avoit point eu de partisans. Retournons à Diodore, qui poursuit ainsi les aventures de Sémiramis. A peine avoit-elle vû le jour, qu'on l'exposa dans des lieux stériles & inhabitez. Abandonnée de tout le monde, des colombes luy tinrent lieu de mere; les unes luy apportoit du lait, les autres de leurs aîles luy faisoient une espèce de bouclier contre les injures du temps: une année s'écoula de cette manière. Pendant cet intervalle, l'enfant estant devenu plus fort & plus robuste, il fallut songer aussi à une nourriture plus solide. Ses nourrices eurent recours aux fromages des bergeries voisines. On les apperçut, & les bergers les ayant suivies, trouvèrent une fille parfaitement belle. Quelque ridicule que fût cette fable, il paroît cependant qu'elle estoit reçûe dans plusieurs provinces de l'Asie. Ctésias l'y avoit apprise; & une preuve qu'on ne doit pas la regarder comme son ouvrage, c'est que les colombes estoient publiquement honorées dans toute la Syrie. Xénophon, témoin oculaire, le dit en termes formels, & après luy Philon, Sextus Empiricus & nombre d'autres, dont les autoritez seroient icy

superflus. Je serois même tenté de croire que le culte de ces animaux n'est guères moins ancien que Sémiramis ; & peut-estre auroit-elle composé la fable dont il s'agit , pour dérober aux Assyriens l'obscurité de sa naissance , & pour leur persuader que les Dieux prenoient un soin tout particulier de ses jours. Celuy que Simmas, intendant des troupeaux du Roy , eut de son éducation , la rendit une personne accomplie. Infiniment belle avec cela , il ne faut pas s'étonner si Ménonès gouverneur de Syrie , en fut épris dès la première vûë. Il la demanda à Simmas , l'obtint , & la conduisit à Ninive où se célébrèrent les nôces. L'amour de Ménonès ne se ralentit point ; la beauté l'avoit fait naître , le mérite le soutint. Un génie élevé & capable des plus grandes affaires , lui avoit acquis la confiance de son mari. Tout se décidoit par les avis de Sémiramis , & ses avis ne manquoient jamais de réussir ; tant il est vray que les succès sont moins l'ouvrage du hazard , qu'ils ne le sont de l'habileté & de la prudence. Si Ménonès en avoit scrupuleusement suivi les maximes , son bonheur auroit esté de plus longue durée ; la guerre de Bactres vint tout-à coup troubler une union dont la naissance de deux enfans , Hypate & Hydaspes , avoit encore serré les nœuds. Ninus résolu de soumettre , à quelque prix que ce fût , un royaume qui estoit à sa bienséance , partit de Ninive avec une armée formidable : les principaux seigneurs de sa cour l'accompagnèrent dans cette expédition , & Ménonès fut du nombre. Après une bataille long-temps disputée , & que perdirent les Bactriens , toutes les villes ouvrirent leurs portes à Ninus. Bactres fut la seule qui arrêta la rapidité de ses conquêtes. Deux choses contribuoient à relever le courage des habitans , la force de la place , & la multitude de ceux qui la défendoient. On eut beau presser le siège , il n'avançoit que très lentement. Mais personne ne le trouva plus long que Ménonès. Chagrin de se voir séparé de sa femme qu'il chérissoit toujours avec la même tendresse , il luy écrivit de venir le joindre au camp.

L'Historien remarque qu'elle obéit sans repugnance. Ce que souhaitoit son mari estoit conforme à ses inclinations. Elle aimoit la gloire par dessus toutes choses , & dans la pensée qu'il ne luy feroit pas mal-aisé d'en acquérir à un siège que la valeur des ennemis rendoit tous les jours plus difficile , elle ne négligea rien pour hâter son départ. Dans de grands voyages , une femme ne laisse pas de courir certains risques. Sémiramis , pour n'y estre point exposée , inventa une espèce d'habillement qui pouvoit également convenir aux deux sexes. La propreté & le bon goût font le mérite de toutes les parures , l'un & l'autre regnoient dans la sienne. Commode avec cela , & d'un usage merveilleux pour défendre la délicatesse du teint contre les ardeurs du soleil , il ne feroit pas surprenant que les Médes , & les Perses ensuite , eussent adopté une manière de s'habiller qui quadroit si bien avec leur mollesse. Ctésias écrit que cette mode ne passa chez les Perses que par succession de temps ; sentiment dont Justin a jugé à propos de s'écarter , luy qui prétend que Sémiramis , à son avènement à la couronne , ordonna à tous ses sujets de ne porter désormais d'autres habits que ceux qu'elle venoit d'intr duire. Lequel croire de ces deux auteurs ? L'opinion de Justin s'accorde parfaitement avec le caractère de cette Reine , qui vouloit immortaliser jusqu'aux actions de sa vie les plus indifférentes. D'un autre côté , Ctésias est le plus ancien , & il a vécu plusieurs années dans la Cour des Rois de Perse , où l'on ne devoit pas ignorer ces sortes de particularitez. Malgré cela , j'aurois bien de la peine à me persuader sur sa parole , que les habits des Persans eussent esté copiez d'après ceux de Sémiramis. Quoyque magni- *Diod. lib. 2.* fiques , cependant ils laissoient au corps l'usage libre de toutes ses parties ; bien différens des vêtements de cette nation , amples , embarrassants , & dans lesquels on ne se remuoit qu'avec peine. Telle est la description que nous en ont donnée Xénophon , Cornélius-Népos & le Poëte Manilius , dont voici les vers :

*Et Syriæ gentes , & laxo Persis amictu
Vestibus ipsa suis hærens.*

Il me souvient d'avoir lû quelque part dans Clément d'Alexandrie, que les vêtements de lin devoient leur origine à Sémiramis ; mais ils estoient à la mode plusieurs siècles avant cette Princesse , & il ne seroit pas difficile de le prouver , s'il m'estoit permis de suivre de semblables digressions. J'aime mieux revenir au siège de Bactres. Il n'estoit guères plus avancé que le premier jour , lorsque Sémiramis arriva au camp. Ayant esté reconnoître la place, elle apperçut que la citadelle n'estoit gardée que par un petit nombre de soldats, & que ces soldats, dans le temps des attaques, accouroient tous à la défense des postes les plus exposez. Trop habile pour ne pas profiter de la négligence des ennemis , elle forma le dessein d'attaquer la ville du côté de la citadelle. Un jour donc qu'on donnoit un assaut, elle s'avança avec un corps de troupes, & n'eut pas de peine à s'emparer d'un endroit, que la trop grande confiance des assiégés avoit laissé sans défenseurs. Ainsi fut prise la capitale de la Bactriane. Il seroit inutile de dire que Ninus sensible à un service de cette importance , la combla de présents ; & peut-estre ne le seroit-il pas moins d'adjoûter, qu'il fut encore plus touché de sa beauté qu'il n'avoit esté charmé de sa valeur. Ce Prince alors devoit estre fort âgé ; mais la sagesse & l'expérience, dont la vieillesse se fait tant d'honneur , ne furent pour luy que de foibles armes contre la violence de sa passion. Si ce que rapportent les anciens n'est point exagéré , il est bien des gens qui auront quelque indulgence pour celle de Ninus. On convient généralement que Sémiramis avoit rassemblé les différentes perfections qui peuvent exciter les sentimens le plus vifs. Ovide la met en parallèle avec Laïs , la plus belle femme qu'eut jamais la Grece. Ælien même raconte que la beauté de cette Reine ne perdoit rien de son éclat au milieu des ajustemens les plus négligez. Il

ne faut donc pas s'étonner si elle plut à Ninus. Il la demanda à Ménonès, & pour adoucir l'amertume du compliment, il promit de luy donner en échange Sofane sa fille. La proposition scandalisa Ménonès, & le Roy irrité de son peu de complaisance, le menaça de luy faire crever les yeux. Soit frayeur, soit amour pour sa femme, l'histoire rapporte qu'il se pendit. Que cette narration de Crésias soit vraie dans toutes ses parties, c'est une chose dont je ne voudrois pas répondre; peut-estre l'incrédulité nous vient-elle de voir l'insensibilité qui regne aujourd'huy parmi le commun des hommes. Si Sémiramis regretta la perte d'un mari qui l'aimoit tendrement, c'est ce qu'on n'a pas jugé à propos de nous apprendre. Les Anciens gardent sur ses larmes un profond silence, & il est assez vraisemblable qu'elle épousa Ninus sans chagrin. Elle ne fut pas moins chère à ce Prince qu'elle l'avoit esté à Ménonès. Et si l'on en croit quelques Auteurs, il luy en donna une marque bien singulière. Sûre des Grands de l'état, que ses bienfaits ou ses promesses luy avoient attachez, elle supplia son mari avec les plus vives instances, de vouloir bien luy confier pour cinq jours la puissance souveraine. Il se rendit à ses prières, & toutes les provinces de l'Empire eurent ordre d'obéir à Sémiramis. On n'exécuta cet ordre que trop exactement pour l'infortuné Ninus, qui fut impitoyablement massacré par le commandement de sa femme. Du moins est-ce ainsi que l'assurent Dion & Plutarque, avec cette circonstance, que Plutarque a cru qu'on ne luy avoit ôté la vie qu'après l'avoir retenu prisonnier pendant quelque temps; d'autres au contraire ont écrit que Sémiramis le condamna à une prison perpétuelle. Mais l'opinion commune chez nos Auteurs, est que ce Prince, ensuite de son expédition de Bactres, vint mourir tranquillement à Ninive. Il disposa de sa couronne en faveur de Sémiramis, dont il avoit un fils encore trop jeune pour luy succéder. Justin raconte que dans la juste appréhension de voir les Assyriens peu soumis à la domination.

d'une femme, elle se fit proclamer reine sous le nom de Ninyas. Son fils luy ressembloit parfaitement, mêmes traits, même taille, & par conséquent rien de plus aisé que d'en imposer au peuple. Pour en venir plus sûrement à bout, elle introduisit une espèce d'habillement conforme à ses vûës, & qui bientôt fut le seul à la mode dans tous les pays de son obéissance. Ce stratagème eut tout le succès qu'on en devoit attendre, & notre Auteur ajoûte qu'elle ne découvrit son sexe, qu'après s'estre attiré l'admiration de ses sujets par une longue suite de victoires. Je puis me tromper, mais dans toute cette narration de Justin, il y a certaines circonstances qui me paroissent un peu fabuleuses. Comment s'imaginer, par exemple, que Sémiramis ait pu former le ridicule projet de passer pour Ninyas, & comment soutenir ce personnage au milieu d'une Cour où ce jeune Prince devoit estre connu? Il y a plus, c'est que Ninyas alors estoit encore un enfant, & que sa mere avoit déjà esté mariée deux fois. D'ailleurs, de quel secours pouvoit luy estre un pareil artifice? Ignore-t-on aujourd'huy qu'en Orient les femmes n'estoient point exclûës de la couronne, & qu'avant Sémiramis plusieurs l'avoient portée avec beaucoup de gloire? Je dis avant Sémiramis, parce que, suivant le calcul que nous avons tâché d'établir dans la première partie de ces recherches, le commencement de son regne ne doit précéder que de 215. ans le siège de Troye; ce qui quadre assez avec le sentiment de Porphyre, qui la fait vivre, ou dans l'intervalle même de cette guerre fameuse, ou quelque temps auparavant : sentiment au reste qui n'estoit point particulier à ce Philosophe, comme on l'a cru jusqu'à présent. Je n'en veux pas d'autres témoins qu'Estienne de Byzance; cet Auteur, qui sans doute l'avoit pris d'un plus ancien que luy, assure que le premier nom de Thyatire avoit esté Πελωια, & qu'ensuite elle avoit porté celui de Sémiramis. Sémiramis estoit donc postérieure à Pélops, dont les descendants commandoient l'armée de Grecs devant Troye; & cette Reine le seroit

de plusieurs années, si l'on pouvoit compter sur les témoignages d'Eustathe & du Compilateur du grand Etymologicon, qui l'un & l'autre rapportent son origine à Caystre fils de Penthésilée. Je ne doute pas néanmoins qu'en cet endroit ils n'ayent copié des Ecrivains qui ne sont pas venus jusqu'à nous; & à parler naturellement, je croirois presque qu'Hérodote a donné lieu à cette opinion. Dans la généalogie des Héraclides que nous a conservée cet Historien, telle qu'on la débitoit en Lydie, il se trouve trois générations depuis Hercule jusqu'à un certain Ninus. Peut-estre a-t-on confondu ce Ninus avec le Roy d'Assyrie, & par-là Caystre sera devenu le pere de Sémiramis. Il falloit reculer sa naissance, & on ne pouvoit mieux s'y prendre, puisqu'entr'elle & Otréra mere de Penthésilée, il y a le même nombre de générations qu'entre Hercule & Ninus. Je n'insisteray pas davantage là-dessus; il n'est personne qui, sur des fondemens de cette nature, voulût placer si près des Olympiades le regne de Sémiramis. Les commencemens en furent troublez par le soulèvement des Siraces. Elle estoit au bain quand on luy en porta la nouvelle; & sans se donner le temps de mettre ses cheveux en ordre, elle partit pour punir les rebelles. Valère-Maxime convient du fait, avec cette différence pourtant, que Frontin & luy prétendent que ce fut contre les Babylonien que marcha Sémiramis. Leur ville fut prise d'assaut, & la vigueur avec laquelle la Reine pressa ce siège, tint en respect les nations dont la mort de Ninus avoit ébranlé la fidélité; il fut heureux pour Babylone d'estre retournée sous la puissance des Assyriens. Quoy qu'en dise Bérosee, il est fort vraisemblable que cette ville devoit à Sémiramis une partie de ses plus beaux ornemens. Quand même les portes, qui long-temps après conservoient encore son nom, ne seroient pas une preuve bien forte de la vérité de ce sentiment, j'aurois de la peine à croire que toute l'Antiquité eût voulu nous en imposer sur cet article, Parmi nos meilleurs Ecrivains, il en est

plusieurs qui regardent Babylone comme un monument de la magnificence de cette Princesse. D'autres, & ceux-là à mon sens plus croyables, se sont contentez de luy attribuer la construction de ses murs, qui ont fait l'admiration de tous les siècles. L'ouvrage achevé, elle s'avança dans la Médie à la tête d'une armée considérable. Là, près d'une montagne que Diodore appelle Βαλζαρον elle planta un jardin qui avoit douze stades de circuit; & sur le côté de la montagne, où s'élevoient plusieurs rochers, elle fit tailler sa statuë accompagnée de celles de cent de ses gardes. Estant décampée de cet endroit, elle aperçut proche de Chaone ville de Médie, un rocher d'une hauteur & d'une étendue prodigieuse. Enchantée de la beauté du lieu, elle y bâtit un palais superbe; des jardins délicieux le rendoient un des plus charmants endroits de l'Asie. Il devint un des plus fameux, par les désordres de Sémiramis. S'il en faut croire ce que racontent plusieurs Historiens, ce fut dans ce beau séjour qu'elle se livra aux plaisirs sans règle & sans mesure. Ils vont même jusqu'à luy imputer d'avoir fait mourir ceux avec qui elle les avoit partagez, dans l'espérance de cacher par la promptitude de leur mort, la honte de ses désordres. L'exactitude m'oblige d'ajouter, que des Auteurs l'ont accusée d'avoir brûlé d'un feu aussi abominable que celui de Pasiphaë. Que si tous ces reproches sont fondez, il faut avouer qu'elle méritoit bien l'épithète de *Γυμνός* que luy donne Euphorion, & dont Vénus, suivant le Scholiaste de Nicandre, avoit esté honorée par le poëte Callimaque. Enfin Sémiramis quitta les environs de Chaone. Sur la route d'Ecbarane, où elle avoit dessein de rester quelque temps, on rencontre les Monts Zarcées, monts qui occupoient alors beaucoup de terrain, & à l'entour desquels les voyageurs, à cause des précipices, estoient obligez de faire un long circuit. Pour abrégier le chemin & le rendre praticable, il falloit couper des rochers & combler des vallées. Une autre que cette Reine auroit esté effrayée de tant d'obstacles; elle qui souhaitoit

s'immortaliser par les plus grandes entreprises, ne balançoit pas à tenter celle-ci, & elle eut le bonheur de l'exécuter. Ses travaux d'Ecbatane ne furent ni moins utiles, ni moins importants. Les habitants manquoient d'eau, & on n'en pouvoit tirer que d'un lac éloigné de douze stades. Adjoûtez à cela, qu'à moins de luy ouvrir un chemin à travers une montagne très-haute & très-escarpée, on auroit en vain travaillé à en conduire les eaux dans la ville. Toutes ces difficultés furent surmontées, si l'on s'en rapporte à Ctésias; mais je crains bien qu'on ne luy fasse grace, ni sur cet article-là, ni sur celuy des palais d'Ecbatane, qu'il s' imagine estre de la façon de Sémiramis. Les plus habiles Critiques aiment mieux en croire Hérodote, & cet Historien prétend qu'Ecbatane ne subsistoit point avant Déjocès. Sémiramis, après avoir parcouru la Médie, visita la Perse & les autres provinces de son empire. Je ne parleray point des ouvrages dont elle les embellit, Diodore n'entre dans aucun détail là-dessus. Content de remarquer que les temps en avoient respecté la plupart, il la conduit en Egypte, dont la conquête ne luy coûta pas beaucoup. Malheureusement cet exploit est en quelque sorte démenti par Manéthon, & il n'est point attesté par des Auteurs dignes de foy. Ses expéditions en Ethiopie & en Libye ne sont guères mieux fondées, non plus que son voyage au temple de Jupiter-Ammon. Curieuse, à ce qu'on assure, de percer dans l'obscurité de l'avenir, elle consulta l'Oracle, & la réponse de l'Oracle fut que quand Ninyas attenteroit à ses jours, elle disparoîtroit, & que plusieurs nations de l'Orient la mettroient au nombre de leurs Divinitez. Mais indépendamment de toutes ses prétendues victoires, il seroit mal-aisé de ne pas convenir avec Pomponius-Méla, que l'Assyrie n'a jamais esté plus puissante que sous le regne de cette Princesse. Qu'on rejette, si on le veut, l'inscription de Polyænus, où l'on assigne pour bornes à ce grand royaume, le fleuve Inamanès à l'Orient, l'Arabie au midi, & au septentrion les Saces avec

les Sogdiens; à moins que de compter pour rien le consentement presque général de l'Antiquité, comment refuser de croire que la domination de Sémiramis s'étendoit sur toute la haute Asie? Dans les provinces qui la composoient, on voyoit, au rapport de Strabon & de Quinte-Curce, quantité de monuments & de villes de la façon de cette Princesse; telle estoit, selon Solin & Estienne de Byzance, Arachosie, capitale du pays de même nom. Ce dernier en dit autant de Thyamis voisine de l'Arachosie. Isidore Characène fait mention d'une statue de Sémiramis qu'on montrait dans Baptame, ville de la Cambadène près des Indes; & aux environs du golfe Persique il y avoit une montagne ronde, qui du temps d'Arrien & de Marcien, estoit encore connue sous le nom de cette Reine. Penda dans la Sogdiane, estoit son ouvrage, aussi-bien que Mélite dans la Cappadoce, comme nous l'apprennent Strabon, Marcien, Solin & Pline. Cet Auteur adjoute qu'Abésamis & Soractia luy rapportoient leur origine. A tant de provinces tributaires des Assyriens, nous joindrions la Judée, si elle avoit pris son nom de Judas fils de Sémiramis, ainsi que le prétend Alexandre Polyhistor dans un passage que nous devons aux soins d'Estienne de Byzance; passage au reste qui semble prouver assez clairement, que les fragments de cet Alexandre copiez par Eusébe sont autant de pièces supposées. Le Polyhistor d'Estienne ignoroit les premiers éléments de l'histoire des Juifs; en cela bien différent du Polyhistor d'Eusébe, qui parle toujours en homme parfaitement instruit des antiquitez de cette nation. Il s'étend fort au long sur Jacob & sur ses douze-enfants; parmi lesquels il n'oublie pas Judas. Et quelle apparence donc que cet Auteur, pour développer l'étymologie de la Judée, eût eu recours à un fils de Sémiramis? Mais que ce royaume soit une de ses conquêtes, ou non, il fera toujours vrai de dire que la haute Asie estoit soumise à son Empire. Nous venons de voir que par-tout elle avoit laissé des marques de sa magnificence; & n'est-ce pas un principe certain

que jamais un prince ne s'est avisé d'embellir des pays qui vivent sous une domination étrangère? Il ne tint pas à Sémiramis de porter la sienne jusque dans les Indes. Si l'on en veut croire Mégasthène, une mort précipitée vint renverser tous ses projets. Ctésias au contraire, écrit que cette Reine, pour estre plus à portée de l'ennemi, alla faire son séjour à Bactres, que Properce, par cet endroit, suivant les apparences, appelle la capitale de l'Empire d'Assyrie: *Iussit & imperio surgere Bactra caput*. Une expédition de cette importance demandoit des préparatifs extraordinaires. Sémiramis, après y avoir travaillé pendant l'espace de trois ans, se trouva à la tête de la plus nombreuse armée qu'on eût encore vûe. L'infanterie montoit à trois millions d'hommes, & la cavalerie à cinq cents mille. Stabrobate, alors Roy des Indiens, luy disputa le passage du fleuve Indus; sa flotte fut battue, & luy obligé de se retirer plus avant dans les terres. Son dessein étoit d'y attirer les Assyriens, qui en effet le suivirent. Il fallut en venir aux mains une seconde fois. Malgré les efforts de Sémiramis, son armée fut absolument défaite; elle-même y reçut deux blessures, & de tant de milliers d'hommes, à peine s'en sauva-t-il la troisième partie. L'autorité des souverains n'est jamais moins respectée que dans leurs disgraces. Sémiramis l'éprouva peu de temps après son retour à Bactres. Ninyas conspira contre sa mere; elle en fut avertie par un Eunucque, espece qu'Ammian-Marcellin & Claudien l'accusent sans fondement, je crois, d'avoir la première mise en usage. Alors s'estant rappelée la réponse de l'Oracle, elle remit le commandement à son fils & se retira dans son palais, où métamorphosée en colombe, elle s'envola avec une troupe de ces oiseaux. La narration de Céphalion est bien plus simple & plus naturelle; il rapporte que cette Princesse ayant fait mourir ses propres enfants, ceux apparemment qu'elle avoit eus de Ménonès, leur mort avoit esté vengée par un fils de Ninus, Justin l'appelle Ninyas. Indigné que sa mere nourrit pour luy des sentiments que l'âge & la

nature auroient dû étouffer, il luy enleva la couronne avec la vie. Ainsi périt Sémiramis, digne cependant d'une destinée plus heureuse, si tout l'éclat de son règne, auquel on assigne quarante deux ans, n'avoit esté obscurci par des dérèglements monstrueux : bel exemple, pour prouver qu'il est moins difficile de dompter des nations belliqueuses & puissantes, que de remporter des victoires sur une seule de ses passions.

HISTOIRE DE L'ISLE DE DÉLOS.

Par M. l'Abbé SALLIER.

20 d'Avril
1717.

LES merveilles qu'on a publiées de l'Isle de Délos, la naissance d'Apollon, la solemnité des fêtes qui s'y célébroient, la variété des spectacles, l'ont rendue si célèbre, qu'une histoire suivie & détaillée de cette Isle, m'a paru devoir estre agréable.

Un très-sçavant homme, auquel l'antiquité Grecque est redevable par mille endroits, a éclairci l'histoire des Isles placées dans la mer à peu-près où est celle dont je veux écrire. Ce qu'il a fait sur les Isles de Crète, de Chypre & de Rhodes, fait désirer ce qu'il auroit pu faire sur les autres. En attendant qu'un autre plus habile fasse cesser les regrets des Curieux, voici ce que j'ose présenter à la Compagnie. L'Isle de Délos a eu ses Historiens & ses Poëtes dans l'Antiquité même; un lieu consacré par la naissance de deux Divinitez estoit très-respectable, & ne pouvoit manquer d'estre un objet de religion pour les peuples, desquels la religion même n'estoit que superstition; en falloit-il davantage pour attirer l'attention des Historiens? Un lieu qui avoit vû naître le Dieu des vers, devoit estre célébré par les Poëtes.

C'estoit

C'estoit même, à en croire Callimaque *, à cette Isle qu'ils devoient le premier tribut de leur génie; la faveur d'Apollon estoit un prix qu'on ne pouvoit autrement obtenir.

Le premier que nous connoissons avoir chanté les louanges de cette Isle, est Olen de Lycie. Ce Poëte, qui venoit des bords du Xanthe, est d'une ancienneté incontestable, & connu aussitôt que le culte d'Apollon. C'est ainsi qu'en parle Hérodote. Les plus anciens hymnes que nous sçachions avoir esté employez à Délos, estoient de ce Poëte; & il est même à remarquer que c'est luy que les Grecs reconnoissent avoir fait servir le premier la poésie à célébrer les Dieux par des hymnes; si tant est que les hymnes mêmes ne soient pas la première espèce de poésie. Cet Olen avoit esté le premier Prêtre d'Apollon à Délos, dans le temple élevé à ce Dieu par les Septentrionaux, qui des extrémités glacées du Nord, venoient l'honorer dans le lieu de sa naissance; c'est Pausanias qui nous a conservé ce trait d'histoire du Poëte Lycien, il en fait mention en plusieurs de ses livres, le nommant tantôt par son nom d'Olen, tantôt le marquant sous le nom du Poëte Lycien. Cette dernière expression en a imposé à Frischlin, dans ses notes sur Callimaque, & par méprise luy a fait distinguer le Poëte Lycien d'avec Olen. Le passage de Pausanias sur lequel il établit cette fausse distinction, se trouve dans le huitième livre, & la leçon en est défectueuse. On lit, *Λύκιος δὲ ὅς ὤν ἀρχαιότερος τῶν ἡλικίαν Δήλιος, ὕμνοις καὶ ἄλλοις ποιήσας.* Au lieu de *ὅς ὤν*, je crois qu'il faut remettre *ὠλίω* & au lieu de *Δήλιος, Δελίοις*; après quoy je lis ainsi le passage: *Λύκιος δὲ ὠλίω ἀρχαιότερος τῶν ἡλικίαν, Δελίοις ὕμνοις καὶ*

Lib. 4. c. 35. p. 268. edit. 1592. Callimach. ibid. v. 304.

Pausan. in Bæot. Phoci. &c.

* Δῶλος δ' ἐδίλει τὸ πρῶτον φέρεται
 ἔκ Μουσίων

 ὡς Μουσὴν ἀοιδὴν ὃ μὴ Πύμπλειον ἀείπει
 ἔχοντι, πρὸς τοῖς ὅς Δῶλος λέγειται
 Hymne sur Délos, versib. 4. 7. 8.

Tome III.

Bbb

Δελος ποιηται. Pausanias vient de parler de trois temples fameux, qui sont dans un coin de l'Arcadie. Il y en a un entre les trois, qui se trouve consacré à Diane. Il adjoint qu'Olen Poète Lycien, ayant fait des hymnes à l'usage des habitans de Délos & de quelques autres peuples, en avoit fait sur Diane. Je crois ces changemens nécessaires & bien placez, il seroit aisé de le montrer, si cette preuve ne m'éloignoit trop de mon sujet; je m'apperçois même que je l'ai déjà un peu oublié, & j'y reviens.

C'est en suivant l'opinion commune, soit erreur, soit vérité, que je place Homère le second entre ceux dont la poésie a chanté Délos & Apollon. Une si longue suite de siècles écoulés, n'a pu nous enlever le monument que la reconnaissance du prince des Poètes consacroit au Dieu des vers. L'hymne est venu jusqu'à nous; & quand il seroit vrai que cette pièce ne seroit pas de luy, je pourrois toujours la donner pour une très-heureuse & fort ancienne imitation de la poésie d'Homère. Thucydide, dans le second livre, en fait honneur à Homère; mais l'ancien Commentateur de Pindare l'attribue à Cynéthus, qui, suivant le rapport d'Hypostrate, vivoit en la LXXIX. Olympiade, cinq cens & quelques années avant Jesus-Christ.

Ad Nemæo. 2.

*Olymp. 65. an.
c. 529.*

L'Isle de Délos a souvent animé le noble feu qui transportoit Pindare. Dans quelques-uns de ses ouvrages, il demande grace sur ce qu'il en diffère l'éloge, sur lequel d'ailleurs il aimoit à s'étendre. Dans d'autres, il la nomme avec honneur; & donnant enfin une ode à la prière des Insulaires de Céos, il satisfait à l'engagement commun à tous les Poètes. De cette ode il ne nous est resté que quelques mots conservez par Philon. Ce n'estoit pas la seule dans laquelle Pindare eût essayé sur Délos ses heureuses hardieses. Callimaque l'insinüe, mais son Commentateur le dit nettement; à Pindare il joint même Bacchylide. Ils couroient tous deux la même carrière, une émulation très-animée les partageoit; Bacchylide avoit composé *ποιήματα*, c'est ainsi que se nommoient les hymnes où l'on célébroit

Apollon & Délos, comme on appelloit *μυτρωπανοι*, ceux qui estoient sur la Mer des Dieux, *ιοβελυχοι*, ceux qui estoient sur Bacchus. Ces hymnes de Bacchylide estoient encore *ὑμνι Διωρευτικοι*, dit Ménandre le Rhéteur, parce qu'ils se chantoient lorsqu'on faisoit partir la députation que les différentes villes des lieux circonvoisins envoioient à Délos : *Διωρευτικήν ἔχοντες*.

In insula Ceo

Le même Ménandre nous a conservé la mémoire des hymnes de Simonide, & nous apprend qu'il avoit composé des hymnes appelez *παιανες*, c'est à-dire, qu'il ne s'estoit pas dispensé de la loy commune à tous les Poètes.

*Olymp. 55. morte
en la 78. 466. an.
ch.*

Un Nicocharis, dont Aristote parle dans sa poétique, doit trouver ici sa place. Il avoit fait un poème qui estoit un récit historique des merveilles de l'Isle de Délos. C'est tout ce que nous en sçavons. Le jugement desavantageux qu'Aristote porte de cet ouvrage, doit nous épargner le regret de l'avoir perdu.

Je ne dois pas oublier ici un Pronomus de Thèbes. Il estoit joueur de flûte, & avoit trouvé l'art de faire entendre sur une même flûte les trois différentes modulations, la Dorienne, la Phrygienne & la Lydienne, Avant luy, il falloit se servir de trois flûtes particulières. Il estoit encore comédien : au moins est-il rapporté dans Pausanias, qu'il avoit un jeu de théâtre si vif, si animé & si divertissant, que cette sorte de mérite luy fit élever par les Thébains une statuë, dans le lieu où Epaminondas même avoit la sienne. Ce Pronomus fit, à la prière des habitans de Chalcide sur les bords de l'Euripe, quelques hymnes qui furent chantez par les députés de la ville.

In Bæotic. p.

291.

Le dernier Poète enfin dont nous sçachions que les vers aient eu Délos pour objet, est Callimaque. Nous lisons avec plaisir l'hymne que sa piété luy avoit inspiré ; la finesse de l'art qui y regne, la justesse des expressions, la vivacité des images, la force des mouvements même qu'il a sçû habilement y répandre, la vie & le feu dont il anime tout, rendent ce petit poème aussi achevé pour la diction que

pour le choses. C'est dans cet hymne que je prendray la plus grande partie de ce que j'ai à dire sur Délos; voilà pour les Poëtes.

Je ne prétends pas rapporter ici les noms de tous les Historiens Grecs & Latins, qui nous ont laissé quelque chose sur Délos; quoyque ce soit dans ces traits mêmes jettez au hazard, qu'il faille en chercher l'histoire, tous ces anciens noms feroient d'un usage sec & defagréable. Il me suffira donc de nommer quelques Auteurs qui, dans des ouvrages complets, ont fait un corps d'histoire, dans la vûë de conserver à la postérité la mémoire de ce qui regardoit l'isle. C'est aux rechercher d'Athénée & de Suidas, que nous devons la connoissance de ces Auteurs.

Le premier que je trouve dans Athénée, est Sémus. Il estoit de Délos même, & avoit ramassé dans un ouvrage de huit livres, ce qui pouvoit donner une connoissance pleine & exacte de l'isle, de ses habitants, de leurs coutumes, de leur religion & de leurs cérémonies. J'ai dit que ce Sémus estoit de Délos, parce que la chose est attestée par Athénée, qui le nomme souvent Σήμος ὁ Δήλιος. Casaubon n'a donc pas dû le nommer Η'λειός. Le témoignage de Suidas n'a pas dû le surprendre; celui d'Athénée est trop positif. Ce Sémus avoit composé beaucoup d'autres ouvrages, on peut l'apprendre de Suidas.

C'est le même Suidas qui dit qu'un certain Démadès d'Athènes avoit fait une histoire de Délos, & un traité de la naissance des enfants de Latone. Ce Compilateur semble confondre ce Démadès avec l'Orateur, qui sous les Rois ce Macédoine Philippe & Alexandre, parut avec tant d'éclat dans la République d'Athènes. Il attribué à ce premier ce qui ne convient qu'au second. Celui-ci fut un homme sans naissance & sans éducation, qui d'abord n'eut d'autre ressource pour vivre, que le métier de matelot; mais une naissance si obscure, & un genre de vie si peu élevé, n'éteignirent point en luy l'amour des grandes choses. Il tourna ses vûës du côté de l'administration.

de la République. D'heureuses dispositions qu'il sçut développer, un travail assidu, une éloquence vive & forte, luy ouvrirent le chemin aux premières charges. Il eut donc une très-grande part au gouvernement des affaires de ce temps orageux. Cicéron & Quintilien ont fait mention de luy, & nous ont dit qu'il n'avoit rien laissé de ses ouvrages à la postérité. Avec cette double assurance, on ne peut, ce me semble, croire ce Démadès auteur de l'histoire de Délos. Il faut donc en reconnoître un autre du même nom.

*Syr. in Her-
mog. 16.*

*Cicer. in orat. c.
25. Quint. l. 21. ca
10.*

Il est un autre Auteur qui a écrit de la même Isle, c'est Paléphate. Celuy-ci estoit d'Abydos près de l'Hellespont. Il vivoit sous Alexandre, & faisoit les délices d'Aristote, dit Suidas. Il avoit écrit des Mémoires sur Chypre, Délos, l'Attique & l'Arabie. L'ancien Commentateur d'Apollonius, au livre premier, nomme encore un Phanodicus, qui avoit composé la même histoire en plusieurs livres.

Aristote enfin finira cet article des Historiens de Délos. Ce Philosophe, au rapport d'Ammonius, accompagnoit Alexandre dans son expédition de l'Asie, & écrivoit pendant le cours de son voyage, ce qu'il pouvoit connoître des mœurs, des usages, de la forme du gouvernement, des différents peuples chez lesquels il passoit. Il avoit aussi eu occasion de faire les mêmes remarques sur d'autres endroits. C'est ainsi qu'il avoit porté ses descriptions des Républiques jusqu'à deux cens cinquante-cinq. Des mémoires si instructifs & si intéressants ne sont point venus jusqu'à nous. Nous connoissons seulement les noms de quelques villes ou Républiques dont il avoit parlé: Délos, l'Eubœe, Crotone, Cyrène n'avoient pas esté oubliées, Athénée nous l'assûre pour Délos.

*Πολύδεγ:
v. Laert.
Cicer. in 5.
de Leg.*

Voilà les Auteurs que j'ai pu découvrir qui ont de dessein pris & suivi, écrit de cette Isle. Des recherches plus étenduës pourroient sans doute en augmenter le nombre, mais je n'ai pas esté plus heureux. Je viens à l'histoire même. Pour garder quelqu'ordre dans ce que j'ai à dire,

j'examineray d'abord quels ont esté les différens noms de l'Isle, & quelle en est la situation. 2.^o Quels en ont esté les premiers habitans. 3.^o Si c'estoit une croyance bien établie, qu'Apollon eût pris naissance en cette Isle. 4.^o Quelles en ont esté les religions, les cérémonies & les temples. 4.^o Enfin, quelles sont les révolutions auxquelles elle a esté sujette dans les siècles postérieurs, sous quels maîtres elle a passé, & le rapport qu'elle avoit aux intérêts particuliers des Etats voisins, & aux affaires des Républiques.

1.^o L'Isle de Délos a porté plusieurs des noms. Elle a esté appelée, *Ortygia*, *Asteria*, *Cynthia*, *Delus*, *Chlamydia*, *Cynæthus*, *Pyrpole*. Pline & Estienne de Byzance le rapportent ainsi. Hétychius l'appelle encore *Αἰθρῶσσα* & *Συνήιας*.

Il y auroit de la témérité à prétendre donner la vraye raison de chacun de ces noms, quoyque peut-estre n'y en eût-il aucun qui n'eût la sienne. Je me contenteray de rapporter le sentiment des anciens Auteurs, en me rangeant avec ceux qui me paroissent juger le plus sainement. Les sentimens sur la raison du nom de Délos sont très-partagez. Servius dans ses Commentaires sur Virgile, prétend que ce nom vient de ce qu'Apollan rendoit là des oracles d'un sens plus clair & plus net, au lieu que dans les autres temples, l'ambiguité & le mystère dont ils estoient couverts, les rendoit presqu'inintelligibles. Isidore le rapporte à ce qu'après le déluge qui arriva du temps d'Ogygès, Délos fut de toute la terre le premier endroit qu'éclaira le soleil, après que les eaux se furent retirées. D'autres, à ce que c'est dans cette Isle que le Dieu Apollon s'est manifesté. Le dernier sentiment enfin, qui réunit le grand nombre, établit que l'Isle a esté long-temps flottante au milieu de la mer, & errante au gré des vents: tantost même cachée & ensevelie sous les eaux, tantost par une révolution contraire, se produisant & s'élevant au-dessus de ces mêmes eaux, qui bientost après la faisoient

Lib. 3. *Æneïd.*
v. 78.

Lib. 14. orig-
mort en 631.

Steph. in voce
Δῆλος.

disparoître ; qu'enfin Jupiter la fixa , la rendit immobile & habitable en faveur de Latone , & la mit constamment en vûë , sans la laisser davantage soumise à ses anciens changements :

Inmotamque coli dedit & contemnere ventos ,

Lib. 3. v. 76.

dit Virgile , qui de son côté attribué cette immobilité à la puissance d'Apollon. C'est ainsi qu'ont parlé du nom de l'Isle de Délos , Callimaque , Plin & plusieurs autres Auteurs. Callimaque la comparant à une fleur , dit qu'elle vole sur les eaux de la mer , portée de côté & d'autre par la force des différents vents : Παλὶρροίη ἐπινήχεται , Ἀνθεῖμος ὥς , ἔνθα νότος , ἔνθ' ὄρος , ὅπη φορέουσιν ἄλλοι.

A examiner ce sentiment suivant les loix de la Physique , il ne paroît pas tout-à-fait hors de vraisemblance. Mais je ne dois pas ainsi traiter ce sujet , il me suffit d'exposer le fait. Ce jeu de la nature , & ces Isles flottantes ont esté remarquées en plusieurs endroits. Les Ecrivains de l'Histoire naturelle en sont garants. Sénèque rapporte un fait dont il dit avoir esté témoin oculaire , qui peut servir à adoucir ce paradoxe de la nature. J'aurois pu soutenir son autorité par le témoignage de Théophraste & de Plin. *Sic evenit , ut in quibusdam stagnis ne lapides quidem pessum eant ; de solidis & duris loquor ; sunt enim multi pumicosi & leves , ex quibus quæ constant insulæ in Lydiâ , natant : Theophrastus est auctor. Ipse ad Curylias natantem insulam vidi. Aliâ in Vadimonis lacu vehitur , aliâ in agro Statoniensi. Curyliarum insula & arbores habet , & herbas nutrit : tamen aquâ sustinetur , & in hanc atque illam partem non tantum vento impellitur , sed & aurâ ; nec unquam illi per diem & noctem in uno loco statio est , adeo moveur levi flatu.* Bochart , si fécond en étymologies , n'a pas manqué de chercher celle du nom de Delos. Il traite de fabuleuses toutes celles que je viens de produire ; & trouvant les Phéniciens dans toutes les Isles de la mer Egée , il veut que ce soit dans la langue de ces peuples qu'on

Nat. Quest.
l. 3, c. 25.

puisse trouver la vraie raison du mot Δῆλος. Il vient, dit-il, du Chaldéen *Deal*, dont la signification primitive est *craindre*, & la dérivée est *Dieu*, parce que c'est la crainte qui a fait les Dieux: *Primus in orbe Deos fecit timor*. Il adjointe que dans les paraphrases, on nomme Deelan les Dieux des nations. L'Isle de Délos ne seroit donc autre chose que l'Isle des Dieux, Apollon & Diane; tel est le sentiment de cet Auteur.

Les rapports spécieux qu'on y apperçoit, paroissent le devoir faire recevoir. J'y souscrirois volontiers, si je n'avois quelques difficultez qui m'arrêtent. 1.^o Le plus ancien nom de l'Isle n'est pas celui de Délos. Celui-ci même est d'un usage nouveau par rapport aux autres. Callimaque dit précisément qu'elle se nommoit autrefois Αἴγελι: *Lib. 10. p. 486.* Οὐνομα δ' ἦν σοι Αἴγελι τὸ παλαιόν. Strabon reconnoît l'ancienneté de ce nom & de quelques autres, avec la nouveauté de celui de Délos. Apollodore avant Strabon, avance la même chose; ce n'est donc pas aux Phéniciens que l'Isle doit les premiers noms qu'elle a portez. Or ceux-ci estant très-convenables pour exprimer l'idée d'une Isle flottante, n'ayant même esté employez que dans cette vûë, on ne peut pas dire que celui de Délos ne luy a esté donné que pour exprimer l'état contraire qu'elle avoit pris depuis. Le rapport du mot Délos au Chaldéen Deelan, est-il un fondement raisonnable pour connoître que l'un a esté pris de l'autre? Ces rapports qui en imposent d'abord, séduisent toujours, parce qu'ils flattent l'imagination. De plus, c'est ce qu'il faudroit établir par une autorité de quelque poids, que du mot Deal, qui signifie *craindre*, on ait effectivement tiré celui de Deelan, pour signifier *Dieu*; car je compte pour rien l'application peu concluante que fait Bochart de ce vers si connu.

Primus in orbe Deos fecit timor.

Enfin, Philon, dit qu'elle a esté appelée Αἴγελι & Δῆλος; qu'on la connoissoit également sous l'un & l'autre nom.

nom. Or Bochart ne pouvant faire voir la signification d'Αἰόλη d'un mot Chaldéen, & cette signification estant synonyme avec celle qu'on donne communément à Délos, qu'est-il besoin de recourir à une autre raison qu'à celle d'Αἰόλη, pour expliquer la signification du mot Délos? J'ai dit que les plus anciens noms de l'Isle estoient *Asteria & Ortygia*. C'estoit *Asteria*, parce qu'elle disparoissoit souvent avec la même rapidité que ces feux qu'on voit passer dans l'air, & qui sont appelez ἀστὲρες par les Philosophes. C'estoit *Ortygia*, parce que, comme Solin, & après luy Isidore le rapportent, *In eâ insulâ visæ primum coturnices aves, quas ὀρτυγας Græci vocant*: c'est-à-dire, que les Cailles estant du nombre des oiseaux de passage, que Pline appelle *commeantes*, lorsqu'elles quittoient les pays froids, pour aller dans les pays chauds, elles se reposoient en grand nombre dans l'Isle: car dit Pline, *Iter est his per hospitia certa, & cum maria tranant, differunt impetus*, adjoûte Solin; ce que le hazard ayant fait remarquer, elle prit le nom d'*Ortygia*. C'est ainsi que la multitude de Lièvres qu'on y trouvoit, l'avoit fait nommer *Lagia*.

V. Arist. l. 1.
Meteor. Arat.
Phænom. lib. 4.
v. 104. Theon.
Call. v. 37. 38.

Lib. 10. c. 27.

C. 11. p. 30.
Isid. l. 14. orig.

J'adjoûte d'après les voyageurs modernes, qu'en certain temps de l'année, les Isles de l'Archipel sont couvertes de ces oiseaux & de Bécasses, qui sont aussi des oiseaux de passage. Après avoir écrit ceci, je me suis rappelé un passage d'Athénée, au livre 9.^e, où il dit que l'Isle a esté ainsi nommée, παρα' τὰς ἀγέλας τῶν ζώων φερομένης ἐκ τῆς πελάγους, ἵζανεν εἰς τινα νῆσον, ἀφ' ὁρμιον. C'estoit encore Pyrpolé, parce que dans cette Isle on avoit trouvé, dit Pline, l'usage du feu: *igne ibi primum reperto*. La vérité de ce fait pourroit estre contestée, si nous n'avions l'autorité de Solin, qui donne le vrai sens dans lequel Pline doit estre entendu: *quoniam & ignitabula ibi & ignis inventa sunt*. Dans l'Isle de Délos on estoit fort dans l'habitude de faire du feu d'une manière particulière. C'estoit à la nécessité mere des arts & des nouvelles inventions, qu'ils en devoient l'idée: *quoniam ad excudendum ignem non semper lapidis*

P. 324.

occafio est, dit Pline. Au défaut d'un caillou, on prenoit deux morceaux de bois, dont l'un estoit plus sec, & plus susceptible du mouvement qui fait la chaleur & le feu. L'autre estoit plus dur, & avoit les parties plus liées & plus ferrées. Le premier estoit comme le foyer, où le feu s'allumoit, & se nommoit *δορεὺς* ; ou bien on mettoit sous ces morceaux de bois une matière qui prît aisément feu. L'autre morceau de bois, qui estoit *παρεπλήσιον τευπάνω*, s'appelloit *τεύπανον*. Ensuite on les frottoit avec violence l'un contre l'autre, jusqu'à ce que le frottement eût tiré du feu de ces corps. C'est ainsi que nous trouvons décrit ce que les anciens appelloient *Πυρεῖα*, *igniaria*. fusil. Or le lierre & le laurier sont de la nature du bois, qui est le plus propre à cet usage. Rien même n'est plus commode que cette matière. *Nihil hederâ præstantius, quæ teratur ; lauro quæ terat*, dit Pline. L'Isle donc se trouvant très-fertile en lierre & en laurier, il est très-croyable qu'on les faisoit souvent servir à rendre au besoin une chose d'un usage si nécessaire ; & il est très-vraysemblable que par-là l'Isle a esté nommée *Pyrpolé*. *Πυρπολεῖν* ne signifie qu'allumer du feu. Le dernier nom enfin que l'Isle ait porté, est celui de *Chlamydia* ; je n'ai trouvé dans aucun auteur sur quel fondement on pouvoit l'avoir ainsi nommée ; je me souviens seulement d'avoir lû qu'Alexandrie en Egypte a esté comparée à un vêtement militaire, *χλαμύδι πράσιωτικῇ*. Je ne sçais si la raison qui établissoit la justesse de cette comparaison pour Alexandrie, n'est pas la même qui donnoit à Délos le nom de *Chlamydia*. L'architecte qui avoit pris les alignements d'Alexandrie, qui en avoit prescrit l'étendue, réglé le tour & l'enceinte des murs, luy avoit donné par sa description topographique une circonférence telle que l'a un vêtement militaire, lorsqu'il est étendu ; ce tour n'est pas exactement & mathématiquement rond ; car outre que de deux côtez cet habit est découpé, c'est qu'on y remarque comme deux angles saillants, pour ainsi dire, & sortant de la circonférence. *Laciniosa*, dit Pline, *anguloso procursu dextra lævaque*.

Schol. Apoll.
Plin. lib. 16.
c. 40 p. 298.
Eurip. Hecub.
458.

Lib. 5. c. 10.
p. 502.

Telle estoit la figure qui faisoit comparer Alexandrie à une casaque de guerre. Ce rapport ne doit pas nous étonner plus que celui qui a esté remarqué par les anciens Géographes entre un lierre & l'Italie, l'Isle de Naxos & une feuille de vigne, l'Isle de Chypre & une peau de brebis, le Péloponnèse & une plane. Je puis donc adjoûter que celui qui a esté remarqué entre l'Isle de Délos & une casaque de guerre, est peut-estre ce qui l'a fait nommer *Chlamydia*. Telle estoit sa figure. Sa situation a fait dire qu'elle estoit au centre des Cyclades,

*Eustath. in
Dionys v. 157.
Hom. Il. 9.
v. 5.*

Sacra mari colitur medio gratissima tellus.

*Æneid. 2.
v. 73.*

Quand je dis que Délos est au centre du cercle que forment ces Isles, cela doit estre entendu avec quelque modification. Ce cercle est tout au moins très-imparfait. La plupart de ces Isles sont au Midi de Délos, & des douze comprises sous le nom de Cyclades, deux seules, Ténos & Andros, sont au Septentrion. Strabon la donne pour une Isle d'une très-petite étendue; & suivant Plin, elle n'a pas plus de cinq mille pas de tour, c'est-à-dire, que l'Isle en toute sa circonférence, n'a pas même deux lieues de France. Suivant la relation de M. de Tournefort, elle auroit davantage, car il luy donne sept ou huit milles; & en cela il donne une nouvelle force aux relations précédentes de M. Spon & Wehler, qui en reconnoissent autant. De ce que dans les Mémoires des Voyageurs modernes, on ne parle jamais de Délos, qu'en la joignant à une Isle qui en est très-proche, il est arrivé qu'on les a comprises sous un nom commun. On les appelle en Grec moderne, *Dili*, & par abus les *Idilles*. C'est la grande & la petite Délos. L'ancienne Délos est la petite d'aujourd'huy; & la grande est l'Isle autrefois appelée *Rhéné*. Sur le rapport de nos voyageurs, & sur les plans qu'ils en ont levez, celle-ci a beaucoup plus d'étendue que la petite Délos. Ce point assuré sert à faire connoître la fausseté de ce qu'en ont dit Strabon & Estienne de Byzance. Suivant ce dernier auteur, Rhéné

L. 4. p. 457.

Lib. 10.

estoit une très-petite Isle; & Strabon qui remarque qu'elle estoit comme placée pour la commodité de Délos, adjoûte toujours que celle-là estoit une petite Isle, *νῆσος μικρά νησίδιον ἑρημόν ἐστιν*. Ces termes appliquez à Rhéné, par comparaison avec Délos, vont à faire penser que celle-ci avoit plus d'étendue que celle-là, on ne peut prendre une autre idée. Il y a donc erreur dans les mémoires des anciens Géographes. Ce qui décide contre eux, ce sont les restes d'antiquité, & plusieurs débris de la première magnificence de l'Isle. L'Isle de Délos est placée entre deux canaux, celui de Rhéné & celui de Miconé. Dans le canal de Rhéné sont deux fameux écueils, le grand & le petit Rématiari. Telle est la situation de l'Isle. Voici quels sont ses premiers habitants. Après la confusion des langues, la mer qui avoit esté d'abord un obstacle, servit beaucoup ensuite pour la dispersion des peuples. On trouva l'art de la navigation. Les peuplades se formèrent, & comme elles se faisoient de proche en proche, il est à présumer que les mêmes personnes qui alloient s'établir dans les différentes Isles de l'Europe, & habiter les contrées de cette partie du monde, descendirent d'abord dans celles de la mer Egée. Mais sans m'arrêter sur ces propositions trop générales, je viens à quelque chose de plus particulier, & je dis que le premier que nous connoissons avoit possédé l'Isle de Délos, est Erychton fils de Cécrops premier Roy d'Athènes, qui vivoit dans le 8.^e siècle après le déluge en 1558. avant J. C. Je tire d'Athénée, au liv. 9. la preuve de cette proposition. Il y est positivement assuré qu'Erychton étant allé dans la mer Egée, s'empara de Délos *ὡς κατέχευε*. Eusebe & saint Jérôme ont adjoûté qu'il y bâtit un temple à Apollon, *ἱερὸν Ἀπόλλωνος ἱδρυμένον*. Pour dernière circonstance enfin de son voyage, il est dit qu'il emporta de l'Isle la statuë de Diane, qui estoit la plus ancienne qui se vît dans le temple de cette Déesse à Athènes, ainsi que nous l'apprend Pausanias. Cet Erychton ne regna point à Athènes lui-même, Il

mourut en retournant de son expédition, & laissa son pere regnant. Si l'on vouloit s'abandonner aux conjectures, n'en est-il pas là dit assez, pour soutenir que dès-lors apparemment les Athéniens possédoient l'empire de la mer? Mais s'ils ont alors eu la gloire de l'obtenir, ils n'ont pas eu celle de l'avoir conservé. Quelque tems après, Josué ayant fait la conquête de la terre de Chanaan, les Phéniciens se retirèrent de là vers la mer, où Sidon estoit déjà bâtie. On sçait que ces peuples trop resserrez dans leur pays, l'abandonnèrent, & en allèrent chercher un autre, où ils pussent s'étendre davantage. Ils passèrent dans les Isles de la mer Egée, & en dépossédèrent ceux qu'ils y trouvèrent établis. C'est-là une époque fameuse dans l'histoire des Colonies & des migrations, & c'est aussi celle de la domination de ces peuples & des Cariens dans la mer Egée, & dans l'Isle de Délos par conséquent; d'autant plus que l'avantage de sa situation & la commodité de son mouillage ne permettent pas de croire que ce poste ait esté abandonné. Lorsque Bochart a voulu donner des preuves du séjour de ces peuples dans l'Isle de Délos, il ne les a cherchées, selon sa coutume, que dans des rapports étymologiques du nom de Délos à la langue Phénicienne. Rien n'est moins concluant que ce qu'il apporte sur ce point de fait; je l'ai, ce me semble, déjà suffisamment montré: c'est à moy maintenant à substituer d'autres raisons de ce sentiment vray d'ailleurs. Je les tire de l'autorité de Thucydide, au commencement de son premier livre. Il décrit les mœurs des habitants de la Grece. Il marque qu'ils exerçoient le brigandage les uns sur les autres; que cette profession ne les deshonoroit point; que ceux qui habitoient les côtes de la mer estoient Pirates; mais sur-tout les Insulaires, dit-il, estoient adonnez à la Piraterie. C'estoit les Cariens & les Phéniciens: car ces peuples s'estoient emparez de plusieurs Isles. La preuve en est, continuë Thucydide, que dans les guerres dont j'écris l'histoire, les Athéniens ayant ordonné la purification de l'Isle de Délos, & les sépulchres, tout autant

qu'il y en avoit, ayant esté enlevé, il se trouva que plus de la moitié estoit des Cariens, & le reste des Phéniciens. On les reconnut à deux marques. 1.^o A la figure des armes qui estoient avec eux dans les sépulchres. 2.^o A la manière dont ils estoient inhumez, & qui se conserve encore parmi eux. Ce passage renferme tout ensemble le sentiment, & la preuve du sentiment qui attribué l'empire aux Cariens & aux Phéniciens dans les Cyclades. Il me reste seulement à profiter de quelques éclaircissements que fournissent les anciens Commentaires sur Thucydide par rapport à ce passage, sur la sépulture des Cariens. Il y est donc remarqué que les Cariens estant les premiers inventeurs des boucliers & des casques, ils avoient accoustumé d'emporter avec eux ces armes jusque dans le tombeau, tant ils estoient fâchez de la gloire de l'invention. Par rapport aux Phéniciens, on rapporte que les autres peuples tournent leurs morts, en sorte qu'ils ont le visage présenté à l'Orient; les Phéniciens au contraire leur font regarder l'Occident. C'est ainsi que par l'ouverture des tombeaux, Solon un jour, au rapport d'Elie, prouva pour les Athéniens la possession de l'Isle de Salamine contre ceux de Mégare, en faisant voir que tous les Athéniens constamment ayant eu la teste tournée contre l'Occident, avoient le visage présenté à l'Orient, tandis que ceux de Mégare estoient indifféremment placez sans cette uniformité de situation. Les Phéniciens plus hardis, avoient dépouillé les Athéniens de l'Isle de Délos. Ils furent eux-mêmes, quelque temps après, chassés par un parti plus puissant & plus fort. Le brigandage qu'ils exerçoient les rendoit des voisins fort incommodes, & les Isles qu'ils occupoient estoient d'un revenu tel, qu'il pouvoit exciter l'ambition ou l'avidité des autres Insulaires. Minos le second du nom, Roy de Crète, résolut donc, & de chasser les Phéniciens, & de s'établir dans les Cyclades. Ce Roy regnoit en Crète, lorsqu'Egée, le pere de Thésée, regnoit à Athenes. C'est la 288.^e année de l'Ere Attique, suivant les marbres d'Arondel; 1229 ans, ou à peu-près,

Bas reliefs qui se voyent sur la Porte d'Ephese.

Tom 3. pag. 391





avant J. C. C'est le plus ancien au rapport de Thucydide que nous connoissons avoir eu une flotte, & obtenu l'empire de la mer. Il soumit donc les Cyclades. Il y commanda, il en chassa les Cariens. y envoya des Colonies, & y fit passer quelques-uns des sujets de Crète: il nettoya la mer de Pirates autant qu'il put, pour s'en assurer plus entièrement les revenus. Les Auteurs sont pleins des témoignages de la puissance de ce Roy sur la mer. C'est le premier qui en ait esté le maître seul, ἡ αἰχμαλωτῆσι. Thucydide, Diodore de Sicile, Eusébe & l'ancien historien qu'il a suivi, le mettent toujours à la tête des peuples qu'ils ont appellez θαλασσοκρατοῦντας, & dont ils ont conservé l'histoire.

HISTOIRE

DE LA VILLE DE CYRÈNE.

Par M. HARDION.

LA ville de Cyrène estoit autrefois si considérable par Du 17. Déc.
la noblesse & par l'antiquité de son origine, par la 1715.
beauté de sa situation, par la fertilité de son terroir, par
l'opulence & par le mérite de ses habitants, & enfin par
les grands événements dont elle a été le sujet ou l'occa-
sion, que j'ai cru qu'on me sçauroit quelque gré d'avoir
recueilli les monuments qui nous en restent dans les an-
ciens écrivains. Il y a eu plusieurs histoires de cette ville.
Aristote luy-même, au rapport du Scholiaste d'Aristo-
phane, avoit fait un traité politique du gouvernement des
Cyréniens. Tous ces ouvrages sont perdus; cependant les
fragments que j'en ai ramassez, ne laissent pas que d'avoir
encore quelque sorte d'étendue: c'est ce qui m'oblige à
partager ma matière en plusieurs discours, dont le premier
va rouler sur l'origine du fondateur & des premiers habi-
tants de Cyrène.

La ville de Cyrène a esté fondée, comme tout le monde le sçait, par une Colonie qui passa de l'Isle de Théra dans la Libye, sous la conduite de Battus fils de Polymnestus, qui descendoit d'un des héros qui accompagnèrent Jason dans son voyage de la Colchide.

L'Isle de Théra avoit esté peuplée en premier lieu par des Phéniciens de la suite de Cadmus, & s'appelloit alors Callisté: & en second lieu par une Colonie que Théras, dont elle a porté le nom, y amena de Lacédémone.

L'Argonaute de qui Battus descendoit, s'appelloit Euphème. Les Poëtes, les Mythologistes & les Historiens qui ont parlé du voyage de Jason, ont tous mis Euphème dans le Catalogue des héros qui eurent part à cette expédition.

On le disoit fils de Neptune, & on luy donne pour mere, les uns Europe fille du fameux Tityus, les autres Mécionice ou Oris fille du fleuve Eurotas. Si nous en croyons Pindare, il naquit sur les bords du fleuve Céphise dans la Bœotie; cependant il habitoit au Cap du Ténare dans la Laconie: Apollonius de Rhodes l'appelle Polyphème, dans son premier livre,

V. 179.

Τάναρον αὐτ' ἐπὶ τοῖσι λιπὼν Πολυφημος ἦγενε.

Je crois que c'est une faute dans le texte, & qu'il y faut lire Εὐφημος pour Πολυφημος, d'autant plus qu'Apollonius le nomme par tout ailleurs Εὐφημος, & qu'il parle d'un Polyphème Thessalien fils d'Elatus, qui n'est point le même que celui-ci. D'ailleurs Pindare, Apollodore, Pausanias & les autres l'appellent Euphème, & aucun d'eux ne varie sur son nom.

Hyg. fab. 14.

Apollonius de Rhodes & Hygin vantent sa légèreté à la course, qui estoit telle, disent-ils, qu'en courant sur la mer à peine mouilloit-il ses pieds.

In Eliacis.

Pausanias luy attribue de plus une grande habileté à conduire un char. Dans la description qu'il fait d'un Tableau qu'il avoit vû à Olympie, où estoient peints les jeux funébres

funébres que les Argonautes avoient célébré à la mort de Pélidas, il remarque entr'autres choses, qu'Euphème avoit gagné à ces jeux le prix de la Course du char attelé de deux chevaux : *κυμαῖδι νικῶν*

Le goût de cet exercice estoit passé aux Rois de Cyrène descendants d'Euphème, & aux Cyréniens, qui s'y estoient rendus très-célèbres, comme nous le verrons dans son lieu.

Ces deux talents que l'on attribue à Euphème suffisoient dans le siècle où il a vécu, & auroient même suffi dans des siècles bien postérieurs, pour en faire un grand homme. Aussi Apollonius de Rhodes l'honore-t-il dans son Poëme, des mêmes épithètes qu'Homère donne à Achille dans l'Iliade.

En voilà assez pour faire connoître le mérite d'Euphème, & le rang qu'il tenoit parmi les Argonautes. Entrons maintenant dans le détail de ses aventures.

La Navire Argo se trouva embarrassée entre ces fameux bancs de sable qui sont sur la côte de la Libye, & que l'on nomme aujourd'hui les Seiches de Barbarie. Je n'examinerai point si elle y fut poussée du cap de Malée par un vent du Nord, comme le veut Hérodote; ou si les Argonautes, après avoir pénétré jusqu'à l'Océan, revinrent par le détroit de Gades, & côtoyèrent la Libye pour regagner la Grece, comme le prétendent les Poëtes, & comme l'ont soutenu de très-graves & de très-anciens historiens, & entr'autres Timée. Il est certain, & c'est ce qu'il nous suffit de sçavoir, que les Argonautes se sont arrêtés dans cette partie de la Libye, que l'on a nommée depuis la Cyrénaïque.

Dans Strabon

Embarraffés entre ces bancs de sable dont j'ai parlé, & ne voyant point d'apparence de pouvoir continuer leur route le long de la côte, ils prirent le parti de mettre pied à terre, & de porter leur vaisseau sur leurs épaules. Ils le portèrent, disent les Poëtes, pendant douze jours, & arrivèrent enfin au lac Tritonis, où ils le remirent à l'eau;

*Apollonius de
Rhodes,*

mais il n'en furent pas plus avancez. Comment sortir de ce lac auquel ils ne connoissoient point d'issuë dans la mer? Orphée leur conseilla d'avoir recours aux Dieux de la contrée, & de leur faire l'offrande du trépied d'Apollon qu'ils avoient dans leur vaisseau. Ils le firent, & sur le champ furent exaucez. Un Triton, qui se disoit fils de Neptune & Roi de la côte de Libye, leur apparut sous une forme humaine. Il reçut leur offrande, & leur marqua la route qu'ils devoient prendre pour trouver l'embouchûre du lac, & pour se mettre en mer. Hérodote ajoûte à ce conte, que le Triton porta le trépied dans son temple qui estoit proche, & qu'en présence de Jason & de ses compagnons, il déclara qu'un jour un héros issu de l'un d'entr'eux, s'empareroit du trépied, & seroit le fondateur de cent villes aux environs du lac Tritonis. Cette prédiction, comme on le voit aisément, regardoit le fondateur de Cyrène, métropole de toutes les villes de la Cyrénaïque.

On lit dans Diodore de Sicile, qu'il y avoit sur le trépied une inscription en caractères fort antiques, & qu'on l'avoit gardé jusqu'aux derniers temps chez les peuples appelez Hespéritains, dans la Cyrénaïque.

Enfin, ce conte avoit esté adopté par tous ceux qui avoient écrit l'histoire de Cyrene, comme on peut le voir dans les Scholiastes de Pindare & d'Apollonius de Rhodes.

Ce qu'il y a de constant, c'est que le prétendu Triton estoit un Roy de cette contrée; que ce Roy s'appelloit Eurypyle, & qu'il donna de bons avis aux Argonautes pour se garantir des bancs de sable des Syrtes. J'aurai occasion de parler une autre fois plus au long de cet Eurypyle, lorsque j'en serai venu aux aventures de la Nymphé Cyrène. Je reprends ma narration. Les Argonautes, pour reconnoître le bienfait d'Eurypyle, lui firent présent du trépied dont j'ai parlé. Eurypyle les pria de différer leur

Pindare 4. Pyth.

^a Suivant Lycophron, c'estoit un Cratère d'Or que Médée avoit enlevé avec d'autres richesses, du palais de son pere, lorsqu'elle s'enfuit avec Jason.

départ, pour venir se reposer dans son palais; ou d'attendre du moins qu'il allât leur chercher les présents que tout hôte pieux & bienfaisant doit faire aux étrangers. Les Argonautes impatiens de s'en retourner, refusèrent ses offres. Eurypyle qui vouloit s'acquitter avec eux en quelque façon que ce fût, prit une motte de terre qu'il trouva sous sa main, & la leur présenta. Euphème qui commandoit à la prouë du vaisseau, s'élança sur le rivage & reçût la motte de terre. D'autres disent qu'Eurypyle la luy donna préférablement aux autres Argonautes, parce qu'il estoit fils de Neptune comme luy; & que ce Dieu destinoit dès lors ses descendants à regner dans la Libye.

Scholies de Pindare & d'Apollonius.

Les Argonautes partent, & Euphème emporte sa motte de terre. Lorsqu'ils furent proche de l'isle de Théra, qui s'appelloit alors Callisté, cette motte fatale tomba malheureusement dans la mer, par la négligence des esclaves d'Euphème, qui l'avoient en garde. Médée qui avoit recommandé qu'on en eût soin, fut fâchée de cet accident. Si Euphème l'eût conservée jusqu'à ce qu'il fût arrivé au Ténare, pour la jeter dans l'ancre qui conduit aux enfers, ses enfants seroient allez dès la quatrième génération s'établir dans la Libye; parce qu'alors, dit-elle, les Minyens qui doivent naître du commerce des Argonautes avec les femmes de Lemnos, seront obligez de se retirer hors du Péloponnese; qu'au lieu d'aller droit dans la Libye, comme ils eussent fait sans cet accident, ils s'arrêteront dans l'isle de Théra, où ils demeureront jusqu'à la 17.^{ne} génération: auquel tems un héros de la race d'Euphème ira par ordre d'Apollon fonder dans la Libye un puissant empire.

Pindare, ibid.

C'est ainsi que Pindare, pour flatter Arcésilaüs Roy de Cyrène, dont il écrit l'éloge, fait annoncer par la bouche de Médée, la grandeur future des descendants d'Euphème.

Apollonius de Rhodes a pris un tour bien différent, pour traiter cette aventure. Il feint que lorsque les Argonautes furent dans l'isle d'Anaphé, l'une des Sporades, &

voisine de l'isle de Théra, Euphème se ressouvint d'un songe qu'il avoit eu la nuit d'après l'entrevûe du Triton, & le conta à Jason & aux autres Argonautes. Il avoit songé qu'il tenoit la motte de terre dans ses bras, & qu'il voyoit couler de son sein sur elle, quantité de gouttes de lait, qui à mesure qu'elles la détrempoient, luy faisoient prendre insensiblement la forme d'une jeune fille fort aimable. Il en estoit devenu amoureux aussitôt qu'elle estoit née, & n'avoit eu aucune peine à la faire consentir à ce qu'il vouloit; mais il s'estoit repenti dans le moment d'un commerce qu'il croyoit incestueux. La fille l'avoit rassuré sur le champ, en luy apprenant qu'il n'estoit point son pere; qu'elle estoit fille du Triton & de la Libye, & qu'elle seroit un jour la nourrice de ses enfants. Elle avoit ajoûté qu'elle demeureroit par l'ordre de son pere aux environs de l'isle d'Anaphé, dans la compagnie des filles de Nérée; & qu'elle paroîtroit sur la surface des eaux, lorsqu'il en seroit temps, pour accueillir sa famille.

Jason, après quelques moments de réflexion, entrevit dans ce songe des espérances de gloire & de grandeur pour la postérité d'Euphème. Il assûra que de cette petite portion de terre de la Libye que le Triton lui avoit donnée, les Dieux feroient naître une isle que ses descendants rendroient célèbre; qu'il devoit, sans hésiter, jeter la motte de terre dans la mer, & qu'il verroit sur le champ l'accomplissement du songe.

Euphème suit le conseil de Jason, & jette dans la mer la motte de terre, qui dans l'instant fut convertie en une Isle charmante, qu'il appellèrent à cause de sa beauté; Callisté, Καλλίστη

Cette fiction d'Appollonius me paroît magnifique, & peut estre citée comme un exemple remarquable du mélange adroit qu'un bon Poëte sçait faire du mensonge & de la vérité, suivant la pratique d'Homère, & les préceptes des maîtres de la poétique.

L'isle de Théra s'estoit élevée effectivement du fond

de la mer, de même que les isles de Rhodes, de Délos & quantité d'autres, par des volcans qui se sont rallumez en différens temps, & qui ne sont pas même encore éteints, comme on le verra dans la suite. La mémoire de la naissance de l'isle de Théra estoit encore récente lorsque les Argonautes y passèrent.

Le Poète n'a pas cru devoir se contenter du simple récit de cet événement, dans un poëme, où l'on doit conduire l'imagination du lecteur de prodiges en prodiges, & où le merveilleux doit estre poussé même jusqu'au déraisonnable. Quelle différence, pour le dire en passant, cette fiction ne nous fait-elle pas appercevoir entre un vray poëte, capable de ce noble enthousiasme qui enfante le sublime, & un versificateur froid & sans génie, qui ayant eu ce sujet-ci à traiter, se seroit amusé, faute d'invention, à expliquer en termes de l'art les causes physiques de la naissance de Théra? Peut-estre qu'un tel poëte auroit trouvé dans ce siècle-ci des panégyristes, qui l'auroient loué d'avoir jetté dans ses vers le goût de la belle philosophie.

L'isle de Théra devoit donc estre un jour l'asyle des enfans d'Euphème & des autres Argonautes; & suivant la prédiction de Médée dans Pindare, ces enfans devoient naître des femmes de Lemnos. Il est constant, & par le témoignage des poëtes, & par celui des historiens, que les Argonautes s'arrêtèrent dans l'isle de Lemnos, & qu'ils s'y arrêtèrent en allant. Pindare seul les y mene à leur retour, parce qu'il avoit besoin de cette transposition dans leurs aventures, pour sortir d'une longue digression où il estoit engagé. L'isle de Lemnos estoit alors dans un pitoyable état. Il n'y avoit point d'hommes. Les Lemniennes les avoient tous égorgés par une conspiration générale, pour se venger de leurs infidélitez. Elles ne furent pas long-temps à s'en repentir. Elles considérèrent que l'isle alloit se depoupler, si elles ne retrouvoient des maris qui pussent en perpétuer les habitans. D'ailleurs elles se voyoient exposées aux invasions des Thraces leurs ennemis.

Æschyle & Hérodote cités par le Scholiaste d'Apollonius,

& des autres peuples. Comment pourroient-elles leur résister, sur-tout lorsque la vieillesse leur auroit ôté les forces nécessaires pour se défendre ? Les Argonautes arrivèrent donc bien à propos dans cette île. Les Lemniennes, qui ne sçavoient d'abord s'ils estoient amis ou ennemis, prirent les armes pour aller à leur rencontre, & ne voulurent les poser qu'après avoir exigé d'eux avec serment, non-seulement qu'ils ne commettraient point d'hostilitez, mais qu'ils vivoient avec elles comme leurs maris. Sophocle, dans la Tragédie des Lemniennes citées par le Scholiaste d'Apollonius, prétend qu'elles en vinrent aux mains avec eux, & que le combat fut très-sanglant. Apollonius de Rhodes conte fort au long tout ce qui se passa dans la première entrevûe des Argonautes & des Lemniennes. Il en avoit puisé le détail dans Cléon l'historien, comme l'assûre son Scholiaste sur le témoignage d'Asclépiade. Je laisse là cette négociation, pour m'arrêter au point principal, qui est, que les Argonautes observèrent fidèlement le traité, & que les Lemniennes reçurent d'eux toutes les marques de tendresse qu'elles avoient souhaitées. Hypsipyle leur Reine fut, comme de raison, l'objet de l'attachement de Jason chef des Argonautes. Il en eut deux enfants, Eunée & Déïpyle. Eunée regnoit à Lemnos du temps de la guerre de Troye. C'est Homère qui le dit dans un endroit de son Iliade, où il ne songeoit à rien moins qu'à mentir.

Liv. 7 v. 467.

*Schol. de Pin.
dare 4. Pyth.
Fab. 13.*

Euphème échut à une femme nommée Malaché, & en eut un fils nommé Leucophanès. Hygin remarque que les Lemniennes donnèrent aux enfants qu'elles eurent des Argonautes, les noms de leurs peres. C'est apparemment le nom général de Minyens qu'elles leurs donnèrent, & qu'ils ont porté en effet. Car si ce sont les noms propres qu'il entend, sa remarque n'est pas vraie, du moins à l'égard des enfants de Jason & d'Euphème.

Nous ne sçavons point le nom du fils de Leucophanès. Peut-estre s'appelloit-il Euphème comme son aïeul. Car

il y en a eu plusieurs de ce nom dans la suite des descendants du premier ; mais l'arrière petit-fils d'Euphème s'appelloit Sésamius ou Samus. Or l'arrière petit-fils fait la quatrième génération ; & Médée a prédit qu'à la quatrième génération les enfants d'Euphème sortiroient avec les autres Minyens , de l'isle de Lemnos , & ensuite du Péloponnèse. Il faut voir comment ils en furent chassés. Les Pélasges , qui habitoient dans cette partie de l'Italie , que l'on appelloit la Tyrrhénie , furent affligés d'une peste épouvantable , qui les obligea de se disperser en différents pays. Il en vint un grand nombre dans l'Attique , où les Athéniens les occupèrent à bâtir un mur autour de leur forteresse , & leur donnèrent ensuite pour récompense , des terres à défricher au pied du Mont Hymette. Hécatee , dans Hérodote , accuse les Athéniens de les en avoir dépouillés injustement , lorsqu'ils eurent mis ces terres en état de produire. Les Athéniens se justifient sur les insultes fréquentes que les Pélasges faisoient à leurs filles , lorsqu'elles alloient à l'endroit appelé les Neuf-fontaines. Quoi qu'il en soit , les Pélasges se retirèrent en partie à Lemnos , & s'emparèrent de cette Isle par la force. Ils obligèrent les enfants d'Euphème & des autres Argonautes d'en sortir. Ces Pélasges sont appellez Tyrrhéniens dans quelques auteurs ; dans d'autres on les nomme Pélasges Tyrrhéniens. Denys d'Halicarnasse ne veut pourtant pas que l'on confonde les Tyrrhéniens & les Pélasges , comme ont fait Hellanicus & Myrsile de Lesbos. Il prétend que l'on n'avoit donné à ces Pélasges le surnom de Tyrrhéniens , que pour les distinguer des autres Pélasges établis ailleurs qu'en Italie. Car il y en avoit par tout. On lit dans les Achaïques de Pausanias , que les Minyens furent chassés de Lemnos par Pélasgus. C'est une faute du texte aisée à corriger. Il ne faut que lire Πελασγῶν au lieu Πελασγός. Les preuves de cette correction se tirent de tous les auteurs qui ont parlé de ce fait.

Les Minyens forcez d'abandonner Lemnos , se mirent

Denys d'Halicarnasse, l. iv

Hérod. liv. 4.

sur mer, & passèrent dans la Laconie. Ils allèrent se camper sur le Mont Taygète à la vûe de Lacédémone, & y allumèrent plusieurs feux. Les Lacédémoniens qui les appercurent, députèrent aussitôt vers eux, pour sçavoir qui ils estoient, & d'où ils venoient. Ils répondirent qu'ils estoient Minyens, issus des Héros qui s'estoient embarquez sur la Navire Argo, & des femmes de Lemnos. Les Lacédémoniens après cette réponse, leur renvoyèrent une seconde fois, pour sçavoir à quelle intention ils avoient allumé tant de feux, & ce qu'ils demandoient des Lacédémoniens. Ils répondirent que les Pelasges les avoient chassés de l'isle de Lemnos où ils demeuroient, & qu'ils venoient chercher leurs peres dans la Laconie; qu'il y auroit de la justice aux Lacédémoniens à les recevoir dans leur ville, & à les admettre au partage de leurs biens, & de leurs magistratures. Les Lacédémoniens consentirent à leurs demandes, & ce qui les y porta principalement, dit Hérodote, ce fut le souvenir de Castor & de Pollux, qui avoient fait le voyage avec Jason. On les dispersa dans toutes les tribus de Lacédémone; on leur fit épouser les filles des principaux citoyens, & les Lacédémoniens prirent pour eux les femmes que les Minyens avoient amenées.

Les Minyens usèrent mal du bienfait des Lacédémoniens. A peine furent-ils établis, qu'ils commencerent à remuer, & à faire des entreprises pour s'emparer du gouvernement. Les Lacédémoniens outrez de cette ingratitude, prirent d'abord le parti de les exterminer, sans faire grace à aucun. Ils les enfermèrent dans les prisons, pour les faire mourir pendant la nuit, car on n'exécutoit personne pendant le jour, suivant leurs coûtumes. Le moment de l'exécution approchoit, lorsque les femmes de ces malheureux firent pour les sauver, une action digne de la générosité & de la réputation des femmes de Lacédémone. Elles demandèrent, & obtinrent la permission de les voir dans leur prison, pour leur dire adieu. Lorsqu'elles y furent,

furent, elles leur firent rendre leurs habits, & sous ce déguisement, les firent aller, & demeurèrent en leur place. Ils sortent de Lacédémone, & se retirent sur le Mont Taygète. Les Lacédémoniens alloient envoyer après eux pour les tailler en pièces, lorsque Théras fils d'Autésion, oncle & tuteur de Proclès & d'Eurysthène Rois de Lacédémone, les prit sous sa protection, & leur sauva une seconde fois la vie. Théras descendoit de Cadmus en droite ligne par Autésion, Tisaménus, Thersandre, Polinice, Œdipe, Laïus Labdacus, Polydore & Cadmus. Tisaménus aïeul de Théras, avoit regné paisiblement à Thèbes, mais Autésion son fils tourmenté de nouveau par les Furies qui avoient affligé sa famille depuis le regne d'Œdipe, se déterminâ par le conseil de l'Oracle de Delphes, à quitter Thèbes, & à se retirer dans le Péloponnèse. Argie sa fille voit épousé Aristodème frère de Cresphonte & de Téménus, descendants d'Hercule par Hyllus, & qui sont si célèbres dans l'histoire sous le nom des Héraclides. Ils estèrent revenus environ 80. ans après la prise de Troye, recommander aux descendants de Pélops l'héritage qui leur appartenait, & qu'Hercule leur aïeul n'avoit donné à Lyndare qu'en dépôt, jusqu'à ce que ses enfants pussent en jouir. Aristodème estoit mort en chemin, avant que d'arriver dans le Péloponnèse. Proclès & Eurysthène ses enfants, qu'il avoit eus d'Argie sœur de Théras, se mirent à la suite de Cresphonte & de Téménus leurs oncles. Téménus eut le Royaume d'Argos, Cresphonte la Messénie, & Proclès & Eurysthène le Royaume de Sparte, par les soins de Théras leur oncle & leur tuteur, qui empêcha que Cresphonte & Téménus n'usurpassant leur portion. Il s'opposa de tout son pouvoir à leurs entreprises, établit la domination de ses pupilles dans Lacédémone, & gouverna le Royaume avec beaucoup de sagesse pendant leur minorité.

Lorsqu'ils furent en âge de régner, Théras songea de lui-même, dit Hérodote, à passer avec une Colonie de

Tome III.

Ecc

Hérodote, Pausanias, &c.

Lacédémoniens dans l'isle Callisté; parce qu'après avoir esté le maître à Lacédémone, luy eût esté fâcheux de retomber dans la condition de vassal; d'autant plus qu'il avoit affaire à deux princes, de qui il ne devoit pas attendre beaucoup de reconnoissance. Périandros, sur la foy d'une autre tradition, nous apprend que Procles & Eurysthène, qui depuis leur enfance avoient vécu entre eux dans une grande antipathie, quoyqu'ils fussent jumeaux, se réunirent pourtant dans le dessein de procurer à Theras un établissement convenable hors de leurs états. Il importe peu de sçavoir laquelle des deux traditions est la véritable. Theras se préparoit à partir, dans le temps qu'arriva l'aventure des Minyens. Il leur sauva la vie, comme je l'ai dit, & obtint des Lacédémoniens la permission de les emmener avec luy. Ils n'y allèrent pourtant pas tous: la plus grande partie, selon Hérodote & d'autres historiens, se retira chez les peuples appelez Παπαίταροι & Καίνορες, dans le Péloponnèse, entre la ville de Pyle & celle de Lacédémone. Mais Séfamus arrière-petit-fils d'Euphème fut de ceux qui passèrent avec Theras dans l'isle Callisté.

Il ne sera pas inutile d'établir, avant que d'aller plus loin, l'époque de cette transmigration de Theras. Les Chronologistes fondez sur le témoignage de l'Auteur de la petite Iliade, placent le voyage des Argonautes quarante ans avant la prise de Troye, qui arriva, suivant l'époque des marbres d'Arondel, 1209. ans avant l'ère vulgaire. Les enfants d'Euphème sur ce fondement, doivent estre passés dans le Péloponnèse, environ 80. ans après la prise de Troye, puisqu'ils y passèrent à la quatrième génération, & que quatre générations doivent faire environ 120. ans; & ce temps s'accorde parfaitement avec le retour des Héraclides dans le Péloponnèse, qui, suivant les mêmes marbres d'Arondel, arriva quatre-vingt ans après la prise de Troye. Ce fut aussi à la quatrième génération que revinrent les Héraclides. Ainsi le passage de Theras dans l'isle Callisté peut estre placé environ 1100. ans avant l'ère chrestienne.

Il s'agit maintenant de suivre Théras dans son nouvel établissement; mais je ne puis auparavant dire quelque chose de l'Isle Callisté, ou Théra.

Cette Isle est du nombre de celles de l'Archipel que les Anciens appelloient Sporades, parce qu'elles estoient semées çà & là dans la mer. Ptolémée s'est trompé dans la position de cette Isle, en la mettant proche des côtes de l'Attique, au-dessous de l'Isle d'Eubée. Je le soupçonne de s'être trompé conséquemment, en attribuant à cette Isle les deux illes d'Œa & d'Eulesme; parce qu'il n'en est parlé dans aucun autre Auteur, & parce que, si Ptolémée eût connu cette Isle, il eût certainement fait mention de la ville de Théra, que Théras y avoit bâtie, & qui en estoit la capitale.

Strabon, dans le 1.^{er} & le 8.^e livre de sa Géographie, s'est trompé pareillement sur la position de l'Isle Callisté, qu'il place par inadvertance ^b entre l'Isle de Crète & la côte de la Cyrénaïque. Estienne de Byzance & quantité de modernes sont tombez dans la même erreur, pour n'avoir pas remarqué que Strabon lui-même se relève de sa faute dans le 10.^e livre, où il parle expressément de l'Isle de Théra; & qu'il nous en donne la véritable position.

L'Isle de Théra est située environ au 36.^e degré de longitude, & au 37 $\frac{1}{2}$ de latitude: elle a au midi l'Isle de Crète, dont elle est éloignée d'environ 90000. & autour d'elle, à diverses distances, les isles de Thérassie, d'Anaphé, d'Antorgos, d'Ios, &c.

Strabon lui donne 200. stades de circuit, c'est-à-dire, 25000. pas géométriques: les voyageurs modernes lui en donnent 36000. qui valent douze grandes lieues de France. J'aime mieux accuser Strabon de n'avoir pas connu exactement son étendue, que de croire qu'elle ait reçu

Παρα τῆς Ἀθῆ-
κῶ, ἢ τῆς Ἑ-
βουδα νῆσον, νῆσι
ἀπὸ τοῦ ὄρους ὅπου
ἡ πόλις ἔσται, Ἐ-
λευσίν, Ὀία.
L. 3. c. 15.

Strabon. *Πινά-
κων*, &c.

Le P. Richard
Missionnaire Jé-
suite.

L. 10.

Missions du Le-
vant.

^b Palmerius, pour sauver à Strabon cette inadvertance, lit *Kuvveias* pour *Kuplavias*. *Kuvveia* est un canton de la Laconie, vis-à-vis de l'Isle de Crète. Mais la leçon de Palmerius n'est autorisée par aucun manuscrit, ni de Strabon, ni d'Estienne de Byzance.

aucun accroissement depuis le ^{siècle} de Strabon; parce qu'aucun Auteur ne l'a dit, & qu'ans les fréquents tremblemens de terre qu'elle a essuyez, puis ce temps-là, elle a plus perdu sans comparaison qu'elle n'a acquis.

Les habitants de cette Isle sont encore aujourd'hui dans l'opinion qu'elle s'est élevée du fond de la mer, par la violence d'un volcan qui depuis a produit cinq ou six autres Isles dans son golphe. On peut appuyer cette opinion du témoignage des Poètes que j'ai citez plus haut, suivant lesquels l'isle de Théra estoit née d'une motte de terre qu'Euphème avoit laissé tomber par mégarde dans l'lieu où cette Isle est située. Mais au témoignage des Poètes, je joindrai celui de Pline le Naturaliste, qui dit formellement en deux endroits, que l'isle de Théra n'a pas toujours existé, & que lorsqu'elle parut hors de la mer, elle fut appelée Callisté.

Enfin, une dernière preuve qui me paroît assez forte, c'est que le volcan qui l'a produite, n'est pas même encore éteint. Dans la quatrième année de la 135.^e Olympiade, selon Pline, environ 233. ans avant J. C. ce volcan passa hors de la mer l'isle de Thérassie, qui n'est éloignée de l'isle de Théra que d'environ une demi-lieuë. Quelque temps après, le même volcan produisit une Isle nouvelle de 1500. pas de circuit, entre les deux isles de Théra & de Thérassie. On vit pendant quatre jours, dit Strabon, la mer couverte de flammes qui l'agitèrent extraordinairement, & du milieu de ces flammes sortirent quantité de rochers ardents, qui, comme autant de parties d'un corps organisé, vinrent s'arranger les uns auprès des autres, & prirent enfin la forme d'une Isle.

Cette Isle fut appelée Hiéra & Automaté. Les Rhodiens, qui estoient alors fort puissans sur mer, coururent au bruit qu'elle fit en naissant, & furent assez hardis pour y débarquer, & pour y bâtir un temple qu'ils consacrerent à Neptune surnommé *Asphalien*.

Cette Isle s'est accrue à deux reprises différentes, la première fois sous l'empire de Leon l'Iconoclaste l'an 726.

L. 2. c. 87. &
L. 4. c. 12.

L. 2. c. 87.

Pline dit 130.
ans après.
Strab. l. 1.

Liv. 1.

Pline, liv. 2. c.
17.
Strab. l. 1.

Plutarq. vie de
Thésée.
Théophraste dans
Baronius sur l'an-
née 726. n. 9.

de l'ère chrestienne; & la seconde fois l'an 1427. le 25. de Novembre. On l'appelle aujourd'huy *μακρὴ Καμμένη*, grande brûlée, pour la distingner d'une autre qui parut en 1593 que l'on nomme *μικρὴ Καμμένη*, ou petite brûlée. Pline, Sénèque & Dion-Cassius nous parlent d'une autre Isle fort petite, qui avoit paru l'an de Rome 799. ou 800. au mois de Juillet. Pline luy donne le nom de Thia. Je ne sçais ce qu'elle est devenuë: peut-estre s'est-elle jointe à l'isle d'Hiéra, dans l'un de ses deux accroissemens, car elle n'en estoit qu'à 300. pas.

Enfin l'an 1707. le volcan se ralluma avec plus de furie que jamais, dans le même golfe de l'isle de Théra, entre la grande & la petite Cammeni, & donna le spectacle d'une Isle nouvelle de 5. ou 6. milles de circuit.

Je ne parlerai point du fracas épouvantable qui précéda & qui suivit sa naissance, on peut s'en instruire dans les relations que l'on en a données au public: ce que l'on y apprendra sur la production de la dernière Isle, est tout-à-fait conforme à ce que les Anciens ont dit sur la production de celles qui l'ont précédée.

L'isle de Théra fut appelée d'abord Callisté, *Καλλίστη*, c'est-à-dire, très-belle. L'état affreux où elle est aujourd'huy, ne répond nullement à ce premier nom; de fertile & de peuplée qu'elle estoit, elle est devenuë stérile & peu habitable. Les tremblemens de terre & les volcans l'ont bouleversée plusieurs fois; & son port autrefois excellent, a esté ruiné par les Isles qui en sont sorties, de manière que l'on n'y trouve plus de fond pour l'ancrage des vaisseaux. Theras fit perdre le nom de Callisté, & luy donna le sien: elle s'appelle aujourd'huy Santorini, ou Santerini, *τὸ νησί τῆς ἀγίας Εὐφύλης*, comme l'appellent les Grecs modernes, c'est-à-dire, l'Isle de Sainte Irène, qui en est la patrone.

e Comme on l'apprend d'une inscription en vers Latins que l'on a trouvée sur un marbre, proche la Chapelle que les Jésuites bâtirent à Santorini l'an 1642.

Missions de Levant.

L. 2, c. 87.

Quæst. natur. l.

7. c. 21.

L. 60.

Pline, l. 2. c.

87.

Nouvelle Relation des Missions de Levant, imprimées en 1715.

Pindare & ses Scholastes, sur la 4.^e Pythionique.

Le P. Richard dans sa Relation.

Hérodote, l. 4. Les Phéniciens en ont esté les premiers habitants.
Pausanias dans ses Laconiques, Estienne de Byzance & d'autres. b Cadmus appetçut cette Isle en passant dans la Grece. Il s'y arrêta, & y bâtit deux autels, l'un à Neptune, l'autre à Minerve. Il en trouva le séjour si agréable, qu'il y laissa une partie des Phéniciens de sa suite, sous les ordres de Membliarus, fils de Pélicée, pour la tenir en son nom.
Théophraste dans les schol. de Pindare sur la 4.^e Pyth. Membliarus, selon Hérodote, estoit parent de Cadmus; selon Pausanias, il n'estoit qu'un simple particulier. Théras qui descendoit de Cadmus en ligne directe, comme je l'ai fait voir, crut avoir des prétentions légitimes sur la souverainete de cette Isle, quoyque les descendants de

Hérodote, l. 4. Membliarus la possédassent depuis plus de 300. ans. Il s'y en alla avec trois galères chargées des Lacédémoniens, & de ceux des Minyens qui s'estoient associez à son entreprise. Si nous en croyons Pausanias, les descendants de Membliarus se soumirent à leur nouveau maître, sans lui faire de résistance; sans luy alléguer du moins contre son droit prétendu, la longue possession où ils estoient de l'isle Callisté. Disons plustost qu'ils se soumirent, parce qu'ils furent ou qu'ils se crurent les plus foibles. Et c'est ce qu'Hérodote nous fait entendre, lorsqu'il dit que Théras ne voulut point chasser les anciens habitants de l'Isle, & qu'il les associa à la Colonie qu'il y avoit menée. Ainsi les Phéniciens, les Lacédémoniens & les Minyens vont estre confondus, & ne-seront qu'un seul peuple; & de ce peuple doivent sortir à la treizième génération, le fondateur & les premiers habitants de Cyrène.

Personne n'ignore que les Chefs des Colonies avoient accoustumé de se vouer à quelque Dieu, sous la protection duquel ils alloient chercher de nouvelles habitations. Apollon fut le Dieu à qui Théras se voua. Il luy consacra en arrivant toute l'isle Callisté, & y établit en son honneur

Hieroclès dans les scholiast. de Pindare sur la 4.^e Pyth.

d Eusebe dans sa chronique, dit que du temps de Cadmus *Μέγας, & Οδύς & Κόλυς ενήσαντες, & Πάριος*. Scaliger, dans sa note sur cet endroit, accuse mal à propos Eusebe d'avoir fait un *prochronisme*, de plus de 300 ans. Il ne s'est pas souvenu qu'Hérodote, Pausanias, Estienne de Byzance & d'autres sont garants de ce que dit Eusebe.

cette fôte célèbre des Lacédémoniens , appelée Kàpveia, les Carnéennes, & qui passa ensuite de l'isle de Thiera à Cyrène, comme nous le verrons dans la suite.

Callimaque dans l'hymne d'Apolon.

Pausan. dans les Laconiques.

Strabon. l. 1. Schol. de Pindare.

La seconde chose que fit Théra en arrivant, fut de bâtir une ville de son nom, pour y loger son peuple. Il y a lieu de croire qu'il la bâtit sur une montagne appelée aujourd'hui la montagne de Saint Estienne. On y voit encore les ruines d'une ville qui paroît avoir esté considérable. Les pierres qui sont restées de la démolition de ses murailles, sont d'une grandeur extraordinaire. On y a trouvé des colonnes de marbre blanc toutes entières, de magnifiques statués, & sur-tout quantité de riches sépulcres: monuments qui prouvent que cette ville a esté la capitale de l'Isle. Et qui peut douter que cette ville capitale n'ait esté la ville même de Théra, appelée dans plusieurs Auteurs, la ville métropole de Cyrène?

Relation du P. Richard.

Nouvelle Relation des Missions du Levant.

Pindare, Strabon, &c.

Quant à la forme du gouvernement que Théras établit dans son petit royaume, il est à présumer qu'il l'établit sur le modèle de celui de Lacédémone, dont il s'estoit bien trouvé pendant le temps de sa régence. Du moins n'en ai-je rien lû de particulier dans les Auteurs que j'ai consultez, si ce n'est une coûtume ou une loy touchant le deuil, qu'Eustathe nous a conservée dans son commentaire sur Denys le Géographe. Les Thériens, dit-il, ne pleuroient ni les enfants qui mouroient avant sept ans, ni les hommes qui mouroient au de-là de cinquante. Ceux-ci, parce qu'apparemment ils estoient censez avoir assez vécu, & ceux-là, parce qu'on ne pensoit pas qu'ils eussent encore vécu.

Vers. 530.

Al. ab Alex. l. 3.

* Estienne de Byzance s'explique sur cette coûtume, d'une manière bien différente d'Eustathe. Son texte porte, dans les imprimez, que les Thériens ne pleuroient ni ceux qui mouroient à 8 ans, ni ceux qui mouroient à sept. Je crois ce passage corrompu, d'autant plus que les leçons varient dans les M S S. Berkelius, dans son commentaire sur ce Géographe, conserve la leçon des imprimez, & se donne bien de la peine pour y trouver un sens raisonnable. Je suis persuadé que peu de gens adopteront ses conjectures sur ce passage.

*Pausan dans ses
Laconiques.*

*Schol. de Pin-
dare sur la 2.^e
Olymp.*

Hérodote, l. 4.

*Schol. de Pin-
dare, ibid.*

Hérodote, l. 4.

*Schol. de Pin-
dare sur la 4.^e
Pyth.*

Liv. 48.

Les Théréens crurent ne pouvoir trop reconnoître les biens que Théras leur avoit faits pendant sa vie. Leur reconnaissance alla jusqu'à luy rendre après sa mort des honneurs divins. Ç'a esté dans ces anciens temps, la récompense ordinaire des fondateurs des villes & des états. Il laissa en mourant un fils appelé Samus. Il avoit eu un autre fils qui n'avoit pas voulu le suivre, & qui estoit resté à Lacédémone.

Samus eut deux fils, Télémaque & Clytius. Ce dernier succéda à son pere, & Télémaque passa dans la Sicile avec une colonie. La suite des descendants de Clytius est perdue jusqu'à Esanius pere de Grinus, le dernier des Rois de Théra que nous connoissons, & sous qui Battus passa dans la Lybie.

Sésamus arrière petit-fils d'Euphème, & compagnon de Théras dans sa transmigration, eut un fils qui s'appelloit Euphème comme son trisaïeul. Le temps nous a pareillement ravi toute la suite de ses descendants, jusqu'à la douzième génération, c'est-à-dire, jusqu'à Polymnestus pere de Battus, dont je vais enfin donner l'histoire.

Hérodote nous a conservé la tradition des Cyréniens sur sa naissance. Etéarque Roy d'Oaxus dans l'isle de Crète avoit d'un premier mariage une fille nommée Phronime. Il épousa une seconde femme, qui par les mauvais traitements qu'elle fit à cette princesse, mérita l'odieux nom de marâtre. Entre autres calomnies dont elle la chargea auprès de son pere, elle fit entendre à ce prince trop crédule, que sa fille le deshonorait par sa conduite. En un mot, elle luy fit prendre le cruel dessein de la faire périr. Il gagne un marchand de Théra, nommé Thémison. Il se l'attache par les liens sacrez de l'hospitalité, & luy fait promettre ensuite avec ferment, qu'il fera pour luy tout ce qu'il luy demandera. Thémison s'engage imprudemment. Etéarque luy met sa fille entre les mains, & luy ordonne, en vertu du ferment qu'il a fait, de la jeter dans la mer, lorsqu'il sera à moitié chemin de Théra. Thémison indigné qu'on

qu'on l'eût surpris, abjure sur le champ l'hospitalité qu'il avoit avec Etéarque; & pour se dégager de son serment, il se contente d'attacher Phronime à une corde, & de la plonger dans la mer. Il la retire aussitôt, & continuë sa route vers Théra. Polymnestus, un des principaux seigneurs de l'Isle, accueille Phronime dans sa maison. Il en devint amoureux, & en eut après quelque temps, un fils qu'ils nommèrent Battus, parce qu'il avoit le ton de la voix foible, & qu'il bégayoit. Mais il faut remarquer que le mot de Battus n'est qu'un surnom, que l'on ne put donner à cet enfant que lorsqu'il commença à parler, & que l'on s'aperçut de son bégayement. Je remarquerai en second lieu, qu'Arístoteles estoit le nom propre de Battus. Il n'y a pas deux opinions sur cela. Hérodote nous donne une autre cause du surnom de Battus, que celle du bégayement. Il prétend que dans le voyage que Battus fit à Delphes, pour les raisons que nous verrons dans un moment, la Pythie qui sçavoit qu'il devoit regner dans la Libye; qui sçavoit de plus, que dans la langue des Libyens, Battus signifie un Roy, le qualifia par avance du titre de Roy, en l'appellant Battus; & qu'il ne porta ce nom que lorsqu'il fut établi dans la Libye. Cette opinion n'est fondée que sur le goût extraordinaire d'Hérodote pour tout ce qui tenoit du merveilleux. Il ne nous en donne aucun garant; & par cette seule raison nous la devons tenir pour très-suspecte. D'ailleurs les mots βαίτος, βαίταλος, estoient les surnoms que les Grecs donnoient communément aux gens qui avoient quelque difficulté de parler, aussi-bien que le mot de κόκκυξ, qui signifie la même chose, & que quelques auteurs avoient donné à Battus. βατταρίζειν, βαττολογεῖν estoient, selon Strabon, Héfyehius & d'autres, du nombre de ces mots techniques ou artificiels, faits pour imiter les choses qu'ils signifient. Et quand il seroit vray que βαίτος, dans la langue des Libyens, eût signifié la même chose que le mot βασιλεύς dans la langue Grecque, on en conclura tout au plus, que les Libyens appellèrent leurs Rois

παλαιότερο.
Hérodote.

Callimaque,
Pausanias,
& d'autres.
Ibid.

Plutarque,
vie de Démocrate.
Héfyehius,
&c.

Schol. de
Pindare sur
la 4.^e Pyth.

Lucien, dans
Jupiter Tragique.

Schol. de
Pindare sur
la 4.^e Pyth.

du nom de Battus , comme les Romains ont donné depuis le nom de César à leurs Empereurs.

Liv. 4. Mais il y a une difficulté plus considérable sur le motif du voyage de Battus à Delphes , & de son passage dans la Libye. Hérodote nous a conservé sur cela deux traditions, l'une des Cyréniens, & l'autre des Théréens; & les Scholastes de Pindare & de Lycophron nous en fournissent une troisième qu'ils ont tirée de Ménéclès ancien écrivain. Je vais les rapporter toutes trois. Je commence par celle des Cyréniens.

Lorsque Battus , disent-ils , eut atteint l'âge d'homme , il alla consulter l'oracle de Delphes sur son bégayement. La Pythie luy répondit en deux vers , dont voici la traduction. * *Tu viens , Battus , me consulter sur le défaut de ta voix. Apollon t'ordonne d'aller dans la fertile Libye , & d'y bâtir une ville.* Battus fut étonné de cette réponse. Eh quoy , dit-il , je viens demander un remède à mon bégayement ; & au lieu de répondre à ma demande , Apollon me propose une entreprise chimérique & ridicule ? Comment me feroit-il possible d'aller seul & sans troupes , fonder une ville dans un pays qui m'est inconnu ? Il eut beau se plaindre ; il ne put tirer d'autre réponse d'Apollon. Cependant il retourne à Théra , & ne songe plus à l'oracle. Il en fut puni , & tous les Théréens furent enveloppez dans le châtimement. On envoya à Delphes. La Pythie ordonne expressément aux Théréens d'aller avec Battus , fonder dans la Libye la ville de Cyrène. Les Théréens obéissent : car ils n'avoient pas d'autre parti à prendre. Voilà ce que disoient les Cyréniens.

Les Théréens de leur côté , contotent que Grinus fils d'Æsanius , descendant & successeur de Théras , estoit allé à Delphes , accompagné de Battus & des principaux de sa cour. Après avoir fait le sacrifice d'une hécatombe , il consulta l'oracle sur ses affaires particulières , & reçut pour

* Βάττι ἐπὶ φωνῇ ἥλθες , ἀναξ δὲ σε Φοῖβος Ἀπέλλων
Ἐς Λιβύην· πύμπει μελὶτρώφον οἰκιστῆρα.

toute réponse de la Pythie, un ordre de bâtir une ville dans la Libye.

Grinus s'excusa sur son grand âge & sur ses infirmités, qui le mettoient hors d'état d'entreprendre un pareil voyage. Il adjouta, en montrant Battus, qu'il conviendrait mieux de charger de cette entreprise quelqu'un des jeunes gens qui l'accompagnoient. Il retourne à Théra avec sa suite, & croit pouvoir négliger impunément l'ordre qu'il a reçu. Cependant les Théréens furent affligés d'une sécheresse de sept années, pendant lesquelles on ne vit pas tomber dans l'Isle une seule goutte de pluie. Si cette Isle estoit alors aussi dépourvûe de rivières & de sources, qu'elle l'est aujourd'hui, où l'on n'a d'eau douce que celle que l'on ramasse dans des citernes, je ne conçois pas que les habitans aient pu subsister sans pluie pendant sept ans. Il n'y eut pourtant que les arbres, dit l'histoire, qui souffrirent de la sécheresse. Ils périrent tous à l'exception d'un seul. Les Théréens allèrent à l'oracle. La Pythie leur dit que leur désobéissance avoit attiré leur malheur; & qu'il n'y avoit d'autre remède pour eux, que d'envoyer une colonie dans la Libye. Les Théréens se mettent en devoir d'obéir. Ils envoient des gens dans l'isle de Crète, pour chercher quelque Crétois ou quelque étranger qui eût fait le voyage de la Libye. Les députés trouvèrent dans la ville d'Itane, un teinturier en pourpre appelé Corobius, qui leur dit qu'il avoit esté jetté autrefois par les vents contraires dans une Isle de la Libye qui s'appelloit Platée. Sur cet avis, on engagea Corobius par la promesse d'une grande récompense, à venir à Théra, d'où les Théréens l'envoyèrent sur le champ avec un petit nombre de gens, pour leur montrer le lieu en question. Les Théréens arrivent dans l'isle Platée, & y laissent Corobius avec des vivres pour deux mois. Ils retournent à Théra pour rendre compte de ce qu'il avoient vû. Sur leur rapport, on lève du monde dans les sept cantons de l'Isle; on fait partir la colonie sur deux galères, & l'on en donne la conduite à Battus, avec le titre de Roy.

*Relation du
P. Richard.*

Ces deux traditions diffèrent entre elles dans les circonstances, mais elles se ressemblent dans les vûes des Cyréniens & des Théréens. Ces deux peuples avoient le même intérêt à donner une cause honnête au voyage de Battus à Delphes, & à son établissement dans la Libye. Les premiers, parce qu'ils estoient bien aises de faire intervenir les Dieux dans la fondation de leur ville, & de rendre par-là leur origine plus auguste. Et les derniers, parce qu'il leur estoit honorable d'avoir donné la naissance au fondateur & aux habitants de Cyrène. Mais la troisième tradition rabat un peu de la vanité des uns & des autres. Elle porte que dans un soulèvement général des Théréens, Battus s'estoit mis à la tête d'une des factions qui partageoient ce peuple; qu'il avoit esté défait, & contraint d'abandonner la ville & l'isle de Théra, avec ceux des siens qui s'estoient sauvez du combat; que n'ayant plus d'espérance de se rétablir dans sa patrie, il songea à se retirer ailleurs. Il alla cependant, pour dernière ressource, demander à l'oracle de Delphes s'il ne pourroit point par quelque moyen rentrer dans l'isle de Théra. ^f La Pythie luy conseilla de renoncer à ce dessein, de ne plus penser à l'isle de Théra, & d'aller s'établir sur la terre ferme où il seroit plus heureux. Battus ne balança point à suivre ce conseil. Il partit de Delphes, & s'en alla dans la Libye, où il fonda la ville de Cyrène.

Il est maintenant question de juger entre ces trois traditions. Celle des Théréens qui est la seconde, paroît avoir

^f Le Scholiaste de Pindare nous a conservé jusqu'à la réponse en vers que Battus avoit reçûe de la Pythie. Mais elle est en si mauvais état, que je ne crois pas qu'il soit possible de la rétablir. La voici,

Βάττις, πρόθε κακὸν, τὸ δὲ δεύτερον ἰσθλὸν ἐρεύνων
 Ἔρχο, λείψ' ἀλίων χώραν, ἥπειρ' ἀμείνων
 Ἡΰ, πρότερον δόλον ἔκβαλε πίδαϊ πίδαων.
 Σπέρρον γην σείως, ἢν μισεῖ πολλ' ἀστεύσις.
 Οἷα τ' ἀνὴρ ἔρξει, τοῖον τέλει αὐτὸν ἰκάνει.

Le quatrième vers de cet oracle n'est pas intelligible.

eu moins de cours que les deux autres. Le Scholiaste de Pindare nous dit que les Historiens estoient partagez principalement entre la première & la troisième. Et Ménécès, qui les a balancées toutes deux dans un examen sérieux, donne la préférence à cette troisième comme à la plus vraisemblable & rejette la première comme fabuleuse. On peut appuyer le témoignage de Ménécès, de celui d'Acésander, autre Ecrivain fort ancien, cité par le même Scholiaste de Pindare. Il nous apprend que Battus estoit homme d'un excellent esprit, fort éloquent, & capable de bien conduire une affaire ; qu'il n'estoit point né bégue, mais que par politique il en avoit joué le personnage. Or pourquoy l'auroit-il joué ce personnage, si ce n'estoit pour mieux cacher les entreprises qu'il machinoit, peut-estre pour usurper la domination dans sa patrie ? Ceci n'est qu'une conjecture ; mais elle peut servir de preuve à la suite de l'autorité de Ménécès.

Je sçais que je devrois donner avant que de finir, la date chronologique du passage de Battus dans la Libye ; mais elle demande quelque sorte de discussion, & ce discours n'est peut-être déjà que trop long. C'est pourquoy je la réserve pour un autre, où je parlerai de la fondation & de la situation de la ville de Cyrène.

Οὐ Μενε-
κλῆς πινδα-
ρίων δοεῖν
φησι τὴν περὶ
ἐκείνου αἰτίαν,
μυθικατέραν δὲ
τὴν περὶ τῆς
φαιῆς.

Sur la 4.^e
Pyth.

Fin du troisième Tome.



10. 11. 1911

11. 11. 1911

12. 11. 1911

13. 11. 1911

14. 11. 1911

15. 11. 1911

16. 11. 1911

17. 11. 1911

18. 11. 1911

19. 11. 1911

20. 11. 1911

21. 11. 1911

22. 11. 1911

23. 11. 1911

24. 11. 1911

25. 11. 1911

26. 11. 1911

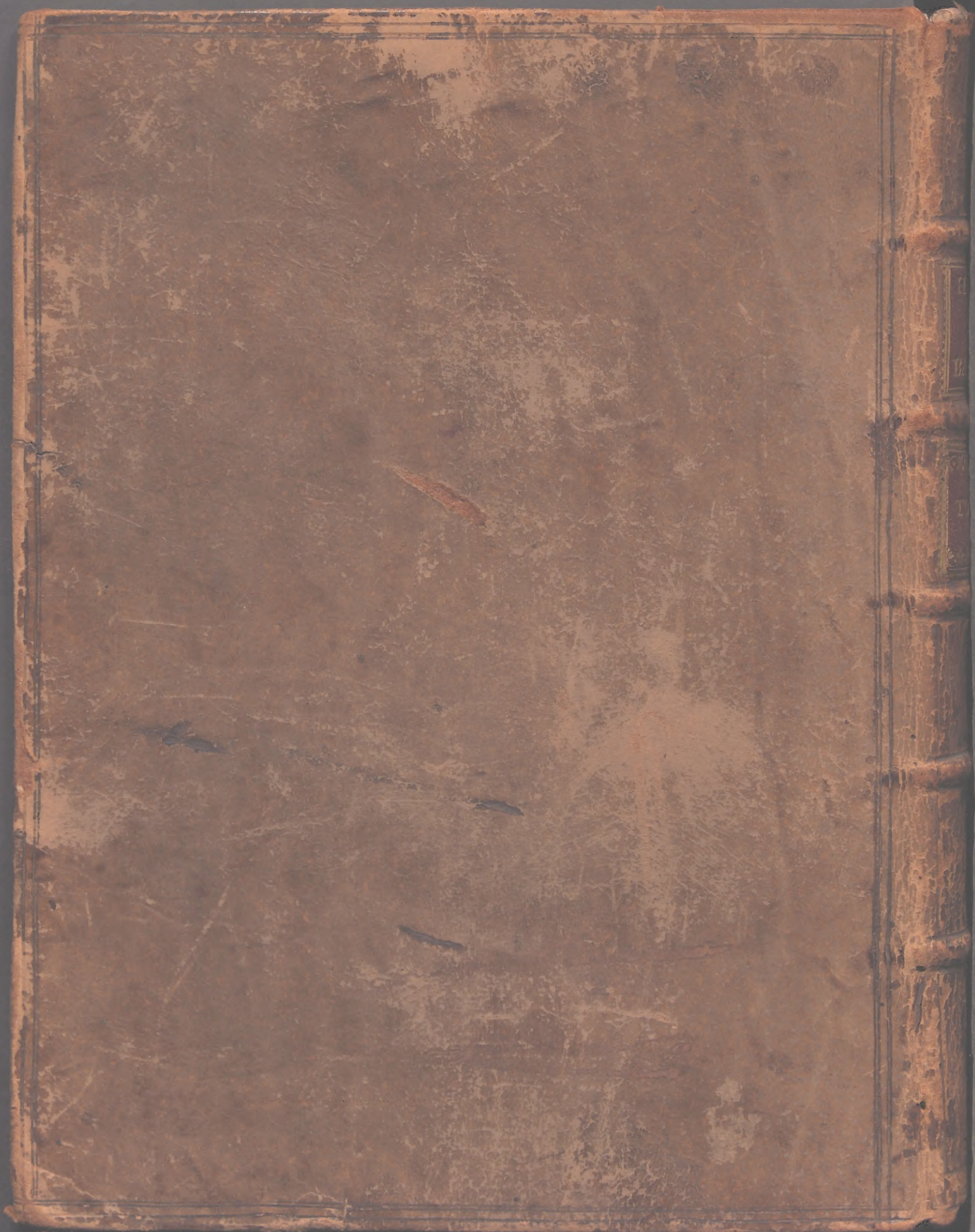












210

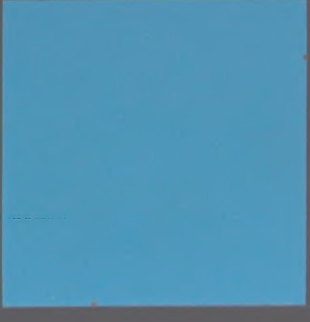
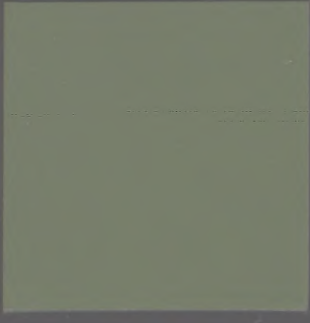
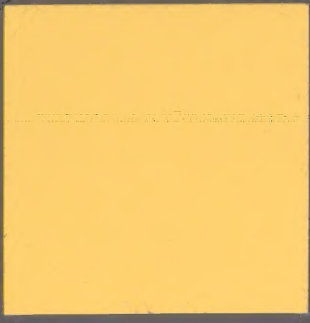
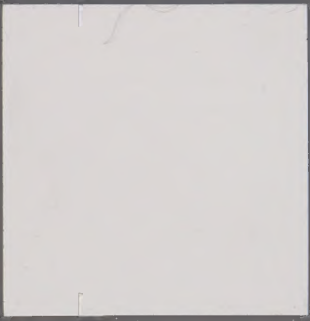
HISTOIRE
DE
L'ACADEMIE

TOM * III *

50

colorchecker classic

calibrite



100mm